Digitales Brandenburg

hosted by Universitätsbibliothek Potsdam

Militär-Wochenblatt

Berlin, 1843

urn:nbn:de:kobv:517-vlib-5827

Visual Library

Ob.-Reg.-Rat Linnebach
Potsdam
Burggrafenstraße 28

Na 5096
Brandenburgische Landeshochschule HISTORISCHES SEMINAR
1951/2413

Die preußischen Kriegsberichte der beiden schlesischen Kriege.

Herausgegeben von

Joh. Gust. Droysen.

Nachdruck verboten. Uebersetzungsrecht vorbehalten. Die Redaktion.

Für die militairische Geschichte der beiden schlesischen Kriege haben die im Laufe derselben preußischer Seits veröffentlichten Kriegsberichte besonderes Interesse.

In einem früheren Beihefte des Militair-Wochenblattes ist nachgewiesen worden, daß diese Berichte im Wesentlichen alle aus dem Cabinet stammen und daß ihrer eine bedeutende Zahl der König selbst geschrieben hat.

Es schien der Mühe werth, Documente solches Ursprungs, die, unmittelbar unter dem Eindruck der Ereignisse geschrieben sind, von denen sie berichten, für die Geschichte jener Feldzüge den vollen Werth erster Quellen haben, zu einer Sammlung zu vereinigen, um sie für die Forschung zugänglicher zu machen, als sie, in den Zeitungen und Einzeldrucken jener Zeit zerstreut, bisher gewesen sind.

Die folgende Sammlung beschränkt sich auf diejenigen Stücke, deren officieller Ursprung in der Weise, wie in jenem Aufsatz angegeben ist, nachgewiesen werden kann.

Allerdings finden sich in den Berliner Zeitungen jener Jahre — der Haudeschen, der Rüdigerschen, dem Journal de Berlin — noch sonst einzelne Kriegsberichte, meist kürzere und über unwichtigere Vorgänge, die aus Feldbriefen preußischer Officiere entnommen sein mögen; zahlreichere derselben Art in der von Joh. Jac. Korn 1742 begründeten „Schlesischen Staats-, Kriegs- und Friedenszeitung", deren ersten Jahrgang in dem vielleicht einzigen noch erhaltenen Exemplar zu benutzen mir durch die große Güte des Herrn Stadtrath Korn in Breslau möglich gemacht worden ist. So bemerkenswerthe Angaben bisweilen in diesen Auszügen aus Feldbriefen enthalten sind, es schien doch nicht angemessen, sie in diese Sammlung aufzunehmen, da sich keine archivalische Belege vorfanden, die ihre officielle Anerkennung verbürgten.

Aus den Correspondenzen des preußischen Ministeriums mit den preußischen Gesandtschaften ergiebt sich, daß ihnen über die Vorgänge im Felde von Zeit zu Zeit Mittheilung gemacht worden ist; so viel sich hat feststellen lassen, sind die ihnen zugesandten Berichte keine anderen, als die dann in den Zeitungen und in Einzeldrucken veröffentlichten.

Es sind in diese Sammlung ein Paar Stücke aufgenommen, die entweder so, wie sie geschrieben worden sind, nicht für die Oeffentlichkeit bestimmt waren (so das Schreiben vom Hauptquartier Rohdanetz, den 14. Nov. 1744), oder für die Publication geschrieben nicht zum Druck kamen (so die vom 14. Sept., 4. Oct., 23. Nov. 1744). Auch die Gesammtrelation des Königs über den Feldzug von 1744 schien nicht ausgeschlossen werden zu dürfen, obschon sie nicht, wie ursprünglich des Königs Absicht war, veröffentlicht, sondern nur vertraulich an Ludwig XV. mitgetheilt worden ist.

Eine bedeutsame Ergänzung dieser Sammlung geben für die Feldzüge von 1742 und 1745 Les campagnes du Roi avec des réflexions sur les causes des événements des Gen. v. Stille, über die in dem Aufsatz „Zur Schlacht von Chotusitz" (Abh. der Berl. Academie der Wiss. 1872) Genaueres angegeben ist. Sie sind sichtlich für den sofortigen Druck, etwa in einem Wochenblatt, geschrieben, aber erst beim Beginn des furchtbaren siebenten Jahres des siebenjährigen Krieges gedruckt worden; wenigstens ist bisher keine Spur zu entdecken gewesen, daß sie einzeln schon früher veröffentlicht worden wären, noch ein Grund zu finden, warum es nicht geschehen ist.

Bei dem Abdruck der Berichte dieser Sammlung ist so verfahren, daß die handschriftliche Fassung, und wo sie noch erhalten war, die originale zu Grunde gelegt und jede irgend bedeutendere Abweichung der Abschriften und der Drucke unter dem Text beigefügt ist. Eben so ist bei jedem Stück bemerkt, was davon handschriftlich, im Original oder in Copie, was in ersten Drucken theils in der Berliner und der Schlesischen Zeitung, theils in Einzeldrucken vorliegt. Von der Art, wie in wichtigeren Fällen vom Cabinet aus die Veröffentlichung veranlaßt, vom Ministerium vermittelt ist, geben, so weit darüber Documente vorgelegen haben, gelegentliche andere Bemerkungen Nachricht.

Berlin, Mai 1876.

Joh. Gust. Droysen.

Aus dem ersten schlesischen Kriege 1741—1742.

I.

Lettre d'un officier prussien[1]).

Breslau ce 5 janv. 1741.

Vous me grondez sur ce que je ne vous aie point écrit; mais de grâce, ne vous fâchez point, il m'a été impossible; je m'en vais tout réparer, en vous informant de tout ce que nous avons fait jusqu'ici.

Le 13 décembre. Le Roy partit de Berlin et alla coucher à Francfurth.

Le 14. Il fut diner[2]) à Crossen, où il vit passer un escadron des gens d'armes, 3 escadrons de hussards et le régiment de Schulenbourg grenadiers à cheval. S. M. y trouva le Maréchal Comte de Schwerin, les commissaires de guerre et des vivres, la boulangerie etc. L'artillerie arriva le même jour dans le faubourg de Crossen.

Le 15. Le Roy y séjourna pour donner le temps aux derniers régiments d'arriver, pour former l'ordre de bataille et pour régler les routes différentes que les régiments devoient tenir sans s'embarrasser dans un pays aussi étroit qu'est celui entre l'Oder et Bober. Les généraux et les commandants des régiments s'y étoient rendus pour recevoir les ordres de S. M. lesquels étoient des plus précis sur la discipline et sur la manière dont on devoit traiter les habitants de la Silésie.

Le 16. Tous les régiments marchèrent[3]), et la plupart passèrent ce jour-là les frontières de Silésie, où l'on distribua nos patentes contenant les raisons qui ont porté S. M. à se mettre en possession de ce duché. Le quartier du Roy fut à un village nommé Schweidnitz.[4])

---

[1]) Handschriftlich von Schreibers Hand und mit der Ueberschrift.
An Minister Graf Podewils gesandt mit CO. dd. Hauptquartier Marschwitz 8. Jan. 1741 (pr. 12. Jan.) (von Secretair Schumacher geschrieben): Mon cher Podewils. Je vous envoye la pièce ci-jointe que vous ferez insérer dans les gazettes allemandes et françaises de Berlin. Je vous ferai avoir la continuation et je suis etc.
Gedruckt französisch im Journal de Berlin No. XXIX. 14 Jan.
deutsch „Brief eines Preußischen Officiers" in der Handeschen Zeitung 1741, No. VI., 14. Jan.; in der Rüdigerschen Zeitung Nr. 6 von demselben Tage.

[2]) dinère im Druck.

[3]) marchèrent ist im Druck ausgelassen.

[4]) Schweinitz im Druck.

Le 17. Nous fûmes jusqu'à Weichow, les premiers régiments furent obligés de faire des marches de quatre à cinq milles pour faire déboucher les derniers et pour s'étendre à droite et à gauche, à mesure que le pays s'élargit. Notez que ces milles valent bien nos milles de Poméranie qui ne finissent point.

Le 18. Le Roy fit séjour; quelques régiments marchèrent, d'autres séjournèrent pour mettre les uns et les autres en ligne sur le même front. Le mauvais tems commença ce jour-là et rompit les chemins presque partout, lesquels sans cela ne sont pas des meilleurs dans ce pays-ci. Il arriva partout des députés du pays pour régler les routes et les logements des troupes. S. M. alla visiter les bataillons les plus à portée de son quartier.

Le 19. On marcha et le quartier du Roy fut à Milckau où il séjourna le 20 et le 21. La pluie continuoit sans cesse.

Le 20. Quelques régiments firent séjour, mais 14 bataillons et 15 escadrons firent la marche la plus terrible qu'on ait peut-être jamais vu faire aux troupes les plus aguerries. Tous les chemins étoient rompus et inondés, les fossés débordés et bien des ponts emportés; ce n'étoient que bourbiers à passer; avec cela il pleuvoit à verse; bref, tout ce qui peut rendre une marche difficile s'y rencontra, aussi dura-t-elle 9 à 10 heures. Cependant il faut le dire à l'honneur de notre infanterie qu'elle fit ce jour-là 3 à 4 milles des plus gros en passant par les boues et les eaux jusqu'aux genoux, pour ne pas dire jusqu'à la ceinture, sans qu'un seul soldat ait quitté ni rang ni file, sans même faire[1]) une mine de mécontentement, au contraire, ils se railloient et animoient les uns les autres à qui marcheroit le mieux. Point de traineurs, pas un seul. Tout le malheur qui arriva, c'est qu'une femme de soldat du régiment de Bredow fut emportée par le torrent et noiée. L'aumonier du même régiment pensa l'être aussi.

Le 21. Il étoit juste de faire séjour pour sécher au moins le soldat. Le Roy alla voir les quartiers les plus proches et fit distribuer de l'argent aux bataillons qui avoient marché la veille.

Le 22. Nous arrivâmes à Hermsdorff à 1 lieue de Glogau. Le Roy y trouva un major de la garnison qui lui rendit une lettre du commandant, c'est le Comte de Wallis, lieut. gén. La garnison consiste en deux bataillons et deux compagnies d'invalides. La place est assez régulièrement fortifiée, le fossé est revêtu et elle a un bon chemin couvert, mais on dit qu'elle n'a pas de vivres pour deux

---

[1]) même de faire im Druck.

mois, et c'est ce qui a engagé S. M. à la bloquer plutôt que de la faire attaquer. Il me semble que nous ne sommes pas pressés d'en être le maître six semaines plus tôt ou plus tard.

Le 23. Le Roy alla reconnoître la ville et disposa les quartiers des régiments de l'aile gauche destinés au blocus, en attendant l'arrivée du corps avec lequel le Duc de Holstein étoit parti de Berlin le 16. Le Maréchal C. de Schwerin eut ordre de continuer la marche avec les régiments de l'aile droite et d'aller à petites journées jusqu'à la hauteur de Bunzlau, Liegnitz et Bolckwitz, côtoyant toujours avec sa droite les montagnes de la Bohème.

Le 24. Le régiment de Borck passa l'Oder en bateaux et prit poste au delà de la rivière dans un village vis-à-vis de la ville, dont il fait quasi le faubourg. S. M. posta ce régiment elle-même et elle ordonna de faire élever un redan et de le garnir d'une couple de pièces pour commander la rivière au-dessus de la ville.

Le 25. Le Roy fit quelque changement aux gardes de cavalerie et les approcha plus près de la ville. En même tems Il fit entrer deux compagnies de grenadiers dans une île pour mieux s'assurer de la rivière et pour couper toute communication avec la place.

Le 26. Sa Majesté alla visiter le régiment de la Motte.

Le 27. Le Duc de Holstein et le Prince Léopold d'Anhalt arrivèrent avec le corps sus-dit aux environs de nos quartiers. Sa M. ordonna d'abord que les grenadiers qui étoient avec, se formeroient en bataillons et se mettroient en marche vers Breslau. En même tems Elle remit le commandement du blocus au Prince Léopold.

Le 28. Le Prince fit relever les postes par les troupes qu'il avoit amenées, et les nôtres se mirent en marche vers Breslau, excepté 5 escadrons du régiment de Bareuth, qui restèrent avec le Prince jusqu'à l'arrivée du régiment de Platen. Le Roy prit le devant avec ses gens d'armes, les 5 autres escadrons de Bareuth et 20 compagnies de grenadiers, le tout fut précédé par 3 escadrons de hussards. Il logea ce jour-là à Glaserdorff. Pendant les quatre jours que nous fûmes à Herrendorff, 68 hommes de la garnison de Glogau vinrent se rendre. Je ne sais combien il est déserté depuis, mais on dit que le commandant, pour empêcher la désertion totale de sa garnison, ne met plus que de bas-officiers en faction dans le chemin couvert.

Le 29. On partit de bon matin et l'on arriva le soir à Parchwitz et aux environs.

Le 30. Nous fûmes à Neumarck, si bien que nos grenadiers

avec les escadrons de Bareuth en trois jours de tems avoient fait 14 milles bien mesurés.

Le 31. L'on fit encore 3 milles et l'on arriva le soir à une lieue de Breslau. Le Roy envoya de là les colonels Posadowsky et Borck pour sommer la ville à se soumettre [1]). Si vous êtes curieux de savoir la raison de cette marche forcée, il faut vous dire que les généraux de la Reine de Bohême avoient fortement sollicité la ville de Breslau de recevoir garnison, ce qui est contre ses privilèges. Quelques magistrats étoient sur le point d'y donner les mains, mais la bourgeoisie s'y opposa. Il falloit donc se presser d'y arriver avant que le parti de la cour pût prendre le dessus.

Le 1er janv. 1741. Les 10 escadrons de Schulenbourg, qui étoient venus de l'aile droite, se joignirent à nous, et le Roy fit mettre en bataille immédiatement devant le faubourg les grenadiers et les 16 escadrons qu'il avoit avec lui. Après cela il entra dans le faubourg [2]) et plaça les troupes sur l'esplanade de la ville, de sorte qu'elle fut investie de deçà de la rivière. On posta des corps de garde contre la ville et contre la campagne, et puis on se logea dans le faubourg même. [3])

Le 2. Sa Majesté fit passer en bateau 4 comp. de grenadiers et les fit loger aux environs de l'église cathédrale et dans les faubourgs y attenants. Les deux colonels que S. M. avoit envoyés en ville, en revinrent sur les trois heures après midi, et lui rapportèrent que la ville de Breslau étoit prête à se soumettre à condition d'être maintenue dans tous ses privilèges, prérogatives et coutumes. Le Roy ayant approuvé ce que les dits colonels avoient stipulé, la capitulation ou bien convention fut signée de part et d'autre.

Le 3. La ville envoya des députés du magistrat et de la bourgeoisie au logis du Roy dans le faubourg pour faire leur soumission. En même tems les portes furent ouvertes et nos corps de garde furent retirés; à 10 heures 30 chevaux de la gend'armerie entrèrent dans la ville et prirent poste dans la maison du C. Schlegenberg où Sa M. est logée. A 11 heures Elle y entra Elle-même à cheval, sous les acclamations du peuple, la bourgeoisie et leur garnison ordinaire étant sous les armes. Ce jour le Duc d'Holstein arriva avec les régiments qui avoient formé le blocus de Glogau, avant que

---

[1]) so fehlt im Druck.

[2]) So die deutsche Ueberſetzung, der franzöſiſche Druck und das Mſkt. hat les fauxbourgs.

[3]) Das Mſkt. hat dans les fauxbourgs même; der franzöſiſche Druck dans les fauxbourgs mêmes; der deutſche Druck „in der Vorſtadt".

le corps du Pr. Léopold les eût relevés. Ils furent logés dans les villages les plus proches de la ville.

Le 4. Le Roy fit passer la rivière à une brigade d'infanterie et 3 escadrons de dragons sous les ordres du G. M. de Jeetz, partie en bateau et partie sur les ponts de la ville. On croit que ce détachement va s'emparer des petites villes vers les frontières de Pologne. Le même jour nos hussards amenèrent un maréchal de logis avec 8 dragons du régiment de Lichtenstein, qu'un [1]) de nos officiers avec 7 hussards avoient enlevés à Oels.

Nous voilà donc maîtres de la capitale, et à peu près de toute la Silésie, n'y ayant de place qui puisse faire résistance outre Brieg, où il y a 4 bataillons en garnison. Je crois qu'on le masquera [2]) jusqu'à la bonne saison, alors ce sera une affaire de quelques jours. Le Maréchal Comte de Schwerin est resté en marche avec l'aile droite pour pousser jusqu'à la Neisse, où il doit arriver aujourd'hui ou demain.

Le Roy laissera ici dans les faubourgs quelques bataillons pour couvrir les magasins qu'on va y former. Nous y trouvons assez de grains à acheter dans la ville même pour nourrir 30/m. hommes [3]) pendant 8 mois. Cela n'empêche pas que Sa Maj. n'en fasse encore venir autant de Prusse, de sorte que la subsistance ne peut guère nous manquer jusqu'à l'hiver futur, quand même il seroit nécessaire de doubler le corps d'armée que nous avons ici pour la campagne prochaine.

Le peuple de ce pays paroît avoir souhaité un changement de domination. Le paysan est charmé de la discipline de notre soldat, du bon traitement qu'on lui fait, et les gentilshommes sont surpris de la manière gracieuse et familière dont le Roy les traite. Ils ont raison, car certainement le pays se trouvera mieux qu'autre fois, il ne pouvoit plus supporter tous les impôts, dont on l'avoit chargé.

Nos troupes sont dans le meilleur état du monde, il n'y a pas des régiments qui ont plus de 15 à 20 malades. Croiriez-vous bien que depuis que nous avons quitté nos frontières, il n'y a eu que 12 déserteurs en tout, dont 5 ont été ramenés par les paysans. Il est mort 8 hommes, si bien que toute notre perte jusqu'ici consiste en quinze soldats. Les chevaux se soutiennent parfaitement et mieux que je n'aurois cru. Je ne vous saurois exprimer l'ardeur et la bonne volonté du soldat.

---

[1]) qui un im Druck.
[2]) marquera im Druck.
[3]) 3000 hommes im Druck.

Tout ce qui leur déplaît, c'est de ne pas trouver d'ennemi à combattre; aussi le Roy en a-t-il un soin infini, et il leur fera donner pendant tout l'hiver la viande et le pain outre leur paye ordinaire.

Nous devons partir d'ici demain, apparemment pour nous emparer d'Olau, où l'on dit qu'il y a un château fortifié avec 3 ou 400 hommes de garnison sous les ordres du colonel Formantini. Cela fait, il me semble qu'on formera le blocus de Brieg et puis nous nous rejoindrons à notre aile droite sur le bord de la Neisse.

Ce soir le Roy va donner un grand bal aux dames de la ville.[1])

II.

Seconde lettre d'un officier prussien.[2])

d'Otmachau du 13 janv. 1741.

Vous avez vu par ma dernière ce que nous avons fait jusqu'au 5 de ce mois. Suivant ma promesse je continue de vous informer de ce qui s'est passé depuis.

Le 6. Le Roy quitta Breslau et marcha avec 4 bataillons, 20 compagnies de grenadiers, les gens d'armes et 12 escadrons de dragons jusqu'à Rothsirben, à moitié chemin d'Olau. Le colonel du Moulin fut détaché avec un escadron pour reconnoître Olau, et sur le rapport qu'il en fit, S. M. résolut de le faire emporter sans beaucoup de façon.

Le 7. On marcha jusqu'à[3]) Marchowitz dans le voisinage d'Olau. 8 comp. de grenadiers prirent poste dans le village de Baumgarten, qui n'est separé de la ville que par la petite rivière d'Olo[4]).

Le 8. S. M. alla Elle-même dans les faubourgs de la ville et

---

[1]) Podewils an den König, 12. Jan. 1741. Je ne manquerai pas suivant les ordres de V. M. du 9 de ce mois de faire mettre dans les gazettes françaises et allemandes de Berlin *le Journal de la glorieuse expédition en Silésie*, qu'Elle ma voulu bien adresser. Je l'enverrai de même en Hollande pour qu'il soit mis dans les gazettes françaises de ce pays-là, et je le communiquerai à Chambrier, personne n'étant peut-être plus curieuse que toute la nation française de savoir comment une entreprise dans cette rude saison u. s. w.

[2]) Die Ueberschrift fehlt im Mſct.
Handschriftlich von Schreibers Hand.
Gedruckt in der Haudeschen Zeitung 24. Jan., Rüdigerschen Zeitung 24. Jan., im Journal de Berlin 28. Jan. No. XXXI.

[3]) jusques à im Druck.

[4]) d'Olau im Druck.

y posta 12 autres compagnies, le tout sous les ordres du Major-Général Kleist. En même tems on fit sommer le commandant[1]) qui étoit le colonel Formentini, de vuider la place.

Il répondit qu'il la maintiendroit. Là-dessus on fit avancer deux pièces de 12 *u.* et 2 mortiers, et le Roy fit la disposition pour l'attaque du lendemain. Cette disposition fut superflue, puisque sur les 4 heures du soir, le commandant envoya deux officiers pour capituler, dont grand bien lui prit[2]). S. M. les renvoya avec[3]) son aide de camp le colonel Borck, lequel régla le tout pendant la nuit.

Le 9. La garnison sortit avec les honneurs, après s'être engagée d'aller en droiture en Moravie, sans passer ni par Brieg ni par Neisse. Elle étoit de 350 hommes, dont désertèrent le premier jour 96 avec leurs armes, qui vinrent demander service chez nous.

Le 10. Le Roy après avoir donné ses ordres au Gén. Maj. Kleist partit vers les 11 heures et alla coucher à Klein-Oels.

Le 11. Il passa jusqu'à Grotkau, où deux bataillons et douze compagnies de grenadiers avec quelques escadrons le joignirent. S. M. y reçut la nouvelle suivante.

Le Maréchal Comte de Schwerin s'étoit avancé avec l'aile droite jusque dans le voisinage d'Otmachow pour se saisir du pont de la Neisse. Il y trouva environ 400 chevaux du régiment de Lichtenstein dragons en deçà de la ville, et 5 compagn. de grenadiers dans la ville même. Le 9 de grand matin, le Maréchal fit sa disposition pour faire attaquer les uns et les autres. Les dragons prirent la partie de la retraite, sur quoi on leur lâcha un officier avec 26 hussards pour les harceler jusqu'à l'arrivée de notre cavalerie; c'en étoit trop peu, nos hussards tuèrent un ou deux hommes et en blessèrent quelques autres, mais ils eurent aussi l'officier et un homme de tués et ne purent empêcher que les dragons ne se sauvassent à droite au delà de la rivière. Dans ces entrefaites l'infanterie arriva. Le régiment de Kleist sous les ordres du Lieutenant-Colonel de Hautcharmoy fut commandé pour faire le tour de la ville et se saisir au plus vite du grand pont. Il exécuta son ordre avec promtitude et éloigna de nouveau les dragons, qui s'étoient formés au delà du pont; mais comme il fut obligé de passer bien près du château, il eut 5 hommes de tués. Pendant ce tems-là le Maréchal fit forcer les portes de la ville et y fit entrer 3 bataillons, qui se logèrent dans les maisons et dans les rues le moins exposées au feu du château,

---

[1]) Commandement im Druck.

[2]) en quoi il fit fort bien im Druck.

[3]) S. M. renvoya les dits officiers avec im Druck.

où la garnison s'étoit retirée, pendant qu'on força les portes de la ville. Comme la distribution des troupes dans les rues se devoit faire avec ordre, on ne pouvoit empêcher, qu'il n'y eût 3 hommes de tués et quelques autres de blessés, outre le Major de Rège du corps des ingénieurs qui reçut un coup de feu par la tête, dont il mourut hier. Le Maréchal fit braquer ses pièces de campagne contre la porte et les fenêtres du château. Elles firent taire la garnison, mais la porte étoit trop bien bouchée, pour qu'on pût la rompre avec des pièces de 3 ℔. Le feu cessa de part et d'autre vers les 5 heures du soir, après que nos gens postés dans les maisons voisines du château eurent tué et blessé plusieurs de la garnison, qui tiroient par les fenêtres. Le 10 la garnison envoya deux officiers pour demander à capituler, mais comme le Roy n'étoit plus qu'à 3 lieues de là, le Maréchal ne voulut rien faire sans ses ordres. Il garda les officiers et envoya en échange un capitaine au château, en attendant la résolution du Roy. S. M. y alla Elle-même le 12 de grand matin et fit déclarer à la garnison, qu'Elle ne la recevroit que comme prisonniers de guerre. On balança d'abord, mais voyant les mortiers prêts à foudroyer le château, elle se rendit. Les 5 compagnies de grenadiers qui étoient dedans sont les suivantes: 2 de François Lorraine, 1 de Harrach, 1 de Braun, et 1 de Gruhn, tous gens de mine et de service. Il y eut 4 capitaines et 9 lieutenants. On croit que ces prisonniers seront envoyés à Cüstrin, beaucoup ont voulu prendre parti chez nous, mais on ne les recevra pas à ce qu'on dit.

J'oubliois de vous dire que quand le Maréchal Comte de Schwerin envoya son aide de camp le Lieutenant-Colonel Bugenhagen à la porte du château avec un tambour, pour sommer la garnison de se rendre, on fit feu sur lui, il essuya 30 à 40 coups et eut son cheval blessé. Cette démarche contraire à la bonne guerre auroit coûté cher à la garnison si les officiers ne l'avoient fort excusée et rejeté la faute sur un nouveau bas-officier ignorant. Le Major Podewils du rég. de Kleist eut son cheval tué dans la susdite marche au pont.

Le Roy reçut ce jour-là avis, que le Général-Major Kleist avec les troupes qu'on lui avoit laissées à Olau, étoit allé investir Brieg en deçà de l'Oder, en attendant que le Maj. Général Jeetz avec 4 bataillons et 3 escadrons en puisse faire autant au delà, après qu'il se sera emparé de la ville de Namslau et d'autres endroits sur la frontière de Pologne.

Le 13. Le Roy fit distribuer une somme considérable aux bataillons et au détachement d'artillerie, qui avoient été employés à l'affaire d'Ottmachow.

Le colonel Camas revint ce jour-là des environs de Glatz, où

il étoit allé sous l'escorte de quelques centaines d'hommes et d'un escadron de cavalerie, pour reconnoître le pays. Il rapporta que dans la saison où nous sommes, la place ne pouvoit[1]) être attaquée sans fatiguer extrèmement nos troupes, d'autant plus que les gorges et les chemins creux, qui y conduisent par les montagnes, étoient bouchés par des abattis de bois garnis de milices et de chasseurs, qui lui ont tué 5 hommes et blessé 3 autres.

Au reste nous ne manquons de rien jusques ici, et vu le bon ordre avec lequel les troupes sont nourries, nous ne manquerons rien de long-temps. Depuis ma dernière il est déserté 3 hommes en tout; les malades diminuent plutôt qu'ils n'augmentent. Il ne mourra aucun de nos blessés à ce que les chirurgiens disent.

III.

Troisième Lettre d'un Officier prussien.[2])

d'Ottmachow ce 22 janv. 1741.

Ma dernière étoit si je ne me trompe du 13. Voici ce que nous avons fait depuis.

Le 14 les prisonniers furent envoyés à Berlin sous l'escorte de quelques dragons et hussards. Le Cap. Grumbkow partit avec les officiers sans escorte, pour les mener à Cüstrin.

Le Roy reçut avis[3]) que l'artillerie qu'il avoit fait venir de Glogau, étoit arrivée à Grotkau. S. M. ordonna, de la faire approcher, sur l'avis que l'ennemi s'étoit assemblé aux environs de Neustadt. S. M. fit passer la Neisse à quelques bataillons et escadrons sous les ordres du Maréchal Comte de Schwerin pour aller les chercher. C'est le Lieut. Gén. Comte de Braun qui a commandé cette province et qui a assemblé ce corps après avoir confié la ville de Neisse au colonel de Roth qu'on dit être officier de mérite, et où il est une garnison suffisante avec une nombreuse artillerie, et tout ce qui[4]) lui est nécessaire.

---

[1]) pourroit im Druck.

[2]) Die Ueberschrift fehlt im Msc.
Handschriftlich von Schreibers Hand.
Gedruckt Haudesche Zeitung 31. Jan., Rüdigersche Zeitung 31. Jan., Journal de Berlin 4 Febr. (No. XXXII).

[3]) apprit im Druck.

[4]) So im Druck; im Msc. tout qu'il.

Le 15. le régiment de Schwerin avec 4. comp. de grenadiers et 6 escadrons allèrent se poster dans les villages les plus proches de la ville de Neisse au delà de la rivière.

Le Roy alla reconnoître cette ville en deçà, où nous avons mis dans les villages les plus à portée 4 bataillons et 3 escadrons pour empêcher la garnison de faire des excursions avant que nous ayons pris des quartiers.[1]) Le Commandant nous fit l'honneur de nous tirer quelques boulets de 24 ℔ mais sans nous faire du mal. Il s'amuse tous les jours à tirer sur nos gardes avancées et sur les piquets qui les relèvent.[2])

Le 16. le Roy alla voir nos postes au delà de la rivière, et fit au Maréchal Comte de Schwerin l'honneur de diner chez lui, où le Cardinal de Sinzendorf se rendit, pour faire sa cour à Sa Majesté. Elle revint assez tard, quoiqu'il fît ce jour là un froid pénétrant.

Le 17. le Maréchal avança avec son corps et le régiment de Kleist qui en est passé[3]) jusqu' à une lieue de l'ennemi, mais celui-ci ne trouvant pas à propos de l'attendre se replia sur[4]) Jaegerndorff.

Le 18. le Roy et le Maréchal poursuivit sa marche et le Roy s'occupa à régler[5]) les quartiers d'hiver pour ses[6]) troupes. Sa Majesté ordonna au colonel Borcke d'aller au delà de la rivière[7]) avec un trompette à Neisse pour faire savoir ses intentions au Commandant, mais quand celui-ci approcha et que le trompette eut appelé, on fit feu sur lui, le trompette avança de quelques pas et sonna encore, mais voyant sortir plusieurs gens à cheval, qui tâchoient de l'entourer en le couchant en joue, il se retira, et le colonel vint faire son rapport au Roy.

Le 19. Sa Majesté indignée du procédé de la garnison contraire aux règles de la bonne guerre fit placer quelques mortiers et quelques pièces de canon sur une hauteur en deçà de la rivière. On commença vers les 11 heures du matin à jeter des bombes, et l'on continua pendant la nuit et les deux[8]) jours suivants, c'est à dire, qu'on tira pendant quelques heures, qu'on cessa et qu'on recommença sans se presser. Il y eut des incendies dans la Ville plusieurs fois[9])

---

[1]) de quartiers im Druck.
[2]) qui le im Mſc., qui les im Druck.
[3]) Kleist, passa im Mſc.
[4]) s'en retourna vers im Druck.
[5]) Maréchal s'occupèrent à régler im Druck.
[6]) pour les im Druck.
[7]) Im Druck fehlt au delà de la rivière.
[8]) deux fehlt im Druck.
[9]) à plusieurs reprises im Druck.

mais il n'a fait de ravage que 5 ou 6 fois, on dit qu'il peut y avoir un sixième de la ville de brûlé.

Le 20. Sa Majesté envoya un tambour à la ville, pour faire savoir[1]) au Commandant, pourquoi il en agissait de la sorte; il répondit qu'il ne savoit rien de l'aventure du trompette.

Le Maréchal de Schwerin arriva dans le voisinage de Jaegerndorff et immédiatement après il reçut avis, que le comte de Braun avoit abandonné la ville avec des provisions de toutes sortes et qu'il avoit fait passer la plus grande partie de ses troupes en Moravie, après s'être jeté avec 1000 hommes dans la ville de Troppau; nous saurons dans peu s'il y tiendra plus ferme.

Le Gén. Maj. Kleist manda au Roy, qu'il s'étoit fait emparer par un détachement de la ville d'Oppeln que l'ennemi[2]) avoit abandonnée, et qu'il y avoit trouvé des magasins assez considérables.

Le 21. le Roy après avoir puni[3]) le Commandant de Neisse, ordonna que les régiments se tiendroient prêts à marcher le 23 pour entrer dans les quartiers, lesquels à vue de pays[4]) ne seront pas de longue durée d'autant plus que les villes, où il y a encore garnison ennemie, tomberont apparemment dans peu, étant entièrement occupées[5]) de tout secours. On ne sait pas encore le jour, que Sa Majesté voudra se mettre en chemin pour retourner à Berlin.

J'oubliois de vous dire, que le commandant de Neisse a tué un bas-officier et 4 hommes du régiment de Derschau, il n'en pouvoit pas faire moins avec 7 ou 800 coups qu'il nous a lâchés. Je crois que sa garnison et la bourgeoisie n'en a pas été quitte à si bon marché.[6])

---

[1]) faire demander im Druck.

[2]) que les Impériaux avoient im Druck.

[3]) châtié im Druck.

[4]) selon les apparences ne im Druck.

[5]) privées de im Druck.

[6]) Nach dem à si bon marché folgte in der eingesandten Copie von derselben Hand noch folgender Satz:

Il y a quelques jours que le Roy reçut un courier de Petersbourg avec la ratification de la nouvelle alliance conclue entre les deux cours.

Dieser Satz ist in der an Podewils gesandten Abschrift überklebt.

Podewils schreibt an den König, 28. Jan. J'ai reçu avec un profond respect la continuation du Journal daté d'Ottmachau du 22 de ce mois. Je ne manquerai pas de le faire insérer dans les gazettes publiques d'ici et des pays étrangers.

Mais y ayant trouvé à la fin un article qui regarde l'alliance conclue entre V. M. et la Russie, je l'ai retranché jusqu'à ce que je sache si Elle ordonne qu'on le mette aussi dans les nouvelles publiques.

Comme les ratifications qui constatent proprement la solidité d'un pareil traité,

IV.

Quatrième lettre d'un Officier prussien.[1])

d'Ottmachow ce 28 janv. 1741.

J'espère, que vous aurez reçu ma lettre du 22.

Le Roy après avoir achevé de régler les quartiers de l'armée, donna ses derniers Ordres au Maréchal Comte de Schwerin et S. M. partit le 25 de Ottmachow pour s'en retourner à Berlin, où Elle doit arriver demain.

Je vous ai dit dans ma dernière que l'ennemi nous avoit abandonné Jaegerndorff et s'étoit retiré à Troppau. Le Maréchal le suivit le 23, mais en arrivant il trouva la ville vuidée, le C. Braun[2]) s'étant retiré le même jour jusques à un bourg nommé Graetz situé sur la rivière de Mora à une lieue de Troppau.

Le 24. Le Major Putkammer y fut envoyé avec une centaine de hussards, pour reconnoître la rivière et la situation de l'ennemi. Il trouva un gros du régiment de Lichtenstein dragons en deçà du pont, et incontinent il le fit charger. Nos hussards tuèrent 2 hommes enlevèrent un cheval et chassèrent les dits dragons jusques au delà du pont.

Le 25. Sur son rapport le Maréchal prit avec lui 4 compagnies des grenadiers et 200 hussards avec deux pieçes de 3 ℔. Jl alla lui même vers Graetz pour voir ce qu'il y auroit à faire. A son arrivée le Comte Braun[3]) fit remplir le pont de grenadiers et fit mettre en

---

ne sont pas encore changées, et que cette nouvelle mise dans une gazette de Berlin, à la queue d'un journal qu'on sait venir de source (sic!), frapperoit extrèmement les Ministres de France et de Suède qui sont ici, qui paroissent l'ignorer encore jusqu'ici, j'attendrai les ordres de V. M. si malgré toutes ces réflexions on doit le laisser glisser dans les gazettes d'ici ou non, et je m'y conformerai en toute soumission.

Berlin, 28 de janv. 1741.

Darunter von Eichels Hand die mündliche Resolution des Königs:

On peut l'omettre.

à Berlin, 30 janv. 41.

1) Die Ueberschrift nur in den Drucken.

Handschriftlich von Schreibers Hand, derselben, welche die vorhergehenden Copien geschrieben; auf dieser hat Podewils notirt: „pr. 31. Jan. 1741", also ist die Abschrift im Hauptquartier gemacht.

Gedruckt in der Haudeschen und Rüdigerschen Zeitung vom 2. Febr., im Journal de Berlin vom 4. Febr. (No. XXXII).

2) le colonel Braun im Druck.

3) Im Msc. war Colonel geschrieben und ziemlich unleserlich in Comte umgeschrieben; im Druck Colonel.

bataille 5 bataillons, le régiment de Lichtenstein et 300 hussards qui lui étoient venus.

Le Maréchal voiant cette contenance et en étant si proche ne voulut s'en retourner, sans leur tâter le pouls. Il mit son peu de monde en bataille et fit braquer ses deux pièces chargées à cartouches contre le pont.

Les grenadiers ennemis soutinrent le premier coup, mais au second ils s'enfuirent en mettant le feu au pont. Les nôtres s'en emparèrent dans le moment, éteignirent le feu, se reformèrent au delà le pont[1]) dans un instant et tirèrent par pelotons sur les bataillons le plus à portée. Ceux-ci firent d'abord mine de vouloir se défendre, mais au 5e ou 6e feu[2]) ils prirent le parti de faire demi tour à droite et se retirer au plus vite dans le faubourg aussi bien que leur cavalerie. On ne pouvoit les poursuivre parceque nos hussards n'avoient pas encore passé le pont et que les faubourgs en étoient[3]) tout proche auxquels ils eurent soin de mettre aussitôt le feu pour couvrir leur retraite. Delà ils ont continué leur chemin tout d'une haleine jusques en Moravie. Ils peuvent avoir perdu à cette occasion 60 á 70[4]) morts et blessés. Nous avons trouvé une quinzaine de morts entre le pont et le faubourg, ils ont emporté les autres et les ont jetés dans le feu; pour nous autres nous n'avons pas eu un chat de blessé excepté un cheval des hussards qui a été tué.

V.

de Frankenstein du 27 février 1741.[5])

Un détachement de 70 dragons du régiment de Schulenburg a été attaqué aujourd'hui et environné de 500 Hussards ennemis près du village de Baumgarten, situé aux environs des montagnes de la Bohème; mais les dragons se sont si bien défendus en se faisant jour par cette troupe qu'il n'y en a eu que 8 hommes de tués et quelques-uns de blessés. Les hussards ennemis ont eu plusieurs de

---

[1]) le tout im Druck.

[2]) mais au 5 ou 5 feu im Mſc.

[3]) So im Mſc. und Druck; aus dem folgenden ſieht man, daß es auch hier le faubourg und en étoit heißen muß.

[4]) ou 70 im Druck.

[5]) Handſchriftlich deutſch, in Abſchrift von Schreibers Hand, gedruckt in der Handeſchen und Rüdigerſchen Zeitung vom 4. März, im Journal de Berlin vom 4. März.

tués, dont ils ont laissé deux sur le champ de bataille. Ils ont emporté les autres comme aussi les blessés et on a pris deux chevaux sur eux. S. Maj. qui avoit été reconnoître un passage vers les montagnes à une lieue de là, y étant venue peu après accompagnée d'un escadron des gens d'armes et de 40 hussards fit d'abord attaquer les hussards ennemis, qui rôdoient encore aux environs du dit village et on les obligea de passer la Neisse à la nage et de se retirer dans les montagnes et dans les forêts.[1])

VI.

Cabinetsschreiben an Graf Podewils.

Molwitz 5. März 1741.

Nachricht von den „attrapirten Espions die selbsten ausgesagt, wie sie Commission gehabt häten, sich an den Orten, wo Ich mich

---

[1]) Podewils an den König, 4. März. Le conseiller privé de Schumacher m'ayant envoyé un petit détail de ce qui s'est passé à Frankenstein .... j'ai fait mettre dans la gazette française de Berlin l'article ci-joint pour empêcher les mauvaises impressions et mensonges que les Autrichiens pourroient s'efforcer de donner au public pour des vérités par rapport à cette rencontre.

Daß das Gefecht bei Baumgarten sehr viel übler war, als Schumachers Bericht vermuthen ließ, erhellt aus des Königs Schreiben an den Fürsten von Anhalt, Frankenstein, 27. Feb. 1741. Bei v. Orlich I., p. 305 ff. Zur weiteren Erläuterung diene des Königs Cabinetsschreiben an Gen.-L. Graf Schulenburg:

Franckenstein, den 28 Februar 1741.

Zu Meinem besondern Chagrin muß Ich Euch hierdurch das Unglück melden, welches gestern mit der Diesfortischen Esquadr. Eures Regmts. ohnweit von hier geschehen ist. Als Ich gestern früh von hier aus reisete um Meine Postirungen zu Silberbergen und Wartha zu Visitiren ließ Ich Mich durch die Normannische Esquadr. Eures Regmts. nach Silberberg escortiren und als Ich von dar nach Wartha ging, nahm Ich von daraus die Diesfortische Esquadr. zur escorte mit bis nach dem ohnweit Wartha belegenen Dorfe Franckenberg, woselbst die Esquadron Gens d'armes Meiner wartete und von welcher Mich die Helffte bis in Wartha escortirte die andere Helffte aber bis zu meiner retour in Franckenberg stehen bleiben mußte. Ich schickte inzwischen die Diesfortische Esquadron wieder zurück. Als solche nun nahe bey dem eine Stunde von der Stadt Franckenberg belegenen Dorfe Baumgarten kam, ziehet sich ein schwarm feindlicher Husaren ohngefähr 200 oder 300 Mann starck, über das Gebirg herab, setzet über den vor ihnen liegenden kleinen Fluß, die Neisse genannt, und trifft auf die Diesfortische Esquadron nach Ihrer gewöhnlichen Arth mit schreyen und herum schwermen. Diese hat in Anfange gute contenance gehalten, als aber 2 Mann davon gefallen, geräth alles in Terreur und Desordre, die Dragoner machen unter sich ein Gemurmel, dispersiren sich darauf und reißen in größter Confusion aus nach dem Dorfe Baumgarten. Wie aber vor diesem Dorf ein Morastigter Graben lieget, worüber sie mit den Pferden

befinde aufzuhalten, alle meine Wege und Stege zu espiiren und mich sodann wo es immer möglich den österreichischen Truppen zu verrathen, ja selbst einer von diesen Banditen hat freiwillig bekannt, daß er deshalb einen besonderen Eid an dem Hofkriegsrathe und, welches jedoch kaum zu glauben steht, in Gegenwart des Großherzogs von Toscana ablegen müssen."

Danach fast wörtlich der Artikel Berlin 11. März in den Berlinschen Zeitungen vom 11. März 1741. Journal d. Berlin 11. März (No. XXXVII)

---

sprengen wollen so stürtzen die soderſten hinein und die hinter herkommende fallen nach, so daß alles in der größten Effroy und Désordre geweſen, bey welchen Umſtänden dann auch der Fahnjuncker der Esquadron beym überſetzen in den Graben und Moraſt gefallen, die er daſelbſt verlohren und dem Feinde in die Hände kommen laßen, worauf dann die feindlichen Huſaren denen in den Graben liegenden Dragoners nachgehauen, ſo daß von ihnen 12 Mann todt geblieben und 7 Mann blessiret worden. Der Obr. Lieut. v. Diesfort nebſt dem Lieut. v. Burgsdorf haben bei dieſer attaque wie brave und ehrliche Officiers gethan, der Capit. v. Goltze aber nebſt den Fähnrich v. Waldow ſind mit von denen erſten geweſen, ſo das reißaus genommen und dadurch der gantzen Esquadron ein übles exempel gegeben haben. Von ſeiten des Feindes ſind bey dieſem rencontre 2 Mann todt auf dem Platz geblieben ohne was ſie etwa noch an todten und blessirten mit ſich geſchleppet. Wie nahe mir dieſe Désordre der Esquadron gegangen, welcher Ich Mich einer halben Stunde vorher zur Escorte anvertrauet, werdet Ihr ſelbſt ermeßen und bedauere Ich danebſt ſehr, daß dieſer Affront die Esquadron vom Regiment eines ſo braven und meritirten Officiers wie Ihr ſeid, betroffen hat. Inzwiſchen werdet Ihr dadurch überzeuget ſein, wie Ich nicht mit Unrecht vorhin jederzeit geklaget, daß es bey dem Regiment an gehöriger subordination und Ordre fehlete, da durch das raisonniren derer Kerls und durch den Mangel der subordination von denen Officiers dies gantze Unglück entſtanden, indem wann einjeder gethan hätte was Ihn der Obr. Lieut. v. Diesfort befohlen, und nicht die Burſche mitgeſprochen, die Offiziers aber beſonders vor ihren Kopf gehandelt, ſo wäre es ein gar leichtes geweſen, das Huſaren Geſindel abzuweiſen und würde die Sache gar anders gegangen ſein. Und da Ich bei anderen Gelegenheiten zum Theil ſelbſt gegenwärtig geweſen und geſehen, daß wan Ihr was befohlen, die Officiers dagegen raisonniret, oder wann die Officiers denen Dragonern was geſaget, dieſe viele Decentes dagegen gemachet und gethan, wie ſie gewolt; So recommendire Ich Euch noch mahlen auf das Allerhöchſte, bei dem Regiment noch eine gute Ordre, subordination und Disciplin einzuführen, welches bei denen Officiers ſowohl, als bei denen Gemeinen geſchehen muß, ſo daß dieſe allemahl au pied de lettre dasjenige thun müßen, was und wie es Ihnen anbefohlen worden, ohne darüber zu raisonniren noch mitzuſprechen, damit das Regiment dadurch im Stande komme den geſtern empfangenen großen Schimpf und Affront bey erſterer Gelegenheit wieder auszuwetzen. Es erfordert ſolches nicht nur Eure reputation und die Ehre des Regiments, ſondern auch mein Dienſt, daher Ich zuverläßig hoffe Ihr werdet mit Ernſt eine ſtrenge subordination, Ordre und Disciplin bey dem Regiment einführen und diejenigen Officiers, ſo ſich darauf zu halten relachiren, aufwecken, und zu ihrem devoir anhalten oder Mir ſolche anzeigen, widrigenfalls Ich ſolches lediglich von Euch fordere, und Euch deshalb responsable machen muß.

An

den Gen. Lieut. Gr. v. Schulenburg.

VII.

Cabinetsschreiben an Podewils.[1])

Schweidnitz 10. Martii 1741.

„Da ich zu meinen Kriegsoperationen nöthig gefunden, das unter Commando des Gen. F. M. Schwerin jenseit der Neiße (sic) näher zusammen, und daher die in Teschen gestandenen Truppen etwas zurückzuziehn, so habe ich solches melden wollen und sollt Ihr in den dortigen und übrigen Zeitungen setzen lassen, damit die Feinde dieser Sache keinen falschen Anstrich ihrer Gewohnheit nach geben mögen, als wenn es eine retraite wäre. Uebrigens berichte ich daß gestern frühe um 12 Uhr in der Nacht die Festung Glogau durch meine Truppen mit dem Degen in der Faust in Zeit von 3/4 Stunden glücklich erobert und die ganze Garnison gefangen genommen worden, wobei wir unsrer Seits nur an die 40 Todte und ohngefähr so viel Blessirte bekommen, und werde ich Euch eine accurate Relation von diesem glücklichen Evenement zusenden."

m. p. vivent nos braves soldats Fr.

VIII.

Lettre d'un officier prussien à un de ses amis[2])

de Schweidnitz le 10 mars 1741.

J'arrivai ici hier, après avoir fait un petit voyage, dont il faut vous rendre compte.

Le 6 nous étions à Ohlau, à 10 heures du soir, le Roi m'ordonna de partir et de porter certains ordres au Prince Léopold, qui commandoit le blocus[3]) de Glogau. J'y fus le 7 sur le soir et je remis au Prince un petit billet par lequel il lui fut enjoint d'attaquer Glogau, l'epée à la main, sans plus différer, en conformité du plan, que Sa Majesté avoit concerté avec le dit Prince. Le lendemain

---

[1]) Von Geh. Cab.-Secretair Schuhmachers Hand. Danach der Bericht in der Haudeschen und Rüdigerschen Zeitung Dienstag 14. März.

[2]) Die Ueberschrift fehlt im Msc., ist von Podewils Hand hinzugeschrieben.
Handschriftlich in Abschrift von Schreibers Hand mit einzelnen Correcturen von Podewils und mit deutschen PS.
In der Haudeschen und Rüdigerschen Zeitung vom 18. März, im Journal de Berlin vom 18. März (No. XXXVIII).

[3]) comandit la bloquade, im Msc. von Podewils corrigirt comandoit le blocus.

de grand matin S. A fit appeler les commandeurs des bataillons et leur déclara qu'il falloit emporter la place dès ce soir même. On leur donna la disposition par écrit, puis on montra aux capitaines destinés à mener les premiers détachements, les endroits par lesquels ils devoient entrer, on fit nettoyer les armes et les recharger de nouveau et l'on disposa tout le reste avec le moins de bruit qu'il fut possible. A 8 heures les troupes commencèrent à se mettre sous les armes et à 9 heures ils défilèrent de leurs villages, pour se rendre aux endroits marqués à 1000 ou 1200 pas de la place. Tout y arriva vers les 10 heures, chacun prit son poste dans le plus grand silence, et avec tout ordre imaginable, à 11 heures $^3/_4$ on avança tout doucement jusqu'au pied du glacis, où nous arrivâmes précisement quand minuit sonna dans la Ville. Dans ce moment toutes les troupes montèrent au grand pas aux palissades, et les franchirent sans balancer, pour se jeter dans le chemin couvert. De petits détachements prirent d'abord à droite et à gauche, pour désarmer tout ce qui s'y trouvoit d'ennemis. C'est alors que nos attaques essuyèrent le feu du rempart, qui donna en même temps l'alarme dans la ville, mais cela n'empêcha pas nos gens de poursuivre leur chemin, ils descendirent dans le fossé et s'y reformérent en moins de rien et avancèrent jusqu'au pied du rempart. Celui-ci est haut de 34 pieds sur 10 pieds de talus, par conséquent peu commode à grimper surtout puisqu'il avoit gelé depuis deux jours, ce qui rendoit la promenade très glissante. Malgré tout cela nous entreprîmes le voyage, le Prince Leopold et le Margrave Charles furent des 7 ou 8 premiers, qui arrivérent au haut de la courtine. J'avois l'honneur de les suivre, nous n'y restâmes pas seuls, le second bataillon du régiment de Leopold sous les ordres du Major Götze[1]), aussi bien que 4 compagnies de grenadiers, y furent bientôt, une de celles-ci prit à droite et une autre à gauche, pour s'emparer des deux bastions, ce qui fut bientôt fait. Nous avançâmes avec le reste, en prenant à gauche jusqu'au château dont il falloit rompre la porte, 12 charpentiers y furent attachés, mais aussitôt qu'ils eussent fait des ouvertures, il nous vint une petite grêle, qui tua 4 hommes. C'étoient les Généraux Wallis et Rayski qui y étoient accourus avec les grenadiers, et qui nous donnèrent cette salve, mais ils n'y restèrent pas longtems; le Prince fit tirer par les mêmes trous, dont le Général

---

[1]) Jetze im Druck. Major v. Götzen erhielt in Folge dessen eine Präbende im Clevischen; Schreiben des Königs an Prinz Leopold, 10. März 1741, bei v. Orlich t I. p. 395.

Raysky reçut deux coups dans le bas-ventre. Là-dessus les grenadiers s'enfuirent au plus vite, et le Général Wallis fut obligé de les suivre, la porte fut ouverte et nous entrâmes tambour battant dans le château et de là dans la ville. Voilâ ce qui se passa à notre attaque. Les deux autres furent exécutés avec la même rigueur et promtitude, si bien que les têtes de toutes les colonnes arrivèrent à peu près en même tems dans les rues de la place, suivant qu'elles avoient trouvé plus ou moins de résistance. Tout ce qui en faisoit sur le rempart fut terrassé la baïonnette au bout du fusil, mais à vous dire la vérité, la consternation fut si grande parmi les ennemis que plusieurs demandèrent quartier. Jugez-en par le trait qui suit. Quatre grenadiers du régiment Glasenapp, qui avoient été les derniers à parvenir au rempart, ne trouvèrent plus leur compagnie, ils allèrent la chercher, mais au lieu de prendre à gauche, ils prirent à droite, et ils arrivèrent dans la gorge d'un bastion, où il y avoit un capitaine ennemi avec 52 hommes; d'abord un peu surpris, comme vous pouvez croire, ils pensèrent à reculer, mais tout d'un coup ils prirent la résolution de faire les fiers et d'aller les attaquer, ils y coururent la bayonnette baissée, en criant aux ennemis de jeter les armes; ceux-ci par une terreur panique et trompés apparamment par l'obscurité de la nuit[1]) obéirent, trois grenadiers se postèrent en sentinelles devant eux, et le 4me alla chercher du secours, qui ne manqua pas d'arriver bientôt.

Enfin pendant que les grenadiers nettoyèrent tout le rempart, les bataillons entrèrent dans la place par les portes, que les premiers avoient ouvertes et s'y saisirent de la grande garde du gouverneur, des drapeaux et de tout ce qu'ils rencontrèrent, et par là l'affaire fut finie. Elle avoit duré en tout depuis minuit jusqu'à une heure. Combien croyez-vous que nous y avons perdu? c'est incroyable, mais je puis vous assurer, qu'il n'y a que le Lieutenant Schönebeck du régiment de Truchses et entre 30 et 40 hommes de tués; pour les blessés il y en a bien 50 ou 60, mais la plupart ne le sont que par les chausses-trapes, ce qui est autant que rien. Il n'y a que la bonne volonté, la vivacité et l'obéissance de nos troupes, la disposition de toute l'attaque et le bon ordre avec lequel elle a été exécutée, qui nous ayent pu sauver d'une perte bien considérable; car enfin vous comprenez bien, que c'est un assez mauvais jeu, que d'attaquer l'épée à la main, sans canon et même sans échelles une

---

[1]) Die Worte par une .... la nuit hat Podewils an den Rand geſchrieben; ſie werden in dem ihm zugeſandten (originalen?) Bericht geſtanden haben und von dem Schreiber der ihn für den Abdruck copirte, ausgelaſſen ſein.

place regulièrement fortifiée, qui a un bon chemin couvert bien palissadé de chevaux de frise, avec une autre palissade au pied du rempart, lequel est haut de 30 à 40 pieds, fort escarpé, garni d'une assez belle artillerie et revêtu par tout, hormis la courtine de l'attaque du Prince, et tout cela avec 4 bataillons et 18 compagnies de grenadiers.

L'endroit par où le Capitaine Buer des grenadiers de Leopold entra, étoit des plus chatouilleux, puisqu'il fut obligé de s'ouvrir le chemin par 2 rangs de palissades, de grimper un flanc garni de quelques pièces de canon, dont il essuya une décharge à cartouches, d'entrer par les embrasures de ces pièces, et d'ouvrir après cela la porte de la ville à coups de haches: c'est il me semble tout ce que des gens intrepides peuvent faire au monde.

Bien des gens ont toujours cru, que nous mettions toute notre confiance dans le feu de notre infanterie mais pour le coup, ils trouveront, que nous savons agir sans feu, quand il le faut, puisque certainement il ne s'est pas tiré 300 coups de fusil de notre part.

Je ne sais pas combien les ennemis peuvent avoir perdu, la veille de l'affaire la garnison étoit de 28 officiers outre l'etat major et 1004 hommes. Tout cela est prisonnier de guerre, car le massacre étoit défendu aussi bien que le pillage de la ville. Une marque de la discipline, dans laquelle sont nos soldats, c'est qu'aucun n'est entré dans une maison, pas un seul, tout resta en rang et file sans bouger.

Je ne crois pas que cela soit encore arrivé dans une ville prise d'assaut. Aujourd'hui le Roy a fait faire à cause de cette action une triple décharge par l'artillerie et par les 6 escadrons et 2 bataillons qui sont dans cette ville, et dimanche qui vient on chantera le Te Deum dans toutes les églises.

Adieu cher ami, rejouissez-vous avec moi de ce glorieux exploit des armes du Roy, dont certainement on n'a guères vu d'exemples. Je suis etc.

P. S. Nachdem nunmehr die richtigen Listen eingekommen, so befindet sich daß nur 2 Officiere, 3 Unterofficiere und 33 Gemeine bleſſirt, jedoch nicht tödtlich, 9 Gemeine aber sind geblieben. Von dem Leutnant Schoenbeck findet sich nicht in der Liſte daß er todt oder bleſſirt sei.

IX.

Cabinetsschreiben an Graf Podewils.[1])

Schweidnitz, 21. März.

Welcher Gestalt der Wienerische Hof noch immer fortfährt Unwahrheiten zu avisiren, werdet ihr aus den beiliegenden zu Wien gedruckten und mit den dortigen Zeitungen ausgegebenen sogenannten Diario mit Mehrerem ersehen. Meine Sache ist gar nicht Gleiches mit Gleichem zu vergelten und dem Publico zu imposiren, glaube aber doch daß es gut sein würde, dieses von solchen groben und kaum glaublichen Rodomontaden zu desabusiren und der Welt zu zeigen, wie wenig selbige alle dem so von Wien aus publicirt wird trauen kann. Und da Euch das Journal von allen denen wahrhaften Umständen so bei Neiß und Ottmachau vorgefallen genugsam instruiret, so werdet Ihr das Nöthige deshalb besorgen. Was inzwischen der Obrist Haacke vor ein rencontre mit den feindlichen Husaren jüngsthin gehabt und was unter Commando des Gen.-M. v. Jeetze als derselbe den Feind aus Zuckmantel delogiren müssen, vorgefallen, solches werdet aus der Anlage mit Mehrerem ersehen, wovon Ihr das Erforderliche denen öffentlichen Zeitungen überall inseriren könnt. Ich zweifle auch nicht Ihr werdet bereits dasjenige, so ich Euch in meinem vorigen wegen Rasirung und Verlassung des Passes Jablunca gemeldet, den Zeitungen haben inseriren lassen, damit die Wiener nicht dem publico glauben machen, als ob solches eine forcirte retraite wäre. Meine auswärts subsistirenden Minister müssen auch von allen solchen auffallenden Sachen instruirt werden, damit solche den Wienerischen Unwahrheiten zu contradiciren im Stande sind.

---

[1]) Eichels Hand. Der König sendet mit dem Wiener Diarium die Berichte von G.-M. v. Jeetze und Obrist Graf Hacke, Anderes.

Podewils veröffentlicht in den Zeitungen vom 25. März den Bericht des G.-M. Jeetze über die Expedition auf Zuckmantel, 16. März, und Auszug aus des Oberst Hacke Bericht seines Gefechtes mit den Husaren bei Ottomachau.

In den Zeitungen vom 28. März und im Journal de Berlin, 1. April, No. XL., erscheint ein Artikel „Berlin, den 28. März", der im Wesentlichen das Cabinetsschreiben vom 21. März wiedergiebt.

Podewils meldet am 25. März, daß der Artikel angefertigt sei: mais malgré toutes les précautions on ne fermera jamais la bouche aux gazettiers de Vienne payés pour mentir depuis longtemps pour amuser le public et l'encourager à supporter les calamités dont il est accablé en le repaissant des phantômes des prétendues victoires qui n'existent que dans les cervelles dérangées de ceux qui mènent le branle.

X. Die Schlacht bei Mollwitz.

Lettre d'un officier prussien[1]).

d'Ohlau ce 12 avril.

Sur la fin du mois passé, le Roy alla visiter les quartiers de la Haute Silésie, dans l'intention de les lever pour former l'armée en deçà de la Neisse. Il trouva, que l'ennemi s'étoit renforcé considérablement en Moravie, et que le corps du Feld-Maréchal Comte de Schwerin pourroit bien être attaqué pendant la marche qu'il feroit pour venir nous joindre.

Sa Majesté fit donc passer la rivière à 7 bataill. et 5 esquadr. qui allèrent à Steinau, pendant qu'Elle assembla à Neustadt les troupes qui avoient hiverné dans la Haute-Silésie. La jonction de nos deux corps se fit le 5 et l'on marcha le 6 jusqu'à Friedland, dans l'intention de passer la Neisse à Sorge, le 7.

On y jeta un pont et l'on le couvrit de quelque infanterie, mais immédiatement après 49 escadrons et deux régimens hussards ennemis parurent sur l'autre bord, pour empêcher le passage, toute leur armée étoit venue de la Moravie, et avoit passé par la ville de Neisse.

Nous descendîmes donc jusqu'à Michelau, une de nos colonnes y passa et l'autre passa par Lewen. En ce tems l'ennemi se saisissoit de la petite ville de Grotkau, où nous avions laissé plusieurs recrues sans armes, sous la garde d'un lieutenant avec 40 hommes, et il se posta dans les villages de Leupusch, Lichtenberg, Conradswalde etc. etc. devant notre armée. Le lendemain il marcha vers la ville d'Ohlau, où étoit notre grosse artillerie avec un magasin considérable. Il n'y avoit pas de tems à perdre. Pour cet effet, Sa Majesté renforçant l'armée du corps des troupes qui avoient servi à la bloquade de Brieg, marcha en avant le 10 de grand matin, jusqu'au village de Pompitz, vis à vis du quartier général des ennemis qui étoit à Mollwitz; notre armée forte de 31 bataillons et 29 esquadr. outre 5 esquadr. des hussards, ayant marché jusques là sur 4 Colonnes se déploya vers Midi.

Le Comte de Rothenbourg, colonel, fut détaché avec 6 esquadr. de dragons et 3 de hussards pour reconnaître la situation de l'ennemi

---

[1]) Die Ueberschrift nur in den Drucken.
Handschriftlich in 5 Abschriften, die in den Militaria (4, 5) und eine in den Minist.-Acten (2) die früheren, eine zweite und dritte in diesen die jüngeren (1) und jüngsten (3).
Gedruckt in den deutschen Berliner Zeitungen vom 20. April, in dem Journal de Berlin vom 22. April.

dont les hussards vinrent au devant de lui; il les éloigna pendant que notre armée se formoit et conserva son terrain jusqu'à l'arrivée du Roy, nous marchâmes toujours en ordre de bataille au petit pas vers l'ennemi.

Ses forces consistoient en 15 régiments d'infanterie et 11 régiments de cuirassiers ou dragons, outre 4 régiments de hussards. L'action commençâ par une décharge générale de notre artillerie de campagne.

La cavalerie ennemie s'impatienta du feu de canon, et pour s'en tirer vint attaquer notre droite, qu'elle fit plier, aprés quoi elle voulut se jeter sur notre infanterie. Elle l'attaqua par 5 reprises le plus vigoureusement du monde, mais malgré tout ce qu'elle pût faire nos bataillons furent impénétrables. Pendant ce tems-là le feu de l'infanterie avoit commencé de part et d'autre avec beaucoup de vivacité. Les grenadiers des[1]) ennemis jetèrent leurs haversacs à terre, pour s'en faire une espèce de rempart[2]), se mirent à genoux et tirerent sur les nôtres. L'ennemi auroit profité de son avantage sur notre cavalerie, si le Roy par précaution n'avoit posté quelques bataillons de grenadiers entre les esquadrons et couvert le flanc droit de 3 autres bataillons, qui par la vivacité de leur feu la chassèrent. [a]) L'aile gauche de la seconde ligne ennemie prit aussitôt la place de la première, laissant nos grenadiers en prenant plus à gauche pour nous tourner, mais elle trouva les mêmes bataillons, dont elle essuya le feu. Cette cavalerie voyant qu'elle ne pouvoit y pénétrer, se fit jour au travers de 4 esquadrons de dragons, qui étoient tout ce que nous avions de cavalerie pour l'aile droite de notre seconde ligne, et tâcha de rompre par derrière notre infanterie de cette ligne. Le Prince Leopold qui la commandoit, fit aussitôt faire volteface à quelques bataillons et se délivra de cette cavalerie un peu importune par une couple de décharges à bout portant.

Pendant que tout ceci se passa à notre aile droite, la cavalerie de notre gauche sous les ordres du Baron Posadowsky combattit quelque tems avec avantage égal, jusqu'à ce qu'à la fin elle fit perdre du terrain à celle de l'ennemi, qui avoit affaibli sa droite pour renforcer sa gauche. Mais cela n'auroit pas décidé [b]) si le Feld-Maréchal Comte de Schwerin à la tête de notre infanterie n'avoit pas entièrement défait l'autrichienne, qui prit la fuite. On poussa l'ennemi par deux villages au delà du champ de bataille.

---

[1]) In 2 und im Breslauer Druck fehlt des.

[2]) Ausgelaſſen ſind in den Mſc. 1 und 5, und in den Berliner Drucken die Worte pour .... rempart.

a) b) ſ. unten p. 332.

La cavalerie de leur aile gauche suivit l'infanterie et celle de la droite couvrit le tout. Avant que la cavalerie de nos deux ailes pût arriver, l'ennemi avoit gagné du chemin, mais cela n'auroit pas empêché le Maréchal, qui menoit lui-même nos esquadrons, quoique blessé deux fois, de la joindre, si la nuit n'étoit survenue, d'autant plus que dans le même tems il nous arriva d'Ohlau 14 escadrons de troupes fraîches qui étoient accourus à notre secours.

Il falloit donc nous contenter de leur lâcher nos hussards qui les poursuivirent pendant quelques heures. Nous passâmes la nuit l'infanterie au delà du village de Mollwitz et la cavalerie une demi-lieue [1]) en avant.

Je [c]) ne saurois [2]) jusqu'ici vous dire au juste notre perte, mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle ne va pas à deux mille hommes morts et blessés. Les ennemis ont certainement plus de trois mille morts et autant de blessés tout au moins, dont une grande partie nous est tombée entre les mains; ajoutez-y [3]) de près de 1200 prisonniers, entre lesquels il y a nombre d'officiers, comme le Lieutenant-Colonel Crassau, Lieutenant-Colonel du Tour etc. [4]) comptez les déserteurs qui nous viennent à tout moment et les fuyards, que nous ramassons, et vous pourrez juger aisément de ce que cette journée a coûté aux ennemis. Entre nos morts il y a le Prince Frédéric, Colonel, le Comte de Schulenbourg, Lieutenant Général, le Colonel Bork du régiment de Graevenitz, le Lieutenant Colonel Möllendorff et le Major Knobelsdorff.

Les blessés de marque sont le Prince Guillaume, Colonel des Gardes, le Maréchal Comte de Schwerin, le Lieutenant Général Marwitz, le Général Major Kleist, les Colonels Wartensleben, Rochau Finkenstein et quelques Majors.

Nous avons pris quatre étendards, une paire de timbales, neuf pièces de canon, une haubitz, toutes les charrettes de munitions, nombre de chariots et quelques pontons. L'ennemi en fuyant mit le feu à une partie de son bagage, qu'il trouva en chemin.

Je n'entreprendrai pas [d]) de vous détailler les actions merveilleuses de notre infanterie. Les gardes du Roy ont souffert le plus, mais aussi ont ils soutenu tous les efforts de la cavalerie

---

1) Lieue plus en avant 4. 5. 2.
c) f. unten p. 332.
2) Saurai 4. 5. 2.
3) ajoutez-y 4. 5. 2; ajoutez de 1. 3.
4) comter 4. 5. 2; sans compter 1. 3.
d) f. unten p. 332.

ennemie. On peut dire avec vérité, qu'ils ont fait tout ce que des hommes intrépides peuvent faire au monde. Les officiers de ce corps dont il y a 16 de blessés et quelques morts, entre lesquels il y a le Lieutenant-Colonel Fitz Gerald[1]), ont montré la même valeur et intrépidité, qu'on admiroit dans les anciens Romains. En général toute l'infanterie s'est distinguée d'une manière peu commune, en montrant une fermeté à toute épreuve. Le régiment de Kleist et les bataillons de Winterfeldt et de Polstern auroient encore surpassé les autres s'il avoit été possible. C'étoit une vraie émulation entre les corps à qui feroit mieux. Il faut rendre cette justice aux ennemis, que leur cavalerie a combattu avec toute la valeur possible ayant attaqué à plusieurs reprises notre infanterie, sans se laisser décourager par son feu terrible et par sa résistance inouie. On dit qu'ils ont perdu plusieurs généraux et grand nombre d'officiers. Vous voyez Monsieur, que c'est une victoire complète que nous avons remportée, aussi l'ennemi n'en disconvient-il pas puisqu'il s'est retiré tout d'une haleine jusqu'au delà de Neisse.

Le lendemain de la bataille le Roy fit investir Brieg et logea l'armée aux environs. L'on chanta le Te Deum ensuite. Le même jour le Duc de Holstein arriva avec le corps qu'il avoit eu sous ses ordres pendant l'hiver du côté de Schweidnitz, Frankenstein, Münsterberg etc.

Unächtes zur Schlacht von Mollwitz.

Der vorstehende Bericht ist am 15. April 1741 von Friedrich II. an Podewils gesandt, der so eben in Breslau eingetroffen war; in des Königs Schreiben an ihn heißt es: d. d. Ohlau, 15 April: Vous ayant fait espérer une relation exacte de la bataille gagnée le 10 de ce mois j'ai bien voulu vous l'adresser pour en faire un bon usage. Die Relation wurde an Joh. Jacob Korn zum Druck übergeben, bei dem sie französisch und deutsch erschien unter dem Titel:

„Schreiben eines vornehmen Königl. Preußischen Officiers darinnen eine zuverläßigere Nachricht von dem am 10. April bei dem Dorfe Mollwitz vorgefallenen Treffen enthalten ist." 4°. 8 Blätter.

Die auffallende Bezeichnung „zuverläßigere Nachricht" bezieht sich auf

---

[1]) le Capitaine Fitz Gerald 4. 5. 2; von erster Hand in 1; le Lieutenant-Colonel Fitz Gerald 3 und corrigirt in 1.

die in demselben Verlag am Tage nach der Schlacht herausgegebene Relation voller falscher Nachrichten, von der Näheres in dem Aufsatz „Kriegsberichte Friedrichs des Großen" u. s. w. im 10. Beiheft zum Mil.-Wochenbl. (1875) gegeben ist.

Nach einer in den Acten des Geh. Staatsarchivs befindlichen Abschrift lautet sie:

„Vorläufige Relation eines Vornehmen Preuß. Officiers von der den 10. April 1741 ohnweit dem Dorfe Hermsdorff vorgegangenen Bataille.

Das Treffen hat seinen Anfang genommen den 10. April Nachmittags halb 2 Uhr ohnweit der Dörfer Hermsdorff und Mollwitz, anderthalb Meilen jenseit Brieg. Die Feinde sind bis 30,000 Man stark gewesen, worunter die Cavalerie 14 Regimenter, wohingegen die Preuß. Armée nur aus 22 Bataillons u. 21 Esquadrons bestanden, wie ersten der Fürst von Holstein mit Dero unterhabenden Corps allererst heute den 11. April früh umb 4 Uhr zur Armee gestoßen. Unsere Artillerie hat vor dem Treffen dreimal gefeuert und jedesmal hat die feindliche Armee sich in etwas zurückgezogen bis sie plötzlich auf unsern rechten Flügel losgegangen, da es denn geschehen daß sie in der ersten Furie zwei Canons weg bekommen, mit welchen sie auch wirklich auf die Unsrigen einige Male gefeuert, durch die Mousquetiere aber sind sie bald wieder zum Weichen und in Confusion gebracht worden. Die feindlichen Husaren haben ihrer Seits sich wohl gehalten, die ganze Infanterie aber desto schlechter, wie sie denn überhaupt nur aus schlechtem Volk bestanden. Unserer Seits sind geblieben so viel man in Eyl erfahren, etwan 400 Man und weiß man noch nicht eigentlich was für officiere darunter begriffen; von feindlicher Seite aber schätzet man den Verlust an Todten auf 12000 Man, 6000 werden eingeschlossen gehalten, von deren Schicksal man alle Stunde nähere Zeitung erwartet. Der übrige Rest ihrer Armee hat sich theils nach Brieg theils nach Grotkau geflüchtet, ingleichen hat ein Theil sich nach Neiße retirirt, von der der Comandant der General von Roth mit in der bataille gewesen. Die feindliche völlige Artillerie und Bagage ist dabei. Das Desertiren unter ihnen dauert beständig fort so daß heute früh nur allein zu Ohlau ihrer an 300 gezählet worden. S. K. M. U. A. H. haben in höchster Person und unter Ihnen der Herr General Schwerin commandirt."

Noch eine andere Relation verdient hier angeführt zu werden, die in einem Druck vorliegt, der nach gefälliger Mittheilung des Herrn Kortüm, Geschäftsführers in der Buchhandlung von Wilh. Gottl. Korn in Breslau, nach den Typen und der ganzen Ausstattung ebenfalls aus dem Verlag von Joh. Jac. Korn hervorgegangen ist. Dieser Druck hat den Titel:

Zuverläßige Relation eines Königlich Preußischen vornehmen Officiers an einen seiner guten Freunde worinnen eine sichere und wahrhafte Nachricht der bei dem Dorfe Mollwitz den 10. April sich ereignenden Schlacht enthalten ist. Anno 1741." 4°. 4 Blätter.

Der Bericht beginnt: „Mein Herr! Habe die Ehre Ihnen hierdurch ergebenst zu berichten, daß den 5. April mehre Truppen sich bei Neustadt vereinigten und marchirten den 6. bis Friedland, in Absicht den 7. bei Sorge über die Neiße zu gehen." Des Weiteren folgt der Bericht der Relation des Königs in ziemlich freier Uebersetzung und mit einigen Auslassungen, bis zu der Stelle die im obigen Abdruck mit a) bezeichnet ist; da fährt der Bericht fort:

„Kurz, der Angriff war auf beiden Seiten heftig, das Gefecht entsetzlich und feurig und von unsrer Infanterie auf das muthigste und beherzte fortgesetzt, das Knallen der geschwinden Stücke und Donnern der Canonen machte fast den Erdboden erzittern. Das Rasseln derer Pferde und Blinken der Degen nebst dem Geschrei der halb Todten zeigten ein fast niemals in den Geschichtsbüchern erhörte Action. Die vortheilhafte Anführung unsrer Truppen, der unerschrockene Heldenmuth der Durchlauchtigsten Prinzen und die vortreffliche Vorsicht der commandirenden Herren Generale kann von Freund und Feinden nicht genug bewundert und gerühmet werden, ja man hörte und sahe nichts als Feuern und Knallen.

Unsere Infanterie, welche mit beherztem Löwenmuth in die Feinde gedränget, die Glieder getrennet, und nach fünfstündigem Gefecht den Widerstand aus seinem Vortheil gebracht, geschlagen und zur Flucht gezwungen, ungeachtet der von dem vielen Feuer entstandene Rauch unsrer Armee nicht wenig verhinderlich gewesen, massen dieser vor den Wind völlig auf diese häufig zurück getrieben worden. Der Feldmarschall Graf von Schwerin vollführt den besten Ausschlag, indem er an der Spitze unsrer Infanterie....

Und so nimmt der Bericht den Text der Relation des Königs bei der Stelle, die im obigen Abdruck mit b) bezeichnet ist, wieder auf, wo es heißt: mais cela n'auroit pas décidé si le Feld-Maréchal Comte de Schwerin à la tête de notre infanterie u. s. w. Doch nach wenigen Zeilen aus der Relation überspringt der Bericht den weitern Verlauf des Gefechts und läßt gleich die im obigen Abdruck mit c) bezeichneten Angaben des Verlustes folgen, in denen er dann wieder die Verluste des Feindes größer, die preußischen geringer angiebt als die königliche Relation. Die Stelle der königlichen Relation, die im obigen Abdruck mit d) bezeichnet ist und mit den Worten beginnt: je n'entreprendrai de vous détailler les actions merveilleuses de notre infanterie, giebt dieser Bericht mit ganz besonderem Schwunge wieder:

„Wer wollte hier Zungen genug haben das tapfere und löwenmuthige Herz und Aufführung unserer Infanterie zu beschreiben; es werden die Worte sonder Zweifel ermangeln, womit man deren Herzhaftigkeit genugsam, nach Verdienst preisen sollte; mit einem Wort: sie haben gestanden wie Mauern und gefochten wie die Löwen."

Auch das folgende ist eine sehr freie und in übertreibenden Ausdrücken sich bewegende Umschreibung der königlichen Relation; so auch der Schluß, der hier lautet:

„Es wurde gleich nach dem Treffen die Festung Brieg berennet, wie denn vor allen Dingen da Te Deum Laudamus gesungen worden. Uebrigens machen Ihre Königl. Majestät unser gnädigster Herr durch die väterliche Vorsorge vor Dero Armee selbte desto beherzter, sich aber durch Dero überall hervorleuchtende Königliche Güte und Gnade gegen denen Kriegsgefangenen desto berühmter, indem Hochderselbte denen Blessirten mit allen Gesundheits- und Lebensmitteln an die Hand gehn lassen. Der Höchste erhalte diesen unsern gnädigsten Monarchen in steter Königlicher hoher Prosperität, uns aber allerseits in dessen hohen Gnaden. Ich aber mit Versprechung baldig etwas Neueres zu überschreiben bin

Meines Herren

ergebenster Diener

K.

Man sieht, dieser Bericht ist nichts als eine wohlgemeinte Ueberarbeitung der königlichen Relation, vielleicht in der Absicht angefertigt, dieselbe dem populären Verständniß näher zu bringen; sachlich enthält sie nichts Neues und Eigenes außer den angedeuteten fehlerhaften Zahlen.

Von besonderem Werth für den Verlauf der Schlacht ist des Königs Schreiben an den Fürsten Leopold von Anhalt (Ohlau, 11. April 1741) bei v. Orlich I., p. 324, sowie des Erbprinzen Leopold von Anhalt Schreiben an seinen Vater den Fürsten Leopold, s. d. (Ohlau, den 11. April) bei Schlözer, Staatsanzeiger 1789, p. 60. Beide Stücke sind hier nicht mit aufgenommen, da sie im Wesentlichen privater Art sind.

XI.

Lettre d'un officier prussien.[1])

du camp de Molwitz ce 28 d'avril 1741.

Je ne vous ai pas écrit depuis la bataille parce qu'il ne s'est rien passé qui méritât grande attention.

Le 11 le Roy fit loger les troupes dans les villages entre Ohlau et Lewen et S. M. détacha quelques bataillons et escadrons pour occuper les avenues de la ville de Brieg tant en deçà qu'au delà de l'Oder. Le Duc de Holstein vint nons joindre avec 7 bataillons et 7 escadrons qui avoit hiberné dans les principautés de Schweidnitz et de Munsterberg.

Les jours suivants furent employés à séparer les blessés ennemis des nôtres, à faire donner tous les secours possibles aux uns[2]) et aux autres et à faire partir les prisonniers et les déserteurs. S. M. a fait remettre quelques centaines de prisonniers blessés au commandant de Brieg pour en avoir mieux soin, lequel en a donné son reçu, avec promesse de ne point faire servir pendant le siége ceux qui pourroi ent se rétablir.

Le 14. le Général Major Gesler fut détaché avec quelques centaines de chevaux pour observer les mouvements des ennemis du coté des montagnes tout comme le Major Général Derschau fut envoyé avec trois bataillons à Grotkau pour tenir les partis ennemis en respect. Ils sont revenus depuis l'un et l'autre sans avoir rencontré personne.

Le 19 le Roy alla lui-même choisir le terrain où l'armée devoit camper le lendemain et le Colonel du Moulin Quartier-Maître Général en fit la distribution aux régiments.

Le 20 toute l'armée quitta les villages et entra dans le camp la première ligne à 10 heures et la seconde à 11. Le régiment du Prince Guillaume frère du Roi nous étoit venu la veille. Le 22 une partie de husards ennemis vint attaquer un poste des nôtres à une lieue d'ici, mais il fut bientôt chassé avec perte de quelques hommes et d'une couple de chevaux. En même tems une autre partie

---

[1]) Die Ueberſchrift nur in den Drucken.
Handſchriftlich drei Abſchriften, 1 aus den Militaria mit der Ueberſchrift: au camp de Molwitz ce ... Avril. 2 und 3 aus den Miniſterialacten.
Gedruckt in der Handeſchen und Rüdigerſchen Zeitung 9. Mai, im Journal de Berlin 16. Mai (No. XLIII).

[2]) aux un im Druck.

s'étoit glissée entre Ohlau et Breslau pour piller les passants. Il enlevâ un vivandier et 4 ou 5 chevaux de paysans, mais voyant venir nos patrouilles, il se retira au plus vite. Cependant pour mieux assurer ce chemin et pour tranquiliser entièrement la ville de Breslau, le Roi envoya d'abord un détachement plus considérable de cavalerie et d'infanterie sur cette route, lequel a mis la sûreté partout. Nos hussards depuis quelques jours ont amené plusieurs prisonniers qu'ils ont faits sur les hussards ennemis, entre autres un officier qui a passé pour un de leurs meilleurs partisans.

Le 26 le Maréchal de Belle Isle accompagné de son frère, Maréchal de Camp, du Marquis de Valory, des Chevaliers d'Harcourt, de Thiers, de Court et plusieurs autres officiers arriva ici.

Le Roy avoit envoyé 120 chevaux à sa rencontre et S. M. le traite avec la distinction due à son rang.

Le 27 à l'entrée de la nuit nous commençâmes le siège de Brieg. La tranchée fut ouverte sous les ordres du Lieut. Général de Kalkstein et le travail fut poussé avec tant de vigueur, qu'à 1 heure après minuit nos gens étoient enterrés et qu'à l'aube du jour non seulement la parallèle étoit[1]) faite, mais qu'aussi deux batteries, pour 25 piéces de canon chacune, étoient[2]) fort avancées outre une troisième au delà de la rivière pour . . . . mortiers[3]).

Cette nuit ne nous pas a coûté un seul homme, puisque le commandant de la place n'a point tiré, apparemment qu'il ne s'est point aperçu de notre travail quoi qu'il fasse actuellement clair de lune pendant toute la nuit? Je suis etc.

XII.

Une autre Lettre.[4])

du camp de Molwitz le 6 de mai 1741.

Je continue à vous informer du succés de notre siège.

Le 2. mai deux de nos batteries à canons, et 2 autres à mortiers, furent entièrement en état. Elles démontérent en peu de tems

---

[1]) fut l. 3; in 2 fut durchstrichen und darüber étoit; im Druck étoit.

[2]) furent l. 3; in 2 corrigirt etoient und so im Druck.

[3]) pour . . . mortiers 1; in 3 ist quelqus hinein corrigirt, in 2 ausgeschrieben, im Druck quelques.

[4]) Die Ueberschrift Une autre lettre fehlt im Msc.
Handschriftlich von Schreibers Hand (in den Militaria). Nach Berlin in einem wie es scheint Breslauer Druck (ohne die Ueberschrift lettre d'un Off. Pr.) gesandt (in den Minist.-Acten).

le canon de la place, à peu de pièces près. Mais le malheur voulut qu'une de nos bombes tombât sur le manège, qui est attenant du rempart et du château, il étoit rempli de foin et de paille. Le vent porta la flamme sur le château, et celui-ci fut absolument consumé pendant les 24 heures suivantes. Le Roy en fut fort fâché, et il fit même ralentir notre feu contre la place, pour donner à la garnison le tems de sauver ce bâtiment, mais toutes les peines ont été inutiles. La ville n'en a rien souffert.

Le Général Maj. Jeetz étoit de tranchée ce jour-lá, avec un bataillon de Bork, et un de Graevenitz, outre 3 compagnies de grenadiers.

Le 2 on travailla à une nouvelle batterie de 18 pièces, pour dépêcher plus vite. Les anciennes continuèrent à tirer avec tant de vivacité, que la plûpart des embrasures du polygone attaqué furent ruinées et le rempart même commença à s'écrouler.

Le Prince Dietrich d'Anhalt commanda à la tranchée, il avoit sous ses ordres un bataillon de Kalkstein, un de Graevenitz et 3 comp. de grenadiers.

Le 3 à 9 heures du soir, nous commençâmes à travailler à la seconde parallèle et à ses communications, à 50 pas du fossé. L'ouvrage fut si bien poussé, qu'elle fut en état de défense avant le jour. Nous fîmes encore ce travail sans aucune perte, la tranchée étoit montée par le Gen. Maj. Riedesel, et les bataillons de Jeetz, avec 3 compagnies de grenadiers. Notre canon coutinua avec tant de vigueur que le 4 la garnison ne pouvant plus soutenir le rempart, battit la chamade, et arbora le drapeau blanc à 3 heures après midi. Notre feu cessa aussitôt. Le gouverneur envoya le Major Covani pour ôtage, et le Roy lui envoya en échange le Major Saldern.

Le Colonel Borck, son Aide de Camp, y fut envoyé en même tems, pour faire la capitulation. On la fit aux conditions suivantes, savoir que la garnison sortiroit le lendemain, avec tous les honneurs militaires, armes et bagages, qu'elle prendroit le chemin le plus court de Neuss, qu'elle ne pourroit servir pendant 2 ans contre le Roy notre Maître, en tel pays que ce fût, et jamais en Silésie; qu'on lui fourniroit des chevaux et des bateaux pour le transport des bagages, blessés et malades, du pain pour 4 jours, que la porte de Breslau seroit d'abord livrée à un capitaine avec cent hommes de

---

In der Haudeschen und Rüdigerschen Zeitung vom 16. Mai als „Schreiben eines Preußischen Offiziers; im Journal de Berlin 16. Mai (No. XLIII), auf die lettre d'un Off. Pr. vom 28. April folgend als une autre lettre.

nos troupes. A 9 heures du soir une compagnie des grenadiers du régiment de gardes prit possession de la dite porte.

Le Gén. Maj. Jeetz commanda à la tranchée ce jour-là.

Le 5 le gouverneur fit consigner aux officiers l'arsenal, les ammunitions et les vivres. A 10 heures le premier bataillon de Borck entra dans la place, et enleva la garnison, qui sortit à 2 heures après midi, consistant en 4 bataillons 3 comp. de grenad. et une compagnie franche de 300 hommes. Le Roy avoit fait ranger devant la porte 8 bataillons en haye, entre lesquels la garnison défila.

Nous avons trouvé dans la place 61 pièces de canon, 8 mortiers et quantité d'ammunition de guerre. La garnison avoit pratiqué plusieurs fougasses devant le fossé, chargées de bombes et de grenades[1]), qui nous auroient cassé, si l'on avoit attendu un assaut général. On nous a tué 4 canoniers et un bombardier, voilà toute la perte que nous avons faite. Celle de l'ennemi va à 35 hommes. Le Général Piccolomini, Gouverneur de la place, eut l'honneur de diner avec S. M. qui l'a traité avec beaucoup de bonté et de distinction.

Nous sommes actuellement à faire combler la tranchée et réparer les ouvrages endommagés.

La place n'est pas si faible qu'on l'avoit cru. Le fossé est revêtu quasi partout, un des bastions attaqués l'est entièrement des demilunes à tous les polygones; celui de l'attaque a outre cela deux bonnets nouvellement faits et un chemin couvert commencé, tout est fort bien fraisé et palissadé. Le Colonel Wallraven Ingenieur en Chef a été déclaré Gén. Maj. de ce corps, et le Lieut. Gén. Kalckstein qui a eu la direction du siége, a été honoré du cordon.

XIII.

Lettre d'un officier prussien.[2])

du camp de Mollwitz ce 19 mai.

Depuis la prise de Brieg, il ne s'est rien passé chez nous qui ait mérité grande attention. L'ennemi est campé aux portes de

---

[1]) granats Mſc.

[2]) Die Ueberſchrift nur im Druck.
Handſchriftlich von Schreibers Hand.
In der Hand. und Rüdig. Zeitung vom 27. Mai, im Journal de Berlin vom 27. Mai (No. XLIV.)

Neiss au delà de la rivière. Il fait sortir souvent ses hussards et des détachements de cavalerie, pour enlever les grains et le fourrage qu'il peut trouver en deçà. Nous en faisons sortir de notre côté pour empêcher ces ravages et pour protéger le pays. Ces détachements se sont fort souvent rencontrés mais toujours à notre avantage. Il y a quelques jours que le Gén. Maj. Bredow les chassa de Wansen, de Streelen et des environs, et leur enleva 162 chariots chargés de grains. Une autre fois un lieutenant de nos hussards prit un capitaine des leurs avec 4 hommes, 2 jours après les nôtres leur enlevèrent un maréchal de logis avec 14 hommes, puis encore 6 hommes et que sais-je moi combien de fois ils se sont chamaillés ensemble. Le plus grand coup se passa avant-hier. Le Colonel Wurmb, les Lieut. Colonels Bismarck et Ziethen et le Major Winterfeld partirent d'ici le 16. avec 600 hussards et 300 dragons, à 4 milles d'ici ils eurent avis qu'une partie ennemie de 13 à 1400 cavaliers, dragons et hussards, sous les ordres du Gén. Maj. Baronay, étoit dans un village nommé Rothschloss[1]) où ils avoient amassé un convoi assez considérable avec lequel ils devoient partir le lendemain. Le 17. à la pointe du jour les nôtres allèrent les attaquer, ils les trouvèrent se formant devant le village. En même tems nos hussards avec le Lieut. Colonel Ziethen donnèrent dessus et mirent leurs escadrons en déroute pendant que nos dragons allèrent leur couper le grand chemin, ce qui les obligea de passer sur une digue assez étroite et de franchir le fossé. Vous jugez bien que les nôtres eurent beau jeu, aussi en ont ils tué une cinquantaine et fait 106 prisonniers, entre lesquels il y a un lieut. colonel, et 1 major de hussards et 1 capitaine du régiment de Seher[2]) Cavallerie. Le reste fut poursuivi jusque dans les montagnes.

Le Général Baronay pensa être pris, et il auroit été, s'il n'avoit passé un fossé à pied, au delà duquel un hussard lui donna son cheval. Nous avons perdu dans cette rencontre un bas officier avec 6 hommes et 8 chevaux.

Le fourrage qu'ils avoient ramassé nous est resté avec tous les chariots.

---

[1]) Rothschoss im Mſc. und in den Drucken.
[2]) Scher im Mſc.

XIV.

Lettre d'un officier prussien.[1])

du camp de Hermsdorff ce 15. juin 1741.

Je ne me souviens plus du tems que je vous écrivis ma dernière lettre. Il me semble que c'étoit du camp de Mollwitz. Nous le quittâmes le 26 mai et nous allâmes nous camper à Grotkau après avoir fait la plus belle marche en 7 colonnes qu'on puisse voir. Cétoit dans l'intention d'épargner la moitié de chemin à l'ennemi. Nous y restâmes jusqu'au 9 de ce mois, pendant quel tems nos hussards se sont amusés avec ceux de l'ennemi, comme à l'ordinaire, sans qu'il y ait eu beaucoup de sang répandu, mais voyant que l'armée ennemie se tenoit toujours tranquille, le Roy jugea à propos de faire encore une marche en avant jusqu'à Friedewalde à $^3/_4$ de lieue de Neiss pour leur offrir bataille.

Nous y marchâmes le 9 et après que nos hussards soutenus de 4 bataillons de grenadiers eurent chassé les hussards autrichiens au nombre de 4000 du poste de Friedewalde, nous y campâmes.

Le 12 on les délogea encore du village de Mogwitz et l'on brûla leurs huttes, sur quoi ils se retirèrent sous les canons de Neiss.

Le Roy voyant qu'il n'y avoit pas moyen d'attirer l'armée ennemie quoique renforcée de Talpatsch et Waradins et que sais-je[2]) quelles troupes barbares encore, fit fourrager les villages des environs, pour leur ôter la subsistance en deçà de la rivière et décampa le 13 pour venir ici aux environs de Streelen. La marche se fit avec beaucoup d'ordre en 5 colonnes. Tous nos hussards avec 4 bataillons de grenadiers sous les ordres du Général Major Riedesel faisoient l'arrière-garde. Nous nous attendions bien à être suivis par les hussards autrichiens. Aussi parurent ils vers les 9 heures. Ils firent tous leurs efforts pour attraper une partie de notre bagage, ils se saisirent même de quelques chariots, mais les nôtres leur firent bientôt quitter prise. Tout ce qui leur est resté, ce sont 4 chariots chargés de fourrage, 1 chargé de bière et deux autres appartenant à des officiers subalternes, qui avoient quitté la file.

Mais cette prise leur a coûté bien cher, ils ont eu 40 à 50

---

[1]) Die Ueberschrift nur im Druck.
Handschriftlich in Abschrift von Schreibers Hand.
Gedruckt in der Handeschen, Rüdigerschen Zeitung vom 24. Juni, im Journal de Berlin vom 24. Juni (No. XLV.)

[2]) sai je im Msc.

hommes de tués au moins, et nous avons pris 1 lieutenant avec 38 hommes outre 6 déserteurs qui sont venus se rendre. Le Général Major Riedesel suivant son ordre s'étoit mis devant Grotkau avec 2 bataillons de grenadiers pour couvrir la queue du bagage.

Le Colonel Trips des Autrichiens vint l'investir avec 13 escadrons et le fit sommer de se rendre prisonnier. Le Général lui répondit, qu'il seroit à lui tout à l'heure, et que les troupes qu'il commandoit étoient de la même armée qui les avoit battus passé deux mois à Mollwitz.

Voyant que notre bagage étoit assez éloigné il marcha tout droit au dit colonel, qui trouva à propos de se retirer au plus vite ayant apparemment oublié de l'avoir fait sommer un moment auparavant de se rendre prisonniers de guerre.

Les deux autres bataillons de grenadiers qui couvroient d'autres colonnes, furent suivis par les hussards pendant la moitié de la marche, mais ils ne prirent jamais la peine de se former seulement, ni de leur tirer un coup de fusil.

Je ne saurois vous dire rien de positif sur les intentions du Roy mais il me paroît qu'il n'est venu icy que pour attirer l'ennemi en deçà de la Neiss en lui donnant plus de terrain. Le tems nous l'apprendra.

Voici[1]) la liste de la promotion que Sa Majesté fit, il y a quelques jours.

Général Feld Maréchal:
Glasenapp et S. A. le Duc de Holstein.
Général d'Infanterie:
S. A. le Prince d'Anhalt Zerbst.
Généraux Majors:
Bissing, du Moulin, Selchow, S. A. S. le Margrave de Bayreuth, Posadowsky et Thiemen.
Colonels:
Görne du regiment du Prince Henry, Goltz de Möllendorf, Zimmernow du Prince Dietrich, Hautcharmois de Kleist, Schwerin du Prince Leopold.
Lieutenants Colonels:
Katzler et Schwerin du Prince Guillaume, Beelaw de Beaufort, Kahlbutz du Prince Ferdinand, Canitz de Lehwald.

---

[1]) Handschriftlich ist das Avancement deutsch in den Acten und zwar in Abschrift auf einem besonderen Blatt beginnend: „S. K. M. haben folgendes Avancement bei der Armee gemacht." In den deutschen und französischen Drucken ist es unmittelbar Fortsetzung des Berichts.

Majors:

Langler et Driesden du Prince Guillaume, Bredow des gens d'armes.

Le Colonel Comte de Wartensleben a reçu le régiment de Katte, et celuy des carabiniers a été donné au Colonel Bredow du régiment de Derschow.

L'ordre de l'Aigle Noir et le gouvernement de Colberg ont été conférés au Lieutenant Général de Kleist.

Le Prince d'Anhalt Zerbst a reçu le gouvernement de Stettin et le Lieutenant Général de Marwitz en sera commandant.

Le Lieutenant Colonel Bornstedt commandera le régiment de Gesler et S. A. le Prince Maurice d'Anhalt a reçu le régiment du vieux Borck.

Il[1]) nous vient tant de recrues de tous côtés que le Roy pourroit je crois former de nouveaux régiments sans tirer un homme de ses provinces.

Le Colonel Natzmer est arrivé avec son régiment de hussards consistant en mille chevaux et les 2 régiments de Bronikowsky et Bandemer sont en chemin aussi bien que 20 escadrons de dragons qui viennent de Prusse. Notre cavalerie est dans le meilleur etat du monde, elle est toujours nourrie des magasins et je ne crois pas qu'elle vienne au fourrage verd de toute la campagne.

XV.

Lettre d'un officier prussien.[2])

du camp de Streelen ce 6 juillet 1741.

Vous voulez toujours, que je vous écrive, et je[3]) n'ai rien à vous mander. Jamais vous n'avez vu de camp plus tranquille, ni plus abondant que celui-ci[4]). Le soldat vit à bien meilleur marché, qu'il n'a fait dans les garnisons, aussi voudroit-il que la guerre

---

[1]) Das Folgende steht in den Drucken unmittelbar als Fortsetzung des Berichts und des Avancements. Handschriftlich ist das Stück nicht mehr in den Acten.

[2]) Die Ueberschrift nur im Druck.
Handschriftlich in dem originalen Concept von Obrist v. Goltz, Correcturen von des Königs Hand.
Abschrift 1 und 2. Gedruckt in der Haudeschen und Rüdigerschen Zeitung vom 15. Französisch besonderer Druck in 8°.

[3]) et moi je vous dis que je im Concept von des Königs Hand bis auf et je gestrichen.

[4]) que celui-ci von des Königs Hand hinzugefügt.

durât éternellement, car outre la paye ordinaire il a le pain et la viande, sans que le Roy lui fasse retenir un sol.

On n'entend presque rien des ennemis, ils se[1]) tiennent toujours tranquilles dans leur camp au delà de la Neiss, et ils paroissent n'en vouloir pas prendre d'autre cette année. Nous sommes actuellement à régler avec eux le cartel pour l'échange des prisonniers. Le Prince Dietrich d'Anhalt s'est rendu à Grotkau pour cet effet, où le Major Général Lentulus est venu de la part des ennemis. Je crois que l'échange se fera avant la fin du mois, mais comme nous avons 3 ou 4 fois plus qu'eux, je ne sais si le reste sera mis à prix, ou bien si nous le garderons jusqu'à la fin de la guerre.

Je vous ai dit qu'on n'entend presque rien des ennemis; je me trompe, il n'y a que 4 jours que leurs hussards ont enlevé au delà de l'Oder aux environs de Breslau 600 boeufs[2]) dont une partie appartenoit au Roy.[3])

Ils sont fort braves contre ces sortes d'ennemis. Cette prise sera beaucoup vantée à Vienne et sera peu sentie ici, car vous jugez bien, que vu les mesures et la prévoyance que l'on met à tout dans notre armée, de pareilles pertes ne sont guères de conséquence.

S'il n'arrive d'action plus importante, vous n'aurez guères de nos nouvelles. Notre campagne a commencé bien vivement, il paroît que nous aurons actuellement comme en Italie les quartiers de refraîchissement. Le temps nous éclaircira de ce qui en suivra.

---

1) Im Concept: Les ennemis se, am Rand hinzugefügt: On n'entend presque rien des ennemis, ils.

2) Im Concept 3 à 400 boeufs, 600 ist Correctur des Königs.

3) Von hier an lautete die ursprüngliche Fassung: au Roy et qu'ils ont tous faits prisonniers de guerre. Grand bien leur fasse. Nous n'en mangerons pas moins ici, les Polonois nous en amènent par milliers.

Adieu, Monsieur. Si la campagne ne devient plus vive vous n'aurez guères de mes nouvelles.

Dies hat der König durchstrichen und dafür das im Text stehende geschrieben.

XVI.

Lettre d'un officier prussien.[1])

du camp de Streelen du 23 juillet 1741.[2])

Depuis l'expédition des boeufs, les hussards autrichiens n'ont rien entrepris de nouveau, glorieux peut-être de la victoire signalée, qu'ils avoient remportée sur ce troupeau nombreux, ils ont peut-être pensé[3]) à jouir des fruits de leur valeur, avant que de poursuivre leur progrès.

Aujourd'hui nos patrouilles se sont rencontrées avec celles des ennemis, et il y a eu quelques coups de tirés, lorsque d'un bois voisin sortit tout à coup quelques centaines de Pandoures, espèce de brigands hongrois, dont les Autrichiens on prétendu tirer le service de compagnies franches. Nos hussards ne les aperçurent pas plutôt, qu'ils fondirent sur eux avec impétuosité, en taillèrent[4]) un bon nombre en pièces, et en ramenèrent un officier et trois communs prisonniers au camp. La description empoulée que les gazettes de Vienne avoient faite de ces malheureux, n'a servi qu'à les rendre plus ridicules, tout le camp s'étoit attroupé pour les voir. Je puis vous assurer, qu'ils ne font point peur, mais pitié; ce sont des gueux presque tout nus[5]) par misère, n'ayant pour tout bien et pour toute arme qu'un[6]) couteau de boucher pendant au côté, un long et mince fusil, et deux jusqu'à trois paires de pistolets, qui leur entourent la ceinture [ce qui compose une espèce d'arsenal ambulant].[7]) Il est impossible de vous décrire le plaisant contraste, que font tant d'armes et tant de misère[8]), quelques uns

---

[1]) Die Ueberschrift von Podewils im Mſc. 4 zugefügt.
Handschriftlich 1. das Concept von des Königs Hand, mit einigen Correcturen von seiner Hand; mit Bleistift übergeschriebene orthographische Correcturen von Eichels Hand.
P. S. weder von des Königs noch Eichels Hand. 2. Abschrift von Eichels Hand mit wenigen kleinen Abweichungen. 3. Abschrift von Schreibers Hand ohne Correctur. 4. Abschrift mit einigen Correcturen von Podewils Hand.
Gedruckt in der Haudeschen, Rüdigerschen Zeitung vom 5. August, französisch in besonderem Druck 8°.

[2]) in des Königs Handschrift: Relation du 23. Abschrift 2. 3.: Ce 23. Juillet. Podewils corrigirt: lettre d'un Off. Pr. du

[3]) in Abschrift 4 schreibt Podewils für peut-être pensé bloß pensé; so im Druck.

[4]) en taillant Eichel und die weiteren Abschriften.

[5]) nûs der König. nues Eichel u. Abschr.

[6]) arme un schreibt der König flüchtig.

[7]) Dies eingeklammerte hat Eichel in des Königs Concept unterstrichen, in seiner Abschrift durchstrichen.

[8]) Der König hatte zuerst geschrieben: misère toute l'armée a plaisanté sur leur

ont dit en plaisantant qu'ils ressembloient assez à Harlequin dans l'équipage de guerre et en jugeant par leur façon d'être armés, ils nous craignent beaucoup.

Quant aux choses sérieuses vous pourrez compter que jamais cavalerie n'a été pareille à la nôtre, le jour que le Roy l'a passée en revue, toute complète en hommes et en chevaux et les chevaux engraissés comme s'ils étoient en campagne.

Les ministres étrangers, qui assistoient à cette revue, en ont paru, quoiqu'agités de sentiments différents les uns des autres, très surpris et contents. L'échange ultérieure des prisonniers se fera le 1 août et de cette façon l'on continuera l'échange tous les premiers des mois.

L'inaction dans laquelle se trouve l'armée donne lieu à bien des raisonnements, les uns croyent que ce grand calme précède un orage, et les autres que c'est signe de paix. Vous en croirez tout ce qu'il vous plaira pourvu que vous rendiez justice aux sentiments avec lesquels je suis etc.

P. S. Vous aurez trouvé sans doute dans plusieurs gazettes imprimées nombre de combats au désavantage de nos hussards, des morts et des prisonniers tant et plus, mais je vous puis assurer qu'il n'y a pas un mot de vrai.

Si je plaisante quelque fois, je ne vous en dis pas moins la vérité, sans ajouter ou diminuer la moindre chose. Toutes ces nouvelles fausses viennent de Prague et de Glatz, où les moines en inventent tant qu'ils veulent.

XVII.

Lettre d'un officier prussien.[1])

du camp de Streelen ce 1 août 1741.

J'espère que vous aurez reçu ma lettre précédente, par laquelle je vous mandois que nous avions fait connoissance avec les Pandoures. Ils viennent de tenter fortune une seconde fois, mais ils ont encore plus mal réussi que la première. Avant-hier vers les

---

sujet, on a dit qu'un pandoure étoit comme une place forte munie d'armes qui étant bien provisionnées de vivres ne pouvoient être prises que par la faim.

[1]) Die Ueberſchrift nur im Druck.
Handſchriftlich in 2 Copien von Schreibers Hand
Gedruckt in der Rüdigerſchen und Haudeſchen Zeitung vom 15. Auguſt.
Franzöſiſch auf beſonderem Blatt 8o.

onze heures du matin, ils arrivèrent au nombre de mille à onze cents accompagnés d'une centaine de hussards au bourg de Zoten, petit bourg situé dans la gorge des montagnes de ce nom, dont les maisons ne forment qu'un boyau ou seule rue longue d'un quart de mille environ. Le Major Putkammer qui y commandoit, étoit préparé à se voir attaqué, et attendoit sur un cimetière que l'ennemi vînt à lui; les Pandures entrèrent de tous côtés dans ce bourg, sans obstacle, l'endroit étant trop vaste pour le garnir et n'y ayant nulle muraille à l'entour. Ils mirent le feu aux maisons les plus éloignées du cimetière dont l'embrasement gagna bientôt les maisons voisines de l'église, ce qui obligea nos gens de quitter ce poste. Ils sortirent du bourg dans tout l'ordre possible et se postèrent à 200 pas de la porte sur une petite hauteur, en même tems les Pandoures vinrent fondre sur eux de tous côtés, avec de grands cris, en tirant leurs coups de fusil sans aucun ordre. Le Major Putkammer les ayant laissé approcher jusqu'à 30 pas, fit faire feu à 2 ou 3 pelotons, ce qui leur fit rebrousser chemin au plus vite. Cependant ils revinrent à la charge plusieurs fois, et on les reçut de la même manière jusqu'à ce que les grenadiers avancèrent sur eux et les poussèrent si vivement qu'ils furent forcés malgré leur nombre de s'enfuir dans les montagnes, laissant plus de 50 morts sur le carreau et emportèrent passé la centaine de blessés avec eux. 400 hussards détachés de notre armée arrivèrent trop tard, pour pouvoir les poursuivre, cependant ils sabrèrent encore quelques uns de leurs traineurs et leur enlevèrent deux chariots chargés de blessés. Trois bataillons arrivèrent ensuite, qui leur auroient sûrement fait un très mauvais parti, mais une heure perdue sauva ces misérables de leur ruine totale.

Nous avons perdu à cette affaire 1 lieutenant et 4 hommes et il en pourroit bien mourir 3 ou 4 blessés, que nous avons. Vous voyez par tout ceci que les Pandoures ne sont pas gens aussi terribles qu'on le débite et que s'ils sont héros, ils tiennent leur héroïsme du gazetier de Vienne. Tout le mal que ces incendiaires ont fait est tombé sur les pauvres habitants de Zoten, l'endroit est entièrement consumé par les flammes de sorte que les grenadiers, qui y étoient, se sont postés dans un village qui y touche nommé Seifersdorf.

Vous savez que nous avons ruiné le château de Namslau, après l'avoir pris l'hiver passé; malgré cela les ennemis y avoient établi depuis quelque tems le dépôt des vivres et de fourrages que leurs hussards ramassoient au delà de l'Oder et ceux-ci en faisoient des excursions dans le pays.

Il y a quelques jours, que le Prince Maurice d'Anhalt, colonel

d'un régiment d'infanterie fut envoyé avec un bataillon de son régiment et 600 hussards. Il a non seulement nettoyé le pays, mais il est aussi entré dans Namslau que les Croates et Talpatch qui y étoient en garnison avoient abandonné. On y a trouvé une bonne provision de farine, seigle et foin avec 8000 rations de pain. Si les ennemis avoient fait un coup pareil, vous trouveriez dans toutes les gazettes, qu'ils nous eussent enlevé notre principal magasin. On n'en parle presque point ici. Je suis etc.

XVIII.

Lettre d'un Officier prussien. [1])

du camp de Streelen le 9 aout 1741.

Je vous ai mandé, que nous attendions 2 régiments de hussards et 10 escadrons de dragons. Ceux-ci nous joindront la semaine qui vient, et les hussards sont arrivés aujourd'hui. Le régiment de Bronickowsky est tout ce qu'on peut voir de beau et de bon dans cette sorte de milice, ce sont tous des gens de service bien montés et bien en ordre.

Le régiment de Bandemer est un peu défiguré par un échec qu'il a reçu chemin faisant. Voici le fait. Il prit sa route de l'autre côté de l'Oder, et il fit halte au couvent de Leubus, pour faire payer à ces contrées les arrérages des contributions. Un gros détachement de hussards autrichiens de 1500 à 2000 chevaux, après avoir côtoyé les montagnes de Bohème, s'étoit glissé entre Schweidnitz, Liegnitz et Parchwitz jusque sur les bords de la rivière, pour troubler la navigation, et pour enlever ce qu'ils pourroient sur le grand chemin de Glogau à Breslau. Ils trouvèrent dans un village nommé Maltsch un amas de 4 a 500 quintaux de farine et une centaine de tonneaux de sel aussi bien que 6 barques chargées d'avoine et de foin. Le tout appartenoit à un de nos entrepreneurs. Vous jugez bien, qu'ils ne tardèrent pas d'en faire le dégât. Le Colonel Bandemer en fut informé. Il fit dans l'instant passer la rivière à 2 capitaines avec

---

[1]) Die Ueberſchrift nur in den Drucken.
Handſchriftlich 1. Concept von Oberſt v. Goltz mit einigen im Schreiben gemachten Correcturen. 2. Abſchrift von Schreibers Hand.
Gedruckt in der Rüdigerſchen Zeitung vom 24. Aug. (in der Haudeſchen fehlt dieſer Bericht) im Journal de Berlin (No. XLVI. der, wie es ſcheint, letzten Nummer die erſchienen iſt).

200 chevaux avec ordre d'attaquer l'ennemi croyant apparemment qu'il n'y eût que les 300 ou 400 qui avoient paru dans le village. Les hussards autrichiens s'enfuirent en lâchant en même tems aux nôtres un faux espion, avec avis, que leurs chevaux étoient rendus, qu'ils étoient embarrassés de quantité de charriots, bref qu'on auroit bon marché. Nos capitaines par imprudence autant que par bravoure les poursuivirent, mais à peine avoient-ils passé une petite hauteur à 3000 pas du village, qu'ils se virent enveloppés de tous côtés par 16 ou 18 esquadrons. Ils prirent d'abord la résolution de s'ouvrir un chemin le sabre à la main, et effectivement ils y réussirent, mais cela ne pouvoit les sauver, puisque la rivière leur coupoit la retraite. Il y en eut près de 60 de sabrés, une vingtaine voulant se sauver à la nage ont été noïés et le reste a été pris à un officier près, avec 42 hommes, qui se sont fait jour une seconde fois, et ont repassé la rivière heureusement à une lieue du champ de bataille. Nous ne savons pas précisément combien les ennemis peuvent avoir perdu. C'est un coup qui leur a réussi, mais ce sera à charge de revanche.

Vous voyez bien, que c'est la faute du colonel d'avoir fait passer la rivière en bateaux à si peu de monde, sans connoître les forces de l'ennemi, et une autre faute à nos jeunes officiers d'avoir donné tête baissée dans le panneau, sans avoir fait reconnoître le terrain.

Les ennemis ont été plus sages dans une autre occasion.[1]) Ils avoient un poste de 7 a 800 Talpatsch avec autant de hussards dans l'abbaïe de Henrichau à 2 lieues d'ici. Le Roy y envoya il y a 5 ou 6 jours[2]) 2 bataillons avec quelques escadrons pour les débusquer, mais ils eurent l'esprit de s'enfuir dans les montagnes au plus vite à une douzaine près dont nos hussards se saisirent. Nos gens y sont encore et y mangent les vivres et les fourrages que les Autrichiens avoient amassés.

---

[1]) dans une autre occassion ist von Goltz nachträglich am Rande zugefügt.
[2]) so corrigirt Goltz für quelques jours.

XIX.

Lettre d'un officier prussien.[1])

au siège de Neiss ce 26 octob. 1741.

Cessez de me gronder, Mr., sur ce que je ne vous écris plus. J'ai gardé le silence depuis plusieurs semaines, j'avois mes raisons alors.

Vous n'y avez pas perdu grand chose, puisque les gazettes ont des événements de la campagne[2]) presque tout dit; cependant pour satisfaire aux souhaits d'un ami tel que vous je vais reprendre nos opérations depuis le camp[3]) de Streelen jusques au siège[4]) de Neiss. Nous quittâmes Streelen[5]) le 20 d'août. Le Roy voyant[6]) qu'il n'y avoit pas moyen d'attirer le C. de Neiperg dans la plaine, et ayant appris d'un autre côté, que presque toute la cavalerie ennemie avec l'infanterie irrégulière s'étoit approchée de Schweinitz, soit pour fourrager le pays, soit pour tenter un[7]) coup de main sur la ville, où nous avions un gros magasin de farine et de fourrages, S. M. résolut d'y aller avec toute l'armée. Elle se campa le 20 à Lauterbach[8]), et le 21 Elle prit le camp de Reichenbach, un des plus forts et des plus beaux que nous ayons eu pendant la campagne.[9]) L'ennemi avoit déjà disparu à notre arrivée, tout son gros[10]) s'étoit rassemblé à Franckenstein, où le C. de Neiperg avoit choisi un camp inattaquable.

Le 23, le Roy alla le reconnoître, à la faveur d'une escarmouche de hussards, et S. M. trouva qu'on ne pouvoit absolument rien entreprendre sur les ennemis avec la moindre apparence de succès. Il falloit[11]) changer de plan, et tâcher de faire repasser la Neiss à de

---

1) Die Ueberſchrift nur in den Drucken.
Handſchriftlich Concept von Obriſt v. Goltz mit Zuſätzen und Correcturen von des Königs Hand.
Abſchrift nach der Correctur, von Schreibers Hand.
Gedruckt in der Rüdigerſchen Zeitung vom 9. Nov., in der Haudeſchen vom 11. Nov.
Franzöſiſch auf einem einzelnen Blatt.

2) des événements de la campagne Zuſatz des Königs.

3) reprendre les choses de notre camp im Concept.

4) jusques au siège de Neiss Zuſatz des Königs.

5) Nous le quittâmes le, Concept.

6) d'un côté voyant im Concept mit geſtrichenem d'un coté.

7) pour imposter (sic) la ville corrigirt Goltz in tenter un coup.

8) Goltz hatte Heidendorf geſchrieben.

9) pendant la campagne Zuſatz des Königs.

10) tout s'étoit im Concept.

11) Il falloit donc im Concept.

Neiperg[1]), sans combattre. Pour cet effet le Colonel Voigt fut envoyé le 26 à Nimtsch, avec quelques compagnies de grenadiers et 500 hussards, sous prétexte de resserrer les ennemis dans leur fourrages[2]) de ce côté-là et d'empêcher les excursions de leurs hussards; mais en effet c'étoit pour pousser une tête en avant, laquelle pût faciliter le dessein que le Roy avoit conçu.

Les jours suivants furent employés à fournir l'armée de pain pour 8 jours, et à faire les autres dispositions nécessaires.

Le 3 septemb.[3]) le Colonel Voigt fut renforcé par 8 compagnies de grenadiers, et le 7 au soir le Lt.-Général Kalkstein marcha à Nimtsch avec 6 bataillons, 11 escadrons de dragons, et 600 hussards. Les gros bagages de l'armée le suivirent en même tems.

Le 8. de grand matin toute l'armée se mit en marche vers Münsterberg par un brouillard épouvantable qui dura jusqu'à 10 heures du matin.[4]) Le pays étant extrêmement serré, nous ne pouvions marcher que sur 2 colonnes, ce qui fit durer la marche, d'ailleurs assez longue,[5]) jusqu'au soir, et donna aux hussards ennemis l'occassion d'enlever une quinzaine de chariots. Nous restâmes cette nuit à Teppelwende, pendant que le corps du Lieut.-Général Kalkstein poussa jusqu'à l'abbaye d'Henrichau.

Le 9 matin l'armée poursuivit son[6]) chemin jusqu'à Münsterberg,[7]) où elle séjourna le dix pour donner aux equipages le tems de la joindre,[8]) l'ennemi ayant employé toutes les ruses possibles pour .... notre marche, en chicanant nos bagages.[9]) Mr. de Kalkstein prit encore les devants, et arriva vers le soir entre Ottmachau et la ville de Neiss, où il avoit ordre de jeter des ponts.

Les ennemis de leur côté firent ce que le Roy avoit prévu. Ils[10]) ne pouvoient faire que de deux choses une, ou de se laisser couper de la ville de Neiss, ou bien de repasser la rivière au plus vite et de subsister aux dépens de la Haute Silésie. Ils prirent le

---

1) so corrigirt der König das à l'ennemi des Concepts.

2) dans leurs fourrages Zuſatz des Königs.

3) au soir le Lieut.-Gén. Kalk. ſchreibt und ſtreicht Goltz im Concept.

4) Die Worte par un brouillard épouvantable qui dura jusqu'à 10 heures du matin iſt Zuſatz des Königs.

5) d'ailleurs assez longue, iſt Zuſatz am Rande von Goltz Hand.

6) Goltz hatte erſt geſchrieben nous poursuivîmes notre, dann corrigirt.

7) Goltz wollte fortfahren et Mr. de Kalkstein, ſtrich aber dieſe Worte.

8) im Concept bloß de joindre.

9) Den Satz l'ennemi . . . nos bagages hat der König beigefügt, ſich ſelbſt her und hin corrigirend, auch das appésantir durchſtreichend, ohne ein anderes Wort dafür zu ſetzen.

10) Goltz wollte fortfahren ils décampèrent le 8. ſtrich es aber wieder.

dernier parti, et nous le trouvâmes vis-à-vis de nous, en arrivant le 11 dans la plaine de Woytz. Nos ponts étoient faits, et quelques compagnies de grenadiers les avoient passés pour les protéger. Il ne s'agissoit pas d'attaquer les ennemis, puisque les marais, les étangs, les ruisseaux et les bois qui bordent la Neiss dans cet endroit[1]) du côté de la Haute Silésie, ne permettent pas que deux brigades seulement puissent se mettre en bataille. Le Roy ayant ainsi obtenu son but, fit défaire ses ponts le 13 et marcha à Neuendorff, un peu au dessous de[2]) la ville de Neiss. Le C. de Neiperg vint peu d'heures après se camper vis-à-vis de nous. On resta de part et d'autre tranquille dans ces camps, jusqu'au 26; tems qu'il nous falloit pour disposer nos vivres en conformité du dessein que le Roy méditoit. C'étoit de dérober le passage de la rivière à Mr. de Neiperg, de percer dans la Haute Silésie, et d'attirer[3]) l'ennemi dans les plaines de Neustadt, pour l'obliger à combattre, ou de l'acculer si bien aux montagnes[4]), qu'il seroit forcé d'abandonner la partie, à moins qu'il ne voulût se laisser couper de la Moravie et par conséquent de toute sa subsistance. L'événement a justifié ce plan. Il ne resta au C. de Neiperg qu'une alternative, ou de risquer une bataille et[5]) de faire jouer la Reine d'Hongrie de son reste, ou bien de se conserver les passages de la Moravie et d'abondonner la ville de Neiss. Voicy comment le Roy l'a exécuté.

Le 25 à 8 heures du soir le Prince Léopold d'Anhalt marcha avec un gros détachement vers Kopitz, à 2 milles au dessous de Neiss, pour y jeter 4 ponts. Il y arriva avant le jour, chassa par quelques coups de canon les Talpatsch qui s'y trouvèrent, et fit travailler avec tant de diligence, qu'à 10 heures du matin les ponts étoient faits, et les troupes passées.

Le 26 à 2 heures après minuit l'armée décampa de Neundorff[6]), sur le midi elle passa la rivière, et alla se camper à Rosdorff. Les ennemis ne s'étoient aperçus de notre manoeuvre que le matin, et même quand ils l'auroient appris plus tôt, ils ne pouvoient nous empêcher de passer, puisque la rivière fait un grand coude de leur côté.

---

1) dans cet endroit, fügt Goltz am Rande hinzu.

2) Goltz ſchrieb und ſtrich vis-à-vis de la ville, presque vis-à-vis de la ville, ſchrieb endlich an den Rand das Treffende.

3) ſo verbeſſert ſich Goltz für de forcer.

4) das hinzugefügte de la Moravie ſtrich Goltz wieder.

5) et en même temps ſtrich Goltz wieder bis auf et.

6) de Neundorff fügt Goltz am Rande hinzu.

Le 27. Nous campâmes[1]) entre Bilitz et Lamsdorff, et les ennemis vinrent se camper à Oppersdorff. Les hussards des deux armées se rencontrèrent plusieurs fois, et il y eut des tués et des prisonniers de part et d'autre, comme à l'ordinaire. On séjourna à Kaltek jusqu'au 3 octob., pour donner le tems à un détachement de la garnison de Brieg, sous les ordres du Colonel Hautcharmoy[2]) de s'emparer de la ville d'Oppeln; laquelle fut abandonnée par les ennemis, après une légère résistance.

Le 3 octobre. Le Roy alla camper entre Friedland et Buschin, et les ennemis vinrent à Greisau près de Steina. Le 5 S. M. alla reconnoître leur camp, et trouva, qu'on ne pouvoit pas encore les entamer, le pays ne permettant point d'aller droit à eux. C'est pourquoi, en conséquence de son plan,[3]) Elle envoya 6 compagnies de grenadiers sous les ordres du Major Wedel, s'assurer de la petite ville de Kropitz, pour y établir le dépôt de nos vivres. Cela fait, nous marchâmes le 13, et campâmes entre Lonznich et Simsdorff, dans l'espérance que les ennemis viendroient nous côtoyer à leur ordinaire. Aussi vinrent-ils le 14 se camper à Neustadt, à 2 lieues de nous. Le 15 le Roy alla les reconnoître, et S. M. résolut de les attaquer.[4]) Pour cet effet Elle marcha le 16 à Züllz. Mais avant d'y arriver[5]) nous fûmes bien surpris d'apprendre par nos hussards et plusieurs déserteurs ennemis, que le C. de Neiperg avoit décampé à la pointe du jour, et qu'il[6]) se retiroit vers Jägerndorff. Nos hussards amenèrent plusieurs chariots, des boeufs et des chevaux, qu'ils avoient enlevés aux ennemis dans leur retraite. Le lendemain 17 le Roy détacha le Pr. Léopold avec 13 bataillons et 10 escadrons, pour aller investir la ville de Neiss, et les Généraux Majors Truchses et Pozadowski furent détachés avec un gros d'infanterie et de dragons et 1000 hussards, pour aller observer l'ennemi, et voir s'il n'y avoit rien à entamer à leur arrière garde, sans se commettre,[7]) pendant que Sa Majesté alla camper avec le reste de l'armée à Schnellenwalde, pour être à portée de soutenir le C. Truchses, en cas que les Autrichiens s'avisassent de faire volte face. Par la même raison nous séjournâmes à Schnellenwalde le 18, et le C.

---

1) erſt hatte Goltz marchâmes geſchrieben.
2) sous . . . Hantcharmoy fügt Goltz am Rande hinzu.
3) en . . . plan fügt Goltz am Rande hinzu.
4) ſo corrigirt ſich Goltz für d'aller à eux.
5) ſo corrigirt Goltz ſein en y arrivant.
6) ſo corrigirt Goltz ſein et se.
7) et voir . . . se commettre iſt Zuſatz des Königs.

Truchses fut renforcé par 4 bat. et 10 escadr. de cuirassiers. Il a poursuivi les ennemis jusqu' aux environs de Troppau, où ils ont laissé forte garnison, pour couvrir leur retraite. Nos hussards et dragons ont fait plusieurs prisonniers, et le nombre des déserteurs, qui nous sont venus depuis ce tems-là, passe les 400.

Le 19. Le Roy fit cantonner le corps qui étoit resté auprès de S. M., à Lindelviese et dans les villages voisins, et le 20 Elle arriva ici. Le Pr. Léopold avoit déjà établi une petite batterie de 4 pièces à la faveur des ruines du fauxbourg, que le commandant de Neiss avait fait brûler l'hiver passé. Elle sert à protéger nos travailleurs, qui saignent les inondations.

C'est un ouvrage assez lent, puisqu'il nous occupe jusqu'à présent. Je crois cependant, que nous serons en état d'ouvrir la tranchée demain ou après demain au plus tard, et j'espère qu'alors l'affaire sera faite en 5 ou 6 jours, le gros canon, les mortiers et tout ce qu'il faut étant arrivé de Brieg. Le commandant fait le méchant, il nous a déjà tué quelque monde; il faut espérer que nous aurons notre tour.[1])

Le 20 le Roy reçut avis du C. Truchses que les ennemis poursuivoient toujours leur marche vers la Moravie, et que la tête de leur armée étoit entrée dans les montagnes. Là dessus S. M. ordonna que le 21[2]) un bataillon des gardes et 2 régiments de cavalerie doivent[3]) prendre des quartiers dans la Basse Silésie, et que le Prince Léopold se détacheroit avec un corps considérable[4]), pour la Bohême où sa destination doit être de faire le siège de Glatz et de prendre des quartiers d'hiver en Bohême.

---

[1]) so der König statt des Conceptes: monde; nous verrons comment il chantera dans 3 ou 4 jours d'ici.

[2]) le Roy . . . que le 21e fügt Goltz am Rande hinzu.

[3]) so Goltz nach dem Einschiebsel statt allèrent.

[4]) Das Folgende des Königs Correctur für: prenant sa route vers Schweinitz. On dit qu'il ira en Bohême, pour s'y joindre à certaines autres troupes, et pour y passer l'hiver à son aise.

XX.

Lettre d'un officier prussien.[1])

du quartier général de Selowitz le 16 de mars 1742.

Comme vous êtes curieux de savoir de quelle manière nous avons fait connoissance avec les Hongrois qui ont tâché d'entrer en Moravie, il faut vous satisfaire là-dessus, et je vous dirai que le Roy ayant appris qu'un grand nombre de cette nouvelle milice s'assembloit aux environs de Skalitz, Sa Majesté détacha le Prince d'Anhalt, pour leur donner la chasse, et son expédition a été aussi heureuse que prompte.

Le Prince à la tête de 8 bataillons et d'une vingtaine d'esquadrons s'étant rendu à Goding, petite ville en deçà de la Marche, y trouva le château occupé par 3 à 400 Hongrois qui paroissoient[2]) d'abord bien résolus de se défendre, ayant tiré plusieurs coups sur l'avant garde, mais quelques pièces de canon et l'arrivée de nos troupes leur imprima tellement du respect, qu'avant la fin du jour, le major qui commandoit dans le château, se rendit avec tout son monde prisonnier de guerre. Là-dessus Son Altesse en conformité des ordres qu'Elle avoit reçus de Sa Majesté fit jeter incontinent des ponts sur la Marche, qui sépare la Moravie de l'Hongrie, et poussa jusqu'à Skalitz où étoit posté un corps de 5000 Hongrois, à dessein de les combattre. Cependant il n'y eut pas moyen de les atteindre. Ils disparurent d'une manière si précipitée, que le Prince après en avoir fait quelques prisonniers, ne jugea pas à propos de les poursuivre plus longtemps, et s'étant emparé du magasin qu'il trouva à Skalitz, il en est revenu sans avoir fait la perte d'un seul homme.

Presqu'en même temps, Sa Majesté pour rapprocher Ses troupes vers Brunn, ayant donné ordre au bataillon du Prince Maurice en quartier à Laab, et au régiment de Sydow en quartier à Dirnholtz, de prendre les postes de Tracht et Luntenburg, les hussards autri-

---

[1]) Der Titel ist von Schreibers Hand in der ersten Abschrift.
Handschrift 1. von Schreibers Hand mit zwei Randbemerkungen von anderer Hand.
2. Abschrift davon von Schreibers Hand.
Gedruckt in der Haudeschen und Rüdigerschen Zeitung vom 27. März. Französisch und deutsch in der Schlesischen Zeitung, Beilage zum 31. März.
Ein französischer Druck Lettre d'un officier prussien du camp de Selowitz ist angezeigt in der Haudeschen Zeitung vom 29. März.

[2]) Es war geschrieben j'avoissoient, am Rande bemerkt „muß wohl heißen s'avisoient." Dies ist durchstrichen und im Text übergeschrieben paroissoient; in der zweiten Abschrift paroissoient.

chiens avoient passé la Taja et s'étoient mis à rôder autour de Laab, où ils brûlèrent le pont afin de couper le bataillon du Prince Maurice. Aussitôt le régiment de Sydow s'y rendit pour le dégager. Les hussards se présentèrent au nombre de 1200 accompagnés de quantité de paysans armés. Mais nos fantassins, qu'un tel ennemi n'embarrasse guère, trouvèrent bientôt moyen de les écarter. On leur tua plus de 50 hommes, et poursuivant leur chemin jusqu'à Laab, le bataillon du Prince Maurice se joignit à eux, et tous en revinrent fort tranquillement. Il y a eu dans cette escarmouche un enseigne et douze soldats blessés du régiment de Sydow.

Avant que de finir je ne dois pas oublier de vous faire part d'une rencontre des plus vives qu'a eue le premier bataillon de Truchses le 14 de ce mois à Lesch, où il s'est défendu avec toute la valeur imaginable contre la plus grande partie de la garnison de Brünn. A peine arrivé dans ce quartier de cantonnement, ce bataillon fut attaqué par 3 à 4000 hommes, tant infanterie que cavalerie et hussards qui d'abord mirent le feu aux quatre coins de la ville. Il fallut en sortir: ce que le Général [1]) Comte de Truchses qui s'y trouva avec son bataillon, fit avec tant d'ordre, et se posta si avantageusement, que malgré le feu continuel et le grand nombre des ennemis, il tint bon 5 heures de suite, jusqu'à ce que le second bataillon arrivât pour le dégager entièrement. Le Général à qui cette belle défense fait beaucoup d'honneur comme à tous les officiers du bataillon, a été blessé, de même que le Lieut.-Colonel Marquis de Varenne et plusieurs officiers, et des soldats il y a 13 de tués et une vingtaine de blessés. Les ennemis apparemment ne se loueront pas de cette expédition n'ayant pas pu venir à bout d'un seul bataillon, et ayant laissé prés de 200 morts et blessés sur le carreau, outre ceux qu'ils ont emportés dans leur retraite. La ville brûlée, le Général Truchses a mis ses troupes dans le village de Slapanitz étant le plus voisin. Tout le bagage du 1 bataillon a été brûlé.

---

[1]) Das Général iſt am Rande von 1 als fraglich bezeichnet (??), aber das fragende Zeichen von anderer Hand durchſtrichen.

XXI.

Lettre d'un officier prussien,[1])

écrite de Tribau ce 12. d'avril 1742.

Depuis que je vous ai écrit que les troupes du Roy se tenoient tranquilles dans leur quartier de cantonnement, l'ennemi qui croyoit apparemment qu'on alloit faire le siège de Brunn, a porté toute son attention à la désolation du pays ayant fait brûler par des incendiaires un si grand nombre de villages à quelques lieues de la ville, que je ne finirois point, en voulant faire la description des endroits que nous avons vu périr par les flammes pendant tout le tems que le quartier du Roy étoit à Selowitz; je laisse aux pauvres habitants du païs, qui en portent toutes les peines et le souvenir, le soin d'en faire le triste récit.

Après quelques semaines de repos, nous voilà de nouveau en marche, dont j'ai cru devoir vous dire la raison et les particularités, autant qu'elles peuvent venir à ma connoissance. N'y ayant aucunes opérations à faire en Moravie, et sur des nouvelles sûres et réitérées, que l'armée Autrichienne faisoit de grands mouvements en Bohème, pour marcher contre le Maréchal de Broglio et vers Prague, Sa Majesté pour couvrir ce pays et secourir ses alliés, a d'abord pris la résolution de transporter ses forces en Bohème; la plupart de nos régiments y vont entrer au premier jour, et seront considérablement renforcés par ceux qui s'y trouvent actuellement et par le corps d'armée qui vient du pays sous les ordres du Prince d'Anhalt. Le tems fera voir dans peu, où, quand et de quelle manière se fera la jonction des armées, et quelles opérations ont été concertées et résolues.

Dans le tems que nos régiments commençoient à se replier peu à peu, pour quitter une partie de la Moravie, où nous manquions de subsistance et de moyens de faire des magasins faute de moyens et de grandes rivières, l'ennemi a fait tout son possible pour inquiéter nos troupes pendant leur marche, mais toutes ses peines ont été inutiles et il en a lui même le plus souffert.

De gros détachements tant d'infanterie que de cavalerie, suivis d'une cohue de paysans armés s'étant présentés il y a quelques jours aux environs de Austerlitz, où le régiment de Sydow cantonnoit,

---

[1]) Handschriftlich in einer Abschrift von Schreibers Hand mit der vollen Ueberschrift. Gedruckt in der Haudeschen und Rüdigerschen Zeitung vom 24. April, in der Schlesischen Zeitung vom 23. April. Ein französischer Druck ist angezeigt in der Spenerschen Zeitung vom 24. April.

ceux de nos bataillons qui étoient le plus voisins, se mirent d'abord en marche pour le renforcer, c'est ce qui se fit de manière que les hussards autrichiens n'ont pas eu le plaisir de s'emparer d'un seul chariot de bagage. Ensuite l'ennemi croyant faire son coup, tourna avec tout son monde contre le régiment de Möllendorff dragons, qui étoit en marche ce jour-là. Le Général qui se trouvoit à la tête de son régiment, le mit dans l'instant en bataille et ayant fait mettre pied à terre à quelques dragons qu'il posta en embuscade sur les deux ailes, il profita si bien des mouvements que fit l'ennemi en l'attaquant, qu'il tomba sur luy, et le poussa si vigoureusement que cette cavalerie consistant en 8 esquadrons et au delà de mille hussards n'osa plus se montrer ayant laissé une trentaine de morts sur la place et perdu quantité de prisonniers que nos dragons ont faits.

J'espère de vous donner bientôt des nouvelles de Bohème, il ne me reste qu'à vous dire, que Sa Majesté a laissé un gros corps d'armée sous les ordres du Prince Diderich d'Anhalt, auprès d'Olmütz, pour tenir en respect toutes les troupes de l'ennemi, qui pourroient venir de ce côté-là et pour entreprendre à ce que l'on dit sur Tirna et Trenchin en Hongrie.

XXII.

Lettre d'un officier prussien[1])

du quartier général à Chrudim, ce 1 mai 1742.

Vous aurez appris par ma dernière lettre que dans le tems que nous marchions en Bohème, le Prince Thieri[2]) est resté avec un corps d'armée aux environs d'Olmütz, pour observer l'ennemi qui pourroit venir de ce côté-là. Il s'est bientôt présenté, mais à

---

[1]) Die Ueberschrift schon in dem Msc.
Anderweitig ergiebt sich, daß Gen.-Adj. v. Borcke mit der Abfassung dieses Berichts betraut gewesen ist.
Handschriftlich liegt vor: 1. eine erste Abschrift ohne Correctur.
2. die an Podewils gesandte Abschrift mit einigen Correcturen.
3. die davon für den Druck genommene Abschrift.
Gedruckt in der Haudeschen und Rüdigerschen Zeitung vom 12. Mai, in der Schlesischen Zeitung 9. Mai, ein französischer Druck ist angezeigt in der Haudeschen Zeitung vom 12. Mai.

[2]) So Msc. 1, in 2 hat Podewils d'Anhalt darüber geschrieben, in 3 Thieri d'Anhalt.

dessein à ce que la suite a fait voir, de harceler quelques régiments pendant leur marche, plutôt que de livrer bataille. Dèsque le Prince apprit l'approche des ennemis au nombre de 10 à 12 mille hommes, il fit assembler entre Olmütz et Prossnitz ceux de nos régiments, qui étoient sous ses ordres, les mit en bataille et marcha droit à l'ennemi, qui s'étoit pareillement formé, mais qui bientôt après, ayant reconnu la force et la bonne disposition de nos troupes se retira. Nos troupes s'étant arrêtées jusqu'au lendemain matin, et ne voyant venir personne à eux, Son Altesse fit entrer l'infanterie à Olmutz et la cavalerie aux villages les plus voisins de la ville, la Morave devant eux. Le jour suivant l'ennemi s'étant avancé avec un corps de près de 10 mille hommes la plus part cavalerie, jusqu'à une lieue de la ville, le Prince fit de nouveau assembler ses troupes; mais les Autrichiens n'ayant pas envie de s'approcher d'avantage, l'affaire en resta là, et chacun reprit ses quartiers. Depuis ce tems-là le Prince est resté quelques jours encore tranquillement dans les quartiers auprès d'Olmutz, jusqu'à ce que suivant ses ordres, qui portoient, de consumer un petit magasin de farine et d'avoine, qui étoit à Olmutz, et de se replier ensuite sur Troppau, pour être en état dans ce poste de se porter vers l'Hongrie et la Moravie également, le Prince prit le chemin de Troppau, où il est arrivé le 26 du mois passé. Il n'y a eu pendant cette marche que des escarmouches des hussards, où comme à l'ordinaire il y a bien des coups tirés de loin, quelques chariots emportés, peu de blessés et encore moins de tués de part et d'autre. Il est vrai pourtant que les hussards autrichiens ont manqué leur coup lorsqu'ils ont attaqué nos gens d'armes et le régiment de Cannenberg dragons, dont vous me permettrez de vous dire encore un mot. Deux escadrons des premiers se trouvant dans un village, lorsque le régiment alloit joindre le Prince Thieri auprés d'Olmutz, furent attaqués à deux heures, par un gros détachement de hussards et de dragons. Cependant la garde qui se trouva à l'entrée du village les arrêta tout court et fit si bien son devoir, que le major, qui se trouva à la tête de ces deux escadrons, eut tout le tems de les faire monter à cheval, et quoique les hussards selon leur coutume indigne, avoient déjà mis le feu au village, il en sortit tout formé et fondit si brusquement sur eux, qu'il les dispersa en moins de rien, avec une perte d'une douzaine de morts et de blessés, qu'ils laissèrent sur la place. Quatre escadrons du régiment de Cannenberg ont essuyé une attaque des plus rudes dans la marche de Fulneck à Troppau, ayant été harcelés pendant deux fois vingt quatre heures de suite par plus de deux mille tant hussards, que Talpatsch et Valaques; nos dragons ont

eu à la vérité une dixaine de morts et de blessés et l'ennemi s'est emparé de quelques chariots chargés de fourrage; mais il faut dire à la louange de ce régiment qu'il en est redevable à la[1]) bravoure et aux bonnes dispositions du Colonel d'être si bien sorti d'affaire et d'avoir poursuivi sa marche en si bon ordre, entourés qu'ils étoient des ennemis dans un pays extrêmement coupé plein de montagnes, de défilés et d'endroits si difficiles, que les escadrons n'y pouvoient passer qu'un à un.

Au reste vous saurez, que je ne vous dis rien qui ne soit conforme à l'exacte vérité, n'ayant aucun intérêt à la déguiser: de sorte que je me flatte que vous ferez peu de cas des combats chimériques, qui se trouvent dans quelques gazettes, où j'ai vu de nos régiments entiers pris ou défaits, et toutes sortes de rencontres, qui n'ont absolument eu lieu, que dans l'imagination des nouvellistes. L'on est bien malheureux lorsqu'on n'a des ressources que dans les mensonges, et que l'on est obligé de se forger des avantages chimériques qui peuvent en imposer à des nations éloignées, mais qui ne rendent pas pour cela l'intrinsèque des affaires meilleur; c'est un beau masque, qui cache au public un visage, dont les traits difformes et le teint dégoûtant ne pouvoit lui inspirer que de l'aversion.

XXIII.

Relation de la bataille de Chotusitz.[2])

Après que le Roy fut sorti de la Moravie, il avoit établi son armée dans les quartiers de rafraîchissement, entre l'Elbe et la Sazawa, partagée en trois corps, dont l'un étoit à Leutomischl, sous les

---

[1]) In Abschrift 2 ist am Rande bemerkt „Anstatt la ist vielleicht sa zu lesen, weil sonst das Wort louange nicht füglich bei dem Worte Regiment stehen kann. Denn l und s haben im Abschreiben leicht können verwechselt werden." Die beiden andern Abschriften haben la bravoure, auch die deutschen Drucke der Tapferkeit, nicht seiner.

[2]) Handschriftlich 1. von Schreibers Hand, mit Zusätzen von Cab.-Rath Eichel, die vielleicht nach dem Dictat des Königs (beim nochmaligen Vorlesen?) geschrieben sind, denn die Correcturen sind meist stylistischer Art und von der Art feineren Stylgefühls, wie es nicht Eichel, wohl aber der König im hohen Grade hatte. Das letzte Drittel bis zum vorletzten Satz von Eichels Hand, von der auch am Rand einige Zusätze zur Verlustliste sind.

2. Eine Abschrift des corrigirten Nr. 1, erweitert um den letzten Satz: la perte u. s. w.

3. Eine Abschrift, die nach dem Druck gemacht scheint.

Gedruckt: theils deutsch und französisch in besonderen Drucken, theils deutsch in der

ordres du Lieutenant-Général Jeetze, le second à Chrudim, sous les ordres de Sa Majesté le Roy, et le troisième entre Czaslau et Kuttenberg, sous les ordres du Lieutenant-Général Kalckstein.

Dans cette position, Sa Majesté attendit le renfort de troupes que lui amena le Feld-Maréchal-Général Prince[1]) d'Anhalt, pour qu'Elle pût former deux corps d'armée, le plus considérable ici en Bohème, et le moins fort dans la Haute-Silésie, qu'elle remit[2]) sous les ordres du vieux Prince d'Anhalt.

Notre renfort de troupes n'étoit pas encore tout à fait arrivé: il nous[3]) manquoit huit bataillons d'infanterie, dix escadrons de cavalerie et vingt escadrons de hussards, lorsque le Roy apprit la nouvelle que le Prince Charles de Lorraine, avec les forces les plus considérables de la maison d'Autriche, marchoit en Bohème et prenoit la route de Prague. Beaucoup de nos espions[4]) ajoutés au nombre des déserteurs de l'armée ennemie confirmèrent journellement l'approche du Prince Charles; sur quoi le Roy résolut d'assembler son armée à Chrudim qui étoit son point de ralliement.

Le 13 de mai, entre onze heures[5]) et midi, l'armée entra dans le camp sur trois colonnes et se campa sur la hauteur de Chrudim, l'aile droite à un village nommé Medleschütz[6]) et l'aile gauche au ruisseau de la Chrudimka.

Le 14 on apprit par des déserteurs, par des espions et par nos patrouilles de hussards, que l'ennemi étoit campé à Setsch et Boganow.

Les magasins prussiens étoient distribués à Nimbourg, Podiebrad et Pardubitz, le long de l'Elbe.

Il y a un pont à Kolin, dont une partie de l'avant-garde de l'ennemi s'étoit rendue maître et commençoit à faire des incursions de l'autre côté de l'Elbe, dans les endroits où l'on charioit actuellement nos fourrages et notre farine. La ville de Czaslau étoit occupée par cinq cents hommes de l'infanterie hongroise et environ trois ou quatre mille hussards.

Rüdigerschen Zeitung vom 29. Mai und als Beiblatt der Haudeschen Zeitung vom 29. Mai; ob französisch im Spectateur en Allemagne abgedruckt, weiß ich nicht, da ich dies Journal nicht gesehen habe. Von der Schlesischen Zeitung ist die „Relation“ am 23. Mai um 3 Uhr als Beiblatt ausgegeben worden.

[1]) in 1 war Prince régnant geschrieben, régnant ist durchstrichen.

[2]) qu'elle remit in 1 von Eichels Hand zugefügt.

[3]) In 1 il en, von Eichels Hand statt en übergeschrieben nous.

[4]) beaucoup d'espions in 1, de nos espions von Eichels Hand.

[5]) heures in 1 von Eichel zugefügt.

[6]) So Eichels Correctur für Terienitz.

On avoit des nouvelles certaines qu'il y avoit eu des troupes à Kuttenberg, ce qui découvroit assez que le dessein de l'ennemi étoit ou de prendre le camp de Kuttenberg et de nous couper de nos magasins et de l'armée française, ou bien de marcher vers la ville de Prague, où l'on avoit des avis que l'ennemi entretenoit une intelligence secrète avec quelques uns des[1]) principaux seigneurs et habitants. Sur cette nouvelle, le Roy prit le 15 l'avant-garde avec dix bataillons d'infanterie, dix escadrons de dragons et dix escadrons de hussards[2]) et marcha droit par Hermanmiestitz sur la hauteur de Chotiebors, laissant le commandement de l'armée au Général de l'infanterie Prince Léopold d'Anhalt, avec ordre de le suivre le lendemain, dès que les caissons de pain seroient arrivés.

A peine le Roy fut-il arrivé sur la hauteur de Chotiebors, qu'il rangea ses troupes sur un poste avantageux et qu'il alla à la découverte des ennemis avec les hussards sur une colline qui n'en étoit pas distante. On y aperçut distinctement un camp des ennemis, qu'on jugea à peu près pouvoir contenir sept à huit mille hommes.

Sur ces entrefaites, le Général[3]) Prince Léopold envoya son adjudant au Roy avec un déserteur des Autrichiens, qui venoit immédiatement de leur camp,[4]) et qui déposa que l'armée restoit ce jour-là campée[5]) entre Setsch et Boganow, ce qui fit juger que ce corps que nous avions vu, pouvoit être un détachement du Prince Lobkowitz, et que le Prince Charles seroit intentionné de se joindre le jour après avec lui: sur quoi le Roy donna ordre au Général de l'infanterie Prince Léopold, de se mettre en marche à l'aube du jour, pour venir camper à Chotusitz.

Le Roy attendit que l'armée fût arrivée à Herzmanmiestitz. En attendant on envoya encore à la découverte de l'ennemi, et nous n'aperçûmes plus ce camp que nous avions vu à Willimow; sur quoi nous nous mîmes en marche pour gagner Kuttenberg, afin d'en tirer du pain pour l'armée,[6]) qui n'en avoit plus que pour le jour même, et pour être à portée de dévancer l'ennemi s'il vouloit aller sur Prague, ou de nous joindre à l'armée s'il s'agissoit de livrer bataille.

Le soir, le Général de l'infanterie Prince Léopold fit avertir le Roy, qu'on avoit aperçu le camp de toute l'armée ennemie, et que

---

[1]) So für das erſt geſchriebene avec un des in 1 von Eichels Hand corrigirt.
[2]) des dragons . . . . des hussards in 1. 3.
[3]) In 1 de l'infanterie von Eichel geſtrichen.
[4]) qui venoit . . . camp iſt in 1 von Eichels Hand am Rande zugefügt.
[5]) So in 1 ſtatt des geſtrichenen avoit ce jour-là repos von Eichel geſchrieben.
[6]) In 1 urſprünglich des pains pour nos régiments, von Eichels Hand corrigirt wie im Text.

des déserteurs avoient déposé que le Prince Charles y étoit avec toutes ses forces;[1]) que le camp que le Roy avoit aperçu le jour d'auparavant, étoit l'avant-garde du Prince Charles de Lorraine, qui ayant pris notre avant-garde pour le corps de l'armée, s'étoit replié pendant la nuit sur son armée, et étoit avancé le lendemain midi avec elle: sur quoi, le Roy marcha, le 17 mai,[2]) à cinq heures, pour joindre l'armée. L'ennemi qui décampa le soir[3]) à huit heures, marcha jusque derrière Czaslau dont le Général Prince Léopold n'avoit pu se rendre maître, à cause de la longueur de sa marche, et que la nuit étoit survenue lorsqu'il étoit venu se camper.

A peine le Roy arriva-t-il sur la hauteur de Neuhof, que le[4]) Prince Léopold fit avertir le Roy qu'on apercevoit l'armée ennemie qui marchoit sur nous en colonnes; sur quoi le Roy lui fit dire[5]) de sortir du camp, de se mettre sur la hauteur, de renforcer la première ligne d'infanterie, et de laisser la place qu'il falloit dans la seconde ligne pour les dix bataillons et les dix escadrons que le Roy amenoit.

Dès que le Roy fut arrivé, on commença à canonner l'ennemi, et on rangea notre cavalerie en potence sur une hauteur, de sorte qu'elle débordoit le front de la cavalerie ennemie. Le Roy donna ordre au Lieutenant-Général Buddenbrock d'attaquer; et le choc de notre[6]) cavalerie renversa totalement la première ligne de la cavalerie ennemie. Une poussière épouvantable empêcha notre cavalerie de profiter de tous ses avantages. Quoique le Général-Major Rottembourg perçât la seconde ligne de l'ennemi, et renversât deux de leurs régiments d'infanterie de leur aile gauche, une partie de la cavalerie de la seconde ligne de l'ennemi prit en flanc notre aile droite qui avoit attaqué en potence, et fit plier quelques escadrons; pendant quel temps quelque cavalerie de l'ennemi se rallia et attaqua notre cavalerie à la hussarde, où nous perdîmes quelque monde, mais la cavalerie de l'aile gauche ennemie ne fut pas moins battue.[7])

Pendant ce temps-là toute l'infanterie de l'ennemi fit un demi tour à droite et vint attaquer le village de Chotusitz, où nous avions deux bataillons du régiment de Schwerin. Notre cavalerie de l'aile

---

1) So ſtatt des urſprünglichen avec toute l'armée von Eichels Hand corrigirt.
2) So in 1 ſtatt des urſprünglichen le lendemain von Eichels Hand corrigirt.
3) So in 1 ſtatt des urſprünglichen la nuit von Eichels Hand; in 2 le soir auparavant.
4) Général de l'Infanterie des urſprünglichen Textes iſt in 1 geſtrichen.
5) So in 1 ſtatt des urſprünglichen répondre von Eichels Hand.
6) notre in 1 von Eichels Hand beigefügt.
7) Die Worte mais la . . . battue ſind in 1 am Rande von Eichels Hand zugefügt.

gauche attaqua l'ennemi, et battit toute la première ligne de cette aile. Le régiment du Prince[1]) Guillaume et celui de Waldow percèrent la seconde ligne, et hachèrent en pièces tout le régiment de Vettes des Autrichiens, ce qui dégarnit pourtant notre aile gauche de cavalerie; et[2]) tandis que notre cavalerie prenoit leur infanterie en flanc, quelques escadrons de l'ennemi trouvèrent moyen de prendre en flanc notre infanterie de l'aile gauche, postée de l'autre côté de Chotusitz, ce qui ne laissa pas de nous causer du dommage, d'autant plus que les grenadiers autrichiens avancèrent derrière leur cavalerie, prirent le village à revers, et le mirent en feu[3]), ce qui obligea notre infanterie d'abandonner le village et de poster ceux qui avoient été dans le village, sur[4]) le flanc de notre infanterie, face au village, et l'infanterie qui avoit été de l'autre côté du village, derrière un chemin creux qui en étoit très peu distant.

Le feu de notre infanterie redoubla; la cavalerie ennemie de l'aile droite et de l'aile gauche étoit battue, ce qui donna le moyen au Roy d'avancer avec toute l'aile droite de l'infanterie, mouvement par lequel toute l'infanterie ennemie étoit prise en flanc; sur quoi, l'ennemi fut chassé de notre droite, et tous, tant cavalerie qu'infanterie, prirent la fuite avec la plus grande confusion du monde, et se retirèrent par trois ou quatre endroits différents.

Trois ou quatre escadrons de l'ennemi tenoient encore ferme du côté de Czaslau; mais le Roy, avançant avec toute l'armée vers Czaslau, se rendit en moins de rien[5]) maître de la ville, et détacha le Lieutenant-Général Jeetze avec quelques bataillons, et le Lieutenant-Général Buddenbrock avec trente escadrons et les hussards à la poursuite des ennemis.

Ce corps les a suivi du[6]) champ de bataille jusqu'à deux lieues d'Allemagne, et notre armée les a suivi le 18 jusqu'à une lieue. L'ennemi ne nous a point attendu, et continue sa fuite du côté de la Moravie.

J'ai[7]) oublié de dire que pendant l'action nos hussards ont attaqué la seconde ligne de l'infanterie de l'ennemi qui a été obligée

---

1) So in 1 statt des urſprünglichen de Guillaume von Eichels Hand.

2) Der urſprüngliche Text in 1 lautete: et donna le moyen à quelques escadrons de l'ennemi; von Eichels Hand ſo verwandelt wie der Text hat.

3) So in 1 statt des urſprünglichen et l'allumèrent von Eichels Hand corrigirt.

4) sur ſtatt des urſprünglichen dans in 1 von Eichels Hand.

5) de rien in 1 von Eichels Hand zugefügt.

6) So in 1 statt des urſprünglichen suivi jusqu'à deux milles d'All. du champ de bataille von Eichel umgeſtellt.

7) Von hier an in 1 Eichels Hand.

de faire un quarré, et qui par là, ayant été isolée de tout le reste de l'infanterie ennemie, a souffert considérablement.

Nous avons pris à l'ennemi dix huit canons, un haubitz [1]) et quelques drapeaux.

Le Général Pallandt, le Lieutenant-Colonel Liewingstein, une vingtaine d'officiers, et entre mille et douze cents hommes sont prisonniers.

Dans le choc de notre cavalerie contre leur infanterie nous avons perdu cinq étendards, à cause que les commandants, les porte-guidons et les bas officiers les plus proches ont été tués.

Nous avons perdu de nos troupes le Général-Major Werdeck, les Colonels Maltzahn du régiment de Buddenbrock, Bismarck de Baireuth et Korzfleisch de jeune Waldow, et le Major Schöning de Gessler.

Le Lieutenant-Général de la cavalerie Waldow est blessé; le Général-Major Comte de Rottembourg a le bras cassé, le Général-Major Wedel est mal blessé; le Colonel Pritz du régiment du Prince Ferdinand, les Lieutenants-Colonels Wernsdorff de Holstein, Suckow de Rottembourg, Rintorf du régiment du Prince Léopold, et Schwerin du Prince Guillaume, les Majors Knobloch de Holstein, Manteuffel et Zastrow de Schwerin, Hansen du Prince Ferdinand, Bandemer de Léopold, le Comte Lostange, [2]) et environ une trentaine [3]) d'officiers de cavalerie sont blessés.

Cette action, dont le glorieux succès doit être principalement attribué à notre brave cavalerie, n'a pas laissé que d'être sanglante pour elle. Nous y avons perdu entre sept à huit cents cavaliers et dragons, et cela par les vives attaques qu'ils ont faites sur l'infanterie ennemie. Notre infanterie a perdu entre six et sept cents hommes, mais peu d'officiers de marque.

En général il est impossible que rien surpasse la valeur et l'intrépidité de nos troupes, qui ont vaincu la cavalerie d'Autriche, l'une des plus braves qu'il y ait eu jusqu'ici en Europe, et les grenadiers autrichiens, qui se sont fort distingués ce jour-là par l'attaque du village de Chotusitz. En un mot, on doit rendre justice à l'ennemi, que ce n'est pas faute de valeur qu'il a perdu la bataille.

Notre force consistoit en trente bataillons d'infanterie, soixante escadrons de cuirassiers et dragons et dix escadrons de hussards.

---

[1]) une haubitze in 1. 2.

[2]) Diese Namen in 1 flüchtig an den Rand geschrieben, erst in 2. 3. redigirt.

[3]) In 1 hatte Eichel centaine geschrieben und in trentaine corrigirt; in 2 war centaine geschrieben und ist von Eichel in trentaine geändert

Les ennemis ont eu soixante-deux escadrons de cavalerie et trente-six bataillons d'infanterie sans les Croates et les Serines, quatre régiments de hussards et deux de Raziens.

La[1]) perte qu'ils ont eue est très-considérable. Outre deux mille jusqu'à trois mille morts qu'on a trouvés d'eux au champ de bataille, le nombre des blessés ne doit pas être moindre, ainsi qu'on peut compter qu'ils ont eu au moins cinq mille morts et blessés sans compter ce qui s'est dispersé de leurs troupes. Les déserteurs qui nous viennent journellement en foule et dont le nombre va déjà à plus de six cents, confirment cela unanimément. Autant que l'on sait, il y a entre leurs morts deux généraux-majors et nombre d'officiers.[2])

---

[1]) Das Folgende nur in 2 und 3.

[2]) Ueber die anderen preußischer Seits geschriebenen Schlachtberichte, namentlich den des Erbprinzen Leopold von Dessau an seinen Vater, den Fürsten Leopold, den des F.-Z.-M. v. Schmettau d. d. Nuremberg, 22. Mai 1742 und den von demselben dem Kaiser überreichten ausführlicheren d. d. Frankfurt a. M., 25. Mai, den des General v. Stille in den Campagnes du Roi ist Näheres in der Abhandlung „Zur Schlacht von Chotusitz" (in der Abh. der Berl. Acad. der Wiss. 1872) mitgetheilt. Sie haben in dieser Sammlung keine Aufnahme gefunden, weil sie nicht zu der Reihe der offiziellen preußischen Kriegsberichte gehören.

Ein Paar Zeitungsberichte über die Vorgänge nach der Schlacht, namentlich in der Schlesischen Zeitung vom 2., 4., 6., 11. Juni sind, so weit zu erforschen war, nicht von offizieller Stelle ausgegangen.

Statistische Nachrichten über das schwedische Heer.

In Schweden wird die Statistik bereits seit längerer Zeit, als in den übrigen Staaten, gepflegt. Es ist bekannt, daß über Stand und Bewegung der Bevölkerung seit dem Jahre 1749 dort ohne Unterbrechung, im Allgemeinen auch nach gleichartigen Grundsätzen, Erhebungen stattfanden, welche ein zu weiteren Schlußfolgerungen und Vergleichungen vorzüglich geeignetes Material lieferten. Weniger bekannt ist dagegen die Thatsache, daß auch auf militärstatistischem Gebiete Schweden bereits frühzeitig Nachrichten sammelte und veröffentlichte, ja es ist des Vorhandenseins dieses werthvollen Materials bisher weder in den Verhandlungen der internationalen statistischen Kongresse, noch in der deutschen, französischen, englischen oder italienischen Militärliteratur überhaupt Erwähnung gethan worden.

Die nach Form und Inhalt als musterhaft zu bezeichnenden Veröffentlichungen der Hauptergebnisse der militärstatistischen Erhebungen erfolgen in den Kongl. Krigsvetenskaps-Akademiens Handlingar och Tidskrift, welches monatlich zweimal in Stockholm ausgegeben wird und neben militärwissenschaftlichen Aufsätzen vorzugsweise Armeeverordnungen und sonstige amtliche Nachrichten bezüglich des Heeres oder der Flotte enthält.

Dieser zuverlässigen Quelle, insbesondere dem Jahrgange 1875 und den bis April erschienenen Heften des Jahrganges 1876, wurden die folgenden, bis auf das Jahr 1818 zurückreichenden Angaben entlehnt, welche in mehrfacher Hinsicht interessante Einblicke in den inneren Zustand des schwedischen Heeres gestatten.

Für kein anderes Heer liegen gleichartige Nachrichten vor, ja es werden sogar bis in die neueste Zeit die entsprechenden Unterlagen nur in Oesterreich-Ungarn in gleicher Vielseitigkeit und einer für demnächstige statistische Verarbeitung geeigneten Weise gesammelt und zusammengestellt. Frankreich, Großbritannien und Italien veröffentlichen erst seit einigen Jahren regelmäßig die Hauptergebnisse ihrer militärstatistischen Erhebungen, namentlich bezüglich des Ersatzwesens, der Mannschafts-Entlassung, der Bestrafungen und der Beförderungen; für etwas weiter zurückliegende Zeitabschnitte sind auch für diese Staaten, wie für Rußland, Belgien, Spanien und die Schweiz nur bezüglich einzelner Erhebungsgegenstände aus einigen Jahren Nachrichten vorhanden. Ueber das deutsche Heer bezw. die preußische Armee sind, abgesehen von einigen ganz allgemeinen Zahlenangaben über das Ersatzgeschäft, die gewaltsamen Todesarten, die militärische Krankenpflege und die Remontirung, keine fortlaufenden militärstatistischen Nachweise veröffentlicht worden,

doch werden die erforderlichen Unterlagen regelmäßig für den Dienst der Kriegsverwaltung erhoben, z. Th. wohl auch zusammengestellt.

Die vorerwähnten Verhältnisse ließen es angängig erscheinen, ausnahmsweise den auf ein kleineres, für Deutschland nicht unmittelbar bedeutsames Heer bezüglichen Uebersichten etwas mehr Raum zu vergönnen, als gewöhnlich für dergleichen Objekte in diesen Blättern bewilligt werden kann.

1. Altersverhältnisse des schwedischen Offizierkorps, 1875.

Altersverhältnisse der Hauptleute und Rittmeister, 1818—1875.

Tabelle 1.

Truppentheil. (Alter in Jahren.)	Mittlere Dienstzeit als Subaltern.	Durchschnittliches Lebensalter.	Mittlere Dienstzeit als Subaltern.	Durchschnittliches Lebensalter.	Mittlere Dienstzeit als Subaltern.	Durchschnittliches Lebensalter.	Mittlere Dienstzeit als Subaltern.	Durchschnittliches Lebensalter.	Mittlere Dienstzeit als Subaltern.	Durchschnittliches Lebensalter.	Mittlere Dienstzeit als Subaltern.	Durchschnittliches Lebensalter.
	1818		1828		1838		1848		1860		1875	
Das ganze Heer .	11.6	36.2	12.3	39.1	15.0	43.1	18.1	45.7	17.6	44.8	16.1	44.4
Infanterie	11.3	35.7	12.1	39.3	15.3	43.4	18 5	45.7	17.5	45.1	16.7	45.6
Kavallerie	9.9	32.2	11.4	35.4	12.9	41.1	17.5	45.0	19.3	43.6	17.1	45.3
Artillerie	14.8	42.3	14.2	41.9	15.6	43.7	16.7	47.5	17.0	44.8	13.6	40.5
Ingenieurkorps . . .	19.7	54.3	16.2	47.0	15.9	42.3	19.7	46.4	15.4	42.8	11.5	38.5
Generalstab	7.9	29.5	11.3	38.3	14.9	42.5	18.7	40.0	15.6	39.0	17.0	39.1

Die militärstatistische Erhebung über die Altersverhältnisse im Offizierkorps ist selbstverständlich nicht auf die vorstehend für die Charge der Hauptleute und Rittmeister im Auszuge mitgetheilten Angaben über das durchschnittliche Lebensalter bezw. die mittlere Dienstzeit in den einzelnen Rangklassen beschränkt, sondern berücksichtigt außerdem die Zahl der in den einzelnen Truppentheilen vorhandenen Offiziere jedes Ranges und das Lebensalter, bezw. Dienstalter als Offizier, des ältesten Lieutenants und Unterlieutenants jedes Regimentes oder selbstständigen Korps. Derartige Tabellen gewähren einen vorzüglichen Einblick in die Beförderungsverhältnisse innerhalb der einzelnen Truppentheile und erleichtern der obersten Verwaltungsbehörde die schwierige und zeitraubende Arbeit, das Aufrücken innerhalb des Offizierkorps und der einzelnen Waffengattungen so zu regeln, daß dabei unbeschadet des dienstlichen Interesses eine gerechte Ausgleichung der durch zufällige Umstände innerhalb der Truppentheile geschaffenen Vakanzen stattfindet. Die Veröffentlichung vorgedachter Tabellen giebt zugleich dem einzelnen Offizier Auskunft über dienstliche Stellung der gleichalterigen Kameraden und berichtigt damit etwaige irrthümliche Ansichten über die bestehenden Beförderungsverhältnisse, ohne durch Einfügung des rein persönlichen Elementes Unterlagen für eine vorschnelle, auf Schätzung des eigenen bezw. fremden Verdienstes

beruhende Kritik der von der Centralstelle aus getroffenen Anordnungen zu bieten.

Die folgende Uebersicht giebt die statistischen Nachweise über Alter und Beförderung innerhalb des schwedischen Offizierkorps nach dem Stande vom 26. April 1875, jedoch nur für die einzelnen Waffengattungen. Die Quelle enthält dieselben Angaben für jedes Regiment oder Korps.

Tabelle 2.

Rang und Dienstverhältniß. (Alter in Jahren)	Generalstab			Infanterie			Kavallerie			Artillerie			Ingenieure		
	Anzahl.	Durchschnittliches Lebensalter.	Durchschnittliche Offizier-Dienstzeit bei der Ernennung.	Anzahl.	Durchschnittliches Lebensalter.	Durchschnittliche Offizier-Dienstzeit bei der Ernennung.	Anzahl.	Durchschnittliches Lebensalter.	Durchschnittliche Offizier-Dienstzeit bei der Ernennung.	Anzahl.	Durchschnittliches Lebensalter.	Durchschnittliche Offizier-Dienstzeit bei der Ernennung.	Anzahl.	Durchschnittliches Lebensalter.	Durchschnittliche Offizier-Dienstzeit bei der Ernennung.
Obersten und Regimentschefs . . .	1	55.0	36.0	22	55.3	30.6	7	53.7	28.4	3	52.7	30.3	1	54.0	26.0
Oberstlieutenants u. Korpschefs . .	3	46.0	25.0	27	52.4	28.6	7	51.4	27.4	6	58.8	33.7	1	53.0	27.0
Majors u. Korpschefs	8	40.5	19.1	58	51.6	25.7	10	50.4	26.7	13	51.6	26.2	3	49.7	21.7
Hauptleute, Rittmstr.	14	39.1	17.0	341	45.6	16.7	62	45.3	17.1	82	40.5	13 6	16	38.5	11.5
Aeltester Lieutenant*)	—	32.0	12.0	—	38.4	17.2	—	37.8	17.1	—	31.7	12.0	—	32.0	7.0
Lieutenants . . .	11	30.2	9.6	460	33.7	6.3	75	34.5	8.1	33	30.5	7.1	8	30.2	5.2
Aeltester Unterlieutenant	—	—	—	—	28.6	5.9	—	27.6	7.3	—	28.0	8.3	—	26.0	9.0
Unterlieutenants*)	—	—	—	291	22.5	—	60	21.8	—	71	20.8	—	25	20.1	—

Für das gesammte Offizierkorps, ohne Unterscheidung der Waffen, stellen sich die Alters- und Beförderungsverhältnisse folgendermaßen:

Tabelle 3.

Rang und Dienstverhältniß. (Alter in Jahren.)	Anzahl.	Durchschnittliches Lebensalter.	Durchschnittliche Offizier-Dienstzeit bei der Ernennung.
Obersten und Regimentschefs	34	54.7	30.1
Oberstlieutenants und Korpschefs . .	44	52.7	28.8
Majors nnd Korpschefs	92	50.4	25.2
Hauptleute, Rittmeister	515	44.4	16.1
Aeltester Lieutenant	—	37.5	16.5
Lieutenants	587	33.5	6.6
Aeltester Unterlieutenant	—	28.3	6.4
Unterlieutenants	447	22.0	—

Auch hierbei gelten die Anmerkungen zur vorhergehenden Tabelle.

*) Die Offizier-Dienstzeit der ältesten Lieutenants bezieht sich auf den Tag der Erhebung, 26. April 1875, nicht der Ernennung; die Angabe bezüglich des durchschnittlichen Lebensalters der Unterlieutenants bezeichnet deren Durchschnittsalter zur Zeit der Ernennung zum Offizier.

Innerhalb der Waffengattungen stehen die einzelnen Offizierkorps nahezu gleich in Bezug auf Beförderung, nur die Leibgarde zu Pferd und die Svea-Leibgarde zu Fuß stehen in allen Rangklassen etwas günstiger, als die übrigen Regimenter. Für diese beiden Truppentheile sind der statistischen Tabelle vom 26. April 1875 folgende Angaben zu entnehmen.

Tabelle 4.

Rang und Dienstverhältniß. (Alter in Jahren.)	Svea-Leibgarde zu Fuß			Leibgarde zu Pferd		
	Zahl.	Durchschnittliches Lebensalter.	Durchschnittliche Offizier-Dienstzeit bei der Ernennung.	Zahl.	Durchschnittliches Lebensalter.	Durchschnittliche Offizier-Dienstzeit bei der Ernennung.
Obersten	1	48.0	27.0	1	53.0	29.0
Oberstlieutenants	1	51.0	27.0	1	45.0	23.0
Majors	2	44.0	23.0	1	41.0	20.0
Hauptleute, Rittmeister	13	38.5	11.1	6	36.8	12.1
Aeltester Lieutenant	1	32.0	13.0	1	34.0	14.0
Lieutenants	17	29.8	4.5	8	30.1	4.0
Aeltester Unterlieutenant	1	25.0	3.0	1	26.0	2.0
Unterlieutenants	6	21.3	—	5	22.4	—

Im Allgemeinen rücken wahrscheinlich (analoge Tabellen sind deutscherseits nicht bekannt) die schwedischen Offiziere langsamer zu den höheren Rangstufen auf, als die des deutschen Heeres, in welchem gegenwärtig viele Regimenter die vorstehend für die am günstigsten stehenden beiden schwedischen Garderegimenter mitgetheilten Beförderungsverhältnisse ausweisen dürften. Von der Ernennung zum Offizier an gerechnet vergehen bei dem schwedischen Generalstabe und der Kavallerie durchschnittlich 17, bei der Infanterie 16,7, bei der Artillerie 13,6 und bei den Ingenieuren 11,5 Jahre, bevor die Beförderung zum Hauptmann bezw. Rittmeister stattfindet. Bis zur Ernennung zum Obersten und Regimentskommandeur verstreicht fast derselbe Zeitraum wie von der Offiziersernennung bis zur Beförderung zum Hauptmann, doch gleichen sich die vorher bestandenen Altersunterschiede in der Majorscharge sowohl bezüglich des Lebensalters wie der gesammten Offizier-Dienstzeit innerhalb der drei Hauptwaffen fast vollständig aus, und nur im Generalstabe, sowie im Ingenieurkorps scheint die Beförderung zum Major wesentlich schneller stattzufinden. In früherer Zeit stellten sich die Beförderungsverhältnisse erheblich günstiger, als gegenwärtig, wie Tabelle 1 zeigt; nach 1828 erst nahm die durchschnittliche Dienstzeit in den Subalternchargen beträchtlich zu.

2. Veränderungen im Friedensstande des schwedischen Offizierkorps.

Das schwedische Heer hat bis in die neueste Zeit seine alte Organisation fast unverändert beibehalten, weshalb auch die Friedensstärke des Offizier-

korps nur geringe Veränderungen erfahren hat. Die folgende Uebersicht giebt die Zahl der in den Jahren 1818, 1828, 1838, 1848, 1860 und 1875 bei den einzelnen Waffengattungen des Heeres vorhanden gewesenen Hauptleute und Rittmeister, deren durchschnittliches Lebensalter bezw. durchschnittliche Dienstzeit als Subalternoffizier für dieselben Jahre aus Tabelle 1 zu entnehmen ist.

Tabelle 5.

Waffengattungen.	Zahl der vorhandenen Hauptleute nnd Rittmeister					
	1818.	1828.	1838.	1848.	1860.	1875.
Generalstab	2	6	6	6	5	14
Ingenieure	7	5	6	9	9	16
Infanterie	343	359	347	332	341	341
Kavallerie	64	70	68	66	65	62
Artillerie.	48	45	62	59	69	82
Schwedisches Heer .	464	485	489	472	489	515

Hiernach hat innerhalb eines halben Jahrhunderts überhaupt keine und innerhalb der letzten Jahre nur eine geringfügige, auf Generalstab, Ingenieurkorps und Artillerie beschränkte Vermehrung des Offizierkorps stattgefunden. In der Beväring waren 1872 258 Infanterie-, Kavallerie- und Artillerie-Offiziere vorhanden, nach deren Einstellung indessen noch 168 Offizierstellen bei den auf Kriegsstärke gebrachten Feld- und Besatzungstruppen unbesetzt bleiben würden.

3. Altersverhältnisse der Mannschaften, 1841 bis 1875.

Rechnet man die Zeit vom vollendeten 20. bis zum vollendeten 40. Lebensjahre als die im Allgemeinen für den Militärdienst geeignete und vertheilt den gesammten Mannschaftsstand des Heeres demgemäß in drei durch das 20. und 40. Lebensjahr geschiedene Altersgruppen, so zeigt die umstehende Uebersicht die bei jeder Waffengattung in den Jahren 1841, 1850, 1860, 1870 und 1875 in jeder dieser 3 Gruppen vorhanden gewesene Mannschaftszahl aufs Tausend der Friedensstärke.

Hieraus geht hervor, daß bei der Infanterie seit dem Jahre 1850, bei der Kavallerie und Artillerie seit dem Jahre 1860 die Zahl der im kräftigsten und daher vorzugsweise für den Militärdienst geeigneten Alter stehenden Mannschaft nicht unerheblich abgenommen hat, während die Zahl der körperlich noch nicht völlig entwickelten Mannschaft bei allen Waffen, vorzugsweise aber seit dem Jahre 1870 bei den inzwischen reorganisirten technischen Truppen eine Steigerung erfuhr. Die gleichzeitige Vermehrung der bereits über 40 Jahre alten Mannschaft kann deshalb für weniger bedenklich für die Kriegstüchtigkeit erachtet werden, weil in allen nordischen Ländern, und insbesondere in Schweden und Norwegen, die mit dem höheren Alter insgemein

Tabelle 6. Lebensalter, Waffengattung.	1841.	1850.	1860.	1870.	1875.
Unter 20 Jahren:					
Infanterie	14	9	11	13	22
Kavallerie	24	24	28	35	56
Artillerie	58	49	46	69	167
Genietruppe	—	—	—	—	146
Das Heer	19	15	16	21	40
Von 20 bis 40 Jahren:					
Infanterie	709	765	693	648	653
Kavallerie	781	781	758	700	706
Artillerie	874	902	908	856	785
Genietruppe	—	—	—	—	852
Das Heer	734	780	723	675	675
Ueber 40 Jahre:					
Infanterie	277	226	296	339	325
Kavallerie	195	195	214	265	238
Artillerie	73	49	46	75	48
Genietruppe	—	—	—	—	2
Das Heer	247	205	261	304	285

verbundene Abnahme der Körperschaft erst verhältnißmäßig später eintritt, als in Mitteleuropa. Die körperliche Entwickelung nimmt aber ebenfalls im Norden einen längeren Zeitraum in Anspruch, als in Deutschland, weshalb z. B. die Aushebung zur Beväring erst nach vollendetem 20. Lebensjahre stattfindet. Um so mehr muß die auffällige Zunahme der noch im Alter von weniger als 20 Jahren stehenden Mannschaft als ein die Kriegstüchtigkeit des Heeres, namentlich der Artillerie, beeinträchtigendes Moment bezeichnet werden.

Die einzelnen Truppentheile des Heeres zeigen erhebliche Abweichungen in Bezug auf das Alter der Mannschaft, wie die auf den Friedensstand des Heeres im Jahre 1875 bezügliche Tabelle 8 näher erkennen läßt. Die noch nicht volle 20 Jahre alte Mannschaft ist in allen Waffengattungen freiwillig, d. h. durch Werbung, und größtentheils den Värfvade-Truppen zugeführt worden, wie die umstehende Uebersicht des Durchschnittsalters aller Mannschaften zeigt.

Die Värfvade-Truppen werden bestimmungsmäßig durch Werbung von 17 bis 30 Jahre alten Mannschaften, die Stammmannschaft der Indelta-Truppen durch Werbung 17 bis 25 Jahre alter Mannschaft ergänzt.

Artillerie- und Genietruppen werden nur durch Werbung ergänzt.

Es geht hieraus hervor, daß die erwähnte Vermehrung der noch nicht volle 20 Jahre alten Mannschaft die Värfvade-Truppen, die Zunahme der bereits über 40 Jahre alten Mannschaft vorzugsweise die Indelta-Truppen betrifft. Die folgende, auf das Jahr 1875 bezügliche Uebersicht läßt dies noch näher erkennen und giebt zugleich ein Bild von den großen Verschiedenheiten, welche in Betreff des Alters der Mannschaft in den einzelnen Waffengattungen bestehen.

Tabelle 7.

Waffengattung nach Art des Ersatzes.	Durchschnittliches Lebensalter der Mannschaft				
	1841.	1850.	1860.	1870.	1875.
Das Heer überhaupt	32.8	31.8	33.8	33.7	32.7
Alle Värfvade-Truppen	28.4	27.9	28.8	28.2	26.3
Alle Indelta-Truppen	33.9	32.9	35.2	35.1	34.7
Infanterie überhaupt	33.6	32.4	34.6	34.5	34.1
Värfvade-Infanterie	29.5	28.8	29.3	28.1	27.2
Indelta-Infanterie	34.1	32.8	35.4	35.2	35.0
Kavallerie überhaupt	31.7	32.1	32.5	33.3	31.6
Värfvade-Kavallerie	27.4	27.7	28.3	28.2	26.4
Indelta-Kavallerie	33.0	33.4	33.8	34.8	33.3
Artillerie überhaupt	27.8	27.1	28.6	27.8	25.3
Genietruppe	—	—	—	—	23.9

4. Friedensstärke und Altersverhältnisse der Mannschaften, 1875.

Tabelle 8.

Waffengattung.	Zahl der Mannschaft.	Durchschnittliches Alter in Jahren	Zahl der Mannschaften im Alter von Jahren: unter 20	20 bis 25	25 bis 30	30 bis 35	35 bis 40	40 bis 45	45 bis 50	50 bis 55	55 bis 60	60 bis 65
Das ganze Heer .	27853	32.7	1112	5848	5487	4236	3219	3143	2761	1770	261	16
Infanterie . . .	21183	34.1	462	3652	4091	3449	2648	2632	2423	1584	231	11
Kavallerie. . . .	4083	31.6	229	1065	843	565	411	416	333	186	30	7
Artillerie	2054	25.3	343	881	404	183	144	94	5	—	—	—
Genietruppe . . .	533	23.9	78	250	149	39	16	1	—	—	—	—

5. Zahl der vorhandenen und der zur Erreichung der vollen Kriegsstärke erforderlichen felddienstfähigen Mannschaft.

Begrenzt man das für den Felddienst geeignete Alter bei der Mannschaft auf 40 Jahre, so sind nur die Genietruppe, die 3 Artillerieregimenter, 2 Kavallerieregimenter (Leibgarde zu Pferd und Husarenregiment König Karl XV.) und 3 Truppentheile der Infanterie (Svea-Leibgarde, zweite Leibgarde und Vermlands Feldjäger-Korps) fast ganz aus felddienstfähigen, großentheils aber noch sehr jungen Mannschaften zusammengesetzt, während die übrigen Infanterie- und Kavallerieregimenter zahlreiche Elemente im Mannschaftsstande enthalten, welche in Rücksicht auf ihr Alter nur noch für garnisondienstfähig erachtet werden können. Es ist dies ein die Schlagfertigkeit des schwedischen Heeres in hohem Maaße beeinträchtigendes Moment, welches vorzugsweise die von der Regierung wiederholt, bisher allerdings erfolglos, unternommene Reorganisation der auf gegenwärtig veralteten Grundlagen beruhenden Wehrverfassung im Interesse von Schwedens Wehrkraft für dringlich geboten erscheinen lassen muß.

Nach den gelegentlich der Wiener Weltausstellung 1873 von E. Sidenbladh veröffentlichten „Statistischen Mittheilungen über Schweden" ergänzen sich die geworbenen (Värfvade-)Truppen aus Freiwilligen, welche meist mit der Verpflichtung zu sechsjähriger Dienstzeit eintreten, während die angesiedelten (Indelta-)Truppen nach ihrer ersten Ausbildung beurlaubt werden, jedoch so lange dienstpflichtig bleiben, als sie dazu geeignet erscheinen. Daß hierbei kein strenger Maaßstab zur Anwendung kommt, geht aus dem hohen Alter einer großen Zahl der Mannschaften nach Ausweis von Tabelle 8 zweifellos hervor.

Außer den vorgenannten Truppen besteht noch eine aus allgemeiner Wehrpflicht hervorgehende, aber nur ganz oberflächlich ausgebildete Landwehr (Beväring), welche nach Bedarf behufs Erreichung der planmäßigen Kriegsstärke der eigentlichen Feldtruppen im Kriegsfall herangezogen werden soll. Diese Landwehr umfaßt die gesammte dienstfähige männliche Bevölkerung vom 21. bis zum 25. Lebensjahre und wäre daher, soweit nur das Lebensalter in Betracht gezogen wird, durchaus für felddienstfähig zu erachten. Im Fall einer Mobilmachung würde ein großer Theil der vorhandenen, wie bemerkt jedoch nur oberflächlich ausgebildeten, Beväring-Mannschaft zur Verstärkung der Indelta-Truppen herangezogen werden müssen, um die nach Zurücklassung der ältesten Jahrgänge sehr schwachen Regimenter auf die vorgeschriebene Feldstärke zu bringen. Daß auch mit Anrechnung aller in den Listen geführten Mannschaften die Värfvade- und Indelta-Truppen nicht auf volle Kriegsstärke zu bringen sind, geht unter Berücksichtigung von Tabelle 8 aus folgender Uebersicht der etatsmäßigen Kriegsstärke der Bataillone, Schwadronen und Batterien hervor.

Tabelle 9.

Truppenkörper.	Offiziere.	Unteroffiziere.	Spielleute.	Soldaten.		Pferde.		Fahrzeuge.
				Frieden.	Krieg.	Frieden.	Krieg.	
Infanteriebataillon . . .	22	62	20	480	800	—	?	?
Kavallerieschwadron . . .	4	9	3	88	100	—	?	?
Leichte Feldbatterie . . .	7	15	3	90	143	20	134	12
Schwere Feldbatterie . . .	7	16	3	90	168	20	160	4
Reitende Batterie	7	15	3	105	152	26	161	12
Pontonnierkompagnie . .	4	16	2	106	150	20	?	?
Feld-Signalkompagnie . .	4	28	2	94	94	10	?	?
Fußbatterie	7	15	3	63	132	10	88	12
Artillerie-Festungskompagnie	4	7	1	59	60	—	—	—

Nimmt man an, daß die über 40 Jahre alten Mannschaften des Dienststandes bei Eintritt einer Mobilmachung zur Bildung von Stämmen für Besatzungs- und Ersatztruppen Verwendung finden, wie dies voraussichtlich geschehen müßte, so stellt sich der von der Beväring zu entnehmende Bedarf

an zur Erreichung der Kriegsstärke für die Feldtruppen nothwendigen Mannschaften wie folgt:

Tabelle 10.

Feldtruppen.	Mannschaftsstand im Kriege.	Mannschaftsstand Sollstand im Frieden.	Mannschaftsstand Wirklicher Stand 1875.	Bedarf an Kriegsverstärkung (Beväring).	Die Feldtruppen enthalten Prozent unausgebildeter Mannschaften.
48 Infanteriebataillone . . .	42336	26976	14302	28034	66.2
47 Kavallerieschwadronen . . .	5264	4700	3111	2153	40.9
10 leichte Feldbatterien . . .	1610	1080			
12 schwere Feldbatterien . . .	2244	1308	1955	2919	59.9
6 reitende Batterien	1020	738			
3 Pontonnierkompagnien . .	504	372	533	95	15.1
1 Feld-Signalkompagnie . .	124	124			
Summe Feldtruppen	53102	35298	19901	33201	62.5

Die Feldtruppen bestehen mithin zu fast zwei Drittheilen aus unausgebildeter Mannschaft.

Für die Besatzungs- und Ersatztruppen blieben dann die über 40 Jahre alten Mannschaften der Värfvade- bezw. Indelta-Truppen verfügbar, welche durch Einstellung von Beväring-Mannschaft auf die planmäßige Stärke gebracht werden müßten, was keinerlei Schwierigkeit bietet, da hinreichend viel Beväring-Mannschaften zur Verfügung stehen.

Die Besatzungstruppen würden in folgender Weise zusammengesetzt sein, wenn sie auf volle etatsmäßige Stärke gebracht werden:

Tabelle 11.

Besatzungstruppen.	Mannschaftsstand im Kriege.	Mannschaftsstand Stammleute (über 40 Jahre alt.)	Bedarf an Beväring-Mannschaft.	Die Besatzungstruppen enthalten Prozent unausgebildeter Mannschaften.
21 dritte Infanteriebataillone	18522	6881	11641	62.8
9 Kavallerieschwadronen . .	1008	972	36	3.6
2 Fußbatterien	300	99		
6 Festungs-Artilleriekompagn.	408	—	2292	95.8
9 Reservebatterien . . .	1683	—		
Summe Besatzungstruppen	21921	7952	13969	63.7

Nach den Listen betrug im Jahre 1872 die Stärke der Beväring 70520 Mann Infanterie, 3783 Mann Kavallerie und 2611 Mann Artillerie, außerdem wurden in den Listen der Ersatzreserve 8549 Mann Infanterie, 186 Mann Kavallerie und 126 Mann Artillerie geführt. Die freiwilligen Schützenkorps zählten 20635 Mann. Für die lokale Ortsvertheidigung blieben demnach

nach Aufstellung der Feld- und Besatzungstruppen noch 53888 Mann verfügbar und zwar:

	Infanterie.	Kavallerie.	Artillerie.
Beväring	28150	1594	„
Ersatzreserve . . .	8549	186	„
Schützenkorps . . .	15409	„	„
Zusammen .	52108	1780	„

Es würden hierbei nach Verwendung aller verfügbaren Artilleristen 2600 Mann Beväring-Infanterie zur Ergänzung der Besatzungs-, z. Th. sogar für Feld-Artillerie herangezogen werden müssen, falls man nicht vorzöge, von der Aufstellung der Besatzungstruppen der Artillerie gänzlich abzustehen.

6. Durchschnittsgröße der Mannschaft, 1841 bis 1875.

Die in den folgenden Tabellen eingetragenen Größenmaaße bezeichnen schwedische Fuß (= 0.2969 Meter). Seit Anfang des Jahres 1861 wurde das bis dahin allgemein vorgeschriebene Mindestmaaß von 5.417 Fuß für Beväring-Mannschaft nicht mehr gefordert (Königl. Befehl vom 4. Dezember 1860), doch betrug die Durchschnittsgröße der im Jahre 1875 ausexerzirten 23492 Beväring-Rekruten des in das militärpflichtige Alter getretenen Jahrganges dennoch 5.676 Fuß (= 1.685 Meter). Von diesen aus der allgemeinen Wehrpflicht hervorgegangenen Ersatzmannschaften gehörten durchschnittlich von 1000 Mann folgende Anzahl in die einzelnen, bei der Messung unterschiedenen Größenklassen:

Tabelle 12.

Maaß.	Mannschaft.	Maaß.	Mannschaft.	Maaß.	Mannschaft.
4.9 Fuß	0.3	5.5 Fuß	140.1	6.1 Fuß	26.0
5.0 „	1.2	5.6 „	180.0	6.2 „	8.0
5.1 „	3.8	5.7 „	190.7	6.3 „	2.6
5.2 „	13.4	5.8 „	160.4	6.4 „	0.7
5.3 „	35.8	5.9 „	100.9	6.5 „	0.1
5.4 „	77.0	6.0 „	59.0		

Die männliche Bevölkerung Schwedens ist daher durchschnittlich von höherem Wuchse, als die der mitteleuropäischen Länder. Mit höherem Größenmaaße ist im Allgemeinen größere Körperkraft und Brauchbarkeit für den Militärdienst verbunden. Daß dies auch bezüglich der schwedischen Ersatzmannschaft volle Gültigkeit hat, weisen die weiter unten folgenden Tabellen über die Ergebnisse der ärztlichen Untersuchung der Militärdienstpflichtigen nach. Doch pflegt die volle Entwickelung der Körperkraft bei großen Mannschaften erst in späteren Lebensjahren einzutreten, als bei kleineren, und in nordischen Ländern später, als in mittel- bezw. südeuropäischen. Die erste Klasse der Beväring-Mannschaft wird erst nach vollendetem 20. Jahre, und nur für

wenige Wochen, zur Ausbildung einberufen, weshalb anzunehmen bleibt, daß dieselbe in Bezug auf körperliche Dienstbrauchbarkeit den jüngeren Mannschaftsklassen der Värfvade, welche zum Theil noch nicht das 20. Lebensjahr vollendet haben, nicht unerheblich überlegen ist.

Die Durchschnittsgröße der Linientruppen, Värfvade und Indelta, ist in dem Zeitraum vom Jahre 1841 bis zum Jahre 1875 einigen Veränderungen unterworfen gewesen, welche die folgende Uebersicht für die einzelnen Waffengattungen nach Größenklassen in Permille des Mannschaftsstandes nachweist.

Für die Anwerbung ist bei den Värfvade-Truppen als Mindestmaaß die Größe von 1.66 Meter (= 5.6 Fuß), bei den Indelta-Truppen dieselbe Größe vorgeschrieben, doch dürfen die berittenen Truppen Mannschaften, welche noch nicht das 21. Lebensjahr erreicht haben, auch bis zu 1.34 Meter (= 4.5 Fuß) annehmen.

Tabelle 13.

Waffengattung.	Unter 5.5 Fuß					Von 5.5 bis mit 6.0 Fuß					Ueber 6.0 Fuß				
	1841	1850	1860	1870	1875	1841	1850	1860	1870	1875	1841	1850	1860	1870	1875
Infanterie	17.7	11.2	6.6	4.3	9.0	881.2	856.1	854.6	855.3	865.4	101.1	132.7	138.8	140.4	125.6
Kavallerie	30.6	42.8	44.0	30.6	48.9	944.8	940.0	934.4	946.6	930.7	24.6	17.2	21.6	22.8	20.4
Artillerie	9.3	9.0	16.0	16.7	142.3	961.7	949.8	938.6	946 6	827.0	29.0	41.2	45.4	36.7	30.7
Genietruppe	—	—	—	110	278	—	—	—	860	681	—	—	—	30	41
Das Heer	19.8	17.9	15.2	13.4	34.3	900.9	881.8	878.0	881.2	871.1	79.3	100.3	106.8	105.4	94.6
Svea Leibgarde z. F.	—	—	—	—	14	874	889	935	904	914	126	111	65	96	72
Leibgarde zu Pferd	—	7	3	—	33	942	965	956	962	917	58	28	41	38	50

Die Durchschnittsgröße aller Mannschaften der einzelnen Waffengattungen und Ersatzkategorien geht aus folgender Zusammenstellung hervor:

Tabelle 14.

Waffengattung. Ersatzkategorie.	Durchschnittsgröße der Mannschaft in Fuß				
	1841.	1850.	1860.	1870.	1875.
Infanterie	5.84	5.87	5.88	5.85	5.87
Kavallerie	5.76	5.74	5.75	5.75	5.74
Artillerie	5.73	5.76	5.76	5.76	5.72
Genietruppe	—	—	—	5.75	5.68
Das Heer	5.82	5.84	5.85	5.87	5.83
Sämmtliche Värfvade-Truppen	5.76	5.78	5.77	5.76	5.72
„ Indelta-Truppen	5.83	5.85	5.87	5.87	5.86
„ Beväring-Truppen	—	—	—	—	5.68

Innerhalb der letzten 35 Jahre hat hiernach die durchschnittliche Größe eine nicht unbeträchtliche Zunahme erfahren, nur in den letzten Jahren nahm

dieselbe wieder ab, und zwar vorzugsweise bei den geworbenen Truppen und unter diesen zumeist bei den neuerdings reorganisirten und deshalb mehr als gewöhnlich durch neue Anwerbungen verstärkten technischen Truppen. Da die Wärfvade-Truppen, namentlich die Artillerie und Genietruppe, wie vorher gezeigt wurde, auch fast ausschließlich die neuerdings zahlreicher gewordene junge, im Alter noch unter 20 Jahren stehende Mannschaft enthalten, so bestätigen die Ergebnisse der Größenmessung die bereits früher ausgesprochene Vermuthung, daß in letzter Zeit körperlich noch nicht völlig entwickelte Mannschaften angeworben und zur Füllung der durch die Reorganisation der Artillerie und des Geniekorps gegen früher erweiterten Rahmen eingestellt worden sind. Gewiß ist dies nur geschehen, weil es unmöglich war, die erforderliche Anzahl Rekruten unter Aufrechterhaltung aller früherhin gestellten Anforderungen anzuwerben. Wenn man die Detailangaben der Regimenter einer näheren Durchsicht unterzieht, so bemerkt man an den Größenmaßen der Elitetruppen, daß bei der Infanterie und Artillerie offenbar auch in Schweden auf den Besitz großer Mannschaft Werth gelegt wird, während die Kavallerie zum weitaus überwiegenden Theile aus mittelgroßen Mannschaften besteht und außerdem im Verhältniß zu den anderen Waffen viel kleine Leute enthält. In der Infanterie kommen (1875) Mannschaften unter 5.6 Fuß fast gar nicht vor, denn von den 126 dieser Größenklasse angehörigen Infanteristen stehen 33 bei den beiden Leibgarde-Regimentern und 76 bei Vermlands Feldjäger-Korps. Dagegen sind über 6 Fuß hohe Mannschaften in allen Infanterietruppen sehr zahlreich vertreten, namentlich im Leibgrenadierkorps, beiden Leibgrenadier-Regimentern, Smålands Grenadierbataillon, Uplands-, Södermanlands-, Kronobergs-, Westgöta-Thal-, Kalmare- und Nord-Skånska-Regiment. Die beiden Leibgarde-Regimenter sind in Folge vieler jungen Mannschaft in der Durchschnittsgröße gegen die vorgenannten Truppen zurückgeblieben. Am kleinsten ist die Mannschaft der Genietruppe, von Vermlands Feldjäger-Korps, Skånska Husaren- und Wendes Artillerie-Regiment, nämlich durchschnittlich 5.68 bezw. 5.69, 5.70 und 5.70 Fuß.

Die durchschnittlich größten Regimenter bezüglich des Maaßes der Mannschaft sind Smålands Grenadierbataillon (6.02), Jönköpings-Regiment (5.99 Fuß), Kronobergs-Regiment (5.98 Fuß), Leibgrenadier-Korps und Kalmare-Regiment (5.94 Fuß), 2. Leibgrenadier-Regiment (5.93 Fuß), Nord-Skånska Infanterie-Regiment (5.91 Fuß), 1. Leibgrenadier-, Uplands-, Skaraborgs-, Vermlands-Regiment und Norrbottens Feldjäger-Korps (sämmtlich 5.90 Fuß).

Unter den Kavallerie-Regimentern treten das Leibdragoner-Korps (5.80 Fuß) und Skånska Dragoner-Regiment durch die Größe ihrer Mannschaft hervor, bei der Artillerie ebenso das Göta Artillerie-Regiment (5.76 Fuß).

7. Ergebnisse der ärztlichen Untersuchung der für die Beväring in den Jahren 1874 und 1875 Dienstpflichtigen.

Im Jahre 1874 kam die Geburtsklasse des Jahres 1853, im Jahre 1875 der Jahrgang 1854, außerdem in beiden Fällen die aus den 4 vorhergegangenen Jahren Geborenen, welche vorher noch nicht vor der Aushebungskommission erschienen waren, zur Musterung.

Wir betrachten zunächst die Ergebnisse der ärztlichen Untersuchung des in das dienstpflichtige Alter getretenen Jahrgangs.

	1874.	1875.	
a. Die Zahl der Untersuchten betrug . .	28393	30487	Mann,
hiervon waren diensttauglich	21629	23429	„
es wurden ausgemustert	6764	7058	„
b. Außerdem enthielten die Listen noch . .	6569	8117	„
hiervon waren verstorben oder krank .	357	236	„
es fehlten aus anderen Ursachen . . .	6212	7881	„
c. Der Jahrgang zählte nach den Listen .	34962	38604	„

Von der gesammten zur Musterung erschienenen Mannschaft wurden mithin im Jahre 1874 76.17 Prozent, im Jahre 1875 76.85 Prozent für tauglich zum Militärdienste erklärt, ein Verhältniß, welches für sehr günstig erachtet werden muß, selbst wenn man annimmt, daß seitens der untersuchenden Aerzte bezüglich der Tauglichkeit für den Militärdienst in zweifelhaften Fällen meist bejahend entschieden wurde, weil die für tauglich Erklärten in der Beväring während des Friedens nur für wenige Wochen zum Dienste einberufen und damit ihrer sonstigen Berufsthätigkeit entzogen werden. (Im Deutschen Reiche sind ungefähr 47½ Prozent, in Frankreich 49 Prozent aller untersuchten Mannschaften dienstbrauchbar).

In den einzelnen Ersatzbezirken stellt sich die Prozentzahl der von den untersuchten Mannschaften des jüngsten Jahrgangs Militär-Diensttauglichen einigermaßen verschieden und schwankt für ganze Läne 1874 zwischen 64.95 und 89.63, 1875 zwischen 67.24 und 91.76 Prozent, wie aus Tabelle 15 zu ersehen ist.

Die ärztliche Untersuchung der aus dem zweiten bis einschließlich fünften früheren Jahrgange Stellungspflichtigen lieferte in beiden Beobachtungsjahren fast ebenso günstige Ergebnisse, als vorstehend bezüglich der jüngsten Altersklasse mitgetheilt worden sind. Die statistischen Tabellen ergeben u. a. folgende Zahlenwerthe für diese älteren Ersatzklassen:

	1874.	1875.	
a. Die Zahl der Untersuchten betrug . .	2248	2491	Mann,
hiervon waren diensttauglich	1657	1839	„
es wurden ausgemustert	591	652	„

	1874.	1875.	
b. Außerdem enthielten die Listen noch . .	9768	9075	Mann,
hiervon waren verstorben oder krank . .	76	49	"
es fehlten aus anderen Ursachen . . .	9692	9026	"
c. Die vier Jahresklassen zählten überhaupt	12016	11566	"

Die vorstehend mitgetheilten Zahlen beziehen sich auf die nachträglich gemusterten Mannschaften der Restantenlisten, woraus sich die hohe Zahl der dauernd unermittelt Gebliebenen erklärt.

Von den zur Musterung Erschienenen der vier älteren Jahrgänge wurden hiernach 1874 73.70 Prozent und 1875 73.73 Prozent tauglich für den Militärdienst befunden. Da in beiden Beobachtungsjahren nur ungefähr der vierte Theil der nach den Listen aus den 4 älteren Geburtsklassen Stellungspflichtigen gemustert worden ist, so darf angenommen werden, daß durchschnittlich gegen drei Viertheile der bei der Musterung des jüngsten Jahres fehlenden und als abwesend in den Listen geführten Mannschaft dem Dienste in der Beväring dauernd entzogen bleiben, was größtentheils auf die bis in die jüngste Zeit beständig zunehmende Auswanderung junger Männer zurückzuführen ist. Der hierdurch verursachte Ausfall Wehrpflichtiger würde nach Vorstehendem für die Geburtsklasse 1853 auf pr. pr. 4600 Mann, für die Geburtsklasse 1854 auf 5900 Mann zu schätzen sein, d. h. auf 13.1 bezw. 15.3 Prozent der listenmäßigen Stärke des ganzen Jahrgangs.

Die Schwankungen bezüglich der Prozentzahl an diensttauglicher Mannschaft sind für die einzelnen Läne in der folgenden Tabelle für beide Beobachtungsjahre ersichtlich gemacht. Die Zahlen beziehen sich auf die Zahl der zur Musterung Erschienenen.

Tabelle 15.

Län.	Jüngster Jahrgang		2. bis 4. Jahrgang		Län.	Jüngster Jahrgang		2. bis 4. Jahrgang	
	1874	1875	1874	1875		1874	1875	1874	1875
Kalmar	87.65	91.76	80.70	81.82	Kristianstadt . . .	73.71	76.39	67.67	67.57
Jemtland	82.34	89.32	79.36	80.56	Kronoberg . . .	69.03	75.79	67.50	76.74
Stadt Stockholm .	89.63	84.86	73.28	70.00	Elfsborg	76.10	74.38	72.41	70.17
Vermland	82.36	81.85	74.12	81.45	Jönköping . . .	74.80	73.31	80.00	73.58
Stockholm Län . .	75.29	81.21	63.33	78.69	Kopparberg . . .	75.38	72.99	81.91	71.93
Oerebro	78.09	80.68	76.51	73.77	Linköping	71.00	72.73	63.28	76.09
Vester-Norrland . .	79.73	79.50	80.95	79.81	Blekinge	66.19	70.95	72.59	79.67
Malmöhus . . .	71.13	77.88	71.79	74.59	Södermanland . .	72.19	70.68	72.06	67.50
Vesterbotten . . .	69.17	77.38	80.95	77.89	Gefleborg	73.98	70.45	68.35	70.53
Göteborg u. Bohus	72.86	77.32	61.38	68.67	Vestmanland . . .	79.05	70.07	62.50	65.96
Skaraborg . . .	80.01	76.84	88.31	70.59	Halland	73.47	68.54	63.58	82.14
Norrbotten . . .	76.65	76.45	73.07	80.56	Upsala	64.95	67.24	63.63	37.31

Wenngleich im Ganzen nur ein verhältnißmäßig geringer Theil, nämlich nahezu ein Viertel der untersuchten Mannschaften, wegen Krankheit oder Gebrechen ausgemustert wird, so veranlassen doch einige Krankheitsgruppen in Schweden auffallend viele Zurückstellungen. Die folgende Tabelle giebt eine

Uebersicht der Vertheilung sämmtlicher Ausgemusterter nach Krankheitsgruppen, und zwar per Mille Zurückgestellter aus der jüngsten, bezw. der 2. bis 5. Altersklasse.

Tabelle 16. Krankheitsgruppen und Gebrechen.	Unter 1000 Ausgemusterten des jüngsten Jahrgangs		des 2. bis 4. Jahrgangs	
	1874.	1875.	1874.	1875.
Geisteskrankheiten aller Art	30.0	33.7	37.2	30.7
Krämpfe, Rheumatismus	18.9	21.7	20.3	4.6
Lähmung und Körperschwäche	7.8	9.4	6.7	4.6
Augenkrankheiten	69.9	74.1	62.6	53.3
Taubstummheit	12.2	9.6	3.3	3.1
Taubheit, Gehörkrankheiten	49.6	51.4	30.4	30.7
Krankheiten des Mundes und Gaumens	2.9	4.4	1.6	3.1
Lungenschwindsucht	26.7	33.3	28.7	66.0
Andere Krankheiten der Athmungsorgane	44.6	36.4	86.2	53.7
Herzkrankheiten	53.5	70.1	89.6	81.3
Krankheiten der Blutgefäße	26.0	25.1	18.6	26.1
Magen- und Darmkrankheiten	9.3	10.2	13.5	10.8
Leber- und Milzkrankheiten	0.2	—	1.6	—
Bruchschäden aller Art	54.2	65.9	42.3	76.7
Krankheiten der Geschlechtsorgane	6.5	9.1	13.3	10.7
Krankheiten des Muskelsystems	8.4	0.3	16.9	—
Steifheit und Verstümmelung von Gliedern	52.1	51.7	45.6	64.4
Gelenkkrankheiten	34.1	43.5	28.7	55.2
Sonstige Krankheiten der Arme und Beine	117.8	120.8	170.8	153.9
Geschwüre und Wunden	52.6	43.8	49.0	59.8
Syphilis	0.2	0.7	0.0	—
Krätze	6.9	7.7	6.7	7.7
Zwergwuchs und allgemeine Schwächlichkeit	199.4	163.5	154.0	119.6
Mißbildung einzelner Körpertheile	116.6	113.6	69.2	70.6
Sonstige Ursachen	—	—	—	—

Charakteristisch ist die hohe Zahl der wegen Geisteskrankheiten, Augenkrankheiten, Taubstummheit, Taubheit und Gehörkrankheiten überhaupt, Steifheit oder Verstümmelung von Gliedern, Zwergwuchs oder Mißbildung einzelner Körpertheile Ausgemusterten, deren hoher Betrag nur aus der nordischen Lage des Landes und den von dieser bedingten klimatischen Einflüssen wird erklärt werden müssen.

Es ist durch die Ergebnisse der allgemeinen statistischen Erhebungen, insbesondere der Volkszählungen, längst erwiesen, daß unter der Bevölkerung der nordischen Länder Blinde, Taubstumme oder Blödsinnige viel häufiger vorkommen, als in den mittel- bezw. südeuropäischen Ländern. Die Zahl der mit vorgenannten Gebrechen seit ihrer Geburt Behafteten ist ebenfalls im Norden verhältnißmäßig größer als im Süden, und in noch weit höherem Maaße gilt dies von der Zahl derjenigen Personen, welche von jenen Gebrechen erst in späteren Lebensperioden befallen werden. Im Alter von 21 Jahren werden nach den Ergebnissen des Ersatzgeschäftes vom Tausend der untersuchten Mannschaft durchschnittlich ungefähr 13 Mann wegen jener drei

Gebrechen ausgemustert, nämlich 8 Blödsinnige, 2.6 Taubstumme und, nach Analogie anderer Erhebungen, wahrscheinlich ebenfalls 2.6 auf beiden Augen Blinde.

Aus der französischen Rekrutirungsstatistik ist bekannt, daß die Zahl der Einäugigen sowie der auf ein Ohr Tauben doppelt so groß ist, als die Zahl der Blinden und Tauben, auch sind die Tauben fast immer Taubstumme. Hiernach wäre die Zahl der Einäugigen sowie die der einseitig Tauben auf je 5.2 vom Tausend zu schätzen. Die schwedische Ersatzstatistik weist für Einäugige und sonstige Augenkranke nach Abzug der Blinden einen Ausfall von 15.4, für Gehörkranke nach Abzug der Taubstummen einen Ausfall von 12.6 vom Tausend der Untersuchten nach, was mit anderweitigen Beobachtungen in Einklang steht und den Beweis dafür liefert, wie schädlich nordisches Klima auf die zarteren Organe des Menschen einwirkt.

Charakteristisch für den hohen Norden sind ferner die zahlreichen Fälle von allgemeiner Verkrüppelung (Zwergwuchs) oder unvollständiger Entwickelung bezw. Mißbildung einzelner Körpertheile, doch scheint das häufige Vorkommen von Zwergwuchs von lokalen Besonderheiten bedingt zu sein. Namentlich in Jönköpings-Län fanden in beiden Beobachtungsjahren sehr viele Zurückstellungen wegen Zwergwuchs statt (17%), demnächst in Vesterbotten (16%), in Upsala (13%), in Oestergötland, in Göteborg und Bohus (8%), in Skaraborg und Kopparberg (6—7%), u. s. w.

8. Schulbildung der Beväring-Ersatzmannschaften.

Die Prüfung der Ersatzmannschaft bezüglich ihrer Schulbildung wird gelegentlich der erstmaligen Einberufung zum Dienst bei den Linienregimentern nach gleichmäßigen Grundsätzen vorgenommen. Dieselbe erstreckt sich auf Lesen und Schreiben, doch findet die Prüfung in diesen Lehrgegenständen getrennt statt. Die Gesammtzahl der Geprüften wird in 3 Gruppen getheilt, wobei „gute Fertigkeit", „einige Geübtheit" und „Unkenntniß" unterschieden werden. Zum richtigen Verständniß der weiter mitgetheilten Zahlen mag hierzu bemerkt werden, daß man diejenigen, welche lediglich ihren Namen zu schreiben vermögen, bei der Schreibeprüfung in die Kategorie „Unkenntniß" rechnet. Es geht dies daraus hervor, daß nach anderwärts durch viele Erhebungen festgestellter Erfahrung die Zahl der überhaupt des Schreibens einigermaßen Kundigen stets größer ist, als die des Lesens einigermaßen Kundigen, wenn man bei der Schreibprüfung diejenigen Personen, welche nur ihren Namen zu schreiben wissen, zu den Schreibkundigen zählt, während in Schweden im Jahre

1874 85.4 % Schreib- gegen 98.1 % Lesekundige, und

1875 89.0 % Schreib- gegen 99.0 % Lesekundige nach den Prüfungsergebnissen der Ersatzmannschaft ermittelt wurden. Namentlich beim Vergleich mit Nachrichten über die Elementar-Schulbildung der Ersatzmann-

schaft anderer Heere wird dieser Umstand nicht unbeachtet bleiben dürfen. Die schwedischen Ergebnisse sind nicht ungünstig.

Die schwedischen Veröffentlichungen über die Schulbildung der Beväring-Rekruten enthalten die Prüfungsergebnisse der bei jedem Regiment oder Korps der Linientruppen zur Ausbildung eingestellten Mannschaften. Es stellen sich hierbei auffällig große Schwankungen innerhalb der einzelnen Regimenter heraus, welche der schwedischen Verwaltung gewiß nützliche Auskunft über die bezüglich des dauernden Erwerbs der in der Volksschule gewonnenen Kenntnisse in den einzelnen Landestheilen bestehenden Verschiedenheiten gewähren, wie solche bis jetzt für Preußen mangels geeigneter Unterlagen nicht gegeben werden könnte.

Die folgende Tabelle 17 giebt eine Uebersicht der innerhalb der Waffengattungen in den beiden letzten Jahren gelegentlich der Rekrutenprüfung ermittelten Ergebnisse.

Tabelle 17. Waffengattung.	Jahr.	Prüfung im Lesen: Zahl der Geprüften.	Prüfung im Lesen: von 100 Geprüften besaßen – Fertigkeit im Lesen: gute	einige	keine	Prüfung im Schreiben: Zahl der Geprüften.	Prüfung im Schreiben: von 100 Geprüften besaßen – Fertigkeit im Schreiben: gute	einige	keine
Infanterie. . . .	1874	20111	48.5	49.6	1.9	20732	23.8	61.6	14.6
"	1875	23642	51.8	47.3	0.9	23642	26.0	62.9	11.1
Kavallerie	1874	584	63.8	35.4	0.8	778	22.8	65.3	11.9
"	1875	742	63.2	34.9	1.9	791	38.3	56.6	5.1
Artillerie	1874	592	65.3	32.9	1.8	592	29.1	53.0	17.9
"	1875	789	63.5	34.6	1.9	789	32.7	53.7	13.6
Ganzer Ersatz . .	1874	21287	49.4	48.7	1.9	22102	23.9	61.5	14.6
" . . .	1875	25173	52.4	46.6	1.0	25222	26.6	62.4	11.0

Der Unterschied in der Zahl der im Lesen bezw. im Schreiben Geprüften wurde dadurch veranlaßt, daß bei einigen Regimentern nur die Schreibprüfung stattfand; nicht aber durch Ausscheiden der in der ersten Prüfung als ununterrichtet Ermittelten oder andere, das Prüfungsergebniß beeinflussende Veränderuugen.

9. Disziplinarische und gerichtliche Bestrafungen im schwedischen Heere in den Jahren 1864 bis 1873.

Die über die Bestrafungen im Heere aus dem Zeitraume 1864—1873 vorliegenden Nachrichten sind nach Form und Inhalt nicht vollständig vergleichsfähig, da seit Beginn des Jahres 1869 in Schweden ein neues Militair-Strafgesetz, verbunden mit Disziplinarordnung und neuen Vorschriften über Zusammensetzung und Verfahren der Militärgerichte, in Geltung getreten ist. Der vorgedachte Zeitpunkt scheidet den ganzen Beobachtungs-Zeitraum in zwei Perioden von gleicher Dauer, für welche ein in sich ver-

gleichsfähiges Material vorhanden ist. Die folgenden drei Tabellen geben für jede dieser Perioden eine Uebersicht der hauptsächlichsten Daten über Bestrafungen im Heere.

Für beide Perioden konnten die Bestrafungen der Värfvade-Truppen, von denen der Indelta-Truppen unterschieden werden, dagegen war die Trennung der Disziplinarstrafen von den durch Erkenntniß der Militärgerichte verhängten Bestrafungen nur für den letzten Zeitabschnitt (1869 bis 1873) möglich. Die Zahlenangaben sind einem im Kongl. Krigsvetenskaps-Akademiens Handlingar och Tidskrift, August 1875, abgedruckten Jahresberichte des General-Kriegskommissars Varenius „Ueber Veränderungen in der Kriegsverwaltung, dem Militär-Gerichtswesen und Lazarethwesen" entnommen.

Wenngleich dieser Bericht nicht im amtlichen, sondern im allgemein-wissenschaftlichen Theile der Zeitschrift veröffentlicht wurde, läßt sich bei der Stellung des Verfassers doch erwarten, daß alle positiven Angaben unter kritischer Benutzung amtlicher Unterlagen zusammengestellt wurden, weshalb dieselben genügende Sicherheit bieten, um hier auch unkontrolirt als Quelle zu dienen.

Bestrafungen nach der älteren Gesetzgebung, 1864 bis 1868.

Tabelle 18.

Strafen.	Värfvade-Truppen						Indelta-Truppen					
	Im Jahre					Ueberhaupt.	Im Jahre					Ueberhaupt.
	1864	1865	1866	1867	1868		1864	1865	1866	1867	1868	
Wachtarrest . . .	1052	967	1021	825	810	4675	221	371	355	268	216	1431
Dunkelarrest . . .	819	778	799	580	525	3501	65	93	126	59	46	389
Arrest bei Wasser und Brot	848	878	873	705	781	4085	18	27	49	26	15	135
Körperl. Züchtigung	112	78	50	20	30	290	23	16	10	3	—	52
Degradation zum Gemeinen . . .	28	29	28	36	26	147	1	3	9	2	2	17
Ausstoßung aus dem Heere. . . .	14	13	12	3	10	52	1	—	2	—	8	11
Sonstige Strafen .	3	—	8	2	15	28	12	19	30	24	40	125
Summe aller Bestrafungen . .	2876	2743	2791	2171	2197	12778	341	529	581	382	327	2160

Disziplinarbestrafungen nach der neueren Gesetzgebung, 1869 bis 1873.

Tabelle 19.

Disziplinarstrafen.	Värfvade-Truppen						Indelta-Truppen					
	Im Jahre					Ueberhaupt.	Im Jahre					Ueberhaupt.
	1869	1870	1871	1872	1873		1869	1870	1871	1872	1873	
Gelinder Arrest . .	840	707	792	837	735	3911	291	338	424	336	352	1741
Mittelarrest . . .	810	910	944	998	1394	5056	70	110	131	136	155	602
Strenger Arrest. .	526	465	596	700	722	3009	25	45	54	51	75	250
Sonstige Strafen .	191	251	215	338	327	1322	19	27	30	28	32	136
Summe aller Bestrafungen . .	2367	2333	2547	2873	3178	13299	405	520	639	551	614	2729

Gerichtliche Bestrafungen nach der neueren Gesetzgebung, 1869 bis 1873.

Tabelle 20. Gerichtliche Strafen.	Wärfvade-Truppen						Indelta-Truppen					
	Im Jahre					Ueberhaupt.	Im Jahre					Ueberhaupt.
	1869	1870	1871	1872	1873		1869	1870	1871	1872	1873	
Gefängniß . . .	4	2	4	4	1	15	4	3	1	11	9	28
Gefängniß bei Wasser und Brot . .	67	58	75	115	100	415	12	19	24	14	15	84
Dunkelhaft . . .	23	46	41	50	99	259	7	7	8	3	7	32
Strafarbeit . . .	1	1	5	2	6	15	4	5	4	2	4	19
Geldbuße . . .	1	2	—	—	—	3	18	16	8	33	11	86
Wachtarrest . . .	3	1	1	—	1	6	5	1	2	—	1	9
Summe aller Bestrafungen . .	99	110	126	171	207	713	50	51	47	63	47	258

Die Zahl der Bestrafungen nahm in den letzten fünf Jahren der Geltungszeit der älteren Gesetzgebung etwas ab, stieg dagegen in den ersten fünf Beobachtungsjahren nach Einführung des neuen Militär-Strafgesetzes.

Es wurden durchschnittlich und jährlich bestraft

in der Zeit von 1864—1868: 2556 Mann Wärfvade und 432 Mann Indelta,
" " " " 1869—1873: 2802 " " " 597 " "

Die neuere Gesetzgebung straft demnach häufiger, als bei der älteren der Fall war.

Der Mannschaftsstand des schwedischen Heeres ist, wie vorher erläutert wurde, seit langer Zeit fast unverändert geblieben und beträgt durchschnittlich 6100 Mann Wärfvade- und 26800 Mann Indelta-Truppen nach dem Sollstand, oder (1875) 5178 Mann Wärfvade- und 22675 Mann Indelta-Truppen nach der wirklich vorhandenen Stärke.

Die Wärfvade-Truppen sind das ganze Jahr hindurch im Dienst, die Indelta-Truppen hingegen jährlich nur während 3 bis 6 Wochen zur Uebung berufen. Rechnet man die durchschnittliche Uebungsdauer der Indelta-Truppen zu 0.066 und die der Wärfvade-Truppen zu 1.0, so stellt sich die Zahl der auf 1000 Mann durchschnittlich im Laufe eines vollen Dienstjahres entfallenden Strafen bei Wärfvade- bezw. Indelta-Truppen:

	Wärfvade.	Indelta.
für die Zeit von 1864 bis 1868 auf:	493	287
" " " " 1869 bis 1873 " :	541	395

In der schwedischen Armee erfordert, wie hieraus hervorgeht, die Aufrechterhaltung der militärischen Zucht bei den ununterbrochen während 6 und mehr Jahren im Dienste verbleibenden Mannschaften der Wärfvade-Truppen weit häufiger die Anwendung von Strafen, als dies bei den Indelta-Truppen

der Fall ist, wie dies in gleicher Weise bezüglich der altgedienten geworbenen Stellvertreter im französischen und belgischen Heere beobachtet worden ist.

Nur bei Truppen, deren Ersatz durchweg aus der allgemeinen Wehrpflicht hervorgeht, genügen wenige und verhältnißmäßig gelinde Strafen zur Aufrechterhaltung der Disziplin.

A. Frhr. von Fircks.

Die preußischen Kriegsberichte der beiden schlesischen Kriege.

Herausgegeben von

Joh. Gust. Droysen.

Nachdruck verboten. Uebersetzungsrecht vorbehalten. Die Redaktion.

Vorbemerkung.

Seit dem Abdruck der lettres d'un officier prussien (Beiheft IX. 1876) haben sich einige weitere Notizen zu denselben gefunden, die dem Herausgeber bemerkenswerth genug scheinen, um dieselben der Fortsetzung dieser Publikation vorauszuschicken.

Von den dort mitgetheilten Kriegsberichten sind mehrere nur in Abschriften erhalten, die die Anmerkungen als „Handschriftlich von Schreibers Hand" bezeichneten, gelegentlich mit der Angabe, daß an mehreren von ihnen desselben Schreibers Hand zu erkennen sei. Bei weiteren Nachforschungen, die namentlich Dr. Koser bei der Bearbeitung der preußischen Staatsschriften dieser Kriegsjahre zu machen veranlaßt war, hat sich feststellen lassen, daß die gleiche Hand dieser Abschriften die Fredersdorfs, des Geheimen Secretärs des Königs, ist, wodurch die Vermuthung, daß diese Schriftstücke unmittelbar von dem Cabinet des Königs ausgegangen sind, ihre volle Bestätigung erhält. Es sind die Stücke I. II. III. IV. PS. zu VIII. XVIII. XIX.

Eine zweite Bemerkung betrifft die Stücke XX. XXI. XXII. Es ist in dem einleitenden Aufsatz „Kriegsberichte Friedrichs des Großen aus den beiden schlesischen Kriegen" (Beiheft IX. 1876, p. 12) bemerkt worden, daß der Bericht (XXII.): Chrudim, 1. Mai 1742 von dem Flügeladjutanten Obrist v. Borcke geschrieben und von dem Könige durchcorrigirt sein müsse. Seit Kurzem sind in das Geh. Staats-Archiv aus dem Familienarchiv der Grafen v. Borcke unter anderen Papieren die angeführten drei Lettres d'un officier prussien gekommen; es sind die originalen Concepte von des Obristen v. Borcke's Hand, mit zahlreichen eigenhändigen Correcturen des Königs.

Es muß einem neuen Abdruck der Kriegsberichte vorbehalten bleiben, die zum Theil sehr charakteristischen Verbesserungen des Königs aufzuführen. Hier genüge es zu bemerken, daß in XX. alinea 3 gleich im Anfang (p. 353) der König eingeschaltet hat: S. M. pour rapprocher des troupes vers Brunn ayant donné ordre au bataillon du R. de Maurice en quartier à Caub et au régiment de Sydow en quartier à Dirnholtz de prendre les postes de Tracht et Luntenburg, woraus das verkehrte au bataillon du Prince Maurice, das aus unkundiger Abschrift in die gedruckten Texte übergegangen ist, beseitigt wird. Es mag noch bemerkt werden, daß die Vermuthung, die Schlußworte von XXII seien nicht von Borcke sondern von Friedrich II. selbst, sich bestätigt hat; der König hat den Satz: L'on est bien malheureux lorsqu'on n'a des ressources que dans les mensonges u. s. w. eigenhändig hinzugefügt.

Aus dem zweiten schlesischen Kriege 1744—45.

Dem erregteren Verlauf des zweiten schlesischen Krieges entsprechend sind die officiellen Berichte über denselben eingehender, von größerer Mannigfaltigkeit des Tons, von bedeutenderem Inhalt.

Da die Berichte aus diesem Kriege mehrfach noch weitere Erläuterungen fordern als in der Untersuchung über ihren Ursprung gegeben worden sind, so scheint es angemessen, dieselben nach den Abschnitten, in denen dieser wechselvolle Krieg verläuft, zusammenzufassen und für die Berichte jedes dieser Abschnitte die nöthigen Bemerkungen vorauszuschicken.

A. Der Krieg in Böhmen 1744.

Friedrich II. unternahm den Feldzug nach Böhmen nach einem mit dem französischen Hofe und dem Kaiser verabredeten Kriegsplan, der ein rasches und glänzendes Ergebniß zu verbürgen schien.

Daß die Königin von Ungarn den Kaiser, aller Friedensbemühungen, aller Mahnungen Friedrichs II. und anderer Reichsfürsten ungeachtet, aus seinen Erblanden vertrieben hatte, ihn in Frankfurt so gut wie eingeschlossen hielt, seine Truppen über den Rhein und auf französisches Gebiet sich zurückzuziehen zwang, war der formale Rechtsgrund für Friedrich II., die Waffen von Neuem zu ergreifen. Es geschah in der Form, daß er mit andern Reichsfürsten eine Union zur Vertheidigung des Reichsoberhauptes und zum Schutz der Reichsverfassung schloß; er ließ die Hälfte seines Heeres unter der Bezeichnung einer „Kaiserlichen Auxiliararmee" ins Feld rücken. Es geschah in der Zeit, wo die meisten oder doch die besten Truppen der Königin von Ungarn unter der Führung des Prinzen Karl von Lothringen, nach dem glänzend ausgeführten Uebergang über den Rhein, im Elsaß bis in die Nähe von Straßburg und in die Pässe von Zabern vordrangen, während schleunigst den französischen und kaiserlichen Truppen dort von der Armee in Hennegau und in Flandern Verstärkungen zugeführt wurden und Ludwig XV. selbst nach

Metz vorauseilte die Führung zu übernehmen (Anfang August). Der Verabredung gemäß sollte die so verstärkte französische Armee im Elsaß den Prinzen von Lothringen festhalten, bis der preußische Einmarsch nach Böhmen geschehen sei, dann, wenn der Prinz von Lothringen zur Deckung Böhmens zurückeilte, ihm den Uebergang über den Rhein so schwer als möglich machen, ihm bei seinem weitern Rückzug auf den Fersen bleiben, so daß er Batthyany, der mit 20,000 Mann in der Oberpfalz stand, entweder überhaupt nicht oder nur mit den Trümmern seiner Armee erreichte, während die kaiserliche Armee, von Frankreich möglichst verstärkt, rechts die Donau hinab nach Passau eilen sollte, um die Pässe zu gewinnen, die nach Budweiß und der oberen Moldau führen. Friedrich II. selbst gedachte, nach raschem Zuge durch Sachsen, den kaiserliche Requisitorialschreiben an den Hof zu Dresden ihm reichsverfassungsmäßig ermöglichten, sich ohne Zeitverlust Prags Meister zu machen und dann die Moldau aufwärts zu eilen, um Anfang Oktober den Kaiserlichen über Budweiß die Hand bieten zu können.

Er war Anfang September vor Prag, er hatte die Stadt am 5. September zur Uebergabe gezwungen, er stand am 1. Oktober längs der oberen Moldau bis Budweiß hinauf. Er ahnte nicht, daß die Verbündeten im Elsaß den Prinzen von Lothringen ungestört über den Rhein hatten entkommen lassen, daß sie ihn mit jedem Tage mehr Vorsprung gewinnen ließen, daß Ludwig XV. statt ihm zu folgen sich südwärts wandte Freiburg zu belagern, und die kaiserliche Armee unter Seckendorf erst am 2. Oktober Donauwörth erreichte, wo er weitere vierzehn Tage zögerte, um die versprochenen französischen Hilfstruppen zu erwarten; er ahnte nicht, daß einstweilen der Dresdener Hof sich mit dem Wiener verständigt hatte und daß 20,000 Mann Sachsen über Eger im Anmarsch seien, sich mit Batthyany und den etwa 50,000 Mann, mit denen der Prinz von Lothringen am 26. September über Taus nach Böhmen eingerückt war, zu vereinigen.

Der Versuch des Königs, über Moldau-Thein und Wodnian vorstoßend, den Feind, den er von Pilsen her erwartete, zu treffen, mißlang und gab demselben Zeit an die Moldau zwei Märsche weiter stromab zu marschiren, um, den rechten Flügel der preußischen Armee umgehend, sich zwischen diese und Prag zu stellen.

Nur durch einen raschen Rückmarsch über Tabor und bis zur Sassawa rettete der König seine Verbindung mit Prag; aber er erkaufte diese Sicherstellung mit dem Verlust von Budweiß, Frauenburg, Tabor, mit dem Verlust einiger Bataillone, die er in diese festen Plätze gelegt hatte. Ein zweiter Versuch, den Feind bei Marschowitz zu einer Schlacht zu zwingen, scheiterte an der unangreifbaren Stellung der Gegner, die dann sofort an dem linken Flügel der preußischen Armee vorüber nach der Sassawa und weiter nach Kuttenberg und Kollin zu marschirten, die Verbindung der preußischen Armee mit Schlesien bedrohend.

Den weiteren Verlauf dieses Feldzuges ergeben die Berichte über denselben, insonderheit diejenigen, welche nicht gedruckt worden sind.

Es ist in den früheren einleitenden Untersuchungen angeführt worden, daß der König den Geheimrath Duhan de Jandun mit ins Feld genommen hatte, um durch ihn die Kriegsberichte für die Zeitungen schreiben zu lassen; die von dessen Hand geschriebenen, welche noch vorliegen, lassen nicht mit Sicherheit erkennen, ob sie von ihm verfaßt oder nach den Concepten des Königs ausgearbeitet, vielleicht nur ins Reine geschrieben sind. In den vier letzten Stücken dieses Abschnittes würde man auch ohne die originale Handschrift, die von dreien derselben noch vorliegt, die Feder des Königs wiedererkennen.

I.

Lettre d'un officier prussien à un de ses amis.[1])

du camp de Budin en Bohème le 30 d'août 1744.

Monsieur,

Vous avez exigé de moi, quand je pris congé de vous[2]), que je vous fisse le détail de nos opérations. Je vous l'ai promis, et je m'en acquitte. Nous avons traversé la Saxe très-promptement, et en observant un ordre très-rigoureux. Nous avons pris notre premier camp à Peterswalde, l'artillerie qui remonte l'Elbe a été arrêtée dans son chemin, les Autrichiens ayant bouché[3]) le cours de cette rivière par des canots chargés de pierres, qu'ils y ont enfoncés, et en occupant le château de Teschen, qui commande toute cette contrée. L'Elbe a été débouchée, le château pris par le Lieutenant-Colonel Kahlbutz, la garnison, consistant en

---

[1]) Handschriftlich. 1. Das Original von des Königs Hand, ohne Ueberschrift. Mit Bleistift ist von Duhan de Jandun darüber geschrieben: du camp de Budin le 30. d'août 1744.

2. Abschrift von Duhan's Hand mit der Ueberschrift: Lettre d'un officier prussien à un de ses amis, du camp de Budin le 30. d'août 1744.

3. Abschrift von Schreibers Hand, der Podewils die Ueberschrift giebt: Lettre d'un officier prussien de l'armée prussienne auxiliaire de l'Empereur à un de ses amis, du camp de Budin en Bohème le 30. d'août 1744.

Gedruckt in der Haudeschen und Rüdigerschen Zeitung vom 15. Septbr. Ebenda Anzeige des französischen Druckes. — In der Schlesischen Zeitung vom 19. September.

[2]) Der König schrieb à notre congé, darüber ist mit Bleistift von Duhan's Hand geschrieben wie im Text steht.

[3]) Der König hatte gâté geschrieben und corrigirte bouché.

1 capitaine, 2 officiers et 90 hommes[1]), a été faite prisonnière de guerre, et la navigation[2]) poursuivie sans autre empêchement. Le régiment de Hacke a donné la chasse depuis à un corps de Pandoures et les a délogés jusqu'à Toeplitz, de tous leurs points d'appui.

Le Roi a poussé depuis une avant-garde vers Prague, et l'armée l'a suivie jusqu'à Budin, qui est l'endroit, où nous passerons l'Egra. C'est dans ce camp, que le Colonel de Zieten des hussards[3]) nous a mené 40 prisonniers qu'il a faits sur les Autrichiens, tous hussards du régiment de Baronay. L'ennemi a eu 60 hommes de tués, nous avons un homme de mort, un officier et 12 hommes blessés. Le corps du Prince Charles nous a joints hier, demain nous poursuivons notre route et après-demain nous serons à Prague. Dieu merci l'armée est sans malades et sans désertion. Je me réserve à vous faire des détails plus circonstanciés, lorsque les matières mériteront plus votre attention, étant etc.

II.

Lettre d'un officier prussien.[4])

du camp devant Prague le 9 de sept. 1744.

Monsieur,

Pour continuer le détail, que j'ai commencé dans ma précédente, je vous dirai, que nous passâmes l'Egra le 1. de ce mois, et que le lendemain nous arrivâmes devant Prague. Dès le 3 nous jetâmes un pont sur la Moldau pour la communication de notre armée avec celle du Maréchal de Schwerin et du Prince Léopold d'Anhalt, qui s'étoient rendus devant Prague presque en même temps que nous. Quelques jours après nous construisîmes un autre pont sur la même

---

[1]) Der König schrieb hommes prisonniers de guerre, Duhan hat hommes ont été faits prisonniers mit Bleistift übergeschrieben.

[2]) a été mit Bleistift in 1. von Duhan zugefügt.

[3]) le Colonel des hussards de Zieten in Abschrift 2.

[4]) Die Ueberschrift von Ilgens Hand in der zweiten Abschrift.
Handschriftlich 1. von Duhan's Hand ohne Ueberschrift.
2. Von Duhan's Hand mit der Ueberschrift von Eichels Hand.
Gedruckt in der Haudeschen und Rüdigerschen Zeitung vom 19. Septbr.
Französischer Druck angezeigt in der Haudeschen Zeitung vom 19. Septbr.
Eichel an Podewils 19. Septbr. sagt von dieser Relation: „sie ist von Herrn Duhan nach Relation einiger Officiere aufgesetzt."

rivière et nous achevâmes d'investir la ville. Le 6 on apprit qu'un détachement de troupes autrichiennes étoit arrivé à Beraun, et le Roy y envoya d'abord le Général-Major de Hacke avec 5 bataillons et des hussards, qui se trouvèrent bientôt engagés avec l'ennemi. La cavalerie autrichienne attaqua nos troupes avec beaucoup de vigueur, mais notre infanterie en soutint le choc sans s'ébranler et l'obligea ensuite à la retraite, nous cédant le champ de bataille et l'honneur du combat. Les ennemis y ont perdu environ 300 hommes, entre lesquels on compte le Colonel Comte de Traun,[1]) et plusieurs autres officiers. Nous avons fait plusieurs prisonniers, entre lesquels se trouvent un major, un capitaine et un lieutenant de cavalerie. Le nombre de leurs blessés est très-considérable. Notre perte ne monte qu'à un officier et 44 hommes tués outre environ 150 blessés. Un colonel des nôtres ayant été blessé au pied et s'étant retiré derrière la ligne pour se faire panser, a eu le malheur de tomber entre les mains des hussards autrichiens, qui l'ont fait prisonnier. Dèsque le Roi eut appris que Mr. de Hacke étoit aux prises avec les ennemis, il envoya un corps de cavalerie pour le soutenir; mais ce Général n'en a pas eu besoin, la cavalerie ennemie s'étant déjà retirée et ayant repassé la Beraun avant l'arrivée de la nôtre. Tout le détachement de Mr. de Hacke est retourné au camp devant Prague le lendemain de l'action dont je viens de vous faire le détail. Nous sommes présentement occupés à faire des préparatifs pour assiéger Prague dans les formes, n'ayant pu en commencer le siége avant l'arrivée de notre grosse artillerie, qui a été retardée par les mauvais chemins et qui ne pourra être en batterie que le 11 ou le 12 de ce mois. J'espère, que dans peu j'aurai occasion de vous mander des nouvelles intéressantes, et en attendant ce plaisir, je vous prie de me continuer l'honneur de votre amitié et d'être persuadé que je suis etc.

---

[1]) de Taun ſchreibt Duhan 1., de Faun Duhan 2.

III.

Schreiben eines preußischen Offiziers [1])

aus dem Lager vor Prag, den 13. Septbr. 1744.

Nachdem die Batterie auf des Feld-Marschall Graf Schwerin Attaque gegen den Cziska-Berg, welcher considérable Posten einen Theil der Stadt und der herum gelegenen Gegenden commandiret [2]), die Nacht zwischen dem 11. und 12. zur perfection gebracht worden, hatte besagter Feld-Marschall auf Ordre Sr. Königl. Majestät die disposition gemacht, nicht allein des Feindes Werke auf dem Cziska-Berge, sondern auch die zwei darunter gelegene Werke, so der Feind neu im Felsen ausgehauen und wohl besetzt hatte, zu attaquiren.

Diesem zu Folge, waren zu besagten Sturm der Oberste Brandeis mit 4 Comp. Grenadr. und der Maj. Grumbkow, denselben mit 2 Comp. zu souteniren, nach Mittage um 1 Uhr commendiret. Nachdem nun [3]) obenbenandte Batterie mit einigem succes angefangen hatte auf des Feindes Werke auf den Cziska zu feuren, und der Feld-Marschall Schwerin, wie auch des Feld-Marschalls, Erb-Prinz Leopold von Anhalt Durchl. um 10 Uhr Vormittags [4]) aus des Feindes contenance [5]) einige mouvements wahr nahmen, so befahlen sie dem Obrist Lieut. Kalbutz, welcher mit seinem Grenad. Battail. bestehend aus den beyden Grend. Comp. von alt Schwerin und Leopold Anhalt, [6]) so die Tranchée-Wacht hatte, nebst einigen Freiwilligen die attaque zu thun, welche auch gleich darauf [7]) mit solchem

---

[1]) Die Ueberschrift im Msc. 2 von Ilgens Hand.
Handschriftlich 1. Deutsch von unbekannter Hand, durchcorrigirt von Eichel.
2. Abschrift von Schreibers Hand, die nach Berlin gesandt wird, mit einem Schluß von Podewils Hand.
3. Französische vielfach corrigirte Uebersetzung von Podewils beginnend: comme la batterie.
Gedruckt: In der Handeschen und Rüdiger'schen Zeitung vom 19. September, in der Schlesischen vom 23. Septbr. Französischer Druck angezeigt in der Rüdiger'schen Zeitung vom 19. Septbr.
Eichel schreibt an Podewils 13. Septbr. „Von dem Sturm der Ziskaschanze haben FM. Schwerin auf S. M. Befehl eine kleine Relation auffsetzen müssen, welche ich senden soll, um sie den auswärtigen preußischen Gesandten mitzutheilen." Die Handschrift in Nr. 1 sieht der Schwerins wenigstens ähnlich. Eichels Correcturen sind zum Theil aus dem folgenden Bericht (vom 17. Septbr.) oder wohl richtiger aus dem Concept zu demselben entnommen.

[2]) Der Satz „welcher . . . . commandirt" in 1 von Eichels Hand zugefügt.
[3]) „nun" hat Eichel statt „aber" corrigirt.
[4]) So in 1 statt „etwa 10 Uhr früh" von Eichel corrigirt.
[5]) So verbessert in 1 Eichel für „Continenz."
[6]) So corrigirt in 1 Eichel für „Leopold Dessau".
[7]) „Gleich darauf" Eichel 1 Zusatz.

succes geschahe, daß[1]) nachdem der Feind, als die Grenadier-Compagnie den Berg herauf kletterte einige Decharges gethan, und von den Freiwilligen und dem Grenad. Battail. die Schantze[2]) mit vieler bravour gleich erstiegen[3]) ward, der Feind sich aus der Schantze und nach den beiden darunter gelegenen Werken retirirete,[4]) wärender solcher Zeit die beyden Herrn Feld-Marschalls von denen Batterien auf letztere beide Wercke[5]) feuren und einige Bomben werffen lassen.[6])

Sobald nun der Oberst Brandis mit seinen 4 Compag. nebst dem Major Grumbkow an der Hand waren[7]), so ward letzterer so gleich[8]) commendiret, die übrigen beyden Werke zu attaquiren, woraus denn auch der Feind nach wenigem Widerstande vertrieben und nach der Stadt zu weichen gezwungen wurde.[9])

Bei diesen attaquen sind unserseits nicht mehr als 6 Mann todt geblieben und 8 Grenad. blessirt worden. Nach Mittage langeten auch Se. K. M. in hoher Person selbst auf diese eroberte Posten an, und ertheilten Dero Ordre an beyderseits Feld-Marschalls zu Erweiterung der Tranchées und Anlegung einer neuen breche batterie, woran auch mit gutem succes die Nacht vom 12. bis 13. gearbeitet worden, und hoffet man die folgende Nacht, die heut vermuthete schwere Artillerie auf beregter batterie auf zu bringen, um auf das Niclas und St. Petri bastion und der Courtine des neuen Thors breche zu legen.

Sonsten[10]) haben wir das Unglück gehabt, daß des Markgrafen Karls Königl. Hoheit Herr Bruder, des Prinzen und Markgrafen Wilhelm Königl. Hoh. General-Major und Commandeur der Königl. Garde gestern Nachts bei Eröffnung der Trancheen von Praage, und da sie als General-Major du jour in den Approchen commandiret,[11]) durch einen von ungefähr aus der Stadt geschehenen unglücklichen Kanonenschuß getödtet worden, und dero heldenmüthigen Geist aufgegeben, durch welchen schweren Verlust dieses braven

---

[1]) Ursprünglich: „daß nachdem der Feind einige Dechargen als sie den Berg heraufkletterten gethan, hatten sie sich gleich retiriret und ward von", corrigirt von Eichel.

[2]) Die Schanze fügt Eichel hinzu.

[3]) Ursprünglich: „erstiegen da inzwischen der Feind sich nach den beiden", von Eichel corrigirt.

[4]) Ursprünglich: „retirirte auf welche wärend der Zeit", von Eichel corrigirt.

[5]) „Auf — Werke", Zusatz von Eichel.

[6]) Ursprünglich: „lassen. Mittlerweile daß sie sich nach dem Cziska-Berge verfügten und da sie von da des Feindes continentz wahrnahmen und inzwischen auch der Obrist Brandis". Die Correctur von Eichel giebt den Text.

[7]) Ursprünglich: „angelanget waren".

[8]) Ursprünglich: „auch gleich".

[9]) Ursprünglich: „worauf sie denn auch gleich den Feind nach wenig Widerstand vertrieben. Bei . . ." von Eichel wie im Text steht corrigirt.

[10]) Der folgende Zusatz ist von Podewils Hand.

[11]) Der Satz „und da sie . . . commandiret" ist von Ilgen an den Rand geschrieben.

und tapferen Prinzen, der in dem letzten Kriege bei der Bataille von Mollwitz und sonsten bei allen Actionen so viele Marquen seiner ausnehmenden Bravour gegeben, Sr. Königl. Maj. und das ganze Königl. Haus aufs empfindlichste touchirt worden.

IV.

du camp devant Prague le 14 de septembre 1744.[1])

Monsieur,

Je vous ai déjà mandé que Prague étoit assiégée dans les formes. Nous ouvrîmes la tranchée la nuit du 10 au 11 de ce mois, et nous attaquons la place en trois endroits, tant par son grand que par son petit côté. Le Maréchal de Schwerin qui commande à l'une des attaques ayant d'abord fait travailler à une batterie, elle fut perfectionnée la nuit du 11 au 12, et nous ne tardâmes pas à nous en servir utilement. Dès le 12 le Roi donna ordre d'attaquer non seulement un fort situé sur le mont Cziska qui commande la ville et les autres hauteurs voisines, mais encore quelques ouvrages avancés qui sont taillés dans le roc, et qui incommodoient nos approches. Le Colonel de Brandeis et le Major de Grumbkow furent chargés de cette attaque. Ils avoient sous leurs ordres 6 compagnies tant grenadiers que mousquetaires, et ils ne devoient commencer à agir qu'à 1 heure après-midi. On fit, en attendant le moment de l'attaque, feu de la batterie dont je vous ai parlé, et il fut assez vif, pour incommoder extrêmement ceux qui défendoient le fort du mont Cziska. Le Maréchal de Schwerin et le Prince Léopold s'aperçurent à la contenance de l'ennemi, qu'il pensoit à la retraite, et dès les 10 heures du matin ils commandèrent le Lieutenant-Colonel Kahlbutz avec son bataillon et quelques volontaires pour insulter l'ennemi dans son fort. Les Autrichiens n'attendirent pas l'assaut; après quelques décharges faites sur nos troupes dans le temps qu'elles grimpoient sur les hauteurs, ils quittèrent la place et se retirèrent dans les deux ouvrages extérieurs voisins du fort qu'ils venoient d'abandonner. Ils n'ont pas même défendu ces ouvrages avec plus d'opiniâtreté que le fort du mont Cziska; l'approche du Colonel de Brandeis et du Major de Grumbkow, précédée de quelques volées de canon et de

---

[1]) Handschriftlich zwei Abschriften von Duhans Hand, die eine nach Berlin gesandt. Nicht gedruckt.
Dieser Bericht, wohl vom Könige selbst concipirt oder dictirt, ist insofern besonders lehrreich, als er den vom 13. sichtlich umarbeitet.

quelques bombes les détermina à la retraite, et ils rentrèrent dans la ville sans nous avoir causé d'autre perte que celle de 6 hommes tués et de 8 grenadiers blessés. Le Roi visita ce même jour les forts que ses troupes venoient d'emporter à sa vue, et il donna ses ordres pour avancer les tranchées, et construire une nouvelle batterie. Nous y avons déjà placé la grosse artillerie qui est arrivée hier au soir, et avec laquelle nous foudroyons les bastions le St. Nicolas et le St. Pierre, aussi bien que la courtine de la porte-neuve. Iugez de l'état d'une place que l'on bat en brèche et qui n'a point de secours à espérer. Le succés de la journée du 12 de septembre auroit été complet sans un accident imprévu, qui nous a causé une douleur sensible. C'est la mort du Margrave Guillaume, cousin de S. Majesté et colonel du régiment des gardes. Ce Prince regardant la prise des forts dont je viens de parler, a été tué d'une volée de canon et a fini de trop bonne heure une carrière qui auroit dû être bien plus longue, si la mort savoit épargner le mérite et pouvoit être touchée de nos regrets. J'ai l'honneur d'être avec etc.

V.

Lettre d'un officier prussien.[1])

du camp près de Bistritz le 22 de septembre 1744.

Monsieur,

Vous avez vu par ma dernière lettre, que le 14 de ce mois nous battions en brèche la courtine, qui est entre les bastions le St. Nicolas et le St. Pierre. Ce même jour notre artillerie mit le feu à un moulin construit sur la Moldau du bas-côté de la vieille-ville, et comme les écluses furent d'abord détruites, la place nous devint accessible suivant que nous l'avions espéré. Le commandant fit alors battre la chamade et il offrit de capituler pour une partie de la ville, et de se retirer au Wischeradt, qui étant un lieu assez élevé forme une espèce de citadelle; mais le Roi ne jugea pas à propos d'accepter ses propositions, on lui fit même savoir, qu'il n'avoit d'autre capitulation à attendre que de se rendre prisonnier de guerre avec tout son monde, ce qui parut d'abord au commandant une condition insupportable. Le feu de l'artillerie qui avoit été interrompu, pendant les pourparlers, recommença donc le 15 au

[1]) Ueberschrift nur in den Drucken.
Handschriftlich in zwei Exemplaren von Duhan's Hand, von denen das zweite nach Berlin gesandt worden ist.
Gedruckt in der Haudeschen und Rüdigerschen Zeitung vom 29. September.
Französischer Druck angezeigt in der Haudeschen Zeitung vom 29. September, in der Schlesischen Zeitung vom 3. Oktober.

matin, et la vivacité de nos attaques donna de nouveau à penser au commandant. Il envoya sur les deux heures de l'après-midi faire de nouvelles propositions, consentant de remettre au Roi la ville de Prague tout entière, moyennant qu'il lui fût permis de sortir libre avec sa garnison, et qu'on lui accordât tous les honneurs de la guerre, ce qui lui fut absolument refusé. La nuit du 15 au 16 les batteries du Maréchal de Schwerin avancèrent fort la brèche dans la courtine à côté de la porte-neuve et l'on faisoit déjà des préparatifs pour donner un assaut, quand le commandant fit battre la chamade consentant à rendre Prague et à être fait prisonnier de guerre avec toute sa garnison. Cette garnison monte à plus de 14,000[1]) hommes et auroit apparemment défendu Prague plus longtemps, s'il n'eût fallu que de la bravoure pour la défendre. Quoiqu'il en soit, Prague s'est rendue après 6 jours seulement de tranchée ouverte, et elle ne nous a coûté que 40 hommes tués et environ 90 blessés. La capitulation fut signée le 26 par le Maréchal de Schwerin, et l'un de ses articles porte que les personnes, qui avoient des emplois au service de la Reine de Hongrie, pourroient sortir de la ville avec tout leur bagage. Le même jour nos troupes furent mises en possession de deux des portes de Prague, et l'on convint que le lendemain nous occuperions tous les postes de la ville, et de ses remparts; ce qui fut exécuté dans le temps marqué. Le 18 du mois fut aussi fixé pour l'entière évacuation de la place, et ce jour venu, toute la garnison autrichienne, consistant en 4 bataillons de troupes réglées, 800 Varasdins, 20 bataillons de milice, 120 hussards et 140 tant cavaliers que dragons, sortit de Prague après avoir mis les armes bas. Elle fut ensuite conduite prisonnière de guerre dans les divers lieux, que le Roi lui avoit assignés. Pour nous, nous décampâmes le 19 de devant Prague, et en trois marches nous sommes arrivés au camp près de Bistritz, dont j'ai l'honneur de vous écrire. Avouez, Monsieur, que nous ne perdons pas notre temps en campagne, et qu'on ne peut nous reprocher d'avoir laissé languir la ville de Prague. Si le Prince Charles est aussi vif que nous, la guerre assurément ne traînera[2]) pas en longueur. Je suis etc.[3])

---

[1]) In der nach Berlin gesandten Abschrift corrigirt in 16 000.

[2]) So die nach Berlin gesandte Abschrift, die andere hat tirera.

[3]) Podewils an Ilgen 27. Septbr. 1744. „S. M. habe befohlen, daß die Einlage den hiesigen Zeitungen gewöhnlicher Maaßen in teutscher Sprache übersetzt inserirt, auch sonst in beiden Sprachen publique gemacht werden soll. u. s. w.

Die Nachricht von der Einnahme Prags ist am 18. Abend in Breslau und wird am 19. September in einem Extrablatt der Schlesischen Zeitung, das zugleich die Hauptmomente der Vorgänge seit dem 10. Septbr. angiebt, dem Publikum mitgetheilt.

VI.

du camp près de Tzirnew le 4 d'octobre 1744.[1])

Monsieur,

Nous quittâmes le camp de Bistritz et nous arrivâmes à celui de Wotitz le 29 de septembre. Le lendemain nous apprîmes que le Général Nassau, qui avoit été détaché le 19 de l'armée avec 8 bataillons et 30 escadrons, s'étoit rendu maître de Tabor. Cette ville située sur une hauteur escarpée de tous côtés et ceinte d'une double muraille, nous a coûté 1 officier et quelques soldats, qui ont été tués en approchant de la ville. Mais dès que le commandant a été sommé de rendre la place, il a capitulé, et sa garnison est sortie forte d'environ 800 hommes. Notre armée campa près de Tabor pendant quelques jours; elle passa la Luschnitza le 1 d'octobre, et ce jour-là le Roi reçut nouvelle de la prise de Budweiss. Comme la garnison autrichienne qui gardoit cette place, étoit considérable, elle s'est bien défendue, mais il en a coûté cher aux Talpatches et aux Pandoures. Ceux-ci ayant fait une sortie, le Colonel-Hussard de Zieten, qu'ils attaquèrent d'abord, fit mine de se retirer à leur approche, et ce stratagème servit à les attirer plus loin de la place. Mr. de Zieten trouva moyen, après avoir passé un gué à l'insu des ennemis, de les environner avec son monde, et de fondre sur eux le sabre à la main. Il les mit alors en déroute et leur tua environ 60 hommes, après en avoir blessé un plus grand nombre et fait 40 prisonniers. Le Général Nassau, pour achever de déterminer la garnison à se rendre, fit jeter quelques bombes dans Budweiss, et cette ville ne tarda pas à capituler. La garnison en est sortie forte de près de 1500 hommes de Budweiss. Mr. de Nassau a marché à Frauenberg, qui a fait peu de résistance, mais où nous avons trouvé 11 pièces de canon de divers calibres. Après toutes ces expéditions le Général Nassau a rejoint l'armée avec tout son détachement, et comme le Colonel de Winterfeld s'étoit rendu maître de Teina quelques jours auparavant, nous avons marché de ce côté-là. Nous venons de passer la Moldau et nous sommes dans les environs de Wodnian, attendant de nouveaux événements dont je ne manquerai pas de vous donner avis, étant toujours avec beaucoup d'estime, Monsieur, etc.

---

[1]) Handschriftlich von Duhan's Hand.
Nicht gedruckt.

VII.

Lettre d'un officier prussien.[1])

de Bechin le 10 d'octobre 1744.

Monsieur,

Nous marchions au devant du Général Nassau, qui nous devoit rejoindre après avoir pris Tabor[2]), Budweis et Frauenberg, et nous étions arrivés près de Wodnian, quand nous reçûmes nouvelle de la perte du Lieutenant-Colonel Janus. Cet officier détaché de notre armée avec 150 hussards fut rencontré le 6 de ce mois aux environs de Muhlhausen par un parti de 500 hussards autrichiens, qui l'attaquèrent à l'improviste. Malgré toute sa valeur et sa vigoureuse défense il a succombé sous le nombre des ennemis; il a été tué, et nous avons perdu en cette occasion 80 hommes tant morts que prisonniers. Vous voyez, Monsieur, que je ne vous déguise pas la vérité et que je vous fais part du mal ainsi que du bien qui nous arrive. Je ne sais, si cette dernière affaire a enflé le coeur des Autrichiens, mais il faut que vous sachiez une bravade du Général de Nadasti, qui mérite d'être rapportée. Se trouvant le 7 de ce mois près de Tabor pendant que nous étions éloignés de cette place, il l'a envoyé sommer de se rendre, quoiqu'il n'eût sous ses ordres que des hussards et de la cavalerie, et que Tabor ne soit pas une ville à être prise d'emblée. Nous y avons bonne garnison et pour commandant un officier des plus résolus, savoir le Colonel Kalnein. Aussi la réponse qu'il fit à Mr. Nadasti, a fait comprendre aux Autrichiens, qu'on ne prend pas nos places avec de la cavalerie et sans ouvrir la tranchée, et Mr. Nadasti profitant de l'avis n'a pas jugé à propos de pousser sa pointe. Il s'est sagement retiré avant l'arrivée du secours, que nous avons envoyé à Tabor. Cependant nous repassâmes la Moldau à Teina le 8 de ce mois, parce que le

---

[1]) Die Ueberschrift nur in den Drucken.
Handschriftlich 1. von Duhans Hand, ohne Correctur.
2. von Duhans Hand, mit einigen im flüchtigen Schreiben ausgelassenen Stellen, die dann übergeschrieben sind; von Eichel durchgesehen und an einer Stelle erweitert.
3. die nach 2 in Berlin für den Druck gemachte Abschrift, mit einer Streichung am Schluß.
Gedruckt in der Handeschen, Rüdigerschen Zeitung vom 3. Nov., in der Schlesischen vom 7. Novbr.
Französischer Druck angezeigt in der Rüdigerschen Zeitung vom 3. Novbr.

[2]) Tabor ist in 2 erst ausgelassen, dann übergeschrieben.

Roi[1]) ayant fait reconnoître par ses généraux la situation des Autrichiens, qui s'étoient postés dans des bois et des fonds inaccessibles, ne voulut pas qu'on les attaquât dans des endroits si avantageux à l'ennemi, et prit la résolution de marcher vers Tabor formant son arrière-garde des bataillons grenadiers de St. Surin et de Geist[2]) soutenus des deux régiments hussards de Zieten et de Busch. Cette arrière-garde a été attaquée hier par les Autrichiens. Ils avoient 4 à 5 mille tant Croates que Pandoures, outre 3000 hussards et quelques dragons, dont nous ne savons pas au juste le nombre[3]), commandés par les Généraux Nadasti, Ghilani, Trenck et autres. Ils tombèrent avec fureur sur nos gens, et tâchèrent de les accabler par leur nombre, mais tous leurs efforts ont été inutiles. Quoique Teina soit un endroit ouvert et sans défense, et qu'une grande partie du bagage de notre armée[4]) s'y trouvât rassemblée, ils n'en ont pu enlever une seule charette. Nos hussards à qui ils eurent affaire, ont même taillé 5 à 600 Pandoures en pièces, et fait un capitaine, deux lieutenants et 38 hussards prisonniers, sans qu'il nous en ait coûté que 10 grenadiers, 40 hussards et environ 100 hommes de blessés. Vous[5]) voyez, Monsieur, que si la fortune partage ses faveurs, nous ne pouvons nous plaindre de la part qu'elle nous fait, et en attendant les suites de cette guerre j'ai l'honneur d'être.[6])

---

[1]) In 2 hatte Duhan ſtatt des folgenden geſchrieben parceque le Roi formant notre arrière-garde des bataillons; er trug das Ausgelaſſene eng zwiſchen die Zeilen ſchreibend nach.

[2]) In 1 war Geist geſchrieben und iſt in Jeetze verändert; in 2 u. 3 ſteht Geist.

[3]) dont . . . . . nombre fehlt in 1, iſt in 2 von Eichel hinzugefügt und in 3 mit abgeſchrieben.

[4]) In 1 war erſt geſchrieben une grande partie de notre armée, es iſt dann du bagage übergeſchrieben; in 2 und 3 demgemäß.

[5]) In 3 iſt dieſe Stelle vous . . . . nous a fait et geſtrichen und ſie fehlt im Druck.

[6]) Die Abſchrift Nr. 3 iſt am 2. Nov. in Berlin nach einer Angabe des Miniſter v. Borcke, und am 3. Nvbr. reſcribirt der Miniſter Graf Podewils an den Geh. Rath Ilgen: „E. W. werden gütigſt die Verfügung bei der Geh. Kanzlei zu machen belieben, daß unſern an fremden Höfen ſubſiſtirenden Miniſtri jeder ein Exemplar de la lettre d'un officier prussien de l'armée pp. du camp de Berlin de 10. Oct. unter Canzlei-Couvert mit heutiger Poſt unfehlbar zugeſandt werden möge."

VIII.

Lettre d'un officier prussien.[1])

du camp près de Pischeli le 27 d'octobre 1744.

Monsieur,

Depuis le 10 d'octobre, qui est la date de ma dernière lettre, nous nous rendîmes en quatre marches au camp de Konopitz, où nous séjournâmes pendant huit jours, et où nous apprîmes ce qui s'étoit passé à Pardubitz. Cette ville dont la garnison consiste en un bataillon prussien commandé par le Colonel de Zimmernow, fut investie le 19 par 1500 grenadiers autrichiens soutenus de 600 hussards et d'un corps d'autres troupes venues de Moravie. L'attaque commença vers les 2 heures de l'après-midi, mais le siége n'a pas été de longue durée, car malgré l'inégalité des forces la garnison a si bien fait son devoir qu'après avoir tué 40 Autrichiens et en avoir blessé un plus grand nombre elle a trouvé moyen de faire encore 1 officier et 30 hommes prisonniers. Les Autrichiens, surpris d'une défense si vigoureuse, ont jugé à propos de remettre la partie à une autre fois et de se retirer dans les environs de la place. Ils ne nous ont blessé que 6 hommes, mais le Colonel de Zimmernow est de ce nombre, ayant un bras cassé, outre une blessure á la tête. Si l'affaire de Pardubitz ne vous paroît pas un événement fort considérable, en voici d'autres, que vous apprendrez sans doute avec plaisir. Le Roi ayant été averti le 23 de ce mois, que toute l'armée autrichienne étoit campée à Marschowitz, alla avec ses généraux dès le 24 au matin reconnoître la situation du camp des ennemis. L'après-midi du même jour toute notre armée marcha sur 8 colonnes et s'avança tellement que notre aile droite n'étoit qu'à un petit quart de mille de l'armée autrichienne. Nous passâmes sous les armes la nuit du 24 au 25 et dès le matin, le Roy à la tête de 4 bataillons de grenadiers sontenus des hussards de Zieten et de Natzmer, approcha de l'aile gauche des ennemis, s'étant posté sur une hauteur voisine de celle que les Autrichiens occupoient. Nous espérions d'engager l'ennemi à une bataille, mais il nous fut impossible de l'aborder. Il se trouva entre nous et lui un ruisseau dans un fond

---

[1]) Die Ueberschrift nur im Druck.
Handschriftlich drei Exemplare, zwei von Duhans Hand, 1. fast ohne Correctur, 2. ohne Correctur, ein 3., Abschrift für Berlin.
Gedruckt in der Haudeschen und Rüdigerschen Zeitung vom 10. November, in der Schlesischen vom 14. November.
Französischer Druck angezeigt in der Haudeschen Zeitung vom 10. Novbr.

si marécageux, qu'il ne nous permit pas d'aller en avant, et il ne se passa que quelques légères escarmouches entre les hussards autrichiens et les nôtres. Sur les 9 heures nous aperçûmes l'ennemi qui défiloit sur sa gauche, et notre armée fit alors un mouvement à droite, pour voir s'il y avoit moyen de le prendre en flanc. Étant près de Neveklau, nous trouvâmes entre nous et lui des étangs, des fondrières et des marais impraticables, qui empêchèrent notre cavalerie de l'aborder. Ainsi désespérant de l'attirer au combat nous prîmes le parti de revenir au camp de Konopitz, dont Sa Majesté détacha le Géneral de Nassau avec quelques régiments pour aller du côté de Cammersbourg.

Le 26 nous nous remîmes en marche, et après avoir repassé la Zassawa près de Porschitz, nous campâmes près de Pischeli, où Sa Majesté reçut en arrivant des nouvelles de Mr. de Nassau. Ce Général étant près de Cammersbourg trouva un corps d'environ 10 000 Autrichiens, consistant en 4000 hommes de troupes réglées et le reste en Pandoures et en hussards commandés par le Pr. Esterhasi, et les Généraux Ghilani, Deffini et Moratz qui s'étoient retranchés dans leur camp. Sans balancer Mr. de Nassau prit le parti de les attaquer. Il fit passer son infanterie par les défilés, qui le séparoient de l'ennemi, et disposa sa cavalerie de manière qu'elle pouvoit soutenir ses bataillons. Les Autrichiens, qui avoient vu tous ses mouvements sans s'ébranler, s'étonnèrent à l'approche de l'artillerie, dès les premières décharges ils quittèrent leur poste, et abandonnèrent Cammersbourg, dont Mr. de Nassau se saisit et se rendit en même temps maître du poste de Zassawa.[1]) Voilà, Monsieur, où nous en sommes présentement. Nous avons cherché l'ennemi partout où nous avons espéré de le trouver, et nous sommes bien fâchés, que la saison avancée ne nous permette plus d'agir comme nous le souhaiterions, ni d'aller reprendre Tabor, que les Autrichiens ont trouvé moyen de nous enlever, depuis que nous nous en sommes éloignés. J'ai l'honneur d'être etc.

Brandenburgische Schule HISTORISCHES SEMINAR

IX.

Hauptquartier Bohdanetz, 14. Nov. 1744.

Unter der Bezeichnung, Berlin 24. November bringen die beiden Berliner Zeitungen und am 28. November die Schlesische einen Artikel der beginnt:

„Man hat von der in Böhmen stehenden Königl. Preußischen Kaiserlichen Auxiliairarmee und zwar aus dem Hauptquartier Bohdanetz den 14. laufenden Monats folgende Nachricht erhalten. Nachdem S. K. M. der Oesterreichischen Armee gegen Chrudim, Czaslau und Kuttenberg u. s. w.

---

[1]) So 1 des postes, de la Zassava in 2 und 3.

Der Artikel ist nach Weisung von Podewils an Ilgen 23. Nov. aus dem Schreiben von Eichel an Podewils Bohdanetz 11. Nov. entnommen und bis auf kleine stylistische Veränderungen mit ihm übereinstimmend.

Es mag gestattet sein statt desselben aus einem Schreiben des Königs an Seckendorf die erste Hälfte, die die militärischen Vorgänge in Böhmen darlegt, einzuschalten, da dasselbe sicherer des Königs Gepräge trägt.

du quartier Général de Bohdanetz
ce 14 de novembre 1744.

Monsieur,

La dernière que j'avois reçue de votre part, étoit du 8. d'octobre, lorsque j'ai reçu, presque à la fois, les vôtres du 17 et du 31 du dit mois, par lesquelles j'ai appris avec une satisfaction infinie les progrès que vous avez faits en Bavière dont je vous félicite du meilleur de mon âme, ne souhaitant rien tant au monde que de voir succéder les entreprises que vous faites pour la bonnne cause de Sa Majesté Impériale. Comme vous désirez avoir de mes nouvelles sur ce qui s'est passé ici par rapport à mes opérations, je veux vous satisfaire par le petit mais sincère et véritable détail qui va suivre.

Lorsque j'avois pris Budweis et Tabor, je pris la résolution de passer la Moldau à Tein, dans le dessein d'attaquer le Prince Charles, qui selon les nouvelles que j'avois alors, devoit camper avec son armée auprès de Wodnian. Mais lorsque je fus arrivé vers les environs de Wodnian, j'appris qu'il campoit auprès de Mirotitz, qu'il faisoit construire six ponts sur la Mulda, et que le corps de l'armée saxonne qui étoit entré en Bohème, menant toute son artillerie avec soi, marchoit vers Prague, sur quoi je trouvois nécessaire de repasser la Mulda à Tein. Deux bataillons des grenadiers, soutenus des deux régiments des hussards, firent alors l'arrière-garde, laquelle fut attaquée à Tein par 4 mille Croates et Pandoures outre 3 mille hussards et quelques dragons, commandés par Nadasti, Ghilani, Trenck et autres. Ils tombèrent avec fureur sur nos gens, tâchant de les accabler par leur nombre, mais tous leurs efforts furent inutiles, et nos hussards taillèrent jusqu'à 600 Croates et Pandoures en pièces, et firent 1 capitaine 2 lieutenants et 38 hussards prisonniers, sans qu'il nous coûtât que 10 grenadiers 40 hussards, et environ 100 hommes de blessés.

Deux choses m'obligeoient alors à me rapprocher de Prague, 1° puisque je n'avois que 6 bataillons dans Prague, 2° qu'en partant de mon pays, je n'avois pris que pour un mois de la farine pour mon armée, et qu'il nous avoit été impossible d'assembler ni farine ni la moindre chose nécessaire à la subsistance de l'armée, ni à Tabor, ni à Budweiss, par rapport à la multitude des troupes légères qui nous empêchoient de faire entrer dans notre camp jusqu'à la

moindre chose. Comme je n'avois pas eu le temps de faire entrer assez de munition dans Budweiss et Tabor, et que les Autrichiens n'en avoient guère y laissée, j'aurois déjà évacué alors ces deux places, si je n'avois pas eu dans l'idée que le Prince Charles en passant la Mulda ne pouvoit avoir autre dessein, que de venir me combattre. Je fus informé bientôt, que le Pr. Charles avoit détaché une avantgarde de dix mille hommes vers Beneschau, ce qui fit que je détachois un corps semblable, qui gagna aussi Beneschau quelques heures avant les ennemis, sur quoi le Prince Charles marcha du côté de Marschowitz. Je conçus alors le dessein d'engager une affaire avec luy, et en conséquence de cela je marchois vers Marschowitz, mais j'y trouvois toute l'armée ennemie postée sur une montagne, la moitié dans un bois ayant au pied de la montagne un fond marécageux et sur la gauche du côté de Neweklau trois grands lacs, ainsi qu'il ne me resta d'autre terrain que pour former tout au plus 5 ou 6 bataillons. Ayant donc vu qu'il n'y avoit rien à faire là, je rentrois dans mon camp. Ayant appris alors, qu' un détachement de dix mille hommes sous le Général Ghilani s'étoit mis à marcher vers Kammerburg, j'y détachois le Général Nassau avec un corps à peu près semblable, qui les y trouva et les débusqua de leur poste qu'ils furent obligés de quitter avec confusion. Dèsque je m'aperçus que le dessein des Autrichiens étoit de ne pas combattre, j'envoyois des messagers à Tabor et Budweiss pour faire évacuer ces places, mais tous ces messagers n'avoient point trouvé moyen de rendre mes lettres aux commandants respectifs, ainsi que Tabor a été repris de l'ennemi par des bombes qui avoient mis en feu la ville, et Budweiss faute de poudre qu'on n'y avoit plus. En suite de cela le corps de Ghilani passa la Saszawa; le Général Nassau ayant appris que Ghilani vouloit marcher à Kollin, y marcha avant lui et s'y jeta, ce qui obligea l'ennemi à se replier vers Kuttenberg; et le Prince Charles ayant suivi la marche de Ghilani, passa aussi la Saszawa. Pour moi je marchois alors à Böhmisch-Brodt, et je pris le camp de Kauerzim que les Autrichiens vouloient prendre, tous leurs fouriers et fourierſchützen y venant déjà pour tracer le camp.

J'ai détaché de là dix bataillons pour soutenir la ville de Pardubitz où j'ai un magasin et qui est un poste soutenable par la quantité des troupes qu'on y met. En suite de cela je pris le camp de Radieborz le même jour que les Autrichiens avoient envoyé leurs fouriers pour le prendre afin de me couper par là de Kollin. Les deux armées n'ont été plus éloignées là l'une de l'autre, qu'à un petit demi-mille, les Autrichiens s'étoient tous mis sur la hauteur d'une montagne où il y a une petite chapelle nommée St. Jean

Baptiste, et derrière les marais de Malleschau de façon que, postés comme ils étoient, il nous auroit été impossible de les attaquer. Les deux armées restèrent ainsi 5 jours en présence l'une de l'autre, et il ne se passa rien, hormis tous les jours des escarmouches des postes avancés les uns sur les autres. Le 8 de ce mois, la gelée étant plus forte qu'elle n'avait été, et les fourrages étant entièrement consumés, je résolus de passer l'Elbe pour mettre mon armée en cantonnement. Les ennemis s'étant imaginés alors, que j'allois abandonner Kollin, venoient le 9 à midi forts de 7 mille hommes pour attaquer ce poste, mais y ayant trouvé dix bataillons placés derrière de petites murailles dans le faubourg, ils en ont été repoussés comme il faut.

A présent nous sommes en position à pouvoir nous rassembler sur tel endroit où l'ennemi voudra tenter de passer l'Elbe. Le 13. l'ennemi décampa de la chapelle susmentionnée et marcha en front vis-à-vis de l'Elbe à Neuhoff; il fait actuellement des détachements derrière soi, pour occuper apparemment les endroits qu'il destine pour ses quartiers d'hiver. L'ennemi qui campe jusqu'ici pendant des gelées terribles et qui manque souvent de pain, doit avoir extrêmement ruiné son armée, tandis que la mienne est sous les toits, et, ayant Kollin et Pardubitz, cantonne tranquillement jusqu'à ce que l'ennemi se soit séparé.

La grande difficulté qu'il y aura, sera de pouvoir ramasser des fourrages pour l'année qui vient, et une cavalerie comme la mienne forte de vingt et deux mille chevaux avec tous les autres chevaux de l'armée qui montent jusqu'à 5 mille, nous obligeront de nous élargir dans nos quartiers autant que nous pourrons. La subsistance pour le courant de l'année nous sera très-difficile, et je ne vois encore point de jour pour pouvoir amasser deux mois des magasins pour l'année qui vient, la Bohême n'étant pas un pays fait pour que de grandes armées y puissent agir et subsister. Les Autrichiens ont si fort ruiné les endroits où ils ont été, que les paysans même ont quitté leurs demeures.

X.

Lettre d'un officier prussien à un de ses amis.[1])

Vous prétendez de moi des nouvelles et un détail circonstancié de la retraite du Général Nassau, ainsi que sa jonction avec le Roi. Je voudrois pouvoir vous satisfaire, mais je n'oserois me flatter d'autre chose, sinon de vous dire simplement la vérité. Comme[2]) je ne suis pas en état d'entreprendre l'apologie des troupes du Roi, vous vous contenterez de ce que j'ai vu, et je rendrai justice à l'ennemi comme à nous mêmes, n'attribuant à tous deux d'autre avantage que celui qu'ils auront effectivement remporté.[3]) Je lis très-volontiers une histoire, mais je ne saurois amuser mes amis avec des fables; je ne voudrois pas être officier autrichien et qu'on m'accusât d'être le mauvais gazetier de tout ce qui s'est passé dans cette dernière campagne en Bohême, entre autres de l'affaire de Beraune et de Teyne. Je vous ai déjà écrit que l'affaire de Beraune avoit été commencée avec un peu d'imprudence, mais achevée avec toute la valeur dont notre infanterie est sûrement capable; je vous ai avoué que la cavalerie autrichienne y fit des merveilles, attaqua[4]) par trois fois avec toute la bravoure imaginable un bataillon de nos grenadiers qui avoit fait le quarré[5]) qu'elle avoit pénétré à la troisième reprise, mais que pas un seul de ceux qui étaient entrés dans le carré[6]) n'en étoit ressorti, que nous leur avions fait plusieurs prisonniers de leur cavalerie, entre autres trois officiers, mais qu'en revanche leurs Talpatches cachés derrière les buissons et dans les fossés, nous avoient tué et blessé une cinquantaine de grenadiers, enfin qu'un canon n'ayant pu tourner sur le pont avoit renversé dans la rivière où il doit être encore[7]), quoique nous fussions restés

---

1) Die Ueberschrift im Msc.
Handschriftlich in einer festen und gewandten Hand — wohl von einem Militär. Die Correcturen von derselben Hand; einige von diesen lassen erkennen, daß die Niederschrift nach Dictat gemacht und dann durchgelesen und corrigirt, daß dann noch eine zweite Correctur, welche sich durch die blassere Dinte unterscheidet, vorgenommen ist. Größere Sätze, auch an den Rand geschriebene, sind zum Theil mit blasser Dinte so durchstrichen, daß sie unleserlich sind.
Dieser Bericht ist nicht gedruckt worden.

2) Dieser Satz Comme — du Roy ist an den Rand geschrieben.

3) Hier ließ der Schreiber den Satz: Je ne voudrois — en Bohème folgen, durchstrich ihn, und fügte ihn später an seiner Stelle ein.

4) Notre infanterie, das hier folgte, ist gestrichen.

5) Corrigirt für carré.

6) Ist nicht corrigirt.

7) Ist corrigirt für: et y étoit resté.

maîtres du champ de bataille. Voilà la vérité et de quelle façon l'affaire s'est terminée; lisez, je vous prie, à présent la gazette du camp autrichien. Quant à Teyne d'où Mr. de Trenck doit avoir chassé quatre de nos bataillons et même en avoir massacré une partie, je puis vous protester premièrement, il n'y avoit à Teyne que deux bataillons qui ont fort bien maintenu leur poste de l'autre côté de la Moldau, mais qui en se retirant ont perdu quelques grenadiers sur le pont; il est vrai que les Talpatches passèrent ensuite par la ville et se présentèrent vis-à-vis nos grenadiers dans la plaine pour attaquer leur arrière-garde, mais Mr. de Trenck ne disconviendra pas que nos hussards postés en embuscade lui sabrèrent 400 Talpatsches, qu'on a trouvés sur la place, sans les blessés qui se sont traînés dans la ville. Pourquoi donc un gazetier imposteur trompe-t'-il le public croyant par là faire honneur aux Autrichiens? Leur réputation n'est-elle pas assez bien établie pour refuter un homme qui se tue à écrire des actions qu'ils n'ont jamais faites? On convient certainement que les Autrichiens sont braves et qu'ils possèdent parfaitement cette vieille routine de guerre, dont Mr. de Traune sçait[1]) bien faire usage contre nous.

Je crois qu'on peut rendre la justice à ce vieux général qu'il se conduit en Bohême avec toute la prudence possible. On a écrit plusieurs fois de Vienne que si le Roi de Prusse avoit envie d'en venir à une action, l'armée autrichienne lui en procureroit sûrement l'occasion; le Roi l'a cherchée cependant inutilement, et malgré la difficulté du terrain s'est approché avec son armée à une portée de mousquet du camp de Marschowitz, mais l'ennemi avoit tant de défilés devant lui[2]) ou plutôt des montagnes si escarpées qu'il auroit fallu une armée de miquelets pour grimper dans son camp. Le Roi fut obligé de rentrer dans le sien à[3]) Benneschau, étant resté toute la nuit et jusqu'au lendemain midi en présence de l'ennemi. Mr. de Traune qui connoît trop bien les forces du Roi pour s'y exposer, nous a toujours côtoyés depuis notre départ de Benneschau, mais a su prendre des camps si forts, qu'il y auroit eu un désavantage certain à vouloir l'attaquer.

Le Roi après s'être approché de Kollin et y avoir campé pendant quelques jours, songea alors à donner du repos à son armée, laquelle en avoit[4]) grand besoin.

---

[1]) Corrigirt für sait.
[2]) et d iſt beim Schreiben durchſtrichen.
[3]) So für das urſprüngliche dans son camp de B corrigirt.
[4]) déjà war hinzugefügt, iſt geſtrichen.

Le 8 novembre nous passâmes l'Elbe en plein jour sans que les Autrichiens osassent rien entreprendre ni même attaquer notre arrière-garde; l'armée ayant passé, on commença à replier les ponts et le Roi prit son quartier à Kollin où il avoit laissé bonne garnison; le reste des troupes marcha dans les villages assignés le long de l'Elbe, depuis Nimbourg jusqu'au delà de Pardubitz. Sur les deux heures après midi, le Roi étant encore à table, un détachement de l'ennemi s'approcha de Kollin et commença à canonner[1]) nos bataillons qui gardoient les faubourgs; le feu de l'ennemi fut très-violent, dura jusqu'au soir, et nous tua un grenadier. Le Roy resta toute la nuit à Kollin qui fut encore canonné[2]) le lendemain matin, et[3]) avec moins de succés que le jour précédent. Sa Majesté dina encore en ville et se mit ensuite en marche pour Pardubitz. Vous n'ignorez pas que l'Elbe est une rivière qu'on peut passer presque par tout à pied et à cheval, ainsi je vous laisse à penser si les Pandoures et les hussards nous ont rendu visite dans nos cantons de rafraîchissement. L'ennemi qui apprend que notre armée est tout à fait dispersée, forme le projet de passer l'Elbe; la résolution prise, Mr. de Traun choisit l'endroit de l'Elbe le plus dégarni de nos troupes et le 19 à 5 heures du matin, l'armée ennemie protégée par trois batteries de canons, commence à défiler sur trois ponts. Les Autrichiens vous diront comme moi qu'un seul bataillon de nos grenadiers marcha droit à leur rencontre, leur[4]) disputa le passage pendant trois heures et demie, et que secourus à la fin par un autre bataillon, ils disputèrent encore le terrain pied pour pied à 2000 grenadiers autrichiens. Le bataillon de Wedell exposé tout ce temps à une si furieuse canonnade eut près de 100 hommes de tués et nombre de blessés, le bataillon de Buddenbrock n'en a eu que 15 ou 20, ce qui facilita la retraite du premier à qui il restoit peu de combattants. Un officier de hussards, qui devoit en porter la nouvelle au Roy, fut malheureusement tué dans le bois de Kladerup par un chasseur du pays. Le Roy (alors auprès de Bodanetz et à qui on assure que cette canonnade étoit[5]) à Kollin) n'apprend qu'à 9 heures du matin que l'ennemi a passé l'Elbe sur trois ponts proche de Semmin; il étoit trop tard alors de s'y opposer ayant deux milles à faire sans compter un affreux défilé[6]) depuis Bodanetz jusqu'à

---

[1]) So corrigirt für canoné.
[2]) Corrigirt für canoné.
[3]) So corrigirt für mais.
[4]) Ursprünglich et leur.
[5]) Corrigirt für est.
[6]) jus durchstrichen, da noch vorher depuis Bodanetz zu schreiben war.

Semmin. Le Roi fait rassembler une bonne partie de son armée espérant que l'ennemi paroîtra dans la plaine, il manquoit alors à S. M. 31 bataillons[1]) et 44 escadrons faisant partie de son armée. Mr. de Traun qui ne l'ignoroit pas, étoit cependant bien éloigné de vouloir nous attaquer. Il prend toutes ses mesures pour n'avoir lui-même rien à craindre, marche à Chlumetz où il appuie sa gauche, sa droite à Schischelitz; ce camp étoit non seulement très-fort, mais nous[2]) coupoit toute communication avec la garnison de Kollin, dont le Roy n'avoit aucune nouvelle, plusieurs chasseurs envoyés l'un après l'autre au Général Nassau avoient été pris ou tués par les hussards qui occupoient déjà tous les chemins. Le Général Nassau avoit non seulement ordre de maintenir son poste de Kollin, mais aussi de couvrir l'Elbe depuis Teinitz jusqu'à Podiebradt. Le 18. 2000 Pandoures et hussards avoient passé l'Elbe à Welldrup entre Kollin et Podiebradt, et commençoient à faire un abattis de bois lorsque deux bataillons arrivèrent de Kollin et les obligèrent, après avoir perdu beaucoup de monde, à repasser au plus vite. Nos hussards noirs passèrent aussi la rivière à leurs trousses et brûlèrent de l'autre côté le village qui servoit depuis quelques jours de retraite aux Pandoures. Un bataillon resta à Welldrup pour garder ce passage. Le 19 à 8½ heures du matin le Général Nassau apprend que toute l'armée autrichienne à passé l'Elbe proche[3]) Semmin et qu'une de ses colonnes marchoit vers Conarwitz à un demi-mille de Kollin. Le Général surpris de ne recevoir aucune nouvelle du Roy, fait sortir tout le bagage de la ville, et 5 bataillons pour présenter une tête en cas de besoin.[4]) Sur les trois heures après-midi les hussards et Pandoures chassés le jour précédent de Welldrup s'approchent jusqu'au pied de la potence de Kollin; le Général Nassau les fait d'abord attaquer, les rechasse pour la seconde fois et leur cache par là le projet qu'il avoit d'évacuer la ville.[5]) L'impossibilité qu'il y avoit de conserver longtems un poste qui d'ailleurs

---

1) de son armée durchstrichen, um eine Zeile später an rechter Stelle geschrieben zu werden.

2) nous ist übergeschrieben.

3) de gestrichen.

4) Statt de besoin war geschrieben: que l'ennemi vint à paroître. On fait d'abord revenir les postes le long de l'Elbe jusqu'à Jeinitz. Dies ist mit blasser Dinte so durchstrichen, daß es kaum mehr zu entziffern ist. Dann folgt am Rand ein doppelt so langer Satz, der mit blasser Dinte so durchstrichen ist, daß man nichts mehr davon lesen kann.

5) Für d'évacuer la ville haben vier andere Worte gestanden, die mit blasser Dinte unleserlich gemacht sind.

devenoit inutile, coupé par l'armée ennemie, voulant sauver, et ramener bientôt au Roy plusieurs bataillons dont S. M. pouvoit avoir besoin, étoient des raisons plus que suffisantes pour engager le général à quitter Kollin et[1]) se retirer en bon ordre. Le tems devenoit précieux, on[2]) établit d'abord un camp très-étendu pour en imposer à l'ennemi, et lui dérober la marche qu'on réservoit à la nuit; il prit effectivement le change et crut avoir du temps jusqu'au lendemain pour l'exécution destinée au Général Nassau. Le soir après avoir[3]) fait des feux comme à l'ordinaire dans les faubourgs,[4]) on retire[5]) les postes avancées, les portes de la ville sont fermées, et le reste de la garnison entièrement sorti[6]). Après que tout s'est retiré dans le silence, on coupe le pont par le milieu, et deux canons sont placés pour protéger les travailleurs. Notre petite armée campe tandis que le bagage défile derrière le camp vers Podiebradt[7]). A minuit les poutres étoient[8]) sciées, et le pont mis hors d'état d'être raccommodé dans quelques jours; les travailleurs finissoient précisément leur ouvrage, lorsqu'une centaine[9]) de Pandoures s'avança sur le pont, on les laissa approcher jusqu'au milieu où il étoit rompu; ils ne savoient pas ce qu'on leur réservoit, un canon chargé à cartouches et qui enfiloit le pont, leur fit une décharge si terrible, qu'une partie des Pandoures resta mort sur le pont, plusieurs tombèrent dans l'Elbe en jetant des cris affreux; le reste se retira au plus vite dans la ville, mais non avant que d'avoir encore essuyé un autre coup de canon placé à côté du pont et qui pointoit à la porte de la ville. Cette brutale réception nous priva pour quelques jours du plaisir de revoir les Pandoures. Le 20. à 2 heures du matin la queue de notre bagage étoit déjà loin, et nous ne tardâmes pas à la suivre. Plusieurs raisons engageoient le Général Nassau à marcher vers Podiebradt, il renforçoit par là son corps de quelques bataillons et escadrons postés le long de l'Elbe jusqu'à Nimbourg;

---

[1]) quitter Kollin et ist übergeschrieben.

[2]) Der Satz on établit .... au Général Nassau ist mit blasser Dinte an den Rand geschrieben.

[3]) Ursprünglich le soir on fait statt on mit blasser Dinte übergeschrieben après avoir.

[4]) dont le bagage est sorti à 7 heures du soir ist mit blasser Dinte sehr durchstrichen.

[5]) alors ist durchstrichen.

[6]) So statt des ursprünglichen est déjà au deçà de l'Elbe mit schwarzer Dinte corrigirt.

[7]) Hier am Rande zwei mit blasser Dinte durchstrichene fast unleserliche Zeilen pour en imposer l'ennemi et lui d .....

[8]) étoient corrigirt für das ursprüngliche entièrement.

[9]) So corrigirt für cinquantaine.

la marche d'ailleurs très-difficile qu'il preméditoit, lui annonçoit une disette de pain dont nous fîmes provision à Nimbourg pour 8 jours.

Ces deux renforts ne devoient pas peu contribuer au dessein que le général avoit de se rejoindre au Roy, premièrement il se rendoit plus respectable, ou trop pressé par l'armée ennemie, prévenoit la famine en cas qu'il eût été forcé de faire un plus grand détour. A huit heures du matin nous arrivâmes à Podiebradt où nous campâmes, on offre 1000 écus à un messager[1]) qui voudra porter une lettre au Roy et rapporter une réponse. Mais[2]) un messager pris par les hussards à un quart de lieue de notre camp met la terreur chez les autres[3]); il se trouve encore des intéressés, mais personne qui veuille être pendu. Le 21 avant le jour notre petite armée renforcée de 4 bataillons et de 15 escadrons rangée[4]) en ordre de bataille, fit[5]) simplement à gauche et défila dans cet ordre côtoyant[6]) toujours le bagage qui se trouva par là hors de toute insulte. Nous marchons vers Königsstättl toujours entre des étangs[7]) où l'on auroit beaucoup risqué de nous attaquer. Le général vouloit prendre son camp à Nepolis où la situation avantageuse nous promettoit quelque sûreté, et même des nouvelles du Roy ou de l'armée ennemie; mais celle-ci nous avoit prévenus, ce que nous ne sûmes qu'après avoir passé Königstättl, et que notre avant-garde sur la hauteur de Wulkow voit leur camp, proche Nepolis,[8]) et leur enlève une vingtaine de cavaliers qui étoient au fourrage. Il faut céder la place au plus fort, et replier vers Königsstättl. On y traçoit déjà le camp lorsqu'on vient annoncer une colonne de l'ennemi qui marche droit à la ville derrière nous; la quantité de bagage pouvoit dans ce moment nous être bien fatale. La ville et les chemins en étoient si terriblement remplis, qu'on ne pouvoit faire passer l'infanterie destinée aux endroits qui en auroient eu le plus de besoin. Le général envoie cependant ordre à 5 bataillons qui n'avoient pas encore passé la ville, de faire front à la colonne ennemie qui s'avance; six bataillons d'un autre côté sont d'abord rangés en bataille, enfin d'autres postés de façon à pouvoir bien défendre la ville.[9]) Ce

---

[1]) un messager ist mit blasser Dinte übergeschrieben.

[2]) mais ist mit schwarzer Dinte übergeschrieben.

[3]) Ursprünglich autres et personne qui veuille risquer d'être, die Worte des Textes sind übergeschrieben.

[4]) se mit, darüber mit schwarzer Dinte fut rangée, aber fut wieder gestrichen.

[5]) Ursprünglich fit ensuite, letzteres Wort gestrichen.

[6]) Ursprünglich et marcha côtoyant.

[7]) Statt des richtig geschrieben étangs ist étamps corrigirt.

[8]) proche Nepolis ist übergeschrieben.

[9]) Ursprünglich à défendre la ville de toute insulte.

détachement des ennemis envoyé sans doute pour nous reconnoître, ne jugea pas à propos de se trop approcher. Nous profitons des moments qu'il nous laisse tranquille, et le général fait partir d'abord le bagage pour Neu-Biczow. Une ruse, dont on se servit, contribua beaucoup à sauver tous nos équipages et un grand convoi arrivé de Nimbourg. Une bonne avant-garde qui devoit l'escorter prend le chemin Wulkow qui va droit au camp de l'ennemi, celui-ci prend l'alarme, sa cavalerie selle, et tout est pendant la nuit sous les armes; cependant notre bagage, à la faveur de la nuit, reprend sur la gauche, notre infanterie[1]) en fait de même, tandis que l'ennemi retenu et trompé par notre cavalerie nous attend par la droite. Ces sortes de marches et contre-marches déroutèrent l'ennemi, et nous arrivâmes le 22 de grand matin à Neu-Biczow; nous y enlevâmes les quartiers du Général Nadasti comme on nous avoit pris notre camp de Nepolis, cette petite[2]) revanche étoit douce n'ayant point occasion de faire mieux. Après avoir chassé les hussards et les fourriers de la ville, les Pandoures que nous avions oubliés depuis notre départ de Kollin, reparurent sur la scène. Ils avoient même du canon dont ils tirèrent tout le parti qui leur fut possible, mais sans nous tuer[3]) personne; le chien d'un officier de hussards fut cependant blessé[4]) mortellement, et son maître m'assura qu'il auroit perdu plus volontiers en Bohême un de ses chevaux. Les hussards de part et d'autre se divertirent tout le reste du jour à tirailler, si l'on en excepte la perte d'un bon chien, la canonnade des Pandoures nous fit un bien infini; le Roy l'entendit, et apprit par là que nous nous rapprochions de lui; on fut même assez heureux pour lui faire parvenir deux chasseurs avec une lettre; c'étoit une petite consolation dans le cas embarrassant[5]) où nous nous trouvions. Nous avions plutôt l'air d'un convoi que d'un détachement; un défilé épouvantable au travers de Biczow, toutes les apparences que nous serions attaqués par des forces beaucoup supérieures, l'armée ennemie n'ayant qu'une heure de marche pour venir à nous, enfin leurs hussards et Pandoures déjà aux portes de la ville, il n'y avoit qu'un parti pour nous[6]), et la résolution[7]) fut dabord prise: en cas que l'armée autrichienne vint

---

[1]) et cavalerie ist gestrichen.
[2]) Correctur für la revenge.
[3]) ni blesser ist gestrichen.
[4]) blessé (gestrichen) cependant blessé also während des Schreibens corrigirt.
[5]) Ursprünglich épineux.
[6]) pour nous ist übergeschrieben.
[7]) en durchstrichen.

à nous, de brûler le[1]) bagage et nous défendre[2]) jusqu'à la dernière extrémité. Le 23. tandis que notre convoi défile au travers de Biczow le plus vite qu'il étoit possible, les généraux autrichiens s'approchent de la ville pour nous reconnoître; ils trouvèrent un bataillon quarré[3]) qu'il leur auroit été difficile d'attaquer sans risquer de perdre une bonne partie de leurs meilleures troupes. La ville bien gardée et le bagage fermoient un côté du carré. La situation étoit assez pour nous et nous n'avions rien à craindre que pour nos équipages. Notre heureuse destinée ne permit pas que nous fussions venus de si loin pour ne pas rejoindre l'armée du Roy, et nous échappons encore de ce pas épineux. C'est ici où je ne comprends plus Mr. de Traun, ni ses raisons pour ne nous avoir pas attaqués. Tandis que le Roy le tenoit en échec, il auroit peutêtre beaucoup risqué d'avoir pris un gros corps de son armée pour l'envoyer à nos trousses; mais le Roy marche à Königsgrätz, nous sommes encore de l'autre côté de Biczow, forcés d'attendre le maudit bagage[4]) qui est neuf heures à défiler, cependant Mr. de Traun ne nous attaque pas. En vérité il faut que ce sage général respecte beaucoup notre infanterie; je crois qu'il n'a pas tort, et les Autrichiens même en conviendront avec moi depuis qu'ils en ont fait l'épreuve; ce détachement surtout si furieusement canonné à Kollin, a sans doute mérité quelques égards de leur part. Le Général Nassau se disposoit enfin à sortir de Biczow avec son arrière-garde pour marcher à Petrowitzky, mais la première nouvelle du Roy arrive, et l'ordre de marcher à Nechanitz; nous y arrivâmes le soir renforcés de 30 escadrons et quelques bataillons[5]) que S. M. avoit envoyés au devant de nous. Le lendemain notre jonction se fit proche Königsgrätz avec la grande armée. Selon[6]) mes conjectures nous ne ferons pas long séjour ici, le fourrage et le pain commencent à nous manquer, d'ailleurs les eaux qui grossissent, pourroient nous jouer un mauvais tour au moment qu'on y penseroit le moins.

Vous savez à présent la retraite du Général Nassau, et vous avouerez je pense[7]) qu'on ne pouvoit mieux se tirer d'affaire ni avec plus d'honneur qu'il l'à fait. Il a ramené au Roy 15 bataillons et

---

1) So über nous brûlions nos geſchrieben.
2) défendions, die Endung corrigirt.
3) So corrigirt für carré.
4) So corrigirt für convoy.
5) et quelques bataillons iſt mit blaſſer Dinte übergeſchrieben.
6) Si je ne me troupe nous iſt raſch durchſtrichen und gleich weiter geſchrieben: Selon.
7) So corrigirt für je crois.

29 escadrons pour lesquels S. M. avoit tout à craindre. Pendant toute notre marche[1]) les hussards ne nous ont pas pris un seul chariot, et vous n'aurez pas tort si vous en êtes surpris, ces Messieurs-là n'étant que trop alertes quand il s'agit de faire du butin.

XI.

Lettre d'un officier prussien à un de ses amis.[2])

près de Braunau du 3 de décembre 1744.

Monsieur,

Après que nous avions tenté en vain d'attaquer les ennemis dans leurs bois et leurs montagnes, après avoir absolument consumé les fourrages de l'autre côté de la Saszawa, nous fûmes obligés de la repasser pour en chercher d'autres. L'ennemi prit alors[3]) une autre position vers notre gauche, tirant vers Camerbourg[4]) dans un pays très-montueux et difficile. Nous apprîmes alors la nouvelle, que le Général Creutz n'ayant pas reçu les ordres, que le Roi lui avoit envoyés, d'évacuer Budweis, y avoit soutenu un siége de onze jours, mais ayant manqué de poudre, il a été forcé de se rendre.

---

[1]) parmi tous nos . . . . ist durchstrichen und unleserlich.

[2]) Die Ueberschrift von Podewils Hand. Doch ist zu bemerken, daß Eichel 6. Decbr. an Podewils schreibt (pr. 10. Decbr.): „Sr. Maj. befehlen ihm die anliegende Continuation des lettres d'un officier prussien au Baron Chambrier nach Paris zu senden."

Handschriftlich 1. des Königs eigenhändige Niederschrift, von Eichel durchcorrigirt, um die Orthographie zu verbessern und undeutlich geschriebene Worte und Buchstaben dem Abschreiber zu verdeutlichen.

2. Abschrift von Fredersdorf.

3. Abschrift danach an Podewils gesandt, der Lettre d'un officier prussien u. s. w. darüber schreibt.

Gedruckt in der Haudeschen und Rüdigerschen Zeitung vom 12. December, in der Schlesischen von demselben Tage; also ist der Bericht aus dem Cabinet nach Berlin und Breslau zugleich gesandt.

Französischer Druck nur noch in den Mém. pour servir p. 80 vorliegend.

In den Zeitungen ist diesem Berichte folgendes vorausgesandt:

„Man hat die Ursachen, welche Se. Königl. Maj. unsern allergnädigsten Herren bewogen, dero Truppen aus Böhmen wieder zurücke zu ziehen und nach den schlesischen Grenzen zu verlegen, mit so vielen ungegründeten Raisonnements begleitet, daß man dahero billig einen Anstand nehmen müssen, hiervon etwas zu gedenken, bis man mit mehrerer Gewißheit und Zuverlässigkeit nunmehro dem Leser ein Schreiben eines preußischen Officiers mittheilen kann."

[3]) Der König hat allors geschrieben, Eichel corrigirt alors.

[4]) Camerburg corrigirt Eichel Kammerbourg.

L'armée ennemie passa la Sassawa sur notre gauche quelques jours après, et avança jusq'aux bois de Jannowitz, les marais devant[1]) soi. Surquoi le Roi marcha à Schwarz-Costelitz, de là à Caurzim, où les ennemis avoient déjà envoyè leurs fourriers. Il nout fut impossible de gagner le poste de Kuttenberg, qui étoit celui qui devoit décider de toute notre campagne.

Les ennemis occupoient[2]) déjà la haute montagne de St. Jean Baptiste, avec une avant-garde de 8000 hommes, lorsque nous en approchions et l'on ne pouvoit arriver à eux. L'armée ennemie occupa ce camp le lendemain, et nous mit dans l'embarras d'avoir perdu la communication avec notre petit magasin de Pardubitz, poste assez passable pour quiconque l'attaque sans bombes et sans canons. Le Roy prèsenta encore bataille au Prince Charles, quoique le Général Nassau fût détaché avec 15 000 hommes, dans l'espérance, qu'on refuseroit d'autant moins la partie, puisque le jeu étoit plus égal, mais tout fut inutile. Le Roi détacha encore le Général du Moulin avec huit bataillons pour soutenir Pardubitz à force de bras et se campa à portée, et nos fourrages étant entièrement consumés, nous passâmes l'Elbe, tant par cette raison, que pour regagner la communication avec la Silésie, que le Prince Charles nous auroit pu couper, s'il en avoit eu l'idée. Nous mîmes dix bataillons à Kollin, pour soutenir ce poste, qui assuroit notre communication avec le petit magasin de Nimbourg, et le reste de l'armée se cantona vers Clumetz, également à portée de Kollin et de Pardubitz, garnissant l'Elbe de demi-lieue en demi-lieue de bataillons de grenadiers et de hussards pour avertir l'armée des mouvements de l'ennemi et de ses dessins en cas qu'il voulût construire des ponts.

L'ennemi attaqua deux fois Kollin, où il perdit beaucoup de monde, il fut toujours repoussé. L'Elbe entre Kollin et Pardubitz est guéable à plus de 40 endroits. On avoit rompu ces gués le mieux que l'on avoit pu, mais le grand inconvénient étoient les hauteurs, qui quelquefois se trouvent à la droite et quelquefois à la gauche de cette rivière. Le 19 le matin à 4 heures nous entendîmes canonner avec beaucoup de vivacité. Tont le monde unanimément crut dans nos quartiers, que c'étoit la ville de Kollin, que les ennemis attaquoient de nouveau, où des régiments nommés devoient se rendre au premier bruit; à Kollin on crut que c'étoit Pardubitz que l'on attaquoit. Cette incertitude dura jusqu'à 11 heures, que nous apprîmes, que les ennemis avoient commencé la nuit à construire

[1]) devens soy ſchreibt der König, Eichel darüber derrière soi.

[2]) Der König hat ocucoit geſchrieben, woraus Eichel occupoient macht.

un pont à Selmitz, où ils avoient fait construire sur la hauteur qui est de leur côté, une batterie de 50 pièces de canon; ils avoient en même temps fait passer quelques milliers de hussards par les gués à deux cotés de Selmitz embusqués dans un grand bois, qui est immédiatement derrière. Le bataillon des grenadiers de Wedel, qui étoit à Selmitz, fut averti trop tard par une patrouille de 300 hussards des mouvements de l'ennemi. Il y marcha et soutint durant trois et près de quatre heures son poste contre 50 canons et toute l'armée autrichienne, dont 4000 grenadiers avoient déjà passé la rivière avec des bacs. Le malheur voulut, que les officiers et les hussards, qu'il envoya pour avertir les autres quartiers, furent pris par les hussards embusqués en grand nombre dans ce bois. Dès que le Roi apprit cette nouvelle, il rassembla les troupes à un village nommé Wishenjowitz[1]) non loin de Clumetz. Le Général Nassau nous manquoit encore avec 16 bataillons et 30 escadrons. Le Roi apprit, que le Prince Charles marchoit du côté de Clumetz, il prit un poste tout proche de l'armée ennemie, pour faciliter la jonction du Général Nassau; cela réussit si bien, que par bien des mouvements et quelques marches difficiles, nous nous sommes rejoints[2]) le 24 de novembre. Les farines que nous avions à Pardubitz, tiroient à leur fin, nous n'avions que pour trois jours de pain, coupés de nos petites provisions de Leutmeritz, et dans un pays, où 150 escadrons avoient vécu pendant douze jours. Toùt ceci joint à une saison très-rude, à l'impossibilité d'attaquer l'ennemi et à la nécessité de donner du repos aux troupes, cela a fait résoudre le Roi à mettre ses troupes en quartier d'hiver le long de ses frontières.

Nous avons perdu quelques chariots dans nos marches par des chemins étroits où les voitures larges de notre pays ne sauroient passer. Le Général Truchses, le Général du Moulin, le Colonel Winterfeld et le Colonel Katte ont bien bourré les hussards et les Pandoures. S'ils sont sincères, ils en diront de nouvelles, et s'ils ne le sont point, le proverbe se vérifiera: à bien battre un glorieux, il ne s'en vante plus. Je suis etc.

---

[1]) Der König ſchreibt nomme N. Eichel ſchreibt darüber Wischenjowitz.

[2]) Der König hatte erſt geſchrieben ce corps nous a rejoint, dann geſtrichen und das beſſere dahinter geſchrieben.

XII.

Relation de ma campagne 1744.[1])

Je partis le 13 d'août, pour me mettre à la tête de mes troupes, qui divisées en trois colonnes, s'étoient mises en marche, pour arriver auprès de Prague, à peuprès au même jour. J'imaginois que les Saxons, ni aucune puissance de l'Europe, pouvoit trouver étrange, qu'après avoir fait annoncer ma marche, par des réquisitoriaux de l'Empereur, je poursuivisse mon chemin, sans m'arrêter, au travers de cet Électorat, et en faisant observer la meilleure discipline du monde. Le bruit qu'en firent les Saxons, avoit en vue trois objects différents, dont le premier étoit la passion et la jalousie, qu'ils ont contre la Prusse, croyant ce voisinage trop puissant pour leur foiblesse, et se flattant, par leurs cris, de révolter les puissances du Nord, et principalement la Russie, contre une action qui n'avoit en elle-même rien d'odieux, ni de contraire aux lois et aux constitutions de l'Empire. Leur second objet consistoit dans la partialité de la Reine et du Père Guarini pour la cour de Vienne; et le troisième, l'extrême disette d'argent, qui s'étendoit si loin dans ces circonstances, que la Cour manquoit souvent, de quoi pouvoir suffire aux besoins les plus pressants, ce qui leur fit espérer, que le moment favorable étoit venu de vendre leurs troupes à plus gros marché, qu'on ne les eût payées en toute autre occasion. Pendant que tout ces mouvements se passoient à Dresde, et encore plus à Varsovie, je m'avançois à grands pas vers les frontières de

---

[1]) Die Relation de ma campagne ist in den diesseitigen Acten nur in einer Abschrift von Schreibers Hand erhalten. Eine andere wird sich in dem französischen Staatsarchiv finden, da Friedrich II. Berlin 18. December diese Relation (une déscription exacte et détaillés de toute ma campagne) an Ludwig XV. gesandt hat mit der Bitte sie nicht zu veröffentlichen, weil darin mehrere Punkte seien, dont les Autrichiens pourroient tirer avantage comme de tout ce qui regarde les subsistances.

Schon am 6 December muß Eichel an Podewils melden: Der König befehle ihm von anliegendem Bericht vom 3 Decbr. einen Abdruck an Chambrier zu senden und dabei zu schreiben „das wäre vorerst nur en gros, was passirt sei, Se. Maj. werde ihm nächstens eine detaillirte Relation von der ganzen Campagne schicken, worin Alles, was vorgefallen, ganz umständlich und der Wahrheit nach angeführt werden sollte."

Daß der König Anfangs die Absicht hatte, diese oder eine ähnliche Gesammtrelation über den Feldzug in Böhmen zu veröffentlichen, ergiebt das Schreiben von Eichel an Podewils, Schweidnitz, 7 Decbr.: „ . . . . es bleiben Se. Maj. aber anbei des Entschlusses, nach dero Gott gebe glücklichen retour sofort eine ausführliche relation von der ganzen Campagne publiciren zu lassen."

Es unterblieb, weil der König erst bei seiner Rückkehr nach Berlin erkannte, wie trostlos seine Lage war.

la Bohême. Il n'y eut rien de plus ridicule, que la crainte extrême du ministère Saxon, mêlée avec une fierté composée et soutenue des moyens les plus foibles et les plus insuffisants. L'on m'accordoit d'un côté tout ce que je pouvois désirer relativement à mon passage et à la subsistance de mes troupes; d'un autre côté l'on protestoit sur ce que l'on faisoit, et en même tems on faisoit travailler, jusqu'aux manufacturiers de porcelaine, pour faire plus de vingt coupures et des barricades dans les rues de la nouvelle ville de Dresde. La ville étoit fermée, on avoit doublé la garnison, mais trois bataillons de mes troupes, quarante pièces de batterie et vingt mortiers passèrent, malgré ces grands préparatifs, sur l'Elbe, au beau milieu de la ville, tandis que l'armée côtoyoit cette capitale des deux côtés. Que de singulières contradictions ne renferme point l'esprit humain! Nous trouvâmes bientôt un obstacle plus réel à notre entrée en Bohême: les Autrichiens avoient fait une espèce d'estacade dans l'Elbe, qui en interrompoit entièrement la navigation, et cette estacade étoit défendue par un bon château, situé sur un rocher escarpé de tous les côtés, et qui commande toute la rivière. Le château fut sommé, un capitaine hongrois avec 100 hommes se rendit prisonnier de guerre, l'Elbe fut déblayée, notre petite flotte y passa, et toutes ces formalités ne nous firent perdre que deux jours. L'armée continua sa route depuis vers Prague, sans aucun empêchement, une avantgarde composée de quatre régiments de hussards et de quatre bataillons de grenadiers, précédoit sa marche d'une journée, et ramassoit en chemin faisant les subsistances dont les troupes avoient besoin. Dans toute cette marche on n'a eu d'autres nouvelles du comte de Badiani (qui au bruit de notre marche étoit entré en Bohême avec un corps de 13 mille hommes) que par un détachement du régiment de Zieten, qui surprit et défit 200 hommes du régiment de Baronay, que Monsieur de Badiani avoit envoyé à Munzifai, petit bourg non éloigné des rives de l'Egra; les prisonniers au nombre de 50 déposèrent, que l'ennemi étoit aux environs de la Beraun. Nous arrivâmes le 2 de septembre aux environs de Prague, après une marche longue et difficile, dans un temps pluvieux, de façon que le trois et le quatre furent employés à faire la circon- et controvallation de la ville. Le corps du Maréchal de Schwerin, et celui du Prince Léopold étoient arrivés le 1er de septembre.

Les ponts de communication étoient jetés sur la Moldau, et il ne manquoit plus que la grosse artillerie pour commencer le siège. L'Elbe n'est navigable que jusqu'à Leutmeritz, et de là on étoit obligé de faire le transport du canon, des munitions de guerre et de bouche, par charroi, ce qui emporta huit jours de tems, pendant

lesquels on fit les fascines et les autres arrangements nécessaires pour l'ouverture de la tranchée. Je reçus entre ce tems l'avis, par un de nos espions, que le Comte Badiani faisoit amasser de gros magasins à Beraun, et que ces magasins n'étoient gardés que par mille hommes, ce qui me fit naître le dessein de m'emparer de ce poste, et de déranger par là considérablement les desseins des ennemis. Le Général Hacke fut commandé pour cet effet avec cinq bataillons et six cent hussards, et eut l'ordre d'emporter ce poste. Il se trouva que l'ennemi en eut des nouvelles, et quoique ce plan fût assez bien concerté, le Géneral Hacke, après avoir emporté la porte de la ville, du côté du pont, se vit obligé à se retirer, voyant deux corps considérables de cavalerie, qui passoient la Beraun, pour le prendre dans ses derrières; il perdit un canon à cette retraite, dont les roues furent cassées; il se posta ensuite sur une hauteur, où il soutint six heures de suite, l'attaque des cuirassiers et des Pandoures, et après les avoir repoussés par cinq différentes reprises, il les poursuivit et les chassa de l'autre côte de la rivière. Je fus averti à midi, que le corps du Général Hacke étoit environné, que le nombre des ennemis augmentoit, et qu'il avoit besoin de secours. J'y marchois en personne avec 50 escadrons et 16 bataillons; nous arrivâmes à dix heures au delà des plaines d'Unhost, à l'embouchure du défilé, et j'appris que l'affaire s'étoit heureusement passée à notre avantage, quoiqu'à la vérité le but de l'expédition se trouvât manqué.

Nous avons eu le malheur durant cette campagne, que les gens préposés à la fourniture des vivres, s'en sont si mal acquittés et se sont trouvés si peu intelligents, que l'armée a été toujours mal fournie, et à la fin cette fatalité est devenue d'autant plus funeste, qu'elle nous a obligés de quitter la Bohême. Le jour que je marchois vers Beraun, l'armée n'avoit plus de pain, ce qui m'empêcha de poursuivre ma pointe et d'occuper le poste de Beraun, et de plus, j'avois apppris, que Monsieur de Badiani, avoit fait rétrograder ses magazins de Beraun à Pilsen. Le 10 au soir l'ouverture de la tranchée se fit à Prague, à trois endroits différents à la fois, savoir à la montagne de Zisca, vers le plateau de la montagne de St. Lorenz, et vers la nouvelle porte du côté du moulin, sur la basse Moldau; la première attaque j'appela celle du Maréchal de Schwerin, la seconde c'elle du comte de Truchses, et la troisième celle du Prince Charles. L'ouverture de la tranchée nous coûta peu de monde, à cause qu'on en déroba la connoissance à l'ennemi. Le 12 on emporta d'assaut le fort de Zisca, et encore un autre fortin, qui lui étoit adjacent. Le Prince Guillaume fut tué ce jour à la batterie qui portoit le nom de son frère. Les jours suivants les attaques se

poussèrent avec beaucoup de vigueur, le moulin de la basse Moldau fut abîmé par les bombes, et l'écluse rompue de façon, qu'après que l'écoulement de l'eau eut duré quelques heures, ont eût pu donner un assaut au travers de la rivière et entrer au milieu de la ville; ce fut la raison qui détermina Mr. de Harsch à battre la chamade, il y eut encore quelques pourparlers, mais il fut obligé de se rendre prisonnier de guerre. Le 16 septembre la garnison sortit, forte de 12 mille quelques cents hommes, ce qui étoit distribué en 22 bataillons: on ne put y donner que des escortes foibles, et il en déserta la moitié avant qu'ils arrivassent en Silésie. La ville de Prague une fois prise, c'étoit la grande question, de quel côté diriger les opérations.

La trahison des Saxons étoit encore ensevelie sous les cendres; j'étois à la vérité informé, que leurs troupes remuoient dans leurs quartiers, mais je ne leur supposois pas la hardiesse, de se déclarer contre moi, dans un commencement de guerre, où la fortune ne s'étoit pas encore déclarée, ni pour l'une ni pour l'autre partie, et d'exposer à la vengeance de leurs voisins un pays ouvert de touts côtés, mal garni de troupes, et qui doit être ruiné de fond en comble toutes les fois que la guerre s'y fera, et que l'ennemi se tourne du côté de Leipsic, qui est le nerf de leur état, le siége de leur commerce et la ressource de leur crédit. Toutes ces suppositions, toutes ces probabilites se trouvèrent ensuite fausses, le marteau d'or des Anglois avoit ouvert les portes de fer des Saxons, et l'intérêt d'un moment les avoit aveuglés sur un intérêt plus durable.

Je fis deux fautes capitales en quittant Prague, qui ont entraîné après elles le dérangment de toute la campagne. Je n'aurois pas dû m'éloigner de cette capitale, sans l'avoir pourvue suffisamment de vivres; car au moment où nous l'occupâmes, il n'y avoit de provisions de bouche, que pour huit jours. Je n'y laissois non plus qu'une garnison de 6 bataillons et de 300 chevaux, ce qui auroit été bon dans le cas que l'on fût resté dans le voisinage, mais ce qui devenoit insuffisant pour défendre une place de cette immense étendue, et qui ne se soutient qu'à force de bras. L'autre faute étoit encore de plus de conséquence: si l'armée avoit marché d'abord à Pilsen, nous aurions fort dérangé, et peutêtre rompu la jonction des Saxons et du Prince Charles, nous aurions pris le principal magasin des Autrichiens, et nous couvrions Prague; mais au lieu de prendre ce parti sage, et qui sembloit obvier à beaucoup d'inconvéniens, il parut à mes généraux, que Monsieur de Badiani, ayant fait construire à Cameyk un pont sur la Moldau, passeroit incontinent cette rivière, dèsque nous serions sur la rive gauche; et dèsque les Saxons avoient résolu de se déclarer, Monsieur de Badiani

auroit pu se joindre à eux par la Lusace, me rafler mes magasins sur l'Elbe, et faire du dégât en Silésie, pendant que j'aurois été vis à vis du Prince Charles, qui se seroit jeté par les montagnes du Palatinat et de la Haute Autriche, vers Tabor et Budweis, où Badiani et les Saxons l'auroient pu joindre également. La raison principale qui me détermina de marcher sur Tabor et Budweis, est, que les François ont regardé l'abandon de ces deux postes, l'année 41, comme la perte de toutes leurs affaires; de plus l'Empereur, Seckendorf et Schmettau me rebattoient les oreilles, de la nécessité d'occuper ces postes importants.

Le Lieutenant-Général de Nassau, fut détaché avec 10 bataillons, 10 escadrons de dragons et 30 de hussards à Tabor; la ville se rendit après avoir fait une sortie, où nos hussards sabrèrent et firent prisonniers plus de 140 hommes. L'avant-garde marcha de là à Budweis, de là à Frauenberg, et prit ces deux postes sans presque coup férir. L'armée suivoit à pas lents le chemin de Tabor, partagée en deux corps, dont l'un côtoyoit la Moldau et l'autre marchoit plus à gauche. Dèsque j'eus quitté Prague, Monsieur de Badiani envoya 2000 hussards, quelques milliers de Talpatschs et 1000 hommes de cavalerie, à Beraun et Königssaal: ceux-là bloquèrent, pour ainsi dire, la ville de Prague, et en occupèrent si bien les avenues, qu'on n'y put faire entrer aucunes provisions. Je me suis alors trouvé pendant quatre semaines sans aucune nouvelle, sans lettres, sans pouvoir trouver de bons espions, sans savoir si le Prince Charles, Monsieur de Badiani et les Saxons étoient en Bohême ou à Pequin. On s'étonnera peut-être, que nous n'ayons tiré aucune lumière des prisonniers que l'on faisoit tous les jours sur les ennemis; mais il faut savoir, que les prisonniers autrichiens ne sont que des hussards, ou des Pandoures détachés avec leurs corps six semaines ou plus longtemps de leur armée, et qui n'en ont aucune connoissance. On ne se trouve guère avancé, après les avoir examinés. Les espions du pays ne sont pas de plus grande ressource, on n'en trouve aucun, ou même ils rapportent des faussetés. Le plat pays et le peuple est superstitieusement attaché à son gouvernement, il cache, enfouît les bleds et tout devant les armées, n'apporte ni vivres ni subsistance dans les camps, et vous oblige de nourrir le soldat des denrées, que l'on a eu la faculté de conduire avec soi. Les baillis et les prêtres sont encore pis, ils servent d'espions aux Autrichiens, et ayant toutes les commodités d'apprendre ce qui se passe dans une armée, qui embrasse leurs villages dans le camp qu'elle occupe, ils informent incontinent l'ennemi de la moindre manoeuvre, d'un petit mouvement et des détachements qui sortent, et obligent par conséquent à n'envoyer jamais des partis,

mais des corps au moins de 10 mille hommes, pour ne les point aventurer et les exposer mal à propos à quelque affront. Ce n'étoit pas là tout l'embarras encore, il y en avoit un autre, auquel des contretemps infinis se sont joints, et qui nous a dans la suite forcés à touts les mouvements rétrogradifs, que nous avons été obligés de faire. Il y avoit pour un mois de farine pour l'armée, chargée sur des caissons, et qui nous suivoit sous l'escorte de l'arrière-garde, que commandoit le Général Posadowski; soit que cet officier s'ennuyât de la lenteur de sa marche, soit qu'il y eût quelque autre accident, il n'amena à Tabor que la moitié de nos caissons, qui avoit été à la tête de l'escorte; l'ennemi n'en enleva pas un seul, mais Posadowski les laissa en chemin, à la garde des gens du pays, qui bien éloignés de s'employer pour les faire suivre, brisèrent les caissons, volèrent les chevaux et la farine et chassèrent les valets, qui les conduisoient. Le seul moyen qu'il y avoit, pour remédier à ce malheur, étoit de faire livrer et contribuer le pays. Le régiment de Tieri (Dieury) nouvellement levé, paroissoit le plus propre à cet emploi, il y fut destiné, mais il arriva encore d'autre fatalités, qui achevèrent de nous déranger, comme on le verra dans la suite.

L'armée à Tabor et l'avant-garde à Budweis, il s'agissoit de régler les opérations ultérieures. Nous pouvions aller à Neuhaus, pour donner au Prince Charles des jalousies sur l'Autriche; nous pouvions aller à Budweis, et nous pouvions passer la Moldau à Tein, pour marcher au Prince Charles, que l'on nous disoit camper à Pisek. Je ne me serois pas aventuré si avant, si un malheureux espion ne m'avoit assuré, que l'armée autrichienne avait marché sur trois colonnes vers Budweis: nous n'eûmes pas passé la Moldau, que nous apprîmes que sa nouvelle étoit fausse; on sut ensuite par les partis, que l'ennemi étoit campé à Mirotitz, à deux milles de l'autre côté de Pisek, proche de la Moldau. Ce faux avis rendit ma manoeuvre mauvaise, qui n'étoit bonne qu'au cas où l'ennemi se seroit approché de Protivin ou de Budweis. Nous séjournâmes cependant trois jours dans le même camp, et dans cet espace le Géneral Ghilani passa la Moldau avec un corps de 10 mille hommes, tomba sur trois ou quatre détachements du régiment de Tieri qu'il défit, et empêcha toutes les livraisons du pays pour Tabor. Nous étions au .... de septembre, et nous n'avions de farine à Tabor que pour huit jours, point de ressources pour en faire de nouvelles provisions, ni aucune espérance d'en pouvoir prendre sur l'ennemi, ce qui me fit prendre le parti de marcher à Tabor, pour être de là plus à portée de me rapprocher de mes magasins. J'appris à Tabor que les Saxons alloient joindre les Autrichiens, que le Prince Charles faisoit faire quatre ponts sur

la Moldau, qu'il faisoit amasser des provisions à Beneschau, et qu'il vouloit me couper de Prague et de la Sassava. Je savois que le poste de Beneschau est inattaquable, et que si l'ennemi s'y mettoit une fois, ne fût-ce qu'avec un détachement d'une vingtaine de mille hommes, il seroit impracticable de l'en déloger, que ce mouvement me rejetoit sur Ratay et sur Pardubitz, où j'avois un petit dépôt, que je n'avois que pour huit jours de farine, ce qui étoit opiné suffisant, pour faire la marche de Beneschau, que j'aurois par conséquent manqué de pain avant que d'atteindre Pardubitz, que de plus, si les ennemis se mettoient entre moi et Prague, cette ville et la garnison, trop foible, pour en soutenir la vaste enceinte, seroit à coup sûr perdue. Il y avoit à considérer d'un autre côté, que ce mouvement rétrogradif étoit fort préjudiciable à mes desseins, qu'il pouvoit me faire perdre Tabor et Budweis, et donner même à mes alliés des soupçons contre ma fidélité. Ce raisonnement étoit fort, mais la faim étoit plus forte encore, et l'article de Prague un argument sans réplique. Il restoit à savoir, si l'on garderoit les postes de Tabor et de Budweis? Si l'on considéroit d'un côté, que nous en éloignant, il y avoit à craindre, que l'ennemi ne les prît, nous aurions dû les évacuer d'abord, mais à cela il y avoit beaucoup à objecter. Je savois que le Prince Charles étoit joint par les Saxons, je savois qu'il avoit fait faire des ponts sur la Moldau, ce qui sembloit indiquer, qu'il n'auroit pas quitté l'Alsace, qu'il n'auroit pas rassemblé tant de forces, et qu'il ne feroit pas un mouvement aussi décisif que celui de passer la Moldau, s'il n'avoit intention d'en venir à une bataille.

A ces préjugés se joignoient ceux de l'expérience. Dans la dernière guerre l'ouverture des campagnes se faisoit par une bataille, et ce qui achevoit de me persuader que c'en seroit de même de celle-ci, c'est la coutume qu'ont les Autrichiens, de tirer tout le parti, qu'ils peuvent, de leurs auxiliaires, le peu de risque qu'il y avoit pour eux de faire tuer quelques Saxons, et l'espérance qu'ils pouvoient avoir, qu'en me battant ils gardoient le champ libre et gagnoient la faculté, de tourner toutes leurs forces, ou du moins la plus grande partie, contre la Bavière. Enfin, soit que l'on songe ce que l'on espère, ou que ces raisons furent solides, elles me parurent du moins telles, et dans cette supposition, je devois conserver nécessairement les postes de Tabor et de Budweis, qui ôtoient à l'ennemi, s'il avoit été battu, toutes ses ressources, lui coupoient le chemin de l'Autriche, et le rejetoient dans cette partie montueuse de la Bohême, qui tient à la Basse-Autriche. Il s'est manifesté dans toute cette campagne une fatalité si ouverte et si opiniâtre à

déranger mes entreprises, que je ne puis m'empêcher d'en rapporter quelques exemples, à mesure que l'occasion s'en présente.

A la prise de Budweis il ne s'étoit presque point trouvé de munitions de guerre dans la place, le régiment de Kreytzen qui devoit défendre cet endroit, n'avoit que 60 coups à tirer par tête, on ne pouvoit alors suffisamment ravitailler la place, étant trop éloigné de Prague; j'envoyois cependant une assez bonne provision de cartouches au Général Kreytzen, si un accident que l'on ne pouvoit prévoir, ne l'en eût privé. Le Général du Moulin étoit commandé avec quelques bataillons, pour prendre son chemin par Budweis, et pour repasser par Neuhaus à Tabor, afin d'amasser des vivres et sur tout de la farine; les caissons de poudre entrèrent à Budweis avec le détachement de du Moulin, et celui qui avoit la lettre à rendre au Général Kreytzen, n'arriva que le lendemain, de sorte que les caissons suivirent le Général du Moulin, et que le Général Kreytzen ne reçut la lettre, qui lui marquoit que les caissons étoient pour lui, que lorsque le petit convoi étoit à une grande marche de lui, et que beaucoup de hussards lui avoient déjà ôté la communication avec du Moulin; depuis ce moment, l'armée perdit également la communication avec cette ville. Tabor devenoit absolument nécessaire, pour avoir la communication avec Budweis, et de plus il y avoit dans la ville 500 malades, qu'il nous étoit impossible de conduire avec l'armée faute de chariage, ainsi nous ne pûmes l'abandonner.

Nous nous mîmes le .... de septembre en marche vers la Sassave, et je détachai le Maréchal de Schwerin avec 16 mille hommes pour gagner Beneschau, ce qui me réussit; l'armée y arriva deux jours après, nous occupâmes ce poste sonica, ayant gagné quatre heures sur l'ennemi. Nous séjournâmes huit jours au camp de Konopitz et Beneschau, pendant lequel temps j'envoyois un détachement à Leutmeritz, pour faire transporter incessamment des farines, tant pour l'armee que pour Prague. Les Autrichiens qui, voyant leurs coup manqué, s'étoient retiré du côté de Neveclau, furent bientôt joints par toutes leurs forces, et le Prince Charles fut se camper à Marchowitz. J'appris cette nouvelle avec beaucoup de plaisir, me flattant de pouvoir attaquer le Prince Charles et de le battre. Je fis défiler l'armée sur huit colonnes, et nous prîmes le chemin de Marchowitz, aux environs duquel nous arrivâmes après le coucher du soleil, de façon que l'armée n'étoit pas même tout à fait en bataille pendant la nuit. Le lendemain à la pointe du jour, nous nous préparions à attaquer les Autrichiens. Ils s'étoient postés sur une montagne, qui faisoit comme un demi-cercle, dont la gauche tournoit vers notre droite, et leur droite étoit entièrement éloignée de nous; dans

la vallée au pied de la montagne il y avoit un marais, au travers duquel il couloit un ruisseau marécageux, à l'extrémité de leur gauche l'on voyoit quelques grands étangs qui couvroient tout leur flanc en retournant vers leurs derrières. Nous commencions à nous former de notre côté sur la montagne, qui étoit vis à vis de leur centre, mais le terrain qu'il y avoit à notre droite, se trouva si étroit, qu'à peine auroit-on pu mettre 6 bataillons en bataille, et cela fait, on ne pouvoit les faire marcher en avant à cause du précipice qui séparoit les deux armées. Le centre étoit encore plus immuable, car un monticule et deux fonds considérables le séparoit de l'armée ennemie. Toutes ces positions bien reconnues, il fut facile de juger, que c'auroit été une témérité très-condamnable, que d'engager une affaire dans ces circonstances. C'est ce qui m'obligea à me replier vers mon camp, je cachois cette manoeuvre à l'ennemi par quelques fausses démonstrations, comme si l'on avoit toujours intention de les attaquer, ce qui me réussit si bien, que toute l'armée rentra dans le camp, sans qu'il parût une âme de l'ennemi.

Les fourrages étoient cependant consumés aux environs de Konopitz, où nous avions séjourné longtems, il falloit changer de camp; nous ne pouvions prendre d'autre position, que celle de Picheli, le côté de Ratay étant trop montueux et moins abondant en fourrage que les autres contrées de Bohême. Deux jours après, le Prince Charles vint occuper le camp que nous avions quitté. Le fourrage se livroit à son armée par ses derrières, ce qui lui donnoit autant de facilité, que nous trouvions d'obstacles. De Prague à Picheli il y a cinq lieues d'Allemagne; les chemins étoient remplis de défilés, l'ennemi nous enlevoit quelquefois des caissons, et pour surcroît d'inconvénients, les gens préposés aux vivres s'étoient si mal acquittés de leur fonction qu'après avoir séjourné huit jours à Picheli, nous n'étions pas en avance de pain d'un jour pour l'armée.

Les ennemis avoient fait un détachement, commandé par le Général Ghilani, qui marcha le même jour à Kamerbourg, que nous marchions à Pichely. Je fis d'abord que j'en fus informé, un gros détachement contre celui-là, sous les ordres du Général Nassau, avec ordre de côtoyer le corps autrichien et de le chasser de Kamerbourg. Le Général s'acquitta très-intelligemment des ordres que je lui avois donnés, il chassa Monsieur Ghilani de Kammerbourg, et le prévint sur le poste de Kollin, dont l'Autrichien vouloit s'emparer. Monsieur de Nassau n'eut pas fait deux marches, qu'il me fut impossible de communiquer avec lui et bien moins de recevoir des nouvelles de ce qu'il étoit devenu. Dans cette situation, j'appris que le Prince Charles avoit décampé, qu'il se portoit vers Ratay,

et que son dessein étoit, d'occuper le camp de Janowitz. Si j'avois pu, dans cette conjoncture, gagner le camp de Kuttenberg, avant le Prince Charles, je suis d'opinion, que j'aurois pu me soutenir en Bohême, ou du moins en conserver une partie. Je voulus faire marcher incessamment l'armée, mais il n'y avoit pas de pain, le convoi devoit arriver le lendemain. Perdre deux jours dans un cas si pressant, c'étoit perdre Pardubitz et ma communication avec la Silésie, la seule qui me restoit, depuis que les Saxons avoient barré leurs frontières. Dans cet embarras, je me résolus de marcher avec l'aile gauche de l'armée à Schwartz-Kosteletz, et de laisser le Prince Léopold avec l'aile droite, pour amener le convoi des vivres. J'arrivois le ... de ... au camp. Le lendemain, lorsque j'allai me mettre en marche, pour me poster sur Cauerzim, il me vint deux cuirassiers déserteurs des Autrichiens, qui déposèrent, que toute leur armée étoit à Janowitz. Dans ce cas j'aurois fait une manoeuvre dangereuse, si j'avois poursuivi le chemin de Cauerzim, principalement n'ayant aucune nouvelle du Général Nassau, que je croyois à Pardubitz. Je me crus donc obligé de diriger ma marche sur Böhmschbrod, où je fus joint le lendemain par le Prince Léopold et l'aile droite. Là j'appris par un Iuif, qui faisoit le vivandier dans l'armée, et qui venoit de Kollin, que le Général Nassau y étoit campé de l'autre côté de l'Elbe, ne se croyant pas sûr de celui de la Sassava, vu la proximité de l'armée ennemie. J'appris d'un autre côté, que les ennemis en vouloient à mon magasin de Pardubitz, où il n'y avoit qu'un bataillon pour le défendre; cela m'engagea à y envoyer le Général du Moulin, avec 6 bataillons, que le Général Nassau détacha. Touts ces postes de Bohême sont de nature, qu'il leur faut des remparts de remblai, pour les défendre. L'armée marcha le ... à Caurzim, où notre aile droite se trouva fort près des ennemis, séparés seulement par des bois et des marais. Le lendemain nous marchâmes à Gros-Gbel, ce qui nous approchoit de Kollin et nous mettoit en passe de gagner le lendemain le camp de Kuttenberg. Mais les Autrichiens s'apercevant de notre dessein, et ayant encore un demi-mille d'avance sur nous, forcèrent leur marche, et gagnèrent la hauteur avant nous. Je laissois exprès le Général Nassau à Kollin, dans l'espérance que ce détachement donneroit aux ennemis la hardiesse de m'attaquer, ou les induiroit peutêtre à prendre des camps moins forts, que ceux qu'ils avoient été jusqu'alors fort soigneux de choisir. Mes espérances furent vaines, le Maréchal de Traun ne fit aucun mouvement, pour quitter ses montagnes, et il me fut impossible de l'y forcer. Pendant que Monsieur de Traun étoit sur la cime de ses rochers, Nadasti se mettoit toujours à

portée d'observer notre droite, et Ghilani notre gauche. Pour faire un fourrage, la moitié de l'infanterie étoit obligée de la protéger, et l'espace étroit du camp ne nous fournissoit pas à beaucoup près ce qu'il nous falloit pour le nécessaire. Il est toujours fâcheux, pour une grande armée, d'être à l'étroit, mais cette situation étoit susceptible de remèdes. Le nombre des dissenteries, qui augmentoit considérablement dans l'armée, n'étoit pas de cette nature. Le soldat avoit manqué d'eau de vie et de bière, depuis la seconde marche, que nous avions faite du côté de Tabor. La nécessité nous avoit même obligés, de lui fournir de la farine, au lieu du pain. Cette mauvaise nourriture en partie, et principalement les eaux bourbeuses des lacs et des étangs, jointes aux fatigues des marches continuelles, que nous faisions, ajoutez à tout cela les nuits froides de l'arrière saison, rendoient les trois quarts des fantassins malades, soit de fièvres malignes ou de dissenteries. Toutes ces tristes circonstances faisoient envisager le cantonnement des troupes comme l'unique moyen de les conserver, ce fut cette circonstance, qui m'obligea à passer l'Elbe le . . . de novembre. Nous fimes cette manoeuvre là avec tant de précaution, que l'ennemi n'osa nous entamer, ou que nous étions en état, d'engager avec avantage une affaire générale.

Lorsque toute l'armée eut passé l'Elbe, jusqu'aux dix bataillons près, que j'avois destinés à garder Kollin, il vint un corps de quelquels mille Hongrois, qui voulurent attaquer Kollin; ils en perdirent promptement l'idée, et se retirèrent tout de suite à un demi-mille de là. Les postes de Kollin et de Pardubitz doivent être regardés comme les principaux qui se trouvent sur l'Elbe; Pardubitz est important pour la communication de la Silésie, Kollin l'est pour celle de Prague, de Leutmeritz et de Nimbourg, où étoient les magasins de l'armée. Il y avoit encore d'autres avantages à tirer de ces deux postes puisqu'ils empêchoient à l'ennemi de pouvoir prendre des quartiers entre l'Elbe et la Sassava, que moyennant ces deux débouchés, leurs quartiers auroient été raflés tout autant de fois qu'ils auroient hasardés d'en prendre, soit à Kuttenberg, Chaslau, Chrudim etc. L'armée ennemie ne fit aucun mouvement pendant quelques jours et resta tranquillement sur les montagnes; ils attaquérent encore une fois nos troupes à Kollin, mais ils y furent si mal reçus, qu'ils se retirèrent avec une perte de 600 hommes.

Mon armée étoit distribuée de façon, que 10 bataillons et 10 escadrons étoient sous le Général de Nassau à Kollin, 10 bataillons étoient sous les ordres du Général du Moulin à Pardubitz, et l'armée, cantonnée en ordre de bataille, occupoit le terrain, qui se trouve entre Clumetz, Bodanetz et l'Elbe; des bataillons de grenadiers,

étoient postés le long de l'Elbe, de demi-mille en demi-mille entre ces bataillons; il y avoit de Pardubitz à Collin 40 escadrons de hussards, pour faire les patrouilles le long de l'eau, observer la quantité étonnante de gués, qui s'y trouvent, ensuite avoir un oeil sur les mouvements de l'ennemi et principalement d'avertir l'armée, au moment qu'on s'apercevroit de quelques préparatifs pour la construction d'un pont. Les ordres et les mesures étoient si bien prises, que l'armée étant une fois avertie, ne pouvoit pas manquer de faire échouer les desseins de l'ennemi; mais on sait, que le chapitre des accidents est plus vaste à la guerre, qu'en toute autre occasion.

Pendant mon séjour à Tirnova, je reçus des avis, par des lettres de Vienne interceptées, que les ennemis avoient un dessein de conséquence, qu'ils exécuteroient le 13 de novembre. Il étoit bien difficile de juger de ce dessein; j'étois dans l'opinion, que vu les mesures que j'avois prises, pour empêcher aux ennemis le passage de l'Elbe, et vu la saison avancée, ils ne tenteroient pas de l'entreprendre, mais j'avois reçu des nouvelles de Prague, que l'on y faisoit construire des échelles, dans les environs, ce qui me faisoit juger, que le dessein des ennemis pouvoit être plutôt de surprendre une ville, dont l'enceinte étoit immense, que de tenter quelque chose sur une armée postée derrière une rivière, à portée de la soutenir. Ce raisonnement, qui paroît simple et naturel, m'induisit à jeter trois bataillons et 5 escadrons de dragons dans Prague, pour mettre la ville hors de toute insulte. Le 18 arriva, je fus fort intrigué d'apprendre, quels pouvoient être les mouvements de l'ennemi; j'eus beaucoup de faux avis, entre autres, qu'un corps de leurs troupes marchoit vers Cauerzim et Prague et qu'un gros corps s'avançoit vers Pardubitz. Ce même jour le Général Nassau m'écrivit, que ses espions lui déposoient unanimément, que l'ennemi avoit dessein de l'attaquer à la pointe du jour. Le 19 arriva enfin, j'étois levé avant cinq heures, et j'entendis un grand bruit de canon, mêlé à des charges très-fortes de petites armes. Je supposois d'abord, que ce seroit quelque nouveau dessein, que l'ennemi vouloit exécuter sur Kollin; le Prince Léopold me fit dire la même chose de Bodanetz, et tout ce que j'en appris, se réduisit à ce que l'ennemi tentoit quelque chose sur cette ville. J'étois d'autant moins embarrassé de cet événement, que je connoissois la situation de Kollin, pour y avoir posté les troupes moi-même, et je n'attendois que des avis ultérieurs, du Général Nassau, pour faire faire à mes troupes la manoeure, qui auroit été la plus convenable en ce cas. Mon incertitude dura jusqu'à midi, qu'un officier vint me dire, que les Autrichiens avoient passé l'Elbe, avec toute leur armée, auprès de Selmitz. On peut s'imaginer facilement, dans quel état de surprise,

me jeta cette nouvelle; il n'étoit plus temps, à songer d'empêcher une chose qui étoit déjà faite; il ne s'agissoit plus, que d'y apporter un remède prompt et efficace, ou qui du moins levât les inconvénients considérables, qu'il y avoit à craindre. Je fis pour cet effet, rassembler encore le même jour l'armée entre Bodanetz et Clumetz; là j'appris, par le Lieutenant-Colonel Wedel, dont le bataillon avoit été à Selmitz, que les hussards, n'ayant pas fait leurs patrouilles avec l'exactitude qui se devoit, n'avoient pas averti d'abord ce Lieutenant-Colonel, des mouvements des ennemis, ni des pontons que la patrouille avoit entendu conduire, que lorsque Wedel s'étoit mis en marche avec son bataillon, pour empêcher le dessein de l'ennemi, il y en avoient déjà eu 3 mille de passés, qu'il les avoit attaqués indépendamment de leur nombre, et les avoit obligés à se retirer sous la protection de trois batteries, qu'ils avoient de 50 canons, que dans cette terrible situation, nos grenadiers avoient arrêté l'ennemi trois heures, mais qu'ils avoient été obligés de se retirer faute de secours, n'ayant perdu que deux officiers et 100 hommes, que l'on avoit envoyés trois officiers pour m'avertir de ce qui se passoit, qu'il y en avoit eu un de tué, et les autres faits prisonniers; en un mot la fatalité voulut avoir si bien secondé les Autrichiens, dans cette rencontre, que leur dessein réussit comme ils l'avoient projeté malgré toutes les dispositions que l'on avoit fait pour faire l'échouer. L'armée ne fut assemblée qu'à l'entrée de la nuit, il nous manquoit encore le détachement de Nassau.

Ce fut tout mon soin de faire des mouvements capables de faciliter sa jonction, et d'aviser à ce qu'il y auroit à résoudre pour la ville de Prague. Il étoit absolument nécessaire alors, de choisir entre le parti, de tirer avec l'armée vers Nimbourg et Prague, ou vers Königsgrätz. Dans le premier de ces cas, je m'exposois à des inconvénients si dangereux, que j'aurois été perdu avec l'armée, si j'avois choisi ce parti-là: car les Autrichiens sentant, que j'étois coupé de mon pays, par les frontières de la Saxe, et que je n'avois plus d'autre connexion avec mes états, que par la Silésie, se seroient postés le long des gorges et des défilés, qui conduisent dans ce duché, moyennant quoi j'aurois manqué de toutes les choses nécessaires, pour refaire une armée en tout genre; et ce qui étoit plus décisif encore que tout ceci, c'étoit que le trésor de l'armée, étoit épuisé à la fin de novembre, que je ne pouvois trouver de l'argent, en assez grande quantité, pour payer les troupes. Toutes ces raisons résumées, me déterminèrent à marcher vers Königsgrätz, après avoir attiré à moi le corps du Général Nassau. Ce n'étoient pas encore là touts les embarras de ma fâcheuse situation. Mes

dernières lettres de Prague portoient, qu'il y avoit de la farine pour six semaines, pour la garnison, mais pas d'avantage. Cette garnison étoit augmentée depuis de trois bataillons et de cinq escadrons; dès-que je voulois marcher vers Königsgrätz, je me voyois hors d'état, de ravitailler Prague. S'il y avoit eu pour trois mois de vivres dans la ville, j'aurois laissé la garnison dedans, et tout ce qui en dépendoit; mais me voyant hors d'état, de la pouvoir secourir en six semaines, je fus obligé, pour sauver la garnison, de donner encore le même soir les ordres, pour lui faire évacuer la ville, dirigeant sa marche par Leutmeritz, Böhmschleipe à Friedland. Le lendemain je fis un mouvement avec l'armée, qui m'approchoit de l'ennemi (que je ne pouvois attaquer à cause des lacs); je m'y tins le lendemain, ce qui donna au Général Nassau la faculté de gagner Neubitschau, alors je marchois vers Nechowitz, ou notre jonction se fit le 24, sans que la Général Nassau n'eût reçu un mot de mes ordres, et sans que j'eusse appris un mot de lui; mais nous calculâmes si juste les manoeuvres de l'un et de l'autre, que nous n'avons manqué que d'une demi-journée le moment de la jonction. La jonction faite, nous allâmes camper à Königsgrätz, nous évacuâmes Pardubitz, et l'armée se divisa en trois colonnes, pour entrer par les trois gorges des montagnes en Silesie; il n'y eut que de petites affaires d'arrière-garde, où les ennemis ont eu constamment le désavantage.

J'apprends aujourd'hui, que la garnison de Prague a heureusement regagné la frontière.

B. Zur Expedition des Fürsten Leopold von Dessau in Oberschlesien. Jan. 1745.

Friedrich II. übertrug, als er 12. December 1744 von Schweidnitz nach Berlin reiste, dem Fürsten Leopold den Oberbefehl der Armee in Schlesien mit der Weisung, die über die Grenze eingedrungenen feindlichen Truppen, meist irreguläres Volk, zurückzutreiben und die von Gen. v. Marwitz geräumten Gebiete von Jägerndorf und Troppau wieder zu nehmen.

Der Fürst ging langsam und mit großer Vorsicht daran; trotz der wiederholten Mahnungen des Königs war er erst am 9. Jan. so weit mit der an der Neisse versammelten Truppenmacht in vier Kolonnen vorzurücken; auch sein Vormarsch geschah so langsam, daß er erst am 17. Jan. in Jägerndorf einrückte und so dem Feind überall Zeit gab sich unbehelligt zurückzuziehn.

Der König war mit dem Verfahren des Fürsten wenig zufrieden; es lag ihm daran durch rasche und bedeutende Erfolge der Welt zu zeigen, daß die preußische Armee trotz des Rückzuges aus Böhmen in voller Schlagfertigkeit sei. Der Verlauf der Expedition war nicht dazu angethan, einen wirksamen Gesammtbericht über dieselbe zu veröffentlichen.

Die den Berliner Zeitungen vom Ministerium zugestellten Berichte über diese Expedition sind auf Grund der dem Kabinet eingesandten Rapporte verfaßt und erscheinen in den Berliner Zeitungen unter dem Artikel Berlin. Es sind folgende:

XIII.

Berlin, 16. Jan. 1745.[1])

Verwichenen Mittwoch des Abends (13. Jan.) empfingen S. M. durch einen aus Schlesien von des daselbst commandirenden Gen. F. M. des Fürsten von Anhalt-Dessau D. anhero gesandt Courier die angenehme Nachricht, daß nachdem S. F. D. die in ihren Quartieren vertheilt gewesenen kleinen Corps von Truppen zusammengezogen, mit denselben den 9. d. die Neisse passiret, da den Feind genöthiget viele von demselben in Oberschlesien bishero occupirte Posten mit großen Verlust und Eilfertigkeit zu verlassen, wovon man die besonderen Umstände des förderſamsten erwartet. Wie denn S. F. D. annoch im Begriff sind, die Oesterreichischen Truppen überall zu verfolgen und aus den Orten, wo sie sich noch befunden, zu delogiren. Es kommt auch täglich eine große Menge von ihren Deserteurs bei unsrer Armee an, welche den schlechten Zustand ihrer Truppen und der Misère so dieselben leiden, nicht genugsam zu beschreiben wissen.

XIV.

Berlin, den 19. Jan.[2])

S. Kön. M. haben abermalen verwichenen Sonnabend Abend (16. Jan.) abermals durch einen Courier von des in Schlesien commandirenden Gen.

[1]) Podewils übersendet diese aus dem Kabinet ihm zugegangene Mittheilung am 15. Jan. an den Kriegsrath Ilgen zur Beförderung an die Zeitungen, die sie am 16. bringen. Zugleich schreibt Podewils dieselbe Nachricht französisch nieder zur Mittheilung an die preußischen Gesandtschaften: Le Prince d'Anhalt, mon Veld Maréchal u. s. w.

[2]) Podewils an Ilgen (s. d.): „S. M. haben befohlen den beikommenden Artikel in die morgende Zeitung zu bringen." Er erscheint in der Zeitung vom 19. Dieselbe Mittheilung französisch für die preußischen Gesandten liegt in den Akten dabei, sie beginnt: Selon les dernières nouvelles que j'ai reçues de mon Veld Maréchal u. s. w.

FM. des Fürsten von Anhalt D. die Nachricht von der glücklichen Continuation und Progression unsrer Armee in Oberschlesien und daß die Oesterreichischen Truppen nicht allein Neustadt und Patschkau zu verlassen gezwungen, sondern daß auch 3 Oesterreichische Husaren Regimenter, so von einigen regulären Truppen unterstützt gewesen und sich bei Neustadt setzen zu wollen Miene gemacht, von unsern Husaren mit großer Bravour attaquiret, über den Haufen geworfen, eine gute Anzahl davon niedergehauen, und noch mehre gefangen genommen worden. Des Fürsten von Anhalt D. sind hierauf mit einem Theil der Armee nach Jägerndorf marschieret, um so wohl daraus als auch aus anderen von den Oesterreichern annoch occupirten Orten dieselbe gleichfalls zu delogiren. Die Desertion bei den Oesterreichischen Truppen continuiret noch immer sehr stark und dem Verlaut nach soll ihre Cavalerie fast gänzlich ruiniret, die Infanterie aber in einem sehr schlechten Stande sein.

XV.

Berlin, den 23. Jan. [1])

S. Kön. Maj. empfingen verwichenen Mittewoche des Abends (20. Jan.) abermals einen Courier des in Schlesien commandirenden Gen. FM. Fürsten von Anhalt D. mit der angenehmen Nachricht, daß die Oesterreichische Armee durch die unsrige gezwungen worden, Jägerndorf, Troppau, Ratibor und andere Oerter, so der Feind in Oberschlesien occupirt hatte, mit großer Eilfertigkeit und nicht geringem Verlust zu verlassen und fast ganz Oberschlesien zu abandonniren, auch sich durch das Gebirge nach Mähren und unter die Kanonen von Olmnitz zu retiriren, wobei nicht allein viele Bagage, sondern auch eine ziemliche Anzahl Gefangene den Unsrigen in die Hände gefallen. Von unsern Husaren Regimentern haben sich sonderlich die von Zieten und von Malachowsky bei dieser Gelegenheit am meisten distinguiret, da sie 4 feindliche Husaren Regimenter, so die Retirade der Oesterreichischen Armee bedecket, mit solcher Bravour attaquiret, daß sie selbige fast gänzlich über den Haufen geworfen, einen guten Theil davon in die Pfanne gehauen und über 100 Gefangene eingebracht.

---

[1]) Der Artikel liegt deutsch von Podewils Hand in den Akten, zugleich in französischer Ausfertigung für die preußischen Gesandtschaften, ebenfalls von Podewils Hand.

XVI.

Berlin, den 26. Jan. [1])

Man hat mit den letzten Briefen aus Schlesien die Bestätigung von der eilfertigen Retirade der Oesterreicher nach Mähren erhalten und zwar mit folgenden Particularitäten. Den 15. d. des Nachmittags haben die Husaren Regimenter von Zieten und Malachowsky die sämmtlichen in Oberschlesien gestandenen Oesterreichischen Husaren bis an die Vorstädte von Jägerndorf gejagt, viele davon niedergehauen und etliche 30, worunter ein Cornet befindlich, gefangen genommen. Eben selbigen Tages rückte ein Theil der Königl. Armee bis an das Schloß Füllstein und den 16. bis unweit Jägerndorf, da sich denn die Oesterreichische Cavalerie und Infanterie unter dem Commando des Feldmarschalls Grafen von Traun und des Generals Berlinger, Prinz von Birkenfeld, Stahrenberg, Königseck und Keyl zwar in und hinter Jägerndorf zusammenzogen, in der Nacht darauf aber diese Stadt verließen und sich auf das schleunigste nach dem Mährischen Gebirge gegen Hof und so weiter nach Mähren fortbegaben. Die Oesterreicher haben Troppau gleichfalls in der Stille geräumt, welches wiederum zu occupiren einige Husaren nebst einiger Infanterie unter dem Commando des Gen. L. von Nassau beordert sind. Nachdem die Königl. Truppen auch Ziegenhals von Neuem besetzt und den Feind daraus vertrieben, so ist der Gen. L. v. Lehwaldt mit einigen Bataillons detachirt worden, die Oesterreicher aus Patschkau zu delogiren, welcher auch den 17. in der Gegend dieser Stadt eingetroffen ohne daselbst die feindlichen Truppen vor sich zu finden, indem selbige seine Ankunft allda nicht abgewartet, sondern sich die Nacht vorher ganz in der Stille von dort weg retirirt und ihren Weg nach der Gegend von Johannisburg und nach Mähren genommen. Auf dem Marsch des Gen. L. v. Lehwaldt hat ihn ein Schwarm feindlicher Husaren zwar immer begleitet, ihm jedoch nicht den geringsten Schaden zufügen mögen, dahingegen er ihnen einige Mann todtgeschossen und 4 von ihnen gefangen genommen. Das feindliche Corps welches sich über Hof nach Mähren gezogen, bestehet aus 17 Bataillons und 56 Eskadrons theils Küraſſiere theils Dragoner außer 4 Regimentern Husaren, und es verlautet, daß sich der Feind bis unter die Kanonen von Olmütz ziehen dürfte.

---

[1]) Eichel an Podewils 22. Jan. 1745: „Da des Fürsten von Anhalt D. aus Jägerndorf unter dem 16. d. ferner berichtet haben, daß Sie mit dem unterhabenen Corps am 15. d." u. s. w. Der König befehle davon in den Zeitungen des nächsten Dienstag (26. Jan.) Nachricht zu geben „ohne den Referenten, nämlich den Fürsten von Anhalt zu nennen". Podewils schickt, da er nach Potsdam zu kommen Weisung hat, Eichels Brief zu weiterer Veranlassung an Ilgen, der dann den Artikel sowohl deutsch für die Zeitungen, wie französisch für die preußischen Gesandtschaften redigirt.

[In der Schlesischen Zeitung vom 30. Jan. findet sich ein „Schreiben eines Preußischen Offiziers aus Troppau vom 24. Jan." beginnend: „Mein Herr, es wird Ihnen noch erinnerlich sein, daß ich in meinem letzten Schreiben zu melden die Ehre gehabt, wie der von unsrer Armee hoch gehaltene Prinz Dietrich von Anhalt" u. s. w. Es enthält eine Uebersicht der Bewegungen, welche den Feind über die Neisse und aus Schlesien gedrängt haben, und schließt mit Angabe über Gewaltsamkeiten, die von den feindlichen Truppen in Oberschlesien ausgeübt worden sind. Es liegt kein archivalisches Material vor, aus dem sich der offizielle Ursprung dieses Berichts entnehmen ließe.]

XVII.

Berlin, den 2. Februarii 1745.[1])

Seit Unserem letzteren, sind folgende Nachrichten aus der Schlesie, ferner eingelaufen.

Der General-Major von Hautcharmoi, hat wie er unter dem 19. des jüngst geendigten Monaths Januarii gemeldet, einige Compagnien, vom Salderschen Guarnisons-Regiment,[2]) unter dem Commando des Obrist-Lieutenants von Löben, aus Brieg[3]) detachiret, umb die von den Ungarschen Trouppen besetzte Stadt Namslau, wieder zu occupiren, welches auch mit dem besten Success von der Welt geschehen. Am 15. Januarii, schickte gedachter der von Löben, 30 Mann Infanterie, nebst 30 Husaren vom Soldaschen Regiment, voraus, umb gleich in das eine Thor von Namslau zu dringen, da er, mittlerweile, mit dem Ueberrest seines Commando, einen Umb-weg nahm, in der Absicht,[4]) der Ungarischen Guarnison den Rückweg abzuschneiden. Allein die in der Stadt befindliche Husaren, 60 an der Zahl, sobald sie das gegen sie ausgesandte Commando von einem Thurm erblickten, sucheten[5]) weiter nichts als sich nur mit der

---

[1]) Eichel an Podewils, Potsdam 29. Januar 1745: S. M. habe befohlen, „daß der aus einigen seithero aus Schlesien eingekommenen Berichten gezogene Extract mit einigen couleurs embellirt in den Zeitungen gedruckt und was etwa davon der Mühe werth den preußischen Gesandten zugeschickt werde." Dabei liegt der Extract geschrieben von einer Hand die der des Königs ähnlich ist und von der seit 1763 die sogenannten Cabinetsextracte in das dazu bestimmte Buch eingetragen werden.

Nach diesem Extract schreibt Ilgen den Artikel für die Zeitungen vom 2. Februar; der französische Bericht für die Gesandtschaften ist von Geh. Rath Bockerodt's Hand.

[2]) et trente hussards de celui de Soldau fügt die französische Uebersetzung hinzu.

[3]) In dem Extract heißt es: von Brieg aus.

[4]) Im Extract heißt es: um wo möglich.

[5]) Auch hier embellirt Ilgen sehr bescheiden den Extract, der sagt: hatten dieselben in der größten Confusion die Flucht ergriffen dergestalt daß ꝛc.

Flucht zu salviren, verrichteten auch solches in der äußersten Confusion, und mit so großer Eilfertigkeit, daß ohnerachtet Unsere Husaren, mit Ihnen in der Vorstadt sich[1]) zu engagiren bemühet waren, dennoch nur zwey davon gefangen genommen wurden, der Feind auch, als mehr besagtes Saldersches Commando gantz heran rückte, mit denen Canons kaum zu erreichen stund, wiewoll[2]) man ihm noch einige Mann tödtete. Wehrender dieser kleinen Action[3]) näherten sich 600 Ungarische Insurgenten, unter dem Commando des Obersten Halary, der Stadt Namslau, die Quartiere waren von ihnen daselbst schon bestellet, und sollten sie 4000 Rthl. Geld, und viele Fourage, so auff feindliche Ausschreibung zusammen gebracht werden müssen, abholen. Sie nahmen aber, sobald sie das canoniren der Unserigen höreten, gar bald das Reis=aus,[4]) und seitdem haben Unsere zum recognosciren ausgeschickte Husaren, die am 17. Januarii zurück gekommen, von[5]) dem Feinde, weit und breit nichts mehr antreffen mögen.

Nach des General-Lieutenants von Lehwaldt, am 21. Januarii erstatteten Bericht, haben die feindliche Trouppen nachdehm ermeldter General-Lieutenant, mit seinen unterhabenden Bataillons, selbige aus Patschkau verjaget, und sie sich leicht die Rechnung machen können, daß man sie in der Nähe nicht dulden, sondern ihnen auff den Leib gehen würde, aus Johannisberg und aus Weidenau, woselbst sie die von Ihnen angelegt gewesenen Magazine vorher, gäntzlich ruiniret, sich auff das schleunigste[6]) weg und nach dem Gebürge, begeben, alwo sie,[7]) vermuthlich aus Furcht von denen Unserigen verfolget zu werden, hinter sich einen Verhack machen.

Zu Glatz, ist, nach des dasigen Commendanten Obristen von Fouqué Bericht vom 21. Januarii, bisher nichts sonderliches vorgefallen, und derselbe nur bemühet gewesen, die in der Nachbahrschafft sich aufhaltende Oesterreicher beständig zu allarmiren,[8]) zu welchem Ende auch die Guarnison zu Habelschwerdt, verschiedentlich, gantze Nächte, im Gewehr stehen müssen.

Am 20. Januarii[9]) aber, hat erwehnter Obrister, ein Commando von 800 Mann Infanterie, mit denen Obrist=Lieutenants von Canitz und von Pfuhl, dem Major Schütz und 100 Husaren, gegen die, anderthalb

---

1) Der Extract sagt: sich engagiret.

2) Der Extract: durch welche noch verschiedene von den feindlichen Husaren erschossen worden.

3) Der Extract: So eben als solches geschehen.

4) Der Extract sagt: sie hätten sich auf das Schleunigste zurückgezogen, so daß unsere ꝛc.

5) Der Extract: von keinem Feinde mehr etwas antreffen können.

6) Im Extract heißt es: mit sehr großer Eilfertigkeit zurückgezogen.

7) So embellirt Ilgen den ihm zugesendeten Text: woselbst er hinter sich einen Versack gemacht.

8) Im Extract: allart zu halten, so daß die Garnison.

9) Im Extract: in der Nacht.

Meylen von Glatz gerade an einander belegene Dörffer Nieder-, Mittel-, und Ober-Steina, alwo 600 Mann feindlicher Cuirassierer, Dragoner, und Husaren gestanden, ausgeschicket, welches Detachement, der ihm ertheileten Ordre gemes, die feindliche Trouppen dergestalt überfallen, daß der Major Schütz die beyden Schildt-Wachten von Ihren Husaren,[1]) deren einer das Pferdt todtgeschossen worden, gefangen genommen, die Feldt-Wachten bis in die Dörffer poussiret und verfolget, mit denen zunächst bey sich gehabten 40 Husaren, auf die, in denen Dörffern schon zu Pferde gewesene zwey große Hauffen Dragoner, und Cuirassierer, eingehauen, selbige in Unordordnung gebracht, und endlich gar fortgejaget.

Indessen nahm ein Theil Unserer Infanterie vorbesagte Dörffer in die Mitte, drang in die Höffe ein, und würde dem Feinde sehr großen Abbruch gethan haben, fals derselbe nicht Gelegenheit gefunden hätte, hinten aus denen Höffen, sich zu retten, und das weite zu suchen. Doch hat er 18 Todte in denen Dörffern liegen lassen, und die Unserige haben von ihnen 30 gefangene, theils Cuirassierer, theis Dragoner und Husaren zu Glatz eingebracht, dahingegen von dem Glatz'schen Commando nur ein Mousquetirer und ein Husar geblieben. Die Mousquetirer von denen Unserigen zogen bei ihrer retour nach Glatz größtentheils mit rothen und blauen Husaren-Mänteln bekleidet, und mit Cuirassierer Säbel und Taschen umbspannet, welches alles sie dem Feinde abgenommen, daselbst ein, und von Unseren Husaren sind außerdehm einige 60 feindliche Husaren-Pferde erbeutet worden.

(gez.) v. Podewils.

C. Fortsetzung der Wintercampagne unter Markgraf Karl.

Fürst Leopold hatte, selbst unzufrieden mit dem, was er geleistet, und überdies durch häuslichen Kummer niedergebeugt, wiederhohlt um Entbindung von dem Commando in Schlesien gebeten. Der König übertrug es (Instruction vom 2. Februar 1745) dem General Markgraf Karl, dessen jüngere Brüder Friedrich bei Mollwitz, Wilhelm vor Prag geblieben waren. Unter ihm standen die Corps vom Gen. v. Nassau in Troppau, Gen.-M. Hautcharmoy in der Gegend von Brieg und Cosel, Gen.-L. v. Lehwaldt, der nach der Grafschaft Glatz vordringen sollte.

Mit diesem Wechsel des Commandos erhielten die Dinge in Schlesien rasch einen besseren Gang. Der König schrieb bereits am 15. Feb. an den Markgrafen eigenhändig: votre arrivée se signale d'abord par des succès heureux; vous n'avez qu'à maltraiter beaucoup l'ennemi partout où

[1]) Im Extract: von der feindlichen Husaren-Feldwachte.

il fait l'impertinent, ou bien où il convient à nos intérêts de le déloger, et je suis sûr que nous l'aurons à bon marché.

Von diesen Gefechten des Februar, mit denen die feindliche Invasion gründlichst aus Schlesien zurückgeworfen wurde, werden im Folgenden nur diejenigen Berichte mitgetheilt, die aus dem Cabinet den Berlinischen Zeitungen übermittelt worden sind.

Den ersten sendet Eichel an Podewils am 14. Februar, er fügt hinzu: „Ob E. E. für nöthig erachten, daß solches detail hier oder da S. Kgl. M. Intention nach mit einigen couleurs relevirt werde, solches muß zu Dero Gutfinden aussetzen, indem in diesem facto nichts anders als die pure Wahrheit, wenigstens so wie in dem Bericht befindlich gewesen, sondern einigen Zusatz enthalten ist." Eichel sendet am Tage darauf 15 Febr. einen weiteren Bericht den er „auf S. M. Befehl aus des Grafen Nassau Rapport in Eil gezogen"; der König befehle solches den Zeitungen, auch denen die im Reich gedruckt werden, mitzutheilen; „S. M. finden solches um so nöthiger im Reich, weil Sie glauben, daß solches nicht nur daselbst eine Impression machen, sondern auch per indirectum die Werbung allda facilitiren wird."

Zufälliger Weise geben diese beiden Berichte Anlaß, einen weiteren Einblick in den Zusammenhang ihres Ursprungs zu thun. Eichel schreibt an Podewils am 19. Februar: Der König wünsche morgen eine kurze Relation über diese Vorgänge an den Marschall Noailles zu senden, und beauftrage Podewils einen solchen zu verfassen; „ich würde nicht ermangeln solches selbst hier thun zu lassen, dafern ich die ersten Relationen, da sie nur in die Feder eiligst dictirt habe ohne Abschrift davon zu behalten, zur Hand hätte, auch sonst nicht für heut mit einer etwas starken Expedition chargirt wäre." Also Eichel hatte diese beiden Berichte dictirt und zwar nach den aus Schlesien eingesandten Rapporten. Von diesen liegt nur der Nassaus vom 10. Februar vor, er ist von Winterfeld geschrieben und zum Theil wörtlich in dem Dictat Eichels wiederholt; zum Vergleich diene folgende Stelle aus Winterfelds Bericht:

„Inzwischen bei dem vielen Schnee und Regen waren alle Wasser über die Maaßen angelaufen und besonders die Oder so groß und impassabel von der Eisfahrt geworden, daß die meiste Bagage, so sie vorher schon weggeschickt, in dem Wasser und Morast verblieben und von den 2200 Mann soviel man jetzt weiß, nicht 50 durchgeschwommen; die andern sitzen alle zu Pferd und zu Fuß wie bei einer Sündfluth auf den Bäumen Hügeln und Dämmen und haben diese Nacht so im Wasser sitzen müssen, daß sie weder vorwärts noch rückwärts können. Gen. Münchow hat Leute mit Kähnen Brettern Leitern herausgeschickt und die Commandos haben schon über 300 eingebracht" u. s. w.[1])

[1]) Dieser im Archiv des Gr. Gen.-Stabes aufbewahrte Bericht „Relation von der Einnahme der Stadt Ratibor durch den Herrn Gen.-Lieut. v. Nassau" ist vollständig in der Schlesischen Zeitung vom 13. Februar 1745 abgedruckt.

Diese beiden Dictate Eichels hat Ilgen zu einem Artikel verschmolzen, der in den Zeitungen vom 16. Februar abgedruckt ist.

Folgen dann die Berichte über das Gefecht bei Plomnitz. Eichel sendet wie er am 17. Februar schreibt „auf Befehl S. M. des Königs die Relation die nach der von dem heut angekommenen Courier des Gen.-L. Lehwaldt überbrachten Nachricht von dem Gefecht gemacht worden ist, zur Mittheilung" an die Zeitungen und an die Gesandtschaften. Der von einem Schreiber des Cabinets geschriebene Artikel wird ohne nennenswerthe Veränderung in den Zeitungen vom 18. Februar abgedruckt; es wird nach demselben die französische Uebersetzung angefertigt, die von der Hand eines Gelehrten (wahrscheinlich des Naudé der damals Translateur war) geschrieben ist. — Einige Tage später kommt dann der ausführliche Bericht Lehwaldts an den König (wahrscheinlich die relation d'expédition dans le comté de Glatz. . . . dressé par le Colonel de Buddenbrock aide de camp général de S. M.); auch von dieser wird aus dem Cabinet ein Extract an das Ministerium gesandt, der in der Zeitung vom 23. Februar gedruckt und zugleich von derselben Hand wie der vorherige Bericht ins französische übersetzt ist.

XVIII.

Aus Potsdam 14. Februar nach Berlin gesandt.[1])

Seitdem die unter dem Commando des Fürsten von Anhalt in Ober Schlesien gestandene Trouppen, nachdem sie den Feind aus Neustadt, Jaegerndorff Troppau und der Orthen zurückgejaget,[2]) und sich über das Gebürge nach Mähren zu ziehen gezwungen, auch erstermeldete Trouppen darauf in die ihnen angewiesene Winter Quartiere gegangen, ist der Orthen nichts sonderliches weiter vorgefallen.

Da aber zu Oppeln und in der Gegend herum annoch ein feindliches Corps von 4 à 5000 Mann Ungarischer Trouppen, unter Commando des General Graf Caroli, gestanden, und man nöthig gefunden hat, auch solche von da zu delogiren und die Stadt Oppeln wiederum zu occupiren; So

---

[1]) Ilgen giebt dem hiernach gemachten Zeitungsartikel die Datirung Berlin den 16. Februar, und fügt für den Abdruck in den Zeitungen hinzu: „Vor dreien Tagen hat man wieder folgende Nachrichten aus der Schlesien erhalten.

Handschriftlich 1. Das Dictat Eichels. 2. Die in der Kanzlei gemachte Abschrift für den Druck, in der diese und das zweite Dictat Eichels zu einem Artikel zusammengezogen ist.

Gedruckt in der Haudeschen und Rüdigerschen Zeitung vom 16. Februar. Ob auch französisch ist nicht mehr zu ersehen.

[2]) Zurückgetrieben im Druck.

hat der General Major v. Hautcharmoy den 24. January die beyden Grenadier Bataillons von Hertzberg und v. Goltz nebst 100 Husaren, unter Commando des Obristen v. Podewils nach Oppeln commandiret; Auf deren Anrückung dann der Feind sich überall auf das eiligste retiriret, und ob zwar bey dem Closter Czarnowants gedachten Bataillons die passage über eine Brücke durch ein Commando von 600 feindlichen Husahren disputiret werden wollen, so hätten sich doch diese, sobald gedachte beyde Battaillons angerücket, mit Hinterlassung 6 Todten und einiger Blessirten sogleich mit der Flucht sauviret[1]), und en faveur der einbrechenden Nacht in die zunächst gelegene Höltzungen geworffen, sonder[2]) daß wir unserer Seits den geringsten Verlust dabey gehabt hätten. Worauf denn auch gedachte Bataillons, mit anbrechendem Tage darauf ihren March weiter fortgesetzet, und die Stadt Oppeln, nachdem sich die darin gelegene 600 Mann Ungersche Infanterie vorher auf das schleunigste herausgezogen, den 25. wieder besetzet haben.

Wann auch die Nachricht eingelauffen, daß außerdem annoch ein Troup der Ungerschen Insurgenten sich in der Gegend von Bernstadt, Canstadt, Creutzburg und Rosenberg aufgehalten, und auf dem platten Lande in denen Dorfschaften, durch Plünderungen und dergleichen, viele Excesse verübeten; So ist der Obriste v. Schwerin von der Guarde von Breßlau aus, dahin commandiret worden, um dieses Volck gleichfals von dar weg zujagen; welcher denn auch davon sich dergestalt wohl acquitiret hat, daß nachdem er 120 Mann der Seinigen auf Schlitten gesetzet und mit dem übrigen Commando gefolget, um die Stadt Creutzburg von der vom Feinde angedroheten Brandschatzung und Plünderung zu sauviren[3]) nicht nur gedachten Orth, in welchen sich bereits 200 Ungersche Insurgenten in der Vorstadt sehen laßen, von der angedrohten Plünderung gerettet, sondern auch den Feind sowohl von Creutzburg als aus Rosenberg und wo derselbe sonsten der Orthen herum gestanden, überall solchergestalt delogiret, daß derselbe in der größten Eylfertigkeit und nach verschiedenem gehabten Verlust, sich über Lubenitz nach Plesse und nach dem Teschenschen zu, zu retiriren gezwungen worden.

Aus Glatz hat der Gen. Maj. und Commendant la Motte Fouqué gemeldet, daß nachdem er beständig continuire den im Glatzischen herum liegenden Feind zu alarmiren, er durch ein den 4. dieses Monaths ausgeschicktes Commando, ein in denen zunechst bey einander gelegenen Dörffern Ober- und Nieder-Hansdorff gestandenes Commando von 600 feindliche Husahren, überfallen und herausjagen laßen, bey welcher Gelegenheit der Feind außer denen Blessirten an die 50 Todte bekommen, und 6 Gefangene

[1]) salvirt im Druck.
[2]) ohne im Druck.
[3]) retten im Druck.

von ihnen zurück nach Glatz gebracht worden, dabey das ausgeschickte Commando nicht mehr als einen Todten, und 1 Unteroffizier und 4 Gemeine blessiret bekommen.

Sonsten[1]) haben das in Ober-Schlesien anjetzo commandirenden Gen. Lieut. Marggraf Carl Hoheiten, unter den 10. dieses gemeldet, daß nachdem der Gen. Lieut. von Nasssau von Troppau aus nach Ratibor marchiret, um die in gedachter Stadt und daherum, unter dem Commando des General Graf Esterhasi annoch stehende Ungersche Trouppen zu delogiren, gedachter Gen. Lieut. von Nassau durch seine wohlgemachte Dispositiones die feindliche Trouppen in Ratibor dergestalt angegriffen, daß er nicht nur sich von Ratibor bemeistert, sondern auch zugleich 350 Krieges Gefangene gemachet, deren denn auch, da der Feind mit einer unbeschreiblichen precipitance sich retiriret, von Stund zu Stund zu 20 und mehr, annoch eingebracht wurden, so, daß die eigentliche Anzahl der Gefangenen noch nicht zu melden wäre. Laut Aussage dieser Gefangenen soll der Feind sich mit solcher consternation aus Ratibor retiriret haben, daß von ihm in den zunechst belegenen Oder-Strohm über 500 Mann versoffen wären.

XIX.

Aus Potsdam den 15. Februar nach Berlin gesandt.[2])

Nachdem der Gen. Lieut. von Nassau von Troppau aufgebrochen und den in einem Dorffe Nahmens Radun, jenseits der Mora belegen, stehenden Feind surpreniret, hat Er sonder Zeitverlust seinen March darauf so eingerichtet, daß er solchen gerade nach Benneschau, Hültschin und Oderberg zu, dirigiret, um

1, den Feind im Mährenschen Gebürge von Troppau beßer abzuziehen,

2, die Lieferung der vom Feinde pro Februario ausgeschriebenen Fourage à 30,000 Rationes und Portiones zu verhindern, Hültschin, nebst Benneschau nnd das Schloß Oderberg zu besetzen, mithin das Land dadurch von dieser Seite von allen feindlichen Incursionen gantz frey zu machen; So ist solches bis zum 8. dieses alles glücklich von statten gegangen; worauf der Gen. Lieut. von Nassau den 9. dieses, nachdem er Tages

---

[1]) Das Folgende bis zum Schluß ist auf Ilgens Veranlassung fortgelassen „weil dasjenige was auf der letzten Seite des ersten aus Potsdam gekommenen Bogens steht", in dem zweiten sich wiederhohle.

[2]) Ilgen verschmilzt diesen Bericht mit dem vorhergehenden ohne dessen Schluß; er schaltet hier ein: „Nach neueren Nachrichten aus der Schlesien zufolge ist der Feind nunmehro auch aus Ratibor verjaget worden, worüber folgende Relation eingelaufen."

vorher die Nachricht erhalten, daß der Feind seine Garnison in Ratibor vor 2 Tagen bis 2000 Mann Banduren und 1000 Husahren verstärket, und Mine machte sich daselbst tapfer zu wehren, von Hültschin und der Gegend aus, mit den bey sich habenden 5 Bataillons und den 2 Regimentern von Bronikowsky und Natzmer Husahren, gerade gegen Ratibor aufgebrochen, und die Sache dergestalt wohl concertiret hat, daß sein unterhabendes Commando Nachmittags gegen 4 Uhr bey einer kleinen Capelle ohnfern Ratibor zusammen gekommen; der Feind hatte bereits seine meisten Husahren und Banduren aus Ratibor vor die Vorstadt gezogen, und fing an unsere avantgarde zu chargiren, welches ihn doch so schlecht reussirete, daß er gleich Gefangene laßen muste; Da nun die letztere Bataillons ziemlich heran waren, attaquirte der Gen. Lieut. von Nassau den Feind sogleich in den Vorstädten von allen 3 Thoren, welcher darüber alle contenance verlohr, und sich mit solcher precipitation in die Stadt retirirte, daß unsere Husahren, so ihn sehr hitzig folgeten, mit dem Feind fast zugleich in die Stadt kamen, da denn von dem Feinde in der Stadt 350 Mann gefangen worden, das übrige aber entweder niedergemachet wurde, odersogleich die Flucht ergrief, und sich über die Oder-Brücke in größter confusion retirirte, bey welcher Gelegenheit denn, da die Brücke brach und die Oder von dem vielen Schnee und Regen sehr angewachsen, auch wegen des Eyßganges fast impassable geworden, es geschehen ist, daß von allen denen 3000 Mann nicht 50 durchgeschwommen, sondern über die 500 Mann darin versoffen sind, alle die übrigen aber theils zu Pferde, theils zu Fuß gleich bey einer Sündfluth, auf den Hügeln, Dämmen und Bäumen sitzen, ohne weder vor noch rückwärts kommen zu können, welche durch herbeygeschaffte Kähne, Bretter nnd Leitern und dergleichen Geräthe von uns gerettet, und durch Commandos[1]) eingebracht werden; Wie denn deren schon den 10. dieses über 300 zu Ratibor eingebracht worden, und was nicht versauffen will, von selbst zurückkommen muß. Die Bagage welche der Feind vor Anfang der attaque gleich voraus weggeschicket, ist mehrentheils im Wasser und Morast geblieben,[2]) und von denen Bauern geplündert.

Die Zeit hat sonsten gedachten Gen. Lieutenant nicht vergönnen wollen, alles vorgedachte accurat zu beschreiben, so aber von denselben noch nechstens geschehen wird.

---

[1]) Im Druck: durch die Commando.
[2]) Im Druck: stecken geblieben.

XX.

Berlin, den 17. Februar 1745.[1])

Nachdem Sr. Königl. May. in Preußen ꝛc. vor gut befunden haben, dero General Lieut. von Lehwald zu beordern, mit einigen Bataillons, auch einigen Esquadrons Husaren, nach dem Glatzischen zu marchiren, umb die daselbst auf dem platten Lande, und in den kleinen Städten dieser Grafschaft sich zeither in considerabler Menge eingedrungene Osterreichische und Ungarische Truppen zu delogiren, und das Land davon gäntzlich zu befreyen; so ist gedachter Gen. Lieutenant, den 9. dieses mit dem ihm dazu anvertrauten Corps, der Gegend von Patschkau aus aufgebrochen, und da Er bey seinem Einmarsch in das Glatzische, die beyden Dörffer Ober- und Nieder-Johannsdorff von dem Feinde stark besetzet gefunden, hat er solchen sofort aus diesen Dörffern delogiren laßen, und vorerst sein quartier darin genommen; bey welcher Gelegenheit er seinerseits keinen Mann verlohren, der Feind hingegen verschiedene Todten und blessirten bekommen, so er mit sich hinweggenommen. Es haben darauf die feindlichen Trouppen im Glatzischen, auf erhaltene Nachricht von dem Anmarch des Gen. Lieut. von Lehwald, sich sofort nach der Gegend von Landeck und Habelschwerd zusammen gezogen, deren Anzahl einige Deserteurs auf 16/m Mann starck machen wollen, so aber anderer Aussage nach bis 12000 Mann starck gewesen seyn sollen; weshalb dann der Gen. Lieut. von Lehwald sofort seine Disposition gemacht, um den Feind aufzusuchen, und denselben wo er ihn fände zu attaquiren.

Wegen des davon erfolgeten glücklichen Success nun ist heute Vormittag ein mit vorher reithenden blasenden Postillons, von mehrermeldeten Gen. Lieut. von Lehwald abgefertigter Officier, alhier angekommen, welcher an Sr. Königl. May. die angenehme Nachricht überbracht, daß nachdem Er, der Gen. Lieut. von Lehwald, den 13. von Nieder-Johannsdorff aufgebrochen und bis Alt-Woltersdorff gekommen sey, er Tages darauf früh von dar weiter, und gerade gegen den Feind zu, marchiret sey, welchen er dann bey dem Dorffe Plomnitz, nahe an der Stadt Habelschwerdt belegen, auf einer Anhöhe bereits aufmarchiret und sehr vortheilhafft postiret

---

[1]) Handschriftlich 1. von derselben Hand, die das Dictat Eichels vom 15. Februar geschrieben hat. 2. Abschrift für den Druck von einem Schreiber der Kanzlei. 3. Französische Uebersetzung von Naudés Hand.

Gedruckt in der Handeschen und Rüdigerschen Zeitung vom 18. Februar.

Französisch ein besonderer Druck: Le Roy ayant ordonné u. s. w.

Zu Grunde liegt „Schreiben eines Freundes an S. Ex. den General von der Cavalerie und Gouverneur von Breslau H. v. Buddenbrock, Habelschwerd den 14. Februar," gedruckt in der Schlesischen Zeitung vom 20. Februar 1745.

gefunden, da dieser nicht nur die avantage einer mit Büschen und Hecken bewachsenen Anhöhe gehabt, sondern überdem noch einen sehr difficil zu passirenden Bach vor sich gehabt, auch sonsten sehr gute contenance halten zu wollen geschienen.

Nachdem aber mehrgedachter Gen. Lieut. von Lehwald aller solcher Beschwerlichkeiten ohnerachtet, mit seinen bey sich gehabten Bataillons und Husahren vorermeldeten beschwerlichen Bach zuförderst passiret, und darauf den Berg von unten hinan gerücket, habe Er den Feind sofort attaquiret, und solchen nach einem Feuer von ohngefehr 1½ Stunden völlig übern Hauffen geworffen, von selbigen 4 Canons erbeutet, auch endlich selbigen durch eine sehr schleunige Flucht das Feldt zu räumen gezwungen.

Das feindliche Corps hätte nach Anzeige der Gefangenen aus 12 Battaillons regulairer Infanterie, außer der dabey befindlichen Cavallerie, Husaren und Croaten, so in großer Menge dabey gewesen, bestanden, und wäre von den Generals Graf Wallis, Luchesi und Hülffreich commandiret worden.

Des Feindes Verlust müste sehr considerable gewesen seyn, weil der Wahl-Platz starck voller Todten von ihn läge, deren man in der Eyl über die 900 rechnen können, außer denen blessirten, von welchen der Feind jedoch viele mitgenommen.

An Gefangenen habe er, der Gen. Lieut. von Lehwald, wenig bekommen können, indem der Feind sich sehr eylig und in vollem Lauffen retiriret, dabey aber doch seine sehr eylfertige retraite, durch die bey sich gehabte viele Husahren, so denen Unsrigen an der Zahl sehr stark überlegen gewesen, decken lassen, so daß die Unsrigen im Nachsetzen keine Gelegenheit gehabt viel Gefangene zu machen.

Unserer Seits sey der Obriste v. Gaudi Schlichtingschen Regts. gleich zu Anfang der Action geblieben; Was sonsten etwa noch von denen Unsrigen an Officiers und Gemeinen geblieben oder blessiret worden, davon hätte die Zeit nicht leiden wollen, die Anzahl genau zu melden, so viel könne Er aber vorläuffig versichern, daß der Verlust Unserer Seits sehr geringe sey. Der Feind habe sich auf Mittelwalde retiriret, von wannen aber solcher nechstens delogiret werden würde.

Uebrigens könne Er die gute contenance nnd Bravoure, welche sowohl die beyden unter ihn commandirten Gen. Maj. v. Bosse und v. Polentz, als auch die sämmtliche Officiers und Gemeine seines unterhabten Corps, von Anfang der Action an, bis zu deren Ende, bezeiget, nicht genugsam rühmen, wie dann allerseits nichts mehr wünscheten, als den Feind nechstens nochmahlen anzutreffen und denselben fernern Abbruch zu thun.

XXI.

Berlin, den 23. Februar 1745.[1])

Von der bei Habelschwert im Glatzischen am 14. d. vorgefallenen Action sind nach der Ankunft des letzten Couriers noch folgende besondere Umstände gemeldet worden. Daß die daselbst geschlagenen Oesterreichischen Truppen fast noch einmal so stark gewesen als die Unsrigen, daß sie überaus vortheilhaft gestanden, auch die Unsrigen anfänglich vom Berge herunter attaquiret haben, daß aber unsre Infanterie, nachdem solche unter dem feindlichen Feuer den Plomnitzer Bach unten am Berge passirt, den Feind den Berg hinauf attaquiret und in die Flucht geschlagen, auch als solcher auf dem Berge sich in den dasigen Gebüschen wieder gesetzet, dennoch von den Unsrigen abermals hinausgejagt und weggetrieben worden. Das feindliche Corps hat in 10 Bataillons regulärer Oesterreichischer Infanterie bestanden; auf dem rechten Flügel sind 8 Esquadrons Cuirassiers, auf dem linken aber die übrige Cavalerie und die sämmtlichen Husaren postirt gewesen.

Laut der von dem General v. Lehwald nunmehro eingesandten speziellen Liste der in dieser Action gebliebenen Todten und Blessirten sind überall an Todten nicht mehr als 1 Offizier, nemlich der Oberst Gaudi, nebst 20 Gemeinen und an Blessirten 7 Officiers, 6 Unterofficiers und 130 Gemeine, an Pferden von den Husaren aber 3 todtgeschossen und 4 blessiret; wogegen der Feind an Todten und Blessirten über 900 Mann auf dem Wahlplatz gehabt, ohne die zu rechnen, welche der Feind auf Wagens, so er vorher zusammentreiben lassen, mitgenommen hat. An Gefangenen hat man unserer Seits aus den im erstem Bericht angeführten Ursachen bisher nur 90 Mann gehabt.

Nach Aussage der feindlichen Deserteurs, welche an Infanterie sowohl als an Cuirassiers häufig ankommen, ist der Oesterreichische General Helffrich an seiner in der Action empfangenen Blessur in Mittelwalde gestorben.

D. Die Gefechte im Frühjahr 1745.

Friedrich II. verließ am 15. März Berlin um sich zur Armee nach Schlesien zu begeben; er hoffte durch die mit England eingeleiteten Verhandlungen zu einem Frieden zu gelangen, bevor die Feindseligkeiten wieder

---

[1]) Handschriftlich 1. von Schreibers Hand. 2. Französische Uebersetzung von Naudés Hand.
Gedruckt in der Haudeschen und Rüdigerschen Zeitung vom 23. Februar.
Französisch in besonderem Druck. 4.

eröffnet wurden. Das erneute Vordringen der ungarischen Insurrectionstruppen im Ende des März, bald die Nachricht, daß die österreichische Armee am 5. April bei Olmütz versammelt sein werde, um ins Glatzische einzudringen, die Besorgniß, daß zugleich die Sachsen über Bautzen nach Niederschlesien einbrechen würden, nöthigte ihn sich zu einem neuen Feldzuge bereit zu machen.

General de la Motte, der mit einem Corps Ende März über die Oder bei Ratibor gegen die Insurgenten vorgehn sollte, fand sie vorrückend zu stark, um sie anzugreifen; sein Zurückgehen steigerte nur ihre Zuversicht; sie drangen bis Rosenberg vor, zwangen die schwache Garnison dort die Waffen zu strecken, nahmen auch den von Kreutzburg anrückenden Succurs gefangen, besetzten diesen von der Garnison schleunigst geräumten Platz.

Friedrich II. übertrug den Befehl des Corps, von dem de la Motte abberufen wurde, an Gen. Maj. Hautcharmoy, sandte ihm seinen Flügeladjutanten Oberst v. Winterfeld, ihm zur Hand zu sein. In den glänzenden Gefechten bei Ujest und Großstrelitz wurden die der mährischen Grenze nahestehende Haufen der Insurgenten geschlagen (12. April), dann von Winterfeld und Oberstl. von Wartenberg auch die auf Namslau vorrückenden Haufen bei Polnisch-Wirbitz 21. April auseinandergejagt.

Daß indeß seit dem Tode des Kaisers (20 Januar) die österreichischen Erfolge in Baiern und die Bemühungen der Seemächte am Münchener Hofe zu Unterhandlungen führten, die mit dem Frieden von Füßen (22 April) schlossen, daß so der junge Kurfürst von Baiern die Allianz mit Preußen und Frankreich verließ, machte den Hoffnungen, die Friedrich II. auf die englische Vermittelung gebaut hatte, ein Ende. Bereits Anfang April hatte er seine Truppen in Schlesien so zusammenrücken lassen, daß in drei Tagen die Armee bei Patschkau vereinigt sein konnte; er hatte dem Fürsten Leopold von Dessau Befehle gesandt, ein Corps von 10,000 Mann bei Magdeburg zusammenzuziehen, um gegen Sachsen und Hannover bereit zu stehn. Mit dem Ende April nahm er sein Hauptquartier im Kloster Kamentz in Mitten der Cantonnements seiner Armee, und erwartete mit Ungeduld das Anrücken des Feindes über die Gebirge.

Auffallender Weise finden sich über die Gefechte des April in den Acten keine Berichte, die als officielle bezeichnet werden könnten. Theils über die von den Insurgenten geübten Gewaltsamkeiten, theils von den genannten Gefechten und mehreren kleineren Scharmützeln haben die Berliner und die Schlesische Zeitung kurze Nachrichten; officieller Weise wird von diesen Dingen nur in dem folgenden Schreiben ein summarischer Bericht gegeben.

XXII.

Breslau ce 28. d'avril 1745.[1])

Le gazetier de Cologne a[2]) trouvé bon d'insérer dans sa feuille du 16 de ce mois, sous l'article de Vienne, une relation fort circonstanciée d'un combat entre un corps considérable de nos troupes sous les ordres du Lieut. Général la[3]) Motte, et les insurgents qui rodent dans une partie de la Haute-Silésie au delà de l'Oder. Comme on n'en avoit point entendu parler ici, on s'est informé du fait, et voici ce que c'est. Le Margrave Charles, commandant les troupes du Roi dans la Haute-Silésie, ayant appris, que les insurgents, après avoir reçu un renfort, sous les ordres du Général Festetiz, s'attroupoient aux environs de Ratibor, ordonna au Lieut. Général la[4]) Motte, de prendre 3000 hommes d'infanterie des régiments de Schwerin, Haack, Blanckensee et Hautcharmoy, avec 900 hussards de Malachoffski, Ruesch et Soldan, de passer l'Oder à Ratibor, de chercher l'ennemi, et de l'éloigner de cette place, sans mettre plus de trois ou quatre jours à cette expédition, en cas que l'ennemi ne voulût tenir ferme, pour ne pas fatiguer inutilement les troupes. Monsieur[5]) la Motte exécuta ses ordres, il trouva bientôt les Hongrois, qui voltigeoient autour de lui en plusieurs corps différents. On ne s'est pas informé au juste de leur grand[6]) nombre, parce que cela importe peu. Nos troupes, pendant trois jours,[7]) firent tout au monde, pour fixer l'ennemi, mais jamais elles ne purent le joindre. Il s'éloignoit à mesure qu'on s'approchoit de lui, si bien que de notre côté, il n'y a pas eu un seul coup de fusil de tiré pendant tout ce temps-là. Il est vrai que les Talpatsch et insurgents en ont tiré d'autant plus à 1000 et 2000 pas, dont nous avons eu un hussard de tué et un canonnier de blessé, avec quatre ou cinq chevaux de hussards. Voilà au vrai, à quoi se réduisent les 700 hommes, que le gazetier de Cologne fait mourir impitoyable-

---

[1]) Handschriftlich 1. im Concept von Goltz Hand, im Schreiben mehrfach corrigirt von derselben Hand.
2. Abschrift davon.
Gedruckt in der Haudeschen und Rüdigerschen Zeitung vom 1. Mai, französisch in besonderem Druck 4.

[2]) Im Concept war erst geschrieben ayant.

[3]) de la im Druck.

[4]) de la im Druck.

[5]) Le Géneral de im Druck. . . . .

[6]) grand in 1 übergeschrieben.

[7]) pendant trois jours in 1 übergeschrieben.

ment. Monsieur la Motte voyant, qu'il n'y avoit moyen d'aborder l'ennemi, prit suivant ses ordres le parti de retourner à Ratibor, d'où il étoit venu. Il y revint le 30 de mars, sans avoir fait d'autre perte, comme nous l'avons dit, que celle d'un seul homme et de quelques chevaux. La perte de l'ennemi ne sauroit être grande, puisqu'il n'a pas jugé à propos de tenir.

Nous ne doutons point, que les nouvellistes étrangers ne soient également trompés sur les[1]) petites affaires, qu'il y a eu pendant le cours de ce mois entre nos troupes et celles de la Reine de Hongrie.

Quoique nous en ayons déjà fait mention dans nos feuilles, il ne sera pas inutile de donner au public les relations exactes et vraies des officiers qui y ont été présents.

Affaire de Rosenberg.[2])

Le major de Schaffstedt du régiment de Bronswic, étoit en quartier à Rosenberg, petit bourg dans la principauté d'Oppeln, avec 212 fusiliers[3]) et 110 hussards. Le 8 d'avril il eut avis, qu'un corps d'insurgents et hussards ennemis s'approchoit.

Il envoya ses hussards pour le reconnoître. Ceux-ci furent bientôt aux mains avec l'avant-garde des ennemis, laquelle ils poussèrent vigoureusement, jusqu'à ce que le Général Caroli parût à portée, avec environ 4000 hommes à cheval et 8 à 900 à pied. Nos hussards se replièrent sur Rosenberg avec perte d'un officier et de deux hommes. Les Hongrois les poursuivirent[4]) jusqu'à la porte du bourg, d'où le Major Schaffstedt les éloigna par quelques coups de canon et de fusil. Ils attaquèrent le bourg à plusieurs reprises, pendant plus de quatre heures, mais étant toujours repoussés, ils mirent le feu aux quatre coins du bourg, lequel obligea le major d'en sortir avec son monde. Il se forma en pleine campagne, et s'attendit à être attaqué, quoiqu'il[5]) n'eût presque plus de munition. Mais le Général Caroli, après l'avoir entouré[6]) de toutes parts, lui envoya un trompette pour le sommer de se rendre à discrétion.

Sur le refus du major, il lui fit offrir[7]) par son aide-de-camp une capitulation, laquelle fut conclue en sorte, que le major et son

---

[1]) Im Concept war erſt sur les autres petites geſchrieben, dann autres geſtrichen.
[2]) pour ce qui est de l' im Druck iſt Zuſatz in 2 von Podewils Hand.
[3]) So corrigirt das Concept das zuerſt geſchriebene d'Infanterie.
[4]) Das Concept ſtreicht das erſt hinzugefügte vivement.
[5]) Im Concept iſt der Satz quoique . . . . munition an den Rand geſchrieben.
[6]) So im Concept übergeſchrieben für le fit entourer.
[7]) So corcigirt im Concept für lui envoya par.

monde ne serviroit pas contre la Reine de Hongrie dans un an, qu'il rendroit les armes, les chevaux de hussards, et les deux pièces de trois livres, qu'il avoit avec lui, que les officiers garderoient leurs équipages, et que du reste ce détachement se retireroit où il voudroit. A peine cette capitulation étoit-elle conclue, que le Major Hoffmann du même régiment de Bronswic, et le[1]) Lieut. Colonel Devier du régiment de Soldan, parurent dans la plaine avec 108 fusiliers, une pièce de campagne[2]) et 90 hussards venant de Creutzbourg, pour secourir le major Schaffstedt.[3]) Mais ils furent entourés dans un instant, et après avoir tué une trentaine des ennemis, ils furent obligés de se rendre prisonniers. Le Capitaine Meseberg[4]) y fut tué, avec deux ou trois hommes. On dit que ce secours s'est rendu aux mêmes conditions que le premier détachement, et que l'ennemi ne lui a pas tenu parole.

Affaire de Strelitz.[5])

Le Général-Major[6]) Hautcharmoy et le Colonel Winterfeld[7]) Adjudant-Général du Roi, partirent le 10 d'avril de Ratibor, avec une brigade[8]) d'infanterie et 1200 hussards, pour tâcher de joindre les Généraux ennemis Caroli, Spleny et Festetitz au delà de l'Oder. Ils passèrent cette rivière à Cosel la nuit du 11 au 12, et se trouvèrent le matin à portée du village de Slowentzitz, occupé par 4 à 500 insurgents. On détacha 500 de nos hussards, qui enlevèrent la garde ennemie, et fondirent sur le village le sabre à la main. Les ennemis étoient déjà à cheval, mais le Colonel Malachofski les rompit d'abord, en sabra 60 à 70, et fit prisonniers un capitaine, deux lieutenants, un commis de vivres, et 110 hommes. Le reste s'enfuit dans les bois. On envoya les prisonniers à Ujest, et l'on marcha en avant vers Strelitz. Vers les dix heures, on entendit quelques coups de canon, à gauche. C'étoient 400 grenadiers, qui venant d'Oppeln pour joindre le Maj. Général d'Hautcharmoy, étoient attaqués par le Général Spleny avec 4 à 5 mille chevaux, sans[9]) avoir jamais pu être entamés, depuis deux heures. Le Colonel de Winterfeld se détacha d'abord avec nos hussards, pour aller au

---

[1]) Im Concept ist et le . . . . Soldan an den Rand geschrieben.
[2]) une pièce de campagne ist im Concept an den Rand geschrieben.
[3]) So im Concept corrigirt für secourir son camerade.
[4]) le capitaine qui étoit avec lui im Concept, der Name später dafür gesetzt.
[5]) quant à l' in 2 von Podewils hinzugefügt.
[6]) Le Major Général de im Druck.
[7]) de Winterfeld im Druck.
[8]) avec 3000 h. d'inf. hatte Goltz zuerst geschrieben.
[9]) sans . . . . heures im Concept an den Rand geschrieben.

secours des grenadiers. Etant arrivé, il attaqua les ennemis sur le champ, et du premier choc les mit si bien en déroute, qu'ils laissèrent 126 hommes sur la place.

Il prit trois officiers, l'adjutant[1]) du Général Spleny, un trompette et 206 hommes, avec le bagage de plusieurs officiers.[2]) Les nôtres eurent deux hommes de tués et trois blessés. Deux heures après cette action, le Colonel Malachofski fut malheureusement blessé par son domestique, dont le fusil se débanda. Il en est mort depuis.

Affaire de Wirbitz.[3])

Le même détachement, sous les ordres du Major-Général d'Hautcharmoy et du Colonel de Winterfeld, continua de déloger les ennemis partout où ils se présentèrent. Le 20 d'avril on trouva 22 compagnies dans un village nommé Wirbitz. Nos patrouilles ayant chassé les leurs, ils se mirent à cheval, sortirent du village, et se formèrent dans la plaine, ayant une chaussée et un marais derrière eux. La plus grande partie de nos hussards ayant passé le village, fondirent sur l'ennemi, et le culbutèrent d'abord. Il en resta 84 sur la place, on prit un capitaine, 3 subalternes, 1 trompette, 2 maréchaux de logis, 4 brigadiers et 102 hommes. Le reste se sauvant par les eaux et les marais, il s'en noya une centaine, outre un plus grand nombre, qui abandonnèrent leurs chevaux, pour se sauver à pied. Nos hussards ont eu à cette occasion un homme de tué et 4 blessés.

XXIII.

Breslau ce 3 mai 1745.[4])

Nous apprîmes hier que le Colonel Winterfeld ayant eu avis qu'un corps de troupes hongroises composé de Bosniens, Croates et Licaniens étoit venu du côté de Hirschberg[5]) pour y enlever les dépôts de fourrages, que les entrepreneurs de notre armée y avoient

[1]) l'adjutant . . . . Spleny im Concept an den Rand geschrieben.
[2]) avec . . . . Officiers im Concept an den Rand geschrieben.
[3]) Enfin pour ce qui regarde l' von Podewils Hand in 2 beigeschrieben.
[4]) Ohne weitere Ueberschrift.
Handschriftlich 1. Original von Goltz Hand (nach Winterfelds Rapport v. 2. Mai.)
2. Abschrift von Schreibers Hand.
3. Die am 4. Mai von Eichel an Podewils gesandte Abschrift.
Gedruckt ist dieser Bericht in den Berliner Zeitungen nicht, obschon Eichel, Camenz, 4. Mai ihn an Podewils im Auftrag des Königs sendet mit der Weisung ihn S. M. Intention nach gehörig zu publiciren.
[5]) venu à Hirschberg in 1 geschrieben und verbessert.

amassés, se mit en marche le 30 avril vers le soir avec huit compagnies de grenadiers et un détachement de hussards pour aller les chercher. Il trouva les ennemis le 1 de ce mois à la pointe du jour, campés avantageusement. Une de leurs patrouilles le découvrit et donna l'alarme au camp. Quoique le colonel de Winterfeld suivît cette patrouille avec toute la vitesse possible, laissant les grenadiers en arrière, les ennemis ne laissèrent pas que d'être à cheval à son arrivée. Il prit le parti de les attaquer sur le champ le sabre à la main, les renversa, en tua un capitaine, un cornette et 116 hommes outre ceux qui se jetèrent dans les précipices, et fit prisonniers deux officiers 14 bas.-officiers et 118 hommes. Le reste se dispersa dans les montagnes et les forêts, où la plupart quittèrent leurs chevaux pour se mieux sauver. Les paysans qui étoient aux écoutes, ont pris bon nombre d'hommes et de chevaux, qu'ils amenoient encore à tout moment au départ du courrier, de sorte qu'on ne croit pas que de tout ce détachement ennemi il se soit sauvé 40 hommes. Nos hussards ont eu[1]) 5 de blessés et trois chevaux tués.

XXIV.

Breslau le 8 de mai 1745.[2])

Le Général-Major Rochow ayant été chargé d'amener le 4 de ce

---

[1]) ont eu un homme de tué, douze de in 2 u. 3 geschrieben und wieder gestrichen, in 1 wie der Text lautet.

[2]) Diese Ueberschrift ist von Podewils Hand.

Handschriftlich 1. Der nach Berlin gesandte Bericht von Gen. Adjut. v. Borckes Hand, dessen Namen unterzeichnet war, aber so, daß er kaum mehr zu lesen, durchstrichen ist. Der Bericht ist verfaßt nach G.-M. v. Rochow's Rapport Hotzenplotz, 4. Mai. Von des Königs Hand an den Rand geschrieben: at Ministerium et gazetam.

Gedruckt in der Haudeschen und Rüdigerschen Zeitung vom 13. Mai.

Französisch in besonderem Abdruck.

Einen stylistisch sehr abweichenden Text giebt die Sammlung der Mém. pour servir p. 108. Wer ihn so zurecht gemacht, ist nicht mehr zu ersehen, da sich eine Handschrift davon nicht mehr in den Acten findet. Dieser Text lautet:

Breslau le 8 mai.

Le Major-Général de Rochow, qui fut chargé le 4 de ce mois d'escorter un convoi depuis Jägerndorf jusqu'à Neustadt, se trouva harcelé toute la journée par une cohue très nombreuse d'ennemis qui le côtoyoient. Ceci mérite bien qu'on instruise le public des véritables circonstances de cette affaire.

Six cents chevaux des régiments de Cuirassiers de Gesler et de Rochow, un bataillon de Borcke et trois escadrons de hussards formoient l'escorte que commandoit le Major-Général de Rochow, qu'il avoit si bien disposée, que malgré la grande supériorité des ennemis ils n'osèrent attaquer le

mois[1]) un convoi de Jägerndorff à Neustadt, et s'étant trouvé pendant toute la journée aux prises avec un gros de l'ennemi, on a voulu informer le public des véritables circonstances de cette rencontre. 600 chevaux de Gessler et de Rochow cuirassiers, un bataillon de Borck et 3 escadrons des hussards composoient l'escorte aux ordres du dit Général, dont il avoit si bien disposé, que l'ennemi malgré sa supériorité n'a jamais pu entamer le convoi ni faire le moindre affront à nos troupes. A peine les chariots commençoient-ils à défiler jusqu'à une lieue de Jägerndorff que les hussards ennemis au nombre de 15- ou 1600 paroissoient de tous côtés, soutenus de 2 mille Pandoures avec quelques pièces de canon outre deux compagnies franches et une troupe d'insurgents à pied et à cheval, qui tous ensemble[2]) sur le rapport des prisonniers que nous avons faits, pouvoient aller à 4000 hommes. Leur dessein étant d'occuper le pont et les hauteurs qu'il y a entre Roswalde et Dobersdorff pour disputer le passage à nos troupes et couper ceux qui étoient postés en deçà, le général Rochow y détacha fort à propos des hussards avec un peloton d'infanterie qui arrivèrent à temps et s'y maintinrent parfaitement bien. L'ennemi côtoyant notre escorte[3]) fit attaquer et fut repoussé partout; il y eut bien des coups tirés de part et d'autre, cependant le convoi marcha toujours et le feu de l'ennemi ne fit qu'effrayer une partie des paysans qui abandonnèrent les chariots et

---

convoi et ne purent faire aucun dommage à nos troupes. A peine est ce qui les chariots étoient défilés à environ une lieue de Jägerndorf, que 15 à 1600 hussards ennemis, 2000 Pandoures qui avoient quelques pièces de Canon, soutenus encore de deux compagnies franches, d'une troupe d'insurgents à pied et à cheval, qui se montoit suivant le rapport des prisonniers à 4000 hommes qui se faisoit voir de tous côtés, conçurent le dessein de s'emparer d'un pont et des éminences qui se trouvent entre Rosswalde et Dobersdorf pour disputer le passage aux nôtres et couper même ceux qui étoient de ce côté-là. Mais le Major-Général de Rochow prévint tout cela; il détacha quelques hussards et un peloton d'infanterie, qui firent tant de diligence qu'ils y arrivèrent assez tôt et surent bien s'y maintenir. L'ennemi qui côtoyoit toujours notre escorte, fut attaqué et repoussé par tout; quoique le feu fût violent de part et d'autre, néanmoins le convoi alloit son train et avançoit toujours. Le feu des ennemis ne produisit autre chose si non que la frayeur saisit quelques paysans, qui abandonnèrent les chariots et se sauvèrent avec leurs chevaux dans les broussailles. Cette catastrophe occasionna qu'on fut obligé d'enfoncer plusieurs tonneaux et d'en répandre la farine par terre. Nous avons perdu à cette occasion 30 hommes tant morts que blessés, mais l'ennemi en a laissé plus d'une fois autant sur la place sans compter ceux qu'ils ont coutume de traîner avec eux.

1) le 4 de ce mois ist übergeschrieben.
2) tous ensemble ist übergeschrieben.
3) côtoyant notre escorte ist übergeschrieben.

se sauvèrent avec leurs chevaux dans le bois, de sorte qu'il fallut briser quelques tonneaux de farine qu'on jeta à terre. Nous avons eu une trentaine de morts et blessés au lieu que l'ennemi a laissé au delà du double sur la place outre ceux qu'il a trouvé moyen de faire emporter.

XXV.

de Breslau ce 21 Mai 1741.[1])

Les dernières nouvelles de la Haute-Silésie font mention[2]) d'une action, arrivée le 18 de ce mois entre 500 chevaux du régiment de Wartenberg hussards et 2 ou 3 mille insurgents soutenus par une partie du régiment de Festetitz.[3]) Le Colonel Wartenberg ayant joint ce corps ennemi près de Creutzbourg, l'attaqua, le défit,[4]) le chassa au delà du dit Creutzbourg et le poursuivit jusqu'à Rosenberg. Il en a tué entre 100 et 120 et en a pris un capitaine, 5 lieutenants, 2 maréchaux des logis et 92 soldats, outre leurs équipages, leurs femmes et environ 3 mille florins en argent que ces Messieurs avoient extorqués aux paysans. Une grande partie s'est débandée et[5]) sauvée en Pologne. Le reste a joint le général Karoli qui s'est retiré avec son gros vers Ratibor.

La nuit du 19 environ 2 mille Pandoures et 500 hussards sont venus attaquer la ville de Neustadt où il y a un capitaine de nos troupes avec 300 hommes. Ils avoient 6 pièces de canon avec eux, moyennant lesquelles ils enfoncèrent la première porte, ils rompirent la seconde à coups de hache, le capitaine les laissa faire, mais quand ils voulurent entrer dans la ville même, il leur lâcha le feu d'un couple de pelotons et alla à eux, la bayonnette au bout du fusil, en même temps que les soldats qu'il avoit postés sur la muraille, tiroient sur ceux qui étoient devant la porte. Les Pandoures

---

[1]) Ohne weitere Ueberſchrift.
Handſchriftlich 1. Bericht von Goltz Hand, verfaßt auf Grund des Rapports von Oberſt Wartenberg 16—18. Mai, und des Capitain Oeſterreich 20. Mai.
2. Abſchrift die nach Berlin geſandt wurde.
Gedruckt in der Handeſchen und Rüdigerſchen Zeitung vom 27. Mai.
Ein franzöſiſcher Druck liegt nur vor in den Mém. pour servir. p. 114.

[2]) Goltz ſchrieb erſt disent und ſtrich es.

[3]) Festetitz autre Hongrois hatte Goltz zuerſt geſchrieben.

[4]) le defit et war zuerſt geſchrieben.

[5]) et s'est ſchrieb Goltz zuerſt.

désespérant[1]) de réussir abandonnèrent la partie et se retirèrent en confusion vers les montagnes. Ils ont laissé 18 morts devant la porte, et suivant ce que les habitans du faubourg disent, ils ont amené 16 chariots chargés de morts et de blessés. Nous n'avons eu qu'un soldat de blessé à cette affaire.

XXVI.

de Breslau le 24 mai 1745.[2])

Les bonnes nouvelles nous viennent de tous les côtés.

Le Roi avoit ordonné au Margrave Charles qui a commandé pendant l'hiver les troupes de Sa Maj. dans la Haute-Silésie, de lever le quartier de Jägerndorf pour être prêt à joindre l'armée d'autant que cette ville n'est nullement un poste tenable. En conséquence de cet ordre S. A. R. marcha il y a quelques jours avec son corps vers Jägerndorf pour en tirer la garnison. Le 20 de ce mois il fut suivi par le régiment de Zieten hussards. Celui-ci trouva en son chemin bien des Pandoures et insurgents répandus qui tâchoient de lui disputer le passage. Il se fit bientôt jour, en sabra une centaine et joignit le Margrave à Jägerndorf pendant que quelques compagnies du régiment de Bronikowsky qui étoient venues au devant de lui, attaquèrent d'un autre côté un gros d'infanterie hongroise dans un bois dont elles tuèrent entre 70 et 80 hommes. Le 22 le Margrave se mit en marche pour Neustadt avec toutes les troupes qui sont sous ses ordres et qui peuvent monter à 8 ou 9 mille hommes. Il n'eut pas fait grand chemin qu'il trouva deux batteries sur une hauteur sous laquelle il falloit passer, et un gros corps de 18 à 20 mille hommes partagé en différents postes. Ces troupes étoient commandées par les Généraux Esterhasi, Keil, Festetitz et Spleny. S. A. R. sans s'inquiéter poursuivit sa marche en détachant quelque infanterie pour se saisir du canon posté sur

---

[1]) croyant ne schrieb Goltz zuerst und durchstrich es.

[2]) Ohne weitere Ueberschrift.

Handschriftlich in zwei Abschriften, beide ohne Correctur; daß sie nach einem Concept von Goltz gemacht sind, ergiebt sich aus des Königs Schreiben an Podewils 23. Mai, er sende die Relationen von Prinz Karl und Winterfeld, „wovon Goltze den Auszug machet." Goltz machte seinen Bericht auf Grund des Rapports vom Markgrafen Karl, Neustadt, 23. Mai und der höchst anschaulichen „Relation" Winterfelds vom 22. Mai.

Gedruckt in der Haudeschen und Rüdigerschen Zeitung 27. Mai.

Französischer Druck liegt nur vor in den Mém. pour servir p. 115.

la hauteur; mais les ennemis eurent la précaution de les retirer à temps. Peu après l'arrière-garde composée du régiment de Gessler cuirassiers et de Louis Würtemberg dragons, fut attaquée par un gros de hussards soutenus par le régiment d'Ogilvi et François Esterhasi infanterie. Le Major-Général Schwerin suivant la disposition du Margrave fit tête avec le régiment du Prince Louis et sans s'embarrasser des hussards donna tête-baissée sur le régiment d'Ogilvi, le renversa dans un instant, en sabra les trois quarts et lui prit deux drapeaux; le reste s'enfuit à la débandade. Il n'en serait point échappé si le Major-Général de Schwerin n'avoit encore trouvé en tête le régiment d'Esterhasi, lequel le couchoit en joue. Il en essuya la décharge, y entra tout de suite à la tête du même régiment de dragons et le hacha en pièces comme il avoit fait celui d'Ogilvi. Sur ces entrefaites arriva le régiment ennemi de Saxe-Gotha dragons pour secourir cette malheureuse infanterie; mais notre régiment de Gesler qui n'avoit pas branlé, le chargea si vigoureusement qu'il fut rompu du premier choc, reuversé et mis en fuite après avoir laissé plus de 500 hommes sur la place. Le reste des ennemis voyant ces corps différents si maltraités et ruinés sans que notre infanterie s'en fût encore mêlée prit le parti de s'éloigner. S. A. R. s'arrêta pendant quelques heures sur le champ de bataille et puis continua sa marche vers Neustadt où elle devoit arriver le même soir en conformité des ordres du Roi. Nos troupes furent suivies d'assez loin par les insurgents et hussards ennemis sans en être approchées de la portée du canon. Les prisonniers, entre lesquels il y a un capitaine des Dalmatiens, assurent que les régiments d'Ogilvi, Esterhasi et Saxe-Gotha sont entièremen ruinés et l'on peut les en croire aisément puisque nous avons trouvé près de 1400 morts sur la place. Notre perte consiste en un capitaine un lieutenant et environ 60 dragons ou cavaliers.

Ce succés est dû aux bonnes dispositions du Margrave Charles digne de son aïeul le Grand Electeur et à la bravoure des deux régiments que le Major-Général Schwerin a menés avec toute la valeur possible.

Le même jour 22 de mai le brave Colonel Winterfeld que le Roi vient de nommer Général, a été aux prises dans les montagnes du côté de Landshut avec le comte Nadasti. Celui-ci à la tête de 6 à 7 mille hommes tant infanterie que cavalerie hongroise tout enrégimentés, sans compter les troupes irrégulières, s'avança de grand matin vers Msr. de Winterfeld lequel pouvoit avoir avec lui 2400 hommes, hussards et grenadiers. Malgré cette inégalité des forces il marcha vers l'ennemi. Le combat s'engagea bientôt et dura près

de 5 heures pendant lesquelles les troupes de Msr. de Nadasti en braves gens firent tout au monde pour mettre les nôtres en confusion; mais le feu de nos grenadiers leur devenant insupportable, pendant que nos hussards trouvèrent quelques occasions de défaire plusieurs de leurs escadrons, les ennemis se retirèrent en désordre. Le régiment de Haller infanterie fut extrêmement maltraité et entièrement dispersé. Une troupe de Croates d'environ 80 hommes qui s'étoit sauvée dans un petit bois, y fut forcée par nos hussards et sabrée. Sur la fin de l'action le régiment du Vieux-Möllendorf arriva lequel avec nos hussards ont poursuivi l'ennemi au delà de deux milles jusqu'en Bohême en tuant et prenant tout ce qu'ils pouvoient atteindre. Nous avons fait plus de 120 prisonniers entre lesquels se trouve le Colonel Patetitz. Le nombre des morts du côté des ennemis peut monter à 400 ou 500 hommes et celui des blessés, au dire des prisonniers, doit être beaucoup plus considérable. Notre perte est de deux lieutenants, et 22 hommes. Le Colonel Ruesch de nos hussards s'y est distingué. Le Major-Général Winterfeld a une contusion au bras qui ne l'empêche cependant pas d'agir.

E. Die Schlacht von Hohenfriedberg.

Am Pfingstsonntag den 6. Juli Morgens 8 Uhr kam der Flügeladjutant Oberst-Lieut. v. Wartenberg, den der König vom Schlachtfelde mit der Siegesbotschaft abgesendet hatte, in Berlin an. Er überbrachte an den Minister Podewils ein Schreiben des Königs welches lautet:

au champ de bataille de Friedberg ce 4 de juin 1745.

Mon cher Podewils. Je vous mande en deux mots que nous venons de remporter sur l'ennemi une victoire complète. Nous avons 5000 prisonniers 300 officiers, 5 ou 6 généraux, 66 drapeaux, 40 canons, 3 étendards 8 paires de timbales. Les Autrichiens ont laissé avec les Saxons 3—4000 morts et blessés sur le champ de bataille. Notre cavalerie a fait merveille, l'infanterie de même, tous les corps se sont distingués, tous ont combattu, enfin rien n'a été renversé. L'action a commencé à 4 heures et a duré en tout jusqu'à onze. Trux est tué, le pauvre colonel Kalbutz, Nassau de Haque, et Schwerin de mon régiment sont mal blessés, Bertico tué. Voilà notre perte, morts et blessés 1200 h. Vous savez l'usage que vousdevez et pouvez faire de cette nouvelle; j'ai bien tenu parole, touset mes frères ont combattu comme des lions pour la patrie. Jamais les vieux Romains n'ont rien fait de plus éclatant.

Adieu, veuille le Ciel que j'aie lieu d'être aussi content de la politique que des armes. Je suis votre fidèle ami. fr.

Mon pauvre Buddenbrock est mal blessé.

Hiernach und nach weiteren Mittheilungen von Wartenberg machte einen ersten Bericht der anfängt: L'armée ennemie etc. Derselbe wurde im Lauf des Montags französisch gedruckt und ausgegeben. Ehe es geschah, baten die beiden Berliner Zeitungen um Angabe, was sie in ihrem nächsten Blatt, dem vom Dienstag 8. Juni, mittheilen sollten. Auf Ilgens Anfrage verfügte Podewils, „daß er die beikommende pièce (L'armée ennemie . . .) ins Deutsche übersetzen und sie in die Dienstagszeitung einrücken lassen solle," wo man dann in dem Ingreß aufnehmen kann, daß der Flügeladjutant Graf v. Wartenberg unter Vorreitung von 10 blasenden Postillons angekommen sei." Im Lauf des Montag brachte des Königs Flügeladjutant Oberstl. v. Wyllich, der als Courier ins französische Hauptquartier nach Tournay durch Berlin kam, eine Liste der in der Schlacht gemachten Gefangenen mit. Diese wurde mit jener ersten Nachricht zugleich in den Zeitungen vom 8 Juni veröffentlicht. Die Haudesche hatte wohl die Meinung, daß der Bericht, den sie abdruckte aus dem Königl. Hauptquartier eingesandt sei; sie brauchte den Ausdruck: „wovon die vorläufige Relation also lautet:"

Die wirkliche vorläufige Relation sandte der König mit einem Schreiben an Podewils, dessen Anfang lautet:

ce 6 en poursuivant.

Mon cher Podewils, j'espère que vous serez content de moi. Voici une relation modeste de notre bataille; on en dit beaucoup plus, mais je n'ose pas le croire avant que d'en avoir plus de sûreté; les ennemis au premier appel qu'ils ont fait à Landshut, ont trouvé qu'il leur manquoit 25 mille hommes. Attendons la vérité avant que d'en parler. Ceci nous fera avoir une bonne paix et un long repos. Voyons les venir.

Die Sendung ist am 9. in Podewils Hand; er schreibt an diesem Tage an Ilgen: S. M. habe befohlen, „daß beikommende vorläufige Relation . . . . unverzüglich in den hiesigen Zeitungen inserirt oder per modum eines Supplements" mitgetheilt werde. Er fügt hinzu: „ferner soll diese deutsche Relation ins französische unverzüglich übersetzt und gedruckt, auch nebst der deutschen mit der künftigen Sonnabend'schen Post (12 Juni) an alle preußischen Gesandten geschickt werden; und damit Ew. Wohlgeb. durch dieselbe Uebersetzung nicht von dero andern Occupationen distrahirt werden möge, so bitte dieselben, solche deutsche Relation morgen ganz früh an den neubestellten Translatoren Formey zu übersenden damit er solche übersetze" u. s. w.

Die Uebersetzung von Formey's Hand liegt bei den Acten; sie beginnt:

le Roi de Prusse étant campé le 3 Juin ....., entsprechend dem Anfang der deutschen: „den 3. dieses befanden S. M. sich annoch im Lager bei Schweidnitz . . . "

Also der nach Berlin gesandte Text war deutsch. Gewiß auch deutsch der, den der König an demselben 6. Juni an den Fürsten von Dessau sandte:

„Im Lager bei Volkenheim, den 6. Juni 1745. Da ich ehegestern noch nicht im Stande war E. L. eine ausführliche Nachricht der selbigen Tages vorgefallenen Action und des erhaltenen Sieges zu geben, so habe E. L. nunmehro hierbei eine fidele Relation davon zusenden wollen, aus welcher Dieselbe zu ersehen belieben werden, daß unsre Victorie Gottlob eine der completesten ist, dergleichen seit der fameusen Bataille bei Hochstedt nicht gewesen" u. s. w.

Nach diesen Worten wie nach den an Podewils geschriebenen möchte man glauben, daß der König selbst diese modeste relation geschrieben habe. Aber er hätte sie gewiß nicht deutsch geschrieben, in so gutem Deutsch nicht schreiben können. Vielleicht liegt hier ein ähnlicher Fall vor wie bei dem Bericht über die Einnahme von Prag vom 13. und 14. Septbr. 1744.

Es kommt ein anderer Umstand hinzu. In dem deutschen Bericht d. d. Rosenstock 5. Juni ist die Einleitung zur Schlacht sehr ausführlich dargelegt, von der eigentlichen Action dagegen nur ganz summarisch gesprochen, darum der Schluß: „übrigens wird nächstens von Alle dem, was bei diesem merkwürdigen Gefecht und darauf erfolgten glorreichen Siege vorangegangen, eine umständliche Relation verfertiget und der Welt bekannt gemacht werden."

Wenn aber in dieser „vorläufigen Relation" des Königs die Bewegungen, die Absichten des Feindes angeführt, wenn über den außerordentlichen „Eifer", die „vollkommene Ordnung und Contenance der preußischen Truppen" so gesprochen, über die Leistungen der feindlichen Truppen namentlich auch der sächsischen so günstig geurtheilt wird, wie es hier geschieht, so wird man nur um so mehr anzunehmen geneigt, daß seinem wesentlichen Inhalt nach auch dieser Bericht dem Könige angehört, mag dem, der ihn niederschrieb, ein französisches Concept des Königs vorgelegen, oder der König ihm die wesentlichsten Gesichtspunkte für den Bericht angegeben haben; unzählige Male hat Eichel so in kurzen Bleistiftsnotirungen das, was der König ihm für seine weitere Ausarbeitung angab, aufgezeichnet.

Dann endlich die Hauptrelation unter dem Titel: Relation de la campagne du Roi en Silésie. Sie war am 10. Juni bereits in Berlin, denn Ilgen fragt an diesem Tage bei Podewils an, „ob die ihm so eben zugekommene Relation auch noch in die Zeitungen solle, für welchen Fall künftigen Montag, (4. Juni) damit der Anfang gemacht werden könne." Und Podewils meldet am 11. dem König den Empfang der Cabinetsschreiben vom 6. und 7. Juni, et le Sieur Eichel a envoyé la belle relation de

la campagne de la Silésie de cette année et principalement celle de la glorieuse victoire de Hohenfriedberg; on est occupé de l'imprimer comme un ouvrage digne d'être transmis à la postérité la plus reculée et un monument éternel de la gloire de V. M. et de celle de ses armées u. s. w.

Sie ist nicht mehr in der originalen Handschrift des Königs erhalten, sondern nur in der Abschrift Eichels; aber daß der König sie verfaßt hat, zeigt jede Zeile.

XXVII.

Berlin ce 6 de juin 1745.[1])

L'armée ennemie au nombre d'au delà de[2]) 80 mille hommes des troupes combinées[3]) autrichiennes et saxonnes, étant entrée à la fin du mois passé en Silésie par les gorges de montagnes du côté de Schemberg, Friedland, et Landshout, commençoit à déboucher le 2 et le 3 du courant du côté de Bolckenhayn dans les plaines, vers Strigau et Jauer, lorsque le Roi, qui campoit le 2 avec son armée à Jauernick, en partit le 3 et attaqua le 4 proche de Friedberg à 4 heures du matin les ennemis, dont les Autrichiens composoient l'aile droite, et les Saxons la gauche. Le combat dura jusqu'à onze heures du matin, et la cavalerie aussi bien que[4]) l'infanterie ayant fait des prodiges de valeur, nous avons remporté la victoire la plus complète et la plus signalée qu'il y ait eu depuis longtems, ayant pris sur les ennemis cinq mille prisonniers, 30 officiers et six[5]) généraux, 66 drapeaux, dix étendards, huit paires de timbales et 40 pièces de canon.

Les Autrichiens et Saxons ont laissé au delà de 4000 morts et blessés sur le champ de bataille, et on les a pousuivis au delà d'une[6]) lieue et demie du champ de bataille, jusques dans les montagnes. Notre perte est de douze cents hommes, entre morts et blessés; le Lieutenant-Général Comte de Trouchses a été tué d'un

---

[1]) Von Podewils nach des Königs Schreiben vom 4. Juni und des Flügeladjutanten Grafen Wartenberg Erzählung verfaßt.
Gedruckt. Deutsch in der Haudeschen und Rüdigerschen Zeitung vom 8. Juni. Französisch im Einzeldruck.

[2]) de près de war zuerst geschrieben.

[3]) Ursprünglich ohne combinées.

[4]) Corrigirt für et.

[5]) Zuerst war geschrieben 5 à 6.

[6]) Erst war geschrieben jusqu'à une.

coup de canon, les Colonels Nassau et Schwerin, et les Lieutenants-Colonels de Bodenbrouck et de Calbouz ont été dangereusement blessés, et le Lieutenant-Colonel de Berticou tué. Le Roi, qui a commandé l'armée, s'est trouvé partout,[1]) accompagné de Messeigneurs les Princes ses Frères, dans le plus grand feu.

On ne tardera pas d'avoir dans peu un détail plus circonstancié de cette glorieuse journée.

Postc. Berlin ce 8 de juin 1745.

Voici les noms des officiers-généraux prisonniers et blessés ou morts de leurs blessures:

Le Général d'Artillerie des Autrichiens, Baron de Berlichingen, prisonnier et dangereusement blessé.

Le Général d'Artillerie des Autrichiens de Thungen, mort de ses blessures.

Le Feld-Maréchal-Lieutenant des Autrichiens, François St. Ignon, prisonnier et blessé.

Le Major-Général Forgatsch, des Autrichiens, prisonnier.

Le Major-Général Schlichting, des Saxons, prisonnier.

On compte parmi les Généraux ennemis tués

Le Général d'Artillerie Hohenembs des Autrichiens, et

Le Major-Général Bestenbostel des Saxons, sans faire mention des colonels et autres Officiers de l'Etat-Major.

Nous venons d'avoir encore grand nombre d'officiers prisonniers, et il y en a en tout déjà près de 80.

XXVIII.

Berlin den 10. Juni.[2])

Den 3. dieses befanden Se. Königl. Maj. sich annoch im Lager bei Schweidnitz, um abzuwarten, was die combinirte feindliche Armee vor Bewegung enmachen würde. Des Nachmittags, als Höchstdieselben eben recognosciren geritten waren, erhielten Sie Nachricht, wurden auch selbst gewahr, daß die ganze feindliche Armee sich in Bewegung gesetzt, auch schon wirklich ein Corps von ohngefähr 18,000 Mann nach der Gegend von Striegau in die

---

[1]) partout ist übergeschrieben.

[2]) Nach der aus dem Königl. Hauptquartier deutsch eingesandten relation modeste de notre bataille d. d. 6 juin.
Handschriftlich von Bockerodts Hand, hier und da von Podewils corrigirt.
Gedruckt in der Haudeschen und Rüdigerschen Zeitung vom 10. Juni.
Französisch im Einzeldruck.

Plaine gerückt. Se. Königl. Maj. urtheilten daraus, daß der Feind im Begriff sei, sich in die Plaine zu setzen, und ertheilten daher Ordre, daß Ihre ganze Armee noch desselben Abends aufbrechen, und die Nacht hindurch nach dem Städtchen Striegau, gegen Rohnstock über, marschieren sollte; welches denn auch glücklich und ohne einige Unordnung bewerkstelligt wurde, ohnerachtet die Königl. Truppen wegen der vielen beschwerlichen Defilées zwischen ihrem bisherigen Lager und Striegau einen sehr difficilen Marsch hatten, auch, weil inzwischen die ganze feindliche Armee schon wirklich nach Fürstenstein und Rohnstock gerücket, nicht geringem Hazard exponirt waren. Jedoch mußte, allem Ansehen nach, der Feind dergleichen Marsch nicht vermuthen, und hatte sich daher ganz ruhig gehalten, so daß Se. Königl. Maj. noch vor anbrechendem Tage wenigstens mit dem größten Theil Ihrer Armee, in der Gegend von Striegau, welchen Ort Sie im Rücken hatten, anlangeten.

Der Feind, welcher wohl zu attaquiren Willens war, aber nicht glaubte attaquirt zu werden, hatte einige Höhen von besonderer Importanz zu occupiren unterlassen, in der Zuversicht, solches des folgenden Tages mit aller Bequemlichkeit thun zu können, wie denn auch die Dispositiones von demselben so gemacht waren, daß die Sachsen selbige besetzen sollten. Se. Königl. Maj. ließen also, sobald nun der rechte Flügel Ihrer Armee aufmarschiert war und ehe noch der linke völlig aus den Defiléen sich degagirt hatte, durch den Gen.-Major v. Winterfeld, welcher nebst dem Gen.-Lieutenant du Moulin und einigen Bataillons und Escadrons, etliche Tage vorher bei Striegau gestanden hatte, vorgedachte Höhen unverzüglich besetzen, und darauf die feindlichen Truppen, so schon im Begriff waren, eben dahin zu marschieren, sofort angreifen; worauf dann die Action sich nach und nach mehr engagirte, bis es endlich an allen Orten auf den Flügeln sowohl als in der Mitte, zum völligen Treffen gekommen. Die feindliche Armee war zwischen 70 und 80,000 Mann stark, und also der Zahl nach der Königlichen beinahe um ein Drittheil überlegen, befand sich auch so vortheilhaft postirt, daß nicht nur die Königl. Infanterie, ehe sie an die feindliche, so Anfang mehrentheils in Gebüschen versteckt gestanden, gelangen konnte, durch Gräben, Moräste und Hecken passiren, sondern auch die Cavalerie oft durch zwei und mehr Gräben durchsetzen mußte. Es bezeigten aber die Königlichen Truppen einen solchen Eifer, daß sie alle diese Schwierigkeiten überwanden, und jedes Corps von denselben, sowohl Infanterie als Cavalerie und Husaren ohne Unterschied und Ausnahme, erwiesen ihre Pflicht mit so viel Helden-Muth, so guter Contenance, so vollkommener Ordnung und auf eine so ausnehmende Weise, daß nach einem zwar heftigen Gefechte, welches doch nicht über 3 Stunden gedauert, durch Beistand des Allerhöchsten, dessen lobreiche Gnadenhand bei dieser Gelegenheit über unsres allergnädigsten Königs Majestät augenscheinlich gewaltet, der Feind an allen Orten zum Weichen gezwungen und 2 Meilen weit in das Gebirge, woraus er gekommen, mit ungemeinem Verlust verfolgt

worden, und Sr. Majestät nächst der Wahlstatt einen der herrlichsten und vollkommensten Siege, deren man sich erinnern kann, überlassen müssen, ohnerachtet alle vernünftige und erfahrene Officiers den feindlichen Truppen, insonderheit der Cavalerie und denen Sachsen, das Zeugniß beilegen, daß sie alles gethan, was von tapferen Leuten gefordert werden kann, und das Terrain 2 Meilen hindurch Fuß vor Fuß disputirt haben.

Solcher Widerstand hat aber auch den Verlust des Feindes merklich vergrößert, und nach dem Urtheil der ältesten und selbst der feindlichen gefangenen Generale kann man denselben an Todten, Blessirten, Gefangenen und Verlaufenen ganz sicher und ohne einige Exageration auf 20,000 Mann schätzen. Von den 4 sächsischen Grenadier-Bataillons sind 3, und von dem sächsischen Carabinier-Regiment eben so viele Escadrons dergestalt in die Pfanne gehauen worden, daß nicht ein Mann davon gekommen, und das übrige Grenadier-Bataillon nebst dem 4. Escadron von besagtem Regimente hat sich kaum in sehr delabrirten Stande von der Wahlstatt zurückziehen können.

Auf gleiche Weise sind viele andere Regimenter, sowohl von den Sächsischen als Oesterreichern, tractirt worden, und will man Nachricht haben, daß der Herzog von Weißenfels von Seinem ganzen Corps den Tag nach der Bataille nicht viel über 8000 Mann mehr bei sich hatte und alles übrige todt, blessirt, gefangen oder verlaufen sei. Es ist auch die Wahlstatt überall mit feindlichen todten Körpern bestreut, und man siehet derselben hin und wieder an den Orten, wo es etwas scharf hergegangen, oft in einer Distanz von ohngefähr 20 Schritten bis 100 und 200 über einander liegen, insonderheit da unsere Cavalerie-Regimenter, welche mit einer außerordentlichen Bravour gefochten und sich auf nichts zu treffen gescheuet, worauf sie geführt worden, es mag Infanterie, Cavalerie oder Artillerie gewesen sein, alles dasjenige, was nicht sogleich das Gewehr strecken wollen, niedergesäbelt, so daß diese Action mehr einem Massacre als einem gewöhnlichen Gefecht ähnlich gewesen.

Den Tag nach der Action sind im Königl. Lager schon wirklich 62 feindliche metallene theils schwere, theils Feld-Canonen nebst 4 Haubitzen zusammengebracht gewesen, und hat man schon Nachricht von mehreren, so der Feind auf der Flucht unterwegs stecken lassen. Die Sachsen haben von allen ihren neu erfundenen Canonen und Geschwindschüssen nur 2 zurückgebracht, die übrigen 15 sind sämmtlich in unsere Hände gerathen, so wohl als alle Ammunitionswagen und Feld-Apotheken. An anderen Trophäen haben wir erobert 5 Paar kupferne Heer-Pauken und 1 Paar silberne von dem sächsischen Carabinier-Regimente, 7 Standarten und 72 Fahnen. Das Bareythische Dragoner-Regiment hat allein 47 Fahnen von den österreichischen Infanterie-Regimentern, so entweder niedergehauen oder auseinander gejagt, eingebracht, wovon die mehrsten sehr schön und ganz neu sein.

XXIX.

Relation de la campagne du Roi en Silésie.[1])

Sa Majesté a été informée, que le dessein des Autrichiens et des Saxons étoit d'entrer en Silésie à la fin du mois de mai. Elle prit tous les arrangements pour ses subsistances, de façon que l'armée n'en put manquer sur toute l'étendue des frontières de Bohême. Elle retira au milieu de mai ses troupes de la Haute-Silésie, hors la garnison de Jägerndorf, qui servit pour couvrir les quartiers, tant qu'Elle vouloit les garder. Lorsqu'Elle fut informée, que l'armée autrichienne s'assembloit à Koeniggraetz et que le Duc de Weissenfels étoit parti de Dresde pour la joindre avec ses Saxons, Elle donna ordre au Margrave Charles qui commandoit en Haute-Silésie, de retirer les troupes des quartiers de Jägerndorf, et de La venir joindre au camp de Frankenstein, dans lequel nous entrâmes le 27 de mai. Le Margrave battit dans sa marche les Autrichiens, défit le régiment d'Ogilvi et d'Esterhasi infanterie, et les dragons de Saxe-Gotha. Les Autrichiens y perdirent deux mille morts et blessés et deux drapeaux, après quoi Son Altesse Royale poursuivit sa marche, et joignit l'armée du Roi le 28 au soir. Le 29 l'on fit jour de repos, et sur la nouvelle que le Roi reçut du Lieutenant-Général du Moulin, que les Autrichiens étoient avancés jusqu'à Landshout, Sa Majesté prit le camp de Reichenbach, et de là Elle écrivit au Général du Moulin, qui étoit à Schweidnitz, qu'il devoit faire toutes les dispositions nécessaires pour faire accroire aux ennemis, que le dessein du Roi étoit de se retirer à Breslau à l'approche de l'ennemi. Ceci réussit si bien, que les Autrichiens et Saxons, imbus des préjugés ridicules et déshonorants pour la nation Prussienne[2]), y ajoutèrent foi.

A l'approche des ennemis du camp de Hohenhennersdorf, le Roi marcha sans bruit entre Schweinitz et Striegau. L'avant-garde

---

[1]) So der ursprüngliche Titel. Podewils fügt hinzu . . . en Silésie de l'an 1745 de la bataille de Friedberg gagnée par le Roi sur l'armée combinée Autrichienne et Saxonne le 4 de juin 1745.

Handschriftlich: in der Abschrift von Eichels Hand, die nach Berlin gesandt worden ist. Einige kleine Correcturen in ihr von Podewils Hand.

Gedruckt theils in den Berliner Zeitungen vom 15. Juni und in der Schlesischen Zeitung vom 16. Juni theils deutsch und französisch in besonderem Druck in 4°. und in den Mém. pour servir p. 120.

[2]) Podewils corrigirt pour les armes prussiennes.

du Général du Moulin marcha sur les hauteurs de Striegau. Le Général Nassau occupa un bois, qui étoit entre deux, avec un autre détachement. Tous ces corps et l'armée se campèrent derrière les hauteurs, où l'on ne pouvoit les apercevoir, il étoit défendu de battre au champ, et de donner aucun signe de vie, le Général-Major Winterfeld avoit même ordre de n'envoyer que de petits partis de hussards et de les obliger à se retirer à la première approche des ennemis, le tout pour entretenir leur sécurité. Le 31 de mai, et le 1, 2 et 3 de juin furent employés par le Roi à reconnoître tous les terrains par où l'ennemi pouvoit déboucher, l'intention de Sa Majesté ayant été dès le commencement à ne point s'amuser à défendre une chaîne de montagnes de 16 milles d'Allemagne de longueur, mais de bien recevoir l'ennemi au déboucher. Le 3 Sa Majesté se porta le matin sur les hauteurs du camp du Général du Moulin. Elle remarqua que beaucoup de cavalerie de l'ennemi avoit déjà débouché l'après-midi; Elle vit, que l'ennemi s'avançoit avec de grosses colonnes de cavalerie et d'infanterie dans la plaine de Friedberg et de Ronstoc, surquoi Elle ordonna à l'armée de marcher le soir à 8 heures jusqu'à Striegau, et au Général du Moulin de se poster, avec ses 40 escadrons et 7 bataillons, de l'autre côté de Striegau sur des monticules voisins. Les ordres furent bien exécutés, l'armée arriva sans bruit et sans faire des feux, à minuit aux postes qui lui étoient assignés.

Le 4 à deux heures du matin le Roi assembla tous les principaux officiers de l'armée, et fit la disposition de la bataille.

A 2 heures et demie l'armée se mit en marche pour attaquer l'ennemi, marchant par lignes et défilant par la droite. Le Roi n'eut pas passé le défilé du ruisseau, que le Général du Moulin le fit avertir, qu'il voyoit sur le flanc de l'armée quelques bataillons postés sur une hauteur auprès d'un moulin à vent; il donna en même temps une grande marque de sa capacité, en occupant d'abord une hauteur qui étoit vis-à-vis de l'autre.

Auprès de ces 7 bataillons se forma la droite de notre cavalerie et le Maréchal de Buddenbrock et le Lieutenant-Général de Rothenbourg y firent la plus belle manoeuvre de guerre que l'on puisse faire, en postant la cavalerie très-avantageusement; un petit bois étoit à la gauche de cette cavalerie, que le Prince Thierri d'Anhalt occupa d'abord avec trois bataillons des grenadiers. Le Roi forma son infanterie joignant ce bois, et tirant vers la gauche, mais le terrain ne lui permit pas de mettre du commencement plus de 15 bataillons des 32 qu'il avoit dans la première ligne en bataille. Il découvrit en même temps que les Autrichiens se formoient vis-à-vis

de lui, et que leur cavalerie avançoit effectivement. Il fit presser le Général Nassau d'arriver au plutôt avec l'aile gauche de la cavalerie sur un pré, qui aboutissoit à un ruisseau, où il forma l'entrémité de la gauche. En même tems Mr. de Kalkstein, Général d'infanterie, et qui commandoit la seconde ligne, fit avancer quelques bataillons pour renforcer le Général du Moulin surquoi le Prince Léopold attaqua l'infanterie saxonne dans un bois marécageux, et y fit des prodiges de valeur. Le bataillon des grenadiers des gardes, commandé par le Lieutenant-Colonel de Wedel chassa l'ennemi de ses marais à coups de bayonnette, et sans tirer un coup; (c'est ce même Officier, qui arrêta l'année passée toute l'armée autrichienne plus de trois heures à son passage de l'Elbe à Selmitz). Le Lieutenant Colonel de Buddenbrock y fit des merveilles, l'attaque de la cavalerie de la droite succéda à celle de l'infanterie, et toute l'aile gauche des ennemis fut chassée presque en même temps. Les Saxons firent un triangle d'infanterie pour se retirer, mais le Lieutenant-Général Rothenbourg, avec le régiment de cuirassiers du Prince de Prusse, tailla tout le régiment de Schönberg en pièces, le Lieutenant-Colonel de Jaschinsky des gardes du corps, et le Major Froideville massacrèrent deux compagnies des grenadiers saxonnes, le triangle fut rompu, et tous les Saxons totalement battus.

Toute cette aile fut défaite, avant que l'aile gauche commençât à charger les Autrichiens. Le Prince de Prusse[1]) et le Margrave Charles, conduisirent cette attaque avec tant de vigueur, que les Autrichiens plièrent partout; le régiment des gardes s'y distingua beaucoup, et chassa la bayonnette[2]) au bout du fusil les grenadiers autrichiens, qui s'étoient postés dans un fossé vis-à-vis d'eux. Le régiment de Hacke et du Prince de Bronswic-Bevern y firent des prodiges. Pendant toutes ces attaques le Roi fit faire un quart[3]) de conversion à toute sa droite, qui fut obligée de passer des marais et des fossés impraticables, pour prendre les Autrichiens dans le flanc. On attaqua et prit[4]) en faisant cette manoeuvre un village

---

1) In Eichels Niederschrift stand irrig le Roi de Prusse; er schrieb 11. Juni an Podewils diesen Fehler wo möglich noch im Druck zu berichtigen; in der Rüdigerschen Zeitung ist der Fehler stehn geblieben.

2) Für das ursprüngliche la bayonette à fusil von Podewils corrigirt.

3) un cas steht in Eichels Handschrift, er hat sich entweder verschrieben oder beim dictiren falsch gehört.

4) In der Abschrift von Eichels Hand schließt eine Seite mit on und die andere beginnt mit en faisant cette manoeuvre, die fehlenden Worte sind von Podewils Hand ergänzt. Im französischen Druck on attaqua en faisant.

que l'ennemi avoit garni d'infanterie, et la cavalerie de la droite, après avoir choqué huit fois, dissipa tout ce qu'il y avoit d'ennemis de ce côté-là, et vint rejoindre la droite qui alloit tomber sur le flanc des Autrichiens; la gauche avançoit en attendant et avoit trois fois déposté l'infanterie autrichienne. La cavalerie de la gauche, dont il n'y avoit eu que dix escadrons de formés, fut d'abord menée par le Général Kyau à la charge, qui culbuta tout ce qu'il trouva devant lui. Dès que le Général Nassau eut formé 15 autres escadrons, il s'aperçut que les ennemis se mettoient en potence, pour le prendre en flanc. Il tira 6 escadrons de la seconde ligne pour les leur opposer, et cette disposition faite, il les chargea si vivement, que tout plia devant lui. L'ennemi se rallia, et ces escadrons chargèrent jusqu'à six fois, avant que d'obliger totalement l'ennemi à prendre la fuite. A ces charges le Général Rochow, le Prince Schönaich, le Colonel de Marschal et une infinité d'officiers, se distinguèrent.

Le régiment de Bareuth, qui faisoit la réserve, voyant que l'infanterie de l'ennemi continuoit toujours ses charges, fut mené par le Lieutenant-Général de Gessler et le Général Schmettau; notre infanterie les laissa passer par un intervalle et ils chargèrent si vigoureusement cette infanterie qu'ils hachèrent en pièces les 6 régiments de Marschal, de Grunne, de Thüngen, de Daun, de Collowrath et de Wurmbrand, avec une troupe de grenadiers [1]) et en rapportant 66 drapeaux firent de ce côté-là [2]) 2,500 prisonniers; action inouïe dans l'histoire! et dont le succès est dû au Général Gessler et Schmettau, au Colonel Schwerin et au brave Major Chasot, dont la valeur et la conduite se sont fait connoître dans trois batailles également.

Toute l'armée se mit à la poursuite de l'armée ennemie, et on ne s'arrêta qu'aux gorges des montagnes. Le massacre a été prodigieux de tous les côtés. Les ennemis firent trois retraites, les Saxons par Seiffersdorff, la droite des Autrichiens par Friedberg et le corps de bataille par les gorges de Kauder. Il faut avouer à la louange des Autrichiens, que leurs dispositions pour la retraite furent si belles, qu'on ne put les entamer d'abord. Les officiers de nos troupes, qui se sont le plus distingués sont le Prince de Prusse et le Prince Henry, Frères du Roi, le Margrave Charles, le Prince Léopold, le Prince Thierri, le Maréchal Buddenbrock, qui malgré son grand âge a eu l'activité d'un jeune homme, les Lieute-

[1]) avec . . . grenadiers von Eichel an den Rand geschrieben.
[2]) de ce côté-là von Podewils übergeschrieben.

nants-Généraux Gessler, Nassau, Rothenbourg, Posadowsky, et les Généraux-Majors Prince Maurice d'Anhalt, Rochow, Bredow, Pohlentz, le Prince Ferdinand de Bronswic, le Prince de Bevern, Kyow, Schwerin, Goltze, Zieten, en un mot, il faut nommer tous, car pendant la bataille qui dura 4 heures il n'y a pas eu un corps de nos troupes, qui eût plié.

Les trophées[1]) de la bataille qui nous restent sont 66 canons, 6 haubitzes, 76 drapeaux, 8 paires de timbales, 7 étendards, 4 généraux prisonniers, près de 200 officiers, et au delà de 7000[2]) hommes.

Les Autrichiens et les Saxons ont eu 4000 morts, et vu les déserteurs qui nous viennent on peut juger leur perte à 20,000 hommes,[3]) sans se tromper.

La perte des Prussiens va entre morts et blessés à 1600 hommes. Le Général Comte Trouchses, les Colonels Massau, Kahlbutz, le brave Lieutenant-Colonel During, le Lieutenant-Colonel Bertkau, sont morts, environ 8 capitaines, deux majors et 20 subalternes. Les Généraux Stille et Bornstedt, sont légèrement blessés à la main, le Colonel Schwerin des gardes, le Lieutenant-Colonel Buddenbrock blessés, et une vingtaine d'officiers. En un mot, si les troupes saxonnes avoient été aussi aguerries que les Autrichiens, la bataille auroit été balancée beaucoup plus longtemps, mais malgré la valeur et la bonne disposition du Duc de Weissenfels, il ne put porter point de remède à la confusion des troupes.

Le Roi poursuit encore les ennemis; le Général du Moulin qui a l'avant-garde les talonne avec 20 mille hommes, et l'armée les suit de près.

On donnera les circonstances ultérieures avec toute la simplicité possible, et selon que les événements arriveront. Ce qu'il y a de sûr est, que la bataille de Friedberg est une des plus grandes actions qu'il y ait eu, puisque tous les corps ont combattu, et qu'il n'y en ait aucun qui n'ait pas chargé.

---

1) les signes in Eichels Copie von Podewils corrigirt.
2) officiers, 7000 hommes in Eichels Abſchrift, von Podewils corrigirt.
3) 18000 in Eichels Copie, von Podewils corrigirt.

F. Nach der Schlacht von Hohenfriedberg.

Die officiellen Berichte bis zur Schlacht von Sohr bilden eine Reihenfolge von bemerkenswerthem inneren Zusammenhang.

Daneben gehn, namentlich in der Schlesischen Zeitung dieser Wochen, zahlreiche andere Berichte zum Theil mit der Bezeichnung „Schreiben eines preußischen Officiers", welche nicht bloß die officiellen in erwünschter Weise ergänzen, sondern zum Theil der Art sind, daß man sie für nicht minder officiellen Ursprungs halten darf, so u. a. ein Schreiben: „Aus dem Königl. Preußischen Hauptquartier zu Groß-Borzitsch in Böhmen den 15. Juni" abgedruckt in der Zeitung vom 19. Juni, eine eingehende Kritik der falschen Nachrichten enthaltend, die von gegnerischer Seite verbreitet werden, und in demselben Ton fortfahrend ein Schreiben: „Neisse, den 16. August" in der Zeitung vom 25. August; namentlich hat die Schlesische Zeitung mehrfach ausführliche Nachrichten über die Operationen des in Oberschlesien agirenden Corps unter Gen.-Lieut. Graf Nassau. Möglich daß sich in den Archiven zu Breslau, entweder in denen der Commandantur oder den Acten des damaligen Oberpräsidenten, weitere Nachweise über den Ursprung der von der Schlesischen Zeitung publicirten Stücke vorfinden; sie sind von dieser Sammlung ausgeschlossen worden, da sich über sie in den Acten des Staatsarchivs zu Berlin, in denen auch die aus dem Cabinet stammenden aufbewahrt werden, nichts vorfindet.

XXX.

Suite de la Relation des Prussiens

du 21 de juin 1745.[1])

Après que l'Armée eut poursuivi les ennemis jusques aux gorges des montagnes, le Roi trouva nécessaire de leur donner quelque repos. Les troupes avoient marché la nuit précédente, et après les fatigues de la bataille ils avoient poursuivi l'ennemi près de deux milles d'Allemagne, en marchant toujours en rang de bannière, et traversant beaucoup de terrains marécageux, de fossés profonds, et

---

[1]) Dafür giebt Podewils für den Druck den Titel: Suite de la Relation des opérations de l'armée en Silésie et en Bohême den 21. Juni 1745.
Handschriftlich von Schreibers Hand in der nach Berlin gesandten Abschrift; fast ohne Correctur.
Gedruckt in der Haudeschen und Rüdigerschen Zeitung vom 6. Juli.
Französischer Druck liegt nur vor in den Mém. pour servir p. 135.

de défilés. Le 5 l'avant-garde, sous les ordres du Général du Moulin, avec tous les hussards, sous ceux du Général Winterfeldt, suivirent l'ennemi et l'atteignirent auprès de Landshouth, où le Général Winterfeldt attaqua très-vigoureusement l'arrière-garde des ennemis, sous les ordres du Général Nadasti. Il la renversa, leur sabra 200 hommes, pour le moins, leur fit 100 prisonniers, parmi lesquels se trouvent deux officiers, et les poursuivit jusqu'au couvent de Grissau. L'armée des Autrichiens décampa à l'approche de l'avant-garde, et marcha pendant toute la nuit avec assez de précipitation jusqu'aux frontières de la Bohême, où elle séjourna pendant quelques heures, et continua sa retraite par la route de Trautenau. Le 6 l'armée arriva à Landshouth, et l'avant-garde poussa jusqu'à Starcstadt. Dèsque le Général du Moulin entra dans ce camp, les Autrichiens, ne se croyant plus en sûreté, ruinèrent leur magasin de Trautenau, le brûlèrent, le dispersèrent, et marchèrent à Königshof et à Jaromirs. L'avant-garde les suivit jusqu'à Skalitz, mais la marche de l'armée se fit avec plus de lenteur, pour gagner le temps nécessaire, afin de faire suivre les subsistances. L'armée prit un chemin plus à gauche, pour ne point passer par un pays, que les ennemis avoient achevé d'abîmer dans leur retraite. Elle se porta sur Friedland, Nachod et de là sur les bords de la Metau, qui est un petit ruisseau qui coule dans une vallée entre des collines, dont le bord est assez escarpé. Les ennemis occupèrent le terrain qui est entre Coucousbad jusqu'à Schmirsitz. L'avant-garde, que le Roi a renforcée de 10 escadrons et de 11 bataillons, a passé la Metau, en délogeant en même temps un corps de 6 mille hommes commandés par le Général Nadasti des postes qu'ils avoient pris à Scherenshitz, et d'autres villages aux débouchés qu'ils faisoient mine de vouloir nous disputer. Ce mouvement a obligé le Prince Charles de Lorraine de décamper en hâte, pour gagner avant nous un camp fort avantageux, qui se trouve derrière Königsgrätz de l'autre côté d'un ruisseau, nommé l'Adler, ayant cette ville dans son front, et des marais, bois et montagnes dans ses flancs et ses derrières. On n'a pu donner qu'à présent la liste de ce que nous avons perdu à la bataille de Friedberg, puisque l'armée a toujours été en mouvement, et que les corps détachés ont tardé jusqu'ici à faire leurs rapports. Nos blessés sont en petit nombre.

Il n'en est pas mort depuis la bataille plus de 30, et la plus grande partie sera en état de rejoindre l'armée dans peu de jours. Le Lieutenant-Général St. Ignon vient de mourir de ses blessures. Il arrive au camp journellement une quantité de déserteurs de l'ennemi.

XXXI.

Suite de la Relation des Prussiens

ce 30 de juin 1745.[1])

Dèsque l'armée eut passé la Metau, le Roi renforça Son avant-garde de 10 bataillons et de 15 escadrons, et en donna le commandement au Général Jeetz. Lorsque ce général se fut mis en marche pour se porter sur Königsgrätz, les Autrichiens et Saxons décampèrent de Jaromirs et de Semonitz, et marchèrent en hâte, pour se poster au confluent de l'Adler dans l'Elbe, gardant ces deux rivières devant eux, et la ville de Königgrätz devant leur centre, garnie de 1000 Pandoures et de 800 hommes d'infanterie. Le Roi se rendit en personne à l'avant-garde, la renforça de quelques régiments et la posta, l'aile droite à l'Elbe, et l'aile gauche à l'Adler sur une hauteur qui dominoit une partie du camp autrichien. Le Roi leur fit donner l'alarme dans trois endroits différents la nuit du 23; les hussards et Pandoures s'enfuirent de Hohenbrug à Pardubitz croyant que l'armée avoit passé la rivière. Les Autrichiens décampèrent de la droite, et prirent une position plus sûre dans un bois, qui étoit hors de portée du canon, et ne laissèrent pas depuis de fatiguer beaucoup leurs troupes par des bivouacs.

Sur les avis qu'on reçut, que les ennemis feroient des fourrages du côté de Nechanitz, le Roi détacha le Major Meier, avec 300 dragons de Posadowsky, de Smirschitz, qui partit le 28 au soir, et s'embusqua dans les bois du côté de Nechanitz.

A la pointe du jour il y fut découvert, par un parti de Tartares, qui battoient la campagne de ce côté là. Ce Major les chargea, et les poussa sur leur gros, qui faisoit un corps de 2000 hommes qu'il attaqua tout de suite et les poursuivit jusqu'au faubourg de Königsgrätz où, ne les pouvant poursuivre plus loin, il reprit le chemin de Smirschitz. Lorsque les Tartares virent qu'il se retiroit, ils vinrent de nouveau fondre sur lui. Le Général de Zieten, qui étoit en partie de ce côté là, accourut avec deux escadrons pour voir ce que c'étoit.

Il prit ces Tartares dans le flanc, et on les contraignit une seconde fois à prendre la fuite. Les ennemis y ont perdu au delà de 300 hommes, on leur a fait vingt prisonniers et deux officiers. Nous y avons perdu en tout 6 dragons de tués, et 12 hussards.

---

[1]) Für den Druck hat Podewils die Ueberschrift: Suite de la Relation des opérations jusqu'au 30 de Juin 1744 aufgeschrieben.
Handschriftlich in der nach Berlin gesandten Abschrift von Schreibers Hand.
Gedruckt in der Haudeschen und Rüdigerschen Zeitung vom 10. Juli.
Französischer Druck nur in den Mém. pour serv. p. 156.

Le 30 à la pointe du jour, les ennemis ont attaqué le régiment de Würtemberg, qui est posté à Opotschna. Ils sont entrés dans son camp, et ont détaché quelques chevaux d'officiers de leur piquet. Mais à peine quelques dragons ont ils été montés à cheval, qu'ils ont obligé ces hussards à prendre la fuite, dans laquelle ils ont perdu beaucoup de monde. Il n'y a eu de notre côté que 10 blessés. Le Roi a fait jeter ce matin quelques grenades de haubitzes dans le village de Schvinari, pour le mettre en feu, mais on n'a pas pu y réussir.

On a des nouvelles de la Haute-Silésie qui marquent, que le Colonel Wartenberg avoit surpris 300 hussards auprès de Löwen, en avoit haché 80 en pièces et emmené prisonniers deux officiers et 19 hommes.

Le Général Nassau a été détaché avec un corps assez considérable pour déblayer[1]) la Haute-Silésie des troupes hongroises qui l'ont infestée depuis que le corps du Prince[2]) Charles a joint l'armée.

Il est arrivé hier un Colonel avec 10 volontaires suédois, qui paroissent des gens de mérite, pleins de bonne volonté et remplis de cette noble ardeur si nécessaire pour se pousser avec distinction dans le métier de la guerre.

On vient d'apprendre que le Général de St. Ignon est mort de ses blessures à Striegau.

XXXII.

Suite de la relation prussienne

ce 6 de juillet 1745.[3])

Il ne peut pas toujours y avoir de grands événements dans une campagne. Comme il y a de grands coups de lumière dans les tableaux, il y a aussi de mezzo-teintes. La guerre finiroit bientôt, si l'on avoit des affaires décisives toutes les semaines; la petite guerre entretient en attendant l'habitude de se nuire, et donne aux officiers de tous les ordres, l'occasion d'essayer leurs talents, et ce sont les farces qui suivent les grandes pièces.

Il y a quatre jours que le Roi trouva à propos de faire mettre le feu à une cassine où les Pandoures avoient un poste entre Königsgrätz et notre camp. Quelques soldats commandés du régiment de

---

[1]) von Podewils corrigirt in nettoyer.

[2]) von Podewils corrigirt in Marggrave.

[3]) Im Druck ist der Titel: Suite de la relation des opérations de l'armée du Roi en Bohême ce 6 de Juillet 1745.
Handschriftlich: die nach Berlin gesandte Abschrift von Schreibers Hand ohne Correctur.
Gedruckt in der Haudeschen und Rüdigerschen Zeitung vom 17. Juli.
Französisch in besonderem Druck. 4. und in den Mém. pour servir. p. 160.

Natzmer l'allumèrent, malgré le feu que les Pandoures faisoient; tout un essaim de ce peuple sortit à ce bruit de la ville. Comme le pays est fort coupé par les fossés, et que le faubourg de Königsgraetz est assez rempli de troupes, nos hussards se retirèrent pour attirer ces Talpaches dans la plaine, mais ils n'y furent pas plutôt, que nos hussards fondirent sur eux, en sabrèrent trente, et firent trois prisonniers, après quoi la bataille finit. Il y a deux des nôtres blessés. Le Lieutenant-Colonel de Waltzdorf du régiment de Vieux Würtemberg dragons, a chassé ce même jour avec 200 dragons, 500 hussards ennemis que le Général Nadasti avoit détachés du côté d'Opotschna, et leur a tué quelque monde. A cette occasion on apprit, que les ennemis avoient un poste avancé et assez exposé sur lequel on fit un dessein. Cette nuit à deux heures il fut attaqué de deux côtés, et le Colonel Rusch y a fait un lieutenant et 15 hommes prisonniers; le reste du détachement ennemi a été dispersé dans les bois.

Le Lieutenant-Colonel Schütz est encore à la guerre de l'autre côté de l'Elbe et il ne sera de retour que dans quelques jours. Les ennemis nous ont enlevé, avec leur adresse ordinaire, quelques chevaux du pâturage, ils ont de même pillé quelques vivandiers.

Toutes ces actions-là ne sont pas de grande conséquence, ce n'est proprement qu'une continuation de la guerre, et cela ne s'appelle que balotter attendant partie.

XXXIII.

ce 14 de juillet 1745.[1]

Le détachement du Général Nassau, dont j'ai fait[2] mention dans une de mes[3] relations précédentes, a si bien réussi dans sa destination, que voilà déjà la Haute-Silésie à moitié purgée des troupes hongroises qui l'infestoient. De Glatz le Général Nassau a dirigé sa marche vers Reichenstein, ce qui a obligé tous ces Hongrois, qui avoient passé la Neisse, de se retirer en grande hâte et de se rassembler à Neustadt. Le Général Nassau les atteignit

---

[1]) Von Podewils ist übergeschrieben: Continuation de la relation des opérations de l'armée du Roi en Bohême du 14 de juillet 1745.
Handschriftlich in der nach Berlin gesandten Abschrift von Schreibers Hand.
Gedruckt in den Berliner Zeitungen vom 22. Juli.
Französischer Druck nur in den Mém. pour servir p. 162.

[2]) on a fait corrigirt Podewils.

[3]) nos corrigirt Podewils.

le onze, à la pointe du jour, mais l'ennemi n'a pas tenu assez longtems pour qu'on pût engager une affaire générale, et après un choc de hussards, où il a été renversé, il a pris la fuite. Nos gens qui l'ont suivi jusqu'à Jaegerndorf, en ont sabré beaucoup, ils ont fait 70, tant officiers que soldats, prisonniers, et leur ont pris 209 chevaux. Les déserteurs et les prisonniers ont dit unanimément que le vieux Maréchal Esterhasi et le Général [1]) Kail commandoit ce corps, qui pouvoit être de 9 à 10 mille hommes. Les autres Hongrois, au bruit de cette déroute, se sont tous retirés jusqu'à Ratibor.

Le Général Fouqué Commandant de Glatz ayant appris le 10, qu'un parti de 150 Autrichiens étoit auprès de Gishübel, d'où il faisoit des courses dans le pays de Glatz, a détaché un parti de hussards, commandé par le Major de Hofers. Celui-ci a surpris les Autrichiens, en a fait sabrer une vingtaine, pris 32 prisonniers et dispersé le reste dans les bois et les montagnes.

Il est parti un gros détachement de l'armée, mais comme le Roi ne communique jamais ses desseins, on ne sait pas à quelle intention. L'on apprend quelquefois, que le coup est frappé avant que l'on sache d'où il est parti.

Tout est en abondance dans l'armée, le soldat n'y manque de rien, la joie et la confiance y règnent.

Il est inutile dans ces sortes d'écrits hebdomadaires de raisonner sur ce qu'on fera.

Il suffit de dire ce qui s'est fait, et de le rapporter sans préjugés, avec simplicité et vérité. C'est à quoi l'on se tient, et l'on attend les événements, pour les publier.

XXXIV.

Relation ce 17 de juillet 1745 du camp de Rusec.[2])

Nous allons marcher, cela est sûr; peut être sera-t-on étonné des mouvements que nous allons faire, mais je crois que c'est pour donner le change aux ennemis. Je suis persuadé, qu'ils débiteront

[1]) le général hat Podewils zugefügt.

[2]) Dem Druck giebt Podewils die Ueberschrift: Continuation de la relation des opérations de l'armée du Roi en Bohême du camp de Rusec ce 17 de juillet 1745.

Handschriftlich: in der nach Berlin gesandten Abschrift von Schreibers Hand ohne Correctur.

Gedruckt in der Haudeschen und Rüdigerschen Zeitung vom 24. Juli.

Französisch in besonderem Druck 4. und in den Mém. pour servir p. 164.

que nous nous retirons en Silésie, selon leur louable coutume, mais les suites feront bien voir, que l'on est bien éloigné de pareils desseins.

Les gazettes fourmillent des plus impudents mensonges. L'on y dit que les Autrichiens ont fait 600 prisonniers à Oppeln, ce qui est un fait absolument controuvé. Car il y a près de trois mois que les troupes du Roi sont sorties de cette ville. On a débité même, avec une effronterie inconcevable, que les Hongrois, à notre entrée en Bohême, avoient fait une si belle résistance à Neustadt. Cela est si faux que le ministre de France y est entré avant même que nos troupes y fussent. La prudente retraite des ennemis nous a épargné la peine de les en déloger.

Assurément les Autrichiens sont à plaindre d'être dans la nécessité de recourir à des artifices si grossiers pour en imposer au public. Si l'on vouloit se donner la peine de faire l'analyse de tous les faits évidemment faux, qu'ils ont débités sur le sujet de l'armée du Roi, l'on verroit combien ils se contredisent eux-mêmes, et il est étonnant, que ceux, qu'une passion aveugle rend aussi fanatiques que leurs partisans, en un mot, puissent ajouter foi à des relations fabuleuses, qui tirent leur seule existence dans la fiction de leurs auteurs.

XXXV.

du 21 juillet 1745.[1])

On sait ce que c'est que la guerre de partis. Cette espèce d'opérations militaires est sujette aux incidents. Nous venons d'en éprouver la vérité dans un détachement de hussards de 180 chevaux commandés par le Lieutenant-Colonel de Schütz, officier de réputation. Il avoit ordre d'aller du côté de Gitschin. Il détacha 120 hommes, avec un capitaine, pour aller du côté de Meletin. Il s'arrêta à Horschelitz, avec 60 chevaux, et il y fut surpris par des hussards ennemis, qui le hachèrent en pièces, avec 20 hommes, et prirent 4 officiers, et 47 hommes prisonniers. On a plus plaint sa perte, que le malheur arrivé au détachement. Le capitaine apprenant cet accident, s'est replié sur Jaromirs avec le reste de sa troupe.

---

[1]) Von Podewils Hand die Ueberschrift: Continuation des opérations de l'armée du Roi en Bohême du 21 de juillet 1745.
Handschriftlich in der nach Berlin gesandten Abschrift von Schreibers Hand ohne Correctur.
Gedruckt in der Haudeschen und Rüdigerschen Zeitung vom 29. Juli.
Französisch in besonderem Druck 4. und in den Mém. pour servir. p. 165.

Enfin nous voici éclaircis des manoeuvres du Roi. Sa Maj. après avoir détaché le corps du Général du Moulin, du côté de Reichenau, pour donner le change aux ennemis, vient de passer l'Elbe, hier au matin, brusquement, dans la présence des ennemis, personne n'a fait semblant de l'empêcher, et l'armée a pris son camp, la droite à Dohnletz et la gauche à l'Elbe. L'ennemi reste encore dans son camp de Sholta, sans se remuer; mais il y a apparence que notre position l'obligera dans peu de changer sa situation.

L'on assure que le Duc d'Aremberg est arrivé dans l'armée autrichienne de sorte qu'elle a quatre maréchaux à sa tête. Qu'allons nous devenir!

Voici la promotion que le Roi a faite dans son armée, et la manière flatteuse dont il s'est expliqué envers ses officiers, qui assurément méritent bien quelque distinction.

Sa Majesté ne sauroit s'empêcher, de donner à connoître, combien Elle est satisfaite de tous ses officiers à cause des nouvelles preuves de leur bravoure, de leur habileté, et de leur bonne conduite qu'ils viennent de faire éclater à Hohen-Friedberg. Les éloges, que les officiers de tout rang ont mérités dans cette occasion, sont avoués des ennemis mêmes, et le temps ne pourra jamais en effacer le souvenir.

Mais Sa Majesté sachant qu'une noble ambition et le désir de la véritable gloire sont les principales passions qui excitent l'ardeur de ses officiers, Elle est dans la pensée qu'Elle ne peut leur donner des marques plus évidentes de sa satisfaction, qu'en faisant une promotion extraordinaire.

Et comme cette promotion ne sauroit s'étendre à tous ceux qui auroient mérité d'y avoir part, Sa Majesté promet aux officiers qui n'y sont pas compris, de leur donner par d'autres voies des témoignages de sa haute bienveillance, et Elle recommande en même tems à tous et à chacun de ses officiers, de conserver constamment dans leur coeur le désir de soutenir la gloire qu'ils ont acquise à la nation prussienne et à ses armes, au prix de tant de sang, et de continuer à reprimer l'insolence d'injustes ennemis, de manière qu'en toute occasion ils apprennent à leurs dépens, qu'ils ont affaire à ces mêmes prussiens, qui se sont couverts d'une gloire immortelle à la journée de Hohen-Friedberg.

XXXVI.

Relation du 27 de juillet du camp de Chlum.[1])

Depuis que l'armée a passé l'Elbe, il n'est presque rien arrivé qui mérite la peine d'être écrit.

Le Roi a fait un fourrage général de sa cavalerie, à un quart de lieue du camp des ennemis, que l'on a tranquillement achevé sans aucune perte.

Le Général Nadasti a fait mine d'attaquer Neustadt, mais la vigilance du Général Winterfeldt lui en a fait perdre le dessein bien vite. Hier le régiment de Bredow cuirassiers est allé au fourrage sans ordre. Les hussards sont tombés sur quelques uns de leurs gens éparpillés, et en ont fait un officier et 37 hommes prisonniers. Mais le Général Zieten a poursuivi une troupe de ce parti, et en a fait sabrer 20 hommes, a fait 6 prisonniers avec 23 chevaux. On a des nouvelles de la Haute-Silésie qui marquent, que le Général Hautcharmoy a poursuivi le Général Caroli et Esterhasi jusqu'à Cosel.

Ce ne sont pas assurément ces coups là qui décideront du sort de l'Europe, mais il se couve un dessein qui à ce que l'on soupçonne sera éclatant. Ce que c'est, quand on l'exécutera, où et comment, ce sont autant de questions, que le public peut s'épargner, s'il veut avoir la bonté d'avoir patience.

XXXVII.

Relation du 8 août 1745[2])

Depuis ma[3]) dernière relation il s'est passé si peu de chose, que[4]) j'ai presque honte d'en marquer le détail. Les[5]) partis de la

---

[1]) Von Podewils übergeschrieben: Continuation des opérations de l'armée du Roi en Bohême u. s. w.
Handschriftlich in der nach Berlin gesandten Abschrift von Schreibers Hand ohne Correctur.
Gedruckt in der Haudeschen und Rüdigerschen Zeitung vom 3. Aug.
Französisch nur noch in den Mém. pour servir. p. 110.

[2]) Von Podewils überschrieben: De l'armée de Bohême du 8 d'août 1745.
Handschriftlich in der nach Berlin gesandten Abschrift von Schreibers Hand.
Gedruckt in der Haudeschen und Rüdigerschen Zeitung vom 17. Aug.
Französisch in besonderem Druck und in den Mém. pour servir. p. 171.

[3]) In la von Podewils corrigirt.

[4]) Corrigirt von Podevils in: que cela ne vaut pas la peine.

[5]) Von Podewils in des corrigirt.

garnison de Glatz ont sabré 20 hommes des milices moraviennes et en ont emmené 10 prisonniers. Notre cavalerie va tous les jours au fourrage. Les hussards autrichiens nous ont enlevé 30 chevaux, et il faut avouer, que des deux côtés nous allons chercher du foin en guise des lauriers. C'est en quoi consistent tous nos exploits militaires. On dit à la vérité que les grands coups se préparent, c'est cependant ce que l'on ignore à présent, et il est fort difficile de dire dans notre armée ce qui se fera demain, et beaucoup moins encore ce qui se fera dans des endroits plus éloignés dans l'espace d'un mois. Après cela, que le public demande des nouvelles.

XXXVIII.

Relation prussienne du camp de Chlum, ce 14 août 1745.[1])

Il ne s'est rien passé d'extraordinaire dans notre armée, si non que les Autrichiens ont enlevé 10 chevaux et 4 cavaliers au fourrage que notre aile droite a fait le 8. Le 12, le Général Nadasti a attaqué Neustadt, où nous avons un poste de quatre compagnies de grenadiers. Le Major Tauenzien qui y commande, a repoussé trois assauts, qu'un trompette lui a donnés, après quoi, les 8000 hommes qui devoient l'assiéger, et leur général, se sont retirés, sans coup férir. Le 13 un poste que nous avons à Scalitz a été attaqué par quelques Pandoures, avec aussi peu de succés qu'a eus le Général Nadasti. On nous marque de Silésie que le fameux Trenck a été reçu de même à Ziegenhals avec la différence, qu'il doit y avoir perdu quelque monde.

Voilà vraiment de graves billes-vesées. On auroit honte de rapporter ces misères, si l'on n'étoit persuadé que les arrogantes fanfaronnades des Autrichiens et des Saxons débitent mille mensonges, qu'on désavoue publiquement, en rapportant la vérité avec toute la simplicité possible.

C'en est du sentiment dans cette[2]) armée, qu'il est plus beau de faire de grandes choses, que d'en forger d'imaginaires. L'on

---

[1]) Von Podewils überschrieben: Relation des opérations de l'armée du Roi en Bohême du camp de Chlum ce 14 d'août.
Handschriftlich in der nach Berlin gesandten Abschrift von Schreibers Hand, ohne Correctur.
Gedruckt in der Haudeschen und Rüdigerschen Zeitung vom 21. Aug.
Französischer Druck nur noch in den Mém. pour servir. p. 172.

[2]) notre corrigirt Podewils.

perd dans le commencement par cette simplicité, puisque l'on ne trouve point de merveilleux dans nos relations; qu'Augsbourg, Nürnberg, Dresde sont plus enchantés de lire les contes de ma mère l'Oie, de petits enfans mangés par les Pandoures et d'autres misères pareilles que de voir un exposé simple des faits de guerre, où il n'y a point d'actions surnaturelles et où surtout la querelle de parti, qu'ils ont embrassée, n'est pas flattée. En un mot, la vérité que tout le monde devroit aimer, quelque contraire qu'elle soit aux passions, paroît un aliment trop dur à digérer pour des gens, qui ne peuvent se défaire de leurs préjugés ou de leur déraison. Quoiqu'il en soit, l'on ne haussera ni baissera de ton de notre côté.

XXXIX.

Relation prussienne du camp de Chlum, le 20 août 1745.[1])

Il est arrivé quelque chose de si singulier ces jours passés, que par la singularité même le fait mérite d'être connu.

Nous occupons un poste à Schmirsitz sur l'Elbe, l'on a fait retrancher ce château et deux bataillons de grenadiers le gardent, ainsi que les ponts, que nous avons sur cette rivière. Il y a de l'autre côté de l'eau des bocages et quelques bouquets de bois, d'où les Pandoures escarmouchent avec nos grenadiers. Après les avoir chassés quelquefois de ce voisinage on s'en est lassé; car cet essaim, ainsi que les cousins, les frelons et autres insectes, reparoît le moment d'après au même lieu. Vouloir les poursuivre c'est fatiguer les troupes à pure perte, et si l'on a l'agilité de les atteindre, la gloire d'avoir pris quelques Pandoures, ne récompense point les peines qu'on s'est données. Nos grenadiers qui s'ennuyoient dans l'oisiveté de cette garnison, ayant remarqué que les Pandoures avoient de coutume, de venir escarmoucher à peu près aux mêmes heures, résolurent de s'en amuser. Pour cet effet ils firent quelques manequins de paille, qu'ils habillèrent de leurs uniformes, et les posèrent dans un petit taillis le long de l'Elbe, comme s'ils y étoient en faction. Derrière ces grenadiers postiches, il y avoit des cordes,

---

[1]) Von Podewils Hand die Ueberschrift: Continuation des Relations de l'armée prussienne du camp de Chlum le 20 d'août 1745.
Handschriftlich in der nach Berlin gesandten Abschrift von Schreibers Hand und ohne Correctur.
Gedruckt in der Handeschen und Rüdigerschen Zeitung vom 31. Aug.
Französisch in besonderem Druck 4. und in den Mém. pour servir p. 174.

qui, par le moyen de quelques roues et de quelques poulies, pouvaient être dirigés, comme des marionnettes à peu près. A l'heure marquée quelques Pandoures arrivent, qui commencent à tirer sur ces grenadiers postiches; leur rage étoit extrême de ne pouvoir rien attraper, lorsque quelques autres grenadiers se glissèrent le long du rivage et vous canardèrent cette troupe qui se reposoit sur sa sécurité et tuèrent cinq ou six de ces barbares. Cette espèce de chasse a continué depuis ce temps là et il ne se passe pas de jour, que nos grenadiers ne tuent de ce gibier.

M. de Nadasti vient de faire une seconde tentative sur Neustadt aussi infructueuse que la première. Il paroît que le dessein de ce Général est plutôt d'aboyer que de mordre, il veut ou fatiguer ou inquiéter l'armée. Il n'a réussi jusqu'à présent, ni à l'un, ni à l'autre.

On a des nouvelles de la Haute-Silésie, qui marquent, que le Général Nassau a défait totalement 500 hussards, de façon que le colonel, quelques officiers et 100 hommes seulement s'en sont sauvés.

Nous voici à la fin au dénouement du grand coup que l'on médite assez longtemps. Le Prince d'Anhalt se met en marche aujourd'hui pour entrer en Saxe. Il n'y a que la modération du Roi, qui lui ait pu faire suspendre pendant plus de deux mois les justes effets de son ressentiment. Les Saxons l'ont attaqué en Silésie, ils ont négocié des troupes de l'Electeur de Bavière, pour tomber sur le pays de Magdebourg, il est bien juste que le Roi les prévienne et que les ennemis tombent eux mêmes dans le piège qu'il ont creusé.

XL.

Relation du 30 d'août 1745.[1])

Nous nous sommes tournés dans notre camp, puisque les Autrichiens ont fait un petit mouvement pour passer l'Adler apparemment pour nous masquer le détachement de Saxons, qui part sous les ordres du Duc de Weissenfels, pour s'en retourner dans leur pays. Les Autrichiens se sont retranchés dans ce nouveau camp, et prennent toutes précautions pour se mettre hors d'insultes. Il y

[1]) Im Druck mit dem Titel de l'armée du Roi en Bohême du 30 d'août 1745.
Handschriftlich in der nach Berlin gesandten Abschrift von Schreibers Hand. Von Eichel eingesandt im Lager von Semonitz 31. Aug.
Gedruckt in der Haudeschen und Rüdigerschen Zeitung vom 7. Sept.
Französisch nur noch in den Mém. pour servir. p. 191.

a deux jours que 400 hommes tombèrent sur un convoi de farine. Ils nous ont fait 50 hommes prisonniers dans une gorge de montagne, où ils étoient embusqués. Ils ont dernièrement pris 30 cavaliers prisonniers, qui allant reconnaître les fourrages, se sont trop approchés d'un bois, d'où 500 hussards ont fondu sur eux. En revanche nos hussards ont pris tout l'équipage du Général Tunger, et 6 prisonniers qui en faisoient l'escorte.

Ces petits accidents sont inévitables à la guerre, puisque, dans le grand nombre, tout le monde n'est pas prudent, ni entendu.

La différence qu'il y a, c'est que nous avouons nous mêmes ce qui arrive, et que nous pensons à nous corriger de nos fautes, et que les ennemis dissimulent leur perte, et amplifient avec arrogance le moindre de leurs avantages.

XLI.

du camp de Semonitz du 4 septembre 1745.[1])

Ce n'est point de la guerre des Titans contre les Dieux dont je vais vous parler; ce n'est point de ces mouvements sages et composés, qui ont fait la réputation des Turenne et des Montecoucouli mais des harlequinades des hussards. Le sujet est grave sans doute, cependant les historiens du 18 siècle ne pourront se passer d'en parler beaucoup, à l'occasion des guerres de Bohême et de Bavière.

Depuis le tems que les deux armées subsistent autour de Königsgrätz, elles ont consumé le fourrage verd et sec, qui se trouvait au voisinage. L'armée prussienne qui est campée dans une plaine abondante, n'en manque point, quoiqu'elle soit obligée de faire ses fourrages jusqu'à deux lieues du camp. Nous avons mangé tout ce qui est sur le devant et la gauche des Autrichiens, ce qui les oblige d'arranger tous leurs fourrages par leur droite, du côté de la Moravie et du comté de Glatz. Nos hussards furent informés qu'un fourrage considérable devoit se faire auprès de Levin, 300 hommes se mirent en campagne, tombèrent sur l'escorte des fourrageurs, les défirent, et emmenèrent un capitaine de cavalerie du régiment de Czernini, 28 cavaliers, et 65 chevaux prison-

[1]) Im Druck Continuation des Relations de l'armée prussienne en Bohême u. s. w.
Handschriftlich in der nach Berlin gesandten Abschrift von Schreibers Hand.
Gedruckt in der Haudeschen und Rüdigerschen Zeitung vom 11. Sept.
Französisch in besonderem Druck 4. und in den Mém. pour servir. p. 192.

niers, entre autres quelques mulets du Général Nadasti. N'y a-t-il point quelque injustice, que des hussards fassent du butin sur des hussards? La Hongrie n'a point produit jusqu'à présent de Cujas ni de Bartole, qui puisse éclaircir ce point de la Jurisprudence hussarde. Cependant les loups ne se ravissent point entre eux leurs captures. Ceux qui se nourrissent dans les grandes villes par cette espèce d'industrie, que la sévère police punit, ont assez d'égard pour leur profession, pour ne point exercer leurs talents, les uns au détriment des autres. Pourquoi les hussards, qui font avec gloire, et sous l'ombre de l'autorité souveraine, le métier illustre de brigands militaires, pourquoi ne pourroient-ils point exempter entre eux le pillage, et se contenter du butin qu'ils font sur les équipages de l'armée, sur lesquels ils pensent avoir des hypothèques incontestables? Le nombre de troupes légères, qui fait la guerre de part et d'autre, est considérable. J'ai rapporté ce que les nôtres ont fait, il est juste, que je parle à leur tour des Autrichiens.

Il y a un certain Colonel Franquini, qui a l'honneur de commander une troupe de Varasdins, Talpatschs, Pandoures, Bosniaques et Dieu sait quelle milice etc. avec lesquels il s'établit dans les bois, se cache dans les montagnes, et rôde sans cesse, comme l'esprit malin, entre Jaromirs, Königshoff et Nachod. Il a l'auguste emploi, d'enlever, quand il peut, quelques chevaux à notre fourrage, de tomber dans nos convois, et de faire l'incendiaire dans les villages que nous garnissons de troupes. Ce Colonel étant informé, que le Marquis de Valory logeait dans les faubourgs de Jaromirs, conçut là dessus le dessein de l'enlever. Le projet de cet enlèvement fut formé sans doute par l'intelligence de l'hôte de la maison, celui-ci facilita apparemment l'introduction de la troupe ennemie au travers de la grange, dans la maison, où logeoit ce ministre. L'ennemi entre, se rend maître de son secrétaire, et pille son équipage. La garde accourt, sauve le maître, et tue un de ses partisans. Ainsi dans la guerre de succession, par une méprise pareille, le partisan Bentini prit Msr. le Grand pour le Dauphin, et ainsi par un semblable qui pro quo, ce parti de Pandours, prit Arget le Secrétaire, pour Valory[1]) le ministre.

Le chapitre des incidents est très vaste à la guerre, et combien ne doit on pas prendre de précautions, lorsque l'on est en pays ennemi, entouré de traîtres et de perfides.

---

[1]) Podewils corrigirt ſehr wenig ſein le Marquis de Valory.

XLII.

Relation du Camp de Semonitz ce 10 de sept. 1745.[1])

Il ne s'est absolument rien passé depuis ma dernière relation, qui soit digne de la curiosité du public. Un parti de la garnison de Glatz a enlevé et tué un parti de 20 Autrichiens, voilà tout. Hier au soir le Roi reçut un courrier du Général Nassau, avec l'agréable nouvelle que la ville de Cosel étoit prise, et la garnison forte de 3000 hommes, tant d'infanterie allemande que hongroise, prisonnière de guerre. Aujourd'hui l'armée a fait un feu de réjouissance. Lorsque Cosel a été surpris par les Autrichiens, la garnison ne consistoit que dans 382 hommes et l'artillerie en 18 canons, ainsi nous y gagnons 12 pièces, et plus de 2400 hommes. La Reine d'Hongrie perd donc dans un mois de tems trois places, Ostende, Tortone et Cosel.

XLIII.

du camp de Semonitz, ce 11 de septembre 1745.[2])

Justement avant le départ de la poste, j'ai le plaisir de Vous apprendre, que cette nuit un corps d'infanterie hongroise et des Talpatchs fort de 1500 hommes, ont passé la Metau, et ont commencé à se retrancher. Dèsque le Général Lehwaldt en a été informé, il a marché avec le bataillon de Lepel et un bataillon de Blanckensee. Il a attaqué la bayonnette au bout du fusil ces gens retranchés sur une montagne très-âpre, les a d'abord chassés, fait 32 prisonniers, et ensuite l'infanterie leur a donné quelques bonnes bourrades, qui les ont rechassés en grande hâte de l'autre côté de la Metau, le pont s'est cassé, par dessus lequel ils s'enfuyoient, de sorte qu'il s'en est noyé un bon nombre. Leur perte peut aller à 130 hommes à peu près. Cette glorieuse affaire ne nous coûte que 5 blessés, encore le sont-ils légèrement.

---

[1]) In den Drucken Continuation des Relations de l'armée prussienne u. s. w.
Handschriftlich in der nach Berlin gesandten Abschrift von Schreibers Hand ohne Correctur.
Gedruckt in der Haudeschen und Rüdigerschen Zeitung vom 18. Septbr.
Französisch nur noch in den Mém. pour servir. p. 196.

[2]) Handschriftlich in der nach Berlin gesandten Abschrift von Schreibers Hand, ohne Correctur.
Gedruckt in der Haudeschen und Rüdigerschen Zeitung vom 18. Septbr.
Französisch nur noch in den Mém. pour servir. p. 196.

XLIV.

du camp de Semonitz, le 13 de sept. 1745.[1])

Les ennemis ont attaqué depuis cinq jours la petite ville de Neustadt avec un corps de 12000 hommes. Le Major Tauenzin s'y est si bien défendu, que les assiégeants y ont perdu leur peine et leur temps. Le Général du Moulin y a marché hier, il a délogé 3000 Pandoures d'un bois, par lequel il faut passer pour aller à cette ville. Nos soldats ont chassé ces gens à travers le taillis à coup de bayonnette et leur ont pris deux petits canons, tué quelque monde, et fait quelques prisonniers. Nos troupes ont continué leur marche jusqu'à Neustadt, dont le siége a été levé avec précipitation. Les ennemis y avoient dix canons en batterie, avec lesquels ils se sont sauvés plus vite que possible. Nous n'avons eu dans cette affaire que deux hommes de tués, et cinq de blessés.

Les troupes y ont donné des marques de valeur et d'une contenance extraordinaires, en attaquant, la bayonette au bout du fusil, des troupes avantageusement postées dans un bois, et les délogeant sans tirer.

Le Roi a fait ordonner au Général du Moulin de démolir ce poste, à cause qu'on y manque d'eau et d'en retirer la garnison le 15 de ce mois. Les ennemis ont coupé les tuyaux et les canaux, qui conduisent l'eau à la ville, et dans notre position présente, ce poste leur devient aussi inutile qu'à nous. Cependant ce sera un sujet de triomphe pour des gens qui sont peu exacts dans leur façon de rapporter les faits, mais je suis[2]) persuadé, que si tout autre qu'un officier prussien eut été dans cette ville, elle auroit été emportée d'emblée. Combien de grandes forteresses n'avons nous pas vu prendre, pendant le cours de cette campagne, qui ont capitulé sans tenir cinq jours? et cette misérable bicoque, où il n'y a que 250 maisons entourées d'une mauvaise muraille, où il y a deux brêches naturelles, aucun bastion, encore moins de fossés ni de ravelins, à soutenu un siége en forme cinq jours de suite, manquant d'eau et de vivres, et a vu lever son siége. Sans être partial on peut admirer une action aussi belle, et, sans arrogance, on peut l'égaler à ce qu'il y a dans l'histoire de plus estimable en ce genre.

---

1) Im Druck: Continuation des relations de l'armée prussienne en Bohême u. s. w. Handschriftlich in der nach Berlin gesandten Abschrift von Schreibers Hand, ohne Correctur.
Gedruckt in der Haudeschen und Rüdigerschen Zeitung vom 21. Septbr.
Französisch in besonderem Druck mit der Ueberschrift du camp de Semonitz ce 13. de sept. 1745 und in den Mém. pour servir. p. 197.

2) Podewils corrigirt mais on peut être persuadé.

XLV.

du camp de Semonitz ce 16 de septembre 1745.[1])

Nous ferons deux marches le 18 et le 19 pour prendre le camp de Lipel, nous n'en savons d'autre raison, si non qu'on l'apprendra si l'on veut se donner patience. Les Autrichiens en feront grand triomphe sans doute, mais il faut voir la fin des événements pour en juger. Ce que nous savons et ce que l'on peut avancer avec fondement, c'est que dans ce pays-ci, hormis Prague et Egra, il n'y a aucune ville dont on puisse faire le siége, que l'armée autrichienne ne témoigne aucun empressement pour se battre, et que depuis trois semaines passées que nous sommes dans ce camp, les fourrages diminuent considérablement.

Je n'entre point ici avec une curiosité téméraire dans les secrets de celui qui mène l'armée, mais il est à croire, qu'il a ses bonnes raisons pour prendre le parti que je vous marque. La patience et le temps nous développeront tout.

XLVI.

de Semonitz ce 17 de septembre 1745[2])

L'armée marchera demain, nos fourrages sont entièrement consumés dans cette contrée, et selon les apparences, nous prendrons un camp fixé auprès de Lipel, où le pays doit encore être assez plein.

Un parti de la garnison de Glatz, qui s'étoit embusqué sur les frontières de la Bohême, a donné sur les fourrageurs autrichiens à Rocketnitz, en a pris 36 cuirassiers avec 6 hussards, somme 42 et 60 chevaux.

Le parti de nos hussards n'étoit que de 50 chevaux, commandés par le capitaine du régiment de Hallas, de Beust, sorti des pages du Roi.

---

[1]) Im Druck: Continuation des relations de l'armée prussienne u. s. w.
Handschriftlich: Die nach Berlin gesandte Abschrift von Eichels Hand ohne Correctur.
Gedruckt in der Haudeschen und Rüdigerschen Zeitung vom 23. Septbr.
Französisch in besonderem Druck 4. und in den Mém. pour servir. p. 199.

[2]) Von Podewils überschrieben: Du quartier général de l'armée du Roi en Bohême à Semonitz ce 17 sept. 1745.
Handschriftlich in der nach Berlin gesandten Abschrift von Eichels Hand.
Gedruckt in der Haudeschen und Rüdigerschen Zeitung vom 25. Septbr.
Französisch in besonderem Druck 4. und in den Mém. pour servir. p. 200.

Le Lieutenant-Colonel Dessofi est tombé d'un autre côté dans nos fourrageurs et leur a pris 22 hommes et une trentaine de chevaux. Cela s'appelle se faire du mal réciproquement, sans qu'il en résulte d'avantage pour aucun des partis.

Hier l'échange des prisonniers a repris son commencement. On ne sait[1]) par quel travers les Autrichiens avoient chicané là dessus depuis trois mois, quoiqu'assurément il n'y avoit rien à perdre pour eux. On sait que nous avons fait 12000 hommes prisonniers à Prague. Pendant la campagne de l'année passée et pendant cet hiver etc. soit dans des partis, soit dans de petites rencontres, nous en avons pris encore 2000. Nous en avons pris 7000 à la bataille de Friedberg, et 3000 à Cosel, ce qui fait pendant le cours d'une année 24,000 hommes. Nous avons perdu l'année passée le régiment de Kreytzen, à Budweiss; le régiment des pionniers à Tabor, avec des malades de l'armée. A la sortie de Prague nous avons perdu 180 malades que nous n'avons pu mener à l'armée: ensuite par les partis autrichiens en Haute-Silésie pendant cet hiver et pendant cette campagne 1200 hommes. Total 5000 têtes. Déduisez 5000 de 24,000, reste à 19,000 hommes que nous avons de retour. On peut justifier ce compte par les listes, où les noms et surnoms des soldats et de leurs régiments se trouvent spécifiés. Que concluons nous de là? Que les Autrichiens sont de braves soldats, que les Prussiens le sont tout autant, mais que l'un et l'autre font des fautes, et qu'ils en sont toujours punis.

XLVII.

Au camp de Staudentz ce 21 de septembre 1745.[2])

L'armée est décampée le 18 au matin; elle a repassé l'Elbe auprès de Jaromirs pour occuper le camp de Kowalckowitz. Nous en sommes partis le 19 au matin pour prendre ici[3]) notre position actuelle. Les Autrichiens ont fait une grande réjouissance pendant cette journée là, apparemment pour fêter les nouvelles qu'ils ont

---

[1]) on ne sait corrigirt Podewils.

[2]) Im Druck: Continuation des relations de l'armée prussienne en Bohême u. s. w.
Handschriftlich 1. die nach Berlin gesandte Abschrift von Eichels Hand.
2. die in Berlin davon gemachte Abschrift.
Gedruckt deutsch in den Berliner Zeitungen vom 30. Septbr.
Französisch (im Einzeldruck?) und in den Mém. pour servir. p. 202.

[3]) ici von Podewils zugefügt.

reçues de Frankfort sur le Main, et qui leur sont agréables. Leur sort est de ne point célébrer cette année des batailles gagnées et des places prises, les feux de réjouissance que font leurs armées sont un honneur qu'ils rendent à un ministre qui a su ourdir adroitement la trame d'une négociation artificieuse et pénible. Peut-être la mode viendra-t-elle avec le temps que les gens de robe et de talents recevront pour leurs succès la même palme que les héros pour leurs victoires: un avocat qui auroit bien plaidé, un prêtre qui auroit articulé publiquement un discours oratoire, arlequin qui auroit porté le parterre à rire de sa balourderie, tous auroient la satisfaction d'entendre riret le canon pour prix de leur réussite. Mais quittons la plaisanterie [1]).

Notre marche du 19 a été fort pénible. Le Sieur Franquini (dont on se souviendra d'avoir lu le nom dans nos relations), le Sr. Franquini dis-je, affamé de butin et de bagage, s'étoit embusqué dans un bois et auprès des gorges d'un défilé, où l'armée étoit obligée de passer, d'où il tiroit sur les colonnes, et faisoit des tentatives très-infructueuses pour s'enrichir à nos dépens. On fut assez grossier de notre côté pour ne point traiter sa troupe avec la distinction que d'aussi honnêtes brigands méritent; on envoya une couple de pelotons dans le bois, qui traquèrent le Sr. Franquini et son monde, comme si c'eut été des bêtes fauves. On leur tua beaucoup de monde, et comme dans ces sortes d'occasions il est impossible qu'on n'y perde aussi, on compte que nous avons eu 12 morts et 20 blessés. Il y a apparence que nous ne quitterons pas ce camp si tôt.

Ne me questionnez point, pourquoi fait on ceci? pourquoi fait on cela? Tant qu'on ignore les desseins et les raisons secrètes d'un général, on fait bien de suspendre son jugement, et d'attendre que le mot de l'enigme soit expliqué.

---

[1]) Eichel an Podewils im Lager von Staudenz 24. Septbr. sendet „abermals zwei der bekannten Relationen", bittet beim Abdruck der ersten „die von mir in margine virgulirte passage wenigstens in den Exemplaren so gedruckt werden, ganz auszulassen;" der Zusammenhang werde dadurch nicht gestört „und glaube ich daß die sanglante raillerie wohl itzo ganz hors de saison ist, auch wir nicht nöthig haben durch dergleichen gar zu stachlichen passagen die gegen uns ohnedem schon erbittert genug scheinenden Gemüther noch mehr und mehr zu aigriren. . . . . Es kann um so eher geschehen, als die Hauptperson oder der Autor solche nicht wieder zu sehen bekommt, keiner sonst aber solche gesehen hat." So fehlt denn dieser Satz Leur fort . . . . la plaisanterie in Abschrift 2 und in den Drucken.

XLVIII.

Relation du camp de Staudentz ce 24 de septembre 1745.[1])

Nous faisons ici la guerre contre le Sr. Franquini, le Sr. Morosch, Nadasty etc. Nous n'entendons non plus parler de l'armée autrichienne, comme si elle n'existoit pas. Avant-hier on s'est battu au fourrage quatre heures de suite, sans grande perte je pense de côté et d'autre. Nos dragons ont donné la chasse aux hussards ennemis et ceux ci, après avoir été postés au delà de mille pas, se retirèrent dans le bois. Ensuite un officier autrichien s'approcha de nos dragons, leur fit signe qu'on ne devoit pas tirer, les aborda fort poliment, et leur dit: C'est un plaisir, Messieurs, de faire la guerre avec Vous, car il y a toujours à y apprendre. Nos Officiers ne restèrent pas en arrière en fait de civilité et lui répondirent, que les Autrichiens avoient été nos maîtres, et si nous avions appris à nous bien défendre, c'est que nous avions toujours été bien attaqués. Sur quoi quelques compliments reciproques se firent encore et la guerre recommença. Le résultat de l'affaire fut que nous prîmes j'usqu'au dernier brin de paille, que l'on tira beaucoup de poudre aux moineaux et que nous eûmes 12 hommes de blessés.

Hier un de nos convois fut attaqué par 4000 hommes entre Schatzlar et Trautenau, mais il fut secouru à temps, et nous n'y avons perdu que quelques chevaux. Les Autrichiens ont laissé 40 morts sur la place.

Le capitaine Varnery, qui a été avec un parti du côté de la Lusace en Silésie, a battu un gros parti de hussards, qui est entré en Silésie par Bömisch Friedland, et qui étoit avancé jusqu'à Greiffenberg. Ces malheureux ont brûlé deux villages. Varnery a fait un major, un capitaine et 42 hommes prisonniers; de ces incendiaires il en a sabré plus de 60 et dispersé tout le reste.

Sa Majesté a fait brûler ici sur le champ deux villages, et a fait avertir le Prince Charles de Lorraine que pour un village qu'on brûleroit en Silésie, Elle en feroit brûler dix en Bohême. Telles sont les suites funestes de la guerre, que les coeurs les plus généreux ne peuvent se dispenser de commettre quelques actes de sévérité.

---

[1]) Im Druck: Continuation des relations de l'armée prussienne en Bohême u. s. w.
Handschriftlich in der nach Berlin gesandten Abschrift von Schreibers Hand ohne Correctur.
Gedruckt in der Haudeschen und Rüdigerschen Zeitung vom 30. Septbr.
Französisch nur noch in den mém. pour servir. p. 204.

Dans ce moment le colonel du régiment de Darmstadt fait savoir au Roi que les ennemis ont trouvé le moyen de faire mettre le feu, cette nuit à 4 heures, aux quatre coins de la ville de Trautenau par des paysans et une vieille femme. Malgré toutes les peines et les soins qu'on s'est donnés, il n'y a pas eu moyen de l'éteindre. On a sauvé presque toute notre farine jusqu'à cent tonneaux près. Je ne sais quelle opinion on doit avoir de ces gens qui font une guerre d'incendiaires et qui brûlent jusqu'à leur propre pays.

G. Die Schlacht bei Sohr.

Unmittelbar nach der Schlacht sandte Friedrich II. Capitain v. Möllendorf nach Berlin, den Sieg zu melden. Auf einem aus seinem Taschenbuch gerissenen Blatt schrieb er mit Bleistift an Podewils:

ce 30 Prausnitz.

Mon cher Podewils.

Nous avons totalement battu le Prince Charles. Pr. Albert est tué; mon Wedel; sans cela personne de connoissance. Forcade est blessé dans le pied légèrement. La bataille a été terrible mais très-glorieuse. J'ai pensé être surpris, mais Dieu soit loué, tout est bien. Beaucoup de prisonniers. En un mot, c'est une grande affaire. Voilà tout ce que j'ai le temps de vous dire. Tout mon bagage est au diable et Eichel pris.

F.

Am 3. October früh war Möllendorf in Berlin und Podewils ließ sofort einen kurzen Bericht „nach Möllendorfs Angaben" drucken.

Ein anderer Officier ging als Courier nach Breslau mit einem „höchst eigenhändigen auf dem champ de bataille bei Prausnitz in Böhmen geschriebenen Billet" wie es in der Schlesischen Zeitung: „Nachtrag ad No. XVI. Sonnabend den 2. October 1745" heißt. Dies Billet scheint sich nicht erhalten zu haben.

Am 1. October schrieb Friedrich II. eigenhändig Näheres über die Vorgänge des Schlachttages an Podewils:

ce premier d'octobre 1745.

C'est des quatre batailles qui j'ai vues celle où il y a eu le plus d'acharnement; j'ai été en quelque manière surpris, mais c'est par la promptitude et la courte résolution que j'ai réparé cette faute. Quoique ce ne fût pas la mienne, mais celle des hussards de Natzmer. J'étois debout à 5 heures et nous voulions marcher vers

Trautenau; tout d'un coup on vint m'avertir que l'on voyoit marcher une ligne sur notre aile droite. Je n'en fis pas à deux. Je fis prendre les armes, détendre les tentes et je marchois d'abord par la droite. Notre cavalerie n'attendit pas le reste des troupes, mais elle attaqua la cavalerie autrichienne et la culbuta dans une minute. L'aile gauche de l'infanterie autrichienne avoit une très forte atterie, jamais nous n'avons essuyé pareille canonnade, on attaqua cette hauteur avec l'infanterie de notre droite et nous l'emportâmes avec le canon. En attendant je fis occuper un village qui étoit à la gauche par le 2 bataillon de Kalkstein; notre droite étoit victorieuse. Mais il y avoit deux bois et deux montagnes, dont il falloit encore chasser les Autrichiens. Ainsi ce sont été 5 batailles que nous avons livrées tout de suite à un ennemi à qui le terrain permettoit de se rallier. Le Prince Albert, le pauvre Général Blankensee, le Lieut. Colonel Wédel ont été tués à l'attaque de la grande batterie, Blankenburg et Bunsch sont morts aujourd'hui de leurs blessures. Notre aile gauche de cavalerie a fait aussi des merveilles. La cavalerie autrichienne s'est enfuie avant le choc, mais le Lieutenant Général Rochau avec son régiment et Bornstedt ont pris tout le régiment de Damnitz, drapeaux et tous prisonniers. Il m'est impossible de dire le nombre des prisonniers, à peu près 1500 hommes et 30 officiers, 10 ou 12 drapeaux, 2 ou 3 étendards et 17 canons 6 haubitz. L'ennemi a été à vue de pays 32 à 34 mille hommes et nous 19 m. Car ni Dumoulin ni Lehwaldt ni le corps de Retzau ni celui de Winterfeld n'y ont été. Rendons grâce à la providence qui a si heureusement dirigé les choses pour nous. Tout mon bagage est pillé par la bêtise d'un officier à qui je l'avois confié, et c'est de la façon qu'Eichel a été pris. Je vis des bonnes grâces de mes officiers. Les chiffres et lettres sont déchirés, mais sur tout ce que vous m'écrivez je ne pourrai répondre faute de clef. Ainsi écrivez ordinairement jusqu'à ce que Schumacher me rapporte un nouveau chiffre.

Cette affaire a été beaucoup plus sanglante que celle de Friedberg; nous y avons perdu à peu-près 500 morts et peut-être 1500 blessés, la perte de l'ennemi, tout compté, passe 6000 hommes. Les déserteurs qui viennent en foule, parlent de 15,000 hommes, mais l'objet grossit. Faites usage de ces nouvelles dans le public et sonnez bien haut la chose. Voilà donc l'énigme expliquée du discours du Roi d'Angleterre au Ministre d'Autriche: le Roi de Prusse fera plus dans un jour que le Prince Charles en 4 semaines. Adieu. Pensez un peu à ceux qui se battent tous les trois mois pour votre repos et tranquillité.

Am 3. October sandte der König den eigentlichen Schlachtbericht an Podewils; er sagt: j'étois hier si malade de la migraine que je n'ai pu faire ma relation je vous l'envoye aujourd'hui . . . je me suis trompé sur le nom de la bataille; le village s'appelle Sorr.

Der Schlachtbericht lautet:

IL.

du camp de Jurgengrund ce 1 d'octobre 1745.[1])

Enfin voilà l'éternel Franquini et Trenck relevés, et je puis Vous faire part d'un événement plus intéressant, et qui mérite l'attention de l'Europe. Ce ne sont plus ces farces des milices hongroises. C'est une action décisive entre les deux armées les plus aguerries de l'Europe.

Voici le fait que je vous narre avec ma simplicité et avec ma franchise ordinaire.

Vous aurez bien senti qu'une des raisons qui empêchoient le Roi, d'entrer plus avant en Bohême, étoient ses subsistances.

L'intention de ce Prince[2]) dans cette campagne étoit, de vivre aux dépens de l'ennemi, de manger et de consumer totalement les vivres et les fourrages, qui se trouvent dans cette partie de la Bohême limitrophe de notre pays, et de se retirer ensuite, toujours en consumant, par de petites marches sur sa frontière[3]), pour les couvrir.

C'est pourquoi le Roi n'a pas jugé à propos d'attaquer ni Königsgrätz ni Pardubitz.

Le Roi[4]) a fait toutes les démonstrations d'offensive qu'Elle a pu, pour donner le change à l'ennemi; mais comme il est impossible,

---

[1]) Podewils giebt der Relation den Titel: Lettre d'un officier prussien de l'armée du Roi en Bohême du camp de Jurgengrund sur la bataille qui s'est donnée le 30. sept. à Sorr proche de Praussnitz entre l'armée de Prusse et l'armée combinée autrichienne et saxonne.
Handschriftlich: 1 von des Königs Hand, fast ohne Correctur.
2. Abschrift von Podewils, dem also das Original zugesandt worden.
Gedruckt in der Haudeschen und Rüdigerschen Zeitung vom 9. Oct. und in besonderen Drucken. 4.
Französisch in besonderen Drucken, von denen 100 Exemplare nach den vom Könige in dem Abdruck gemachten Correcturen abgezogen sind; in den mém. pour servir p. 209 nach den ersten Drucken.

[2]) Podewils corrigirt du Roi.

[3]) sur ses frontières Podewils.

[4]) S. Majesté Podewils.

que d'aussi habiles généraux, que ceux de la Reine d'Hongrie, à la longue n'approfondissent pas de pareils desseins; cela leur a fait naître l'idée de nous combattre, lorsqu'ils nous verroient au moment de quitter la Bohême, n'ayant pas grand chose à risquer battus, ayant beaucoup à gagner battant.

Voici comme ils avoient pris leurs arrangements. Franquini fut posté à un demi-mille de Schatzlar, d'où il pouvoit incommoder nos convois, et Trenck eut son poste sur les frontières de la Silésie proche de Braunau et de Schimberg.[1])

Les Autrichiens pensoient par ces trois corps nous couper la communication avec la Silésie, dans un pays montueux[2]) et difficile, par les trois principales gorges de la Bohême.

Le Roi avoit posté le corps du Général du Moulin auprès de Schatzlar, celui du Général Lehwaldt auprès de Trautenau, et celui du Général de Winterfeld sans lieu fixé, mais opposé à Trenck,[3]) et celui du Colonel Retzau vers Schmiedeberg, pour couvrir les montagnards contre les invasions des bandits de Franquini.

Telles étoient les dispositions des deux armées, lorsque le Prince Charles de Lorraine se porta avec son armée sur Königshoff.

Le Roi jugea d'abord par ce mouvement qu'il y avoit quelque dessein caché sous ce masque; il est vrai que ce Prince[4]) ne s'imagina point qu'une armée battue tant de fois[5]) seroit assez téméraire pour courir de nouveaux hazards, et Sa Majesté crut que l'intention du Prince Charles pouvoit être de s'approcher du village de Freyheit pour protéger d'avantage Franquini, Trenck et Nadasti, dont le dernier campoit à un demi-mille de notre front, avec 5 régiments de hussards et quelques bataillons d'infanterie hongroise.

Le 29 sept. au matin le Roi reçut avis que le Prince Charles marcheroit le même jour.

Le Général Katzler[6]) fut commandé sur le midi avec de la cavalerie, des hussards et un bataillon pour éclairer la marche des ennemis.

Le terrain, qui se trouve situé sur la[7]) droite du camp de Staudentz, est très-montueux,[8]) rempli de défilés et de bois, ce qui

---

[1]) Im Druck corrigirt von dem Könige Schimberg et Nadatzky vis-à-vis de l'armée. Les
[2]) montagneux Podewils.
[3]) à celui de Trenk Podewils.
[4]) qu'il Podewils im Druck.
[5]) tant de fois fehlt bei Podewils und im Druck.
[6]) de notre armée bei Podewils und im Druck.
[7]) In dem gedruckten Exemplar corrigirt der König sur sa droite in sur la droite.
[8]) So auch bei Podewils, im Druck montagneux.

empêcha le Général Katzler d'aller plus loin qu'un mille de notre camp. Là il trouva quelques mille Pandoures et hussards postés de l'autre côte d'un défilé.

Il se contenta de faire quelques prisonniers. Tout ce qu'il put apprendre, fut que les ennemis marcheroient le lendemain à Arnau. Sur quoi le Roi ordonna à l'armée de se tenir prête à marcher le lendemain pour se camper[1]) dans une espèce de plaine entre Arnau et Trautenau.

Le 30 à 5 heures du matin, comme les généraux du jour recevoient les ordres du Roi pour la marche, nos hussards vinrent nous avertir que l'on voyoit un gros de hussards ennemis sur une hauteur à un quart de lieue de notre camp.

Un moment après les grandes-gardes de[2]) cavalerie firent avertir que l'on voyoit des colonnes.

Sur[3]) le champ le Roi donna ordre à l'armée de prendre les armes. Ce qui s'exécuta avec tant de promptitude que beaucoup de bataillons ne détendirent pas même leurs tentes.

Le Roi se porta d'abord à la droite d'où l'on pouvoit apercevoir la tête des Autrichiens, qui se formoit sur des hauteurs à notre flanc droit.

Il n'y avoit donc d'autre parti à prendre que des résolutions vigoureuses, et beaucoup de vigilance dans l'exécution. Comme on avoit toute son attention sur l'ennemi, on pensa peu au bagage.

Le Roi en chargea un officier qui s'en tira fort mal. Mais doit-on penser à quelques misérables bagages, quand il s'agit de gloire et de plus grands intérêts? On ne pensoit[4]) ni au nombre[5]) de l'ennemi, ni à sa position avantageuse, mais à le combattre et à le vaincre.

Notre cavalerie de la droite se forma sous la batterie des ennemis.

Le Maréchal de Buddenbrock et le Général de Goltz attaquèrent cette aile de cavalerie[6]) avec douze escadrons, la culbutèrent sans peine, et la rejetèrent sur sa seconde ligne.

Toute cette gauche de la cavalerie ennemie fut battue et chassée dans un bois, au travers duquel elle s'enfuit, et ne reparut plus.

---

[1]) pour camper Podewils im Druck.
[2]) de notre Podewils.
[3]) Surquoi Podewils und der Druck.
[4]) Der König corrigirt im Druck faisoit attention.
[5]) supérieur Podewils in dem Druck.
[6]) ennemie Podewils und der Druck.

Alors notre infanterie attaqua la montagne où il y avoit la grande[1]) batterie[2]) et ne l'emporta[3]) qu'à la troisième attaque.

L'infanterie ennemie, qui se vit prise en flanc, abandonna son canon et se sauva au delà d'un défilé sur une autre hauteur, et jeta de l'infanterie dans un bois qu'il nous falloit passer pour les attaquer de nouveau.

Pendant que ceci se passoit à la droite, la gauche se formoit, et le Roi la refusa à l'ennemi jusqu'à ce que l'on vît le succès de la droite. Alors le second bataillon de Kalkstein quitta le village de Burckersdorf, toute l'aile gauche s'ébranla, et l'affaire devint générale.

Nos gens d'armes, les régiments du Prince de Prusse et de Kiau, marchèrent pour renforcer la gauche de notre cavalerie. L'infanterie de la droite força le bois et déposta les ennemis de leur seconde hauteur.

L'infanterie de la gauche attaqua une autre hauteur et un bois, en chassa l'ennemi et[4]) ces deux ailes[5]) victorieuses dans ces trois combats furent obligées de passer encore un fond et d'attaquer pour la quatrième fois quelques troupes fraîches de l'ennemi, qui garnissoient ce poste.

Notre cavalerie de la gauche ne choqua presque point. Mais le Général Rochau[6]) avec le régiment de Bornstedt attaqua l'infanterie autrichienne et fit tout le régiment de Damnitz, un[7]) bataillon de Colowrath avec ses drapeaux et tous les officiers[8]) prisonniers, en même temps que notre infanterie donna le dernier assaut, et mit le comble au gain de cette bataille.

La déroute des Autrichiens fut très-grande. Tous les fuyards se sauvèrent éparpillés dans un bois que l'on trouve sur la carte nommé Royaume de Sylva.

Notre cavalerie n'a pu les poursuivre plus loin que jusqu'au village de Sorr. C'est jusqu'où l'armée les a suivis[9]) et le nom que l'on a donné à la bataille.

Il faut dire à la louange des généraux autrichiens, qu'on n'a aucune faute à leur reprocher.

---

[1]) grande hat der König darüber geschrieben.
[2]) des ennemis Podewils und der Druck.
[3]) qu'on n'emp. Podewils und der Druck.
[4]) Der König hatte erst mais geschrieben.
[5]) Der König hatte erst lignes geschrieben.
[6]) de Rochau Podewils und im Druck.
[7]) et un Podewils und der Druck.
[8]) Der König hatte les officiers ausgelassen.
[9]) poursuivis Podewils und der Druck, der König corrigirt im Druck a marché.

Leur dessein étoit conçu avec beaucoup de sagacité. L'exécution en étoit belle, et il n'y a eu que l'audace des Prussiens et leur longue habitude de vaincre, qui les a fait surmonter des difficultés incroyables.

On doit donner des louanges aux grenadiers autrichiens, qui ont fait des merveilles à la batterie qui étoit sur notre droite. Pour notre bonheur ils n'avoient que des Saxons pour les soutenir.

Les trophées que nous avons remportés de cette victoire, consistent en 10 drapeaux, 2 étendards, 30 officiers prisonniers, 1500 hommes[1]) 21 canons.

Nous y avons perdu 500 tués et 2000 blessés.[2])

Parmi le nombre des morts[3]) sont le Prince Albrecht de Brunswic, le Général de Blanckensee, les Colonels Ledebur, Blanckenbourg et Bunsch, le brave Wedel[4]), Bredau Lieut.-Col. des gens d'armes, et environ 20 officiers de tout grade.

Voici les ordres de bataille des deux armées par lesquels on verra que 18,000 Prussiens en ont battu 35,000 Autrichiens, postés le plus avantageusement du monde. Il me semble que ce mot contient toute la louange[5]) qu'il est possible de donner aux troupes.

Le Prince Léopold d'Anhalt, le Maréchal Bodenbrock, les Généraux Rochau, Goltz et Bonin se sont autant distingués que d'admirables officiers peuvent le faire parmi d'excellents. L'un a eu[6]) plus d'occasion que l'autre: c'est proprement ce que je veux dire.

Le Prince[7]) Charles, tout malade qu'il étoit, et le Général Rothenbourg avec une fièvre continue y ont été. Le premier a agi avec beaucoup de vigueur, mais le second qui étoit entre la mort et la vie, n'a pas été en état.[8])

Pendant que notre armée faisoit une aussi belle moisson de gloire, les hussards de Nadasti moissonnaient nos équipages. L'officier qui devoit les conduire s'étoit égaré avec ceux du Roi. Et c'est là où le Roi et les officiers du quartier de la cour ont perdu les leurs.

On passeroit facilement à Nadasti l'avidité du pillage qui est

---

1) et au delà de 2000 h. Podewils und der Druck.

2) Podewils hatte 2000 geſchrieben und machte daraus 1500, der Druck hat 1500. In beiden folgt hier der Schlußſatz und das P. S. des Originals mit einigen Veränderungen (ſ. u.).

3) morts de nos officiers de marque Podewils und der Druck.

4) le brave Lieut.-Col. Wedell des gardes Podewils und der Druck.

5) ces mots contiennent tous les louanges Podewils und der Druck.

6) en a Podewils. Der König corrigirt im Druck l'un en aura l'occasion plus tôt que l'autre.

7) Marggrave Podewils und der Druck.

8) état de le faire Podewils und der Druck.

le propre d'un partisan comme lui, mais on ne sauroit pardonner à un noble Hongrois les cruautés qu'il a fait exercer sur 8 ou 10 malades, et sur les femmes de l'armée que des infâmes ont rôties toutes vives et dont le Général Lehwaldt (qui vint, mais trop tard, à notre secours) a encore trouvé les membres épars. Peut-on oublier l'humanité jusqu'à ce point?

Je ne puis vous dire en quoi consisteront nos opérations ultérieures. Les ennemis se sont sauvés à Jaromirs, et l'on croit qu'ils reprendront leur vieux camp sur la hauteur. On[1]) compte la perte de l'ennemi en tout de 6 ou peut-être de 7 mille hommes.

Federic.

PS. J'ai oublié de Vous dire que[2]) le Régiment de Buddenbrock Cuirassier a perdu un étendard en poursuivant l'ennemi dans le bois, et que les Hussards[3]) ont pris un canon dans le parc de l'artillerie devant lequel l'artillerie n'avoit pas eu le tems de mettre des[4]) chevaux.

L.

à Sohr le 4 octobre 1745.[5])

Le 30 de septembre a sûrement été un jour fatal aux Autrichiens. Le Général Nassau mande au Roi, qu'après avoir battu les Hongrois à Lobschütz et leur avoir fait 150 prisonniers, il étoit marché à Jägerndorf dont le vieux Esterhasi s'étoit sauvé le 30, que le Général Nassau y avoit fait bon nombre de prisonniers, qu'il avoit pris un magazin assez considérable et avoit fait poursuivre l'ennemi jusqu'à Grätz, aux frontières de la Moravie, et qu'il étoit occupé encore à faire démolir ce que les Autrichiens y avoient fortifié. Le régiment des hussards de Wartenberg a fait des merveilles dans toutes les occasions.

---

1) Diesen Satz und das P. S. hat Podewils und der Druck eingeschaltet. Und zwar den ersten Satz in folgender Form: on ne sait pas au juste encor la perte des ennemis mais il est certain qu'elle va entre u. s. w.

2) Podewils und der Druck beginnen Des nôtres le u. s. w.

3) les Hussars Autrichiens Podewils und der Druck.

4) Der König corrigirt im Druck les chevaux.

5) Handschriftlich 1. von des Königs eigener Hand. An Podewils gesandt der sein pr. 8 Oct. darauf schreibt.
2. Abschrift von Podewils Hand.
Gedruckt in der Haudeschen und Rüdigerschen Zeitung vom 9. Oct.
Französisch gedruckt nur noch in den Mém. pour servir. p. 219.

Le Général Fouqué apprend aussi au Roi qu'un parti de sa garnison a surpris 400 Autrichiens dans un village de Bohême, qu'on en a tué 40 et pris 115 hommes deux capitaines et quelques bas-officiers prisonniers. Le Lieut.-Colonel de Stecha, et le capitaine de Beust des hussards ont fait ce coup-là et il me semble que c'est encore le 29 ou le 30. L'armée du Prince Charles de Lorraine est marchée à Königgrätz. On dit que nous marcherons le 6.

LI.

Extrait d'une lettre d'un officier prussien

du camp de Trautenau ce 8. d'octobre 1745.[1])

Nous sommes partis avant hier de Sohr pour occuper le camp de Trautenau, ce qui nous fait juger que le Roi n'a point changé son premier dessein, et que ne voulant point faire de conquêtes en Bohême il se contentera de fourrager le pays, pour prendre ensuite ses quartiers d'hiver en Silésie. La saison est d'ailleurs fort avancée dans ce pays montagneux, il est déjà tombé de la neige, et le sommet des hautes montagnes en est couvert.

Lorsque le Roi[2]) a perdu ses équipages, les Autrichiens ont eu de mauvais procédés avec les domestiques de Sa Majesté, et quoique selon le cartel les[3]) ennemis soient obligés de renvoyer incessamment ceux qui sont attachés à la personne du Roi[4]), ils ont fait beaucoup de mauvaises chicanes et les ont gardés. Surquoi Sa Majesté a rompu le cartel afin d'apprendre à ces généraux le respect et la considération que l'on doit aux têtes couronnées, quand même on leur fait la guerre. On composeroit des volumes, si l'on vouloit décrire toute l'arrogance et les mauvaises manières des Autrichiens; mais on pense plutôt dans notre armée à les vaincre par générosité, comme on les a déjà tant de fois vaincus par la valeur.

Un détachement de 200 dragons sous les ordres du Major

---

[1]) So die von Podewils übergeschriebene Bezeichnung.
Handschriftlich von des Königs Hand mit der Ueberschrift du camp de Trautenau ce 8 d'octobre; Podewils hat die Ueberschrift ergänzt und sein pr. den 11. huj. hinzugefügt.
Gedruckt in der Haudeschen und Rüdigerschen Zeitung vom 12 Oct.
Französisch in besonderem Druck 4. und in den Mém. pour servir p. 220.

[2]) Vom Könige dann corrigirt in Sa Majesté.

[3]) Der König hatte erst ils geschrieben, dann les corrigirt.

[4]) Der König hatte so sein einfaches de les renvoyer corrigirt.

Chasot, s'étant enfoncé dans les montagnes de Freiheit et de Marchendorff, a eu le dessous, et s'est retiré avec perte de 50 hommes tant prisonniers que blessés. 500 hussards, 800 uhlans, et 200 dragons les ont enveloppés, et il n'y a eu que la valeur qui les a sauvés.

Ne vous attendez plus à de grands événements de cette campagne, deux batailles doivent vous suffire, je pense que les Autrichiens en sont rassassiés. S'ils ne se croyent pas assez battus, on peut les assurer qu'il y a une grande envie dans notre armée de les satisfaire sur ce point.

L'animosité du commun soldat est très grande, et l'officier est en si bon train qu'une bataille de plus ne l'embarasseroit pas. Cependant suivons le proverbe: Vivons et laissons vivre.

LII.

Relation du 14 d'octobre 1745.[1])

Je n'ai guère autre chose à vous dire, si non que nous sommes encore dans notre camp de Trautenau, que nous fourrageons le pays, et que le Lieutenant-Colonel Dessoffy[2]) qui se laissa tenter d'enlever une garde de hussards, a été repoussé avec perte, et que nos hussards ont fait 12 prisonniers parmi lesquels il y a des cuirassiers et des dragons.

Le Général de Fouqué est toujours en campagne avec la garnison de Glatz. Un détachement de cette garnison vient d'enlever de la ville de Braunau des farines qui y étoient pour les Autrichiens, et il a fait quelques Pandoures prisonniers.

Le Prince Charles de Lorraine campe toujours à Ertina. Il y a eu quelque tergiversation sur les affaires du cartel, mais les Autrichiens ont enfin[3]) entendu raison, et toutes les choses ont été rétablies selon la convention de Neubischau.

Nous prendrons après demain le camp de Schatzlar, et l'on fera les dispositions nécessaires pour les quartiers d'hiver.

---

[1]) Die Ueberſchrift iſt im Druck: Lettre d'un officier prussien du camp de Trautenau du 14. Oct. 1745.
Handſchriftlich 1. von der eigenen Hand des Königs: Relation du 14. d'octobre.
2. Abſchrift von Podewils Hand.
Gedruckt in der Haudeſchen und Rüdigerſchen Zeitung vom 19. Oct.
Franzöſiſch in beſonderem Druck 4. und in den Mém. pour servir. p. 222.

[2]) Des Chofy ſchrieb Friedrich II.

[3]) à la fin im Druck.

LIII.

du camp de Schatzlar ce 17 d'octobre.[1])

Nous sommes marchés hier comme je l'ai marqué dans ma relation précédente. Les Autrichiens, qui ont eu grande peur de nous voir sortir de l'habitude de ferrailer, nous ont détaché le Sr. Franquini pour nous harceler dans les défilés que nous avons eu à passer.

Les chemins sont très difficiles, puisqu'il n'y a que des montagnes couvertes de bois, et des coupe-gorges à passer.

La colonne d'infanterie, que le Prince Léopold a conduite par le chemin de Trautenbach, est arrivée au camp sans voir d'ennemis. Mais celle du Roi, qui consistoit dans 9 régiments de cavalerie et 11 bataillons, a eu toute l'incommodité de la marche, toutes les hauteurs et les bois ont été garnis d'infanterie[2]), à travers laquelle la cavalerie a passé.

L'infanterie de l'arrière-garde, sous les ordres du Lieutenant-Général de Bonin, a fusillé continuellement l'ennemi, jusqu'au grand défilé de Schatzlar, auquel le Roi avoit posté le Lieutenant-Général du Moulin, avec 6 bataillons et 2 régiments de hussards. Ceux-là ont couvert la fin de la marche. Nous avons perdu 40 hommes de tués et nous avons 80 de blessés.[3]) Mais à juger de la perte des ennemis, à vue de pays, elle doit aller à 300 hommes, y compris les blessés.

Nos hussards en ont sabré bon nombre, et il y a grande apparence que Franquini se fera passer l'envie d'attaquer une arrière-garde qui ne couvre point d'équipages et où le pilleur le plus déterminé n'a que des coups à attendre.

Le 19 la cavalerie entrera dans ses cantonnements, et le 20, le reste de l'armée la suivra. La dislocation des troupes est déjà faite, et on parle de trois corps qui doivent[4]) du commencement camper sur les frontières.

---

[1]) Der Titel von Podewils Hand und im Druck: Lettre d'un officier prussien du camp de Schatzlar du 14 d'octobre 1745.
Handschriftlich 1. von des Königs eigener Hand.
2. Abschrift von Podewils Hand.
Gedruckt in der Haudeschen und Rüdigerschen Zeitung 23. Oct.
Französisch in besonderem Druck und in den Mém. pour servir. p. 223.

[2]) de nôtre infanterie in Podewils Abschrift und im Druck.

[3]) nous avons eu . . . de tués et 80 de blessés schreibt Podewils.

[4]) doivent camper du commencement schreibt Podewils.

LIV.

Relation du 24 d'octobre 1745.[1])

L'armée est entrée le 20 dans ses cantonnements. Il y a eu depuis quelques affaires de Talpatsch, mais le Général du Moulin leur a donné la chasse par différentes reprises, et il paroît qu'ils ont perdu l'envie de remettre le pied en Silésie.

Le Général Fouqué marque qu'il a fait surprendre Grulich par un détachement de sa garnison, et que le Lieutenant-Colonel Nostitz des Autrichiens, et 46 hussards y ont été faits prisonniers et ramenés à Glatz.

Le Roi restera à l'armée, jusqu'à ce que celle des Autrichiens soit séparée. On dit qu'ils entreront le 28 de ce mois dans leurs quartiers d'hiver.

LV.

Autre relation du 25 d'octobre 1745.[2])

Dans ce moment nous recevons la nouvelle du Général Nassau, qu'ayant appris que le Maréchal Esterhasi avoit repris son quartier à Oderberg, il y étoit marché sur le champ avec une partie de son corps, qu'il a attaqué un corps avancé de Hongrois à Hultschin qu'il a renversé, que les hussards de Wartenberg et de Bronikowsky ont haché en pièces tout un bataillon hongrois, qu'il a continué de poursuivre l'ennemi, et que dans un défilé nos hussards ont donné sur le régiment Gotha dragons, et lui ont pris un escadron.

Le Général Nassau a de plus forcé le Maréchal Esterhasi d'abandonner Oderberg.

Dans cette journée nos troupes ont fait 110 prisonniers parmi lesquels il y a 2 officiers. La perte de l'ennemi peut aller à 300

---

[1]) Die Ueberschrift von Podewils Relation de l'armée du Roi du 24 d'octobre 1745.
Handschriftlich 1. von des Königs Hand.
2. Abschrift von Eichels Hand: Relation du 24 d'octobre 1745.
Gedruckt in der Haudeschen und Rüdigerschen Zeitung vom 30. Oct.
Französisch nur noch in den Mém. pour servir p. 225.

[2]) Die Ueberschrift nur noch in den Drucken.
Handschriftlich 1. von des Königs Hand: Le 25.
2. von Schreibers Hand.
Gedruckt in der Haudeschen und Rüdigerschen Zeitung vom 30. Oct.
Französisch nur noch in den Mém. pour servir p. 226.

hommes entre morts, blessés et prisonniers. Nous n'avons eu que 8 hommes de tués et 32 de blessés. Le brave Général de Winterfeld a eu sa part au succés de cette journée. Le Général Nassau est marché le 22 à Poruba d'où l'on attend des nouvelles jusqu'où il pourra pousser ses opérations.

H. Der Feldzug in der Lausitz.

Mit dem Vertrag, in dem England sich verpflichtete Oesterreich zum Friedensschluß mit Preußen zu bestimmen, hielt Friedrich II. — er erhielt die englische Ratification am 9. Octbr., zehn Tage nach dem Siege von Sohr — den Feldzug für beendet; nachdem er die gewisse Nachricht erhalten, daß die Armee des Herzogs von Lothringen sich getrennt habe, kehrte er nach Berlin zurück (1. November). Die Regimenter gingen in Cantonnements und zum Theil in ihre Standquartiere zurück.

Schon die nächsten Tage brachten Nachrichten von bedenklichen Bewegungen der feindlichen Armeen, von gesteigertem Kriegseifer des Dresdener Hofes, vom Anmarsch eines Corps unter General Grüne aus dem unteren Franken, zugleich Aeußerungen der russischen Gesandtschaft in Berlin, welche eine nahe Einmischung der Kaiserin besorgen ließen, und von der erwarteten Friedensvermittelung Englands war nichts mehr zu spüren. Am 11. Novbr. erhielt Friedrich II. aus zuverlässiger Hand die Nachricht, daß zwischem dem Wiener und dem Dresdener Hofe ein Winterfeldzug beschlossen, daß ein Doppelangriff auf die Mark Brandenburg von der Saale her und durch die Lausitz verabredet sei und daß man auf das Miteingreifen einer russischen Armee, die bereits bis gegen Riga vorgeschoben sei, rechne.

Es galt den Gegnern mit raschem Entschluß zuvorzukommen. Am 10. November ergingen die Marschbefehle an die Regimenter. Am 17. Novbr. standen 30,000 Mann in Schlesien am Gröditzberge, bis zum 23. Novbr. waren 20,000 Mann — die Regimenter hatten zum Theil von Berlin und aus der Neumark heran zu marschiren — bei Halle unter Fürst Leopold von Dessau vereinigt. Am 18. November Mittags war der König bei seiner Armee in Schlesien eingetroffen.

Er hatte bisher jede feindselige Maaßregel gegen Kursachsen vermieden; selbst daß eine sächsische Armee mit der österreichischen vereint im Frühling nach Schlesien eingebrochen war, hatte er nur mit Demonstrationen beantwortet, die doch nicht wirksam genug gewesen waren, den sächsischen Hof von dem „Ueberfall bei Sohr" zurückzuhalten. Aber wenn derselbe, wie der ver-

abredete Kriegsplan war, österreichischen Armeen den Marsch durch sächsisches Gebiet zum Angriff auf Schlesien oder die Marken gestattete, so hatte die Neutralität, auf die er sich immer noch berief, ein Ende; in dem Moment, wo der Herzog von Lothringen von Böhmen in die sächsische Lausitz, General Grüne in den Leipziger Kreis hineinrückte, war Friedrich II. in vollem Recht, auch auf sächsischem Gebiet den Feind zu treffen, der von dort aus ihn in seinen Landen überfallen wollte.

Am 22. November früh empfing Friedrich II. Meldung, daß Prinz Karl von Lothringen in die Lausitz einrücke, bei Zittau vorüber marschiert sei, bereits bei Görlitz und von da nordwärts in der Richtung auf Sagan stehe. Noch an demselben Tage brach er auf. Am folgenden Vormittag überschritt er den Bober bei Naumburg, die sächsische Grenze.

Ueber die ersten Vorgänge dieses denkwürdigen Feldzuges sind zuerst die Berichte 58, 59, 60 veröffentlicht worden, die der Minister Podewils nach den ihm zugesandten Mittheilungen des Königs verfaßt hat. Eichel schreibt ihm Görlitz 1. December:

„ . . . . Da Se. Maj. meinen, daß durch die bisher in Berlin ausgegebenen Blätter das Publicum nicht ganz informirt worden, so haben Sie heut selbst die Relation verfaßt."

Es scheint angemessen, zwei Schreiben des Königs (56, 57) vorauszuschicken, aus denen Podewils keine Nachricht veröffentlicht hat.

LVI.

Friedrich II. an den Minister Graf Podewils.

Ce 22.

Dans ce moment je reçois de toute part la nouvelle de l'entrée du Prince de Lorraine en Lusace. Il est aujourd'hui à Bährenstadt auprès de Görlitz; je vais marcher incessamment, et j'espère qu'entre ci et le 26. tout sera décidé. J'envoye incessamment ordre au Prince d'Anhalt de n'avoir plus aucun ménagement envers les Saxons et de les traiter comme ennemis. Vous voyez à présent que tout ce que je vous ai dit à Berlin se confirme, que les Saxons commencent les hostilités, qu'ils s'attirent quatre armées dans le pays et qu'ils auront encore l'impudence de soutenir en Russie qu'ils ne sont point les agresseurs. Enfin toutes les mauvaises manigances sont parvenues à leur plus haute période, on ne voit que des partis extrêmes à prendre et il n'y a plus que l'épée qui puisse décider du succés.

Votre Czernicheff me paroît faux comme un juif, ce . . . n'est point maître de dissimuler sa mauvaise volonté.

Il fait ici un temps affreux. Si tout nous succède, ce ne sera pas de la tactique que nous nous plaindrons. Adieu. Je vous recommande tous à la protection de la providence et au génie qui veille à la conservation des grands états. Veuille le ciel que nous puissions bientôt nous revoir en bonne santé, gais, contents et hors d'inquiétudes.

LVII.

au quartier général de Gross-Walles ce 22 novembre.

Ayant eu des avis certains que les troupes autrichiennes, qui sont actuellement entrées en Lusace, sont assez tranquilles dans leurs quartiers de cantonnement, je vais entrer demain dans la Lusace pour marcher au milieu de leurs quartiers où j'espère s'il plaît à Dieu de faire un bon coup et de bien rosser partout où je les trouverai. Si ce coup comme je l'espère me réussira, je crois avoir délivré mon pays de toutes les insultes dont l'ennemi le menaçoit. Aussi espère-je de vous en rendre compte dans trois ou quatre jours. Rassurez-en en attendant les gens de Berlin autant qu'il sera possible. [1])

C'est pour vous tranquilliser que j'écris cette lettre dans mon lit.

LVIII.

Berlin le 27 de novembre 1745.[2])

La cour reçut hier au soir un courrier du Roi, du quartier général de Hennersdorf dans la Haute-Lusace proche de Görlitz, avec l'agréable nouvelle que le Roi étant entré en Lusace à la rencontre de l'armée combinée ennemie qui alloit fondre sur ses états,

---

[1]) Das Schreiben bis hier in Chiffre, die Nachschrift von des Königs eigener Hand.

[2]) Nach dem Schreiben des Königs au quartier général de Hennersdorf ce 23. nov. Der Abdruck in den Berliner Zeitungen vom 27. Nov. hat noch einige einleitende Sätze.

Der französische Einzelndruck beginnt erst nach denselben, ebenso in den Mém. pour servir p. 227.

avoit fait attaquer chemin faisant le 23 de ce mois 4 régiments des troupes auxiliaires Saxonnes, qui se trouvoient sur la route, et qu'on a entièrement defaits, après une légère résistance. Le Général saxon Buchner, quantité d'officiers et 800 soldats ont été faits prisonniers de guerre, et on leur a pris 3 drapeaux, un étendard et une paire de timbales. Le régiment Saxon Prince de Gotha infanterie a été taillé en pièces et trois régiments de cavalerie Saxonne sont entièrement ruinés. On attend au premier jour un plus ample détail de cette rencontre. Le Roi a voulu continuer le 24 sa marche à Görlitz pour y attaquer le Prince Charles de Lorraine, qui a détaché 8 régiments de son armée pour la Basse-Lusace, afin de faire une invasion dans les états du Roi.

LIX.

Berlin le 28 de novembre 1745.[1])

Nous avons reçu ce matin par une estafette du quartier-général de l'armée du Roi à Moiss proche de Görlitz dans la Haute-Lusace du 25 de ce mois le détail suivant de ce qui s'est passé dans ce pays-là, savoir: que Sa Maj. étant entrée le 23 du courant avec Son armée en Lusace pour marcher à la rencontre de l'armée combinée autrichienne et saxonne dont le dessein étoit de pénétrer par la Lusace dans les états électoraux du Roi, notre avant-garde est tombée sur le corps de troupes auxiliaires Saxonnes sorties de la Bohême avec les Autrichiens et faisant la tête de l'armée du Prince Charles de Lorraine. Ce corps a été entièrement défait et on leur a pris 1050 soldats, 31 officiers parmi lesquels se trouvent le Major-Général Buchner, le Colonel Obyrn et plusieurs autres officiers de l'état-major, prisonniers de guerre, avec 4 pièces de canon, 3 drapeaux, 2 étendards et 2 paires de timbales, le reste ayant été tué, blessé ou dispersé tellement que tout ce corps auxiliaire est entièrement ruiné.

Le lendemain, 24 de ce mois, le Roi a continué sa marche tout droit à Görlitz pour y combattre les Autrichiens, mais ceux-ci, au lieu de l'attendre, ont pris le parti 'adbandonner le reste des

---

[1]) Handschriftlich nicht mehr vorhanden.
Gedruckt deutsch in den Berliner Zeitungen vom 30. Nov.
Französisch im Einzeldruck und in den Mém. pour servir. p. 228.

troupes auxiliaires saxonnes et la ville de Görlitz avec le grand magasin, qu'ils y avoient, dressé et se sont retirés si fort en hâte et avec tant de désordre par le chemin d'Ostritz et de Zittau, vers les frontières de la Bohême, que les soldats autrichiens ont pillé entièrement tous les villages Saxons, où ils ont cantonné et qui étoient sur leur route.

Un détachement de l'armée du Roi est entré à Görlitz, où on a trouvé un très-grand magasin, dont les Autrichiens n'ont pu emporter à la hâte que 80 tonneaux de farine. On y a fait aussi 200 hommes du régiment des gardes saxonnes avec plusieurs officiers prisonniers de guerre.

Le Roi s'est remis le 25 en marche pour suivre l'armée du Prince Charles, dans laquelle la consternation doit être fort grande à en juger par la retraite précipitée qu'elle a faite d'abord sans attendre nos troupes, vers Zittau et les frontières de la Bohême où elle a envoyé tous ses bagages. [1]).

LX.

Berlin le 30 de novembre 1745. [2])

La cour a reçu encore ce matin un courrier du Roi avec des lettres du quartier-général d'Ostritz en Haute-Lusace du 27 de ce mois, par lesquelles on a appris la continuation des heureux progrés des armes du Roi sur l'armée combinée ennemie.

Après qu'on s'est rendu maître d'Ostritz, où l'on a trouvé un magasin assez considérable, le Major-Général de Winterfeld fut détaché vers Zittau avec un corps d'infanterie et de hussards pour tomber sur l'arrière-garde autrichienne, qu'il a poursuivie si vivement qu'il en a fait plus de 300 hommes de cuirassiers et de l'infanterie autrichienne avec beaucoup d'officiers prisonniers de guerre, en leur prenant quantité de bagage dont on ne sait pas encore bien le détail.

---

[1]) Dem chiffrirten Schreiben vom 25. Nov., dem obiger Bericht entnommen ist, fügt der König eigenhändig zwei Nachrichten hinzu:

Nous avons Görlitz et soyez tranquille de ce côté-là . . . . .

Tout va ici à souhait. Si les Saxons ne sont pas aveuglés, nous pouvons avoir la paix bien vite, car je ne leur demande rien.

[2]) Handschriftlich nicht mehr vorhanden.

Gedruckt deutsch in den Berliner Zeitungen vom 2. Decbr.

Französisch nur noch in den Mém. pour servir. p. 230.

Le Lieutenant-Général Comte de Rothenbourg, qui est marché d'un autre côté à la poursuite de l'ennemi, lui a pris aussi une grande partie de ses bagages et entre autres les tentes de tout le régiment de Léopold Daun.

Le Major-Général de Winterfeld s'est emparé d'abord de la ville de Zittau et du grand magasin autrichien qui y étoit, ainsi c'est le troisième que nous avons pris.

La consternation et la terreur dans l'armée autrichienne, qui s'est retirée avec la plus grande précipitation en Bohême, a été inexprimable. Le Prince Charles de Lorraine a eu son quartier général proche de Zittau, mais à l'approche de notre avant-garde il s'est retiré au plus vite. Enfin il arrive à tout moment à notre quartier général de nouvelles prises considérables qu'on n'est pas en état d'en donner d'abord le détail.

On ne sauroit[1]) assez reconnoître les marques visibles de protection divine, dont il a plu au Tout-Puissant de bénir les armes du Roi d'une façon si éclatante, de manière que le dessein tant vanté des ennemis combinés de nous porter le coup le plus mortel et de pénétrer le fer et le feu à la main dans le coeur des états du Roi a été renversé du fond en comble d'une façon si glorieuse pour les armes de Sa Majesté et si peu honorable pour la réputation des ennemis, qu'ils ont été chassés de la Haute-Lusace presque sans coup férir et qu'ils ont été obligés de chercher leur salut dans la

---

[1]) Das Folgende hat Podewils nach der eigenhändigen Nachschrift des Königs zu dem Cabinetsschreiben aus Ostritz 27. Novbr. componirt; sie lautet:

Je me flatte que vous serez content de moi, de mon côté j'ai sauvé ma patrie du plus cruel des malheurs, et toute mon expédition ne me coûte que 30 morts tout au plus et 70 blessés; nous en avons eu autant en Bohême à un seul fourrage. Dieu soit loué, nos ennemis sont battus sans que je les aie pu atteindre, et j'ai fait tout ce qu'un général peut exécuter avec le moins de fusion de sang et avec les plus grandes suites. La fuite des ennemis est honteuse, et ils ont si mal agi envers les Saxons que pour peu qu'on connoisse la guerre, l'on s'aperçoit qu'ils les ont sacrifiés à gaieté de coeur. En un mot bénissons la providence de nos succés; je suis entré en Lusace le 23 et le 27 il n'y a plus d'Autrichien dans le pays. Je souhaite du fond de mon coeur que le Prince d'Anhalt agisse avec la même activité, et la paix ne tardera guère d'arriver. Arrive ce qui pourra, j'ai de mon côté la conscience nette et devant Dieu et mon pays; je n'ai aucun reproche à me faire, mais je me flatte de beaucoup de bonnes nouvelles; car si le vieux Prince veut, je lui donne beau jeu. Adieu; Dieu vous conserve tous ensemble; vous ne doutez pas, que mes voeux sont bien sincères. J'attends ici ou à Görlitz l'événement de Leipsic, ce qui déterminera mon départ pour Berlin. Communiquez ceci à tous les bons Israélites.

fuite qui leur a coûté autant que la perte d'une bataille, sans que la nôtre mérite la peine d'être nommée seulement. On leur a fait en peu de jours plus de 1600 prisonniers sans compter les morts, les blessés, les débandés et les déserteurs, dont il nous en vient à tout moment par 40 ou 50.

Quand on considère que tout cela s'est fait en moins de 5 jours de temps, et que tant de vastes projets ont été renversés de fond en comble pendant si peu de jours, il faut reconnoître que la main de Dieu s'est appesantie sur nos ennemis.

Mais il faut en même temps rendre la justice qui est due à la valeur de nos troupes, qui pendant 5 jours de suite ont fait sans relâche les marches les plus fatigantes et les plus pénibles, passant la plus part du temps les nuits sous la belle étoile, sans qu'un seul ait murmuré ni se soit écarté, mais un chacun a soutenu les fatigues les plus grandes avec tant de bonne volonté et tant d'ardeur pour en venir à une affaire générale avec l'ennemi qu'on peut dire que cette courte et glorieuse expédition contre une armée très considérable est peut être l'unique dans son espèce.

LXI.

Relation de l'expédition de l'armée prussienne dans la Lusace.[1])

Après que l'armée prussienne fut rentrée en Silésie, le Roi fit cantonner les troupes, et forma une chaîne pour les couvrir le long des montagnes. L'armée autrichienne, qui auroit dû en faire autant, resta cependant assemblée et fit quelque mouvement vers les frontières de la Lusace, ce qui obligea le Roi de laisser les troupes dans cette position, à son départ pour Berlin.

L'Armée du Prince d'Anhalt s'étoit séparée presque en même tems, et les régiments étoient entrés dans leurs quartiers ordinaires. Cette sécurité auroit continué, si l'approche du corps du Général

---

[1]) Nach Eichels Angabe (an Podewils 1. Decb.) vom Könige selbst aufgesetzt.
Handschriftlich 1. von des Königs eigener Hand, ohne alle Correctur.
2. Abschrift von Eichels Hand.
3. Abschrift von Schreibers Hand.
Gedruckt in der Rüdigerschen Zeitung vom 4 December und in der Haudeschen als Beilage von demselben Tage.
Französisch in besonderem Druck und in den Mém. pour servir. p. 235.

Grün vers Leipzig, et les avis des magasins que les Saxons formoient dans la Lusace, n'avoient sonné le tocsin, et averti le Roi trop clairement du dessein des ennemis pourqu'il restât le moindre doute là-dessus.

Les troupes furent rassemblées en grande hâte, tant du côté de Halle, que de Jauer. Le Roi partit pour se mettre à la tête de l'armée en Silésie, et le Prince Régnant d'Anhalt pour celle de Halle.

La manoeuvre de l'ennemi annonçoit de jour en jour plus clairement son projet. Les auxiliaires saxons étoient déjà à Zittau, et les Autrichiens sur le point de les suivre. Le Roi fit marcher son armée en cantonnements resserrés vers la rivière de Queis,[1]) qui sépare la Silésie de la Lusace, il fit garnir par un petit corps tous les passages de cette rivière, pour que l'ennemi n'eût aucune nouvelle de Son armée. La Queis étoit à un mille de notre front, et l'on fit toutes les démonstrations pour donner le change aux Autrichiens, en leur persuadant, que le dessein du Roi étoit de longer le Bober, pour gagner Crossen, avant que le Prince Charles de Lorraine pût y arriver.

Le 22 le Major-Général de Winterfeldt[2],) qui étoit à Naumbourg, avertit le Roi que les ennemis étoient avancés vers le côté de Sagan et qu'ils étoient fort éparpillés dans leurs quartiers[3]) Surquoi l'armée se mit en marche le 23 de grand matin, et le brouillard nous fut si favorable, qu'à midi toute l'armée en quatre colonnes se trouva sur les bords de la Queis sans que l'ennemi pût s'en apercevoir. L'armée passa cette rivière sur les ponts de pontons, et prit le droit chemin de Görlitz, où on avoit dit alors qu'étoit le quartier du Prince Charles. L'avant-garde tomba à Hennersdorff sur quatre régiments saxons, qui, quoiqu'ils se défendipent bien, furent ou faits prisonniers, ou taillés en pièces.

Le Général de Rochau, de Winterfeldt[4]) et de Pohlentz ont toute la gloire de cette action. On y prit 1050 hommes, 4 canons, 3 drapeaux, 2 étendards, 2 paires de timbales, le Général Buchner et[5]) 30 officiers.

L'armée continua sa marche, et comme la nuit étoit tombante, l'armée fut campée en rang de bannière.

---

1) So der König; vers la Queiss 2 und 3.

2) So des Königs Handschrift, in 2 und 3 fehlt le 22.

3) So des Königs Handschrift, et qu'ils . . . . leurs quartiers fehlt in 2, 3.

4) In 2 u. 3: Le Lieutenant-Général de Rochau et les Généraux de Pohlentz et de Winterfeldt.

5) In 2 und 3 ist hinzugefügt le Colonel Obyrn et

Le lendemain de grand matin, nous continuâmes notre marche à Leopoldhain, village situé à un quart de lieue de Görlitz.

L'armée du Prince Charles de Lorraine qui étoit fort séparée, fit tous ses efforts pour se rassembler, mais elle ne pouvoit plus soutenir Görlitz. Son point de ralliement étoit Schoenberg. Le Roi marcha le 25 à Schoemberg, dans l'intention d'y attaquer les ennemis, màis ils s'étoient déjà retirés à Leipa, village situé à l'autre bord de la Neisse.

On se contenta pour ce jour à prendre Görlitz, où l'on fit 50 officiers [1]) et 250 hommes prisonniers, et l'on y trouva un magasin qui pouvoit fournir pour douze jours de subsistance à l'armée. Le 26, l'on marcha au couvent de Joachimstein, près de Rademeritz, et notre avant-garde poussa jusqu'à Grunau. Ce mouvement fit décamper l'ennemi, qui marcha avec précipitation à Hirschfelde.

Le 27 le Roi marcha avec son armée à Ostritz et Marienthal. L'avant-garde attaqua l'arrière-garde des ennemis à Zittau même, leur fit 350 prisonniers, et leur prit plus de 300 chariots de bagage.

Le 28 l'armée fit jour de repos et les hussards poursuivirent le Prince de Lorraine jusque aux hautes montagnes de Gabel. Les Autrichiens ont perdu une quantité prodigieuse de chevaux et de chariots chargés de farine et d'avoine, beaucoup d'équipages d'officiers, et en un mot ils ont éprouvé tous les maux, que souffre une armée, qui est obligée de passer des défilés en présence de l'ennemi qui la suit.

Bautzen est occupé depuis hier par le corps du Général Lehwald. Voici la relation du passé, comme je ne puis pas devin, il m'est [2]) défendu de parler de l'avenir.

Depuis le Roi jusqu'au dernier soldat, il n'y en a aucun qui ne voie avec regret les malheurs que la Saxe a soufferts et souffrira. Il est sévèrement défendu de commettre des désordres; mais toutes parts, où les Autrichiens ont été, ils ont pillé et même brûlé.

Fed.

---

[1]) In 2 und 3 60 officiers.

[2]) So von des Königs Hand; du passé, il est défendu in 2 und 3.

LXII.

Berlin du 2 de décembre 1745.[1])

Comme l'armée saxonne, qui a cantonné proche de Leipzic, avoit formé le dangereux dessein de faire de concert avec le corps de troupes autrichiennes du général de Grun une invasion dans le pays de Magdebourg aussi bien que dans la Marche Électorale, dans un temps où le Roi, pour donner de nouvelles preuves de Sa modération, avoit fait retirer entièrement Ses troupes de l'armée du Prince d'Anhalt des frontières de la Saxe et entrer en quartiers d'hiver, Sa Majesté s'est vue forcée malgré Elle, pour garantir Ses états de Magdebourg et de la Marche et de prévenir un danger si éminent, d'ordonner à Son Altesse le Prince d'Anhalt Régnant, premier Feldmaréchal-général du Roi, de marcher tout droit avec Son armée à Leipzic, au devant de celle des ennemis, et de la dissiper aussi bien que de se saisir d'une ville, dont on avoit fait une place d'armes, pour porter de là la guerre dans les états de Magdebourg et de la Marche. Ce que selon le rapport d'un courrier que le Prince d'Anhalt vient d'envoyer au Roi, a été heureusement exécuté le 30 du mois passé, presque sans coup férir, l'armée ennemie n'ayant pas jugé à propos d'attendre celle du Prince d'Anhalt, mais s'étant retirée à son approche dans le plus grand désordre du monde; et Son Altesse le Prince d'Anhalt est entré le 30 à Leipzic, dont le magistrat est venu le recevoir hors de la porte. Son Altesse y a laissé une bonne garnison, ayant détaché un corps de troupes à la poursuite des Autrichiens et Saxons, dont les premiers ont ruiné et saccagé le pays partout où ils ont passé, au lieu que nos troupes y observent la meilleure discipline et le plus grand ordre, à la satisfaction inexprimable des habitants, qui sont charmés de se voir délivrés des Autrichiens qui les traitoient plutôt en ennemis qu'en alliés partout où ils venoient.

---

[1]) Von Podewils verfaßt nach den Nachrichten eines Couriers des Fürsten Leopold der am 2. in Berlin war und am 4. December in das Hauptquartier des Königs kam.

Handschriftlich nicht mehr vorhanden.

Deutsch in den Berliner Zeitungen vom 4. December, in der Schlesischen vom 8. December.

Französisch im Einzelndruck und in den Mém. pour servir. p. 232.

LXIII.

Du quartier général de l'armée royale prussienne à Königsbruch, le 13 de décembre 1745.[1])

Tous les soins que l'on a pris pour porter la cour de Dresde à un accommodement raisonnable ayant été jusqu'à présent infructueux, et cette cour au contraire paraissant disposée à pousser les choses avec toute la vigueur possible, tandis que de son côté l'armée du Prince Charles de Lorraine tâche d'entrer en Saxe et d'aider à l'exécution des desseins, qui ont eu jusqu'à cette heure un si mauvais succès, Sa Majesté a cru nécessaire de continuer ses opérations de la guerre, tant avec l'armée qu'elle commande en personne, qu'avec celle, qui est sous les ordres du Prince Régnant d'Anhalt. Pour cet effet Elle s'est résolue d'approcher avec Son armée de ce côté de l'Elbe vers Meissen, où notre aile droite a été jusqu'à présent, et cela d'autant que le Lieutenant-Général de Lehwaldt avec son corps tiré de l'armée royale, s'est joint à l'armée du Prince d'Anhalt, au pont de l'Elbe, qui a été entièrement réparé près de Meissen, depuis que cette dernière armée s'est emparée de Meissen. Par ce moyen Sa Majesté demeure avec son armée à portée de se joindre au Prince d'Anhalt, si celui-ci le requiert. Comme le poste de Meissen est fort important, à cause du pont sur l'Elbe qui s'y trouve, on ajoutera les particularités suivantes sur la manière dont il a été occupé.

Son Altesse le Prince d'Anhalt ayant détaché de Strehlen le Lieutenant-Général de Gesler avec l'avant-garde de 300 hussards, 7 escadrons et 4 bataillons, sous le Général-Major de Goetz, pour marcher vers Meissen, la ville fut sommée par un trompette. Là-dessus le Major-Général saxon d'Ahlenbeck, qui commandoit, envoya à Son Altesse le Colonel Comte de Friesen, demandant qu'il lui fût permis d'envoyer quelqu'un à Dresde pour recevoir les ordres nécessaires, et que pendant ce tems-là on ne tirât point de notre côté. Dans cet intervalle la garnison saxonne sortit sans bruit de la ville et du château de Meissen. Après quoi le Major-Général d'Ahlenbeck, avec l'inspecteur de manufacture de porcelaine, le magistrat et les directeurs de l'Ecole Illustre, vinrent se présenter à Son

---

[1]) Handschriftlich nur noch in der deutschen Uebersetzung von Podewils Hand. (Für die Zeitungen.)
Gedruckt in den Berliner Zeitungen vom 18. December, in der Schlesischen vom 22. December.
Französisch nur noch in den Mém. pour servir. p. 242.

Altesse implorant la grâce et la protection de Sa Majesté ce qui leur fut accordé aux mêmes conditions qu'a subies la ville de Leipzic. Aussitôt Son Altesse fit entrer quatre bataillons de grenadiers et 300 hussards, qui prirent possession de la ville et du château. On remit aussi en bon état le pont de l'Elbe, que les hussards de la garnison ennemie avoient défait, sur quoi le Lieutenant-Général de Lehwaldt passa l'Elbe avec son corps et se joignit avec l'armée de Son Altesse pour continuer demain leur marche vers Dresde, d'où l'on apprend que l'armée combinée des Autrichiens et des Saxons s'est rangée le 11 en bon ordre devant la ville, suivant les brigades, et qu'elle a garni de canons le pont de l'Elbe qui est devant Dresde. Le Duc de Saxe-Weissenfels a repris le commandement de l'armée. Le Général Bose commande à Dresde. Le Prince de Lobkowitz est arrivé le 11 à Pirna avec son avant-garde de 4 régiments de cavalerie et de 2 régiments de hussards, et l'on dit que le Prince Charles de Lorraine suit avec toute l'armée pour se joindre aux Saxons. On prétend que cette armée apporte ses vivres avec elle de Bohème, ce qui est d'autant plus nécessaire qu'au rapport des déserteurs l'armée de Saxe manque de pain depuis trois jours.

Nos deux armées royales observent la plus exacte discipline, et excepté les contributions et la livraison du fourrage qu'on exige suivant l'usage militaire, on n'a fait le moindre excès, au lieu que le corps de Grüne a presque tout ravagé aux environs de Dresde jusqu'à détruire entièrement les chasses et les faisanderies de Sa Majesté Polonoise.

LXIV.

Relation de la fin de la campagne du Roi.

Dresde le 18 de décembre 1745.[1])

Après que les Autrichiens furent expulsés de la Lusace, le Roi mit son armée en quatre corps, dont le Lieutenant-Général de

---

[1]) Handschriftlich 1. von des Königs eigener Hand, völlig ohne Correctur.
2. Abschrift von der Hand eines Cabinetssecretairs mit einigen Correcturen von unbekannter (vielleicht des Minister v. Borcke) Hand.

Bonin commandoit celui de Zittau, le Lieutenant-Général du Moulin celui de Lauban, le Lieutenant-Général de la Motte celui de Görlitz et le Lieutenant-Général de Lehwald celui de Bautzen.

L'armée avoit à peine pris cette position, que le Roi eut des nouvelles de Bohême du retour du Prince Charles de Lorraine sur Leitmeritz, et des arrangements que l'on faisoit de ces côtés, pour que cette armée passât l'Elbe et vînt rejoindre le gros des troupes saxonnes, auprès de Pirna. Aussitôt le Roi jugea la jonction de ses armées nécessaire. Le Lieutenant-Général Lehwaldt reçut ordre de se porter sur Meissen, et le Prince d'Anhalt (qui venoit de prendre le magasin de Torgau) fut averti de se hâter pour arriver à Meissen, dont le pont sur l'Elbe étoit devenu un objet très-important dans ces circonstances. Le Prince d'Anhalt se rendit maître de Meissen le 12, il y reposa le 3, et marcha le 14 sur les hauteurs de Neustadt.

Pendant que tous ces mouvements s'exécutoient avec précision, le Roi rassembloit ses corps détachés auprès de Camentz. Il marcha le 14 à Königsbruck et le 15 à Meissen. Le Prince d'Anhalt décampa le 15 de grand matin de Neustadt, et marcha par Wilsdruf le droit chemin de Dresde. Les hussards rencontrèrent dans cette marche un gros d'uhlans, soutenu par des dragons, ils les dispersèrent et les culbutèrent sur le village de Kesselsdorf, où ils découvrirent toutes les troupes saxonnes rangées en ordre de bataille, l'aile gauche appuyée à Kesselsdorf, et l'aile droite, où étoit le Général Grüne avec ses Autrichiens, à Bennerich. Un ravin couvroit cette droite, et en rendoit l'accés d'autant plus difficile que le fond en étoit marécageux et les bords âpres et escarpés. Lorsque le Prince d'Anhalt vit la disposition des ennemis, il forma incessamment bataille et mit toute son application à bien battre la gauche des ennemis et à emporter le village. Pour cet effet il mit en première ligne trois bataillons de grenadiers soutenus en seconde par trois bataillons de son régiment, et il chargea le Général Lehwaldt, qui commandoit la droite de l'infanterie, d'attaquer en même tems le village plus sur la gauche. Dès que toutes ces dispositions furent faites, l'attaque du village commença. Il étoit garni de 24 canons

---

3. eine zweite Abſchrift nach der corrigirten Copie.

Deutſch in den Berliner Zeitungen vom 23. December., in der Schleſiſchen vom 29. December.

Franzöſiſch im Einzelndruck mit dem Titel: Lettre d'un officier de l'armée du Roi en Saxe de Dresde le 18 de décembre 1745 und in den Mém. pour servir. p. 245.

et haubitz, de tous les grenadiers de l'armée et de surplus du régiment des gardes de grenadiers saxons. Ce village coûta trois assauts consécutifs avant qu'on pût l'emporter. Le régiment Rutowsky, qui sortit[1]) de son poste pour faire une sortie, fut pris incessamment en flanc par les cuirassiers de Stille et les dragons de Bonin, et pas un homme en réchappa; tous les canons furent pris et le Prince d'Anhalt gagna le flanc gauche de l'infanterie saxonne. La cavalerie de notre droite ne donna qu'une seule fois, après quoi la cavalerie ennemie fut d'abord renversée et culbutée. La gauche de notre infanterie, que commandoit le Prince Maurice, eut beaucoup de peine pour avancer à cause de ce ravin qu'il falloit franchir. Cependant rien ne leur fut impossible pour vaincre. Après avoir monté ces hauteurs, déposté l'infanterie ennemie et gagné leur canon ils furent attaqués encore de la cavalerie, mais elle ne put percer, et souffrit beaucoup du feu des petites armes. La cavalerie de la gauche ne pouvoit absolument point agir, à cause que le ravin n'étoit pas praticable. Lorsque le Prince d'Anhalt se vit sûr de la victoire, il détacha aussitôt le Lieutenant-Général, Comte de Gessler, avec la droite de sa cavalerie, pour poursuivre les fuyards et faire des prisonniers.

Ainsi se termina cette fameuse journée où le Prince d'Anhalt donna des marques d'une expérience consommée dans le métier de la guerre, et d'une valeur à l'épreuve de tout. Il a eu trois fois l'habit percé, en chargeant à la tête de son régiment. Tous les officiers et soldats se sont distingués, chacun selon l'emploi qu'il avoit, les Généraux par le coup d'oeil et par cette ardeur à donner l'exemple et les ordres aux troupes, et tous les officiers prêts[2]) à mourir plutôt que d'être vaincus.

Les Prussiens ont perdu le Général de Hertzberg, le Colonel d'Assebourg, et environ 20 offfciers, 1050 morts et 2500 blessés. Les Saxons ont laissé 3000 morts sur le champ de bataille, on leur a pris 250 officiers, parmi lesquels se trouvent quatre Généraux, 5000 prisonniers sur le champ de bataille, 1500 blessés[3]), 5 drapeaux, 3 étendards, une paire de timbales, et 48 canons de tout calibre. L'on n'est point encore en état de donner une liste exacte des officiers prisonniers, ni de nos officiers blessés et tués, mais elle suivra dans deux jours.

---

[1]) quita Abſchrift 1.
[2]) In Abſchrift 1. corrigirt en se témoignant plutôt prêts.
[3]) blessés dans les villages Correctur in Abſchrift 1.

Le Roi a joint l'armée du Prince le 16 le 17; Sa Majesté a fait avancer son armée au delà de celle du Prince d'Anhalt jusqu'auprès de Dresde. Cette capitale s'est rendue le 18. On y a fait 1500 blessés Saxons prisonniers, 300 milices, et très-grand nombre d'officiers. Les Saxons et les Autrichiens se retirent en Bohême par les défilés de Gishübel. Voilà une des campagnes les plus singulières qui se soient faites depuis longtems.

Die Gaudi-Handschriften
für das Jahr 1758

im Auftrage der kriegsgeschichtlichen Abteilung II des großen Generalstabes

bearbeitet von

Bethcke,
Oberleutnant im Füsilierregiment von Steinmetz (Westpreußischen) Nr. 37,
kommandiert beim großen Generalstabe.

Nachdruck verboten.
Übersetzungsrecht vorbehalten.

Vorarbeiten.

Die ersten Spuren der Gaudischen Geschichtschreibung für das Jahr 1758 lassen sich in dem Nachlaß des Prinzen Heinrich von Preußen feststellen. Dort finden sich von Gaudis eigner Hand Schilderungen der Vorgänge von Olmütz*) und Hochkirch.**) Beide Darstellungen sind unmittelbar unter dem frischen Eindruck der Ereignisse niedergeschrieben. So schließt die Olmützer Schilderung mit den Worten: „il est impossible de savoir avance de quel côté nous nous tournerons, mais ce que l'on peut assurer avec certitude, c'est que la campagne est bien eloignée d'être finie“ und in der Darstellung von Hochkirch lautet es: „. . . . nous marchâmes par Dresa au camp que nous occupons encore“.

Derartige Schilderungen einzelner Abschnitte des Feldzuges waren übrigens vom Verfasser keineswegs nur für den einzelnen Empfänger, sondern ausdrücklich für die Öffentlichkeit bestimmt und bereits als Grundlagen für eine spätere, zusammenhängende Geschichte des gesamten Feldzugsjahres gedacht. So heißt es in der Olmützer Darstellung, die auch schon die Überschrift „Relation de la campagne de 1758“ trägt, ausdrücklich: „nous n'entrerons point dans le detail des petites affaires qui se sont passées pendant cette campagne, parceque ce n'est point le journal des Patrouilles de Houssards, mais celui de l' armée que nous donnons en Public“.

*) Geh. St. Arch. Rep. 92, Prinz Heinrich B III, 152. Der Verfasser war bisher nicht bekannt.

**) Ebenda. Rep. 92, Prinz Heinrich B III, 21.

Fassung A.

Im Zusammenhang dürfte Gaudi die Geschichte des Feldzuges 1758 zum erstenmal genau wie in den beiden vorhergehenden Jahren während der Muße der nächsten Winterquartiere niedergeschrieben haben.

Diese Urfassung des Gaudiwerks für 1758 festzustellen, muß die nächste Aufgabe einer versuchten Quellenkritik sein. Sie dürfte im Kriegsarchiv nachzuweisen sein. Dort befindet sich ein*) in französischer Sprache geschriebenes, 106 Seiten umfassendes „Journal de la Campagne de 1758". Es stammt, wie auch der dem roten Ledereinband aufgedruckte, gekrönte Namenszug FL andeutet, aus dem Besitz des Landgrafen**) Friedrich II. von Hessen. Die äußerst sorgliche Reinschrift rührt, wie ein Vergleich mit andern beglaubigten Schriftproben ergibt, von Gaudis Hand her. Gaudi, der von 1770 bis 1779 Kommandeur des Füsilierregiments Hessen-Kassel war, stand mit dem Landgrafen, seinem Regimentschef, in stetem sehr ausführlichem Briefwechsel, der zum Teil noch heute erhalten vorliegt.***) Ob die Widmung dieses Journals bereits früher stattgefunden hatte — der fürstliche Empfänger war als Generalleutnant Teilnehmer dieses Feldzugsjahres —, oder aus den späteren sehr freundschaftlichen Beziehungen des Verfassers zu dem Landgrafen herzuleiten sein dürfte, ist an sich belanglos, von Bedeutung nur, daß wir es hier mit einer Handschrift Gaudis zu tun haben. Aber auch der Inhalt läßt sich an zwei Abschnitten als von Gaudi herrührend unmittelbar bezeugen.

Der eifrige Sammler Scheelen nämlich vermerkt in dem Verzeichnis†) seiner Sammlung für dieses Jahr unter der Spalte „von wem ich sie bekommen" bei drei Handschriften „Major v. Gaudi", nämlich unter

Nr. 5. Journal der Armee des Königs, deren March von Landshuth bis Neisse, von dort bis nach Olmütz,

Nr. 9. Relation der Bataille bey Zorndorff,

Nr. 19. Großes Journal von der ganzen Campagne aller Corps und Armeen.

Die unter Nr. 5 erwähnte von Schreiberhand gefertigte Schilderung††) behandelt auf neunzehn gebrochenen Bogenseiten den Zeitraum vom 1. März bis 11. Mai und bricht mit der Erwähnung des Lagers des Markgrafen Karl bei Neustadt plötzlich ab. Sie ist nun lediglich eine deutsche Übersetzung der Seiten 1 bis 12 des aus dem Besitz des Landgrafen herrührenden Journals.

*) Kriegsarchiv XXVII, 359.

**) Erbprinz Friedrich von Hessen folgte 1760 seinem Vater Wilhelm VIII.

***) Kassel, Landesbibliothek, Quart 170. Zwei Bände (1770 bis 1775.).

†) Kriegsarchiv XXVII, 812.

††) Ebenda XXVII, 329.

Die von Scheelen als Nr. 9 bezeichnete Schilderung der Schlacht von Zorndorf*) zeigt in der ersten Hälfte auf annähernd drei Bogenseiten Schreiberhand mit Gaudis Korrekturen. Der zweite Teil ist von Gaudi eigenhändig niedergeschrieben. Auch hier ist mehrfach im Ausdruck gebessert, da gleichfalls eine Übersetzung und zwar der die Ereignisse vom 23. bis 27. August behandelnden Seiten des erwähnten Journals vorliegt. Daß es sich bei Scheelen um eine spätere Übertragung und nicht etwa um eine Vorarbeit handelt, beweisen die bereits genaueren Verlustangaben der Schlacht von Zorndorf in dem deutschen Text. Überdies ist die Zorndorfer Schilderung auf ineinander gefügten Bogen zusammenhängend mit einer gleichfalls von Gaudi stammenden Beschreibung der Affären von Meißen (3. Dezember 1759) und Kosdorf (20. Februar 1760) und zwar als letzte niedergeschrieben. Auch kann Scheelen diese ebenso wie den Olmützer Bericht zur Vervollständigung seiner Sammlung von dem „Major von Gaudi" frühestens 1760**) erhalten haben.

Nr. 19 des Verzeichnisses hat sich in Scheelens Nachlaß nicht mehr vorgefunden. Dies „große Journal von der ganzen Campagne" ist vielleicht weiter nichts gewesen als eine zusammenhängende Übersetzung des „Journal de la Campagne de 1758". Dieses stellt zweifellos die Fassung A des Gaudi-Journals für 1758 dar.

Fassung B.

Damit darf nunmehr auch das Zwischenglied zwischen ihr und dem endgiltigen Werk als Fassung B für Gaudi in Anspruch genommen werden. Auch sie ist noch in mehreren Exemplaren vorhanden, von denen sich eins im Kriegsarchiv***), zwei weitere aus dem Nachlaß de Catts†) und des Feldmarschalls Kalckreuth††) im Geheimen Staatsarchiv befinden.

Diese Fassung B hat in der Literatur eine große Rolle gespielt, ohne daß man bislang den Verfasser anzugeben vermochte. Koser†††) wies bereits darauf hin, daß sie für de Catt die Grundlage zu der „partiellen Fälschung seiner eigenen Memoiren" wurde, wie Bernheim*†) neuerdings die spätere Erweiterung der Tagebuchnotizen des Vorlesers Friedrichs des Großen bezeichnet. Er bemerkt dabei: „Über die Autorschaft hat sich nichts feststellen lassen; so viel erhellt, daß der Verfasser beim Aufbruch des Königs

*) Kriegsarchiv XXVII, 421.

**) Gaudi bekleidete diese Charge von 1760 bis 1767.

***) Kriegsarchiv XXVII, 333. — †) Geh. St. Arch. Rep. 92, Catt 8. — ††) Ebenda Rep. 92, Kalckreuth 1.

†††) Einleitung zu den „Memoiren und Tagebüchern von Heinrich de Catt". S. XXII (1884).

*†) Bernheim, Lehrbuch der historischen Methode (1903).

gegen die Russen im Hauptquartier des Markgrafen Karl von Schwedt zurückgelassen wurde."

In einer Veröffentlichung der kriegsgeschichtlichen Abteilung II*) des Großen Generalstabes ist vor einigen Jahren bereits die auffallende Ähnlichkeit mit der letzten Fassung des Gaudi-Journals betont und durch Textvergleichungen erwiesen worden. Da aber zu jener Zeit die Fassung A für 1758 noch nicht als von Gaudi herrührend erkannt war, blieb die Möglichkeit bestehen, daß Gaudi diese Vorlage unmittelbar, oder mit dem unbekannten Verfasser, in dem aus einer Reihe von Gründen Thielow, der Adjutant des Generals Grafen Wied, vermutet wurde, eine gemeinsame ältere benutzt habe.

Die Spanne Zeit, bis Gaudi die Urfassung seines Journals für 1758 einer Ergänzung und Berichtigung unterzog, darf nicht allzu kurz bemessen werden. Nimmt er doch in der Fassung B bereits ausdrücklich verschiedentlich Stellung zu der Literatur, die dieser Feldzug inzwischen auf Seite des Gegners gezeitigt hatte. So heißt es z. B. gelegentlich der Schilderung des Rückzuges von Olmütz: „L'histoire de cette armée soutient dans ses recits elegants, que ses généraux avoient été sur le point de nous porter un coup mortel, si nous n'avions pas levé le 30. le camp de Rohenitz et repassé la Metau." Auch sonst offenbart das Werk an manchen Stellen kritischen Charakter, der der Fassung A noch fehlt. Dem königlichen Feldherrn ist es dabei ausnahmslos gerecht zu werden bestrebt, und die Worte ehrlicher, rückhaltloser Bewunderung steigern sich zumal an den Stellen, die von den gefährlichen Krisen dieses Feldzugsjahres handeln, zu einer gradezu begeisterten Huldigung für den auch in der größten Gefahr nie versagenden Genius des großen Königs: So heißt es bei der Darstellung von Hochkirch: „ . . . . il est impossible de ne pas parler avec admiration de la fermeté inébranlable du grand Roy qui nous commanda. Toujours exposé au feu du Canon et souvent à celui de la mousquetterie, dont il eut un cheval blessé sous lui, il donna ses ordres en consequence des cas concurrents avec le même sang froid qu'on lui a connú dans toutes les occasions."

Von dieser Fassung B ist eine Quelle abgeleitet, die die Kritik bisher als selbständig in Anspruch genommen hat. Es sind dies die „Zuverlässigen Nachrichten von dem Feldzug der Königlich-Preußischen Armee nebst beigefügten akkuraten Plans vom Jahre 1758". Der zufällige Umstand, daß von den, soweit bekannt, erhalten gebliebenen sieben nur geringfügig voneinander abweichenden Abschriften**) auch eine im Nachlaß des Feld-

*) Beiheft zum Militär-Wochenblatt Nr. 8/1898 (S. 342 ff).

**) Kriegsarchiv XXVII, 40, 330, 331, 332. Königl. Bibliothek, Manuskript. Boruss., Fol. 408. Großh. Hess. Hofbibliothek; Süßenbachsche Manuskripten-Sammlung Folio 3165 I. Bibliothek der Kriegsakademie „Handschriftliche Darstellung der Feldzüge von 1756 bis 1759".

jägers Süßenbach sich befindet, ließ die Ehre der Verfasserschaft diesem zuteil werden. Ungerechtfertigterweise! Süßenbach hat sich um die Geschichte des Jahres 1758 lediglich durch seinen Sammelfleiß verdient gemacht. Seine gesamte Hinterlassenschaft*) umfaßt, soweit sie sich auf dies Jahr bezieht, außer einer Anzahl von Tagesrapporten und monatlichen Listen, die er im Original verwahrt hat, nur einige Pläne und drei Abschriften. Die eine dieser Abschriften sind die erwähnten „Zuverlässigen Nachrichten", die zweite gibt Dauns Bericht über die Schlacht von Hochkirch**), sowie seine „Generaldesignation zu dem österreichischen Angriff an diesem Tage nach dem Wortlaut des österreichischen „Journal über die Campagne des 1758 Jahres",***) während der Verfasser der dritten Abschrift „Bruchstück eines Tagebuches über den Feldzug 1758",†) das die Vorgänge bei der Armee des Prinzen Heinrich vom 18. August bis zum Schluß des Feldzuges behandelt, von anderer Seite bezeugt ist. Scheelen nämlich, ein ebenso emsiger Sammler wie Süßenbach, der das erhöhte Verdienst hat, auch ein Verzeichnis der Autoren seiner gesammelten Werke hinterlassen zu haben, nennt ausdrücklich den „Leutnant Thiemann" als Verfasser dieses Tagebuches.††)

Mit unbedeutenden Abweichungen sind die „Zuverlässigen Nachrichten" denn auch sehr viel später als Stück 11 bis 16 der Bellona 1784 unter dem Titel „Journal des Feldzugs von 1758 von einem Königlich Preußischen Offizier" im Druck erschienen.

Der Herausgeber der Bellona hat also bestimmt gewußt, daß ein Offizier der Verfasser war. Ob ihm zugleich bekannt war, daß mindestens die Vorlage des „Journals" von Gaudi herrührte, ist nicht zu beweisen. Wenn sich in der Bellona gelegentlich einer redaktionellen Entgegnung eine irreführende Bemerkung über Gaudi findet, so könnte sie, falls sie von diesem beeinflußt sein sollte, wohl ein ängstliches Bemühen zur Wahrung seiner Anonymität, die bei der Abneigung des Königs gegen jede schriftstellerische Tätigkeit seiner Offiziere auf kriegsgeschichtlichem Gebiet ihm sehr erwünscht scheinen mußte, und nicht minder eine bescheidene Empfehlung für sein seit 1778 bereits abgeschlossenes Journal†††) des ganzen Siebenjährigen Krieges

*) Großh. Hess. Hofbibliothek, Süßenbachsche Manuskripten-Sammlung Folio 3165, I bis VII.

) Ebenda Folio 3165, VI. — *) Kriegsarchiv XXVII, 339. — †) Manuskripten-Sammelbuch. Folio 3165, VII.

††) Kriegsarchiv XXVII, 350.

†††) Bellona 1784, Stück 13, S. 128. „Berichtigungen der Bellona aus der allgemeinen deutschen Bibliothek": Es wird gezeigt, daß wir einen Warnery, Tielke und Nikolai für die einzigen Schriftsteller hielten, die in den neueren Zeiten in Deutschland in Rücksicht der Kriegskunst gut geschrieben hätten, und führet noch Guischard und Gaudi an, die auch noch einen Platz verdienten. Hier hat der Recensent allerdings recht. Die Schrift des Generals Gaudi über die Feldbefestigung ist sehr nützlich und unterrichtend; allein daß diese ihm gerade einen Platz unter den Kriegsschriftstellern

verraten. Daß der Herausgeber der Bellona im Jahre 1819, wie er ausdrücklich erklärt,*) den Verfasser der im Jahre 1784 erschienenen Abhandlung nicht anzugeben vermochte, beweist zur Sache nicht das mindeste.

Fassung C.

Die dritte Fassung C endlich zeigt der Band 1758 des im Jahre 1778 abgeschlossenen großen Journals, die einzige, die bislang als von Gaudi herrührend bekannt war. In sie hat er alles hineingenommen, was er an Einzelheiten über diesen Feldzug im Lauf der Friedensjahre in Erfahrung zu bringen wußte. Hier finden sich auch der Feldzug des Prinzen Heinrich in Sachsen und die Operationen gegen die Russen und die Schweden ausführlich beschrieben.

Während sich die Fassung A des Gaudi-Journals auf die einfache Schilderung der Ereignisse beschränkt und in der Fassung B die Kritik nur gelegentlich zu ihrem Recht kommt, finden sich in der Fassung C regelmäßige Abhandlungen kritischer Natur. Und es ist da psychologisch interessant wenn auch nicht erfreulich, zu beobachten, wie die ehrliche Bewunderung der Fassung B nunmehr oft von nörgelnder Tadelsucht abgelöst wird.

Zwingt diese Erkenntnis, die durch eine Vergleichung der drei Fassungen des Journals überzeugend zutage tritt, zur Vorsicht, sobald es sich in der Fassung C um „Betrachtungen" handelt, so darf andrerseits der Umstand nicht vergessen werden, daß wir mit der Geschichtschreibung für das Jahr 1758 hauptsächlich auf den Schultern Gaudis stehen. Sein Journal hat, wahrscheinlich in dem Bellona-Abdruck aus der Fassung B, Tempelhof**) vorgelegen, Tielcke***) erhielt die Handschrift der gleichen Fassung aus Süßenbachs Sammlung, Catt schrieb seine Memoiren unmittelbar auf Grund der Fassung B.

Das aus den Jahren 1828 bis 1844 stammende Generalstabswerk ist im wesentlichen eine Bearbeitung der Fassung C, aller übrigen zum Teil ganz wertlosen Darstellungen des Feldzugs nicht zu gedenken.

Was die Schilderung der tatsächlichen Vorgänge betrifft, so ist Gaudis Darstellung einwandsfrei, sobald es sich um die Ereignisse handelt, an denen er Teilnehmer war. Und das waren die wesentlichsten in diesem Feldzuge. Seinen Beginn, die Ereignisse vor Olmütz, den Rückzug aus Mähren, hat er als Capitaine des Guides im Ober-Quartiermeisterstab also in der

---

Deutschlands verschaffen sollte, das sehen wir nicht ein, da bekannte Sachen nur bloß à portée de tout le monde gebracht sind. Wir wünschen, daß der Herr Generalmajor die Militär-Literatur mit anderen größeren Werken beglücken möchte . . ."

*) „Friedrich der Große und seine Gegner" Band I, S. 160.

) Einleitung zu Koser „Memoiren und Tagebücher von Heinrich de Catt" (1884), S. XXII, Anm. 1. — *) Ebenda.

nächsten Umgebung des Königs miterlebt. Das wird unmittelbar durch ein Schreiben*) des Feldmarschalls Keith an den König vom 30. Mai 1758, sowie durch den bereits erwähnten Bericht**) Gaudis an den Prinzen Heinrich bezeugt. Bei dem Aufbruch des Königs aus Kloster Grüssau am 10. August blieb Gaudi im Hauptquartier des Markgrafen Karl zurück. Für dessen Operationen in Schlesien und Sachsen ist Gaudis Darstellung mithin gleichfalls kompetent. Die Schilderung der Schlacht von Zorndorf, die in der Fassung A noch deutlich als Einschaltung erkennbar ist — sie wird mit den Worten „voici les circonstances de cette fameuse bataille***) eingeleitet —, hat Gaudi offenbar auf die Berichte Platens,†) der eine regelmäßige Korrespondenz mit dem Prinzen Heinrich führte, und auf das Journal des Generalleutnants Grafen Dohna††) aufgebaut. Dieses ist sogar stellenweise wörtlich benutzt. Am 11. September vereinte sich die Armee des Königs im Lager von Reichenberg wieder mit der des Markgrafen, und von diesem Zeitpunkt ab war Gaudi mithin wieder in unmittelbarer Nähe des Königs tätig. Die Schilderung der tatsächlichen Vorgänge von Hochkirch beansprucht daher, wie auch der unter dem frischen Eindruck der Ereignisse erfolgte Bericht†††) an den Prinzen Heinrich beweist, den hohen Wert der Bekundungen eines in nächster Nähe des Königs unmittelbar beteiligten Augenzeugen.

Es muß noch ein Irrtum berichtigt werden, der sich über die dienstliche Verwendung Gaudis im Jahre 1758 in die Literatur eingeschlichen hat. Der spätere Feldmarschall Kalckreuth hat in seinen „Paroles“*†) einen dramatisch wirksamen Vorgang berichtet, wie der König seinen Capitain des Guides auf dem Rückzuge aus Mähren auf Grund einer für den Ausgang eines Gefechts verhängnisvollen irrigen Meldung ungnädig angelassen, seiner Dienststellung enthoben und mit den Worten „là vous prendrez du courage“ unter die Jäger gesteckt habe. Die kleine Geschichte beruht auf einer Erfindung oder auf einem Irrtum des bei der Abfassung seiner Denkwürdigkeiten hochbetagten Verfassers. Tatsächlich ist die Versetzung Gaudis zu dem Korps Fußjäger erst im folgenden Jahre erfolgt, wie ein Schreiben**†) des Kabinettsrats Eichel aus dem Lager von

---

*) Geh. St. Arch. Rep. 96, 87. D. 186/187. — **) Ebenda Rep. 92, Prinz Heinrich B III, 152.

***) Kriegsarchiv XXVII, 359 S. 54. — †) Geh. St. Arch. Rep. 92, Prinz Heinrich B III, 46.

††) Bellona, XI. Stück. S. 3 bis 97. S. 3 bis 11 (Zweiter Absatz) ist von Dohna diktiert, der Rest von seinem Sekretär, dem „Auditeur Samuel Gotthard Hennings vom Regiment Lehwaldt“ selbständig geführt. (Archiv Zerbst A. 9h, VII 8h)

†††) Geh. St. Arch. Rep. 92, Prinz Heinrich B III, 21.

*†) Paroles du Feld-Maréchal Kalckreuth (1841) (geb. 1737, gest. 1818) S. 139/140.

**†) Geh. Kriegskanzlei, H. R. 7.

Schmottseifen vom 19. Juli 1759 beweist, indem er den Geheimrat La Motte behufs Änderung der Rangliste anweist: . . . . . „bey dem Corps Fußjäger den Capit. Bader, der das Unglück gehabt letzthin cassiret zu werden, und deßen stelle durch den bisherigen capitaine des Guides de Gaudi wiederum besetzet worden sein soll, ausstreichen und respective wiederum ansetzen laßen".

Für den Feldzug des Prinzen Heinrich in Sachsen, der in der Fassung C mit großer Ausführlichkeit behandelt ist, darf als Vorlage ein Journal*) angesehen werden, das seinerzeit sehr verbreitet gewesen sein muß, auch in der Bellona**) abgedruckt wurde und noch heute in einer ganzen Reihe von Exemplaren vorhanden ist. Es ist der erste Teil eines die beiden Feldzüge des Prinzen Heinrich in Sachsen 1758 und 1759 umfassenden Werkes, dessen Verfasser bislang unbekannt war. Soviel stand fest: er mußte dem Hauptquartier nahe gestanden haben. Im Stabe des Prinzen Heinrich befanden sich damals als Adjutanten der Hauptmann Graf Henckel, sowie die Leutnants v. Bredow und v. Schwerin, als Quartiermeister-Leutnant der Hauptmann v. Oelsnitz, als Brigademajor für die Infanterie der Leutnant v. Beerenhorst, als solcher für die Kavallerie der Leutnant v. Wreech. Von ihnen sind als Schriftsteller nur Henckel und Beerenhorst bekannt geworden. Henckel hat auch über 1758 geschrieben, sein Journal ist aber in ganz anderer Art abgefaßt und bricht zudem bereits am 22. Mai ab. Auch trat er Ende 1758 in sein Regiment zurück, kann also den Feldzug 1759 nicht im Hauptquartier erlebt haben. In Beerenhorsts Nachlaß findet sich über 1758 nichts. Der nächsten Umgebung des Prinzen gehörte mithin der zu ermittelnde Verfasser des Journals nicht an. Seinen Namen gelang es nun wieder mit Hilfe des Scheelenschen Verzeichnisses***) zu finden: Scheelen vermerkt, daß er die „Affäre bei Maxen" 1759†) von dem Major v. Pfau erhalten habe. Dieser war während der Jahre 1758 und 1759 als Premierleutnant Adjutant des Generalmajors v. Finck, der dem Prinzen Heinrich von den Generalen seiner Armee zu jener Zeit am nächsten stand und auch an seiner Stelle unter Übergehung der Generalleutnants v. Itzenplitz und v. Hülsen auf Befehl des Königs den Oberbefehl übernahm, als der Prinz am 18. Oktober 1758 das Lager von Ganig verließ und zur Armee des Königs ging. Diese aus Scheelens Besitz stammende Darstellung der „Affäre bei Maxen",††) als deren Verfasser Pfau verzeichnet ist, stimmt nun wörtlich mit dem entsprechenden Abschnitt des Feldzuges 1759 in dem Journal überein. Mithin darf auch das ganze Journal für Pfau in Anspruch genommen werden, dessen freundschaftliche

*) Journal der Armee in Sachsen 1758. Kriegsarchiv XXVII, 40, 334, 337.
**) Bellona, 1782. VIII bis X Stück.
***) Kriegsarchiv XXVII, 812. — †) Nr. 10 des Verzeichnisses für 1759.
††) Kriegsarchiv XXVII, 406.

Beziehungen zu Finck durch einen noch vorhandenen Brief,*) den dieser kurz vor seinem Übertritt in dänische Dienste an seinen ehemaligen Adjutanten richtete, erläutert werden. Literarisch war Pfau bereits 1757 mit einer Schrift über den „geschickten Angriff und die glückliche Abhaltung des Feindes bei Belagerungen" hervorgetreten und hat auch in der Folgezeit mehrere Werke**) veröffentlicht, bis er als Generalmajor in der Rheinkampagne 1794 sein Leben vor dem Feinde ließ.***) Das Kriegsarchiv besitzt von ihm noch sechs Handschriften des verschiedensten Inhalts.

Für die Unternehmungen gegen die Schweden endlich, die nur einen bescheidenen Raum in der Fassung C einnehmen, dürfte Gaudi das „Journal†) des Wedellschen Korps gegen die Schweden" zur Unterlage gedient haben, das, wie Scheelens Verzeichnis angibt, den Leutnant v. Bonin vom Grenadierbataillon Schenkendorf zum Verfasser hatte.

---

*) Kriegsarchiv XXVII, 405.

**) U. a. „Geschichte des preußischen Feldzuges in der Provinz Holland 1787". (Berlin 1790.)

***) Theodor Philipp v. Pfau, geb. 1727 zu Frankfurt a. M., trat 1742 in das Inf. Regt. Selchow, 1745 Fähnrich, 1754 Sekondleutnant, 1757 Premierleutnant, 1758/59 Generaladjutant des Generals v. Finck, 1760 Stabskapitän, 1763 Quartiermeister, 1769 im russischen Hauptquartier während des Feldzuges gegen die Türken, 1770 Major von der Armee, 1778 General-Quartiermeister bei der Armee des Prinzen Heinrich, 1779 Flügeladjutant des Königs, 1781 Oberstleutnant, 1782 Oberst, 1787 dem Oberbefehlshaber für die Expedition nach Holland, Herzog Karl Wilhelm Ferdinand von Braunschweig, zugeteilt, 1789 Generalmajor, 1794 Chef des Infanterieregiments Goetzen (Nr. 33), General-Quartiermeister in der Rheinkampagne, im Gefecht von Trippstadt tötlich verwundet.

†) Kriegsarchiv XXVII, 352.

Gedruckt in der Königlichen Hofbuchdruckerei von E. S. Mittler & Sohn, Berlin SW12, Kochstraße 68–71.

PREUSS. GR. GENERALSTAB * KÖNIGL. * KRIEGSARCHIV

Die

Süßenbachschen Handschriften

zur

Geschichte des Siebenjährigen Krieges

in der Großherzoglich Hessischen Hofbibliothek zu Darmstadt.

Feldzug 1756 und Feldzug 1757.

Bearbeitet

in der Kriegsgeschichtlichen Abtheilung II des Großen Generalstabes.

Nachdruck verboten
Uebersetzungsrecht vorbehalten.

Die in der Großherzoglich Hessischen Hofbibliothek zu Darmstadt befindlichen handschriftlichen Journale zur Geschichte des Siebenjährigen Krieges, die aus dem Besitz des Preußischen Feldjägers Süßenbach stammen, sind schon mehrfach Gegenstand der Erörterung gewesen und auch bereits zur Darstellung von Ereignissen dieses Krieges benutzt worden.

Obgleich vielfach die Neigung vorhanden war, ihnen großen Werth an Originalität und Zuverlässigkeit beizumessen, ist bis jetzt noch nicht der Versuch gemacht worden, sie auf ihre Entstehung im Allgemeinen und auf ihre Bestandtheile im Einzelnen zu prüfen, ihre Beziehungen zu anderen Journalen und handschriftlichen Sammlungen — insbesondere zur Gaudischen — festzulegen und den Standpunkt Süßenbachs zu den Kriegsereignissen und zu dem mit seinem Namen bezeichneten Werk aufzuklären.

Dieser Versuch soll im Nachstehenden für die die Kriegsjahre 1756 und 1757 behandelnden Theile der Süßenbachschen Sammlung gemacht werden.

Im 17. Band der Forschungen zur Deutschen Geschichte 1877, S. 580, machte A. Schaefer auf eine in der Großherzoglich Hessischen Hofbibliothek zu Darmstadt befindliche Sammlung von Handschriften zur Geschichte des Siebenjährigen Krieges aufmerksam, die dort unter dem Namen der Süßenbachschen Handschriften aufbewahrt werden. Aus einem Schreiben des Philosophen Garve an den Schlesischen Oberforstmeister v. Wedell, Dezember 1787, ging hervor, daß diese Sammlung von dem Vorgänger Wedells, dem Oberforst-

meister Süßenbach, herstammte, der zur Zeit des Siebenjährigen Krieges Feldjäger gewesen war und in der Generaladjutantur des Königs Verwendung gefunden hatte. Garve schreibt: „Er hatte Gelegenheit und Eyfer gehabt, sich von militärischen Sachen und besonders von der Geschichte dieses Krieges genau zu unterrichten, während welches er theils selbst ununterbrochen Journale über die Operationen derjenigen Armée führte, bei welcher er war, theils sich Journale von den übrigen Arméen von den besten Händen zu verschaffen wußte. Er verfertigte und sammelte sich auch die dazu nöthigen Pläne mit großer Genauigkeit." Wedell setzt hinzu: „Er war ein geschickter überaus fertiger Ingenieur."

Trotzdem Süßenbach vor seinem Tode seiner Frau anempfohlen hatte: „diese Manuskripte in keines Menschen Hände zu geben, bis zur Zeit, da sie öffentlich könnten bekannt gemacht werden", gelangten sie doch leihweise in andere Hände, und es wurden sogar theilweise Abschriften davon genommen. Die Originale blieben aber zunächst im Besitz der Wittwe. Durch Vermittelung einiger Freunde verkaufte sie sie dann 1788 an den damaligen Erbprinzen, späteren Großherzog Ludwig I. von Hessen-Darmstadt. Zwei Aufsätze in der „Allgemeinen Militär-Zeitung", 1884 Nr. 35 und 36, geben das Nähere über die Geschichte dieses Verkaufs. Die Sammlung ist dann in Darmstadt verblieben. Die Verwaltung der Großherzoglichen Hofbibliothek hat sich durch die sorgfältige und übersichtliche Ordnung dieser Sammlung und durch die Bereitwilligkeit, womit sie diese wichtige Quelle der historischen Forschung zugänglich gemacht hat, ein großes und dauerndes Verdienst um die Wissenschaft erworben.

Schon Schaefer hatte in dem genannten Aufsatz einige Angaben über den Inhalt der Sammlung gegeben, im Anschluß an ein auf Garves Veranlassung aufgestelltes Inhaltsverzeichniß. In den „Jahrbüchern für Armee und Marine", Oktober 1882, bot dann Graf Lippe eine kurze Uebersicht „nur ein Husarenkroquis" davon, und in den erwähnten Aufsätzen der „Allgemeinen Militär-Zeitung" findet sich ebenfalls eine gedrängte Inhaltsangabe dieser Sammlung. Sie besteht aus Gesammtdarstellungen der Feldzüge eines jeden Jahres, Darstellungen einzelner Theile dieser Feldzüge, Karten, Plänen und Listen aller Art. Unter den Listen finden sich viele Originale, die von größtem Werth für die Stärke und Verlustberechnungen sind. Sie können Süßenbach nur durch seine dienstliche Thätigkeit zugänglich gewesen sein. Man hat damals und auch später noch nicht so viel Werth darauf gelegt, daß Alles „zu den Akten" kam, wie heute.

Schon aus den oben angeführten Worten Garves geht hervor, daß die einzelnen Theile der Sammlung einen verschiedenen Quellenwerth für die Kenntniß der Ereignisse haben müssen; sie sollen theils von Süßenbach, der Journale über die Thätigkeit der Armee führte, bei der er sich befand, selbst verfaßt, theils sollen sie ihm „aus den besten Händen" zugegangen sein.

Um einen Maßstab für die Beurtheilung der einzelnen Theile zu gewinnen, muß man zuerst ermitteln, wo und in welchen Stellungen sich Süßenbach während der einzelnen Jahre des Krieges befunden hat, was er also aus eigener Anschauung schildern konnte und inwieweit er durch seine Stellung im Stande war, zuverlässige Kenntniß der Ereignisse zu haben. Dann ist festzustellen, welche Darstellungen von ihm selbst verfaßt sind, und welche er von Anderen erhalten hat und von wem. Schließlich bleibt noch die Frage übrig, ob er hinreichende Bildung und militärisches Urtheil hatte, die kriegerischen Ereignisse auf Grund etwaiger genauer Kenntniß der Thatsachen richtig darzustellen. Daß er ein Mann von Bildung gewesen ist, geht schon daraus hervor, daß er als Oberforstmeister von Schlesien gestorben ist; und daß sich unter dem bescheidenen Namen eines Sekretärs in jener Zeit ein werthvoller Mitarbeiter auch in militärischen Dingen verbergen konnte, ist bekannt.

Seit jenem Aufsatz Schaefers ist die Süßenbachsche Sammlung mehrfach benutzt worden, allein meist nur einzelne Theile davon, und die angestellten Untersuchungen über diese Theile haben kein sicheres Resultat ergeben, zumal da sie sich oft nur auf aus dem Zusammenhange herausgerissene Bruchstücke erstreckten, wodurch das Urtheil über Ursprung und Quellenwerth der Darstellung unzutreffend wurde, so bei Untersuchungen über die Schlachten von Lobositz und Prag.

I.

Die Persönlichkeit Süßenbachs.

Hinsichtlich der Persönlichkeit Süßenbachs und seiner Thätigkeit während des Krieges haben sich Alle, die sich mit seiner Sammlung beschäftigt haben, mit den Angaben begnügt, die Garve in dem angeführten Briefe giebt, und zu denen Wedell einige Zusätze gemacht hatte. Garve sagt: „Der Vorgänger des Herrn v. Wedells in dem Amte eines Schlesischen Oberforstmeisters Herr Süßenbach, hatte den 7jährigen Krieg unter dem Corps der reitenden Feldjäger mitgemacht, aber war weit mehr und zu weit wichtigeren Sachen als ein gemeiner Feldjäger (Zusatz Wedells: »Er war nicht Gemeiner, sondern Oberjäger des Korps«) gebraucht worden; wie er dann eine Zeitlang in der That die Stelle eines Adjutanten (Zusatz Wedells: »Geheimen Sekretärs«) bey dem Gener. Wobersnow und Crusenmarck vertrat (Zusatz Wedells: »Wirkliche General-Adjutanten des Königs durch den ganzen Krieg und Werkzeuge zu allen vorgekommenen Scenen«").

Nach den alten Stammlisten des reitenden Feldjägerkorps, abgedruckt in der Jubiläumsschrift des Korps von 1840, ist Süßenbach 1745 in das Korps eingetreten und hat ihm bis 1764 angehört. Nach Akten des Breslauer Staatsarchivs ist sein voller Name: Johann Christian Süßenbach. Weiteres

über sein Herkommen und seine Thätigkeit bis zum Ausbruch des Krieges ließ sich nicht feststellen. Die alten Akten des Feldjägerkorps sind vernichtet, in den Akten des Berliner Staatsarchivs finden sich keine Personalien der Schlesischen Forstbeamten, da die dortige Forstverwaltung dem Minister für Schlesien unmittelbar unterstand. Auch die in Breslau vorhandenen Akten dieses Ministeriums enthalten keine Angaben hierüber.

Nach der Bemerkung Wedells war Süßenbach Oberjäger; der eine der sechs Oberjäger des Korps, der bei dem in Potsdam stationirten Kommando stand, hatte gleichzeitig die Adjutantengeschäfte bei dem Chef des Korps zu versehen. Dieser Chef war zumeist der erste Generaladjutant des Königs. Beim Ausbruch des Krieges wurde Oberst v. Wobersnow Generaladjutant, nachdem er schon vorher den krank nach Karlsbad beurlaubten Obersten v. Ingersleben in dieser Stellung vertreten hatte.*) Auch erhielt er die Stelle des Chefs des reitenden Feldjägerkorps.**)

Bei Wobersnow soll Süßenbach Sekretär gewesen sein. Unmittelbare Angaben über seine Thätigkeit während dieser Zeit finden sich nicht, es ist auch nicht möglich, aus den Aufzeichnungen in der Darmstädter Sammlung seine Antheilnahme an den Ereignissen so aus dem Wortlaut der Darstellungen zu rekonstruiren, wie es z. B. O. Herrmann für Tempelhof aus dessen Geschichte des Siebenjährigen Krieges gethan hat, vor Allem, da gar nicht feststeht, welche von diesen Aufzeichnungen von Süßenbach selbst verfaßt sind.

Der Stellung eines Sekretärs entspricht es, daß seine Persönlichkeit hinter der seines Herrn zurücktritt, so daß der Antheil, den er an der dienstlichen Thätigkeit seines Chefs hat, schwer zu bestimmen ist, wenn eben keine bestimmten Angaben darüber vorliegen. Was schriftlich von dem Chef ausgeht, trägt dessen Unterschrift, der Sekretär hat die Schreiben entworfen und vorbereitet. Um den Urheber dieser Vorarbeiten festzustellen, ist man darauf angewiesen, in diesen Schreiben die Handschrift des Sekretärs zu erkennen. Wenn dann diese so bestimmten Schreiben chronologisch geordnet werden, geben sie den zeitlichen Aufenthalt des Sekretärs und die Orte, wohin er seinen Herrn begleitete, an. Ihr Inhalt ermöglicht ein Urtheil, zu welchen Arbeiten ihn sein Herr heranzog, und inwieweit er dessen Vertrauen besaß. Eine etwaige gleichzeitige Privatkorrespondenz gewährt einen Einblick in seine Urtheilsfähigkeit und das Interesse, das er den Ereignissen entgegenbrachte. Aus alledem ergiebt sich dann, was er selbst miterlebt hat, und wie weit er genauer unterrichtet sein konnte.

Demgemäß ist zunächst die zweifelsfreie Feststellung der Handschrift Süßenbachs nöthig.

---

*) Tagebuch Scheelens für 1756. Kr. Arch. Gen. St. XXVII, 118.

**) Am 16. September 1756 besaß er sie schon. Siehe Kr. Arch. Gen. St. XXXIV, 35, S. 171.

Drei Schreiben aus der Zeit, wo ihm sicher noch kein Schreiber zur Verfügung stand, konnten festgestellt werden. Davon stammen zwei aus den Schlabrendorffschen Akten. Das erste*) ist vom 25. Juli 1759 aus Freistadt an Schlabrendorff gerichtet und enthält die näheren Umstände von dem Tode Wobersnows, erwähnt die Regelung des Nachlasses des Verstorbenen und fragt nach dem Aufenthaltsort des Sohnes Wobersnows, der kurz vorher auf Wobersnows Bitten krankheitshalber den Abschied erhalten hatte. Das zweite Schreiben ist vom 17. August 1762**) gleichfalls an Schlabrendorff gerichtet und enthält einen Bericht über die Schlacht bei Reichenbach. Der dritte Brief ist vom 4. Oktober 1760 und an den Ingenieurmajor Petri gerichtet.***) Bei diesen drei Schreiben ist es unzweifelhaft, daß Unterschrift und Text von derselben Hand geschrieben sind. Auf Grund der Handschrift dieser sicher beglaubigten Briefe läßt sich Süßenbach in den Akten des Kriegsarchivs, des Geh. Staatsarchivs zu Berlin und des Staatsarchivs zu Breslau durch die Jahre des Siebenjährigen Krieges verfolgen.

In den Kabinetsakten König Friedrichs II. im Geh. Staatsarchiv Berlin (Wobersnow Rep. 96. 91. M. I.) ist der briefliche Verkehr Wobersnows mit dem Kabinet während der Jahre 1756 bis 1759 aufbewahrt. Außerdem finden sich in den Generalstabsakten (Kapitel XXVII Siebenjähriger Krieg und XXXIV, Nachlaß Ferdinands von Braunschweig) eine Anzahl Briefe Wobersnows. Es zeigt sich darin, daß der wichtigere Briefwechsel des Generaladjutanten in den Jahren 1756 bis 1758, vor Allem der mit dem König, soweit er nicht eigenhändig geführt, sondern nur unterzeichnet ist, nicht von der Hand Süßenbachs geschrieben ist. Nur einmal findet sich in dieser Zeit seine Handschrift in einem Schreiben an den König vom 17. April 1758, worin es sich um Klagen der Wittwe des Generals v. Winterfeldt gegen den neuen Chef des ehemalig Winterfeldtschen Regiments handelt. Die wichtigere Korrespondenz ist meist von einer Handschrift geschrieben, die einem gewissen Pape angehört. Das läßt sich aus den Kabinetsakten durch einen unterzeichneten Brief Papes an Eichel feststellen. Pape ist bereits bei Buddenbrock, dem Vorgänger Ingerslebens als Generaladjutant, Sekretär gewesen; seine Handschrift erscheint zum letzten Male im Dezember 1758, von nun an sind die an den König gerichteten Schreiben Wobersnows fast ausschließlich von der Hand Süßenbachs geschrieben, besonders während der Zeit der Entsendung Wobersnows zu Dohna 1759. Hieraus läßt sich wohl der Schluß ziehen, daß Ende 1858 Pape aus irgend einem Grunde (Tod oder Abschied) aus seiner Stelle schied, und daß ihn Süßenbach ersetzte, der dann Wobersnows volles Vertrauen besessen haben

*) Kr. Arch. Gen. St. XXVII, 434.
**) Ebenda 739.
***) Ebenda 506.

muß, wie der Briefwechsel des Generals während der Monate Mai bis Juli 1759 zeigt. Er war ihm vielleicht schon früher nahe getreten.

Wo war nun Wobersnow während dieser Jahre, und wohin hat Süßenbach ihn begleitet?

Während des Einmarsches in Sachsen war Wobersnow beim Könige und blieb auch bei ihm während der Einschließung der Sachsen in ihrem Lager bei Pirna. Aus dieser Zeit ist kein Brief mit der Handschrift Süßenbachs aufzufinden. Am 27. September abends ging der König zur Armee des Feldmarschalls Keith nach Böhmen. Die Darstellung Scheelens*) von diesem Feldzuge, die sehr zuverlässig ist, erwähnt, daß Wobersnow den König begleitete. Herzog Ferdinand von Braunschweig erzählt in einer bis jetzt noch nirgends benutzten Darstellung des Feldzuges in Böhmen,**) daß Wobersnow mit dem Könige kam, und der Prinz von Preußen in seiner „Relation et anecdotes de la campagne de 1756“***) erwähnt ebenfalls mehrfach die Anwesenheit Wobersnows in der Schlacht bei Lobositz. Trotzdem findet sich unter den nachgelassenen Papieren des Herzogs Ferdinand ein Brief an den Herzog, von Pape geschrieben und von Wobersnow eigenhändig unterzeichnet mit „gehorsamster Diener Wobersnow“ und datirt „Gross-Sedlitz (das Hauptquartier des Königs in Sachsen) den 1. Oktober 1756“.†) Vermuthlich liegt hier den anderen zuverlässigen Nachrichten gegenüber ein Irrthum in der Datirung vor. In Böhmen ist Wobersnow jedenfalls gewesen, denn ein anderer Brief an den Herzog vom 7. Oktober 1756††) ist von Lobositz datirt, dem damaligen Hauptquartier des Königs; auch er ist von Pape geschrieben. Aus Böhmen läßt sich kein Brief von der Hand Süßenbachs nachweisen. Der erste von ihm geschriebene ist vom 13. November 1756 aus Gr. Sedlitz datirt; Wobersnow übersendet damit dem Herzoge eine Liste der Postirungen und Winterquartiere.†††) Aus derselben Zeit stammt eine ebenfalls von Süßenbach geschriebene Kantonirungsliste ohne Unterschrift aus dem Nachlaß des Herzogs Ferdinand von Braunschweig.*†) Es läßt sich also nicht nachweisen, daß Süßenbach mit in Böhmen gewesen ist; da der König seinen Aufenthalt hier nur als vorübergehend ansah (er wollte in ein paar Tagen zurückkehren) und da er selbst einen Theil seines Stabes in Sachsen zurückließ, so ist es wohl möglich, daß auch Wobersnow nicht sein gesammtes Personal mitnahm, und daß, da ja Pape mitging, Süßenbach zurückblieb. Unterstützt wird diese Annahme dadurch, daß, wie die spätere

*) Ueber Scheelen siehe S. 338.
**) Kr. Arch. Gen. St. XXXIV, 30 u. 48.
***) Geh. St. Arch. Rep. 92. August Wilhelm v. Preußen.
†) Kr. Arch. Gen. St. XXXIV, 36.
††) Ebenda.
†††) Ebenda 37.
*†) Ebenda.

Untersuchung ergeben wird, unter den verschiedenen Darstellungen der Schlacht von Lobositz in den Süßenbachschen Handschriften keine auf einen Augenzeugen zurückgeht.

Während des Winters 1756/57 war Wobersnow in Dresden beim Könige und Süßenbach bei ihm. Zwei Briefe Wobersnows aus Dresden an den Herzog Ferdinand von Braunschweig vom 18. Februar und vom 7. März 1757 sind von Süßenbachs Hand geschrieben, ebenso eine Liste der Invaliden von des Herzogs Regiment aus dieser Zeit.*) Beim Einmarsch in Böhmen, April 1757, befand sich Wobersnow beim Könige, in der Schlacht bei Prag wurde er schwer verwundet und am 7. Mai 1757 übernahm Oberst Lentulus „das Departement des Generaladjutanten".**) Wobersnow wurde in das Lazareth nach Welleslawin gebracht, wohin ihn Süßenbach begleitete, während Pape bei Lentulus blieb. Zwei Briefe Wobersnows an den Herzog Ferdinand von Braunschweig aus Welleslawin vom 14. Mai und 20. Mai 1757 sind von Süßenbach geschrieben, während gleichzeitige Schreiben von Lentulus von Papes Hand geschrieben sind. Wobersnow hat an den Schlachten von Kolin und Roßbach nicht theilgenommen; noch vom 12. November 1757 findet sich ein Schreiben von Lentulus als stellvertretendem Generaladjutanten mit der Handschrift Papes.***) Bei Leuthen war Wobersnow wieder bei der Armee und nahm an der Schlacht Theil. Er wurde für seine bewiesene Bravour zum Generalmajor befördert. Man könnte also annehmen, daß Süßenbach während der Zeit seiner Krankheit und Rekonvalescenz bei ihm geblieben ist; vielleicht ist er ihm hier näher getreten, so daß Wobersnow ihn nach dem Ausscheiden Papes zu seinem vertrauten Sekretär machte.

Aus dem Jahre 1758 sind nur drei Briefe mit der Handschrift Süßenbachs bekannt, alle drei von Wobersnow unterschrieben. Zwei sind aus dem Februar, 8. und 16.,†) beide aus Breslau an Schlabrendorff, und ein Brief an den Prinzen Moritz von Dessau aus Breslau vom 2. März 1758.††) Außerdem ist aus diesem Jahre eine von Süßenbach geschriebene „Dislokations-Liste von der unter Sr. Majestet des Königs Commando stehenden Observations-Armee und des Corps d'Armée zur Belagerung von Schweidnitz"†††) vorhanden. Inwieweit also Süßenbach an den Ereignissen dieses Jahres theilgenommen hat, läßt sich hiernach nicht mit Sicherheit bestimmen; es geht nur daraus hervor, daß er am Anfang des Jahres bei Wobersnow war.

*) Kr. Arch. Gen. St. XXXIV, 73.
**) Ebenda XXVII, 253.
***) Ebenda XXXIV, 73.
†) Ebenda XXVII, 313.
††) Ebenda 240.
†††) Ebenda 307.

Im Februar 1759 wurde Wobersnow vom Könige zu einer kurzen Unternehmung nach Polen geschickt, um dort Russische Magazine zu zerstören und einen Polnischen Magnaten, der auf eigene Hand Krieg führte, aufzuheben. Seine Briefe an den König aus jener Zeit sind ganz eigenhändig geschrieben. Da sich kein Brief mit der Handschrift Süßenbachs vorfindet, so läßt sich auch nicht bestimmen, ob er an diesem Zuge theilgenommen hat. In den Kabinetsakten Wobersnows liegt zwischen einem Briefe Wobersnows an den König aus Lissa vom 8. März 1759 und einem solchen aus Fraustadt vom 11. März 1759, also beide während des Rückmarsches aus Polen nach Schlesien geschrieben, ein nicht unterschriebenes Blatt von der Hand Süßenbachs, das die Aussage eines Pfarrers in Michelsdorf über ihm zugegangene Nachrichten von der wahrscheinlichen Einmarschrichtung Dauns enthält. Wenn man nicht annehmen will, daß Süßenbach diese Meldung aus dem Königlichen Hauptquartier an Wobersnow geschickt, und daß dieser sie dann wieder dorthin zurückgemeldet hat, so wäre dies ein Beweis, daß Süßenbach bei Wobersnow war.

Bis zum zweiten Theil des Mai blieb Wobersnow beim König, und Süßenbach war bei ihm Unter den Schlabrendorfffschen Akten aus diesem Jahre*) findet sich ein nicht unterschriebenes Blatt mit Süßenbachs Handschrift, auf das Schlabrendorff selbst geschrieben hat: „Ist dem Süßenbach für die Nachricht gedankt und um die von diesem Vorfall fernero eingelaufenen ersucht." Diese Nachricht ist die von der Gefangennahme des Obersten v. Düringshofen bei Greiffenberg am 26. März 1759 und ist datirt Rohnstock 28. März 1759; dort war damals das Hauptquartier des Königs.

In der zweiten Hälfte des Mai wurde Wobersnow wieder zur Dohnaschen Armee gesandt und blieb dort, bis er am 23. Juli bei Kay fiel. Sein ganzer Schriftwechsel aus dieser Zeit, auch der chiffrirte, soweit er nicht eigenhändig ist, ist von Süßenbachs Hand geschrieben, selbst ganz intime Schreiben; so schreibt er am 28. Juni 1759 aus Wroncky an Dohna: „Aber was würde der König von uns sagen, wenn wir zurückkämen ohne den Feind gesehen zu haben."**) Die Darmstädter Sammlung ist denn auch sehr reich an Materialien aus dieser Zeit: Kabinetsordres an Wobersnow, Schreiben Dohnas, Ordres de Batailles u. s. w., alles Originale.

Nach dem Tode Wobersnows brachte Süßenbach dessen Leiche nach Grünberg, ließ sie dort am 24. Juli 1759 beisetzen und begab sich dann über Freistadt nach Breslau. Von Freistadt schrieb er am 25. Juli an Schlabrendorff,***) daß er nach Breslau kommen wolle, um dort mit seiner Hülfe den Nachlaß Wobersnows zu regeln. Schlabrendorff versprach ihm seinen Beistand dazu.

*) Kr. Arch. Gen. St. XXVII, 422.

**) Geh. St. Arch. Kabinetsakten Wobersnows u. Kr. Arch. Gen. St. XXXVII, 441.

***) Kr. Arch. Gen. St. XXVII, 434.

Aus dem Reste des Jahres fehlen Briefe.

An Wobersnows Stelle wurde Krusemarck Generaladjutant. Nach Garves Angabe soll Süßenbach auch bei ihm Sekretär gewesen sein; es finden sich auch von Krusemarck unterschriebene und von Süßenbach geschriebene Briefe, allein die sämmtlichen an den König gerichteten Briefe sind nicht von Süßenbach geschrieben.*) Die meisten Briefe Krusemarcks sind von einer anderen Hand, die zuweilen auch schon bei Wobersnow vorkam. Süßenbach scheint darnach bei Krusemarck nicht dieselbe persönliche Stellung eingenommen zu haben, wie bei Wobersnow.

Für das Jahr 1760 findet sich eine Abschrift einer „Disposition zum Marsch"**) von Süßenbachs Hand geschrieben. Gemeint ist der Marsch des Königs aus Sachsen nach Schlesien August 1760. Dafür, daß dies gleichzeitig geschrieben worden ist, spricht die kurze Bezeichnung „Disposition zum Marsch". Wäre es eine spätere Abschrift, so hätte er wohl hinzugefügt, zu welchem Marsche. Vom 4. Oktober liegt ein Brief Süßenbachs an den Ingenieur-Major Petri in Schweidnitz vor, geschrieben aus Dittmannsdorf, dem damaligen Hauptquartier des Königs. Er dankt darin für ihm zum Kopiren überlassene Pläne und bittet um andere, die ihm noch fehlen.***) Dies ist ein Beweis dafür, daß Süßenbach sich schon während des Krieges Material von anderer Seite zu verschaffen suchte. Am 7. November schickte er eine längere Relation der Schlacht von Torgau an eine Excellenz, der er schon am Tage nach der Schlacht eine kurze Meldung darüber geschickt hatte. Es liegt nahe, anzunehmen, daß dieser Bericht an Schlabrendorff gerichtet ist, den er mehrfach mit Nachrichten versah, allein in den hierfür in Betracht kommenden Schlabrendorffschen Akten findet sich weder eine Meldung noch ein Bericht über diese Schlacht, die von Süßenbach geschrieben wären. Wie der Wortlaut der in einer Abschrift vorhandenen Relation zeigt,†) die mit dem Marsch von Kemberg nach Düben am 29. Oktober beginnt, ist Süßenbach mit dem Könige marschirt. Dieser Bericht giebt eine Anschauung davon, wie Süßenbach die kriegerischen Vorgänge, an denen er Theil nahm, auffaßte und wiedergab. Am 25. November ist er noch im Hauptquartier, wie ein von ihm geschriebener und von Krusemarck unterzeichneter Brief an Schlabrendorff zeigt.††)

Aus dem Jahre 1761 findet sich kein Brief mit Süßenbachs Handschrift, auch in den Schlabrendorffschen Akten kommt sie nicht vor.

Für das Jahr 1762 läßt sich seine Thätigkeit in der Generaladjutantur des Königs mehrfach nachweisen. Eine von seiner Hand geschriebene, jedoch

---

*) Geh. St. Arch. Rep. 96. 87. B. 6. 7. Kabinetsakten Krusemarck.

**) Kr. Arch. Gen. St. XXVII, 506.

***) Ebenda.

†) Siehe Anlage 10.

††) Kr. Arch. Gen. St. XXVII, 537.

nicht unterschriebene aus dem Februar stammende „Designation was die Königl. Adjutantur und Suite an Rationes und Portiones gebraucht", zeigt die Zusammensetzung des Königlichen Stabes, und hier wird auch unter „Generalstabsbedienten" der „Oberjäger Süßenbach" aufgeführt, dem zwei Portionen und zwei Rationen zustehen.*) Weitere Listen in diesem Aktenstück zeigen, daß Süßenbach in dieser Zeit mit Verpflegungsberechnungen beschäftigt war; ebenda findet sich aus dem März 1762 „eine Liste der General-Majors und Brigadiers von der Armee", die von ihm geschrieben ist und Verbesserungen von anderer Hand zeigt.

Auch unter dem Flügeladjutanten W. von Anhalt arbeitete Süßenbach in dieser Zeit. Aus dem Anfang Mai, als Anhalt also gerade wieder von der Armee in Sachsen zurückgekehrt war, findet sich eine Liste der Oesterreichischen Armee in Schlesien aus Lüben den 3. Mai 1762, die von Süßenbach geschrieben und von Anhalt unterschrieben ist.**) Ebenda, S. 3, findet sich noch eine von ihm geschriebene aber nicht unterzeichnete Liste der Oesterreichischen Armee vom Mai 1762. Am 5. Mai 1762 überreichte Anhalt in Neumarkt dem Könige durch ein Anschreiben eine Liste der Oesterreichischen Regimenter in Schlesien. Die beiliegende Liste ist von Süßenbach geschrieben.***)

Vom 12. Juni 1762 findet sich ein Brief Krusemarcks an Schlabrendorff aus Bettlern, der von Süßenbach geschrieben ist.†)

Auch die selbständige Korrespondenz mit Schlabrendorff setzt er fort: am 17. August 1762 schickt er ihm aus dem Königlichen Hauptquartier Peterswalde eine Relation der Schlacht von Reichenbach, in der er die Operationen vom 22. Juli an schildert.††) Und am 1. Oktober 1762 schickt er ihm aus Peterswalde die Dislokation der Armee für den Winter mit dem Zusatze: „Es ist solche bei der Armee noch ein Geheimniß."†††) Dieser Zusatz zeigt einmal, daß er selbst eine Vertrauensstellung einnahm, und dann, wie eng seine Verbindung mit Schlabrendorff war.

Aus dem Jahre 1763 finden sich verschiedene Listen über die Stärke der Armee, die von Süßenbach geschrieben sind.*†)

Aus dem Ende des Krieges liegt noch eine Mittheilung Süßenbachs an Schlabrendorff vor**†) über die Truppentheile, die reduzirt werden sollten. Darin heißt es: „Die guten Offiziers aus diesen Korps werden in die alten

---

*) Kr. Arch. Gen. St. XXVII, 707.
**) Ebenda 753.
***) Ebenda.
†) Ebenda 735.
††) Ebenda 739.
†††) Ebenda 735.
*†) Ebenda 707.
**†) St. Arch. Breslau Act. Gen. Werbung und Rekrutirung. M. R. VII, 1 vol. 2, 3; S. 143.

Regimenter gesteckt und dagegen so viel schlechte nebst den ganzen Ueberrest weggejagt, welches in jeder Provintz ein General-Commissaire-Inspektor zu besorgen hat."

Wie sich aus den Akten der Königlichen Regierung zu Breslau (Abtheilung für direkte Steuern und Forsten) ergiebt, ist Süßenbach in den Jahren 1764/65 Forstmeister in Scheidelwitz (Bez. Brieg) gewesen, und hier wurde ihm durch Verfügung vom 8. Oktober 1765 aus Breslau mitgetheilt, daß Seine Majestät ihm „die noch vakannte Oberforstmeister-Stelle in Schlesien allergnädigst konferriret habe, wobei er zugleich die Aufsicht auf die Königlichen Hüttenwerke und den Munitions-Guß mit haben solle". Diese Stelle hat Süßenbach dann bis zu seinem in der Nacht vom 15. zum 16. Oktober 1772 erfolgten Tode innegehabt.

Es hat sich also ergeben, daß Süßenbach thatsächlich während des ganzen Krieges in der Generaladjutantur des Königs beschäftigt gewesen ist und daß er eine Zeit lang dem Generaladjutanten Wobersnow sehr nahe gestanden hat. Durch seine Stellung und Thätigkeit war er in der Lage, zuverlässige Kenntniß von den Ereignissen zu gewinnen und sich authentisches Material zu sammeln. Daneben hat er schon während des Krieges gesucht, sich auch von anderer Seite Materialien zu verschaffen; auch mit anderen Sammlern stand er im Austausch, wie das Inhaltsverzeichniß der Sammlung des Generals v. Scheelen beweist. Seine Korrespondenz mit dem Minister v. Schlabrendorff zeigt, daß er ein gebildeter und urtheilsfähiger Mann gewesen ist.

Die Aufzeichnungen über die kriegerischen Ereignisse, die er selbst verfaßt hat, müssen von größter Bedeutung für die Kenntniß eben dieser Ereignisse sein; es fragt sich nun, welche Darstellungen aus seiner Hinterlassenschaft thatsächlich von ihm verfaßt sind.

II.

Die Handschriften zur Geschichte der Feldzüge von 1756 und 1757.

Die Sammlung:

Süßenbachsche Handschriften zur Geschichte des Siebenjährigen Krieges

besteht für die Jahre 1756 und 1757 aus folgenden Bänden:

Laufende Nr.	Aktenzeichen der Großherzoglich Hessischen Hofbibliothek	Titel oder Inhalt	Aktenzeichen des Kr. Arch. Gen. St.*)
1	No. 3163. I. Band 1756 No. I	Ohne Titelblatt, nur auf dem Rücken des Einbands mit dem Titel bedruckt: „Journal de la Campagne 1756—1757." Der Band enthält eine politische Einleitung, den Einmarsch in Sachsen, die Einschließung der Sachsen bis zur Kapitulation und die Ereignisse bei der Hauptarmee in Böhmen bis zum 15. Oktober 1756.	XXVII, 123
2	No. 3163. II. Band 1756 No. II	„Zuverläßige Nachrichten von dem Feld-Zuge derer Königl. Preuß. armeen. Nebst beygefügten accuraten Plans vom Jahre 1756."	XXVII, 121
3	No. 3163. III. Band 1756 — No. III	„Bruchstück eines Tage:Buchs über den Feldzug von 1756. vom 28 August bis 29. 8br. ejusd. Anni."	XXVII, 44
	No. IV	„Bruchstück eines Tage:Buchs über den Feldzug von 1756. vom 18t September bis 11. Oktober"	
	No. V	„Bruchstück eines Tage:Buches vom Feld-Zuge 1756 vom 12. 8br. bis 29. 8br."	
	No. VI	„Bruchstück über das Lager bey Pirna und Disposition zu dessen Vertheidigung in 1756."	
4	No. 3163. IV. Band 1756	„Pläne"	XXVII, 44
5	No. 3164. I. Band 1757 No. I	„Précis Von demjenigen, so seit dem 25t augusty Ao. 1757 bis den 23t November dicti an. bey dem Königl. Preuss. Corps d'armée in der Ober Lausitz und in Schlesien unter Comando des General Lieutenant, Hertzog von Braunschweig-Bevern geschehen. Nebst dem Promemoria, so d. H. General Major von der Goltze an Se. Königl. Majestät erlaßen. Nebst dem Feldzuge des Bellings von Ao. 61 & 62 gegen die Schweden."	XXVII, 263
6	No. 3164. II Band 1757 — No. II	„Tage.Buch vom Feld-Zug 1757 von Martio bis d. 17 Junii."	XXVII, 45

*) Die meisten der Süßenbachschen Handschriften sind im Kriegsarchiv in Abschriften vorhanden. Durch Vergleich mit den Darmstädter Exemplaren und durch Abschreiben des Fehlenden ist ein vollständiges Exemplar der Süßenbachschen Sammlung für das Kriegsarchiv geschaffen worden.

Laufende Nr.	Aktenzeichen der Großherzoglich Hessischen Hofbibliothek	Titel oder Inhalt	Aktenzeichen des Kr. Arch. Gen. St.*)
	— No. III	„Fortsetzung des Tage:Buchs vom Feld-Zuge im Jahre 1757 vom 8 Junii 1757 an bis 2 Januar 1758."	
	No. IV	„1757 vom 7. May bis 17. 8br 1757." Ferner 2 Listen. Diese sollten augenscheinlich mit der No. V bezeichnet werden.	XXVII, 260
7	No. 3164. III. Band 1757 No. VI	„Plane zu dem Feld Zug 1757."	XXVII, 45

Wenn man diese Handschriften auf ihre Verfasser hin prüft, so ist zunächst festzustellen, daß die Darmstädter Bibliothek keine Unika enthält. Bereits 1877, als A. Schaefer den Chef des Generalstabes der Armee auf das in Darmstadt liegende Material als ein wichtiges Hülfsmittel bei einer Neubearbeitung der Geschichte des Siebenjährigen Krieges aufmerksam machte, wurde in der Kriegsgeschichtlichen Abtheilung festgestellt, das sich weitaus das Meiste von dem, was Schaefer als in Darmstadt vorhanden erwähnt, auch im Kriegsarchiv des Großen Generalstabes findet. Diese Thatsache wäre auch dann verständlich, wenn alle diese verschiedenen Darstellungen von Süßenbach selbst verfaßt und nicht nur zum Theil Abschriften fremder Aufzeichnungen wären, da ja Garve in jenem Briefe erwähnt, daß von unberufener Seite Abschrift von einzelnen Theilen der Sammlung genommen wurde.

Ein Manuskript der Darmstädter Sammlung scheidet von vornherein aus der Zahl derer aus, die als von Süßenbach verfaßt in Betracht kommen. Es ist lfd. Nr. 5 vorstehenden Verzeichnisses Nr. 3164 I. Band Nr. I: „Précis von demjenigen, so seit dem 25t augusty A° 1757 bis den 23t November dicti an. bey dem Königl. Preuss. Corps d'armée in der Ober Lausitz und in Schlesien, unter Comando des General Lieutenant, Hertzog von Braunschweig-Bevern geschehen. Nebst u. s. w." Dieses „Précis" ist vom Herzog Wilhelm von Braunschweig-Bevern selbst verfaßt; das Original befindet sich im Kriegsarchiv des Großen Generalstabes.**) Es ist ziemlich verbreitet gewesen, und der Herzog scheint selbst zu seiner Verbreitung beigetragen zu haben. Scheelen z. B. hat es von ihm persönlich bekommen, auch Gaudi hat es benutzt. Abgedruckt ist es in der Bellona. Nr. 3164 I. Bd 1757 Nr. I.

Noch ein anderes Journal, das zum Theil denselben Zeitabschnitt behandelt, dürfte bestimmt nicht von Süßenbach herstammen. Es ist von lfd. Nr. 6 Nr. 3164 II. Bd 1757 Nr. IV.

*) Siehe nebenstehende Fußnote.

**) Kr. Arch. Gen. St. XXXV, 3, S. 349.

des Verzeichnisses (Nr. 3164 II. Band 1757) die Nr. IV „1757 vom 7. May bis 17. 8br". Mehrere Abschriften davon befinden sich im Kriegsarchiv.*)

Diese Darstellung ist offenbar im engen Anschluß an ein gleichzeitig geführtes Tagebuch entstanden, wenn es nicht das Tagebuch selbst ist. Die Erzählung beginnt mit der Entsendung des Obersten v. Puttkamer nach der Sazawa am 7. Mai; am 8. abends kommt Puttkamer wieder im Lager vor Prag an; am 9. wird er von Neuem zur Beobachtung gegen die Sazawa entsendet; am 10. wird er zurückberufen und erhält den Befehl, mit einem Theil seiner Abtheilung zu dem Korps des Herzogs von Bevern zu stoßen, dem die Deckungen der Belagerung von Prag gegen das Daunsche Korps übertragen wurde; am 11. Mai erreichte er Bevern bei Nehwist. Von nun an folgt die Erzählung den Ereignissen bei dem Bevernschen Korps, schildert die Schlacht bei Kolin, den Rückzug unter Moritz von Anhalt, dann die Ereignisse bei der Heeresabtheilung des Prinzen von Preußen und schließlich die Ereignisse unter dem Befehl des Herzogs von Bevern bis zum 17. Oktober; hier bricht die Erzählung mitten im Satz ab.

Da aus den Tagen unmittelbar nach der Schlacht von Prag nur die Entsendungen des Obersten v. Puttkamer erzählt werden, alles Uebrige aber übergangen wird, so ist anzunehmen, daß der Verfasser bei Puttkamer war; es heißt auch unter dem 9. Mai „bei unserer Ankunft ....." Süßenbach kann also nicht der Verfasser sein, denn er war in diesen Tagen bei dem verwundeten Wobersnow in Welleslawin, wie oben nachgewiesen worden ist.

Auffallend häufig wird in dem Journal der „Capitain Giese" erwähnt, selbst bei an und für sich ganz unbedeutenden Gelegenheiten. Am 8. Mai schickt Puttkamer den Kapitän Giese mit zehn Husaren zur Erkundung gegen Drespeck; am 13. Mai schickt der Herzog von Bevern den Kapitän Giese mit 50 Husaren gegen Satzka, um festzustellen, ob Nádasdy sich längs der Elbe gegen Mochow ziehe. An demselben Tage wurden noch auf einen Brief des Königs hin, der glaubte, „daß den Zerstreueten von der Bataille noch eins anzuhangen sei", mehrere Abtheilungen nach der Sazawa geschickt.**) Davon steht in der Erzählung nichts, während die Erkundung Gieses ausführlich geschildert wird. Am 23. Juli läßt der Prinz von Preußen sein Lager bei Ober-Herwigsdorf durch den Hauptmann Giese abändern. Am 31. August läßt der Herzog von Bevern sein Lager durch den Hauptmann Giese „regulieren". Am 1. September läßt Winterfeldt das Terrain seines Lagers bei Moys durch den Hauptmann Giese erkunden. Am 19. September will der Herzog von Bevern auf Vorschlag des Majors Embers ein Lager zwischen Rudolphsbach (Princkendorff) und Ojas beziehen, Hauptmann Giese eilt dem Herzoge zu melden, daß diese Stellung ungünstig sei. Am 30. September „früh um

*) Siehe u. A. XXVII, 260.

**) Kr. Arch. Gen. St. XXXV, 3 (Aufzeichnungen Beverns).

vier Uhr ging der Hauptmann Giese mit ein Detachement Husaren und 14 Pontons über Auras nach dem Weide-Fluß bei polnisch Protsch voraus um die drei Passagen über diesen Fluß zu regulieren".

Dieses häufige Hervorheben der Thätigkeit des Kapitäns Giese führt zur Vermuthung, daß er der Verfasser dieses Tagebuches ist.

Giese war bei Beginn des Feldzuges dem Feldmarschall Schwerin zugetheilt; der König rühmt in einem Schreiben an Schwerin vom 2. August 1756 seine Kenntniß von Ober-Schlesien, der Oder, Hotzenplotz und ganz Polen bis nach Krakau hin „c'est d'ailleurs un habile garçon et capable de choisir des camps tels que le Maréchal les voudra".*)

Aus einem Brief Gieses an den König vom 14. Mai 1754**) geht hervor, daß er mehrfach für den König Rekognoszirungsreisen unternahm und danach Karten zeichnete. Der ehemalige Page des Königs, spätere Major v. Puttlitz giebt in seinen Aufzeichnungen über die Schlacht von Kolin***) von ihm an, er habe die Plankammer unter sich gehabt. Er sagt am 17. August: „Ein gewisser sehr bekannte Capitain Giese vom Ingenieur Corps hatte die Plankammer in seiner Aufsicht, der König befahl ihm den Plan von der Gegend von Collin zu bringen, allein er entschuldigte sich damit, daß er ihn nicht finden könne. Es ward Abend, der König mußte sein Lager nehmen, Giese sollte den Plan suchen, aber vergebens er fand ihn nicht, und so ward es Morgen, der Plan war doch nicht da." Als dann der König am 18. Juni die Disposition zur Schlacht ausgiebt, sagt er nach Puttlitz: „Viele von Ihnen meine Herren müssen sich noch dieser Gegend von 1743 her erinnern, wo wir da gestanden haben; ich habe auch ganz gewiß den Plan davon, allein der Giese kann ihn nicht finden."

1757 war Giese beim Einmarsch in Böhmen bei der Heeresabtheilung Schwerins; nach der Schlacht von Prag war er bei dem Korps des Herzogs von Bevern und nahm an der Schlacht von Kolin Theil. Außer in dem oben angeführten Bericht Puttlitz' wird er auch von Henckel v. Donnersmarck erwähnt; er sagt: †) daß der König bei Kolin geschwankt habe, ob er angreifen solle, da „alle vernünftigen und das wahre Wohl des Staates im Auge habenden Männer von dem Angriffe abgerathen hätten, bis ein gewisser Giese, ein Ingenieur-Hauptmann, der dieses Terrain einmal für den Marschall Schwerin hatte aufnehmen müssen, behauptet habe, daß der feindliche Posten angreifbar sei". Nach Kolin war Giese bei dem Korps des Prinzen von Preußen und dann bei dem des Herzogs von Bevern. In dem Prozeß wegen der Kapitu-

*) Polit. Korresp. XIII, Nr. 7796.

**) Vergl. Burchardi „Der kartographische Standpunkt bei Beginn des Siebenjährigen Krieges 1756".

***) Kr. Arch. Gen. St. XXVII, 256.

†) Graf Henckels Milit. Nachlaß I., 2, S. 230.

lation von Breslau hat er eine Rolle als Zeuge gespielt. Dezember 1758 schickte ihn der König zu dem Herzog Ferdinand von Braunschweig. Dieser hatte den König gebeten um ein „sujet qui fit la fonction de quartier-maître, général des logis et qui entendit cette partie de la guerre, savait celle de placer les camps selon les différents principes“.*) Der König antwortete: „Je vous envoie le capitaine Giese que vous connaissez. Je réponds du talent, mais pas d'une entière experience. Si vous le menez, il vous rendra de bons offices; mais si vous vous abandonnez à lui, il vous fera faire des sottises“, Breslau, 24. Dezember 1858**), und als der Herzog ihm im November 1762 den Tod Gieses meldet, schreibt der König: „Je regrette la perte du capitaine Giese.“***) In der Armee scheint er einen ziemlich schlechten Ruf gehabt zu haben. Als der Oberst v. Balbi, gleichfalls Ingenieuroffizier, erfuhr, daß Giese zum Herzog von Braunschweig geschickt worden sei, schrieb er sofort an den Herzog und bat ihn, Giese nichts davon zu sagen, daß er dem Herzoge Pläne von der Belagerung von Olmütz geschickt habe, denn so unschuldig die Sache sei, Giese würde sie doch sicherlich in einer gehässigen Weise zur Kenntniß des Königs bringen; Balbi, nennt ihn hierbei „dangereux“ und sagt: „Si cet homme à eu l'ame assé noire de manquer à un bienfaiteur, à une personne des plus respectables de l'armé, qui luy avoit prodigué son amitié et son entiere confience, dont il abusoit si tiraniquement au grand ettonnement des genereaux et officiers de l'armé, dont il avoit trouvé le secret de se faire autant hayr que craindre . . .“, Breslau, 28. Dezember 1758.†)

Dafür, daß die Erzählung in dem Journal wirklich von einem Ingenieuroffizier herrührt, der das Gelände mit Verständniß und Interesse ansah, sprechen die sehr zahlreichen, eingehenden Geländebeschreibungen und Beurtheilungen.

Noch ein Grund tritt hinzu, der es wahrscheinlich macht, daß Giese der Verfasser ist: Auch Scheelen scheint dieses Journal besessen zu haben. v. Scheelen war während des Krieges Lieutenant im I. Bataillon Garde; er war einer der eifrigsten Sammler. Während des Krieges und auch später hat er sich bemüht, von allen möglichen Seiten Material zur Geschichte des Krieges zu bekommen. Seine Sammlung ist, soweit sie noch vorhanden, in den Besitz des Kriegsarchivs des Großen Generalstabes übergegangen. Ein von Scheelen selbst angelegtes Inhaltsverzeichniß enthält nicht nur die genaue Bezeichnung der einzelnen Manuskripte, sondern giebt auch an, ob sie von ihm selbst stammen oder von wem er sie erhalten hat. Hier findet sich unter dem

*) Polit. Korresp. XVII, Nr. 10593.
**) Ebenda Nr. 10609.
***) Ebenda XXII, Nr. 14258.
†) Kr. Arch. Gen. St. XXVI, 327.

Jahre 1757 als Nr. 3 verzeichnet das im Nachlaß nicht mehr vorhandene „Journal der Bevernschen, nachmals der Armee des Fürsten Moritz, des Prinzen von Preußen und dann wieder der Bevernschen Armee vom 7. Mai bis 17. Oktober vom Kapitän Giese". Dieser Titel giebt völlig den Inhalt der Süßenbachschen Handschrift Nr. 3164 II. Band Nr. IV wieder, die auch bis zum 17. Oktober geht.

Die Darstellung ist ein interessanter Beitrag zur Kenntniß dieser Zeit. Giese scheint das Vertrauen Beverns besessen zu haben; so heißt es z. B. am 24. Juni: „Hier will ich des Herzogs von Bevern Gutachten über unsere und des Feindes künftige Bewegungen mittheilen, welches er mir heute zu vertrauen geruhte . . . ." Er lobt die Persönlichkeit des Herzogs, kritisirt aber zuweilen seine Maßregeln. Bemerkenswerth ist, was er über die Disposition des Königs für die Schlacht bei Kolin angiebt. Gaudi hat übrigens dieses Journal benutzt. Seine Schilderung der Ereignisse bei der Armee-Abtheilung des Herzogs von Bevern nach der Schlacht von Prag beruht wesentlich auf den eigenen Aufzeichnungen des Herzogs, er hat aber auch Thatsachen aufgenommen, die der Herzog nicht erzählt, wohl aber Giese. Vergl. z. B. Anlage 6 S. 384 bis 386. Spalte 1 ist dem Giese-Journal entnommen, Spalte 2 den Aufzeichnungen des Herzogs von Bevern, Spalte 3 dem Gaudi-Journal. Die Erkundung Gieses am 13. Mai hat Bevern nicht, wohl aber Gaudi und zwar genau so wie Giese. Am 14. Mai wird eine Beitreibung bei Planian gemacht, Zieten geht dabei mit seinen Husaren erkundend über Planian auf Kolin vor und der Herzog begleitet ihn. Die Erkundung Zietens hat Giese nicht, Bevern hat die Beitreibung, aber sein eigenes Mitreiten nicht, Gaudi hat Alles; seine Erzählung ist also eine Verbindung der beiden anderen.

Von den übrigen Handschriften müssen zusammen betrachtet werden:

a) Nr. 3163 III. Band 1756 Nr. III: „Bruchstück eines Tage Buchs über den Feldzug von 1756 vom 28. August bis 29. 8^{t} ejusd. anni." Dies „Bruchstück" enthält eine kurze Schilderung der Ereignisse bei der unter dem König in Sachsen eingerückten Armee in Sachsen und Böhmen. (Die Ereignisse bei der Schwerinschen Armee werden nicht erzählt.) Nr. 3163 III. Bd. 1756 Nr. III.

b) Nr. 3164 II. Band 1757 Nr. III: „Fortsetzung des Tage Buchs vom Feldzuge im Jahre 1757 vom 8. Junii 1757 an bis 2. Januar 1758." Diese „Fortsetzung" enthält eine kurze Darstellung der Ereignisse bei der Königlichen Armee vom 7. Juni an bis zum Ende des Feldzuges. Nr. 3164 II. Bd. 1757 Nr. III.

c) Nr. 3164 II. Band 1757 Nr. II: „Tage Buch vom Feld-Zug 1757 von Martio bis d. 17. Junii." Dies „Tage Buch" giebt eine ziemlich ausführliche Darstellung des Einmarsches in Böhmen, der Nr. 3164 II. Bd. 1757 Nr. II.

Schlacht bei Prag, der Belagerung von Prag, der Ereignisse bei dem Bevernschen Deckungskorps, des Marsches des Königs zu Bevern. Am 17. Juni bricht die Darstellung mitten in der Erzählung ab.

Das „Bruchstück" a und die „Fortsetzung" b stimmen fast wörtlich mit dem in der „Bellona, ein militärisches Journal. Dresden 1781" abgedruckten Tagebuch eines Königlich Preußischen Offiziers über die Feldzüge von 1756 und 1757 überein. Im „Bruchstück" a fehlen die Einleitung und die ersten Seiten des Abdrucks, die „Fortsetzung" b beginnt erst mit dem 7. Juni mitten in der Erzählung. Schon dies spricht dafür, daß dieses Tagebuch nicht von Süßenbach geschrieben ist, sonst würde es sich ganz und nicht nur in Bruchstücken in seiner Sammlung finden. Der Text des Bellona-Tagebuchs ist sehr verbreitet gewesen und zwar findet er sich unter den verschiedensten Namen. Nachstehend eine Zusammenstellung der ermittelten Handschriften:

I. Im Kriegsarchiv des Großen Generalstabes.

1. XXVII, 44. 1756 (ohne die Einleitung).
2. XXXIV, 29. „Campagne und Marschjournal für die Feldzüge 1756/60." Dieses Journal stammt aus dem Nachlaß des Herzogs Ferdinand von Braunschweig. Die Darstellung des Feldzuges von 1756 ist eine flüchtige Abschrift des Textes mit großen Kürzungen und Auslassungen; immerhin ist es derselbe Text. Die Abschrift des Feldzuges 1757 ist zwar auch flüchtig, jedoch genauer.
3. XXVII, 38. „Campagne de Anno 1756." Dieses Journal ist im Besitz eines W. F. v. Kleist gewesen, wenigstens steht dieser Name auf dem Titelblatt. Es stimmt mit dem Bellona-Journal überein bis auf die Liste der Winterquartiere am Ende, die einige Verschiedenheiten zeigt.
4. XXVII, 810. Stammt aus dem Nachlaß des Herzogs A. W. v. Bevern und giebt den Text aus dem 1. und 2. Stück der Bellona wieder, am Schluß folgen noch einige Angaben über Marschrouten und der Beginn einer „Relation von der Campagne 1757 als der Prinz von Preußen, Königliche Hoheit, das Kommando über einen Theil der Armee übernahm".
5. XXVII, 122 enthält dieselbe Einleitung wie die Bellona, der Text der darauffolgenden Erzählung ist aber nicht derselbe.
6. XXVII, 126 enthält wörtlich den Bellona-Text für 1756 mit der politischen Einleitung.
7. XXVII, 252 enthält wörtlich das Bellona-Tagebuch für 1757. Darauf folgt eine „Relation von der Campagne 1757 als des Printzen von Preußen Königliche Hoheit das Kommando über einen

Theil der Armee übernommen" und eine Abschrift des Briefwechsels des Königs mit dem Prinzen in dieser Zeit.

8. XXVII, 250. Abschrift des Tagebuches 1757.
9. XXVII, 251. Abschrift des Tagebuches 1757. Stammt aus dem Nachlasse des Generals v. Scheelen und ist dort als von Gaudi herrührend bezeichnet.
10. dieselbe Erzählung 1756 bis 1760 findet sich in einem Aktenstück, das die Aufschrift „Pirch I" trägt.

II. Manuskripten-Sammlung der Königlichen Bibliothek zu Berlin.

1. Ms. Boruss., Fol. 908. „Campagnen des Königs von 1756—63." Die Feldzüge 1756 und 1757 stimmen mit dem Bellona-Abdruck überein. In der Bibliothek wird als Verfasser ein General „von Winnig" angegeben; wahrscheinlich weil auf dem Rücken des Einbandes mit Tinte geschrieben steht: „Winnig Manuskript", und auf dem Vorsteckblatt „General Winnig".
2. Ms. Boruss., Fol. 471. Journal des Siebenjährigen Krieges, enthält ebenfalls den Bellona-Text für die Jahre 1756 und 1757. Ueber Verfasser und Herkunft fehlt jede Angabe.

III. Bibliothek der Königlichen Kriegsakademie zu Berlin. Handschriftliche Darstellung der Feldzüge 1756 bis 1759, enthält den Bellona-Text und ist bezeichnet: „de la part du Comte de Schmettau".

IV. Ein Exemplar befindet sich im Besitz der Familie v. Werdeck und gilt dort als auf den am 14. Januar 1786 zu Graudenz verstorbenen Generalmajor v. Klitzing zurückgehend.

Diese Verbreitung spricht dafür, daß man der Darstellung Werth beilegte und daß der Verfasser ein gewisses Ansehen genoß; wirklich giebt sie auch in knapper und übersichtlicher Form ein anschauliches Bild der Ereignisse bei der Armee des Königs.

Dem Abdruck in der Bellona geht eine Einleitung voraus, die sich auch in einigen anderen Handschriften findet, das Exemplar in der Süßenbachschen Sammlung hat sie nicht. Sie gehört offenbar ursprünglich nicht zu dem Tagebuch, denn ein ganzer Theil der politischen Vorgeschichte des Krieges, die sie giebt, findet sich im Anfang des Tagebuches 1756 nochmals erzählt, was derselbe Verfasser wohl kaum gethan hätte. Außerdem finden sich hier auch Verschiedenheiten. So heißt es in der Einleitung, daß die Höfe von London und Berlin den 16. Januar eine Konvention schlossen, während im Anfang des Tagebuches 1756 von der am 14. Januar zu Westminster geschlossenen Neutralitäts-Konvention gesprochen wird.

Im Aktenstück Kr. Arch. Gen.-St. XXVII, 119 befindet sich auf S. 49 ein von Scheelens Hand geschriebenes Inhaltsverzeichniß einiger Handschriften.

Hier steht als
erste Nummer: „Prolog oder Einleitung zum Kriege und der ersten Campagne von Major v. Thilow."
Es folgt als
zweite Nummer: „Die Vorbereitung zum Kriege so in dem Preußischen Staate gemacht worden in folio von mir."
Ferner:
ein Tagebuch des Regiments Jeetze, seit 20. Juli 1756 Manteuffel;
dritte Nummer: „Dieses Journal noch einmal in quarto und von Tag zu Tag von mir."

Die Nummern zwei und drei sind in den Scheelenschen Akten vorhanden, der „Prolog" jedoch fehlt.

Auch in dem großen gebundenen Inhaltsverzeichniß über alle Scheelenschen Papiere findet sich die Thilowsche Einleitung erwähnt. Dort steht nämlich bei dem Jahre 1756 als Nummer 6: „Großes Journal der Königlichen Armee in Sachsen und Böhmen von mir nebst Einleitung zu der Campagne 1756 von Major Thilow." Aus einer hinzugefügten Bemerkung geht hervor, daß Journal und Einleitung getrennt waren. Weder dieses Journal noch die gesonderte Einleitung sind jetzt noch vorhanden.

Thilow war während des Feldzuges Lieutenant und Adjutant des Generals Grafen v. Wied; auch er hat, wie sich aus den Akten des Kriegsarchivs ergiebt, eifrig Material zur Geschichte des Feldzuges gesammelt.

Die Bellona enthält in ihrer weiteren Folge noch Darstellungen der Feldzüge von 1758 und 1759, die bezeichnet sind als Journale von einem Königlich Preußischen Offizier und die einen wesentlich anderen Charakter als die Tagebücher 1756 und 1757 zeigen. Sie sind weit ausführlicher und erzählen die Ereignisse auf allen Kriegsschauplätzen und nicht nur bei einer Armee.

Das Journal von 1759 läßt sich in Scheelens Besitz nachweisen und findet sich ebenso in der Süßenbachschen Sammlung;*) von beiden Sammlern wird es als von Thilow stammend bezeichnet. Es heißt auch darin: „da ich nun bey der Armee Sr. Königl. Hoheit [Prinz Heinrich] mit gewesen bin . . ." Bei der Armee-Abtheilung des Prinzen Heinrich befand sich aber damals der General Graf v. Wied, dessen Adjutant Thilow war. Das Journal von 1758 war, wie Koser nachgewiesen hat,**) in Französischem Text im Besitz de Catts, des Vorlesers des Königs, und hat diesem als Hülfsmittel bei der Verarbeitung seiner Tagebuchsnotizen in Memoiren gedient. Es geht aus dem Journal hervor, daß der Verfasser bei dem Korps des Markgrafen Karl geblieben ist, als der König gegen die Russen abmarschirte.***) Thatsächlich

*) Der Abdruck der beiden Journale in der Bellona ist zuweilen gekürzt und verändert.

**) Einleitung zur Veröffentlichung der Memoiren de Catts. Vgl. Kr. Arch. Gen. St. XXVII, 333; auch dieser Französische Text hat zuweilen Abweichungen von dem Bellona-Abdruck.

***) Ebenda.

blieb General Graf v. Wied (also auch sein Adjutant) damals bei dem Korps des Markgrafen Karl zurück. Da nun die Einleitung in der Bellona nicht zu dem Tagebuch 1756 und 1757 paßt, da dieses Tagebuch einen anderen Charakter hat wie die Journale 1758 und 1759, da das Journal 1759 nachweislich von Thilow stammt, da Thilow auch eine Einleitung zu dem Kriege geschrieben hat, die sich auch in Verbindung mit anderen Darstellungen, wie der des Bellona-Tagebuchs findet, und da Thilow wie der Verfasser des Journals 1758 auch bei dem Korps des Markgrafen Karl zurück blieb, als der König gegen die Russen abmarschirte, so erscheint es wahrscheinlich, daß die Einleitung und die Journale 1758 und 1759 von Thilow stammen, während das Bellona-Tagebuch für 1756 und 1757 und damit auch das Bruchstück Nr. 3163 III. Band 1756 Nr. III und die „Fortsetzung" Nr. 3164 II. Band 1757 Nr. III einen anderen Verfasser haben.

Wenn man das Bellona-Tagebuch durchliest, so fällt sofort die Aehnlichkeit mit dem Gaudi-Journal auf. Jenes ist weit kürzer gehalten, es beschränkt sich auf eine kurze Darstellung der Hauptthatsachen mit Vermeidung aller Details, es fehlen die anekdotenhaften Züge, mit denen das Gaudi-Journal durchsetzt ist, und ebenso die zahlreichen Kritiken. Allein die gleiche Anordnung der Erzählung und die theilweise wörtliche Uebereinstimmung einzelner Sätze und Redewendungen lassen keinen Zweifel, daß eine innere Gemeinschaft zwischen dem Gaudi-Journal und dem Bellona-Tagebuch besteht. Zum Vergleich ist dies Tagebuch für 1756 zum großen Theil neben das Gaudi-Journal gesetzt worden; Proben davon siehe Anlage 1 S. 358 bis 363, Spalte 1 und 3 und Anlage 2 S. 364 bis 369, Spalte 2 und 6, und ebenso Theile des Tagebuchs für 1757 neben das Gaudi-Journal 1757; Proben siehe Anlage 3 S. 370 bis 375, Spalte 1 und 3, Anlage 4 S. 376 bis 381, Spalte 1 und 4 und Anlage 5 S. 382 bis 384, Spalte 1 und 3. Ein Blick auf diese Zusammenstellung zeigt das Richtige der Behauptung. Entweder ist das Bellona-Tagebuch eine erste kurze Niederschrift, aus der sich dann das Journal allmählich entwickelt hat, oder es ist ein Auszug aus dem Journal; das Erste ist wahrscheinlicher, da das Journal öfters richtigere Angaben enthält als das Tagebuch. Lediglich als ein gleichzeitig geführtes Tagebuch kann es nicht angesehen werden, viele Einzeichnungen sind nicht mit den Ereignissen gleichzeitig sondern erst später gemacht; so heißt es bei der Erwähnung der Oesterreichischen Verluste bei Kolin „wie man in der Folge erfuhr", bei der Erzählung der Schlacht bei Lobositz ist die offizielle Relation benutzt. Es ist nicht ausgeschlossen, daß das Bellona-Tagebuch in seiner jetzigen Form eine erste Ueberarbeitung gleichzeitig gemachter Notizen ist.

Die Abschrift des Bellona-Tagebuches 1757 in der Süßenbachschen Sammlung, also „die Fortsetzung", beginnt erst mit dem 7. Juni. Für den Beginn des Feldzuges tritt ergänzend das unter c) Nr. 3164, II. Band 1757 Nr. II genannte: „Tage Buch vom Feld-Zug 1757 von Martio bis d. 17. Junii" ein, das eine ausführlicher gehaltene Darstellung giebt, aber

Nr. 3164 II. Bd. 1757 Nr. II.

mitten im Text abbricht. Auch dieses „Tagebuch" hat große Aehnlichkeit mit dem Bellona-Tagebuch und dem Gaudi-Journal. Das Verhältniß dieser drei zueinander läßt sich so ausdrücken: Bellona-Tagebuch: erste Niederschrift. — „Tage Buch vom Feld-Zug 1757 von Martio bis d. 17. Junii": erweiterte Ausführung. — Gaudi-Journal: abschließende durch viele Zusätze vermehrte Endredaktion. In der Anlage 3*) sind Theile der drei Journale nebeneinander gestellt und in Anlage 7 S. 386 Theile der beiden ersten Tagebücher Spalte 1 und 3; auch hier ist die Nebeneinanderstellung der beste Beweis.

Nun finden sich unter den Akten des Kriegsarchivs zwei aus dem Besitz Scheelens stammende Handschriften, von denen die eine**) eine Relation des Feldzuges 1757 bis zum 8. Mai enthält. Die andere auf demselben Papier und mit derselben Handschrift geschrieben***) setzt die Erzählung mitten im Satz da fort, wo die erste sie beendet; sie haben also offenbar zusammengehört; das zweite trägt von Scheelens Hand den Vermerk: „Bloquade von Prag. Bevernsche Armee. 1757. Major Gaudi." Diese Darstellung entspricht völlig dem „Tage Buch vom Feld-Zug 1757 von Martio bis d. 17. Junii", endet jedoch am 9. Juni ebenfalls mitten im Satz. In der Nebeneinanderstellung in Anlage 3 sind die Abweichungen des Scheelenschen Textes in Klammern den entsprechenden Stellen genannten „Tagebuchs" hinzugefügt worden. Trotz dieser Abweichungen liegt offenbar derselbe Text vor.

Durch die Aehnlichkeit des Bellona-Tagebuches, des „Tage Buchs vom Feld-Zug 1757 von Martio bis d. 17. Junii" und des Scheelenschen Bruchstücks untereinander und mit dem Gaudi-Journal, durch den Nachweis bei Scheelen, daß die in seinem Besitz befindliche Abschrift des Bellona-Tagebuchs für 1757 und das Bruchstück „Bloquade von Prag. Bevernsche Armee", von Gaudi herstammen, ist es schon sehr wahrscheinlich gemacht, daß alle diese Aufzeichnungen von Gaudi herrühren.

Noch ein Beweis tritt hinzu: Im Geh. Staatsarchiv findet sich unter dem Nachlaß des Prinzen Heinrich von Preußen die Korrespondenz des Prinzen mit Gaudi.†) Gaudi hat dem Prinzen in den verschiedenen Kriegsjahren Berichte geschickt von den Ereignissen, an denen er selbst aber nicht der Prinz theilnahm, und zwar auf den Wunsch des Prinzen, wie aus einem Brief vom 11. Dezember 1760 hervorgeht. Diese Berichte sind bald in Briefform, bald als Relationen erstattet, theilweise datirt, theilweise undatirt. Darunter findet sich eine undatirte Französisch geschriebene Relation, die vom 13. Juni bis zum 21. Juni 1757 geht, also von dem Tage, an dem der König aus dem Lager vor Prag zum Herzog von Bevern aufbrach bis einschließlich drei Tage nach der Schlacht von Kolin. Der Prinz blieb bei der Belagerungs-

*) Anlage S. 370 bis 375.
**) Kr. Arch. Gen. St. XXVII, 45.
***) Ebenda 247.
†) Geh. St. Arch. Rep. 92 B. III, 21.

armee vor Prag, während Gaudi den König begleitete. Diese Relation hat große Aehnlichkeit mit dem „Tage Buch vom Feld-Zuge 1757 von Martio bis d. 17. Junii" und dem Scheelenschen Bruchstück „Bloquade pp". Die in der Anlage gegebenen Proben beweisen dies.*) Die Relation ist nicht so ausführlich wie das „Tagebuch pp." und „Bloquade pp.", sie bildet aber den Kern der Erzählung.

Das „Tagebuch" bricht mit dem 17. Juni ab, die „Bloquade pp." mit dem 9. Juni, so daß die Schilderungen der Schlacht nicht mehr miteinander verglichen werden können. Es findet sich aber in XXVII, 247 eine Relation der Schlacht, die ebenfalls aus Scheelens Besitz herrührt und sich als von Gaudi stammend nachweisen läßt. Sie ist von derselben Hand geschrieben, die die ersten Seiten des Scheelenschen Bruchstücks: „Bloquade von Prag, Bevernsche Armee 1757" geschrieben hat. (Der Rest ist von einer Schreiberhand geschrieben.) Diese Darstellung ist offenbar die Fortsetzung des Bruchstücks. Sie hat denselben Charakter und verhält sich ebenso zu dem Bellona-Tagebuch und zum Gaudi-Journal wie jenes. Anscheinend ist es dieselbe Handschrift aus dem Kriegsarchiv des Generalstabes, die Duncker in seiner Abhandlung über die Schlacht von Kolin als eine Hauptquelle Gaudis erwähnt. Richtiger ist es, sie als eine frühere Bearbeitung der Schlachtschilderung von Gaudi selbst zu bezeichnen. In der Anlage 4, S. 376 bis 381, sind Proben der vier Darstellungen nebeneinander gestellt: 1. Relation an den Prinzen Heinrich. — 2. Bellona-Tagebuch. — 3. Bruchstück aus Scheelens Nachlaß. — 4. Gaudi-Journal. — Ebenso findet sich in dem Nachlaß Scheelens eine Erzählung des Zuges des Königs gegen die Franzosen und die Reichsarmee und der Schlacht von Roßbach, die sich durch das Inhaltsverzeichniß als von Gaudi herrührend bestimmen läßt. (Sie ist in der Litteratur über die Schlacht schon benutzt worden.) Auch hier ist das Verhältniß zum Bellona-Tagebuch und Gaudi-Journal dasselbe.**) Für eine kritische Untersuchung über die Entstehung des Gaudi-Journals bieten der Schriftwechsel mit dem Prinzen Heinrich und der Nachlaß Scheelens noch reiches Material. Für die hier vorliegende Aufgabe der Feststellung, woher die Handschriften der Süßenbachschen Sammlung stammen, genügen diese Darlegungen. Sie bringen den Nachweis, daß das Bellona-Tagebuch 1757 und das „Tage Buch vom Feld-Zug 1757 von Martio bis d. 17. Junii" nicht von Süßenbach verfaßt sind, und machen es sehr wahrscheinlich, wenn nicht sicher, daß sie von Gaudi stammen.

Da nun das Bellona-Tagebuch 1756 denselben Charakter wie das von 1757 und da es ebenfalls große Aehnlichkeit mit dem Gaudi-Journal hat — ja noch größere, so ist es schon von vornherein wahrscheinlich, daß es ebenfalls von Gaudi stammt. Der Nachlaß Scheelens läßt die Untersuchung hier

Nr. 3163 II. Bd. 1756 Nr. III.

*) Siehe Anlage 7, S. 386 bis 389.
**) Siehe Anlage 5, S. 382 bis 385.

im Stich; es findet sich aber im Nachlaß des Herzogs Ferdinand von Braunschweig eine Darstellung dieses Feldzugs („Relation der Kampagne 1756", auch ein Bruchstück)*), die ein ähnliches Bindeglied zwischen dem Bellona-Tagebuch und dem Gaudi-Journal 1756 bildet wie das „Tagebuch pp." und das Scheelensche Bruchstück Anfang 1757, und wie die Relationen von Kolin und Roßbach aus Scheelens Besitz es für das Tagebuch und das Journal 1757 sind. Und auch hier läßt sich als sehr wahrscheinlich nachweisen, daß dieses Bruchstück auf Gaudi als Verfasser zurückgeht.

Diese Handschrift aus dem Nachlaß des Herzogs enthält die Erzählung von dem Einmarsch in Sachsen, der Ereignisse in Sachsen und Böhmen bei der Armee des Feldmarschalls Keith und bricht mit dem 29. Oktober mitten im Satz ab. Sie ist von Schreibershand geschrieben und enthält einige sorgfältig gezeichnete Pläne; eine ganze Anzahl weiterer Pläne, auf die am Rande des Textes hingewiesen wird, fehlen. Diese Erzählung hat große Aehnlichkeit mit dem Bellona-Tagebuch und dem Gaudi-Journal 1756. Der größte Theil dieser Darstellung des Bellona-Tagebuchs und des Gaudi-Journals ist nebeneinander gestellt worden. Proben in Anlage 1, S. 358 bis 363 und Anlage 2, S. 364 bis 369, Spalte 2, 3 und 6. Auch hier ist Uebereinstimmung der Beweis für die Behauptung. Das Verhältniß der drei Darstellungen zueinander ist wiederum 1. Bellona-Tagebuch: erste Niederschrift. — 2. Nachlaß Herzog von Braunschweig: erweiterte Ausführung. — 3. Gaudi-Journal: abschließende, durch viele Zusätze vermehrte Endredaktion.

In dem Manuskript aus dem Nachlasse des Herzogs findet sich einmal von des Herzogs Hand die Bemerkung: „Ich habe mich geirret." Das spräche dafür, daß der Herzog selbst der Verfasser ist. Es giebt aber eine Anzahl Gründe, die dagegen sprechen. Zunächst ist dieser angebliche Irrthum des Herzogs gar kein Irrthum. Es ist beim Einmarsch in Sachsen die Rede von der zweiten Kolonne der vom Könige selbst geführten Armee, hierbei werden die Regimenter dieser Kolonne aufgeführt und darunter „1. Bat. Bandemer", dann heißt es, daß diese Kolonne am 28. August aufbrach und zwar wieder in zwei Kolonnen getheilt. Die erste führte Winterfeldt, es werden die zu ihr gehörigen Truppen aufgeführt und darunter das Bataillon Bandemer genannt. Der Herzog hat nun beide Male Bandemer unterstrichen und an den Rand gesetzt: „NB. Bandemer ist zweimal angesetzet. Ich habe mich geirret", in Wahrheit ist es nur einmal angesetzt, denn es ist selbstverständlich, daß es sowohl bei der Aufzählung der Regimenter der ganzen Kolonne vorkommen muß, als auch bei der der Regimenter der Unterkolonne, zu der es gehört. Weiter werden bei der Erzählung von dem Einrücken des Herzogs in Böhmen einige Fehler begangen, die der Herzog eigenhändig korrigirt hat. Nun hat der Herzog eine Relation des Feldzuges in

*) Kr. Arch. Gen. St. XXXIV, 47.

Böhmen von seinem Einrücken bis zur Schlacht von Lobositz einschließlich niedergeschrieben, die nach der ganzen Art der Schilderung und der Masse des angeführten unwesentlichen Details sehr bald nach den Ereignissen entstanden sein muß. Diese theilweise doppelt geschriebene Darstellung — einmal von Westfalens und das andere Mal von des Herzogs eigener Hand — findet sich auseinander gerissen aber offenbar zusammen gehörend im Nachlasse des Herzogs Ferdinand von Braunschweig*) und in ihr kommen die Irrthümer der anderen Erzählung nicht vor. Wenn der Herzog diese wirklich selbst verfaßt hätte, so wäre nicht zu verstehen, warum er erst die Irrthümer beging und sie dann korrigirte, während er sie doch in jener sicher von ihm stammenden Relation vermied. Noch dazu hat sich das, was er erzählt, unter seinem Kommando zugetragen, und bei der Sorgfalt, mit der er Alles sammelte, was sich auf die Ereignisse der Armee-Abtheilung bezog, bei der er sich befand (das beweist sein Nachlaß), sind solche Irrthümer in den Thatsachen geradezu ausgeschlossen. Schließlich ist die Schlacht von Lobositz nicht so geschildert, wie es ein Augenzeuge thun würde. Die ausführliche Schilderung des Herzogs ist eine durchaus andere. Es wäre begreiflich, daß er intimere Details aus dem Hergang der Schlacht nicht in einen Bericht aufnehmen wollte, der vielleicht für einen größeren Leserkreis bestimmt war, als es die ausführlichen Aufzeichnungen waren (z. B. den Umstand, daß der König die Schlacht für verloren gehalten und dem Feldmarschall Keith das Kommando übergeben wollte); warum aber sollte er einen Hergang wie die Kavallerieattacken so ganz anders und gegen besseres Wissen geradezu falsch darstellen? Die Erzählung der Schlacht sowohl in dem Bellona-Tagebuch als in dem Bruchstück aus dem Nachlaß des Herzogs beruht ganz wesentlich auf der Darstellung, wie sie sich in der offiziellen Relation des ganzen Feldzuges findet.**) Proben davon finden sich in der Nebeneinanderstellung in der Anlage 2. Das Bruchstück kann auch nicht von Westfalen stammen, die Geschichte des Feldzuges, die von ihm verfaßt ist und die sein Enkel veröffentlichte, hat nicht die geringste Aehnlichkeit damit; außerdem hatte er die ausführliche Relation des Herzogs ja selbst geschrieben, war also vollständig unterrichtet.

Man kann also annehmen, daß diese Darstellung weder vom Herzog noch von Westfalen herrührt. Sie wird dem Herzog von anderer Seite zugegangen sein, und als er sie in späteren Jahren wieder durchlas, hat er angenommen, daß sie seinerzeit auf seine Veranlassung niedergeschrieben worden ist. Daraus erklärt sich das „Ich habe mich geirret".

Nun findet sich in dem Nachlaß des Herzogs ein Brief Gaudis an ihn vom 25. Februar 1757, worin er den Herzog bittet, ihm Einiges aus seinem

---

*) Kr. Arch. Gen. St. XXXIV, 30 u. 48.

**) Danziger Beyträge, I. Bd. S. 550 ff. Vgl. Polit. Korresp. XIV, Nr. 8378.

gesammelten Material über den verflossenen Feldzug mitzutheilen, „pour continuer la relation, que j'ai commencé et dont j'ai eu l'honneur de mettre hier à ses pieds l'échantillon".*) Wie aus einem anderen Briefe vom 26. Februar 1757 hervorgeht, hat ihm der Herzog Material über seine Märsche und Lager geschickt, Gaudi will es ihm in ein paar Tagen wieder zustellen, „ne doutant pas de composer un edifice complet, après qu'Elle a daigné me fournir de si bons materiaux". Weiter bittet er den Herzog, ihm für einige Tage „le detail de la Marche du Corps du Roi" zurückzugeben, er wolle daran noch Einiges verbessern und hinzufügen.**) Am 19. März 1757 sendet Gaudi ihm die „cinque premiers cahier de la relation de la campagne, telle que j'ose la laisser a present, n'y sachant ajouter plus rien".***) Auch in späteren Briefen findet sich die Uebersendung von Theilen der Relation erwähnt. Daraus geht also hervor, daß Gaudi während der Winterquartiere 1756 und 1757 eine Relation des Feldzuges 1756 verfaßt hat und ferner, daß er diese Relation bruchstückweise, so wie sie fertig wurde, dem Herzog übersandte. Einmal bittet er, ihm die Darstellung von dem Einmarsche des Königs in Sachsen noch einmal wieder zu schicken; es findet sich auch thatsächlich in dem Nachlaß des Herzogs eine einzelne Darstellung dieses Einmarsches, die der in dem Bruchstück und dem Gaudi-Journal entspricht.†)

Da also der Herzog von Gaudi bruchstückweise eine Relation des Feldzuges 1756 erhalten hat, und da das Bruchstück des Feldzuges im Nachlaß des Herzogs††) dem Gaudi-Journal sehr ähnlich ist, so kann man schließen, daß dieses Bruchstück von Gaudi stammt. Es finden sich auch viele Verschiedenheiten zwischen den beiden Handschriften, so z. B. bei der Erzählung von dem mißglückten Durchbruchsversuch der Sachsen; aber das Journal ist ja auch eine verbesserte und erweiterte Ausführung jener Bearbeitung aus dem Winter 1756 und 1757. Die Aehnlichkeit ist aber doch so auffallend, daß kein Zweifel über die innere Verwandtschaft dieser Erzählungen herrschen kann.

Die Feststellung, daß dieses Bruchstück von Gaudi stammt, ist auch deshalb von Werth, weil es, wie die weitere Untersuchung ergeben wird, auch noch zwei anderen Geschichten des Feldzuges 1756 theilweise zu Grunde liegt. Das ganze Tagebuch über den Feldzug 1756 und 1757, das dem Bellona-Tagebuch entspricht, stammt also nicht von Süßenbach sondern sehr wahrscheinlich von Gaudi.

Ein anderes Manuskript über den Feldzug 1756 in Sachsen und Böhmen, ausschließlich der Ereignisse bei der Schwerinschen Armee, in der Süßenbachschen

*) Kr. Arch. Gen. St. XXXIV, 74.
**) Ebenda 74.
***) Ebenda 74.
†) Ebenda 45.
††) Ebenda 47.

Sammlung ist lfd. Nr. 2, Nr. 3163 II. Band 1756, Nr. II „Zuverläßige Nachrichten von dem Feld-Zuge derer Königl. Preuß. armeen. Nebst beygefügten accuraten Plans vom Jahre 1756". Nr. 3163 II. Bd. 1756 Nr. II.

Sie besteht aus drei Theilen:

I. Theil. Der March der Preußischen armee in 3 verschieden Corps durch das Chur-Fürstenthum Sachsen bis vor das Säcksische Lager bey Pirna. vom 28. August bis d. 10. September 1756.

II. Theil. Continuation der Campagne vom 10. September biß d. 29. October, an welchem Tage die armee in die Cantonierungs Quartiere rückte.

Sectio I. Die Campagne in Sachsen.

Sectio II. Die Campagne in Böhmen vom 13t September biß d. 29t Oktober 1756.

III. Theil. Von denen Cantonierungs und Winter-Quartieren der Preußischen armee in Sachsen, was so woll in dieser Zeit remarquables in Ansehung des Feindes vorgefallen, als auch was vor Anstallten zur Sicherheit der armee, und deren operationes aufs künftige Jahr getroffen worden.

Sectio I. Von denen Cantonierungs-Quartieren, so sich vom 29. October anfanngen und biß d. 15. Nov. dauren.

Einzelne Abschnitte dieser Darstellung finden sich nochmals (zum Theil von Süßenbach selbst geschrieben) in einem anderen Bande der Süßenbachschen Sammlung, nämlich in Nr. 3163 III. Band die Nr. IV, Nr. V und Nr. VI. Nr. 3163 III. Bd. 1756 Nr. IV, V, VI.

Der Text selbst findet sich im Kriegsarchiv des Großen Generalstabes in mehreren Exemplaren; eines davon trägt die Bezeichnung „aus dem Nachlaß Hohenlohe".*) Bereits Aster in seiner „Beleuchtung der Kriegswirren zwischen Preußen und Sachsen vom Ende August bis Ende Oktober 1756. Dresden 1848" hat dies Tagebuch benutzt; er sagt davon S. 118 und 119 Anmerkung: „Es ist dieses Tagebuch im General-Stabsbureau zu Berlin vorhanden und betitelt: Tagebuch des Feldzugs 1756 in Sachsen und Böhmen und rührt wahrscheinlich vom damaligen Preuß. General Tauenzien her, weil genannter Fürst in dem Tauenzienschen Regiment 1768 eintrat, später dasselbe als Chef. erhielt, auch überdies mit dem genannten General verwandt war." Damit ist aber nichts bewiesen.

Wieder ist es das Scheelensche Inhaltsverzeichniß, das zur Ermittelung des Verfassers führt. Eine der Abschriften des ersten Theils der „Nachrichten" im Kriegsarchiv des Großen Generalstabes (XXVII, 119) trägt die Ueberschrift: „Relation von der Campagne der Kgl. Preußischen Armee in Sachsen und Böhmen im Jahre 1756"; von Scheelens Hand ist hinzugefügt: „Nr. 1 das zweite Mal, vom 28. August bis 10. September." Die Abschrift hat

*) Kr. Arch. Gen. St. XXVII, 120.

einige Korrekturen von Scheelens Hand; sie stimmt manchmal nicht ganz wörtlich mit dem Süßenbachschen Exemplar überein, es ist aber ohne Frage derselbe Text. Nun findet sich in dem Scheelenschen Inhaltsverzeichniß bei dem Jahre 1756 als Nr. 1 aufgeführt: „Journal der Armee des Königs in Sachsen, der Einmarsch und die erste Ordre de Bataille. Dito noch zwei Mahl ins Reine abgeschrieben. Vom 28. August bis 10. September. — von mir." Es ist kein Grund vorhanden Scheelens Angabe „von mir" zu bezweifeln. Einmal hat Scheelen oft genug Andere als die Quellen in seinem Verzeichniß aufgeführt, so auch für spätere Feldzüge mehrmals Süßenbach selbst, dann aber finden sich auch die Vorarbeiten und das „Brouillon"*) von Scheelens eigener Hand in den Akten, ebenso ein großer Theil des „primären Materials", auf dem sich die Erzählung aufbaut. In dem Verzeichniß findet sich weiter als Nr. 2: „Bloquade des Sächsischen Lagers, dreimal ins Reine geschrieben vom 10. September bis 28. October. — von mir." In dem Scheelenschen Nachlaß findet sich,**) hinter den vorigen ersten Theil geheftet, eine Handschrift mit dem Titel: „Zweiter Theil Continuation der Campagne vom 10. Septr. biß den 29. Octobr., an welchem Tage die Armée in die Cantonirungs-Quartiere rückte." Oben steht von Scheelens Hand: „Nr. 2 das dritte Mahl", es ist also das in dem Verzeichniß aufgeführte Aktenstück und stimmt bis auf unbedeutende Abweichungen mit dem Text in Nr. 3163 II. Band 1756 Nr. II, 2. Theil Sectio I überein.

Sectio II, die Campagne in Böhmen vom 13. September bis 29. Oktober, ist ebenfalls von Scheelen bearbeitet worden. In seinem Verzeichniß findet sich als Nr. 3: „von der Armee des Königs in Böhmen", und dahinter eine Anzahl einzelnen Materials vom 13. September bis 28. Oktober: „Von mir und von Major Gaudi". Keine der Darstellungen dieses Abschnittes im Kriegsarchiv trägt aber eine Bezeichnung, durch die es möglich ist, sie als aus Scheelens Nachlaß stammend festzustellen. Da aber der vorhergehende und gleich nachfolgende Theil des Darmstädter Exemplars von Scheelen herstammen, und da er auch diesen Theil des Feldzuges unter demselben Titel beschrieben hat, so ist es wahrscheinlich, daß er auch der Verfasser dieser fraglichen Darstellungen ist.

Auch zu dem dritten Theil: die Kantonierungs- und Winterquartiere u. s. w. Sectio I, „von denen Kantonierungsquartieren so sich vom 29. October anfangen und biß den 15. November dauern", ist das vielfach durchgearbeitete eigenhändige „Brouillon" Scheelens im Kriegsarchiv des Großen Generalstabes (XXVII, 119, S. 229) erhalten; dieses Brouillon bietet auch einen Beweis dafür, daß die Darstellung des Feldzuges in Böhmen ebenfalls von Scheelen herstammt. Auf der ersten Seite dieses Brouillons steht nämlich vor der Ueberschrift des dritten Theils ein etwa 20 Zeilen langer Absatz über

*) Kr. Arch. Gen. St. XXVII, 119.
**) Ebenda.

Erkundung der Wege von Sachsen nach Böhmen durch den Oberstlieutenant v. Oelsnitz. Dieser selbe Absatz bildet aber im zweiten Theil, Sectio II „die Campagne in Böhmen vom 13. September biß d. 29. October 1756" den Schluß. Das erste Blatt des Brouillons des dritten Theils war also zugleich das letzte Blatt des Brouillons des zweiten Theils, beide stammen also von Scheelen her (vergl. Anlage 8, S. 389). Die Uebereinstimmung ist nicht ganz wörtlich, es kann aber kein Zweifel sein, daß es derselbe Text ist.

Bei Scheelen findet sich auch noch das Konzept zu einem zweiten Theil, der die Winterquartiere bis zum Ende 1756 behandelt, und ebenso zu einem dritten, der bis zum Frühjahr 1757 geht; beide fehlen in der Darmstädter Sammlung.

Also auch dieser II. Band der Süßenbachschen Handschriften für 1756 (Nr. 3163 II. Band 1756 Nr. II) und damit auch die in Nr. 3163 III. Band 1756 Nr. IV, V und VI befindlichen Abschriften einzelner Abschnitte der „Nachrichten" sind nicht als Originalwerke Süßenbachs anzusehen. Sie gehen vielmehr vollständig auf Scheelen zurück.

Scheelen hat mit solchem Eifer gesammelt und die eben besprochenen Vorarbeiten zu diesem Journal sind so vielfach durchkorrigirt, daß es einen hervorragenden Quellenwerth hat. Ueberall ist er nicht Augenzeuge gewesen, die Ereignisse in Böhmen hat er nicht miterlebt, da das I. Bataillon Garde beim Abgang des Königs nach Böhmen in Sachsen verblieb. Gerade für diesen Theil des Journals hat Scheelen als einen seiner Gewährsmänner Gaudi angeführt. In der That sind auch die Anklänge an Gaudi in dem ganzen Journal, nicht nur in dem Theil, der die Ereignisse in Böhmen behandelt, zahlreich und unverkennbar, wenn auch Scheelen viel ausführlicher ist als Gaudi. Es ist aber offenbar nicht das Gaudi-Journal in seiner endgültigen Abfassung, das er benutzt hat, sondern jene oben besprochene frühere Bearbeitung, die als Bruchstück im Nachlaß des Herzogs von Braunschweig vorliegt. Am deutlichsten wird dies bei der Schilderung der Schlacht von Lobositz. Scheelen hat sich aber hier nicht mit einfachem Abschreiben Gaudis begnügt, sondern er hat sich „Primäres Material" über die Schlacht zu verschaffen gewußt; so lassen sich in seinem Besitz nachweisen: der Brief des Königs an Schwerin vom 2. Oktober, der Bericht Beverns an Schwerin und Theile eines Tagebuches des Regiments v. Jeetze (seit 20. Juli 1756 v. Manteuffel), „Die Disposition des Generals Braun" und Verlustlisten der beiden Armeen.

Nr. 3163 I. Bd. 1756 Nr. I.

Die letzte noch übrige Handschrift der Süßenbachschen Sammlung zur Geschichte des Feldzuges 1756 Nr. 3163 I. Band 1756 Nr. I, ohne Titelblatt, nur auf dem Rücken des Einbandes mit dem Titel „Journal de la Campagne 1756—1757" versehen, trägt völlig den Charakter einer lange nach den Ereignissen zusammengestellten Erzählung. Der Verfasser sagt: „Die Erwägung derer Schwierigkeiten welche der Geschicht-Schreiber dereinsten finden wird, die wichtigsten Vorfälle dieser Epoque zu sammeln, und das in so

vielen Relationes untereinander gemengte Wahre und Falsche voneinander zu unterscheiden" hätten ihn bewogen einen Theil der Geschichte des Krieges zu schreiben. Er will nur das schildern, was er selbst erlebt, also nur die Vorfälle auf Preußischer Seite, und auch da nur insoweit, als er sie „selbst mit angesehen" oder als ihm darüber „durch erfahrene sollide und des Krieges kundige Officiers Erläuterungen gemacht worden", das Andere will er nur des Zusammenhanges wegen kurz erwähnen. Er schreibt als Soldat und nicht als Staatsmann, deshalb läßt er sich auf keine politischen Untersuchungen ein, sondern giebt nur das zum Verständniß Nöthige nach den „unter Authorité derer kriegführenden Mächte herausgekommene Declarationes, Memoires und Beantwortungen". In der That ist auch die ziemlich ausführliche politische Einleitung ganz nach den Staatsschriften, wie sie in den Danziger Beiträgen gesammelt vorliegen, gearbeitet, vor Allem nach dem „Memoire raisonné". An diese politische Einleitung schließt sich die ausführliche Berechnung der Streitkräfte der einzelnen Staaten an, wobei für die Oesterreichische Armee ein 1759 herausgekommenes Verzeichniß „Etrenne mignones pour l'armée 1759" als Quelle erwähnt wird. Früher kann diese Darstellung also nicht geschrieben sein. Bei der Schilderung des Einmarsches der Armee des Königs in Sachsen wird der Marsch der drei Kolonnen tageweise nebeneinander erzählt, nicht jede Kolonne eine nach der anderen für sich verfolgt. Daran schließt sich die Einschließung der Sachsen und die Entsendung des Herzogs von Braunschweig nach Böhmen an. Ueber die Verhandlungen mit dem Sächsischen Hofe während dieser Zeit wird ausführlich berichtet. Im weiteren Verlauf springt die Darstellung der Ereignisse zwischen Sachsen und Böhmen hin und her bis zum Abgang des Königs nach Böhmen; dann werden die Vorgänge auf dem Böhmischen Kriegsschauplatz erzählt bis zum 14. Oktober, wo der König nach Sachsen zurückkehrt. Die Ereignisse dort vom Abgang des Königs bis zu seiner Rückkehr werden nun nachgetragen und dann bis zur Kapitulation der Sachsen weitergeführt. Damit schließt die Erzählung.

Für die militärischen Vorgänge ist zweifellos die oben besprochene Scheelensche Darstellung stark benutzt worden. Sie ist nicht wörtlich übernommen, aber die thatsächlichen Angaben, die Scheelen in seinem Journal macht, haben das Material zu der Darstellung gegeben. Die Handschrift enthält keine Angabe, die sich nicht bei Scheelen und zwar genau so findet, wohl aber sind eine ganze Anzahl Einzelheiten ausgelassen. Am auffallendsten ist die direkte Benutzung Scheelens bei der Schilderung der Schlacht von Lobositz. Die klarere Darstellung ist die Scheelensche, die andere ist in die Länge gezogen und mit zahlreichen kritischen Bemerkungen durchsetzt. Ein Beispiel zeigt, wie die verschiedenen Ueberarbeiter die ursprüngliche Darstellung aus dem Bruchstück im Nachlaß des Herzogs von Braunschweig, die ja auch Scheelen verwendet hat, benutzt und erweitert haben: In diesem Bruchstück heißt es, daß am Abend des 30. September die Trouée zwischen

Loboſch- und Radoſitz Berg mit ſechs Bataillonen beſetzt wurde. Wer den Befehl über ſie hatte, wird nicht geſagt. Scheelen ſetzt hinzu, daß ihn Schmettau hatte, wie es richtig iſt; auch die Süßenbachſche Handſchrift übernimmt dies. Später ſagt Scheelen, daß der Herzog von Braunſchweig noch am Abend das Kommando über dieſe ſechs Bataillone übernommen habe; er hat dies wahrſcheinlich gefolgert aus der Stelle des Bruchſtücks, wo es am 1. Oktober heißt, daß als der Aufmarſch der Armee begann, der Herzog von Braunſchweig mit den ſechs Bataillonen „die des Abends die Trouée nach Lowositz zu occupiret hatten, ſolche noch beſetzet hielt"; das iſt auch richtig, dazwiſchen aber liegt ein Vorgang, den Beide nicht haben. Nach des Herzogs eigenen Aufzeichnungen erhielt der König, als er zum Rekognoszíren ausritt, die Nachricht von dem Anmarſch der Oeſterreicher; er ritt darauf zurück, um die Anordnungen zum Aufmarſch der Armee zu treffen und befahl dem Herzog von Braunſchweig, das Kommando über die ſechs Bataillone und ſo gewiſſermaßen die Deckung des Aufmarſches der Armee zu übernehmen. Der Herzog ließ nun am Fuß des Loboſchs ein halbes Bataillon Stellung nehmen, um die dort poſtirten Kroaten abzuhalten, den Aufmarſch des linken Flügels der Armee zu beläſtigen. Dieſes hat Scheelen ganz richtig in ſeine Darſtellung aufgenommen, während das Bruchſtück es nicht hat. Die Thatſache hat auch die Handſchrift übernommen; da ſie aber vorher ſchon geſagt hat, daß der Herzog von Bevern den Befehl über den linken Flügel übernommen hatte, ſo läßt ſie auch ihn dieſe Anordnung treffen. Thatſächlich iſt es der Herzog von Braunſchweig geweſen; dies geht aus den Aufzeichnungen des Herzogs und Weſtfalens hervor; wäre es Bevern geweſen, ſo hätte er es wohl in ſeinem Bericht an Schwerin erwähnt. Bei den Kavallerieattacken hat die Handſchrift einige auch ſonſt beſtätigte Details, die Scheelen fehlen; im Uebrigen ſind ſie auch nicht richtig dargeſtellt; die ſonſtigen wenigen Verſchiedenheiten, die ſich finden, ſind geringfügiger Natur. Es kann kein Zweifel ſein, daß aus den Worten der Schlachtſchilderung kein Augenzeuge ſpricht; ein ſolcher würde ſich nicht ſo eng an eine andere Darſtellung angeſchloſſen haben, die ebenfalls nicht von einem Augenzeugen herrührt. Im Anfang der Schilderung wird auf einen Plan durch Buchſtaben Bezug genommen, im weiteren Verlauf fehlen dieſe Buchſtaben, es finden ſich nur Klammern, in die ſie ſpäter wahrſcheinlich nachgetragen werden ſollten.

Allein nicht nur dieſer Theil iſt in ſtarker Anlehnung an Scheelen geſchrieben, ſie läßt ſich auch bei den übrigen deutlich erkennen. Scheelen hatte ſeine Darſtellung unter Benutzung des urſprünglichen Gaudi-Journals, wie es als Bruchſtück im Nachlaß des Herzogs von Braunſchweig erhalten iſt, verfaßt; es iſt aber nicht dieſe Gaudiſche Bearbeitung, die zu der vorliegenden Handſchrift benutzt worden iſt, denn dieſe enthält weit mehr Details als ſie.*)

*) Siehe z. B. Anlage 9, S. 390.

Abweichungen kommen vor, so z. B. hat Scheelen nicht die kurzen Schilderungen der verschiedenen Lager, wie sie die Handschrift giebt; bei Scheelen wird stets für die Lager auf beiliegende Pläne hingewiesen, die der Handschrift fehlen, es ist aber sehr möglich, daß deren Verfasser die Pläne benutzt hat.

Die Handschrift ist entschieden nicht völlig durchgearbeitet, es sind Lücken darin, die sich in den im Kriegsarchiv des Generalstabs vorhandenen Abschriften ebenfalls finden; zuweilen ist ein Zeichen im Text gemacht, das auf eine Anmerkung hinweist, aber diese Anmerkung fehlt. Es kommen auch zahlreiche Flüchtigkeiten und Auslassungen vor, z. B. am 31. August und 1. September werden die erste und vierte Kolonne des Herzogs von Braunschweig vergessen. Die zweite Kolonne des Herzogs von Bevern marschirt wieder in zwei Kolonnen getrennt, die eine unter dem General v. Meyerinck und die andere unter dem Oberst Goltz; dies wird in der Handschrift gar nicht erwähnt, trotzdem ist die Zweitheilung am 1. September auf einmal da. Am 4. September werden alle Kolonnen außer der des Königs vergessen.

Die Darstellung ist mit einer gewissen Kunst des Erzählens geschrieben, von der die schlichte Schilderung Scheelens nichts hat. Als der König vor Pirna ankommt, sieht er das Lager der Sachsen, und nun wird eine Schilderung dieses Lagers so gegeben, als ob es sich dem Blick des Königs so zeigte. Dasselbe wiederholt sich am 30. September, als der König bei Welmina ankommt. Auch in der Beschreibung der Schlacht am 1. Oktober erkennt man das Bestreben, einen Zusammenhang und eine überall hervortretende Leitung des Königs zu konstruiren, wo Scheelen nur die trockene aber klare Erzählung der einzelnen Thatsachen hat. Ein Hervortreten irgend welcher persönlichen Erinnerungen zeigt sich nirgends. Zahlreich und mitunter sehr weitschweifig sind die eingestreuten strategischen und taktischen Reflexionen und Kritiken.

Ein Quellenwerk in dem Sinne, daß es selbständige Aufzeichnungen eines Augenzeugen oder die Verarbeitung solcher selbst gemachten Aufzeichnungen giebt, kann diese Darstellung nicht genannt werden. Inwieweit die einzelnen kleinen Abweichungen von Scheelen Verbesserungen sind, wäre eine Frage der thatsächlichen Feststellung in jedem Falle, soweit sie möglich ist. Zuweilen sind es Irrthümer, so bei der oben erwähnten Episode beim Beginn der Schlacht von Lobositz.

Es fragt sich nun, wer der Verfasser ist. Eine der Abschriften im Kriegsarchiv des Großen Generalstabes trägt den Vermerk: „Nachlaß des Majors von Holtzmann". Granier,*) der die Uebereinstimmung des Schlachtberichts in diesem Journal mit dem in dem Darmstädter Exemplar,

*) Schlacht bei Lobositz.

nach ihm also mit Süßenbach, feststellte, meinte, Süßenbach hätte ihn von Holtzmann übernommen. Da er wahrscheinlich nicht das ganze Darmstädter Exemplar kannte, so wußte er nicht, daß die beiden Journale übereinstimmen. Er hält die Schilderung ihrer Lebendigkeit wegen für die eines Augenzeugen, zumal da ein Lieutenant Holtzmann bei Lobositz zugegen war. Die Bezeichnung: „Nachlaß des Majors von Holtzmann" will aber gar nichts sagen, sie beweist nur, daß das Journal einmal im Besitz eines Majors v. Holtzmann gewesen ist. Der Name kommt zu jener Zeit häufig in der Artillerie vor. Granier macht übrigens schon auf die Aehnlichkeit der Schilderung der Schlacht mit der im Tagebuch Hohenlohe aufmerksam.

Ist nun Süßenbach der Verfasser? Das Darmstädter Exemplar ist ganz von Süßenbachs Hand geschrieben; es macht aber nicht den Eindruck einer ersten Bearbeitung, sondern den einer Reinschrift und ist auch abweichend von den anderen Journalen dieser beiden Jahre in einem gediegenen Lederband mit gepreßtem Goldrücken geschrieben, der die Aufschrift trägt: „Journal de la Campagne 1756—1757." Kaum die Hälfte des Buches ist beschrieben, so daß der Verfasser vielleicht die Absicht hatte, in diesen selben Band noch eine Darstellung des Feldzuges 1757 nach dem in seinem Besitz befindlichen Material zu schreiben. Der Text hat zahlreiche Verbesserungen von einer anderen Hand, die sich aber auf mangelhafte Verdeutschung der vielen Fremdwörter beschränken. Der Verfasser sagt, er schreibe als Soldat; die Feldjäger haben sich stets als solche gefühlt, ja sogar als Offiziere aufgespielt, so daß der König einmal durch eine eigene Kabinets-Ordre feststellen mußte, daß sie keine Offiziere seien.*) Deshalb kann die Darstellung also doch von Süßenbach sein. Es ist gesagt worden, daß die Einleitung völlig nach den damals veröffentlichten Staatsschriften angefertigt worden ist; nun befand sich nach dem von Garve aufgestellten Verzeichniß ein Band: „Gedruckte Beantwortung der sogenannten Anmerkungen über die vom Anbeginn des Krieges bis anhero zum öffentlichen Druck gediehenen Königl. Preuß. Krieges-Manifesten, Circularien und Memoires. Berlin, ohne Druckjahr", in Süßenbachs Besitz. Weiter ist dargelegt, daß die Scheelensche Darstellung als Unterlage für den militärischen Theil der Erzählung gedient hat. Der Text der verschiedenen Exemplare des Scheelenschen Journals ist nicht überall gleichlautend; es finden sich kleine Auslassungen und Zusätze, manchmal sind Sätze anders geformt, Zahlen, Namen verwechselt oder anders geschrieben u. s. w. Zum Theil mag das an der Flüchtigkeit der Abschreiber liegen, zum Theil liegt es aber auch

*) Kabinets-Ordre an den Generallieutenant Graf von Hacke, Potsdam, 5. Oktober 1748: „. . . Da ich in Erfahrung gekommen bin, daß einige Feldjägers sich des Charakters von Offiziere anmaßen und sich als Lieutenants bey dem Corps Feldjäger angeben; Ich aber dergleichen niemahls befohlen habe noch gestattet wissen will . . . ."

Aehnlich in einer anderen Kabinets-Ordre am 11. Oktober 1748.

Geh. Staats-Archiv Rep. 96. B. 36.

daran, daß Scheelen selbst in der Reinschrift seines Journals noch eigenhändig Korrekturen angebracht hat, die dann wieder in spätere Abschriften übergingen.

Nun hat Süßenbach außer mehreren Auszügen aus dem Journal eine vollständige Abschrift davon in Besitz gehabt, und die Angaben der fraglichen Handschrift stimmen mit dem Text dieses Exemplars überein, während kleine Verschiedenheiten anderen Abschriften gegenüber vorhanden sind. Dies spricht dafür, daß die Handschrift nach diesem in Süßenbachs Besitz befindlichen Exemplar gearbeitet ist. Z. B. die Disposition des Feldmarschalls Rutowski für den Fall eines Angriffs auf das Sächsische Lager enthält unter Nr. 9 einen längeren Absatz, in dem ausgedrückt wird, daß der König von Polen auf Gott und seine gerechte Sache und auf die Tapferkeit seiner Armee vertraue. Das Scheelensche Journal giebt diese Disposition ganz wieder, in dem Süßenbachschen Exemplar fehlt aber dieser Passus, während er in anderen Exemplaren vorhanden ist; ebenso fehlt er auch in der fraglichen Handschrift, die sonst diesen Befehl wörtlich hat. — Am 1. September überrumpelt eine Kolonne des Korps des Herzogs von Bevern Ort und Schloß Senfftenberg; in einigen Exemplaren des Scheelenschen Journals geschieht dies durch den Generalmajor von Truchseß, in den anderen durch den Oberst v. d. Goltz, auch in dem Süßenbachschen Exemplar ist es der Oberst v. d. Goltz ebenso wie in der fraglichen Handschrift. Nach einigen Abschriften begleitet das Bataillon Ingersleben 304 Transportschiffe auf der Elbe von Magdeburg nach Torgau, nach anderen sind es nur 208; auch die Süßenbachsche Abschrift hat die Zahl 208 und ebenso die Handschrift.

In der Süßenbachschen Sammlung befindet sich ein Situationsplan des Lagers der Sächsischen Armee bei Pirna, der von dem Ingenieur-Lieutenant Marckart aufgenommen und gezeichnet und bei Schleuen in Berlin gestochen worden ist. Allem Anschein nach ist dies der Plan, den der Oberstlieutenant von Oelsnitz hat stechen lassen. Die Darstellung in der fraglichen Handschrift nimmt aber nicht auf diesen Plan Bezug, sondern auf einen anderen, der, wie die Beschreibung zeigt, von Süßenbach gezeichnet ist.

Nach alle diesem ist es also sehr möglich, daß Süßenbach der Verfasser dieser Handschrift ist. Immerhin bleibt sie eine spätere Zusammenstellung und kein mit den Ereignissen gleichzeitig entstandenes Werk.

Das Ergebniß der ganzen Untersuchung ist also, daß die Handschriften der Süßenbachschen Sammlung in der Darmstädter Hofbibliothek, soweit sie die Geschichte der Feldzüge 1756/57 behandeln, alle bis auf eine nicht von Süßenbach stammen. Die eine Handschrift, die möglicherweise von Süßenbach selbst verfaßt sein kann, ist keine Erzählung eigener Erlebnisse, sondern eine Ueberarbeitung anderen Materials.

Für die Geschichte dieser beiden Kriegsjahre kann man sich also nicht auf Süßenbach den Sekretär des Generaladjutanten Wobersnow als Gewährsmann

berufen. Der Umstand, daß in den Handschriften seiner Sammlung eine Thatsache erwähnt oder nicht erwähnt wird, oder die Art, wie sie dargestellt wird, können nicht ohne Weiteres als ein Beweis für die Glaubwürdigkeit oder Unglaubwürdigkeit der Thatsache angesehen werden.

Dies entspricht auch dem Ergebniß des ersten Theils dieser Untersuchung, wonach Süßenbach in diesen ersten Jahren noch keine solche Vertrauensstellung eingenommen hat wie später und wonach er wahrscheinlich 1756 gar nicht mit in Böhmen und 1757 von der Schlacht bei Prag an bis zur Schlacht von Leuthen fern von der Armee bei dem verwundeten Wobersnow war.

Demgemäß ist auch das eigentliche „primäre Material" seiner Sammlung für diese beiden Jahre sehr dürftig im Vergleich zu dem Reichthum anderer Jahre, besonders 1758/59. Es beschränkt sich auf Folgendes:

1756: Hinter der Abschrift des Bellona-Tagebuches folgt eine Liste der Winterquartiere der Armee und eine Postirungsliste in der Lausitz und Sachsen. (Diese als Litera C bezeichnet.) Aehnlich finden sie sich bereits in dem Bellona-Tagebuch. Die Süßenbachschen Listen sind eine wörtliche Abschrift der Listen, die Wobersnow aus Gr. Sedlitz am 13. November 1756 dem Herzog Ferdinand von Braunschweig übersendet hat. Anschreiben und Liste sind dort von Süßenbach geschrieben, nur die Unterschrift ist von Wobersnow.*) Eine Verschiedenheit findet sich in der dem Herzog übersandten Liste.

Dort steht:

1 Bat. von Bülow
2. Bat. von Hülsen } Wilsdrupp und Plauenschen Grund.

Der Herzog hat „und Plauenschen Grund" durchgestrichen und an „1 Battaillon Bülow" herangeschrieben „zu Radeburg". Süßenbach hat schon diese Verbesserung.

1757: Aus diesem ganzen schlachtenreichen Jahr ist nur eine Verlustliste vorhanden, die der Infanterie und Kavallerie aus der Schlacht von Prag. Die Liste der Infanterie trägt den Vermerk: „Dieses soll geheim gehalten werden."

Weiter sind vorhanden:

1. „Summarische Specifikation des Sämbtlichen vorjetzo in Magdeburg aus Sachsen angelangten sowohl Metall- als Eysernen Geschützes. Magdeburg den 7. Februar 1757."
2. Eine undatirte Ordre de Bataille der Kgl. Armee.
3. Eine Ordre de Bataille der Oesterreichischen Armee unter dem Kommando des Prinzen Karl von Lothringen vom 13. September 1757, dem „Précis" des Herzogs von Bevern vorgeheftet.

*) Kr. Arch. Gen. St. XXXIV, 37.

Anlagen.

Anlage 1.

Tagebuch

eines Kön. Preußischen Offiziers über die Feldzüge von 1756 und 1757 aus der Bellona (wahrscheinlich von Gaudi).

Sie war in drey Corps eingetheilet. Das erste führte der König selbst, das zweyte der Herzog Ferdinand von Braunschweig und das dritte der Herzog von Bevern. Jedes Corps marschirte wieder in verschiedenen Colonnen, deren Chefs ihre Ordres von dem commandirenden General des Corps von Tag zu Tag empfiengen, diese aber solche vom Könige erhielten. Die entlegenen Regimenter waren, um mit denen nahe an der Gränze liegenden Truppen zugleich in Sachsen einzurücken, einige Tage eher aufgebrochen.

Das Corps, welches Sr. M. der König commandirten, bestund aus 35 Bataillons und 34 Escadrons und hatte 17 24pfündige; 30 12pfündige Kanonen und 10 Haubitzen bey sich, welchen Train 2 Bataillons Pr. von Preußen bis Elster in Sachsen deckten.

Relation der Campagne 1756

aus dem Nachlaß des Herzogs Ferdinand von Braunschweig. Kr. Archiv Gen. St. XXXIV, 47 (wahrscheinlich von Gaudi).

Die Armée marchirte in 3 Corps. Das 1te führte der König, das 2te der Hertzog Ferdinand von Braunschweig, das 3te der Hertzog von Bevern. Jedes Corps marchirte wieder in verschiedenen Colonnen deren Chefs ihre Ordres von dem commandirenden General des Corps von Tage zu Tage empfiengen, diese aber vom Könige erhielten. Die entlegenen Regimenter waren um zu gleicher Zeit mit denen nahe an der Sächsischen Gräntze liegenden Trouppen in Sachsen einzurücken, einige Tage eher aufgebrochen.

March des 1ten Corps welches der König commandirte.

Es bestand aus 35 Bataillons und 34 Escadrons und hatte an schwerem Geschütze 10 Vierundzwanzigpfündige, 30 zwölfpfündige Canons, 10 Haubitzen und 10 fünfundzwanzigpfündige Mortiers. Diesen Train deckte das Regiment Pr. von Preußen bis Elster.

Gaudi-Journal.

Kr. Arch. Gen. St. XXVII, 28.

Der Einmarsch der Armee des Königs in Sachsen war so vortrefflich abgemessen, daß er eine ganz genaue Beschreibung verdienet. Er geschahe in drey unterschiedenen Corps: das erste führte der König selbst, das zweyte der Herzog Ferdinand von Braunschweig und das dritte der Herzog von Bevern. Ein jedes von diesen Corps marschirte wieder in verschiedenen Colonnen, deren Chefs ihre Befehle von dem General, der das Corps commandirte, von Tage zu Tage empfingen, diese aber vom Könige erhielten; die von der sächsischen Gränze am weitesten entlegene Regimenter waren einige Tage eher aus ihren Quartieren aufgebrochen, um zu gleicher Zeit mit denen, die nahe an selbiger standen, in diese Provinz einrücken zu können.

Das Corps, welches der König selbst führte, bestand aus 37 Bataillons, 6 Grenadier-Kompagnien und 34 Eskadrons, welches nach dem kompletten Stande gerechnet 33 660 Mann ausmachte; imgleichen befanden sich eine Compagnie Jäger zu Pferde, eine zu Fuß und 70 Pontonniers bey diesem Corps. Es hatte an schwerem Geschütze zehen 24pfündige, dreyßig 12pfündige Canonen, zehen Haubizen und zehen 25pfündige Mortiers bey sich, rückte

Das ganze Corps marschierte den 29 August in Sachsen ein, und gieng längst der Elbe, durch den Chur- und Meißner-Creyß in 3 Colonnen.

Man schlug unter Bedeckung des Grenadier-Bataillons Wangenheim eine Schiffbrücke über die Elbe bey Elster und das Bataillon marschirte herüber nach Wartenberg.

Den 9ten marschirte die Armée in 4 Colonnen ins Lager bey Dresden.

Die Avantgarde bestand aus 5 Escadrons u. 7 Bataillons u. marschirte den Weg der 3ten Colonne.

Die erste von 7 Bataillons

ging auf Kesselsdorf, ließ bei Potschappel eine Brücke über die Weiseritz schlagen und rückte gegen Coschitz vor.

Das gantze Corps marschirte den 29ten August in Sachsen ein, und ging längst der Elbe durch den Chur- und Meissner Kreyß in 3 Colonnen, die 1te in der Mitte, die 2te zur linken, die 3te zur rechten Hand.

Das Bataillon von Wangenheim ließ die Schiffbrücke über die Elbe bey Elster ohnweit der embouchure des Elster Flußes schlagen und marchirte herüber nach Wartenburg.

Den 9ten marchirte die Armée in 4 Colonnen ins Lager bey Dresden

Die Avantgarde hatte das Reg. Würtemberg Dragoner 3 Bat. Garde 2 Wietersheim 1 Wangenheim 1 Wiedt und marchirten nebst denen Fouriers und Fourier Schützen den Weg der 3ten Colonne.

Die erste führte der Marggraf Carl und bestand aus 1 Bat. Bülow 1 Ramin 1 Möllendorf 2 Kalckstein und 2 Carl. Sie marchirte mit einer Feld-Brücke von 30 Fuß lang vor sich von der Grumbachschen Kirche aus die Straße auf Kesselsdorf, ließ Wirgewitz rechter Hand, Jestewitz gantz nahe rechter Hand, alsdann

den 29ten August in Sachsen ein, und gieng längst der Elbe durch den Chur und Meißner-Kreis in drey Colonnen, die erste in der Mitte, die zweyte zur linken und die dritte zur rechten Hand.

Das Grenadier Bataillon Wangenheim, welches wie gesagt, die Pontons bey sich führte, brachte solche nach Elster, und wurde bei diesem Orte ohnweit dem Einfluße des Elster-Flußes in die Elbe eine Brücke über letzteren Strohm geschlagen, worauf 1 Eskadron Zieten Husaren und oberwehntes Grenadier-Bataillon gleich herüber giengen und letzteres Wartenburg besetzte, erstere aber gegen Torgau vorrückten.

Den 9ten marschirte die Armee in vier Colonnen ins Lager bey Dresden.

Die Avantgarte machten 5 Escadrons Würtemberg, 3 Bataillons Garde, 2 Wietersheim, das Grenadier-Bataillon Wangenheim und das 1te Wied, welchen die Fouriers und Fourier-Schützen der Armee folgten; der Marsch gieng so, daß Kobach links blieb, über das Feld hinter Bennerig weg, auf die Dresdener Straße nach der Loebtaer Brücke zu, alsdann zwischen dem Holtzhoffe und der Pulver-Mühle über den Mühl-Graben auf den Zöllerschen Weg.

Die erste Colonne führte der Marggraf Carl, und bestand aus denen Grenadier-Bataillons Bülow, Ramin und Möllendorff, 2 Bataillons Kalckstein und 2 Marggraf Carl, sie marschirte mit einer Feldbrücke von 30 Fuß vor sich, von der Grunbachschen Kirche aus, die Straße auf Kesselsdorff, ließ Würgewitz rechter Hand, als dann

zwischen Töltzschen und Potschappel herunter nach der Weiseritz, woselbst sie die Brücke schlagen ließ und auf Coschütz zu marchirte.

Die zweyte aus 7 Bataillons ließ Kesselsdorf rechts, ging auf Alt-Franken und bey Plauen über die Weiseritz gegen Räcknitz.

Die zweyte Colonne führte der Fürst Moritz und bestand aus 2 Bat. Quadt 1 Retzow 2 Pr. Preußen u. 2 Pr. Heinrich. Sie ließ Kesselsdorf nahe rechter Hand liegen ging auf Alt-Francken, Rosdahl u. Nauslitz rechter Hand lassend und also herunter über die steinerne Brücke von Plauen über die Weiseritz und durch Plauen gegen Coschütz u. Recknitz.

zwischen Töltzschen und Potzschappel herunter nach der Weisritz, woselbst die Brücke geschlagen und der Marsch auf Coschitz fortgesetzt wurde.

Die zweyte Colonne unter dem Fürsten Moritz, bestehend aus 2 Bataillons Quadt, 1 Retzow 2 Prinz Preußen und 2 Prinz Heinrich ließ Kesselsdorf nahe rechter Hand liegen, gieng auf Alt-Franken, Rostahl und Naußlitz rechter Hand laßend, und die Höhe herunter über die steinerne Brücke von Plauen, über die Weisritz, und durch Plauen gegen Coschitz und Raecknitz.

Die dritte von 6 Bataillons, welcher die Bagage der 1ten und 2ten Colonne von 1 Bataillon bedeckt, folgte ging auf Benerig, längst der Dresdner Straße nach der Löbdauer Brücke

Die dritte Colonne führte der Gen. Lt. Winterfeld und bestand aus 2 Bat. Winterfeldt, 2 Knoblauch, 1te Moritz, 1 Ferdinand und die Bagage der 1ten u. 2ten Colonne vom 2ten Bat. Ferdinand gedeckt. Sie marschirte Cobach linker Hand lassend über das Feld, hinter Bennerig weg auf die Dresdner Straße nach der Loepter Brücke zu, alsdann zwischen dem Holtzhof und der Pulvermühle, über den Mühlgraben auf dem Zölleschen Weg. Dieser Colonne folgte der Gen. Lt. Katzler mit 1 Escadr. Garde du Corps, 5 Gensd'armes, 5 Pr. Preußen und 5 Carabiniers wovon 2 Esc. die arrière-garde machten. Diese Cavallerie marchirte rechts ab, passirte aber die Weiseritz nicht, sondern behielt sie vor sich.

Die dritte Colonne, welche der General-Lieutenant Winterfeld führte, bestand aus 2 Bataillons Winterfeld, 2 Knobloch, dem 1ten Moritz, dem 1ten Prinz Ferdinand und der Bagage der ersten und zweyten Colonne, von dem 2ten Bataillon Prinz Ferdinand gedeckt; sie hielt den Weg, den die Avantgarde genommen hatte, und es folgte dieser Colonne der General-Lieutenant Katzler mit 1 Escadron Garde du Corps, 5 Gensd'armes, 5 Prinz Preußen und 5 Carabiniers, von welchen letzteren 2 Escadrons die Arriere-Garde machten; diese Cavallerie paßirte nicht die Weisritz, sondern behielt sie vor sich.

hinter ihr marschirten 16 Escadrons Kavallerie

die aber nicht die Weiseritz passirten.

Unter denen Canons des Sonnensteins hatten sie eine Schiffbrücke liegen, vor welcher auf dem jenseitigen Ufer ein starkes und mit 300 Mann besetztes Tête-de-Pont lag.

Unter denen Canons des Sonnensteins hatten sie eine Schiffbrücke über die Elbe geschlagen, welche von einem Tête du pont aus 3 ausspringenden Winkeln bestehend, und in welchem 6 Canons standen, gedeckt war.

Unter denen Canonen des Sonnensteins war eine Schiffbrücke über die Elbe geschlagen, welche auf dem rechten Ufer des Flusses durch eine Brücken-Schanze, aus drey ausspringenden Winkeln bestehend, und in welcher sechs Canonen standen, die man wegen der steilen Höhe hatte herauf winden

Dieses Werk war mit 200 Mann besetzt und von einer Batterie, von 4 Vierundzwanzigpfündigen Canons flanquiret.

müssen, gedeckt war; dieses Werk lag auf den hohen Weinbergen von Copitz, war mit 150 Mann unter Commando eines Obrist-Lieutenants vertheidiget, und von einer Batterie von vier 24pfündigen Canonen, die auf der Höhe zwischen dem Sonnenstein und Cunersdorff aufgefahren waren flanquiret.

Zwey Bataillons von der Dresdner Garnison kamen gleichfalls an und waren bestimmt, das Defilee bey Höllendorf zu besetzen, von wo die daselbst stehenden 3 Bataillons nach Böhmen folgen sollten.

Der König schickte den Feldmarschall v. Keith dahin, um das Kommando der Armee zu übernehmen.

Das Regiment v. Wietersheim kam von Dresden an und nahm den Platz des Münchow'schen Regiments ein. Dieses war mit dem Bataillon Ramin, so bey Höllendorf stand und durch Husaren abgelöset wurde, destiniret zur Armée nach Böhmen zu gehen. Der König schickte den F. M. Keith, um das Commando über die Armée zu nehmen.

Der König beorderte 2 Bataillons Münchow aus dem Corps des Markgrafen Carl und das bey Höllendorff campirende Grenadier-Bataillon Ramin, die in Böhmen eingerückte Trouppen zu verstärken; sie brachen noch heute dahin auf, und der Feld-Marschall Keith, der daselbst das Commando über alles zu übernehmen bestimmt wurde, gieng mit ihnen; in den Platz des vorgemeldeten Grenadier-Bataillons, wurde nur ein Detaschement Husaren nach Höllendorff geschickt, in die Stelle derer 2 Bataillons Münchow hingegen rückten 2 Wietersheim ins Lager, als die heute von Dresden, wo sie in Garnison gestanden ankamen.

Auf die Nachricht, daß der Feldmarschall v. Browne Brücken über die Eger schlagen ließe, und solche passiren würde

Der König bekam Nachricht, daß der F. M. Broune Brücken über die Eger schlagen lassen, die feindliche Armée den anderen Tag in 4 Colonnen solche passiren und näher an ihn heran rücken würde.

Der König bekam nunmehr die Nachricht, daß der Feld-Marschall Broune, dem es bißher noch an schwerer Artillerie und Pontons gefehlet, beydes erhalten, und Brücken über die Eger hätte schlagen lassen, daß die feindliche Armee morgen in vier Colonnen diesen Fluß paßiren, und um denen Sachsen Luft zu machen näher heran rücken würde; er beschloß also ihr darin zuvor zu kommen, durch die nach Lowositz zu führende Defilés zu dringen, in die Ebene bei diesem Orte zu debouschiren, und zu dem

Desfalls resolvirten Sr. Kgl. Majestät mit der Armée aufzubrechen, und dem Feinde entgegen zu gehen.

brach die Avantgarde den 30ten des Morgens auf und marschirte auf Staditz, Habrowa, Schima durch Ruscholka und Welmina.

Die Armee verließ gleichfalls das Lager bei Johnsdorf und folgte in 2 Colonnen in der Absicht ein Lager bey und zwischen Welmina und Lowositz zu beziehen oder den Feind nach Befinden der Umstände anzugreifen.

Der General von Forcede paßirte nunmehro mit seinem Corps die Elbe bey Schandau und stieß zum Gen. Maj. von Meyerink; denn man hatte Nachricht, daß ein Corps Oesterreicher im Anmarsch wäre, um die Sachsen zu degagiren;

Den 30ten des Morgens brachen Sie mit Ihrem bey Tirmitz stehenden Corps auf und machten die Avantgarde von der ganzen Armée. Die Husaren von Szeckuly hatten die Tête darauf folgten die Dragoner von Truchsess und Oertz, sodann 1 Bat. Billerbeck, die Gren Comp. der 1ten Garde, 2 Bat. Braunschweig, 2 Quadt, das 1te u. 3te Anhalt und zuletzt das Bataillon von Grumbkow; die Fouriers und Fourierschützen der ganzen Armée, die schon den Tag vorher mit dem Könige von Johnsdorff aufgebrochen, und die Nacht in Tirmitz cantonniret hatten, waren auch bey dieser Avantgarde.

Sie nahm ihren Weg auf Staditz, solches rechter Hand lassend durch Habrowa, Schima, den Kletschenberg rechts lassend, durch Ruscholko und auf Welemina.

Die Armée brach auch aus dem Lager bei Johnsdorff auf und folgte der Avantgarde in 3 Colonnen. Sie sollte ein Lager jenseit Welmina zwischen diesem Ort und Lowositz beziehen.

Der Gen. Maj. Forcade passirte mit seinen noch übrigen 2 Bataill. und denen Husaren so er bey sich hatte die Elbe und stieß zu dem Gen. Maj. Meyring weil man Nachricht hatte, daß ein Corps Oesterreicher im Anmarch wäre die Sachsen zu degagiren und diese auch aus ihren Anstalten urtheilen

Ende ein Lager zwischen demselben und Welmina zu beziehen, um den Feld-Marschall Broune womöglich anzugreifen, ihn zu schlagen, und dadurch denen Sachsen alle Hoffnung zur Befreyung zu benehmen, auch ihnen hierauf nach Gefallen Gesetze vorzuschreiben, daher brach er

Den 30ten mit Anbruche des Tages mit dem bey Tirmitz stehenden Corps, welches die Avant-Garde der Armee zu machen bestimmt war auf: 10 Escadrons Szekely hatten die Tete; ihnen folgten 5 Escadrons Truchses, 5 Oertzen, 1 Garde du Corps, das Grenadier-Bataillon Jung-Billerbeck, die Grenadier-Compagnie des 1ten Bataillons Garde, 2 Bataillons Alt-Braunschweig, 2 Quadt, das 1te und 2te Anhalt, das Grenadier-Bataillon Grumbkow und die Fouriers und Fourier-Schützen der Armee. Der Marsch gieng über Staditz welches rechts blieb, durch Habrowa und Schima, den Kletschen-Berg rechts laßend, durch Ruscholko auf Welmina.

Die Armee brach auch aus dem Lager bey Jonsdorf auf, und folgte der Avant-Garde in zwey Colonnen

zugleich aber liefen wiederhohlte Nachrichten ein, daß bey Kamnitz oesterreichische leichte Truppen angekommen wären, und ihnen ein starkes Corps folgte, von dem man zu besorgen hatte, daß es den Uebergang der Sachsen über die Elbe erleichtern, und alsdenn sie an sich ziehen würde, daher wurden auch alle zu erdenkende Gegen-Anstalten von unserer Seite gemacht: Der General-Major Forcade, welcher mit seinem Detachement bey Krippen campirte, ließ das Grenadier-Bataillon Ingers-

ließen, daß sie über die Elbe ihre Retraite nehmen würden.

leben die Elbe daselbst paßiren und zu dem General-Major Meyering stoßen, um die bei Schandau stehenden Truppen zu verstärken, und sowohl den etwa bevorstehenden Uebergang der Sachsen über den Fluß streitig zu machen, als zu verhindern, daß die Oesterreicher solchen nicht bewürcken hälffen.

und da die Jahreszeit nicht mehr zu campiren erlaubte, hatte der König beschlossen, seine Armee aus Böhmen zurückzuziehen, und alle Truppen die Winterquartiere in Sachsen beziehen zu lassen; um ersteres mit Sicherheit und Ordnung zu bewerkstelligen

Sr. Kgl. Majestät beschlossen hierauf da die Jahreszeit das campiren nicht mehr erlauben wolte, ihre Armee aus Böhmen zurück und in die Winter-Quartiere nach Sachsen zu ziehen, daher fanden Sie vor gut, dem F. M. Keith mit 10 Bataillons entgegen zu marchiren, um dessen zu machende Retraite zu versichern.

Die Jahres-Zeit war nun mehro vorbey noch länger im Felde stehen zu bleiben, und da überdem die Gegend, wo die Armee des Königs in Böhmen stand, von Lebensmitteln und Fourage völlig entblößt war, so beschloß er selbige zurück und nach Sachsen zu ziehen, als in welcher Provinz die Winter-Quartiere genommen werden sollten; um indessen den Rückzug gedachter Armee von Lowositz zu versichern; so benannte der König 10 Bataillons, mit welchen er ihr entgegen rücken wollte. Zu diesem Ende brach er

gieng er diesen Tag selbst.

Noch diesen Tag brach der König

Den 24ten war Ruhetag; der Gen. Maj. von Zastrow ging mit 1 Bataillon nach Außig, um das Commando über die bereits daselbst stehenden 3 Bataillons zu übernehmen, und die Bäckerey nach Sachsen zu escortiren.

Der 24te war Rasttag. Der General-Major Zastrow marchirte mit dem 1ten Bataillon seines Regiments nach Aussig, um daselbst das Kommando über 2 Bataillons Zastrow, 1 Lengefeldt und 1 Gemmning zu nehmen.

Die Wege rückwärts nach Sachsen wurden repariret die Bagage und schwere Artillerie defilirte nach Böhmisch-Neudörffel, und das Bataillon von Billerbeck deckte sie. Sie sollte von da weiter marchiren und in Sachsen zwischen Cotta und Zehist auffahren.

Den 24sten war Rast-Tag; der General-Major Zastrow marschirte mit dem 1. Bataillon seines Regiments nach Außig, und nahm das Commando über die daselbst bereits stehende Bataillons; die Wege hinter der Armee, die nach Sachsen führten, wurden gebeßert; die Bagage und schwere Artillerie defilirte unter Bedeckung des Grenadier-Bataillons Jung-Billerbeck nach Neudorf, und sollten diese Trains der Ordre zufolge morgen weiter zurück und nach Sachsen gehen, und zwischen Cotta und Zehista auffahren.

Anlage 2.

Offizielle Relation. Danziger Beyträge 1757. Vgl. Polit. Korresp. XIV, Nr. 8378.	**Tagebuch** eines Kön. Preußischen Offiziers über die Feldzüge von 1756 und 1757 aus der Bellona (wahrscheinlich von Gaudi).	**Nachlaß** des Herzogs Ferdinand von Braunschweig. Kr. Arch. Gen. St. XXXIV, 47 (wahrscheinlich von Gaudi).
	In einen linker Hand gelegenen Berg, der Loboſch genannt hatten ſich Croaten geworffen, die mit dem Regiment von Quadt die ganze Nacht chargirten doch ohne Schaden zu thun.	In den Lobosch hatten ſich etwas Banduren geworffen, die mit dem Regiment von Quadt chargirten aber ohne Schaden zu thun.
Mit Anbruch des folgenden Tages als den 1. Oktober recognoscierte man den Feind; Allein ein dicker Nebel, welcher in der Ebene ſtand verhinderte, daß man von denen Höhen nicht alle Objekte unterſcheiden konnte; man ſahe wie durch einen Flor die Stadt Lowoſitz, und in der Ebene zwiſchen dieſer Stadt und Sulowitz zwey Colonnen Cavallerie, deren jede 5 Esquadrons ſtark ſein mochte.	Den 1. October mit Tages Anbruch recognoscirte der König den Feind, allein man konnte wegen des dicken Nebels nichts unterſcheiden nur entdeckte man einige Cavallerie.	Den 1. October mit Anbruch des Tages recognoscirte der König von denen vornehmſten Generals begleitet den Feind. Man konnte aber wegen eines dicken Nebels der drunten in der Plaine ſtand von denen Bergen nicht alles unterſcheiden. Kaum konnte man in dem Thal die Stadt Lowositz und zwiſchen derſelben und Sulowitz etwas Cavallerie bemerken.
Auf der andern Seite derer Höhen waren Weinberge, welche in viele kleine Abſchnitte von drey Fuß hohen Mauern umgeben, nach den verſchiedenen Eigenthümern getheilt waren; in dieſe Weinberge hatte der Feldmarſchall Broune ſeine Banduren geſchickt, um uns aufzuhalten.	Der Feldmarſchall v. Browne hatte indeſſen ſeine Croaten von Grenadieren ſoutenirt, auf den aus Weinbergen und difficilen Mauern durchſchnittenen Loboſch Berg geworfen.	Auf der nach Lowositz abhängenden Seite des Lobosch waren Weinberge die durch 3 Fuß hohe Mauern, um eines jeden Eigenthum zu unterſcheiden separiret waren; In dieſe Weinberge hatte der Feld-Marſchall Broune ſeine Banduren von Grenadiers unterſtützet, geſteckt.

[Fortsetzung auf S. 366.]

Süßenbachsche Handschriften.
Nr. 3163. II. Bd. 1756. Bd. II
zuverläßige Nachrichten
(Verfasser v. Scheelen).

Um 2 Uhr des Nachts attaquirten die in denen vordersten Weinbergen des Lobosch befindlichen Croaten das 2te Batt. von Quadt; das chargiren dauerte eine halbe Stunde, wobey wir einige Blessirte bekamen.

Mit Anbruch des Tages recognoscirte der König mit einigen derer vornehmsten Generals den Feind.

Ein dicker Nebel, der unten in der Plaine stand, verhinderte, daß man von dem Feinde nichts genau wahrnehmen noch sonsten von den Bergen herüber was deutliches unterscheiden konnte, die Stadt Lowositz war kaum zu sehen, zwischen derselben und dem Dorfe Sulowitz bemerkte man einige Cavallerie von ohngefähr 10 Escadrons, die eine Art von Arrieregarde zu machen schien.

Eine Menge Weinberge und andere Gärtens, die auf dem Lobosch-Berg, hauptsächlich an dessen abhängenden Seite nach Lowositz zu lagen, und die alle durch 3 Fuß hohe Mauern von einander separiret sind, waren durch Croaten die von Grenadiers unterstützet wurden, besetzt.

Süßenbachsche Handschriften.
Nr. 3163. I. Bd. 1756. Bd. I.
(möglicherweise von Süßenbach.)

In der Nacht um zwey Uhr attaquirten die in den forderſten Weinbergen stehenden Croaten das 2 Bataillon Quadt, das Feuer dauerte gegen eine halbe Stunde war aber von keinem effect.

Den 1. October kam es zwischen beyden Arméen zu einem wirklichen Treffen, der König ritt mit Tagesanbruch aus, um den Feind zu recognosciren konnte aber von solchem nichts erkennen, da ein sehr starker Nebel die ganze Plaine bedeckt hatte, außer einigen Troups Cavallerie, die bey Sulowitz vorgerücket waren und eine Arth von Arriere-Garde zu machen schienen, oder die man bey dem Vorurtheil, daß die feindliche Armée es nicht wagen würde, sich in eine Battaille einzulaſſen, vielmehr davor zu erkennen geneigt war.

Der gantze Abhang des Lobosch Berges gegen Lowositz und die Elbe zu war mit Wein Gärtens bebauet, die sämmtlich durch sehr viele drey Fuß hohe steinerne Mauern und Wände separiret auch mit vielen gemauerten Gartenhäusern versehen waren. Alle diese Gartens waren mit Croaten besetzet, welche sich der Mauern als einer Brust-Wehr bedienten, und die von Zeit zu Zeit von Lowositz aus durch Grenadiers unterstützt wurden.

Gaudi-Journal.
Kr. Arch. Gen. St. XXXVII, 28.

Man konnte von denen Höhen wegen des dicken Nebels, der unten in der Ebene stand, nur sehr wenig unterscheiden, und kaum in dem Thale die Stadt Lowositz, und zwischen derselben und Sulowitz etwas Cavallerie entdecken, welches wie man in der Folge erfuhr diejenige war, die in der vorigen Nacht unter denen Generals Odonnell und Haddick sich in (R.) gesetzt, diesen Posten nunmehr wieder verlaſſen und sich mehr in der Ebene postiret hatte.

Die ganze nach Lowositz zu abhängende Seite des Lobosch bestehet aus Weinbergen, wovon ein jeder Eigenthümer seinen Theil mit einer etwa drey Fuß hohen Mauer, alle aber nur von zusammen getragenen Feldsteinen aufgesetzt, umgeben hatte; dieses waren die Posten, hinter welchen der Feld-Marschall Broune 1800 Croaten unter dem General Draskowitz gesteckt hatte. Sie waren die Nacht über nur durch sechs Grenadier-Compagnien unter dem Obrist-Lieutenant Baumbach, vier Grenadier-Compagnien zu Pferde unter dem Obrist-Lieutenant Fuchs, acht Carabinier-Compagnien unter dem

[Fortsetzung auf S. 367.]

[Fortsetzung von S. 364.]

Sobald ein Bataillon des linken Flügels in das Treffen rückte, fieng es an mit dem Feinde zu feuern.

Sobald nur 1 Bataillon des linken Flügels ins Treffen rückte, mußte es sich gleich mit denen auf dem Loboschberge stehenden Croaten engagiren.

Sobald ein Bataillon des linken Flügels in das Treffen rückte, fing es gleich mit denen in den Bergen stehenden Banduren zu chargiren.

Man canonirte auf die Cavallerie die in der Ebene stand, welche zu unterschiedenen mahlen ihre Stellung veränderte, bald schien sie zahlreicher zu werden, bald war sie en echiquier gestellet, bisweilen stand sie in drey Treffen und ohne Zwischenräume, es verschwanden oft 5 bis 6 Haufen, welche sich linker Hand wegzogen.

Der König ließ die feindliche Kavallerie kanoniren und daher veränderte sie öfters ihre Stellung.

Man feuerte mit Canonen auf die Cavallerie die in der Ebene stunde, und sie veränderte unterschiedliche Mahle ihre Stellung, bald schien es als wenn sie zahlreicher würden, bald stand sie en echiquier, bald in 3 Treffen ohne Intervallen, bald zogen sich etliche Hauffen linker Hand weg.

Um diese Zeit urtheilte man, daß der Feind mit seiner ganzen Armee gegen uns überstände; Sr. Kgl. Majestät wollten hierauf die Kavallerie wieder in das zweyte Treffen

Man sahe darauf die gantze feindl. Cavallerie sich hinter Lowositz heraus ziehen und sich in der Plaine formiren, welches zu erkennen gab, daß die Armee noch da sein mußte, die Infanterie war aber noch nicht zu distinguiren. Unsere Cavallerie machte einen

Man sahe darauf hinter Lowositz und Sulowitz die gantze feindliche Cavallerie en Colonne sich herausziehen und sich in der Plaine formiren; daher zweifelte man nicht weiter, daß die gantze Armée uns gegenüber stände.

Die Cavallerie machte ohn-

[Fortsetzung auf S. 368.]

[Fortsetzung von S. 365.]

So wie ein Batt. in die 1te Linie einrückte, so fing es an mit denen Croaten zu chargiren.

Man fing damit um 8 Uhr an auf die wenigen feindlichen Escadrons, die in der Plaine zu sehen waren, zu canoniren. Diese veränderten alsdann alle Augenblick ihre bisherige Stellung und nahmen allerhand Figuren an; bald stellten sie sich en echiquier, bald stunden sie in 3 Treffen ohne Intervalle bißweilen schien es, als wenn sie zahlreicher würden, und gleich darauf verschwunden 5 bis 6 Hauffens; welche sich linker Hand wegzogen.

Um diese Zeit ward man gewahr, daß die feindliche Armée gegen uns überstandt. Man sahe hinter Lowositz die gantze feindliche Cavallerie sich hervorziehen und in der Plaine formieren.

Sobald die Tête den höchsten Gipfel des Loboschberges erreicht hatte, rückten die Batl. in das allignement und formirten die Linie. Sie avancirten darauf unmittelbar gegen den Feind und fingen an mit deren Croaten zu chargiren.

Es wurde von der Artillerie, die in sechs verschiedenen Batterien vor der Fronte placiret war ein heftiges Canonenfeuer auf diese Cavallerie gemacht, da sie sich dadurch aber nicht zurück weisen lassen wollte, sondern nur verschiedene andere Stellungen nahm. . . . .

General Odonell und einen Theil derer Husaren von Haddik und Baraniai unter Commando des Generals Haddik unterstützt worden.

Sowie die Bataillons des linken Flügels sich eines nach dem andern in die Linie setzten, so wurden sie auch gleich von denen in den Weinbergen am Hange des Lobosch stehenden Croaten beschossen und engagirten sich mit ihnen.

Es wurden einige schwere Canonen auf vorgedachte bei (Y.) stehende feindliche Cavallerie gerichtet, und selbige daraus beschoßen, worauf sie unterschiedene mahl ihre Stellung veränderte; bald schien es als wenn sie zahlreicher würde, bald setzte sie sich en echiquier, bald in drey Treffen ohne Intervallen, bald zogen sich einige Troups davon linker Hand weg, alles dieses vermuthlich um nicht in dem Strich der Canonade zu bleiben; jedoch waren alle diese Bewegungen wegen des Nebels nur halb und wie durch einen Flor zu sehen.

denn nachdem der rechte Flügel der feindlichen Cavallerie durch die Regimenter vom linken unter dem Fürsten von Löwenstein verstärkt worden war, so sahe man deutlich, daß sie in Colonnen hinter Lowositz her sich herauszog, den kleinen Grund (d.) abermahls passirte, und sich in der Plaine neben vorgedachtem Orte in der vorigen Stellung (Y.) und (e) setzte; daher blieb nunmehr kein Zweyfel übrig, daß die feindliche Armee noch vorhanden wäre und uns gegenüber stände.

[Fortsetzung auf S. 369]

[Fortsetzung von S. 366.]

setzen, aber ehe sie diesen Befehl erhielt, machte sie von ihrer natürlichen Wuth und von der Begierde sich hervor zu thun angetrieben, einen zweyten Angriff. Sie warf alles was ihr entgegenstand übern Haufen und erlitte dasselbe Flanquenfeuer, welches sie bey dem ersten Angriff ausgestanden hatte; Sie verfolgte den Feind mehr als 3000 Schritte und setzte in ihrer Hitze über einen zehn Fuß breiten Graben, vor welchem auf 300 Schritte ein anderer war, hinter dem die Oesterreichische Infanterie in Schlachtordnung aufmarschiret stand; diese feuerte mit 60 Canons auf unsere Cavallerie, welche über den Graben zurückgieng und sich an dem Fuß des Berges, wo unsere Infanterie stand wieder setzte ohne verfolgt zu werden. Sr. Kgl. Majestät wollten nicht, daß sie sich ferner so aussetzen sollte, und stellte sie wieder hinter die Infanterie.

zweyten Angriff, und warf, ohngeachtet sie wieder mit dem vorigen Feuer empfangen wurde, die feindliche über den Haufen, verfolgte sie über 3000 Schritte und sogar über einen breiten Graben, welchen sie passirten und hinter welchem auf einer Distanze von 300 Schritten die feindliche Infanterie aufmarschirt stand. Letztere agirte nunmehro mit vielen Kanonen und nöthigte dadurch unsere Cavallerie sich auf die Infanterie jedoch ohne verfolgt zu werden zu repliiren, worauf sie sich wieder hinter derselben setzte.

geachtet des Feuers, so sie ausgestanden einen zweyten Angriff, erlitte eben dieses Feuer und eulbütirte alles was sie vor sich fand.

Sie verfolgte den Feind auf 3000 Schritte und setzte in der Hitze über einen 10 Fuß breiten Graben hinter welchem in einer Entfernung von 300 Schritt die Oesterreichische Infanterie in Schlachtordnung aufmarchirt war. Diese feuerte mit vielen Canons auf unsere Cavallerie, die sich über den Graben wieder zurückzog, und vor der Infanterie am Fuß des Berges setzte, ohne von dem Feinde verfolgt zu werden. Der König ließ sie wieder hinter die Infanterie rücken, da ihr Endzweck erfüllt war, und die feindliche Cavallerie nicht zum Vorschein kam.

Gegen diese Zeit wurde das Feuer des linken Flügels heftiger.

Unterdessen war das Feuer des linken Flügels auf dem Loboschberge heftiger geworden. Unser Infanterie sahe sich genöthigt, den so hohen Gipfel des Berges mit großer Beschwerlichkeit und ziemlichen Verlust zu ersteigen, und die darauf postirten Croaten und Grenadiers zu vertreiben.

Unterdessen war das Feuer des linken Flügels heftiger geworden. Die Bataillons sahen sich genöthiget den höchsten Gipfel des Lobosch zu ersteigen und die in denen ganz oben gelegenen Weinbergen placirte Banduren und Grenadiers zu vertreiben.

[Fortsetzung von S. 367.]

Unsere Cavallerie griff solche ohne erstlich ordre zu erwarten, mit der größten Hitze zum zweyten Mahl an, und ohngeachtet des vorigen Flanquenfeuers von mehr als 60 Canonen culbütirte sie alles was sie vor sich fand, und verfolgte den Feind über 3000 Schritte gegen Prosnick zu. Sie setzte über einen 10 Fuß breiten Graben, 300 Schritte mehr vorwärts war ein anderer Graben, hinter welchem die feindliche Infanterie aufmarchirt stand. Diese nebst denen, welche sich linker Hand bey Lowositz an einen hohlen Weg postiret hatten, machte mit Canonen und klein Gewehr ein so starkes Feuer, daß unsere Cavallerie genöthiget ward, wieder über den Graben und durch das Flanquen Feuer zurück zu gehen, jedoch ohne im geringsten verfolget zu werden. Sie setzte sich vor der Infanterie, weilen aber von der feindlichen Cavallerie nichts mehr zum Vorschein kahm, so zog sie der König wieder auf die Höhe hinter der Infanterie, daselbsten sie sich in 3 Linien hinter einander rangierte; In der ersten standen die Cuiraßiers, in der 2ten die Dragoner und in der 3ten die Husaren.

Beyderseitige Reutherey formirte sich in der Geschwindigkeit wieder, die feindliche rückte, da noch drey Regimenter vom linken Flügel auf den rechten gezogen worden waren in größerer Anzahl zwischen Lobositz und Sulowitz ( ) vor und die Preußische machte ohne weitere Ordre zu erwarten und ohne das ausgestandene Canonenfeuer in Erwegung zu ziehen einen zweyten Anfall auf selbige, dieser reußirte besser als der erste, der feindliche Flügel wurde gäntzlich übern Hauffen geworfen, und etliche tausend Schritt gegen Prosnick zurück gejaget, in währendem Verfolgen setzte diese brave Reuterey über einen zehn Fuß breiten Graben und 300 Schritt weiter stieß selbige auf einen zweyten, hinter welchem die feindliche Infanterie postiret stand, diese nebst noch einem andren Corps Infanterie welches der Feind in einen hohlen Weg vor Lowositz placiret hatte und welche beyderseits ein heftiges Cartetschen und Mousqueteriefeuer machten nöthigten selbige von weiterem Verfolgen abzustehen, und sich wiederum auf die Armee zu repliiren der König befahl, daß sie sich wieder durch die Infanterie ziehen und hinter solche in dreyen ( ) Linien formiren solle, die feindliche kam nicht mehr zum Vorschein.

Unsere Cavallerie, nachdem sie sich vor Kinitz wiederum formiret hatte, machte ohnerachtet des übel abgelaufenen ersten Versuchs, und ob man gleich ermessen durfte, daß sie wieder dem Feuer, welches sie dabey erlitten, ausgesetzt seyn würde, einen zweyten Angriff auf die feindliche, warf sie wiederum glücklich über den Hauffen und verfolgte sie über 800 Schritte jenseits des Grundes; sogar giengen einige Escadrons in der Hitze des Chocqs über den kleinen Bach, der bey Lowositz in die Elbe fällt und biß gegen Prosnik vor; allein da 300 Schritte hinter letzterem der rechte Flügel der feindlichen Infanterie in Schlacht-Ordnung stand, so wurde unsere Cavallerie allhier mit einer starken Canonade und dem kleinen Gewehr-Feuer von vorne, und in der Flanque aus Lowositz und Sulowitz beschossen, und gezwungen sich über den Bach und den Grund wieder zurück zu ziehen; eben dieses Flanquen-Feuer hatte sie auf der Retraite auszustehen, wodurch selbige, ohnerachtet der Feind ihr nicht folgte, nicht mit weniger Unordnung gemacht wurde; denn das starke Feuer hatte die Regimenter wieder meliret, und in dieser Verfaßung kamen sie vor der Infanterie an; der Konig ließ, da die feindliche Cavallerie nicht weiter zum Vorschein kam, die seinige wieder durch die Infanterie durchgehen und sich hinter derselben setzen.

Gegen diese Zeit wurde das Feuer auf dem linken Flügel immer heftiger, unsere Bataillons mußten den höchsten Gipfel des Lobosch mit Gewalt ersteigen, und die in denen Weinbergen postirte Croaten und Grenadiers zurückschlagen.

Die Infanterie war während dem Cavallerie manoevre nicht müßig gewesen, sie hatte unter beständigen Feuern den Feind von der äußersten Höhe des Lobosch Berges vertrieben und auch bereits einen Theil der Weinberge occupiret.

Währendder Zeit die Cavallerie ihre beyde Angriffe gemacht, nahm das beyderseitige Artillerie-Feuer seinen Anfang, und das aus dem kleinen Gewehr wurde in denen Weinbergen des Lobosch ungemein heftig.

Anlage 3.

Tagebuch
eines Kön. Preußischen Offiziers über die Feldzüge von 1756 und 1757 aus der Bellona (wahrscheinlich von Gaudi).

Der König beschloß mit einem Corps von 20 Bataillons u. 38 Escadrons über die Moldau zu gehen den Feld-Marschall von Schwerin an sich zu ziehen, und die feindliche Armee anzugreifen.

Im Lager bey Welleslawin waren 30 Bataillons u. 38 Escadrons unter dem Feldmarschall von Keith stehen geblieben.

Den 5ten früh wurde bey Seltz eine Pontonbrücke geschlagen.

Er brach daher den 6ten vor Tage aus seinem Lager bey Brandeis auf und marschierte in 3 Colonnen nach dem Rendezvous.

Um 6 Uhr verließ das Corps des Königs das Lager bei Czimitz.

Der linke Flügel davon stund auf dem Ziskaberge der rechte debordirte das Dorf Maleschitz.

Süßenbachsche Handschriften.
Nr. 3164 II. Bd. Nr. II.
Tagebuch vom Feldzuge 1757 vom Martio bis den 17. Junii (Verfasser v. Gaudi).
(Die Abweichungen des Textes aus dem Nachlaß v. Scheelens stehen in Klammern.)

Da also eine Battaille von den ferneren Erfolg der Campagne decidiren muste, so resolvirte der König mit einem Corps über die Moldau zu gehen, zu dem Feld Marschall Schwerin zu stoßen, und den Feind anzugreifen, ehe noch der Feld Marchall Daunn der mit 5 Infanterie und 8 Cavallerie Regimentern auch vielen Husaren und Croaten zwischen Caurzim u. Böhmisch Brodt angelangt, (von Königsgrätz her in Anmarsch) war, zur Armee bei Prag stoßen konnte.

Der Feld Marschall Keith blieb also mit 29 Bataillons u. 38 Escadrons im Lager bei Welleslavin stehen.

Den 5ten des Morgens um 5 Uhr wurde bei Seltze eine Brücke über die Moldau geschlagen; der General Manstein wurde mit 2 Grenadier Batt. und denen FußJäger übergesetzt und faßte posto auf der anderen Seite;

Den 6ten um 1 Uhr des Morgens brach der Feld Marchall auf und marschirte in 3 Colonnen gegen Prossik.

Um 6 Uhr brach der König mit seinem Corps auf

Der linke Flügel stand an dem Ciska Berg und hatte das Invaliden Hauß vor sich; der rechte debordierte das Dorf Malleschitz und machte einen Hacken gegen Sterboholy.

Gaudi-Journal.
Kr. Arch. Gen. St. XXVII, 29.

. . . . er beschloß also, da eine Bataille von dem ferneren Erfolg dieses Feldzuges entscheiden mußte, mit einem Corps von 20 Bataillons und 38 Escadrons über die Moldau zu gehen, den Feldmarschall Keith mit dem Rest der Armee im Lager bey Welleslawin stehen zu lassen, und sich mit dem Feldmarschall Schwerin zu vereinigen, um den Feind anzugreiffen, ehe noch mehrere Verstärkungen und besonders oberwehntes Corps des Feldmarschalls Daun zu ihm stießen.

Den 5. des Morgens um 5 Uhr wurde bei Seltz eine Brücke über die Moldau geschlagen während der Zeit die Fußjäger und die Grenadier Bataillons Wreeden und Wedell unter dem General-Major Mannstein mit Kähnen und Pontons übergesetzt wurden; um auf dem jenseitigen Ufer des Flusses Posto zu fassen;

brach den 6ten um ein Uhr nach Mitternacht aus seinem Lager auf und marschirte in drey Colonnen rechts ab gegen Prossik.

Um 6 Uhr verließ auch der König das Lager bey Czimitz.

Der lincke Flügel Infanterie hatte vor seiner Extremität das Prager Invaliden-Hauß, und lehnte sich an den bekannten Ziska-Berg; er hatte die Höhen inne, die zwischen diesem Berge und Hrtlorzes sich

Das ganze erste Treffen stand auf Höhen und

hatte lauter Defilees vor sich, die von der Artillerie protegiert waren.

Die gantze erste Linie stand auf denen Höhen, hatte ein tiefes Thal, worinnen ein Bach fließet und verschiedene Teiche und Dörfer, welche nichts als defilées presentirte vor ihrer Fronte, diese waren mit leichten Truppen garniret, und so schwer zu passiren, daß man Mann vor Mann hätte durchgehen müssen.

befinden; an dem Fuße derselben macht vorerwehnter Bach verschiedene Inseln und Teiche, welche mit denen Dörffern Wißoczan und Hloupetin, die in eben diesem Grunde liegen, eine Kette von Defilés machen, von denen eines beschwerlicher als das andere ist, keines aber anders als mit drey biß vier Mann breit passiret werden kann.

Wir marschirten, da dessen Fronte auf keine Art zu attaquiren war,

Der König sahe die Unmöglichkeit ein, diese Armee in ihrer fronte anzugreifen, man hätte das Thal und die defilées, so zu ihr führten, unter dem Canonen und kleinen Gewehr Feuer passiren, und die vor ihrer fronte liegende Dörfer erst wegnehmen müssen, ehe man an die erste linie gelanget wäre.

so sahe er dennoch die Unmöglichkeit davon ein, und es mußten dazu andere Mittel gesucht werden. Der Feldmarschall Schwerin hatte während seinem Marsch das Terrain vor dem feindlichen rechten Flügel gesehen und zeigte an, daß selbiger nur auf einer kleinen Höhe stände, nicht appuyiret wäre, und man ihn tourniren und allhier eher ein Angriff stattfinden könne, worauf der König die Ordre stellete, daß die Trains bey Gbell in einer Wagenburg auffahren, durch das 2te Bataillon Würtemberg, das 1te Mannstein, die Fußjäger und 10 Escadrons Seydlitz bedeckt werden, die Armee aber, wovon sich die Regimenter währendem Recognosciren in die Ordnung gesetzt hatten, jedoch ohne aufzumarschiren so, daß die unter dem Feldmarschall Schwerin angekommenen Trouppen den linken, das Königs Corps aber den rechten Flügel ausmachte, Treffenweise links abmarschiren sollte, um zu suchen die rechte Flanque des Feindes zu gewinnen, alsdann mit dem linken Flügel der Angriff gemacht und der rechte zurück gehalten werden sollte. Diesem zu Folge ließ der König den Herzog von Bevern und den Generallieutenant Winterfeld rufen, und machte ihnen sein Vorhaben bekannt. Man durfte sich schmeicheln, daß selbiges glücklich ausgeführet werden würde, indem der Feind die sehr

treffenweise links ab um seine rechte Flanque zu gewinnen.

daher wurde resolvirt, mit der Armee Treffenweise links abzumarschiren, und die rechte Flanque des Feindes zu gewinnen; der Feld Marschall Schwerin hatte, als er solche recognoscirt gefunden, daß sie nicht sehr gedecket war, denn das Dorf Unter Potschernitz, welches fast vor dem rechten Flügel der feindlichen Armée lag, und durch welches unser March, um unser Vorhaben ins Werk zu richten, gehen mußte, war nicht besetzt, wie es wohl hätte geschehen müssen, sondern die

	Extremität des rechten Flügels stand nur auf einer kleinen Anhöhe und en potence.	beschwerliche Defilés bey Unter-Potschernitz, so wie dieses Dorf selbst zu besetzen verabsäumt hatte; wir mußten selbige, um jetzo zu seinem rechten Flügel zu gelangen, nothwendigerweise paßiren und er war im Stande dieses mit einem einzigen Bataillon, wo nicht ganz streitig zu machen, dennoch sehr lange zu verhindern, um so eher wenn er auf den Nothfall das Dorf in Brand gesetzt hätte, ein Fehler der ihm in der Folge theuer zu stehen kam.
Der Feind so dieses Manöver genau sehen konnte	Als die feindlichen Generals den König mit seiner Armee links abmarchiren und die tête deren beyden Colonnen den Marsch um ihren rechten Flügel herum gegen Unter Potschernitz, Chivalla links lassend, nehmen sahen, auch gewahr wurden, daß der linke Flügel unserer Cavallerie, der den ersten Angriff thun sollte, verstärket wurde, sich auch die Reserve dahin zog	Als der Prinz Carl von Lothringen den König diese Bewegung machen, und die Teten derer drey Colonnen, Chwalla links lassend sich nach Unter-Potschernitz wenden sahe errieth er das gegen seinen rechten Flügel gefaßte Vorhaben um so eher, da er zu gleicher Zeit entdeckte, daß der lincke Flügel unserer Cavallerie, die die Tete hatte, durch mehrere Dragoner-Regimenter verstärkt worden war, sich auch sämmtliche in der Reserve befindliche Husaren dahin gezogen hatten, um also zu verhindern tourniret und in der Flanque angegriffen zu werden, und zu diesem Ende einen anderen Point d'appui für seinen rechten Flügel zu finden, marschirte er mit seiner ganzen Armee rechts ab.
marschirte, um sich selbiger entgegen zu setzen, rechts ab und suchte Terrain zu gewinnen.	marchirten sie mit ihrer Armee rechts ab, um zu verhindern nicht en flanque genommen zu werden, und vielleicht einen anderen point d'appui vor ihren rechten Flügel zu finden.	
Die Canonade fing von beyden Theilen an; als wir aber näher kamen fanden wir ein coupirtes Terrain, wo nicht alles in Linie bleiben konnte; überdem hatte der Feind bey seiner genommenen neuen Stellung den Vortheil des Terrains beybehalten	die Canonade fing von beyden Seiten an, wir standen als wir ohngefähr 200 Schritt avanciret waren Teiche und Moräste, welche uns verhinderten en Linie zu bleiben; der Feind ohngeachtet, wir ihn gezwungen hatten, seine position (Stellung) zu verändern, hatte die dennoch die avantage vom Terrain (dennoch einen vortheilhaften Posten) beybehalten und seine erste Linie (erstes Treffen) auf die kleinen Höhen, die von Malleschitz nach Sterbo-	die Canonade fing von beyden Theilen an. So eben aber auch das Terrain von Sterboholy ab nach dem rechten Flügel des Feindes zu seyn geschienen hatte, so fanden doch die äußerste Bataillons unseres lincken, als sie ohngefähr 400 Schritte vorgerückt waren, Teiche und kleine Moräste, die mit Grabens durchschnitten waren; sie wurden dadurch verhindert en ligne zu bleiben, und mußten verschiedentlich abbrechen; daher litten sie von des Feindes

holy gehen, placiret (gesetzt), (indessen ging alles gut und als die Bataillons des linken Flügels auf eine weite von 300 Schritt das Gewehr fälleten, kamen die feindlichen Grenadiers schon in Unordnung und fingen an zu wanken, allein da wir wegen des couppirten Terrains nicht geschlossen an ihn herankonnten, auch der linke Flügel zu stark avancirte, daß er hätte können in Ordnung bleiben, so entstand daraus, daß als er zum kleinen Gewehr kam)

Wir konnten der obengezeigten Hindernisse wegen nicht in Ordnung gegen ihn avanciren, daraus entstand, daß als der linke Flügel zum kleinen Gewehr kam,

er von den feindlichen Cartetschen und Musqueterie Feuer (mit welchen er hinter einer kleinen Höhe verdeckt auf uns schoß), sehr viel litte und wohl an 800 Schritt repousiret wurde (zurückgetrieben wurde). (Das Regiment v. Fouqué, so auf eine starke feindliche Batterie traf, und viel Leuthe verlohr, wich am ersten.)

schweren Artillerie um so mehr, da derselben jetzo noch nichts als die Feldstücke entgegengesetzt werden, und dieses nicht einmal alle wegen des Morastes und derer Grabens folgen konnten; indeßen gewannen diese Bataillons dennoch immer Terrain. Der Feldmarschall Schwerin sowohl als der General-Lieutenant Winterfeld, welcher letztere die Division des lincken Flügels kommandirte, wollten durchaus, daß die Infanterie nicht feuern, sondern mit gefälltem Bajonnette in den Feind eindringen sollte; da aber dieselbe in dieser Absicht und um so eher aus der Canonade zu kommen, mit einem etwas zu starkem Schritte avancirte, und dieserhalb sowohl, als wegen des ungleichen Terrains die Linie nicht in der besten Ordnung blieb, so entstand daraus, daß als der linke Flügel dem Feinde näher kam, er durch das Feuer seiner Artillerie und Infanterie, von welcher letzteren die äußerste Bataillons von einem langen Hügel auf den halben Mann bedeckt auf uns chargirten, sehr viel litt, folglich die vorhabende Attaque mit dem Bajonnette wegfiel, und die Unsrigen gleichfalls zu feuern anfingen; allein dieses geschahe nicht lange mehr im Avanciren; denn da unsere Infanterie nicht in der besten Ordnung war, der Feind aber in seinem Posten sehr wohl rangiret stand, so continuirte dieses Feuer nur noch auf der Stelle, und ohne daß unserer Seits Terrain gewonnen wurde, und da wir besonders durch das feindliche Kartätschen Feuer viel litten, das Regiment Fouque auf eine Batterie von 14 Canonen traf, und sehr viele Leute durch dieses Feuer verlohr, so wich dieses Regiment zuerst, und diß war das Zeichen für das von Schwerin so wie für die Grenad. Bataillons Oestenreich, Waldow, Möllendorff, Kahlden, Plötz und Burgsdorff,

Die österreichischen Grenadiers avancirten (und die Battaillons des linken Flügels folgeten ihn darauf) den Berg herunter.

welche den linken Flügel der Infanterie ausmachten, und gleich darauf auch dem Feinde den Rücken zukehreten und zerstreuet zurückgiengen; die feindliche Grenadiers und einige Bataillons rückten hierauf von der Höhe auf der sie standen herunter, und verfolgten sie.

Der feindliche General Beck attaquirte während der Bataille mit 1000 Croaten und etlichen 100 Husaren das von dem Feldmarschall von Schwerin in Brandeis zurückgelassene Bataillon v. Manstein.

Der feindliche Gen. Beck attaquirte (griff an) diesen Tag mit 1000 Croaten und einige 100 Husaren die Stadt Brandeis, worin das 2. Battl. v. Manstein stand, und da solches weder die gehörige precaution genommen (Vorsicht gebraucht) noch alles gethan, was er hätte thun können,

Der feindliche General Beck, welcher mit denen leichten Trouppen des Corps, das der Feldmarschall Daun kommandirte, bey Nimburg stand, wagte heute und selbst während der Bataille mit 1000 Croaten und einigen hundert Husaren einen Anfall auf Brandeiß, wo der Feldmarschall Schwerin wie oben gesagt, das 2. Bataillon Mannstein unter dem Obrist-Lieut. Mardefeld zur Besatzung zurückgelassen hatte, und da dieser weder die gehörige Vorsicht gebrauchte, noch auch die Garnison ihre Schuldigkeit that, so wurden die Croaten Meister von dem Orte, und das Bataillon außer 140 Mann, mit denen sich der Major Momma zur Armee des Königs durchschlug, gefangen genommen; des letzteren Rückzug erleichterte noch das Grenad. Bataillon Manteuffel, welches die Schiffbrücke bei Brandeiß bedeckte, und wovon 200 Mann gegen diesen Ort zur Unterstützung der Unsrigen vorrückten.

wurde der Ort emportiret (weggenommen) und das Battl. außer 140 Mann, mit welchen sich der Major Momma durchschlug, gefangen genommen; das Grenad. Battl. v. Manteufel, so an der Schiff-Brücke über (an) der Elbe stand, degagierte (rettete) mit 200 Mann den rest dieses Battl.

In Prag war nunmehr eine Garnison von mehr als 40 000 Mann desgl. der Prinz Karl nebst denen erwähnten Oesterreichischen Generals

Der König resolvirte

In Prag stand also eine Garnison von etliche (mehr als) 40 000 Mann, der Prinz Carl, der Feldmarschall Broune nebst vielen anderen Generals befanden sich darinnen
und der König sahe ein, daß es ihm schwer, wo nicht unmöglich fallen würde, von einem so weitläufigen Ort, worin eine Armee

In Prag stand nunmehr eine Garnison von 46 000 Mann Infanterie und mehr als 2000 Pferden; der Prinz Carl von Lothringen selbst, der Feldmarschall Broune und die vornehmste Generals der feindlichen Armee befanden sich in der Stadt, und der König sahe ein, daß es ihm schwer wo nicht unmöglich fallen würde, von einem so weitläufigen

	stand, durch eine ordentliche Belagerung Meister zu werden, es würde viele Zeit und Leute gekostet haben, ehe man damit fertig geworden wäre; da aber zu supponiren (glauben) war, daß es einer so großen Garnison mit der Zeit an Lebens Mittel fehlen würde.	Orte, der durch eine Armee vertheidiget war, durch eine ordentliche Belagerung Meister zu werden; es würde dieses wegen der zu besorgenden Ausfälle viele Zeit und Leute gekostet haben, auch hatten wir nicht hinlänglich schwere Artillerie und Muniton dazu, überhaupt nichts von dem, was zu einer Belagerung gehöret, und dieses alles erst aus unseren Zeughäusern kommen zu lassen, hätte zu viele Zeit weggenommen; allein man vermuthete unserer Seits, daß eine so starke Garnison nicht gar lange hinlängliche Lebensmittel haben könnte, weil der Feind nicht vorausgesehen haben würde, daß ein so großer Theil seiner Armee in Prag eingeschlossen werden würde, und man folglich wenigstens nicht auf die Länge mit allen Vorräthen versehen seyn möchte; der König beschloß also die Stadt auf das genaueste einzuschließen, und da wie gesagt auf die gemachte Aufforderung eine abschlägige Antwort erfolgt war, Bomben und glüende Kugeln herein werffen zu lassen, um möglichenfalls die feindliche Magazine in Brand zu setzen, und dadurch die Garnison zur Uebergabe zu zwingen.
da zu vermuthen war, daß nicht genügsam Lebensmittel in derselben seyn würden,	da niemand so leicht geglaubt (vorhergesehen), daß sie in Prag eingeschlossen werden konnte, und folglich man sich nicht auf große Magazins praepariret (vorbereitet) hatte.	
sie einzuschließen und zu bombardiren um womöglich die Magazins in Brand und die Garnison in die Nothwendigkeit zu setzen eine Capitulation einzugehen,	so beschloß der König die Stadt auf das genaueste zu bloquiren (einzuschließen) Bomben und glüende Kugeln herein zu werfen, um möglichenfalls ihre Magazins anzustecken.	In Dresden war bereits ein kleiner Train schwerer Artillerie und Munition in Schiffe gebracht, um auf die erste Ordre auf der Elbe nach Böhmen abgehen zu können; zu gleicher Zeit wollte der König ein Corps detachiren, welches den Feldmarschall Daun beobachtete und die Bloquade deckte, welches um so mehr nöthig war, da zu vermuthen stand, daß der rechte Flügel der feindlichen Armee zu ihm stoßen, und er dadurch ansehnlich verstärkt werden würde.
zugleich aber auch ein Corps zu detachiren um den Feldmarschall von Daun der mit einigen Regimentern bey Böhmischbrod stand, zu observiren und ihn zu verhindern die Bloquade zu beunruhigen.	und ein Corps zu detachiren, welches den Feldmarschall Dann beobachten sollte (und die Bloquade decken).	

Anlage 4.

Tagebuch

eines Kön. Preußischen Offiziers über die Feldzüge 1756 u. 1757 aus der Bellona (wahrscheinlich von Gaudi).

Den 18ten ganz frühe sahe man auf denen vor uns liegenden Bergen oder Höhen etwas Cavallerie vom Feinde, von der Armee aber entdeckte man nichts;

Bey Planian trafen wir etwas leichte Truppen an, die sich aber bey Zeiten zurück zogen.

Der König ließ um 6 Uhr die Zelter abbrechen, und setzte sich treffenweise links ab, gegen Kollin in Marsch. Die erste Kolonne hielt die große Landstraße, der Kayser-Weg genannt, die andere cotoyirte selbige linker Hand;

sahe man die Daunische Armee auf den Bergen zwischen Krzezor und Brzezan wohin sie gestern Abends nach Aussage einiger Deserteurs marschiert war.

Relation Gaudis

an den Prinzen Heinrich v. Preußen. (Geh. Staats-Arch.)

mais quand le jour commençoit a poindre, l'on decouvrit des gros detachements de trouppes legeres; qui nous observerent des hauteurs.

Le 18 a la pointe du jour le lieutenant General Treskow avec six bataillons et des hussars s'empara de la grande montagne qui étoit sur la gauche de Woptschan et qui étoit occupé par des trouppes legeres, il couvrit par là la marche de l'armée.

Le roi decampa et marcha par sa gauche en deux colonnes, la première passa par Planian le long du Kayser-Weg et la seconde laissa cette ville à droite;

et nous vimes toute l'armée ennemi en ordre de bataille sur les montagnes entre Radenin et Collin. Le marechal Daun n'avoit fait que changer de position, car en restant avec sa droite à Przebos, comme nous le vimes la veille, il ne

[Fortsetzung auf S. 378.]

Bruchstück aus dem Nachlaß Scheelens.

Kr. Arch. Gen. St. XXVII, 247
(Verfasser v. Gaudi).

Den 18ten in aller Frühe wurde man große Trouppes Cavallerie gewahr, welche uns von denen Höhen recognoscirten, allein von der Armée sahe man gar nichts. Der König beschloß, den March gegen Collin fortzusetzen,

zu dem Ende mußte der General-Lieutenant Treskow den großen Berg, der linker Hand von Planian neben dem Kayser Weg liegt mit 6 Battaillons und 2 Husaren Regimenter besetzen und dadurch den vorhabenden March decken.

Es standen leichte Trouppen in Planian, welche sich nach einigen Haubitz-Schüssen zurückzogen.

Die Armée brach um 6 Uhr auf und marchirte Treffenweise links ab, das 1te längst dem Kayserweg durch Planiau, des 2te neben demselben.

wurden wir die gantze feindliche Armée in Schlacht Ordnung auf denen Bergen zwischen Krzeczor und Brzesan gewahr, der Feld-Marchal Daun hatte weiter nichts als seine Stellung geändert, denn er sahe wohl ein, daß wenn er seinen rechten Flügel

Gaudi-Journal.

Kr. Arch. Gen. St. XXVII, 29.

Den 18. in aller Frühe wurde man verschiedene kleine Troups Kavallerie auf denen Höhen von Schabonoßy gewahr, welche uns beobachteten, von der feindlichen Armee hingegen sahe man nichts. Der König, der auch noch keine Nachrichten von derselben hatte, und sich von ihrer Retraite doch nicht ganz versichert halten durfte, beschloß den Marsch gegen Kolin fortzusetzen, und da man in und hinter Planian viele feindliche leichte Truppen entdeckte, so ließ er um 5 Uhr den Gen. Lieut. Treskow mit 10 Eskadrons Wartenberg, 5 Szekely, 5 Seydlitz, denen Grenadier-Bataillons Finck, Waldow, Nimscheffsky und 2 Bataillons Wied vorrücken, um auf einer großen Höhe, die linker Hand dem Kayser-Wege dießeits Planian liegt, Posto zu faßen, dadurch den bevorstehenden Marsch der Armee zu decken, und den Durchgang des Defilés bey letztgedachtem Orte, welcher von erwehnter Höhe commandiret ist, zu versichern; es standen auf letzterer, wie auch in dem Flecken selbst Croaten und Husaren, welche aber auf einige ihnen zugeschickte Haubitz Granaten sich zurückzogen, so daß der General-Lieutenant Treskow sich auf mehrgedachter Höhe etablirte.

Die Armee brach um 6 Uhr auf, und marschirte Treffenweise links ab; der Gen. Lieut. Zieten machte die Avantgarte mit 10 Escadrons Zieten, 10 Werner, 10 Puttkammer, 5 Stechow, 2 Bataillons Münchow und 2 Schultz, und marschirte längst dem Kayser-Wege der nach Planian führet. Das erste Treffen folgte ihm, das zweyte gieng linker Hand neben demselben.

entdeckte man die ganze Armee in Schlacht-Ordnung auf denen Bergen zwischen Brzisti und Boschitz und sahe, daß die Infanterie im Gewehr stand und die Cavallerie aufgesetzen war; der Feldmarschall Daun hatte also, wie gestern Abend auch von dem

[Fortsetzung auf S. 379.]

[Fortsetzung von S. 376.]

pouvoit pas empêcher d'être tourné, le terrain étant bien ouvert de ce côté.

Der Feind hatte die Nacht dazu angewendet, diesen Posten zu nehmen, und sie unter dem Gewehr zugebracht, ohne Feuer anzumachen, vermuthlich, um uns seine Manoeuvres besser zu verbergen.

Seine erste Linie stand auf der Pente der Höhen, an deren Fuß Dörfer und Defilees lagen, und die zum Theil ganz escarpirt waren, die zweite hatte sich auf die Crête derer Berge gesetzt, viele Artillerie war längst dem ersten Treffen in verschiedenen Batterien aufgefahren und aus seiner Contenance konnte man urtheilen, daß er uns erwarten würde.

la premiere ligne étoit mise sur la moitié de la pente et la seconde sur le sommet des montagnes, le village de Brzesan qui etoit garni d'Infanterie et de Pandoures

et l'on vit une batterie, qui couvroit la cavallerie de l'aile droite;

Die Cavallerie des Nadastischen Corps stunde in vielen Linien und mit großen Intervallen zwischen Collin und Krzczor.

[Fortsetzung auf S. 380.]

[Fortsetzung von S. 377.]

an Przebos gelassen hätte, wo er des Abends vorher stand, er nicht hätte verhindern können, daß vermöge der Stellung in welcher wir waren, wir nicht die Nacht über eine Bewegung gemacht hätten, um ihn zu tourniren und in seiner rechten Flanque anzugreiffen.

größten Theile derer, die ihn aus seinem Lager bey Krichenau hatten aufbrechen gesehen, war geurtheilet worden, nur seine Stellung verändert, und er war würklich dazu genöthiget, sobald er den König bey Wrptschan ein Lager beziehen sahe; denn hätte er seinen rechten Flügel auf der Höhe vor Radenin gelaßen, wo er gestern Abends stand, so konnte er nicht verhindern, daß der König die Nacht über ein Manoeuvre machte, um ihn zu tourniren.

Der Feind hatte die gantze Nacht dazu angewendet, einen vortheilhafften Posten zu nehmen, und hatte sie unter dem Gewehr zugebracht, ohne Feuer anzumachen, damit man seine neue Stellung nicht sehen, und des Morgens den March darnach einrichten sollte.

Der Feldmarschall Daun hatte die ganze Nacht dazu angewendet einen vortheilhaften Posten zu nehmen, und selbige unter dem Gewehr zugebracht, ohne Feuer anmachen zu lassen, damit wir seine neue Stellung nicht beurtheilen, und heute früh den Marsch darnach einrichten sollten.

Das 1te Treffen auf dem Abhange der Berge, das 2te auf der Spitze derselben; viele Batterien waren längst der ersten Linie gemacht, die stärkste davon war hinter Chotzemitz auf der großen Höhe und war von 18 bis 20 schweren Canons, sie lag vor der Infanterie, war mit Grenadiers auf beyden Seiten und vor sich am Abhange vom Berge bedeckt, welche letztere Stein Gruben und ein sehr coupirtes Terrain vor sich hatten, eine von 12 12 ℔igen Canons war zur Bedeckung des rechten Flügels Cavallerie nahe an Krzecrzor, und noch eine von 7 canons vor dem ersten Regiment dieses Flügels angelegt und durch Grenadiers unterstützt, diese Batterie flanquirte die vorhergehende, Chotemitz war mit Infanterie und Croaten besetzt.

Die Cavallerie des Nadasti'schen Corps stand in vielen Linien und die Esquadrons mit weiten Intervallen zwischen Krzeczor und Koller.

an letzterwehntem linken Flügel stieß noch das Reserve-Corps, und stand gleichsam in der linken Flanque, so daß das äußerste Bataillon deßelben das Dorf Swoyschitz schräge vor sich behielt; längst der Fronte der Infanterie, auch sogar vor der Cavallerie rechten Flügels, sahe man viele schwere Canonen aufgefahren, und standen 18 bis 20 Stück derselben auf der Höhe von Chotzemitz vor dem rechten Flügel der Infanterie, letzterer Ort war mit Croaten besetzt; ebenso sahe man viele Canonen vor dem linken auf der Höhe von Boschitz stehen, überhaupt aber hatte der Feldmarschall Daun nichts vergeßen, seine Truppen sehr vortheilhaft zu stellen; sein erstes Treffen stand nach der Biegung derer Höhen und größtentheils auf dem nach uns zufallenden Hange, das zweite aber auf der Crete derselben. Die Cavallerie des Nadastischen Corps, bestehend aus allen Husaren-, drey sächsischen Dragoner-Regimentern und 1000 teutschen Pferden, wovon ein Theil eben die gewesen war, die den Marsch unserer Armee beobachtet, und sich beständig vor unserer Avantgarde zurück gezogen hatte, stand noch in verschiedenen

[Fortsetzung auf S. 381.]

[Fortsetzung von S. 378.]

Der Feind der unsere Manoeuvers von denen Höhen unterscheiden konnte, ändert nichts hauptsächliches in seiner Stellung.

Le maréchal Daun ne changea rien á la position de sa première ligne, mais voyant que le Roi l'alloit deborder à sa droite

unter dieser Zeit attaquirt der Gen. Lieut. von Ziethen die Nadastische Cavallerie schlug sie, verfolgte sie bis Nadowesnitz, wurde aber bey dem Nachhauen aus dem Eichbusch in die Flanke und im Rücken beschossen, daher er sich wieder bis Kutlirz zurück zog und setzte.

[Fortsetzung von S. 379.]

Treffen, und die Escadrons mit weiten Intervallen zwischen der Höhe von Roller und dem Dorfe Brzisti quer über den Kayser-Weg aufmarschiret.

Die feindliche generals hatten unsere Bewegungen von denen Bergen zu deutlich unterscheiden können, daß sie nicht die Verstärkung unseres linken Flügels, und das corps, so den ersten Angriff machen sollte, wahrgenommen hätten, und konnten folglich einsehen, daß es ihrem rechten Flügel gelten würde; Sie machten daher sogleich Gegenanstalten.

Die feindliche Generals hatten unser Manoeuvre von ihren Höhen zu deutlich unterscheiden können, als daß sie nicht die Verstärkung unseres linken Flügels und das Corps, welches zu der ersten Attaque bestimmt war, wahrgenommen hätten, und konnten folglich sowohl aus diesen Anstalten, als der Kenntniß ihrer eigenen Stellung urtheilen, daß es ihrem rechten Flügel gelten würde.

Die Cavallerie des Nadasti'schen Corps, so zwischen Krzeczor und Kurtlitz stand, wurde von denen Husaren und Dragonern unsserer Avant Garde bis Radowesnitz getrieben, allein bey dem Nachhauen wurde sie aus dem Eichbusche im Rücken befeuert, und genöthigt, sich mit dem rechten Flügel wieder an Krzeczor und mit dem linken an Kutlirtz zu setzen.

alle diese Truppen griffen nunmehr das hinter Kutlirz in Schlachtordnung stehende Nadasti'sche Corps mit so gutem Erfolge an, daß selbiges gleich über den Hauffen geworffen, und von den Unsrigen biß (K. K.) verfolgt wurde; die bey demselben befindliche sächsische Regimenter setzten sich wieder in (ll), die Husaren aber retirirten sich biß Radowesnitz; allein die Unsrigen wurden bey dem Verfolgen des Feindes von der in dem oft erwehnten Eichwalde stehenden Infanterie in der rechten Flanque und im Rücken befeuert, und dadurch genöthiget wieder zurückzugehen, da sie sich dann wieder bey Kutlirz welches Dorf in Brand gerieth setzten.

Anlage 5.

Tagebuch
eines Kön. Preußischen Offiziers über die Feldzüge von 1756 und 1757 aus der Bellona (wahrscheinlich von Gaudi).

Die in der folgenden Nacht angekommene Deserteurs sagten aus, daß er seine Stellung zu verändern beschäftiget wäre.

Von eben denenselben erfuhr man, daß eine Verstärkung von 18 Bataillons und 20 Escadrons unter dem Herzog von Broglio von der großen französischen Armee, zu dieser gestoßen und selbige dadurch zwischen 50 und 60,000 Mann stark geworden wäre.

Der König ging den 4ten mit der ganzen Cavallerie vor, um den Feind zu recognosciren.

Der König gab also Ordre, daß die Infanterie zurückgehen und ein Lager beziehen; die Cavallerie aber folgen sollte.

Der rechte Flügel derselben stieß an Bedra, welches 2 Bataillons besetzten.

Nachlaß Scheelen.
Kr. Arch. Gen. St. XXXVII, 255.
(Verfasser v. Gaudi.)

Unsere Husaren brachten in der folgenden Nacht etliche 20 Gefangene ein, und die ankommenden Deserteurs sagten aus, daß der Feind uns erwarten würde und zu dem Ende seine Stellung zu verändern beschäftigt wäre, daß er das ganze Lager abgebrochen und sich in Bewegung gesetzt hätte, um sich auf eine andre Art in Schlacht-Ordnung zu formiren.

Dieses mußte nothwendig geschehen, da seine bey Mücheln genommene Stellung so war, daß er uns die rechte Flanque und fast den Rücken gab.

Man erfuhr durch eben diese Deserteurs, daß die Verstärkung auf welche der Prinz v. Soubise lang gewartet unter Commando des Herzogs von Broglio von der französischen Armée angekommen aus 20 Bat. und 18 Esc. bestehe und diese feindliche Armée dadurch zwischen 50 und 60000 Mann stark geworden sey.

und rückte den 4ten bey Anbruch des Tages mit der ganzen Cavallerie vor, um seine eingenommene Stellung zu untersuchen.

Die Infanterie ging also in 2 Colonnen durch Schortau durch und das Lager wurde also genommen: der rechte Flügel stieß an Bedra, worin die Batls. Krempzow und Ramin gelegt wurden.

Das Frey-Bataillon Meyer besetzte Schortau, welches vor dem rechten Flügel lag.

Gaudi-Journal.
Kr. Arch. Gen. St. XXVII, 29.

Von denen den 4ten vor Tage ankommenden Deserteurs erfuhr man ein mehreres, nemlich daß selbige gestern Abend die Zelter abgebrochen hätte, und die ganze Nacht über in Bewegung gewesen wäre, um ihre Stellung zu verändern, welches um so eher für wahrscheinlich zu halten war, da der König in ihrer rechten Flanque in einer Entfernung von weniger als einer halben Meile ein Lager bezogen hatte, und ihre erste Stellung nicht anders als mit der größten Gefahr beybehalten werden konnte; zugleich war die Aussage dieser Deserteurs darüber einstimmig, daß eine Verstärkung von 20 Bataillons und 18 Eskadrons unter dem Herzoge von Broglio von der Armee des Herzogs von Richelieu angekommen, und die Reichs und französische Trouppen dadurch auf 55 biß 60000 Mann angewachsen wären.

Als es helle wurde, rückte er mit denen Husaren und der ganzen Cavallerie Bedra links lassend vor, um die von denen feindlichen Generals nunmehr genommene Stellung zu recognosciren.

Der König ließ also die Infanterie in zwey Colonnen durch Schortau marschiren und selbige also das Lager beziehen. Der rechte Flügel stieß an Bedra, welchen Ort die Grenadier-Bataillons Kremzow und Ramin besetzten; das Frey-Bataillon Meyer rückte in Schortau ein, welches vor dem rechten Flügel lag; der

Die Leibe ein Bach mit morastigen Ufern deckte die ganze Fronte und der linke Flügel erstreckte sich biß gegen Rosbach, welches man auch mit 1 Bataillon besetzte und des Königs Hauptquartier war.

Die Fronte und die rechte Flanque waren durch die Leibe ein Bach mit morastigen Ufern gedeckt, selbiger ist nicht anders als bey denen Dörffern, neben und durch welche er fließet zu passiren, er berührt in einem zwar weiten allein tiefen Thal, die Dörfer Braunsdorf, Bedra und Schortau, wo er sich gegen Leye und Rossbach wendet und bis Lunstaed, überall von sumpfigen Wiesen bordiert heraufgeht. Vom rechten Flügel des Lagers an, biß über die Mitte der beyden Linien occupirten wir ziemliche Höhen, gegen den linken Flügel aber zu senkten sie sich gegen Rossbach, welches diesen Flügel etwas vor sich hatte; daselbst war das Hauptquartier und das Batl. Lubath cantonirte daselbst.

Die Cavallerie blieb biß die Infanterie das Defilee von Schortau passirt hatte auf der Höhe, von welcher der König den Feind recognoscirt hatte halten, alsdann machte sie die Retraite, zog sich gegen Bedra zurück durch dieses Dorf durch und setzte sich ins 1te Treffen.

linke stieß an Roßbach, woselbst das Haupt-Quartier war, und das Grenadier-Bataillon Lubath cantonnirte; die Fronte sowohl als die rechte Flanque waren durch den Leibe-Bach gedeckt; selbiger ist zwar nicht tief, hat aber morastige Ufer, und ist nicht anders als in denen Dörffern, durch welche er fließt, zu paßiren; er entspringt bei Nallendorf, und fließt in einem zwar weiten allein tiefen Thale durch Roßbach und Leibe, von hier aber wendet er sich nach Schortau, Bedra und Braunsdorff, und ist an denen meisten Stellen von sumpfigen Wiesen bordiret; das Lager stand von dem rechten Flügel an biß über die Mitte auf ziemlichen Höhen, gegen den linken hingegen senkten sie sich, jedoch stand die Extremitaet des letzteren gleichfalls auf einer kleinen Höhe. Die Cavallerie blieb biß die Infanterie das Dorf Schortau paßiret hatte, auf denen Höhen, von welchen die feindliche Stellung recognosciret worden war stehen, als denn machte sie die Retraite und zog sich en echiquier ein Treffen durch das andere durch und gegen Bedra zurück.

Nachmittags schlug er seyne Zelter auf.

Den 5ten November wollte ihn der General-Major v. Seydlitz mit einem Detachement Husaren und etwas vom Frey-Bataillon recognosciren, er verhinderte es aber und ließ ein Corps Infanterie vorrücken.
feuerte auch den ganzen Morgen auf Schordau, welches mit einigen Frey-Bataillons besetzt war.

Den Rest vom Tage blieben beyde Theile ruhig stehen
und der Feind schlug Nachmittags die Zelter auf.

Den 5ten wollte der Gen Maj. Seydlitz ihn mit den Husaren und einem Detachement des Meyerschen Frey Batt. recognosciren, er verhinderte es aber, rückte mit einem Corps Infanterie und Cavallerie auch einigen Canonen vor
und feuerte den ganzen Morgen auf die in Schortau stehende Frey-Compagnie;

die übrige Zeit vom Tage wurde von beyden Theilen ruhig zugebracht, und Nachmittags schlug der Feind seine Zelter auf.

Den 5ten ganz früh wollte der General-Major Seydlitz mit denen Husaren und einem Detachement von dem Frey-Bataillon Meyer ihn recognosciren, er verhinderte es aber dadurch, daß ein Corps Cavallerie und Infanterie nebst einiger Artillerie auf die Höhe von Schortau vorrückte und biß gegen neun Uhr Vormittags auf letzt-

Indessen sahe man in seinem Lager viele Bewegungen; gegen Mittag verschwanden seine Zelter und die Armee marschirte ab.

indessen sahe man in seinem Lager unterschiedene Bewegungen, einige Regtr brachen die Zelter ab und setzten sich in Marsch.

benanntes Dorf und auf unsere Husaren canonirte; indessen sahe man doch, daß in seinem Lager die Zelter abgebrochen wurden, und die Trouppen verschiedene Bewegungen machten. Die ganze feindliche Armee setzte sich in Marsch.

Anlage 6.

Süßenbachsche Handschrift.

Nr. 3164 II. Bd. 1757 Nr. IV. 1757 vom 7. Juni bis 17. 8ten 1757. (wahrscheinlich vom Capitain Giese.)

Den 13ten meldeten die Feld-Wachten sie hätten in der Nacht viele Lagerfeuer bei Satzka, Miltschitz und Schwalowitz gesehen, woraus man schließen wollte: Nadasti würde sich längst der Elbe gegen Mochow ziehen, und uns die Kommunikation mit Brandeis zu verhindern suchen. Der Herzog schickte den Capit. Giese mit 50 Husaren über Borzitschan dahin. Er fand bey Satzka das leere Lager von 1 Batt. Croaten, so diesen Morgen nach Nimburg abgegangen, und bekam die sichere Nachricht, daß sie die Elb-Brücke hinter sich abgebrochen hatten. Er schrieb in Satzka eine Brod-Lieferung aus; sie willigten gleich 2000 Stück Brodte einzuschicken und gaben Geißel mit. Bey Miltschitz war eine kleine Feldwacht; 200 Husaren hatten sich früh nach Kollin zurückgezogen; bey Chwalowitz standen ohngefähr 180 Husaren. Es kam das 1. Batt. Manteufel und Gren. B. Gemming. Der rechte Flügel souragierte in Schwartz-Costeletz.

Aufzeichnungen

des Herzogs A. W. von Braunschweig-Bevern.
Kr. Arch. Gen. St. XXXV, 3.

weil indessen die mehresten Bataillons fast ohne Brodt aus dem Prager Lager weg marchiret, so machte dieses, da es erst von Wellwahren kommen oder durch Ausschreibungen herbey geschafft werden mußte, nebst der aus dem Lager von Prag noch nach zu schickenden Artillerie und Munition den mehresten Aufenthalt jedoch da Sr. Kgl. Majestät laut Schreiben vom 12ten glaubten, daß denen Zerstreueten von der Bataille noch eins anzuhangen sey, so wurden Detachements gegen die Sassawa geschickt, dennoch ohne sonderlichen effect da erstere in der Zeit von 6 Tagen sich genug über diesen Fluß und denen defilees bis und nach Beneschau ziehen und dort versammeln können.

Gaudi-Journal.

Kr. Arch. Gen. St. XXVII, 29.

Die mehreste bey des Herzogs Corps befindliche Trouppen waren indeßen fast ohne Brodt aus dem Lager bey Prag abgegangen und da es zuvor aus der Beckerey aus Welwarn ankommen oder durch Ausschreibungen vom Lande herbeigeschafft werden sollte so verursachte dieses, noch mehr aber diejenige Artillerie nnd Munition, welche noch von der Armee des Königs erwartet wurde, einen großen Aufenthalt, denn vor Ankunft derselben konnte der Herzog nicht weiter vorrücken; da indessen der König in letzterwehntem Schreiben sich geäußert hatte, daß denen nach der Zasawa geflüchteten feindlichen Trouppen noch etwas anzuhängen wäre, so sendete der Herzog

den 13ten verschiedene Detaschements von Husaren nach diesem Fluß, die doch in der Folge ohne etwas ausgerichtet zu haben, wieder zurück kamen, denn das was zerstreuet vom Feinde in dieser Gegend herum gelauffen war, hatte seit dem 6ten als dem Tage der Bataille Zeit genug gewonnen, sich nach Beneschau, wo wie gesagt, der Sammelplatz des rechten Flügels ihrer Armee war zu wenden.

Den 14ten wurde vom linken Flügel in Planian fouragiret. Der Herzog recognoscirte selbst bis Krzeczor. Alles was vom Feinde in der Gegend stand retirirte nach Kollin wo man das Nadastische Corps im Lager sahe.

Der Gen. Lieut. v. Zieten ging auch die Tage aus diesem Lager mit einem Detachement über Planian gegen Collin, da den nach einer kleinen escarmouche wobey einige vom Feinde gefangen worden, selbige sich hinter die defilees von Kollin zogen und vermuthlich damahls schon diesen Ort verlassen haben würden, wenn das ganze Corps hätte folgen und nicht auf eine

Das Grenadier-Bataillon Manteuffel, welches bisher an der Schiffbrücke bey Brandeiß die jetzo war aufgenommen worden gestanden, und das von Gemmingen, das seit dem 5. Welwarn besetzt gehalten hatte, stießen zum Herzoge; ersteres besetzte Chrastian und letzteres Böhmischbrod. Die Feldwachen hatten heute früh gemeldet, daß sie in der vorigen Nacht viele Lager-Feuer bei Satzka, Miltschitz und Chwalowitz entdeckt hätten, woraus zu vermuthen war, daß ein Corps feindlicher Truppen sich längst der Elbe gegen Mochow ziehen und die Kommunikation mit Brandeiß zu unterbrechen suchen wolle; der Herzog schickte daher den Ingenieur-Capitain Giese mit 50 Husaren über Borzitschan in diese Gegend, um Nachrichten einzuziehen; er fand aber nichts als bey Satzka ein verlassenes Lager; in dem ein Bataillon Croaten gestanden, welches diesen Morgen nach Nimburg marschiret war, und bekam die sichere Nachricht, daß sie daselbst die Brücken über die Elbe hinter sich abgebrochen hätten; bey Miltschitz wo 200 Husaren postiret gewesen und heute früh gegen Kolin zurückgezogen waren, befand sich nur noch eine kleine Feldwache und bei Chwalowitz 180 Pferde, die gleichfalls diesen Posten verließen. Der rechte Flügel des Corps fouragierte heute in Schwarz-Kosteletz und,

den 14. geschahe eine gleiches vom linken Flügel in Planian, wobey der Gen. Lieut. Zieten mit dem größten Theil derer Husaren die Bedeckung machte und bis Krzeczor vorrückte, da dann der Herzog der selbst mit vorgeritten war, die hiesige Gegend recognoscirte; das was sich noch in selbiger von denen feindlichen Vorposten befand, zog sich nach einem

expresse eigenhändige Ordre von Sr. Kgl. Majestät das Brodt nothwendig abwarten sollen bevor es weiter vorrückte.

kleinen Scharmützel in dem wir einige Gefangene machten, hinter die Defilés von Kolin zurück, hinter welchen sämmtliche feindliche leichte Truppen unter Kommando des Generals Nadasti, der bey der Armee angekommen war standen, sowie der Feldmarschall Daun selbst seit vorgestern zwischen Alt-Kolin und Malin ein Lager bezogen hatte. Man konnte aus der Unordnung des Feindes urtheilen, daß er Kolin verlassen haben würde, wenn das ganze Corps des Herzogs heute dahin hätte folgen können, allein laut einer gestern eingelauffenen eigenhändigen Ordre des Königs sollte eine fernere Vorrückung durchaus nicht eher geschehen, biß der Brod-Vorrath angekommen sein würde.

Anlage 7.

Tagebuch
eines Kön. Preußischen Offiziers über die Feldzüge von 1756 und 1757
aus der Bellona
(wahrscheinlich von Gaudi).

Diesem zufolge brach er den 13ten mit 4 Bataillons und 6 Escadrons aus dem Lager vor Prag auf und campirte jenseits Aurzeniowes auf der Straße nach Schwarzkosteletz. Allhier lief die Nachricht von dem Hertzog von Bevern ein, daß heute der General Nadasty mit den leichten Truppen der Daunschen Armee gegen seine rechte Flanke vorgerücket sei.

Relation Gaudis
an den Prinzen Heinrich von Preußen.
(Geh. Staats-Arch.)

Le 13me Juin le Roi partit de son camp sous Prague avec le premier Bataillon des Gardes, le premier d'Anhalt, deux de Bevern, un Escadron des Gardes du corps et cinq de Rochow; le corps marcha par Sabielitz et Bratsch, laissa Hostiwortz à la droite, par Ober-Miecholup, Aurzeniowes, Kollowrath resta à droite et Radoschonitz à gauche, le second Bataillon de Bevern fut l'arriere Garde. Le Roi prit son camp au letzten Pfennig, auberge de ce nom, il appuya sa droite à Serbin et la gauche a Mukarzow; la cavallerie fut placée en seconde ligne. Le Duc de Bevern donna nouvelle au Roi que le General Nadasti avoit

Süßenbachsche Handschriften.
Nr. 3164 II. Bd. 1757 Nr. II
(Tagebuch vom Feldzuge 1757 vom Martio bis 17ten Junii).
(Verfasser v. Gaudi.)

und brach den 13ten Juni mit 4 Battaill. und 6 Esquadr. nebst einem Train schwerer Artillerie auf, marschirte über Bratsch und Aurzeniowes und nahm das Lager bey einem auf der Straße nach Schwartz-Kosteletz liegenden Wirthshause den letzten Pfennig genannt, der rechte Flügel stand an Serbin und der linke an Skukurzow. Der Herzog von Bevern ließ dem Könige melden, das diesen Tag der General Nadasti mit einem starken Corps den General Ziethen attaquirt hätte, und daß, als der Offizier von seiner armee abgegangen, solche in Gewehr gestanden, um ihn zu sostiniren.

Den 14ten rückte der König gegen Malhotitz vor man hörte auf diesem Marsche von denen Land-Leuthen, daß gestern bey Kuttenberg stark war kanonirt worden, daß das Feuer von 4 Uhr Morgens bis zum Mittage gedauert und der Herzog von Bevern nach Kollin zurückgegangen sey. Der G. Lt. von Treskow hatte Ordre diesen Tag bey Zaßmuck zu des Königs Corps zu stoßen, als aber derselbe Malhotitz erreichte, sahe man hinter gedachtem Zaßmuck ein feindl. Corps mehrentheils aus Cavallerie bestehend und welches 5 bis 6000 Mann stark sein konnte aufmarchiirt stehen; in der Folge erfuhr man daß es das Nadasty'sche sey. Es wurde also Halt gemacht um den Gen. L. von Treskow von dieser Veränderung zu avertiren und Nachrichten von dem Herzoge von Bevern einzuziehen. Ersterer stieß Nachmittags zum Könige und war auf seinem Marsche vom Feinde nicht beunruhigt worden, ebenso sahe man eine Stunde darauf die Bevern'sche Armee über Swoyschütz in 2 Colonnen anmarschiren. Zur Veränderung der Stellung und zum Rückmarsch dieser Armée hatte Gelegenheit gegeben, daß der F. M. von Daun aus seinem Lager bei Goltzjenkau nach Jannowitzky und in der Folge noch weiter vorgerücket war. Er hatte Mine gemacht mit seiner Armee den Herzog von Bevern gestern in seine rechte Flanke zu fallen währender Zeit ihn der Gen. Nadasty mit den leichten Trouppen die Retraite nach Kollin abschneiden sollte, worauf der Herzog sich in bester Ordnung nach letzterem Orte zurück-

attaqué le General Ziethen avec des forces superieures, et qu'au depart de l'officier son armée avait été rangé en ordre de Bataille pour le soutenir.

Le 14. le Roi marcha par le bois de Serbin, par Wischlofka, Schwartz-Kostelitz, Wolleschetz et Zdanitz vers Malhotitz; a mesure qu'n avança les gens du pais nous dirent que l'on avoit entendu le jour precedent une grande canonade du côté de Kuttenberg, qu'elle avoit commencé a deux heures du matin et que le feu ne s'etoit rallenti que vers le midi; d'autres qui avoient porté des vivres au camp du Duc de Bevern nous confirmerent cette nouvelle et ajouterent que le Duc avoit levé son camp à onze heures du matin pour occuper celui de Collin, ce qui nous embarrassa beaucoup ne sachant pas le sujet de sa retraite. Lo Roi s'etoit proposé de prendre son camp à Zasmuk ou le Lieutenant General Treskow, qui avoit campé la nuit avec quatre Bataillons et dix Eskadrons à St. Procop près de Zasawa devoit le joindre mais quand il s'avança vers Malhotitz l'on decouvrit sur la hauteur derriere la ville de Zasmuk une ligne de l'ennemi, qui pouvoit contenir 6 a 7000 hommes la plupart en étoit Cavallerie; on leur vit faire differentes manoeuvres, qui nous firent juger qu' ils étoient autant surpris de notre arrivée que nous de la leur, mais comme leurs Trouppes défilerent en avant pour prendre possession de Zasmuck et que même ils s'approcherent de nous avec de la Cavallerie, le Roi fit reprendre a la colonne la chemin de Zdanitz pour occuper la hauteur, qui est

Den 14ten ging der Marsch über Schwarz-Kostelitz und Sdanitz gegen Mathotitz, wir erfuhren unterwegens von denen Leuten vom Lande, das man den Tag vorher bei Kuttenberg stark cannoniren gehöret und das daß Feuer von 4 Uhr Morgens biß Mittags um 11 Uhr gedauert, andere die mit Lebensmitteln in der Armée des Herzogs gewesen bestätigten diese Zeitung und sagten hierzu, das der Herzog um 11 Uhr sein Lager bei Kuttenberg aufgehoben und nach Kollin marchirt wäre, alle diese Nachrichten beunruhigten uns eines Theils weil man nicht errathen konnte ob eine verlohrene Bataille oder sonst andere Ursachen zu dieser retraite Gelegenheit gegeben, anderen Theils auch, weil der König in der Ungewißheit war was er vor einen March um zum Herzog zu stoßen nehmen sollte, er setzte solchen indessen gegen Sassmuk fort woselbst der Gen. Lieut. Treskow, der mit 4 Batt. u. 10 Esqu. in der Gegend von Benkohau gestanden zu ihm zu stoßen ordre hatte, als wir aber bei Malhotitz kamen, wurden wir auf der Höhe hinter Zassmuk eine Linie vom Feinde von 6 biß 7000 Mann gewahr, wovon daß Meiste auß Cavallerie bestand; Sie machten unterschiedene Bewegungen welche uns merken ließen, daß sie über unsere Ankunft so sehr verwundert, als wir selbst waren, sie an einen Ort zu sehen wo man sie nicht vermuthet hatte, wir erfuhren in der Folge, das es das Nadastische Corps war. Etwas von ihren Truppen nahm possession von Zassmuk einige Cavallerie rückte

gezogen und sein altes Lager wieder eingenommen hatte, aus welchen er auf die Nachricht, daß der König mit einem Corps selbst im Anmarsch sey diesen Tag wiederum aufgebrochen war um die vorhabende Vereinigung zu erleichtern.

derriere le village et pour se placer derrière le defilé qui y conduit, pendant ce tems l'on decouvrit de loin le Lieutenant General Treskow qui avoit trouvé dans son chemin toute l'aile gauche de l'ennemi campé entre Gintitz et Miletin et qui par cette raison avoit changé de route en tournant plus a sa gauche. ou le grand defilé de Barchowitz l'avoit empeché d'arriver plûtot; en même tems l'armée du Duc de Bevern arriva sur deux colonnes par Swoyschitz nous apprimes que le jour precedent tout le corps du General Nadasti auquel l'on avavoit joint beaucoup des Trouppes regulieres, s'etoit presenté sur les hauteurs qui étoient dans le flanc droit de l'armée du Duc, que l'ennemi avoit fait mine de vouloir le tourner pour lui couper la communication avec Collin et Nimburg et que par cette raison il etoit marché à Kollin d'on il etoit parti ce jour par se joindre au Roi.

mehr vorwärts. Die retirade des Herzogs war so gewiß, daß man nicht mehr daran zweifelte und man durfte muthmaßen, daß das was wir vor uns sahen, die Avant-Garde der Daun'schen Armee wäre, wir hatten wie gedacht nicht mehr als 4 Batt. u. 6 Esquadr. daher nahmen wir unseren Weg durch Zdanitz zurück in der Absicht uns auf der hinter diesem Dorf liegenden Höhe zu setzen und das Defilee welches herausführet zu bordiren, um allda den General-Lieut. Treskow, der von der vorgefallenen Veränderung avertiert wurde, an uns zu ziehen und Nachricht von dem Herzog von Bevern einzuholen, kaum hatten wir unsern rückmarsch angetreten so sah man die Avant Garde des General Lieut. Treskow welcher im Begriff war zu uns zu stoßen, er war den 9ten mit seinem Detachement in Strizin angekommen wo der Obrist Kalden, der bißher längst der Zasawa patrouilliren lassen und biß Schwartz Kosteletz und Kaurzim pousiret zu ihm stieß, die feindlichen leichten Truppen hatten sich aller Orten vor ihm zurückgezogen, den 13ten war er auf die erhaltene Ordre zum König zu stoßen bis Zasawa gegangen und diesen Tag brach er auf um nach Zasmuk zu marchiren. Er fand zwischen Gintiz und Miletin den ganzen linken Flügel der Feindlichen Armée, welche ihn mit 1000 Pferden rekognosciren ließ, ohne was zu unternehmen, außer das es ihn nöthigte seine route zu verendern und sich mehr links zu halten, da dann das Defilé von Bunschowitz seinen march sehr aufhielt, zu gleicher Zeit sah man auch die Armée des Herzogs von Bevern in 2 Collonen über Swoyschiz marschiren kommen. Die Umstände bei dieser Armee hatten sich sehr geändert.

Den 16ten kam noch eine Verstärkung unter dem Fürsten Moritz von 6 Bataillons und 10 Escadrons von der Blokade bey Prag zur Armee des Königs und campirte im 3ten Treffen. Die Brod-Convoy setzte sich heute von Nimburg aus in Marsch um zur Armee zu stoßen, allein sie ward unterwegens von einem Schwarme feindl. Husaren attaquiret, sodaß der Major von Billerbeck von Prinz Heinrich der die Bedeckung kommandirte den Marsch nicht fortsetzen konnte, sondern den Train mußte auffahren lassen; er defendirte solchen nach Möglichkeit und der König detaschirte den General-Major von Mannstein mit 3 Bataillons und 1000 Pferden, um ihn zu degagiren, worauf denn auch der Feind sich zurückzog.

Le 16. a midi le Prince Maurice arriva au camp avec six bataillons et dix Escadrons qu'il plaça derriére la droite de l'armée tout près de Zdanitz le major Billerbeck fut attaqué dans sa marche à l'armée par plus de mille Hussars ennemis, qui le sommerent de se rendre, mais il parqueta ses caissons et se defendit, le roi en eut la nouvelle et detacha pour le degager le General Mannstein avec trois Bataillons et deux regiments d'Hussars; sur l'avis qu'on eut qu'un gros de cavallerie se presentoit tout près de Swoyschitz, toute la cavallerie de la gauche resta la nuit a cheval en se portant en avant; deux bataillons marcherent pour la soutenir; on apprit aussi qu'un corps des ennemis avoit paru du coté de Planian et le colonel Fink y fut envoyé avec deux bataillons et des Hussars pour reconnaitre. Nous ne crûmes plus l'ennemi a Golz Jenkau.

Den 16ten kam Fürst Moritz mit der verlangten Verstärkung an und campirte mit derselben hinter dem rechten Flügel der Armee gegen Zdanitz. Der Major Billerbeck wurde auf seinem Rückmarsch von mehr als 1000 feindlichen Husaren in der Gegend von Satzka angegriffen, sie ließen ihn auffordern sich zu ergeben, allein er ließ die Wagen auffahren und wehrte sich. Der General Manstein wurde als die Nachricht von diesem Vorfall einlief, mit 3 Batt. und 2 Husaren Regimenter detachirt um ihn Luft zu machen. Man erfuhr zu gleicher Zeit, daß ein großes Corps feindlicher Cavallerie nahe bey Swoyschitz aufmarchirt stunde, der ganze linke Flügel unserer Cavallerie mußte da man des Feindes Vorhaben nicht wußte aufsitzen und nebst 2 Batt. vorrücken um die Nacht über daselbst stehen zu bleiben auch wurde gemeldet, daß ein starkes feindliches Detachement sich zwischen Woptschau und Chrastian sehen lasse. Dieses zu recognosciren wurde der Obrist Finck mit 3 Batt. und 500 Husaren abgeschickt, und nun glaubte kein Mensch in der Armée mehr das der F. M. Daun bei Golz Jenkau stände.

Anlage 8.

Nachlaß Scheelen.

Kr. Arch. Gen. St. XXVII, 119. 8, 251.

Der Obleit. von Ölsnitz ging mit 2 Ingenieur Lieut. an die böhmische Gräntze und ließ 2 Wege aus Sachsen nach Böhmen aufnehmen ohne Hellendorf und Peterswalde zu berühren. Der 1te gieng von Zoschendorf nach Ottendorf solches hart rechts lassent über Gersdorff, Hartmannsbach links lassent nach Breitenau. Der 2te Weg von Zehist, Ottendorf, Gersdorf rechts lassent durch Hartmannsbach, Ölse und Schönwalde. N.B. Es war zu vermuthen, daß der Feind die Landstraße über Peterswalde

Süßenbachsche Handschriften.

No. 3163. II Bd. 1756. No. II.

Zuverlässige Nachrichten.

Es war zu vermuthen, daß die oesterr: den Winter über die ordinaire Landstraße über Peterswallde gantz und gar impracticabel machen würde, so ließ der Obrist-Lieutenant v. Oelsnütz noch bey Zeiten 2 andere Wege aus Sachsen nach Böhmen durch etliche Ingenieurs aufnehmen, ohne daß man nöthig hätte Höllendorf und Peterswallde zu berühren. Der 1te ging von Zuschendorf durch Ottendorf und Gersdorf, Hartmannsbach links lassend nach Breitenau. Der 2te fing sich bey

impracticable machen und solche stark besetzen würde, man machte sich also in Zeiten andere Wege bekannt um künftig Jahr wieder nach Böhmen zu marschiren.

Der General Major v. Manstein recognoscirte mit 30 Hus. die neu gemachte Verhacke bei Hellendorf, Ölse gegen Dippolswalde zu und marquirte die Stellen, wo deren noch mehr solten angelegt werden.

3ter Theil.

Handelt von denen Cantonirungs- und Winterquartieren der Preußischen Armee in Sachsen und was sowohl in dieser Zeit remarquables in Ansehung des Feindes vorgefallen, als auch was vor Anstalten auf die folgende Campagne bei der armee getroffen worden.

Zeihst an, und gieng Ottendorf und Gersdorf rechts lassend über Hartmannsbach, Oelse nach Schönwallde.

Der General-Major v. Mannstein recognoscierte mit 30 Husaren die Gräntze und einige neugemachte Verhacke auf der Seite von Dippoldiswallde und Lauenstein u. marquirte zugleich die Oerter wo er für nöthig fandt, noch mehrere zu machen.

III. Theil.

Von denen Cantonnirungs und Winter-Quartieren der Preußischen armee in Sachsen, was sowohl in dieser Zeit remarquables in Ansehung des Feindes vorgefallen, als auch was vor Anstalten zur Sicherheit der armée und deren Operationes aufs künftige Jahr getroffen worden.

Anlage 9.

Nachlaß
des Herzogs Ferdinand von Braunschweig
Kr. Arch. Gen. St. XXXIV, 47
(wahrscheinlich von Gaudi).

Das Lazareth vor die Armée wurde allhier etabliret und das 2. Bataillon v. Wiedt blieb zur Garnison stehen, da auch dieser Ort zum depôt vor die Armée gewählet wurde, so mußte ihn der Capitain de Févre durch einige detachirte Werke fortificiren lassen. —

Süßenbachsche Handschriften.
Nr. 3163 II. Bd. 1756 Nr. II.
Zuverläßige Nachrichten u. s. w.
(Verfasser v. Scheelen).

Die Stadt Torgau wurde wegen ihrer Lage zum Generaldepôt vor die Armée erwählt. Die Elbe so dichte bey der Stadt vorbeyfließet, machet solche hierzu bequehm. Die Brücke so hier über die Elbe gehet, ist massiv und starck, und wird auf der andern Seite durch eine nicht allzustarcke Schantze von 4 gantzen Bastions verwahret. Die Stadt an sich ist groß, liegt hoch, und hat einen tiefen Graben mit gutten Mauern. Der Ingenieur Capitain le Fevre wardt von Sr. Majestät beordert, hier zu bleiben, und den Ort durch einige aufgeworfene Erdt-Werke und Barricaden noch mehr zu versichern. Zur Besatzung kam das 2. Bataillon Wied, welches den 4ten einrückte. In der Stadt wurde erstlich das größte Magazin vor die Armée angeleget. Das

Süßenbachsche Handschriften.
Nr. 3163 I. Bd. 1756 Nr. I
(möglicherweise von Süßenbach).

Die Stadt Torgau wurde wegen ihrer guten Lage zum Haupt-Depot vor die Armée bestimmt, als wozu sie wegen der dicht vorbey flüßenden Elbe sich vorzüglich gut schicket. Außerdem ist selbige groß, mit guten Mauern und einem tiefen Graben versehen. Die Brücke über die Elbe ist von Holtz auf gemauerten Pfeilern erbauet, und wird durch eine von Erde aufgeworfene nicht allzu beträchtliche Schanze mit 4 gantzen Bastiones beschützet. Der König verordnete, das solche durch Aufwerfung noch verschiedener Erd-Werke haltbahrer gemacht, und mit dem 2ten Batt. Wied besetzt bleiben, das Feld Directorium unter dem Minister v. Bork, das Feld Commissariat, die Krieges Casse und das große Lazareth vor die Armée daselbst etablirt, alle Fourage und

Ingerslebensche Gren: Bataillon brachte zu dem Ende aus Magdeburg 208 Schiffe mit Proviant und anderen Lebensmitteln beladen, die den 4ten ankahmen und ausgeladen wurden. Den 6ten marchierte das Ingerslebensche Bataillon von hier nach Meissen. Desgleichen mußten die entlegensten Sächsischen Aemter ihre Lieferungen hierher thun. In denen Brandenburgischen provintzen wurden die Fourage Lieferungen an die Elbe und sodann auf Schiffen hierher nach Torgau gebracht. Alle diese Lieferungen wurden den gantzen Herbst über continuiert. Ferner wurde allhier das große Feld Lazareth, welches bisher von dem regiment Prinz von Preußen escortiert worden war, angelegt, und hierzu ein großer Saal auf dem Rathhause und von dem Schlosse alle Königlichen Betten genommen. Die regimenter lieferten ihre Kranken an den Commendeur des 2ten Bataillons Wied, Obristlieutenant v. Tetteborn ab. Auch war das Kriegs-Commissariat und die Kriegs Casse hier angelegt. Desgleichen wurde von Sr. Maj. das Collegium so sie zur neuen Landesregierung und administration bestimmt und welches unter Direction des Minister Borcks aus verschiedenen Preußischen Geheimbden Krieges und Domainen Räthen bestandt, nach Torgau verwiesen. Alle Sächsische Justitz-Collegia wurden in ihrem Gange und activität gelassen und nur solche Verfügung getroffen, welche zur Sicherheit Sr. K. Majestät dieneten so lange Höchstdieselben die Churſächsischen Lande durch dero Commission zu administrieren für nöthig befinden würden, biß dahin wurden alle Collegia nach Torgau verwiesen, die Landesgefälle, die Abgaben hierher abgetragen und die Königl. Befehle von hieraus aller Orten bekannt gemacht.

Mehl-Lieferungen, so nicht zur täglichen Consumtion vor die armée bestimmt wären, sowohl aus Sachsen als des Königs eigenen Landen dahin gemacht und alle Sächsischen Revenues an das Directorium bezahlt und abgeführet werden sollten. Vermöge dieser Verfügung wurden alle Finantz und Policey-Sachen aus gantz Sachsen gedachtem Feld Directorio übertragen mit den Justitz und Kirchen Sachen aber blieb es bey der vorigen Verfassung.

Anlage 10.

Relation von der Schlacht bei Torgau.

(Kr. Arch. Gen. St. XXVII, 510. S. 575.)

Ich habe Ew. Excell. bereits eine Relation von der Bataille am 3t. dieses gemacht, da mir aber unbekandt, ob solche richtig eingetroffen seyn wird, da ich sie von Torgau per Expressen bis Neustädtel abgeschicket, so ermangle nicht gegenwärtige 2t. gehorsamst zu überreichen. Wir marchirten den 29ten Octobr. von Kemberg nach Düben, wohin die Reichs Armée gegangen war, und wo der F. M. Daun allen eingegangenen Nachrichten nach, ihr über Eulenburg folgete. Die K. Armée hatte sich Tages vorhero, schon auf Leipzig gezogen, und von den Oesterr. war nur ein Corps unter dem Gen. Riedt bey Düben, es retirirte sich vor unserer Ankunft auf Eulenburg, die arrier Garde aber so aus 200 Panduren bestand wurde entamiret, und davon 126 Mann u. 3 Officiers gefangen, der Rest aber gäntzlich niedergehauen, den 30ten marchirten wir auf Eulenburg der Gen. Linden ging mit 15 Esq: 20 Esq. Husaren und 8 Bataill. nach Leipzig, und nahm solches wieder, die Reichs armée hatte es bereits bis auf ein Commando von 4 Offic. u. 144 Mann verlaßen, diese wurden gefangen. Den 31.ten hatte die Armée Ruhe-Tag. Den 1.ten Novbr: zogen des Königs Majstt. das 2te Treffen Infanterie und das Corps de Reserve unterm Gen. Hülsen aus Eulenburg und von der andern Seite der Mulda nach Thalwitz, der Gen. Linden stieß wieder zur Armee, bis auf 2 Bataill., welche er in Leipzig ließ. Den 2ten marchirten wir bis Langen Reichenbach, der Gen. Laszi stund mit einem Corps bei Mockrehne. Er replizirte sich auf unseren march nach der Haupt Armée, welche zwischen Groswieg und Neiden stund, wir machten 13 Offic: worunter 1 Obrister und 400 Gefangene, unser rechter Flügel reichte an Schilda und der linke an Wiedschütz, das Gren. Corps campirte vor Langen Reichenbach. Den 3ten theilte der König die Armée, auf die nähere Rapports der feindl. Position, nach welcher der linke Flügel der Oesterrch. Armée von Sibtitz gegen Zinna und die großen Teiche bey Torgau, der rechte aber gegen Neiden stand. 20 Batts. und die Cavallerie vom rechten Flügel marchirten unter dem Gen. Ziethen über Melpitz, formirten sich an denen großen Teichen, zogen sich sodann links längst dem Walde gegen Sibtitz und attaquirten also den Feind auf seinem linken Flügel, allwo sie endlich das starke und inattaquable retrenchement auf dem Weinberge bey Grosswig erstiegen (jedoch nicht eher als bis der König selbiges von der andern Seite schon tourniret hatte) die Armée unterm Könige ging über Audenhayn Weydenhayn und durch die Waldungen auf Elonig, wir stießen unter Weges auf das Regt. St Ignon Dragoner, wovon der Obriste, der General selbsten, und 20 Officiers, nebst dem größten Theil der Gemeinen gefangen wurden. Unsere Tete kam gegen Mittag bey Elsnitz an, der Feind hatte seine Stellung hinter denen Anhöhen masquiret, so daß man ihn nicht wohl recognosciren konnte, unsere Cavallerie vom linken Flügel war noch völlig zurücke, wir hatten ein Morastiges Defilée vor Neiden zu passiren, der König ließ um selbiges zeitig genung zu gewinnen die Infantrie unterdeßen bis die Cavallerie ankommen sollte, defiliren, es war aber die tete derer Gren: und des ersten Treffens kaum mit 4 Bataillon debouchiret, so stießen wir auf die feindl. Linie, die noch 400 Schritte von uns hinter dem Berge stund, und uns von ihren bereits etablirten Batteries, en Colonne cannonirte, wir deployiten unter ihren Canons, etablirten unsere Batteries und gingen in Gottes Nahmen drauf los, der Feind wurde anfänglich sogleich auf 400 Schritt repoussiret, und seine Batteries genommen, und aber fehlte es an Soutien, die Grenadiers wurden ruiniret, und zurück geworffen, das erste Treffen litte ebenfalls sehr. Endlich kam die 2te Colonne Infantrie oder das 2te Treffen heran, und redressirte alles, unsere Truppen thaten extraordinair brav, wir hatten aber noch keine Cavallerie und konten nicht von denen Vortheilen, die wir erfochten, profitiren. Da hingegen die feindl. Cavallerie in unsere Batts. drang, und selbige ruinirte, endlich kam die Cavallerie heran, das Regt. Bayreuth, der Gen. Spaan mit seinem Regte. und einige Esq: v. Friedrich repousirten die feindl. Cavallerie sogleich, drangen in die Infanterie und worffen einen Theil derselben über den Hauffen, unsere Infanterie recolligirte und rasemblirte sich hierauf, alles ging von sorne, und der Feind wurde Abends um 7 Uhr völlig aus seinem festen Posten geworffen, als zu welcher Zeit wir mit dem Ziethenschen Corps zusammenstießen. Wir blieben bey der Nacht, welche erstaunend finster, so wie wir standen, stille stehen, der Feind retirirte sich nach Torgau, und ging zum Theil über die Brücken, ein anderer Theil ging über Belgern. Morgens um 9 Uhr fanden wir Torgau verlaßen. Die Bataille ist mit einem Wort grausam, und härtnäckigter

als noch eine gewesen. Wir haben von beyden Theilen viel Leute verlohren, vom Feinde haben wir den Gen: Lieut. Angern, Gen. Maj. Megazzie, Bübau und St. Ignon mit 200 Officiers bis 18000 Mann gefangen. Daun ist selbst durchs Bein geschossen, sonst haben wir 36 Fahnen und 39 Canonen erobert. Von uns sind die Gen. Lieuts. Gr. Finckenstein und Bülow, der Obrist Schwerin u. Obrist Lieut. Moellendorff von der Garde gefangen worden, letzterer ist blessiret und liegt in Torgau, doch nicht gefährlich, der Obriste Billerbeck ist gefährlich blessiret, der Obrist-Lieut. Gr. Anhalt eines Gren. Batt. ist todt. Gen. Stutterheim u. Gablentz sind blessiret, letzterer schlecht. Der Obriste v. Flans von Schmettau und der Obrist Bülow von Bayreuth sind General Majors geworden, der Gen. Meier von Bayreuth hat das Schorlemmersche Regt. bekommen. Wir sind gestern von Torgau hierher marchiret, und gehen heute bis Schieritz. Die Avant Guarde aber bis Meissen, der Printz v. Würtemberg ist gestern mit seinem Corps zurück gegen die Russen gegangen.

Cauertitz d. 7te 9bre 1760.

(gez) Süssenbach.

Gedruckt in der Königlichen Hofbuchdruckerei von E. S. Mittler & Sohn.
Berlin SW., Kochstraße 68—71.

König Friedrich als Kriegsherr und Heerführer.

Vortrag, gehalten am 23. Januar 1912 in der Kriegsakademie aus Anlaß der 200jährigen Wiederkehr der Geburt Friedrichs des Großen

von

Generalmajor Frhr. **v. Freytag-Loringhoven.**

Nachdruck verboten.
Übersetzungsrecht vorbehalten.

Eine Betrachtung über die Tätigkeit König Friedrichs als Kriegsherr und Heerführer wird ihren Ausgang von König Friedrich Wilhelm I. zu nehmen haben. Das Ergebnis der Lebensarbeit dieses Monarchen faßt der Sohn in die Worte zusammen: „Wenn es wahr ist, daß wir den Schatten der Eiche, der uns umfängt, der Kraft der Eichel verdanken, die den Baum sprossen ließ, so wird der Erdkreis darin einstimmen, daß in dieses Fürsten Leben voll Arbeit, und in der Weisheit seines Waltens die Urquellen der Wohlfahrt zu erkennen sind, deren das Königshaus nach seinem Tode sich erfreut hat".*) Von seinem Vater übernahm König Friedrich eine festbegründete Kriegsherrlichkeit, auch diese ein „rocher de bronze", wie die Souveränität im Staate. Seit Friedrich Wilhelm I. war der König unbeschränkter Herr über alle Truppenteile. Die Offiziere standen zu ihm in einem besonderen persönlichen Verhältnis, das an dasjenige mittelalterlicher Gefolgsleute zu ihrem Dienstherrn erinnert. Nirgends sonst kam das zu jener Zeit in gleicher Weise zum Ausdruck. Der König selbst betrachtete sich als den ersten Offizier seiner Armee. Friedrich Wilhelm I. gab dem preußischen Staat sein besonderes militärisches Gepräge. Mit einer Bevölkerung von 2½ Millionen stand dieser in Europa an zwölfter Stelle, hinsichtlich der Stärke seiner Armee war er der vierte. Das Kantonreglement ermöglichte es, die hohen Kosten der Ausländerwerbung zu beschränken, und sicherte den Regimentern in Gestalt der in die Kantons beurlaubten Mannschaften eine stets verfügbare Kriegsreserve.

Die Regierung König Friedrich Wilhelms I. ist in hervorragender Weise eine Zeit der Sammlung und der Vorbereitung für eine kommende aktive Politik und große Kampfleistungen gewesen. Es ist als ob die

*) Oeuvres I, angeführt in der Koserschen Übersetzung.

Forderung, die der König an seine Potsdamer Riesen stellte: „Geschwind laden, geschlossen antreten, wohl anschlagen, wohl in das Feuer sehen, alles in tiefster Stille", prophetisch werden sollte für eine anbrechende große kriegerische Zeit. Was „in tiefster Stille" auf den preußischen Exerzierplätzen eingeübt worden war, sollte sich im Schlachtendonner der drei Schlesischen Kriege bewähren.

König Friedrich hatte als Kronprinz die Zeit in seinem Rheinsberger Idyll wohl zu nutzen verstanden. Die Welt zwar wußte nur von seinen schöngeistigen und philosophischen Beschäftigungen, nicht, daß sich in ländlicher Stille ein junger Fürst zu einem König-Connétable vorbereitet hatte. Schon als Kronprinz hatte Friedrich es beklagt, daß sein Vater eine Armee von 80 000 Mann nicht ihrem Werte entsprechend zu verwenden wisse. Seine erste Sorge nach dem Regierungsantritt war, die Armee um 10 000 Mann zu vermehren. Daß er sie zu brauchen gedachte, ließ schon seine Ansprache an die Generale im Berliner Schlosse am Morgen nach dem Tode seines Vaters vermuten, da er betonte, daß die Truppen nicht nur schön, sondern vor allem gut und brauchbar sein müßten. Als er dann zur Besitzergreifung von Schlesien schritt, zum „Rendezvous des Ruhmes" aufbrach, wie er seinen Offizieren sagte, legte die von der Welt bisher verspottete preußische Paradearmee alsbald bei Mollwitz eine erste glänzende Feuerprobe ab.

Ihr Königlicher Führer freilich war zu jener Zeit noch nicht zum Politiker und Feldherrn großen Stiles herangereift. Noch fehlte ihm das klare Bewußtsein, daß die kleinen Winkelzüge politischer Intrige einem großen Staatswesen niemals frommen können, daß eine Politik, die zum Schwert greift, es erst nach vollem Erfolge niederlegen darf, daß jeder große Kriegszweck Opfer fordert. Es hat noch mancher schmerzlichen Erfahrung bedurft, bis sich König Friedrich endgültig lossagte von den überkommenen kleinen Mitteln der Kabinettspolitik und der Kriegführung seiner Zeit. Er selbst hat damals vom Kriegshandwerk gesagt: „Ich gebe dies Metier zu allen Teufeln und doch treibe ich es gern".*) So gern er es aber auch treiben mochte, in ihm überwog doch das Verantwortungsgefühl des Trägers der Krone.

Er hat alsbald getrachtet, sich nach gesichertem Gewinn aus dem Streit um die habsburgische Erbschaft herauszuziehen. So schied er sich nach einem zweiten Waffengange bei Chotusitz durch einen Sonderfrieden von seinen Verbündeten. Nicht lange darauf sah er sich indessen genötigt, abermals zum Schwerte zu greifen. Ein Staat, der durch seinen Fürsten in die Reihe der großen Mächte eingeführt war, konnte auf die Dauer unmöglich abseitsstehen, wo die Wogen eines europäischen Krieges seine

*) Koser, Friedrich der Große, I.

Grenzen umbrandeten. Nur wenn er mit den Waffen machtvoll für seine Interessen eintrat, wahrte er diese gegenüber Feind und Freund.

Diese zweite Schilderhebung nahm keinen glücklichen Verlauf. Mit 80 000 Mann rückte König Friedrich 1744 in Böhmen ein, durch massenhafte Fahnenflucht geschwächt, fand die Armee zu Beginn des Winters in Schlesien Schutz vor den verfolgenden leichten Truppen der Österreicher, nach einem zeitgenössischen Urteil „als ein Haufe Menschen", nicht aber als eine Armee.*) Um so mehr sollte sich im folgenden Kriegsjahre, nun der König allein auf sich gestellt, sein Land zu verteidigen hatte, zuerst seine ganze Bedeutung als Feldherr erweisen. Wenn je die geheimnisvolle Macht der Persönlichkeit im Kriege hervorgetreten ist, so war es in der Art, wie der König seine entmutigten Truppen aufzurichten wußte, wie er Generale zu entschlossenen Führern machte, bei denen noch im letzten Feldzuge nach Winterfeldts Meinung „die Sentiments unausrottbar eingerissen waren , sich vor dem Feinde nur präcavieren zu wollen".*) „Emportiert Euch allezeit wie ein tapferer Mann und menagiert den Feind nicht", so schreibt der König einem von ihnen — „und unterrichtet Euere Offiziers, ebenso gesinnt zu sein. Ich will keine timiden Offiziers haben; wer nicht dreist und herzhaft ist, meritiert nicht, in der preußischen Armee zu dienen. Saget solches allen Euren Offiziers und Subalterns."

Zwei Tage vor Hohenfriedeberg konnte der Geheime Kabinettsrat Eichel dem Minister von Podewils schreiben: „Ich bin so wie alle im hiesigen Lager fast ferme persuadieret, daß wofern des Höchsten Rath nicht ein anderes beschlossen und die Sachen nicht außer dem Lauf der Natur gehen, es bey einer decisiven Affäre nicht anders wie gut und vielleicht sehr gut von Seiner Königlichen Majestät gehen werde".**) Wenn aber der treue Mann bereits einen Monat zuvor berichten konnte, der König empfinde „gleichsam eine Espèce von Pressentiment, daß vor Deroselben die Sachen endlich doch noch einen guten Pli und Ausschlag nehmen würden",***) so lagen die Gründe hierfür nicht allein in dem Bewußtsein von dem Zauber der eigenen überragenden Persönlichkeit, das in Friedrich lebte. In ihm hatte sich die Erkenntnis Bahn gebrochen, daß die Gegner im letzten Feldzuge ihre Erfolge doch nur der Manöverstrategie verdankten, daß aber diese versagen mußte, wo ihr nicht die Umstände zu Hilfe kamen. War keine lange Verbindungslinie zu schützen, war man frei von der Sorge um die Magazine, die in den Kriegen des 18. Jahrhunderts eine fast ausschlaggebende Rolle spielten, vertraute der König allein der Beweglichkeit und Schlagfertigkeit seines Heeres, dem Willen zum Siege in der eigenen Brust, dann konnte ihm die österreichisch-

*) Koser, Friedrich der Große, I.
**) Generalstabswerk, Der Zweite Schlesische Krieg II, S. 210.
***) Koser, a. a. O. I.

sächsische Kriegsmacht nicht widerstehen. So haben denn in dem einen Jahre 1745 Hohenfriedeberg und Soor, Katholisch-Hennersdorf und Kesselsdorf dem Preußenkönige und seiner Armee den Ruf der Unbesiegbarkeit erworben. Bewundernd gestand damals der Marschall von Sachsen, dem sonst Vorliebe für Friedrich fern lag: „Das Geschick des Königs von Preußen ist des größtens Lobes der Kenner wert. Alles, was er in diesem Feldzuge ausgeführt hat, ist schön und groß".

In den folgenden zehn Friedensjahren hat den König der Gedanke niemals verlassen, daß die Weltlage für Preußen — nicht anders als für Preußen-Deutschland jetzt — dauernd eine hohe militärische Kraftanstrengung fordere. Die Stärke der Feldtruppen betrug bald nach Beginn des Siebenjährigen Krieges in 132 Bataillonen, 213 Eskadrons rund 150 000 Mann. Zu Ausgang der Regierung König Friedrichs ist sie bis auf 186 000 Mann angewachsen. Die Verstärkung der Feldarmee zwischen dem Zweiten Schlesischen und dem Siebenjährigen Kriege war allerdings nicht erheblich. Sie hatte vorher neben der Infanterie namentlich die Dragoner, vor allem aber die Husaren betroffen. Diese leichte Kavallerie von 8 Regimentern zu je 10 Eskadrons, zu denen während des Siebenjährigen Krieges zwei weitere Regimenter kamen, ist vom Könige erst recht eigentlich geschaffen worden. An leichter Infanterie bestand dauernd nur das Fußjägerkorps. Hinzu traten während des Krieges 28 Freibataillone. Auch nach dem Siebenjährigen Kriege war die Aufstellung der leichten Infanterie im wesentlichen der Mobilmachung vorbehalten. Es sollten alsdann 23 Freibataillone angeworben werden. Zu Festungsbesatzungen dienten die Garnisontruppen. Teile von diesen fanden im Siebenjährigen Kriege ebenso wie die wieder ins Leben tretende Landmiliz auch mit Nutzen Verwendung im Feldkriege.

Mehr noch als in den Truppenvermehrungen kam unter König Friedrich die Notwendigkeit steter Kriegsbereitschaft in der Schulung zum Ausdruck, die er der Armee angedeihen ließ. Schon bald nach seinem Regierungsantritt legte er die bessernde Hand an. So vortrefflich sich die Infanterie bei Mollwitz gehalten hatte, so wenig hatte sich die Kavallerie, diese „Kolosse auf Elefanten", die der König von seinem Vater übernommen hatte, bewährt. Hier schuf er zuerst Wandel. Unbedingt forderte er von seinen Reitern, daß sie sich nicht attackieren lassen sollten, sondern stets den Feind zuerst attackierten. Die offensive Tendenz, die er nicht müde wurde, allen Truppenführern unausgesetzt einzuprägen, wollte er bei seiner Reiterei im höchsten Maße gepflegt sehen. Es währte denn auch nicht lange, bis aus den „strammen Grenadieren zu Pferde" eine unvergleichliche Schlachtenreiterei von höchster Beweglichkeit wurde. Die lange Dienstzeit gab die Möglichkeit, die Reitkunst des einzelnen Mannes auf eine hohe Stufe zu bringen, und so entstanden jene Centauern-Ge-

schwader, mit denen später Seydlitz nach einem Ausspruch Berenhorsts*) „die Ideen des Königs in die Wirklichkeit ritt".

Die Lorbeeren des Zweiten Schlesischen Krieges waren dann für König Friedrich nur ein Anreiz sich nicht mit Verbesserungen im einzelnen zu begnügen, sondern in der Schulung der gesamten Armee für den Krieg noch weiter zu gehen. Hierzu dienten ihm die großen Feldmanöver, in denen recht eigentlich der Grund gelegt wurde zu der inneren Überlegenheit der preußischen Armee im Siebenjährigen Kriege. Je mehr die mutmaßlichen Gegner trachteten, sich dem preußischen Vorbilde zu nähern und je weniger der König ihnen gegenüber auf eine ziffernmäßige Überlegenheit rechnen konnte, um so wichtiger war es, hinsichtlich der Beweglichkeit der Truppen und des Geschicks der Führung einen Vorsprung zu behalten. Und das um so mehr als, wie der König sagt:**) „Unsere Kriege kurtz und vives seyn müssen, massen es uns nicht konveniret die Sachen in die Länge zu ziehen, weil ein langwieriger Krieg ohnvermerkt Unsere admirable Disciplin fallen machen, und das Land depeupliren, Unsere Resources aber erschöpfen würde".

Wohl besaß die preußische Armee allein schon in ihrer ständigen Kriegsbereitschaft gegenüber den unfertigen Gegnern einen großen Vorsprung, aber ein Krieg, der „kurtz und vif" sein sollte, bedingte nicht nur das Suchen einer baldigen Entscheidung durch die Schlacht, sondern diese Schlacht mußte den Feind vernichtend treffen. Die bloße Parallelschlacht aber, wie sie der damaligen Zeit als eine mittelbare Folge der schwer beweglichen linearen Ordnung entsprach, führte günstigstenfalls nur zu einem Verdrängen des Feindes vom Schlachtfelde, nicht zu seiner Zertrümmerung. Aus solchen Erwägungen ergab sich dem König die berühmte schräge Schlachtordnung, bei der ein Flügel den Angriff, soweit als möglich, umfassend zu führen hatte, während der andere versagt blieb. Nur bei der Beweglichkeit der trefflich geschulten preußischen Truppen war der linearen Ordnung solches abzugewinnen, konnte es ermöglicht werden, den Feind „auch mit einer inegalen Force zu schlagen", denn wie der König sagt:***) „eine Armee von 100 000 Mann, wenn sie in der Flanque gefasset wird, kann durch 30 000 Mann geschlagen werden, denn die Affaire decidiret sich sodann geschwinde".

Die Erfahrung von Hohenfriedeberg, wo der rechte preußische Flügel bereits einen ersten Erfolg zu verzeichnen hatte, bevor der linke den Aufmarsch hatte vollenden können, hat offenbar die Anschauungen des Königs beeinflußt, noch mehr der Verlauf der Schlacht von Soor,

*) Betrachtungen über die Kriegskunst, über ihre Fortschritte, ihre Widersprüche und ihre Zuverlässigkeit.

**) Generalprinzipien, 23. Artikel.

***) Generalprinzipien, 22. Artikel, 7.

wo er sich überrascht und bereits selbst überflügelt sah, eine Lage, aus der nur sein rascher Entschluß ihn gerettet hatte, mit der Armee rechts abzumarschieren und sie auf den feindlichen linken Flügel zu werfen.

So sind es die Ergebnisse rastloser Gedankenarbeit im Verein mit den Erfahrungen der beiden ersten Schlesischen Kriege, die in der Friedensschulung seines Heeres in den Jahren, die dem Siebenjährigen Kriege voraufgingen, zutage treten. Nur in der Praxis des Manövers konnten die Generale die Sicherheit des Blicks gewinnen, die für das Ansetzen und die Durchführung der schwierigen Bewegung unter gleichzeitiger Wahrung des Zusammenhangs der Schlachtordnung erforderlich war.

Die erworbenen klaren Anschauungen vom Kriege ermöglichten dem Könige sein großartiges erzieherisches Wirken. An den eigenen Kriegserfahrungen ließ er sich nicht genügen. Ihnen voraus und neben ihnen her ging ein umfassendes Studium, das die gesamte damalige taktische und kriegsgeschichtliche Literatur in sich begriff. Friedrich liefert den Beweis dafür, daß auch das Genie fleißigen Studiums bedarf, daß eine Lebensarbeit dazu gehört, um ein Feldherr zu werden. Ihm ist das Ringen nach Klarheit, wie es in der Arbeit mit der Feder zum Ausdruck kommt, Bedürfnis. Unter seinen zahlreichen Instruktionen, Ordres und Lehrschriften sind mit Recht die Generalprinzipien vom Kriege, die 1752 in deutscher Übersetzung den Generalen zugänglich gemacht wurden, als die „Stammschrift“*) bezeichnet worden, an die sich viele der späteren Aufsätze des Königs als Ergänzungen anreihen. Diese Generalprinzipien tragen den damaligen Verhältnissen Rechnung, ganze Abschnitte sind daher jetzt völlig veraltet, dafür aber sind andere noch heute und für immer gültig. Auf sie trifft auch jetzt noch in vollem Maße zu, was Winterfeldt dem Könige über einen Aufsatz**) nicht lange vor Beginn des Siebenjährigen Krieges schreibt, daß sie eine unschätzbare Feldapotheke bilden, als welche man allzeit sinnlich bei sich führen sollte, so daß auch das stärkste feindliche Gift nicht schaden könne“. Auch für uns gilt das Wort: „Die Einrichtung meiner Truppen erfordert eine ohnendliche Application***) von denjenigen, so solche commandiren“, und wir hoffen zuversichtlich, daß auch jetzt noch „ein General so bey anderen Völkern vor verwegen passiret, bey uns nur thut was nach den ordinairen Regeln erfordert wird“, daß er „alles wagen und unternehmen kann, was Menschen zu executiren möglich ist“. Und sind wir nicht alle von der Wahrheit des Satzes überzeugt: „Wenn ihr eine Bataille liefern wollet, so ziehet so viele Truppen zusammen als ihr nur immer könnet, denn man

*) Tayßen, Friedrich der Große, Militärische Schriften.
**) Gedanken und allgemeine Regeln für den Krieg.
***) Generalprinzipien, 1. Artikel.

kann solche niemahlen nützlicher employiren."*) Auch die neuesten Kriegserfahrungen haben immer wieder bestätigt, daß „bey einem Conseil de guerre der mehreste Theil derer Stimmen allezeit vor die Negative ausfällt",**) sowie daß „es nur die Exempel und die großen Muster seynd, welche die Menschen ziehen und formiren".***) Wie treffend schildert nicht der König den bloßen Routinier, wenn er an anderer Stelle sagt:†) „Dem hergebrachten Gange des Dienstes folgen, Sorge für Tisch und Nahrung tragen, marschieren, wenn marschiert wird, sich schlagen, wenn alle anderen sich schlagen, das heißt bei einer großen Zahl von Offizieren gedient und Krieg geführt haben, unter den Waffen grau geworden sein. Von daher stammt diese Anzahl an kleinlichen Dingen hängender Offiziere." Das Nachdenken, die Fähigkeit, Ideen zu verbinden — meint der König — unterscheide doch erst den Menschen vom Lasttiere. Den Routinier vergleicht er in wenig schmeichelhafter Weise mit einem alten Maulesel, der dadurch kein besserer Taktiker geworden sei, daß er durch zehn Feldzüge des Prinzen Eugen den Packsattel getragen hätte.

Der Spott kommt freilich aus einem Munde, der wie wenige geistvoll zu spotten wußte, aber die hier geäußerte Verachtung war echt. Der König bemühte sich mit aller Kraft, den geistigen Standpunkt seines Offizierkorps zu heben. Deutlich lassen seine Schriften erkennen, wie hoch ihm der Geist über der Form steht. Wohl schätzt er den Wert der Form, aber wenn er in seinem Lehrgedicht „Die Kriegskunst" mahnt, die kleinen Dinge des Dienstes genau zu nehmen, weil sie den ersten Schritt zum Siege bilden, so erhebt er sich gerade dort zum höchsten Schwunge. „Seines Gegenstandes ganz voll", sagt Berenhorst,††) „ging der außerordentliche Monarch bis zum Äußersten und sang den Krieg". Aus den französischen Versen des Gedichts spricht echte kriegerische Leidenschaft, und ohne solche ist überhaupt kein großer Feldherr denkbar. Um so bewundernswerter erscheint des Königs Mäßigung, die ihn — abgesehen von seiner ersten kriegerischen Unternehmung — nur zum Schwerte greifen ließ, wenn das Gebot der Ehre und der Selbsterhaltung ihn dazu nötigten. Er hat im Zweiten Schlesischen Kriege standhaft der Versuchung widerstanden, die Wege eines Karls XII. zu wandeln. Der große Regent in ihm ließ den Eroberer nicht die Überhand gewinnen.

Hierdurch erlangen wir erst das wahre Verständnis für seine Heerführung im Siebenjährigen Kriege. Für seine Gegner war dieser ein

*) Generalprinzipien, 10. Artikel.
**) Generalprinzipien, 25. Artikel.
***) Generalprinzipien, Von denen —.
†) Betrachtungen über die Taktik und einige Seiten der Kriegführung.
††) A. a. O.

Kabinettskrieg wie andere, für ihn ein Ringen um das Dasein seines Staates, in dessen Interessen er aufging. Nur er allein konnte das in vollem Maße empfinden, und darum ist seine Kriegsweise von fast allen Zeitgenossen mißverstanden worden. Uns aber ist sie um so verständlicher, weil sie dadurch der neueren Kriegsweise ähnlicher gewesen ist. Dem widerspricht auch nicht das spätere Verhalten des Königs im Bayerischen Erbfolgekriege, wo er in den Bahnen methodischer Kriegführung wandelt. Hier fiel der große Zweck fort. Der ganze Krieg war mehr oder weniger eine bewaffnete Demonstration, die einen hohen Einsatz weder lohnte, noch forderte. Des Königs Kriegsweise im Kampf der sieben Jahre dagegen fußte einerseits auf dem großen staatserhaltenden Prinzip und anderseits auf der klaren Erkenntnis von der Bedeutung des Angriffs, zu der er sich durchgerungen hatte und die ihn in seiner „Art de la guerre" vom Führer sagen läßt: „Loin de le recevoir, il donne le combat", und ihn versichern heißt: „Le sort des assaillants est toujours favorable".

Völlig dem entspricht das Handeln des Königs zu Beginn des Krieges. Mit heißem Bemühen strebt er nach der Angriffsschlacht, und sie soll entscheidend sein, wie er sie in seiner Lage brauchte. Zu Beginn des Jahres 1757 schreibt er:*) „Es ist also mit unseren Umständen kein Kinderspiel, sondern es gehet auf Kopf und Kragen". Indessen meint er,**) „120 000 Preußen gegen 140 000 Österreicher, sei der Welt Ende", und er fügt hinzu: „Kommt der Feind, Ich schlage ihm und kann nicht nachsetzen, so ist nur ein unnützes Blutbad, das nichts decidiret, und das muß nicht seind, sondern jede Bataille, so wir liefern, muß ein großer Schritt vorwärts zum Verderben des Feindes werden". Er will an einer Stelle stark sein, „damit man was rechtes decidiren kann." Aus solchen Worten spricht nicht Sucht zum Bataillieren, wie seine Verkleinerer sie ihm vorgeworfen haben, wohl aber echt kriegerischer Genius, der mit Leidenschaft der Schlachtentscheidung zustrebt, der sie sucht in der vollen Erkenntnis von der Bedeutung des Sieges, der in einem „accabler à la fois" der vereinigten Streitkräfte des Hauses Österreich zur Wirklichkeit werden sollte. . . .

Trotz dieser höheren Auffassung vom Kriege, in der Friedrich seine Zeitgenossen weit überragt, hat er sich im wesentlichen seiner Zeit nicht entfremdet, und wenn er der Kriegführung einen höheren geistigen Inhalt gab, so hat er die überlieferten Formen doch bewahrt, denn allzu fest waren sie mit dem ganzen Aufbau und dem Wesen seines Staats ver-

*) Politische Korrespondenz XIV, 8498.
**) Politische Korrespondenz XIV, 8488.

bunden. Er selbst hatte von den begrenzten Mitteln seiner Zeit eine sehr lebhafte Empfindung."*)

Schon in den ersten beiden Kriegen war ihm zum Bewußtsein gekommen, wie wenig geeignet die Heere von damals für weit ausgreifende Offensivunternehmungen waren. Ausdrücklich warnt er daher vor solchen, die er als „Pointen" bezeichnet. Die Armee war abhängig von ihren Magazinen. Sie bestand zur Hälfte aus geworbenen Mannschaften und mußte immer erst wieder in den Winterquartieren mühsam ergänzt werden. Ihr, wie bei einem Heere, das sich auf die ganze Volkskraft stützt, im Laufe der Operationen Truppen nachzuschieben, war nicht möglich. Schon Clausewitz hat treffend bemerkt, daß die Schlacht von Kolin unfehlbar gewonnen worden wäre, wenn dem Könige nach der Schlacht bei Prag auch nur 20 000 Mann an Ersatzmannschaften und Reserven hätten nachgeführt werden können.

Wie auf operativem Gebiet dem Könige Schranken gezogen waren, so auch auf taktischem. So schwer auch die lineare Ordnung zu handhaben war, er hat sie dennoch beibehalten, wiewohl sein schräger Angriff im Grunde nur bei Leuthen in vollem Maße geglückt ist, bei Kolin, bei Zorndorf und vollends bei Kunersdorf aber mißlang. Es waren jedesmal andere Gründe, die hierzu den Anlaß boten, und nicht wenig hat dazu beigetragen, daß die Armee der späteren Jahre des Krieges nicht mehr die gleiche war wie zu Anfang. Nach Kunersdorf, als es zeitweilig schien als sei es unmöglich, sich der von allen Seiten andringenden Gegner zu erwehren, klagt der König, daß er nicht mehr über die Armee des Jahres 1757 verfüge. Wohl ließen die Truppen sich willig gegen die starken Stellungen des Feindes führen, wohl gelang es bis zuletzt die Rekruten in den wenigen Monaten der Winterquartiere einzudrillen, aber sie waren jenen älteren Mannschaften nicht vergleichbar, die in den Weinbergen bei Lobositz, wo Richtung und Zusammenhang vollständig verloren gingen, ohne weiteres ein Schützengefecht zu improvisieren wußten, und die bei Prag in dichten stehenden Schützenmassen trotz stärkster Vermischung der Verbände zu siegen verstanden. Schon diese Schlacht hatte nach des Königs eigenen Worten „die Säulen der preußischen Infanterie" dahingerafft, und immer weitere Opfer hatte der Krieg gefordert. Als halbe, ja als völlige Kinder traten die Söhne des Adels als Offiziere an die Stellen ihrer älteren Brüder und Vettern, die für den König ihr Leben gelassen hatten. Die neu aufgerückten Generale und Stabsoffiziere besaßen nicht mehr die Schulung der großen Friedensübungen. Die Manövrierfähigkeit der Armee war nicht mehr die alte.

*) Generalstabswerk, Der Siebenjährige Krieg, Band II: Prag, Band III: Betrachtungen (der Feder des Vortragenden entstammend).

Es hatte nicht in König Friedrichs Macht gelegen, den Kampf, zu dem er 1756 ausgezogen war, „kurtz und vif" zu gestalten. Die Abnutzung seiner Armee mußte ihn daher in den letzten Jahren des Krieges auf andere Mittel sinnen lassen wie zu Anfang. Schon Ende 1758 schreibt er:*) „Unsere Infanterie, durch Niederlagen wie durch Siege entkräftet und entartet, verlangt mit Schonung zu schwierigen Unternehmungen geführt zu werden. Man muß sich nach ihrem inneren Werte richten. . . Das System einer zahlreichen Artillerie muß man, so unbequem es auch sein mag, annehmen. Ich habe die unsrige beträchtlich vermehrt, so daß sie im Notfall unsere Infanterie ersetzen kann, deren Material sich, je mehr sich der Krieg in die Länge zieht, verschlechtern wird." Die in 62 Bataillonen, 102 Eskadrons 44 000 Mann zählende Armee, mit der der König seine letzte große Angriffsschlacht bei Torgau schlug, führte neben ihren Bataillonsgeschützen nicht weniger als 132 schwere Geschütze mit sich, die in sogenannten Brigaden zu 10 Geschützen zwischen den Infanterie-Brigaden in die Marschkolonne eingereiht waren. Wie auf diesem Gebiet, sah sich der König gezwungen auch in anderer Hinsicht, manches von der Kriegsweise der Gegner anzunehmen.

Nicht ein Wandel in seinen Grundanschauungen ist es, dem wir hier begegnen, sondern nur einer hohen Anpassungsfähigkeit. Noch nach dem Kriege schreibt er:**) „Die Kriegskunst verdient ein fortwährendes Studium, wenn man sie sich gründlich zu eigen machen will. Ich bin weit entfernt, mir zu schmeicheln, sie erschöpft zu haben; ich bin sogar der Ansicht, daß eines Menschen Leben nicht hinreicht, um diese Kunst vollauf zu erfassen, weil ich von einem Feldzuge zum andern neue Grundsätze und Erfahrungen gewonnen habe."

Er vereinigt in den letzten Jahren des Krieges in bewundernswerter Weise höchste Mäßigung und weises Aufsparen der Kräfte mit kühnstem Wagen. Dieser offensivste aller Feldherren, wie ihn Clausewitz genannt hat, verfällt 1761 bei Bunzelwitz auf das Mittel eines verschanzten Lagers. Wo er aber angreift, geschieht es nach wie vor im Sinne eines entscheidungsuchenden Schlages wie 1760 bei Torgau. Hier erhebt er sich zur größten Kühnheit und führt zwei Drittel seiner Armee durch ausgedehnte Waldungen in den Rücken des Feindes, den er in der Front mit einem Drittel seiner Kräfte festhält. Es ist kein Zweifel, er ist auch der kühnste aller Feldherren, an Kühnheit überragt er Napoleon bei weitem.

Die neuere Kriegführung stammt allerdings von Napoleon. Aus seinen Kriegen ist für uns unmittelbar mehr zu lernen, denn sein Handeln vollzieht sich auf einer Grundlage und unter Aufwendung von Mitteln, die unseren heutigen Verhältnissen ähnlicher sind, als die unter Friedrich

*) Betrachtungen über die Taktik und einige Seiten der Kriegführung.
**) Militärisches Testament. 1768.

dem Großen bestehenden. Wiederum mit anderen Faktoren hatte Moltke zu rechnen, und die Verschiedenheit zwischen unseren heutigen Heeresstärken und denjenigen von 1870 bedingt zum Teil wieder ein anderes Verfahren. Darum können Grundsätze und Erfahrungen der Friderizianischen Zeit hinsichtlich der Technik der Heerführung jetzt nur noch eine sehr bedingte Gültigkeit beanspruchen. Bei den gesteigerten Massen sind alle Entschlüsse von noch größerer Tragweite. Die kleinen Armeen des 18. Jahrhunderts führten sich anders als jetzige große Verbände. Der heutige Heerführer muß sein Werk vielen Mithandelnden anvertrauen, selbst der Korpsführer vermag bei unserer Kampfweise nur ausnahmsweise das Gefechtsfeld seiner Truppe völlig zu übersehen. Der „coup d'oeuil" des Generals, von dem König Friedrich spricht, ist auch heute noch Bedingung des Erfolges, aber hinsichtlich der Truppen hatte er zu seiner Zeit auch in körperlichem Sinn Gültigkeit, heute für den höheren Führer vorwiegend nur noch in geistiger Beziehung.

Das Volksheer im Verein mit der fortgeschrittenen Technik verleiht einerseits der Kriegführung eine früher ungeahnte Kraft, anderseits ist es im Vergleich zu den zum großen Teil aus Berufssoldaten zusammengesetzten älteren Heeren empfindlicher und der Suggestion zugänglicher. Wie sicher mögen die kriegsgewohnten Truppen, vor allem die erprobten Führer unter König Friedrich der Gefahr entgegengesehen haben, während wir mitten aus der Friedensgewohnheit in den Krieg versetzt werden, den keine Vorübung, welcher Art sie auch sein möge, uns ganz ersetzen kann. Wie viel unmittelbarer teilte sich die Persönlichkeit des Königs seinen Truppen mit als es heute einem Heerführer möglich sein wird.

Zwar hat er nach dem Siebenjährigen Kriege gelegentlich ausgesprochen, die Ambition vermöge nicht auf den Troupier zu wirken, „alles was man aus ihm machen kann, beschränkt sich darauf, daß man ihm den Korpsgeist beibringt, d. h. eine höhere Meinung von seinem Regiment als von allen Truppen des Weltalls, und da bei gewissen Gelegenheiten die Offiziere ihn durch die größten Gefahren hindurchführen müssen, so muß er seine Offiziere mehr fürchten, als die Gefahren, denen man ihn aussetzt". Sonach könnte es scheinen, als habe der König wenig von der Einwirkung auf den gemeinen Mann seiner Zeit gehalten. Demgegenüber stehen jedoch mehrfache frühere Äußerungen, in denen er den Mannschaften das höchste Lob spendet , und viele kernige Worte sind uns erhalten geblieben, mit denen er anfeuernd auf seine Bataillone wirkte oder sie nach Niederlagen aufzurichten suchte. Die langjährige Gewohnheit des Feldlagers und gemeinsam überstandene Gefahren woben ein Band fester Kameradschaft, das die Mannschaften nicht minder wie die Offiziere mit ihrem Königlichen Führer verknüpfte. Diese Veteranen hingen mit schwärmerischer Liebe an ihrem Vater Fritz, der sie so oft den feindlichen

Feuerschlünden entgegengeführt, so manche Nacht mit ihnen am Lagerfeuer gewacht hatte, der zu ihnen in derber soldatischer Mundart sprach, als sei er, der philosophische König, der französisch schrieb, französisch dachte, ganz einer der ihrigen. Und er war es! Erwuchs doch die Kraft, ganz Europa zu trotzen, im letzten Grunde seiner warmen Heimatsliebe. Er hat den Sohn der Mark darin nie verleugnet.

Der begeisterten Verehrung, die der König bei hoch und niedrig im Heere genoß, hat auch seine schonungslose Härte, die er gelegentlich übte, keinen Eintrag getan. Man fühlte durch: er hatte ein Recht hart zu sein, er mußte das schwerste fordern, wenn Staat und Armee die furchtbaren Krisen überdauern sollten. Und war er nicht vor allem hart gegen sich selbst? Unermüdlich im Sattel, fieberkrank und von der Gicht geplagt hat er seinen Feldherrnpflichten obgelegen, rücksichtslos seine Person immer wieder dem feindlichen Feuer ausgesetzt. „Das Getöse der Kanonenkugeln hatte zu keiner Zeit den geringsten Einfluß auf seinen Anstand", ist von ihm gesagt worden.*) Wie jeder, den die Tragik des Lebens angefaßt hat, dachte er über dessen Wert gering und forderte die gleiche Auffassung von anderen.

Gefürchtet war seine Härte freilich. Die Selbsttätigkeit der Generale ist in den späteren Jahren des Krieges oft durch die Furcht vor dem Zorn des Gebieters gelähmt worden. Ganze Truppenteile haben es noch lange im Frieden zu empfinden gehabt, wenn sie dem Könige vor dem Feinde nicht voll genügt hatten. Als er einem Regiment zehn Jahre nach dem Kriege endlich wieder einmal seine Zufriedenheit zu erkennen gab, umdrängte ihn das Offizierkorps in heller Freude. Und dieser Eindruck wirkte derart auf ihn, daß er, von Rührung überwältigt, keine Worte fand und nur noch die Wiederverleihung des Grenadiermarsches an das Regiment auszusprechen vermochte. Sein großes Herz war in der Tat wie jedes wahrhaft große weich, und seine Härte vielfach nur eine Maske, die ihm einst das Gebot der Pflicht auferlegt hatte, und die ihm dann freilich unter der Einwirkung bitterer Prüfungen mehr oder weniger zur zweiten Natur geworden war.

Je mehr König Friedrich der preußischen Armee den Stempel seines Wirkens aufgedrückt hat, um so mehr haben die Nachfahren geglaubt, die äußere Form in Heerwesen und Fechtweise, wie sie unter ihm bestanden, wahren zu müssen. Sie wußten nicht, sich den echten Gehalt Friderizianischer Heerführung als die eigentliche große Tradition zu erhalten. Statt dem Könige im Geiste nachzustreben und seine Einrichtungen fortzubilden, suchten sie ihr Heil in blinder Nachahmung. Nicht die Führer, unter deren Händen 20 Jahre nach des Königs Tode sein ruhmvolles Heer zerging, sind die wahren Erben Friderizianischen Geistes, sondern

*) Berenhorst, a. a. O.

die Helden des Befreiungskrieges. Sie alle: Blücher, Scharnhorst, York, Bülow, Gneisenau, Grolman, Boyen, waren bewußt Friderizianisch und gaben es kund, so sehr sie es verstanden, Napoleon mit seinen eigenen Mitteln zu bekämpfen. Hatte doch schon der König gesagt, man müsse das, was man gutes in der Methode des Feindes finde, nachahmen.*)

Haben wir es Clausewitz zu danken, wenn die Grundsätze Napoleonischer Heerführung später bei uns Eingang fanden und fortlebten, während sie in Frankreich vergessen wurden, so ist er uns nicht minder der wahre Vermittler Friderizianischen Geistes gewesen. Richtete er doch ganz in diesem Geiste vor dem Befreiungskriege an den Erben der preußischen Krone die Worte: „Die gefährlichsten Lagen muß man sich am häufigsten denken und am besten darüber mit sich einig werden. Das führt zu heroischen Entschlüssen aus den Gründen der Vernunft", und weiter: „Man muß sich mit dem Gedanken eines ehrenvollen Unterganges vertraut machen, ihn immerfort bei sich nähren, sich ganz daran gewöhnen. Friedrich den Großen hat dieser Gedanke gewiß oft beschäftigt; weil er vertraut damit war, unternahm er an jenem denkwürdigen 5. Dezember den Angriff auf Leuthen."

Dieser ethische Gehalt der Lehren, die wir aus Friedrichs Heldenleben schöpfen, hat die langen öden Friedensjahre, die auf 1815 folgten, überdauert. Er klingt wieder in der Forderung Friedrich Karls, der Soldat müsse so erzogen werden, daß auf dem Schlachtfelde der Feldherr auf seinen Zügen die Frage lese: „Herr, wo befiehlst du, daß wir sterben sollen?" Und die Bataillone des III. Armeekorps haben bei Spichern und Vionville wahrlich diese Frage zu stellen gewußt.

Wir aber werden nicht darauf rechnen können, in Zukunft einer ununterbrochenen Reihe von Siegen entgegenzugehen, wie damals im Jahre 1870. Wenn uns dann erst nach zähem Ringen, vielleicht erst nach einzelnen Rückschlägen der Erfolg werden sollte, so wollen wir den Blick auf König Friedrich richten.

Der im Grunde unerschütterliche Optimismus seiner großen Seele, das ruhige Vertrauen in die Überlegenheit preußischer Truppen, seine unbeugsame Festigkeit im Unglück, sein Aufgehen in der großen Sache des Vaterlandes, sein hohes königliches Pflichtgefühl mögen uns begeistern, auf daß wir in der Stunde der Gefahr als echte, seiner würdige Preußen erfunden werden, auf daß auch von uns der König gleich seinem großen Ahnherrn sagen möge: „Die besten Alliierten, so wir haben, sind unsere eigenen Truppen".**)

*) Betrachtung über die Taktik und einige Seiten der Kriegführung.

**) Koser, Friedrich der Große, I.

Friedrich der Große in den Katastrophen seiner Feldzüge.

Vortrag, gehalten am 1. Februar 1912 in der Militärischen Gesellschaft zu Berlin

von

Bethcke,

Hauptmann im Generalstabe der 16. Division.

Nachdruck verboten.
Übersetzungsrecht vorbehalten.

„Denn er war unser." Das stolze Wort soll auch über dieser Stunde stehen, dem Ausklang der Feiern für den 200. Geburtstag Weiland König Friedrichs des Großen Majestät.

Auf der Höhe seines Ruhmes, als glücklicher Sieger, als Kriegsherr und Feldherr, ist der König allüberall, soweit preußische Herzen schlagen, in diesen Tagen mit Stolz und Jubel gefeiert worden.

Wir, die wir an dieser Stelle alljährlich sein Gedächtnis ehren, glauben, daß dem Lorbeerzweig, mit dem Dankbarkeit seinen Degen schmückt, auch drei umflorte Blätter nicht fehlen sollen: Kolin, Hochkirch, Kunersdorf.

Nicht auf glänzender Siegesbahn, in die schwersten Tage seiner Feldzüge wollen wir heute den König begleiten, die wir glauben, daß auch Friedrichs Sterne in dunkelster Nacht am hellsten strahlen.

Am 7. Mai 1757, dem Tage nach der Schlacht bei Prag, schrieb der König an Keith: „Nach den Verlusten, die wir gehabt haben, bleibt uns als einzige Tröstung, die Leute, die in Prag sind, zu Gefangenen zu machen . . . . . Und dann glaube ich, wird der Krieg beendet sein."

Zu Anfang Juni aber erkannte er, daß Prag vor weiteren vier Wochen nicht ausgehungert und die Daunsche Armee, die in der Gegend von Kolin zum Entsatz von Prag bereit stand, nicht ohne Schlacht von der umzingelten Festung ferngehalten werden könne. Er beschloß also, „Daun zuvorzukommen, zusammenzuraffen, was möglich, ihn anzugreifen".

Dem Feldmarschall Daun standen bislang nur schwache preußische Kräfte: Zieten mit 50 Schwadronen und der Herzog von Bevern mit 15 Bataillonen gegenüber. Im Laufe des 14. vereinigte sich der König mit Bevern im Lager von Malotitz.*)

*) Die Schilderung der Gefechtshandlungen folgt genau dem Generalstabswerk „Der Siebenjährige Krieg", Bd. 3. 8 und 10.

Am Abend des 17. lagerte das preußische Heer zwischen Kaurzim und Wrbschan westlich der Beczwarka, östlich des Flüßchens die österreichische Armee zwischen Hradenin und Krychnow. Nach 8^0 bemerkten die preußischen Vorposten starke Bewegungen im österreichischen Lager. Die Zelte verschwanden. Der König selbst ritt auf die Höhe östlich Wrbschan, doch ließ die Dämmerung eine Erkundung nicht zu. Ebenso war es in der Frühe des 18. Juni durch starken Nebel unmöglich, einen Überblick über die veränderte österreichische Stellung zu gewinnen.

So wurde zunächst nur der Vormarsch über Planjan befohlen. Gegen 6^0 morg. besetzte Generalleutnant v. Tresckow die Höhen nördlich dieses Ortes mit 5 Bataillonen und 20 Eskadrons Husaren. Die Kroaten, die das Dorf gehalten hatten, zogen sich in südlicher Richtung zurück und die Armee marschierte treffenweise links aus dem Lager ab. Die Vorhut — 4 Bataillone, 35 Eskadrons unter Generalleutnant v. Zieten — und dahinter das erste Treffen gingen durch Planjan auf der Kaiserstraße vor, nördlich des Ortes und nördlich der Straße das zweite Treffen, links neben diesem, also noch weiter nördlich, Tresckow. Im ganzen führte der König 33 000 Preußen gegen 54 000 Österreicher ins Feld.

Inzwischen fiel der Nebel, aber selbst vom Kirchturm in Planjan vermochte der König noch keine Ausschau zu halten. Erst jenseit Novemesto — vom oberen Stockwerk der „Goldenen Sonne" aus — erkannte er mit dem Glase deutlich die österreichische Infanterie unter dem Gewehr auf der Przerovsky-Höhe südwestlich Chozenitz und auf der Höhe südlich Poborz. Zwischen beiden Höhen hielt aufgesessen eine große Reitermasse. Der König beschloß sofort den Angriff, gönnte aber den durch den etwa fünfstündigen Marsch zum Teil in hohem Korn ermüdeten Truppen vor der schweren Arbeit des jetzt um 10^0 morg. schon sengend heißen Tages eine Rast.

Vor der Vorhut der Armee war von Novemesto ab die österreichische Husarenbrigade Baboczay auf eine Reitermenge zurückgegangen, die unter Nadasdy nördlich Brzistwi in zwei Treffen rittlings der Kaiserstraße hielt. Zur Sicherung der Rast ging Zieten, durch die 20 Eskadrons der Abteilung Tresckow noch verstärkt, über den Grund westlich Braditz vor und zwang Nadasdy bis Krzeczhorz zurückzugehen.

Inzwischen erkundete der König mit dem Glase die feindliche Stellung und ließ sich, da ein persönliches Vorreiten durch die überall vor den Dörfern im Korn versteckt liegenden Kroaten unmöglich gemacht war, durch den Stab des Herzogs von Bevern über das Gelände unterrichten.

Da der Verwalter der Plankammer, Ingenieurhauptmann Giese, die Karte der Gegend nicht zu finden vermochte, blieb der König lediglich auf diese Angaben angewiesen. Er beschloß, den feindlichen rechten

Flügel südlich Chozenitz anzugreifen, ihn aufzurollen und die österreichische Armee auf die Teichniederung der Beczwarka zu werfen.

In einem Zimmer des Obergeschosses der „Goldenen Sonne" gibt er seinen Angriffsbefehl. Dieser bestimmte im wesentlichen: „Die Armee greift den feindlichen rechten Flügel an. Zieten mit 50 Eskadrons Husaren wirft Nadasdy und deckt die linke Flanke. Generalmajor v. Hülsen folgt Zieten mit der Vorhut, nimmt Krzeczhorz und wendet sich dann gegen die feindliche rechte Flanke. Die Armee folgt Hülsen auf 1000 Schritt, treffenweise links abmarschiert und schwenkt in der Linie Braditz—Eichbusch, südlich Krzeczhorz rechts ein. Im Vorgehen zieht sich alles links. Fürst Moritz unterstützt mit dem linken Flügel den Angriff Hülsens, der Herzog von Bevern sorgt dafür, daß der rechte Flügel versagt bleibt. Generalleutnant v. Penavaire hält sich mit 30 Eskadrons auf dem linken Flügel zum Eingreifen bereit. Zur Reserve bleiben 15 Eskadrons unter Generalmajor v. Krosigk hinter dem linken, Generalmajor Baron Schönaich deckt mit 16 Eskadrons den rechten Flügel."

Der König zeigte von den Fenstern des Zimmers den Generalen die einzelnen Punkte im Gelände, fragte, ob er verstanden sei, und entließ dann die Führer zu ihren Truppen. Mit größerer Klarheit konnte der Befehl schwerlich gegeben werden. Jedem Führer war sein bestimmter Auftrag zugewiesen.

Daun hatte inzwischen von der Przerovsky-Höhe die Bewegungen der preußischen Armee genau verfolgt. Als die Masse der preußischen Infanterie Novemesto passiert hatte und damit jede Gefahr für die linke österreichische Flanke geschwunden war, zog der Feldmarschall die Reserve, die unter Colloredo bislang auf der Höhe südlich Poborz gehalten hatte, nach dem Südhang der Przerovsky-Höhe, wo sie hinter dem zweiten Treffen des rechten Infanterieflügels bereitgestellt wurde.

Um 1^0 trat die preußische Armee die vom König befohlene Bewegung an. Sofort erfolgte der Gegenzug Dauns. Im Geschwindschritt ließ er die Infanterie Colloredos den Osthang der Krzeczhorz-Höhe zwischen Eichbusch und Przerovsky-Höhe gewinnen, ebendahin entsandte er vom linken Flügel die Infanteriedivision Sincere, die Kavallerie der Reserve trat zum rechten Kavallerieflügel.

Die Kroatenbesatzung im Dorf und im Eichbusch wurde verstärkt, eine schwere Batterie von zwölf Geschützen südwestlich des Ortes in Stellung gebracht.

Durch die rechtzeitige Verlängerung der österreichischen Stellung war somit der preußischen Umfassung vorgebeugt, noch ehe um 2^0 die preußische Vorhut ihren Aufmarsch beendet hatte. Als sie mit klingendem Spiel zum Angriff auf Krzeczhorz vorging und die Höhe erstieg,

traf sie statt der Flanke auf die Front des Gegners. Im schwersten feindlichen Feuer nahm sie den Kirchhof, das Dorf und die schwere Batterie südwestlich davon und wandte sich mit Teilen gegen den Nordrand des Eichbusches, in den die Kroaten sich zurückzogen.

Inzwischen hatte sich Zieten auf die ihm gegenüber haltenden Husaren Nadasdys geworfen und sie nach heftigem Handgemenge in den Grund von Radowesnitz zurückgeworfen, war dann aber wegen heftigen Kartätsch- und Gewehrfeuers, das aus dem Ostrand des Eichbusches in seine rechte Flanke schlug, wieder bis auf die Höhe von Kutlirz zurückgegangen.

Der König hatte, vorwärts des linken Flügels der Infanterie des Gros haltend, das Vorgehen der Vorhut scharf verfolgt und ihm noch drei Bataillone der linken Flanke des Gros zur Unterstützung gesandt.

Trotz aller Überraschungen durfte dem König der erste Akt glückverheißend erscheinen. Schon begann Daun um den Ausgang der Schlacht zu bangen. Er ließ bereits den gleich zu Beginn der Schlacht jedem General gegebenen Befehl, „im Falle wider Vermuten retiriret werden sollte", in Erinnerung bringen. Aber eine Kette von Mißgeschicken wendet nach 4° nachm. den anfänglichen Erfolg der preußischen Waffen. Zwischen 3 und 4° nachm. begann die feindliche Artillerie ihr Feuer, das bisher den drei zur Vorhut entsandten Batterien gegolten hatte, auf die vordersten Batterien des preußischen Gros zu lenken. Eine Kanonenkugel schlug vor des Königs Pferd ein.

Der Fürst Moritz von Anhalt erbat und erhielt den Befehl, zur Linie einzuschwenken. Kurz darauf bemerkte der König, wie sich, gegen alle Befehle, Teile der preußischen Mitte gegen Chozenitz entwickelten. Unwillkürlich nahmen bald auch die Abteilungen des linken Flügels die Richtung westlich Brzistwi gegen die feindliche Front. Hier griff der König sofort ein. Mit scharfen Worten machte er den Fürsten Moritz für das weitere scharfe Halblinksziehen der Linie verantwortlich und galoppierte sodann zur Mitte, um auch hier den begangenen Fehler gut zu machen.

Hier war der Generalmajor v. Manstein gegen den ausdrücklichen Befehl auf eine beiläufige Äußerung eines vorübergaloppierenden königlichen Flügeladjutanten mit den schwachen Bataillonen der Mitte plötzlich auf Chozenitz und dann weiter gegen die völlig unerschütterte feindliche Hauptstellung vorgebrochen und hatte damit Lücken in das erste Treffen gerissen. Der Erfolg war hier unmöglich, der Mißerfolg aber mußte zum Verhängnis für den ganzen Angriff werden.

Es war indes zu spät, der König mußte sich in das Unvermeidliche fügen und die Kugel rollen lassen. Er ritt zum linken Flügel zurück und „als wolle er die eigene Person in die Wagschale des Sieges werfen, um die Schwäche seiner dünnen Gefechtslinie auszugleichen,

zog er den Degen und führte seine Bataillone persönlich den feindlichen Feuerschlünden entgegen".

Und vielleicht hätte die preußische Infanterie doch noch bei Krzeczhorz den Sieg entschieden und wäre nicht auch der linke Flügel zusammengebrochen, wenn er nicht von der Mehrzahl der Reiterei im Stich gelassen worden wäre. Glänzend tat sich an diesem Tage Seydlitz, der Kommandeur der Rochow-Kürassiere, hervor, den der König durch den Orden Pour le mérite und die Beförderung zum Generalmajor belohnte. Zieten aber versagte trotz seiner Reitermasse von 80 Eskadrons vollständig. Er erkannte, wie das Generalstabswerk hervorhebt, nicht, „daß er jenseits des Rodewesnitzer Grundes gegen die rechte feindliche Flanke wirksam werden mußte, daß einige Kanonenschüsse aus dem Eichbusch ihn nicht abhalten durften, der Infanterie, die weiter vorwärts in heldenhafter Weise der feindlichen Artilleriewirkung bei schwersten Verlusten zu trotzen verstand, Hilfe zu leisten. Er sah nicht den Lorbeer einer glänzenden Siegsvollendung, er begnügte sich damit, wie ein umsichtiger Husaren-Oberst, die linke Flanke der Armee zu sichern".

Im Augenblick der höchsten Spannung, als Serbelloni versucht, am Eichbusch gegen Hülsens linke Flanke und Rücken anzureiten, muß der König selbst eingreifen, um den Generalleutnant v. Penavaire von der Kaiserstraße her zum Anreiten zu veranlassen. Die Attacke gelingt, der Feind geht zurück, doch auf der Verfolgung erhalten die Kürassiere Feuer aus dem Eichbusch, sie stutzen und östlich Brzistwi jagt die Reitermenge aufgelöst nach der Kaiserstraße zurück. Als die Brigade Krosigk, rechts Seydlitz mit seinem Regiment, zur Seite die Normann-Dragoner nach glänzender Attacke zwischen Brzistwi und der Schwedenschanze hindurch von der Übermacht der feindlichen Reiter erdrückt war, ist der König vergebens bemüht, die Regimenter Penavaires wieder an den Feind zu führen. Nur bis Brzistwi gelingt es ihm, da schrecken sie einige über ihre Köpfe hinweggehende Kanonenkugeln erneut zu regelloser Flucht bis an die Kaiserstraße.

Auch ein letzter Versuch des Königs, die Versprengten zu sammeln, scheitert. Die Kürassiere versagen abermals und weichen jetzt sogar nordwärts über die Kaiserstraße hinaus. Nun wendet sich der Königliche Feldherr nach der Gegend östlich Chozenitz, wo er das Regiment Anhalt im Rückzug trifft. Er sammelt einen Trupp von 40 Mann, führt ihn unter klingendem Spiel wieder feindwärts. Da schlägt eine Kanonenkugel in das Häuflein und jagt es auseinander.

Der König allein reitet weiter, immer auf die österreichische Batterie südlich Chozenitz zu. „Sire, wollen Sie denn allein die Batterie nehmen?" wagt der Flügeladjutant Major Grant bescheiden zu mahnen. Da sieht der Feldherr mit dem Glase noch einmal hinüber, nach den

Höhen, wo ihm zum ersten Male der Sieg versagt geblieben, und wendet sich dann langsam dem rechten Flügel zu.

Hier trifft er den Herzog von Bevern. Diesem war es zu danken, daß nicht auch der rechte preußische Flügel vorzeitig aufgebraucht war. So konnte er nun die Deckung des Rückzuges auf Nimburg übernehmen, mit der ihn der König betraute. Er hat seine Aufgabe mit acht Bataillonen, unterstützt von den tapferen Meinicke-Dragonern, mustergültig gelöst. Vor allem verdienen das I. Bataillon Garde, das allein 24 Offiziere und 475 Mann auf dem Felde ließ, und das Grenadierbataillon Gemmingen unvergängliches Lob. An diesen „beiden lebenden Eckpfeilern der preußischen Aufnahmestellung" brechen sich die Wogen des feindlichen Gegenangriffs, und es gelang, die Trümmer des linken Flügels durch Planjan abziehen zu lassen.

Die Österreicher verfolgten nicht. Sie nahmen sogar noch vor Einbruch der Dunkelheit den linken Flügel, der den Gegenangriff unternommen hatte, wieder auf die Höhe zurück. „Mit einem der Kriegskunst so erfahrenen und listigen Feinde könne man nicht vorsichtig genug verfahren" schrieb Daun der Kaiserin.

Mit der Eskadron Garde du Corps und 30 Ordonnanzhusaren hatte der König das Schlachtfeld verlassen. Seinen Flügeladjutanten Major Grant sandte er mit einigen Feldjägern nach Prag voraus, um den Generalen von dem unglücklichen Ausgang der Schlacht Kenntnis zu geben und ihnen alle Vorbereitungen für die nun notwendige schleunige Aufhebung der Belagerung anzubefehlen. Er selbst vermied die Kaiserstraße und ritt über Nimburg und Brandeis. Von diesem Ritt wird ein rührender Zug überliefert. Als der König in einem Dorf zu kurzer Rast halten und die Pferde tränken ließ, trat ein alter verwundeter Reiter zu ihm heran und bot auch ihm einen Trunk Wasser in seinem Hut. „Trink Euer Majestät doch und laß Bataille Bataille sein! Es ist nur gut, daß Sie leben; unser Herrgott lebt gewiß, der kann uns schon wieder Sieg geben".

Wir wissen nicht, was der König auf diese treuherzigen Worte erwidert hat. Wir glauben, es wird ihm heiß um das Herz geworden sein trotz alles Unheils.

Wohl aber ist eine Äußerung von ihm auf jenem qualvollen Ritt durch den Abend und die Sommernacht verbürgt, die der zum ersten Male Besiegte zu dem Grafen Friedrich von Anhalt getan hat: „Sie wissen wohl nicht, daß jedes Menschen Glück seine Rückschläge haben muß? Ich glaube, daß ich jetzt die meinen haben werde."

Ergreifend war seine Ankunft im Lager am Nachmittag des 19. nach 36stündigem Ritt. Die Generale waren durch Grant von der Niederlage unterrichtet, in den Reihen der Truppen ging nur ein Raunen,

der König habe die Schlacht verloren. Es fand keinen Glauben. Ihr König, den noch kein Feind bezwungen, galt den Grenadieren für unbesiegbar.

Da nahte er selbst, von einem Pagen begleitet, zu straffer Haltung den müden Körper gezwängt, aber das Königsauge zu Boden gerichtet. So ritt er durch das Lager hindurch zum Pfarrhaus von Michle, wo er sein altes Quartier bezog.

Nun wußte es jeder im Heere, daß auch von Ihm das Glück sein Opfer gefordert hatte. Vor des Königs Quartier standen Prinz Heinrich und Prinz Ferdinand. Den älteren der beiden Prinzen ließ der König hereinrufen und küßte ihn tiefbewegt. Dem Bruder offenbarte er rückhaltlos, wie tief er bekümmert war. Er beauftragte den Prinzen mit den Befehlen für den Abmarsch der Armee von Prag und genehmigte seinen Entwurf. Dann forderte die Natur ihr Recht. Auf dem Strohsack fand der Niedergeschlagene für kurze Stunden erquickenden Schlummer.

Für die Seelenstimmung des Königlichen Feldherrn aus jenen Tagen haben wir klassische Zeugnisse, seine Briefe.

Noch am 20. läßt er den Fürsten Moritz, der mit dem geschlagenen Heer bei Nimburg lagert, wissen: „Ich bin heute ohngeachtet des großen Unglücks des 18. mit klingendem Spiel und der größten Fiertät um 3° von Prag aufgebrochen und bin hier angekommen, ohne nichts feindliches zu finden. Bei unserem Unglücke muß unsere Contenance die Sache, soviel möglich, reparieren . . . . . Das Herz ist mir gerissen, allein ich bin nicht niedergeschlagen und werde bei der ersten Gelegenheit suchen, diese Scharte auszuwetzen. Adieu. Grüßen Sie alle Offiziere von meinetwegen."

An dem gleichen Tage berichtet er dem König von England mit rückhaltloser Offenheit von dem Verlust der Schlacht. Am 22. läßt er an Schlabrendorff, seinen Etatsminister in Breslau, einen genauen Bericht ergehen und fügt die so bezeichnenden Sätze hinzu: „Ihr könnt gewiß sein, daß dieses die wahren Umstände von der ganzen Sache sind und daß also in der Hauptsache selbsten nichts verloren, als was etwa an Mannschaft in der Bataille verloren gegangen ist, welches ich alles wieder in Ordnung zu bringen beschäftigt bin. Ihr habt Euch also an alle Bruits und Gosconnaden, so österreichischer Seite darüber ausgesprengt werden möchten, gar nicht zu kehren und allen dortigen wohl intentionierten Leuten einen Mut einzusprechen, daß nach den acht Bataillen, so wir hintereinander gewonnen haben, dieses die erste und einzige, so verloren ist, wodurch also die Sachen noch gar nicht in desperate Umstände gekommen sind, sondern ich gewiß hoffe, binnen einiger wenigen Zeit wiederum sehr gute Nachrichten von hier aus geben zu können."

Er selbst freilich gab sich keinem Zweifel hin, daß mehr noch als

die taktischen, die politischen Folgen der Schlacht für Preußens Geschick schwerwiegend werden mußten. Um ihnen vorzubeugen, war er bereit, mit Frankreich Frieden zu schließen, um so freiere Hände gegen seine übrigen Gegner regen zu können. Schon am 25. schrieb er in diesem Sinne an die geliebte Schwester von Bayreuth, die durch Mittelspersonen in seinem Interesse den französischen Hof bearbeiten sollte. Wir wissen, daß dieser Versuch ein Ergebnis nicht zeitigte. Lächelnd hat das Schicksal dem König die Erfüllung dieses Wunsches versagt, es plante besseres, es rüstete ihm am Saale-Ufer ein Roßbach.

Einstweilen sah es aber trübe genug aus. Von allen Seiten kamen Unglücksnachrichten. Noch nicht zwei Wochen nach dem Unglückstage von Kolin verschied in Berlin die Königin-Mutter. Tief traf dieser Schlag des Sohnes Herz. In rührenden Worten gedachte er der zärtlich geliebten Beschützerin seiner harten Jugend. Am 3. Juli nahmen die Franzosen Emden, am 5. die Russen Memel.

Es gehört ein Heldenwille dazu, sich nicht beugen zu lassen, sondern sich „zusammenzuraffen und alle Kräfte anzustrecken, dieses wor möglich in Ordnung zu bringen".

Dem König war dieser Heldenwille eigen. d'Argens, der in Berlin weilt, wird an die Ode des Horaz erinnert: „si fractus illabatur orbis, impavidum ferient ruinae".

Ihm selbst gab ein Gott zu sagen, was er litt. Die Poesie ward ein Arzt, die Verse aus jenen Tagen zum Heilmittel für seinen Schmerz.

Auch die Philosophie wird ihm zur Trösterin. „Glücklich der Augenblick" schreibt er der Markgräfin, „in dem ich mit der Philosophie vertraut ward. Sie allein kann die Seele in einer Lage, wie der meinen, aufrecht erhalten".

„Bedenken Sie, daß der Himmel uns das Leben ohne Bedingungen gegeben hat, so daß man Glück wie Unglück hinnehmen muß, und daß das Leben nicht lang genug ist, um sich über ein vorübergehendes Ereignis zu bekümmern, dessen Gedächtnis uns der Tod ja doch für immer verlieren läßt." Und doch versagt auch dieses Trostmittel gelegentlich. So gesteht er d'Argens: „Die Philosophie, mein Lieber, ist gut, um vergangene oder künftige Leiden zu mildern, — aber von den gegenwärtigen wird auch sie bezwungen." Aber der König fand in seiner Seele noch wertvollere Hilfe, um des Unglücks Herr zu werden, das Bewußtsein seiner Pflicht. „Wer dem Unglück nicht standzuhalten weiß", schreibt er wieder der Markgräfin, „ist auch des Glückes nicht wert. Man muß sich über die Ereignisse stellen, seine Pflicht tun und sich vor Unglücksfällen nicht fürchten, die allen Menschen gemeinsam sind. ..... Ich muß über die Sicherheit und das Glück eines Volkes wachen, das mir anvertraut ist. Das ist die Hauptsache..... Wir müssen

das sein, wozu die Geburt, welche entscheidet, uns beim Eintritt in die Welt gemacht. Ich glaubte, daß es mir, da ich König bin, geziemte, als Monarch zu denken, und ich machte es mir zum Grundsatz, daß einem Fürsten der Ruf teurer sein müsse, als das Leben. . . . . Ich befinde mich in dem Fall eines Reisenden, der sich umringt und im Begriff sieht, von einer Reihe Bösewichte ermordet zu werden, die seine Beute zu teilen gedenken. . . . . Das Heilmittel ist schwierig; in heftigen Übeln gibt es nur verzweifelte Mittel."

Zu dem Bewußtsein seiner Königspflicht trat das Vertrauen zu seinem Heere. „Wie groß auch die Zahl meiner Feinde ist, ich vertraue auf meine gute Sache, auf die admirable valeur der Truppen und auf den guten Willen, der vom Feldmarschall bis zum letzten Soldaten herrscht."

Und es kam noch eins hinzu. Tief in der Seele dieses Großen, dessen Vorstellung von dem höchsten Wesen sich freilich nicht in die abgezirkelte Form eines Bekenntnisses fügen wollte, ruhte die Gewißheit einer göttlichen Vorsehung.

„Die Menschen sind immer in der Hand dessen, was man das Schicksal nennt. Es wird doch von allem das geschehen, was dem Himmel gefällt."

Schon zum Schluß des Jahres 1756 hatte er vorausgesagt: „Wir werden im nächsten Jahr mehr Arbeit haben, aber mit Hilfe des Höchsten, falls es ihm gefällt, sich in die Erbärmlichkeiten dieser Welt zu mischen, werden wir uns aus der Verlegenheit ziehen."

Dieser Glaube ist auch jetzt nicht erschüttert. „Ich erhoffe", läßt er den Feldmarschall Schwerin wissen, „mit Gottes Hilfe Mittel zu finden, den jetzigen Echec zu reparieren."

Und dieser Glaube trog nicht. Er führte über Roßbach nach Leuthen.

Ein Jahr weiter! Vom heißen Sommertag auf Böhmens Flur in die dunkle Oktobernacht der Lausitz.

Am 10. Oktober marschierte das preußische Heer in vier Kolonnen von Bautzen ab, der rechte Flügel auf der großen Straße nach Hochkirch, der linke auf Rodewitz.

Der Generalleutnant v. Retzow, der bereits seit dem 7. mit 10 000 Mann bei Weißenberg stand, hatte den Befehl erhalten, in der Frühe des 10. den das österreichische Lager rechts flankierenden Strohmberg zu besetzen. Bei dem dichten Nebel, der doch seine Unternehmung nur begünstigt haben würde, hatte der General es aber nicht gewagt, ehe der König mit der Armee herangerückt war, den bislang nur von wenigen Kroaten besetzten Berg zu nehmen. Inzwischen war ihm Daun zuvorgekommen und hatte auf die Nachricht von dem Anmarsch des Königs den rechten Flügel seines Lagers von Norden nach Nordwesten

herumgebogen, bis zum Strohmberg verlängert und diesen selbst stark besetzt.

Die preußische Armee hatte bereits die Linie Hochkirch—Rodewitz erreicht und dort haltgemacht, als der König durch den zu Retzow entsandten Flügeladjutanten über die veränderte Lage Meldung erhielt.

So schmerzlich den König die Nachricht enttäuschte, noch gab er seine Absicht auf den Strohmberg nicht auf. Und wohl deshalb ging er keinen Schritt rückwärts, sondern ließ die Armee dort, wo sie stand, ein Lager beziehen. Erst später entschloß er sich, mit einem Nachtmarsch die feindliche Stellung im Norden zu umgehen und dem Gegner so den Weg nach Schlesien zu verlegen. Aus Rücksicht auf den Nachschub der Verpflegung sollte dieser Marsch erst in der Nacht zum 15. erfolgen.

Die große Nähe des Feindes hielt der König für sein Lager gar nicht für bedenklich, zumal dessen Front durch die tiefen Täler Kuppritz—Niethen und Kohlwesa—Lauske gesichert war. Die Waldungen in der rechten Flanke, Hochkirch gegenüber, wo Laudon lagerte, erschienen ihm wohl zu unwegsam, um eine wesentliche Gefahr zu bilden. Dem Gegner konnte er nach den Erfahrungen der letzten Wochen keine Angriffslust zutrauen. Aber trotz allem! Wer selbst einmal vor Hochkirch gestanden und zu den Höhen im Osten und Süden hinübergeschaut hat, der wird den Eindruck nicht zu bannen vermögen: es war doch wohl eine nicht ungewollte Herausforderung, daß hier 30 000 Preußen auf Kanonenschußweite dem zweimal überlegenen Feind gegenüber lagerten.

Der Feind mußte es glauben. Endlich handelte der Cunctator und — wir sind es dem Gegner unseres Großen Königs schuldig zu bekennen — sein Plan war vortrefflich, nicht minder die Ausführung.

Am frühen Morgen des 14. Oktober hatte er das preußische Lager von allen Seiten umstellt. Indes die Lagerfeuer die ganze Nacht weiterbrannten, die Zelte stehen blieben und am Abend Zapfenstreich und Scharwache ertönten, marschierten zum Hauptstoß gegen Hochkirch unter Dauns eigener Führung drei Kolonnen in weitem Bogen durch die Wälder von Sornssig und Wuischke, in denen mit vieler Mühe die Axt in den letzten Tagen erst Wege gebahnt hatte. Gegen 4° früh wurde der Waldrand südlich Hochkirch erreicht. Um 5° sollte der Angriff beginnen.

Um die gleiche Stunde stand Laudon durch O'Donells Kavallerie verstärkt bereit, über Meschwitz und Steindörfel dem preußischen rechten Flügel in den Rücken zu fallen, während die Herzöge von Arenberg und Ursel den linken preußischen Flügel durch einen Nebenangriff beschäftigen sollten, bis Hochkirch erstürmt sei.

Zum Schutz des Nebenangriffs gegen Retzow war das Korps des Prinzen von Baden-Durlach von Reichenbach aus in der Nacht nach dem Strohmberg herangezogen und hatte außerdem ein Detachement

unter dem Prinzen Loewenstein unmittelbar auf Weißenberg entsandt.

Der König hatte in seinem Hauptquartier Rodewitz am 13. abends die Befehle für den zum 14./15. geplanten Nachtmarsch auf Weißenberg ausgeben lassen.

Am 14. früh, bald nach 5^0, scholl von Hochkirch lebhaftes Feuer herüber, der König befahl, seine Pferde zu satteln, und begab sich zu Fuß zum Grenadierbataillon Retzow, das dicht bei Rodewitz lagerte. Noch glaubte er an ein kleines Scharmützel. „Burschen, geht nachs Lager, das seind Kroaten", rief er den Mannschaften zu, die aus den Zelten gelaufen kamen. Aber lebhaftes Gewehrfeuer von Hochkirch wie von Lauske her, stellenweise übertönt von Kartätschschüssen aus südlicher Richtung, Stückkugeln endlich, die durch das Lager sausten, ließen an dem Ernst der Lage keinen Zweifel mehr. Adjutanten sprengten heran und baten um Hilfe für die Besatzung von Hochkirch.

Ungesäumt ließ der König die zunächst liegende Infanteriebrigade — es war die des Prinzen Franz von Braunschweig, eines Bruders der Königin — auf Hochkirch antreten, um dort Hilfe zu bringen. An Retzow sandte er den Befehl, sofort zur Armee abzumarschieren. Alle Truppen sollten die Zelte abbrechen und sich gefechtsbereit machen, die Bagage mit dem Artilleriepark über den Grund von Drehsa zurückgehen, den das III. Bataillon Garde decken mußte.

Der König selbst ritt eiligst nach dem bedrohten Hochkirch. Hier wogte inzwischen der Kampf hin und her.

Gleich nach dem Glockenschlage fünf waren die österreichischen Kolonnen aus dem Waldsaum hervorgebrochen, hatten die Freibataillone Angelleli und du Verger aus dem Birkenbusch zurückgeworfen, die Feldwachen der Bataillone Beneckendorff und Diringshofen, die 300 m vorwärts der Gewehre standen, überrannt und die Bataillonsgeschütze genommen. Freilich gelang es nicht, die Bataillone selbst zu überraschen. Sie warfen sich vielmehr mit gefälltem Bajonett auf den Gegner, trieben ihn bis zur Höhe der Wachen zurück und nahmen ihre Geschütze wieder. Aber der Übermacht vermochten sie nicht standzuhalten. In der Front von den österreichischen Grenadieren, in Flanke und Rücken von Laudons Reitern gepackt, wichen sie zurück und erreichten trotz des Vorstoßes des Regiments Forcade, das unmittelbar nördlich Hochkirch lagerte und zur Hilfe heraneilte, den Dorfrand nur im Schutze der Zieten-Husaren, die auf den ersten Gefechtslärm am „Goldenen Schlüssel" zu Pferde gestiegen waren und sich Laudons Geschwadern entgegenwarfen.

Inzwischen hatte der Gegner die große preußische Batterie mit 20 Zwölfpfündern und 6 Feldstücken an der Südostecke von Hochkirch genommen. Zwar ward er vom Grenadierbataillon Plotho und dem I. Bataillon Markgraf Karl, die rechts und links hinter der Batterie

lagerten, mit Kolben und Bajonett noch einmal zurückgetrieben, indes das II. Bataillon Markgraf Karl unter dem heldenmütigen Major v. Langen den Kirchhof, das I. Bataillon Geist den Ostrand von Hochkirch besetzten, doch gelang es den Österreichern, trotz aller Attacken der Zieten-Husaren, der Czettritz- und Normann-Dragoner und der selbständig von nördlich Pommritz herbeigeeilten Schönaich-Kürassiere, immer mehr rechts und links um das Dorf herumzufassen.

Zum zweiten Male fiel die große Batterie in ihre Hände. Der Versuch, sie dem Gegner abermals zu entreißen, kostete teueres Blut. Vor seinem II. Bataillon fiel hier der General v. Geist. An der Spitze des Regiments Kannacher, das östlich von Hochkirch herum herbeigeeilt war, starb hier der Feldmarschall Keith den Soldatentod.

Inzwischen näherte sich gegen 6^0 die Brigade Prinz Franz von Braunschweig dem brennenden Hochkirch und drang bis zur Bautzener Straße vor, frontal durch das Dorf das Regiment Prinz von Preußen, am Ostsaum entlang das Regiment Itzenplitz.

Gleichzeitig führt der König selbst das Regiment Wedel westlich Hochkirch herum gegen die linke Flanke des Feindes. Ihm folgte das II. Bataillon Garde, das Grenadier-Gardebataillon Retzow und das Regiment Bornstedt. Den Angriff der Infanterie ließ der König in der rechten Flanke vom Schafberg aus von Zieten mit der gesamten Reiterei des rechten Flügels begleiten. Im ersten fahlen Licht des dämmernden Morgens überschritt die Infanterie die flache Höhenlinie westlich Hochkirch und warf die gegenüberstehenden überraschten Feinde im ersten Ansturm zurück. Bald aber bilden diese eine neue Linie und feuern aus den zahlreichen Büschen auf die Preußen, die nun halten und das Feuer erwidern. Von Meschwitz her reitet der General Graf O'Donell mit der Kavallerie des linken Flügels gegen die kleine Schar an. Da wirft sich Zieten mit seinen Regimentern dem Feinde entgegen und wendet die drohende Gefahr ab.

Bei dem Regiment Wedel im heftigsten Feuer hielt der König. Sein Pferd stürzt. „Wo seind meine Pferde? Ein ander Pferd."

Inzwischen mehren sich die Verluste bei den Preußen auf der ganzen Linie. Das Dorf wird geräumt, nach verzweifelter Gegenwehr schlägt sich die tapfere Kirchhofsbesatzung durch die Feinde nach Norden hin durch.

Auch der rechte preußische Flügel vermag sich nicht länger zu behaupten. Noch ein österreichischer Reiterangriff auf die Reste der tapferen Schar und ihre letzten Trümmer — 150 Mann mit ihren drei Fahnen — schlagen sich auf Pommritz durch.

Um 7^{30} Uhr ist Hochkirch und die Höhe westlich davon in den Händen der Österreicher. Nordöstlich Pommritz gelang es dem König, der selbst

leicht verwundet war, eine neue Linie zu bilden. Doch der Feind war zu erschöpft, er folgte nicht über Hochkirch hinaus.

Die Truppen vom linken preußischen Flügel waren nach und nach dem rechten zu Hilfe geeilt. So fand der Angriff des Herzogs von Arenberg dort nur fünf Bataillone, die sich rechtzeitig über den Rodewitzer Grund zurückzogen. Auch hier stieß der Gegner nicht nach.

Auf der Höhe von Pommritz hielt der König beim Regiment Alt-Braunschweig, das Fernglas am Auge, den Blick nach Hochkirch gerichtet. Der Adjutant des Generals v. Saldern meldete, noch verfüge der General über fünf frische Bataillone, ob er nochmals angreifen dürfe. Kurze Zeit sinnt der König. Dann entscheidet er: „Der Angriff muß ja noch nicht erneuert werden. Sehe er hier, da liegt Bautzen vor uns. Ich werde auf die Anhöhen marschieren, dahin soll mir Saldern langsam folgen und jenseit des Baches stehen bleiben." Und wie im Friedensmanöver zog die Armee gegen 10° über den Grund von Drehsa ab. Kaum dreiviertel Meilen von der Stätte des heißen Kampfes, noch angesichts des Feindes lagerten die Preußen bei Kleinbautzen.

„Die Rückzüge großer Feldherren und kriegsgeübter Heere", sagt Clausewitz, „gleichen stets dem Abgehen eines verwundeten Löwen."

Der König hatte die Truppen, die sich so tapfer für ihn geschlagen hatten, an sich vorbeiziehen lassen und ihnen anfeuernde Worte gegönnt. „Kanoniere, wo habt ihr euere Kanonen gelassen?" „Der Teufel hat sie bei Nacht geholt." „Wir werden sie ihm bei Tage wieder abnehmen! Ich werde auch dabei sein."

Der Erfolg des Sieges für die Österreicher war völlig unwesentlich, das Ergebnis für beide Heere lediglich ein großes Blutbad gewesen. 246 Offiziere und 8851 Mann — ein Drittel fast der Gesamtstärke — waren auf preußischer, 325 Offiziere und 7262 Mann auf österreichischer Seite geblieben.

Von Doberschütz, wo er sein Hauptquartier nahm, schrieb der König noch am gleichen Tage an Fouqué: „Ich muß Euch leider hierdurch benachrichtigen, daß, da mir der Feind das auf meiner Flanque gelegene Dorf Hochkirch abzugewinnen heute früh Gelegenheit gefunden, Ich Mich dadurch genötigt gesehen habe, Mich auf Doberschütz, eine halbe Meile auf Bautzen, zu repliiren. Ich bin aber dieserhalb keineswegs intentioniert, einen Schritt weiter zurückzugehen, sondern werde es allenfalls auf eine zweite Bataille hieselbst ankommen lassen, da ich dann hoffe, daß es mit Gottes Hilfe recht gut gehen wird. Das einzige was ich hierbei regretiere, ist, daß ich dadurch behindert werde, nicht so bald, wie ich es wohl gewünschet, nach Schlesien von Meiner hiesigen Armee detachieren zu können."

Zwei Tage später ließ er durch Dohna Wobersnow wissen: „Ich

hätte hier eine tüchtige Ohrfeige bekommen, wie er leicht ermessen würde, da ich bei Nacht wäre attackiret worden; Ich würde sie aber nach alter Gewohnheit in wenig Tagen auswischen." Auch dem Vorleser, den er des Abends empfing, erschien der König noch ganz ruhig. Er begrüßte ihn mit den Worten: „Ein Unglück! Man wird es womöglich ausbessern müssen."

Aber diese Gefaßtheit war doch wohl nur eine künstliche, mit der Wirkung auf seine Umgebung und seine Armee weise berechnet.

Offner schrieb er dem Bruder am nächsten Tage: „Die Affäre von gestern hätte keine üble Wendung genommen, hätte ich acht Bataillone mehr gehabt. Mir ist in Wahrheit ein großes Unglück zugestoßen, aber man muß es mit Entschlossenheit und Mut wett machen. Adieu, lieber Bruder! Beklagen Sie die Unglücklichen und erinnern Sie Sich dessen, was ich Ihnen vor einem Jahr so oft gesagt habe."

Und an diesem Abend fallen auch de Catt gegenüber die trüben Worte: „Aber ich kann das Trauerspiel enden, wenn ich will."

Zwei Tage später zeigt er dem Schweizer die ein Jahr zuvor von ihm verfaßte Apologie des Selbstmordes.

Aber keine Gefahr!

Mag der König, um Preußens Unglück nicht zu überdauern und nicht lebend in die Hände seiner Feinde zu fallen, auf der Brust die Dose mit Gift tragen, in der Brust trägt er das Heilmittel. „Ich versichere Ihnen, si ce n'etait le point d'honneur".

Und wahrhaft erfrischend klingt dann wieder der Befehl an Prinz Heinrich in Dresden „an die dreihundert Tausend scharfe Flintenpatronen" bereit zu halten. Sein Entschluß ist gefaßt: über Görlitz nach Schlesien — „je serai attaqué en route ou non".

Doch ehe er diesen Plan ausführen konnte, stand ihm noch ein schwerer, wohl der schwerste Schmerz seines Lebens bevor. Nach der ersten verlorenen Schlacht war ihm die Mutter genommen. Am Tage der zweiten Niederlage starb ihm die Lieblingsschwester. Am 18. erhielt er die Nachricht. Ihr hatte die ganze Wärme seines Innenlebens gegolten, wie sie — die stolzeste Tochter Brandenburgs, der das Leben so wenig gehalten — ganz in dem geliebten Bruder gelebt hatte. Rührende Töne findet der König in seinem Schmerz, keinen schöneren und zarteren als in dem Brief, in dem er dem Lordmarschall dessen Bruders, des Feldmarschalls Tod zugleich mit dem Heimgang der eigenen Schwester anzeigt.

Und doch durfte er sich auch diesem Schmerz nicht überlassen. „Sehen Sie, was für Dinge ich noch beenden muß!" äußerte er auf de Catts Teilnahmebezeugung. „Es gibt kein unglücklicheres Leben. Nicht die Könige sind die glücklichen Menschen." Und zwei Tage später

bucht bewundernd der treue Vorleser die wahrhaft königlichen Worte: „Wie bin ich betrübt! Und doch habe ich nicht die Zeit, den Verlust dieser Schwester zu beweinen. Ich muß mich wacker halten."

Am 25. waren die Österreicher durch einen meisterhaften Marsch umgangen. Der König stand in Görlitz, Daun war von Schlesien abgeschnitten, die Niederlage von Hochkirch nur mehr eine trübe und doch stolze Erinnerung.

Abermals ein Jahr weiter!

Ein Sommertag und märkischer Sand!

Am Vormittag des 11. August 1759 überschritt der König mit 49 900 Mann die Oder bei Göritz unterhalb Frankfurt und bezog bei Bischofsee ein Lager ohne Zelte, ohne Feuer, ohne Mahlzeit. Gegen 3^0 nachm. erkundete er persönlich von den Trettiner Höhen die stark befestigte Stellung der vereinigten Russen und Österreicher südlich des Hühnerfließes.

Sie krönte den schmalen, durch tiefe Schluchten zerklüfteten Höhenzug, der zwischen Oderbruch und Frankfurter Heide sich vom Mühlberg über den Großen Spitzberg, die jetzigen Falkensteinberge bis zu den Judenbergen etwa 4 km lang ausdehnt und nach Osten, Norden und Westen steil abfällt.

Dort standen unter Ssaltykows Oberbefehl 59 800 Russen und 19 200 Österreicher; vom rechten Flügel bis zu den Falkensteinbergen Generalleutnant Villebois mit fünf Regimentern, von dort bis zum Großen Spitzberg die Division Fermor, anschließend bis zum Kuhgrund die Division Rumianzow, auf den Mühlbergen endlich das Observationskorps des Fürsten Galizyn.

Hinter dem ersten befand sich ein zweites russisches Treffen, auf den Judenbergen mit der Front nach Norden und Westen das Korps Loudon mit sieben Infanterieregimentern.

Von der Kavallerie standen 15 russische Eskadrons im Grunde zwischen dem Höhenzug und dem Elsbusch, die übrigen Regimenter im „Hohlen Grund" und zu seinen beiden Seiten, zehn österreichische Eskadrons und ein russisches Husarenregiment hielten am „Weißen Vorwerk" nördlich der Damm-Vorstadt von Frankfurt. Kunersdorf war niedergebrannt, der Kirchhof aber stark befestigt und besetzt.

Von den Trettiner Höhen aus konnte der König die Zerklüftungen der Hügelkette nicht gewahren, die Höhenlinie erschien ihm vielmehr als eine geschlossene Hochfläche, aus der sich die Verschanzungen des zweiten Treffens und des russischen linken Flügels abhoben. Auch gewann er den Eindruck, als sei die Front der feindlichen Stellung nach Nordwesten gerichtet. Da ein Angriff von Norden her sich durch das Gelände und

den fehlenden Entwicklungsraum verbot, beschloß er eine Umgehung durch den Wald und den Angriff von Südosten gegen den vermeintlichen Rücken der feindlichen Stellung.

In die Gegend südlich und westlich Kunersdorf erhielt der König von seinem Standpunkt überhaupt keinen Einblick. Auch mißlang der Versuch, durch einen Förster und einen, ringsum angeblich genau bekannten Offizier Aufklärung über die Geländeverhältnisse zu bekommen.

Der König ritt am Nachmittag nach Bischofsee und gab dort am Abend seine Befehle für den Morgen des 12. Der Generalleutnant v. Finck, dem 8 Bataillone, 40 Eskadrons und etwas Artillerie unterstellt waren, sollte zwischen 3 und 4^0 in seinem Lager Reveille schlagen und möglichst viel Lärm machen lassen, gegen 5^0 dann die Trettiner und Bischofseer Höhen und eine Stunde später die Hänge nördlich der Großen Mühle und nördlich der Bäcker-Mühle mit Infanterie und Artillerie besetzen, um so den Gegner an einen Angriff von Norden glauben zu machen. Die Armee selbst sollte zwischen 2 und 3^0 früh hinter Finck in zwei Kolonnen links abmarschieren und durch den Wald südöstlich Bischofsee über den Schwedendamm, die Kunersdorfer Heide das Gelände südlich Kunersdorf erreichen, aufmarschieren und von dort aus angreifen. Sobald die Armee zu feuern begonnen, sollte dann Finck gleichfalls zum Angriff vorgehen.

Während des Marsches der Armee ritt der König selbst unter Bedeckung des Husarenregiments Kleist nach den Walkbergen, um von hier aus bei Tagesanbruch den ihm bislang versagten Überblick über die Südostseite der feindlichen Stellung und das Gelände südlich Kunersdorf zu erhalten. Ein aus der Gegend gebürtiger Mann des Infanterieregiments Goltz, den man zur Begleitung des Königs beritten gemacht hatte, erklärte dem Herrscher das Gelände. Hier erkannte der König, daß die Front des Gegners nicht nach Nordwesten, sondern nach Südosten gerichtet war. Hier gewahrte er die sumpfige Bodensenkung und die Seenkette südlich Kunersdorf.

Ein Übergang war nur an zwei Punkten möglich, auf einer Brücke innerhalb des Waldes und an der schmalen Stelle zwischen Dorfsee und Blanken-See.

Der König änderte infolgedessen sofort seinen Plan und befahl den Aufmarsch der Armee zwischen Hühnerfließ und Seenkette zum Angriff gegen den russischen linken Flügel auf den Mühlenbergen. Infolge schlechtester Wege, mehrfacher Marschkreuzungen und großer Schwierigkeiten bei dem Transport der Geschütze in dem sandigen Boden begann der Aufmarsch erst gegen 10^{45} Uhr vorm. Inzwischen war auf des Königs Befehl unter Kavalleriebedeckung je eine Batterie von zehn

Zwölfpfündern auf den Walkbergen und auf den Klosterbergen in Stellung gebracht.

Auch die Finckschen Batterien wurden bis nahe an das Hühnerfließ herangezogen, auf dem Kleinen Spitzberg fuhr eine neue Batterie auf und gegen 11^{30} Uhr begann ein umfassendes Feuer von etwa 60 Geschützen auf die Mühlberge.

Gegen 12^{30} Uhr traten die Bataillone der preußischen Vorhut über die Walkberge zum Angriff an, verschwanden im Bäckergrund und erklommen trotz der doppelten Kette von Astverhauen, trotz des heftigsten Gewehr- und Kartätschfeuers der Russen die Mühlberge. Nach einigen wohlgezielten Salven stürzten sie sich mit dem Bajonett auf den Feind. Mit einem Verlust von nur 200 Toten und Verwundeten war die Höhe genommen, 14 russische Bataillone geworfen und 40 Geschütze erbeutet. Die Russen fluteten nach dem Grunde am Elsbusch, nach dem Kuhberg und auf Kunersdorf zurück.

Der König war selbst nach den Mühlbergen geritten. Dorthin befahl er vier Zwölfpfünder in Stellung zu bringen, die auf die fliehenden Russen feuerten. Unaufhaltsam vorwärts stürmten die preußischen Bataillone. Über den Kuhgrund hinweg eilen ihnen drei Bataillone österreichischer Grenadiere entgegen. Nach kurzem Kampf wurden sie geworfen, erst am westlichen Rande des Grundes bricht sich der Ansturm der preußischen Vorhut an der Masse schnell herbeigeeilter russischer Regimenter. Die Preußen müssen über den Grund nach dem Kuhberge zurück.

Mit der Eroberung der Mühlberge und des Kuhberges war die Schlacht in glücklichster Weise eingeleitet. Vom geschlagenen linken Flügel aus war nun die feindliche Stellung aufzurollen.

Aber so sicher auch die Theorie über das Rezept für jede Schlacht der Friderizianischen Epoche zu verfügen glaubt, im Grunde war doch nach des Königs Wort „wie jedes Terrain, so auch jede Schlacht different".

Hier boten die den eroberten Höhen gleichlaufenden Abschnitte, der Kuhgrund und der „Tiefe Weg" dem weichenden Gegner die Möglichkeit, stets neue Flanken zu bilden und aus der Tiefe fechtend immer neue Truppen zu zäher Verteidigung dem sich mählich erschöpfenden und von der russischen Artillerie wehrlos zerschmetterten Angriff der preußischen Truppen entgegenzuwerfen, die durch starke Märsche der letzten Tage und Nächte ermüdet, zum 12. ohne Mahlzeit unter den Waffen geruht, seit 15 Stunden im tiefen Sand marschiert, seit Mittag in der Sonnenglut des Augusttages heldenmütig gefochten hatten.

In das blutige Ringen um den Kuhberg ist inzwischen auch der rechte Flügel des preußischen Gros verwickelt. Er war, um die Vorhut

zu unterstützen und ihre Erfolge auszunutzen, von den Walkbergen aus den gleichen Weg gezogen wie diese, indes der linke Flügel in einer Mulde zwischen Kleinem Spitzberg und Walkbergen mit der Front nach Kunersdorf, die gesamte Reiterei aber hinter dem linken Flügel haltgemacht hatte.

Das Korps Finck war unterdessen, nachdem es bei der Großen Mühle und der Bäcker-Mühle das Hühnerfließ mühsam überschritten hatte, im Grunde nordwestlich der Mühlberge aufmarschiert und ging nun unter größten Schwierigkeiten, dem morastigen Gelände langsam Schritt für Schritt abringend, zum umfassenden Angriff mit dem rechten Flügel des Gros auf den Kuhgrund vor.

Dem heißen Kampf um den Kuhgrund hatte bislang auf preußischer Seite die Hilfe der Artillerie gefehlt. Bei den schwierigen Bodenverhältnissen gelang es erst spät, eine Anzahl schwerer Geschütze auf dem Kuhberg in Stellung zu bringen. Nachdem diese das Feuer eröffnet hatten, vermochten die Preußen aufzuatmen. Deutlich erkennbar war die erschütternde Wirkung auf den Gegner. Aber auch dieser ließ bald genug schweres Geschütz von den Höhenrücken nördlich des Großen Spitzberges aus spielen.

Da im frontalen Angriff kein Erfolg möglich erschien, sandte der König, der Finck bereits gegen den linken feindlichen Flügel angesetzt hatte, nunmehr dem linken Flügel der preußischen Armee den Befehl zur Umfassung des rechten Flügels der Russen am Kuhgrunde.

Fincks Angriff begann gegen 3^{30} Uhr. Mit zähem Mut unablässig wiederholt, gelang es ihm doch nicht, den Gegner, der aus dem unerschöpflichen Vorrat seiner in der Front ungefesselten Kräfte schnell eine neue Flanke zu bilden gewußt hatte, von den Höhen westlich des tiefen Weges zu verdrängen.

In gleich schweren Kämpfen war es gleichzeitig dem preußischen linken Flügel gelungen, über Kunersdorf bis etwa 100 m vorwärts des Kuhgrundes Gelände zu gewinnen und den Feind zurückzudrängen.

Gegen 5^0 nachm. war auch das letzte preußische Bataillon eingesetzt. Schon wurde die Munition knapp. Bald trat fühlbar genug ein Wendepunkt in der Schlacht ein. Auf dem äußersten rechten preußischen Flügel begann das Unheil. Das Korps Finck wurde in den Elsbusch zurückgeworfen.

Der König, der in der vordersten Linie der Infanterie auf dem Kuhberg hielt, hatte nun keine Infanterie mehr zu vergeben. So mußte die Kavallerie eingesetzt werden. Seydlitz hatte, an der linken Hand schwer verwundet, das Schlachtfeld verlassen müssen.

Daher erteilte der König dem Prinzen von Württemberg, der mit zwei Regimentern vom linken nach dem rechten Flügel gerufen war und

sich dort mit der anderen inzwischen an den Mühlbergen versammelten Kavallerie vereinigt hatte, den Befehl, mit einem Dragonerregiment gegen die linke Flanke des Feindes anzureiten. Im Strichfeuer der russischen Batterien wendet sich das Regiment und flieht, indes der Prinz mit seinem Stabe allein vorausreitet, in den Elsbusch.

Ebenso erfolglos ist gleichfalls vom rechten Flügel aus die Attacke der Puttkamer-Husaren gegen den linken Flügel der Russen am „Tiefen Wege". Sie ward nicht nur des Führers Todesritt.

Auf dem linken Flügel scheiterte die Attacke des Obersten v. Massow und seines Kürassierregiments gegen russische Infanterie an dem Feuer der Batterien auf dem Großen Spitzberg.

Inzwischen hatte sich fast die gesamte preußische Kavallerie nach dem linken Flügel in die Gegend des Kleinen Spitzberges gezogen. Ihre Führung übernahm der Generalleutnant v. Platen. Zur Entlastung der Infanterie ließ er das Dragonerregiment Schorlemer den Großen Spitzberg attackieren, um dort die Batterie zum Schweigen zu bringen. Doch in dem Hagel der Geschosse stoben die Reiter auseinander wie Spreu im Winde. Kaum hatten die übrigen Regimenter die Seenkette überschritten, da zeigte sich von den Falkensteinbergen her feindliche Kavallerie. Platen attackierte. Ein heftiger Reiterkampf, ein Gewoge hin und her, nach einer halben Stunde ist die preußische Reiterei in wilder Flucht zurückgeschlagen.

Damit ist auch das Schicksal der Infanterie endgültig besiegelt. Vergebens sucht der König selbst das Verhängnis aufzuhalten. Er ergreift eine Fahne vom Regiment Prinz Heinrich. „Wer ein braver Soldat ist, der folge mir."

Zwei Pferde waren ihm unter dem Leibe erschossen, sein Rock war von Kugeln durchlöchert, an einem goldenen Etui in seiner Tasche war ein Geschoß abgeprallt, inständigst bat ihn seine Umgebung, sich dem Feuer nicht weiter auszusetzen. „Wir müssen hier alles versuchen, um die Bataille zu gewinnen und ich muß hier so gut wie ihr meine Schuldigkeit tun", war seine Antwort.

Noch einmal stürzten die Preußen todesmutig durch den Kuhgrund und zu seinen beiden Seiten vorwärts, doch auch dieser letzte Ansturm muß der Übermacht erliegen.

Als alles zurückflutet, reitet der König nach den Mühlbergen, wo es ihm gelingt, unter dem Schutz der dort stehenden Batterie zwei Bataillone Lestwitz noch einmal zum Frontmachen zu bringen. Aber auch hier war es nur ein Augenblickserfolg, die Russen warfen frische Truppen gegen die Höhen vor und ihnen konnte auch diese tapfere Schar nicht lange standhalten.

Unter den letzten verließ der König die Höhe, dann ritt er in

Richtung auf die Bäcker-Mühle zurück, geleitet von einer Abteilung Zieten-Husaren. Nur die Entschlossenheit ihres Rittmeisters Prittwitz bewahrte ihn vor der Gefangennahme durch nachsprengende Kasaken. Mit der kleinen Schar erreichte der besiegte Held Oetscher.

Hier im Fährhause verbrachte er die Nacht. Hier auch schrieb er die erste Nachricht an den Minister Finkenstein: „In dem Augenblick, wo ich schreibe, flieht alles und ich bin nicht mehr Herr meiner Leute. Man wird in Berlin wohl daran tun, an seine Sicherheit zu denken. Ich habe keine Hilfsmittel mehr, und, um nicht zu lügen, ich glaube alles verloren. Ich werde den Untergang meines Vaterlandes nicht überleben. Adieu für immer."

Kein Unverwundeter wurde inzwischen über die Brücke gelassen, alle Zurückkommenden am Fluß gesammelt und in Verbänden geordnet, so daß um 4° am nächsten Morgen die Reste der Armee geschlossen die Oder zu überschreiten vermochten. Der König schlug sein Hauptquartier im Schloß zu Reitwein auf.

In seinen Generalprinzipien hatte er vor Jahren den Gedanken geäußert: „Derowegen muß ein General in diese Stücke wie ein Kommödiant seyen und sein Gesicht so componieren, wie es die Rôle erfordert, welche er spielen will, und sollte er zu gewissen Zeiten solches nicht über sich gewinnen, noch Meister von sich seyen können, so muß er lieber eine Krankheit affectieren oder einen anderen spezieusen Praetext ausdenken, um das Publikum von den rechten Ursachen abzuführen."

Vielleicht erinnerte sich der König jetzt, als er Preußens Ende nahe glaubte, dieser Gedanken. Am 13. nachmittags oder am 14. befahl er: „Weilen mir eine schwere Krankheit zugestoßen, so übergebe ich das Kommando meiner Armee während der Krankheit bis an meine Besserung an den General Finck."

Der General erhielt sogleich die folgende Instruktion: „Der General Finck kriegt eine schwere Kommission. Die unglückliche Armee, die ich ihm übergebe, ist nicht mehr im Stande, mit die Russen zu schlagen. Hadik wird nach Berlin eilen, vielleicht Loudon auch. Gehet der General Finck diese beide nach, so kommen die Russen ihm in den Rücken; bleibet er an der Oder stehen, so kriegt er den Hadik diesseits. Indessen so glaube, daß wenn Loudon nach Berlin wollte, solchen könnte er unterwegs attackieren und schlagen. Solches wor es gut gehet, giebt dem Unglück einen Anstand und hält die Sachen auf. Zeit gewonnen, ist sehr viel bei diesen desparaten Umständen. Die Zeitungen aus Torgau und Dresden wird ihm Cöper, mein Secretär geben. Er muß meinen Bruder, den ich Generalissimus bei der Armee declariret habe, von allem berichten. Dieses Unglück ganz wiederherzustellen gehet nicht an; indessen was mein Bruder befehlen wird, das muß geschehen. An meinem

Neveu muß die Armee schwören. Dieses ist der einzige Rat, den ich bei den unglücklichen Umständen im Stande zu geben bin; hätte ich noch Ressourcen, so wäre ich dabei geblieben."

Früher hatte der König an Voltaire seinen Grundsatz erklärt: „Es gilt für sein Vaterland zu kämpfen und zu sterben, wenn man es retten kann; und kann man es nicht retten, so ist es schmachvoll, es zu überleben."

In diesen Worten dürfte der Schlüssel für seine seelische Stimmung nach Kunersdorf liegen. Er war auf dem Rückzug noch Zeuge schrecklicher Bilder gewesen, ja, in jenen Stunden der Abspannung und der Verzweiflung glaubte er nur noch seinen Offizieren, nicht mehr den eigenen Truppen vertrauen zu dürfen.

Doch der Held, der jahrelang allein gegen Österreicher, Russen, Franzosen, Reichstruppen und Schweden gekämpft hatte, hier errang er seinen schwersten Sieg. Sicherlich erschien ihm in diesem Augenblick der ganze Handel verächtlich, er selbst „der Kreisel des Glückes, mit dem es sein Spiel treibt", nichtig der Ruhm, der den Jüngling gelockt, schal und leer alle irdische Größe und erwünscht nur ein Ende.

Aber er zwang das eigene Herz und sein Verlangen nach Ruhe. Er lernte es glauben, wenn d'Argens schrieb: „Wenn Sie sterben, dann klagt Ihr Volk Sie unaufhörlich wegen seines Unglücks an. Wenn Sie leben, dann mögen die Dinge eine Wendung nehmen wie sie wollen, es wird Sie anbeten, denn Sie allein können es aus dem Verderben retten, in das es versinken muß, sobald es Sie verliert." So bannt er die Anwandlung menschlicher Schwäche, die auch dem Helden nicht fremd bleibt, in kühnem Entschluß: „Ich will mich auf ihren Weg stellen und mir den Hals abschneiden lassen oder die Hauptstadt retten. Ich denke, das ist Ausdauer genug. Für den Erfolg will nicht stehen. Hätte ich mehr als ein Leben, ich wollte es für das Vaterland hingeben."

Dieser Kampf in seines Königs Seele war eine der schwersten Krisen, durch die Preußen hindurchgehen mußte. In diesen Stunden entschied sich sein Geschick und dieser Stunden dürfen wir dankbar gedenken.

Noch am 16. übernahm der König wieder den Befehl und schrieb schon zuversichtlich dem Prinzen Heinrich: „Im Augenblick, da ich Ihnen unser Unglück ankündigte, schien alles verzweifelt; das soll nicht heißen, daß die Gefahr nicht noch sehr groß wäre, aber rechnet darauf, solange ich die Augen offen haben werde, daß ich für den Staat einstehen werde, wie es meine Pflicht ist."

Von allem, was er befürchtete, geschah nichts. Das „Mirakel des Hauses Brandenburg", wie es der König nannte. „Der nächste Zug, den er seinen Gegnern auf dem Schachbrett zutraute, lag außerhalb von deren Strategie."

Wir haben den König durch die Tage begleitet, in denen die Majestät des Unglücks ihn beschattete.

„Unglück ist der Prüfstein der Seele", sagt der große Brite. Auch des Königs Charakter ist im Feuer der Not geglüht und gestählt und so zum Edelmetall geworden. So entsteht menschliche, so heldische Größe.

Zwar bleichte in diesen Jahren des Königs Haar, furchte sich immer tiefer seine Stirn, ward er selbst vor der Zeit der „alte Fritz", doch zugleich Friedrich der Große. Aus dem Helden, der sein Schwert zog, um Ruhm zu erwerben, ward der erste Diener des Staates, der sein ganzes Sein dem Vaterlande opferte. Lange bevor der Weise von Königsberg die berühmte Formel fand, lebte dieser König den kategorischen Imperativ der Pflicht. Das heißt „fritzisch" und seitdem preußisch fühlen und handeln und das sei, komme was da kommen mag, unseres Großen Königs Mahnung von seinem Erinnerungstag an uns alle:

„Man muß seine Pflicht tun und sich vor Unglücksfällen nicht fürchten. . . Ja, ich versichere Ihnen, si ce n'etait le point d'honneur."

Von Mollwitz bis Leuthen.

Vortrag, gehalten am 24. Januar 1912 zur Feier des 200. Geburtstages Friedrichs des Großen

von

Deutelmoser,

Hauptmann und Kompagniechef im 7. Rheinischen Infanterieregiment Nr. 69.

Nachdruck verboten.
Übersetzungsrecht vorbehalten.

Als Friedrich II. am 31. Mai 1740 den Thron seines Vaters bestieg, begann für Preußen eine neue Zeit.

Fest war das innere Gefüge des Staates, den der junge Herrscher übernahm, vortrefflich insbesondere seine Armee. Aber nach außen hin „war der brandenburgischen Staatskunst der Mut des Entschlusses, das stolze Vorrecht der Initiative verloren gegangen, wie einst vor den Tagen des Großen Kurfürsten".*) Die Preußen schießen nicht, so spotteten die, deren ränkevoller Mißgunst es bisher gelungen war, dem aufstrebenden Königreich seinen wohlverdienten Platz an der Sonne streitig zu machen.

Aber bald schon sollte sich erfüllen, was Voltaire von dem Tatendrang des neuen Regenten erwartete: daß er seinen Völkern den Funken des Prometheus zutragen werde. Ganz anders freilich, als der französische Schöngeist es gemeint hatte, dem es darum zu tun gewesen war, „die lautere Flamme der Kunst und Wissenschaft"*) entfachen zu helfen.

Der händelsüchtige Bischof von Lüttich, mit dem ein Streit um die Herrschaft Herstal schwebte, war der erste, dem preußische Soldaten den Willen ihres Königs mit größerem Nachdruck kundtaten, als es den Diplomaten bisher geglückt war. Er fügte sich an demselben Tage,**) als Kaiser Karl VI. zu Wien die Augen schloß, und sich Preußen plötzlich die Gelegenheit bot, statt des leidigen Wort- und Federkrieges um Jülich-Berg eine größere Sache in Angriff zu nehmen: die Wahrung seines geschichtlichen Rechtes auf Schlesien.

„Ich werde meinem Fieber den Laufpaß geben, denn ich habe meine Maschine nötig", schrieb der kranke König, als er die Todesbotschaft erhielt.

Seine Ratgeber Podewils und Schwerin wollten erst die Mittel der Diplomatie erschöpfen, ehe gehandelt würde. Aber Friedrich hatte aus den üblen Erfahrungen seines Vaters gelernt. „Wir würden uns bla-

*) Koser, Friedrich der Große, Bd. I.
**) 20. Oktober 1740.

mieren, wenn wir in Wien unterhandeln wollten." Mit diesen Worten wies er den Vorschlag zurück.

Am 16. Dezember überschritt er mit 21 000 Mann die Grenze, und Ende Januar war ganz Schlesien bis auf die Festungen Glogau, Brieg und Neiße in seinem Besitz.

Militärisch war der Entschluß zunächst gefahrlos gewesen, denn der König hatte genau gewußt, daß weder Österreich noch eine andere Macht vor dem Frühjahr ein ebenbürtiges Heer gerüstet haben konnte. Desto kühner aber war die politische Tat, denn ohne jeden Bundesgenossen galt es nun, das Gewonnene zu behaupten, während das Land des Königs der Grenzstriche, wie Voltaire seinen Gönner spottend nannte, den mächtigen Bürgen der Pragmatischen Sanktion beinahe schutzlos preisgegeben war.

In breiter dünner Front standen die zum Schutze Schlesiens bestimmten preußischen Truppen von Liegnitz bis zu dem Karpathen-Passe von Jablunka verteilt. Erst im März, als Glogau durch nächtlichen Sturm genommen und dem Feinde größere Regsamkeit zuzutrauen war, zog der König den linken Flügel nach Troppau heran. Doch glaubte er noch am 1. April, von Schwerin beeinflußt, den Gegner über den Raum von Braunau bis zur Grenze Ungarns verzettelt.

In Wirklichkeit aber marschierte ein feindliches Heer unter Feldmarschall Neipperg schon seit dem 29. März von Olmütz auf Neiße. Es benutzte nicht die große Straße über Jägerndorf, wo der König mit einem Teil seiner Truppen bereitstand, sondern den für ungangbar geltenden Nebenweg über Engelsberg—Würbenthal.

Am 2. April gewann der König plötzlich Klarheit. Er war mit seinem kleinen Korps in größter Gefahr, erdrückt oder abgeschnitten zu werden.

Schnell leitete er jetzt die Versammlung der Armee zur Schlacht in die Wege. Bei Sorge wollte er über die Neiße gehen, um vor dem Kampf die Verbindung mit dem wichtigen Parkplatz Ohlau wiederzugewinnen. Doch Neippergs Vorsprung war schon zu groß. Die Preußen mußten über Michelau und Löwen ausholen, und auch von hier aus war Ohlau, wie sich am 8. April erwies, nicht mehr ohne Kampf zu erreichen, da der Feind schon bis Grottkau gelangt war. Am 9. ließ der König die erschöpften Truppen rasten. Am 10. schritt er zum Angriff mit verwandter Front: zu seiner ersten Schlacht.

Klar schien die Sonne auf den leicht gefrorenen Schnee, als die Armee in fünf Kolonnen von Alzenau antrat. Zwischen Hermsdorf und Pampitz wurde um die Mittagsstunde aufmarschiert, da der Feind, nach einer nur teilweise richtigen Meldung, in Grüningen, Mollwitz und Hünern liegen sollte. Um 1^{30} ging es mit klingendem Spiel und flattern-

den Fahnen weiter. Der linke Flügel hing etwas ab, da sein Aufmarsch sich durch Mangel an Platz verzögert hatte.

Jetzt zeigten sich auf der Windmühlenhöhe östlich von Mollwitz feindliche Reitermassen. Südlich von ihnen Infanterie, zum Teil schon gefechtsbereit, zum Teil noch im Anmarsch von Laugwitz her.

Die Preußen blieben im Vorgehen. Das schwere Geschütz vor ihrer Front beschoß die Kavallerie mit guter Wirkung. Schon war der rechte Flügel auf 1300 m an den Feind heran, da schwenkte dessen Reiterei ganz plötzlich auf Grüningen ab. Eine kurze Flankenbewegung: dann war die Front wiederhergestellt und in langem Galopp gings los auf den preußischen Flügel. Pistolenschüsse und wildes Gebrüll erfüllten die Luft. Die schwache Kavallerie des Königs wurde im ersten Ansturm geworfen, er selbst im Getümmel mit fortgerissen, nachdem er entschlossen und tapfer versucht hatte, die nächsten Schwadronen zum Gegenangriff zusammenzuraffen. Die schweren Geschütze fielen in Feindes Hand. Nur die Infanterie behauptete sich. An ihrem Feuer brach sich der Anprall der feindlichen Massen. Ein Teil von ihnen wich auf die Flügel der eigenen Infanterie, der andere auf Hermsdorf aus.

Unterdessen war der König glücklich der Gefahr entronnen und wieder zum rechten Flügel zurückgekehrt, wo sich auch ein Teil der geworfenen Kavallerie aufs neue geordnet hatte. Doch eine zweite Attacke von Hermsdorf und Grüningen her sprengte sie jetzt vollends auseinander. Es glückte sogar einzelnen Abteilungen des Feindes, in den Raum zwischen beide Infanterietreffen einzudringen. Überall zerschellte indes der Angriff auch diesmal an dem heftigen Feuer, das ihm entgegenschlug. Die Stoßkraft der feindlichen Reiterei war nun erschöpft. Ihre aufgelösten Massen zerstreuten sich plündernd in die nächsten Dörfer.

Es war gegen 3^{30}. Die Infanterie des Königs hatte sich gut gehalten. Erschüttert aber war sie immerhin. Schon während der ersten Attacke hatte das vordere Treffen ohne Befehl gefeuert, und als bei der nächsten das zweite Treffen plötzlich feindliche Reiter vor sich gesehen hatte, waren auch dort die Gewehre von selber losgegangen. Das waren bedenkliche Zeichen. Auch auf die Führer hatte die Wucht der Angriffe tiefen Eindruck gemacht. Die Kavallerie des rechten Flügels war aus dem Felde geschlagen und die Artillerie zum größten Teil gefechtsunfähig. Inzwischen hatte der Gegner auch Zeit gefunden, seinen Aufmarsch zu beenden. Seine Artillerie begann schon wirksam zu feuern. Der Ausgang der Schlacht war zweifelhaft.

Mit großer Bestürzung hatte Feldmarschall Schwerin den König mitten unter den feindlichen Reitern gesehen. In der Besorgnis, daß er auch weiterhin rücksichtslos die Gefahr aufsuchen würde, beschwor er ihn, das Schlachtfeld zu verlassen und sein Leben dem Staate zu erhalten.

Der König lehnte dieses Ansinnen anfangs rundweg ab. Als sich jedoch die Attacken wiederholten und auch beim zweiten Treffen Unordnung eintrat, bestürmte Schwerin seinen Herrn, von dessen Adjutanten unterstützt, aufs neue mit dringlichen Bitten. Und diesmal gab der König nach. Er ritt zunächst zur Bagage, wo er ein paar wichtige Papiere an sich nahm. Einen Offizier entsandte er zum Fürsten von Anhalt mit der Meldung, daß die Schlacht verloren sei. Dann schlug er mit wenigen Begleitern die Richtung über Löwen nach Oppeln ein.

Den Befehl auf dem Schlachtfeld übernahm, als Friedrich es verließ, der Feldmarschall Schwerin.

Die Unterführer ließen ihn fragen, wohin der Rückzug gehe. „Auf den Leib des Feindes!“ antwortete er stolz. Mit markigen Worten schuf er wieder Ordnung und Zuversicht unter den Leuten. Dann ließ er von neuem antreten.

Geschlossen wie eine Mauer rückte die preußische Infanterie jetzt vor, eingehüllt in den Pulverrauch ihres Pelotonfeuers, dessen Salven unaufhörlich rollten. Mit ruhiger Sicherheit wurden zwei neue Reiterattacken abgewiesen. „Ich kann wohl sagen, mein Lebtag nichts Superberes gesehen zu haben“, schrieb ein österreichischer Augenzeuge. „Sie marschierten mit der größten contenance und so schnurgleich, als wenn es auf der Parade gewesen wäre. Das blanke Gewehr machte in der Sonne den schönsten Effekt, und ihr Feuer ging nicht anders als wie ein stetes Donnerwetter.“

Wohl rissen auch die feindlichen Geschosse manche Lücke, aber jede schloß sich sofort durch Ersatz aus dem zweiten Treffen, und niemand achtete der Gefallenen weiter, als daß er ihnen die Patronen abnahm. Vergebens suchte der Feldmarschall Neipperg auch seine Leute zum Vorgehen zu bringen. Sie starrten wie gebannt auf die feuerspeienden Linien der Preußen und ballten sich zu dichten Haufen um ihre Fahnen.

Jetzt suchte der österreichische Führer die klaffenden Lücken auf seinem schwer gefährdeten linken Flügel auszufüllen, indem er von rechts nach links heranschließen ließ. Aber sofort erkannte der verwundete Schwerin, daß sich so die Möglichkeit bot, den verkürzten rechten Flügel des Gegners zu umfassen. Er befahl seinem linken Flügel, beschleunigt vorzugehen. Das brachte die Entscheidung. Um 6° abends gab Neipperg den Befehl zum Rückzug. Seine geschlagene Armee erreichte in der Nacht noch Grottkau. Die Verfolgung der Sieger fand am Conradswaldauer Bach ein Ende.

Während so die preußische Infanterie ihre ersten blutigen Lorbeeren pflückte, ritt der junge König, seine Sache verloren glaubend, in trüben Gedanken dahin. Gegen Mitternacht erreichte der kleine Reitertrupp Oppeln, das voraussichtliche Rückzugsziel der Armee. Die Tore der

Stadt waren zu, die Fallgatter herabgelassen. Um Einlaß zu erhalten, rief das Gefolge die Wache an und gab sich als Preußen zu erkennen.

Da plötzlich krachten Schüsse. Feindliche Husaren rissen die Gitter hoch und stürzten hervor. Aber ehe sie den König erreichen konnten, hatte dieser sein Pferd herumgeworfen und war im Dunkel der Nacht verschwunden. Nur einige seiner Begleiter wurden gefangen. Er selbst traf gegen Morgen wieder in Löwen ein. Dort fand er den Adjutanten des Erbprinzen Leopold mit der Siegesbotschaft.

Mit welchen Gefühlen mag der König sie vernommen haben!

Freilich, „Verdruß, Bitterkeit, Beschämung, alle andern Empfindungen überwog doch nach den furchtbaren Aufregungen und Anstrengungen der letzten acht Tage die helle Freude. Auch brauchte der König vor den Truppen, die ihn im Schlachtgewühl gesehen hatten, den Blick nicht zu senken."*) Der Besitz von Niederschlesien war gesichert, die Verbindung über Ohlau mit der Heimat wiedergewonnen. Gleichwohl kam das Gefühl der vollen Befriedigung in dem jungen Feldherrn nicht auf.

Keineswegs nur darum, weil Oberschlesien zunächst verloren blieb, solange Neipperg sich bei Neiße behaupten konnte. Weit unerfreulicher noch war es, daß die preußische Reiterei in der Schlacht so ganz versagt hatte, denn die Kavallerie war damals oft die entscheidende Waffe im Kampf. „Unsere Infanterie seindt lauter Cäsars und die Officirs davon lauter Helden", schrieb der König in berechtigter Begeisterung an den Alten Dessauer, den verdienten Drillmeister des preußischen Heeres, „aber die Kavallerie ist nicht wert, daß sie der Teufel holet."

Da war also viel zu bessern. Indes auch mit sich selber war der König nicht zufrieden, und gerade das ist ganz besonders lehrreich. „Mollwitz war meine Schule", sagt er in der „Histoire de mon temps". „Ich stellte tiefe Betrachtungen über meine dort begangenen Fehler an, aus denen Ich in der Folge Nutzen zog."

Allzu methodisch war er nach seinem eigenen Urteil verfahren, als er die Armee zwischen Hermsdorf und Pampitz aufmarschieren ließ. Über dem sorgsamen Aufbau der Schlachtfront hatte er versäumt, die taktische Schwäche des Gegners zu benutzen, der um diese Zeit noch lange nicht gefechtsbereit war, sondern mit dem größten Teil seiner Infanterie erst von Laugwitz herangerückt kam. Doch dieser Fehler wog vergleichsweise leicht gegenüber dem andern, daß der König im Kampfe selbst zu früh am Erfolge verzweifelt hatte. Nur Mangel an Erfahrung war der Grund gewesen, daß er fremder Sorge sein Ohr nicht verschlossen hatte. Wes Geistes Kind er wirklich war, das hat er später oft genug bewiesen. Der Mann, der bei Kolin, vom Willen zum Siege ganz durchdrungen, allein

*) Koser, a. a. O.

den feindlichen Feuerschlünden entgegenritt, der bei Kunersdorf, den Degen vor sich in den Sand gesteckt, noch standhielt, als alle andern wichen, der mit zerschossenem Rock, gewaltsam fast vom Schlachtfeld geführt werden mußte: das war der König in seiner wahren Gestalt — nicht jener Neuling, der bei Mollwitz vor dem eigenen Siege floh. Er hat dem Feldmarschall Schwerin den üblen Rat von damals nie vergessen.

Wie hätte die Welt wohl geurteilt, wenn der König vor Oppeln einer feindlichen Kugel zum Opfer gefallen wäre? Wohlwollende Nachsicht allenfalls hätte sie übrig gehabt für das Andenken dessen, der heute unter den Gewaltigsten im Buche der Geschichte verzeichnet steht. „Der Mensch ist ungleich, ungleich sind die Stunden." Dies Dichterwort gilt für die Größten selbst auf Erden. Wer über andere zu richten hat, bedenke es wohl!

Im Gegensatz zu den Mängeln seiner Gefechtsführung zeigt sich der König aber schon in diesem seinem ersten Feldzuge als Meister der Operation.

Zwar war die zersplitterte Aufstellung vom Januar bis zum April, so sehr sie dem Geschmack der Zeit entsprach, nicht glücklich gewesen. Sie war zu sehr auf reine Abwehr zugeschnitten und krankte an dem Fehler, den Friedrich später selbst einmal mit den Worten bezeichnet hat: „Wer alles defendieren will, wird nichts defendieren." In den Heeresbewegungen des Königs von Jägerndorf bis Mollwitz zeigt sich hingegen schon ganz unverkennbar der Feldherr der Zukunft. Mit doppelter Klarheit, wenn man Neippergs Verfahren dagegenhält.

Als der feindliche Marschall am 4. April in Zuckmantel hört, daß der König vereinzelt bei Neustadt steht, nutzt er die Gunst der Lage nicht zu dem sofortigen Angriff aus, der damals den Feldzug zweifellos zu Österreichs Gunsten entschieden hätte. Sein Streben geht nur auf die Gewinnung der Stützpunkte Neiße und Brieg. Wohin er sich von Grottkau wenden sollte, hat er eingestandenermaßen selber nicht gewußt.

Der König hingegen handelt mit klarer Sicherheit. Schnell sammelt er seine Kräfte, soweit es Raum und Zeit nur irgend erlauben, und sobald das geschehen ist, sucht er entschlossen die Schlacht. Das mag uns heute selbstverständlich scheinen, aber wir dürfen nicht vergessen, daß wir es eben König Friedrich verdanken, wenn wir so weit vorgeschritten sind.

Den militärischen Zunftleuten jener Zeit ging nichts über ihre Methode, und diese lief durchaus nicht darauf hinaus, das feindliche Heer vernichtend zu schlagen, um so die politische Macht des Gegners zu brechen. So plumpe und, bei den teuern Werbeheeren, kostspielige Mittel liebte man nicht. Nur im äußersten Notfall nahm man seine Zuflucht zu ihnen. Die Höhe der Führerkunst sah man in einer auf Ermüdung des

Gegners berechneten Manöverstrategie. Sie war im Gegensatz zu heute möglich, weil das Wirtschaftsleben weniger entwickelt war und nicht so unmittelbar vom Kriege berührt wurde, wie in der Gegenwart. Der König war es, der hier Wandel schuf, das wahre Wesen des Krieges wiedererkannte und nicht mehr Landstriche oder Festungen, sondern das feindliche Heer, die Quelle der feindlichen Macht, zum Gegenstande der Operationen machte. In dieser Hinsicht ist er schon im Ersten Schlesischen Kriege den überlieferten Anschauungen weit voraus.

Sein Verhalten nach der Schlacht bei Mollwitz bis zum Herbst 1741 scheint damit allerdings im Widerspruch zu stehen. In wechselnden Lagern, bei Mollwitz, Grottkau und Strehlen, beschränkt er sich auf die bloße Beobachtung des geschlagenen Feindes, der, auf Neiße gestützt, frische Kräfte sammelt und von Anfang August ab sogar wieder neue Unternehmungslust zeigt. Auch als Neipperg in die Gegend von Frankenstein rückt, greift Friedrich nicht an, sondern verändert zunächst nur die Front, um besser zur Verteidigung gerüstet zu sein. Aus Besorgnis um sein großes Magazin in Schweidnitz bezieht er schließlich am 21. August ein neues Lager bei Reichenbach, wo er bis zum 7. September wiederum abwartend stehen bleibt.

Und dennoch hatte er gerade in dieser Zeit des scheinbaren Zauderns alles aufgeboten, um einen Plan von größter Tragweite zur Tat zu machen. Nichts Geringeres wollte er, als die völlige Zertrümmerung der habsburgischen Macht.

Schon vor der Schlacht bei Mollwitz hatte er mit Frankreich wegen eines Bündnisses unterhandelt. Der Sieg beschleunigte dessen Abschluß, denn er trug den Ruf der preußischen Truppen in alle Lande und machte des Königs Freundschaft begehrenswert. Schweden, Sachsen und Bayern waren mit im Bunde, um dem wittelsbachischen Kurfürsten die Kaiserkrone zu gewinnen. Jetzt galt es zunächst, den Operationsplan festzulegen.

„Ein langer Krieg kann mir nicht zusagen", erklärte der König. „Es ist nicht mehr die Rede davon, mit stumpfen Waffen zu kämpfen. Das also sind meine drei Artikel: nachdrücklich, schnell und von allen Seiten zugleich." Durch einen konzentrischen Vormarsch auf Wien wollte er Österreichs Macht den Todesstoß versetzen. Fürwahr ein Plan, der eines großen Feldherrn würdig war.

„Von allen Seiten zugleich" — in diesen Worten liegt die Erklärung für Friedrichs Abwarten. Die verbündeten Heere sollten erst näher heran sein, bevor die letzte Entscheidung fiel. So beugte man Rückschlägen vor und erreichte das Ziel ohne allzuschwere Opfer, denn Neippergs Armee war die einzige, die Maria Theresia damals im Felde stehen hatte.

Das alte Verhängnis aber, das seit Menschengedenken über dem

Handeln kriegerischer Bundesgenossen geschwebt hat, es waltete auch hier. Zu unanfechtbar richtig war des Königs Plan, als daß ihn Frankreich hätte gutheißen können. Der Marsch auf Wien mußte unbedingt die Wirkung haben, daß Neipperg zum Schutz der bedrohten Hauptstadt aus Schlesien abzog. Dann aber hätte ja der König von Preußen nicht mehr allein die Gefahr und Last des Entscheidungskampfes getragen. Die Franzosen hätten beides mit ihm teilen müssen.

So kam es zu der unvermeidlichen Halbheit, dem Zuge des verbündeten Heeres nach Prag. Vergebens strebte Friedrich jetzt, aus eigener Kraft seinen großen Gedanken wahr zu machen. Der Versuch, den Feind durch eine überraschende Umgehung über Münsterberg—Ottmachau von Neiße abzuschneiden, scheiterte an Neippergs Wachsamkeit. Seinen Bundesgenossen entfremdet und zurzeit außerstande, den Gegner zum Kampfe zu stellen, schloß der König am 9. November jenen unglücklichen Sondervertrag von Klein-Schnellendorf, der Österreichs Rettung war und Preußens Verhängnis. „Der Knoten seiner Geschicke war jetzt geschürzt", sagt Koser, Friedrichs berühmter Biograph. „Eine Gelegenheit, wie er sie sich im Herbst 1741 hat entgehen lassen, sollte ihm nie wieder zulächeln. Der Fehler von Klein-Schnellendorf ließ sich in einem langen Leben nicht wettmachen. Die Schuld mußte dereinst gebüßt werden in unermeßlichem Leiden."

Aber sollen wir heute trauern, weil alles so gekommen ist? Trauern darüber, daß unserm Volk der zweite Krieg um Schlesien und das furchtbare siebenjährige Ringen um Sein oder Nichtsein nicht erspart geblieben ist? Es müßte schlecht um unsere nationale Mannheit stehen, wenn wir das wollten! Gewiß: viel reichen Besitz und manch blühendes Leben hat jener Riesenkampf vernichtet, aber so wenig wir in diesen Gütern das Höchste auf Erden sehen, so wenig wollen wir den sittlichen Gewinn unterschätzen, der mit solchen Opfern erkauft worden ist. Eine Quelle lebendiger Kraft ist jene Zeit bis auf den heutigen Tag geblieben. Die Geschichte des Siebenjährigen Krieges ist das Hohe Lied der preußischen Unüberwindlichkeit. Im Sturm und Drang der schweren Prüfungsjahre erst ist König Friedrich auch zu jener einsamen Höhe emporgestiegen, wo nur für die wenigen Auserwählten der Menschheit Platz ist. Nur so ist er für alle Zeit zum leuchtenden Vorbild wahrer Mannestugend und Feldherrngröße geworden.

Das zeige ein kurzer Blick auf den Feldzug von 1757, das Jahr seiner ersten Niederlage und seiner herrlichsten Siege.

Frankreich und Rußland hatten sich mit Österreich verbündet, um Preußen zu zertrümmern. Man glaubte in Wien, daß Friedrich den Kampf gegen diese erdrückende Übermacht nur in gemessener Verteidigung

führen könne. In aller Ruhe nahm man sich trotz der deutlichen Mahnung, die in den preußischen Erfolgen von Pirna und Lobositz lag, die Zeit, den Feldzug umständlich vorzubereiten. Der König aber dachte nicht daran, den Gegnern diese Zeit zu lassen. Aus dem eroberten Sachsen brach er selbst, aus Schlesien Schwerin in Böhmen ein, um den Hauptfeind, Österreich, zu schlagen, bevor die andern auf dem Plan erschienen.

Zwar glückte es den zersplitterten Heeresgruppen des überraschten Gegners, sich größtenteils nach Prag zu retten, aber die Armee, die Prinz Karl von Lothringen dort am 30. April übernahm, war in der traurigsten Verfassung. Der eilige Rückzug hatte Verwirrung und Mutlosigkeit in ihre Reihen gebracht, und Feldmarschall Browne, der in Böhmen kommandiert hatte, wünschte sich voller Verzweiflung den Tod.

Auch in Wien herrschte helle Bestürzung. Sie wurde nicht geringer, als die Hiobspost kam, daß Friedrich am 6. Mai bei Prag das Heer des Prinzen Karl geschlagen und in die Festung zurückgeworfen habe.

Leicht war der Sieg den Preußen freilich nicht geworden. Ihren ersten Ansturm hatten die Österreicher blutig abgewiesen. Aber Friedrich hatte bei Mollwitz für immer verlernt, sich vor der Zeit überwunden zu geben. Ihn schreckte es nicht, daß Tausende seiner Getreuen die Wahlstatt bedeckten und Feldmarschall Schwerin, eine Fahne in der Hand, den Heldentod fand. Zu neuem Angriff und zum Siege hatte sein starker Wille die noch frischen Kräfte fortgerissen.

Noch härtere Arbeit aber stand bevor. Prag leistete unerwartet zähen Widerstand, und der König mußte am Ende selbst den Schutz der Belagerung gegen Dauns Entsatzheer übernehmen. Er schuldete es seinem eigenen Rufe und dem seiner tapferen Armee, auch diese Aufgabe angriffsweise zu lösen.

Wie bei Prag, so sollte am 18. Juni auch bei Kolin der entscheidende Stoß die rechte Flanke des Gegners treffen. Doch Daun gelang es, den bedrohten Flügel noch beizeiten zu verlängern. Von der Kavallerie nicht zur Genüge unterstützt, brach die ruhmreiche preußische Infanterie unter der Wucht erdrückender Übermacht zusammen. Der nie besiegte königliche Kriegsheld war geschlagen und nur der furchterweckenden Macht seines Namens dankte er es, daß Daun nicht wagte, ihn ganz zu vernichten.

Welch ein betäubender Schlag für den bisher vom Glücke verwöhnten Feldherrn! Dahin für immer war die stolze Hoffnung, Österreichs Macht zu brechen; dahin der Schimmer der eigenen Unbesiegbarkeit. „Die furchtbarste Koalition, die Europa je geschaut hatte",*) stand gegen den König in Waffen, während die Blüte seiner braven Infanterie auf Böhmens Feldern dahingemäht lag.

*) Koser, a. a. O.

Wäre es ein Wunder, wenn ihn der Wunsch nach einer erlösenden Kugel beschlichen hätte, als hinter ihm die letzten vierzig Tapfern vom Regiment Anhalt niedersanken, die er selbst um ihre zerschossene Fahne geschart und unter klingendem Spiel gegen die Batterie bei Chozenitz vorgeführt hatte? Gewiß nicht! Aber dennoch blieb die Ohnmacht, die den König befiel, als er tags darauf im Lager vor Prag nach 36stündigem Ritt aus dem Sattel stieg, der einzige Tribut, den er menschlicher Schwachheit zollte.

Am zweiten Tage nach der Niederlage schon galt all sein Denken nur noch neuem Kampf und Sieg. Die Tränen, die seine Wangen netzten, als er bei Nienburg die gelichteten Reihen des I. Bataillons Garde, seiner Lieblingstruppe, wiedersah, sie waren kein Zeichen hilflosen Kleinmuts. Der Grimm des verwundeten Löwen sprach aus ihnen.

Und einem Löwen gleich, zum Sprung bereit, so sehen wir ihn später an jenem 5. November bei Roßbach Ausschau halten nach den Höhen zwischen Mücheln und dem Taubenholz, wo die Franzosen und Reichstruppen lagern.

Beim Morgengrauen hat sich Bewegung im feindlichen Biwak gezeigt. Will der Gegner abziehen oder was plant er sonst? Das ist die Frage. Schon hat er, nach Süden rückend, Zeuchfeld erreicht, da biegt er plötzlich nach Osten ab. An Pettstädt geht sein Marsch vorbei auf Reichardtswerben. Jetzt aber weiß der König Bescheid. Der doppelt überlegene Feind will ihn umgehen und in der linken Flanke fassen. Nun gilts zu handeln!

Rasch sind die preußischen Zelte abgebrochen. Auf Kayna rückt die Armee, und der Gegner jubelt, als sie seinen Blicken hinter den Lunstädter Höhen entschwindet. Es handelt sich ja nur noch darum, ihr Entkommen zu verhindern. Niemand ahnt, daß das preußische Heer, durch die Hügelkette gedeckt, mit klopfenden Pulsen den Kampf erwartete.

An der Lunstädter Rüster hält König Friedrich. In dicht geschlossener Masse sieht er den Gegner nahen. Voraus die Kavallerie. Als diese die Gegend nördlich von Reichardtswerben erreicht hat, blitzt es am Janushügel auf. Es sind die schweren Geschütze der Preußen. Noch ist der Donner ihrer ersten Schüsse nicht verhallt, da tönen schmetternde Signale vom Pölzen-Hügel herüber, und dem Sturmwind gleich kommt Seydlitz mit 38 Schwadronen herangefegt. In Front und beiden Flanken faßt er die feindlichen Reitermassen und jagt sie in kopflose Flucht.

Jetzt aber naht, vom König selbst geführt, die preußische Infanterie. In Staffeln vom linken Flügel geht sie vor, zwischen Reichardtswerben und Nahlendorf durch. Vergebens sucht die verbündete Armee sich aus ihrer ungefügten Marschform zu entwickeln. Sie wird von beiden Seiten umklammert, und als die Verwirrung am größten ist, braust Seydlitz mit

seinen Reitern aufs neue heran, Tod und Verderben mit sich führend. Kein Halten gibt es jetzt mehr für den Gegner. In beispielloser Verwirrung flüchtet er der Unstrut zu, bis die sinkende Nacht ihn schützend umfängt.

Die Scharte von Kolin ist ausgewetzt. Des Königs Feinde haben wieder zittern gelernt!

Noch aber stand der gefährlichste Gegner im Felde.

In Schlesien war der Herzog von Bevern hart von den Österreichern bedrängt. Noch während Friedrich ihm zu Hilfe eilte, fiel Schweidnitz, bald darauf auch Breslau und der Herzog selbst in Feindes Hand.

Bei Parchwitz stießen die Trümmer von Beverns Armee zu der des Königs. Kein Wort des Vorwurfes hatte dieser für die geschlagenen Truppen. In seiner berühmten Ansprache an die Generale und Stabsoffiziere riß er alle zu heller Begeisterung mit. Der Zauber seiner Persönlichkeit und der Anblick der Helden von Roßbach ließ auch den gemeinen Mann des besiegten Heeresteiles alle Verzagtheit von sich werfen.

Zwar: düster sah die nächste Zukunft aus. In starker Stellung hinter der Lohe standen Prinz Karl und Daun mit doppelter Übermacht. Doch der letzte Grenadier im preußischen Heere teilte seines großen Führers unerschütterlichen Willen, die Österreicher anzugreifen, „und wenn sie auf dem Zobten-Berge oder auf den Kirchtürmen von Breslau stünden".

Als obendrein dann gar die Nachricht kam, daß der Feind seine Stellung verlassen habe und vorgerückt sei, da ging des Königs Wort von Mund zu Munde: „Der Fuchs ist aus dem Loch gegangen. Jetzt will ich seinen Übermut bestrafen!"

Schon ahnte auch den Österreichern Schlimmes. Erschrocken vor der eigenen Kühnheitsregung, hatten sie auf dem linken Ufer der Weistritz wieder halt gemacht.

Wie einst bei Mollwitz deckte Winterschnee das Land, als Friedrichs kleines Heer von Neumarkt aus am 5. Dezember früh, noch in der Dunkelheit zum blutigen Tagewerk antrat.

Bei Borne stieß man im Morgennebel auf den Feind. Nicht der Flügel seiner Hauptmacht war es, wie der König anfangs glaubte, sondern vorgeschobene Kavallerie mit leichten Truppen. Ein ungestümer Angriff von 30 Schwadronen warf sie in wilde Flucht. Voll wütender Kampfgier setzten die preußischen Husaren nach. Sie hatten alte Bekannte von Kolin entdeckt, die sächsischen leichten Reiter, denen eine üble Schuld zu begleichen war. Jetzt wurde sie mit Zinsen heimgezahlt. Erst bei Groß-Heidau kam die tolle Jagd zum Stehen, dicht vor der feindlichen Armee.

Diese war, wie sich nun zeigte, zwischen Sagschütz und Nippern aufmarschiert. Vom Schönberge aus sah sie der König im vollen Waffenglanze vor sich stehen. Jeder Mann in der gewaltigen Linie war zu zählen.

Ein Angriff in der Front war aussichtslos. Er hätte zur sicheren Vernichtung geführt. Doch Friedrich kannte die Gegend von den schlesischen Manövern her. Er wußte, daß der linke Flügel die verwundbare Stelle des Gegners war.

Durch ein kurzes Scheinmanöver gegen Frobelwitz lenkte er des Feindes Wachsamkeit in falsche Richtung. Dann bog die Armee nach Süden ab, gedeckt durch die vom Schönberg bis zum Wachberg streichenden Hügel. In der Höhe von Lobetinz schwenkte sie im stumpfen Winkel links, und aus der Linie Schriegwitz—Heideberg schritt sie um 1° nachm. mit Staffeln vom rechten Flügel zum Angriff auf die Sagschützer Höhen.

Trotz der preußischen Minderzahl ist der König hier, am entscheidenden Punkt überlegen. Mit voller Wucht trifft sein Flankenstoß das Korps Nadasdy und rollt es auf, bevor er verstärkt werden kann. Die schräge Ordnung bewährt sich glänzend, denn der verhaltene linke Flügel ist dem Gegenangriff des feindlichen rechten völlig entzogen. Nichts anderes bleibt den Österreichern übrig, als bei L e u t h e n hastig eine neue Front nach Süden zu bilden.

Doch unbeholfen ballen sich hier die Massen zusammen, an vielen Stellen bis zu 100 Gliedern tief.

Vor der lebendigen Mauer stockt der Angriff zwar bei sinkender Sonne. Eine Zeitlang scheint es, als sei seine Kraft gebrochen. Schon setzen gar Luchcheses Reitergeschwader vom Schönberg aus zur Attacke gegen des Königs linken Flügel an. Da aber klingt von Westen her der schmetternde Hornruf von Roßbach herüber! In Flanke und Rücken des Feindes brechen die Massen von Driesens Kavallerie zum Gegenstoß ein: Kürassiere, Dragoner, Husaren, an 50 Schwadronen, dazu noch die 30 der Kavalleriereserve unter Prinz Eugen von Württemberg.

Verzweifelt wehrt sich der bestürzte Feind im blutigen Handgemenge, dann aber wälzt sich der brausende Strom, einer Sintflut gleich, dem rechten Flügel des österreichischen Fußvolkes zu — vor ihm her das Entsetzen.

Eine wilde Panik bricht beim Gegner aus. Ganze Bataillone werfen die Gewehre weg und flüchten der Weistritz zu. Was standhält, macht die preußische Infanterie, die jetzt von neuem angetreten ist, mit Bajonett und Kolben nieder.

Ein Bild der grausigsten Verwüstung deckt die Winternacht mit ihrem schwarzen Schleier zu. Die stolze Armee, die tags zuvor so siegesgewiß der Potsdamer Wachtparade gespottet hatte, sie ist nicht mehr. Versprengte Haufen zitternder Flüchtlinge suchen im Schein des Verfolgungsfeuers der Artillerie mit Mühe den Weg durch das verschneite Land. Tausende geben sich den nachsetzenden Reitern gefangen.

Aus den gelichteten Kolonnen der Sieger aber, die im dichten Schnee-

gestöber ihrem großen Kriegsherrn durch die Finsternis folgen, tönen über die blutige Wahlstatt hinweg die Klänge des Liedes, das in Preußen seitdem der Choral von Leuthen heißt: „Nun danket alle Gott!"

Im Schloß zu Lissa sah der König einen Teil der Getreuen von Parchwitz wieder. Das Wort, mit dem er tief bewegt für ihren Glückwunsch dankte, ist wahr geworden: „Dieser Tag wird den Ruhm Ihres Namens und den der Nation auf die späteste Nachwelt bringen!"

Von Mollwitz bis Leuthen: welch eine Veränderung! Dort der Jüngling, der in kühnem Tatendrang ein gefährliches Wagnis unternimmt, vertrauend auf sein Recht und seinen guten Stern, — hier der gefestigte Mann, der sturmerprobt einer Welt in Waffen trotzt und um Sieg oder Untergang kämpft. Dort der Anfänger, der den Erfolg im letzten Grunde seinem im Grabe ruhenden Vater dankt, dem Schöpfer und Bildner der preußischen Infanterie, — hier der Meister in des Wortes erhabenstem Sinne, der das Geheimnis des Sieges im eigenen, starken Herzen trägt, der einer kleinen, dezimierten Schar den Odem des Heldentums einhaucht. Dort der Neuling, der dem wohlgemeinten aber schlechten Rat des erfahrensten seiner Generale nachgibt, der mögliches für unausführbar hält, — hier der durch eigene Erfahrung unabhängig gewordene, keiner Stütze bedürfende, willensstarke Held, der Wege sieht, wo andere keine finden, der das Unmögliche möglich macht. Welch eine Veränderung und welch ein Fortschritt!

Warum aber muß an einem Gedenktag wie heute gerade davon die Rede sein? Weshalb wird der König nicht bloß auf der Höhe seiner Feldherrnkunst gezeigt, sondern auch auf dem Wege zu ihr, der durch allerlei Irrtum hindurchführt? Er gibt uns selbst die Antwort, wenn er sagt, daß es vor allem die Kenntnis der Geschichte, also des Werdeganges großer Feldherren sei, was neue Führer bilde.

Das Klassische sieht immer selbstverständlich aus, auch in der Kriegskunst. Es erschöpfend zu würdigen, ist nur möglich, wenn man es vor den dunklen Hintergrund von weniger vollkommenen Leistungen stellt. Dann erst zeigt es sich in seinem hellsten Glanze. So ist auch die volle Bedeutung von Roßbach und Leuthen ohne den Rückblick auf Mollwitz gar nicht zu erfassen. Der Vergleich erst zeigt uns auch, daß die beiden schönsten Siege Friedrichs des Großen durchaus nicht nur auf schnell entschlossener Benutzung des günstigen Augenblicks beruhen, sondern zugleich die Frucht von jahrelanger zielbewußter Arbeit sind.

Nur allzu gern sieht bequeme Oberflächlichkeit über solche Lehren der Geschichte hinweg. Man tut so, als flöge der Erfolg dem Genius von selber zu, und vergißt dabei, wie mit dem Glück sich das Verdienst verketten muß und allezeit verkettet hat, wo immer auf Erden großes erreicht

worden ist. Wie Moltke und Napoleon, so ist auch König Friedrich, beider Vorbild, ein Mann des rastlosen Fleißes gewesen.

Mit eiserner Tatkraft hat er nach Mollwitz gestrebt, den dort begangenen Fehlern für die Zukunft vorzubeugen.

Die Kavallerie, über die er mit Recht das bekannte bittere Urteil gefällt hatte, war schon ein Vierteljahr nach der Schlacht nicht mehr wiederzuerkennen. Die Pferde, früher dürr und matt, waren frisch und mutig geworden. Schon regte sich auch, von Friedrich selbst erweckt, im Offizier wie im gemeinen Mann der kühne Reitergeist, der den Kampf mit der blanken Waffe sucht und seine herrlichste Verkörperung in Seydlitz finden sollte, jenem Manne, der wie kein anderer befähigt war, „des Königs Gedanken in die Wirklichkeit zu reiten".*)

Die Infanterie, schon bei Mollwitz hohen Ruhmes wert, erreichte in der Gefechtsausbildung, besonders im Feuerkampf, die Grenze dessen, was damals möglich war. Von der ganzen Armee berichtet der französische Marschall Belle-Isle nach einer Besichtigung im Strehlener Lager, er habe zwar außerordentliches erwartet, doch sei die preußische Mannszucht und Pünktlichkeit bis zu einer Vollendung gesteigert, von der er sich gleichwohl nur einen ungenügenden Begriff gemacht habe.

So hatte der König, dem Siegfried der Heldensage gleich, sich nicht mit dem von fremder Hand geschmiedeten Schwerte begnügt. Ein besseres hatte er sich aus dem alten Stahl zurechtgehämmert. Daß es nicht rostig wurde, dafür sorgte der Feind.

Doch zeigte sich diesem das Preußenheer allerorten weit überlegen, gleichviel ob der König selbst es führte, wie bei Chotusitz, Hohenfriedeberg und Soor, oder ein andrer, wie der Fürst von Anhalt bei Kesselsdorf. Soviel Schlachten, soviel Siege, die von dem Ruhm der herrlichen Armee erzählten. „Ein Staat, dem solche Truppen dienen", sagte der König nach Hohenfriedeberg, „ruht auf ihnen so fest, wie die Welt auf den Schultern des Atlas."

Aber auch als Schlesiens Besitz durch den Dresdener Frieden fürs erste gesichert ist, erlahmt des Siegers Tätigkeit nicht. Sie dehnt sich sogar noch weiter aus als bisher.

Bei Mollwitz hatte Friedrich noch keine nennenswerte Kriegserfahrung gehabt. Jetzt, vier Jahre später, hatte er mehr, als selbst ein so umfassender Geist wie der seine im Sturm und Drang der Ereignisse selber verarbeiten konnte.

So greift denn die Hand, die bis dahin das Schwert geführt hat, zur Feder. Nur so ist es möglich, die Fülle der neuen Gedanken zu ordnen und in der Erscheinungen Flucht den ruhenden Pol zu finden. Für die

*) Großer Generalstab, Kriege Friedrichs des Großen, 5. Bd., Roßbach.

einseitigen Verächter theoretischer Studien liegt darin eine gute Lehre, aber auch für die papierenen Seelen, denen das Schreiben Selbstzweck ist, und deren Überproduktion an geistigen Siebenmonatkindern die gute Rasse unserer Literatur verdirbt. Die militärischen Schriften des Königs dienen alle unmittelbar dem praktischen Zwecke. Wegweiser sind sie für die Männer der Tat, von einem Helden der Tat errichtet. Das gilt vor allem von der bedeutendsten unter ihnen, den „Generalprinzipien vom Kriege".

Den taktischen Grundsatz vom Zusammenhalten der Kräfte überträgt diese Schrift vom materiellen auch auf das geistige Gebiet. So ganz und gar soll sie die höheren Führer, an die sie gerichtet ist, mit des Königs Begriffen vom Wesen des Krieges durchdringen, daß, wie er sagt, auch nur ein halbes Wort von ihm genüge, um seinen Gedanken volles Verständnis zu sichern. Fast sieben Jahre hat er an dem Werke herumgefeilt, bevor er es im Januar 1753 an seine Generale ausgeben läßt. Den Reichtum des Inhalts auch nur anzudeuten, führt zu weit. Ganz weniges nur sei herausgegriffen.

Der König sieht voraus, daß er den nächsten Krieg gegen mehrere Fronten führen muß. Die Worte Nachbarn und Feinde sind für Preußen, wie er sagt, unglücklicherweise gleichbedeutend geworden.

Sich auf die reine Abwehr zu beschränken, wäre demgegenüber sichere Vernichtung. Genau wie später Moltke ist auch Friedrich einst in der Theorie ein Freund der aktiv geführten Verteidigung als der stärksten Kampfform gewesen, und genau wie jener hat er es bei der platonischen Liebe bewenden lassen. Schon in den beiden ersten Schlesischen Kriegen hat er keine einzige Verteidigungsschlacht geschlagen. So will er es auch ferner halten. Selbst theoretisch vertritt er jetzt den Angriff um jeden Preis.

Aber dessen Schwierigkeiten verkennt er nicht. Er rechnet auch darauf, daß diese ihm unverkürzt von den Gegnern zugeschoben werden, daß er überlegene Heere in raffiniert gewählten Stellungen antreffen wird. Darum warnt er, den Clausewitz den offensivsten aller Feldherren nennt, nachdrücklich vor blindem Draufgängertum.

Stets wohl erwogen soll der Entschluß zum Angriff sein, nach Zeit und Ort, wie bei Roßbach, wo der König dem Feinde länger als einen vollen Tag gegenüberliegt und erst angreift, als jener seine starke Stellung verlassen hat. Ist aber das Wägen vorbei, das Schwert zum Schlage erhoben, dann soll es auch wuchtig niedersausen.

Der König weiß, daß die reine Frontalschlacht, die überlieferte Norm der Lineartaktik, selbst unter günstigen Verhältnissen, zuviel dem Zufall überläßt, daß sie gegenüber dem Stärkeren an Zahl fast immer zur Niederlage führt und im Falle des Sieges nie zur Vernichtung des Gegners. Auf diese aber kommt es an; doppelt und dreifach beim Kampf auf der

inneren Linie. Hier gilt es die Feinde schnell und gründlich abzutun, den gefährlichsten zuerst, hernach die andern. Das Mittel dazu findet Friedrich in der schrägen Ordnung.

An der schwächsten Stelle, dem nicht oder mangelhaft angelehnten Flügel, will er den Feind mit zertrümmerndem Stoße treffen, den andern Flügel des eigenen Heeres jedoch dem Gegenangriff der überlegenen Massen entziehen. Mißglückt der Plan, die feindliche Front in dieser Weise aufzurollen, so bildet der versagte Flügel die Reserve für einen neuen Vorstoß aus anderer Richtung.

Betrachten wir die Schlachten bei Mollwitz und Leuthen im Lichte dieses Gedankens, der aus der Zeit zwischen beiden stammt, so zeigt sich ein überraschendes Bild. In der Schlacht des Anfängers wie in der des Meisters ist die preußische Armee mit zurückgehaltenem linken Flügel vorgegangen, und hier wie dort hat sich daraus, daß der Feind seine Kräfte nach dem zunächst gefährdeten Punkte zusammenzog, die Möglichkeit der Umfassung ergeben. In beiden Schlachten hat der verhaltene linke Flügel diese Umfassung ausgeführt und so die letzte Entscheidung gebracht: bei Mollwitz mit der Infanterie, bei Leuthen mit der Reiterei, doch dem Wesen nach in gleicher Weise.

Ist das ein Zufall? Wohl möglich, denn bei Mollwitz war der linke Flügel ganz gegen die Absicht der Führung zurückgeblieben, bei Leuthen hat ihn die Kunst der Führung mit klarer Berechnung versagt. Vielleicht aber gibt es dennoch einen inneren Zusammenhang. Vielleicht hat gerade die spätere Betrachtung des Mollwitzer Kampfes den Feldherrn zu dem Versuche angeregt, aus dem, was dort ein Ergebnis störender Reibung gewesen war, ein neues Mittel zum Siege zu machen.

Dann wäre das Schlachtfeld von Mollwitz die Stätte der Wiedergeburt des Gedankens, der einst schon Epaminondas bei Leuktra den Weg zum Triumphe gewiesen hatte. Was mehr als zwei Jahrtausende zuvor der thebanische Feldherr ersonnen hat: am Arbeitstisch des Preußenkönigs erwacht es zu frischem Leben, auf seinen Übungsplätzen gewinnt es neue Gestalt, bei Roßbach und Leuthen wird es von neuem Geschichte.

Man sieht: auch in der Kriegskunst gelten ewige Gesetze.

Das mögen alle beherzigen, die sich zweifelnd fragen, was der Soldat von heute aus König Friedrichs Zeit denn noch für Lehren ziehen könne. Nicht Pietät nur ist es, was uns treiben muß, immer wieder den Blick nach jenen längst vergangenen Tagen zurückzuwenden, auch nicht der ästhetische Genuß, den es gewährt, einen gewaltigen Geist bei der Arbeit zu sehen, einen Blick zu tun in das Wunderland, wo Kraft und Genie für die Unsterblichkeit wirken. Ganz greifbare, praktische Lehren bietet uns zu alledem das Studium der Kriege jener großen Zeit.

Eins freilich ist nicht zu leugnen: Die Mittel der Truppenführung sind veränderlich. Die heutigen haben mit denen von damals nicht mehr allzuviel gemein. Für die Beherrschung des Handwerksmäßigen lernen wir am meisten aus den Kriegen der neueren Zeit, weil die der Zukunft ihnen am ähnlichsten sein müssen.

Vom Wandel der Dinge unberührt aber bleibt der wichtigste Faktor von allen, die den Erfolg bestimmen: der Mensch.

Er ist im Kriege Anfang und Ende. Von ihm geht alles Handeln aus — auf ihn bezieht es sich auch. Den Feind vernichten, heißt, ihm Mut und Willen brechen. Das war und ist des Krieges einziger Zweck, und in der Kunst, dies zu erreichen, bleibt Friedrich der Große ein klassisches Vorbild für immer.

Die Wege, die er einschlägt, sind verschieden. Bei Roßbach wiegt er den Gegner durch scheinbaren Rückzug in Sicherheit, bevor er den siegesgewissen, Ahnungslosen überfällt. Bei Leuthen schüchtert er ihn durch das Angriffsmanöver gegen Frobelwitz ein und verleitet ihn, sein Reservekorps nach dem gar nicht bedrohten rechten Flügel zu ziehen. Im einen wie im andern Falle aber genügt es ihm nicht, sich die materielle Überlegenheit am entscheidenden Punkte zu sichern. Ganz zielbewußt bereitet er von vornherein auch den moralischen Niederbruch des Feindes vor.

Sein Mittel dazu ist aber nicht allein die eigentliche Überraschung, sondern mehr noch *das Prinzip der Tat an sich*. Nie läßt er den Feind zu Atem kommen. Stets hält er ihn durch sein Handeln unter seelischem Druck, im Banne entnervender Furcht. So lähmt er des Gegners Entschlußkraft schon, bevor überhaupt etwas Entscheidendes geschehen ist.

Wie hypnotisiert sind bei Leuthen die feindlichen Führer. Wir haben gesehen, daß die bloße Annäherung des Königs genügte, ihren Entschluß zum Vorgehen umzuwerfen.

Schon an der Weistritz macht das österreichische Heer wieder halt. Und als die Stunde der Entscheidung wirklich naht, versäumt Prinz Karl über seinen tastenden Versuchen, das Geheimnis der Absichten Friedrichs zu entschleiern, die knappe Zeit, die ihm zum Handeln bleibt.

Kein besseres Beispiel kennt die Geschichte für die Macht der Persönlichkeit im Kriege als das des Großen Königs.

Nur diese Macht hat ihn und Preußen nach Kolin gerettet. Ein schwächerer Geist wäre damals zusammengebrochen, ein nicht so tätiger hätte die feindliche Verfolgung nicht durch den bloßen Ruf seines Namens lahmgelegt. Ein nicht so kühner endlich hätte bei Leuthen nie den Angriff gewagt.

Es ist der Nachteil eines langen Friedens, daß das Verständnis für solche Größe allzu leicht abhanden kommt, daß man die Schärfe des erwerbenden Verstandes einseitig höher zu schätzen neigt als jene Eigen-

schaften des Charakters, die erst in Zeiten der Gefahr ihren richtigen Kurswert erreichen.

Gewiß: der Krieg erzieht seine Männer selbst. Von allen Lehrmeistern der Soldaten ist er der beste. Doch er ist von allen auch der, der das teuerste Lehrgeld verlangt. Wer in seine Schule geht, muß Handwerk und Kunst beherrschen, soweit sich beide im Frieden erlernen lassen. Sonst ist er bankerott, bevor er die Reife erlangt hat.

Akademische Betrachtungen und Studien aller Art allein genügen dazu nicht. Das Wort gebiert das Wort. Die Mutter der Tat ist nur die Tat. So möge auch König Friedrichs Beispiel seine zeugende Kraft bewähren! Wir brauchen es heut nötiger als je zuvor.

Die äußere Lage unseres deutschen Vaterlandes gleicht der des Königreichs Preußen vor dem Siebenjährigen Kriege nur allzusehr. Die jüngste Vergangenheit hat es gezeigt. Auch die Blinden sind jetzt sehend geworden.

Soll die vielleicht schon nahe Stunde der Abrechnung uns kleiner finden, als unsere Ahnen aus Friedrichs Zeit? Nun gut! Wer das nicht will, der sehe zu an seinem Teil, daß unser Schwert nicht schlechter und nicht stumpfer sei als das des Begründers und Retters der preußischen Großmacht!

Auch unser Heil wird einmal von dem Ausgang eines gewaltigen Kampfes auf der inneren Linie abhängen. Wir haben des Königs Rezept dafür. Aber sieben Jahre ringen können wir nicht mehr.

Wir müssen es kürzer machen. Darum geschehe was geschehen kann, damit wir „nicht nur Prag, sondern auch Kolin gewinnen".*)

Noch ist in der Entwicklung unserer Wehrmacht die Grenze des Möglichen längst nicht erreicht. Hüten wir uns, die nötigen Opfer zu scheuen! Das Preußen Friedrich Wilhelms I. hat schwerere gebracht, die unter dem Großen König reichliche Zinsen trugen. Und 1806 hat uns gezeigt, wohin es führt, wenn man mit der Versicherungsprämie gegen die Niederlage knausert.

So nötig indes diese äußeren Opfer sind, so wenig ist mit ihnen allein getan. Der Maßstab der Geschichte ist nicht der der trockenen Zahl. Den Kampf der Völker entscheiden die sittlichen Mächte. Was nottut, ist die glühende Liebe zum Vaterlande, der Wille und die Kraft, sich ganz in seinen Dienst zu stellen. Auch darin ist uns König Friedrich ein leuchtendes Vorbild.

In dem umfassenden Reichtum eines großen Geistes, der Vielseitigkeit seiner Gaben und Neigungen, ruhen Segen und Fluch dicht nebeneinander. Das Licht der Erkenntnis weckt beide zum Kampf. Wie

*) Vgl. Bernhardi, Taktik und Ausbildung der Infanterie (S. 186). Berlin 1910 E. S. Mittler & Sohn, Königliche Hofbuchhandlung.

hätte es Friedrich so leicht gehabt, ein Dasein sorglosen Genusses zu führen. Wie lockend war die Versuchung, sich nach welschem Muster auszuleben, die Fülle der Kräfte in allerlei Halbheit zu zersplittern. Statt dessen faßt sie der König als Staatsmann und Feldherr alle mit festem Griffe zusammen. Ein Ziel nur kennt er: Preußens Größe, und ein Gebot nur: das der Pflicht. Ihr hat er willig das eigne Glück geopfert.

Ein mahnendes Gleichnis liegt darin für unser Deutsches Volk. Vielfältige Kräfte wohnen auch in ihm. Doch Segen spenden können sie nur, wenn nicht kleinlicher Hader und niedere Selbstsucht sie entzweien, sondern sittlicher Opfermut für eine große Sache, für die des Vaterlandes, sie zusammenschweißt. Nicht besser können wir deshalb die heutige Huldigung vor den Manen des größten der preußischen Könige beschließen, als durch das Gelöbnis, in seinem Geiste tätig zu sein, im Geist der Worte, die er nach der Schlacht von Liegnitz einem Freunde schrieb: „Es ist nicht nötig, daß ich lebe, wohl aber, daß ich meine Schuldigkeit tue".

Gedruckt in der Königlichen Hofbuchdruckerei von E. S. Mittler & Sohn,
Berlin SW 68, Kochstraße 68—71.

Die Angriffspläne Friedrichs des Großen in den beiden ersten Schlesischen Kriegen.

Vortrag,

gehalten in der Militärischen Gesellschaft zu Berlin am 24. Januar 1890

von

A. v. Boetzler,

Major à la suite des 3. Niederschles. Inf. Regts. Nr. 50 und vom Nebenetat des großen Generalstabes, Lehrer an der Kriegsakademie.

(Mit einer Karte.)

Nachdruck verboten. — Uebersetzungsrecht vorbehalten. D. Red.

Meine Herren! Als heute vor 148 Jahren Friedrich der Große zum zweiten Male als regierender Monarch die Wiederkehr seines Geburtstags beging, da hatten die Deutschen Kurfürsten eine Feier ganz eigener Art veranstaltet.

In der alten freien Reichs- und Krönungsstadt Frankfurt a. M. bewegte sich am Morgen des 24. Januar 1742 ein glänzender Zug von Fürsten und Staatsmännern mit dem ganzen pomphaften Ceremoniell der farbenprächtigen Rokokozeit vom „Römer" nach der Bartholomäuskirche, um dort einen Kaiser zu wählen. Die Wahl fiel einstimmig auf den Preußischen Kandidaten, den Kurfürsten Karl Albert von Bayern.

Schon über Jahr und Tag hatte seit dem Tode des letzten Habsburgers die kaiserlose Zeit gedauert, bis das Eingreifen des Königs von Preußen in das Ringen der Häuser Lothringen und Bayern um die Krone zu Gunsten des Wittelsbachers den Ausschlag gab.

In denselben Stunden, in welchen bei dem Wahlakte zu Frankfurt a. M. die Preußischen Abgesandten an einem Wendepunkte Deutscher Geschichte das entscheidende Votum abgaben, trabte eine kleine Reiterschaar Preußischer Offiziere in den Engpässen des Schlesisch-Böhmischen Gebirges auf der schneebedeckten historischen Straße von Nachod nach Glatz, voran eine jugendliche Gestalt in der Uniform des Regiments Garde. Es ist der dreißigjährige König, der von einer militärisch-diplomatischen Reise über Dresden und Prag zu seiner Armee zurückkehrt, um die Vorbereitungen zur Ausführung eines gewaltigen Planes

zu treffen, zu einem Stoße in das Herz des Feindes, der das Gefüge des Habsburgischen Staates in seinen Grundfesten erschüttern sollte.

Es ist eine bekannte Thatsache, daß die Kriegführung Friedrichs des Großen bis in die allerjüngste Zeit sehr verschiedenartig beurtheilt wird, und daß sich zwei Ansichten gegenseitig bekämpfen. Die eine will in der Strategie des Königs die gleichen Züge wiedererkennen, welche zu allen Zeiten die Heerführung großer Feldherren gekennzeichnet haben, nämlich beim Angriff das Streben nach der Zertrümmerung des feindlichen Heeres durch die Schlacht und nach der Eroberung seiner Hauptstadt; die andere Auffassung dagegen behauptet, daß ein wesentlicher Unterschied zwischen den strategischen Ansichten Friedrichs des Großen und denen seiner Zeitgenossen nicht bestehe, daß vielmehr die Kriegsweise des Königs mehr auf ein Ermatten und Ausdauern, als auf ein Niederwerfen des Feindes hingezielt hätte.

Tritt man unbefangen an die Frage heran, so ist man zunächst erstaunt, daß überhaupt zwei so grundverschiedene Auffassungen bestehen können. Der Wortlaut der Kriegspläne und der Verlauf der Operationen dürften doch eigentlich über die Ziele des Königs gar keinen Zweifel lassen. Das Erstaunen wächst aber noch, wenn man die schon recht umfangreiche Streitliteratur durchliest und die Entdeckung macht, daß die eigentlichen Angriffskriege des Königs niemals in den Kreis der Erörterungen hineingezogen worden sind. Die Kriege, welche der König geführt hat, lassen sich in drei scharf getrennte Perioden gliedern.

Die erste derselben reicht von der Besitznahme Schlesiens bis in die Mitte des Jahres 1741. In ihr stehen sich nur Preußen und Oesterreich gegenüber. Der König hat sich durch strategischen Ueberfall Schlesiens bemächtigt und behauptet sich dort gegen den Gegenangriff Neippergs.

In der zweiten Periode, welche die letzte Hälfte des Jahres 1741, das Jahr 1742 bis zum Breslauer Frieden und das erste Jahr des zweiten Schlesischen Krieges umfaßt, ist der König die Seele einer mächtigen Allianz, welche Preußen, Frankreich, Bayern und zunächst Sachsen abgeschlossen haben mit der Absicht, die Hälfte der Oesterreichischen Länder von der Habsburgischen Monarchie loszureißen und unter sich zu vertheilen. Dies konnte aber bei dem Charakter Maria Theresias nur erreicht werden, wenn man Oesterreich völlig zu Boden warf.

In der dritten Periode ist der große Bund gesprengt und hat sich der König im Jahre 1745 gegen Oesterreich und Sachsen und dann später im siebenjährigen Kriege gegen halb Europa zu vertheidigen.

Eine Beurtheilung, welche darauf ausgeht, die letzten Ziele Fridericianischer Kriegführung festzustellen, wird unterscheiden müssen zwischen Angriff und Vertheidigung und, wenn sie die ersteren betrachtet, nicht umhin können, sich in ihren Schlußfolgerungen wesentlich auf die zweite der ebenerwähnten Perioden zu stützen.

Dies ist aber nicht geschehen. Man hat sich vielmehr mit der allgemeinen

Ansicht begnügt, daß während der beiden ersten Schlesischen Kriege die Politik dem Könige nicht erlaubt habe, auf Entscheidung suchende Art Krieg zu führen, und so konnte es kommen, daß heute vor sieben Jahren an dieser Stelle in einem sonst allerdings sehr geistreichen Vortrag die oft gehörte irrige Behauptung wiederholt wurde, „daß der König es selbst unter den günstigsten für ihn denkbaren Bedingungen nicht für möglich hielt, Oesterreich völlig niederzuwerfen", daß „die damaligen Kriegseinrichtungen nicht dazu ausreichten", daß „die geographische Lage der Oesterreichischen Hauptstadt eine außerordentlich gesicherte gewesen sei" und daß das Unternehmen, die Oesterreicher zu schlagen und nach Wien zu marschiren, auf „eine Spitze ohne Kraft hinausgelaufen wäre".

Als der Vorstand der Militärischen Gesellschaft mir durch die Aufforderung, den heutigen Festvortrag zu halten, eine hohe Ehre zu Theil werden ließ, glaubte ich keine geeignetere Aufgabe finden zu können, als in großen Zügen ein Bild der Pläne zu entwerfen, welche an dem erwähnten Geburtstagsritte die Seele des Königlichen Feldherrn erfüllten.

Ehe ich jedoch hierzu übergehe, möchte ich die Herren bitten, einen Blick auf die Karte zu werfen.

Das Wegenetz, welches im vorigen Jahrhundert Schlesien und Sachsen mit dem Donauthal, dem Herz des Oesterreichischen Staates, verband, lief in drei Straßen aus, welche gewöhnlich mit dem Namen Kaiserstraßen bezeichnet wurden. Es waren dies die Straßen Prag—Linz, Königgrätz—Iglau—Wien, und Olmütz—Brünn—Wien. Sie waren die einzigen Wege mit chaussirtem Unterbau und kamen mit der aus Oberschlesien über Fulnek, Hradisch, Skalitz bezw. Tyrnau auf Preßburg führenden Straße für die Bewegungen größerer Heere allein in Betracht.

Die Basis eines bis zur Niederwerfung durchgeführten Angriffs bildete Schlesien zusammen mit Sachsen. Es war daher für den König eine Nothwendigkeit, sich entweder mit Sachsen zu verbinden oder die Sächsische Armee zu entwaffnen. Blieb Sachsen auch nur neutral, dann war allerdings der König zu schwach, den Angriff auf Oesterreich bis zur Donau durchzuführen, denn er mußte seine Kräfte theilen und gegen Sachsen ein Beobachtungskorps aufstellen, welches man nach Analogie des Jahres 1866 „die Elbarmee" nennen könnte. Die staatsrechtlichen Anschauungen über den Begriff der Neutralität wichen in damaliger Zeit so sehr von den unserigen ab, daß diese Vorsicht dringend geboten erschien. Der König hat auch thatsächlich seine Angriffspläne nur als Verbündeter oder als Herr von Sachsen entworfen.

Im Verlauf der beiden ersten Schlesischen Kriege rechnete der König noch auf ein Französisch-Bayerisches Heer, welches seiner Ansicht nach längs der Donau von Passau über Linz auf Wien vorgehen mußte. Ein zusammenwirkender Angriff durch Mähren bezw. Böhmen und längs der Donau bis in die feindliche Hauptstadt ist der leitende Gedanke, der sich durch alle Offensivpläne Friedrichs des Großen gegen Oesterreich wie ein rother Faden hindurchzieht.

Der erste Plan des Königs datirt vom 4. Juli 1741; es hatten jedoch schon Vorbesprechungen über denselben in der Zeit vom 22. April bis 2. Mai stattgefunden, in welchen Tagen der Marschall Belle-Isle in Breslau und im Lager von Mollwitz bei dem König weilte, um demselben im Auftrage der Französischen Regierung ein Bündniß gegen Oesterreich anzubieten.

Die Sachlage war kurz folgende: Der König hatte Schlesien erobert, bei Mollwitz gesiegt und lagerte mit seinen Hauptkräften daselbst der Oesterreichischen Armee gegenüber, die sich in eine unangreifbare Stellung bei Neiße zurückgezogen hatte. Politisch bemühte sich die geschäftige Diplomatie, ein Angriffsbündniß zwischen Oesterreich, Rußland, England, Hannover und Sachsen gegen Preußen zu Stande zu bringen, so daß der König bereits seit drei Wochen den Aufmarsch seiner Elbarmee zwischen Magdeburg und Potsdam befohlen hatte.

In diesen Zusammenkünften zwischen Friedrich und Belle-Isle versprach der Marschall dem König, daß in 2½ bis 3 Monaten nach Unterzeichnung eines Preußisch-Französischen Bündnisses die Französische Armee den Rhein überschreiten und im Verein mit den Bayern die Oesterreicher angreifen werde. Ob schon bei diesen Vorbesprechungen in Mollwitz der zusammenwirkende Angriff auf Oesterreich durch Mähren und längs der Donau zur Sprache kam, steht urkundlich nicht fest, ist jedoch sehr wahrscheinlich, denn einmal kann man voraussetzen, daß die beiden Feldherren in den zehn Tagen ihres Zusammenlebens ihre Gedanken ausgetauscht haben, dann aber deuten zwei Briefstellen mit ziemlicher Sicherheit darauf hin.

Der König schloß nämlich, als er vier Wochen später den Vertrag unterzeichnete, die Mittheilung an Belle-Isle mit den Worten: „Adieu, lieber Freund, ich brenne vor Ungeduld, Sie siegreich vor den Thoren Wiens zu sehen und Sie an der Spitze Ihrer Truppen zu umarmen", und der Marschall schreibt am 14. August, als bereits bei der Französischen Heeresleitung das verhängnißvolle Schwanken zwischen dem hohen Flug Fridericianischer Strategie und der methodischen Kriegführung damaliger Zeit eingetreten war: „Wenn unsere Operationen zwei oder drei Monate früher hätten beginnen können, so hätten wir ohne Schwierigkeit den Krieg längs der Donau nach Oesterreich tragen können, alles, was sich uns entgegenstellte, schlagen und zu Boden werfen und dann Wien belagern, wohin auch Ew. Majestät, nachdem Sie Neipperg geschlagen und durch Mähren vor sich hergejagt haben, Selbst mit Ihrer Armee gekommen wären."

Doch dies waren nur Vorbesprechungen. Die Ratifikation des Französischen Bündnisses erfolgte aus Gründen, deren Erörterung mich heute zu weit führen würde, erst am 4. Juli, und dieses Datum trägt der erste niedergeschriebene Angriffsplan des Königs, den er an die Französische Regierung zu Versailles sandte.*)

*) Pol. Corr. I. 417. An Kardinal Fleury hatte der König schon am 30. Juni in ähnlichem Sinne geschrieben. Pol. Corr. I. 415.

Ueber die Haltung Rußlands wußte der König nunmehr mit Bestimmtheit, daß es der gegen ihn gerichteten Koalition nicht beitreten würde. Er rechnet daher mit zwei Operationsobjekten, einer Englischen Armee in Hannover, mit der sich unter Umständen die Sachsen vereinigen konnten, und der Oesterreichischen Armee unter Neipperg. Der König will mit fünf Armeen angreifen. Drei Armeen sollen gegen die Engländer vorrücken und zwar die Preußische Elbarmee von Magdeburg her, eine Wittelsbachische, aus Reichskontingenten gebildete von Düsseldorf aus und die Französisch-Bayerische, welche durch Bayern, Böhmen und Sachsen marschiren soll. Dies genüge, um die Engländer und ihre Verbündeten niederzuwerfen, wie der König sich sehr drastisch ausdrückt, „bei den ersten Flötentönen". Die IV. und V. Armee, die Preußische Hauptarmee und die Bayern, sollen gegen die Oesterreicher in Thätigkeit treten und zwar die Bayern längs der Donau. Alsdann habe Neipperg nur die Wahl zwischen drei Möglichkeiten. Entweder er detachirt nach der Donau, dann hat der König die Absicht, ihn anzugreifen und zu schlagen, oder er wird gegen das Preußische Hauptheer offensiv, dann will der König ihm entgegentreten, und die Bayern können alsdann ohne Hinderniß bis Wien vorrücken, oder aber Neipperg marschirt mit seiner ganzen Armee nach der Donau, um seine Penaten zu schützen, dann will der König Neiße und Glatz nehmen, wozu er vier Wochen rechnet.

Ueber seine weiteren Absichten in diesem letzten Falle spricht sich der König nicht aus.*) Im Besitz der beiden Festungen war er in der Lage, sowohl auf der mittleren Kaiserstraße über Königgrätz, als auch auf der östlichen über Olmütz nach der Donau zu marschiren. Als später Neipperg, allerdings nicht infolge der Bayerischen Offensive, Schlesien räumte, besetzte der König Mähren und eroberte Olmütz.

Dieser Entwurf des Königs vom 4. Juli bestimmte den Feldzugsplan der Franzosen, welchen ich hier, des Zusammenhanges wegen, kurz erwähnen muß. Es wurden zwei Französische Armeen aufgestellt; die eine, 40 000 Mann stark, hatte die Aufgabe, sich mit den Reichstruppen bei Düsseldorf zu vereinigen und gegen Hannover, die andere in gleicher Stärke nach Bayern zu marschiren. „Um jedoch den Wünschen Ew. Majestät nachzukommen", schreibt Belle-Isle bei der Mittheilung dieses Planes an den König, „ist es absolut nothwendig, daß der Kurfürst von Bayern, ohne die Ankunft unserer Truppen abzuwarten, die Feindseligkeiten beginnt, Passau erobert und in Ober-Oesterreich eindringt." Dann sollen dort Magazine angelegt werden, „und", so fährt der Marschall fort, „wenn die Expedition nach Ober-Oesterreich im Laufe des September beendet ist, muß man sich dort defensiv verhalten und mit allen Kräften nach Böhmen marschiren, um sich zum Herrn von Prag zu machen".

*) In einer späteren Arbeit aus dem Jahre 1775, „Betrachtungen über die Feldzugspläne", sagt Friedrich ausdrücklich: „Der König von Preußen würde sich wahrscheinlich eiligst der Donau genähert haben." Mil. Klass. S. 343.

Wir sehen, der kühne Gedanke des Königs, den Feind in seiner Hauptstadt, die Römer in Rom anzugreifen, ist zu einer „Expedition nach Ober-Oesterreich", zu „Eroberungen im Grenzgebiete" verblaßt.

Der strategische Aufmarsch der Französischen Armee bei Düsseldorf, im Verein mit dem der Elb-Armee, bewog in der That den König von England, von seinen kriegerischen Absichten abzustehen, und brachte Sachsen dazu, sich an Frankreich und Preußen anzuschließen.

Die Operationen gegen Oesterreich dagegen nahmen einen schwächlichen Verlauf. Der König hatte bald nach Empfang des Französischen Feldzugsplanes seinen General-Feldzeugmeister, Baron Schmettau, in das Hauptquartier des Kurfürsten von Bayern geschickt und Schmettau die Instruktion ertheilt, „der Hauptgrund seiner Commission bestehet darin, daß er alle nur ersinnlichen Persuasionen brauchen soll, um des Churfürsten Durchlaucht dahin zu disponiren, damit Dieselbe, statt Dero operationen in Böhmen vorzunehmen, solche auf die österreichischen Lande richten, mit der Armee dahin und grade auf Wien marschiren, als wodurch der ganzen Sache in kurzem und auf einmal ein Ende gemacht werden kann". Es gelang auch Schmettau, durch das Gewicht seiner Gründe mehrere Male den Kurfürsten für den Gedanken zu begeistern, immer aber wußten andere Einflüsse in dem Französisch-Bayerischen Hauptquartier, in dem man Kriegsrath über Kriegsrath hielt, die Ausführung zu hintertreiben. Diese sich bekämpfenden Strömungen hatten für die Operationen folgendes Ergebniß: Am 31. Juli wurde die Grenzfestung Passau ohne Anstrengung erobert, dann geschieht sechs Wochen lang nichts, vom 11. bis 14. September rückt alsdann die Französisch-Bayerische Armee bis Linz, also in vier Tagen sieben Meilen weit vor, um dort abermals 14 Tage unthätig zu verweilen. Am 1. Oktober wird die Enns überschritten, jedoch schon am 5. Oktober beschlossen, nicht weiter wie bis St. Pölten vorzurücken und dann von dort über Krems nach Budweis zurückzumarschiren.

Die Hülfe, die der König von seinen Verbündeten erwartet hatte, war also ausgeblieben; in den drei Monaten, die seit der Absendung seines Kriegsplanes verstrichen waren, hatte sich ihm gegenüber nichts geändert, von den drei dort entwickelten Fällen war keiner eingetreten, und nach wie vor steht Neippergs Heer unangreifbar hinter der Neiße. In dieser Lage verschafft sich der König durch den Vertrag von Klein-Schnellendorf die Freiheit der Bewegung wieder, welches die matte Kriegführung seiner Verbündeten nicht zu bewirken vermocht hatte. Der Vertrag beendete in der Hauptsache die Feindseligkeiten zwischen Oesterreich und Preußen für das Jahr 1741, da er den Abmarsch des Neippergschen Heeres aus Schlesien zur Bedingung hatte.

Der zweite Feldzugsplan des Königs ist vom 20. Februar 1742. Auch diesem waren schon Vorbesprechungen, ja sogar schon Operationen vorausgegangen, die kurz Erwähnung verdienen.

Nach dem Abmarsch Neippergs hatte der König Neiße, dann Glatz und

Olmütz erobert, während seine Verbündeten Prag genommen hatten. Der König hatte also das ausgeführt, was er in seinem Plan vom 4. Juli 1741 für den Fall ausgesprochen hatte, daß Neipperg mit seinem Heere Schlesien räume. Jetzt ersucht der König am 23. Dezember 1741 den Marschall Belle Isle um Mittheilung über die Französischen Absichten für den nächsten Sommer und erklärt sich bereit, weiter in Mähren vorzurücken. Er nimmt somit den leitenden Gedanken wieder auf in der Voraussetzung, daß die Franzosen, durch ihre Mißerfolge belehrt, wieder an die Donau zurückkehren würden.

Die Lage der Verbündeten war, als dieser Brief des Königs in Prag ankam, wo sich der Kurfürst von Bayern, Belle-Isle und Schmettau befanden, eine höchst mißliche. Die Oberleitung hatte die Kräfte sehr zersplittert. Der Haupttheil des Französisch-Bayerischen Heeres stand bei Pisek unter dem Marschall Broglie, die Sachsen bei Deutschbrod, eine dritte Französisch-Bayerische Gruppe war in Linz und wurde daselbst von den Oesterreichern unter Khevenhüller belagert, deren Hauptarmee Neipperg nach Budweis geführt, die sich also zwischen die getrennten Heeresabtheilungen der Gegner hineingeschoben hatte.

In der That antwortet Belle-Isle, auf die Gedanken des Königs eingehend, daß es Sache der Franzosen und Bayern wäre, den Feind vor sich herzujagen, nördlich oder südlich der Donau, bis man in die gleiche Höhe mit den Preußischen Truppen gekommen sei, „dann müssen wir den Fluß überbrücken und auf beiden Seiten nach Wien marschiren".

Um diese Bewegungen, welche also im Frühjahr, im nächsten Feldzug, stattfinden sollten, zu erleichtern, schlagen Belle-Isle, der Kurfürst und auch Schmettau dem Könige vor, die Winterquartiere seiner Armee von Olmütz bis zur Iglawa in die Linie Trebitsch—Unter-Wisternitz vorzuschieben und die Verbindung mit den Sachsen, welche von Deutschbrod nach Iglau rücken sollten, aufzunehmen. Durch dies Verschieben der Quartiere hoffte man die Oesterreicher zu veranlassen, schon jetzt im Winter Budweis zu räumen und hinter die Donau zurückzugehen, da ihre Verbindung mit Wien bedroht wäre. Die einzige Gefahr sei, so führt Schmettau in seiner Denkschrift aus, daß die Oesterreicher rechts abmarschirten und über Wittingau und Neuhaus die Sachsen angriffen.

Friedrich geht mit Begeisterung auf die Vorschläge ein; die Aussicht auf eine Schlacht an den Grenzen Mährens war für den kühnen König viel zu verlockend, um nicht an dieser Stelle das Kommando zu fordern. Vier Tage nach Empfang der Briefe, am 19. Januar, ist er in Dresden, wo ihm der Oberbefehl über die Sachsen übertragen wird; an seinem Geburtstage haben wir ihn auf dem Ritte nach Glatz getroffen, von da geht's über Olmütz zur Armee und mit dieser, 15 000 Mann stark, auf den verschneiten Gebirgswegen Mährens von Wischau über Groß-Bitesch, wo die Vereinigung mit den Sachsen hergestellt wird, nach Iglau, und am 20. Februar steht die

Preußisch-Sächsische Armee an der mittleren Kaiserstraße von Budweis bis Znaim echelonnirt, 40 000 Mann stark, das Hauptquartier des Königs in Znaim.

Die vorbereitenden Bewegungen sind zu Ende, und von Znaim aus schickt der König den zweiten Plan an den Kardinal Fleury und den nunmehrigen Kaiser Karl Albert. Er ist von dem König eigenhändig niedergeschrieben und es heißt in demselben:

„Um das Haus Oesterreich zur Annahme der von den Verbündeten vereinbarten Theilung zu zwingen, ist es nöthig, daß der König von Frankreich eine Armee von 30 000 Mann in voller Stärke unter dem Befehl des thätigsten Offiziers (z. B. des Marschalls Belle-Isle) in Marsch setzt, daß dieses Korps sich bei Ulm versammelt, dort große Donauflöße herstellt, um die gesammten Magazine mit sich führen zu können, daß dieses Korps auf Donauwörth vorgeht, die Oesterreicher aus Bayern und Ober-Oesterreich vertreibt und sich zum Herrn von Passau und Linz macht.

Man könnte das Korps des Marschalls Broglie durch Reichstruppen verstärken, d. h. durch diejenigen der Pfalz, von Cöln, Bamberg und die 6000 Hessen, deren Mitwirkung man bei richtigem Verhalten erreichen könnte; dies würde Alles in Allem 30 000 Streitbare ausmachen.

Die Sachsen im Verein mit Meinen Truppen, welche sich gegenwärtig an der Taya befinden, sind 40 000 Mann stark.

Diese drei Armeen, welche in der von Mir oben angegebenen Weise aufmarschirt sind, werden die Aufmerksamkeit des Feindes in drei verschiedenen Richtungen fesseln. Bildet er drei Korps, um nach allen Seiten Front zu machen, so ist er auf allen Punkten der Schwächere. Stellt er sich nur zweien dieser Korps entgegen, so kann das dritte ohne Widerstand handeln und wird infolgedessen die Königin von Ungarn zur Annahme des Friedens zwingen.

Die Operationen des Korps in Bayern werden sich gegen Ober-Oesterreich, diejenigen des Marschalls Broglie gegen Tabor, Budweis und Linz richten, woselbst er sich nach Bedarf mit dem Bayerischen Korps vereinigen kann. Meine Operationen werden Brünn, Preßburg und Wien zum Ziel haben, wenn der Feind sich denselben nicht mit überlegenen Kräften entgegenstellt, in diesem Falle aber brauche Ich ihm nur die Stirn zu bieten, um den anderen Armeen die Durchführung dieses Planes ohne Widerstand zu ermöglichen.

Es handelt sich also nur darum, gute Vorbereitungen zu treffen, das gegenseitige Einvernehmen sicher zu stellen und energisch zu handeln.

Ich bin der festen Ueberzeugung, daß uns, angesichts der Zerrüttung der Oesterreichischen Armee, die Ausführung dieses Planes im Juli den Frieden bringen wird."*)

Noch schärfer wie in diesem Plane sprechen sich des Königs Absichten

*) Pol. Corr. II. 703.

in seinen weiteren Anordnungen aus. Anfang März massirt er seine Armee an der Straße Brünn—Wien, sein Hauptquartier ist in Selowitz, er errichtet in Wischau und in Hradisch, also auf den beiden Straßen nach Wien und Preßburg, Hauptmagazine und erläßt endlich, am 13. März, Befehle, welche die ganze Preußische Kriegsmacht und zwar die gesammte Kavallerie und die Infanterie bis auf zehn Bataillone, die im Lande zurückbleiben, an der Thaya und der March vereinigen sollen. Die Elbarmee unter Kommando des Fürsten Leopold von Anhalt-Dessau erhielt die Ordre, von Magdeburg nach Jägerndorf und von da über Fulnek zu marschiren. „Ew. Libden Corps soll auf Tirnau operiren" heißt es wörtlich. Tirnau liegt sechs Meilen nordöstlich Preßburg.

Der Gedanke, in wenig Wochen eine ganze Armee von der mittleren Elbe an die Donau zu werfen, erinnert lebhaft an die Ueberführung des Französischen Heeres aus dem Lager von Boulogne nach dem Rhein, die Napoleon im Jahre 1805 anordnete.

Zwei Tage nach Abgang dieser Befehle schreibt der König aus Selowitz an den Kardinal Fleury, theilt ihm seine getroffenen Anordnungen mit, zählt seine Truppen auf, nach Vollendung der Konzentration einschließlich der Sachsen 85 Bataillone, 171 Schwadronen, und sagt befriedigt: „von meiner Seite bin ich des Erfolges sicher".

Die Spitze wäre doch nicht so ganz ohne Kraft gewesen, die damaligen Heereseinrichtungen, wenn sie nur von dem Geiste eines Friedrich beseelt wurden, reichten wohl dazu aus, ein mächtiges Heer an die Donau heranzuführen, und was die so sehr gesicherte Lage der Oesterreichischen Hauptstadt betrifft, so bedarf auch dies einiger Einschränkungen.

Es liegt aus den Znaimer Tagen ein Memoire vor, welches, von Französischer Seite an den König geschickt, die Aufstellung von zwei Pontontrains auf Hackets zur Ueberbrückung der Donau ins Auge faßt. Friedrich hielt dieselben aber gar nicht einmal für nöthig, denn er lehnt die Anschaffung der Pontons mit den Worten ab: „meine Operationen richten sich hauptsächlich auf Presburg, wo ich übergehen kann, ohne so theuere Pontons zu haben".*)

---

*) Außerdem befindet sich im Königl. Sächs. Haupt-Staats-Archiv zu Dresden ein dienstlicher Bericht des Generals Grafen Rutowsky an den König von Polen vom 14. März 1842. Graf Rutowsky hatte bis zum 6. März den Oberbefehl über die Sächsische Armee geführt, dann Urlaub genommen und sich an diesem Tage von König Friedrich verabschiedet. Bei dieser Abschiedsaudienz bat Friedrich den Grafen, den in der Pol. Corr. II. Nr. 735 abgedruckten Brief seinem Kriegsherrn zu überreichen. Rutowsky berichtet nun über die Unterredung mit Friedrich wörtlich: „que son dessein etoit de marcher avec les deux Armées jointes, droit à Presburg pour tacher de s'en rendre le maitre afin de l'etre aussy du Pont qu'il y a. Que pendant ce têms le Marechal de Belleisle marcheroit vers le Danube, pour se saisir des Ponts à Crems et à Lintz pour etre maitre du Danube et aller à Vienne; que si ces mouvemens là n'obligeoient pas la Reyne de Hongrie à faire la paix, que La Majte Prusse marcheroit aussy à Vienne et que cela Luy porteroit le coup au coeur".

Die hochfliegenden Pläne des Königs gingen bekanntlich nicht in Erfüllung. Die erwartete Französische Armee, die an der Donau entlang vorrücken sollte, erschien nicht, die Sachsen weigerten die weitere Heerfolge, und Broglie zog sich, als die Oesterreicher nur Miene machten, ihn anzugreifen, eiligst bis unter die Mauern von Prag zurück. Durch diese Verhältnisse nun waren nicht nur die Pläne des Königs durchkreuzt, sondern auch die Lage seiner Armee, von der vorläufig nur ein Bruchtheil an der Thaya stand, eine kritische geworden, so daß er am 2. April den Entschluß faßte, Mähren zu räumen. Das Preußische Heer marschirt nach Böhmen, wo es dann Gelegenheit findet, durch den Sieg von Chotusitz einen Sonderfrieden und die Abtretung von Schlesien zu erzwingen.

Der dritte Plan Friedrichs des Großen, der die Niederwerfung Oesterreichs bis zur Wehrlosigkeit ins Auge faßte, fällt in das Frühjahr des Jahres 1744.

Die Oesterreichische Armee hatte, nachdem ihr gefährlichster Gegner nach dem Frieden von Breslau von der kriegerischen Schaubühne zurückgetreten war, im Jahre 1743 eine lange Reihe glänzender Siege erfochten und stand im März 1744 mit ihren Hauptkräften in Bayern und Württemberg, die Festung Freiburg im Breisgau war von ihr besetzt, außerdem lag noch ein schwächerer Theil der Armee in Quartieren in Böhmen.

Die Franzosen hatten das rechte Rhein-Ufer geräumt und im Elsaß Winterquartiere bezogen.

Die Armee des Kaisers Karl Albert, noch 15 000 bis 18 000 Mann stark, lag neutralisirt in den Fränkischen Bisthümern Bamberg und Würzburg.

Die politischen Kombinationen des Königs liefen auf ein neues Bündniß zwischen Frankreich, dem Kaiser, Rußland, Schweden und Preußen hinaus. Rußland und Schweden sollten zwar nicht an dem Kriege thätigen Antheil nehmen, doch hatte der König ihre Allianz nöthig, um sich nach dieser Seite den Rücken zu decken. Sachsen würde sich, so rechnet er, ohne Weiteres dem Bunde anschließen.

Aus dieser Sachlage erwuchs die erste Fassung des Kriegsplanes. Dieselbe ist, unter dem Gesichtspunkt der Quellenkritik betrachtet, die interessanteste aller unserer Urkunden.

Man könnte nämlich gegen die Ausführungen, die ich vorhin an der Hand der Königlichen Briefe versucht habe, den Einwand geltend machen, daß diese politischen Aktenstücke, an Französische Staatsmänner und Generale gerichtet, gar nicht die innersten Gedanken Friedrichs des Großen wiedergäben, denn das vorige Jahrhundert bediente sich bekanntlich mit Vorliebe des Wortes und der Schrift, um seine Gedanken zu verbergen. Dieser Zweifel fällt hier weg, denn die Schrift, von welcher ich jetzt spreche, ist eine Staatsschrift, die der König zum Gebrauch für sein eigenes Kabinet niedergeschrieben hat. Dieselbe zerfällt in zwei Theile, einen politischen und einen militärischen. In dem

ersteren wird von Frankreich als Grundbedingung für den Abschluß eines Bündnisses gefordert, daß es die Oesterreicher bei Freiburg angreife. Von demselben Gedanken geht auch die militärische Denkschrift*) aus, von welcher leider nur der erste Bogen erhalten ist. Er trägt die Ueberschrift „Projekt über den Feldzug in Böhmen für alle Fälle, welche eintreten können" und behandelt zwei Fälle, nämlich erstens, daß die Oesterreicher, durch den Französischen Angriff bewogen, auf Freiburg gehen und nur eine schwächere Armee in Böhmen, etwa bei Pilsen, zurücklassen und zweitens, daß die Oesterreichische Hauptarmee trotz des Französischen Angriffs auf Freiburg in Bayern verbleibt.

Uns interessirt heute nur der erste Fall, denn der zweite behandelt eine Sachlage, die nicht eingetreten ist. In diesem ersten Falle also, wenn die Oesterreicher an den Rhein rücken, will der König seine Armee bei Zittau konzentriren, über Melnik auf Prag marschiren, wo er die schwächere Oesterreichische Armee zu finden hofft. Diese will er dann in Prag einschließen und die Festung erobern, worauf er vierzehn Tage rechnet. Alsdann soll die Armee nach Budweis marschiren, durch dessen Besitz sie sich die Verbindung mit dem Donauthale öffnet. Die große Oesterreichische Armee würde während dessen von Freiburg her nach Böhmen heranrücken, und sobald sie Bayern geräumt habe, soll dieses von den Truppen des Kaisers Karl Albert wiedergenommen werden. Der König selbst will die Oesterreichische Hauptarmee in Böhmen erwarten und hofft auf eine Schlacht,**) über deren Ausgang er nicht im Zweifel ist. Alsdann, rechnet der König, sei, da er vor dem 1. August aus politischen Gründen seine Operationen nicht eröffnen könne, der Sommer verstrichen. Die Armee soll deshalb in Südböhmen Winterquartiere beziehen und im nächsten Jahre, wie es wörtlich heißt, „mit den Kaiserlichen nach Wien zu marschiren und Oesterreich den Fuß auf die Kehle setzen".

In keiner anderen Quelle hat die Niederwerfungsstrategie Friedrichs des Großen einen so scharfen Ausdruck gefunden, wie in dieser einst geheimen Staatsschrift. Vernichtung des feindlichen Hauptheeres durch die Schlacht und Eroberung der Hauptstadt ist der unzweifelhaft und klar ausgedrückte Grundgedanke.

Von diesem Plane haben wir noch eine andere Fassung, in welcher er sechs Wochen später nach Versailles geschickt wurde. Dieselbe unterscheidet sich von der ersteren nur in Nebendingen, ist jedoch insofern interessant, als Friedrich

*) Dieselbe ist in der Politischen Correspondenz Bd. III, als zunächst chronologisch unbestimmbar, unter Nr. 1437 eingereiht. Mein verehrter Herr Kollege an der Kriegs-Akademie, Professor Dr. Koser hatte die große Güte, sich auf meine Bitte der Mühe der Datirung zu unterziehen, und hat aus formellen und inneren Gründen festgestellt, daß dieselbe die militärische Ergänzung der am 30. März niedergeschriebenen „Reflexions", Pol. Corr. III. Nr. 1368, bildet.

**) Der Wortlaut ist: „nous devons faire ce que nous pouvons pour les combattre, afin de décider promptement l'affaire et les recogner dans la Basse Autriche".

auch die Fälle bespricht, welche den Plan durchkreuzen könnten. Darunter führt er die Möglichkeit auf, daß seine Verbündeten Fehler machen und, statt den Oesterreichern nachzurücken und Schärding und Braunau wieder zu nehmen, sich damit amüsiren, Ingolstadt zu belagern.

Um ganz sicher zu gehen und seine Kriegführung nicht wieder durch die lasche und methodische Anschauungsweise der Französischen Marschälle durchkreuzt zu sehen, wendet sich Friedrich von König zu König an Ludwig XV.

„Unser ganzes System beruht auf drei großen Schlägen: der Invasion von Böhmen und Mähren durch die Preußischen Truppen, dem Marsch der Französisch-Bayerischen Truppen längs der Donau durch Bayern und dem Marsch einer zweiten Französischen Armee auf Hannover gegen die Engländer."

Mit rückhaltloser Offenheit heißt es dann am Schluß: „Ich muß noch hinzufügen, daß der größte Theil des Mißerfolges, welchen die Truppen Ew. Majestät in Bayern gehabt haben, daher rührt, daß man defensiv an den Grenzen des feindlichen Landes Krieg führen wollte. Wer sich in die Defensive begiebt, muß an zu viele Möglichkeiten denken und läßt dem Feind das Feld frei, kühnere und größere Pläne zu entwerfen und auszuführen. Man muß deshalb immer offensiv verfahren, selbst wenn man an Zahl unterlegen ist. Der Feind, durch unsere Kühnheit überrascht, wird uns oft Gelegenheit darbieten zu siegen; so hat der große Condé, Turenne, Luxemburg und Catinat immer gehandelt, und indem sie immer offensiv waren, den unsterblichen Ruhm für sich und die Französische Armee erworben."

Sehr bezeichnend ist dann noch die Bitte des Königs an Ludwig XV., den Oberbefehl über die an der Donau operirende Armee dem Marschall Belle-Isle anzuvertrauen, also dem General, welcher von allen Zeitgenossen den König am meisten verstand, und welchen der König schon vor drei Jahren gehofft hatte vor den Thoren Wiens umarmen zu können.

Der große Entwurf wurde wieder nur von Preußischer Seite ausgeführt. Am 16. September fällt Prag, am 30. Budweis in die Hände der Preußen, und am 6. Oktober ist der König im Vormarsch auf Pisek, um der Oesterreichischen Hauptarmee, die vom Rhein nach Böhmen marschirt und bis Mirotitz gelangt war, die Schlacht anzubieten, allein diese wich hier und später noch zweimal der Entscheidung aus. Aber es erschien kein Französisch-Bayerisches Heer auf dem Kriegsschauplatze, es amüsirte sich damit, Ingolstadt zu belagern, und schließlich traf den König noch ein unerwarteter Schlag: Sachsen trat in die Reihe seiner Feinde über. Damit aber verlor der König die Basis seines Angriffs, die Preußische Armee räumte Böhmen, die Periode der Friderecianischen Angriffskriege hatte ihren Abschluß gefunden.

Die Beurtheilung nun, welche der Strategie Friedrichs des Großen den Niederwerfungsgedanken abstreitet und welche in dem König nur die Verkörperung der methodischen Kriegführung zu erblicken vermag, könnte einwenden, daß gerade der Mißerfolg der Angriffe in den beiden ersten Schlesischen Kriegen

der beste Beweis sei, daß der König sich das Ziel zu weit gesteckt und daß er in späterer Zeit anderen Grundsätzen gehuldigt habe.

Doch auch dieser Einwand ist nicht stichhaltig. Denn, meine Herren, versetzen wir uns im Geiste in die letzten Novembertage des Jahres 1775 und in das stille Zimmer des Königs im Potsdamer Stadtschlosse. Der Monarch sitzt arbeitend an seinem Schreibtisch. Dreiunddreißig Jahre, ein volles Menschenalter, sind seit jenem 24. Januar 1742 vergangen, reicheren Lorbeer, als je ein Sterblicher, hat der König gepflückt, aber die unausgesetzte, fast übermenschliche Arbeit, die Jahre banger Sorge, Mißgeschick, Enttäuschung und Krankheit haben in dem einst so jugendfrischen Gesicht die ehrwürdigen Falten eingegraben und die scharfen Züge ausgeprägt, die uns Allen, seit Kindheit an, durch Menzels Meisterhand so lieb und vertraut geworden sind. Trug sich damals auf dem Geburtstagsritte in den Oesterreichischen Grenzgebirgen der junge König mit gewaltigen Kriegsentwürfen, so schreibt jetzt „der alte Fritz" seine „Betrachtungen über die Feldzugspläne". Die Arbeit trägt die Ueberschrift Scriptum in dolore, da der König während derselben durch heftige Podagraanfälle an das Zimmer gefesselt war.

Zwei Kriegspläne nehmen da vor Allem unser heutiges Interesse in Anspruch; sie sind als Beispiele zu den entwickelten Lehren gegeben. Der erste derselben behandelt einen großen Koalitionskrieg gegen Frankreich. Preußen, Oesterreich, das Reich, England und Holland stehen auf der einen, Frankreich, Spanien und Italien auf der anderen Seite, 390 000 Streiter zum Angriff, 270 000 zur Abwehr bereit. Der König sagt dann wörtlich:

„Die größte Armee, bestehend aus 180 000 Mann, bestimme ich für Flandern; nicht etwa, um in jedem Jahre eine Schlacht zu liefern und einige feste Plätze wegzunehmen, was somit sieben bis acht Feldzüge erfordern würde, vielmehr, um in das Herz des Königreichs einzudringen, in der Richtung auf die Somme vorzugehen und zu gleicher Zeit die Hauptstadt zu bedrohen."

Dann fügt der große Feldherr noch die Lehre bei: „Angenommen, Paris wäre erobert, dann müßte man sich hüten, Truppen hineinzulassen, da diese dort verweichlichen und die Disziplin verlieren würden; man müßte sich damit begnügen, große Kontributionen zu erheben."

Wer denkt beim Lesen dieser Worte nicht unwillkürlich an die April- und Maitage des Jahres 1871, wo wir von den Wällen der Pariser Forts aus den Kämpfen der Französischen Regierungstruppen mit den Kommunards mit verschränkten Armen zusahen, und an die Kriegsentschädigung von fünf Milliarden, die wir der Republik auferlegten.

Das zweite Beispiel ist ein Krieg zwischen Preußen und Oesterreich. Wieder stellt der König zwei Armeen auf, eine Elbarmee und eine Schlesische Armee. Die Elbarmee soll die Sachsen entwaffnen, in Böhmen eindringen und über Prag auf Linz marschiren. Die Schlesische Hauptarmee will der König nach Mähren auf Prerau und Kremsier führen und erwartet an der

March die Entscheidungsschlacht. Dann soll nacheinander erst Olmütz, dann Brünn erobert und nach dem Fall der Festungen ein linkes Seitenkorps über Skalitz auf Preßburg abgezweigt werden. Hierüber würde der Winter gekommen sein, und im zweiten Feldzuge soll dann der Krieg mit Nachdruck an die Donau verlegt werden.

Wir haben also hier in großen Zügen genau dieselbe Sachlage wieder, die des Königs Plan vom Frühjahr 1742 zu Grunde lag. Die Elbarmee in Linz vertritt die Stelle Belle-Isles, das Seitenkorps in Skalitz hat die Stelle des Fürsten Leopold von Anhalt-Dessau übernommen, von dem wir uns entsinnen, daß ihm die Richtung auf Tyrnau angegeben war, der König steht mit der Hauptarmee an derselben Stelle an den Ufern der Thaya, an der Straße Brünn — Wien. Der Entwurf schließt mit den Worten:

„Die Verlegenheit der Oesterreicher würde sehr groß werden, und glaube ich, daß sie in einer solchen Lage, in welcher sie Gefahr laufen, Wien zu verlieren, die Hand reichen würden zu jedem Frieden, den man ihnen vorschlüge."

So hat denn der König an dem Ende seiner Feldherrnlaufbahn noch an den nämlichen Gedanken festgehalten wie bei Beginn derselben und damit seiner Armee den Geist der Offensive und Initiative, der selbst der Sonne nicht weicht, als ein heiliges Vermächtniß hinterlassen.

Meine Herren! Mein heutiger Vortrag, welcher weniger eine wissenschaftliche Abhandlung, als eine Erinnerung an Friedrich den Großen sein sollte, hat sich um zwei Augenblicksbilder gruppirt. Gestatten Sie mir, daß ich mit einem dritten schließe.

Es ist ja erst eine kurze Spanne Zeit verflossen, als der hundertjährigen Wiederkehr des Todestages Friedrichs in öffentlicher Feier gedacht wurde. Nach einem Gebet im Gotteshause waren die Grenadiere der Garde unter den Fenstern jener Gemächer, in denen Friedrich der Große mit Schmerzen seine Feldzugspläne niedergeschrieben, in Parade aufmarschirt. Die Trommeln wirbelten, die Truppen präsentirten, und Kaiser Wilhelm I., der Sieger von Königgrätz und Sedan, senkte huldigend den Degen nach jener Stätte, wo sein großer Ahn, der Sieger von Leuthen und Roßbach, den Heldenschlaf der ewigen Ruhe schlummert, als ein Hinweis an alle kommenden Geschlechter, daß sie in diesem Zeichen immer siegen werden.

Die Vertheidigungspläne Friedrichs des Großen in den beiden ersten Schlesischen Kriegen.

Vortrag,

gehalten in der Militärischen Gesellschaft zu Berlin am 24. Januar 1891

von

A. v. Roeßler,

Major à la suite des 3. Niederschles. Inf. Regts. Nr. 50 und vom Nebenetat des großen Generalstabes, Lehrer an der Kriegsakademie.

Nachdruck verboten. — Uebersetzungsrecht vorbehalten. D. Red.

Meine Herren! Nach löblicher Väter Brauch hat sich heute die Militärische Gesellschaft in festlicher Versammlung vereinigt, um eine Stunde der Erinnerung dem Hohenzollernfürsten zu weihen, dem Preußen seine Großmachtstellung verdankt.

Als König Friedrich am 16. Dezember 1740 an der Spitze seiner Armee mit fliegenden Fahnen und klingendem Spiel die Grenzen Schlesiens, oder, wie er selbst sagt, den Rubikon überschritt, da war er sich der Tragweite seines Entschlusses voll bewußt.

Schon in der ersten Berathung über die neu einzuschlagende Politik hatten der Minister Graf Podewils und der Feldmarschall Graf Schwerin zwei Wege bezeichnet, auf denen man in den Besitz Schlesiens gelangen konnte. Der eine Weg führte zur Erneuerung der alten Allianz mit England-Hannover, Oesterreich und Rußland, der andere zur Verbindung mit Frankreich. Im ersten Fall konnte man die Abtretung der Schlesischen Herzogthümer als Dank vom Hause Habsburg erhoffen, im letzten Fall sie als Gegenleistung, dann freilich mit der Französischen Garantie beschwert, beanspruchen.

Aber zwischen den beiden Wegen lag noch ein dritter, und der war voller Klippen und Gefahren. Wie nun, wenn Frankreich nicht in die dargereichte Hand einschlug? Und wie, wenn die früheren Bundesgenossen sich vereinigten, um ihre Waffen gegen den Friedensstörer zu richten, den jungen Preußenkönig, der so kühn war, den glimmenden Funken in das Pulverfaß Europa zu werfen?

Dann mußte Friedrich sich darauf gefaßt machen, entweder in die alte Beschränkung zurückgetrieben zu werden, oder sich in harter Abwehr eine

Selbständigkeit erkämpfen, groß genug, zwischen allen Mächten das Gleichgewicht zu halten.

Und wenn es richtig ist, daß die Wahrheit einer politischen Stellung erst in der Entwickelung der Begebenheiten zu Tage tritt — so lauten die Worte Leopolds v. Ranke in seiner meisterhaften Klarlegung dieser Verhältnisse —, so müssen wir heute der göttlichen Vorsehung dankbar sein, daß sie den König durch den Lauf der Ereignisse dahin führte, den dritten Weg einzuschlagen. Darin eben lag, wie der Historiker dramatisirend fortfährt, die Verwickelung seines Lebens, sie war nicht seine Wahl, sie war sein Geschick. An der großen geschichtlichen Aufgabe, die dem damaligen Geschlechte zufiel, in den schweren, nicht immer siegreichen Kämpfen stählten sich die sittlichen Kräfte der Nation wie der Armee. Hier war es nicht der Reichthum, die Masse materieller Mittel, die Zahl, die in dem Kampfe um Sein oder Nichtsein den endlichen Erfolg errangen, sondern die Opferwilligkeit des Volkes, die Disziplin des Heeres, der starke Wille des Königlichen Feldherrn und die Macht seiner Gedanken. Auf dem harten Boden gemeinsamer Arbeit erwuchs jene Verehrung des Preußenvolkes für seinen unvergeßlichen König, die noch Enkel und Enkelkinder antreibt, bei jedem großen Ereigniß vaterländischer Geschichte sein Denkmal zu bekränzen.

Wir Soldaten, und daran sei am Friedrichstage an dieser Stelle in erster Linie gedacht, verdanken den Wendepunkten, an welchen der wechselvolle Verlauf der Feldzüge die angedeutete Richtung einschlug, zweierlei, einmal die für alle Zeiten mustergültigen Vertheidigungsentwürfe und, damit zusammenhängend, das Vorbild eines Feldherrn von fast unerreichter Willenskraft und Seelengröße.

Bald genug sollte die Frage gestellt werden, ob wirklich ein Cäsar den Rubikon überschritten hätte. Die Besetzung von Schlesien lief im Januar 1741 rasch und glücklich von statten, die Truppen bezogen dort Winterquartiere, und Friedrich konnte sich für kurze Zeit nach Berlin zurückbegeben. Kaum aber war er im Februar von Neuem auf dem Kriegsschauplatze eingetroffen, so thürmten sich die Wetterwolken am politischen Horizonte auf. Die Unterhandlungen mit Frankreich zogen sich in die Länge, Oesterreich wies jede Uebereinkunft schroff zurück. Die Diplomaten begannen die Fäden zu jener Allianz zu knüpfen, die am 10. April in Dresden zwischen den Oesterreichischen und Sächsischen Bevollmächtigten im Beisein der Gesandten Englands und Rußlands festgesetzt wurde.

„Die Büchse der Pandora ist geöffnet", so schrieb, als die Nachricht von diesen Unterhandlungen aus Petersburg in Berlin einlief, ein Preußischer Minister an den anderen, „wir treten in die furchtbarste Krisis, die je über das Haus Brandenburg hereingebrochen."

Am 16. März erhielt Friedrich in Schweidnitz den Bericht seines Gesandten am Russischen Hofe, und schon am 17. trägt ein Kurier das ewig denk-

würdige Schreiben an den Fürsten Leopold von Anhalt-Dessau, in welchem der 29jährige König als „seine ersten Gedanken" die Grundzüge der Vertheidigung entwickelt, in der er den strategischen Angriff von vier Seiten abzuwehren gedenkt.

Die militärische Sachlage war kurz folgende: Die Preußische Armee war in zwei Gruppen vertheilt. Der eine Theil, 40 000 Mann stark, stand unter Befehl des Königs in Schlesien und sollte seiner Hauptmasse nach bei Neiße versammelt werden. Die zweite Gruppe war 25 000 Mann stark und wurde von dem Fürsten Leopold von Anhalt-Dessau befehligt. Als Vereinigungspunkt war für sie ein Lager bei Göttin, südlich Brandenburg, in Aussicht genommen. Die Festungen Neiße und Brieg waren noch in Oesterreichischen Händen. Feindlicherseits sammelte sich die Oesterreichische Hauptarmee des Feldmarschalls Neipperg bei Olmütz, im Ganzen 20 000 Mann; die Sächsische Armee, welche 20 000 Kombattanten zählte, war derartig dislozirt, daß sie in sechs Tagen bei Torgau und Eilenburg vereinigt werden konnte, 30 000 Russen standen bereit, um in Ostpreußen einzurücken. Die Hannoversche Armee hatte eine Stärke von 16 000 Mann und war noch immobil, doch war ihre Rüstung in Aussicht genommen und sollte sie um 12 000 Mann Englischer Soldtruppen verstärkt werden.

Der von dem Dresdener Hofe entworfene und von den Kabinetten von London und Petersburg gebilligte Kriegsplan beschäftigte sich vorzugsweise mit dem Korps Anhalt, da man annahm, daß die Armee des Königs und die Neippergs sich gegenseitig im Schach hielten und die Russen ohne Widerstand bis zur Pommerschen Grenze vorrücken könnten.

Der Plan zog zunächst in Erwägung, daß die Lagerstellung Anhalts bei Göttin sehr vortheilhaft gewählt sei, da sie Berlin decke, Sachsen und Hannover bedrohe und die Vereinigung der Armeen dieser beiden Staaten hindere. Vor Allem aber sei Sachsen gefährdet. Deshalb müsse der erste Angriff von Hannoverscher Seite erfolgen. Es wäre alsdann anzunehmen, daß Fürst Leopold den Hannoveranern entgegenmarschire und eine Schlacht suche. Dieser müsse die Hannoversche Armee jedoch ausweichen und eine starke Stellung beziehen. Jetzt sei für die Sächsische Armee der Moment des Eingreifens gekommen und diese könne direkt auf Berlin marschiren. Der Fürst von Anhalt würde dann jedenfalls umkehren, um die Hauptstadt zu retten. Dann müsse ihm das Hannoversche Heer folgen, und so könne man ihn zwischen zwei Feuer nehmen. Sollte dagegen Fürst Leopold überraschend in Sachsen einrücken, so sei dort die Vereinigung beider Heere zum Schutze des Kurfürstenthums anzustreben.

Dieser von dem Sächsischen General Grafen Renard verfaßte Feldzugsplan hat ein sehr charakteristisches Zeichen, die Furcht vor einer Invasion Sachsens, und in diesem Punkte täuschte er sich allerdings nicht. Der Operationsentwurf ist wohl nie zur Kenntniß des Königs gekommen, er ist über-

haupt erst vor wenigen Jahren aus dem Staube des Londoner Archivs an die Oeffentlichkeit gezogen worden.*) Ich habe ihn hier nur erwähnt, weil sich bei seiner Kenntniß die Königlichen Gedanken um so schärfer hervorheben.

Der Plan des Königs ist uns in zwei eigenhändigen Schreiben an den Fürsten Leopold überliefert, die sich in dem Herzoglichen Archiv zu Zerbst befinden und in der Politischen Correspondenz abgedruckt sind. Sie sind etwa drei Wochen älter, wie das Renardsche Projekt. Das erste derselben — es ist das schon erwähnte vom 17. März — geht von dem Gedanken aus, daß Ostpreußen gegen die Russen doch nicht zu halten, daher besser gleich zu räumen sei. Fürst Leopold sollte Alles vorbereiten, um sofort nach erhaltenem Befehl in Sachsen einzudringen, die Armee zu entwaffnen und den Kurstaat wehrlos zu machen. Sollten die Hannoveraner auch nur eine feindliche Miene annehmen, so würde, heißt es wörtlich, „wohl kein Anstand zu nehmen sein, nach geschehenem Coup in Sachsen auch solchen zu Halse zu gehen und zu thun, was die Umstände erforderten". Mit der Hauptarmee will der König versuchen, Neiße und Brieg zu nehmen; dann soll ein Theil in Schlesien defensiv bleiben, mit dem andern Theile aber will der König durch die Lausitz marschiren, sich mit dem Korps Anhalt vereinigen und dann mit gesammter Kraft den Russen entgegengehen. Der Brief schließt mit den bezeichnenden Worten: „Uebrigens wollen Ew. Liebden das dortige Corps d'Armee dergestalt fertig halten, damit Alles im Stande und bei der Hand sei, ohne einen Moment zu verlieren, dahin, wo es nöthig sein wird, zu agiren und meinen Feinden das praevenire spielen zu können."

Wenn nun auch schon in diesen „ersten Gedanken" der Grundzug unverkennbar ist, dem Feinde durch Operiren auf der inneren Linie die Initiative zu entreißen, so hielt es doch der König bereits nach drei Tagen für nöthig und angängig, seiner Hauptarmee eine noch offensivere Rolle zuzuweisen. Er hatte in diesen Tagen die Nachricht von seinem Gesandten an dem Münchener Hofe erhalten, daß eine Bayerische Armee von 25 000 Mann bei Amberg aufmarschire mit der Absicht, in Böhmen einzufallen und auf Prag vorzurücken. Ihr Eingreifen würde aber noch verzögert werden, da der Kurfürst von Bayern zunächst die Absicht habe, sich mit großem Gefolge nach Frankfurt a. M. zu begeben, um dort seine Kaiserwahl zu betreiben. Der König ertheilt daher am 17. dem Gesandten die Instruktion, alle Hebel in Bewegung zu setzen, um die Frankfurter Reise zu hintertreiben und den Kurfürsten zu veranlassen, sich an die Spitze seiner Armee zu setzen. Friedrich ist von der Macht seiner Gründe selbst so überzeugt, daß er von jetzt ab die Bayerische Armee als einen Faktor in seine strategischen Entwürfe aufnimmt. Als er nun noch am 20. März die verbürgte Nachricht erhielt, daß Neipperg am 5. zu seinem Heere abgereist sei und über Jägerndorf in Schlesien eindringen wolle, so

*) Grünhagen I, S. 259 und 260.

ändert der König, der neuen Sachlage entsprechend, seine Ansichten. Von diesen neuen Gesichtspunkten giebt uns das zweite Schreiben Kunde. Er spricht in ihnen nicht mehr von den Festungen, sondern will die Oesterreicher über das Gebirge kommen lassen und dann die Schlacht suchen. Nach errungenem Siege soll die Preußische Armee von Schlesien oder der Lausitz nach Böhmen, also in der Richtung auf Königgrätz oder Prag, eindringen, „um das Garaus dorten geschwinder zu machen", und sich dann erst mit dem Korps Anhalt vereinigen, um sich dahin zu wenden, „wo es die Noth erfordert".

Ich möchte den Gedanken, welchen dieser zweite Brief enthält, bei meinem heutigen Vortrage besonders in den Vordergrund stellen, denn er ist es, der in allen drei Vertheidigungsplänen, die Friedrich in den beiden ersten Schlesischen Kriegen entwarf, als charakteristisches Zeichen wiederkehrt. Seine Verwirklichung führte die Vereinigung der beiden Preußischen Heeresgruppen auf Sächsischem Boden nach zwei siegreichen Schlachten und damit die Möglichkeit herbei, nach der Niederlage der beiden lästigsten Gegner sich mit gesammter Kraft nach Ost oder West wenden zu können.

Die Gedanken des Königs wurden 1741 bekanntlich nicht ganz zur That umgesetzt. Wohl kam Neipperg über die Berge und wurde bei Mollwitz geschlagen, aber der moralische Eindruck des Preußischen Sieges war ein so gewaltiger, daß die eben geschlossene Koalition sofort wieder in sich zerfiel. Eine Neugruppirung der Mächte trat ein. Frankreich, Bayern und Sachsen stellten sich auf Seite Preußens; England-Hannover erklärte seine Neutralität, und Maria Theresia, von ihren Verbündeten verlassen, stand jetzt allein auf dem Kampfplatz.

Diese Sachlage führte politisch zur Wahl des Kurfürsten von Bayern zum Deutschen Kaiser am 24. Januar 1742 und militärisch zu den Feldzugsplänen, die König Friedrich in den Jahren 1741, 1742 und 1744 für die Angriffskoalition entwarf.

Drei Jahre waren seit jenem 24. Januar vergangen, an welchem Karl Albert aus der Hand der Deutschen Kurfürsten das Diadem Karls des Großen empfing. Der Feldzug des Jahres 1744 war beendet, eben hatte man in Berlin abermals den Friedrichstag mit hergebrachtem Glanze gefeiert, als zwei Tage später die erschütternde Kunde einlief, daß der Wittelsbachische Kaiser an der Seite seiner Ahnen zur ewigen Ruhe gebettet sei. Damit aber hatte sich mit einem Schlage die politische Scene von Neuem geändert. Da Sachsen bereits im Jahre 1744 eine sehr neutrale Rolle gespielt hatte, so hing jetzt Alles davon ab, welche Partei der neue Kurfürst von Bayern ergreifen werde. Es war natürlich, daß Ludwig XV. die größten Anstrengungen machte, den jungen Maximilian Joseph in das Fahrwasser der Französischen Politik hineinzuziehen. Er versprach ihm neben der Kaiserkrone eine bedeutende Unterstützung an Geld und Truppen, die ihn in den Stand gesetzt hätte, den

Kampf gegen Maria Theresia mit Aussicht auf Erfolg fortzuführen. Um die Geneigtheit seines Königs zu energischer Kriegführung zu zeigen, erschien Ende Februar der Chef des Französischen Generalstabes, Ritter Courten, in Berlin, um mit König Friedrich über einen neuen Angriffsplan zu unterhandeln.*)

Aber auch die Gegenpartei arbeitete emsig, und die Oesterreichischen Diplomaten trugen schließlich den Sieg über die Französischen davon. Acht Wochen nach der Sendung Courtens schloß Maximilian Joseph unter Verzicht auf die Kaiserkrone den Sonderfrieden zu Füssen. Damit aber fiel jede Möglichkeit fort, die Operationen der Preußischen Armee im Einklang mit der Französischen zu regeln, und der König von Preußen mochte zusehen, wie er sich der feindlichen Uebermacht erwehrte.**)

Genau wie am 10. April 1741 der Vertrag zwischen Oesterreich und Sachsen in Gegenwart der Gesandten Rußlands und Englands, wenn auch noch nicht unterzeichnet, so doch adjustirt und paraphirt worden war, so wurde auch der neue Vertrag zuerst zwischen August III. und Maria Theresia abgeschlossen. Er wurde in Dresden am 29. April, in Wien am 2. Mai unterzeichnet.

England und Rußland waren wieder noch nicht förmlich beigetreten, aber König Georg hatte sich gegen den Oesterreichischen Botschafter dahin geäußert, man müsse „alle Kräfte ohne Zeitverlust anspannen, um den König von Preußen über den Haufen zu werfen, denselben sodann in die Acht erklären und das Kurfürstenthum Brandenburg an seinen Bruder übertragen", und Rußland hatte einen Antrag Friedrichs auf Vermittelung rundweg abgelehnt.

In militärischer Hinsicht hatte der König zunächst aus West und Ost noch nichts zu befürchten. Die Englisch-Hannoverschen Streitkräfte standen in Flandern den Französischen gegenüber, und ehe ein Russisches Heer an der Preußischen Grenze erscheinen konnte, mußte der Sommer vergehen.

Dagegen war die Oesterreichisch-Sächsische Heeresmacht, die sich im Süden sammelte, um so gewaltiger. Die in Böhmen und Mähren verfüg-

*) Die Sendung Courtens gab dem Könige Veranlassung, seine Gedanken niederzuschreiben und dem Minister Grafen Podewils zur Mittheilung an Courten zuzustellen. Die Arbeit (Pol. Corr. IV. 1738) trägt die Ueberschrift: „Essai in Form eines Memoires über den Kriegsplan des bevorstehenden Feldzuges." Der Aufsatz ist nicht eigentlich ein Feldzugsplan, wohl aber zeigt er deutlich die strategischen Auffassungen des Königs und ist deshalb von dem höchsten Interesse, weil er an dem Wendepunkt niedergeschrieben ist, in welchem der König vom Angriff in die Vertheidigung überging. Ein Theil der Schrift ist in Deutscher Uebersetzung im Anhang abgedruckt.

**) Der Herzog von Noailles sagt ausdrücklich in seinem Gutachten an den König Ludwig XV. auf die Nachricht von dem Frieden zu Füssen: „Der König von Preußen wird sich gezwungen sehen, um jeden beliebigen Preis seinen Ausgleich zu machen. Nicht die mit den Verbündeten getroffenen Vereinbarungen aufrecht zu erhalten, ist noch der Zweck des Krieges, sondern die eigenen Grenzen zu vertheidigen und sich gegen feindliche Eroberungen zu schützen."

baren Oesterreichischen Streitkräfte kann man, wenn man das Mittel aus den sehr abweichenden Stärkeangaben zieht, auf 80 000 Mann regulärer und 30 000 Mann leichter Truppen veranschlagen, die Sachsen zählten 30 000 Mann, von denen 10 000 im Lande geblieben waren, der Großtheil aber in Böhmen stand.

Prinz Karl von Lothringen war also in der Lage, seine leichten Truppen gegen die langgestreckte Schlesische Grenze vorzuwerfen und hinter diesem Schleier mit 100 000 Mann an der Stelle aufzumarschiren, von welcher aus er den vernichtenden Schlag zu führen gedachte. Da die Oesterreicher bei Bunzlau, Königgrätz und Olmütz Hauptmagazine angelegt hatten, so konnte ihr Vormarsch entweder von ersterem Orte durch die Lausitz auf Crossen oder von Königgrätz über Striegau auf Breslau, oder von Olmütz über Neiße oder Jägerndorf nach Oberschlesien erfolgen.

Mit Rücksicht auf die im Kurfürstenthum Sachsen zurückgebliebenen Regimenter mußte der Aufmarsch des Preußischen Heeres sich allerdings wieder in zwei Gruppen, wie im Jahre 1741, vollziehen, aber der gegen Sachsen bestimmte Heerestheil konnte sehr schwach gehalten werden. Der König bestimmte hierzu nur 13 Bataillone, 30 Schwadronen, doch zeigte schon der Aufmarschort Halle die offensive Tendenz dieses Korps.

Die Hauptarmee stand wieder in Schlesien, doch machte sich hier bald ein großer Nachtheil geltend, der der Preußischen Armee aus dem Mangel an leichten Truppen erwuchs. Von den verfügbaren 90000 Mann mußten 30 000 zur Deckung der Grenze, Besetzung der festen Städte und anderen nothwendigen Detachirungen verwendet werden, so daß nur 60000 Mann zu den Operationen im freien Felde disponibel waren. Als Aufmarschort hatte Friedrich für diese die Gegend um Frankenstein bestimmt. Von hier aber hatte die Armee bis Görlitz elf, bis Striegau vier, bis Jägerndorf sechs Märsche, war also immer in der Lage, sich dem Gegner vorzulegen oder richtiger in seine Marschlinien hinein zu stoßen, vorausgesetzt, daß man über die Vormarschlinie des Feindes rechtzeitig Nachricht erhielt.

Der König hatte nach einem arbeits- und sorgenreichen Winter am 15. März seine Reise zur Armee angetreten, begleitet von den Segenswünschen des Volkes. Man konnte sich den Ernst der Lage nicht verhehlen. Der Feldzug des vergangenen Jahres war, trotz aller Genialität in der Anlage, ein unglücklicher gewesen. Nicht, daß man eine Schlacht verloren hätte, sondern Verpflegungsschwierigkeiten, der Abfall des einen, die Unthätigkeit des andern Bundesgenossen hatten den verlustreichen Rückzug von der Moldau nach der oberen Elbe, von da über das Gebirge nach Schlesien bewirkt. Oesterreichische Berichte erzählten, wohl übertreibend, von 30000 Ueberläufern, die sich bei ihren Vorposten gemeldet, der Abgang an Kranken wird als nicht weniger groß angegeben; die Zahl der in Böhmen verlorenen Geschütze ist nicht bekannt, war aber sehr beträchtlich, der ganze Train und die mit vielen Kosten

organisirten Kolonnen waren dem Feinde in die Hände gefallen. Unter den Letzteren hatten besonders die mit Ochsen bespannten Proviantkolonnen die Bewunderung der Zeitgenossen erregt, eine Schöpfung, die Napoleon 1812 für seinen Zug nach Rußland nachahmte, die aber dort ebenso wie 1744 in Böhmen versagte. Aber auch moralisch hatte die Armee gelitten. Der Nimbus der Unbesiegbarkeit war geschwunden, seit ein Preußisches Infanterie-Regiment vor Oesterreichischen leichten Truppen hatte die Waffen strecken müssen. Es machte doch einen tiefen Eindruck, als man in den Zeitungen von jener Heerschau in Böhmen las, bei der Trenks Panduren in Preußischen Grenadiermützen mit den erbeuteten zehn Fahnen des unglücklichen Regiments v. Kreitzen vorbei defilirt waren. Aber noch mehr. Das Offizierkorps selbst schien nicht mehr ganz intakt. Ein höherer Preußischer Offizier war der Unterschleife beschuldigt; das war unerhört, aber leider wahr. Selbst in der nächsten Umgebung des Königs mußten sich Verräther befinden, der Chiffreschlüssel für die Korrespondenz mit England, die Kriegskassen-Etats der Armee waren an fremde Kabinette verkauft worden. Unter diesen mißlichen Verhältnissen hatte auch die Disziplin gelitten. Der Minister v. Münchow schrieb damals, wohl mit zu düsteren Farben malend: „Wir haben keine Armee mehr, was wir haben, ist nichts als ein Haufe Menschen, noch bei einander gehalten durch die Gewohnheit und die Autorität der Offiziere; aber diese Offiziere selbst sind alle mißvergnügt, viele von ihnen in verzweifelter Lage. Es bedarf nur der geringsten Schlappe, um es zu einer Meuterei unter den Soldaten zu bringen, wie wir sie bei der Disziplin unserer Armee für nicht mehr denkbar gehalten haben." Das konnte auch die Muthigsten und Unverzagtesten kleinmüthig und schwach machen.

In dieser allgemeinen Hoffnungslosigkeit war es allein der König, der nicht verzagte und der zur Besserung der Schäden die Hebel an der richtigen Stelle anzusetzen verstand. Wohl arbeitete, um die entstandenen Verluste an Menschen, Waffen und Armeematerial zu ersetzen, der Verwaltungsapparat der Preußischen Staatsmaschine in jenen Wintermonaten mit gewohnter Genauigkeit und Schnelligkeit, aber doch nur, weil aus dem Kabinet des Königs die Maschine in Betrieb gesetzt und unterhalten wurde. Die Finanzlage war die denkbar ungünstigste. Seit Dezember 1744 waren 2 Millionen Thaler über den Etat verbraucht. Der Voranschlag für den April und die nächsten vier Feldzugsmonate belief sich auf $3^1/_2$ Millionen Thaler, von denen nur $1^1/_2$ gedeckt waren. Der Preußische Staat hatte also nicht nur keinen Kriegsschatz mehr, sondern noch 4 Millionen Thaler Schulden, eine für jene Zeit fast unerschwingliche Summe. In stiller Nacht mußte damals der Kämmerer Fredersdorff das Silberzeug der Königlichen Familie und den silbernen Chor aus dem Schloß nach der Münze bringen.

Was damals geschaffen wurde, liefert ein glänzendes Zeugniß von dem Organisationstalent des Königs. Bald war die Armee in ihren Etatszahlen

wieder vollzählig „komplett, mit gedoppelten Ueberkompletten". Die emsige Friedensarbeit in den Winterquartieren verscheuchte Kleinmuth und Niedergeschlagenheit, es kehrte das Vertrauen zu den Führern und damit auch die Disziplin wieder. Friedrich war unermüdlich, seine Offiziere zur Arbeit, zum Pflichtbewußtsein, zur Thatkraft anzuspornen. Hier nur eine Ordre von vielen. Sie ist an den General Hautcharmoi gerichtet, und heißt es in derselben: „Emportiret Euch allezeit wie ein tapferer Mann, menagiret den Feind nicht und unterrichtet Euere Offiziers, ebenso gesinnt zu sein. Ich will keine timiden Offiziers haben, wer nicht dreist und herzhaft ist, meritiret nicht, in der Preußischen Armee zu dienen. Sagt solches Allen Eueren Offiziers und Subalternen."

Die ersten glücklichen Gefechte mit den Oesterreichischen leichten Truppen zeigten bald, daß der alte Geist des Heeres wieder erwacht war. Zieten erwarb neuen Ruhm, Winterfeldt erhielt den Orden pour le mérite und wurde vier Wochen später General, Seydlitz wird zum ersten Male in den Berichten genannt. Daneben zeichneten sich Dumoulin, Wartensleben, der jüngere Schwerin aus und viele Andere mehr. Der König konnte freier athmen, wenn er den prüfenden Blick auf seine Truppen richtete, und befriedigt sagen: „Ich habe den Geist meiner Offiziere auf meinen Ton gestimmt."

Gerade in jenen Tagen war aber auch die Gefahr des Staates am größten. Am 27. April erhielt der König die Nachricht von dem Bayerischen Separatfrieden; Graf Podewils schickte sie mit einem Begleitschreiben, welches offen die ganze Gefahr der Lage enthüllte.

Der Minister schrieb: „Ich gebe Ew. Majestät zu erwägen, ob die Klugheit uns nicht gebietet, bei Zeiten Unterhandlungen einzuleiten und um jeden Preis Frieden zu schließen, statt Alles auf eine Karte zu setzen und nicht nur Schlesien, sondern auch die besten Stücke der Erblande zu verlieren; denn wenn das Unglück einträte, daß die Waffen Ew. Majestät in Schlesien einen Echec erlitten, so haben Sie nicht mehr den geringsten Rückhalt und werden vielleicht dereinst — aber zu spät — als ein beurlaubter König bedauern, einen so verzweifelten Entschluß gefaßt zu haben. — Mein Gewissen und meine Pflicht gebietet es mir, mein Herz vor Ew. Majestät auszuschütten."

In tiefster Erregung las Friedrich die Worte seines ersten Beamten. Bei dem Entschluß, den er nun zu fassen hatte, kam es nicht sowohl auf die Genialität der Gedanken, wie auf die Stärke des Charakters an. Daher gehört zur Ergänzung der strategischen Absichten, über die der König mit seinem Feldmarschall korrespondirt, auch das Antwortschreiben an den Staatsminister. Dasselbe lautet:

„Mein lieber Podewils! Ich habe die Unglücksbotschaft und das düstere Horoskop erhalten, welches Sie mir gestellt haben. Ich kann Ihnen darauf nur erwidern, daß das eingetreten ist, was das Schicksal beschlossen hat; mir bleibt nur übrig, mein Unglück mit Ruhe zu ertragen. Aber wenn alle meine

Hülfsquellen versiegen, wenn alle meine Unterhandlungen sich zerschlagen, wenn alle Umstände gegen mich sind, dann will ich lieber mit Ehren untergehen, als ohne Ruhm und Ansehen leben. Ich habe mir einen Point d'honneur daraus gemacht, mehr als irgend einer meiner Vorfahren zur Erhöhung meines Hauses beigetragen zu haben; ich habe eine bedeutende Rolle unter den gekrönten Häuptern Europas gespielt. Das sind ebensoviele persönliche Verpflichtungen, die mich binden, und ich bin entschlossen, sie auf Kosten meines Lebens und meines Glückes zu erfüllen. Sie, lieber Podewils, denken wie ein rechtschaffener Mann, und wenn ich Podewils wäre, dächte ich ebenso wie Sie; aber ich habe den Rubikon überschritten, und ich will entweder meine Macht behaupten oder sie soll zu Grunde gehen und der Preußische Name mit mir begraben werden. Wenn der Feind uns angreift, werden wir entweder siegen, oder wir werden Alle vor seinen Batterien sterben."

Spricht in diesen wahrhaft Königlichen Worten die tiefe Empfindung, das warme Gefühl, der stolze Geist, so herrscht in dem gleichzeitigen Briefe an Fürst Leopold der klare Gedanke, die kühle Erwägung, der schnelle Entschluß. Es heißt da:

„Meinen Nachrichten zufolge ziehen sich die Sächsischen Auxiliartruppen in Böhmen bei Jung-Bunzlau zusammen, und weil die Oesterreicher von Königgrätz auch wegmarschiren, ... so kann ich nicht anders judiciren, als daß das Oesterreichische ganze Corps d'Armée mit den Sachsen durch die Ecke von der Oberlausitz*) werde durchbrechen und in Schlesien kommen wollen. . . . . Wenn die Oesterreicher marschiren werden, will ich sie vorerst marschiren lassen; sobald ich sie aber in der Lausitz und im Begriff weiter zu marschiren weiß, so werde ich von hier aus auch dahin marschiren, um sie aus dem Lande hinauszuschlagen, sie durch die Lausitz zurückzutreiben, ihnen ihre Magazine zu nehmen und so ferner gegen Dresden gerade nach Meißen zu poussiren. Wenn dieses geschieht, so werden Ew. Liebden mit Dero unterhabendem Korps alsdann auf Wittenberg gehen und diesen Ort mit aller Kommodität nehmen, sodann aber auf Torgau zu mir stoßen, um alsdann zusammen weiter zu thun, was wir den Umständen nach nöthig finden werden."

Die Analogie dieses Vertheidigungsplanes mit dem ersten vom Frühjahr 1741 liegt auf der Hand. Hier wie dort das Suchen der Entscheidung durch die Schlacht und die Vereinigung der beiden Preußischen Armeen an der Elbe, um dann, je nach Lage der Verhältnisse, weitere Entschlüsse zu fassen. Nur ist in dem zweiten Entwurf schon der Vereinigungspunkt selbst, Dresden bezw. Meißen, ins Auge gefaßt.

Der Feldzug sollte aber auch im Sommer des Jahres 1745 nicht ganz in der Weise verlaufen, wie er geplant war. Fast vier Wochen blieb der

*) Also auf Görlitz.

König im Ungewissen über den Aufmarsch des feindlichen Heeres, dann stellte sich heraus, daß es nicht die Straße Bunzlau, Görlitz, Crossen, sondern Königgrätz, Landshut, Breslau zum Vormarsch gewählt habe. Sofort setzt sich das Preußische Heer von Frankenstein nach Schweidnitz in Bewegung. Am 3. Juni kommt die große Armee des Prinzen Karl und des Herzogs von Sachsen-Weißenfels aus den Bergen in die Ebene, und am 4., noch ehe die Sonne aufging, trifft sie der Fridericianische Gegenangriff, der nach beschwerlichem Nachtmarsche zu dem Doppelsiege von Pilgramshaim und Güntherdorf führte, zwei Schlachten, die man gewöhnlich mit dem Gesammtnamen Hohenfriedberg bezeichnet.

Nach einem Verlust von 15 000 Mann an Todten, Verwundeten, Gefangenen und Deserteuren ziehen sich die feindlichen Heere auf der Straße nach Königgrätz, woher sie gekommen waren, wieder zurück. Die Preußische Armee folgte, um die Basis ihrer weiteren Unternehmungen, das große Magazin zu Königgrätz, zu nehmen oder zu vernichten. Jetzt erwartet man den Einmarsch Anhalts in Sachsen, denn der König hatte es ausdrücklich als Friedensbruch bezeichnet, wenn auch nur ein Sächsischer Ulan den Schlesischen Boden beträte. „Mischen sich die Sachsen nicht hinein", so schrieb er damals, „so sind die Oesterreicher zu schwach, kommen sie zusammen, so fürchte ich sie auch nicht. Ex ungue leonem! An der Tatze werden sie dann den Löwen erkennen."

Nun aber drängte sich die leidige Politik wieder in die Kriegführung. Zuerst hielt das verbündete Frankreich, mit Rücksicht auf einen möglichen Sinneswechsel des Dresdener Kabinets, dann das Frieden vermittelnde England seine schützende Hand über das Kurfürstenthum. Trotzdem behielt der König seine großen Ziele während der ganzen Sommermonate stetig vor Augen, unbeirrt darin durch die Wechselfälle der Begebenheiten. Als die diplomatischen Verhandlungen sich in die Länge zogen und resultatlos zu verlaufen drohten, ließ der König ein Manifest in den Zeitungen veröffentlichen, welches einem Ultimatum an Sachsen gleichkam. An den Fürsten Leopold ergingen zu gleicher Zeit nähere Weisungen über die einzuschlagenden Operationen. Der Fürst sollte nach erhaltenem Befehl Leipzig nehmen und dann an die Elbe rücken. Der Pontontrain der Armee wurde von Breslau zu Wasser Oder abwärts durch den Friedrich-Wilhelms-Kanal und die Havel nach der Elbe geschafft und dem Fürsten überwiesen. „Ich werde hier", schreibt Friedrich wörtlich, „in Böhmen einen Defensiv-Krieg führen, um Ew. Liebden Operations zu facilitiren, und wenn die Sachsen aus Böhmen dorthin detachiren sollten, werde ich auch dahin detachiren."

Der König lagerte damals mit seiner Armee auf den Höhen von Chlum, Prinz Karl in fester Stellung hinter der Adler, als belagerten sie beide gemeinschaftlich die Festung Königgrätz. König Friedrich konnte von seinem Zelte aus die feindlichen Bataillone zählen und hat auch zweimal, als Sächsische

Detachements von dort über Prag nach Dresden gezogen wurden, seinerseits Verstärkungen an den Fürsten Leopold geschickt, die, ohne sich weiter um die Neutralität des Kurfürstenthums zu kümmern, durch die Lausitz zogen, Kontributionen erhoben und auf der Sachsen Kosten lebten.

Das Kriegsmanifest des Königs hatte übrigens den gewünschten Erfolg, nicht am Dresdener wohl aber am Londoner Hofe hervorgerufen. England verpflichtete sich in einer Ende August zu Hannover abgeschlossenen Konvention, den Frieden zwischen Preußen und Oesterreich zu Stande zu bringen, und bat sich dazu eine Frist von sechs Wochen aus. Deshalb ruhten die Waffen bis zum Spätherbst. Als der König, noch immer voller Friedenshoffnung, Ende September langsam aus Böhmen nach Schlesien zurückging, um seine Armee in die Winterquartiere zu führen, kam es noch einmal, auf den Hügeln von Soor zur blutigen Schlacht, aber auch diese änderte an der politischen Lage zunächst nichts.

Erst mit dem Eintritt des Winters wurde diese völlig klar. Die Englische Vermittelung war gescheitert, der Gemahl Maria Theresias trotz des Preußischen Einspruchs zum Kaiser gewählt. Sachsen hielt sich durch die Gebietsverletzungen der Preußischen Detachements berechtigt, mit offenem Visir in die Schranken zu treten und die Oesterreichischen Heere in das Kurfürstenthum zu rufen.

Der früheste Sächsische Kriegsplan datirt bereits vom September des Jahres 1745. Er ist von dem Herzoge von Weißenfels niedergeschrieben, hat aber eine so überraschende Aehnlichkeit mit dem vorhin erwähnten Renardschen Projekt von 1741, daß ich in diesem fähigsten der damaligen Sächsischen Generale auch jetzt wieder den geistigen Urheber vermuthen möchte. Ganz wie damals beschäftigt sich der Plan vorzugsweise mit dem Korps Anhalt, welches jetzt in der Gegend von Halle in Kantonnements lag. Die Rolle der Hannoveraner hat ein Oesterreichisches Korps unter General Grünne übernommen, welches von Flandern nach der Elbe im Marsch war. Dasselbe soll auf Halberstadt gegen die rechte Flanke des Fürsten Leopold operiren. Der Sächsischen Armee war die Aufgabe zugewiesen, von Torgau und Eilenburg aus gegen die linke Flanke des Korps Anhalt vorzugehen, die Elbe zwischen Barby und Wittenberg zu überschreiten und in die Kurmark einzudringen. Der Fürst von Anhalt müsse dann von Halle auf Magdeburg zurück und würde zwischen zwei Feuer genommen werden. Selbst dieser Kunstausdruck Renards findet sich in der Weißenfelsschen Denkschrift wieder. Die Oesterreichische Hauptarmee wird in dem Projekt über Görlitz auf Crossen dirigirt, um die Schlesische Armee von der Mark abzuschneiden.

Jedoch schon im Oktober wird dieser Plan wieder geändert. Das Korps Grünne erhielt nicht die Richtung auf Halberstadt, sondern wird über Zeitz und Leipzig zur direkten Verstärkung der Sächsischen Armee herangezogen, um mit dieser vereint Fürst Leopold anzugreifen, zu schlagen, dann rechts abzu-

marschiren und über Wittenberg, Luckau, Guben die Vereinigung mit dem Prinzen Karl in der Nähe von Crossen zu suchen.

Als nun im November die Operationen begannen, erfährt der Kriegsplan eine dritte Aenderung. Diesmal aus politischen Gründen. Jetzt war auch Rußland entschlossen, in den Krieg einzugreifen, und die Kaiserin Elisabeth hatte am 22. Oktober die Ordre erlassen, daß eine Armee in Kurland aufmarschire, „um nach den bestehenden Verträgen Sachsen zu helfen, im Fall es angegriffen würde". Es wurde daher in Dresden beschlossen, daß die Sächsische Armee sich bei Leipzig defensiv verhalten, das Korps Grünne nach Lübben, Prinz Karl nach Guben marschiren und daß den rein Oesterreichischen Streitkräften allein der Angriff auf die Mark zufallen solle.

Von den Absichten seiner Gegner erfuhr König Friedrich das zweite Projekt am 11. November. Er war eben nach dem Schlosse aus der Garnisonkirche zurückgekehrt, in die er nach feierlicher Parade die Siegeszeichen von Hohenfriedberg und Soor hatte bringen lassen. Am nächsten Tage schon ergingen nach einer Besprechung mit Anhalt und Podewils die Marsch- und Konzentrirungsbefehle an die Regimenter, und am 16. reiste der König nach Schlesien. Am 22. war die militärische Sachlage folgende:

Der König stand mit der Preußischen Hauptarmee, etwa 50 000 Mann, bei Walditz, Avantgarde in Naumburg, Fürst Leopold mit 20 000 Mann bei Halle. Die Oesterreichische Hauptarmee, etwa 60 000 Mann, überschritt von Böhmisch-Friedland her an diesem Tage die Grenze, das Korps Grünne, 10 000 Mann, hatte bei Torgau die Elbe überschritten und Sonnenwalde erreicht, die Sachsen standen 25 000 Mann stark um Leipzig.

Der dritte Vertheidigungsplan des Königs ist uns als Urkunde nicht überliefert. Der Monarch und sein Feldmarschall waren, als er entstand, beide in Berlin, und hat Friedrich den Fürsten Leopold persönlich über seine Absichten instruirt. Sie noch einem Dritten mündlich oder gar schriftlich mitzutheilen, hatte der König keine Veranlassung. Dennoch aber sind wir über seine Gedanken völlig unterrichtet, einmal durch das Königliche Geschichtswerk Histoire de mon temps, dann aber durch die Operationen selbst und die während derselben sehr lebhaft geführte Korrespondenz der beiden Preußischen Hauptquartiere.

In der ersten Fassung der Histoire, die schon zwei Jahre nach Beendigung des zweiten Schlesischen Krieges erschien, sagt Friedrich: „Mein Plan war, den Sachsen von zwei Seiten zugleich auf den Leib zu fallen; die Armee, die bei Halle sich versammelte, war bestimmt, gerade auf Leipzig zu marschiren und von da, wenn Leipzig zu stark verschanzt sei, über Wurzen nach Torgau, damit der Feind, um Dresden zu decken, die Verschanzungen bei Leipzig verlassen müßte; meine Armee in Schlesien solle sich nach den Bewegungen des Prinzen von Lothringen regeln; im Falle die Feinde während des Marsches kantonnirten, war ich entschlossen, sie in ihren Quartieren zu überfallen, auf-

zurollen und vor mir her nach Böhmen zurückzujagen, im Falle sie aber in der Ordre de bataille marschirten und lagerten, wollte ich sie einen Marsch auf dem Wege nach Crossen gewinnen lassen und ihnen in den Rücken fallen, womit sie von ihren Magazinen abgeschnitten und sich in ungünstiger Stellung mit mir zu schlagen gezwungen wären; gelang dieses Projekt, so war die Oesterreichische Armee verloren."

Hier spricht es also der König mit völliger Klarheit aus, welche Ziele er mit der Wahl der Flankenstellung bei Walditz verfolgte.

Von den beiden in Erwägung gezogenen Arten des Vorrückens wählten die Oesterreicher die erstere. Sie kantonnirten auf ihrem Marsche. Am 23. kam ihre Armee aus dem Gebirge, und noch am Abend desselben Tages überfiel der König die vordersten feindlichen Quartiere in Katholisch-Hennersdorf mit solchem Erfolge, daß Prinz Karl Kehrt machte und sich eiligst nach Böhmen zurückzog. Die fünftägige Verfolgung bis Zittau bot das Resultat einer gewonnenen Schlacht. Die Magazine des Feindes, seine Bagage und 5000 Gefangene wurden eine Beute des Siegers. Am 29. detachirte der König den General v. Lehwaldt mit 10 000 Mann nach Bautzen und ertheilt diesem General sechs Tage später, als vom Fürsten Leopold die Nachricht eingelaufen war, daß die Elbarmee in Sachsen eingerückt sei und Leipzig besetzt habe, den Befehl, nach Meißen zu rücken und sich des dortigen Flußüberganges zu bemächtigen.

Der sechstägige Aufenthalt des Korps Lehwaldt in Bautzen war durch die mangelhaften Nachrichten hervorgerufen, welche im Hauptquartier über das Korps Grünne herrschten. Es konnte ebenso gut in Leipzig bei der Sächsischen Armee, als auch im Marsch auf Berlin sein. Im ersteren Falle sollte Anhalt den Feind, trotz seiner Ueberlegenheit, angreifen, im letzteren erst die Sachsen schlagen, dann Grünne folgen und ihn zur Umkehr zwingen. Thatsächlich war das Korps von Sonnenwalde auf die Unglücksbotschaft von Hennersdorf rechts, also über Senftenberg nach Hoyerswerda, marschirt in der Hoffnung, Prinz Karl würde seinen Rückzug auf Bautzen genommen haben. In Hoyerswerda jedoch erhielt Graf Grünne von dem Rückzuge des Prinzen Karl nach Böhmen und der Besetzung Bautzens durch Preußische Truppen Meldung. Er marschirte daher über Königsbrück nach Dresden mit der Absicht, von da über Pirna die gestörte Vereinigung mit dem Prinzen Karl in Böhmen anzustreben.

Der König erhielt diese Nachricht am 6. Dezember, und zwei Briefe dieses Tages an Fürst Leopold enthüllen seine weiteren Absichten. In dem einen, früh 8 Uhr geschrieben, heißt es: „Ich bin zum Höchsten erfreut worden, aus Ew. Liebden Schreiben zu ersehen, daß dieselben Dero Marsch nach der Elbe zu dirigirt haben, welches just dasselbe ist, was ich gewünscht und gedacht habe. Ich hoffe auch, daß meine Leuthe unter dem General Lehwaldt justement mit Ew. Liebden zugleich bei Meißen eintreffen werden." In dem

zweiten, Abends 9 Uhr abgefaßten Schreiben theilt der König dem Feldmarschall zunächst mit, daß den im Laufe des Tages eingegangenen Nachrichten zufolge Prinz Karl nach Leitmeritz und von dort nach Dresden zu marschiren beabsichtige. „Wo der General Grünne eigentlich steht, kann ich nicht mit völliger Zuverlässigkeit sagen, man will, daß er noch bei Pirna stehen soll. Ich werde mit der Armee auf Kamentz gehen, um à portée zu seyn, um Ew. Liebden zu verstärken oder sonst den Umständen nach zu thun was nöthig sein wird." Der Brief enthält die bezeichnende Nachschrift: „Ihre Durchlaucht haben Ursache zu eillen, bevohr andere Weitläufigkeiten das Spiel schwerer machen."

Fast wäre des Königs Absicht, die getrennten Feinde zu schlagen, an der Langsamkeit des Fürsten Leopold gescheitert. Schon hatte der Feldmarschall den Sachsen volle Zeit gelassen, sich gemächlich und unbelästigt nach Dresden zurückzuziehen und sich mit Grünne zu vereinigen.

Ließ man nun auch noch dem Prinzen Karl mit der Hauptarmee Zeit, heranzukommen, so fand man bei Dresden den vereinigten und dann weit überlegenen Gegner vor. Der König rückte in Eilmärschen von Kamenz über Königsbrück nach Meißen heran, um in diesem schlimmsten Falle wenigstens auch die ganze Preußische Armee zur Entscheidung zur Stelle zu haben. Er schreibt hierüber am 10. Dezember: „Wenn Ew. Liebden Meißen genommen und die Brücke über die Elbe daselbst fertig sein wird, werde ich mit der ganzen Armee hinkommen, um Ew. Liebden nachzuziehen und zu derselben stoßen und um mit der ganzen Armee dem Prinz Carl und allen auf den Hals zu gehen, damit wir die Sache mit Ehren ausmachen und nicht allein gut anfangen, sondern auch wohl schließen mögen."

Doch des Königs erster Plan gelang noch in der letzten Stunde. Als am 15. Dezember der Fürst Leopold, nach Vereinigung mit Lehwaldt, 33 000 Mann stark, von Willsdruff her die hinter dem Kesselsbach stehende, mit dem Korps Grünne vereinigte Sächsische Armee angriff und schlug, sammelte Prinz Karl sein Heer am großen Garten südlich Dresden und konnte am nächsten Tage die Geschlagenen gerade noch aufnehmen. König Friedrich sah von Meißen aus, hinter sich seine bis zur Elbbrücke aufgeschlossenen Marschkolonnen, deutlich, wie der ganze Horizont in Feuer stand, und der Kanonendonner brachte ihm die zuverlässige Meldung, daß die geplante Schlacht gegen den getheilten Feind im Gange sei.

Am 16. begrüßte der Sieger von Katholisch-Hennersdorf den Sieger von Kesselsdorf auf dem Schlachtfelde, am 18. zogen die beiden nunmehr vereinigten Preußischen Heere in Dresden ein, am 22. flüchtete der geschlagene Feind, Oesterreicher und Sachsen zusammen, über die Böhmische Grenze. Hätte jetzt eine Russische Armee gewagt, Preußisches Gebiet zu betreten, nun, dann wäre menschlicher Voraussicht nach die Schlacht bei Zorndorf im Jahre 1746 geschlagen worden.

Ich kann damit die militärische Betrachtung abbrechen.

Bekanntlich legten in dem am 25. Dezember in der Sächsischen Hauptstadt abgeschlossenen Frieden Oesterreich und Sachsen kriegsmüde die Waffen nieder, und damit fiel auch für Rußland der Anlaß und die Möglichkeit zu einem Eingreifen in den Krieg fort.

Meine Herren! Als mir im vergangenen Jahre die hohe Ehre zu Theil wurde, am 24. Januar über ein ähnliches Thema wie das heutige zu Ihnen zu sprechen, da konnte ich auf den geistigen Zusammenhang hinweisen, welcher zwischen den ersten Angriffsplänen des jugendlichen Feldherrn und den späteren Arbeiten des großen Monarchen unverkennbar besteht. Heute läge die Durchführung dieses Gedankens fast noch näher, denn die Offensiventwürfe aus den späteren Jahren sind theoretisch-didaktischer Natur, der große siebenjährige Vertheidigungskrieg dagegen ist des Königs praktisches Meisterstück. Aber wenn ich entwickeln wollte, wie hier in den Operationen der Preußischen Armee derselbe Grundgedanke der thätigen Abwehr wiederkehrt, welche entweder durch kurze Offensivstöße die in ihre Reichweite gelangten feindlichen Streitkräfte nacheinander zu zertrümmern versteht, oder die die innere Linie zur Initiative ausnutzt, oder durch geschickt gewählte Flankenstellungen dem Gegner die Entscheidung mit ungünstigen Rückzugsverhältnissen aufzwingt — so könnte ich nur längst Bekanntes wiederholen. Sind wir doch seit unserer Studienzeit Alle gewöhnt, diese Gedanken als die Fridericianischen *κατ' ἐξοχήν* zu bezeichnen.

Die göttliche Vorsehung, welche den Geschicken der Völker ihre Bahnen anweist, hat dem offensivsten aller Feldherren den Erfolg in seinen Angriffskriegen versagt. Es waren Koalitionskriege, und selbst der Feuergeist eines Friedrich vermochte es nicht, die Reibungen zu überwinden, welche aus der Vielseitigkeit der Interessen und der Vielköpfigkeit der betheiligten Hauptquartiere und Kabinette entsprangen. Erst als Preußen allein in den Kampf trat, kettete sich der Sieg an seine Fahnen. Darin aber liegt eine große Lehre der Geschichte; sie hat König Friedrich in die einfachen Worte gekleidet: „Die besten Alliirten aber, so wir haben, sind unsere eigenen Truppen."

Und dieses Bewußtsein der eigenen Kraft, welches der große König in seinem Volke geweckt hat, das ist es, was in späteren Zeiten die Besten der Nation immer wieder hingeführt hat und hinführen wird zu jenem Heiligthum der Vaterlandsliebe, zu jener schlichten Gruft in der Potsdamer Garnisonkirche, wo die Siegeszeichen von hundert gewonnenen Schlachten die Wacht halten an der Ruhestätte der Preußischen Soldatenkönige, um hier die Weihe zu neuem Kampf und neuem Sieg zu empfangen. Hier redet kein künstlerisches Bildniß aus Erz oder Stein, und doch spricht eindrucksvoller als anderswo der Geist einer glorreichen Vergangenheit, einer Geschichte ohnegleichen, die auf jedem ihrer Blätter es verzeichnet hat, wo die Lebensbedingungen des Preußischen Staates für alle Zeiten zu suchen sind: in seinem König und in der auf seinen Ton gestimmten Armee.

Anhang.

Essai in Form eines Memoires über den Kriegsplan des bevorstehenden Feldzuges. (Auszug.)

„Ich gehe jetzt dazu über, die Operationen der Französischen Armee in Bayern und die der Preußischen in Schlesien ins Auge zu fassen. Hierzu muß man die Sachlage zu Grunde legen, die augenblicklich vorhanden ist. Der König von Preußen hat gegen sich 50 000 Oesterreicher und 20 000 Sachsen. Er ist nicht sicher, daß die Sachsen ihn nicht in seinem eigenen Staate angreifen. Er muß deshalb sein Hauptaugenmerk auf seine Böhmische Grenze richten und zum Angriff wie zur Vertheidigung bereit sein. Die drohenden Bewegungen der Russen zwingen ihn gleichfalls zur Aufmerksamkeit und Mäßigung. Alle diese Fesseln nöthigen ihn zur Klugheit und zur Vorsicht, damit er stets in der Lage ist, die Angriffe zu pariren, die man auf ihn richten will.

Der Zeitpunkt, in welchem man einen Feldzug beginnt, ist eins der Geheimnisse, welche man nicht vorher bestimmen kann, — richtig erfaßt, zwingt er den Gegner, sich nach uns zu richten, und gewährt deshalb die größten Vortheile, ja er entscheidet oft über den Erfolg des ganzen Krieges.

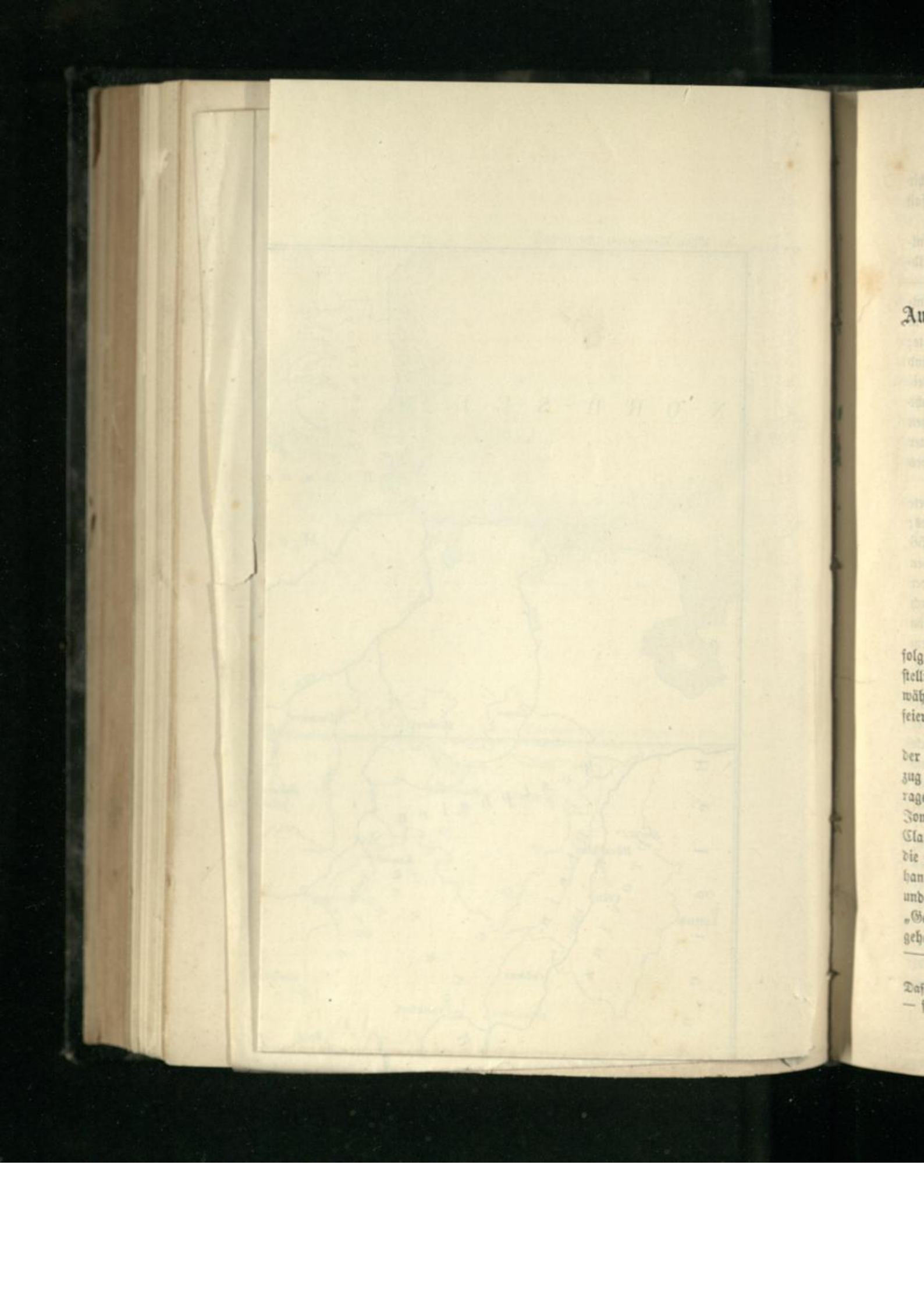
Es erscheint deshalb als Grundsatz, daß in dem Augenblick, wo die Oesterreicher in Böhmen oder Mähren aufmarschiren, eine Armee von 60 000 Mann aus Bayern her ihre Angriffsbewegung beginnen muß. Dieser Angriff ist nach jeder Richtung hin ein leichter, einmal weil diese Armee dreimal stärker wie der Feind ist, und dann weil sie ihren Lebensunterhalt auf der Donau nachführen kann. Der König von Preußen erweist der gemeinsamen Sache einen gewaltigen Dienst, wenn er eine feindliche Armee von 70 000 Mann festhält. Man kann sicher sein, daß er einen Moment zum Vorstoß nicht vergessen wird, aber wenn man unparteiisch die militärische und politische Position des Königs von Preußen und die des Kurfürsten von Bayern vergleicht, wird man ohne Weiteres sagen müssen,

daß der Bayerischen Armee der entscheidende Angriff zufällt. Weder von Schlesien nach Mähren, noch von Schlesien nach Böhmen fließt ein schiffbarer Fluß. Der letzte Feldzug hat uns eine Lehre gegeben für einen Angriffskrieg (guerre avanturée) in einem unfruchtbaren Lande ohne schiffbare Flüsse und ohne haltbare Plätze. Der König von Preußen kann sich deshalb nicht weit von seinen Magazinen entfernen, er kann längs seiner Grenze einige Meilen in das feindliche Land vorstoßen, allein er darf sich mit Rücksicht auf die leichten Oesterreichischen Truppen nicht zu weit von derselben entfernen.

Dagegen hat die Bayerische Armee eine Reihe von Vortheilen. Sie kann auf der Donau immer ihre Vorräthe mitführen, nach Eroberung von Ingolstadt und Passau bis zum Glacis von Wien vorstoßen, ohne daß die 20 000 Mann des Generals Bathiany auch nur einen Schatten von Widerstand leisten können. Dieser Vorstoß wird einmal den Krieg vor die Thore Wiens führen, er wird die Oesterreicher zwingen, ein starkes Korps dorthin zu detachiren, und dies wird dem König von Preußen ermöglichen, seinerseits in Mähren einzubrechen — auch wenn er noch ein starkes Korps an der Böhmischen Grenze stehen läßt —, und auf diese Weise, wenn wir unsere Operationen unmittelbar auf Wien richten, wird die Königin von Ungarn Halali sein (la reine de Hongrie se verrait aux abois); dagegen wird jeder andere Feldzugsplan mangelhaft, unsicher, unüberlegt oder, um uns gelinder auszudrücken, schlecht angelegt sein."

Russ-
land
E
E
Pregel
Königsberg
Gr. Jägerndorf
Inster
Zinten
Friedland
Heiligenbeil
Danzig
Bartenstein
Pr. Holland
West
Ost
Allenstein
Marienwerder
n
e
s
s

NORD-SEE
O S T - S E E
Russland
Holstein
Schleswig
Mecklenburg
Pommern
Westpreussen
Ostpreussen
Posen
Brandenburg
BERLIN
Sachsen
Westphalen
Rheinprovinz
Hannover
Magdeburg
Leipzig
Dresden
Schlesien
Breslau
Böhmen
Oesterreich
WIEN
Linz
München
Ulm
Frankfurt
Cöln
Coblenz
Lüttich
Mainz
Danzig
Königsberg
Stettin
Thorn
Posen
Kassel
Hannover
Minden
Halle
Torgau
Glogau
Prag
Pilsen
Budweis
Brünn
Olmütz
Troppau
Teschen
Pressburg
Freiburg
Rhein
Neckar
Donau
Würtemberg
Baden
Hessen
Nassau
Thüringen
Anhalt
Lausitz
Weichsel
Oder
Elbe
Saale
Weser
Ems
Lahn
Main
Neckar
Donau
Inn
Lech
Isar
Iller
Rhein
Mosel
Memel
Pregel
Frisches Haff
Kurisches Haff
Rügen
Usedom
Wollin
Swinemünde
Stralsund
Greifswald
Kolberg
Danzig
Elbing
Marienburg
Graudenz
Bromberg
Posen
Frankfurt
Küstrin
Stettin
Magdeburg
Wittenberg
Halle
Leipzig
Dresden
Görlitz
Breslau
Glogau
Liegnitz
Posen
Kalisch
Thorn
Gnesen
Bromberg
Marienwerder
Deutsch Eylau
Neidenburg
Lyck
Insterburg
Gumbinnen
Tilsit
Memel
Labiau
Pillau
Braunsberg
Heiligenbeil
Allenstein
Soldau
Neidenburg
Ortelsburg
Lötzen
Johannisburg
Lyck
Angerburg
Goldap
Gumbinnen
Pillkallen
Tilsit
Ragnit
Memel
Labiau
Königsberg
Pr. Eylau
Pr. Holland
Mohrungen
Deutsch Eylau
Rastenburg
Friedland
Bartenstein
Heiligenbeil
Pillau
Fischhausen
Cranz
Neukuhren
Zinten
Wehlau
Tapiau
Insterburg
Darkehmen
Stallupönen
Pillkallen
Ragnit
Tilsit
Memel
Labiau
Gumbinnen
Goldap
Oletzko
Lötzen
Johannisburg
Lyck
Angerburg
Ortelsburg
Neidenburg
Soldau
Strasburg
Graudenz
Marienwerder
Deutsch Eylau
Rastenburg
Mohrungen
Pr. Holland
Heiligenbeil
Allenstein
Braunsberg
Elbing
Marienburg
Dirschau
Neustadt
Putzig
Hela
Oxhöft
Rixhöft
Leba
Lauenburg
Bütow
Rummelsburg
Schlawe
Stolp
Stolpmünde
Rügenwalde
Köslin
Kolberg
Treptow
Pyritz
Stargard
Cammin
Greifenhagen
Pasewalk
Ueckermünde
Anklam
Demmin
Stettin
Swinemünde
Wollin
Usedom
Rügen
Stralsund
Greifswald
Barth
Ribnitz
Rostock
Warnemünde
Wismar
Lübeck
Travemünde
Neustadt
Oldesloe
Ratzeburg
Schwerin
Ludwigslust
Parchim
Güstrow
Neubrandenburg
Waren
Neustrelitz
Prenzlau
Templin
Angermünde
Eberswalde
Bernau
Oranienburg
Potsdam
Spandau
Charlottenburg
Berlin
Frankfurt
Küstrin
Landsberg
Soldin
Arnswalde
Friedeberg
Schivelbein
Dramburg
Neustettin
Schlawe
Stolp
Lauenburg
Bütow
Rummelsburg
Konitz
Tuchel
Schlochau
Flatow
Deutsch Krone
Filehne
Schneidemühl
Bromberg
Znin
Gnesen
Wreschen
Mogilno
Inowrazlaw
Strelno
Exin
Kolmar
Rogasen
Obornik
Posen
Schrimm
Jarotschin
Krotoschin
Kempen
Rawitsch
Fraustadt
Lissa
Bomst
Meseritz
Schwiebus
Züllichau
Crossen
Sorau
Guben
Forst
Cottbus
Luckau
Lübben
Calau
Finsterwalde
Herzberg
Torgau
Wittenberg
Jüterbog
Luckenwalde
Zossen
Teltow
Potsdam
Brandenburg
Rathenow
Nauen
Spandau
Charlottenburg
Berlin
Frankfurt
Fürstenwalde
Beeskow
Storkow
Lübben
Luckau
Calau
Cottbus
Spremberg
Hoyerswerda
Kamenz
Bautzen
Görlitz
Lauban
Greiffenberg
Löwenberg
Bunzlau
Haynau
Liegnitz
Parchwitz
Glogau
Sprottau
Sagan
Naumburg
Weissenfels
Merseburg
Querfurt
Eisleben
Sangerhausen
Halle
Bernburg
Köthen
Dessau
Zerbst
Roßlau
Wittenberg
Torgau
Oschatz
Grimma
Leipzig
Borna
Altenburg
Zeitz
Weissenfels
Naumburg
Freyburg
Apolda
Weimar
Buttstädt
Sondershausen
Nordhausen
Sangerhausen
Eisleben
Mansfeld
Aschersleben
Quedlinburg
Halberstadt
Wernigerode
Blankenburg
Harzburg
Goslar
Seesen
Osterode
Clausthal
Zellerfeld
Lauterberg
Northeim
Einbeck
Uslar
Münden
Göttingen
Duderstadt
Heiligenstadt
Worbis
Mühlhausen
Langensalza
Gotha
Erfurt
Arnstadt
Ilmenau
Suhl
Schleusingen
Meiningen
Hildburghausen
Coburg
Lichtenfels
Kronach
Kulmbach
Bayreuth
Hof
Plauen
Zwickau
Chemnitz
Freiberg
Dippoldiswalde
Pirna
Dresden
Meissen
Riesa
Oschatz
Torgau
Eilenburg
Delitzsch
Bitterfeld
Zerbst
Dessau
Köthen
Bernburg



Aus dem militärischen Briefwechsel Friedrichs des Großen.

Die Entstehung des Preußischen Planes für den Feldzug von 1757 und seine Ausführung bis zur Vereinigung des Preußischen Heeres vor Prag.

Eine archivalische Forschung

von

Adolf Zimmermann,

Hauptmann und Kompagniechef im Königlich Sächsischen 4. Infanterieregiment Nr. 103.

Nachdruck verboten. Uebersetzungsrecht vorbehalten. D. Red.

Vorwort.

Zum 24. Januar 1882.

Zum Geburtstage Friedrichs des Großen erscheinend, sollen die nachfolgenden Blätter das Andenken des Königlichen Feldherrn durch eine Darstellung seiner vornehmlichsten kriegerischen Thätigkeit vor 125 Jahren — während des Winters von 1756—57 und im Frühling des letzteren Jahres — feiern.

Nur wenige Kriegshandlungen haben in solchem Grade den Widerstreit der Beurtheilung hervorgerufen, wie des großen Königs Plan für den Feldzug von 1757 und die daraus entstandenen Heeresbewegungen. Die hervorragendsten Soldaten haben ihn kritisch besprochen; gegenüber dem Tadel eines Jomini, ja eines Napoleon I. ist unser großer Deutscher Kriegsphilosoph Clausewitz bemüht, den Plan in glänzender Weise zu rechtfertigen. — Ueber die Entstehung desselben ist bis jetzt nur wenig bekannt geworden. Zusammenhangslose Bruchstücke veröffentlichten J. D. E. Preuß, K. W. v. Schöning und L. G. v. Winterfeld-Damerow; Arnold Schäfer hat dieselben in seiner „Geschichte des siebenjährigen Krieges" zu kurzen Andeutungen benutzt; eingehend wurde die Entstehungsgeschichte dieses Planes noch nicht behandelt.*)

*) Seit wir dieses schrieben, ist Th. v. Bernhardi's ausgezeichnetes Werk erschienen. Dasselbe beruht betreffs dieses Planes nur auf bereits bekanntem Material, macht darum — so hoffen wir — unsere Arbeit nicht überflüssig.

Und gerade hierüber bietet das Königlich Preußische geheime Staatsarchiv in dem militärischen Briefwechsel des Königs mit seinen Generalen ein fast lückenloses Material.

Es ist ein besonders glücklicher Umstand, daß der König durch die Entsendung seiner beiden vertrautesten militärischen Rathgeber — des Feldmarschalls Grafen v. Schwerin und des Generallieutenants v. Winterfeldt — während des Winters von 1756 zu 1757 veranlaßt worden ist, seine Entschlüsse bis zu ihren letzten Gründen klarzulegen. Fast täglich schrieb er in diesem Zeitraume an die beiden Männer und empfing von ihnen Berichte; in freimüthigstem Meinungsaustausche besprach er mit ihnen die politische und strategische Lage. So ist in diesem Briefwechsel eine Fülle hochwichtiger Beiträge zur Kenntniß des militärischen Denkens und Thuns König Friedrichs niedergelegt. Kaum dürften über einen anderen Abschnitt seines kriegerischen Lebens die Quellen so reichhaltig fließen; kaum dürfte eine andere seiner Geistesthaten seine Kriegführung und damit den Gipfelpunkt der Strategie des 18. Jahrhunderts treffender kennzeichnen.

Die Direktion des Königlich Preußischen geheimen Staatsarchivs gestattete uns mit höchst dankenswerther Bereitwilligkeit die Hebung des reichen Schatzes; den gesammten militärischen Briefwechsel des Königs aus den Jahren 1756 und 1757 konnten wir durchforschen; auch die Durchsicht seiner politischen Korrespondenz aus dieser Periode ward uns gestattet, doch haben wir bei der Ueberfülle des Materials von dieser Erlaubniß nur beschränkten Gebrauch machen können. Von Bedeutung für unsere Arbeit waren neben dem schon erwähnten Briefwechsel mit Schwerin und Winterfeldt noch derjenige mit dem Feldmarschall v. Lehwald sowie mit dem Preußischen Gesandten in London, Michell, und dem Englischen Gesandten in Berlin, Mitchell.

Ebenso ward uns das Material des Kriegsarchivs des Großen Generalstabes mit nicht geringerer Bereitwilligkeit zur Verfügung gestellt. Die hier verwahrten Abschriften eines Theiles der wichtigeren militärischen Aktenstücke des geheimen Staatsarchivs aus den Jahren 1756—1757 erleichterten und förderten unsere Arbeit außerordentlich. Von besonderer Wichtigkeit aber war es, daß wir im Kriegsarchiv einen bisher ganz unbekannten ersten Entwurf zu dem Feldzugsplane — aus der Zeit der Jahreswende von 1756 zu 1757 stammend — auffanden. Für die den Feldzug eröffnenden Heeresbewegungen, deren Darstellung zur Abrundung des Bildes nothwendig erschien, bot uns des Oberst v. Gaudi Tagebuch — welches diesen Zeitabschnitt von tendenziöser Färbung ziemlich frei und sehr eingehend behandelt — manche wichtige Ergänzung.

Es ist eine kurze Spanne aus des großen Königs mächtig bewegtem kriegerischen Leben, die wir hier behandeln. Nur einen Baustein zum Sockel des Denkmals wollen wir damit beitragen, welches hoffentlich in nicht allzulanger Zeit dem großen Heldenkönig errichtet wird:

Eine Geschichte der Feldzüge Friedrichs des Großen, verbunden mit gleichzeitiger Herausgabe seines gesammten militärischen Briefwechsels.

Das ist eine Riesenarbeit, die ein Einzelner kaum zu bewältigen vermag; nur eine Vereinigung geeigneter Kräfte, wie sie in der Abtheilung für Kriegsgeschichte des Großen Generalstabes vorhanden ist, könnte diese Aufgabe in nicht zu langer Zeit lösen.

Möge die genannte Abtheilung — in deren Plane es, wie verlautet, liegen soll, demnächst die Neubearbeitung der Geschichte des siebenjährigen Krieges zu beginnen — sich ein weiteres Ziel stellen und eine Geschichte des kriegerischen Lebens des großen Königs unternehmen.

Nur durch ein solches biographisches Denkmal wird die „Abtheilung" dem Andenken des großen Königs gerecht, bringt sie die Lehren, welche er mit ehernem Griffel in das Buch der Kriegsgeschichte geschrieben hat, ganz zum Verständniß der ihn bewundernden Nachwelt!

Mit diesem Wunsche glaubten wir am Friedrichstage unsere Arbeit einleiten zu sollen.

I. Abschnitt.

Von der Beendigung des Feldzuges von 1756 bis zu den Hainauer Besprechungen.

König Friedrich der Große hatte sich als Ziel des im Spätsommer des Jahres 1756 eröffneten ersten Feldzuges des dritten Schlesischen Krieges die Entwaffnung des Sächsischen Heeres und die Gewinnung eines möglichst großen feindlichen Landstriches gesetzt; in Böhmen, soweit als möglich entfernt von den Grenzen seiner Lande, wollte er den Krieg führen. Mit 70 Bataillonen, 101 Schwadronen, etwa 70 000 Mann, welche die Hauptarmee bildeten, war er am 29. August in Sachsen eingebrochen, dessen Armee sich in das verschanzte Lager bei Pirna zurückzog.

Der unerwartet lange Widerstand des Sächsischen Heeres im Lager bei Pirna veranlaßte ihn, nur die kleinere Hälfte seiner Hauptarmee dem zum Entsatze der Sachsen heranrückenden Oesterreichischen Feldmarschall Grafen v. Browne nach Böhmen entgegenzuführen. Wohl siegte der König am 1. Oktober bei Lobositz, aber einen entscheidenden Schlag hatte er dem an Zahl überlegenen Feinde nicht beigebracht; das Oesterreichische Heer setzte sich nur zwei Meilen vom Schlachtfelde im Lager bei Budin, von welchem seine Bewegungen ausgegangen waren, wieder fest, und Friedrich fühlte sich zu schwach, Ferneres gegen dasselbe zu unternehmen.

Bereits am 7. Oktober gelangte der König zu der Ueberzeugung, daß er

die Winterquartiere nicht in Böhmen nehmen könne.*) Nachdem die Sächsische Armee endlich am 15. Oktober kapitulirt hatte, führte er am 23. Oktober persönlich den Heertheil nach Sachsen zurück, welcher zur Beobachtung der hinter der Eger bei Budin verbliebenen Oesterreichischen Hauptarmee unter dem Feldmarschall Keith bei Lobositz stehen geblieben war. Die nunmehr wieder vereinigte Preußische Hauptarmee bezog am 28. Oktober enge Kantonnements zwischen Dresden, Pirna, Berggießhübel und Dippoldiswalde, in denen sie etwaige Unternehmungen der Oesterreicher abwarten sollte.

Die bei Beginn des Feldzuges in Schlesien zur Deckung dieser Provinz gegen einen Einfall der Oesterreicher aufgestellte Preußische Armee, 26 Bataillone, 50 Schwadronen, ungefähr 27 000 Mann, unter Feldmarschall Graf v. Schwerin, hatte am 20. September die Böhmische Grenze überschritten und zu Aujezd bei Königgrätz ein Lager bezogen, in welchem sie den um etwa 5000 Mann stärkeren Oesterreichern unter Feldzeugmeister Fürst Piccolomini, die bei der Stadt Königgrätz ein Lager nahmen, unthätig gegenüber stehen blieb. Auf des Königs Befehl trat sie bereits am 21. Oktober einen langsamen Rückzug nach der Grafschaft Glatz an; am 2. November bezog sie Kantonnements in der Gegend um Frankenstein.

Der König begründet in Briefen, welche er in den der freiwilligen Räumung Böhmens vorangehenden Tagen an Schwerin, Keith und Winterfeldt richtete, seinen Entschluß in folgender Weise: „Wir sind zu spät in Böhmen eingerückt, um uns sicher dort festsetzen zu können; der gewonnene Landstrich ist zu klein und auch schon zu sehr mitgenommen, um die Verpflegung für ein größeres Truppenkorps zu liefern. Browne's Armee müßte daher noch einmal geschlagen werden; das aber erheischt Vorbereitungen, die uns bis zum 20. November hinziehen könnten. Zu diesem Zeitpunkte ist die Witterung jedoch schon zu rauh und zu ungesund für die Truppen."

Am 7. November liefen beim König von verschiedenen Seiten die ersten Nachrichten ein, daß Feldmarschall Browne die Oesterreichische Hauptarmee Winterquartiere beziehen lasse. Die folgenden Tage brachten nicht nur Bestätigung dieser Nachrichten, sondern auch einen zwei Fuß hohen Schneefall, welcher größere Unternehmungen über die Böhmen von Sachsen und Schlesien trennenden Gebirge hinweg beim damaligen Zustand der Wege sehr unwahrscheinlich machten. Friedrich bestimmte daher am 12. November (Schreiben an Schwerin), daß die Hauptarmee am 16. in die Winterquartiere marschiren solle, während Schwerins Armee, entsprechend einer Königlichen Kabinetsordre vom 3. November, erst in den letzten Novembertagen in die Winterruhe eintrat.

Der Oesterreichische Feldherr hatte sein Hauptquartier nach Prag verlegt, und die Winterquartiere seines damals aus 86 600 Mann Infanterie und

*) Schreiben des Königs an den Generallieutenant v. Winterfeldt, abgedruckt in Preuß, Urkundenbuch zu der Lebensgeschichte Friedrichs des Großen, V. Theil, S. 15.

Kavallerie bestehenden Heeres erstreckten sich, an den Grenzen Bayerns bei Eger beginnend, von West nach Ost quer durch ganz Böhmen nach Mähren hinein bis in die Gegend von Olmütz über einen Raum von fast 50 Meilen Länge und 10—20 Meilen durchschnittlicher Tiefe; am dichtesten belegt war die Gegend um Prag und der Landstrich zwischen Prag und Königgrätz. Die Vorpostenlinie der Oesterreicher ward streng innerhalb der politischen Grenzen des Kaiserstaates gegen Sachsen und Schlesien gezogen, peinlich allen Ein- und Ausspringen folgend. Im Vorpostendienste war ein Drittel des Heeres verwendet, während zwei Drittel vollständige Ruhe und Schonung genossen.

Auch Friedrich achtete bei Anordnung seiner Winterpostirungen die politische Grenze Oesterreichs. Die Rücksicht auf die sehr thätigen und zahlreichen leichten Oesterreichischen Truppen, denen er noch keine gleichen entgegenzustellen hatte, zwang ihn, die Hälfte seiner Truppen im Sicherungsdienste zu verwenden; er verbot darum den Vorpostenkommandeuren alle Unternehmungen gegen die feindlichen Postirungen; nur wenn und wo die Oesterreicher nicht Ruhe hielten, sollte ein scharfer Streich gegen sie geführt werden, um sie zur Ruhe zu zwingen.

Wie die Preußen im eben beendeten Feldzuge in zwei räumlich weit von einander getrennten Armeen aufgetreten waren, so bezogen sie auch die Winterquartiere in zwei getrennten Gruppen. Die Hauptarmee unter des Königs unmittelbarem Befehl nahm quer durch Sachsen von Weißenfels bis Bautzen einen Raum von 23 Meilen Länge und etwa 15 Meilen Tiefe ein. In und um Dresden, wo der König sein Hauptquartier aufschlug, waren 21 Bataillone vereinigt und als eine Reserve zur Abwehr größerer feindlicher Unternehmungen jederzeit bereit. Die Reiterei des Königs hatte Quartiere zwischen Dresden und Weißenfels.

Schwerins Armee bezog die Winterquartiere zwischen Reichenbach und Kosel in einem Raume von 16 Meilen Länge und 10 Meilen Tiefe. Ein Zwischenraum von 22 Meilen zwischen Bautzen — dem linken Flügel der Hauptarmee — und Reichenbach — dem rechten Schwerins — wurde durch die Entsendung des Generallieutenant v. Lestwitz mit 5 Bataillonen und 10 Schwadronen nach Zittau und des Generallieutenant v. Winterfeldt mit 7 Bataillonen und 10 Schwadronen nach Landshut — von welchen Orten aus dieselben einen Vorpostenkordon einrichteten — nur schwer geschlossen, obgleich der letztere Posten bald noch durch die 10 Schwadronen des aus Pommern anrückenden Husarenregiments v. Seydlitz verstärkt wurde.

Trotz der schon zu großen räumlichen Entfernung von der Hauptarmee hätte Schwerin sich gern noch weiter nach Osten ausgedehnt. Die Deckung Oberschlesiens gegen Beunruhigungen von Troppau und Jägerndorf, sowie von Mähren her erfüllt ihn den ganzen Winter hindurch mit ernsten Sorgen, obgleich die Oesterreicher sich hier vollkommen ruhig verhielten. Immer und immer schweift sein Blick nach Osten, bald eine feindliche Unternehmung von

Jägerndorf und Troppau fürchtend, bald eine eigene Operation nach dieser Gegend planend; in seinen fast täglichen Briefen an den König kommt er immer wieder auf diesen Lieblingsgedanken zurück, und der König hat alle Mühe, ihm stets von neuem das Unthunliche solcher Unternehmungen klar zu legen.

Dieser Briefwechsel des 45jährigen Königs mit seinem greisen, 72jährigen Feldherrn ist in dem herzlichsten Tone geführt. Schwerin ist für den König der väterliche Freund, der vertraute, bewährte Rathgeber seiner Feldherrnthätigkeit. Inmitten einer Arbeitslast, wie sie die politischen und militärischen Verhandlungen des Winters 1756/57 dem Könige brachten, inmitten dieser schweren Sorgen und immer höher sich thürmenden Verwickelungen und Schwierigkeiten, denen ein Anderer unterlegen wäre und die nur des großen Friedrichs genialer Feuergeist zu überwältigen vermochte, hat er für den Feldmarschall stets noch Worte der Anerkennung, Aufmerksamkeit oder Zuneigung. So schreibt der König beispielsweise am 10. November: „. . . Ich behandele Euch, wie man es mit Türenne machte; Ihr habt nur kleine Heere, aber die Fähigkeit des Generals ersetzt 10 000 Mann . . ."

Der König behandelt Schwerin mit großer Rücksicht und Schonung, wie er sie gegen keinen Anderen ausübt; gern geht er auf des Feldmarschalls Vorschläge ein, selten ertheilt er ihm bindende Befehle, überall begründet er seine Ansichten und sucht durch Ueberzeugung Schwerin für seine Pläne zu gewinnen. Nur einmal, als Schwerin die Eröffnung des Feldzuges um einige Tage verschoben, entladet sich des Königs Zorn in strengen Ausdrücken über seinem Haupte. —

Der Briefwechsel wird gewöhnlich in Französischer Sprache geführt,*) und sind des Königs Briefe meist von dem Kabinetsrath Eichel entworfen, doch sehr häufig mit eigenhändigen Nachschriften Friedrichs versehen.

Ein anderer Ton herrscht in des Königs Briefwechsel mit dem 48jährigen Winterfeldt; hier spricht der Freund mit dem Freunde, und hier zeigt der König manchmal seine kleinen Schwächen; sein scharfer, beißender Spott über Freund und Feind tritt hier unverhüllt auf, und in gleicher Weise darf auch Winterfeldt über Andere ein freies Wort reden. — Winterfeldt beherrschte die Französische Sprache nicht; seine Berichte sind in Deutscher Sprache abgefaßt, und auch der König schreibt an ihn — fast immer eigenhändig — in seinem eigenthümlichen derben und kräftigen, mit zahlreichen Französischen Worten untermischten Deutsch.

Mit den Anordnungen für das Beziehen der Winterquartiere war der erste Feldzug des dritten Schlesischen Krieges beendet. Alle fernere Thätigkeit galt einem neuen Feldzuge. Noch unmittelbar vor seinem Rückzuge aus dem

*) Im Texte geben wir die Briefe in getreuer Uebersetzung; in den Anlagen bringen wir dagegen einige Briefe und Denkschriften im Original zum Abdruck.

Lager von Aujezd, am 20. Oktober, hatte Schwerin den König um Mittheilungen über seine weiteren Absichten gebeten: „... es kommt mir darauf an, zu wissen, wie Euer Majestät den Feldmarschall Browne während des Winters zu beschäftigen gedenken und wie wir unsere Schlesischen Grenzen decken und etwas in Oberschlesien gewinnen können, um unsere Winterquartiere zu sichern und den Plan für unsere nächstjährigen Operationen festzustellen. ..."

Der König antwortete am 26. Oktober: „... Ein Operationsplan für den künftigen Feldzug kann nicht vor den Monaten Januar oder Februar nächsten Jahres entworfen werden, weil ich ihn nach dem Verlauf der Verhandlungen und den kommenden Ereignissen einrichten muß ..." Der König skizzirt dann die politische Lage: „Was die Russen anlangt, so bin ich überzeugt, daß wir für dieses Jahr nichts von ihnen zu fürchten haben, und vielleicht finden sich Mittel, sie auch noch für das kommende Jahr vom Spiele fern zu halten."*) „Die Franzosen werden in diesem Jahre nichts thun, aber man sagt, daß die Oesterreicher aus den Niederlanden Truppen bis zur Stärke von 16 000 Mann ziehen und nach Böhmen marschiren lassen wollen. Vorausgesetzt, daß sich diese Nachricht bestätigt, so kommen diese Truppen für das laufende Jahr doch zu spät. Sie können dort nicht vor dem Monat Dezember eintreffen, und dann kann der Feind zwar mit kleinen Abtheilungen, aber nicht mit einem Heere auftreten, und bis dahin kann ich Euch noch oft Nachrichten zukommen lassen." Eigenhändig fügt Friedrich noch hinzu: „Nach allen Anzeichen wird weder Browne noch Piccolomini während dieses Herbstes Großes unternehmen; sie erwarten ihre Verstärkungen. Im kommenden Jahre werden wir uns jedoch tummeln müssen, und hoffentlich kann man sagen: Je mehr Feinde desto mehr Besiegte."

Kurze Zeit darauf, am 12. November, schrieb der die Postirung in Dippoldiswalde befehligende Generalmajor v. Manstein — einer der begabtesten von des Königs jüngeren Generalen, welcher früher in Russischen Diensten gestanden hatte und durch dessen Vermittelung Friedrich manche werthvolle Nachrichten aus Rußland empfing — in gleichem Sinne und mit bemerkenswerthem Scharfblick in der Beurtheilung der Feinde an den König: „... Wenn ich es wagen darf, meine Ansicht betreffs des nächsten Feldzuges zu sagen, so glaube ich, daß seine Lebhaftigkeit hauptsächlich von der Wärme abhängen wird, mit welcher die Verbündeten des Wiener Hofes handeln. Wenn es Mittel gäbe, diese während des Winters abzukühlen, so könnte es kommen, daß die Kaiserlichen wieder in ihre alte Langsamkeit zurückfielen und daß Ew. Majestät große Vortheile über sie erringen können, noch bevor ihr Heer ver-

*) Bekanntlich hatte der König Ende September dem Russischen Großkanzler Grafen Bestucheff 100 000 Thaler für seine guten Dienste durch den Englischen Gesandten in Petersburg geboten.

sammelt ist." Noch an demselben Tage erging an ihn des Königs Bescheid: „... Um einen Feldzugsplan zu entwerfen, ist es noch viel zu früh."*)

Für die Feststellung neuer Operationspläne war die Zeit in der That noch nicht gekommen; noch Monate hindurch blieb der König im Unklaren, wie viele Gegner er im nächsten Feldzuge zu bekämpfen haben werde, welchen Beistand ihm seine Bundesgenossen leisten würden. Es galt während des Winters das Heer durch Vermehrung und Verbesserung in den Stand zu setzen, den immer zahlreicher werdenden Feinden mit Aussicht auf Erfolg zu widerstehen, es galt ferner während des Winters noch einen heftigen diplomatischen Feldzug auszukämpfen. Diesen Aufgaben widmete sich der König zunächst; dabei beschäftigten sich seine Gedanken aber auch unausgesetzt mit dem Plane für den Feldzug und verkörperten sich bald zu Entwürfen, deren in weitere Ferne gerückte Ausführung infolge veränderter Situation allerdings unterblieb.

Wir würden von unserer Aufgabe abirren, wollten wir den Schlangenwindungen dieses diplomatischen Feldzuges auf allen Wegen folgen. Wir beschränken uns, die politische Lage, namentlich an der Hand des Schriftwechsels des Königs mit Schwerin und Winterfeldt, nur soweit zu verfolgen, als sie für militärische Anordnungen von Bedeutung ist. Des Königs Briefe an seine militärischen Vertrauten gewähren ein getreues, ungetrübtes Spiegelbild der jeweiligen politischen Verhältnisse.

Die ersten Wochen der Winterruhe brachten dem König eine Fülle von Meldungen und Nachrichten. Die Generale, welche die Postirungen befehligten, überboten sich im Eifer, Nachrichten über den gegenüberstehenden Feind einzuliefern; Kundschafter wurden allerorts zahlreich auf Oesterreichisches Gebiet entsendet, doch stand der Erfolg nicht immer im richtigen Verhältniß zur aufgewendeten Mühe; der größte Theil der eingehenden Nachrichten war bedeu-

*) Es ist zu bemerken, daß der König mit allen Generalen und Stabsoffizieren, welchen ein Abschnitt der Postirungen unterstellt oder denen irgend ein selbständiger Auftrag gegeben war, unmittelbar korrespondirte. Diese Offiziere benutzten oft — wie hier General v. Manstein — die Gelegenheit einer Meldung, um dem Könige ihre Ansichten und Vorschläge über Dinge zu unterbreiten, die ihren Dienstverrichtungen fern lagen. Auch in dieser Beziehung bietet des Königs militärischer Briefwechsel vieles Interessante. So schreibt beispielsweise der in Gottleuba auf Postirung befindliche Generalmajor v. Zastrow am 1. November 1756: „... Euer Königliche Majestät haben eine respektable Armee, das ist weltkundig, der Partisangeist aber ist nicht drin, folglich fehlt ein Theil von dem sogenannten kleinen Kriege, hierzu kommt noch der Mangel der leichten Truppen zu Fuß und der Pioniers oder Arbeiter, die treffliche Hülfsmittel sind in verschiedenen militärischen Einrichtungen, um die Bataillons zu menagiren; meine geringe Meinung hierüber unterstehe mich gegenwärtig zu sagen ..." Ebenso sendet der bekannte Oberstlieutenant de Warnéry am 4. April 1757 aus Herwigsdorf bei Zittau eine umfangreiche Denkschrift über den möglichen und wahrscheinlichen Kriegsplan der Oesterreicher ein. — Stets antwortet der König anerkennend und dankend.

tungslos oder gar falsch. Außer Winterfeldt, dessen hervorragende Thätigkeit auf diesem Gebiete uns bald beschäftigen wird, verstand es nur der obengenannte Generalmajor v. Manstein, wahrhaft brauchbare Kundschafter zu gewinnen und sie mit Aufträgen zu versehen, deren Ausführung für Vorbereitung der großen Operationen nutzbringend war.

Die Sichtung der Meldungen und Nachrichten scheint der Königliche Feldherr ohne Zuziehung militärisch geschulter Hülfskräfte vorgenommen zu haben; nur der geheime Kabinetsrath Eichel ist ihm auch dabei eine bewährte, nie versagende Stütze gewesen.

Folgen wir dem Könige zunächst bei dieser Arbeit. Die Mittheilungen vom 26. Oktober an Schwerin über die aus den Niederlanden nach Böhmen gezogenen 16 000 Oesterreicher konnte er am 10. November ergänzen: „... Die Truppen aus Flandern passiren durch Worms, Augsburg und marschiren von da nach Ulm und Donauwörth (!?), um sich nach Böhmen zu begeben. Sie machen es, wie Kinder auf dem Wege zur Schule: wenn sie bei ihrer Ankunft Schläge erhalten, thun sie klug, sich nicht zu übereilen ..." (C'est le chemin de l'école, s'ils arrivent pour être battus, ils ont raison, de ne pas se presser.)

Am 7. November hatte sich der König gegen Schwerin dahin geäußert, daß nicht nur militärische Erwägungen, sondern auch politische Gründe den Oesterreichern größere Unternehmungen während des Winters verbieten; am 9. spricht er denselben Gedanken auch gegen Winterfeldt aus: „... sie werden weder hier noch in Schlesien was tentiren, umb ihre allirten zu animiren ihnen Succurs zu schicken. Frankreich will nach Cleve, Russland gar nicht, bei diesen Umständen wird der Winter ziemlich geruhig verstreichen ..."*) Da Schwerin in beständiger Sorge wegen Bedrohung der linken Flanke seiner Winterquartiere von Troppau und Jägerndorf her immer wieder Besorgnisse äußert, sucht ihn der König am 13. mit folgenden Worten zu beruhigen: „Ihr wünscht von mir zu wissen, mein lieber Feldmarschall, warum Browne und die Oesterreicher ruhig bleiben werden? 1) Weil sie geschlagen worden sind. 2) Weil sie sich für nächstes Frühjahr in kriegstüchtigen Stand setzen, ihre Infanterie rekrutiren, ihre Kavallerie remontiren müssen. 3) Weil sie auch sich selbst anstrengen müssen, wollen sie uns müde machen und weil sie verweichlicht (amolli) sind und die Arbeit hassen. Das ist alles, was ich Euch darüber sagen kann ..."

Am 15. November hat der König sich aus den eingegangenen Nachrichten ein klares Bild der Oesterreichischen Winterquartiere gemacht; er zieht aus ihrer Lage Schlüsse auf die feindlichen Absichten im nächsten Feldzuge, indem

*) Preuß, Urkundenbuch S. 28, datirt diesen Brief irrthümlich vom 9. Dezember; auch verschiedene andere Briefe des Königs an Winterfeldt sind dort unter falschem Datum abgedruckt.

er an Schwerin schreibt: „ . . . Man sieht, daß Browne Prag als sein Zentrum betrachtet; mit Beginn des Frühjahrs wird er ein Korps versammeln, das in Oberschlesien einbricht, um Euch mit all Euren Streitkräften dorthin zu locken, während die Masse seines Heeres in zwei Kolonnen, die sich gleichmäßig auf beiden Elbufern bewegen, nach Sachsen marschiren soll. Soviel glaube ich jetzt errathen zu können. Im Januar werden wir heller sehen, und da sie uns bis dahin nicht viel Uebles zuzufügen vermögen, muß man diesen Zeitpunkt abwarten, um einen gediegenen Feldzugsplan ausarbeiten zu können. Wir werden im nächsten Jahre Hindernisse in Menge auf allen Seiten zu überwinden haben, aber es wird sich alles zum Guten fügen, wenn man über die besten Truppen verfügt, die es jemals in Europa gegeben hat."

In gleichem Sinne ergeht auch an Winterfeldt ein eigenhändiges Schreiben (Preuß, Urk. B. V. S. 20); nur fügt der König hier noch zu, daß er die in Pommern verbliebenen Regimenter (9400 Mann, welche dort als eine Reserve für den in Preußen befehligenden Feldmarschall Lehwald stehen geblieben waren) heranziehen werde; dieselben sollten dann „auf dem Sprunge stehen", entweder zur Hauptarmee nach Sachsen oder zu Schwerin zu stoßen. Der König schließt den Brief: „die Franzosen wollen nicht nach Böhmen und mit denen Russen gehet es auch noch gut."

Es ist hier der Ort, der Verhandlungen zwischen dem Oesterreichischen und dem Französischen Hofe zu gedenken. Nach dem Bündnißvertrage von Versailles war Frankreich verpflichtet, der Kaiserin ein Hülfskorps von 24 000 Mann (18 000 Mann Infanterie, 6000 Reiter) zu stellen, sofern diese nicht vorzog, dafür die entsprechende Geldentschädigung zu fordern. Maria Theresia ließ nach des Königs Einmarsch in Sachsen sogleich durch ihren Botschafter in Versailles die Forderung der Hülfstruppen erheben. Am 18. September ertheilte der Reichskanzler Graf Kaunitz dem Botschafter Grafen Starhemberg die betreffenden Weisungen; er sollte eröffnen, daß Oesterreich Anfang November eine neue Armee von 30 000 Mann in Mähren aufgestellt haben werde, zu welcher das Französische Hülfskorps und 14 000 Mann Oesterreichischer Truppen aus den Niederlanden stoßen sollten. Diese etwa 70 000 Mann starke Armee sollte dann noch im Verlauf des Winters die Offensive nach Schlesien ergreifen, während eine zweite Oesterreichische Armee von wenigstens 80 000 Mann die in Böhmen eingedrungene Armee des Königs beschäftigen sollte.

In Versailles erklärte man sich anfänglich geneigt, auf diesen Plan einzugehen, nachdem aber der zeitweilig abwesende Marschall Graf Belleisle gehört worden und sich aus militärischen und politischen Gründen gegen die Entsendung des Hülfskorps nach Mähren erklärt hatte, war am 5. Oktober die Ablehnung der Oesterreichischen Forderung erfolgt. Auf den wunderlichen Plan, das Französische Hülfskorps auf den äußersten rechten Flügel der Oesterreichischen Aufstellung zu ziehen, konnte der erfahrene Feldherr nicht ein-

gehen. Dagegen erhielt Starhemberg auf seine erneuten Vorstellungen am 2. November die Erklärung, daß man die feste Absicht habe, eine wenigstens dreifach stärkere, aber selbständige Heeresmacht gegen Preußen ins Feld zu stellen. Zugleich ward der Generallieutenant Graf d'Estrées nach Wien gesandt, um eine Verständigung über einen gemeinsamen Operationsplan herbeizuführen.*)

Auf diese Verhandlungen bezieht sich des Königs vorstehende Bemerkung: „Die Franzosen wollen nicht nach Böhmen." Der König war also über das Wesentliche der feindlichen Pläne rasch unterrichtet worden. Seine Aufmerksamkeit richtete sich nun zunächst auf Frankreich, seinen zweiten Gegner, und auf die Kriegsaufgaben Englands, seines Bundesgenossen.

Bereits am 7. November hatte König Friedrich dem König von England und Kurfürsten von Hannover, Georg II., mitgetheilt, daß er bereit sei, ihm über „die gegenwärtige Lage Europas" wichtige Mittheilungen zu machen. Er glaube, daß sich in Deutschland für König Georgs Interessen vortheilhafte Dinge ausführen ließen.**) Inzwischen überbrachte der mit der Mittheilung des Sieges von Lobositz nach England gesandte Oberst v. Lentulus bei seiner Rückkehr die Aufforderung, dem Englischen Hofe einen Feldzugsplan für die Armee seines Bundesgenossen zu unterbreiten.

Der König übersandte hierauf am 20. November dem Englischen Gesandten in Berlin Mitchell vier verschiedene ganz eigenhändig entworfene Denkschriften.

Die erste dieser Denkschriften handelt „über den gegenwärtigen Zustand Europas und über die Mittel der Verbündeten, um im nächsten Feldzuge die Ueberlegenheit über ihre Feinde zu gewinnen";***) es ist also die am 7. November in Aussicht gestellte Mittheilung.

Der König weist darin auf die Vortheile hin, welche Frankreich im Jahre 1756 über England sowohl im Mittelländischen Meere als auch in Amerika erlangt hat; es habe sich vorgenommen, dieselben im kommenden Jahre mit allem Nachdruck weiter zu verfolgen. Auch die „Königin von Ungarn" mache gegen Preußen die größten Anstrengungen. In beredten Worten warnt der König vor Parteizwist und vor Begünstigung vorübergehender Interessen zu einem Zeitpunkte, wo alles auf dem Spiele stehe. England möge seine Verbündeten nachdrücklich unterstützen und sich nach weiteren Bündnissen umsehen: Holland und Dänemark müsse man zu gewinnen suchen, mit den käuflichen Deutschen Reichsfürsten (princes merce-

*) Alfred v. Arneth, Geschichte Maria Theresias. V. Th., S. 24 ff.

**) Vergl. W. v. Hassell, Die Schlesischen Kriege und das Kurfürstenthum Hannover. 1879. S. 240 ff.

***) Abgedruckt bei W. v. Hassell, D. Schles. Kriege u. s. w. S. 489.

naires d'Allemagne) möge man Subsidienverträge abschließen, Rußland solle man verhindern, für die Gegner Preußens Partei zu ergreifen. Man möge Angriffspläne verfolgen und den Krieg ins feindliche Gebiet tragen, denn „es ist eine zuverlässige Kriegsregel, daß man bei offensivem Verfahren weniger wagt, als in der Defensive."

Die zweite Denkschrift über „die Mittel, deren sich Großbritannien bedienen kann, um die Pläne seiner Feinde zu zerstören oder den Krieg schwieriger zu machen",*) bildet eine Ergänzung der oben besprochenen Abhandlung. England soll danach mit Schiffen und Landungstruppen gegen die Küsten der Normandie und der Bretagne demonstriren und einen Versuch gegen Korsika machen. Auf dem Westdeutschen Kriegsschauplatze solle man 44 000 Hannoveraner, Hessen, Braunschweiger und Gothaer versammeln, zu denen noch 20 000 Holländer stoßen könnten, wenn man Holland als Bundesgenossen gewänne; vermöge man Preußen betreffs Rußlands zu beruhigen, so werde es auch noch einige Truppen zu diesem Heere stoßen lassen, welches sich Anfang März gegen den Rhein in Bewegung setzen solle. — Den König von Sardinien möge man zur Vermehrung seiner Truppen und zu Demonstrationen gegen Oesterreich und Frankreich veranlassen; auch die Pforte solle man zu einer Diversion gegen Preußens Feinde zu gewinnen suchen. Könne man ferner Dänemark zu einem Bündniß bewegen, so gewänne man eine Flotte in der Ostsee und Truppen zur Deckung Hannovers, isolire Schweden und zwänge es dadurch, sich in Englands Arme zu werfen.

Nach diesen weitschweifenden, die halbe Erde umfassenden politischen Plänen wendet sich der König in den beiden letzten Denkschriften den zunächstliegenden und militärischen Verhältnissen, dem Westdeutschen Kriegsschauplatze, allein zu.

Die dritte Denkschrift handelt über „die vom Französischen Hofe im nächsten Feldzuge beabsichtigten Hauptoperationen."**) Zunächst die Sendung des Grafen d'Estrées erwähnend, sagt der König, daß derselbe die Kaiserin-Königin veranlassen solle, das Französische Hülfskorps zu einem Einbruch in Sachsen zu verwenden, um die Preußische Armee zu dessen Räumung und zum Rückzuge nach der Lausitz und der Mark Brandenburg zu zwingen. Frankreich wolle indeß nicht bloß durch Gestellung des Hülfskorps den Vertrag von Versailles erfüllen, sondern ein Heer von 60 000 Streitern am Niederrhein zu einer mächtigen Diversion durch Westfalen nach dem Kurfürstenthum Hannover versammeln. Anfang März wolle man sich an den Grenzen Cleve's zeigen, hoffe dort keinen Widerstand zu finden, daher bis Ende April in den Besitz Wesels zu gelangen, welches man für das Hauptbollwerk Hannovers halte und dessen man zur Deckung eines Rückzuges bedürfe. Die Belagerung dieser Festung solle den Feldzug eröffnen; nach ihrer Wegnahme wolle man

*) Diese Denkschrift ist bisher unbekannt geblieben, daher in Anlage I abgedruckt.
**) Ebenfalls noch nicht bekannt geworden, daher in Anlage II abgedruckt.

mit der Hauptmacht sofort gegen Hannover vordringen, dessen Plätze man mit Hülfe der in Wesel erbeuteten Geschütze und Munition belagern wolle. In Stade hoffe man bedeutende Geldbeträge zu finden und hierdurch sowie durch im Kurfürstenthum zu erhebende ungeheure Kriegssteuern wolle man nicht nur die Kosten des gegenwärtigen Krieges, sondern auch die Kosten der Schilderhebung decken, zu welcher Frankreich im vorigen Jahre durch England gezwungen worden sei. Bei der Berathung des Planes sei darauf gedrungen worden, Hannover mit derselben Schonungslosigkeit zu behandeln, wie sie Ludwig XIV. gegen die Pfalz angewendet habe. Der König verbreitet sich dann über die Vortheile, welche Frankreich dadurch zu erlangen hoffe.

Seine vierte Denkschrift widmet er endlich „dem Feldzugsplan für die Armee der Verbündeten."*) Abweichend von der vorhergehenden Denkschrift giebt der König die Stärke des Französischen Heeres hier nur auf 50 000 Mann an. Der König von England möge die in England stehenden Hannoveraner und Hessen auf das Festland zurückschicken; das seien 35 000 Mann. Der Herzog von Braunschweig könne 5000, Gotha 4000 Mann liefern. Man habe dann 44 000 Mann. (Auch hier weichen die Zahlen der einzelnen Kontingente von der zweiten Denkschrift ab, nur die Gesammtzahl stimmt damit überein.) Wenn die Franzosen nicht nach Böhmen marschirten, namentlich aber, wenn die Russen nicht ins Spiel kämen, könne Preußen noch 8—10 000 Mann dazu stoßen lassen. Damit werde die Armee 54 000 Mann stark, also ausreichend, den Franzosen zu widerstehen. — Dieselben werden sich entweder in den drei Bisthümern oder auch bei Visé (zwischen Lüttich und Mastricht) versammeln. Versammeln sie sich bei Metz, so haben sie 40 Meilen bis Wesel, die sie in nicht weniger als 17**) Marschtagen zurücklegen können; versammeln sie sich hingegen bei Visé, so haben sie nahe an 30 (in Wirklichkeit nur 17) Deutsche Meilen, zu denen sie 13 oder 14 Tage brauchen. Im letzteren Falle haben sie für Anlage ihrer Magazine nur zwischen drei Ortschaften die Wahl: Roermonde, Kaiserswerth oder Neuß. Sie werden sich für die beiden ersteren entscheiden, weil diese Städte einige Befestigungen besitzen und die Heeresbedürfnisse mit Hülfe der Maas und des Rheins in die Gegend von Wesel transportirt werden können.

Der König fährt fort: „Wesel ist gut befestigt, aber die Werke passen zur Stadt, wie ein großer und weiter Rock einem schwächlichen, abgemagerten Mann paßt. Die Stadt ist klein, sie kann nicht mehr als die sechs Bataillone aufnehmen, die ihre Besatzung bilden und die nur 4200 Mann zählen. Die Werke sind nicht minirt, und obgleich es der Vertheidigung weder an Munition, noch Geschützen mangelt, so kann Wesel einer Belagerung nicht lange widerstehen, die nach den heutigen Grundsätzen ausgeführt wird, namentlich seit

*) Abgedruckt bei W. v. Hassell, Die Schlesischen Kriege. S. 493.
**) Hassell schreibt irrthümlich 13.

nicht mehr die Werke, sondern die Minen die festen Plätze vertheidigen. Treffen daher die Franzosen gegen den 15. oder 20. März vor Wesel ein, so kann man sich gegen Ende des Monats auf dessen Einnahme gefaßt machen. Die Eroberung dieses Platzes ist sehr vortheilhaft für sie, weil er ihre Verbindungen deckt, ihnen einen Rheinübergang bietet sowie ein Zwischenmagazin für ihre Armee, welches all ihre Operationen gegen Westfalen und Hannover sicher stellt."

Der König wendet sich nun zu den Gegenmaßregeln und meint, man müsse die größte Unkenntniß betreffs des Unternehmens auf Wesel heucheln und alle Maßregeln bemänteln, um die Franzosen in ihrem Glauben zu bestärken, daß man ihre Absichten nicht kenne. — Hameln erscheint dem König daher als geeignetster Versammlungspunkt für die Armee der Verbündeten. Man könne leicht das Gerücht verbreiten, daß man die Weser decken und die Armee auf deren beiden Ufern kantonniren lassen wolle. Von Hameln habe sie 24 Meilen bis an den Rhein. Bevor die Armee aber marschire, müssen Magazine an den Orten angelegt werden, wo sie Stellung nehmen solle. Die geeignetsten Punkte seien Wesel für Fourage und Mehl, Dortmund und Hameln für einfache Mehldepots. Man müsse mit Anlage der Magazine sofort beginnen oder es sei zu spät, und selbst wenn man doppelte Preise bezahlen wolle, würde es schwer sein, den Bedarf an Lebensmitteln aufzutreiben, wenn man sich damit nicht beeile.

Betreffs der wirklich auszuführenden Operationen meint der König, der Oberbefehlshaber der Armee der Verbündeten müsse sich in Marsch setzen, sobald er erfahren habe, wo die Franzosen ihre Armee versammeln und wann sie ihren Marsch anzutreten beabsichtigen; es gelte, den Rhein vor den Franzosen zu erreichen. Bis Lippstadt könne die Armee kantonniren, von da ab müsse sie lagern. Kämen die Franzosen von Metz her, so müsse man von Lippstadt nach Angerort im Kölnischen (eine Meile südlich Ruhrort an der Mündung des Angerbaches in den Rhein gelegen) marschiren und ein stark gelegenes Lager (d'une assiette forte) wählen; kämen sie hingegen von Visé, so thäte die Armee besser, zwischen Dinslaken und Rheinberg diesseits des Rheins zu lagern. Beide Lager können mit gleicher Bequemlichkeit die Lebensmittel auf dem Rhein von Wesel beziehen. So lange die Holländer nicht ihren Beitritt zum Bündniß erklärt haben, erscheint dem König ein Rheinübergang zu gewagt, umsomehr, als die Französische Grenze noch weit entfernt sei; erklärten sich aber die Holländer, so sei ein neuer Plan zu entwerfen.

Die vorgeschlagene Stellung decke Wesel. Sollten die Franzosen aber bei Düsseldorf oder anderswo den Rhein überschreiten, um an der Flanke der verbündeten Armee vorbei nach Westfalen vorzudringen, so soll diese, mit dem rechten Flügel an Wesel gelehnt, hinter der Lippe Stellung nehmen.

Man stände dann den Franzosen im Rücken, und kein Mann von ihnen würde zurückkehren.

Eigenthümlich ist es, daß der König im Gegensatz zur ersten Denkschrift, wo er so warm die Offensive empfiehlt, hier zum Schluß sagt: „Dieser Krieg darf von den Verbündeten nur vertheidigungsweise geführt werden. Mit einer Schlacht setzt man zu viel aufs Spiel. Würde sie verloren, so sind die Besitzungen des Königs von England wie die Preußischen gefährdet, und durch die vorgeschlagene Vertheidigung verzögert man die feindlichen Pläne, macht ihren Feldzug unnütz und gewinnt Zeit; hiermit ist alles gesagt. Beendigen wir diesen Feldzug gut, so ist zu hoffen, daß sich die vereinigten Provinzen (Holland) erklären, und dann ist die Frage anders gestellt."

Welche Erfolge diese Denkschriften hatten, werden wir später sehen. Wenden wir uns zunächst wieder nach dem unmittelbaren Kriegsschauplatz des Königs zurück.

Ein wohleingerichteter Nachrichten- und Kundschafterdienst ist ein wesentliches Erforderniß erfolgreicher Kriegführung, und wenn auch nicht mehr alle Mittel, mit welchen der große König arbeitete, in unserer Zeit der Nationalkriege und bei unseren Verkehrsmitteln anwendbar sind, so glauben wir doch seinen Einrichtungen des Nachrichtendienstes überall da näher treten zu sollen, wo unsere Quellen Licht über diesen überaus wichtigen Dienstzweig verbreiten.

Das militärische Nachrichtenwesen hatte in der Friedenszeit vor dem 3. Schlesischen Kriege in Winterfeldts Händen geruht, und er war auch trotz seiner Abwesenheit vom Königlichen Hauptquartier während des Winters von 1756—57 berufen, dem Könige einen guten Theil militärischer Nachrichten zu unterbreiten. Die werthvollsten und wichtigsten Mittheilungen erhielt der König jedoch auf diplomatischen Wegen.

Am 20. November beauftragt der König Winterfeldt, „durch den Obersten v. Rebentisch (früher in Oesterreichischen Diensten und zu jener Zeit bei Schwerins Armee) eine neue Correspondence in Böhmen zu machen." „Wenn Ihr Mir nur die Leute indiquiren und anzeigen werdet, so man dazu gebrauchen kann, so werde Ich zu dem übrigen solcher Correspondence halber schon Rath schaffen."*)

Zwei Tage später schreibt er nochmals über denselben Gegenstand: „Rebentisch muß Spions nach Wien mit Zeitungen schaffen. So viel weiß ich, daß man mit Browne nicht zufrieden ist, das ist aber nicht genung, ich muß das project der Campagne haben; drei Cojons habe ich dorten, aber man kann der nicht genung haben."**)

Winterfeldt antwortete am 26. November, daß er eine Zusammenkunft

---

*) Preuß, Urkundenbuch V, S. 22, irrthümlich vom 22. November datirt.

**) Ebendaselbst S. 34, irrthümlich vom 22. Dezember datirt.

mit Rebentisch gehabt, und fährt fort: „Director Stengel in Friedsberg hat auch einen dasigen vernüftigen Rathsherrn recommandiret, der für einen ehrlichen, gutgesinnten Mann passiret, es wenigstens seit dem vorigen Kriege, wo ihm Franquini 200 Prügel geben lassen, geworden zu sein scheinet. Diesen habe ich durch promessen disponiret, nach Prag zu gehen und ihm fürs Erste 100 Rthlr. zur Reise ausgezahlet. Derselbe hat in Prag einen Bruder, der Advocat und zugleich Secretair eines der vornehmsten Landstände ist und in allen vornehmen Händeln Zutritt hat. Er hat auch einen Schwager in Chlumetz und ist mit vielen Pfaffen auf der Route nach Prag bekannt. Er soll angeben, daß er von der katholischen Bürgerschaft abgeschicket sei, um sich recht zu erkundigen, was sie sich von dasiger Hülfe zu getrösten hätten und wie sie sich verhalten sollten. . . ."

Ferner berichtet Winterfeldt am 30. November: „. . . . Der bewußte Rathsherr ist bereits nach Prag abgereist. Rebentisch hofft mir einen ravinirten abgesetzten katholischen Erzpriester zu verschaffen, der nach Wien reisen soll. So wie ich auch noch einen anderen Mann, der von Wien zurückkommen wird, ehestens vermuthen bin. . . ."

Auch zu seiner eigenen Vorbereitung für kommende Ereignisse benutzte der König die erste Zeit der Winterruhe. Am 23. und 24. November unternahm er eine Reise nach Leipzig, Weißenfels, Lützen, Grimma, Borna „und alle die Oerter, umb mir recht eine Idée von die Terrains zu machen" (Schreiben an Winterfeldt vom 22. November.) Die Bedeutung, welche diese Gegend bei thatkräftiger Theilnahme Frankreichs und der südwestlichen Reichsstaaten an dem Kriege gegen Preußen erlangen mußte, beschäftigte den umsichtigen Feldherrn schon frühzeitig. Bei seiner Rückkehr fand er Winterfeldts Antwort auf sein Schreiben vom 15. November vor, dieselbe datirt vom 23. Der Generaladjutant meldet, daß die Oesterreicher gegen Niederschlesien viele Truppen verlegen, glaubt jedoch, daß sie weder im Winter, noch im Frühjahr gegen Niederschlesien etwas unternehmen werden, daß sie vielmehr nur größere Kräfte des Königs dorthin zu ziehen beabsichtigen, um bei einem Vorgehen über Eger freiere Hand zu haben.

Der König bleibt dem gegenüber bei seinen früher ausgesprochenen Ansichten; er erwidert am 26. November: „. . . . In die eigentliche desseins derer Oesterreicher kann man jetzo noch nicht recht eigentlich penetriren, sondern man muß erst sehen, ob sie die Regimenter aus Brabant, desgleichen die französische auxilinir Trouppen noch werden nach Böhmen an sich ziehen oder nicht. Solange auch nicht in Erfurt, Gera und Jena Magazins gemachet werden, so können die Oesterreicher auch daherum nichts vornehmen, als welches nicht möglich ist. Ich komme seit ehegestern von Weißenfels her, habe aber allda von allen Seiten noch nicht das geringste von einigen gemachten Magazinen noch Anstalten wahrnehmen oder erfahren können, sondern alles ist deshalb wie vorhin. Wie Ich also bis dato glauben

kann, so wird der Feind hiernächst längst der Elbe nach Sachsen und dann gegen Schlesien seine operationes dirigiren, nach Oberschlesien aber ein Corps von allerhand Gesindel von leichten Truppen und von denen sächsischen Regimentern, so der König von Polen ihnen giebet,*) schicken. . . ." (Preuß, Urk. B. V, S. 22.) Am folgenden Tage schreibt der König noch ergänzend: „Meine Nachrichten von Browne seindt, daß seine Armée zwischen Eger, Pilsen, Prag und Kommotau stehet, hier an der Grenze 4 bis 5 Tausend Panduren und Husaren; er wird den Winter nichts anfangen, sondern das Frühjahr erwarten; bei Budin ist das Magazin noch und werden in unterschiedene Oerter, als Brix und Aussig dergleichen angeleget. Sie werden die niederländische Regimenter, so den 17. Luxemburg passiret seindt, erwarten, im Gleichen die Franzosen, welche der Kaunitz absolut hierher haben will; was alsdann ihr project sein wird, muß man gewisse bei Zeiten decouvriren; ich glaube, daß sie mit die polnische Regimenter und Ungarn nebst was Regulirtes in Oberschlesien einfallen werden, Piccolomini in Niederschlesien und Browne hier längs der Elbe, denn von Eger aus ist es sehr beschwerlich und wo nicht Magazine in Gera, Erfurt oder Jena angeleget werden (wo nun nichts ist) so gehet es ohnmöglich an, daß eine Armée auf der Seiten nach Sachsen marschire. Also glaube ich, daß längs der Elbe sich der Krieg aufhalten und decidiren wird. In Rußland seiend die besten Aspecten und wo es nur so continuiret, so werde die pommersche Regimenter bis Sagan oder Neustadt am Queis vorrücken lassen, umb sie gleich nach Schwerin oder hierher zu ziehen und wo es die Umstände erfordern. Wenn er dorten was erfähret, so schreibe Er mir es gleich, denn differente Zeitungen, die sich kreuzen, erklären eine Sache." **)

Winterfeldt hatte in seinem schon erwähnten Schreiben vom 23. November dem Könige eine genaue Oesterreichische Dislokationsliste in Aussicht gestellt, sobald sein „rechter Spion" von Prag zurück sein werde. Aber Friedrich kam seinem überaus thätigen Generaladjutanten doch noch zuvor. Er sandte bereits am 28. November sowohl an Schwerin wie Winterfeldt eine genaue Dislokationsliste der Oesterreichischen Hauptarmee in Böhmen. Besonders bemerkenswerth ist das Begleitschreiben an Winterfeldt durch die Stelle, in welcher der König sagt, daß vor dem Monat Juni die Offensive nach Böhmen nicht ergriffen werden könne. Das Schreiben lautet: „. . . Wegen die Anstalten, so die Oestereicher an der Grenze machen, so zwinget ihnen die Noth dazu und Mangel der Subsistence, aber dieses thut uns nichts, denn den Winter wollen wir nicht agiren und können nicht vor Juni bei ihnen hin; dann finden wir die Felder voll und Ochsen nehmen

*) 4 Karallerieregimenter und 2 Pulks Ulanen, zusammen 3218 Pferde.

**) Preuß, Urk.-B. V, S. 41, irrthümlich vom 27. Januar 1757 datirt.

wir mit uns; also muß man noch auf ernsthaftere Anstalten warten, die uns in derer Leuten Desseins besser sehen lassen. Künftig Jahr wird der Krieg hiesiger Gegend an der Elbe, gegen Niederschlesien ins Gebirge bei Braunau, in Oberschlesien bei Troppau, Ratibor anfangen und mit des Himmels Hilfe bei Olmütz sich endigen.“*)

Auf eine Meldung Winterfeldts von zu Pardubitz, Königgrätz und Chlumetz errichteten Magazinen schreibt der König am 2. Dezember weiter: „. . . Wegen der Magazins, so glaube ganz gewiße, daß sie mit einer Armée gegen Niederschlesien werden agiren wollen, ungarisch Zeug in Oberschlesien, aber hier wird auch eine Armée herkommen und muß man also sehen, wo der große Efort wird gemacht werden, damit meine force gegen die ihrige recht agiren kann, denn dabei bleibe ich, an einen Ort stark zu seindt, damit man was rechtes decidiren kann; bin ich allerwegens vertheilet, so bin ich allerwegens schwach und gehet es dann, als bei Lobositz, daß man den Feind schlägt und nicht davon profitiren kann.

Die Pommern lasse indessen nach Görlitz, Naumburg, Lauban und Greiffenberg marschiren, damit man sie hinziehen kann, wo es Noth ist. . .“ (Preuß, Urk. B. V, S. 24.)

Die Verlegung der Pommerschen Regimenter in die Gegend von Görlitz war eine sehr wichtige und nothwendige Maßregel, sie schloß die Lücken zwischen der Armee und dem Schlesischen Heertheil.

Die ersten Dezembertage brachten dem König wichtige Nachrichten. Am 13. November hatte d'Estrées seine erste Unterredung mit Kaunitz; er entwickelte den Französischen Plan: das Französische Hülfskorps, 30 000 Mann stark, sollte sogleich nach Deutschland aufbrechen, in der Wetterau Winterquartiere beziehen, den Feldzug durch Belagerung von Wesel eröffnen und nach dessen Einnahme durch das Fürstenthum Minden und das Kurfürstenthum Hannover gegen Magdeburg vordringen.

In Oesterreichs Interesse lag es, daß das Kurfürstenthum Hannover von einer Französischen Invasion verschont bleibe; Kaunitz arbeitete daher in der Nacht vom 13. zum 14. November einen Gegenentwurf aus und schickte denselben nach sofort eingeholter Kaiserlicher Genehmigung am 14. November an Starhemberg zur Mittheilung an das Französische Kabinet. Nach diesem Plane sollte Frankreich 35 000 bis 40 000 Mann im Februar 1757 durch Schwaben, die Oberpfalz und das Voigtland nach Sachsen schicken und gleichzeitig ein Beobachtungsheer am Niederrhein versammeln. Zwei Kaiserliche Heere — zusammen 110 000 Mann — würden das eine in die Lausitz, das andere in Schlesien eindringen. Am 27. November übergab er dann auch d'Estrées eine Denkschrift, in welcher dieser Plan weiter entwickelt war.**)

*) Preuß, Urk. B. V, S. 35, irrthümlich vom 28. Dezember 1756 datirt.

**) Arneth, Maria Theresia, V. S. 72 ff. — Stuhr, Forschungen über Hauptpunkte des siebenjährigen Krieges. I, S. 75 ff.

Wahrscheinlich bereits am 5., jedenfalls aber am 7. Dezember waren Nachrichten über diese Verhandlungen im Besitz des Königs; sie erschienen ihm wichtig genug, um — entgegen seiner früheren Absicht — schon jetzt gegen Winterfeldt seine Gedanken über die zu ergreifenden Gegenmaßregeln zu äußern. Er schreibt diesem an genanntem Tage: „Ich habe viele Zeitungen, aber noch nichts ganz sicheres. So siehet es nun aus: In Rußland scheinet es von Tag zu Tag mehr, als wenn nicht zu besorgen wäre. Die Franzosen aber wollen 30 000 Mann nach Böhmen und 50 Tausend am Rhein schicken; gegen uns soll mit 3 Korps agiret werden:

1) über Eger: Franzosen, deutsche Völker und was Oestereicher.

2) Browne bei Friedland, von da über Bunzlau gegen Glogau.

3) Piccolomini gegen Schlesien. Ich habe ohngefähr meine Rechnung gegen gemacht und muß Ich hier 2 Armeen von 40,000 Mann haben, in Schlesien 30,000. An Cavallerie aber würde es fehlen und wohr man die Russen trauen könnte, so müßte man 30 Escadrons aus Preussen ziehen, sonsten seindt wir stark genung, den Feind zu schlagen, aber zu schwach was rechtes zu decidiren . . ." (Preuß, Urk. B. V, S. 25.)

Etwas anders lauten die im Verlauf der nächsten Woche beim König eingegangenen Nachrichten; auch ihnen liegt wohl der Kaunitzsche Entwurf zu Grunde, doch scheint derselbe vom Hofkriegsrathe weiter durchgearbeitet und ergänzt worden zu sein.

Am 12. Dezember hatte der König Winterfeldt mitgetheilt, daß die Oesterreicher im Frühjahr mit fünf Armeen auftreten wollten und zwar mit je einer Armee gegen Ober- und gegen Niederschlesien, einer dritten von Friedland aus nach der Lausitz, einer vierten Armee längs der Elbe gegen Dresden und mit der fünften von Eger aus. Der König sagt ausdrücklich, er könne die Nachricht nicht für gewiß ausgeben. (Preuß, Urk. B. V, S. 28.) Bereits zwei Tage später lauten des Königs Mittheilungen an Winterfeldt wieder anders; von fünf feindlichen Armeen ist auch hier die Rede, doch ist ihre Bestimmung eine andere: die erste habe die Reichsstände im Zaum zu halten, die zweite solle durch das Gebiet von Hildesheim und Halberstadt vorrücken, während von den drei anderen je eine gegen Oberschlesien, Zittau und Eger auftreten werde, doch sei noch alles „unreif", gewiß sei nur, daß die Franzosen gegen Wesel operiren wollten und daß sie mit Bayern und Württemberg Subsidienverträge abzuschließen gedächten. Der König schließt den Brief mit den Worten: „. . . Die Leute (Franzosen) seindt Mir so böse, sie möchten mir zerreißen, allein ich glaube, wenn erstlich die Oestereicher tüchtig auf die Ohren werden gekriegt haben, so werden sich die stolze Wellen legen." (Preuß, Urk. B. V, S. 31.)

Winterfeldt antwortete am 18. Dezember: „. . . Dem Feinde können die Dispositions seiner 5 Armeen nicht soviel helfen, als er sich von der Menge derselben verspricht, denn er ist an seine Magazine, die zu fourniren

ihm sauer wird, gebunden und kann nichts, wenigstens nicht an 5 Orten zugleich unternehmen. Will er aber was entrepreniren, so muß er sich durch Defileen von seinen Magazinen weit entfernen und Ew. Kgl. Maj. sind alsdann im Stande, mit 3 mittelmäßigen Armeen und einem dazwischen detachirten Corps sein ganzes Dessin zu verrücken und ihn, wills Gott, in die Enge zu bringen. Ehe sich der Krieg, und so, wie Ew. Kgl. Maj. es immer gesaget, nicht gegen Mähren spielt, giebt es keinen rechten Ausschlag der Sache. Ich glaube aber, daß es möglich sein wird, solches von hier aus noch dieses Jahr dahin zu drehen. Es muß aber das wahre Dessin dem Feinde verborgen bleiben und er gar nicht darauf rechnen. . . ."

Der Generaladjutant schließt dann von den Magazinen zu Königgrätz, Pardubitz und Chlumetz, deren Errichtung er gemeldet hatte, daß der Feind im Frühjahr zuerst etwas gegen Niederschlesien unternehmen werde, und schlägt als Gegenmaßregel eine Aufstellung der Schlesischen Armee zwischen Freiburg und Schweidnitz mit einer Avantgarde gegen Schlesisch-Friedland, Schönberg oder Liebau vor. Aus dieser Aufstellung könne die Armee in fünf Tagen über Jauer, Goldberg, Löwenberg und Lauban dem Feinde in die Flanke fallen, falls derselbe über Böhmisch-Friedland und Zittau in die Lausitz einbreche. Oberschlesien sei dann allerdings nur durch die gut zu sichernden Festungen Kosel und Neiße zu decken, das platte Land müsse dort einige Zeit der Diskretion des Feindes bloß gestellt werden. Winterfeldt schließt diesen Brief mit folgenden Worten: „Hat man den Feind nur erstlich an einem Orte recht vor der Pritsche gehabt, so gewinnt gleich alles ein anderes Ansehen und läuft wenigstens die nächste Armee, ob sie gleich nicht geschlagen, auch mit zurück." —

Es darf angenommen werden, daß der König dem Feldmarschall Schwerin am 5. Dezember die Mittheilung gemacht hat, daß die Feinde drei Armeen zu bilden beabsichtigen. Schwerin beantwortet am 12. Dezember zwei Briefe des Königs vom 5. und 9. mit Folgendem: „. . . Es erscheint mir sehr wahrscheinlich, daß die Feinde drei Armeen ins Feld zu stellen trachten. Mein Grund dafür ist, daß ich nicht einzusehen vermag, wie sie für die zahlreichen Truppen, welche sie in Böhmen und Mähren versammeln, und welche durch die aus Ungarn, Italien und Brabant kommenden Verstärkungen auf 180 000 Mann und darüber steigen müssen, (die Verpflegung) liefern wollen. Ich sehe nicht ein, sage ich, wie sie mit ihrem Fuhrwesen für ein so zahlreiches Heer die Lieferungen besorgen wollen, wenn dieses nur in zwei Korps getheilt ist, denn obgleich Böhmen Getreideüberfluß besitzt, so scheint es mir unfehlbar, daß bei der Aufstellung ihrer Streitkräfte längs der Grenzen Sachsens, der Lausitz und Niederschlesiens diese Truppen nicht während des Winters und in der Zeit, welche sie bereits während des Feldzuges dort zubrachten, alles aufgezehrt haben, was das Land zu liefern vermag, so daß es mir für sie sehr schwer scheint, bis zum künftigen Frühjahr Magazine zu

errichten, welche für die Verpflegung so starker Armeen ausreichen und diesen ermöglichen etwas auf der ganzen Linie zu unternehmen . . ." Des Königs Schreiben vom 9. Dezember sagt nichts von den drei Armeen, das vom 5. war nicht aufzufinden; dieses muß also die Mittheilung enthalten haben.

Der König beruhigt Schwerin in seiner Erwiderung vom 14. Dezember betreffs der Zahl der feindlichen Streitkräfte: „. . . Was die wirklichen Streitkräfte der Oestereicher an Nationaltruppen anlangt, so kann deren Zahl nicht über 110 000 Mann steigen. Hier können sie 40 Regimenter gegen uns versammeln, die nach ihrer eigenen Angabe 60 000 Mann zählen, rechnet man dazu 30—35 000 Mann Kavallerie und Husaren, sowie 15 000 Panduren, so ergiebt dies die Gesammtzahl von etwa 110 000 Mann. Was die französischen Truppen anlangt, so ist noch nicht entschieden, ob deren in Böhmen auftreten werden oder ob Frankreich dafür Truppen der Deutschen Reichsfürsten in Sold nehmen wird; aber wie man sich auch bezüglich dessen entschließen möge, jedenfalls werden nicht mehr als 24 000 Mann, die Frankreich hinschickt, dazukommen, so daß nach dieser Berechnung die Oestereicher 134 000 Mann ins Feld schicken werden, denen ich 115—120 000 Mann entgegen zu stellen gedenke, das Mißverhältniß der Zahl wird also nicht sehr groß sein.

Ich habe bis jetzt nur sehr unbestimmte Nachrichten über ihren Feldzugsplan, aber sobald ich darüber etwas genaues und zuverlässiges erfahre, werde ich nicht unterlassen Euch davon Mittheilung zu machen und darum möchte ich auch die Reise nach Schlesien nicht früher unternehmen,*) als bis ich darüber unterrichtet und im Stande bin, mit Euch bestimmte Maßregeln zu verabreden.

Allem Anschein nach wollen die Franzosen künftiges Jahr etwas gegen meine Cleveschen Lande unternehmen. Ich gebe mir daher Mühe, den König von England dazu zu bringen, dort ein Heer zu versammeln und ich hoffe, daß mir dies noch gelingen wird.

Betreffs Rußland kann man nur das Eine bestimmt sagen, daß es sich während dieses Winters ruhig verhalten wird. Die Kaiserin ist siech und im Falle eines Ereignisses könnte ich sicher sein, daß von dorther nichts käme . .

Alle aus Böhmen zu uns kommenden Deserteure klagen über Mangel an Lebensmitteln, die dort selten sein; dieses entscheidet über die großen Verhältnisse (affaires) nicht, wohl aber über die für den nächsten Feldzug zu treffenden Maßregeln und vorausgesetzt, daß wir sie genau nehmen und das Richtige treffen, so glaube ich, daß sich die Dinge sehr zu unsern Gunsten ändern und uns in die Lage versetzen werden, daß wir den Feind überall zurückwerfen und dann mit Nachdruck auf ihn losgehen können.

Es fehlt mir nicht an Infanterie, nur an Reiterei bin ich zu schwach, so daß ich alles aufbieten muß, um auch hierin dem Feinde gleichzukommen . ."

*) Der König korrespondirte schon seit einiger Zeit mit Schwerin wegen dieser Reise.

In einer eigenhändigen Nachschrift faßt der König die Lage in folgende Worte zusammen: „. . . Der nächste Feldzug wird sehr hart (rude) werden und es wird unser Meisterstück sein, uns gut herauszuziehen, aber es gilt durchzukommen (percer par là) oder unterzugehen. Der Wiener Hof war im Jahre 1742 in schlimmerer Lage und er hat sich doch gut herausgezogen. Ich, der ich einen Schwerin und die vorzüglichsten Truppen Europas habe, ich verzweifle an nichts; aber sehr umsichtige Führung ist nothwendig, bald Feuer, bald Klugheit und bei allen Gelegenheiten eine bewährte Unerschrockenheit; wenn diese Grundsätze in Fleisch und Blut der Truppen übergehen, so bezwingt man die Hölle. (Pour moi, qui ait des Schwerins et les plus excellentes troupes de l'Europe, je ne désespère en rien; mais il faut de la conduite, tantôt de la vivacité, tantôt de la prudence; avec ces sentimens inspirés aux troupes on dompterait l'enfer.)"

Schwerin antwortete am 17. Dezember auf dieses Schreiben: „. . . Euer Majestät Truppen sind nicht gewohnt, vor der Ueberzahl ihrer Feinde zu erschrecken und sie haben unter E. M. weisen und erfahrenen Führung stets gesiegt, so daß ich für die Zukunft dasselbe prophezeihe." Er entwickelt dann den in seinem letzten Schreiben behandelten Gedanken von der Schwierigkeit der Füllung der Böhmischen Magazine weiter: Da das Land ausgezehrt sei, würde man die Vorräthe aus Mähren, Oesterreich und vielleicht sogar aus Ungarn heranschaffen müssen. Eine frühzeitige Eröffnung des Feldzuges seitens der Oesterreicher sei kaum zu erwarten, es sei denn, daß sie ihn in der Richtung nach Oberschlesien eröffneten, denn zu Olmütz befänden sich ihre Hauptmagazine. Der Feldmarschall wendet sich dann zur politischen Lage: „Nach meiner Ansicht würde England und namentlich der König als Kurfürst von Hanover sehr zur Unzeit handeln, wenn er nicht alles thäte, was überhaupt von ihm abhängt, um den Franzosen Widerstand entgegen zu setzen. Wenn berücksichtigt wird, daß E. M. sich diese Feinde im Rücken nur Englands Interessen halber zugezogen haben, würde darin geradezu Undankbarkeit liegen. Wenn E. M. sich wegen der Russen beruhigen können, so will es mir nicht scheinen, daß wir an den anderen Stellen Großes zu befürchten haben." Sodann meldet er, daß Minister Bestucheff versucht habe, die wichtigsten Polnischen Persönlichkeiten gegen Preußen in die Schranken zu bringen. Er, Schwerin, habe daher seine dortigen Verbindungen benützt, um ihnen beizubringen, daß sie ihr Land zum Kriegsschauplatze machen würden, wenn sie den Russen den Durchmarsch gewährten. Man habe ihm darauf versichert, daß die Republik Polen dem König von Preußen gar keinen Anlaß zu Klagen geben werde.

Und zum dritten Mal wiederholt Schwerin in einem Schreiben vom 20. Dezember seine Bedenken gegen die Errichtung Oesterreichischer Magazine in Nähe der Grenzen Sachsens, der Lausitz und Niederschlesiens, daraus wiederum folgernd, daß die Oesterreicher ihren Hauptstoß von Mähren aus

gegen Oberschlesien führen würden. Die Oesterreicher schmeichelten sich immer der Hoffnung, dort eine Vereinigung mit den Russen herzustellen.

Des Feldmarschalls Anschauungen über die Verpflegungsschwierigkeiten des Feindes sind von hoher Bedeutung für die Beurtheilung der damaligen Kriegführung. Verpflegungsrücksichten, zu allen Zeiten schwerwiegend bei Feststellung von Operationen, spielten im 18. Jahrhundert eine übergroße Rolle. König Friedrich hat in seinem ersten Kriege 1742 Anläufe genommen, sich von den geltenden Ueberlieferungen loszumachen, aber er machte sehr üble Erfahrungen mit dem Requisitionssystem, darum kehrte er wieder zu der geordneten Magazinverpflegung zurück. Die heut geltenden Verpflegungsgrundsätze stehen im Widerspruch zur damaligen Anschauung vom Staat, sie vertragen sich auch nicht mit der damals herrschenden Heeresergänzung. Wie war bei Requisitionen die Disziplin zu erhalten, die Fahnenflucht zu verhindern? Diese Gesichtspunkte lassen die meisten Beurtheiler der Kriegführung des großen Königs außer Acht. Es ist Clausewitz großes Verdienst, die Kritik wieder auf den richtigen Standpunkt zurückgebracht zu haben.

Der König war ganz einverstanden mit Schwerins Meinung; er schreibt gleich nach Empfang von Schwerins Brief vom 17. am 19. Dezember: „Meine Nachrichten, mein theurer Feldmarschall, stimmen mit Euren vollkommen überein. Browne hat nur das Magazin von Prag, Piccolomini das von Pardubitz, während das Olmützer in der Absicht angelegt ist, in jener Gegend noch ein Korps zu versammeln, denn diese Leute wollen nach Kosel. Sobald Browne nach Wien reist, wird man mit ihm den Feldzugsplan vereinbaren und sobald ich den Haupttheil seiner Anordnungen kenne, werde ich meine kleinen Betrachtungen darüber anstellen, worauf ich mich in Schlesien mit Euch besprechen werde, damit auch wir dann unsere Entschließungen fassen. Wir werden, mein lieber Feldmarschall, gegen viele Feinde kämpfen müssen, aber ich habe gar keine Befürchtungen; ich habe ausgezeichnete Generale, bewundernswerthe Truppen und wenn mich der Himmel nicht meines gesunden Verstandes beraubt, so hoffe ich auch meine Pflicht zu thun.“ Der König sagt dann — wieder etwas abweichend von dem, was er am 14. Dezember an Winterfeldt geschrieben hatte — über die feindlichen Pläne, daß nach Oberschlesien Kroaten und die Sächsische Reiterei, je eine Armee gegen Niederschlesien und die Lausitz, ein Korps, das durch Thüringen und das Halberstädtische Gebiet in das Magdeburgische eindringen und endlich ein fliegendes Korps aufgestellt werden solle, welch letzteres bestimmt sei, die an der Elbe errichteten Preußischen Magazine wegzunehmen, während man den König durch die Bewegungen der anderen Abtheilungen von diesem Flusse weggelockt haben werde. Außer all diesen wolle man noch eine Armee im Reich aufstellen, um die Fürsten und Kreisstädte zu unterwerfen. Hiernach würden also sieben verschiedene und räumlich getrennte Abtheilungen feindlicherseits auftreten sollen. Der König spricht dann dieselben Gedanken aus, welche Winterfeldt am 18., also fast

gleichzeitig ihm unterbreitet: ...„Wenn dieses wirklich ihre Anordnungen sind, so gilt es zu beobachten, in welcher Richtung man den größten Schlag führen kann; über eine dieser Armeen mit Uebermacht herfallen, sie, wenn angängig, vernichten und sich dann gegen die anderen wenden ..." Er sagt dann weiter: „Um jedoch allen Zufälligkeiten zu begegnen, habe ich für nöthig befunden, bei der Kavallerie und den Dragonern eine Augmentation von 1 Offizier, 2 Unteroffiziere und 12 Mann und Pferden für jede Schwadron anzuordnen.*) Es müssen alle erdenklichen Anstrengungen gemacht werden, um unseren Feinden zu widerstehen; wir müssen sie niederwerfen und weder ihre Zahl noch Macht fürchtend, müssen wir es uns zur Ehre rechnen, eine schwere Aufgabe zu erfüllen. Man bezahlt wohl einen Seiltänzer, aber man giebt einem Menschen nichts, der auf ebner Erde durch die Volkshaufen läuft. (On paye un danseur de corde, mais on ne donne rien à un homme qui marche uniment par les niés [nuées]) und nur diejenigen machen sich einen Namen in der Welt, die auch die größten Schwierigkeiten überwinden. Ich umarme Euch; seid betreffs Eurer Gesundheit so vorsichtig als möglich; der Staat bedarf Eurer im kommenden Jahre aufs dringendste; dann gilt es zu kämpfen pro aris et focis ..."

Kaleidoskopisch wechseln in diesen Tagen des Königs Nachrichten. Schon zwei Tage nach dem oben angeführten Briefe theilt er Winterfeldt mit, daß „... die Oestereicher von Eger aus ihre meisten efort thun werden und vielleicht auch durch die Lausitz; dieses ist vernünftiger als sich nach Schlesien mit alle die große Festungen einzulassen ..." (Preuß, Urk. B. V, S. 33.)

Schwerin schreibt er gleichzeitig: „... Der Feind wird seine Hauptanstrengungen gegen Sachsen richten, weil er hier eine Schwierigkeit weniger findet, indem er hier auf keine Festungen stößt; doch möge er auch einen anderen Entschluß fassen, mir ist es gleich, denn es kommt nicht darauf an, wo der Feind geschlagen wird, sondern darauf, daß er überhaupt irgendwo entscheidend geschlagen wird (bien battu), damit erhalten wir vollständig das Uebergewicht über ihn. Ende und Zweck von allem muß darin bestehen, den Krieg nach Mähren zu verpflanzen."

In der Zwischenzeit erhielt auch Winterfeldt wichtige Nachrichten; am 22. Dezember sandte er an den König den Bericht eines Kaufmanns, welcher in seinem Auftrage und unter dem Vorwand von Geschäften in Brünn gewesen ist. Seine Nachrichten verdanke er dem Sekretär des am Oesterreichischen Hofe hoch angesehenen Landeshauptmanns von Mähren. Der Kaufmann berichtet

*) Die „Geschichte des siebenjährigen Krieges" bearbeitet von Offizieren des großen Generalstabes giebt Th. I, S. 147 die Augmentation mit 24 Mann für jede Kürassier- und 12 Mann für jede Dragoner-Schwadron an und legt diese Zahlen ihren Stärkeberechnungen für 1757 zu Grunde, sagt aber in einer Anmerkung Th. I, S. 20 ausdrücklich, daß ihre Stärkeangaben nicht auf authentischen Unterlagen ruhen.

zuerst von dem Umschwunge der Stimmung in Ungarn, wo man vordem einer Empörung nicht abgeneigt gewesen sei, aber jetzt noch mehr Eifer und Bereitwilligkeit zeige als 1740 und 1741. Ungarn wolle bis zum nächsten 1. Januar 40000 Mann Infanterie und 6 Husaren-Regimenter zu je 1300 Mann ins Feld stellen. Ferner werde durch 2000 Wagen mit Vorspann-Pferden eine ungeheure Menge Fourage aus Ungarn an die Heere in Böhmen und Mähren abgeführt. Dieser Umschwung sei durch Veröffentlichung eines Briefes Friedrichs an den Sultan herbeigeführt worden, in welchem jener die Pforte auf die schöne Gelegenheit aufmerksam gemacht habe, „die römische und die russische Kaiserin zu Paaren zu treiben." Der Sultan habe diesen Brief der Königin von Ungarn übersandt.

Auch anderweite Rüstungen meldet der Kaufmann: Böhmen solle für jetzt 40 000, Mähren 12 000, Oesterreich 15 000 Rekruten stellen, die anderen Kronländer nach Verhältniß. Hiervon sollten nicht nur die Regimenter vollzählig gemacht, sondern jedem Regiment noch 800 Ueberkomplete zugetheilt werden, welche bei den in den Garnisonen zurückbleibenden 3. Bataillonen der Regimenter ausgebildet würden, um aus ihnen den Abgang im Felde zu decken. Doch fehlte es an Tuch zu den Monturen, ja für die schon errichteten Husaren-Regimenter müßten erst Karabiner angefertigt werden. Man wolle mit vier Armeen operiren. Außer den beiden Armeen Brownes und Piccolominis solle unter dem Prinzen Karl von Lothringen eine kombinirte Französisch-Oesterreichische Armee im Reiche aufgestellt werden und von da nach Sachsen vorrücken. Eine vierte Armee solle aus dem jetzt in Mähren stehenden Korps und einer Anzahl Ungarischer Truppen, die über den Jablunka-Paß unter General Nadasdy heranrückten, gebildet werden; Nadasdy sei zum Oberbefehlshaber dieser Armee bestimmt.

Von Bayern habe Oesterreich vor der Hand keine Hülfe zu erwarten. Da die Preußische Armee gar zu nahe gegen Eger stünde, wolle man dort den Verlauf der Dinge abwarten; dagegen würden 2000 Mainzer und auch einige Würzburger Truppen zur Armee Brownes stoßen.

Winterfeldt ist der Meinung, daß in diesem Bericht vieles geprahlt und erdichtet sein werde, besonders, daß die Ungarn so starke Streitkräfte stellen würden; auch die von den Erbländern zu stellenden Rekruten seien zu hoch angegeben, denn Böhmen habe nicht 40 000 sondern nur 15 000 Rekruten zu liefern. Die Nachricht von den aufzustellenden Ersatztruppen sowie den Plan der vier Armeen — welcher auch von zwei anderen Seiten bestätigt werde — hält Winterfeldt für richtig. Nach Verlauf von drei Monaten sollten die Operationen begonnen werden.

Am folgenden Tage schreibt Winterfeldt als Antwort auf des Königs Brief vom 21. noch: „... So viel man aus dem Zusammenhange verschiedener Nachrichten schließen kann, will F. M. Browne mit seiner Armee an der Elbe bleiben, jedoch möchte er auch wohl etwas davon gegen die Lausitz detachiren

Die Piccolomini'sche Armee soll gegen Niederschlesien zwar Miene machen, aber auch mit der Nadasdy'schen in Connexion und derselben à portée bleiben. Und weil sie glauben, daß Ew. Kgl. Maj. nur eine Armee in Schlesien dagegen stellen können, so vermeinen sie, an einem Ort, es sei in Ober- oder Nieder-Schlesien mit Supériorité durchzudringen."

Nach Empfang dieser Nachrichten bewegte auch den König während eines Augenblickes ein banger Zweifel. In einem undatirten Briefe (Preuß, Urk. B. V, S. 33), der seinem ganzen Inhalt nach nur die Antwort auf den vorstehenden Bericht Winterfeldts sein kann und der höchst wahrscheinlich am 24. Dezember geschrieben worden ist, sagt er: „Ich glaube dieses Jahr an kein Glück; auf die Türken zu rechnen, ist kein Staat zu machen. . . ." Aber dieses ist auch der einzige Augenblick, während des Winters von 1756 zu 1757, wo den König die Zuversicht verläßt. Alle anderen in dieser Zeit an seine Generale gerichteten Briefe zeigen ihn wohl in klarer Erkenntniß seiner schwierigen Lage, aber in froher, gehobener, zuversichtlicher Stimmung, erfüllt von Selbstvertrauen und Zutrauen zu seinen Unterführern und seinen Truppen, niemals des Trostes bedürftig, vielmehr stets bereit, den Muth Anderer aufzurichten.

Schon einen Tag später ist der König wieder guter Dinge, trotzdem inzwischen wieder Nachrichten eingegangen waren, die nur geeignet erschienen, sie herabzudrücken. Wiederum ist der König über eine neue Phase der Oesterreichisch-Französischen Verhandlungen sehr rasch und gut unterrichtet. Am 12. Dezember war in Versailles eine neue Instruktion für den Generallieutenant d'Estrées zur Beantwortung der Kaunitzschen Denkschrift vom 14. November ausgefertigt worden, in welcher Kaunitz' Vorschlag verworfen dafür aber angeboten wurde, nicht 30—40 000, sondern 60 000 oder sogar 85 000 Mann Französischer Truppen, noch durch Reichstruppen verstärkt, bereits in diesem Winter die Operationen beginnen zu lassen, als deren Hauptziel das Herzogthum Magdeburg bezeichnet war.*) Der König macht Winterfeldt hiervon folgende Mittheilung: „Jetzunder fängt es an wüster auszusehen, wie noch niemalen, die Franzosen lassen zwar nicht nach Böhmen marschiren, geben aber 60 M. Mann am Rhein und 2 Millions Subsidien." Er fährt dann fort: „In Rußland hat das östereichische Geld dermaßen operirt, daß die Russen statt 30 M. 80 M. Mann wollen marschiren lassen. Das Beste aber ist, sie können vor künftigen Juni nicht marschiren. Die Kaiserin ist gefährlich krank, und stirbt der Drache, so stirbt der Gift mit ihm, und feindt alsdann lauter gute Aspecten allda. Wegen die 4 Armeen, so kann ich nur drei dagegen stellen: 1) gegen die aus dem Reich, 2) gegen Browne und 3) gegen Piccolomini, und muß Oberschlesien preisgeben, wie anno 45, es sei denn, daß der wilde Bär stille sitzet, so könnte Lehwald

*) Arneth, Maria Theresia V, S. 79, und Stuhr, Forschungen I, S. 80.

helfen; man mag die Sachen ansehen wie man will, so ist richtig, daß, wenn ich mir allerwegens schwäche, so richte ich nirgends was aus, aber komme ich mit einem guten Haufen an einen Ort und mache allda Luft, so kann ich darnach detachiren, wo es nöthig ist."

Noch einmal vor Schluß des Jahres spricht sich der König gegen Winterfeldt in seinem Schreiben vom 29. Dezember über die Lage aus: „... Wenn sie 4 Armeen machen, so ist gewiße die in Oberschlesien nur Husaren, Panduren und Sachsen*) und die 3 anderen Regulair. Ich bringe künftig Jahr mit Schwerin 120 000 Mann gegen die Oestereicher ins Feld, wenn die anderen 140 000 haben, so ist es der Welt Ende; also was das angeht, werden wir wohl mit sie fertig, nur muß ich mit meiner Cavalerie solche Mesures machen, daß ich die immer an den Ort hinbringe, wohr ich was decidiren kann, das wird alles ausmachen, denn kömmt der Feind, ich schlage ihn und kann nicht nachsetzen, so ist nur ein unnützes Blutbad, das nicht decidiret, und das muß nicht seindt, sondern jede Bataille, so wir liefern, muß ein großer Schritt vorwärts zum Verderben des Feindes werden.... Sie werden im Winter stille sitzen, aber das Frühjahr, sobald es ihnen möglich ist, im Feld rücken, und das ist gut, denn es mag im Norden so wüste aussehen, als es will, seindt wir an einen Ort mit die Oesterreicher fertig, so werden die anderen sehr kopfscheu werden...."

Wir haben aus des Königs Briefwechsel mit Schwerin während der letzten Dezembertage noch einige wichtige Schreiben nachzuholen. Der Feldmarschall schreibt am 25. Dezember: „Was Eure Majestät mir in Ihrer Depesche vom 21. sagen, ist sehr wahr, daß von unseren Feinden niemals ein vortheilhafter, dauernder und nützlicher Friede zu hoffen ist, wenn wir nicht Mähren und das Oestereichische zum Kriegsschauplatz machen (qu'à moins de transporter la guerre en Moravie et vers l'Autriche). Wir müssen ein solches ruhmvolles Ende des Krieges herbeiführen (Il sagit de la conduire à cette fin glorieuse); ich verspreche mir in dieser Beziehung Alles von den von E. M. entworfenen Anordnungen.... Es ist niemals mein Grundsatz gewesen, mich aus Rücksicht auf die Pläne des Feindes in einer Defensive zu halten, sondern indem ich ihn zu durchschauen bemüht bin, versuche ich zugleich, ihm zuvorzukommen, den Feind dadurch zu zwingen, auf meine Unternehmungen seine Aufmerksamkeit zu richten und so alle seine Absichten zu stören und ihnen zuvorzukommen (Mon principe n'a jamais été de me conduire sur une defensive par rapport aux projets de l'ennemi, mais en le pénétrant de le prévenir et de l'obliger de donner ses attentions sur mes entreprises et de deranger et prévenir

*) Es sind die aus Polen gekommenen Sächsischen Reiterregimenter gemeint.

par là tous ses dessins); ich glaube in dieser Beziehung meine Grundsätze in Uebereinstimmung mit E. M. Ideen und schmeichle mir, ebenso zu denken, wie E. M. immer mit ruhmvollen Erfolge gehandelt hat (et je me flatte penser comme Elle a toujours agi avec un succés glorieux). Es ist nicht zu leugnen, daß E. M. nächstes Jahr einen großen und schwierigen Krieg zu führen haben, aber E. M. Aufmerksamkeit und Ihr überlegenes Genie, sowie die Güte Ihrer Heere und Ihre Talente in deren Verwendung kennend (mais connaisant l'application de V. M. et ses talens pour leurs arrangements), fürchte ich die Ueberzahl unserer Feinde und ihrer Verbündeten in keiner Weise."

Sehr bemerkenswerth sind Schwerins Anschauungen über Frankreich und dessen Verhältniß zu Deutschland; er sagt hierüber in seinem Schreiben: „Wenn Frankreich nicht ganz gegen seine früheren Grundsätze handelt, so wird es das Haus Oesterreich mehr mit Worten als Thaten (réalités) unterstützen, denn nach meiner Ansicht liegt es in seinem Interesse, und bis jetzt ist es immer so gewesen, daß Deutschland sich unter sich zersetzt, damit Frankreich sich dann seine Schwäche zu Nutze machen könne; aus diesem Grunde glaube ich, daß es seine wahre Absicht verbirgt und das Haus Oesterreich nur schwach unterstützen wird. . . ."

Am 27. Dezember sagt der Feldmarschall, hieran anknüpfend: „. . . Wenn die Franzosen klug handeln, so befolgen sie ihr früheres Sistem, und wenn der Wiener Hof nicht blind wäre, so würde er ihre Pläne durchschauen und seinen Streit mit E. M. je früher, je besser schlichten, damit Deutschland nicht am Ende durch seine Erschöpfung der Gnade Frankreichs preisgegeben ist. . . ."

In seinem letzten Briefe vom Jahre 1756 an Schwerin, am 30. Dezember entworfen, am 31. abgesandt, kündigt der König diesem an, daß er sich nach Berlin begeben und die Reise nach Schlesien gegen den 20. Januar unternehmen werde. Schwerin möge inzwischen, so wie er es vorgeschlagen, seine Magazine zu Neiße, Schweidnitz und Breslau einrichten. Noch einmal an der Jahreswende wiederholt hier der König: „. . . . Was den Plan für den nächstjährigen Feldzug anbelangt, so werdet Ihr wohl verstehen, daß man klarer, als dies bis jetzt der Fall ist, die Pläne des Feindes überblicken und wissen muß, welche Unterstützung er von seinen Verbündeten zu erwarten hat, um sich darüber ein festes Urtheil bilden zu können und die rechten Maßnahmen zu treffen. Ich nehme jedoch bereits meine Vorsichtsmaßregeln und arbeite hier namentlich mit Emsigkeit an der Verstärkung der Truppen. Dieser Gegenstand ist wichtig, damit wir die Ueberlegenheit über den Feind gewinnen, sobald wir ein paar ihrer Armeen geschlagen haben. . . . Ungeachtet aller Anstrengungen, welche die Oesterreicher zu machen vorgeben, fehlt es ihnen doch an Geld und können sie den Feldzug oder wenigstens die großen Operationen nicht vor dem Monat Juni beginnen . . ."

So beschloß der König das Jahr 1756 in regem Gedankenaustausch mit seinen Vertrauten, mit klarem Blick den furchtbaren Ernst seiner Lage überschauend, aber doch erfüllt von Zuversicht und Hoffnung.

Neue Anregung zu Besprechungen der Lage gab eine Meldung des Generallieutenant v. Winterfeldt vom 1. Januar 1757. Es sei unvermuthet der Oesterreichische Oberstlieutenant Graf Gellhorn zu ihm gekommen und habe auf den Vorwurf, daß er auf leichtsinnige Art umgesattelt, sich auf das Zeugniß Klinggräffens (des früheren Preußischen Gesandten in Wien) berufen, auch einen Empfehlungsbrief von diesem gezeigt. Auch Graf Haugwitz habe es gebilligt, daß er aus Oesterreich fortginge, doch als er im September 1756 bereits die Reise von Wien nach Schlesien angetreten habe, sei das Verbot ergangen, ihn passiren zu lassen.

Auf dieses Schreiben, welchem ein umfangreicher Bericht über die Aussagen Gellhorns sowie andere Nachrichten beigefügt waren, antwortete der König schon am 2. Januar*): „Seine Nachrichten seindt ohngefähr wie die meinigen, das seindt aber contradictiones, uns nach Böhmen hereinzulassen und uns in Sachsen zu attaquiren. Seinem Windbeutel traue ich nicht auf ein Haar, und ich will durchaus nicht, daß Er sich mit ihm abgebe. Der Mensch ist nicht richtig. Er rechnet nicht die force des Feindes aus, wie sie wirklich ist. Die Oestereicher können 130 M. Mann ins Feld stellen, die Russen wollen 80 M. Mann marschiren lassen, das Reich giebt auch Truppen, das macht zum wenigsten 220 M. Mann, da ich alleine mit 150 M. gegen stehen muß. Die Hanöverschen werden ihrerseits genug mit den Franzosen zu thun haben und kann ich die nicht mitrechnen. Es ist also mit unseren Umbständen kein Kinderspiel, sondern es geht auf Kopf und Kragen. Wenn die Oestereicher was tentiren, so gehet es gewisse erstlich auf Sachsen und entweder auf der Lausnitz erst oder auf das Halberstädtische, das kann man nun nicht sagen, aber darauf habe ich meinen Zuschnitt gemacht. Was der Russen ihr Marsch durch Polen nach der Neumark betrifft, der kömmt mir was schwer vor, und kann ich so was Unbesonnenes schwer glauben, indessen ist meine resolution auf alle Fälle genommen, und werde ich mir bis auf den letzten Mann defendiren. . . ."

Ueber den Grafen Gellhorn haben wir weiteres nicht aufzufinden vermocht; nur klagt Winterfeldt dem Geheimen Kabinetsrath Eichel in einem Schreiben vom 5. Januar, daß ihn des Königs Brief „bis in der Seelen

*) Die Meldung hatte also zu dem mehr als 26 Meilen weiten Wege von Landshut bis Dresden, auch wenn sie am frühen Morgen des 1. abgeschickt wurde und erst am Abend des 2. Januar anlangte, keinesfalls mehr als 36 Stunden gebraucht. Die Straße führt durch Gebirgs- und Hügelland; bei damaliger Wegebeschaffenheit sowie im hohen Winter ist die Leistung höchst bemerkenswerth.

mortificirt" habe. Auch er habe Gellhorn nicht getraut, ihm daher auch absichtlich einen ganz verkehrten Plan gesagt, doch habe er ihn nicht arretiren können; er habe es aber für seine Schuldigkeit gehalten, Gellhorns Aussagen zu melden. Winterfeldt schreibt weiter: „Daß der König meine Rapports nicht recht lieset, davor kann ich nicht, indem kein Wort von Böhmen darin gedacht, sondern daß sie glaubten, der F. M. Schwerin sollte nach Mähren herein gehen und wollten sie ihn auch herein lassen. Keine ehrliche Leute werden sich zu Spions gebrauchen lassen, sondern es sind mehrentheils leichtsinnige Windbeutels oder Leute, die umb des Gewinnstes willen den Galgen riskiren. . . ."

In gleichem Sinne schreibt Winterfeldt betreffs Gellhorns am 6. Januar auch an den König, einen Bericht aus Prag und eine Dislokationsliste der aus Italien in Böhmen eingetroffenen Oesterreichischen Regimenter beifügend sowie in Aussicht stellend, daß er in einigen Tagen dem Könige „ausführliche und accurate Listen aus des Feldmarschalls Brownes Kanzlei" einzusenden hoffe. Aus dem Bericht ist herauszuheben, daß der Kundschafter es als bestätigte Wahrheit bezeichnet, daß die Oesterreichische Armee in Böhmen und Mähren thatsächlich bereits 130 000 Mann stark sei, wobei die 16 000 Mann, welche aus den Niederlanden in Anmarsch seien, sowie 20 000 Mann, welche aus Ungarn kämen, nicht inbegriffen seien. Diese letzteren 20 000 Mann sollten sich um Olmütz versammeln und beständen aus „10 000 Insurgenten, so als Husaren dienen", 4000 Reitern und 6000 Mann Infanterie. Ferner würden vom Kaiser, den Batthiany und Esterhazy noch 4000 Husaren errichtet. Der Kundschafter hat zuverlässig erfahren, daß sie sehr früh ins Feld gehen und „an denen bereits angezeigten drei Orten agiren wollten". Brownes Armee stände noch unverändert in ihren seitherigen Quartieren.

In diesen Tagen erhielt der König eine andere wichtige Nachricht, wichtig nicht durch die Richtigkeit der Mittheilungen, sondern durch des Königs Maßnahmen, welche sich an sie knüpfen.

Ein Major Henning meldete: „Ich bin gestern an dem Orte unter den hiesigen*) Hofleuten gewesen, sie sagten, die Kaiserin hätte die 2 Millionen Gulden**) remittirt, die russische Armee in Marsch zu setzen, und daß solche nach der am verwichenen Sonnabend erhaltenen Nachricht bereits 18 Meilen hinter Grodno gewesen. Die aus den Niederlanden kommenden östereichischen Truppen würden sich im Reich aufhalten, bis die Franzosen sich mit ihnen conjungirten und sodann mit den, noch dazu kommenden Truppen der Reichsstände nach dem Brandenburgischen marschiren und eine östereichische Armee

*) d. h. Dresdener.

**) Der Vertrag von 1746 verpflichtete Oesterreich zu dieser Zahlung als Subsidien für die Gestellung von 30 000 Mann Russischer Truppen bei einer Waffenerhebung des Königs.

würde unsere in Schlesien, eine andere aber hier in Sachsen von Eger her angreifen, die dritte noch zur Observation bleiben. In Eger soll auch ein considerables Magazin angeschafft werden . . ."

Diese Nachricht fügte der König, welcher inzwischen am 4. Januar nach Berlin gereist war, seiner von dort aus an Winterfeldt gerichteten Antwort auf dessen vorstehendes Schreiben bei. Der König schreibt in derselben am 9. Januar: „. . . Was die Zeitungen von der Menge der östereichischen Truppen seindt, habe ich Mühe so stark zu glauben, als sie sich angeben; indessen umb daß ich meine Zeit hier nicht übel verwende, so habe ich noch eine Augmentation resolvirt in der Infanterie, wohrdurch jede Compagnie mit 30 Cantonisten verstärket wird. Nun fange ich an in den großen Project der Oestereicher etwas klärer zu sehen und wird Browne und Piccolomini, der Eine durch die Lausnitz, der Andere bei Braunau oder Glatz einbrechen. Die Truppen, so aus den Niederlanden gekommen, sollen zu deutsche Truppen stoßen und agiren gegen das Halberstädtische. Die Russen werden Preußen unberührt lassen und marschiren gerade gegen Schlesien, ich glaube jenseite der Oder. Also habe ich resolviret, wohr dieses geschiehet, daß Lehwald ihnen im Rücken gehen soll, gerade durch Polen durch und sie ankriegen wohr er kann. Wegen uns, so kann ich Schwerin der Zeit leichte verstärken und gegen Naumburg*) und der Gegend werden wir wohl unsere affairen ausmachen . . Was die Campagne des Frühjahrs angehet, so ist nicht möglich, daß die Leute solche vor Medio Mai öffnen . . ."

Hier, wo der König zum ersten Male die Russen als ernstzunehmende Gegner in seine strategische Rechnung einzusetzen beginnt, ist es an der Zeit, auch diesen Feind Friedrichs ins Auge zu fassen.

Durch die am 10. April 1756 zu Petersburg ausgewechselten Erklärungen hatten sich die beiden Kaiserinnen verpflichtet, jede nicht weniger als 80 000 Mann regelmäßiger Truppen gegen den gemeinsamen Feind, den König von Preußen, ins Feld zu stellen. Kaiserin Elisabeth von Rußland war von tiefem Widerwillen gegen Friedrich erfüllt, welcher durch eine abfällige Aeußerung des Königs über den Zustand der Russischen Streitkräfte frische Nahrung erhielt. Als ihr der Einmarsch des Preußischen Heeres in Sachsen bekannt wurde, erklärte sie am 14. September dem Oesterreichischen Gesandten Grafen Esterhazy, daß sie ihren Truppen sogleich Marschbefehl ertheilen werde; man sagte den Gesandten, daß 60 000 Mann Russische Truppen um Riga versammelt und bereit seien, die Feindseligkeiten gegen Preußen zu eröffnen. Aber Friedrich hatte in der That zunächst dort noch nichts zu befürchten; wie er über die Russischen militärischen Verhältnisse genau unterrichtet war, so wurde es auch dem Grafen Esterhazy schon am 22. Oktober klar, „daß vor

*) Wie der in jenen Tagen entworfene Feldzugsplan (von dem wir bald handeln werden) zeigt, ist Naumburg a. d. Saale gemeint.

dem künftigen Frühling gar nichts geschehen werde." (Arneth, Maria Theresia V, S. 46 ff.)

In der damals durch Polnisches Gebiet sowohl von den übrigen Staaten des Königs, als auch von Rußland getrennten Provinz Preußen standen 14 Feld- und 12 Garnison-Bataillone und 50 Schwadronen. Der 78 Jahre zählende Feldmarschall Lehwald führte dort den Oberbefehl. Der König hatte ihm am 9. Oktober 1756 auf seine Bitte um Verhaltungsbefehle ausdrücklich erklärt, daß er ihm solche nicht ertheilen könne, da dieselben bei ihrer Ankunft durch Zwischenfälle überholt sein würden. Der König schreibt ihm: „. . . Da ich Euch alle Autorité gegeben, zu thun was geschehen kann, so könnet Ihr mithin auf den Fall eines Marsches derer Russen mit der Armée oder aber mit einem Corps Trouppen an sie marchiren wie Eure Umbstände und die von dem Feinde beschaffen sein, indem Ihr plein pouvoir habet . . ."

Auch mit Lehwald unterhielt der König regelmäßigen Briefwechsel, welcher mit der Jahreswende ein erhöhteres Interesse gewinnt. Noch einen Tag früher, als an Winterfeldt, schreibt der König auf Grund der Henning'schen Nachricht: „. . . Die Sachen mit Rußland seindt noch nicht so desparat, daß mit solchen gar keine Aenderung mehr zu hoffen wäre, daher ich sehr ohngern jetzo schon die Provinz Preußen abandonniren wollte. Die Russische Kaiserin ist schlecht und muß man also erst sehen, wie es sich damit tourniren wird. Die Russen lassen in Kurland das Getreide ausführen und kaufen vor sich selbst nichts, hieraus ist zu schließen, daß sie von der Seiten nichts thun werden. Ueberdem so glaubet man noch nicht, daß sie vor dem Monat Juni marschiren werden, weil ihnen noch vieles an Rekruten und anderen Sachen fehlet.

Bin entschlossen, noch eine Augmentation zu machen, daß ich in Preußen jedes der alten 5 Feldregimenter Infanterie per Kompagnie mit 30 Mann, also per Regiment inclusive der Grenadierkompagnien mit 360 Mann augmentiren will, also 1800 Mann zusammen.

Jede Kavallerieschwadron soll auf 190—200 Mann gebracht werden, ungefähr so, wie die hiesigen Dragonerregimenter.

Wenn Ihr nun hierzu die 2 neuen Bataillone vom Luck'schen Regiment rechnet, so wird Euer Corps auf 4 000 Mann augmentiret, daß Ihr alsdann überhaupt 30 000 Mann habet. Sollte es nun geschehen, daß die Russen was starkes durch Polen durchschicken wollten, so gestehe ich, daß man alsdann Preußen abandonniren müßte, da man sonsten mir sozusagen die Kehle hier abschneiden würde. Alsdann aber werdet Ihr alle Feld- und Garnison-Regimenter, wie sie Namen haben, mitnehmen und Euch mit solchen über die Weichsel zurückziehen, auch Euch hinter der Weichsel zu souteniren, dem Feind aber die Passage über diesen Fluß zu verhindern suchen müsset. Ich würde sodann auch im Stande sein, Euch, wenn Noth an Mann geht, zu verstärken. Sonsten dienet Euch zur Nachricht, wie die Engländer mir versprochen haben, eine Escadre in die Ostsee zu schicken. Ich habe auch noch Hoffnung, es

vielleicht so weit zu bringen, daß die Dänen dazu stoßen sollen, da dann die Russen nicht auf der See von Oliva werden kommen können.

Die Partie zu machen, Preußen zu abandonniren ist allemal die schlimmste, so man machen kann. Indeß, wenn es nicht anders ist, so muß man sich in Polnisch-Preußen halten und sich in solchen so lange zu mainteniren suchen, bis jenes wieder gegeben wird, da inzwischen die hiesigen Länder doch gedeckt werden und der Krieg eigentlich im fremden Lande geführt wird. Wenn sich meiner Orten die Sachen allererst etwas decidirt haben werden, sodaß an Einem Orte Luft wird, so wird sich vieles ändern, die Russen aber alsdann auch nicht große Lust haben, mit vigueur zu agiren.

Wegen der Franzosen kann ich Euch schreiben, daß solche eigentlich nicht nach Böhmen kommen, wohl aber in Westphalen agiren werden, welches Land aber der König von England mit einer Armee decken wird.

Erfahre soeben durch sichere Hand, daß des Apraxin Instruktion sei, weder Memel noch Preußen zu attaquiren, sondern gerade durch Polen nach Schlesien zu marschiren, meine also, wenn es dazu kommt, Ihr dort nichts weiter als Garnison-Bataillons vom Luck'schen Regiment und die Land-Bataillons lassen sollt und alsdann mit allem übrigen den Russen gerade auf den Rücken gehet und sie dergestalt auf Schlesien folgen sollet. Binnen der Zeit wird sich meiner Orten wohl was decidiren und kann ich Euch alsdann zwar Infanterie, aber keine Cavallerie entgegen schicken.

Das ganze Magazin aus Preußen eventuell zu Schiff nach Schlesien transportiren ..."

Dem Generallieutenant v. Winterfeldt war es inzwischen gelungen, die Nachrichtenquelle zu erschließen, auf welche er in seinen letzten Briefen hingedeutet hatte. Er schreibt darüber am 11. Januar an den König: „Euer Königlichen Majestät übergebe hierbei unterschiedene Nachrichten, als auch dabei zugleich allerunterthänigst melde: Wie ich auf meinen risico auf Gewinnst oder Verlust 100 Louisd'ors, so man von mir verlangt hat, umb aus des Feldmarschall Brownes Kanzlei alle Nachrichten und Listen zu verschaffen, hazardiret habe; der Zusammenhang dieser Unterhandlung ist curieus, indessen gewiß, daß man durch diesen Kanal wird sichere Nachrichten erhalten und sogleich von ihren Mouvements avertiret werden können. Der Anfang ist soweit eingeschlagen, indem man mir die Dislokations-Tabelle der Browneschen Armee, sowie solche in der Kanzlei formiret werden, bereits geliefert hat. Es ist aber dieselbe so Euer Majestät die Gnade gehabt, mir zu communiciren.

Die Dislokations-Liste von die italienischen Regimenter ... ist auch daher und gestern habe ich die hierbei gefügte Liste von der Piccolomini'schen Armee erhalten ... Man möchte übrigens auf seiner Hut sein, indem sie so früh als möglich zum Einbruch was tentiren würden. In acht Tagen wollte man mir alles ausführlich melden, an welche Oerter sich die Armeen formiren und

einbrechen würden ... Weil ich die vorhererwähnten Nachrichten allezeit durch einen sicheren schlesischen Mann aus Schreibershau erhalte, so habe ich durch selbigen den accord gemacht, daß, wenn die Nachrichten, so ich vors Künftige erhielte, richtig und considerable wären, so sollte er alsdann noch 100 Dukaten und dieser Ueberbringer vor seine Mühe noch 50 Gulden haben. Ich bin alsdann sicher, daß kein Geld umsonst, noch vor unnützes Gewäsch ausgegeben wird.

Der Oberst Rebentisch hat mir anjetzo geschrieben, daß er nunmehro den katholischen Geistlichen, worauf er schon lange reflexion gemacht, ihm nach Wien zu schicken, aufgetrieben und zu allen disponiret hätte. Er ist Erzpriester gewesen und von dem Bischof abgesetzt worden. In Hoffnung nun, daß E. M. die Gnade haben werden, ihm wiederum ein ander Beneficium zu geben will er alles, was verlangt wird, in Wien zu erfahren suchen, als wozu er auch connaissance und Geschicklichkeit hat. Er braucht aber, wie Rebentisch meint, mindestens 200 Dukaten zu dieser Reise und will seine Route durch Sachsen und dem Baireuthischen nehmen. Alsdann er nicht riskirt auf der österreichischen Grenze gerade von hier kommend, angehalten zu werden und in Wien will er vorgeben, daß er aus dem Reiche käme und diese Tour expresse genommen hätte, damit er sich allhier, als nach Wien gehend, nicht suspect machte. Er will alsdann pro forma sich bemühen, ob allda Emploi von ihm zu hoffen und wenn ihm solche versprochen wird, unter dem prätext wieder zurück kehren, sich erstlich von allen hier gänzlich loszumachen ...

Zugleich übergebe meine Rechnung." *)

Auf des Königs Mittheilungen vom 9. antwortet Winterfeldt noch: „Euer Königlichen Majestät allergnädigstes Schreiben vom 9. aus Berlin erhalte sogleich und confirmirt sich Ew. Maj. Meinung wegen dem Einbruch der Gegend Braunau auch in der hierbeigefügten Relation ... In Böhmen glauben sie noch gewiß, daß Feldmarschall Schwerin Ordre hat in Mähren einzubrechen. Sie wollen ihn auch ohne Schwierigkeit hereinlassen, alsdann aber sollen ihm die Russen durch Polen im Rücken Diversion und die unga-

*) Da diese Rechnung zeigt, wie verhältnißmäßig geringe Mittel für wichtige Nachrichten aufgewendet worden sind, haben wir geglaubt, sie hier folgen lassen zu sollen:

„Rechnung einiger Auslagen und eingelegte Quittungen darüber, als

1) an den Senator Haberreim von Schmiedeberg zu seiner Reise nach Prag 100 Thlr.
2) an eben diesen bei der Retour und zwar unter dem Namen der ihm auszuwirkenden jährl. Zulage vor dieses Jahr gleich zu avanciren mit . . . . . 100 „
3) An den Polizei-Bereiter Hering zu Greiffenberg vor 2 abgeschickte Kundschafter nach Böhmen . . . . . 65 „
4) Noch in Frdor. und Louisdor zu einem E. K. M. nur gemeldeten Behuf verwandt . . . . . 500 „

Summa 765 Thlr."

rischen Truppen in Mähren von vorn zu schaffen machen. Die Piccolominische Armee hätte alsdann freie Hand in Niederschlesien und fiel ihnen solches dann ohne Mühe und ohne Schlesien ruiniren zu dürfen, welches sie so lange als möglich gern schonen wollten, von selbst zu. Ew. Maj. Armee in Sachsen hofften sie zu schlagen oder doch so kurz zu halten, daß sich solche vor Schlesien nicht meliren könnte. ...

Ich bin übrigens so voll Freude als Verwunderung über die starke Augmentation der Armee, welche Ew. Maj. in so kurzer Zeit zu Stande gebracht, als auch noch weiter vornehmen, ganz erstaunt..."

Am 15. Januar schickte Winterfeldt weitere Nachrichten. Zunächst bringen dieselben eine alarmirende Mittheilung: 40 000 Oesterreicher seien seit acht Tagen nach der Gegend von Zittau in Bewegung; ein Einbruch sei dort wahrscheinlich bald zu befürchten. Ueber Magazine, auf welche Winterfeldt seine Kundschafter seit Anfang des neuen Jahres besondere Aufmerksamkeit verwenden ließ, wird berichtet, daß zu Iglau in Mähren ein starkes Magazin errichtet. Die Magazine zu Königgrätz, Pardubitz und Chrudim würden für das Frühjahr geschont, während aus den Magazinen zu Jungbunzlau und Turnau an die umliegenden Regimenter geliefert werde. In Prag erwarte man die Ankunft des Prinzen Karl von Lothringen. Bei der Infanterie solle jede Kompagnie durch zweimalige Rekrutenlieferung auf 170 Mann gebracht werden.

In seinem Begleitschreiben meint Winterfeldt, es gehe aus diesen Nachrichten klar hervor, daß die Oesterreicher nicht auf dem rechten Elbufer über Aussig, sondern auf dem linken Ufer operiren würden; für Heranschaffung der Verpflegung könnten sie auch dabei die Elbe bis Tetschen ausnutzen; zudem könnten sie in der Gegend von Rumburg und Schluckenau sich besser aus dem Gebirge entwickeln „und wieder zurückkommen" als durch die Pässe von Petswalde.

Sehr vorsorglich und umsichtig hat er mit Rücksicht auf etwaige Unternehmungen gegen Zittau den Boten, welcher die Kundschafter-Berichte von der Grenze bis Landshut brachte, beritten gemacht; er könne daher allezeit in 18 Stunden aus der Gegend von Turnau und Reichenberg Nachricht erhalten.

Winterfeldt schreibt ferner: „Nach Prag ist abermals ein sicherer Mann aus Schmiedeberg abgefertigt. Und hoffe ich einen inländischen Franziskaner-Pater, Namens Griffin, welcher Favorit vom Feldmarschall Browne ist, mit ins Spiel zu bringen, ohne daß er es selbsten einmal merken soll."

Den ersten dieser beiden Briefe beantwortet der König am 15. Januar: „... Ich ... erstatte Euch allen meinen gnädigsten Dank vor die Nachrichten, so Ihr Mir aus Böhmen und anderen feindlichen Orten weiterhin melden wollen. Es wäre mir aber zu wissen so lieb als nöthig sein, was die Oesterreicher früh agiren heißen, ob solches im Monat Mai oder April oder wie sonsten sein werde, welches Ihr denn genau zu erkundigen und zu erfahren

suchen sollet, da, wenn man solches weiß, man seine Anstalten gar leichte darnach machen kann. ... Anlangend den Pfaffen, welchen der Obriste von Rebentisch an die Hand hat, da glaube ich solchen vor der Hand und jetzo nicht nöthig zu haben, indem, wie Ich gegen Euch wohl im Vertrauen schreiben will, ich bereits 2 Pfaffen in Wien gegenwärtig habe, anderntheils aber dieser Mensch, wenn er jetzo allererst die große gemeldete Retour nähme, es sehr lange darunter dauern und seine Nachrichten uns sehr späte zukommen würden. Was aber den Menschen in der Browne'schen Canzlei anlanget, da sollet Ihr kein Geld sparen und ihm geben, was er verlanget, damit er uns gute und authentique Nachrichten schaffen kann ..." (Preuß, Urk. B. V, S. 37.)

Der zweite Brief Winterfeldts hat des Königs Zweifel erregt: er erwidert ihn am 18. Januar: „Ich fange an zu glauben, daß seine Nachrichten nicht richtig seindt, wo könnte Browne 40 000 Mann bei Rumburg und denen Gegenden zusammenbringen, ohne daß meine Postirung erführe, daß was in Bewegung ist? Ich weiß, daß eine große Ursache, warum sie uns in der Lausnitz allarmiren, vornehmlich ist, umb mir zu bewegen, die preusische troupen anher zu ziehen, denn sie erkundigen sich sehr, ob die schwarze Husaren und andere preussische Regimenter noch nicht da wären ..."

Die Nachricht von dem Anmarsche von 40 000 Oesterreichern war allerdings falsch oder mindestens weit übertrieben, richtig war jedoch die Meldung, daß eine Unternehmung in der Gegend von Zittau geplant wurde; nur mit der damaligen Langsamkeit der Oesterreicher hatte der Kundschafter nicht gerechnet.

Erst einen vollen Monat später, in der Nacht vom 19. zum 20. Februar kam der Plan bei Hirschfelde zur Ausführung. Vorsicht hielt indeß auch der König für geboten; er sandte den Herzog von Braunschweig-Bevern nach Zittau, „umb", wie er weiter an Winterfeldt schreibt, „zu wissen, ob es nöthig ist, daß ich das Corps verstärke." In seiner treffenden Weise urtheilt er dann über eine derartige Unternehmung: „Ich kann nicht glauben, daß die Leute würden fleckweise agiren wollen, das wäre das Mittel en detail geschlagen zu werden; was hilft ihnen jetzunder Zittau, sie haben bessere Wege nach der Lausnitz durch Kratzau und sie können wohl sich vorstellen, daß die Stadt nicht während der Campagne wird besetzet bleiben. Also glaube ich nicht, daß sie jetzo was vornehmen werden." Der König macht dann Winterfeldt die Mittheilung von dem Attentat auf den König von Frankreich, der durch „einen infamen Menschen blessiret worden"; er knüpft daran Hoffnungen; „dieses wird ein neues Ministerium zu Wege bringen und wollen die Franzosen doch was thun, so glaube ich, wird es langsam und später geschehen ..." (Preuß, Urk. B. V, S. 38.)

Auch an Lehwald schrieb der König an demselben Tage: „... Die Oestereicher sollen noch stark in Rußland darauf arbeiten, daß die Russen, um die Türken nicht zu irritiren, nicht durch Polen in Schlesien, sondern eher

nach Preußen marschiren möchten. Das an sich sonst sehr unglückliche und beklagenswerthe événement mit dem König von Frankreich kann indeß die Folge haben, daß wenn der König lebt, Frankreich sich in seinem unzeitigen Eifer retardiret, wenigstens die Operationes einige Wochen oder Monate länger aufhält . . ."

Winterfeldt hatte mit unermüdetem Fleiß schon wieder neue Verbindungen in Böhmen angeknüpft; er meldete an demselben Tage, an welchem der König vorstehenden Brief an ihn richtete: „Euer Königl. Majestät überliefere hierbei eine relation, nach dessen Kanal, wo solche herkömmt, mich schon längst verlangt hat, aber nicht eher dazu kommen können. Anjetzo habe ich ihn aber gewonnen und hoffe dadurch im Stande zu sein, von jedem Schritt und Tritt der Piccolomini'schen Armee Ew. Maj. gleich Nachricht geben zu können. Der Oberst Lusinsky, Commandeur Festetitz'schen Regiments, so darin erwähnt wird, commandirt in hiesiger Gegend alle Kroaten und Husaren. Dieser weiß nun sowohl durch Correspondence aus Wien, als auch durch die Ordres vom Fürst Piccolomini gleich alles was passiret und geschehen soll. Mein Correspondent aber, der ein vernünftiger, ehrlicher Mann und vor Ew. Maj. wegen seiner Connexion in Schlesien wohl gesinnet ist, hat sich so bei ihm eingeschossen, daß er alles mit ihm überlegt, denselben auch mit nach Schlesien hereinbringen will, um denen hiesigen Kaufleuten im Gebirge zur Sicherheit und Sauvegarde zu dienen . . ."

„Was Feldmarschall Browne machen wird, hoffe ich auch ehestens zu erfahren, indem die bewußten Leute, davon der Eine in der Kanzlei, der andere bei den Magazin-Lieferungen gebraucht wird, unterschiedene Punkte aufgegeben, worüber sie mir Nachricht geben sollen und unter anderem, wie stark sie auf Frühjahr gegen Zittau agiren und wo sie den übrigen Theil der Browne'schen Armee, etwa über Eger, employiren wollen.

Daß sie mit ihrer gegen Ober- und Niederschlesien bestimmten Force im Monat Mai und sobald nur die Russen à portée sein, agiren wollen, werden Euer Maj. aus der Beilage mit mehreren ersehen . . ."

In dem Bericht, auf welchen Winterfeldt hier verweist, ist unter Anderem angeführt, daß zur Erleichterung des Getreidetransportes aus Ungarn von zwei zu zwei Meilen Relais von je 142 Pferden angelegt seien. In Königgrätz befinde sich ein Hauptmagazin. Die Oesterreichischen Generale seien „uneinig und jaloux aufeinander, überhaupt herrscht eine Confusion unter ihnen." Der Marsch der Russen werde von Wien aus „ängstlich pressiret."

Winterfeldts Bemühungen fanden wiederum bei dem Könige nicht vollen Beifall, wie dessen Antwortschreiben vom 20. Januar zeigt: „. . . es wird Mir sehr lieb sein, wenn ihr Eure Canäle immer mehr und mehr werdet verbessern können, um gute und sichere Nachrichten von dem Feinde zu haben. Nur muß Ich dabei erwähnen, wie Ich wünsche, daß Ihr darunter wohl und

recht gut gesichert sein möget, indem Ich angemerket, daß so viel, insonderheit dasjenige, was man große Zeitungen nennet, nicht allemal, vielmehr selten mit denen, so Ich bekomme, übereinstimmt und endlich man auch von kleinen Leuten dergleichen nicht wohl erfahren kann. Ich bin inzwischen von Eurer guten Einsicht und Erfahrung versichert, Ihr werdet die Euch eingehende Nachrichten allemal wohl erwägen, wie weit solche gegründet sein können oder nicht und also die praecaution gebrauchen, deren man sich mit solchen Leuten gebrauchen muß . . ."*) (Preuß, Urk. B. V, S. 38.)

Am 24. Januar theilte der König seinem Generaladjutanten noch mit, daß er nunmehr nach Schwerins Wiedergenesung nach Hainau zu der längst geplanten Besprechung kommen werde; Winterfeldt solle dort am 28. Januar eintreffen, damit er ihn am 29. sprechen könne.

Schwerin war am 11. Januar erkrankt und bettlägerig geworden, doch hat er am 10., 11., 13., 17., 19. und am 21. oder 22. Januar an den König geschrieben, während von diesem am 8., 9., 11., 15., 19. und 21. Briefe an Schwerin gerichtet worden sind. Von den fünf Schreiben des Königs sind leider nur die beiden vom 15. und 21. im Staatsarchiv aufzufinden gewesen. Die drei anderen, ganz besonders die beiden Briefe vom 8. und 9. müssen Mittheilungen enthalten haben, deren Bekanntsein für die Genesis des Feldzugsplanes von großer Wichtigkeit gewesen wäre. Des Königs Schreiben vom 15. Januar ist unwesentlich; von Bedeutung sind hingegen diejenigen vom 11. und 21. In ersterem schreibt der König: „. . . Nachrichten vom Feinde anlangend, so habe ich inzwischen erfahren, daß die Franzosen das Hilfskorps von 24 000 Mann marschiren lassen; es soll sich in der Nähe von Nürnberg mit den aus den Niederlanden gekommenen Regimentern vereinigen. In Betracht, daß ich noch erfahre, man wolle im Hildesheimer Lande Magazine errichten, hat es den Anschein, als wolle man in der Gegend von Nürnberg das Korps bilden, welches man Lust hat, gegen mein Halberstädtisches Gebiet marschiren zu lassen. Ich suche darüber noch bestimmtere Nachrichten einzuziehen, als ich bis jetzt habe, bestätigen sich dieselben aber, so werde ich meine Maßregeln derart treffen, daß ich sicher dafür bürgen kann, daß ihr Plan ihnen nicht gelingen soll . . ."

*) Auch dem Feldmarschall Schwerin war bei anderer Gelegenheit eine ähnliche Zurechtweisung des Königs zutheil geworden. Ein Polnischer Jude hatte Schwerin — wie dieser am 1. Dezember 1756 meldete — einen Bericht über die Russisch-Polnischen Verhandlungen betreffs des Durchzuges Russischer Truppen durch Polen „unterzeichnet und gesiegelt vom Litthauischen Adelsmarschall Oskierska" angeboten. Der König lehnte dieses Anerbieten am 3. Dezember mit folgenden karakteristischen Worten ab: „Ich gebe gern so viel Geld als nöthig aus, um mich gegen die Unternehmungen meiner Feinde zu vertheidigen; niemals aber werde ich zu diesem Zwecke einem Polnischen Juden etwas geben, noch viel weniger aber einem Polnischen Großen."

Mit dem zweiten Schreiben vom 21. Januar übersendet der König seinem Feldmarschall eine ihm „von guter Hand" zugekommene „ganz authentique und aus Wien stammende Liste von denen differenten Corps der östereichischen Armee." Er meint: „Es wird zwar von der darin angesetzten großen Summe noch vieles abgehen, indessen aber ersiehet man doch ungefähr, wohin ihre Idées gehen."

Einen Theil dieser Liste hat der König dem Feldmarschall Keith gegeben. Keiths Sekretär Weidemann hat denselben seinem im Kriegsarchiv des großen Generalstabes verwahrten Tagebuche beigefügt. Der größere und wichtigere Theil, welcher Schwerin zuging, führt den Titel: „Nota über die im Jahre 1757 agiren sollende östereichische Krieges-Macht." Danach beabsichtigen die Oesterreicher zwei Armeen und ein fliegendes Korps (corps volant) aufzustellen. Die eine der beiden Armeen, über deren Oberbefehl nach der „Note" noch keine Bestimmung getroffen war, sollte bestehen aus:

53 608 Mann (45 848 Mann reguläre und 7760 Mann Ungarische Infanterie),
20 000 Reitern (14 800 Mann Deutsche Kavallerie und 5200 Husaren),

zusammen 73 608 Mann.

Die zweite Armee, welche dem Feldmarschall Browne unterstellt sein würde, hätte zu zählen:

49 610 Mann (43 256 Mann Deutsche, 6354 Mann Ungarische Infanterie),
20 582 Reiter (14 576 Mann Deutsche Kavallerie, 6006 Husaren),

zusammen 70 192 Mann.

Ferner das fliegende Korps:

15 880 Mann (4000 Mann Deutsche, 11 880 Mann Ungarische Infanterie) und
4 000 Husaren,

zusammen 19 880 Mann.

Die gesammte Oesterreichische Armee (einschließlich der Sächsischen Kavallerie, sowie der Truppen des Kurfürsten von Mainz und des Bischofs von Würzburg), welche gegen den König von Preußen verwendet werden sollte, belief sich danach auf 163 680 Mann.

In Erläuterungen zu dieser Zusammenstellung wird gesagt, daß namentlich die aus den Niederlanden und aus Italien kommenden Regimenter keineswegs vollzählig seien. Auch die zum fliegenden Korps bestimmten 4000 Mann Infanterie, welche aus den Festungsbesatzungen gezogen werden sollten, seien nicht leicht aus den diese bildenden und nur aus Invaliden und Rekruten zusammengesetzten 4. Bataillonen der Regimenter zusammen zu bringen. Es müsse ferner angenommen werden, daß ein Drittel der Infanterie und Kavallerie und zwei Drittel

der Husaren aus Rekruten beständen. Hierauf werden in der Liste die nicht für den Feldzug bestimmten Oesterreichischen Truppen hergezählt und auf 75 Bataillone, 28 Schwadronen Kavallerie und 7 Schwadronen Husaren beziffert, worauf sich das Schriftstück sehr eingehend mit Berechnung der Kosten dieser Kriegsmacht beschäftigt.

Schwerin antwortete hierauf am 24. Januar: „. . . Die Infanterie-Regimenter, welche man 1832 Mann stark angiebt, sind von 3 auf 2 Bataillone herabgesetzt worden und ich bin ganz Euer Majestät Ansicht, daß von den Zahlen vieles abzuziehen sein wird. . . Wenn ich alles reiflich erwäge, glaube ich, daß Euer Maj. an Infanterie — alles gezählt und die Regimenter vollzählig angenommen — kaum viel schwächer sein werden. Betreffs der Reiterei scheint allerdings auf ihrer Seite eine offenbare Ueberlegenheit vorhanden zu sein, aber ich baue auf die Tüchtigkeit (valeur) der Unsrigen und dann kommt auch noch viel auf das Gelände an, wo wir zusammentreffen.

Ihre Ueberlegenheit an Husaren läßt Streifzüge befürchten; da aber mehr als die Hälfte aus neu Ausgehobenen besteht, sind sie wenig zu fürchten, sobald sie sich mit unseren Husaren messen wollen; doch wünschte ich auch für diese eine kleine Vermehrung . . .“

Am 26. Januar schreibt er dann noch, daß er nach reiflicher Prüfung der Liste zu der Ueberzeugung komme, der Kaiserliche Hof werde diese außerordentlichen Ausgaben schwer bestreiten und sicher nur für einen einzigen Feldzug aufbringen können.

Unmittelbar vor seiner Abreise nach Hainau am 27. Januar richtete der König an den Feldmarschall Lehwald ein langes Schreiben. Der König von Polen dränge die Kaiserin von Rußland, den Marsch ihrer Armee zu beschleunigen. Derselbe habe darauf hingewiesen, daß nicht mehr als 12 000 Mann in Preußen ständen; die Russen sollten nicht Memel angreifen, wohin sich die Preußischen Truppen zu ziehen beabsichtigen, sondern vielmehr von Litthauen aus auf Marienwerder vorgehen. Durch diesen Handstreich werde man in Besitz der dortigen Magazine kommen und die ganze Preußische Armee zu Grunde richten, ohne auch nur eine Schlacht zu liefern. Dieser Plan sei leicht ausführbar, da ein großer Theil des Preußischen Heeres, bei welchem eine Menge Katholiken seien, desertiren würde.

Der König machte Lehwald weiter noch Mittheilungen von der Sendung des Oesterreichischen Feldmarschall-Lieutenant Freiherrn v. Buccow nach Petersburg. Derselbe solle den Marsch der Russen beschleunigen, bei dem Russischen Oberbefehlshaber Apraxin bleiben und dessen Maßregeln beobachten. Der König sagt dann: „Wenn es nach dem projectirten Plan gehet, so werdet Ihr von den russischen Truppen nicht viel gefährliches zu besorgen haben und leichter durchkommen, als Ihr Euch vielleicht vorgestellt habet.

Indessen dürfte es doch wohl nothwendig sein, daß Ihr im Martio mobil machen müsset." Er erwähnt dann, daß Apraxin sich dahin ausgesprochen habe, daß er zunächst seine Verpflegung ordnen müsse, derselbe hoffe aber, in acht Wochen an seinem Bestimmungsorte zu sein.

Beruhigende Nachrichten erhielt der König inzwischen von anderer Seite. Mitchell schreibt ihm unterm 25. Januar, daß er endlich Briefe aus London vom 31. Dezember erhalten habe, aus welchen er mit Vergnügen ersehe, daß König Georg beschlossen habe, „soweit als möglich" den ihm von Friedrich eingesandten Feldzugsplan zu befolgen; betreffs der anderen Vorschläge wollte sich derselbe „nach den Ereignissen richten". In England habe man Nachricht, daß Frankreich zwei Armeen nach Deutschland marschiren lassen wolle; die eine sei zum Angriff der Preußischen Besitzungen in Westfalen bestimmt, die andere solle den Rhein überschreiten und durch die Wetterau bis nach Hessen und Hannover dringen. Der König von England habe sich daher entschieden, seine Armee an der Lippe zu versammeln, um nach den Umständen handeln zu können.

Wir sind damit zum Zeitpunkte der Hainauer Zusammenkunft des Königs mit Schwerin und Winterfeldt gelangt und müssen uns nun zunächst mit einem Schriftstück beschäftigen, dessen wir in unserm „Vorwort" bereits gedachten und welches wir dort als den ersten Entwurf des Feldzugsplanes bezeichneten. Dieses Schriftstück gehört dem Kriegsarchiv des Großen Generalstabes an; es besteht aus zwei zusammengehörigen Denkschriften, deren erste den Feldzugsplan Oesterreichs und seiner Verbündeten behandelt, während die zweite die Gegenmaßregeln des Preußischen Heeres untersucht; beide Denkschriften sind unter dem Titel „Operationspläne für die Campagne 1757" zusammengefaßt.*)

Die Abhandlung trägt weder Unterschrift noch Datum. In der Registrande des Kriegsarchivs ist nur vermerkt, daß sie aus dem Nachlaß Hohenlohes stamme; weitere Angaben über Ursprung und Zugehörigkeit haben wir vergeblich aufzufinden versucht. Der Inhalt des Schriftstücks im Vergleich mit dem Briefwechsel des Königs mit Schwerin, namentlich aber mit Winterfeldt vor und nach der Hainauer Zusammenkunft, läßt jedoch keinen Zweifel zu, daß wir es hier mit einer Arbeit zu thun haben, welche bestimmt gewesen ist, als Grundlage für die Hainauer Berathungen zu dienen.

Die Zeit ihrer Entstehung läßt sich aus dem Inhalt des Schriftstücks leicht feststellen. Die Stärkeberechnung des Preußischen Heeres zeigt, daß es nach der Vermehrung der Reiterei, also nach dem 19. Dezember 1756, aber

---

*) Anlage III und IV enthalten das Aktenstück im Wortlaut.

vor Vermehrung der Infanterie, demnach vor dem 8. Januar 1757 geschrieben worden ist; ein weiterer Vergleich der Abhandlung mit den hier abgedruckten Briefen des Königs, namentlich mit dem Schreiben vom 31. Dezember 1756 an Schwerin („Ich nehme jedoch bereits meine Vorsichtsmaßregeln") und mit dem vom 9. Januar 1757 an Winterfeldt („Nun fange ich an, in den großen project der Oestereicher etwas klärer zu sehen"), berechtigt zu der Annahme, daß dieser Feldzugsplan in den letzten Dezember- oder ersten Januartagen entstanden ist. Noch am 29. Dezember 1756 berechnet der König in seinem Briefe an Winterfeldt die feindlichen Streitkräfte, welche gegen ihn operiren würden, auf 140 000 Mann, am 2. Januar 1757 aber schreibt er dem Generaladjutanten, daß einschließlich der Russen wenigstens 220 000 Feinde gegen ihn im Felde erscheinen würden, er skizzirt dann die Operationen und sagt: „Darauf habe ich meinen Zuschnitt gemacht." Dieser „Zuschnitt" ist es, den wir in der Abhandlung vor uns haben; ihre Stärkeangaben stimmen mit dem letzterwähnten Briefe überein (190 000 Oesterreicher, Reichstruppen und Franzosen, 30 000 Russen, von denen angenommen wird, daß sie gegen Berlin vorgehen werden).

Auch darüber kann kaum ein Zweifel herrschen, daß dieser Entwurf im Hauptquartier des Königs entstanden ist, dafür spricht der Feldzugsplan, den der König am 20. März an Schwerin, am 21. durch Retzow an Keith schickte und der nichts anderes ist, als eine weitere Durcharbeitung des ersten Entwurfs. Nicht minder zweifellos ist es, daß der König ihn seinen Vertrauten zu Hainau mittheilte; mehrfache Hinweisungen in späteren Briefen Winterfeldts geben hierfür die Belege.

Dagegen war es uns unmöglich, zu bestimmten Schlüssen betreffs der Person des Verfassers zu gelangen; es muß dahin gestellt bleiben, ob der König es selbst ausgearbeitet beziehentlich diktirt hat, oder ob Jemand aus seiner Umgebung mit Abfassung des Schriftstückes auf Grund allgemeiner Andeutungen betraut wurde. Das Aktenstück des Kriegsarchivs ist offenbar eine von Schreiberhand gefertigte Abschrift, welche von Schreib- und Flüchtigkeitsfehlern — namentlich in den Stärkeberechnungen der beiderseitigen Heere — wimmelt. Wir haben versucht, durch Handschriftenvergleichung mit anderen Papieren des geheimen Staats- wie des Kriegsarchivs dem Verfasser auf die Spur zu kommen; es war vergebene Mühe. Nach unserer Ueberzeugung haben wir es mit einer eigenen Arbeit des Königs zu thun, welche erst nach der Zeit, in der sie entstand, abgeschrieben worden ist. Es war ganz gegen des Königs Gepflogenheit, mit solchen Arbeiten einen Andern zu beauftragen; auch die vielen Flüchtigkeitsfehler sprechen für unsere Annahme; wir begegnen denselben allenthalben in des Königs Denkschriften und Briefen, wie wir schon mehrfach zu zeigen Gelegenheit hatten. Doch es möge genügen, daß sich der König mit dem Entwurf identifizirt hat.

Lernen wir nun dessen Inhalt kennen.

Die erste Denkschrift (Anlage III) führt den Titel: „Allgemeiner Operationsplan der Oestereichischen und verbündeten Heere für den Feldzug von 1757". Der Verfasser bespricht zuerst Oesterreichs Kriegsziele und Zwecke: „Der Wiener Hof muß die Operationen so führen, daß durch seine eigenen wie der Verbündeten Streitkräfte der König von Preußen zur Räumung Sachsens gezwungen wird. Nach diesem ersten Erfolge ist es leicht, entweder die Verbindungen des Königs mit Schlesien zu unterbrechen oder sich der Mark Brandenburg zu bemächtigen; der König kann nicht alles zugleich decken. So in die Enge getrieben (recoigné), wird er aus Mangel an Geld und Menschen gezwungen sein, einen schimpflichen und nachtheiligen Frieden zu schließen; das Haus Oesterreich diktirt die Bedingungen: Schlesien wird zurückgenommen, und der König von Polen erhält als Entschädigung für die in Sachsen erlittenen Verluste das Fürstenthum Halberstadt und die Niederlausitz."

Sodann werden die Oesterreichischen Streitkräfte erörtert. Danach besaß Oesterreich 55 Infanterieregimenter mit je 4 Bataillonen und 2 Grenadierkompagnien, und zählte das Bataillon 525 Mann. Von den Kroaten bleibt nach des Verfassers Annahme die Hälfte in der Heimath, während die andere Hälfte, 18 000 Mann in 36 Bataillonen zu 500 Mann, Kriegsdienste leistet. Die Reiterei wird auf 18 Kürassier- und 12 Dragonerregimenter mit je 1000 Pferden in 7 Schwadronen beziffert, und werden ferner 14 Husarenregimenter zu je 6 Schwadronen und 600 Pferden gezählt.

Es wird angenommen, daß hiervon 64 Bataillone, 24 Grenadierkompagnien und 3 Reiterregimenter als Festungsbesatzungen ꝛc. verwendet werden. Den Rest theilt der Verfasser in zwei große Armeen und ein kleines Korps, welches sich mit den Franzosen und den Reichstruppen zu vereinigen hätte.

Die erste oder große Armee würde nach der Annahme 78 Infanteriebataillone, 52 Grenadierkompagnien, 14 Bataillone Kroaten, 14 Kavallerie- und 5 Husarenregimenter oder 53 150 Mann Infanterie, 17 050 Reiter, zusammen 70 200 Mann zählen, sich in den Umgebungen von Aussig versammeln und zwischen Kulm und Schöbritz (Straße Dresden—Teplitz) ein Lager beziehen.

Die zweite Armee (60 Bataillone Infanterie, 40 Grenadierkompagnien, 14 Bataillone Kroaten, 12 Regimenter Kavallerie [einschl. 3 Sächsischer Regimenter] und 5 Husarenregimenter) — 42 500 Mann Infanterie, 13 550 Reiter, zusammen 56 050 Mann — soll sich bei Königgrätz versammeln, Schlesien angreifen und zugleich Mähren decken; von ihr sind 6550 Mann auf das rechte Oderufer zu entsenden, um in Oberschlesien einzufallen.

Eine dritte Armee — Armee der Verbündeten genannt — soll sich aus den Oesterreichischen Regimentern, die aus den Niederlanden im Anmarsch

sind, und den Französischen Hülfstruppen zusammensetzen; beide Heertheile vereinigen sich und veranlassen unterwegs die Reichsfürsten, sich für Oesterreich zu erklären. Die Stärke dieses Heeres wird in folgender Weise berechnet:

		Infanterie	Reiterei
Oesterreicher:	18 Bataillone Infanterie, 12 Grenadierkompagnien, 8 Kroatenbataillone, 2 Regimenter Kavallerie und 5 Husarenregimenter	14 650	4 440
Franzosen:	26 Bataillone, 40 Schwadronen . . .	18 360	6 400
Reichstruppen:	30 Bataillone, 20 Grenadierkompagnien, 35 Schwadronen	17 750	4 998
		50 760	15 838

oder zusammen 66 598 Mann.

Der Verfasser bespricht sodann zuerst die Operationen dieser letzteren Armee. Sie versammelt sich bei Schweinfurth; ein Magazin ist dort leicht anzulegen; der Main erleichtert den Transport des im Reich zusammengekauften Getreides. Die Armee marschirt von Schweinfurth über Coburg und Jena nach Naumburg a. S.; die Verpflegung wird auf Wagen nachtransportirt, das ist zwar kostspielig und schwierig, aber nicht unmöglich, da gute Straßen zur Verfügung stehen und die Verbindungen gesichert sind. Stößt die Armee bei diesem Vormarsch auf ein Preußisches Heer, so entscheidet eine Schlacht über das Schicksal dieses Unternehmens. Der Verfasser bemerkt dazu: „Es ist Aufgabe des Feldherrn, die Gunst der Oertlichkeit auszunutzen, jede Armee zu verwenden, wie sie nützlich sein kann; aber ungeachtet aller guten Voranstalten des Feldherrn, erheben Zufälligkeiten und unvorhergesehene Bewegungen oft den weniger tüchtigen General unter die Sieger." Er fährt dann fort: Gelingt es der Armee der Verbündeten, die Stellung von Naumburg zwischen Saale und Unstrut zu erreichen, so legt sie dort an beiden Flüssen starke Brückenköpfe an. In Naumburg wird das Hauptmagazin errichtet. Von diesem Lager aus werden die Husaren und Kroaten nebst einigen regelmäßigen Truppen nach dem Fürstenthum Halberstadt entsendet, um dort Kriegssteuern zu erheben; Streifparteien können bis in die Vorstädte von Magdeburg eindringen.

„Diese Armee ist stark. Schickt ihr der König von Preußen eine ansehnliche Armee entgegen, so schwächt er sich an anderer Stelle und giebt dem dort gegenüberstehenden Feldherrn eine Blöße; entsendet er hingegen, auf Findigkeit und Tüchtigkeit seiner Truppen bauend, nur ein schwaches Korps gegen die Verbündeten, so können diese bei ihrer großen Ueberlegenheit auf den Sieg rechnen."

Der Verfasser wendet sich nun zu der zwischen Kulm und Schöbritz lagernden „großen" Armee: Sie schlägt Brücken über die Elbe, um entweder mit gesammter Macht gegen die Lausitz aufzutreten oder um erforderlichenfalls ein über Zittau in die Lausitz eindringendes Detachement zu verstärken oder

es auch wieder zurückziehen zu können. Die Stellung Kulm — Schöbritz ist unangreifbar; es können also ohne Gefahr 20 000 Mann gegen Zittau entsendet werden, um einen Versuch zur Unterbrechung der Verbindungen des Königs mit Schlesien zu machen. Ueberschreitet der König mit stärkeren Kräften ebenfalls die Elbe, so sind die bei Dresden zurückbleibenden Preußischen Truppen nicht stark genug, einen Durchbruch der großen Armee bei Peterswalde und ihr Vordringen auf Dresden zu hindern. Die Verpflegung der großen Armee und des nach der Lausitz bestimmten Korps ist schon während des Winters sicher zu stellen. Das Magazin zu Aussig bildet ein Hauptdepot desjenigen von Prag; die zu Böhmisch-Leipa und Gabel zu errichtenden Magazine werden von Aussig aus gefüllt. Diese beiden kleinen Magazine verpflegen die 20 000 Mann bis nach ihrem Einbruche, dann wird das Gabeler Magazin nach Zittau geschafft und folgt so je nach Umständen weiter. Die Husaren richten ihre Aufmerksamkeit auf Dresden; gelingt es ihnen, das in Neustadt-Dresden befindliche Magazin abzubrennen, so bereiten sie den Preußen einen empfindlichen Verlust.

Die Entsendung nach der Lausitz darf erst erfolgen, sobald bekannt wird, daß der König von Preußen gegen die Armee der Verbündeten detachirt; er würde sich aufs Aeußerste schwächen, wollte er dann auch noch nach der Lausitz Truppen schicken.

Die gegen Schlesien operirende Armee sammelt sich bei Königgrätz; ein Detachement derselben von 6550 Mann bei Troppau. Letzteres sucht längs der Oder durchzukommen und Streifparteien bis in die Vorstädte von Breslau zu schicken. Die Festung Olmütz ist in personeller wie materieller Beziehung so auszurüsten, daß sie sich auch längere Zeit selbst überlassen bleiben kann. Dringt die vom Feldmarschall Schwerin befehligte Preußische Armee über Jaromer in Böhmen ein, so stößt sie auf ein an Zahl überlegenes, in schwer angreifbarer Stellung lagerndes Heer; wendet sie sich hingegen durch die Grafschaft Glatz gegen Mittelwalde und Grulich, demonstrirt sie also gegen Mähren, so kann der Oesterreichische Oberbefehlshaber noch immer rechtzeitig eintreffen, um eine Belagerung von Olmütz zu hindern. Schwierige Wege verzögern den Transport der aus Neiße heranzuschaffenden Belagerungsgeschütze; das nach dem rechten Oderufer detachirte Korps hat Zeit, nach Olmütz zurückzukehren oder leichte Truppen zur Beunruhigung der Transporte über Jägerndorf auf die Straße nach Neiße zu entsenden.

Der Oberbefehlshaber kann noch 10 000 Mann über Hirschberg, Sagan und Krossen zur Unterbrechung der Verbindung zwischen Berlin und Breslau entsenden. Der Verfasser begründet dies mit folgenden Worten: „Obgleich dadurch die Ueberlegenheit an Zahl verloren geht, so erheischt doch die Vernunft diese Entsendung, weil der wenig zweifelhafte Erfolg von günstigem Einfluß auf den glücklichen Beginn nicht nur dieses Feldzuges, sondern des ganzen Krieges sein wird."

Das Hauptmagazin dieser Armee wird zu Kuttenberg errichtet; ein anderes zu Brünn, Depots zu Königgrätz und Chrudim. Sobald das Detachement von 10 000 Mann im Besitz von Schmiedeberg und Hirschberg ist, zieht es einen Theil der Königgrätzer Bäckereien dorthin, und nach Maßgabe seines Vorrückens folgen die Proviantwagen über Löwenberg, Bunzlau, Sprottau, Sagan endlich bis Krossen.

Lagert sich Schwerins Armee bei Jaromer, so ist es doch nöthig, in der Richtung auf Hirschberg zu demonstriren und dort wenn möglich durchzustoßen, selbst auf die Gefahr hin, daß es zur Schlacht kommt. Werden 10 000 Mann nach Gitschin entsendet und lagert der Rest des Heeres so bei Königgrätz, daß die Adler die Front deckt, so wird dem Feldmarschall nicht nur die Verpflegung, sondern auch ein Angriff erschwert.

Der Verfasser wendet sich nun zu den Russen, betonend, daß deren Eingreifen noch keineswegs sicher sei. Stellen sie jedoch 70 000 Mann ins Feld, von denen 40 000 Mann in Ostpreußen eindringen und das kleine Korps Lehwalds in Schach halten, während die andern 30 000 Mann durch Polen marschiren, die Warthe bei Landsberg, die Oder bei Lebus überschreiten und geradenwegs auf Berlin losgehen, so wird die Kaiserin-Königin ihren ärgsten Feind aller Hülfsmittel beraubt und besiegt sehen, denn dieser Schlag ist nicht zu pariren, ohne an anderer Stelle eine Blöße zu geben, wo dann der Todesstoß ebenso leicht geführt werden kann. Der Einwurf, daß die Verpflegung der 30 000 Russen schwierig sein werde, liegt nahe, aber ebenso auch die Antwort: Sie führen bis zur Brandenburgischen Grenze den Bedarf mit, Polnische Unternehmer machen dann Lieferungen von der Grenze bis Berlin; die Dragoner und Kasaken fouragiren und schaffen Lebensmittel aus den Dörfern herbei. Zu Landsberg a. d. W. und Lebus a. d. O. bleiben stärkere Besatzungen; ist aber Berlin erreicht, so sind diese Posten überflüssig. Werden die Flußübergänge durch stärkere Preußische Kräfte vertheidigt, so wird mit Zuhülfenahme der Lieferungen aus Polen zu Driesen ein Magazin angelegt. Die Wegnahme dieses kleinen, schlecht befestigten Ortes eröffnet dann die Feindseligkeiten. —

Der Verfasser, d. h. also nach unserer Ueberzeugung der König, sagt im Eingange seiner zweiten Denkschrift ausdrücklich, daß er nur Vermuthungen über die gefährlichsten Maßregeln des Feindes aufstelle. Diese Aeußerung macht den Entwurf ganz besonders merkwürdig, weil sie zeigt, wie der Verfasser die Gegner Preußens beurtheilt.

Von den Oesterreichern nimmt er an — und dies gilt auch für die sogenannte „Armee der Verbündeten" — daß sie hauptsächlich durch geschickt gewählte Stellungen und durch Manöver die Preußen zu bezwingen suchen werden. Während nach seiner Annahme die Hauptmacht aller drei Armeen unthätig in der festen Stellung verbleibt, sollen schwächere Kräfte auf weite Entfernungen entsendet werden und den Erfolg herbeiführen. Mit der Schlacht

wird zwar gerechnet, aber sie soll nur geliefert werden, wenn es nicht gelingt, ohne sie die ins Auge gefaßte feste Stellung zu erreichen. Nirgends bildet das Preußische Heer das Objekt der Operationen. Das ist alles ganz im Geiste jener Zeit. Die Oesterreicher hätten kaum so energisch gehandelt, als hier von ihnen angenommen ist.

Ganz anders urtheilt der Verfasser über das Verfahren der Russen. Allerdings hatten dieselben bei der ihnen untergelegten Operation auf Berlin nur 25 Meilen Preußischen Gebietes zu durchschreiten, und auch hier bildet nicht das feindliche Heer das Objekt. Dennoch überschätzt er sie. Sie hätten diese Operation gewiß nicht gewagt, so lange der König noch unbesiegt war. Der Gedanke eines solchen Unternehmens ist friedericianisch! Friedrich hätte so gehandelt, nicht aber hätten es seine Gegner gethan.

Eigenthümlich ist es, daß der Verfasser für die Verpflegung der Russen das Requisitionssystem als anwendbar erachtet. —

In seiner zweiten Denkschrift (Anlage IV) unter dem Titel „Beurtheilung der Operationen, welche die Preußische Armee im nächsten Feldzuge unternehmen kann", wendet sich der Verfasser zu den Gegenmaßregeln. Er schickt voraus, daß es schwierig, wo nicht gar unmöglich sei, einen brauchbaren Operationsplan zu entwerfen, so lange die feindlichen Magazinanlagen nicht bekannt seien, und stellt dann als Ausgangspunkt seiner Betrachtung den Satz auf: „Die Ueberlegenheit der feindlichen Streitkräfte zwingt uns, unsere Bewegungen denjenigen anzupassen, welche der Feind beabsichtigt." Er zählt dann die feindlicherseits aufzustellenden Armeen auf und fährt fort: „Diese Heere sind denen, die der König entgegenstellen kann, überlegen, aber die Tüchtigkeit der Truppen, die Geschwindigkeit und Geschicklichkeit ihrer Manöver werden — gleiche Tapferkeit vorausgesetzt — die Ueberlegenheit der Zahl ausgleichen."

Hierauf wird berechnet, daß den feindlichen drei Armeen, wie wir sie im 1. Theil des Entwurfs kennen gelernt haben und die ohne Hinzurechnung der Russen zusammen 192 848 Mann zählen, im ganzen 121 696 Mann entgegengestellt werden können.*)

Der Verfasser vertheilt dieselben in 3 Armeen:

I. Armee: 44 Inf. und 11 Gren. Bataillone, 67 Schwadr. Kavallerie und 20 Schwadr. Husaren . . . . . 51 515 Mann
II. Armee: 20 Inf., 8 Gren. u. 4 Frei-Bataillone, 10 Schwadr. Kavallerie und 10 Schwadr. Husaren . . . . . 24 210 „
III. Armee: 33 Inf. und 13 Gren. Bataillone, 60 Schwadr. Kavallerie und 30 Schwadr. Husaren . . . . . 45 971 „

*) Nach der Berechnung dieses Schriftstücks zählte das Preußische Infanteriebataillon vor der Augmentation vom 9. Januar 1757 705 Mann, das Grenadierbataillon 602 Mann, die Schwadron bei den Kürassieren und Dragonern nach der Augmentation vom 19. Dezember 1756 191, die Husarenschwadron 114 Mann.

und sagt dann: „Es kommt in diesem Feldzuge hauptsächlich darauf an, die Länder des Königs soweit möglich zu decken, ihre Verbindung untereinander zu bewahren und den Lauf der Elbe stets frei zu erhalten, damit die Verpflegung nie mangelt." Er meint dann, „da Schlesien Hauptobjekt des Krieges ist", müsse die Armee des Feldmarschall Schwerin (III.) soweit verstärkt werden, daß sie 46 Bataillone und 90 Schwadronen zähle.

Zu den Operationen der einzelnen Armeen übergehend, sagt der Verfasser: Die in Sachsen stehenden Truppen versammeln sich Anfang Mai bei Dresden; sie werden aus den Magazinen von Pirna und Dresden verpflegt. Sobald der König Nachrichten von dem Vordringen der Armee der Verbündeten von Schweinfurth über Naumburg auf Halle erhält, schickt er ihr ein Korps von 53 Bataillonen, 87 Schwadronen (I. Armee) über Leipzig mit dem Auftrage entgegen, den Feind an Gewinnung der Stellung von Naumburg zu hindern. Der Preußische Oberbefehlshaber soll so operiren, daß der Feind zur Schlacht in ungünstigem Gelände gezwungen wird. Weicht der Feind einer Schlacht dadurch aus, daß er Stellung hinter einem der Flüsse nimmt, so lagert sich das Preußische Heer ihm gegenüber, seine Bewegungen beobachtend. Macht der Feind Entsendungen nach dem Fürstenthum Halberstadt, so muß auch der Preußische Feldherr dorthin detachiren. Der kleine Krieg kommt damit in Gang.

Zur Deckung Dresdens bleiben nur 32 Bataillone und 20 Schwadronen (II. Armee) zurück. Die Verpflegung dieses Heeres hat keine Schwierigkeit, da es in Nähe der Magazine bleibt. Versucht die große Böhmische Armee über Petersswaldau vorzubrechen, so muß sie lange Engwege durchschreiten; die Preußische Infanterie wird daher im Stande sein, eine Armee von doppelter Stärke aufzuhalten. Dringt die feindliche Armee über Zittau vor, so läßt sie der Preußische General nach Sachsen herein, fällt ihr in den Rücken und schneidet ihr die Verpflegung ab; bleibt dagegen die feindliche Hauptmacht in Böhmen und schickt sie nur ein Detachement nach der Lausitz, so gehen diesem die 20 Schwadronen in den Rücken, um ihm die Verpflegung zu erschweren. Dringt endlich die ganze Böhmische Armee über Zwickau in Sachsen vor, (so läßt sie der Preußische General nach Sachsen herein), so bleibt die II. Armee ruhig bei Dresden stehen, denn die bei Leipzig oder Weißenfels befindliche I. Armee wird die Armee der Verbündeten geschlagen oder doch gezwungen haben, sich in eine feste Stellung zurückzuziehen, in welcher sie einen Angriff vermeiden kann; dann nimmt auch das Preußische Heer*) eine unangreifbare Stellung, wo es abwartet, bis die Böhmische Armee weiter vordringt, wirft sich ihr dann in den Rücken und schneidet sie von den Böhmischen Magazinen ab.

---

*) Der Wortlaut des Entwurfs läßt im Zweifel, ob damit die I. oder II. Armee gemeint ist, nach dem Geiste des Planes kann aber nur letztere verstanden sein.

Die Schlesische (III.) Armee rückt bis Jaromer vor, wo sie Halt macht, um den Verlauf der Ereignisse in Sachsen abzuwarten. Die Festung Kosel wird zur hartnäckigen Vertheidigung ausgerüstet. 20 Schwadronen bleiben in Oberschlesien zurück, um den kleinen Krieg zu unterhalten und das Korps zu beunruhigen, welches der Feind etwa auf dieser Seite eindringen lassen will. Bricht es wirklich dort ein, so können ihm die Husaren unendlich viel Unbequemlichkeiten bereiten, indem sie ihm die Verpflegung abschneiden.

Ist die über Jena gegen Naumburg vorgedrungene feindliche Armee geschlagen und zieht sie sich entweder nach Böhmen auf Eger oder nach Franken auf Schweinfurth zurück, so braucht sie einige Monate, um sich wieder in schlagfertigen Stand zu setzen und die Magazine für ein neues Unternehmen zu ordnen. Der König kann daher dann eine beträchtliche Entsendung machen, um die Schlesischen Grenzen zu decken, während die bis dahin bei Jaromer lagernde III. Armee — Glatz, Schweidnitz und Neiße mit allem Nöthigen wohl versehen zurücklassend — nach Mähren aufbricht, um Olmütz zu belagern, wozu Belagerungsmaterial aus Neiße herangeführt wird. Marschirt dann die Oesterreichische Armee zum Entsatz heran, so muß eine Schlacht geschlagen werden.

Der Verfasser wendet sich nun wieder zum Allgemeinen zurück. Er meint: In diesem Feldzuge ist es Hauptsache, wohlgefüllte Magazine zu besitzen; die Abschlüsse für den Getreideankauf müssen rechtzeitig gemacht werden, damit der laufende Verbrauch im Voraus ergänzt wird und des Feindes Bemühungen erfolglos bleiben, wenn er uns durch einen in die Länge gezogenen Krieg so hohe Geldopfer aufzuerlegen versucht, daß wir uns wegen Mangels an Geld und Lebensmitteln besiegt erklären müssen. Nimmt der Feind, sei es in Böhmen oder Sachsen, feste Stellungen, so zwingt er uns zu einem Vertheidigungskriege, da wir an Zahl schwächer sind; in solchem Falle bilden wohlgefüllte Magazine eine große Hülfe. „Nimmt der Krieg einen solchen Verlauf, so kommt des Kardinal Fleury Wort zur Geltung: Wer den letzten Thaler hat, diktirt den Frieden."

Endlich erwägt der Verfasser die Theilnahme der Russen, die Hoffnung betonend, daß es England gelingen werde, sie zurückzuhalten; sollten sie aber wirklich thätig eingreifen, so werde es sehr schwer sein, ihrem Einfall ausreichenden Widerstand entgegenzusetzen. Nach seiner Ansicht können sie auf dreierlei Art handeln:

1) Sie erklären sich als kriegführende Macht und operiren mit starken Kräften, alsdann wird eine Armee von 50 000 Mann Preußen angreifen, während 30 000 Mann durch Polen marschiren, um durch die Neumark geraden Wegs auf Berlin vorzudringen.

2) Sie verwenden 60 000 Mann zur Offensive gegen Preußen und schiffen 20 000 Mann auf den Galeeren ein, um sie an der Pommerschen Küste zu landen; oder

3) sie stellen nur das durch den Vertrag festgesetzte Hülfskorps. Dasselbe möge 50 000 Mann stark angenommen werden. Sie werden es dann durch Polen marschiren und — mit einigen Oesterreichischen Regimentern vereinigt — über Jablunka in Schlesien eindringen lassen.

Der Verfasser fährt fort: Der König hat in Preußen 10 Infanterie- und 4 Grenadierbataillone, 30 Dragoner- und 20 Husarenschwadronen, sowie 12 Garnison- und 2 Milizbataillone. Das genügt kaum zur Deckung des Landes; wird nur das Mindeste entsendet, so ist das Korps für Operationen zu schwach. In Schlesien verbleiben als Festungsbesatzungen 18 Garnisonbataillone; dieselben sind unumgänglich nöthig. In den Marken und zu Magdeburg stehen 6 Garnison- und 2 Milizregimenter. Die Garnisonen von Wesel und Geldern kommen hier nicht in Betracht. Alles wird durch die jetzt beschlossene Heeresvermehrung als vollzählig angenommen.

Er kommt nun zu folgendem Schlusse: Ergreifen also die Russen Partei, so muß unbedingt das ganze in Preußen stehende Korps zur Vertheidigung des Landes dort belassen und ihnen ein anderes — sei es an den Grenzen Polens oder an den Ufern der Ostsee — entgegengestellt werden. Die hierfür erforderlichen Truppen können nicht aus den in Schlesien und Sachsen operirenden Armeen gezogen werden, ohne diese zu sehr zu schwächen. Der König muß daher noch eine Vermehrung von wenigstens 20 000 Mann, sowohl für die Reiterei wie die Infanterie, anordnen. Das erheischt bedeutende und ohne Hülfe der Engländer schwer aufzubringende Geldmittel. Doch ist es das einzige Mittel, um mit Ehren aus dieser schwierigen Lage hervorzugehen, denn weder die Kräfte noch die Zahl der jetzt vom König unterhaltenen Truppen genügen, um so furchtbaren Feinden erfolgreich die Spitze zu bieten.

Die Grundgedanken dieses Operationsentwurfs für die Preußischen Heere sind: strategische Vertheidigung — taktischer Angriff. Dem Feinde soll die Initiative der Vorwärtsbewegung bis in das von den Preußen besetzte Gebiet überlassen werden, aber dann sollen diese die Initiative zunächst an einer Stelle mit aller Energie ergreifen. Die Preußische I. Armee ist daher doppelt so stark gemacht worden als die II., welche mit 24 000 Mann, wovon noch dazu ein Drittel aus unzuverlässigen Truppen — den früher Sächsischen Regimentern — und weitere 2200 Mann aus minderwerthigen Elementen — den neugebildeten Freibataillonen — bestehen, die 70 000 Mann starke, also an Zahl um das Dreifache überlegene feindliche „große Armee" an den Ausgängen der Sächsisch-Böhmischen Grenzgebirge so lange aufhalten soll, bis jene I. Armee einen Sieg über die Armee der Verbündeten errungen hat. Der I. Armee ist daher die Aufgabe gestellt, dieser letzteren Armee entgegen zu gehen und eine Schlacht zu suchen; ihr Objekt ist also das feindliche Heer selbst, und ein entscheidender Schlag soll ihm beigebracht, eine energische Verfolgung soll eingeleitet werden, das zeigen die Worte: „Die Aufmerksamkeit des Feldherrn ist darauf gerichtet, seine Anordnungen so zu treffen, daß sich

der Feind gezwungen sieht, in einem Gelände zu schlagen, welches jener als günstigstes gewählt hat", und „wenn die verbündete Armee ... geschlagen ist, und sich auf Eger oder Schweinfurth zurückzieht, so braucht sie zu ihrer Wiederherstellung einige Monate." Das sind Gedanken, die in jener Zeit nur im Preußischen Heere und auch hier nur im Geiste weniger Männer lebendig waren.

Auch die I. Preußische Armee wird um 15 000 Mann schwächer angesetzt als die feindliche, welche sie bekämpfen soll. Der Verfasser kennt diese Gegner und er rechnet so sehr auf die Tüchtigkeit und Manöverfähigkeit der Preußischen Truppen, daß er es nicht einmal für nöthig hält, ihnen die gleiche Zahl zu der Schlacht entgegenzuführen, die zu gewinnen von der größten Wichtigkeit für die Preußen sein mußte; sonst würde er einen Schritt weiter gethan und der I. Armee anstatt der III. (Schlesischen) die Verstärkungen zugedacht haben.

Diese Zuversicht und Siegesgewißheit konnte nur der König, nur er allein haben; nur er kann der Verfasser des Planes sein. Ueberdies sind wir ja auch den Gedanken sowohl über die Operationen des Feindes wie über die Preußischen Gegenmaßregeln bereits in den verschiedenen Briefen des Königs begegnet.

Eigenthümlich bleibt es allerdings, daß er diesen Schritt zur Massenbildung auf der Entscheidungsstelle nicht gethan hat, sondern der Schlesischen Armee trotz der ziemlich passiven Rolle, welche ihr für den Anfang des Feldzuges zugetheilt ist, so beträchtliche Verstärkungen zudenkt, die noch dazu nur aus alten Preußischen Regimentern bestehen sollen.*)

Auch in den Operationsvorschriften für die Schlesische Armee findet sich ein echt Friedericianischer Gedanke; die Armee soll eine Schlacht liefern, wenn ein Oesterreichisches Heer zum Entsatze des belagerten Olmütz heranrückt. Jeder andere Feldherr hätte damals ein Entsatzheer defensiv in Kontravallationslinien bekämpft.

Dieser Plan ist den Operationen, welche den Feldzug von 1757 einleiteten, nicht zu Grunde gelegt, sondern „zu den Todten" geworfen worden. Es gelang dem genialen Winterfeldt, zuerst den Feldmarschall Schwerin und nach wiederholten Bemühungen mit Schwerins Hülfe auch den König endlich für den Gedanken einer strategischen Offensive nach Böhmen zu gewinnen.

Dennoch ist dieser Entwurf im höchsten Grade denkwürdig für die Geschichte der Feldherrnthätigkeit des großen Königs, denn in ihm sind mit wunderbarer Klarheit und Voraussicht die Grundsätze der glänzenden strategischen

*) Dieser Umstand veranlaßte uns zuerst, den Feldmarschall Schwerin für den Verfasser des Planes zu halten; wir nahmen dabei an, der König habe ihm in einem der verloren gegangenen Schreiben den Auftrag zur Ausarbeitung der Denkschriften ertheilt. Nähere Beschäftigung mit dem Briefwechsel läßt diesen Gedanken ganz unthunlich erscheinen. Nur im Kabinet des Königs war alles Material vereinigt, das dem Plane als Grundlage gedient hat.

Defensive niedergelegt, welche Friedrich während des ganzen langen Krieges befolgte, nachdem seine strategische Offensive durch die Niederlage von Kolin gescheitert war. Die Schlacht bei Roßbach und die ihr vorangegangenen Operationen in Thüringen bilden, ganz dem Entwurfe entsprechend, die Einleitung dieser unübertrefflichen Vertheidigung.

Mit diesem Plane ging der König zu den Hainauer Besprechungen. Die während des Januars eingegangenen Nachrichten haben wesentliche Aenderungen daran nicht hervorrufen können; auch die Liste der Oesterreichischen Armee vom 21. Januar weicht in ihren Stärkeangaben nur wenig von den Zahlen des Feldzugsplanes ab. Noch in Hainau konnte Winterfeldt dem König am 31. Januar eine Zusammenstellung von Nachrichten übergeben, in der die Meldungen aus Prag die Annahmen über die Verfahrungsweise der Oesterreicher in allen Theilen bestätigten.

Sonst findet sich aus Hainau nur eine Denkschrift Schwerins vom 29. Januar, Einzelheiten über Besatzungen der Schlesischen Festungen, Magazineinrichtungen und organisatorische Angelegenheiten behandelnd. Sie ist vom Könige mit eigenhändigen Randbemerkungen versehen. Für den Gegenstand, welchem unsere Arbeit gilt, ist sie von geringer Bedeutung, im übrigen bietet sie manches Interessante, weshalb wir sie in Anlage V zum Abdruck bringen.

Andere Aufzeichnungen über das, was in Hainau verhandelt wurde, scheinen nicht gemacht worden zu sein. Doch findet sich in den Papieren des geheimen Staatsarchivs ein Brief Winterfeldts an Eichel vom 5. Februar, welcher hochwichtige Aufschlüsse über diese Verhandlungen giebt. Winterfeldt schreibt:

„... Seine Majestät habe ich gottlob so munter, vergnügt und ruhig gefunden als nicht in langer Zeit. Die ausgesuchten Marschkolonnen über die Flüsse linker Hand*) von Leipzig, fürchte ich aber, werden vergebens sein. Auch glaube ich noch nicht, daß in Erfurt ein Magazin vor die Oestereichische Armee errichtet wird. Sie müßten rasend sein, daß sie durch die Defilees von Eger so sans façon hereinlaufen sollten, wenn der König mit einer starken Armee in der Gegend von Dresden stünde. Sie werden zwar eine Armee auf der Seite von Eger marschiren lassen; bevor sie aber Sr. Maj. durch demonstrationes hierherwärts gegen Schlesien von da nicht wegbringen, noch vertheilen können, so halten sie gewiß die Nase zurück. Ich wünsche, daß ich ein falscher Prophet sein möge, aber ich habe Sr. Maj. versichert, daß er dem Feind in Sachsen und so wie Se. Maj. meinten nicht ankommen, sondern obligirt sein würde, demselben über Eger zu folgen und vielleicht erst in der Gegend von Prag bei die Ohren zu kriegen. — Auf die Seite von Oberschlesien und dem Magazine zu Prag, ob es gleich das

*) Also wohl westlich.

Stärkste von allen, rechnen wir gar nicht, müssen aber wahrhaftig mehr attention darauf haben. Wo es andehm, was man jetzo hört und daß sie von Wien starke Geld-Remisen nach Rußland schicken, so kommen sie*) gewiß. Der Feldmarschall Schwerin ist mit den letzten Nachrichten vom F. M. Lehwald aus Preußen nicht zufrieden. Indem Derselbe weder hinlängliche Nachrichten von denen Anstalten derer Russen hätte, als sie auch in Preußen nicht genugsame Anstalten machten und es schiene, als wenn sie nur allein defensive agiren wollten. Daß sie sich so anstellten, ließe ich passiren, sonsten müssen sie aber absolut in Polen offensive agiren, denn es ist ihnen am Leichtesten, die Russen zu der Zeit mit Wenigen auf den Hals zu fallen, wenn sie zertheilet marschiren. . . ."

Dieser Brief ist von großer Bedeutung; er zeigt, daß der Gedanke einer strategischen Offensive zuerst in Winterfeldts Kopf entstanden ist. Schon in seinem Briefe vom 18. Dezember an den König weist der Generaladjutant darauf hin, daß die Preußen sich im nächsten Feldzug die strategische Initiative wahren müßten. Was Winterfeldt in jenem Briefe nur flüchtig andeutete, hatte inzwischen festere Form gewonnen; in Hainau wies er darauf hin, daß der König den Feldzug durch eine Operation auf Prag eröffnen müsse.

Aber noch stand Winterfeldt allein mit dem Gedanken einer Offensive; noch war der König fest durchdrungen von der Ueberzeugung der Vortheile strategischer Vertheidigung,**) und auch Feldmarschall Schwerin theilte des Königs Ansichten.

Erst in der zweiten Hälfte des März brachte Winterfeldt seine Ansichten zur Geltung.

---

*) Es sind die Russen gemeint.

**) Es möge uns verstattet sein, zur Erläuterung hier auf einen Brief des Königs an den Marschall von Sachsen vom 3. Oktober 1746 hinzuweisen. Der König sagt dort: „. . . So lange man in der ersten Jugendhitze seiner zu lebhaften und nicht durch die Erfahrung gezügelten Einbildungskraft folgt, opfert man glänzenden Thaten und Aufsehen erregenden, seltsamen Dingen alles. . . .

In den ersten Jahren, nachdem ich den Befehl über mein Heer übernommen hatte, war ich für weit ausgreifende Unternehmungen (pointes); aber alle Begebenheiten, denen ich beiwohnte oder an denen ich selbst Antheil hatte, haben mich davon abgebracht. Diese weit ausgreifenden Unternehmungen sind Schuld an Verlust meines Feldzuges von 1744. . . .

Die Kunst (le grand art) der Kriegsführung besteht darin, allen Ereignissen zuvorzukommen, und die des Generals darin, im Voraus alle Hülfsmittel vorzubereiten, um im Entschlusse nicht zu schwanken, sobald der entscheidende Augenblick gekommen ist. Und je tüchtiger disziplinirter und besser organisirt die Truppen sind, um so leichter ist es, sie zu führen; da man nur bei der Ueberwindung von Hindernissen Ruhm erwirbt, so muß auch derjenige den Hauptantheil an der Ehre haben, der die meisten zu besiegen hat.

Aus einem Fabius kann immer ein Hannibal werden; aber ich glaube nicht, daß ein Hannibal im Stande ist, das Verfahren eines Fabius zu befolgen." (Politische Korrespondenz Friedrich d. Gr. V, S. 201.)

Der Verfasser des in seinem 1. Abschnitt vorstehend wiedergegebenen Aufsatzes hatte seine damals begonnene Arbeit dem Militär-Wochenblatt bereits im Sommer 1881 angeboten und dabei den Wunsch ausgesprochen, dieselbe möge zum Geburtstage Friedrichs des Großen in einem Beiheft veröffentlicht werden. Später hatte er die Absicht kund gethan, von Bautzen zur Ueberwachung des Druckes nach Berlin zu kommen, damit die Auszüge aus den Archiven den Originalen möglichst getreu wiedergegeben würden. Es hat sich anders gefügt, denn am 13. Dezember 1881 endete zu Bautzen ein Sturz mit dem Pferde das Leben des vom Dienst Zurückkehrenden.

In dem von dem Offizierkorps des Königlich Sächsischen 4. Infanterieregiments Nr. 103 dem Hauptmann Zimmermann gewidmeten Nachrufe hieß es, er sei ein Offizier von anerkannter Tapferkeit gewesen, der für das Vaterland bereits geblutet; Begeisterung für den kriegerischen Beruf habe sein vorzugsweise der geistigen Arbeit geweihtes Leben erfüllt. Der vorstehende Aufsatz liefert für letzteres eine vortreffliche Illustration.

Dem jäh Dahingeschiedenen ist die Freude versagt gewesen, seine Schrift gedruckt zu sehen und selbst die, sie ganz vollenden zu können. Die Verarbeitung der gesammelten Materialien hat er bis zu Mitte April 1757 fortgeführt, die Abschriften und Auszüge der Dokumente für die Zeit bis zur Vereinigung des Preußischen Heeres vor Prag liegen bereit und wird auf Grund derselben die Vollendung der Arbeit von anderer Hand erfolgen, so daß die Veröffentlichung des zweiten, die Zeit nach den Hainauer Besprechungen umfassenden, Abschnittes in einem späteren Beiheft des Militär-Wochenblattes wird erfolgen können.

Die Redaktion des Militär-Wochenblatt.

Anlage I.

Moyens dont la Grande-Bretagne pourrait se servir pour ruiner les projets de ses ennemis ou rendre la guerre plus difficile.

1) Puisque la France fait un si grand usage de ses troupes de terre tant en Bohême que sur le Rhin, il semble qu'il ne serait pas impossible à la Grande-Bretagne de donner aux Français quelques appréhensions pour leurs côtes de Normandie ou de Bretagne. Ce qui pourrait se faire par l'assemblée de quelques troupes et vaisseaux de transport sur les côtes ainsi que par des demonstrations tant navales que terrestres qui aboutiraient à cette fin.

2) L'on croit qu'il serait également de l'avantage de la Grande-Bretagne de se procurer dans la méditerranée un équivalent de la perte qu'ils ont faits dans l'isle de Minorque. Ce qui pourrait se faire par la conquête de l'isle de Corse, entreprise d'autant moins difficile que les Français y entretiennent peu de troupes et que les habitans indisposés contre la domination génoise favoriseront tous ceux qui y aborderont par les en délivrer.

3) On ne parle pas dans ce mémoire des choses qu'on pourrait tenter en Afrique, en Amérique ou en Asie à cause du peu de connaissance qu'on a du local de ces pays éloignés, mais en se bornant à l'Europe l'on croit qu'il y a de grands objets dignes d'intéresser l'attention de la Grande-Bretagne. Comme serait celui de porter les Hollandais à faire une augmentation dans leurs troupes, objet dans lequel on pourrait réussir selon le sentiment des personnes qui connaissent foncièrement la république. Si l'Angleterre voulait sacrifier des avantages passagères de commerce à des intérêts plus grands et plus permanents desquels dépendent la liberté et l'indépendence de l'Europe.

4) Il est sûr qu'en examinant les projets de la France pour la campagne prochaine que l'Allemagne aussi bien que particulièrement le pays d'Hannovre ont tout à craindre de l'invasion des Français; la cour de Vienne et celle de Versailles qui par leur puissance et par leur liaison se croyent dans le moment present à même de donner des lois à l'Europe se trouvent confirmées dans cette espérance si personne ne se prépare pour leur resister.

L'électorat d'Hannovre peut fournir 24 000 hommes, la Hesse en fournit 8000, mais elle en pourrait donner 12 000 si l'on voulait augmenter les subsides. Le duc de Brunsvic 5000, celui de Gotha 3000. Ce qui ferait 44 000 hommes. Si les Hollandais n'en joignent que 20 000 cela en ferait 64 000 et si la Prusse se trouvait sûr de la Russie elle pourrait ajouter quelque chose à ce nombre. Ces troupes

portées vers le Rhin au mois de Mars feraient certainement changer la face des affaires et seraient capables de déconcerter en grande partie les projets des Français, mais en négligeant à present les arrangements à prendre tant pour l'assemblée de l'armée que la formation des magasins on ne peut s'attendre qu'à des évènements fastidieux et dont les suites funestes donneront lieu à une paix honteuse et flétrissante pour les alliés.

5) Pour faire diversion à tant de forces on croit que le roi de Sardaigne ne serait pas inutile; ne peut on le porter à faire quelques augmentations dans ses troupes ou à remuer de manière à donner des inquiétudes aux Français et aux Autrichiens.

Ce qu'on exige de ce prince parait entièrement compatible avec la sûreté, d'autant plus que les Français, portant leurs forces sur le Rhin et les Autrichiens dans le Bohême. Ce prince est entièrement libre dans toutes ses actions.

6) Comme la conduite de la Russie parait très indéterminé jusqu'à present et qu'il ne serait pas impossible qu'elle se laissât entraîner par les idées de la cour de Vienne et de celle de Versailles à des démarches rigoureux et à des hostilités l'on soumet aux jugements du ministère Britannique s'il ne serait pas nécessaire en pareil cas de se procurer une diversion de la part de la Porte, projet qui s'il pourrait réussir, mettrait le roi de Prusse plus que jamais en état de seconder ses alliés. Ce qu'on croit possible si Mr. Porter, dont le crédit est connu à la Porte s'employe efficacement à démontrer aux Turcs combien dangereuse est pour eux la liaison du nouveau triumphirat qui vient de se former en Europe. Considération qui leur doit paraitre d'autant plus importante que si les Turcs agissent pendant la présente guerre, ils n'auront affaire qu'à une partie des forces de leurs ennemis au lieu que s'ils attendent la paix générale, ils dépendraient entièrement de la discrétion des cours de Vienne et de Petersbourg.

On observe encore par rapport aux Turcs que le commerce que les Français font dans les échelles du Levant est très important et que ce serait à présent le moment d'y apporter une attention considérable, à quoi la possession de l'isle de Corse pourrait beaucoup contribuer; au défaut d'une diversion il faudrait s'attacher à déterminer la Porte, de menacer la France de l'exclure totalement du commerce du Levant ou de la priver d'une partie des avantages et privilèges dont ses négocians y jouissent.

7) Par les lettres qu'on a de Danemark cette cour serait dans les dispositions qu'on pourrait désirer si dans le moment présent la Russie se détache entièrement de l'alliance de l'Angleterre et prend fait et cause pour la maison d'Autriche, il est probable qu'on pourra disposer

de l'assistance et des secours du Danemark en lui promettant la garantie du Schleswig. L'Angleterre y gagnerait une flotte dans la Baltique et des troupes qui pourraient servir à couvrir l'électorat d'Hannovre. Il serait encore avantageux de l'Angleterre qu'on tachât d'empêcher la sortie de matelots Norwégiens qui vont servir en France ainsi que l'exportation des viandes salées de la Norwège dont on se sert maintenant en France au défaut de celles d'Irlande. Cette alliance entrainerait nécessairement la Suède, qui se trouvant isolé, se jetterait entre les bras de l'Angleterre. Ce qui formerait un nouvel équilibre dans le Nord.

L'on croit que tous les différents points mentent d'être examinés avec la plus scrupuleuse attention. L'on est persuadé qu'il n'y en a aucun d'inutile et que pour peu que le ministère anglais réfléchira aux véritables intérêts de sa nation il en sentira l'importance et la nécessité d'autant plus que l'année prochaine, étant celle où nos ennemis feront les plus grands efforts et la situation la plus critique qu'occassionnera la présente guerre, il semble qu'en proportionnant ses efforts, sa vigilance et sa célérité à celles de ses ennemis, ce n'en est pas trop fait, surtout lorsqu'on considère que ce sera de la paix prochaïne dont dépendra le sort de l'Europe de sorte qu'on ne saurait agir avec trop d'efficacité pour la rendre bonne et stable.

Anlage II.

Mémoire concernant les principales opérations projetées par la cour de France pour la prochaine campagne.

Les projets de la cour de France pour la campagne prochaine se reduisent aux articles suivantes:

1) Il est certain que la cour de Vienne, qui se propose de faire les plus grands efforts pour le recouvrement de la Silésie, continue d'insister avec chaleur sur la prestation du corps auxiliaire de 24 000 hommes stipulée par le traité de Versailles. La commission dont est chargée le comte d'Estrées est principalement relative à l'emploi et à la marche de ce corps dont on voudrait que l'Impératrice-Reine fit usage pour pénétrer en Saxe et forcer l'armée prussienne à evacuer cet électorat et à se replier sur la Lusace et les marches de Brandebourg.

2) Il est égalemement décidé que la France ne se bornera point à fournir le contingent stipulé par le traité de Versailles mais indépen-

damment de cette démarche elle assemblera une armée de 60 000 combattans sur le Bas-Rhin pour entrependre une puissante diversion contre le pays d'Hannovre et pour pénétrer dans cet électorat par le duché de Clèves et les autres états que sa Majesté Prussienne possède du côté de Westphalie.

Comme l'on prévoit qu'il est essentiel pour assurer la retraite d'une pareille armée, de s'emparer de la ville de Wesel, l'on se prépare non seulement à en former le siège à l'ouverture de la prochaine campagne, mais comme l'on se flatte aussi que les cours d'Hannovre et de Berlin, qui paraissent avoir nulle connaissance de ce projet, ne prendront aucunes mesures pour en empêcher la réussite l'on est persuadé qu'on aura bon marché de cette place, qu'on regarde comme la clé et le principal boulevard de l'électorat d'Hannovre. Le ministère de France, qui est instruit que cette place se trouve pourvue d'une artillerie considérable, qu'on évalue à plus de 200 pièces de canons, ainsi que d'un très grand nombre de toutes sortes de munitions de guerre, espère en outre d'en tirer tous les secours dont on aura besoin pour attaquer l'électorat d'Hannovre et pour assiéger les places qui servent à sa défense. On est donc déterminé à se présenter sur les frontières du duché de Clèves au commencement du mois de Mars et comme l'on espère de n'éprouver aucune résistance dans les opérations de cette entreprise, on compte de se rendre maître de Wesel vers la fin d'Avril, de pénétrer immédiatement après dans l'électorat d'Hannovre et de laisser un corps de troupes en garnison dans cette place pour tenir le Landgrave de Hesse-Cassel en respect et assurer la retraite de l'armée.

Les avantages que le ministère de France se promet d'une pareille diversion sont en grand nombre et consistent:

En premier lieu en ce qu'il espère non seulement de trouver à Stade de sommes très considérables qui, jointes aux contributions énormes qu'on se propose de lever dans cette électorat, mettront Sa Majesté Très-Chrétienne en état de pouvoir faire face amplement à tous les frais de la présente guerre et la dédommageront en même temps de ceux qui lui a déjà occassionné le levée de bouclier à laquelle la Grande-Bretagne l'a forcé dans le cours de l'année passée.

Aussi est on déterminé en France à ne garder nul ménagement à l'égard des contributions qu'on levera dans cet électorat et à les percepter avec la plus grande vigueur. Je sais même et c'est un fait certain que les auteurs de ce projet ont soutenu ouvertement dans le conseil qu'il fallait en agir avec cet électorat avec la même célérité avec laquelle Louis XIV. avait traité le palatinat afin de convaincre à jamais le corps germanique, qu'on n'offensait pas impunément la France

et de lui faire sentir tous les poids de sa puissance. A quoi d'autres ont ajouté encore que c'était là le vrai moment de se venger d'une façon exemplaire de toutes les vexations que la Grande-Bretagne avait exercé sur mer envers les sujets de la France au commencement de la présente guerre. Enfin que c'était une réparation qu'exigeait la dignité de Sa Majesté Tres-Chrétienne et qu'elle devait à Ses sujets pour les venger et les indemniser de l'oppression qu'ils avaient éprouvé.

En second lieu on se flatte qu'une pareille diversion découragera entièrement le Landgrave de Hesse-Cassel et les autres alliés que la Grande-Bretagne peut avoir dans l'Empire et les forcera, sinon à se jetter dans les bras de la France, au moins à se reduire à la neutralité la plus stricte et la plus scrupuleuse.

En troisième lieu on est persuadé que la perte de l'électorat d'Hannovre encouragera tous les alliés cachés que la France peut avoir dans l'Empire à lever la masque et à éclater ouvertement tant contre le roi d'Angleterre que contre Sa Majesté Prussienne. Il m'est revenu de bon lieu qu'indépendamment des princes de l'Empire dont je viens de faire mention on fonde de grands espérances sur la Suède et que l'on croit savoir qu'elle ne manquerait pas en pareil cas de revendiquer les duchés de Bremen et de Verden et de joindre par cet effet à l'armée Française les troupes qu'elle a actuellement dans le duché de Poméranie.

En quatrième lieu on est convaincu en France, que si cette opération se terminait heureusement et d'une maniere conforme aux espérances qu'on a conçues à cet égard, le partie que la maison d'Hannovre peut avoir dans l'empire se dessoudra totalement et qu'un siècle entier ne suffirait pas pour retablir son credit et sa considération en Allemagne.

En cinquième lieu le ministère de France a fait entrevoir à différentes personnes qu'il avait lieu de présumer que la réussite des négociations qu'il avait entamé avec l'électeur Palatine et celui de Cologne pour entraîner les deux princes dans son parti dépendrait uniquement du succés de la diversion susmentionnée.

Anlage III.

Plan général des operations que peuvent faire les Armées Autrichiennes et Alliés la Campagne de 1757.

La cour de Vienne doit diriger ses operations, pendant cette campagne, de sorte qu'Elle oblige le Roi de Prusse, tant par ses propres forces que par le secours de ses alliés d'abandonner la Saxe.

Après ce premier succès il sera facile de couper la Communication avec la Silésie, où de s'emparer du Brandenburg, tout ne pouvant être fortement gardé; Le Roi de Prusse ainsi récoigné, sera obligé faute des resources d'hommes et d'argent, de faire une mauvaise paix peu glorieuse pour Lui. La Maison d'Autriche dictant les articles, la Silésie sera restituée et le Roi de Pologne en dédommageant des pertes qu'il a souffert en Saxe recevra la Principauté d'Halberstadt et la Basse Lusace. Voyons comment on pourra s'y prendre, pour que ce projet réussisse.

L'Armée Autrichienne est actuellement forte de 55 Regiments d'Infanterie Allemands.*) Les Regiments sont a 4 Bataillons, et deux compagnies des Grenadiers. Les Bataillons sont a 525 Têtes. Le corps des Croates est a 36/m. hommes, qui font 72 Bataillons, le Bataillons à 500 hommes. Des Croates la Moitié reste en Hongrie tantis que l'autre fait la Guerre, ainsi on ne compte que 36 Bataillons Croates qui font 18/m. hommes.

La Cavallerie consiste en 18 Regiments de Cuirassiers et 12 Regiments Dragons (tous à 7 Esquadrons), font 210 Esquadrons. Les Regiments sont à mille Chevaux. Quatorze Regiments d'Hussards à 6 Esquadrons, font 84 Esquadrons, les Regiments à 600 Chevaux. Outre ces Trouppes régulières, l'Impératrice peut tirer d'Hongrie le Corps d'Insurgents, dont la force n'est point reglée, étant dependante des Etats d'Hongrie qui pendant la guerre dernière ont souscrits, a tout ce que l'Impératrice demande. Ces Trouppes partagées en deux grandes Armées et un petit corps, qui joindra les François et alliés de l'Empire il restera encore assez pour garnir les Places d'Hongrie et suffisamment les autres Provinces. (Tabelle ſiehe S. 61.)

Suivant le Calcul l'Impératrice gardera encore 64 Bataillons et 24 Compagnies de Grenadiers pour la garde des Places et trois Regiments de Cavallerie, qui font 21 Esquadrons**) et les trente six Bataillons Croates, qui restéront en Hongrie, tandis que les autres 36 Bataillons sont en Campagne.

La première armée, que je caracterise par le nom de Grande, étant la plus forte, s'assembléra aux environs d'Aussig, et campera entre Scheberiz et Culm.

La seconde Armée, qui est celle, qui agira du côté de Silésie s'assemblera près de Königgrätz, où elle est a portée d'attaquer la

*) Je compte les Regiments Hongrois disciplinés du Nombre (Anmerkung des Verfaſſers des Schriftſtücks).

**) Dies würde zuſammen 8760 Mann ergeben. Nach dem auf S. 61 erwähnten Schreiben des Bude de Boiſſy blieben in der Lombardei noch etwa 9000 Oeſterreicher zurück.

Voici toute la Repartition.

I. Armée		II. Armée		III. Armée	
78 Bataillons Allemands à 525 h. font	40950 h.	60 Bataillons Allemands à 525 h. font	31500 h.	18 Bataillons Allemands à 525 h. font . . .	9450 h.
14 Bataillons Croates à 500 h. font	7000 -	14 Bataillons Croates à 500 h.	7000 h.	8 Bataillons Croates à 500 h. font	4000 -
Cavallerie		Cavallerie		Cavallerie	
14 Regiments à 7 Esqu. font 98 Esqu. et en comptant le Regiment à 100*) Chevaux	14000 h.	9 Regiments de Cavallerie à 7 Esqu. font 63 Esqu. font	9000 h.	2 Regiments de Cavallerie à 7 Esqu. font 14 Esqu. et	2000 h.
Husards		Husards		Husards	
5 Regiments Hussards à 6 Esqu. font 30 Esqu. en comptant le Regiment à 610 h. en tout	3050 h.	5 Regiments d'Hussards à 6 Esqu. font 30 Esqu. comptés à 610 Chevaux fait	3050 h.	4 Regiments à 6 Esqu. font 24 Esqu. et . .	2440 h.
Somme totale	65000 h.	Somme totale	50500 h.	Somme totale	17890 h.
52 Comp. de Grenadiers à 100 Têtes font . . .	5200 h.	40 Comp. de Grenadiers à 100 têtes font . . .	4000 h.	12 Comp. de Grenadiers à 100 têtes font . . .	1200 h.
Somme de toute l'Armée	70200 h.	Les Trouppes auxiliaires		Somme totale	19090 h.
		3 Regiments Saxons à 500 Chevaux font . .	1500 h.	26 Bataillons françois font suivant la Liste**)	18360 h.
		Somme de toute l'Armée	56050 h.	90***) Bataillons de l'Empire à 525 h. font	15750 -
		NB. 6550 h. de cette Armée seront detachés et formeront un corps dont on verra ci-dessous la destination.		20 Comp. de Grenadiers à 100 h. font	2000 -
				Cavallerie	
				40 Esqu. françois font suivant la Liste**) .	6400 h.
				7 Regiments de l'Empire à 5 Esqu. font 35 Esqu. le Regiment à 714 h. fait.	4998 -
				Somme de toute l'Armée	66598 h.

Silésie et de couvrir la Moravie. Un Corps de 6550 hommes séra détaché au dela de l'Oder, pour faire une Invasion en Silésie.

La troisième Armée, je la denoté par l'Armée Alliée puisque les trouppes auxiliaires de France et celle des Princes de l'Empire y sont en plus grand nombre.

---

*) Schreibfehler; es muß heißen 1000.

**) In dem militärischen Briefwechsel des Königs findet sich eine Liste der zu Oesterreichs Unterstützung bestimmt gewesenen Französischen Regimenter, welche die gleichen Zahlen trägt und die mit einem „Bude de Boissy“ gezeichneten und Genf, 29. September 1756 datirten Schreiben eingegangen ist, das noch andere wichtige politische und militärische Mittheilungen, so z. B. über den Abmarsch von 10 000 Oesterreichern aus der Lombardei enthält.

***) Schreibfehler; es muß heißen 30.

Les Auxiliaires François, et les Régiments Autrichiens de Flandre après s'être combinés solliciteront pendant la Marche les Electeurs et Princes de l'Empire, de prendre partie, et vraisemblablement la Crainte le déterminera. Cette Armée sera assemblée près de Schweinfourth, où l'on formera facilement un Magasin, le Main étant favorable au transport des grains achetés au centre de l'Empire, de Schweinfourth l'Armée marchera par Coburg et Jena. Les Magasins seront transportés par chariots, cela sera couteux et difficile, mais ayant la sureté des chemins, cela n'est pas impossible. De Jena l'Armée marchera vers Naumbourg. Si elle rencontre l'Armée Prussienne, une Bataille decidera cette Expedition. C'est au général, à bien profiter du Terrain, à placer chaque armée à l'Endroit où elle peut être utile, mais le hazard et souvent des Mouvements imprevûs, méttent nonobstant les bons Rangements du général souvent le moins habile au Rang de Vainqueurs.

Si l'Armée peut occuper le Camp de Nauenbourg entre les Rivières de Sale et d'Instrut, elle aura soin de s'y établir d'avoir des ponts sur les deux rivières fortifiées d'ouvrages, qui en assurent le passage. C'est à Nauenbourg où le grand Magasin séra etabli. De ce Camps le Général detachera des Husards et Croates soutenûs par quelques Trouppes regulières qui tacheront de faire une Invasion dans la Principauté d'Halberstadt, de tirer des Contributions, et les Parties pourront pousser jusqu'au Faubourg de Magdebourg.

Cette Armée séra forte. Si le Roi de Prusse y oppose une Armée considérable, il s'affoiblira d'un autre Côté, et le Général, qui y commande contre, trouvera prise; Si au contraire contre cette Armée il met un Corps foible, et qu'il se fie uniquement sur l'Addresse et la Bonté de ses trouppes, la grande supperiorité fait espérer la Victoire aux alliés.

La grande Armée campée entre Culm et Scheberitz aura des Ponts sur l'Elbe pour etre a portée d'agir s'il le faut du Coté de la Lusace avec toutes ses forces ou pour renforcer ou attirer a soi le Detachément qu'elle fera entrer par Zittau en Lusace. Le Poste de Culm et Schéberitz est inattacable, ainsi le Général pourra sans risque détacher 20/m. hommes vers Zittau pour tacher de couper la communication avec la Silésie, les Partis de ce corps pourront être poussée fort avant. Si le Roi de Prusse fait passer l'Elbe à un Corps de force égale, il est certain, que par le calcul de Trouppes, qu'il a en Saxe partagées en deux Armées, ce qui restera aux environs de Dresde ne séra pas suffisant pour pouvoir après ce détachement empêcher la grande armée, de percer par Peterswalde, et de pousser droit à Dresde.

Pour les Vivres de la grande Armée, et du corps qui pénétre en Lusace il faut faire les arrangemens en hyver. Le Magasin d'aussig est un Depot général, de celui de Prague; Leipe et Gabel forment des Magasins tirés de celui d'Aussig, et ces deux petits Magasins fournissent les vivres pour l'Entrée de 20/m. hommes, et après etre maitre de Zittau le Magasin de Gabel y est transporte, et ainsi plus loin etc. Les Husards séront instruits d'avoir toute l'Attention fixée sur la Ville de Dresde, et s'il peuvent mettre le feu au Magazin, qui est à la Ville neuve, ils causeront une grande perte aux Prussiens.

Le corps pour la Lusace ne doit être détaché de la grande Armée, qu'aprés, que le Général saura, que le Roi de Prusse fait un Detachement, pour empécher que l'Armée alliée, ne le coupe de son païs, car il sera sur, qu'en detachant encore, il s'affaiblira extremement.

L'armée qui agira du coté de la Silésie, s'assemblera prés de Königgraez et un Détachement de 6550 hommes pres de Troppau. Ce corps se glissera le long de l'oder et poussera ses parties jusqu'au faubourgs de Breslau. La Ville d'Ollmütz sera munie pour un An de Vivre et de Poudre, et autres choses nécessaires pour le Soutien d'un Siége, la Garnison sera proportionnée à la Grandeur de la place, et le commendant sera un officier choisi. après ces précautions cette place pourra être abandonnée à ses propres forces, et il ne sera point nécessaire, qu'un corps de Trouppes reste à portée de la soutenir. Si l'armée prussienne que le Maréchal Comte Schwerin commande entre en Boheme, elle trouve une armée supérieure campée dans un poste d'un difficile accés. Si cette Armée au Lieu d'entrer en Boheme par Jaromirs se tourne par le comté de Glatz vers Gralich et Mittewalde, ce qui serait un démonstration vers la Moravie, le Général pourra toujours arriver à tems pour empecher le siége d'Ollmütz. La Difficulté des Chemins arretéra la Marche des gros canons, que les Prussiens prenderont de Neisse et dans ces entrefaits le corps détache au dela de l'Oder aura le tems de révénir vers Ollmütz, ou d'envoyer des Trouppes légéres par Jagerndorff sur les Chemins de Neisse pour inquiéter les convois. Le Général pourra encore faire un détachement de 10/m. hommes, qui marchéront par Hirschberg, Sagan et Crossen, pour couper la communication de Berlin à Breslau. Quoique par ce détachement il perdra la supériorité, la raison ordonne, qu'il le fasse, puisque la réussite qui et (est) peu douteuse, influera sur l'heureuse issue de la campagne et même de la Guerre.

Les Magazins pour cette Armée, doivent être établis le grand Magasin a Kuttenberg, un autre à Brun; les Depots à Königgrätz et Chrudim: Aussitôt que le détachement de 10/m. hommes est maitre de Schmiedeberg et de Hirschberg, il établit une partie des Boulangeries

de Königgrätz dans la plus forte de ces villes, et à Mésure, qu'il avance, les Caissons suivent par Löwenberg, Bunzlau, Sprottau, Sagan, Nauenbourg, et enfin à Crossen.

Si l'armée du Maréchal Schwerin prend son camp prés de Jaromirs, je crois qu'il sera toujours essentiel de lui donner jalousie du coté d'Hirschberg, et s'il a moyen d'y percer, et de risquer une Bataille. Si l'Armée se campe prés de Königgrätz en detachant 10/m. hommes à Gitschin, le Maréchal de Schwerin n'aura pas la facilité des Vivres et le corps campé, ayant la riviére, qui paigne les murs de la Ville devant son front le Maréchal aura de la difficulté de l'attaquer.

Dans ce projet de Campagne je ne fais point mention des Russes, puisqu'il n'est pas tout-à-fait certain, qu'ils rempliront leurs promesses et agiront en conséquence. S'ils le font et qu'ils mettent 70/m. hommes en Campagne, dont 40/m. s'avancent vers la Prusse, y entrent ou tiennent le petit corps du maréchal Lehwald en échec, tandis qu'un corps de 30/m. hommes traverse la Pologne, passe la Warthe à Landsberg, l'Oder à Lebous et marche droit à Berlin, il est sur que l'Impératrice Reine, verra son plus cruel ennemie vaincu sans ressource; car ce coup ne peut être paré sans découvrir une autre partie, où le coup mortel peut être porté avec la même facilité. L'objection des Vivres pour les trente mille hommes Russes est plausible, mais la reponce est préte: ils trainent le necessaire avec eux et jusqu'aux frontières de Brandebourg. les Entreprenneurs Polonnois feront de livraisons, des frontières jusqu'à Berlin, les Dragons et Cosaques fourageront, et ils ameneront les Vivres necessaires des Villages. A Landsberg sur la Warthe et à Lebous sur l'oder il sera nécessaire d'y mettre des Postes considérables, s'ils atteignent Berlin, ces postes sont inutiles. Si les passages des Rivières sont deffendues par des Corps considérables, les livraisons de la Pologne feront les fonds d'un Magasin et la petite Ville de Driesen, où il y a un fort, sera le depot général. La prise de cette biquoque fera le premier acte d'hostilité.

Anlage IV.

Raisonnement sur les operations, que l'armée Prussienne peut faire la Campagne prochaine l'An 1757.

Il est difficile et même impossible de faire un Plan d'opération juste, sans savoir les arrangements des Magasins de l'Ennemi. La superiorité de ses forces nous oblige de regler nos mouvements en consequence de ceux, qu'il se propose de faire. Je ne donne, que des conjectures de ce qu'il pourrait faire de plus dangereux, et je cherche et choisi les moïens, les plus faciles pour le prévénir.

Par les Alliances, que la cour de Vienne s'est ménagées dans l'Empire et les secours stipulés par le traite de Versailles, elle pourra mettre trois armées en Campagne, et un corps détaché pour faire une Invasion en haute Silésie. Ces armées seront supérieures à celles que le Roi pourra opposer; mais la Bonté des Trouppes, la Vigilance et l'habilité des Manoeuvres doit supplier au nombre comptant la Bravoure égale.

Voici le Nombre d'hommes que la Maison d'Autriche avec ses Alliés pourra mettre en Campagne. Je partage cette Multitude en trois armées, que je destine d'agir suivant mes conjectures.

1re Armée	2e Armée	3e Armée
destinée pour garder les Debouchés de Bohéme pres d'Aussig 70 200 hommes en tout.	destinée pour agir contre la Silésie, ou pour couvrir la Moravie. Elle détache un Corps en haute Silésie. 56 050 hommes en tout.	qui Traverse la Turinge, et entre par Jena et Nauenbourg les auxiliaires françois y sont compris de méme les Trouppes fournies par les Princes de l'Empire 66598 hommes en tout.

Ces trois Armées sommées ensemble font 192 848 hommes.

Il faut observer que le sécours promis par la Russie n'est pas compris dans cette somme.

Le Roi opposera à ces Armées.

I. Armée		II. Armée		III. Armée	
36 Batl. font . .	25 380 h.	10 Batl. font	7 050 h.	33 Batl. font. . . .	23 265 h.
6 - Grenad.	3 612 -	6 - Grenadiers .	3 612 -	13 - Grenad. .	8 826***) -
6*) - Saxons	5 640 -	10 - Saxons . . .	7 050 -	46 Batl.	32 091***) h.
3 - Gr. Saxons	1 806 -	2 - Gr. Saxons .	1 204 -		
51*) Batl.	36 438 h.	28 Batl.	18 916 h.		
		4 - Bandours . .	2 244 -		
		32 Batl.	21 160 h.		
Cavallerie		Cavallerie		Cavallerie	
67 Esqud. avec l'augment. font	12 697**) h.	10 Esqud. avec l'augmentation font . . .	1 910 h.	60 Esqud. avec l'augment. font	11 460 h.
20 Esqud. Husards	2 280 -	10 Esqud. Husards . .	1 140 -	30 Esqud. Husards	3 420 -
87 Esqud.	14 977**) h.	20 Esqud.	3 050 h.	90 Esqud.	14 880 h.
Somme totale	51 515**) h.	Somme totale	24 210 h.	Somme totale	46 971***) h.

Ces trois Armées sommées ensemble font 122 596†) hommes.

*) Es soll wohl 8, beziehungsweise 53 Bataillone heißen.

**) Rechenfehler; es muß 12 797, beziehungsweise 15 077, beziehungsweise 51 515 heißen.

***) Rechenfehler; es muß 7826, beziehungsweise 31 091, beziehungsweise 45 971 heißen.

†) Diese Zahl ändert sich bei Richtigstellung der Rechenfehler auf 121 696.

Les choses principales à observer dans cette campagne seront de couvrir le plus que possible les Etats du Roi, d'en conserver la communication, et de garder le cours de l'Elbe libre, pour être sur, que les Vivres ne puissent jamais manquer.

La Silésie étant le Bût principal de la Guerre, l'armée du Marechal Schwerin sera renforcée, pour qu'elle soit forte au printems de 46 Bataillons et 90 Esquadrons.

Toutes les Trouppes qui sont en Saxe s'assembleront au commencement du mois de May aux environs de Dresde. Elles seront nourries de Magasins de Pirna et de Dresde. Aussi que le Roi sera instruit de la Marche de l'Armée alliée venant de Schweinfourth pour percer par Nauenbourg à Halle, le Roi fera avancer un Corps de 41*) Bataillons et 87 Esquadrons vers Leipzig qui dévancera l'ennemi et l'empechera d'arriver au camp de Nauenbourg avant de combattre. L'attention du Général séra fixée à s'arranger de manière que l'ennémi se trouve obligé de combattre dans le Terrain qu'il a choisi, étant le plus avantageux. Si l'ennemi veut éviter la Bataille en prénant un Camp derrière une des Rivières. Le corps Prussiens sera decampé vis-à-vis et observera ses mouvements. S'ils font des détachements vers la Principauté d'Halberstadt, le Général Prussiens en fera de même et la petite Guerre sera continuelle.

Le corps, qui restera pour couvrir Dresde n'ayant que 32 Bataillons et 20 Esquadrons. Ce Corps subsistera étant pres des Magasins. Si la grande Armée de Boheme veut percer par Peterswalde, étant obligée de passer par les defilés, l'Infanterie sera suffisante pour arretter une armée du double plus nombreuse. Si l'Armée penetre par Zittau, le Général la laissera entrer et tombera sur ses derrières et la coupera de ses Magasins. Si l'armée en Bohème reste ensemble, en n'envoie qu'un détachement en Lusace le Général laissera entrer le détachement, et enverra les 20 Esquadrons, pour lui rendre les vivres difficile se mettant derriere. Si toute l'Armée de Bohême marche vers Zwickau pour entrer par ce coté en Saxe, le corps restera tranquille auprés de Dresde; car l'armée, qui est aupres de Leipzig ou Weissenfels aura combattué l'Armée Alliée, ou l'aura obligé de se camper dans un poste, ou elle veut éviter la Bataille. ainsi cette Armée prendra en ce cas un poste très difficile a être attaqué, et attendra que l'Armée venant de Bohème s'avance pour marcher sur ses derrières, et la couper des Magasins de Bohême.

L'Armée de Silésie s'avancera jusqu'auprès de Jaromirs ou elle réstéra pour attendre l'événément des affaires de Saxe. La forteresse

*) Schreibfehler; es muß heißen 53.

de Cosel sera munie de tout le nécessaire pour la vigoureuse deffence. 20 Esquadrons d'Hussards séront laissés pour faire la Petite Guerre, et pour harcéler le corps, que l'enneni veut faire entrer de ce coté. S'il avance, ces Hussards pourront infiniment l'incommoder en lui coupant les Vivres.

Si l'armée alliée qui s'avance par Jena vers Nauenbourg est battue et qu'elle se retire soit en Bohême, vers Eger ou en Franconie vers Schweinfourth, il lui faudra quelques mois pour se refaire et pour arranger les magasins pour une nouvelle Expédition ainsi le Roi pourra faire un détachement considérable, pour couvrir les frontières de Silésie, tandis que l'armée campée prés de Jaromirs tournéra sa Marche vers la Moravie laissant Glaz Schweidnitz et Neisse bien fourni de tout le Nécessaire. Cette Armée marchera vers Ollmütz, dont elle fera le Siége, l'artillerie nécessaire et la Munition doit être amenée de Neisse. Si l'armée autrichienne marche pour degager Ollmütz il faudra livrer Bataille.

La chose essentielle dans cette Campagne séra d'avoir les Magasins bien fournis et de faire les arrangements pour l'achât des Grains a temps pour que la consomption journalière soit d'abord remplacée afin qu'en cas que l'ennémi pour faire trainer la Guerre et nous matter par depence ou le manque des vivres ne reussisse, car s'il prend des camps fort tant en Bohéme qu'en Saxe il nous mettra dans la nécessité de faire une campagne defensive étant inferieurs en nombre, ainsi les magasins bien fournis nous soutiendront.

La Subsistance pour l'armée alliée sera trés difficile n'étant pas a portée d'une grande rivière. Les fourages généralement séront trés rares: à force d'argent on peut trouver tout, tant que nous serons les Maîtres de l'Elbe et de l'Oder. Si la Guerre se tourne de cette façon, le bon môt du Cardinal fleury aura place, qui est, que celui qui aura le dernier écu, réglera et gagnera la paix.

Dans tout ce projêt de Campagne il n'est point fait mention des Russes, puisque l'on espère, que l'angleterre féra agir tous ses ressorts pour les rétenir, mais posons le cas, que les Russes agissent, et cherchons s'il est possible un expediant, pour pouvoir s'opposer à leur invasion. Je crois que cela sera très difficile, car les Russes peuvent diriger leurs opérations de trois manières différentes. La première, s'ils se declarent partie belligerante et agissent avec force, alors une armée de 50/m. hommes attaquera la Prusse, tandis qu'un corps de 30/m. hommes traverséra la Pologne, pour pénétrer par la nouvelle Marche droit vers Berlin.

La seconde Manière d'attaquer peut être que la Russie emploie 60/m. hommes pour l'attaque de la Prusse et mette 20/m. hommes sur

des Galères pour faire les descentes sur les côtes de la Poméranie. Enfin la troisième manière, dont les Russes pourront agir, sera de donner le corps auxiliaires stipulé par le traité. Je le suppose de 50/m. hommes qui traversera la Pologne et apres s'être joints par quelques Regiments Autrichiens entréra par Jabluncka en Silésie.

J'ai fait ci-dessous l'énumeration des Trouppes que le Roi peut mettre en campagne. il garde outre cela un corps en Prusse de 10 Batl. d'Infanterie 4 Bataillons de Grenadiers 30 Esquadrons de Dragons, 20 Esquadrons d'Husards, 12 Bataillons de Garnison et deux Batl. de milice, ce qui suffira à peine pour couvrir le pays: si on detache encore la moindre chose ce corps sera trop faible pour agir. En Silésie pour la Garde des Places il reste 18 Bataillons de Garnison, qui sont indispensables. Dans les Marches et à Magdebourg il reste 6 Bataillons de Garnison, et 2 Regiments de milice. Les Garnison de Wesel et de Gueldre sont à part. Tout céci est supposé être complet avec l'augmentation, que le Roi a résolu de faire a présent.

Si les Russes agissent, il séra absolument nécessaire suivant tous les cas projettés, de laisser le corps entier en Prusse pour la Defence du Païs, et d'en opposer un autre soit sur les frontieres de Pologne ou au Bord de la Baltique. Comme ces corps ne peut être tiré des armées, qui agissent en Saxe et en Silésie a moins de les rendre trop foibles, il faudroit que le Roi fasse encore une augmentation de 20/m. hommes tout au moins tant en Cavallerie qu'en Infanterie, ce qui demande un fond considerable difficile a trouver à moins que le secours des Anglais n'y suppléera. Voila cependant l'unique Moyen pour se tirer avec honneur de cette Situation critique, car les forces et le nombre de Trouppes, que le Roi entretient à present, n'est pas suffisant pour s'opposer et se defendre contre tant de formidables ennemis.

Anlage V.

A. Pro Memoria.

(Die Bemerkungen links vom König eigenhändig.)

1) Was vor Guarnison in Cosell zu legen, falls Ober-Schleſien abandonniret wird; der Commandant und die Ingenieurs fordern zur Defension 5 Bataillons.

ich glaube 4 battl. iſt genung. Canonen Seindt genung dahr und ein verſtändiger und brawer Commandant kan 6 Wochen Tranchée ouverte ſich darinn Deffendiren.

Mit vivres iſt der Orth vollkommen verſehen, er hat aber keine 24ůge Canons und keine 12ůge metallene Canons.

in Glatz seindt die 4 battl. Netelhorst genung, der feindt kan es nuhr bloquiren. Goltze könte allenfalls darin bleiben, 50 huzaren ist genung.

2) Was vor Guarnison in Glaatz bleiben soll, ob der General-Lieutenant von Fouquée da bleibet oder wer in dessen Abwesenheit commandiren soll; die 5 Esquadrons Husaren können es nicht decken und sind bei der Armée höchst nothwendig, statt ihrer könnte ein Commando von 150 Pferden hingeschickt werden. —

mit 1nem bataillon Kleist.

3) Im Fall die Armée sich gegen Nieder-Schlesien zöge, wie stark die Guarnison in Neisse zu renforciren, und ob der General von Tresckow alsdann da bleibet.

es mus kein Magazin in Brik bleiben.

4) Ein Bataillon in Brieg kan den Ort und die Magazine nicht bewachen.

wen wihr die Armée in die Festungen vertheilen wollen So bleibt nichts in felde.

5) Zwei Bataillons können ebenfalls in Breslaw das in dasigen Vorstädten stehende Magazin weder bewachen noch bedecken. —

das Magazin aus Lignitz mus nach Schweinitz.

6) Auch braucht Liegnitz wegen des Magazins Guarnison.

die Müßen bei tzeiten naher Neisse gebracht werden, ohne nichts gültige exscusen anzunehmen.

7) Die Ober-Schlesische Magazine lassen sich nicht wohl vor Aufgang der Oder transportiren. Der Neustädter und Leobschützer Creyß gebrauchen fuhren zu Verpflegung der Regimenter. Cosell zum Holtz-Anfahren bey der Vestung; die andern zur Ablieferung des noch rückseyenden Vorraths.

Sie thun auch keine Dienste im felde.

8) Die Guarnison-Regimenter bekommen keine kleine Mondirungsgelder auf die Ueber-Completten, wie im vorigen Kriege. Die Capitains sind arm.

ich weis nicht was Kranken Knechte Seindt, Solche finden sich nicht bei der gantzen Armée.
Das ist schon reguliret.

9) Es sind im Etat denen Compagnien keine Kranken-Knechte assignirt. —

10) Die Ueber-Completten von der Cavallerie bekommen nur 8 ggr., sie sind beritten und müssen den Hufschlag bezahlen.

Die Pferde müssen in guhten Stande gesetzet werden, und was datzu nöhtig

11) Die Remonte kommt zum Theil erst zu Ausgang Martii, ob Ihnen

ist, ihne ohne Verschwendung gegeben werden.

13. Wen der Feldt-Marschal die Oestreichsche proviant-Pferde Sehen Solte, würde er Sie nicht beßer finden, was nichts taucht, mus in Böhmen ausgemustert werdten, undt bis dahin wirdt das proviant Weßen wenig gebraucht werden.

Friedrich.

Zulage von fourage zu geben, damit sie nach und den übrigen gleichkommen mögen.

12) (Personalien.)

13) Wegen der angekommenen Proviant und Artillerie-Pferde.

Heinau, den 29. January 1757.

C. De Schwerin.

Friedrich des Großen Operationsplan für den Feldzug von 1759.

Vortrag,

gehalten in der Versammlung der Militärischen Gesellschaft zu Berlin am 24. Januar 1887 von Petzel, Premierlieutenant im 1. Niederschlesischen Infanterie-Regiment Nr. 46, commandirt zum Großen Generalstab.

Hierzu 2 Kartenskizzen.

Nachdruck verboten. — Uebersetzungsrecht vorbehalten. Die Red.

Der Feldzug von 1758 hatte ohne entscheidendes Resultat geendet.

König Friedrich, im Besitz fast desselben Flächenraumes, den er ein Jahr zuvor innegehabt hatte, stand bei Beginn des neuen Jahres bereit, den Kampf um Preußens politische Existenz scheinbar in ungeschwächter Kraft wieder aufzunehmen. Wohl Niemand zweifelte damals daran, daß der König, wie bisher stets, so auch diesmal, die Operationen durch eine energische, weitgehende Offensive eröffnen werde, und nur über deren muthmaßliche Richtung gingen die Ansichten der zeitgenössischen Fachmänner vielfach auseinander.

Aber man sollte eine große Enttäuschung erleben.

Woche auf Woche, Monat auf Monat verging, sämmtliche Gegner Preußens waren auf dem Kampfplatze erschienen und hatten ihren Vormarsch begonnen; enger und enger ward der Kreis, der sich um das Preußische Heer zusammenzog, täglich mehr schwand für dasselbe die Aussicht, das verlorene Terrain noch in diesem Feldzuge zurückzuerobern, und noch immer stand König Friedrich unthätig in Schlesien, wo er seit dem 10. Juli mit seiner Hauptarmee beim Dorfe Schmottseiffen, südlich Löwenberg, ein festes Lager bezogen hatte.

Das unglückliche Gefecht von Kay, vom 23. Juli, machte dieser Unthätigkeit gewaltsam ein Ende; es nöthigte den König, sich gegen die Russen zu wenden, und führte ihn zu der blutigen Niederlage von Kunersdorf.

Die Gegner des Großen Königs, die zahlreichen Neider seines Ruhmes triumphirten.

Jetzt war es ja klar erwiesen, — nicht einem seine Zeitgenossen überragenden Feldherrngenie verdankte er seine bisherigen Erfolge, sondern lediglich einem unbegrenzten Glück, gepaart mit rücksichtslosem Hinwegsetzen über alle Regeln der Kriegskunst, das sich jetzt endlich folgerichtig an ihm rächte.

Aber auch des Königs Freunde und Bewunderer suchten vergeblich nach einer Erklärung für sein Verhalten. — Bisher hatte er allen Bedenken gegen seine offensive Kriegführung stets den Hinweis entgegengehalten, daß er ohne dieselbe gewärtige, von seinen übermächtigen Gegnern immer mehr und mehr eingeengt und schließlich einfach erdrückt zu werden; — und der Erfolg hatte bisher für ihn gesprochen.

Für diesen Feldzug nun hatten sich die allgemeinen Verhältnisse augenscheinlich in keiner Weise geändert, und doch hatte König Friedrich plötzlich sein bewährtes System verlassen und sich ohne sichtbaren Grund auf die stricteste Defensive beschränkt.

Er hatte die anfängliche weite räumliche Trennung seiner Gegner nicht ausgenutzt, hatte — anscheinend im Vertrauen auf seine feste Stellung bei Schmottseiffen — die Russen ungehindert in die Mark eindringen und sich mit Laudon vereinigen lassen, um sie dann unter den denkbar ungünstigsten Verhältnissen doch anzugreifen und — entscheidend geschlagen zu werden.

In der That, man kann den Zeitgenossen und auch den späteren Kritikern dieses Feldzuges kaum einen Vorwurf daraus machen, wenn ihnen des Königs Verhalten unverständlich erscheint, und wenn sie einen Mangel an Consequenz darin erblicken. Heute aber, wo uns die Forschungen Schönings und Bernhardis einen tieferen Einblick in seine Beweggründe eröffnet haben, erscheint auch dieser Theil seiner kriegerischen Thätigkeit in einem anderen, des Großen Königs durchaus würdigen Lichte.

Vor Allem wissen wir jetzt, daß Preußens Stärke bei Beginn des Jahres 1759, so sehr sie auch nach Außen imponirte, thatsächlich nur eine scheinbare war.

Denn war es der rastlosen Thatkraft des Königs auch gelungen, sein Heer der Zahl nach wieder vollständig auf den alten Stand zurückzuführen, dem inneren Werthe nach hatte er es nicht vermocht.

Ganz besonders machte sich dies bei seiner Infanterie fühlbar. Dieselbe hatte einst durch ihre vorzügliche Schulung dem Preußischen Heere jene taktische Ueberlegenheit über seine Gegner gegeben, welcher es die glänzenden Siege von Lowositz, Prag und Leuthen verdankte, war aber jetzt durch die blutigen Schlachten der drei letzten Jahre fast gänzlich aufgerieben und konnte durch die frisch eingestellten Rekruten in keiner Weise ersetzt werden.

Zwar hatte König Friedrich versucht, diesen Mangel durch bedeutende Vermehrung und Verbesserung seiner Artillerie nach Möglichkeit auszugleichen, wenn aber der Ersatz einer tüchtigen Infanterie durch Artillerie schon an sich stets nur ein Nothbehelf sein kann, wie viel unzureichender mußte er erst in der damaligen Lage König Friedrichs sein.

Auf allen Seiten von Feinden umdrängt, denen er nur unverhältnißmäßig schwache Kräfte entgegenstellen konnte, hatte er sich bisher nur dadurch zu behaupten vermocht, daß er sich, unter vollendeter Ausnutzung seiner Stellung

auf der inneren Linie, mit seiner Hauptarmee bald auf den einen, bald auf den andern Kriegsschauplatz warf und so durch die Schnelligkeit seiner Bewegungen das numerische Mißverhältniß wenigstens einigermaßen wieder ausglich.

Eine derartige Kriegführung war aber nur mit einem Heere möglich, das seinen Gegner nicht nur an taktischer Schulung, sondern vor Allem auch an strategischer Beweglichkeit überlegen war, und gerade diese hatte das Preußische Heer mit seiner alten, einmarschirten Infanterie und durch die starke Vermehrung seiner Artillerie — wesentlich eingebüßt.

Auch in Bezug auf das moralische Element machte sich in der Armee — und ganz besonders bei der Infanterie — infolge des immer schlechter werdenden Ersatzes ein bedenklicher Rückschritt fühlbar.

Schon bei Zorndorf hatte sich derselbe empfindlich geltend gemacht, er konnte in Zukunft leicht verhängnißvoll werden.

Früher als irgend einer seiner Zeitgenossen erkannte König Friedrich diese innere Umwandlung seines Heeres und mit klarem Blick übersah er deren volle Tragweite für seine ganze Kriegführung.

Bisher war es der Grundgedanke derselben gewesen, durch rasch aufeinander folgende wuchtige Schläge und unbekümmert um die eigenen Verluste die moralische Kraft seiner Gegner zu brechen und dieselben dadurch zum Frieden zu zwingen.

War ihm dies aber bisher nicht gelungen, so war jetzt die Aussicht hierauf ganz geschwunden; denn fortan mußten seine Märsche verlustreicher, seine Schlachten blutiger, die Füllung der dadurch in seiner Armee entstehenden Lücken aber täglich schwieriger werden.

König Friedrich sagte sich deshalb, daß er bei Beibehaltung seines bisherigen Systems gewärtige, trotz aller Siege schließlich doch infolge gänzlichen Verbrauches seiner personellen Hülfskräfte seinen hieran so ungleich reicheren Gegnern zu unterliegen.

Die Ueberzeugung, daß nur eine gänzliche Aenderung seiner Kriegführung diese Gefahr abwenden könne, bestimmte für dieses Mal seinen Feldzugsplan.

An Stelle des bisherigen rücksichtslosen Drängens nach taktischen Entscheidungen sollte fortan ein System vorsichtigen Abwartens treten, und zähes Ausharren sollte jetzt erzwingen, was kühnes Wagen nicht erreicht hatte: — einen ehrenvollen Frieden.

Aber nicht nur rein militärische, sondern auch schwerwiegende politische Erwägungen sprachen für diesen Entschluß des Königs, und hier fiel vor Allem die Möglichkeit eines baldigen Russischen Thronwechsels entscheidend ins Gewicht.

Bei dem körperlichen Zustande der Kaiserin Elisabeth war dieses Ereigniß stündlich zu gewärtigen, und die Rücksicht hierauf hatte schon im vorigen Feldzuge lähmend auf die Entschlüsse der Russischen Generale eingewirkt.

Es war nun zwar mit Sicherheit vorauszusehen, daß dieses Ereigniß Preußen fürs Erste von der Gegnerschaft Rußlands und damit auch Schwedens befreien werde, aber bei der Unsicherheit der inneren Russischen Zustände konnte auch hierin sehr bald wieder eine Aenderung eintreten.

Eine wirklich entscheidende Bedeutung für den ganzen Krieg gewann deshalb der Russische Thronwechsel erst dann, wenn es nach seinem Eintreten König Friedrich gelang, seine übrigen Gegner endgültig niederzuwerfen, ehe sich eine neue Schwenkung in der Russischen Politik vollzog.

Ein starkes, intactes Heer war hierfür Grundbedingung, und es war daher nur eine consequente Durchführung dieses Gedankens, wenn der König jetzt jede verlustreiche Operation möglichst vermeiden wollte.

Auch die Rücksicht auf seine und seiner Gegner finanzielle Lage mußte ihn in diesem Entschlusse bestärken.

Denn während er selbst infolge des mit England neuabgeschlossenen Subsidienvertrages vom 7. December 1578 über hinreichende Geldmittel verfügte, hatten seine Gegner, und ganz besonders Frankreich, mit großen finanziellen Schwierigkeiten zu kämpfen, die bei längerer Dauer des Krieges nicht ohne Einfluß auf den Gang desselben bleiben konnten. Zeitgewinn war unter diesen Verhältnissen für den König um so wichtiger, als er ihm zugleich auch die Möglichkeit bot, Schulung und Disciplin in seine ungeübten Truppen zu bringen.

Lag es nun hiernach auch im Interesse und in der Absicht des Königs, die Entscheidung des Feldzuges fürs Erste möglichst hinauszuschieben, so lag ihm doch andererseits der Gedanke an eine passive Defensive, wie er ihm von einzelnen Kritikern zugeschrieben wird, absolut fern.

Im Gegentheil, in seinen aus jener Zeit datirenden Briefen an den Prinzen Heinrich und den Herzog Ferdinand von Braunschweig betont der König auf das Nachdrücklichste die Nothwendigkeit thatkräftigen Handelns, und auch seine Instructionen für die Generale Graf Dohna, v. Wedell und v. Fouqué athmen den schneidigsten Offensivgeist. Daß dieser aber bei ihm selbst nicht nur in der Theorie bestand, das beweist des Königs eigenes Verhalten nach der unglücklichen Schlacht von Kay.

Noch immer, wie in den ersten Tagen seiner kriegerischen Thätigkeit, war König Friedrich von dem hohen Werthe der Offensive durchdrungen und entschlossen, sie wieder zu ergreifen, sobald die Verhältnisse es irgend gestatteten. Aber fortan wollte er seine Gegner nicht mehr angreifen, selbst „wenn sie sich auf dem Zobten-Berge verschanzt hätten", sondern nur dann, wenn taktische und numerische Verhältnisse den Erfolg wenigstens einigermaßen sicherten. Die günstigste Gelegenheit hierzu mußte sich aller Voraussicht nach auf Seiten der Oesterreicher bieten.

Denn nach dem zwischen den Verbündeten vereinbarten, dem Könige in seinen Hauptzügen bekannten Operationsplane wollten Russen und Oesterreicher

gegen die mittlere Oder vordringen, während ein gleichzeitiger Angriff der Reichs-Armee auf Sachsen die übrigen Preußischen Kräfte fesseln sollte.

Die Durchführung dieses Planes bedingte ein Ueberschreiten der Sudeten oder des Erzgebirges seitens der Oesterreicher, und hierbei durfte sich leicht eine günstige Gelegenheit zu einem Schlage gegen sie bieten.

Aus diesem Grunde beschloß der König, auf diesem Theile des Kriegsschauplatzes persönlich den Oberbefehl zu übernehmen.

Dieser Entschluß ist von einzelnen Kritikern getadelt, und dem Könige ein Vorwurf daraus gemacht worden, daß er sich nicht selbst gegen die Russen gewandt habe, so lange die räumliche Entfernung eine Unterstützung derselben seitens der Oesterreicher ausschloß.

Hiergegen sprach aber außer den weiter oben erwähnten politischen Gründen auch noch die Erwägung, daß die Russen vor erfolgter Vereinigung mit einem Oesterreichischen Hülfscorps wohl schwerlich eine Entscheidungsschlacht angenommen haben würden. Sie würden derselben vielmehr aller Voraussicht nach ausgewichen sein, und die dann über ihre Arrieregarden und einzelne Detachements möglicherweise zu erringenden Vortheile konnten schwerlich die Zeit und Opfer aufwiegen, welche eine derartige Operation dem Könige unbedingt kosten mußte.

Ueberdies war Oesterreich Preußens Hauptgegner, ohne dessen völlige Niederwerfung an einen dauernden Frieden doch nicht zu denken war, und es war deshalb durchaus folgerecht gehandelt, daß der König diesem Gegner sein Hauptaugenmerk zuwandte. —

Die vorstehend skizzirten Erwägungen bildeten auch im Allgemeinen die Grundlage für die diesmalige Vertheilung der Preußischen Streitkräfte. Im Einzelnen gestaltete sich dieselbe folgendermaßen:

Der König selbst, mit der Hauptarmee, ungefähr 50 000 Mann stark, nahm Stellung bei Landshut in Schlesien, von wo er den General v. Fouqué mit 18 Bataillonen, 20 Escadrons zur Deckung Oberschlesiens in die Gegend von Leobschütz detachirte.

Prinz Heinrich, mit 28 000 Mann, sollte Sachsen decken und nahm Aufstellung bei Dresden.

Eine annähernd gleich starke Armeeabtheilung, gegen die Russen bestimmt, wurde unter Befehl des Generals Grafen v. Dohna bei Landsberg a. W. zusammengezogen.

General v. Kleist mit 5000 Mann blieb an der Peene gegen die Schweden stehen.

Die Operationen gegen die Franzosen leitete der Herzog Ferdinand von Braunschweig zwar im Einvernehmen mit dem Könige, im Uebrigen aber ganz selbständig; sie kommen daher hier auch nicht weiter in Betracht.

Die Absicht des Königs ging nun im Allgemeinen dahin: in starken Stellungen der Oesterreichischen Hauptarmee dicht gegenüber zu bleiben, jede

günstige Gelegenheit zu einem entscheidenden Schlage gegen sie auszunutzen und, sobald dieses gelungen, sich mit voller Kraft auf die Russen zu werfen.

Er hoffte dabei, daß es dem Grafen Dohna gelingen werde, dieselben allein lange genug aufzuhalten.

Um indessen auch seinerseits schon den Beginn ihrer Bewegungen möglichst zu verzögern, hatte der König bereits im Monat Februar den General v. Wobersnow mit einem Detachement über Glogau nach Posen entsendet, mit dem Auftrage, die dortigen Russischen Magazine zu zerstören.

Auch gegen die Oesterreichischen Magazine in Böhmen und Mähren, sowie gegen diejenigen der Reichsarmee in Franken und Thüringen ließ er in den Monaten April und Mai zu dem gleichen Zwecke seitens des Prinzen Heinrich und des Generals v. Fouqué ähnliche Unternehmungen ausführen.

So glücklich dieselben aber auch im Einzelnen verliefen, und so werthvoll die durch sie erzielten materiellen Resultate waren, so hatten sie doch den Gang der großen Operationen nicht nennenswerth aufzuhalten vermocht, und sehr bald sah sich der König von einem concentrischen Angriff aller seiner Gegner bedroht.

Die Franzosen hatten den Herzog Ferdinand bei Bergen geschlagen und bedrohten Minden.

Die Russen hatten ihre Concentration bei Posen beendet und standen daselbst 60—70 000 Mann stark zum Vormarsch bereit.

Die Oesterreicher hatten ihre Winterquartiere in Böhmen und Mähren verlassen; einzelne ihrer Detachements hatten an verschiedenen Punkten die Preußische Grenze überschritten, und ihre Hauptarmee — unter Befehl des Feldmarschalls Grafen Daun — stand bei Schurz an der Elbe bereit, jeden Augenblick das Gleiche zu thun. Selbst die Reichsarmee hatte sich in Bewegung gesetzt und bedrohte, durch Franken und Thüringen heranziehend, die Grenzen Sachsens.

Gelang es dem Könige jetzt nicht bald, den geplanten Schlag gegen die Oesterreicher zu führen, so mußte seine Lage höchst bedenklich werden.

Mit täglich wachsender Ungeduld, die in seinen aus jener Zeit datirenden Briefen einen beredten Ausdruck findet, erwartete er daher den Beginn des Oesterreichischen Vormarsches.

Aber er mußte lange warten. — Der Mai und Juni verstrich, und noch immer stand Graf Daun unbeweglich bei Schurz an der Elbe.

Endlich am 1. Juli erhielt der König die Meldung, daß die Oesterreichische Armee am 28. Juni aus ihrem Lager aufgebrochen und in zwei Colonnen in nordwestlicher Richtung abmarschirt sei.

Die nächsten Tage brachten die Bestätigung dieser Meldung und ließen gleichzeitig Marklissa am Queiß als Marschziel der Oesterreicher erkennen.

König Friedrich erblickte in dieser Bewegung die Einleitung zu der von den Oesterreichern beabsichtigten Vereinigung mit den Russen, und seinem

weiter oben skizzirten Operationsplane gemäß beschloß er, den ersteren dicht zur Seite zu bleiben.

Auch die bald darauf eingehende Meldung, daß Graf Daun bei Markliſſa wieder Halt gemacht und ein festes Lager bezogen habe, änderte diese Ansicht des Königs nicht. — Demselben war nämlich bekannt, daß die Verbündeten übereingekommen waren, in diesem Feldzuge wenigstens eine der Preußischen Festungen zu erobern, und König Friedrich glaubte deshalb, daß die Oesterreicher bei Markliſſa nur das Herankommen des erforderlichen schweren Geschützes abwarten wollten.

Inzwischen ging auch die Meldung ein, daß der Oesterreichische General de Ville, der bisher bei Johannisthal dem General Fouqué gegenüber gestanden hatte, auf Trautenau abmarschirt sei. — Da sonach Oberschlesien nicht mehr bedroht war, zog der König den General v. Fouqué nach Landshut heran und übertrug ihm mit 23 Bataillonen, 18 Escadrons die Sicherung des dortigen Passes. Er selbst — mit der Avantgarde der Armee — brach am 5. Juli von Landshut auf und marschirte über Hirschberg und Löwenberg nach dem Plateau von Schmottseiffen. Dorthin folgte ihm das Gros der Armee am 6. Juli in zwei Colonnen unter Führung des Prinzen von Württemberg.

Die Wahl dieser Stellung ist von den älteren Kritikern sehr verschieden beurtheilt worden.

Während sie die Einen überaus loben, weil sie „ganz Schlesien gedeckt" habe, tadeln sie die Anderen, weil „dies nicht der Fall" gewesen.

Lob und Tadel sind in diesem Falle gleich unzutreffend, denn beide gehen von der unrichtigen Voraussetzung aus, daß König Friedrich beabsichtigt habe, durch diese Stellung den Vormarsch der Oesterreicher aufzuhalten. Dies war aber, wie wir jetzt wissen, thatsächlich nicht der Fall, denn König Friedrich wünschte nichts sehnlicher, als eben diesen Vormarsch. Er bezog deshalb das Lager von Schmottseiffen auch nicht, wie jene Kritiker glauben, als Defensiv-, sondern als Flankenstellung, von der aus er zur Offensive übergehen wollte, sobald die Oesterreichische Armee sich in Bewegung setzte.

Für diesen Zweck war aber die Stellung bei der Art der damaligen Kriegführung und bei der augenblicklichen Kriegslage in jeder Hinsicht meisterhaft gewählt.

Der Oesterreichischen Armee bei Markliſſa dicht gegenüber und sonach im Stande, jede ihrer Bewegungen genau zu überwachen, ließ ihr der König hier doch die beiden für ihre Vereinigung mit den Russen wichtigen Straßen:

Lauban—Halbau und
Görlitz—Muskau

vollständig offen.

Andererseits nur $2^1/_2$ Meilen von ersterer, 6 Meilen von letzterer Straße entfernt, durfte er bei der Schwerfälligkeit der damaligen Oesterreichischen

Armee doch mit Sicherheit darauf rechnen, ihr rechtzeitig in die Flanke fallen zu können, falls sie auf einer dieser Straßen gegen die Oder vorrückte. Erlitt er aber hierbei einen Echec, so blieb ihm der Rückzug nach Glogau jederzeit offen und damit auch die Möglichkeit, durch einen auf dem rechten Oderufer geführten Vorstoß gegen die rückwärtigen Verbindungen der Russen dem Kriege wieder eine neue Wendung zu geben.

Auch in taktischer Hinsicht bot die Stellung ihrem Vertheidiger bedeutende Vortheile.

Von Südwesten, der damals dem Feinde zugewendeten Seite her, stellt sie sich dem Auge als ein scharf markirtes, das umliegende Terrain bedeutend überhöhendes Plateau dar, das nach Westen gegen die Schlucht von Neundorf steil abfällt. Die Abhänge dieser Schlucht, in ihrem unteren Theile mit dichtem Laubwald und Buschwerk bedeckt, können von moderner Infanterie nur mit größter Mühe erstiegen werden; einem Angriffe damaliger Infanterie aber mußten sie nahezu unüberwindliche Schwierigkeiten bereiten, zumal zahlreiche ein- und ausspringende Winkel des Plateaurandes eine wirksame Bestreichung des gesammten Abhanges ermöglichen.

Sonach von Westen her fast unangreifbar, gestattet andererseits die Stellung mittelst der von ihr über Welkersdorf, Schosdorf und Krummenöls auf Lauban führenden Straßen doch ein rasches Vorbrechen gegen die Straße Lauban—Halbau und über diese hinaus gegen die Straße Görlitz—Muskau.

Im Norden wird die Stellung durch mehrere hohe, zur Zeit des siebenjährigen Krieges dicht bewaldete und daher unzugängliche Berge, im Osten und Süd-Osten durch die scharf eingeschnittene Schlucht von Schmottseiffen abgeschlossen.

Nur im Süden, wo das Plateau gegen das Städtchen Liebenthal hin etwas allmäliger abfällt, bietet sich einem Angreifer ein schmaler Aufgang.

Aber auch dieser kann von einem gegen Krummenöls vorspringenden, mit dem Plateaurande zusammenhängenden Bergrücken*) wirksam flankirt werden. Ueberdies würden beim Stande der Infanterietaktik zur Zeit des Großen Königs die Dörfer Krummenöls und Geppersdorf damals einen Angriff seitens der Oesterreicher hier nicht unwesentlich erschwert haben.

Das Plateau selbst bietet genügenden Raum für die Aufstellung größerer Truppenmassen und für die Verwendung aller Waffen; mehrere dasselbe durchziehende Erhebungen und Vertiefungen gestatten die verdeckte Aufstellung und Bewegung von Reserven fast nach allen Punkten des Plateaus. Die ganze Stellung muß sonach auch für heutige Verhältnisse als ungemein stark bezeichnet werden, sie war es in noch erhöhterem Maße für die Kampfweise und die Waffenwirkung zur Zeit des siebenjährigen Krieges.

---

*) In der Planskizze mit A bezeichnet.

König Friedrich konnte deshalb in dieser Stellung dem Angriff eines selbst sehr überlegenen Gegners mit Zuversicht entgegensehen, und daher durfte er auch, ohne einen Fehler zu begehen, es wagen, sich so dicht vor dem Bober aufzustellen; den Rückzug über Löwenberg konnten ihm die Oesterreicher keinesfalls verlegen.

Meisterhaft, wie die Wahl der Stellung, waren auch des Königs taktische Anordnungen innerhalb derselben.

Während die Infanterie in den beiden ersten, die Cavallerie im dritten Treffen lagerte, war der größte Theil der Artillerie vor der Front und auf den Flanken derart vertheilt, daß sie sämmtliche Abhänge des Plateaus sowie die auf dasselbe führenden Wege und Schluchten wirksam bestreichen konnte.

Zum Schutze des am meisten gefährdeten linken Flügels wurde auf dem vorerwähnten, gegen Krummenöls vorspringenden Bergrücken ein selbständiges, mit 10 schweren Geschützen armirtes Werk errichtet und dauernd durch 2 Grenadier-Bataillone besetzt.

Ein gleiches Werk wurde zum Schutze der rechten Flanke des Lagers beim Kalten Vorwerk angelegt.

Zur Sicherung des Lagers in der Front sowie zur Aufklärung gegen Lauban wurde ein Cavallerie-Detachement von 300 Pferden an die Windmühle von Welkersdorf vorgeschoben, das sich seinerseits durch je eine Feldwache gegen Schosdorf und Hagendorf sicherte.

Zur eventuellen Unterstützung und Aufnahme dieser Cavallerie wurden die Fußjäger und 2 Freibataillone im Welkersdorfer Walde bereit gestellt.

Um ein rasches Vorgehen durch den letzteren zu ermöglichen, ließ der König zahlreiche Colonnenwege durch denselben anlegen.

Der König selbst nahm Quartier im Dürings-Vorwerk, wo man vom Vorwerks-Berge aus das ganze Plateau sowie nach Süden und Südwesten das Vorterrain weithin überblickt.

In dieser Stellung nun beabsichtigte er Dauns weitere Maßnahmen abzuwarten, entschlossen, ihm in die Flanke zu fallen, wenn er gegen die Oder vorging, oder ihm in den Rücken zu marschiren, falls er sich gegen Sachsen wendete.

In ersterem Falle beabsichtigte der König seine gesammte Cavallerie über Welkersdorf vorzuschicken, und während diese den Marsch des Gegners in der Front aufhielt, mit der Infanterie und Artillerie auf den oben erwähnten Straßen und Colonnenwegen gegen dessen rechte Flanke vorzugehen.

Aber er sollte keine Gelegenheit finden, eine dieser Absichten auszuführen.

Wieder verging ein Tag nach dem andern, das schwere Geschütz der Oesterreicher war längst bei Marklissa eingetroffen, und noch immer blieben dieselben unbeweglich.

Inzwischen liefen schlimme Nachrichten vom Dohnaschen Corps im Hauptquartier des Königs ein.

Es war dem Grafen Dohna nicht gelungen, der ihm ertheilten Instruction gemäß die verschiedenen Colonnen der Russischen Armee bei ihrem Anmarsch zur Concentration vereinzelt zu schlagen, und auch der von ihm versuchte Handstreich gegen die Russischen Magazine in Posen war mißglückt. Am 7. Juli hatte sich sodann die Russische Armee von dort gegen die Oder in Bewegung gesetzt, das schwache Preußische Corps langsam aber stetig zurückdrängend. Infolge des unausgesetzten Rückzuges bei mangelhafter Verpflegung und beständiger Beunruhigung durch die irreguläre Russische Reiterei in seinem inneren Halte schwer erschüttert, hatte das Corps am 20. Juli die Gegend von Züllichau erreicht. Die Russen waren ihm dicht auf dem Fuße gefolgt und jeden Augenblick konnten sie zum entscheidenden Angriff übergehen, der bei den obwaltenden Verhältnissen voraussichtlich zur gänzlichen Zertrümmerung des Preußischen Corps führen mußte.

Wollte sich König Friedrich dem nicht aussetzen, so mußte nach dieser Seite hin unverzüglich etwas Entscheidendes geschehen.

Am nächsten lag wohl der Gedanke, das Dohnasche Corps soweit zu verstärken, daß es den Russen numerisch wenigstens einigermaßen gewachsen war; aber die Frage: woher diese Verstärkungen genommen werden sollten, war schwer zu lösen, denn auch auf den übrigen Theilen des ganzen Kriegsschauplatzes hatte sich das numerische Verhältniß sehr zu Ungunsten der Preußen geändert.*)

Auf dem äußersten linken Flügel der Preußischen Aufstellung deckte General v. Fouqué den Paß von Landshut mit 13 000 Mann gegen den mit 25 000 Mann bei Konradswalde stehenden General de Ville.

Im Centrum stand der König bei Schmottseiffen, 34 000 Mann stark, der mehr als 50 000 zählenden Oesterreichischen Hauptarmee gegenüber, während der Prinz von Württemberg mit 6000 Mann dem 12 000 zählenden Corps Laudon den Weg über Halbau verlegen sollte.

In Sachsen befand sich um diese Zeit Prinz Heinrich mit 28 000 Mann im Marsche über Camenz auf Bautzen. Derselbe hatte augenblicklich zwar nur den General Haddick vor sich, der mit annähernd 20 000 Mann über Leitmeritz im Anmarsch war; aber schon bedrohte von Halberstadt her die ungefähr 30 000 Mann starke Reichsarmee Leipzig, und auch gegen sie mußte Prinz Heinrich voraussichtlich sehr bald Front machen.

Auf dem westlichen Kriegsschauplatze hatte Herzog Ferdinand soeben wieder die Offensive ergriffen und stand augenblicklich — 70 000 Mann stark — der mehr als 125 000 starken Französischen Armee bei Minden dicht gegenüber. Auf dem äußersten rechten Flügel endlich fiel dem General v. Kleist

*) Vergl. Uebersichts-Skizze.

die Aufgabe zu, mit seinen 5000 Mann Berlin gegen 12 000 Schweden zu decken, die bei Loitz an der Peene zum Vormarsch bereit standen.

Unter diesen Umständen konnte der König keine dieser Armeeabtheilungen nennenswerth schwächen, ohne zugleich auch auf die Lösung der ihr gestellten Aufgabe ganz zu verzichten. Dies hielt er damals aber noch nicht für nothwendig, denn seiner inneren Ueberzeugung nach waren die bisherigen Mißerfolge des Dohnaschen Corps weniger der numerischen Schwäche desselben, als vielmehr dem persönlichen Verhalten seines Führers zuzuschreiben, dessen sonstige Thatkraft damals durch schweres körperliches Leiden gebrochen war.

König Friedrich glaubte deshalb auch, daß ein Wechsel im Obercommando des Corps genügen werde, diesem seinen inneren Halt wiederzugeben und damit auch die nöthige Widerstandsfähigkeit gegen die Russen zu verleihen.

Er enthob deshalb nur den Grafen Dohna seines Commandos und übertrug dasselbe dem zum Dictator ernannten General v. Wedell.

Gegen diesen Entschluß hat sich die Kritik fast mit voller Einstimmigkeit ausgesprochen.

Sie macht geltend, daß in jenem Augenblick die Russische Armee dem Könige schon so bedenklich nahe gewesen sei, daß er zunächst nur an die Abwendung der von ihr drohenden Gefahr hätte denken dürfen. — Er habe sich auch sagen müssen, daß die Durchführung aller Aufgaben, die er sich ursprünglich für diesen Feldzug gestellt hatte, jetzt doch nicht mehr möglich sei, und er habe deshalb wenigstens auf eine derselben verzichten müssen. Nach Lage der Verhältnisse konnte dies aber nur die Deckung Sachsens sein, und alle Kritiker stimmen deshalb auch darin überein, daß der König dasselbe — mit Ausnahme Dresdens — preisgeben und die Armee des Prinzen Heinrich unverzüglich gegen die Russen verwenden mußte.

Aber auch in der Durchführung seines Gedankens ist der König nach Ansicht der Kritik nicht consequent gewesen. Sie sagt nämlich: Wenn thatsächlich ein einfacher Wechsel im Obercommando des Dohnaschen Corps genügte, um das Gleichgewicht auf jenem Theil des Kriegsschauplatzes wieder herzustellen, so bedurfte es hierzu doch unbedingt eines Führers von ganz hervorragender Bedeutung. Vor Allem mußte dessen persönliches Ansehen in der Armee so groß sein, daß schon das bloße Bewußtsein seiner Gegenwart genügte, den Dohnaschen Truppen ihren inneren Halt wiederzugeben. Aber auch dann mußte dieser Führer noch ein ganz außergewöhnliches Feldherrntalent besitzen, um der schwierigen Aufgabe gewachsen zu sein, mit diesen Truppen einem nahezu dreifach überlegenen Gegner die Spitze zu bieten.

Die Preußische Armee besaß in jenem Augenblicke nur zwei Männer, welche diese beiden Bedingungen in ihrer Person vereinigten: den Prinzen Heinrich und vor Allem — den König selbst. Entweder mußte daher dieser jetzt selbst den Oberbefehl gegen die Russen übernehmen oder er mußte ihn dem Prinzen Heinrich übertragen; die Entsendung des Generals v. Wedell

dagegen war unbedingt ein Fehler. Denn ungeachtet seiner sonstigen hervorragenden Eigenschaften entsprach dieser General den vorerwähnten beiden Bedingungen nicht. — In weiteren Kreisen der Armee überhaupt nur wenig bekannt, war er den bisher größtentheils auf dem entlegenen Kriegsschauplatz in Pommern verwendeten Dohnaschen Truppen wohl gänzlich fremd. Seine Ernennung zu ihrem Führer konnte daher auch schwerlich eine besonders ermuthigende Wirkung auf sie ausüben. Dann aber fehlte es dem General v. Wedell vor Allem an der für seine Aufgabe nöthigen Erfahrung in der höheren Truppenführung, da er bisher noch keine Gelegenheit gehabt hatte, die Operationen eines größeren Truppencorps längere Zeit hindurch ganz selbständig zu leiten.

Das mußte aber um so bedenklicher sein, als er in seiner neuen Stellung mehrere Generale vorfand, die dem Patent nach älter als er — ihm jetzt doch unterstellt waren. Daß diese, auch bei größter Loyalität ihrer Anschauungen, sich dem jüngeren General nicht besonders freudig unterordnen und daß hieraus mancherlei verhängnißvolle Reibungen entstehen würden, war vorauszusehen.

Die Mission des Generals v. Wedell war daher von Hause aus — hoffnungslos.

Dies das Urtheil der Kritik, und der thatsächliche Verlauf der Dinge giebt ihr hierin allerdings anscheinend Recht.

Am 22. Juli Nachmittags traf General v. Wedell auf seinem neuen Posten ein und schon am 23. kam es bei Kay zur Schlacht.

Während der General selbst auf einem Recognoscirungsritt vom Lager abwesend war, entdeckten seine Vorposten, daß die Russische Armee im Begriffe sei, durch einen Flankenmarsch die Preußische Stellung zu umgehen und sich zwischen sie und die Oder zu schieben. — Erst das infolge dessen Preußischerseits eröffnete Geschützfeuer rief den General v. Wedell in das Lager zurück, und in der Annahme, daß es ihm jetzt gelingen werde, die Russen in der Marschcolonne zu überraschen, entschloß er sich zu sofortigem Angriff.

Diese Annahme erwies sich als irrig.

Aus unaufgeklärt gebliebenen Ursachen hatten die Preußischen Vorposten den Marsch der Russen erst entdeckt, als sich bereits deren Arrieregarde in Bewegung setzte. Der Preußische Angriff überraschte daher nur diese, während das Gros der Russischen Armee genügend Zeit gewann, sich gefechtsbereit zu machen und seine erdrückende Uebermacht voll zur Geltung zu bringen.

Ein weiteres Mißgeschick für die Preußischen Waffen trat hinzu: Die vom General v. Wedell entsendete Umgehungscolonne, welche den entscheidenden Stoß gegen die rechte Russische Flanke führen sollte, fand keinen Weg durch das sie vom Feinde trennende Sumpfterrain; — ihr Eingreifen unterblieb daher und General v. Wedell wurde entscheidend geschlagen.

So war denn das Schlimmste eingetreten, was den König in jenem Augenblicke treffen konnte, und somit ist es zweifellos, daß sein Entschluß, den General v. Wedell gegen die Russen zu entsenden, kein glücklicher gewesen war.

Mag dieser Entschluß nun aber auch — rein militärisch betrachtet — ein Fehler gewesen sein, vom allgemein menschlichen Standpunkte aus ist er durchaus erklärlich und gerechtfertigt.

Wie weiter oben dargelegt worden ist, blieb dem Könige, wenn er diesen Entschluß nicht faßte, nur die Wahl: entweder sich selbst oder den Prinzen Heinrich den Russen entgegenzustellen.

Daß er Letzteres nicht that, war durch die persönlichen Charaktereigenschaften des Prinzen voll begründet.

Groß im Entwerfen und in der Durchführung sorgfältig durchdachter und vorbereiteter Unternehmungen, war er ein abgesagter Feind aller Wagnisse, und deshalb auch ein principieller Gegner der gesammten Kriegführung seines Großen Bruders.

Gerade in jenen Tagen nun war in dem Briefwechsel beider Feldherren dieser tiefe Gegensatz ihrer Grundanschauungen besonders scharf zu Tage getreten, und König Friedrich hatte seine ganze Beredsamkeit aufgeboten, um den Prinzen zu den seinigen zu bekehren. — Es war ihm nicht gelungen, und deshalb war es durchaus folgerichtig, daß er denselben jetzt nicht vor eine Aufgabe stellte, deren Lösung seiner inneren Ueberzeugung nach in erster Linie kühnes Wagen erforderte. Daß aber der König selbst diese Aufgabe nicht übernahm, das findet seine volle Erklärung in den psychologischen Vorgängen, die sich damals zweifellos in seiner Seele abgespielt haben.

Nach sorgfältiger Erwägung aller Verhältnisse war er zu der Ueberzeugung gekommen, daß das Schicksal dieses Feldzuges und vielleicht auch des ganzen Krieges von einem entscheidenden Siege über die Oesterreicher abhinge. Sein ganzes Streben war von diesem Augenblick an auf die Erreichung dieses einen großen Zieles gerichtet gewesen. Um seinetwillen hatte er sich gewaltsam zu monatelanger Unthätigkeit gezwungen, hatte geduldet, daß die Russen ungestraft bis vor die Thore Berlins streifen, die Reichstruppen Sachsen brandschatzen durften. Jetzt endlich schien der Augenblick gekommen, wo der König hoffen durfte, die Früchte seiner Consequenz und Ausdauer ernten zu können, denn die Oesterreichische Armee hatte den lang erwarteten Vormarsch thatsächlich angetreten. Daß sie ihn — bei Marklissa angekommen — wieder unterbrach, war bei der Art der damaligen Kriegführung nicht auffallend und berechtigte in keiner Weise zu der Annahme, daß sie ihn ganz einstellen wolle.

Im Gegentheil — die Wahrscheinlichkeit sprach gegen diese Annahme.

Schon im vorigen Feldzuge hatten die Russischen Generale sich bitter darüber beklagt, daß ihre Armee die Last und die Gefahren des Krieges allein tragen müsse, während die Oesterreichische sich damit begnüge, in sicherer Entfernung den unthätigen Zuschauer zu bilden.

Auch jetzt herrschte wieder im Russischen Hauptquartier große Unzufriedenheit über die Unthätigkeit der Oesterreicher, und General Soltikow hatte deshalb den Oesterreichischen Bevollmächtigten Oberst Botta mit der dringenden Forderung nach Marklissa zum Grafen Daun gesandt, nun auch seinerseits endlich thätig in die Operationen einzugreifen.

Auch von Wien aus wurde Graf Daun lebhaft zum Vormarsch gedrängt, und um all seine zahllosen Bedenken endgültig zu beseitigen, hatte die Kaiserin ihm formell erklärt, daß sie die volle Verantwortung für alle Folgen des Vormarsches persönlich auf sich nehme.

Es fiel sonach jeder stichhaltige Grund für ein längeres Abwarten der Oesterreicher bei Marklissa fort, und König Friedrich, der über alle diese Vorgänge genau unterrichtet war, durfte deshalb mit vollem Rechte stündlich die Meldung erwarten, daß die Oesterreichische Armee im Marsche sei.

Er mußte sich deshalb aber auch sagen, daß, wenn er jetzt das Lager von Schmottseiffen verließ, um sich zum Dohnaschen Corps zu begeben, vielleicht in dem gleichen Augenblick die Gelegenheit eintrat, die er seit Monaten so sehnlich erwartet, auf die er seinen ganzen Feldzugsplan basirt hatte. Dann aber war sie für ihn unwiederbringlich verloren, und das macht es erklärlich, daß der König mit jenem Entschlusse auf das Aeußerste zögerte — zögerte, bis es zu spät war.

Allerdings hatten die vom Dohnaschen Corps eingehenden Berichte die Lage desselben als sehr bedenklich geschildert; dennoch ist dem Könige wohl kaum ein Vorwurf daraus zu machen, daß er sich durch diese Berichte nicht von seinem ursprünglichen Plane abbringen ließ.

Ist es doch von jeher ein Kriterium großer Feldherren gewesen, daß sie, unbeirrt durch die ihnen entgegentretenden unvorhergesehenen Schwierigkeiten, den einmal als richtig erkannten Entschluß mit unerschütterlicher Consequenz durchzuführen versuchten. Gerade die Geschichte unserer letzten Kriege hat den hohen Werth dieser Eigenschaft besonders klar hervortreten lassen, denn ohne sie wäre auf Trautenau kein Königgrätz, auf Villersexel keine Schlacht an der Lisaine gefolgt.

Freilich kann diese Eigenschaft — wie das Beispiel Napoleons im Jahre 1812 lehrt — sich auch zu einem verhängnißvollen Fehler gestalten, wenn sie bis zum Starrsinn getrieben wird. — Dies trifft aber bei König Friedrich und ganz besonders in dem vorliegenden Falle nicht zu; denn war auch bei der großen numerischen Ueberlegenheit der Russen ein Scheitern der Mission des Generals v. Wedell leicht zu gewärtigen, so war doch auch das Gegentheil keineswegs absolut ausgeschlossen. Thatsächlich war ja auch die spätere Niederlage dieses Generals ein Resultat beispiellosen Mißgeschicks, nicht aber eine Folge innerer Nothwendigkeit. — Daß er sich zur Schlacht genöthigt sah, ehe er seine Truppen und das Terrain auch nur nothdürftig kennen gelernt hatte, daß seine Vorposten ihre Schuldigkeit nicht thaten, daß ihre erste Meldung

während der Abwesenheit des Generals einging und daß schließlich auch noch das Eingreifen der Umgehungscolonne unterblieb, — das sind unglückliche Zufälle, wie die Kriegsgeschichte sie gleich zahlreich auf so engem Raume wohl kaum ein zweites Mal aufweisen dürfte.

Jedenfalls lagen dieselben außerhalb jeder Berechnung und können kaum dem General v. Wedell, ganz gewiß aber nicht dem Könige zur Last gelegt werden.

Zieht man nun noch in Betracht, wie günstig sich dessen Lage gestalten mußte, wenn diese unglücklichen Zufälle nicht eintraten, so wird man es gerechtfertigt finden, daß er für dieses Mal den sicheren Weg verließ und seinem guten Glück vertraute. Doch — er hatte ihm zu viel vertraut, und General v. Wedell wurde geschlagen.

Jetzt blieb dem Könige keine Wahl.

Wollte er die Vereinigung der Oesterreicher und Russen noch verhindern, ohne Gefahr zu laufen, von beiden gleichzeitig angegriffen zu werden, so mußte er die Russen zurückwerfen, ehe sie sich der Oesterreichischen Armee noch mehr genähert hatten.

König Friedrich zögerte auch keinen Augenblick, dies zu versuchen.

Er beschloß, aus den Truppen des Prinzen Heinrich, des Prinzen von Württemberg und des Generals v. Wedell eine neue Armee zu bilden und dieselbe persönlich gegen die Russen zu führen, während Prinz Heinrich mit den bei Schmottseiffen stehenden Truppen ihm den Rücken gegen die Oesterreicher decken sollte.

Demgemäß erhielt der Prinz Befehl, seine Armee unverzüglich zur Vereinigung mit dem Corps des Prinzen von Württemberg nach Sagan zu führen, wo der König selbst den Oberbefehl über diese Truppen übernahm, während Prinz Heinrich sich nach Schmottseiffen begab.

Am 30. Juli brach König Friedrich nach der Oder auf, entschlossen, die Russen anzugreifen, wo er sie fände.

Während des Vormarsches zog er auch den General v. Wedell und den von der Armee des Prinzen Heinrich mit 9000 Mann in die Gegend von Torgau detachirten General v. Fink an sich und brachte seine Armee dadurch auf 48 000 Mann.

Nach mehrtägigem Halt bei Müllrose führte er dieselben am 11. August unterhalb Frankfurt in zwei Colonnen auf das rechte Oderufer und am folgenden Tage zum Angriff auf die Russische Stellung bei Kunersdorf.

Inzwischen hatte Feldmarschall Daun — dem immer lebhafteren Drängen Soltikows und des Wiener Hofes endlich nachgebend — ein Hülfscorps unter General Laudon zur Russischen Armee entsendet.

Durch einen kühnen Marsch, dessen geschickte Anlage und Durchführung volle Bewunderung verdient, war es diesem General gelungen, glücklich zwischen

dem Prinzen Heinrich und dem Könige hindurchzukommen und noch vor letzterem die Oder zu erreichen.

Derselbe fand daher bei Kunersdorf die Russen und Oesterreicher bereits vereinigt.

In klarer Erkenntniß, daß es jetzt für ihn kein „Zurück" mehr gebe, und daß nur ein vollständiger Erfolg seiner Sache eine günstige Wendung geben könne, entschloß der König sich dennoch zum Angriff und führte denselben unter äußerster Einsetzung aller Kräfte durch.

Mit welchem Erfolge — ist bekannt.

Zeigt nun schon dieser Entschluß allein, wie unrichtig diejenigen urtheilten, welche in des Königs Verhalten während der ersten Periode dieses Feldzuges eine Umkehr zu defensiven Grundsätzen, ein Erlahmen seines Offensivgeistes erblickten, so beseitigt des Königs Verhalten nach der Schlacht von Kunersdorf auch den letzten Zweifel hierüber.

In einer Lage, in welcher andere Feldherren allein noch Rettung in Unterhandlungen mit dem siegreichen Gegner, oder mindestens doch Schutz hinter den Mauern einer Festung suchten, trägt König Friedrich sich schon wieder mit neuen Offensivgedanken. Denn noch in der Nacht vom 12. zum 13. August, also nur wenige Stunden nach der schwersten Niederlage, die er je erlitten, weist er in seinen denkwürdigen Directiven für den General v. Fink demselben bereits die Ziele für eine neue Offensive an und giebt so den schlagendsten Beweis für die Allgewalt des ihn beseelenden Offensivgeistes.

Thatsächlich tritt denn dieser auch in allen späteren Phasen dieses ganzen Krieges trotz aller Wechselfälle immer wieder in den Vordergrund und führt schließlich — wennschon nach manchem schweren Rückschlage — den König zu dem langersehnten Ziele — dem ruhmvollen Frieden von Hubertusburg.

Blicken wir auf die vorstehend skizzirten Operationen zurück, so sehen wir, daß dabei ein eigenthümliches Verhängniß über dem Könige gewaltet hat.

Vom lebhaftesten Offensivgeiste beseelt, dem er ja seine glänzendsten Erfolge verdankte, hatte der König auch für dieses Mal nur ungern auf die Offensive verzichtet.

Er wußte, daß die öffentliche Meinung hierin das Eingeständniß sehen werde, daß das System seiner bisherigen Kriegführung, dessen Schöpfer und alleiniger Träger er gewesen, sich als fehlerhaft erwiesen habe.

Er mußte sich auch sagen, daß sein persönliches Ansehen, sein Ruf als Feldherr naturgemäß hierunter leiden werde — und dennoch hatte er sich darüber hinweggesetzt.

Er hatte es gethan, weil er dadurch am sichersten den Staat zu retten glaubte, und weil die Herrscherpflicht ihm höher galt, als sein eigener Feldherrnruhm.

Doch die unberechenbare Vorsicht Dauns durchkreuzte seine wohldurchdachte Absicht, und gerade dieser Feldzug nahm einen überaus unglücklichen Verlauf.

Mit unerschütterlicher Consequenz hielt König Friedrich jetzt an seinem ersten Plane fest, so lange er noch eine Möglichkeit erblickte, ihn durchzuführen.

Als aber diese mit dem unglücklichen Gefecht von Kay entschwand, da zögerte er auch keinen Augenblick, ihn gänzlich aufzugeben.

Mit gleicher Schnelligkeit entschloß er sich sodann zum Marsche nach der Oder sowie zum Angriff auf die Russen und führte diesen nach meisterhafter Einleitung mit mustergültiger Energie auch durch.

Als dessenungeachtet dann das Kriegsglück gegen ihn entschied, und als damit nach menschlicher Voraussicht für Preußen auch die letzte Hoffnung schwand, da rettete allein des Königs allgewaltiges Genie das Vaterland vom sicheren Untergange und führte es nach jahrelangem, schwerem Ringen zu neuem Ruhme und zu neuer Größe.

So können wir denn auch, so oft wir des Großen Königs gedenken, mit ganz besonderem Stolze auf diesen seinen unglücklichsten Feldzug zurückblicken; gab gerade er dem Könige doch Gelegenheit, sein Feldherrngenie im strahlendsten Lichte zu entfalten und sich zu jener Seelengröße aufzuschwingen, die noch bis heute ohne Gleichen ist und die für alle Zeiten bewunderungswerth und mustergültig bleiben wird.

Aus dem Leben des Kurhessischen Generallieutenants Bauer.

Nachdruck verboten. — Uebersetzungsrecht vorbehalten. Die Red.

Es ist nicht leicht für den Sohn, der Biograph seines Vaters für ein größeres Publicum zu sein. Einestheils erscheint der Verblichene dem Sohne in allen seinen liebenswürdigen Charaktereigenschaften, die sich voll und ganz nur den nächsten Angehörigen offenbaren, und es ist schwer, das Wort zurückzuhalten, diese zu erzählen; anderntheils hält oft die Scheu, ruhmredig den Vater zu verherrlichen, davon ab, ihn so hinzustellen, wie es der Fernstehende ohne Anstand thun würde. Ich werde in dem Folgenden bestrebt sein, mich soviel als möglich objectiv zu halten, und ziehe daher vor, soweit es irgend angeht, den Verstorbenen selbst reden zu lassen, was um so leichter ist, als er über seine Erlebnisse ein genaues Tagebuch geführt und sehr ausführliche, noch vorhandene Briefe an seine Geschwister und namentlich an seinen damals als capitaine quartier-maître trésorier an der Kriegsschule in Braunschweig angestellten Bruder Georg geschrieben hat.

Die kriegerischen Erlebnisse meines Vaters veröffentliche ich, weil ich glaube, daß sie vieles enthalten, was jeden Soldaten interessiren wird, und weil sie jene Kriegsereignisse so erzählen, wie sie nur der wiedergeben kann, der sie selbst miterlebte.

Johann Philipp Bauer wurde als Sohn des Landgräflich Hessischen Hof-Intendanten Bauer am 26. October 1775 zu Cassel geboren. Er trat am 23. März 1799 als Fahnenjunker bei dem Hessischen Garde-Grenadier-Regiment ein, wurde am 1. April 1801 zum Fähnrich und am 8. Juni 1805 zum Secondlieutenant in dem in Eschwege in Garnison liegenden Regiment „Erbprinz" (nachher von Wurmb genannt) befördert und schon nach 2 Monaten bei der Mobilmachung des Hessischen Corps zum Brigade-Adjutanten beim General v. Wurmb ernannt.

Am 1. November 1806 rückte General Mortier ohne Kriegserklärung in Hessen ein und nahm, trotz der von Seite Napoleons dem Kurfürsten Wilhelm I. gewährten Neutralität, verrätherischerweise Cassel in Besitz und nöthigte die Hessischen Truppen, die Waffen niederzulegen.

Die erste Nachricht von diesen Vorgängen brachte der dortige Landrath v. Keudell nach Eschwege, und da sie Allen eben so überraschend als unglaublich kam, so traten die Stabsoffiziere zu einer Conferenz zusammen, nach deren Beschlusse Lieutenant Bauer nach Cassel geschickt wurde, um sich über die dortigen Vorgänge genau zu orientiren. Er ritt sogleich ab und

begab sich, sein Pferd in einem Dorfe einstellend, zu Fuß in die Stadt zum Gouverneur, dem Generallieutenant v. Wurmb, der ihm die traurigen Nachrichten bestätigte und ihm den Befehl an seinen General mitgab, die dortige Garnison zu entwaffnen und die Mannschaften in ihre Heimath zu entlassen. — Nur mit großer Mühe gelang es den Offizieren, ihre eigenen Gefühle der Empörung zu unterdrücken und die über die Entwaffnung wüthenden Soldaten zur Niederlegung der Waffen und zum ruhigen Auseinandergehen zu veranlassen.

Nachdem die Offiziere diesen ihnen so schmerzlichen Befehl vollzogen, begaben sie sich nach Cassel, Bauer speciell zum dortigen Gouverneur, der ihm eröffnete, daß der Kurfürst nichts für seine Offiziere thun könne, und ihm rieth, wenn er kein Vermögen besitze, um leben zu können, so möge er das Anerbieten, in Französische Dienste zu treten, annehmen. — Nach vielen vergeblichen Versuchen, sich eine anderweitige Existenz zu schaffen, sah er sich genöthigt, da er keinerlei Subsistenzmittel besaß, in Französische Dienste zu treten.

Es wurden zunächst nur die Stämme zu 2 Regimentern de Hesse-Cassel errichtet, die als Garnisonen die Städte Hagenau und Pfalzburg erhielten. Bauer wurde als Adjutant-Major in das 2. Regiment versetzt, blieb aber in Cassel, weil dort die Mannschaften für das Regiment geworben wurden.

Das neue Königreich Westfalen, durch den Tilsiter Frieden anerkannt, formirte seine Armee im Anfang des Jahres 1808. Dieselbe bestand aus folgenden Truppentheilen: den Garden, nämlich einem Grenadier-, einem Jäger- und einem Jäger-Carabinier-Bataillon, einer Escadron Garde du Corps und einer reitenden Batterie; aus der Linie: 4 Regimentern Infanterie, einem leichten Bataillon, einem Cürassier-, einem Chevauxlegers-Regiment, nebst 3 Batterien Artillerie.

Zur Bildung dieser Armee wurde die Conscription eingeführt und die Mehrzahl der ehemaligen Hessischen, Braunschweigischen und Preußischen Offiziere aus den durch den Tilsiter Frieden abgetretenen Provinzen bei diesen Truppen angestellt. Außerdem wurden alle geborenen Westfalen aus fremden Diensten reclamirt. Hierdurch sowie durch viele Französische Offiziere, welche mit Vortheil in die neue Armee eintraten, hatte man sehr bald Offiziere im Ueberfluß.

Das 4. Linien-Regiment kam nach Magdeburg in Garnison, und Bauer wurde als Adjutant-Major in dasselbe versetzt; daneben mußte er die Stelle eines Regiments-Quartiermeisters übernehmen. In seinen Briefen spricht er viel davon, welche Arbeit ihm diese Stelle verursache, die an und für sich bei einem neu errichteten Regiment schon recht schwierig, ihn aber, nachdem er den Tag über exercirt, manche Nacht an den Schreibtisch fessele. Er hebt zugleich den Unterschied gegen den früheren, bequemen Hessischen Friedensdienst hervor.

Im Anfang des Jahres 1809 marschirte das Regiment nach Hildesheim, blieb dort bis zum Februar und rückte dann nach Metz ab, um zur 2. Westfälischen Division zu stoßen, die bestimmt war, unter dem Befehl des Westfälischen Kriegsministers General Morio nach Spanien zu marschiren.

Das 4. Linien-Regiment bildete mit dem 2. die 1. Brigade, die 2. Brigade bestand aus dem 3. Linien-Regiment und dem leichten Infanterie-Bataillon. Außerdem waren der Division 2 Compagnien Artillerie beigegeben; sie zählte in Summa 7000 Mann. Das zu ihr gehörige Chevauxlegers-Regiment war schon im September nach Spanien vorausgeschickt und blieb bei der großen Armee, von der Division Morio getrennt.

Am 1. März rückte dieselbe in 2 Echelons nach Châlons sur Saône ab, wo sie am 12. desselben Monats ankam und hier in Schiffe verladen wurde, um die Saône und Rhône abwärts bis Beaucaire zu fahren und dann längs der Küste nach Perpignan zu marschiren, wo sie am 2. Mai ankam. Diese Fahrt auf den Schiffen scheint sehr wenig angenehm gewesen zu sein; einestheils herrschte fortwährend kaltes, regnerisches Wetter, dann auch waren die Truppen sehr eng auf offenen Kähnen zusammengepackt und so bei der langweiligen Fahrt allen Unbilden der Witterung ausgesetzt. Die Offiziere mußten bei ihren Mannschaften bleiben. Durch die Ungeschicklichkeit der Schiffer wurden oft 16 Stunden gebraucht, um 3 Meilen zurückzulegen. In der Nähe von Lyon litten sogar einige Kähne Schiffbruch, und mußten die Truppen diese Stadt durch Landmarsch erreichen, um andern Tags von Neuem zu Schiff zu gehen. In den Briefen finden sich viele Klagen über die unfreundliche Behandlung seitens der Französischen Einwohner, namentlich im südlichen Frankreich, wo die Soldaten nicht wie Bundesgenossen, sondern wie Feinde behandelt seien und dieselben nicht einen Trunk Wasser ohne Bezahlung hätten erhalten können, so daß die Offiziere viel Mühe gehabt hätten, ihre empörten Mannschaften von Gewaltthätigkeiten gegen die unfreundlichen Quartiergeber zurückzuhalten; überhaupt hätte er sich nach „Thümmels Reise durch das mittägliche Frankreich" diesen Marsch angenehmer gedacht.

Ehe in der Erzählung der Kriegsbegebenheiten fortgefahren wird, erscheint es nöthig, ein kurzes Bild der Verhältnisse, wie sie in Catalonien beim Einmarsch der Westfalen herrschten, zu geben.

Nach dem Vertrage von Fontainebleau hatte Napoleon die Spanische Armee meist außerhalb der Grenzen verzettelt, dann seine Truppen, vor der vertragsmäßigen Zeit, im Beginn des Jahres 1808 in Spanien einrücken lassen und sich durch Verrath und durch falsche Vorspiegelungen der Festungen Barcelona und Figueras bemächtigt. Durch dieses perfide Auftreten gerieth ganz Catalonien in Aufruhr. Die Franzosen, obgleich Sieger in allen Schlachten, erlitten doch so empfindliche Verluste, daß Napoleon sich genöthigt sah, im November 1808 zwei Französische Divisionen in der Stärke von 16000 Mann unter dem General Gouvion Saint Cyr nach Catalonien zu senden.

Auch diese Truppen wurden auf ihrem Marsche nach Barcelona sehr decimirt, doch gelang es ihnen, in Verbindung mit der Hauptarmee, die Spanier in mehreren Schlachten zu schlagen, so daß die Auflösung der Catalonischen Armee erfolgte und von da an nur kleine Gefechte, ohne gemeinsamen Plan, nach eigenem Ermessen der einzelnen Führer, durch die Spanier veranlaßt, sich ereigneten.

Nachdem General Gouvion Saint Cyr das verschanzte Lager der Spanier am Llobregat im December 1808 erstürmt hatte, breitete er sich in dieser fruchtbaren Landschaft aus und gewährte den Truppen die so nothwendige Verpflegung und Erholung nach den bedeutenden Anforderungen, die bis dahin an sie gestellt waren. Anfang März 1809 rückte er, um sich seinen Verstärkungen, die er aus Frankreich erwartete, zu nähern, nach Norden vor und besetzte die Stellungen zwischen Montrose und Vich und blieb während des ganzen Monats in denselben stehen.

Nach den vielen unglücklichen Gefechten waren die Catalonier nicht mehr so unternehmungsluftig wie früher, nur die Besatzung von Gerona unter ihrem sehr energischen Commandanten Alvarez war noch ungebeugt. Um die Thätigkeit desselben lahm zu legen, rückte General Gouvion Saint Cyr Anfang April mit 3 Divisionen vor Gerona und stellte die bis dahin unterbrochene Verbindung mit Figueras her.

Dies war die Kriegslage auf dem östlichen Kriegsschauplatz in Catalonien, als die Westfälische Division in Perpignan ankam. Am 5. Mai überschritt dieselbe, nachdem sie in letztgenannter Stadt ihre Feldausrüstung empfangen hatte, die Spanische Grenze mit allen Sicherheitsmaßregeln. General Morio hatte die Division in einem Tagesbefehl mit der Kriegführung der Spanier bekannt gemacht und namentlich das Verlassen des Lagers oder der Marschcolonne, selbst auf die nächste Entfernung, auf das Strengste untersagt, weil sie sonst unfehlbar Gefangenschaft oder martervoller Tod durch die überall herumstreifenden Miquelets erwarte.*) So erhielten die Truppen gleich einen Vorgeschmack von dem Kriege, der ihrer in Spanien harrte.

Die Westfälische Division, obgleich erst jüngst ausgehoben, war bestimmt, sich ihre ersten Lorberen unter recht schwierigen Verhältnissen zu pflücken. Da die Offiziere indeß meist lang gediente Soldaten waren, auch das gute Material, aus dem die Regimenter bestanden, kannten, so gingen sie mit vielem Vertrauen in diesen blutigen Krieg, in dem nicht nur die bis zum Fanatismus aufgeregten Soldaten und Landeseinwohner gegen sie kämpften,

*) Wie wichtig die vorgeschriebenen Vorsichtsmaßregeln für die Truppen waren, darüber wurden sie schon einige Tage nach ihrer Ankunft vor Gerona belehrt; denn ein Hauptmann Asmuth, der nur wenige Hundert Schritt aus dem Lager ging, wurde gefangen genommen. Auch wurde ein Voltigeur des Regiments von seinen Cameraden dicht beim Lager ermordet und auf das Scheußlichste verstümmelt vorgefunden.

sondern in dem auch das ungewohnte Klima mit seinen Fiebern den Spaniern zu Hülfe kam.

Vor Gerona stand im Anfang des Mai unter Befehl des Generals Verdier, der bestimmt war, die Belagerung zu führen, eine Brigade Französischer und eine Brigade Deutscher Truppen, letztere zusammengesetzt aus Bergischen, Würzburgischen und anderen kleinen Deutschen Contingenten; hierzu kam die Division Westfalen, in Summa 16 000 Mann mit 56 Stück schweren Belagerungsgeschützen. — Ferner standen dem Oberbefehlshaber Gouvion Saint Cyr die Division Souham sowie zwei weitere Italienische Divisionen zur Verfügung, aus denen er ein mobiles Corps bildete, um während der Belagerung von Gerona das übrige Catalonien zu erobern und einen etwaigen Entsatz jener Festung zu verhüten. — Eine weitere Italienische Division Pignatelli war zur Verbindung mit Frankreich und zur Besatzung von Figueras und Rosas bestimmt.

Die 1. Westfälische Brigade, unter Commando des Generals v. Ochs, kam am 6. Mai vor Gerona an und bestand gleich bei ihrem Eintreffen ein siegreiches Gefecht gegen die aus der Festung ausfallenden Spanier. Den folgenden Tag rückte die 2. Brigade nach, indem sie sich von Osten nach Norden um die Stadt zog. Hierbei nahm sie den Thurm Montagut weg, während die 1. Brigade das Dorf Saria einnahm. Sie setzten sich dann auf den hier befindlichen Höhen und in den Dörfern Saria und Puente majore fest, indem sie die Spanier in ihre Verschanzungen zurückschlugen.

Hiermit hatten die Westfalen gleich bei ihrem ersten Auftreten sich als tüchtige, gut geführte Truppen gezeigt, und wurde ihnen von den Französischen Befehlshabern großes Lob gespendet, auch diese Waffenthat im Westfälischen Moniteur lobend erwähnt und die Namen vieler Offiziere, welche sich ausgezeichnet hatten, aufgeführt.

General Verdier ging nunmehr, nach Eingang dieser Verstärkungen, ernstlich an die Belagerung von Gerona. — Die Festung liegt am rechten Ufer des Ter, in den sich hier der Onhar ergießt, nachdem er die Stadt durchflossen. Der östliche Theil der Stadt liegt an dem Abhang einer ziemlich steilen Höhe und war durch 8 Forts, von denen das größte Montjuy, gedeckt. Zunächst um die Stadt zog sich eine feste Umwallung.

General Verdier entschied sich, trotz der vorliegenden Forts, für den Angriff von Osten her, weil er hier die leichtere Verbindung mit Frankreich hatte und auch hoffte, mit dem Fall des Forts Montjuy die Festung in seine Hände zu bekommen. Doch mochte er sich seine Aufgabe wohl leichter gedacht haben, als sie sich erwies.

Die Besatzung der Stadt betrug 12 000 Mann, wovon die Hälfte aus regulärem Militär bestand, dazu 180 Geschütze. Wie schon oben erwähnt, war General Alvarez Gouverneur und wußte durch seine Energie und rastlose Thätigkeit, sowie auch seinen Haß gegen die Franzosen nicht nur die Besatzung,

sondern auch die Bewohner Geronas derartig zu enthusiasmiren, daß Alle willig und voll Kampfbegier seinen oft harten Anordnungen folgten. Sogar aus den Weibern organisirte er Compagnien zur Herbeischaffung von Lebensmitteln und Munition auf die Wälle und zur Verpflegung der Verwundeten. Er erließ eine Proclamation, wonach Jeder mit dem Tode bestraft werden sollte, der von Uebergabe sprechen würde, und ließ dem Französischen Oberbefehlshaber sagen, daß er keinen Parlamentär annehmen, sondern auf jeden schießen lassen würde, der sich der Festung nähere.

Viele andere Umstände trugen noch dazu bei, diese Belagerung zu einer der mühseligsten und blutigsten jener Zeit zu machen. So wurde die Erbauung der Batterien und Laufgräben durch den meist felsigen Boden außerordentlich erschwert, und mußte vielfach zu Sandsackbauten geschritten werden. — Das steile, zerklüftete Terrain gestattete den überall herumstreifenden Parteigängern, sich gedeckt dem Lager der einzelnen Truppentheile zu nähern und sie zu überfallen. — Auch das Klima mit seiner brennenden Sonne am Tage und seinen kalten Nächten wurde den Truppen verderblich, indem an die durch Fieber abgematteten Truppen dieselben Anforderungen wie an gesunde gestellt werden mußten; dazu kam, daß die Verpflegung eine oft sehr mangelhafte war. Dieselbe mußte fast ausschließlich aus Frankreich bezogen werden; eine Wegnahme solcher Colonnen durch die Spanier kam öfters vor und hatte dann fast jedes Mal eine Herabsetzung auf halbe und viertel Portionen zur Folge.

Ich lasse nunmehr die Briefe folgen, die wohl am besten ein Bild der Belagerung geben.

Im Biwak vor Gerona, am 20. Mai 1809.

Den Marsch durch die Pyrenäen haben wir glücklich hinter uns und nur einige Verwundete dabei verloren; er war nicht ungefährlich, da wir stets von den Spanischen Bauern, welche sich zusammengerottet haben, von unzugänglichen Felsen aus beschossen wurden. Wir waren froh, aus Frankreich herauszukommen, da wir dort zu nichtswürdig behandelt waren. Nach 5 Tagen, am 8. Mai, kamen wir vor Gerona an, und kam das 3. Regiment, welches Wunder der Tapferkeit dabei gethan, gleich ins Feuer. Das Dorf Saria wurde am 8. von unserer Brigade gestürmt, wobei Lieutenant Fay, welcher muthig zu weit vorgegangen war, todt blieb und 16 Leute blessirt wurden. Am 12. Mai nahmen wir Stellung in einem der Festung gegenüber liegenden Olivenwald. Es ist dies die infamste Position, die man sich denken kann, da fortwährend die Bomben aus der Festung und dem Fort bei uns einschlagen. Unsere Leute haben deshalb den Berg, an dem wir liegen, den Bombenberg getauft. Dreimal war ich in Lebensgefahr, zwei Bomben platzten gerade über mir, und entging ich nur dadurch dem Tode, daß ich mich schnell zur Erde warf, die dritte platzte gerade über meinem Kopfe und schlug in

aufgestellte Gewehre, so daß uns Gewehr- und Bombenstücke um die Ohren sausten. Ich versichere Dir, es ist kein Spaß, jeden Augenblick für seinen letzten zu halten, jetzt habe ich mich schon daran gewöhnt. — Seit dem 5. liege ich nun schon unter freiem Himmel; am Tag ist es entsetzlich heiß und des Nachts tüchtig kalt. — Es ist ein schrecklicher Krieg, tausendmal lieber wollte ich den Oesterreichern gegenüberstehen, als diesen schändlichen feindlichen Canaillen, die nie ins Freie kommen, sondern immer auf den Bergen sitzen und auf uns schießen. Ihre Englischen Gewehre sind gut, sie schießen aber zu unserem Glücke schlecht damit. — Unsere Lebensmittel müssen wir hier sehr theuer von den Französischen Marketendern kaufen, denn in den sonst so blühenden Orten, die alle von den Einwohnern verlassen sind, ist nichts zu haben. An dem Jammer sind hauptsächlich die verdammten Pfaffen Schuld, welche die Bauern anführen und selbst mit ins Feuer gehen. Wehe denen, die unseren Leuten, die furchtbar wüthend auf sie sind, in die Hände fallen.

Wir erwarten hier täglich den General Gouvion Saint Cyr, der von der anderen Seite kommen soll und ohne den wir nichts anfangen können. Von den Deutschen Truppen stehen hier noch Schwarzburger, Reußer, Würzburger, Berger und Waldecker. — Wir hatten auch schon einige Deserteure, meist Preußische Gefangene von Jena her; einer derselben, ein früherer Preußischer Feuerwerker, hat den Spaniern unsere Stellung verrathen, seit der Zeit ist das Bombardement noch heftiger.

In Hessen hat es ja viel Unruhe gegeben, es hat uns alle sehr befremdet, daß der Dörnberg an der Spitze der Revolte gestanden hat.

Im Biwak vor Gerona, den 30. Mai 1809.

Wir haben seit der Zeit mehrfach unsere Stellung gewechselt, sind aber überall gehörig bombardirt worden. Am 28. Mai, als der größte Theil des Lagers zum Fouragiren ausgerückt war, benutzten 600 Bauern und Miquelets diese Gelegenheit und griffen den Thurm Montagut, der von Lieutenant Westphal mit 30 Mann besetzt war, an, warfen die Besatzung heraus und bedrohten das Lager. Lieutenant Cöln mit einigen Grenadieren eilte rasch herbei, und es gelang ihm, den Thurm wieder zu nehmen, wofür er dann im Tagesbefehl lobend erwähnt wurde. Oberstlieutenant Graf v. Seyboltsdorf*), Lieutenant Asbrand und ich rafften die wenigen Leute, die wir im Lager fanden, zusammen, 10 Voltigeure und einige Cavalleristen, und jagten über 300 Mann von einem Berg zum andern. Es ist unglaublich, allein ich versichere Dir, es ist so. Während sie zurückgingen, überschütteten sie uns mit Geschossen aus gehacktem Blei, um die Wunden gefährlicher zu machen. Das Pfeifen solltest Du hören. Ich wurde von einer matten Kugel an die Säbelscheide getroffen, die aber dort eine Telle und außerdem nur einige

*) Commandeur des 1. Bataillons 4. Linien-Regiments.

blaue Flecke zurückließ. Das Ende von der Geschichte war, daß wir sie über 2 Stunden zurücktrieben und einige Todte und Verwundete hatten.

Ich habe wieder zwei von meinen Leuten verloren, die sich in dem Felde etwas zum Kochen suchten und den Bauern in die Hände gefallen waren; wir fanden sie nachher mit ausgestochenen Augen und scheußlich verstümmelt, die Eingeweide lagen neben ihnen. Gnade Gott aber auch Allen von ihnen, die uns in die Hände fallen.

Als ich gestern mit Obrist Benneville*) und Oberstlieutenant Graf Seyboltsdorf in der Hütte saß, die uns unsere Burschen gebaut hatten, flog eine Bombe über uns weg und platzte 8 Schritt hinter uns an dem Berge, so daß sie uns, die wir uns auf die Erde gelegt hatten, ganz mit Erde bedeckte. Wir mußten nachher noch lachen über unsere Sprünge, die wir aus der Hütte heraus gemacht hatten. Viele unserer Offiziere liegen krank am Catalonischen Fieber in den Lazarethen, ich bin, Gott sei Dank, noch gesund, nehme mich aber auch sehr in Acht. Schreckliche Sachen erfährt man ja aus Cassel. Wir finden es Alle unbegreiflich, wie Dörnberg so seinen Eid brechen konnte.

Perpignan, am 28. Juli 1809.

Deinen Brief habe ich erhalten, ich hätte aber etwas darum gegeben, ihn nicht bekommen zu haben. Mein armer Bruder Heinrich!**) Ich muß Tag und Nacht an ihn denken, erst so viel Glück und nun so frühe schon ums Leben gekommen. Das sind freilich die Aussichten für uns Alle; er ist noch glücklich, daß er vor einem honetten Feinde geblieben ist; wie anders ist es hier, wo man täglich erwarten muß, von so einem Hallunken todtgeschossen oder gar gefangen und scheußlich verstümmelt zu werden.

Du wirst Dich wundern, diesen Brief von Perpignan zu erhalten. Schon seit dem 20. Juli liege ich hier so krank, daß ich kaum einige Schritte gehen kann, doch geht es jetzt schon besser. Am 9. wurde ich krank, und kein Chirurg hatte einen Tropfen Medicin. Ich lag auf dem Stroh und konnte mich nicht rühren, und das im Lager, welches alle Augenblicke von den Bauern bedroht war. Am 15. endlich wurde ich mit anderen kranken Offizieren und blessirten Soldaten zurückgebracht; diese Reise vergesse ich aber nicht und wenn ich Methusalems Alter erreiche. Sie konnte wegen der überall herumstreifenden Miquelets nur unter starker Bedeckung unternommen werden. — In Puente majore wurden wir auf Wagen gesetzt und fuhren in der furchtbarsten Sonnenhitze nach Figueras. In dem ½ Stunde vor diesem Orte befindlichen Hospitale konnten wir wegen Ueberfüllung nicht aufgenommen werden; aber was nun anfangen? da Wagen und Bedeckung zurückgeschickt

*) Commandeur des 4. Linien-Regiments.

**) Derselbe war Rittmeister in Badenschen Diensten und fiel in der Schlacht bei Wagram.

waren! Ich ließ mich zum General bringen, der mich sehr freundlich aufnahm und uns nach Figueras fahren ließ; aber auch hier war all unser flehentliches Bitten um Aufnahme wegen Ueberfüllung vergeblich, und mußten wir verzweiflungsvoll auf dem Wagen in der Straße liegen bleiben, bis endlich ein Mann kam und uns eine Scheune aufschloß, in welcher etwas Stroh lag. Wir krochen freudig hinein, obschon wir sehr schwach waren, da wir den ganzen Tag noch nichts gegessen hatten. Am anderen Tage, wo es weiter ging, litten wir bei der noch stärker gewordenen Hitze den furchtbarsten Durst, bis wir endlich Mittags gegen 1 Uhr in einem kleinen Ort in einem Bretterhäuschen abstiegen. Hier labte man uns mit Essig und Wasser, und hat mir vorher und nachher nie ein Getränk so geschmeckt. Als wir uns ein paar Stunden geruht hatten, fuhren wir weiter und kamen an einen aus einigen Häusern bestehenden Ort, in welchem wir die Nacht zubringen wollten; wir wurden aber am Eingang desselben von der Wache mit dem Bedeuten zurückgewiesen, daß kein Wagen passiren dürfe; da blieb uns nichts übrig, als herabzusteigen und uns auf der Straße niederzulegen. So lag ich ein paar Stunden in meinen Mantel gewickelt, den Mantelsack unter dem Kopfe, furchtbar hungrig, da wir in 2 Tagen nichts zu essen bekommen hatten, und wünschte mir nichts, als den Tod. Endlich erhielten wir die Erlaubniß, in einem elenden Wagen, in welchen 7 kranke Offiziere und 6 verwundete Soldaten eingepfercht wurden, weiter zu fahren. Damit waren aber unsere Fatalitäten noch nicht zu Ende. Unser jedenfalls gut Spanisch gesinnter Fuhrmann fährt uns an einem Felsabhang über eine Brücke, und sehe ich in der Dunkelheit, daß er uns offenbar absichtlich ganz rechts an dem Abhange herfährt; ich rufe ihm zu, zu halten, er fährt aber immer weiter und wirft dann den Wagen nach der anderen Seite, auf welcher er ging, um. Glücklicherweise blieb der Wagen hängen, sonst hätten wir Alle den Hals gebrochen. Ich stieg schnell aus, und in demselben Augenblicke faßt mich der schändliche Kerl vor der Brust, wirft mich zur Erde und läuft, was er kann, davon. Da lagen wir nun die Nacht, und die meisten von uns konnten sich kaum noch rühren. Das eine Pferd war unter den Wagen gekommen und röchelte nur noch. Als es Tag geworden war, kamen einige, merkwürdigerweise mild gesinnte Bauern und halfen uns den Wagen wieder aufrichten. — Als wir endlich in Perpignan ankamen, wurden wir in ein Lazareth gebracht, in dem ich es aber keine zwei Tage ausgehalten hätte. Mit Hülfe eines Offiziers von unserem Depot erhielt ich ein Quartier, in dem ich es bei zwei alten Jungfern, die mir in allen Stücken behülflich sind, sehr gut getroffen habe. Auch habe ich einen tüchtigen Arzt, der mich sorgsam behandelt, und kann ich jetzt schon einige Stunden außer Bett zubringen.

Perpignan, den 29. Juli 1809.

Heute will ich Dir etwas von unseren kriegerischen Ereignissen mittheilen.

General Verdier hatte die Absicht, in der Nacht vom 8. auf den 9. Juli das Fort Montjuy, in welches bereits Bresche geschossen war, zu stürmen,*) und dazu 12 Eliten-Compagnien der Westfalen unter Major v. Müller, 12 Bergische und Würzburgische und 10 Französische Eliten-Compagnien, sowie die Neapolitanischen Grenadiere und eine Compagnie unseres leichten Bataillons bestimmt, zusammen etwa 3000 Mann.

Am 7. Juli, Nachmittags 4 Uhr, hatte Oberst Claros mit einer Spanischen leichten Division unser bei St. Madyr auf Vorposten stehendes 3. Regiment angegriffen und aus dem Lager geworfen. Dem Regiment wurden 3 Füsilier-Compagnien unseres 1. Bataillons zu Hülfe geschickt, und sollte ich mit der Voltigeur- und Grenadier-Compagnie den Feind umgehen und ihm in den Rücken fallen. Ich glaubte einen schönen Coup machen zu können, hatte aber wie gewöhnlich Unglück. Ich marschire so schnell über Berg und Thal, daß die Leute kaum mitkommen konnten, und umgehe auch glücklich einen Berg, der mich allein noch vom Feinde trennte; als ich ihn überstiegen, waren aber die erbärmlichen Kerle schon so weit geflohen, daß ich sie nicht mehr erreichen konnte. In das Lager zurückgekehrt, schloß ich mich den anderen Elite-Compagnien an, die gerade zum Sturm auf das Fort Montjuy antraten. — In dem Wallgraben hatten die Truppen, namentlich wir Westfalen, einen schweren Stand; wir wurden aus dem Fort mit Handgranaten beworfen, und als wir die Leitern ansetzten, erwiesen sie sich als zu kurz, und selbst dann noch, nachdem zwei zusammengebunden wurden. Dabei wurden wir jedesmal, wenn wir es versuchten, an die Bresche zu gelangen, mit einem furchtbaren Kugelregen empfangen, den wir nicht erwiedern konnten, da der Feind gedeckt hinter seiner Brustwehr stand. Wir mußten zurück. Unsere beiden Voltigeur-Compagnien, die sich außerordentlich brav benommen hatten, wurden zuletzt vom Sergeanten Ring geführt, da alle ihre Offiziere todt oder verwundet waren; sie waren die Letzten, die abzogen. Nun höre unsere Verluste und staune. Von den 3400 Mann sind 1170 todt oder verwundet, darunter 16 Westfälische Offiziere. Todt sind Oberstlieutenant Egremont, die Capitäne Rudorff, Flies, v. Meibom, Racotomus, die Lieutenants v. Lelong und v. Cöln (der mit dem einen Auge). Major v. Müller war durch einen Schuß in den Unterleib so schwer verwundet, daß er weder

*) General Verdier richtete seine Angriffe zuerst gegen die östlich der Stadt gelegenen Forts St. Daniel, St. Louis und St. Narcisse, die auch bis zum 21. Juni erobert wurden. Fort Montjuy liegt dicht an der Stadt, nur durch eine Schlucht von ihr getrennt, ist das bedeutendste Vorwerk der Festung, ein bastionirtes Viereck mit in den Felsen gehauenen Gräben und einem Ravelin vor der östlichen Curtine. Vierzehn Tage vergingen, um in dem felsigen Boden so weit vorzuschreiten, daß eine Breschbatterie errichtet werden konnte. Am 4. Juli war in die Brustwehr der rechten Bollwerksface eine Bresche geschossen, die nach einer Recognoscirung am 5. Juli für praktikabel erklärt und hiernach der Sturm auf den 8. festgesetzt wurde.

liegen, noch sitzen konnte, da hat er sich selbst erschossen. Wir haben an ihm den bravsten Offizier der Division verloren. Alle beim Sturm im Graben zurückgebliebenen Verwundeten sind von den Spaniern erschossen; da außerdem viele Offiziere krank sind, so werden mehrere Compagnien von Sergeanten geführt. Der Sergeant Des Coudres aus Cassel ist durchs Knie geschossen, der Junge hatte sich sehr brav benommen.

Unser Regiment hat nur noch 8 Offiziere und ist, da nur ein Dritttheil noch kampffähig ist, zu einem Bataillon formirt. Unsere Westfalen benahmen sich sehr tapfer, es ist eine wahre Lust, mit ihnen vorzugehen, sie werden aber bei einem zweiten Sturm nicht verwendet werden, da das Morio sich sehr verbeten hat. — Wenn wir aber auch Montjuy haben, so haben wir noch lange nicht Gerona, in dem alle Häuser verschanzt sind, es scheint ein zweites Saragossa zu werden. Wir sind jetzt noch zu schwach, und sollten gar die Engländer landen, dann sieht es erst recht übel mit uns aus.

Der Tod unseres Bruders Heinrich hat einen sehr tiefen Eindruck auf mich gemacht, ich hatte schon eine trübe Ahnung, als ich in Landau von ihm Abschied nahm; mir wird es ja wohl auch nicht anders ergehen, ich werde mein Vaterland nicht wiedersehen.

Wenn ich nur erst wieder gesund wäre und zur Armee abgehen könnte, ich sitze hier wie auf Kohlen; ich werde mir meine Pferde kommen lassen, dann kann ich Gerona in 15 Stunden erreichen, wenn nur die Reise nicht so gefährlich wäre.

Perpignan, den 15. August 1809.

Das Fort Montjuy ist unser, allerdings nicht durch Sturm, sondern weil es der Feind bei einem zurückgeschlagenen Ausfall geräumt hat; jetzt geht es an Gerona, da giebt es noch ein schönes Stückchen Arbeit, ich hoffe mit dabei zu sein. — Wir haben wieder mehrere Offiziere verloren. Oberstlieutenant v. Lohrsbach hat sich im Lager erschossen; hier haben wir den Capitän v. Wilmowsky von unserem Regiment, sowie die Lieutenants Wiskemann und Millné vom 2. Regiment, welche im Hospital gestorben sind, vor einigen Tagen begraben.

Perpignan, den 21. August 1809.

Du solltest nur die Niederträchtigkeit sehen, wie man hier und in Figueras mit unseren kranken und verwundeten Soldaten umgeht; die Franzosen und Italiener kommen in die Säle und unsere armen Kerle mit ein wenig Stroh auf die Gänge oder gar in den Hof; es ist abscheulich, die Truppen, die sich vor Gerona am besten geschlagen haben, so zu behandeln. Dafür haben unsere Leute aber auch einen Haß auf die Franzosen, der noch viel Unangenehmes herbeiführen wird. — Ich bin von General Morio zum

Oberstlieutenant vorgeschlagen,*) und würde es gut sein, wenn in Cassel Jemand für mich spräche, denn ohne Connexionen wird man nichts. Vielleicht kann General Boerner etwas für mich thun, da er selbst hier war. Ich würde vorziehen, hier beim Regiment zu bleiben, man hat doch zu viel Anhänglichkeit an die Leute, mit denen man so viele Gefahren und Leiden ausgestanden hat.

Ich fühle mich wieder gar nicht wohl und glaube, ich werde wieder kränker, kein Deutscher hält es hier aus, am Tage die fürchterliche Hitze und am Abend ein schneidender, scharfer Wind, wie bei uns im Herbst; was mögen die armen Westfalen, die seit ihrer Ankunft in Spanien im Freien campiren, jetzt vor Gerona ausstehen. Werde ich wieder krank, dann komme ich auch nicht davon, dann werde ich meinem Heinrich bald folgen. In meiner jetzigen Stimmung sehne ich mich nach Gerona, die größte Gefahr würde mir willkommen sein, ich würde mich ihr aussetzen, wenn mein Dienst es auch nicht erfordert; in diesem Kriege ist keine Ehre zu erwerben, namentlich nicht, nachdem wir den würdigen General Boerner verloren haben, den wir Alle wie einen Vater geliebt haben. — Spätestens den 1. September gehe ich nach Gerona; meine Bestimmung ist ja nun einmal der Krieg, ich fühle mich hier zu unglücklich.

Im Biwak vor Gerona, den 16. September 1809.

Am 8. bin ich glücklich wieder hier angekommen, ich hatte ein Commando über 7 Offiziere und 150 Mann Reconvalescenten und Rekruten, die ich glücklich auf der gefährlichen Straße durchbrachte. Ich verließ im Juli unser Regiment in sehr übler Lage, aber wie habe ich es wieder getroffen! Du solltest die Jammergestalten einmal sehen, wie sie in unserem Lager herumschleichen. Trotz des großen Nachschubs an Rekruten ist es kaum noch 500 Mann stark, und 270 davon liegen krank. Unser 2. Bataillon commandirt, als einziger Offizier desselben, Lieutenant v. Lengerke. Hätten unsere Soldaten gewußt, was ihnen in Spanien bevorstände, sie wären schwerlich mit solchem Enthusiasmus in diesen Krieg marschirt, und wer könnte es ihnen verdenken! Unsere Leute haben sich seit meiner Abwesenheit sehr verändert, ein panischer Schrecken überfällt sie, sobald ein Spanier sich zeigt, die braven Soldaten sind jetzt feig, es ist aber nicht zu verwundern. Kein Regiment hat noch einen Stabsoffizier, und die alten Soldaten sind todt oder krank. Jede Nacht müssen die Leute an den Batterien arbeiten, und da sind sie dann am

*) Fast alle Vorschläge des Generals Morio blieben von Napoleon unberücksichtigt, weil er Morio haßte, der den Französischen Dienst verlassen und nach Westfalen gegangen; so mußte er das Kriegs-Ministerium niederlegen und nach Spanien gehen, dann wurde er von dort zurückgerufen und bei einer Mission in Paris von Napoleon aufs Tiefste gekränkt. Infolge hiervon bekam auch keiner der Westfälischen Offiziere einen Orden, ungeachtet sie vielfach dazu vorgeschlagen und in vielen Tagesbefehlen belobt wurden.

Tage so matt und müde, daß sie wie die Fliegen umfallen. Schickt uns der Kaiser nicht bald Hülfstruppen, so werden wir Alle aufgerieben. Du weißt, daß ich immer mit Leidenschaft Soldat war, aber hier ist mir alle Lust dazu vergangen, da ich auch noch durch Pleßmann, welcher Oberstlieutenant geworden und als Capitän hinter mir stand, übergangen bin. Morio hat die drollige Idee, Offiziere, die bei einem Gefecht verwundet sind, Anderen, die das Glück hatten, ohne Blessuren davon zu kommen, vorzuziehen.

Noch vor meiner Ankunft, am 31. August, wurde das Lager von den Spaniern angegriffen. Die Sache hing so zusammen. General Gouvion Saint Cyr, der 2 Meilen südlich von Gerona stand, befürchtete von den Spaniern angegriffen zu werden und beorderte den General Verdier, mit dem größten Theil des Blockadekorps zu ihm zu stoßen. Es blieb nur die schwache Westfälische Division, ein Theil der Berger und Würzburger und eine Italienische Brigade zurück. General Blake, der genaue Kenntniß von dieser Detachirung hatte, schickte 8000 Mann auf beiden Ufern des Ter gegen Gerona vor, ließ das Lager der Westfalen überfallen, trieb sie sowie die übrigen Truppen aus demselben, verbrannte die Hütten, nahm Kochgeschirre und Tornister mit und ließ die Kranken im Lager tödten und zu Tode martern. Dieses Schicksal hatten namentlich General v. Hadel und Lieutenant Reck, die am anderen Tage, als das Lager wieder bezogen wurde, nackt und erschossen gefunden wurden. Ich habe immer eine geladene Pistole bei mir, um mich gleich zu erschießen, wenn ich der Gefangennahme nicht entgehen kann.

Mein Dienst ist jetzt sehr schwer, ich habe Tag und Nacht keine Ruhe, da man bei unseren jungen Soldaten keinen Augenblick vor einem Ueberfall sicher ist. Ich gehe jede Nacht einige Male im Lager herum und visitire die Posten.

Wir haben jetzt die beiden Italienischen Regimenter hier, die im Jahre 1806 unter Barbot in Hessen herumzogen und bei denen ich noch einige mir von daher bekannte Offiziere getroffen habe.

Im Lager vor Gerona, den 22. September 1809.

Ich glaubte Dir schon aus der Stadt schreiben zu können, aber leider ist es nicht so. Am 19. wurde von Franzosen, Italienern, sowie Bergischen und Würzburger Truppen, denen wir Westfalen den Rücken zu decken hatten, ein Sturm auf die Nordseite der Stadt unternommen, namentlich gegen das Französische Thor, die Vorstadt Geronella und das Bastion St. Christoph, der aber sehr unglücklich ausfiel. Als Nachmittags 4 Uhr der Angriff in mehreren Colonnen erfolgte, wurden die Truppen, welche, um an die Bresche zu gelangen, einen kleinen Berg hinauf und herunter mußten, von den Spaniern mit einem furchtbaren Kartätschenfeuer empfangen und, als sie die Bresche erreicht, selbst von Frauen und Kindern mit großen Steinen von den Wällen herab beworfen. Die Breschen waren aufgeräumt, so daß man nicht in den Graben gelangen konnte, und die rathlos davorstehenden Truppen wurden von

den Geronesen mit einem Hagel von Geschossen überschüttet. Die Straßen in die Stadt waren zugemauert und mit Kanonen besetzt, jedes Haus fortificirt. Die Angreifer mußten zurück und haben furchtbare Verluste gehabt, am meisten haben die Würzburger gelitten. Einer ihrer Offiziere erzählte mir, sie wären stets vorne gewesen, die Franzosen aber hätten sich schlecht geschlagen und wären zuerst weggelaufen. — Dieser Sturm kostete uns wieder 1500 Mann an Todten und Verwundeten.

Wir stehen jetzt Tag und Nacht unterm Gewehr; General Verdier ist krank und, nachdem er das Commando an General Aimey abgegeben hat, in das Bad gereist. Wir sind mit dem Tausche sehr zufrieden, da Verdier mit Allem, was er anfing, Unglück hatte. — Seit heute commandirt Oberst Zinke die Division und ich das Regiment, nur schade, daß ich kein Patent darüber habe. Bald werden die Zeitungen voll von den Thaten sein, die ich mit dem Regiment ausgeführt habe. — Es wird hier immer interessanter; seit einigen Tagen haben wir kein Fleisch mehr bekommen, da der Weg nach Frankreich versperrt ist, heute haben wir zuerst wieder eine halbe Ration erhalten. Ich wollte, ich könnte Euch nur von den prächtigen Weintrauben schicken, die wir hier im Ueberfluß haben.

Von unseren Leuten haben wir wieder viele an Krankheiten verloren, auch Offiziere, darunter den Adjutant-Major v. Pavel. Der Grund, daß so viele Kranke sterben, liegt hauptsächlich an dem gänzlichen Mangel an Arzeneien.

In der Vorstadt von Gerona, am 8. October 1809.

Seit 5 Monaten campiren wir zum ersten Mal wieder in Häusern, ohne aber viel davon zu profitiren, da hier in der äußeren Vorstadt Geronas, als die Spanier darin überfallen wurden, alle Häuser von den Italienern verwüstet sind; überall, selbst in den Kirchen haben sie nach Schätzen gesucht, die Wände sind eingehauen, und auf den Fußböden ist kein Stein neben dem andern geblieben. — Die Belagerung hat sich jetzt nach dem mißglückten Sturm in eine Blockade verwandelt, man hat es aufgegeben, die Stadt mit Sturm zu nehmen, was sehr vernünftig ist, allein mehr Ruhe haben wir nicht gewonnen, da der Krieg mit den jetzt überall auftauchenden Streifcorps fortgesetzt wird und jeder Transport oder Courier durch starke Truppenabtheilungen begleitet werden muß. Wir speciell haben einen sehr exponirten Posten und stehen jede Nacht unter dem Gewehr. Unsere Aufgabe ist es, der Stadt alle Zufuhr abzuschneiden, um sie durch Hunger zur Uebergabe zu zwingen.

Ich commandire jetzt die aus unserem und dem 2. Regiment bestehende Brigade. Unser Regiment besteht noch aus 250 Mann und 2 Lieutenants, das ist der Rest von 1100 Mann, mit denen wir noch aus Perpignan ausmarschirt sind; dazu kommen noch 800 nachgekommene Rekruten. Von den 250 Mann sind aber auch nur wenige ganz gesund, und auch ich fühle mich wieder krank an diesem infamen Fieber, es ist eine ganz scheußliche Krankheit,

die einen gleich so matt macht, daß man nicht von der Stelle kann. Das ewige Liegen unter freiem Himmel ist zu gefährlich; ich glaube, ich bin zu früh zurückgekehrt. Man sagt, unsere Division solle nach Frankreich zurückgeschickt werden, um sich dort zu erholen; es wäre auch sehr nöthig, sonst geht bei der jetzigen Kälte auch noch der letzte Rest zu Grunde. — Neulich habe ich mir für 10 Sous ein Pfund Kartoffeln gekauft und sieden lassen, es war das erste Gemüse, das ich in Spanien genossen habe.

Ich bin so matt, daß ich schließen muß, ich will mich in meinen blauen Mantel wickeln, der mir hier schon viele gute Dienste gethan hat, und mich auf eine Stubenthür legen, welche die Stelle des Bettes vertritt.

Puente majore, den 11. October 1809.

Unsere 250 Mann haben noch immer dieselbe Position; sie haben jetzt eine Redoute angelegt, in die sich 200 Mann werfen können. Es gilt jetzt, den General Blacke abzuhalten, welcher mit einer großen Escorte Lebensmittel in die Stadt bringen will. Gelingt ihm dies nicht, dann muß sich die Stadt ergeben und kommen für unsere Leute dann bessere Tage; dann marschiren wir nach Barcelona, und ich kann wohl auch meine Hacke brauchen, mit der ich zur Belustigung unseres Obersten im Lager schon manchmal nach Schätzen, aber immer vergebens gesucht habe. Jetzt liege ich hier in Puente majore und bin so schwach, daß ich nicht ohne Stock gehen kann, läge aber in einer so kritischen Zeit lieber bei meinen Leuten, wenn ich nur etwas gesünder wäre.

Perpignan, den 8. November 1809.

Heute kann ich Dir vor der Hand nur schreiben, daß ich wieder hierhergebracht bin und noch lebe. Ich war durch das Fieber hart mitgenommen, bin aber durch die Geschicklichkeit meines Arztes außer Gefahr. Du solltest mich jetzt sehen, am ganzen Körper bin ich gelb, abgemagert bis auf die Knochen und die Haare sind mir fast sämmtlich ausgefallen; ich bin schon ein paar Mal ohnmächtig geworden, und nur meine gute Natur kann mich retten. — In Gerona, in das noch keine Lebensmittel gelangt sind, muß ein schrecklicher Jammer herrschen, man kann sich aber keine bravere Garnison denken.

Perpignan, den 30. November 1809.

Meine Kräfte nehmen täglich zu, und geht es so fort, so erhältst Du bald Nachricht von der Armee. Ich langweile mich hier zu Tode und gehe trotz dem Widerspruche des Arztes bald fort. So oft ich auch gewünscht habe, das infame Nest wäre über, so möchte ich doch, nachdem ich so lange davorgestanden habe, auch gern mit dabei sein. Deinen Rath, nach Hause zu gehen, was nicht schwierig wäre, kann ich nicht befolgen, dazu habe ich noch zu wenig gethan, um auf meinen Lorbeeren ausruhen zu können, das muß

noch besser kommen, wenn ich auch an Fatiguen und Krankheiten mehr ausgehalten habe, wie irgend einer meiner Cameraden. Seitdem ich einige Tage ohne Fieber bin, habe ich wieder große Rosinen im Sack.

Perpignan, den 13. December 1809.

Victoria! Victoria! Gerona ist endlich unser, das Nest, das uns so viele brave Männer gekostet hat; daß ich nicht dabei war, das ist das härteste Schicksal, das einem Soldaten bei einer Belagerung passiren kann, 8 Monate lang alles Ungemach ertragen und nun beim glänzenden Ende nicht dabei!

Gestern sind 4000 Gefangene hier eingebracht, lauter Spitzbubengesichter, denen der Hunger aus den Augen sah; in zerlumpte Decken gewickelt, sahen sie aus wie eine Bande Zigeuner. Viele hatten Uniformstücke von unseren Offizieren und Soldaten an, aber brav waren sie bis zum letzten Augenblick.

Am 9. December waren alle Forts bis auf das Fort Connetable in unseren Händen, auf allen Seiten waren Breschbatterien errichtet, was früher hätte geschehen sollen, dann wären nicht so viele Leute am 19. September geblieben. — Seit Marschall Augereau bei der Armee, ist Alles mit mehr Energie betrieben.

Unsere Division war am 9. Morgens in der Vorstadt angetreten, und Alles freute sich auf den Sturm (der auf den 11. bestimmt war), da man keinen hartnäckigen Widerstand mehr erwartete und die Stadt, mit allen ihren Reichthümern, den Truppen versprochen war. Die Stadt capitulirte aber am 10., nachdem Alvarez am Tage vorher schwer verwundet war, und wurde von den Italienern, die sich sehr brav benommen hatten, besetzt. Die Garnison ergab sich kriegsgefangen, die Offiziere behielten ihre Degen und Bagage, die Priester und Bauern werden bewacht, bis der Kaiser über ihr Schicksal entschieden hat. Die Belagerung hat uns 18 000 bis 20 000 Mann gekostet.

Unsere Division ist am 12. in Gerona eingerückt, es wäre schrecklich, wenn wir jetzt zurück müßten, wo der Krieg anfängt interessant zu werden. General v. Ochs, der vor einigen Tagen hier durchkam, um die Division wieder zu übernehmen, meinte, wir würden jetzt noch einen angenehmen Krieg haben und häufige Expeditionen machen, wobei er dann dafür sorgen werde, daß die gemachte Beute nur der Division zu gute käme.

Gerona, den 3. Januar 1810.

Den 1. d. Mts. bin ich des Nachts glücklich hier angekommen und hoffe nicht wieder nach Perpignan zurück zu müssen. Du kannst Dir nicht denken, wie kostspielig es hier ist, weil es noch so sehr an Lebensmitteln fehlt. Ich liege bei einem armen Bürger, habe aber nichts als das Quartier. In der Stadt selbst sieht es schrecklich aus; beinahe alle Häuser sind durch die

Bomben zerschlagen und unbewohnt, zu 30 und 40 haben die Todten in den Straßen nebeneinander gelegen. Unsere Regimenter liegen in einem Kloster, dessen Mönche arretirt sind. Anfangs haben sich die Truppen auch mancherlei zugeeignet, wobei sich die Unseren erzdumm benommen haben, da sie immer laut geschrieen, wenn sie etwas gefunden hatten, und es dann wieder hergeben mußten; jetzt ist allen Einwohnern das Eigenthum gesichert. Vor einigen Tagen wurde ein Italiener erschossen, weil er einen Schrank aufgebrochen und ein Tuch daraus entwendet hatte. Das Todtschießen und Hängen ist jetzt hier an der Tagesordnung. Zuerst wurden ein Pfaff und zwei Bauern gehängt, weil sie mit den Waffen in der Hand gefangen wurden und dem Könige Treue geschworen hatten, heute ein Bauer, weil er Patronen, im Bett versteckt, aus der Stadt mitnehmen wollte. Dagegen fand man auch einen Italienischen Soldaten, mit drei Stichen ermordet, auf der Straße liegen; ich gehe Abends nur mit blank gezogenem Säbel über die Straße.

General v. Ochs fängt seine alten Späße wieder an, er arbeitet uns tüchtig zusammen, heute hatten wir Revue vor ihm; die Offiziere müssen in dem Kloster bei den Soldaten auf der blanken Erde liegen, ist das nicht stark? An den Rückmarsch unserer Division denkt man nicht mehr; sie hat in den 8 Monaten 47 Offiziere und 5000 bis 6000 Mann verloren.

Ueber die weiteren Schicksale Bauers und der Westfälischen Division theilen wir aus dessen Tagebuch noch Folgendes mit:

Am 12. März traf eine Verstärkung, aus Contingenten der Kleinstaaten bestehend, in der Stärke von 6500 Mann und 4 Geschützen in Gerona ein. Marschall Augereau glaubte sich nunmehr in den Stand gesetzt, von Barcelona aus die Unterwerfung der Provinz Catalonien ernstlich betreiben zu können, und marschirte Mitte März in der Stärke von etwa 16 000 Mann, 4 Batterien und 500 Pferden von Gerona nach Barcelona ab. — Gleich nach dem Abmarsch des Gros, machten sich auch die Catalanen bei der Stadt und in deren Umgegend bemerkbar, indem sie die Posten längs der Landstraße zum Schutze der Convois, die Patrouillen und Transporte beunruhigten, aufhoben und ermordeten. Die Westfälische Division unternahm, um diesem Unwesen Schranken zu setzen, am 1. Mai eine Expedition, unter Commando des Oberst Bosse, nach dem Kloster Mortara, dicht beim Städtchen Banalos, nördlich von Gerona, wo sie ungefährdet eintraf und in dem Kloster einquartiert wurde. Allein auch hier hatte die Division mancherlei Verluste durch Ueberfälle zu beklagen; mehrere Patrouillen, eine Wache, sowie die Lieutenants Dallart und Kaiser, mit 60 Mann wurden von den Spaniern gefangen genommen.

Die Division war durch die Gefechtsverluste und Krankheiten so zusammengeschmolzen, daß eine große Zahl von Offizieren und Unteroffizieren nicht mehr

eingetheilt werden konnte. Der erkrankte General v. Ochs erhielt infolge hiervon den Befehl, die 2. Bataillone der Regimenter sowie 3 Compagnien des leichten Bataillons, in die alle zum Felddienst unbrauchbaren Soldaten sowie die überschießenden Cadres eingereiht werden sollten, nach Westfalen zurückzuführen. Das Commando trat am 8. Mai in der Stärke von 200 Mann den Rückmarsch an. Den Befehl über die Division, die aus noch 1500 Mann bestand, übernahm Oberst Zinke.

Mitte Mai übernahm Marschall Macdonald an Stelle Augereaus den Oberbefehl. Er fand die ihm unterstellten Truppen durch die steten Kämpfe, Neckereien und die unter ihnen wüthenden Fieber sehr entmuthigt; Desertionen und Selbstmorde waren an der Tagesordnung, die von den Soldaten begangen wurden, um sich dem mühseligen Dienste, der ihnen nur fortwährend Kämpfe und Ueberfälle und schließlich Gefangenschaft und martervollen Tod in Aussicht stellte, zu entziehen. — Seinen Truppen den alten Elan wiederzugeben und sie ihrer trüben Stimmung zu entreißen, beschloß der Marschall ihnen andere Eindrücke zu verschaffen, indem er sie zu Expeditionen verwandte und durch Thätigkeit in anderen Gegenden ihre Gedanken von ihrer traurigen Lage abzulenken suchte. So wurde General Deveaux mit 3000 Mann gegen die Spanier unter Campo Verde an die obere Fluvia entsandt. Zu seiner Unterstützung war die Westfälische Division unter Oberst Bosse bestimmt.

Am 10. Juni waren die Französischen Vortruppen bei Olot bereits im Gefecht, während das Gros auf der Hauptstraße längs des Gebirges folgte, als die Arrieregarde plötzlich aus einem Hinterhalte in ihrer linken Flanke, von Presas her, durch Campo Verde mit großer Heftigkeit angegriffen wurde. General Deveaux ließ sogleich den Rückzug antreten. Das 4. Regiment hatte ein Kloster, das in einem Thalkessel lag, besetzt, um dort abzukochen, als es plötzlich von allen Seiten angegriffen wurde; es gelang ihm zwar, die Spanier von den Höhen zu verjagen, allein auf dem ganzen Wege bis Banalos verlor das Regiment viele Leute durch die Spanier, welche sich auf den Höhen zu beiden Seiten der Straße postirt hatten. Erst spät Abends langte das Regiment in strömendem Regen im Kloster Mortara wieder an.

Am 14. Juni wurde das Regiment in Mortara angegriffen. Oberst v. Laßberg, der an Stelle von Oberst Bosse die Division übernommen, schickte von Banalos Unterstützung durch die Lieutenants v. Bardeleben und Pflüger, doch wurden diese von den Spaniern zurückgedrängt und Pflüger gefangen genommen. Während der Monate Juli, August und September wurden noch mehrere Expeditionen gemacht, die meist den Zweck hatten, Convois zu begleiten, die nach Barcelona bestimmt waren. Das Regiment lag in dieser Zeit in Figueras, dann in Rosas. In letzterer Stadt fanden, durch deren ungesunde Lage, vermehrte Erkrankungen statt, auch Capitän Bauer, der in seinem Tagebuch viel über sein Fieber klagt und mit Schrecken daran denkt, nach Perpignan zurück zu müssen, das ihm schon durch Arzneien,

Doctor und Quartier so viel Geld gekostet, kann seinem Schicksal nicht entgehen. Er wurde Ende September ganz elend nach Perpignan transportirt. Dort besuchte ihn sein Commandeur Oberst v. Laßberg, der gleichfalls als Kranker sich dort befand, und rieth ihm dringend, nach Deutschland zurückzukehren, wenn er wieder gesund werden wollte. Nach langem Schwanken entschloß er sich endlich im November diesem Rath zu folgen und reiste mit Diligence nach Cassel ab, wo er, nachdem ihn seine Krankheit gezwungen, an manchen Orten einige Tage liegen zu bleiben, Ende December eintraf. Allein auch hier, sowie noch lange Zeit nachher, hatte Bauer viel durch sein Fieber zu leiden, das ihn dann meist zwang, das Bett zu hüten.

Sobald er sich einigermaßen erholt, meldete er sich mit Oberst Zinke, der ebenfalls aus Spanien zurückgekehrt war, beim Westfälischen Kriegsminister General Morio, der ihn über sein Verhalten in Spanien belobte und ihm die besten Versicherungen hinsichtlich seines Avancements machte, das denn auch im Februar 1811 eintraf, indem er zum Oberstlieutenant im 1. Westfälischen Linien-Regiment ernannt wurde. Nachdem er nothdürftig hergestellt war, reiste er zu seinem Regiment nach Bielefeld, das mit dem 8. eine Brigade bildete. Beide Regimenter waren zur Garnison für Danzig bestimmt und traten Ende März 1811 ihren Marsch dahin an. Schon in Braunschweig mußte Bauer wieder krank zurückbleiben, hier lag er mehrere Tage ohne Besinnung, dann aber trieb ihn die Ungeduld seinem Regiment nach, das er durch doppelte Etappen wieder erreichte; doch hatte er seinem kranken Körper mehr zugemuthet, wie er leisten konnte; er mußte seinen Einzug in Danzig im Wagen seines Regimentscommandeurs, des Obersten Legras, halten.

Am 20. September erhielt er den Orden der „Westfälischen Krone", zu welchem er in Spanien schon mehrfach vorgeschlagen war.

Das 1. Regiment blieb nun bis zum April 1812 als Garnison in Danzig und wurde dann dem Armee-Corps des Generals Davoust zugetheilt, das sich in dieser Zeit in Preußen concentrirte. Es bildete mit dem 8. Regiment, unter Commando des Generals Dupanloup Verdun, die 2. Brigade der Division Grandjean. Die erste Brigade, unter Commando des Fürsten Radziwill, bestand aus 2 Polnischen Regimentern, die 3., unter General Ricard, aus einem Bayerischen Regiment und je einem Bataillon Sachsen und Württemberger. Ferner waren der Division zwei Cavallerie-Regimenter (ein Französisches leichtes und ein Polnisches Ulanen-Regiment), sowie eine Polnische reitende Batterie zugetheilt.

Bis zum Juni lag die Division in Cantonnements in der Nähe von Danzig, dann rückte dieselbe bis zur Passarge vor; das 1. Regiment wurde auf dem Frischen Haff eingeschifft und zur Besatzung des Forts Neutief, Pillau gegenüber, bestimmt.

Um dieselbe Zeit concentrirte sich die große Französische Armee zum Kriege gegen Rußland auf beiden Ufern der Weichsel, und wurde in der

Armee-Eintheilung Mancherlei geändert; so kam auch die Division Grandjean vom I. zum X. Armee-Corps unter Marschall Macdonald. Die Westfälische Brigade wurde zur Besatzung von Königsberg bestimmt; kurze Zeit wurde das 1. Westfälische Regiment, anstatt der Sachsen, der 3. Brigade, unter Commando des Generals Bachelu, einverleibt.

Das X. Armee-Corps bestand nunmehr aus der Division Grandjean (der 7. der großen Armee) und dem Königlich Preußischen Armee-Corps unter Generallieutenant v. Grawert, später unter General v. York (der 27. Division der großen Armee), zusammen etwa 32 000 Combattanten.

Ueber die Erlebnisse Bauers in dem Feldzuge gegen Rußland sowie während der Belagerung von Danzig theilen wir aus dessen Briefen noch Folgendes mit:

Danzig, den 18. Juni 1811.

Ein hoher Grad von Fieberhitze beraubt mich beinahe des Verstandes, ich kann mich bei dem täglichen Exerciren kaum auf den Beinen halten, will mich aber vom Dienst nicht dispensiren lassen, weil alle Aussichten zu einem baldigen Kriege vorhanden sind. Da wird es mir dann wohl nicht fehlen, von meinen Leiden erlöst zu werden und dem schrecklichen Schicksal zu entgehen, an einer schleichenden Krankheit mein Leben, das mir noch wenig frohe Stunden geboten hat, zu enden. Ich commandire ein Bataillon, welches in jeder Beziehung eines der besten in der Armee ist, und ich glaube nicht, daß bloße Vorliebe mich so denken läßt, ich könnte es mit den Ordres des Französischen Gouverneurs und aller Generale beweisen.

Danzig, den 7. September 1811.

Mit meiner Gesundheit geht es noch immer sehr übel, ich fürchte, die Schmerzen in der Milz als Erinnerung an Spanien lebenslang zu behalten; seit einigen Tagen sind sie so heftig, daß ich eine Entzündung befürchte. Da ich die Strapazen nicht länger aushalten kann, muß ich mich am Ende nach einer Civilstelle umsehen. — Daß Pleßmann, der als Capitän jünger war als ich, jetzt mein Oberst ist, ist gerade auch keine angenehme Situation.

Danzig, den 4. April 1812.

Wir haben Ordre zum Ausmarsch, ich verspreche mir sehr viel von dieser Campagne, vielleicht giebt mein nächster Brief schon Nachricht von kriegerischen Ereignissen. Wir können uns nicht genug gratuliren, zur Division Grandjean zu gehören; unser Regiment ist von großem Enthusiasmus beseelt, und Jeder brennt vor Begierde, sich vor dem Feinde hervorzuthun. Ich bin vor Allem froh, die ungesunde Stadt bald hinter mir zu haben. Meine Gesundheit ist jetzt ziemlich gut, und wenn meine Milzschmerzen nicht wieder zunehmen, so hoffe ich eine recht glückliche Campagne zu machen. Nie ist wohl eine größere

Streitmacht zusammengebracht, wie jetzt von Napoleon, und wenn Rußland nicht zu Kreuz kriecht, so wird es wohl die längste Zeit in Europa regiert haben, dann jagen wir die Türken aus Europa und machen eine Spazierfahrt nach England; wer dann zurückkommt, der kann sein übriges Leben in Ruhe und Frieden genießen. — Die Russen versammeln sich an der Grenze und scheinen sich nur defensiv verhalten zu wollen.

Königsberg, den 15. Juni 1812.

Am 5. Juni kamen wir in Neutief an; wir waren bestimmt, dies Fort gegenüber Pillau zu besetzen. Hier erfuhren wir auch, daß unsere Brigade aufgelöst war. Wir waren mit so schönen Hoffnungen aus Danzig ausmarschirt und nun sollten wir im Rücken der Armee dies elende Fort besetzen. Indeß schon am 10. erhielten wir die frohe Nachricht, daß wir nach Königsberg marschiren sollten, wo wir auch nach zwei Tagen ankamen. An demselben Abend traf auch der Kaiser hier ein, um Revue über seine Garden abzuhalten. Unser Regiment war bestimmt, hier in Königsberg zu bleiben, während die Division zum X. Armee-Corps unter Marschall Macdonald gekommen war. Ich sprach unseren Divisionsgeneral Grandjean, sowie den Brigadecommandeur Bachelu und bat sie, wenn möglich, durchzusetzen, daß wir mit der großen Armee marschirten, was sie mir auch zusagten.

Die Generale mochten wohl Schritte gethan haben, denn schon anderen Tages wollte der Kaiser das Regiment sehen; da jedoch das 2. Bataillon außerhalb der Stadt in Cantonnements lag, so erhielt ich den Befehl, mit meinem Bataillon allein zur Revue zum Schloß zu marschiren. Sobald der Kaiser den Schloßhof betrat, ließ ich präsentiren; er ging die Front hinunter und befahl mir, einige Gewehrgriffe machen zu lassen. Beim Gewehrfällen faßte er bei einigen Grenadieren das Bajonnet und setzte es sich auf die Brust, indem er sagte: „Hier! Hier!"; die Leute hatten das Gewehr etwas hoch gefällt. Nachher commandirte er selbst einige Evolutionen, die sein Adjutant, General Mouton, verdeutschen sollte; da ich aber die Französischen Commandos besser verstand, als die kauderwelsche Uebersetzung des Generals, so nahm ich ihm das Commando sogleich ab. — Alle Bewegungen, die der Kaiser befahl, waren dem Platze (er bildet ein längliches Viereck) so angemessen, daß das Bataillon nie genirt war, und es gar nicht besser hätte geführt werden können. Zuletzt wurde eine Bajonnetattacke in Linie gemacht, und commandirte der Kaiser nicht eher Halt, bis die Wache der jungen Garde soweit zurückgedrängt war, daß sie in einem Gliede dicht an der Mauer stand. In diesem Moment sah ich in dem Gesicht des Kaisers einen freundlichen Blick, der aber auch nur wie ein Blitz darüber hinfuhr. Ich mußte nun das Bataillon in Parade an ihm vorbeiführen; als ich hiernach auf ihn zuging, um weitere Befehle einzuholen, sagte er mir: „Wenn die Truppen Ihres Herrn alle so exercirt sind, so kann er sich gratuliren." Dem Oberstlieutenant

v. Busch, der vom König Jerôme an den Kaiser geschickt war, sagte er: „Sagen Sie Ihrem Herrn, daß ich sehr zufrieden mit seinem Militär bin, und wenn sie alle so gut instruirt sind, wie dies Bataillon, so wird er viel mit ihnen ausrichten können, es fehlt ihnen jetzt nichts, als daß sie sich gut schlagen, und das werden sie gewiß auch thun."

Es wurde auch sogleich der Befehl gegeben, daß unser Regiment zur Division Grandjean stoßen und das Sächsische Regiment an unserer Statt in Königsberg bleiben sollte, und daß letzteres uns seine schon empfangenen Feldrequisiten zu überliefern habe. Das ganze Regiment, Offiziere wie Soldaten, war über die Nachricht, daß wir nicht zurückzubleiben brauchten, in voller Freude.

Im Lager bei Rosienna, den 5. Juli 1812.

Am 24. Juni erhielt ich den Befehl, mit meinem Bataillon über die Memel zu setzen und die Kasaken aus der Stadt Georgenburg zu vertreiben. Da nicht Schiffe genug vorhanden waren, so konnte ich nur 40 Grenadiere mitnehmen, die ich bei dem furchtbaren Gewitterregen nicht einmal laden lassen konnte. In der Stadt waren 80 Kasaken, die ich in Zeit von einer Viertelstunde aus derselben verjagte. So war ich der erste von unserer Armee, der auf Russischem Boden mit den Russen handgemein wurde. Ich reite jetzt einen stolzen Kasakengaul. — Hier in Litthauen finden wir noch Alles im Ueberfluß; ich habe neulich aus Freude darüber, daß wir einmal schießen hörten (die Preußen hatten ein glänzendes Gefecht bei Eckau gegen die Russen, mit Willisen, Ebeling und unserem Arzte Harnier aus Cassel sogar einige Flaschen Champagner getrunken. Alle Polen sind auf unserer Seite und haben sich schon lange auf unsere Ankunft gefreut, täglich treten junge Leute mit hochtönenden Namen bei uns ein.

Im Biwak bei Dünaburg, 31. August 1812.

Ich war einige Tage krank, bin aber jetzt wieder vollkommen hergestellt. Unser Marschall Macdonald, unter dem ich schon in Spanien eine Zeit lang gedient habe, ist ein äußerst feiner, artiger Mann. — Wir demoliren hier die Festungswerke und sind dann zur Belagerung von Riga bestimmt. Die ganze Division ist sehr mißvergnügt darüber, daß wir hier still liegen müssen, während die große Armee sich schon mit dem Feinde geschlagen hat. — Unser Regiment hat sich bisher auf den Märschen am besten betragen, die anderen Regimenter haben schrecklich geraubt und geplündert, obgleich Napoleon alles Plündern bei Todesstrafe verboten hat. Hier ist nicht viel mehr zu haben, da Oudinot mit dem 2. Corps hier war und Alles gründlich ausgeplündert hat. Jetzt leben die Einwohner, die anfangs in die Wälder geflüchtet waren, wieder auf.

Im Biwak bei Eckau ohnweit Mitau, am 1. December 1812.

Am 18. September war große Siegesfeier im Lager, da der Marschall die Nachricht von der siegreichen Schlacht an der Moskwa erhalten hatte.

Am 15. October haben wir eine wahre Jagd auf die Russen, die bei Mitau über die Düna gegangen waren, gemacht.*) Der Marschall hatte uns mit einem Theil des Corps in Bewegung gesetzt, um sie aufzufangen, was auch geglückt sein würde, wenn die Düna nicht so fest zugefroren gewesen wäre, daß man mit Geschütz darüber fahren konnte. General Bachelu schlug die Russen total, nahm einige Kanonen, machte viele Gefangene und schnitt 3 Bataillone gänzlich ab. Wir erhielten nun den Auftrag, diese gefangen zu nehmen. Das 1. Bataillon marschirte nach Neuguth, das 2. nach Neusorgen; in der Nacht traf ein Adjutant des Marschalls, Oberstlieutenant Seguier, mit dem Befehl ein, das 2. Bataillon heranzuziehen; er brachte auch die Nachricht mit, daß der Feind in Wallhof sei, und überredete den Oberst, dem Marschbefehl des Marschalls entgegen, dorthin zu marschiren. In Wallhof erfuhren wir, daß die Russen schon Abends vorher abgezogen waren. In der Nacht kam General v. Massenbach mit seiner Brigade an, und nun wurde es klar, welcher Fehler gemacht war, da, anstatt die Russen zwischen uns zu nehmen, wir hier zusammentrafen. Die Folge hiervon war, daß wir 8 Tage lang in der schrecklichsten Kälte und furchtbarem Schneegestöber hin und her zogen, ohne Lebensmittel, nur Nachts ein paar Stunden im Freien ruhend, ohne den Feind zu erreichen. — Als wir am 18. auf unseren Irrzügen wieder auf die Brigade Massenbach stießen, nahm uns der General glücklicherweise unter sein Commando, und wir überfielen dann mit dieser Brigade und 2 Bataillonen Bayern die Russen in der Nacht in Friederichsstadt, nahmen 11 Offiziere und 160 Mann gefangen und erbeuteten 40 Pferde. Ich war mit 2 Compagnien zur rechten Seite der Stadt detachirt, um die Preußen und Bayern, welche den ersten Angriff gemacht hatten, zu unterstützen. Die

---

*) Die Russen waren am 14. October zwischen Riga und Friederichsstadt über das Eis der Düna gegangen, überfielen in letzterer Stadt ein Bayerisches Bataillon und warfen es zurück, andere Detachements drangen auf Wallhof und Neuguth vor. Der Marschall beschloß die rechts von Eckau vorgeschobenen Abtheilungen abzuschneiden und die Gegend vollständig zu säubern. General Bachelu sollte die Unternehmung leiten, zu dem Ende wurde ihm das in Eckau befindliche Corps des Generals v. Hünerbein (10 Bataillone, 6 Escadrons und 1 Batterie) überwiesen. Er sollte bei Dahlenkirchen an die Düna gehen, sich bis Friederichsstadt ausdehnen und die so abgeschnittenen Russen abfangen. Die Reserve unter General v. Massenbach (4 Bataillone und 2 Escadrons) sollte nachrücken und in 2 Colonnen auf Neuguth und Wallhof vordringen. General v. York sollte eine Bewegung auf Olai und Plackau machen. Die ganze Bewegung hatte nicht den erwarteten Erfolg, da die Dispositionen durch die fest zugefrorene Düna durchkreuzt wurden, auch die Hünerbeinsche Colonne sowie das 1. Westfälische Linien-Regiment ihre vorgeschriebenen Wege nicht einhielten. — Es wurde nur erreicht, daß der Feind nach Riga zurückging und Friederichsstadt wieder besetzt wurde.

Ueberrumpelung geschah aber so schnell, daß ich nicht mehr zum Schuß kam. Im Ganzen waren 1600 Gefangene gemacht und 4 Kanonen genommen; auf unserer Seite hatten wir nur 10 Todte und 20 Blessirte. Das wirst Du für paradox halten und vielleicht glauben, ich schriebe im Moniteurstil, ich kann Dir aber versichern, daß ich nie in meinen Briefen eine solche Schwäche zeige, Du kannst mir stets unbedingt glauben. Wenn die Russen sich bei der großen Armee ebenso feig zeigen, dann ist es kein Wunder, daß Napoleon sie schlägt. Hier haben sie, sobald sie uns sahen, in der größten Unordnung die Flucht ergriffen.

Der Marschall hat allen Truppen und Offizieren sehr verbindlich für ihre Anstrengungen, Entbehrungen und Fatiguen gedankt; die Offiziere unseres Regiments ließ er besonders vorrufen und sagte uns: wir wären nicht daran schuld, daß wir diesmal nicht mehr Gelegenheit gehabt hätten, uns hervorzuthun, dieselbe würde sich aber gewiß noch finden. — Der Oberst sieht wohl selbst ein, daß wir nicht zusammenpassen, und hat mich zum Major vorgeschlagen; wenn ich auch die Liebe und das Zutrauen aller Offiziere und Soldaten habe, so wäre mir unter diesen Umständen doch eine Versetzung sehr erwünscht.

Von der großen Armee hören wir fast gar nichts, sie soll sich auf dem Rückmarsch nach Smolensk befinden, wenn sie uns erst näher ist, nehmen wir auch wohl mehr Antheil an den großen Ereignissen. — Wenn nur der Winter erst vorüber wäre, die furchtbare Kälte ist für uns, die wir nie in eine Stube, höchstens mal in eine Scheune kommen, kaum zu ertragen. Du solltest uns jetzt einmal sehen, alle Offiziere und Soldaten tragen große Schafspelze.

Tauroggen, den 26. December 1812.

Heute sind wir auf dem Rückzuge hier angekommen. Am 19. December überbrachte ein Offizier, welcher sich 10 Tage verspätet hatte, dem Marschall den Befehl Napoleons zum Rückmarsch, den wir auch alsbald am anderen Tage antraten. Unser Marsch war aber durch die Verspätung schon sehr gefährdet, da wir durch den schnell nachrückenden und uns immer umschwärmenden Feind in steter Gefahr waren, abgeschnitten zu werden; auch litten wir bei den fast beständigen Biwaks unter freiem Himmel furchtbar durch die Kälte, die am 13. auf —33° gestiegen war; viele Soldaten haben Hände und Füße erfroren. Unsere Division bildet die Arrieregarde.

Melauge, den 1. Januar 1813.

Am 27. December haben wir Tilsit passirt und sind am 28. in Basintgen eingerückt, wo wir endlich ein paar Tage Ruhe hatten. Wir haben sehr viel Leute durch die angestrengten Märsche und die Kälte verloren, viele Kranke sind in Tilsit liegen geblieben, um von da nach Königsberg dirigirt zu werden. Zwischen den schwarzen Husaren und Kasaken fand am 28. eine Affaire statt,

bei welcher von ersteren ein Rittmeister und ein Lieutenant blessirt und gefangen wurden.

Gestern hat uns ein Adjutant des Generals Bachelu die Nachricht gebracht, daß General v. York mit der Preußischen Armee capitulirt habe und zu den Russen übergegangen sei.

Unser Regiment war in großer Gefahr, in Tilsit abgeschnitten und gefangen zu werden, wir passirten jedoch die Stadt, welche der Marschall mit den übrigen Truppen schon verlassen hatte, noch glücklich, wurden aber auf dem Marsche, den wir die ganze Nacht fortsetzten, von einem Schwarm Kasaken verfolgt. Einige Gefangene haben wir dabei verloren, namentlich solche, die in Tilsit zurückgeblieben waren, darunter den Lieutenant Geisler. Dieser anstrengende Marsch wird mir immer unvergeßlich bleiben; und mit welchen Hoffnungen waren wir im Sommer vorigen Jahres hier durchgezogen.

Neutief, den 12. Januar 1813.

Nachdem ich mich am 5. Januar, bis es dunkel wurde, mit den Kasaken herumgeschlagen hatte, haben wir Königsberg passirt, ich mußte dort ein Thor so lange besetzt halten, bis von der Armee Niemand mehr in der Stadt war. Um 12 Uhr Nachts verließ ich das Thor, traf aber am anderen Ende der Stadt noch viele unserer Soldaten und mußte mich da noch mit den Kasaken, die gleich nachgedrungen waren, herumschlagen; dabei wurden mehrere unserer Leute, welche sich verspätet hatten, gefangen genommen. Ich kam am anderen Morgen nach Brandenburg, auf dem ganzen Marsche von den Kasaken verfolgt und beschossen. — Gestern hatten wir nach unserem Abmarsche von Lohberg ein Defilee zu passiren, wobei uns die Kasaken mit Artillerie angriffen und mehrere Voltigeurs blessirten; hätte ich nicht selbst sehr energisch eingegriffen, so würde das ganze Regiment in Unordnung gerathen sein, und wir unsere Kanonen, die hinter dem Regiment marschirten, verloren haben. Der Oberst ist seit einiger Zeit nicht wohl und war nicht bei dem Regiment. Nachts 12 Uhr kamen wir in Elbing an, wo ein von den Franzosen zurückgelassenes Magazin der Plünderung preisgegeben wurde.

Danzig, den 23. Januar 1813.

Am 17. sind wir in das im vorigen Jahre so verwünschte und jetzt so ersehnte Danzig wieder eingerückt. Ich hatte bis hierher mit dem Regiment stets die Arrieregarde. Nachdem wir am 13. die Weichsel passirt und zuerst wieder Danziger Grund und Boden betreten, hatten wir am 14. noch eine heftige Affaire bei dem Dorfe Rosenberg. Wir hatten dieses Dorf, den äußersten Posten auf dem Wege nach Dirschau, besetzt, hinter uns standen Bayern und dahinter Polen, es war eine sehr ungünstige Position, da das Dorf rings von den Höhen dominirt wird. Wir waren kaum in dasselbe eingerückt, als wir auch schon von einem großen Schwarm Kasaken ange-

griffen und von ihren 6 Kanonen beschossen wurden. Der Oberst, welcher wieder bei dem Regiment eingetroffen war, hatte unsere beiden Kanonen unter Bedeckung von 2 Voltigeur-Compagnien vor dem Dorfe aufgestellt, wo sie sich aber nicht mehr halten konnten, da die Russen das Dorf an allen Ecken in Brand gesteckt hatten. Ich ritt durch das sehr lebhafte Kartätschfeuer vor und brachte die Kanonen unter der größten Gefahr durch das brennende Dorf zurück, den beiden Compagnien gab ich den Befehl, das Dorf so lange als möglich zu halten. Ich traf das Regiment, welches der Oberst vor dem Dorfe hatte aufstellen wollen, in ziemlicher Unordnung auf der Retirade. Sofort ließ ich es halten, formirte es in Linie und vollzog den Rückzug trotz des heftigen Kartätschfeuers in ordinärem Schritt in der größten Ordnung. Hinter einer kleinen Anhöhe, welche Deckung bot, ließ ich das Regiment halten und nahm nur die beiden Voltigeur-Compagnien vor. Der Oberst hatte sich schon früher entfernt gehabt, um die Bayern zum Succurs zu holen und war noch immer nicht wieder da. Endlich rückten die Bayern und die reitende Artillerie vor und brachten die feindlichen Geschütze zum Schweigen. Ich hatte 6 Todte und 28 Blessirte, unter letzteren Capitän v. Rentzel und Lieutenant Otto. Wir marschirten dann nach Langenau, wo auch der Oberst wieder bei uns eintraf.*)

Als wir in Danzig einrückten, kamen die Bürger von allen Seiten gelaufen und waren sehr erstaunt, einmal wieder eine ordentlich bewaffnete Truppe und in einem so guten Zustande zu sehen. Sie hätten aber doch gewünscht uns in einer eben so elenden Verfassung zu sehen, wie die Ueberbleibsel der großen Armee, da sie der Französischen Regierung, welche ihren Handel vernichtet hat, sehr feindlich gesinnt sind. Ich habe hier seit Juni v. J. zum erstenmal wieder in einem ordentlichen Bett geschlafen. General Rapp hat dem Regiment seine besondere Zufriedenheit bezeugt und General

*) Ueber das Gefecht bei Rosenberg berichtet General Rapp, Gouverneur von Danzig, an den Fürsten Majorgeneral nach dem Westfälischen Moniteur Nr. 188 vom 9. Juli 1813 unter Anderem Folgendes: Am 14. Januar griff der Feind die vorwärts von Praust aufgestellte Brigade Bachelu an und rückte gegen 3 Uhr mit 6 Kanonen und 1200 Pferden auf das Dorf Rosenberg vor, wo das 1. Westfälische Regiment stand. Der dasselbe commandirende Oberst v. Pleßmann behielt lange Zeit seine Stellung. Der Feind warf mit Haubitzen und verbrannte das hinter ihm befindliche Dorf Rosenberg, wodurch er gezwungen wurde, sich nach Langenau zurückzuziehen, wo sich das 13. Bayerische Regiment befand. Der Oberst v. Buttlar marschirte zu seiner Unterstützung, und die beiden vereinigten Regimenter faßten vorwärts von Langenau Posto. Der Feind umging das Dorf Rosenberg, besetzte die Anhöhen und fing die Kanonade wieder an. General Bachelu ließ die leichte Polnische Artillerie vorrücken, welche sich so nahe bei dem Feinde aufstellte, daß sie ihn in weniger als zwei Stunden zum Rückzug zwang.

Das 1. Westfälische Regiment verdient Lobsprüche; es bewerkstelligte seinen Rückzug aus dem Dorfe Rosenberg in guter Ordnung und hielt sich mit vieler Standhaftigkeit in seiner zweiten Position. Oberst v. Pleßmann begehrt eine Belohnung für den Bataillons-Chef Bauer, welchen der Herr Divisionsgeneral Grandjean vorzüglich empfiehlt.

Grandjean hat mir mitgetheilt, daß er bei Macdonald die Ehrenlegion für mich beantragt habe. Daß ich den Orden bekomme, ist gewiß, aber ungewiß, wann er hier ankömmt, da wir rings vom Feinde eingeschlossen sind.

Mein Oberst leidet sehr an seinen in Spanien erhaltenen Wunden, da werde ich wohl auf Avancement rechnen können; ich führe das Commando über das Regiment und hoffe auch, es zu behalten. Ich glaube, es würde den Offizieren und Soldaten ganz recht sein, da sie mir vielfache Beweise ihrer Anhänglichkeit und ihres Vertrauens gegeben haben.

Wir haben hier eine sehr starke Besatzung, eine Division Neapolitaner, eine Division Franzosen und verschiedene Reste der großen Armee. Unter letzteren ist auch der Capitän Eckhardt vom 6. Regiment (als Kurhessischer Major in Carlshafen verstorben), welcher sich in Elbing uns angeschlossen hat. Unsere Besatzung kann eine Belagerung wohl aushalten, aber an Lebensmitteln wird es fehlen, da man fast gar nicht dafür gesorgt hat.

Einige die Belagerung von Danzig betreffende Bemerkungen dürften hier am Platze sein.

Danzig liegt am linken Ufer der Weichsel und besteht aus der alten Stadt und den im Westen gelegenen inneren und äußeren Vorstädten, von denen die ersteren mit in die Befestigungen gezogen waren. Zu den Letzteren gehören unter anderen Neufahrwasser, Langfuhr, Schidlitz, Stolzenberg, Alt-Schottland, Ohra u. s. w.

Der Wall, welcher die alte Stadt umschließt, ist mit 20 Bastionen versehen, die sämmtlich mit breiten und tiefen Wassergräben umgeben sind. Die Weichsel fließt im Nordosten der Stadt am Fuß des Glacis; außerdem durchfließt die Stadt die Mottlau, die von Süden her durch die Steinschleuse in dieselbe eintritt und hier die Speicher-Insel bildet, auf der die Lebensmittel der Stadt angehäuft und aufbewahrt wurden. Durch Schließung der obengenannten Steinschleuse kann man die ganze Ost- und Südseite Danzigs unter Wasser setzen und diese Ueberschwemmung durch die Stauung der Roswike, eines kleinen Flusses, der sich in die Mottlau ergießt, noch vertiefen. Ein weiteres Fließ, die Radaune, strömt von Süden her in die Stadt, wo sie sich ebenfalls mit der Mottlau vereinigt. Ein im Süden abgezweigter Canal liefert der Stadt das einzig genießbare Trinkwasser. — Die Mottlau verläßt die Stadt im Norden und ergießt sich in die Weichsel, die hier die große Insel Holm bildet. — Zwischen der Weichsel und der Ostsee einerseits, Danzig und dem Frischen Haff andererseits, liegt die Danziger Nehrung, ein angebauter, sehr fruchtbarer Küstenstrich.

Da die Ost- und Südseite der Festung durch Ueberschwemmung auf eine Entfernung von 3 Stunden unter Wasser gesetzt werden kann, die Nordseite durch die breite und tiefe Weichsel, sowie durch zahlreiche Canäle und Moräste

geschützt ist, so ist ein regelmäßiger Angriff nur von der Westseite möglich, hier aber wird die Stadt nicht nur durch die Bastione des Hauptwalles, sondern auch durch eine hügelige, vielfach durchschnittene Gegend, die durch den Hagels- und Bischoffsberg beherrscht wird und durch zusammenhängende Befestigungen verstärkt ist, geschützt, so daß sich einem Angriff auch von dieser Seite große Schwierigkeiten bieten.

Die Franzosen hatten schon in den Jahren von 1807 bis 1813 die Festungswerke bedeutend vermehrt; namentlich aber geschah dies in erhöhtem Grade nach Ausbruch des Russisch-Französischen Krieges und während desselben; Napoleon schickte den General Campredon eigens aus Rußland nach Danzig, um die Festungsbauten daselbst zu überwachen und zu leiten.

Die Besatzung der Festung bestand Ende Januar 1813 incl. sämmtlicher hierher geflüchteter Armeetrümmer aus etwa 33 000, nach Anderen aus 40 000 Mann, dazu etwa 600 Geschützen auf den Wällen. Außer dem Macdonaldschen Corps hatten sich noch verschiedene andere Truppentheile und ein Artillerietrain von 60 Geschützen dort eingefunden, die eine Besatzung bildeten, wie man sie sich heterogener nicht denken konnte.*) Man zählte 22 verschiedene Nationalitäten und eine unverhältnißmäßige Menge von Offizieren, die ein eigenes Corps d'Elite, das Regiment des Königs von Rom, 1600 Mann stark, bildeten.

Mit den auf dem Rückzug aus Rußland begriffenen Truppen, die sich nach Danzig warfen, waren auch etwa 10 000 Kranke, die den Keim des Todes bereits in sich trugen, in die Stadt geflüchtet. Allein hier waren durchaus keine Anstalten zu ihrer Aufnahme getroffen, es fehlte sowohl an Lazarethen wie an den nöthigen Betten und Medicamenten, so daß die herrschenden Krankheiten sich sehr bald contagiös und pestartig gestalteten, wozu die vielen schlecht beerdigten Leichen und die auf den Straßen unbegraben umherliegenden Thiercadaver wesentlich beitrugen. In unglaublich kurzer Zeit waren mehr als 10 000 Einwohner und 15 000 Soldaten ein Raub des Todes geworden, so daß nach 3 Monaten, im Mai, nur etwa 10 000 bis 11 000 Mann dienstfähig unter Waffen standen, darunter über 2000 Offiziere.

Mit Lebensmitteln war die Garnison, mit Ausnahme des frischen Fleisches, ausreichend versehen, die Bürger dagegen waren nicht hinlänglich verproviantirt, da man erst Ende December Nachricht über den unglücklichen Ausgang des Russischen Feldzuges erhielt.

---

*) Außer der eigentlichen Garnison Danzigs bestand dieselbe später aus der 4. Division des Macdonaldschen Corps, ferner aus den aus Magdeburg und Spandau gekommenen Truppen, 3 Regimentern Polen, einem Regiment Bayern, einem Regiment Westfalen, 3 Regimentern Neapolitaner, dem Prinzen-Regiment und dem Regiment Anhalt, nebst 18 Bataillonen Franzosen, dazu Polnische Ulanen und reitende Artillerie, Französische Chasseurs, Dragoner und Cürassiere.

Die Vorpostenlinie der Besatzung ging im Januar 1813 von Ohra (im Süden der Stadt gelegen) aus, dann westlich der Festung über Schidlitz, Langfuhr bis zur Ostsee bei Brösen, so daß einzelne Posten dieser nahezu zwei Meilen langen Linie 1½ Stunde von den eigentlichen Festungswerken entfernt lagen.

Am 22. Januar rückte ein kleines Corps Russen (9000 Mann Infanterie, 3400 Reiter und 24 Feldgeschütze) unter General Löwis vor Danzig. Derselbe vertheilte seine Truppen auf die Entfernung einer Meile rings um die Stadt, so daß die Besatzung wenig durch dieselben incommodirt wurde und dem General Rapp Zeit gegeben war, sich auf die Belagerung vorzubereiten. Er beschloß, sich nicht auf die Vertheidigung der Festungswerke zu beschränken, sondern die von seinen Vorposten innegehabten Stellungen im Vorterrain zu behaupten. — Die einzige Wirksamkeit der Russen beschränkte sich darauf, den Trinkwassercanal der Radaune abzugraben und hierdurch die Belagerten auf das schmutzige Wasser der Flüsse und die wenigen Brunnen zu beschränken.

Die Besatzung arbeitete fortwährend mit dem größten Eifer an der Instandsetzung der Festungswerke, wobei ihr das Aufeisen der Wassergräben und das Setzen der Palissaden in dem festgefrorenen Boden große Schwierigkeiten bereitete.

Im Januar fielen noch keine nennenswerthen Gefechte vor. Am 3. Februar griffen die Russen die Französischen Pikets bei Ohra und Wonneberg an, zogen sich aber nach Ankunft der Französischen Reserven zurück. Für den folgenden Tag ordnete Rapp eine Recognoscirung von Langfuhr aus nach Brentau und Silberhammer an; durch verspätete Befehle griffen die Bewegungen der Truppen nicht ineinander, den Neapolitanern, die aus Langfuhr vorgingen, fehlte das Soutien, sie wurden nur durch das Eingreifen des 1. Westfälischen Regiments gerettet, und die Dörfer Langfuhr und Strieß gehalten. Das Rheinbund-Regiment, das ebenfalls später isolirt vorging, wurde theils niedergehauen, theils gefangen. Um diese Scharte auszuwetzen, wurde am 6. Februar abermals ein Ausfall gemacht, bei welchem die in großer Stärke auftretenden Russen mit vielem Verluste zurückgeschlagen wurden. — Mitte Februar trat Thauwetter ein, und die dadurch hervorgerufenen Ueberschwemmungen richteten großen Schaden an den Befestigungswerken an, deren Ausbesserung die Kräfte der Belagerten übermäßig in Anspruch nahm; zugleich gestalteten sich hierdurch die Krankheiten bösartiger und heftiger, so daß man täglich 130 Todte und zahlreiche Kranke zählte; erst im April ließ sich eine Besserung im Gesundheitszustand constatiren.

Am 5. März fand ein allgemeiner Angriff der Russischen Vorposten, im Westen gegen Langfuhr, im Süden gegen Ohra, statt, der die Franzosen anfangs zum Verlassen ihrer Stellungen zwang, dann aber nahmen dieselben nach Ankunft der Reserven alle Stellungen wieder, indem sie die größtentheils betrunkenen Russen herauswarfen und ihnen große Verluste beibrachten.

Aehnliche Angriffe fanden noch mehrere in diesem Monat statt, ohne jedoch die Belagerer Terrain gewinnen zu lassen.

Im April hielt General Rapp eine große Revue auf dem außerhalb der Werke liegenden großen Exercirplatze ab und fouragirte dabei die umliegenden Dörfer aus.

Am 23. März übernahm der Herzog Alexander von Württemberg den Oberbefehl über das Belagerungscorps, und Rapp unternahm anderen Tages einen Ausfall gegen Neu-Schottland. Da er nur geringen Widerstand fand, sandte er den 25. eine größere Abtheilung unter General Bachelu nach der Nehrung, drängte die Russen zurück und kehrte nach vier Tagen mit reichen Vorräthen an Vieh und Getreide, welche er durch Ausfouragirung der reichen Danziger Nehrung genommen hatte, in die Stadt zurück.

Im Mai und Juni fanden mehrfache Angriffe der Russen statt, die ebenso, wie die früheren, sie den Festungswerken nicht näher brachten. In den ersten Tagen des Juni trafen Ostpreußische Landwehren, 9 Bataillone Infanterie, 2 Regimenter Cavallerie und eine Batterie, unter Commando des Majors Grafen Dohna, beim Belagerungscorps ein.

Am 9. Juni unternahm die Besatzung Danzigs einen großen Ausfall, der jedoch mit Verlust zurückgeschlagen wurde, wobei sich die eben angekommene Preußische Landwehr besonders auszeichnete. Noch während dieses Kampfes traf die Nachricht des Waffenstillstandes ein.*) Während desselben wurde auf beiden Seiten eifrigst an der Ausbesserung und den Neuanlagen der Befestigungen gearbeitet.

Am 24. August begannen die Feindseligkeiten wieder und fanden täglich Angriffe statt, durch welche der Belagerer Terrain gewann. — Am 2. September wurde von den Russen ein Hauptangriff in drei starken Colonnen auf Langfuhr gemacht; da sie indeß die Einnahme der vorliegenden Dörfer nicht erzwingen konnten, so schossen sie anderen Tages die Dörfer Schellmühl, Langfuhr, Schidlitz, Stolzenberg und einen Theil von Ohra in Brand. — Am 4. September trat eine Ueberschwemmung ein, die viele Häuser der Stadt zerstörte und den Festungs- und Belagerungswerken vielfachen Schaden zufügte, aber auch die Inundation um 6 Fuß vertiefte.

Eine zweimalige Kanonade von der Seeseite hatte nur bedeutende Verluste der Russen an Mannschaft und Schiffen zur Folge, ohne den Werken der

---

*) Die Truppen des Belagerungscorps bestanden beim Waffenstillstand aus:

1) Russischen Truppen: 10 Bataillone Linien-Infanterie, 25 Bataillone Russischer Miliz mit einer schweren und zwei leichten Batterien, dem Cavalleriecorps, aus 14 Escadrons bestehend, und 8 Kasakenregimenter;
2) Preußischen Truppen: 9 Bataillone Infanterie, 2 Regimenter Cavallerie nebst einer 6pfündigen Batterie.

Ferner: 218 Belagerungsgeschütze, sowie zahlreiche Englische und Russische Schiffe und Kanonenboote.

Festung Schaden zuzufügen; eine dritte am 16. September wiederholte, noch heftigere Beschießung hatte keinen besseren Erfolg.

Fortwährende Angriffe ließen die Belagerer nach und nach Terrain gewinnen und gestatteten ihnen, sich namentlich bei Ohra festzusetzen und zu verschanzen. Dies dauerte fort bis zum 18. October, wo sich die Batterien so weit der Stadt genähert hatten, daß die eigentliche Belagerung beginnen konnte, die mit einem Bombardement der inneren Stadt begann und sich bis zum 25. ununterbrochen fortsetzte. An vielen Stellen der Stadt brach Feuer aus, und namentlich gelang es den Belagerern, die Speicherinsel in Brand zu schießen und so der Besatzung einen empfindlichen Verlust an Lebensmitteln und Bekleidungen zuzufügen, die hier in großer Masse aufgehäuft waren. Auch die Bewohner Danzigs verloren viel werthvolles Eigenthum, das sie hier geborgen hatten. — Am 30. October begannen die Belagerungsarbeiten gegen den Bischoffsberg, dem eigentlichen Angriffsobject, das jetzt erst die Besatzung als solches erkannte. Die Speicherinsel wurde am 1. November abermals in Brand geschossen und der Rest der noch vorhandenen Gebäude in Asche gelegt; der hierdurch hervorgerufene Mangel an Lebensmitteln verursachte eine Herabsetzung der täglichen Ration auf 12 Loth Brot und 8 Loth Pferdefleisch von meist crepirten Thieren, dazu jeden vierten Tag ein Weinglas voll Branntwein.

Am 3. November wurden die Truppen der Festung aus allen Positionen des Bischoffsbergs vertrieben und die erste Parallele eröffnet. Angeknüpfte Capitulationsverhandlungen zerschlugen sich wieder, und das Feuer wurde von beiden Seiten ununterbrochen Tag und Nacht fortgesetzt, trotzdem am 24. November abermals Unterhandlungen stattfanden, die dann am 29. zum Abschluß der Capitulation führten.

Während der Belagerung sind Französischerseits geblieben: 1996 Mann, in den Lazarethen gestorben 15 736, gefangen 643 und desertirt 1017. Die Russen geben ihren Verlust an Todten auf 1288, Verwundeten 3102 und Gefangenen 509 Mann an.

Vom 9. August bis 28. November geschahen aus den verschiedenen Geschützen der Festung 95 532 Schuß, von den Belagerern 80 000 Schuß. Zerstört wurden in den Vorstädten und Dörfern 1423 Gebäude, in Danzig selbst 112 Gebäude und 197 Speicher, außerdem wurden 1115 Häuser theils niedergebrannt, theils mehr oder weniger durch das Bombardement beschädigt. — Von den Einwohnern wurden 60 erschlagen, ebensoviel verwundet, 90 starben aus Hunger und 5592 an ansteckenden Krankheiten.

Es folgen nun weitere Briefe.

Danzig, den 5. Februar 1813.

Gestern hatten wir den ersten Ausfall, an welchem mein Regiment, zu einem Bataillon formirt, Theil nahm. Anfangs stand ich in Reserve, mußte aber, als die Neapolitaner, welche viele Leute verloren hatten, zurückgeworfen

wurden, im Sturmschritt durch Langfuhr, einem Dorf eine Viertelstunde von hier, vorrücken und den Rückzug decken, was mir denn auch gelang. Oberst v. Heeringen ist an diesem Tage mit 250 Mann, dem größten Theil seiner aus Waldeckern und aus anderen Kleinstaaten bestehenden Truppen gefangen worden. Für mich ist der Kasak kein so gefährlicher Feind, wie für alle Franzosen. Gestern wurden wir zum ersten Male von den Baschkiren mit Pfeilen beschossen.

Wir haben einen sehr anstrengenden Dienst, alle Morgen stehen wir von 5 bis 8 Uhr auf dem Alarmplatz, weil man glaubt, die Russen würden einen Sturm auf die Festung unternehmen. Das sollte ihnen aber übel bekommen, denn, wenn wir auch sehr durch Krankheiten geschwächt werden, da täglich 70 bis 80 Leute von unseren Tausend Kranken sterben, so können wir doch noch alle Wälle besetzen. Die Krankheit, die hier so furchtbar grassirt, ist das Nervenfieber, eine Folge der schrecklichen Fatiguen und der schlechten Nahrungsmittel. An der Krankheit sterben auch viele Einwohner. Ich fühle mich noch wohl, obgleich ich täglich unsere kranken Offiziere und Soldaten im Lazareth besuche.

Langfuhr, den 4. März 1813.

Ich bin seit gestern Commandant von Langfuhr und habe einen Französischen Oberstlieutenant unter mir, dessen Bataillon die Reserve bildet. Das Regiment ist nur noch 280 Mann stark, darunter 60, die keinen Dienst thun können. Es ist schrecklich, wie viel Menschen jetzt täglich sterben, geht das so fort, so ist das Regiment bald aufgelöst. Die Lebensmittel werden alle Tage knapper und schlechter, und der Dienst wird immer beschwerlicher. — Die Franzosen und Neapolitaner sind schon mehrere Male aus Langfuhr hinausgeworfen; mir kann hier auch leicht etwas passiren, aber hinauswerfen lasse ich mich nicht. Die Kasaken stehen in Schußweite von uns, ich lasse sie ruhig bei ihren Pferden liegen, um unseren Leuten nicht unnöthige Unruhe zu machen. Die Franzosen, die ich hier habe, werden mir nicht viel helfen, sie sind fast alle noch Kinder, und ihre Offiziere bekümmern sich fast gar nicht um sie; ich muß deshalb alle Vorposten mit meinen Leuten besetzen, habe deren aber zu wenig, um einen herzhaften Angriff auszuhalten. Ich will Gott danken, wenn ich abgelöst werde.

Hier gehen seltsame Gerüchte über Vorfälle in Westfalen, dort soll Alles in Aufruhr, der König geflüchtet sein und die Russen schon bei Halle stehen. Ich hoffe, der König wird sich an die Spitze seiner Truppen stellen, auf deren Treue er sich verlassen kann, und den Aufruhr im Keime ersticken.

Langfuhr, den 7. März 1813.

Es grenzt an ein Wunder, daß ich Dir, lieber Bruder, noch schreiben kann. Meine schwachen Hoffnungen sind jetzt so gewachsen, daß ich noch zu

etwas Besonderem bestimmt zu sein glaube, ich will sehen, ob ich Dir den vorgestrigen schrecklichen Tag mit Ruhe beschreiben kann.

Ich hatte zuletzt hier die Vorposten leider auch mit Franzosen besetzen müssen, da meine Leute nicht mehr ausreichten. Am 5. Morgens 5 Uhr wurde ich durch ein schreckliches Geschrei und heftiges Musketenfeuer aus dem Schlafe geweckt und sah, als ich vor die Thüre trat, alle Franzosen, welche über mir in dem Quartier standen, ebenso wie alle Wachen in voller Carriere mir entgegenlaufen. Nun denke Dir meine Lage! aber mein Entschluß war schnell gefaßt und kann ich dem Himmel nicht genug danken, daß ich ruhig blieb und die Geistesgegenwart nicht verlor. Einige Häuser unter mir standen meine Compagnien, ich lief schnell zu ihnen, nahm den Capitän Schraidt mit seiner Grenadier-Compagnie und ging mit gefälltem Bajonnet der zurückgedrängten Masse entgegen, um die Franzosen zum Stehen zu bringen, und dann auf den eindringenden Feind ein Pelotonfeuer zu geben. Dies war keine kleine Aufgabe, sie wurde aber zu meiner Zufriedenheit executirt, so daß, als ich mit einer anderen schnell herbeigeholten Compagnie herankam, Schraidt den verlassenen Posten schon wieder eingenommen hatte, und auch die Franzosen mit Hülfe der Klingen unserer Offiziere sich auf seiner linken Flanke wieder formirten. Denke Dir nun eine Straße, zwanzig Schritt breit, und hierin zwei Massen gegeneinander, wie da die Kugeln flogen. Da die Russen in der Regel zu hoch schießen, so war ich, da ich zu Pferde war, der größten Gefahr ausgesetzt. Es war noch so finster, daß man keinen Schritt weit sehen konnte, dabei das schreckliche Geschrei der Kasaken, man kann sich nichts Fürchterlicheres denken.

Während ich nun im Finsteren meine Disposition traf und den Capitän Ebeling mit seiner Voltigeur-Compagnie aus dem Feuer zog, um nicht Alles aufzuopfern und durch ihn, im Fall ich mich zurückziehen mußte, meinen Rückzug zu decken, hörte ich zu meinem Schrecken, daß ich auch schon im Rücken und auf beiden Flanken angegriffen werde. Ich hatte am Ende des Dorfes zwei Gartenhäuser zu Blockhäusern einrichten und mit Franzosen besetzen lassen; diese machten zwar ein ziemlich lebhaftes Feuer, konnten aber dem unternehmenden Feinde nicht lange mehr widerstehen, ich schickte deshalb den Lieutenant Schoenewald mit 20 Voltigeurs an den Ausgang des Dorfes, um mit Hülfe dieser beiden Häuser den Feind so lange aufzuhalten, bis es Tag würde und ich Succurs aus der Stadt erhielte. Dies gelang denn auch, ich behauptete meinen Platz, trotz allem Feuer und Kreischen, bis es Tag wurde. Da stürmten meine Leute unter Hurrahgeschrei mit gefälltem Bajonnet vor und warfen den Feind aus dem Dorfe, ehe noch Hülfe aus der Stadt gekommen war.

Daß meine Leute brav waren, wußte ich, daß sie aber diese ausdauernde Bravour und diese Kaltblütigkeit und Folgsamkeit hatten, das hatte ich ihnen in dem Grade nicht zugetraut. Gleich im Anfange wurde der brave Capitän

Schraidt durch einen Schuß in die Kniekehle schwer verwundet, worauf der ebenso brave Lieutenant v. Tettenborn das Commando übernahm. Von der Grenadier-Compagnie blieben 3 Sergeanten, 1 Corporal und 2 Grenadiere todt, außerdem wurden eine Anzahl blessirt und 13 gefangen. Die Russen hatten 24 Todte und 12 Blessirte, unter ersteren war, wie ich nachher von Bauern hörte, ihr Oberst, unter letzteren ein Major und mehrere Offiziere. Außer den 12 Verwundeten, welche auf dem Platze liegen blieben, haben sie noch eine größere Anzahl mit fortgenommen; in der Straße habe ich 40 Russische Gewehre auflesen lassen.

Nachher kam Hülfe aus der Stadt und der Gouverneur selbst, welcher mir versicherte, daß er mit mir und meinen Leuten sehr zufrieden sei und es nicht nur dem König, sondern auch dem Kaiser melden werde. Bei dieser Gelegenheit empfahl ich ihm als Offiziere, welche sich besonders ausgezeichnet hätten, die Capitäne Schraidt, Ebeling, v. Willisen und die Lieutenants v. Tettenborn und v. Dalwigk. Letzterer hatte namentlich die Franzosen tüchtig geprügelt, um sie zum Stehen zu bringen.

Wir blieben noch den ganzen Tag im Feuer, und mußte ich den Abend noch das Dorf Strieß, welches an Langfuhr grenzt, nehmen. Ich hatte zum Soutien noch ein Bataillon Franzosen unter mein Commando erhalten; im Laufschritt unter Hurrahrufen nahm ich das Dorf weg, hatte aber dabei schwere Verluste, Lieutenant v. Tettenborn wurde durch einen Schuß in den Hals und einen Streifschuß am Kopfe schwer, Capitän Ebeling und Lieutenant Schoenewald leichter blessirt; außerdem hatte ich 6 todte und 24 blessirte Soldaten und 13, welche gefangen wurden, verloren. Die Franzosen waren mir gefolgt, hatten aber keinen Schuß gethan. Die Gefangenen habe ich verloren, weil die Französische Wache, ohne einen Schuß zu thun, weggelaufen war und so die Russen in das Haus drangen, worin meine Leute lagen. General Breissand, welcher die Vorposten commandirte, konnte mir nicht genug seine Zufriedenheit bezeugen. Abends erhielt ich noch ein Bataillon Franzosen zur Verstärkung und behielt das Commando über die beiden Französischen Bataillone, eine Auszeichnung, die noch keinem Offizier der Alliirten zu Theil geworden ist, da nach dem Reglement die Franzosen bei gleichem Grade stets das Commando haben.

So schrecklich nun die Nacht des Angriffs war, so kann ich sie doch nicht mit der vom 5. auf den 6. vergleichen. Abgemattet bis zur Entkräftung, den ganzen Tag im Feuer, ohne etwas zum Essen oder Trinken zu haben, und nun die Nacht die stete Furcht vor einem Angriffe, da man fortwährend Feuern und Geschrei hörte. Schlug der Wind eine Schalter zu, so stand schon Alles vor der Thüre. Diese Nacht war die schrecklichste, die ich erlebt habe und vielleicht noch erleben werde, das ganze Leben ist eine so qualvolle Nacht nicht werth. — Wir waren es nicht allein, welche an dem Morgen angegriffen worden, sondern zugleich sämmtliche Vorposten, die aber nicht alle

so glücklich gewesen sind wie ich, denn viele waren aus ihren Stellungen verdrängt und haben sie erst den Abend wieder einnehmen können. Die Russen haben eine sehr große Anzahl Todte und Verwundete verloren.

Heute sind die Franzosen wieder abgezogen, und ich halte mit meinen paar Mann allein das Dorf besetzt, ich habe nur noch 117 Mann, es ist eine schwere Aufgabe, mit einer solchen Zahl etwas auszurichten, was mit der dreifachen Zahl unmöglich wäre, ich baue aber auf mein Glück.*)

Danzig, den 10. März 1813.

Endlich bin ich von dem Oberstlieutenant v. Kruse unseres Regiments abgelöst und kann einige Tage ruhig in der Festung bleiben. Der Divisionsgeneral und der Gouverneur wollten es zuerst durchaus nicht, daß ich den Posten, den ich so lange behauptet, verlasse. Es ist ein schrecklicher Krieg, den auch die Einwohner schwer empfinden, man läßt ihnen kaum so viel, daß sie sich bekleiden können. — Jetzt soll nicht allein die Armee des Generals v. York, sondern ganz Preußen gegen uns sein, wenn dann nicht Oesterreich auf unserer Seite ist, kann es unmöglich gut gehen. Wir hoffen noch immer entsetzt zu werden, die Bürger lachen aber darüber, wenn sie das von uns hören, es ist sehr unangenehm, einen Platz zu vertheidigen, in welchem jeder Einwohner mit Freuden den Feind einziehen sieht.

---

*) Ueber diese Vertheidigung von Langfuhr berichtete General Rapp an den Fürsten Majorgeneral nach dem Westfälischen Moniteur Nr. 190 vom 11. Juli 1813: „Am 5. frühmorgens um 5 Uhr griff der Feind meine ganze Linie mit dem größten Ungestüm und fürchterlichsten Geschrei an, die Posten zogen sich mit der größten Ordnung und Kaltblütigkeit auf ihre Reserven zurück und machten beständig ein nachdrückliches Feuer auf den Feind. Die Lärmkanonen von den Wällen des Platzes verkündigten einen allgemeinen Angriff von Seiten des Feindes. Ich begab mich sogleich mit dem Divisionsgeneral Grandjean nach Langfuhr, nachdem ich allen Truppen, welche ausrücken sollten, die nöthigen Befehle gegeben hatte. Als ich in der Allee von Langfuhr ankam, hörte ich die Truppen, welche diesen Posten hielten, Sturmmarsch schlagen, der Bataillonschef Bauer, welcher das 1. Westfälische Regiment commandirte, und der Bataillonschef Clamont, Befehlshaber der Bataillons vom 21. und 28. leichten Regiment, hatten ihre Soldaten unter dem Feuer des Blockhauses zusammengezogen, sich, ohne ihre Reserven zu erwarten, an ihre Spitze gestellt und chargirten nun mit dem Bajonnet, wie Wüthende (comme des furieux) eine Colonne von 3000 betrunkenen Russen nebst 500 Mann Reiterei, die bereits in die Straßen von Langfuhr eingedrungen, warfen die Spitze der feindlichen Colonne zu Boden, schlugen dieselbe in die Flucht und verfolgten sie bis an die andere Seite des Dorfes Strieß, welches neben dem Dorfe Langfuhr liegt, und richteten ein großes Blutbad unter ihnen an.

Die Action macht dem Westfälischen Regiment, welches an diesem Tage von dem Bataillonschef Bauer, einem sehr ausgezeichneten Offizier (officier très distingué), der bereits in Spanien und bei dem Rückzug des X. Corps sich hervorgethan hatte, commandirt ward, sowie auch den beiden Französischen Bataillons die größte Ehre." — Von den Franzosen wird dann noch gesagt: „Die Franzosen fochten wie die alten Soldaten von Smolensk und Mosaisk."

Danzig, den 27. März 1813.

Vorgestern sind die Herren Russen ordentlich geklopft, ich war nicht dabei, da das Regiment außer 30 Mann, welche auf Wache waren, nur noch 60 Mann disponibel hatte, die übrigen sind alle krank und von ihnen sterben täglich 4 bis 5; es ist ein großer Verlust für den König, denn bravere Soldaten kann er in keinem Regiment haben. Unsere Leute waren bei den Bayern eingetheilt und haben Wunder der Tapferkeit gethan; 70 Bayern und Westfalen haben den Russen 1 Offizier und 100 Mann getödtet, 1 Offizier 150 Mann gefangen und die übrigen in die Flucht geschlagen. Die Getödteten sind meist mit dem Kolben erschlagen, das thun unsere Leute gern, und es ist ihnen schwer abzugewöhnen. Der Gouverneur ist ihnen entgegengeritten und hat ihnen gedankt, worauf ich mir nicht wenig zu Gute thue, da ich sie zuerst ins Feuer geführt und sie fechten gelehrt habe. Mir sagte der Gouverneur: „Ihre Leute sind Soldaten, die den Teufel in der Hölle nicht fürchten, von ihnen verdient jeder das Kreuz."

Am 20. ist mein braver Schoenewald an seinem Wundfieber gestorben, die Splitter des Schädels waren in das Gehirn gedrungen. Heute ist auch Capitän Schraidt an der Wunde, die er neben mir erhielt, gestorben, an ihm verliere ich einen der tüchtigsten und bravsten Offiziere und einen treuen Freund. Ich habe alle meine Angelegenheiten geordnet und mein Testament bei dem Regiment niedergelegt, ich bin jeden Augenblick bereit, von diesem Schauplatz abzutreten.

Danzig, den 30. April 1813.

Seit dem 12. habe ich Langfuhr wieder besetzt mit 250 Bayern und 230 von unserem Regiment, es ist der Rest von beiden Regimentern.

Am 27. machte die Garnison einen Ausfall, welcher den Zweck, Fourage und Lebensmittel einzubringen, glücklich erreichte, so daß wir uns 40 Tage länger halten können. Wir hatten schon mehrere Tage Pferdefleisch gegessen, das Pfund Rindfleisch war auf einen Thaler gestiegen, alles Geld, was wir erspart hatten, wird zugesetzt, meine schönen 60 Napoleonsd'or, die ich mir gesammelt hatte, gehen alle wieder drauf, es wird mir sehr elend gehen, wenn ich nichts mehr zuzusetzen habe. Von der Außenwelt hören wir hier gar nichts.

Danzig, den 10. Juni 1813.

Unser Regiment hat bis jetzt 307 Mann in den Kämpfen und an Krankheiten verloren, es ist jetzt mit den Bayern zu einem Regiment formirt, welches nach der Tour von den Stabsoffizieren commandirt wird. Gestern bei einem allgemeinen Ausfall stand ich mit unseren Leuten wieder den ganzen Tag im Feuer, verlor aber nur 2 Todte und 16 Blessirte, unter letzteren den Lieutenant v. Dalwigk. Ueber mir scheint ein besonderes Glück zu walten,

ich bin trotz des heftigen Feuers wieder glücklich davon gekommen. Der Gouverneur hielt sich sehr oft bei mir auf und theilte mir mit, daß der Kaiser bereits an der Oder stehe. Ich mußte dies meinen Leuten bekannt machen, welche sich darauf mit einem dreifachen Hurrah auf den Feind stürzten und ihn eine Viertelstunde weit zurücktrieben. Ich hoffe, das Regiment zu behalten, da Oberst v. Pleßmann noch immer krank ist und gewiß keine Campagne mehr mitmachen wird.

Danzig, den 12. Juni 1813.

Am 10. kam ein Adjutant Napoleons und brachte die Nachricht von einem zweimonatlichen Waffenstillstand. Gestern hatten wir große Parade vor dem Gouverneur, welcher nachher die Offiziere bei sich versammelte. Hier rief er mich unter allen Offizieren hervor und theilte mir mit, daß ich vom Kaiser das Ritterkreuz der Ehrenlegion erhalten hätte, mein Patent wäre zwar noch nicht da, ich solle aber den Orden gleich anlegen. Da etwa 100 Orden für die hiesigen Offiziere angekommen sind, so war dies eine große Auszeichnung für mich, daß ich jetzt den Orden allein tragen durfte. Wie ich von anderen Offizieren höre, soll der Gouverneur jetzt das Offizierkreuz für mich beantragt haben; dadurch würden alle meine Erwartungen übertroffen, und wird dann wohl auch der König etwas für mich thun.

Danzig, den 1. Juli 1813.

Die Russen erfüllen die Bedingungen des Waffenstillstandes nicht, sie lassen namentlich keine Lebensmittel in die Festung; dadurch nimmt die Noth und Theuerung immer mehr zu, es ist kein Hund und keine Katze mehr zu sehen, da sie alle von den Soldaten als Leckerbissen verzehrt sind. Die Krankheiten nehmen auch noch immer mehr zu, da die Leute das Klima hier nicht vertragen können; wenn wir noch lange hier bleiben müssen, verlieren wir sie noch alle.

Danzig, den 20. Juli 1813.

Die Feindseligkeiten haben heute wieder begonnen, der Gouverneur hat den Waffenstillstand gekündigt, weil ihn die Russen nicht gehalten haben. Wenn er auch nicht viel ausrichten kann, will er doch zeigen, daß er sich nicht fürchte. Hier ist jetzt von den vielen Offizieren, die ohne Mannschaft sind, ein Regiment unter dem Namen „des Königs von Rom" gebildet, in welchem die Majors und Oberstlieutenants Capitäne und Lieutenants, die Capitäns, Unteroffiziere und die Lieutenants Soldaten sind.

Danzig, den 28. Juli 1813.

Der Waffenstillstand ist wieder anerkannt, da die Russen Lebensmittel in die Festung eingelassen haben, und erwarten wir täglich einen Adjutanten des Kaisers, der uns die Nachricht vom Friedensabschluß bringt.

Danzig, den 3. August 1813.

Heute sind Depeschen vom Kaiser eingetroffen, sie sollen sehr tröstliche Nachrichten bringen und baldigen Frieden erwarten lassen. Sachsen soll, wie man hört, mit Westfalen vereinigt und unser König zugleich Kronprinz von Sachsen werden. — Weitere Belohnungen sind nicht angekommen, der Kaiser soll sie nach der Deblockade in Aussicht gestellt haben. Bei dem Blockade-Corps sind jetzt viele Preußen, die sich sehr gut schlagen, aber eine heillose Wuth auf uns haben. Daß wir diesen Monat kein Geld erhalten haben, ist schrecklich für die vielen Offiziere, die nichts mehr zuzusetzen haben. Wir Alle sehen dem Tage der Befreiung mit großer Sehnsucht entgegen.

Danzig, den 30. August 1813.

Die Aussichten zum Frieden sind also wieder entflohen; am 24. haben die Feindseligkeiten mit noch größerer Wuth wieder begonnen, nachdem durch den Kanonendonner vom Bischoffs- und Hagelsberg der Waffenstillstand aufgekündigt war. Jeder, der nicht hier ansässig ist und Abgaben geben muß, konnte bis heute Mittag 12 Uhr die Stadt verlassen; alle armen Leute wurden mit Gewalt herausgebracht. Es war ein schreckliches Lamento und ein trostloser Anblick, und doch blieb kein anderes Mittel übrig, da die Lebensmittel so knapp sind. Ein Pfund Butter oder Caffee kostet einen Ducaten, ein Commißbrot wird von den Bürgern mit 22 guten Groschen bezahlt.

Die Polen hatten Langfuhr besetzt und wurden am 29. herausgeworfen, haben es aber wieder genommen. Wir haben uns diesen ganzen Tag unter schrecklichem Sturm und Regen geschlagen, auch den Russen mehrere Verschanzungen weggenommen, haben sie aber wieder verlassen, da sie außerhalb unserer Linie lagen. Ich war mit meinen 280 Mann dem feindlichen Feuer sehr ausgesetzt, da ich die reitende Batterie zu decken hatte, ich verlor von meinen Leuten, die sich wie immer brav schlugen, 5 Todte und 40 Blessirte. Das 10. Polnische Regiment hatte allein 25 verwundete Offiziere.

Heute ist unser Regiment wieder auf Vorposten nach Langfuhr gekommen, eine Position, welche immer gefährlicher wird, da die Russen etwas an Terrain gewonnen haben und schon in die Straßen des Dorfes schießen können.

Danzig, den 4. September 1813.

Noch nie war ich größerer Gefahr ausgesetzt, als am 2. d. M.; ich habe immer so wenig Zutrauen zu mir gehabt, und doch kann es nicht leicht einen Menschen geben, der einer so großen Gefahr glücklich entgangen ist. Dieser Tag war der wichtigste und trotz allem gehabten Unglück auch der glücklichste meines Lebens. Ich will versuchen, es Dir, lieber Bruder, ausführlich zu erzählen. Ich ging an diesem Tage, Nachmittags 4 Uhr, ganz gegen meine Gewohnheit zu Fuß nach Langfuhr, um meine Leute zu besuchen. Kaum bin

ich mit den mich begleitenden Lieutenants v. Tettenborn und Dalwigk an den äußersten Posten angelangt, als wir eine Colonne Cavallerie im Trabe, 100 Schritt vor uns vorbeireiten sehen; da mir dies auffallend war, so sagte ich zu meinen Begleitern, daß ich einen Angriff befürchte und daß wir deshalb zurückkehren wollten. Kaum hatte ich das gesagt, so sahen wir auch schon die Russen mit einem entsetzlichen Hurrahgeschrei von allen Seiten dem Dorfe entgegenlaufen. Du kannst Dir meinen Schrecken denken, zum Vergnügen hierhergegangen zu sein und nun blessirt oder doch gewiß gefangen zu werden. Wir liefen, was wir konnten, und dabei passirte es mir, daß ich ein Paar Stiefel anhatte, bei denen mir die Sporen stets unter die Absätze kamen und mich dadurch am Laufen hinderten. Ich kam fast gleichzeitig mit den Russen im Anfang des Dorfes an, wo die beiden von uns und den Bayern besetzten Blockhäuser standen, und hatte nur noch etwa 300 Schritt zu laufen, um zu unserer Reserve zu gelangen; da ich aber nicht mehr die Kraft dazu hatte, würde ich rettungslos der Russischen Cavallerie, welche zwischen dem Dorfe und der Reserve stand, in die Hände gefallen sein. Ich beschloß deshalb, mich mit der Besatzung des Dorfes in ein Blockhaus zu werfen. Lieutenant v. Dalwigk setzte sich zu dem Adjutantmajor Stoelting aufs Pferd, Beide wurden zwar abgeworfen, konnten sich aber durch Laufen noch retten, während Lieutenant v. Tettenborn sich in das mir gegenüberliegende Blockhaus warf. So wäre ich denn vorerst glücklich gerettet gewesen, aber kaum hatten wir die Mannschaft aus dem Dorfe in die Blockhäuser aufgenommen, als auch schon die Russen von allen Seiten gegen dieselben anstürmten. — Ich muß Dir nun erst einmal die beiden Blockhäuser beschreiben; das eine mir gegenüber ist ein massiv gebautes Landhaus, welches frei am Wege liegt, das andere ein ordinäres Wohnhaus, auf beiden Seiten von Häusern umgeben; an beiden Häusern sind die Fenster mit Bohlen vernagelt und Schießscharten eingeschnitten, auch beide mit Palissaden umgeben. Blockhäuser kann man sie eigentlich nicht nennen, da jede Kugel durch die Bohlen durchgeht, sie konnten sich aber wohl eine Zeit lang halten, bis Hülfe aus der Festung kam, und dahin war auch die Instruction gegeben. In meinem Hause waren ein Bayerischer Capitän und Lieutenant und etwa 70 Bayern und Westfalen. Kaum hatten wir die Thüren zugemacht, so waren auch schon mehrere Hundert Russen da und versuchten die Palissaden zu ersteigen, aber alle, die es thaten, blieben todt dabei liegen, sie ließen sich aber nicht abschrecken, immer kamen neue, denen es ebenso erging. Meinen Leuten waren durch das fortwährende schnelle Schießen die Läufe an den Gewehren so heiß geworden, daß sie dieselben erst mußten abkühlen lassen. Schon lagen Hunderte von Russen um und zwischen den beiden Häusern, als unsere Reserve, die Neapolitaner, uns zu Hülfe kam; jetzt machten wir mit ihnen einen Ausfall und trieben die Russen eine Strecke weit durch das Dorf, mußten aber wieder in das Blockhaus zurück, da sie bedeutende Verstärkungen erhalten hatten und uns abzuschneiden suchten. Ein Theil der Neapolitaner

konnte sich mit einigen unserer Leute noch zurückziehen, eine Anzahl derselben wurde gefangen, und einige derselben nahm ich in mein Blockhaus auf, dabei waren der Capitän der Bayern und Lieutenant Müller von unserem Regiment todt geblieben.

Da die Russen sahen, daß sie auf diese Art unsere Häuser nicht bekommen konnten, so steckten sie die benachbarten Gebäude in Brand, um uns in den unserigen zu verbrennen. Wie ich nachher hörte, hatte Lieutenant v. Dalwigk, brav wie immer, sich an die Spitze der Neapolitaner gesetzt, um uns zu befreien, war aber, nachdem ihm durch einen Schuß der rechte Oberarm zerschmettert worden, genöthigt, zurückzugehen. Die Neapolitaner, welche nicht gesehen, daß wir in das Blockhaus zurückgegangen waren, hatten dem Gouverneur gemeldet, die Russen hätten, nachdem sie uns theils niedergemacht, theils gefangen genommen, die Blockhäuser besetzt. Eine Folge davon war, daß jetzt auch unsere Artillerie die Häuser beschoß. Da die Nachbarhäuser in vollen Flammen standen, wurde unsere Lage immer fürchterlicher, man konnte keine Secunde lang die Hand an die Wände unseres Hauses legen, so heiß waren sie schon geworden. Einige unserer Leute hatte ich auf dem Boden vertheilt, um die in Brand gerathenen Bohlen herabzureißen und unseren Vorrath an Patronen auf den Gang zu setzen, da sie sich jeden Augenblick durch die Gluth entzünden konnten.

Das Schießen dauerte die ganze Nacht hindurch, auch kamen mehrfach Russen mit Fackeln, um unser Haus in Brand zu stecken, wurden aber immer von unseren Leuten todt niedergestreckt. Wir erwarteten noch immer Hülfe aus der Stadt, da wir nicht ahnten, daß man uns schon völlig verloren gegeben hatte, es wäre uns sonst nicht schwer gewesen, mit einigem Verlust die 400 Schritt von uns stehende Reserve zu erreichen. Ich hatte nur drei Blessirte im Hause, um so mehr lagen verwundete Russen um die Häuser herum, denen Niemand helfen konnte und die in der Nacht ein erbärmliches Geschrei erhoben.

So verging die fürchterliche Nacht in der steten Furcht, verbrannt zu werden, und in der immer vergeblichen Hoffnung, Hülfe zu erhalten; dabei klebte uns die Zunge an dem Gaumen, da wir keinen Tropfen Wasser oder Branntwein vorräthig hatten. Als es Morgen wurde, kam der schrecklichste Augenblick meines Lebens, in welchem ich meine arme Seele unserm Herrgott empfahl und ein heißes Stoßgebet zum Himmel schickte. Wir sahen nämlich hinter unseren Häusern die Russische Cavallerie und mehrere Colonnen Infanterie und Artillerie sich aufstellen, um den Tanz von Neuem zu beginnen.

In dem anderen Blockhaus ging es ebenso, wie bei uns, nur war man in dem massiven Hause nicht in solcher Gefahr, verbrannt zu werden, wie in unserem. — Zuerst wurde das jenseitige Haus von der Russischen Artillerie beschossen, und sahen wir mehrere Kugeln in dasselbe einschlagen, welche gewiß Viele verwundeten, dann wurden aber auch Granaten hinein-

geworfen, die alsbald zündeten. Die Offiziere in diesem Hause, die Lieutenants Otto und v. Tettenborn, schickten nun an die in der Nähe stehenden Preußen einen Hornisten und erklärten sich bereit, zu capituliren, was ihnen schon früher angeboten, aber von ihnen immer abgelehnt war. Die Capitulation wurde angenommen und die Offiziere, Chirurgus Stoepler und die Mannschaft kriegsgefangen erklärt. Kaum waren sie aber aus dem Hause getreten, als die Russen ein Pelotonfeuer auf sie gaben, welches mehrere niederstreckte, nur acht von der Mannschaft retteten sich, wie wir sahen, durch die Flucht, die anderen wurden gefangen. — Jetzt wurde das Feuer auch auf unser Haus gerichtet, das wir aber, da wir nicht wußten, daß man uns aufgegeben hatte, nicht verlassen wollten. Es gehörte aber, ohne mir ein Compliment zu machen, wahrlich meine Gegenwart dazu, die Leute noch an die Schießscharten zu stellen, nachdem sie die im anderen Hause sich hatten retten sehen und in ganz kurzer Zeit sieben Kanonenkugeln durch das Haus flogen. Du kannst Dir denken, welches Unheil sie angerichtet; einem Soldaten war die Schulter, einem die Beine und einem der Kopf weggerissen. Nun wurden auch Granaten in das Haus geworfen, ich war in der obersten Etage und hatte das Vergnügen, ihre Bekanntschaft in solcher Nähe zu machen, wie ich es mir nicht wieder wünsche. Die erste platzte in der Nebenstube und zündete auch sogleich, ich wollte schnell dahingehen, um womöglich das Feuer noch zu löschen, da fiel die zweite neben mir auf den Gang, riß einem Voltigeur-Sergeanten die Brust entzwei, daß Lunge und Leber daneben lagen, und zündete auch sogleich. Jetzt dachte ich, mein letztes Stündlein sei gekommen. Alles hatte sich die Treppe hinunter in die unteren Stuben gerettet, die gepreßt voll waren, nur ein Neapolitaner war oben noch bei mir. Als dieser hinter mir her durch das Feuer die Treppe hinuntereilen will, schlägt die dritte Granate auf dem Gang ein, ewig werde ich sie drei Schritt vor mir tanzen und den Zünder brennen sehen, ich habe kaum die Treppe erreicht, so crepirt sie und schmeißt ein Stück dem Neapolitaner, welcher unmittelbar hinter mir war, in den Rücken, und stürze ich nun mit diesem halbtodten Menschen die ganze Treppe hinunter. Jetzt war keine Rettung mehr möglich, ich raffe mich auf, dränge mich unten durch den Klumpen Menschen und sagte ihnen, sie sollten ins Freie treten, sich aber wegen der Cavallerie, die schon auf uns wartete, zusammenhalten, dann öffne ich die Thüre, als das obere Haus schon in lichten Flammen steht. Da die Thür so schmal ist, daß nur zwei zugleich heraus können, so kannst Du Dir das Gedränge denken, da Jeder, um nicht verbrannt zu werden, der Erste sein wollte. Vor der Thüre warte ich, bis ich etwa 20 Mann zusammen hatte, und laufe auf gut Glück nach unserer Reserve, die 500 Schritt von uns entfernt stand, meine Beine waren aber so schwach, als ob ich Blei darin hätte. Als ich das Haus kaum 20 Schritte im Rücken hatte, wurde ich von den herumstehenden Russen entdeckt, und alsbald macht Infanterie und Cavallerie Jagd auf uns, ich hatte,

um meine großen Epauletten zu verbergen, einen Soldatenmantel umgehängt. Ich laufe mit meinen Leuten, unter Hurrahgeschrei, auf unsere Schanzen zu, werde aber von dort mit einem Flintenfeuer empfangen, da man uns für Russen hielt, welche die Schanze stürmen wollten. Die Russischen Dragoner waren dicht hinter uns, hielten sich aber zu unserem Glück mehr an diejenigen, welche einzeln hinter uns herkamen. Trotzdem wir von allen Seiten beschossen wurden, kam ich doch noch mit 40 Mann, ohne blessirt zu sein, bei unseren Leuten an.

Eine höhere Macht hatte mich beschützt, 35 Mann hatte ich verloren, theils solche, welche im Blockhause blessirt waren und wahrscheinlich verbrannten, theils solche, welche während des Laufens von unseren oder feindlichen Kugeln getödtet oder verwundet und gefangen wurden. Wie freuten sich aber Alle, als sie mich gerettet sahen, Offiziere von allen Truppentheilen fielen mir um den Hals und bewiesen mir dadurch ihre Achtung, aber nichts machte mir mehr Vergnügen, als meine Offiziere und Soldaten; dieses Gefühl und diese Freude läßt sich nicht beschreiben, jeder Soldat gab mir die Hand, der eine bot mir Brot, der andere Schnaps an, ich wurde von ihnen mehr getragen, als geführt, eine größere Belohnung konnte mir nicht zu Theil werden.

Der Gouverneur und die Generale hatten mein unglückliches Schicksal, da sie mich im Hause verbrannt glaubten, bedauert und machten mir viel Lobeserhebungen, der Gouverneur versicherte mir, daß dies die schönste militärische That sei, die seit dem Beginn der Blockade geschehen, er mache sich Vorwürfe, daß er so leicht an die Uebergabe des Blockhauses geglaubt, da er doch gewußt habe, daß ich darin sei, dabei warf er alle Schuld auf General Grandjean, da dieser ihm wiederholt versichert habe, daß wir uns nicht mehr in dem Hause befänden. Mit einem Wort, lieber Georg, man kann nicht leicht größere Ehre erzeigt bekommen, als mir hier geschah.

Als ich nach Hause kam, war meine Stube voll von Bekannten, Civil und Militär, welche mir Glück wünschten; mein ehemaliger General Bachelu fiel mir um den Hals und küßte mich, er sagte mir, er wolle, sobald die Festung deblockirt sei, den König bitten, mir eine Oberstenstelle zu geben, denn einen verdienstvolleren Offizier würde der König nicht in seiner Armee haben. Die Anerkennung dieses Generals schmeichelte mir am meisten, da er einer unserer verdienstvollsten Offiziere ist. Sollte also unser trauriges Schicksal noch hier zu unserem Vortheile ausfallen, so habe ich gute Aussichten, und sollte mir kein besonderes Unglück mehr zustoßen, dann siehst Du mich recht glücklich wieder, ich hätte dann das, was ich in der Spanischen Campagne versäumt habe, glücklich wieder eingeholt. Wir werden bis dahin aber noch manchen Strauß zu bestehen haben, und ewig kann man ja nicht leben. Sollten wir gezwungen werden, die Festung zu übergeben, dann wären freilich

auch meine Aussichten zu dem schönen Offizierkreuz verloren.*) Nur Dir, lieber Bruder, kann ich diese Begebenheiten so klar und nackt erzählen, ohne zu erröthen, Du wirst den Brief auch nur solchen zeigen, welche gerechte Ansprüche darauf haben, da ihn andere, die mich nicht so genau kennen, ihn vielleicht anders aufnehmen würden.

Danzig, den 13. September 1813.

Der Gouverneur läßt alle meine Blessirten in seinem Gartenhause verpflegen und curiren, die Gesunden hatte er zum Essen eingeladen und mir dabei mitgetheilt, er wolle an dem Platze, wo das Blockhaus gestanden, ein Denkmal mit den Namen aller derer, welche darin gekämpft, errichten lassen. Mit der Theuerung ist es nicht mehr auszuhalten, und seit mehreren Monaten haben wir schon keinen Sold mehr erhalten. Die Redoute Kabrun ist von den Russen genommen; das Wasser steigt noch immer in Folge des unaufhörlichen Regens, die Insel Holm steht fast ganz unter Wasser. Mit Lieutenant v. Dalwigk geht es so ziemlich, Dr. Harnier hofft ihn am Leben zu erhalten, wenn nicht eine andere Krankheit, was hier so häufig ist, dazu kommt.

Danzig, den 27. September 1813.

Als ich heute von Vorposten zurückkam, erhielt ich die traurige Nachricht, daß Dalwigk vor einer Stunde gestorben sei, es war ein bösartiges Fieber dazugekommen; ich verliere viel an ihm, er that Alles, was er mir an den Augen absehen konnte, er war ein braver Offizier, der noch eine schöne Carriere gemacht haben würde, ich hatte die Ehrenlegion für ihn beantragt.

Am 16. wurde Fahrwasser den ganzen Tag über von den Kanonenbooten beschossen, erlitt aber keinen großen Schaden. In der letzten Zeit haben wir 18 000 Kugeln aufgesucht und schicken sie dem Feinde wieder zu, da sie das Kaliber unserer 24-Pfünder haben. Bei dem Bombardement gingen mehrere feindliche Schiffe unter und zwei wurden in die Luft gesprengt, was ein fürchterlich schönes Schauspiel bot, wir hatten nur 2 Todte und 3 Blessirte.

Die Preise der Lebensmittel steigen furchtbar, ein Scheffel Korn kostet jetzt 120 Fr., ein Pfund Butter 25 Fr. und ebensoviel ein Pfund Caffee oder Zucker, ein Commißbrot 2½ Fr., an Fleisch ist nur noch Pferdefleisch zu haben, und damit wird es auch bald am Ende sein. Ich habe kein Geld mehr und muß mich mit den wenigen Nahrungsmitteln begnügen, die geliefert

*) Das Offizierkreuz der Ehrenlegion erhielt Bauer, und auch im Jahre 1845 das Großoffizierkreuz und zwar auf folgende Weise: Der König Louis Philippe ließ die Thaten des Kaiserreichs malen und in der Galerie von Versailles aufhängen, unter diesen Bildern war auch die Vertheidigung des Blockhauses in Langfuhr; als dem König gesagt wurde, der Offizier, der jenes Haus vertheidigt habe, lebe als Kurhessischer General in Cassel, überschickte er ihm den obengenannten Orden.

werden. Von Berlin dringen Nachrichten hierher, welche man sich heimlich in die Ohren flüstert und die gerade nicht unseren Muth erwecken.

Danzig, den 9. October 1813.

Es sind Berliner Zeitungen vom 26. v. Mts. hierhergelangt, welche sehr niederschlagende Nachrichten gebracht haben. Danach soll Bernadotte in Zerbst und ein Theil der Armee in Halberstadt stehen und leichte Cavallerie sogar schon bis Cassel schwärmen. Ob es wahr ist? Es sind bis jetzt schon viele unwahre Nachrichten aus Berlin verbreitet worden, daß man auch diesen keinen Glauben schenkt, sollten sie aber wahr sein, dann würde es mit uns sehr übel aussehen, wir würden, bis zum äußersten Elend getrieben, am Ende zur Capitulation gezwungen und als Gefangene nach Rußland geführt werden, um ohne Geld und Winterkleidung, unter einer gegen uns so aufgebrachten Bevölkerung, den Weg in einer noch traurigeren Lage wieder zurückzulegen, den wir im vorigen Winter hierher gemacht haben. O! lieber Georg! wo sind dann meine glänzenden Aussichten und Luftschlösser! Doch den Muth nicht verloren, ich habe mich ja schon aus so vielen kritischen Lagen glücklich herausgewunden.

Danzig, den 11. October 1813.

Gestern beschossen uns die Russen die ganze Nacht mit Congreveschen Brandraketen, Granaten und Bomben, aber nur ein Haus gerieth in Brand; es war das zum Hospital eingerichtete Kloster Graumünchen, und obwohl es bis auf den Grund niederbrannte, wurden doch alle Kranken (fast sämmtlich Russen) gerettet. Aus unseren Batterien wurde die ganze Nacht geantwortet, es war ein fürchterliches Feuer. Die Russen hatten zugleich unsere Vorposten bei Ohra und Schidlitz attackirt, wurden aber mit sehr bedeutendem Verlust zurückgewiesen; von den Franzosen, welche sich sehr brav geschlagen haben, wurden 3 Offiziere und 90 Mann blessirt. Es war ein gräßliches Schauspiel, von allen Wällen spielten die Feuerschlünde, Raketen und Bomben kreuzten sich in der Luft, die halbe Stadt war durch den ausgebrochenen Brand erleuchtet. Um 12 Uhr Nachts rückte die Garnison aus, weil man einen allgemeinen Sturm erwartete, es blieb aber ruhig, die Russen müssen sehr viele Leute verloren haben. Man spricht jetzt viel vom Frieden, der Himmel gebe, daß es dazu kommt, damit wir endlich aus diesem infamen Neste herauskommen.

Danzig, den 20. October 1813.

Von Tag zu Tag wird es hier schrecklicher, die Belagerer ergreifen Maßregeln, die fürchterlich sind und die ihnen doch nichts helfen. Gestern war das Bombardement wieder sehr heftig, 22 Speicher und ein Theil der Stadt wurden eingeäschert. Vermuthlich war es auf unsere Magazine

abgesehen, die sind zwar gerettet, aber eine ungeheure Menge Kaufmannsgüter und Möbel sind in den Speichern ein Raub der Flammen geworden. Es ist empörend, und ich fürchte, daß noch ganz Danzig in einen Schutthaufen verwandelt wird. Dabei sind die Russen aber noch keinen Finger breit in der Belagerung vorgerückt.

Danzig, den 5. November 1813.

Die ganze Zeit über sind wir unaufhörlich beschossen, es sind wieder 110 Speicher abgebrannt und damit auch Lebensmittel für uns auf zwei Monate, so daß wir nur noch auf vier Monate solche haben. Der Verlust der Einwohner ist unersetzlich. Es wird ein ewiger Schandfleck für die Belagerer bleiben, mit den armen Bürgern Krieg zu führen. Heute komme ich auf Vorposten.

Danzig, den 5. December 1813.

Bis zum 28. v. Mts. hat sich nichts Bemerkenswerthes zugetragen, es wurde mehr auf die Außenwerke als auf die Stadt geschossen, aber auch diesen kein großer Schaden gethan. In den letzten Tagen ward viel parlamentirt und wurde zuletzt ein Waffenstillstand bis zum 1. Januar abgeschlossen, und wenn dann bis dahin nicht Frieden geschlossen wird, soll die Festung übergeben und den Alliirten die Wahl gelassen werden, ob sie den Franzosen folgen oder in ihr Vaterland zurückkehren wollen. Du kannst Dir denken, daß das ganze Regiment einstimmig für letzteres war. Sämmtliche Hessen kamen zu mir, als dem ältesten ihrer Landsleute, um darüber zu berathen, und wurde dann beschlossen, dem Gouverneur unsere Meinung durch den Oberst bekannt zu machen. Man hatte uns die Bedingungen der Capitulation gar nicht bekannt gemacht, wahrscheinlich in der Voraussetzung, daß wir den Franzosen nach Frankreich folgen würden. Der Oberst wurde deshalb von dem Gouverneur nicht zum Besten empfangen und schob mich nun mit dem Angeben vor, daß die Offiziere sich bei mir berathen hätten. Es geschah dies gerade am Tage der Krönungsfeier des Kaisers, wo alle Offiziere sich bei ihm eingefunden hatten. Der Gouverneur stellte uns die Frage: „Nicht wahr, die Westfalen gehen alle mit nach Frankreich?" und wendete sich, als Alle schwiegen, mit den Worten an mich: „Sie, Bauer, folgen mir doch gewiß?" Als ich ihm hierauf antwortete: „Excellenz, das Schicksal meiner Offiziere ist mit dem meinigen zu genau verbunden, als daß ich je anderer Meinung mit ihnen sein könnte", wendete er sich, ohne ein Wort zu sagen, von mir ab und entließ uns. Ich befand mich in einer sehr üblen Lage einem Manne gegenüber, den ich überaus hochschätzte und verehrte, aber verdenken konnte er mir meinen Entschluß nicht, denn an meiner Stelle würde er ebenso gehandelt haben.

Kaum hatten wir ihn verlassen, so wurde ich zu ihm zurückgerufen; er empfing mich mit finsterer Miene, führte mich in den Garten und sagte zu mir: „Ist es denn wahr, daß Ihre Offiziere und auch Sie mich verlassen

wollen?" und als ich ihm den Grund für unsere Entschließung auseinandergesetzt hatte und sagte, daß er uns entschuldigen müsse, wenn er gerecht sein wolle, erwiderte er: „Halten kann ich Sie nicht; Sie aber wissen, wie ich stets für das Regiment gesorgt habe, Sie haben früher die Berichte selbst gesehen, die ich über Sie gemacht habe, und jetzt habe ich noch besser für Sie gesorgt, in Ihrem Vaterlande werden Sie schwerlich so belohnt werden." Siehe, lieber Bruder, so mußte ich einen Mann kränken, den ich so innig verehrte. Würde die Capitulation rückgängig gemacht, so würden wir uns noch ebenso schlagen, wie vorher; aber da es uns freigestellt wird, in das Vaterland zurückzukehren, so können wir dies nur mit Freuden ergreifen; denn gegen unser eigenes Vaterland können wir doch nicht kämpfen, selbst wenn mir auf der anderen Seite eine glänzende Zukunft winkt. Wie unangenehm und drückend wird mir die Zeit bis zum 1. Januar dahinschleichen, wie gern vertauschte ich sie mit den letzten kriegerischen Monaten. — Allen Deutschen Truppen ist es gestattet, einen Offizier an ihren Landesherrn zu schicken, um Verhaltungsbefehle einzuholen, nur uns nicht, weil unser König, wie man sagt, nach Frankreich zurückgekehrt sei. Wie es scheint, betrachtet man uns immer noch als Franzosen, weil wir einen Französischen Prinzen zum König haben, und vergißt dabei, daß wir echte Deutsche sind und unser Vaterland ebenso lieb haben, wie jeder Franzose das seinige.

Danzig, den 31. December 1813.

Alles hat sich wieder geändert, der Russische Kaiser hat die Capitulation nicht ratificirt und dahin geändert, daß alle Franzosen kriegsgefangen nach Rußland, Polen und alle Deutschen aber nach Hause gehen. Wie freut es mich nun, meine Meinung schon früher gesagt zu haben. Zuletzt war es uns auch noch gestattet worden, den Lieutenant Jung als Abgesandten an unsern Kurfürsten zu schicken, wir haben aber noch keine Antwort erhalten; seine Nachrichten werden über mein weiteres Schicksal bestimmen. Unser Regiment wird in diesen Tagen abmarschiren, ob gleich nach Hause, wissen wir noch nicht.

Heute war ich mit v. Willisen bei dem Prinzen von Württemberg in dessen Hauptquartier vor Oliva und wurde sehr artig von ihm empfangen und zum Essen eingeladen, er gab mir einen Brief an den Kurfürsten und gestattete mir, dem Regiment voraus, gleich nach Cassel abzureisen. Uebermorgen werde ich mit v. Willisen und v. Haas, denen es auch erlaubt ist, die Heimreise antreten.

Ich schließe diesen Brief mit dem Schlusse des alten Jahres, möchte das neue ein glückliches sein! Bald werde ich Dir Alles, was ich erlebt, ausführlich erzählen können. Wie freue ich mich, Dich, alle Lieben und Alle, die sich meiner erinnern, nach so vielen glücklich überstandenen Leiden und Gefahren wiederzusehen.

Am 2. Januar 1814 reiste Bauer mit Capitän v. Haas und Lieutenant v. Willisen von Danzig ab und traf am 26. desselben Monats in Cassel ein; doch seine Hoffnungen, hier mit seiner alten Anciennetät in dem heimathlichen Heere angestellt zu werden, sollten sich nicht erfüllen. Obgleich ihn der Kurfürst Wilhelm I. freundlich empfing, wollte er ihn doch nur als Capitän anstellen, die Capitäns seines Regiments dagegen nur als Premier- und Secondlieutenants. Er schlug die Stelle anfangs aus, trat jedoch, nachdem ihn der damalige Kurprinz, nachherige Kurfürst Wilhelm II., versichert, er werde dafür sorgen, daß er in kürzester Zeit zum Major ernannt werden würde, als Capitän in das Regiment Landgraf Carl ein und wurde dann nach 8 Tagen zum Major in demselben ernannt. Die Hessischen Truppen standen zu dieser Zeit schon als Blockadetruppen vor den Festungen Luxemburg, Thionville, Metz und Saarlouis.

Der Kurfürst Wilhelm I. hatte sich verpflichtet, ein Corps von 24 000 Mann, zur Hälfte Linientruppen, zur Hälfte Landwehr, bis spätestens Mitte Januar 1814 aufzustellen. Es war dies eine Aufgabe, die Unmögliches in dem durch die Kriege Napoleons entvölkerten Lande forderte, das außerdem durch Franzosen und Russen aller seiner Waffen- und Munitionsvorräthe beraubt war. Dessen ungeachtet wurden die Regimenter formirt und mußten marschiren, fast alle ohne Mäntel, meist in den landesüblichen leinenen Kitteln; ohne Gewehre und Munition traten sie ihren Marsch nach Frankreich an. Zum Theil unterwegs, meist erst vor den Festungen, wurden sie nach und nach uniformirt und bewaffnet, doch ging dies sehr langsam und wird in dem Tagebuch eines Hessischen Corps-Befehls erwähnt, wonach die Feldwachen angewiesen werden, ihre Gewehre und Munition jedesmal an die Ablösung abzugeben und dafür die Wanderstäbe der Abgelösten in Empfang zu nehmen. Dessen ungeachtet schlugen sich die Bataillone schon kurz nach ihrer Ankunft vor Luxemburg sehr gut, und wenn die wenigen Patronen verschossen waren, hieß es „Kolben hoch!" und mit „Hurrah!" gingen sie, fast stets von Erfolg begleitet, auf den Feind los.

Bauer traf am 17. März bei seinem Regiment vor Luxemburg ein und hatte schon anderen Tags Gelegenheit, im Feuer zu stehen. In dem Gefecht bei Merle, wo ein Ausfall mit überlegenen Kräften gegen die sehr schwache und ausgedehnte Einschließungslinie gemacht wurde, erhielt er den Befehl, ein Jäger-Detachement zur Unterstützung vorzuführen. Dort angekommen, fand es sich, daß kein einziger berittener Offizier anwesend war; er erbot sich deshalb, bei dem Commandeur des daselbst postirten Füsilier-Bataillons des Regiments Landgraf Carl, Major v. Bardeleben, Adjutantendienste zu versehen; hierbei machte er die Wahrnehmung, daß die Mannschaften, so lange sie noch Munition besaßen, standhaft aushielten, sobald sie sich indeß verschossen hatten, zu weichen begannen. Er machte es sich deshalb zur Pflicht, zu den Truppen hinzusprengen, die augenblicklich nicht im Gefecht waren; dort ließ er sich von ihnen Munition

geben, die er im Schnupftuch in die Feuerlinie brachte und sie, von Mann zu Mann reitend, an diese vertheilte.

Am 27. März marschirte der Französische General Durutte mit etwa 8000 Mann in Luxemburg ein. Derselbe war aus Metz ausgerückt, hatte das dortige Belagerungs-Corps zurückgeworfen und die Hessischen Truppen, die Thionville blockirten, unter steten Gefechten bis Luxemburg zurückgedrängt. Noch in der Nacht auf den 27. März wurden die Truppen des Blockade-Corps dieser Festung, in der Nähe von Grevemachern, im Osten derselben concentrirt. Das Regiment Landgraf Carl lag im Dorfe Strassen im Westen von Luxemburg und marschirte die Nacht durch um die Festung herum nach Grevemachern. Am 28. machte General Durutte einen Ausfall, doch gelang es ihm nicht, das Blockade-Corps zurückzuwerfen und die Belagerung aufzuheben. Er marschirte folgenden Tages nach Saarlouis ab, indem er einen Theil der Garnison mitnahm, worauf die alten Cantonnements wieder bezogen wurden.

Am 16. April capitulirte Luxemburg, das Regiment rückte dort ein und trat Anfang Juli seinen Rückmarsch nach Hessen an, wo es in der Stadt Hersfeld seine Garnison erhielt.

Im Jahre 1815 war es Bauer nicht vergönnt, mit seinem Bataillon vor dem Feinde zu stehen, er blieb in seiner neuen Garnison Cassel und führte nur ein Detachement von 300 Mann nach Luxemburg.

Die weiteren Schicksale meines Vaters werde ich nur ganz kurz erwähnen, da sie einer langen Friedensperiode angehören. In seinem Regiment blieb er als Bataillonscommandeur bis 1816, wurde in gleicher Eigenschaft zum Regiment Prinz Solms, 1821 zum Füsilier-Bataillon des 1. Infanterie-Regiments versetzt. In demselben Jahre wurde der Kurprinz, nachherige Kurfürst Friedrich Wilhelm I., zu diesem Bataillon versetzt und Bauer beauftragt, ihn in den Dienst einzuweihen. Bis zum Jahre 1830 blieb er in der Stellung als Commandeur des Füsilier-Bataillons und hatte sich fortwährend des Vertrauens des Kurfürsten Wilhelm I. zu erfreuen; es zeigte sich dies auch noch während der Unruhen im Jahre 1830, wo das Hoflager nach dem Schloß Wilhelmshöhe und das Füsilier-Bataillon zum persönlichen Schutz des Kurfürsten, in das am Fuß der Wilhelmshöhe gelegene Dorf Wahlershausen verlegt wurde. In diesem Jahre erhielt er auch den Militär-Verdienstorden, den ihm der Kurfürst selbst überreichte und ihm dabei sagte: „Ich bin in einiger Verlegenheit Ihnen einen Beweis meiner Zufriedenheit zu geben. Ich verleihe Ihnen deshalb diesen Orden, den Sie in so manchem Feldzug so oft verdient haben. Da wo der Oberstlieutenant Bauer mit seinen Füsilieren steht, kann ich ganz ruhig sein, da ist Ruhe und Ordnung, wo er mit seinem Bataillon weggeht, da tritt so leicht kein Anderer hin."

Im November 1830 wurde er zum Oberst und Commandeur des 1. Linien-Infanterie-Regiments ernannt, 1834 zum Generalmajor und

Brigadecommandeur, 1847 zum Generallieutenant und Divisionscommandeur. Im April 1848 marschirte er mit der Division nach Baden zur Aufrechthaltung der Ordnung in diesem damals von der Revolution durchwühlten Lande. Im Jahre 1849 wurde er, 74 Jahre alt, zum Commandeur der Reserve-Division im Sundewitt ernannt. Die Division bestand aus den Contingenten der Deutschen kleinen Staaten sowie Preußischer Festungs-Artillerie. Außer einigen Vorposten-Gefechten und Kanonaden fanden keine weiteren kriegerischen Ereignisse bis zum Eintritt des Waffenstillstandes am 19. Juli statt.

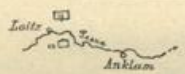
Im April 1850 feierte er sein 50jähriges Dienstjubiläum. Im October desselben Jahres brach der Verfassungskampf in Hessen aus, der in der Steuerverweigerung gipfelte. An demselben Abend, an welchem der Kriegszustand erklärt, wurde Bauer zum Kurfürsten gerufen und ihm eröffnet, daß er zum Oberbefehlshaber ernannt sei; zugleich wurde ihm eine lange Liste von zuverlässigen Beamten übergeben, die er an Stelle der renitenten, abzusetzenden verwenden sollte. Die nächste Folge einer jeden Anordnung, die er traf, war passiver Widerstand und Renitenz. Die Gerichte waren nicht suspendirt, und schon am folgenden Tage wurde er vom landständischen Ausschuß wegen Vergewaltigung und Verfassungsbruch in Anklagezustand versetzt; das General-Auditoriat nahm die Klage an und beauftragte das Garnisongericht, die Untersuchung einzuleiten. Dazu kam, daß fast alle in jener Liste ihm übergebenen Beamten sich ihrer Verpflichtung durch Krankmelden entzogen, oder, wenn sie ihr Amt antreten wollten, ebenfalls in Anklagezustand versetzt wurden.

Diese Zustände waren für einen alten Soldaten, der über 50 Jahre treu und tadellos gedient hatte, ganz unerträglich und zerrütteten seine Nerven derart, daß er einen Anfall des Spanischen Fiebers bekam, der ihn aufs Krankenlager warf; doch litt es ihn nicht in Cassel, halb genesen, eilte er den Truppen nach, die bei Hanau dislocirt waren. Allein auch dort konnte er sich nicht vollständig wieder erholen. Im März 1851 kehrte er nach Cassel zurück, um sich nach kurzer Zeit von Neuem aufs Krankenbett legen zu müssen, von dem er nicht wieder erstehen sollte. Er starb am 30. Juni 1851, nachdem er vorher von seiner das Krankenbett umstehenden Familie Abschied genommen hatte.

Cassel.

Bauer,
Generalmajor z. D.

Übersichts-Skizze



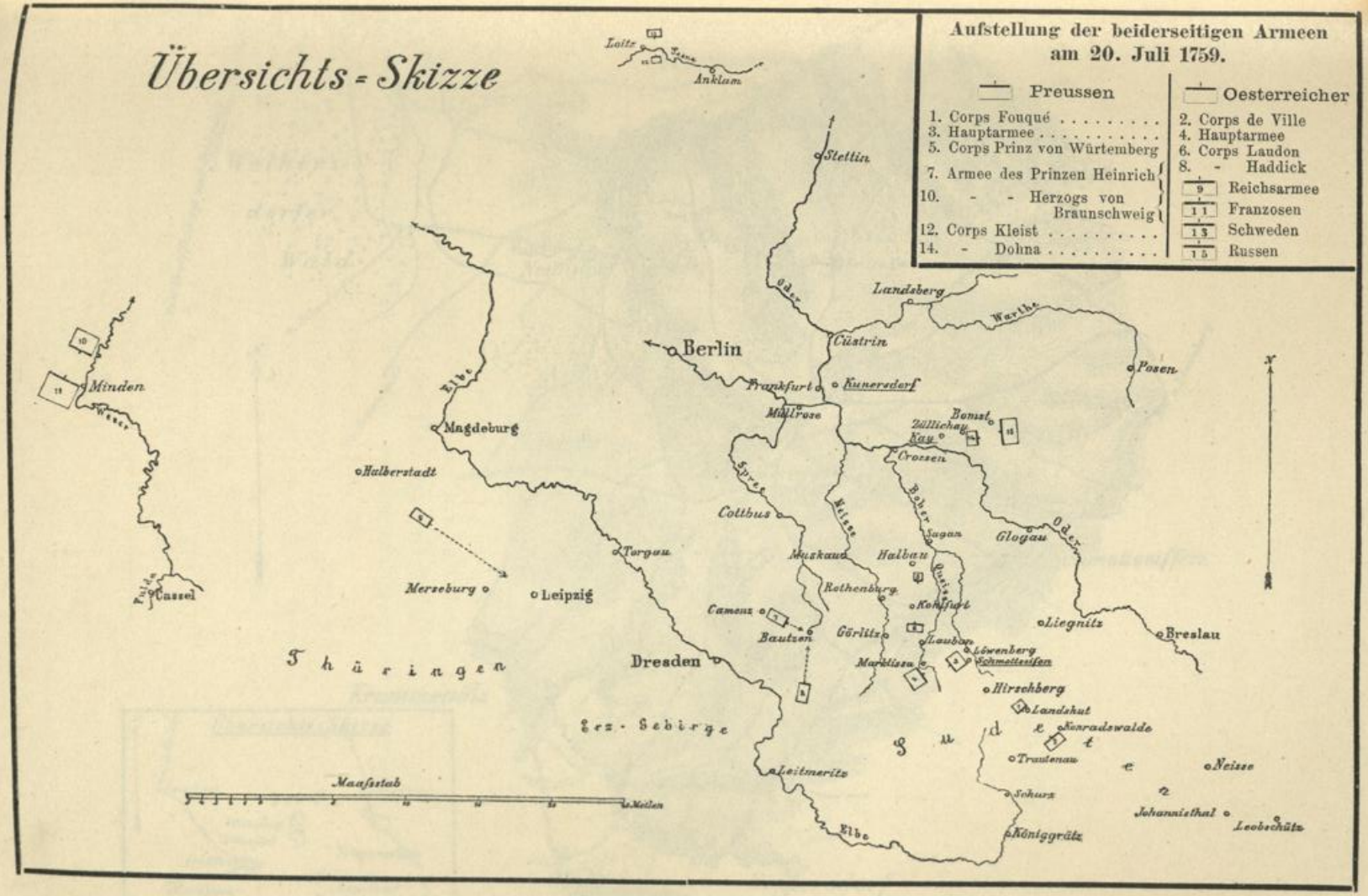
Aufstellung der beiderseitigen Armeen am 20. Juli 1759.

Preussen

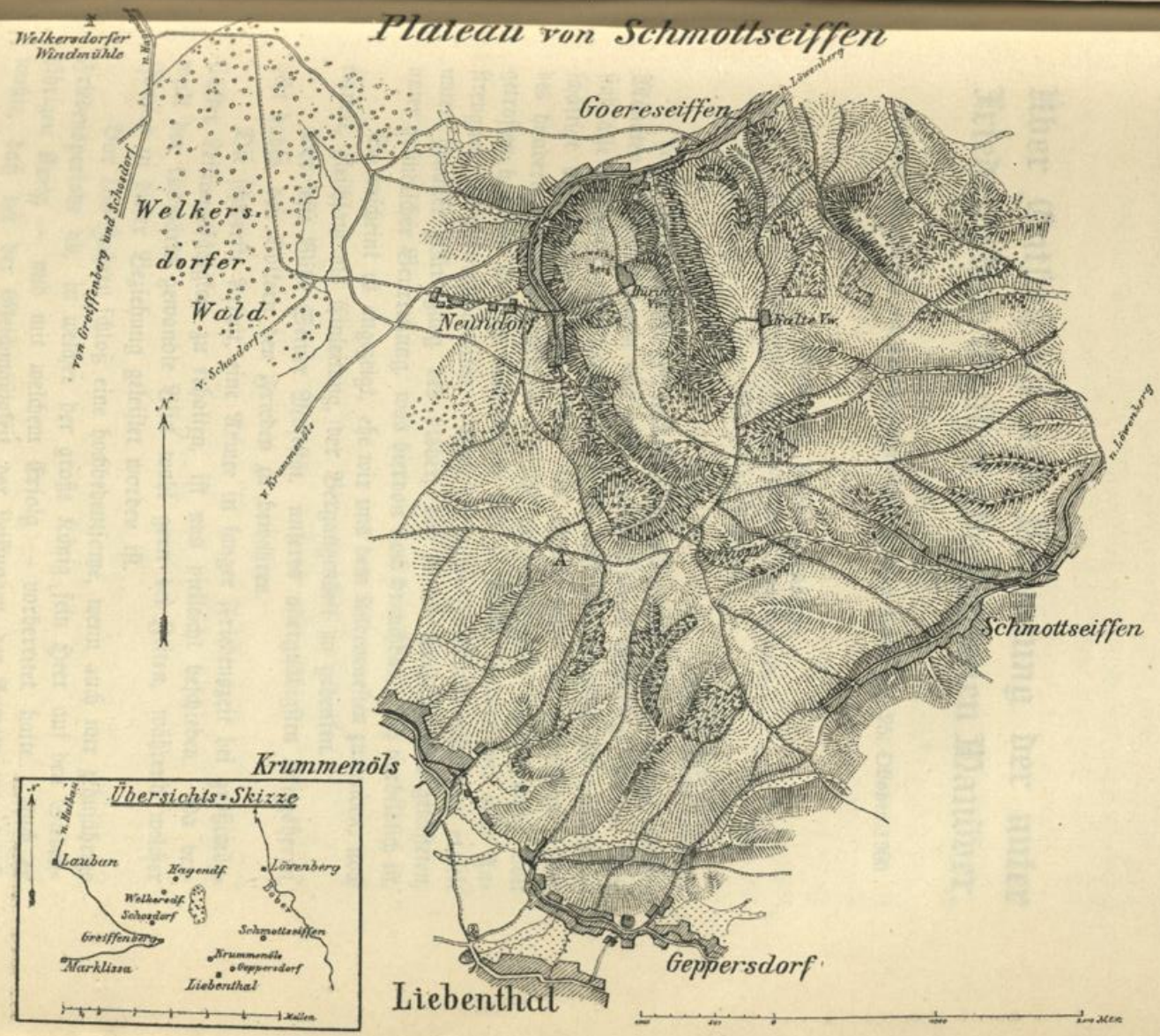
1. Corps Fouqué

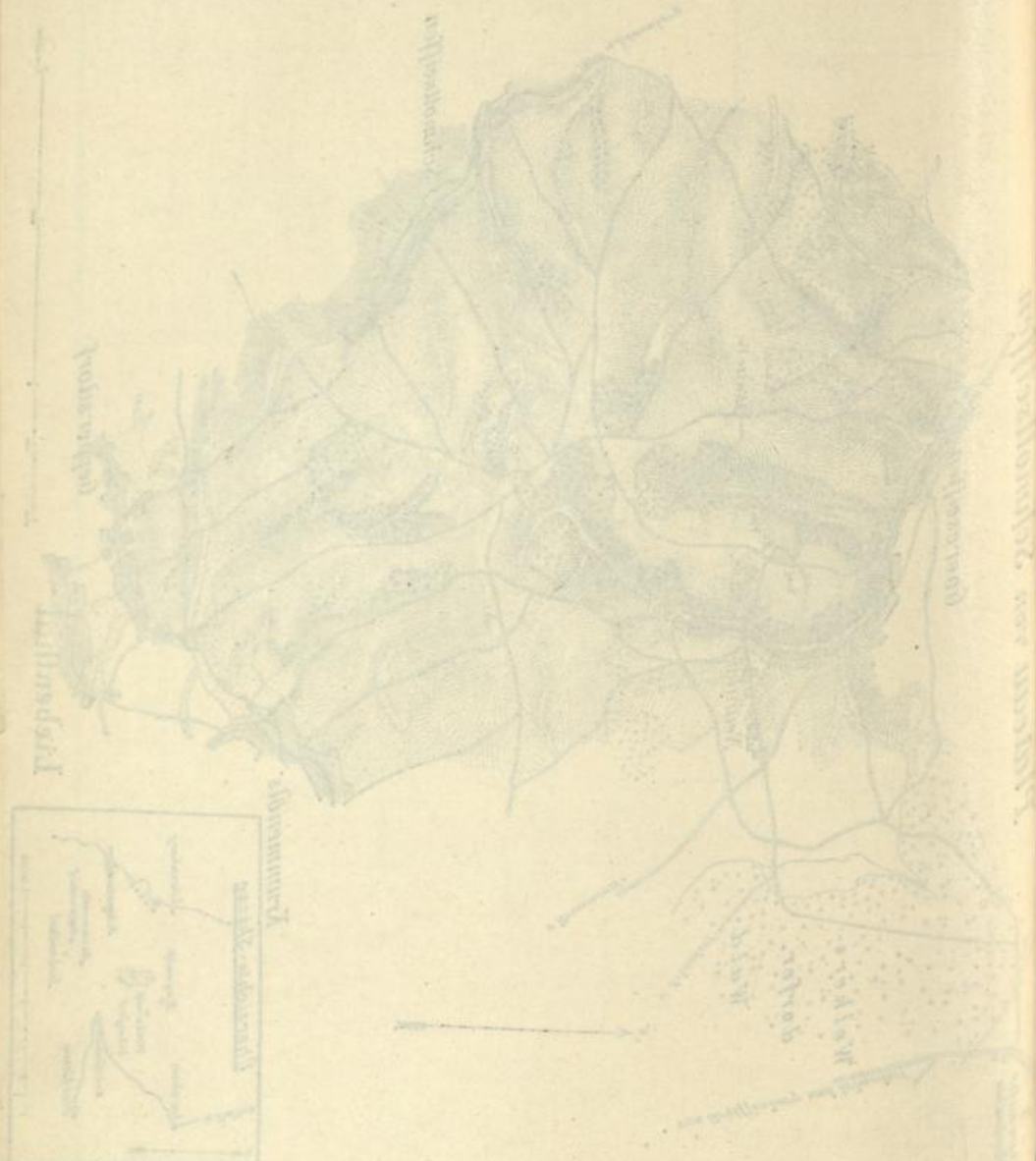
Oesterreicher

2. Corps de Ville


Übersichts = Skizze
Aufstellung der beiderseitigen Armeen am 20. Juli 1759.
Preussen
1. Corps Fouqué . . . . . .
3. Hauptarmee . . . . . .
5. Corps Prinz von Würtemberg
7. Armee des Prinzen Heinrich
10. - - Herzogs von Braunschweig
12. Corps Kleist . . . . . .
14. - Dohna . . . . . .
Oesterreicher
2. Corps de Ville
4. Hauptarmee
6. Corps Laudon
8. - Haddick
9 Reichsarmee
11 Franzosen
13 Schweden
15 Russen
Loitz
Anklam
Stettin
Landsberg
Warth.
Cüstrin
Berlin
Posen
Frankfurt
Kunersdorf
Müllrose
Bomst
Züllichau
Kay
Crossen
Elbe
Magdeburg
Halberstadt
Spree
Oder
Minden
Weser
Fulda
Cassel
Colthus
Neisse
Böhr
Sagan
Glogau
Torgau
Muskau
Halbau
Merseburg
Leipzig
Rothenburg
Camenz
Bautzen
Görlitz
Kohlfurt
Liegnitz
Breslau
Laubau
Löwenberg
Schmottseifen
Marklissa
Dresden
Hirschberg
Landshut
Konradswalde
Thüringen
Erz-Gebirge
Süd
Trautenau
Neisse
Leitmeritz
Schurz
Johannisthal
Leobschütz
Königgrätz
Elbe
Maafsstab
Meilen

Plateau von Schmottseiffen
Goereseiffen
Weikersdorfer Windmühle


Plateau von Schmottseiffen
Welkersdorfer Windmühle
Goereseiffen
Welkers-
dorfer
Wald
Neudorf
Schmottseiffen
Krummenöls
Geppersdorf
Liebenthal
Übersichts-Skizze
Lauban
Hagendf.
Löwenberg
Schmottseiffen
Krummenöls
Geppersdorf
Liebenthal



Über
Fried

Vortrag,

Nac
Monaten
sind alle i
schäftigt u
des hunde
getroffen
strengung
unter gen
unter grün

So
einmal, gl

Der
geht dahin

Die
lichster Lei
weilt der
Ideales in

Vor
Friedenspe
jährigen K
wußte, da

Beiheft

Über Entstehung und Bedeutung der unter Friedrich dem Großen abgehaltenen Manöver.

Vortrag, gehalten in der Militärischen Gesellschaft zu Berlin am 25. Oktober 1905

von

Graf v. Kielmansegg,
Hauptmann und Adjutant der 2. Infanteriebrigade.

(Mit zwei Skizzen.)

Nachdruck verboten.
Übersetzungsrecht vorbehalten.

Nach den Absichten der militärischen Gesellschaft sollen in den nächsten Monaten die Erfahrungen aus den neuesten Kriegen gewürdigt werden. Wir sind alle überzeugt, wie notwendig es ist, daß jeder einzelne sich hiermit beschäftigt und Lehren daraus zieht. Es bedarf nicht der Jahreszahl 1906, des hundertjährigen Gedenktages an das größte Unglück, welches unser Volk getroffen hat, um uns zu mahnen, nie still zu stehen, sondern mit aller Anstrengung stetig fortzuschreiten. Aber ein guter Fortschritt wird nur erzielt unter genauer Würdigung des bisher, des in der Vergangenheit geleisteten, unter gründlicher Beurteilung, was hiervon noch brauchbar, noch vorbildlich ist.

So erscheint es angezeigt, ehe wir uns dem Allerneuesten zuwenden, noch einmal, gleichsam als Einleitung, der Vergangenheit zu gedenken.

Der feste Wille Seiner Majestät, unseres allergnädigsten Kriegsherrn, geht dahin, den Völkern den Frieden zu bewahren.

Die schwerste Arbeit, eine Armee in langer Friedenszeit bei größtmöglichster Leistungsfähigkeit zu erhalten, ist uns vielleicht beschieden. Da verweilt der rückwärts gewandte Blick wohl gern bei Zeiten, während welcher Ideales in dieser Beziehung geleistet worden ist.

Vor 150 Jahren schloß eine hochbedeutsame, wenn auch nur zehnjährige Friedensperiode ab, in welcher der große König sein Heer auf den Siebenjährigen Krieg — und mit welchem Erfolg — vorbereitet hatte. Auch er wußte, daß bei der Gleichmäßigkeit der Leistungen der Armeen nur durch

pflichttreueste Arbeit, genaueste Beachtung des Neuauftretenden, durch angestrengtestes Sinnen über Verbesserungen ein Vorsprung zu erringen sei — wie wir es heute wissen.

Er hat Großes geleistet sowohl während jener 10 Jahre als auch so lange er überhaupt sein geniales Denken der Friedensarbeit zuwandte.

Es gibt aber nicht nur in der Kriegsführung Wesentliches, für alle Zeiten Gültiges, das man berücksichtigen muß, will man Erfolg haben, sondern auch in der Art und dem Wesen der Friedensarbeit.

Nehmen wir die Manöver als letzten und wichtigsten Ausdruck aller Ausbildung und Erziehung zum Kriege, so stellt sich der Vortrag die Aufgabe darzutun, wie der große König als erster etwas derartiges erfand und weiterbildend hierin Vorbildliches schuf.

Schon während des Ersten Schlesischen Krieges hatte sich der König ein Urteil über seine Armee gebildet und sprach es unumwunden aus. Gar nicht einverstanden war er mit den höheren Führern, ausgenommen Schwerin. Hatte er früher über manchen gescherzt, man würde keine Veränderung merken, wenn er seinen Geist aufgäbe, so wirft er jetzt den Generalen vor, „sie tappten im dunkeln und glaubten alles verloren, wenn sie sich vom gewöhnlichen Herkommen entfernten". Den Leistungen der Infanterie zollt der König in demselben Maße Anerkennung, in welchem er der Kavallerie seine Unzufriedenheit ausdrückt. „Die Kavallerie ist nicht wert, daß sie der Teufel holt, kein Offizier geht mit sie um", schreibt er nach Mollwitz. Der Tadel für die Einzelausbildung gipfelt in den Worten: „Les chevaliers creignèrent leurs chevaux."

Wie hatte sich das alles bis zum Zweiten Schlesischen Kriege geändert! Die Führer leisteten schon Hervorragendes an Geschicklichkeit und Entschlußkraft, die Infanterie fügte ihrem alten Ruhm neuen hinzu, aber auch die Kavallerie pflückte sich reichlich Lorbeeren. Und der König selbst, der noch bei Mollwitz an der Möglichkeit des Sieges irre geworden, das Schlachtfeld verließ?

Denken wir uns einmal in die unglückliche Zeit, welche dem verfehlten Vorstoß nach Böhmen im Zweiten Schlesischen Kriege folgte. Die Armee war in einem unglaublich traurigen Zustande. Gefangennahme, Desertion, Krankheit hatten die Reihen stark gelichtet. Die Monturen waren ganz verbraucht, Kriegsgerät fehlte überall; nicht nur der Soldaten, auch der Offiziere hatte sich ein tiefgehender Mißmut bemächtigt.

Der damalige Präsident von Schlesien, Graf Münchow meinte, die Disziplin sei so schlecht, wie man es früher nicht für möglich gehalten habe.

Wüßten wir vom Könige nichts, als in wie kurzer Zeit er hier Wandel geschaffen hat, wir müßten ihn schon für das Genie halten, das er tatsächlich war!

Wie schnell hat er allen Schäden aufgeholfen, wie schnell die Gemüter wieder hochgestimmt, freundlich aufmunternd, aber auch energisch durchgreifend.

Messen wir, wenigstens was das moralische Element betrifft, seine Tätigkeit an der seines damaligen Gegners, des Prinzen Karl von Lothringen! Die österreichische Armee war trotz ihrer Niederlage anfänglich kaum in einer so schlimmen Verfassung, als in jener Zeit die preußische und dennoch gelang es dem Prinzen nicht, die Truppen wieder aufzurichten, sie ihre Niederlage vergessen zu lassen. Wo die Österreicher auftraten, hat man das Gefühl, daß der Armee die Zaghaftigkeit geschlagener Truppen anhaftet. Man vergleiche damit den auf Sieg gestimmten Ton des preußischen Heeres beim Verlassen des Lagers, das in so trüber Stimmung bezogen war. Die Erklärung für den geringen Erfolg des Prinzen finden wir in der Charakteristik, die der venetianische Gesandte Erizzo in seinen Relationen von ihm gibt: „di non saper usar il convenniente rigore", er verstand es nicht durchzugreifen. Der König dagegen zeigt sich hier bereits als der geniale Erzieher und Lehrer der Armee.

Bieten schon die Aussprüche oder Niederschriften aus der Jugendzeit eine Erklärung für so schnelle Entwicklung, hatte der König schon beim Regierungsantritt eigenartige Anschauungen über die Ausbildung der Armee?

Die Überzeugung von eigener Kraft und eigenem Wert fehlte jedenfalls nicht. Diese Überzeugung drückte sich aus in den Worten, daß in Preußen die einzige Autorität der König selbst sei (hier in militärischem Sinne gemeint), eine kurze Abfertigung an den Fürsten Leopold, welcher gelegentlich der zur Thronbesteigung dargebrachten Glückwünsche geäußert hatte, er hoffe, daß ihm die Autorität, welche er unter dem hochseligen König besessen, auch jetzt verbleiben werde.

Der Mensch ist ja im allgemeinen in einem bestimmten Fach nur einer bestimmten Anzahl von Vorstellungen mächtig; kommt von außen nichts hinzu, ist es allein dem Genie beschieden, erfolgreich fortzuschreiten.

Es ist nun die Frage, ob der Kronprinz durch Lektüre oder durch seine Umgebung zu neuen Gedanken angeregt wurde. Zweifellos beherrschte der Kronprinz die Ergebnisse der damaligen kriegswissenschaftlichen Lehren vollkommen.

Die kriegswissenschaftlichen Werke der damaligen Zeit, so vortrefflich sie zum Teil waren und so eifrig sie der Kronprinz studierte, konnten jedoch nur die Kenntnis mit dem bisher geleisteten vermitteln, neue Bahnen waren dort nicht gewiesen. Die originellen Ideen Folards waren nicht brauchbar und die wirklich ganz neue Gedanken enthaltenden Rêveries des Marschalls von Sachsen sind zwar 1732 verfaßt, aber erst 1750 erschienen.

Weiterhin hätte ja die Umgebung Anregung bieten können. Wir finden dort aber niemanden der etwas Neues, weit über das damals übliche Hinausgehendes, hätte lehren können. Es waren kriegserfahrene, zum Teil hoch-

gebildete Männer, aber über ihrer Zeit standen sie nicht, weder die Erzieher der frühen Jugend, wie Goltz und Kalckstein, noch die Männer der späteren Umgebung wie Stille, Buddenbrock, Chasot, Keiserlingk, Camas und andere.

Den Fürsten Leopold von Anhalt schätzte der König als Kronprinz entschieden sehr hoch, doch will es scheinen, als ob er seine Belehrung nicht allzu eifrig gesucht habe. Wo diese angeboten wurde, was von seiten des Fürsten oft geschah, nahm er sie artig und dankbar an. Ein so reger Gedankenaustausch wie nach Mollwitz fand dagegen vor dem Regierungsantritt nicht statt. Hier ist zu schließen auf die instinktive Abneigung des Genies vor der allzustarken Beeinflussung durch die jeweilige Autorität. Dieses Gefühl führte auch dazu, den Fürsten von Anhalt zunächst im Ersten Schlesischen Kriege nicht zu verwenden, mit der Begründung:

„Auf daß die Welt nicht glaube, der König von Preußen marschiere mit einem Hofmeister zu Felde." Erinnern wir uns auch der Klage des Fürsten: „und beklage ich, daß mich Eure Königliche Majestät von dero Jugend an nicht haben leiden können".

Dagegen haben wir vollgültige Beweise, daß der Kronprinz eigene Meinungen über Fragen der Ausbildung hatte, die nicht mit den öffentlichen übereinstimmten, auch Urteile fällte, die einen selbständigen, scharfen militärischen Blick erforderten.

In den ersten Regimentschefszeiten ist nichts zu bemerken als ein fleißiges sich Hineinleben in den Frontdienst um dem Königlichen Vater zu Danke zu arbeiten. Dies gelang zur vollkommenen Zufriedenheit. Eine Folge davon war die heißersehnte Erlaubnis zur Teilnahme an dem Kriege Österreichs gegen Frankreich 1734. Wenn der Umgang mit dem Prinzen Eugen, welcher das österreichische Heer führte, und dessen Umgebung nicht förderte — aus dem Verlauf des Feldzuges war wohl nur wenig zu lernen. Aber ein Genie sieht ja mit anderen Augen als der gewöhnliche Sterbliche. Außer einigen Urteilen über Menschen und Dinge, welche für dieses Thema nicht in Betracht kommen, scheint dem Kronprinzen jedenfalls eine Beobachtung vor allem der Aufzeichnung im Tagebuch und der brieflichen Mitteilung wert, nämlich diejenige auffälliger Unordnung in der dortigen Armee. Ein zusammenfassendes Urteil findet sich in dem Brief vom September 1734 an Camas:

„Bei diesem Kriege kann man aus der Verwirrung und Unordnung, welche in der Armee herrscht, lernen." Die Überzeugung, daß bei der Bewegung großer Truppenmassen in erster Linie straffe Ordnung herrschen müsse, hat sich hier aufgedrängt, eine Anschauung, die gewiß zu dem einige Jahre später auftauchenden Gedanken von der Notwendigkeit, möglichst große Truppenmassen zu Übungszwecken zusammenzuziehen, beigetragen hat.

Nach Beendigung des Krieges widmete sich der Kronprinz mit regstem Eifer der Ausbildung seines Regiments. Es will fast scheinen, als ob gerade

die Erfahrungen aus dem Kriege in ihm einen Glauben haben reifen lassen, dem er später die Worte leiht:

„Soigner les détails, ils ne sont pas sans gloire. C'est le premier pas qui mêne à la victoire!"

Es ist jene Zeit ernsten Strebens, von dem die Briefe an Suhm so schönes Zeugnis ablegen, wo der Kronprinz auch schon ein reifes Urteil über die militärischen Fähigkeiten der ihm untergebenen Offiziere abgibt, wie mehrere aus der Zeit erhaltene Konduiten beweisen.

Das Verständnis für die Ausbildung der Truppen wächst derart, daß ihm vom König aufgetragen wird, gelegentlich einer Reise nach Ostpreußen die Regimentschefs, soweit dies notwendig wäre, eines besseren zu belehren. Auch das wurde zur vollsten Zufriedenheit des Königs verrichtet. Doch kann es sich nur um Fragen der bisher üblichen Taktik gehandelt haben, von neuen Gedanken konnte wohl keine Rede sein.

Der Kronprinz war im übrigen gewiß nicht mit allem einverstanden was geübt wurde, das können wir leicht aus seiner spöttischen Art, über manche Dinge zu urteilen, entnehmen.

Für den feurigen Geist gab es da zu viel pedantisches und für den scharfen Denker zu viel überflüssiges, das Zeit und Geld kostete.

Eine merkwürdige Stelle findet sich in dem Brief an Camas vom Mai 1739.

Der Kronprinz nennt hier Potsdam, wo der König seine Revuen abhielt, „die Universität" und meint, Camas, der dort vier Tage geweilt habe, würde gewiß wunderbares zu sehen bekommen haben, „aber", fährt er fort, „ich bin fest überzeugt, daß weder Sie noch ich es nachahmen werden".

Am 30. September desselben Jahres schreibt er mit Bezug auf eine augenscheinlich für Camas glücklich abgelaufene Revue:

„Ich bewundere Ihre Verdienste, ohne die Kraft zu haben, sie nachzuahmen. Es herrscht in der Gegend, wo Sie sind, zu viel Nebel, dessen Ausdünstungen, wie ich fürchte, nicht gut für mich sind. Erlauben sie mir in meiner Einsamkeit ein wenig frische Luft zu schöpfen, die mir so gut bekommt."

Auf Belehrung bei diesen Revuen scheint der Kronprinz keinen allzugroßen Wert gelegt zu haben, denn er hatte sich auch bei der oben erwähnten von einem seiner Leutnants vertreten lassen, während wir sonst das eifrigste Bestreben erkennen können, sei es durch Lektüre, sei es durch Unterredung mit verständigen Menschen oder durch aufsuchen der Praxis sich weiter zu bilden.

Interessant ist es, daß und wie dem Kronprinzen das Verlangen nach Schnelligkeit in den Bewegungen der Truppen sehr bald gekommen ist.

Wir lesen sogar in einem Brief an Voltaire 1737:

„Ein Regiment muß sich nicht durch eitlen Aufzug, Putz und Flitter auszeichnen, ganz andere Krieger führte Alexander. Strenge Zucht hielt sie zusammen, um rasch die Absichten und die größten Unternehmungen der Feldherren geschwind und glücklich auszuführen."

Dies erscheint insofern merkwürdig, weil man zu jener Zeit Schnelligkeit nicht als Haupterfordernis einer guten Ausbildung derart betont hat. Es lag im Wesen der Parallelschlacht, die, wenn sie auch im weiteren nicht parallel verlief, doch im allgemeinen einen parallelen Aufmarsch zur Voraussetzung hatte, der in Ruhe vonstatten gehen konnte. Das nächste Hauptbedürfnis war dann Geschlossenheit.

Auch in den Jahren nach den ersten Schlesischen Kriegen wurde in Österreich, wenn größere Truppenmassen im Frieden zusammengezogen waren, vor allem großer Wert auf Zurücklegen langer Strecken in Linie und im ganzen mehr auf Exerzieren als auf Manöverieren gelegt, wodurch die Schnelligkeit im Evolutionieren, wie sie vielleicht dem Kronprinzen vorschwebte, nicht viel gewann.

Diese gewünschte und gerühmte schnelle Ausführung ist natürlich an sich die Forderung des Genies, denn der genialste Gedanke kann an einer lahmen Ausführung zunichte werden.

Vergleichen wir einmal damit, was der junge König mit zu allererst an seinen Truppen zu rühmen wußte.

„Unsere Truppen sind so vortrefflich, so agil, daß sie sich in einer Zeit von nichts en bataille formieren und kann man fast niemals vom Feinde überfallen werden, weil ihre Bewegung so schnell und geschwind ist."

Ferner: „Marschiert ihr, so kommt ihr durch Geschwindigkeit dem Feinde zuvor."

Also eben diese Schnelligkeit in den Bewegungen erkannte der Kronprinz schon als wesentliche Tugend einer Truppe an.

Könnten wir doch einen Blick in des Königs Gedanken über militärische Fragen gerade in jener für seine ganze übrige Entwicklung so hoch bedeutsamen Zeit — die Jahre vor dem Regierungsantritt — tun! Aber die Quellen versagen.

Beweisen können wir nur, daß der Kronprinz, abgesehen von Fragen der Taktik an sich, wie denjenigen der einzelnen Waffen, über die er vollkommen orientiert war, über welche er seine Anschauungen in vielen Unterredungen geläutert hatte, folgende Punkte klar erkannte:

Die Grundlage zu allem weiteren bildet eine gewissenhafte, formale Ausbildung.

Alles Nutzlose, „rein" Äußerliche muß unbedingt weggelassen werden.

Die Truppen müssen zu straffster Ordnung aber auch größter Beweglichkeit erzogen werden.

Das ist wenig und klingt sehr einfach im Vergleich zu den hohen Gedanken, welche — Politik, allgemein menschliche, ja auch Fragen der Heeresleitung betreffend — die Seele des Kronprinzen bewegten, und doch hatten seine Gegner die Überzeugungen noch nicht in dem Maße gewonnen! Ob der Kronprinz jemals daran gedacht hat, daß es, um jene Ausbildungsziele zu erreichen, nötig sei, die bisher bestehenden Revuen zu ändern, zu erweitern, große Truppenmassen zu einer Art von Manövern zusammenzuziehen, dafür geben die Quellen, welche die Zeit bis 1740 behandeln, keinen Aufschluß.

Der Regierungsantritt brachte nur Veränderungen, was Heeresvermehrung, Heeresorganisation usw. betrifft, keine taktischer Natur.

Und nun kam bald die Zeit, wo alles, was Kopf und Herz bewegt hatte, der rauhen Wirklichkeit gegenüber standhalten sollte, ein kritischer Augenblick, denn zwischen Denken und Handeln gähnt oft eine tiefe Kluft.

Mollwitz, die Schule des jungen Königs nach seinen eigenen Worten! Wie ein Blitzlicht leuchtet die Erfahrung der Schlacht in alle bis dahin dunklen Stellen seiner Gedankenwelt über taktische Fragen. Plötzlich erhellen sich ihm alle Zusammenhänge.

Zum ersten Male sieht und führt der König Truppen aller Waffen in rangierter Schlacht und alle Schäden werden ihm offenbar. Von da ab tritt die große Gabe des Königs, welche der Feldmarschall Moltke so sehr an ihm bewundert hat, klar hervor, das Selbstschöpferische.

Alle Energie der Gedanken ist von da ab dem einen Ziel zugewandt: wie es besser machen.

Vergleichen wir damit die in der Relation über die Schlacht, wie in allen Briefen gleichlautenden Klagen seines Gegners Neipperg:

Wenn alles so gekommen wäre, wie er sich's gedacht habe und wie alles schon von langer Hand vorbereitet gewesen sei, dann wäre der Ausgang wohl ein anderer gewesen. Und nun helfe nur noch eine Vermehrung der Armee durch tüchtige Truppen, möglichst auswärtige, Hessen oder dergleichen, von denen die österreichischen Truppen dann lernen könnten, wie man fechten müsse!

In seinem ganzen Wollen und Denken tritt von nun ab der König vollkommen selbständig und bahnbrechend auf!

Während wir in den kurz vor der Schlacht von Mollwitz aufgezeichneten Instruktionen noch nichts Neues finden, enthalten die Instruktionen vom März 1742, welche durch diejenigen vom Jahre 1744 erweitert wurden, schon die Grundlage jener taktischen Anschauungen, welche die Kriegserfahrungen gezeitigt hatten und wie sie ja allgemein bekannt sind. Auch die „ordre oblique“ ist angedeutet, wenigstens ist nie angenommen, daß man den Gegner mit der ganzen Front, sondern immer nur mit einem Flügel

angreifen werde. Ferner spricht sich die Anschauung hier aus, daß man möglichst wenig Zeit mit Feuern verlieren, sondern schnell an den Feind herangehen solle.

Klar erweist sich der Königliche Wille so zu handeln, so zu lehren, daß man, wie er später sagt, sehe „daß alles eines Mannes Werk sei".

Dem alten Dessauer gehen genaue Vorschriften zu, nachdem er scharf angelassen ist, eine frühere Ordre nicht ausgeführt zu haben.

„Ich wundere mich sehr, daß Ew. Durchlaucht als alter Offizier nicht akurater meine Ordres befolgen, die ich Ihnen gebe, und wenn Sie habiler wie Caesar wären und meine Ordres nicht akurat und strikte nachleben, so hilft mir das Übrige nichts."

Nach kurzer Rast zieht der König die Truppen im Lager zusammen, um sie zu lehren, was er in Hinsicht auf Ausbildung und Taktik zu ändern gedenkt. —

Der König hat scheinbar hier schon die Überzeugung gewonnen, es sei am besten, die Truppen unter seinen Augen und in möglichst großer Anzahl zu vereinigen, um mit Ansichten und Absichten schnell durchzudringen.

In dieser Zeit ist die Entstehung des Gedankens, Manöver abzuhalten, zu suchen.

Bald empfand der König auch die Annehmlichkeit, alle Waffengattungen beisammen zu haben. Er überzeugte sich, wie günstig es sei, wenn Truppen gegen durch wirkliche Truppen dargestellten Feind manövrierten. So ließ er z. B. im Lager, wo es sich um Manöver der Kavallerie gegen Infanterie handelte, auch Infanterie als Gegner auftreten, während z. B. bei den österreichischen Lagerübungen die Kavallerie, soweit sie herangezogen wurde, nur gemeinsam mit der Infanterie manövrierte.

Alle diese Überlegungen und Erfahrungen führten dann zur Abhaltung des ersten Manövers im Jahre 1743, an dem alle Waffengattungen beteiligt waren.

Ehe wir auf die Manöver selbst eingehen, wird es sich empfehlen, einen kurzen Blick auf die Ergebnisse der taktischen Entwicklung des Königs in den nächsten Jahren, das heißt bis zum Siebenjährigen Kriege zu werfen, wie sie in den Einzelschriften des Generalstabes Nr. 27 und 28 bis 30 geschildert wird, denn wie im Generalstabswerke von den Schlesischen Kriegen, Einleitung zum Siebenjährigen Kriege, gesagt ist, werden jene Darlegungen immer die Grundlage zu allen Erörterungen über die taktischen Ansichten des Königs bilden müssen. Es ist dies umsomehr nötig, als der Beweis geliefert werden soll, daß der König in den Manövern alles, was er seinen taktischen Überzeugungen nach als Vorbereitung zum Kriege notwendig erkannt hatte, übte, aber auch nur das.

Zu einer Erkenntnis kam der König sehr bald im Gegensatz zu seinen Zeitgenossen, nämlich daß das Ideal sei und bleibe, den Krieg durch ent-

scheidende Schläge baldmöglichst zu endigen. Dazu mußte man die Schlacht suchen. Diese Auffassung gründete sich einmal auf seine taktischen Überzeugungen und dann geboten dies auch die verhältnismäßig beschränkten Mittel seines Staates.

Dieser Ansicht war man zur Zeit des Königs nicht. Nun wissen wir, wie eifrig der damalige Kronprinz Macchiavell studierte. Der hatte allerdings in seinem Buche „Vom Fürsten" den Grundsatz ausgesprochen: „Alle Fehler macht eine gewonnene Schlacht gut, man muß sie suchen." Interessant ist es vielleicht, daß Macchiavell seinen Zeitgenossen durchaus als Laie in militärischen Dingen galt, wie J. Burkhardt in „Kultur der Renaissance in Italien"*) nachweist. Trotzdem hatte sich jenem staatsmännisch so hochbegabten Schriftsteller obiger Gedanke aufgedrängt. Von hier mag also eine Anregung ausgegangen sein.

Der König fühlte ja auch in seiner Eigenschaft als oberster Kriegsherr, als erster Diener seines Staates.

Die folgerichtige Durchführung des Gedankens von der Notwendigkeit der Schlacht war:

Entscheidend wird man den Gegner schädigen, wenn man ihn nicht nur schlägt, sondern vernichtet. Diese Anforderung wird nur die Angriffsschlacht erfüllen, sie ist also zu bevorzugen schon deshalb, weil, wie der König sagt, „die ganze force unserer Truppen im attaquiren liegt und wir töricht handeln würden, wollten wir darauf renonziren".

Die Schlacht war aber ein Wagnis und ein doppelt schweres für das preußische Heer, weil dessen vorzüglich ausgebildete Mannschaften kaum zu ersetzen waren.

Ähnliche Gründe haben gerade die Zeitgenossen vom Suchen einer Entscheidungsschlacht abgehalten, die zweifelhafte „Probabilität der Viktoria", wie der General Graf Khevenhüller sich ausdrückt. Die damaligen taktischen Mittel reichten in keiner Weise aus, um sich vor oder zu Beginn der Schlacht eines Vorteils vor dem Feinde zu sichern. Der erfahrene Feldherr, welcher im Verlaufe des Kampfes eine Schwäche beim Gegner erspähte und dies ausnutzte, der konnte wohl den Sieg erringen. Auf Erfahrung kam alles an, taktische Grundsätze gab es wenige, das meiste tat der Zufall. Aber der König meinte: „ce sont les fous qui comptent sur le hasard" und betonte, „Erfahrung nicht allein, Nachdenken ist notwendig". Er wußte wohl, „die erste disposition, nach welchem Ihr Eure attaquen gewählt haben werdet, wird den succes von Eurem Vornehmen facilitiren oder aber schwer machen". Auch überzeugte sich der König bald, eine wie wichtige Rolle bei allem das Gelände spielte und das Handinhandarbeiten der Waffen. „So viele differente terrains so viele differente bataillen."

*) Band I, Seite 101.

Man würde es der Truppe erleichtern — so kann man sich den weiteren Gedankengang vorstellen —, wenn man ihr einen gewissen Anhalt für die Form des Angriffs gäbe. Die Erfahrung lehrte nun, daß ja doch nur immer ein Flügel angriff. Es kam darauf an, dem Gegner einen Vorsprung im Aufmarsch abzugewinnen, ferner eine Form bei dem Flügelangriff zu finden, welche die starren Linien der Lineartaktik beweglicher machte, welche den Gegner möglichst lange über die Angriffsrichtung im unklaren ließ, um ihn dann in der Flanke fassen und vernichten zu können. Dabei mußte dem Feldherrn noch immer die Möglichkeit weiterer Einwirkung auf die Schlacht bleiben. Allen diesen Anforderungen entsprach die „ordre oblique", die bekannte, vom König erfundene schräge Schlachtordnung, denn was man bis dahin von dieser gewußt, was man dafür gehalten, hatte mit der des Königs nichts zu tun. Neben Förderung der einzelnen Waffen in ihrer Taktik mußte diese also vor allem geübt werden.

Dazu gehörten außerordentlich gewandte Führer, vorzüglich geschulte und bewegliche Truppen, Führer, denen „ein halbes Wort" genügte, um zu wissen, was der König wollte, Truppen, denen man im Frieden das Schwierigste zumuten mußte, damit sie im Kriege das Einfache mit voller Sicherheit ausführen konnten.

Es läßt sich beweisen, daß vom Könige schnell folgende Ausbildungsziele erkannt wurden:

1. Sicherheit der Waffen in ihrer formalen Taktik. Große Beweglichkeit, um schwierigen Anforderungen gewachsen zu sein.
2. Verständnisvolles Zusammenarbeiten der Waffen.
3. Sicherheit im Angriff, für dessen Anlage die ordre oblique einen gewissen Anhalt bot, unter steter Berücksichtigung des Geländes. In zweiter Linie dann natürlich auch Verteidigung.
4. Vor allem gründliche theoretische und praktische Schulung der Führer!

Das erstgenannte konnte man in den Garnisonen üben, die übrigen Ausbildungsziele waren nur durch Zusammenziehen der Truppen und Manöver, bei denen alle Waffen beteiligt waren, zu erreichen. Die letzten drei Punkte lagen dem König aber viel zu sehr am Herzen, als daß er die Ausbildung hierin jemand anderem überließ und sie nicht, soweit es angängig war, selbst in die Hand nahm.

Um die Anforderung an gute Manöver festzustellen, können wir vielleicht von unseren heutigen Manövern vorläufig absehen und zunächst die Definition eines unserer verdienstvollsten Militärschriftsteller zugrunde legen, nämlich diejenige des Generals v. Clausewitz. Clausewitz führt aus: „Im Kriege ist alles einfach, aber das Einfachste ist schwierig. Diese Schwierigkeiten häufen sich und bringen eine Friktion hervor, die sich niemand richtig vorstellt, der den Krieg nicht gesehen hat."

Buch I Kapitel 8 fährt er dann fort:

„Die Übungen des Friedens so einzurichten, daß ein Teil jener Friktionsgegenstände darin vorkommt, das Urteil, die Umsicht, selbst die Entschlossenheit der Führer geübt werde, ist von viel größerem Wert als diejenigen glauben, welche den Gegenstand nicht aus Erfahrung kennen. Es ist unendlich wichtig, daß der Soldat, hoch oder niedrig, auf welcher Stufe er auch stehe, diejenigen Erscheinungen, die ihn beim erstenmal in Verwunderung und Verlegenheit setzen, nicht erst im Kriege zum erstenmal sehe; sind sie ihm früher nur ein einziges Mal vorgekommen, so ist er schon halb damit vertraut. Das bezieht sich selbst auf körperliche Anstrengungen."

So Clausewitz. Das war für damals gültig und ist es heute noch vollkommen!

Im großen genommen, können die Friktionen zweifacher Natur sein: Sie bestehen einmal in der Schwierigkeit, welche durch unbekannte Verhältnisse, vor allem durch unvorhergesehene Zufälle entsteht — das gilt namentlich für die Führer —, ferner darin, daß die an die Truppen herantretenden Forderungen nur mit starker körperlicher Anstrengung und großer Gewandtheit zu erfüllen sind.

War der König wirklich so tief in das Wesen der Sache eingedrungen?

Diente er in den von ihm abgehaltenen Manövern seinen Absichten, was die genannten Ausbildungsziele betraf und wurde doch auch noch jenen Clausewitzschen Vorbedingungen nutzbringender Friedensarbeit gerecht?

Entsprachen die Manöver des Königs jenen Ansprüchen, so werden sie ihrem Wesen nach auch dauernd viel Vorbildliches enthalten.

Zur Untersuchung sind heranzuziehen die unter dem König in den Jahren 1746 bis 1756 und 1763 bis 1786 abgehaltenen Manöver. Diese sind nicht so gleichartig, daß man sie in ihrer Gesamtheit betrachten kann. Mit Rücksicht auf verschiedene Gesichtspunkte, welche in Frage kommen, werden die Manöver am besten nach den genannten Zeitabschnitten durchgesprochen.

Die Manöver der ersten Jahre waren noch einfacher Natur. Nach des Königs eigenen Worten konnte man an neue Übungen noch nicht denken, erst mußte die alte Ordnung wieder gründlich in die Truppen hineingebracht werden. Unerfreuliche Zeiten, wie sie nach jedem Kriege eintreten, wo eben, wie der technische Ausdruck lautet, gehörig „gedrillt" werden muß.

Später wuchsen die Anforderungen des Königs von Jahr zu Jahr.

Was geschah für die Taktik der Infanterie?

So sehr der König sein Fußvolk rühmte, er war sich wohlbewußt, daß die langen Infanterielinien, wie sie die Lineartaktik zeitigte, außerordentlich ungelenk seien.

Er bestrebte sich bald, hierin Wandel zu schaffen.

Versuche waren schon 1743 in Potsdam gemacht worden. Zweierlei erschwerte dem Feldherrn vor allem die Bewegung der Truppen, man kannte

keinen Aufmarsch in unserem Sinne, in der Marschrichtung, und ferner keine Schwenkungen in großen Verbänden. Beides wurde, der Aufmarsch von 1752 ab in Form des Deployierens, eingeführt und geübt. Die fremden Armeen haben diesen Fortschritt nicht mitgemacht. Dabei behielt das Geradeausgehen in langen Linien natürlich seine Wichtigkeit.

Der Angriff in der Form der ordre oblique, welche auf verschiedene Weise hergestellt werden konnte, war im großen und ganzen Sache der Infanterie. Ich brauche nicht näher darauf einzugehen, wie die ordre oblique formiert wurde, auch nicht darauf, daß sie keineswegs schematisch angewandt, sondern stets den Verhältnissen angepaßt wurde, das sind ja alles wohlbekannte Dinge. Für die oben erwähnten Übungen aber sowohl wie für das Üben der ordre oblique erschien es jedenfalls wünschenswert, daß man alles dies möglichst viele Truppen auf einmal ausführen ließ. Hierfür waren die großen Herbstmanöver außerordentlich geeignet und wurden auch gründlich dazu ausgenutzt. Charakteristisch ist, daß diesbezügliche Vorschriften gar nicht in die Reglements gekommen sind, sondern nur durch Anwendung bei den Spezial- sowie Generalrevuen, vor allem aber durch die Anwendung in den Manövern und die hierbei erfolgte Belehrung des Königs, alle neuen taktischen Formen und Bewegungen den Truppen bis zum Siebenjährigen Krieg vollkommen geläufig geworden waren. Die Gefahr, daß das Einüben der ordre oblique im Verhältnis zu den anderen notwendigen Übungen in den Manövern allzuviel Zeit beanspruchen würde, lag nahe. Doch ist dies vollkommen vermieden worden.

Wie stand es nun mit jenen von Clausewitz erwähnten Friktionen? Vorgehen und Bewegungen in größeren Truppenmassen, Einexerzieren neuer taktischer Formen, das alles übten ja auch die fremden Armeen, wenn sie ihre Regimenter in den Übungslagern zusammengezogen hatten.

Der König erschwerte den Truppen die Übungen ganz bewußt und hat die höchsten Anforderungen an sie gestellt.

Abgesehen davon, daß Angriff, Rückzug, Verteidigung, Flußübergang und dergleichen im Manöver vorkam, wobei natürlich alle möglichen Formationsveränderungen verlangt werden mußten, brachte der König seine Infanterie absichtlich in schwieriges Gelände und hielt gerade hier auf strengste Ordnung.

Für die Lineartaktik waren Wälder, nasse Gräben und dergleichen besonders gefährlich, aber solche Hindernisse wurden aufgesucht.

Der König schreibt auf einen Bericht des Prinzen Moritz zurück: „So haben dieselben (Euer Liebden) mir zu melden, was es eigentlich vor Regimenter gewesen seyn, welche in dem Holze nicht nach Wunsch manövriert haben, damit solchen darunter annoch helffen könne." Dieses „helffen" fiel aber unter Umständen sehr energisch aus, wie das sonst so

beliebte Bayreuth-Dragoner-Regiment erfuhr, welchem nach einer schlechten Revue ein vierteljähriges Strafexerzieren auferlegt wurde.

In der Beschreibung der Herbstmanöver von 1751 bei Ohlau wird erwähnt, daß sich in der Vormarschrichtung „einige nasse Grabens, das Dorf Poppelwitz, einiger Sumpf, auch etwas Wald befanden". Aber Se. Königl. Majestät „wollte die Fertigkeit dero Infanterie, ein in solchen Umständen versehenes Terrain passieren und sich gleich wieder zu formieren, auf die Probe setzen".

In diesem tatsächlich schwierigen Gelände, wo öfter abgebrochen werden mußte, wurde dann noch eine Achtelschwenkung ausgeführt! So finden sich mehrere Beispiele.

Aber nicht genug daran, zwang der König auch noch durch plötzliche Einlagen und Annahmen die Truppen zu besonders verwickelten Formationsveränderungen, so 1755 bei Tschirne und in demselben Jahr bei Spandau.

Ferner war der König sich der Schwierigkeiten, welche sich der Lineartaktik beim Angriffe auf Dörfer boten, wohl bewußt. Er hielt diesen für sehr gefährlich. Doch verhehlte er sich nicht, daß ihm der Gegner solches nicht ersparen würde und übte die Truppen in den Manövern im Angriff wie in der Verteidigung von Dörfern. Im Jahre 1755 hatte er hierzu bei Spandau ein ganzes Dorf mit 20 Häusern und einer Kirche bauen lassen.

Eine Hauptschwierigkeit bei der Gestaltung von kriegsvorbereitenden Manövern liegt damals, wie jetzt darin, daß man die Feuerwirkung so sehr schwer einschätzen kann. Hierin bringt jeder Krieg unliebsame Überraschungen, sei es, daß dieser Faktor in der taktischen Rechnung zu niedrig oder auch einmal zu hoch angesetzt ist.

Der König unterschätzte die Feuerwirkung, das tritt bei den Manövern klar zutage. Bis zum Siebenjährigen Kriege war er ja, wie bekannt, der Ansicht, daß man mit vielem Feuern nur Zeit verliere, die Hauptsache wäre bei einer so vorzüglichen Infanterie wie die seinige sei, schnell an den Feind heranzugehen.

Eine Instruktion von 1747 drückt das sehr drastisch aus: Man müsse in guter Ordnung und „während dem Chargiren" auf den Feind zugehen, wenn aber dieser wider alles Vermuten standhalten sollte, „so müssen die Bataillons so attaquieren, wenn sie auf 20 oder wohl auch auf 10 Schritt vom Feinde sind, ihm eine starke Salve in die Nase geben und demselben sofort mit den Bajonetten in die Rippen sitzen".

Wenn nun auch die Truppe nicht zum Feuergefecht erzogen wurde, so verlangte der König bei den Manövern doch dauernd außerordentlich schnelles Laden und größte Ordnung bei der Feuerabgabe.

Gerade durch Mißachtung der Feuerwirkung wurde die preußische Infanterie zu dem ihr so recht eigenen Offensivgeist erzogen; wenn infolgedessen

auch die Angriffe blutig wurden, so waren sie es, wie das Generalstabswerk sagt, durch einen glorreichen Irrtum des Königs.

In gleich vorzüglicher Weise wurde die Kavallerie geschult.

Bei ihr handelte es sich zunächst um schnellen Aufmarsch, große Beweglichkeit und geschlossene, mit aller Wucht den Gegner treffende Attacken. Danach kam die heute noch im großen und ganzen bestehende Treffentaktik zur Durchbildung.

Die Kavallerie ist dauernd bei den Manövern in großen Massen und unter schwierigen Verhältnissen verwendet worden. Wie leistungsfähig sie auf Grund ihrer vortrefflichen Ausbildung war, ist ja allgemein bekannt. Des Königs Anforderungen an den Reiter wuchsen eben so, wie die an die Leistungsfähigkeit des Pferdes. Ließ doch der König bei einer Revue fünf Attacken hintereinander reiten.

Seine Ansprüche an Tempo erhöhten sich von Jahr zu Jahr bis an die Leistungsgrenzen, aber der König handelte hierin bei allen Übungen und Manövern vollkommen zielbewußt. Er hat den Grundsatz mehrfach ausgesprochen: „daß er lieber im Frieden eine Anzahl Reiter verlieren wolle, als daß er geschlagen werde und dabei 20 000 bis 30 000 Mann einbüße, weil er es während der langen Friedenszeit nicht verstanden habe 200 bis 300 Reiter zu verlieren.*) Die Manöver bieten der Reiterei durchaus verschiedene, teils unter schwierigen Verhältnissen zu lösende Aufgaben, die stets geeignet waren einzelne Regimenter in gewandtem Manövrieren, größere Massen in der Treffentaktik zu üben. Vorschriften wie Manöver haben jedenfalls die Kavallerie zu einer Waffe erzogen, die würdig „des offensivsten aller Feldherren“ war.

Daß die Artillerie nicht in dem ausgedehnten Maße Verwendung fand wie die anderen Waffen, lag zum Teil daran, daß im Frieden keine Bespannung für sie vorhanden war. Der König gab diese im Bedarfsfalle aus seinem Marstalle.

Doch gelangten im Jahre 1753 61 Geschütze zur Verwendung.

Unsere heutigen Grundsätze, Niederkämpfung der feindlichen Artillerie und Vorbereitung des Infanterieangriffs durch Artilleriefeuer kannte man damals auch und brachte sie bei den Manövern zum Ausdruck. In Wirklichkeit gelangte allerdings das Bestreben nach Niederkämpfung der feindlichen Artillerie aus mancherlei Gründen fast nie zur Durchführung.

Das verständnisvolle Zusammenwirken der Truppen ist ja in erster Linie Sache der Führer, doch bleibt auch Vorbedingung, daß sämtliche Unterführer mit der Taktik derjenigen Waffen, welchen sie nicht angehören, einigermaßen vertraut sind.

Vorteilhaft wird es jedenfalls sein, wenn die Mannschaften an den

*) v. Taysen, Die militärische Tätigkeit Friedrichs des Großen in seinen letzten Lebensjahren. S. 95.

Anblick und die Bewegungen der anderen Waffen gewöhnt sind, ihnen soviel als nur möglich Gelegenheit gegeben wird, mit oder gegen andere Waffen zu manövrieren.

Der König sah dies bald ein und ordnete das Erforderliche an.

Bei allen Generalrevuen wurde Infanterie und Kavallerie gemeinsam besichtigt. Aber hierbei handelte es sich meist um Bewegungen, die genau vorgeschrieben auf Grund einer Disposition ausgeführt wurden. Ein Anpassen aber, oder eine Gegenmaßregel bei unvorhergesehenen Bewegungen der anderen Waffen wurde doch hauptsächlich erst in den Manövern notwendig und ist natürlich hierbei vielfach erforderlich geworden.

Was geschah nun zur Ausbildung der Führer?

Baron Jomini, der Adjutant Napoleons I., sagt vom Könige, wo es sich um seine Art die Armee zu formieren und zu marschieren handelt:*) „Dieser Mechanismus war das Werk jenes großen Mannes, er würde aber ohne das Genie, welches die Wirkung zu berechnen verstand, keine Schlachten gewonnen haben."

Nach des Königs Tode dachte man darüber nicht so klar. Wie lange ist man doch der Überzeugung gewesen, daß die Schnelligkeit, die vorzügliche Schulung der Truppen, das arcanum Echelonsangriff schon allein den Sieg verbürgten, wobei man vergaß, daß gut geschulte Truppen nur derjenige zum Siege führt, welcher sie an der richtigen Stelle zu verwenden versteht. Führer und Führerausbildung fehlten! Der König dagegen war sich wohl bewußt, daß man gutgeschulter Führer nicht entraten könne. Vom ersten Augenblick an erkannte er, daß hier viel zu tun sei, und vom ersten Augenblick an erwog er die Mittel und Wege, welche zum Ziele führen könnten. Besonders geeignet erschien ihm einmal der Entwurf eines taktischen Lehrbuches, welches damals vollkommen mangelte, alsdann aber Manöver, gelegentlich welcher er die Führer in seine Ansichten einweihen und später beobachten konnte, ob die Führer Fortschritte machten. Hierfür konnten die Manöver ein ideales Mittel sein und der König hat es verstanden, sie durchaus dazu zu gestalten.

Seine Meinungen hatte der König in mehreren Instruktionen den Generalen auseinandergesetzt. Der Niederschlag seiner sämtlichen Erfahrungen der ersten Jahre seines genialen Denkens über taktische Fragen ist erst 1753 in Form der Generalprinzipien vom Kriege in die Hände der höheren Truppenführer gelangt.

Der König stand vor derselben Aufgabe, wie sie später Scharnhorst von neuem bei seinem großen Reformwerke zu lösen hatte. Es handelt sich darum, wie letzterer sagt: „Intellekt und Erfindungsgabe der Führer zu heben."

Gerade vom „Herkömmlichen" in vieler Hinsicht abzuweichen war Friedrich der Große entschlossen, und da versagten zunächst die Führer.

*) Baron Jomini, Abhandlung über große militärische Operationen 1811.

Es waren, wie schon erwähnt, zum größten Teil kriegserprobte Helden, welche mehrere Feldzüge mitgemacht hatten, aber die Erfahrungen der letzten europäischen Kriege, welch letztere ganz im alten Stil verlaufen waren, konnten den Blick für neue Möglichkeiten nicht weitern.

Die Haupttugend, welche in jenen Kriegen bei den Führern entwickelt wurde, war und blieb eben, im weiteren Verlauf des Gefechts die Schwäche des Gegners zu erkennen und sie gewandt auszunutzen. Gewiß eine sehr schätzenswerte und notwendige Fähigkeit. Aber die „Erfindungsgabe" mußte sich auch darin zeigen, daß man vor der Schlacht Mittel und Wege fand, sich eines Vorteils vor dem Feinde zu versichern. Die Führer mußten zunächst in große Verhältnisse gebracht werden, um einen weiten Blick zu bekommen, wozu die Manöver vorzügliche Gelegenheit boten. Hier konnte man sie dann vor schwierige Entschlüsse stellen.

Der gute Entschluß auf dem Schlachtfeld wird wegen der Schnelligkeit, mit der er gefaßt werden muß, meist dem gesunden Instinkt entspringen müssen, das Gedächtnis wird jedenfalls oft nicht zu Rate gezogen werden können. Ein gesunder Instinkt wird aber durch gründliche vorhergehende fachwissenschaftliche Kopfarbeit bei sonst günstigen Anlagen gefördert. So verlangte der König, daß die Führer alle Vorschriften gründlich in sich aufgenommen hatten, sowohl die Reglements — „Das Reglement vor die Armee, als welches eigentlich der Katechismus Meiner Offiziere ist" — als auch seine übrigen theoretischen Schriften. Wir sehen zum Beispiel bei vielen Herbstmanövern vom Jahre 1753 ab Fälle, wie sie in der „Generalprinzipia" abgehandelt waren, als allgemeine Kriegslagen den Übungen zu Grunde gelegt. Natürlich ist da genaue Vorkenntnis der in Frage kommenden Schrift gefordert worden.

War genügende theoretische Vorbildung vorhanden, dann mußte Entschlußfähigkeit gefördert werden. Wie der König hierin zu fördern verstand, geht schon aus den Fortschritten hervor, welche die Führer bis zum Zweiten Schlesischen Kriege gemacht hatten.

Der König hob die Entschlußfähigkeit auf jede Weise. Er stellte zunächst den Grundsatz auf: „Glaubt nur, daß es besser sey, eine üble resolution zu fassen und solche auf der Stelle zu executiren als gar keine resolution zu nehmen."

Der gefährlichste Feind der Entschlußfreudigkeit kann ja die Kritik sein. Aber auch hiermit hat der König bei den Manövern nur aneifernd gewirkt und zwar schon bei den Unterführern, was gewiß günstigen Einfluß haben mußte.

Kaltenborn erzählt:

„Von dem Augenblick an, wo der König seine Truppen manöverieren ließ, behandelte er sie wie in der Stunde der Schlacht und war zufrieden, wenn nur die Hauptsachen gut ausgeführt wurden."

Ferner:

„Wo er eine Verwirrung entstehen sah, half er sie mit der größten Ruhe, wenn es noch möglich war, in Ordnung bringen und sprach den Fehlenden selbst Mut ein."

Auch von den Unterführern wurde verlangt, daß sie sich nicht um Kleinigkeiten kümmern sollten. Zwei sehr bezeichnende diesbezügliche Parolebefehle lauten:

„Es ist eine Hauptregel, daß, je weniger die Stabsoffiziere und die Generale dabei lärmen täten, um so besser ginge es."

Ferner:

„Seine Majestät haben befohlen, daß die Pelotonskommandeure sich nicht mit Kleinigkeiten abgeben, weil solches in den Regimentern gewiesen werden müsse und zu diesem beim Manöverieren keine Zeit sei."

Die Kritiken, welche der König mit leiser freundlicher Stimme sprach, sind mehrfach begeistert geschildert worden.

Wie erfrischend muß das im Kavallerie-Exerzierreglement dem Chef gegenüber ausgesprochene Verlangen gewirkt haben, sein Regiment „witzig zu machen wie er es gut findet", womit gesagt war: erlaubt ist, was zum Zwecke führt.

Für die höheren Führer konnte auf selbständiges Handeln nicht besser hingewiesen werden, als mit den berühmten Worten:

„In Summa, darum heißen sie Generale, damit, wenn sie eine Sache gut überlegt haben, sie solche auf ihre Hörner nehmen, denn der Chef kann nicht überall gegenwärtig sein."

Nach dem Wesen der Lineartaktik boten schon die Manöver gegen den markierten Feind genug Gelegenheit zu selbständigen Entschlüssen, für die Treffenführer in erster Linie, aber auch für die anderen. Es wird das am besten aus dem Verlauf eines noch zu schildernden Manövers hervorgehen.

Zum Beginn der großen Manöver in einer Partei wurde der Gegner zunächst noch durch Flaggen dargestellt, so 1753; 1754 und 1755 aber tritt das Bedürfnis des Königs, wirkliche Truppen als Feind auftreten zu lassen, hervor. In diesen Jahren wurden hierzu gewöhnlich mehrere Bataillone und Eskadrons verwendet, was den Wert der Übungen entschieden bedeutend hob.

Am wesentlichsten aber mußte die Ausbildung der Führer durch die Manöver in zwei Parteien mit voller Entschlußfreiheit gefördert werden, welche bald nach dem Zweiten Schlesischen Kriege eingeführt wurden. Ein derartiger Versuch hatte zwar auch einmal in der österreichischen Armee stattgefunden, aber die dabei zutage getretenen Fälle grober Indisziplin ließen eine Fortsetzung des Versuchs nicht angezeigt erscheinen.

So ist denn dieses einzig wahre Mittel zu kriegsmäßiger Ausbildung nur in der preußischen Armee angewendet worden. Hier ist die für die Führerausbildung so notwendige Friktion geschaffen, das heißt, die Führer

treten Unvorhergesehenem entgegen, kurze Entschlüsse werden nötig, die große Anzahl der Truppen erschwert die Führung.

Die Kriegslagen waren ganz einfach und die Detachements wurden nach den damaligen Verhältnissen mit Recht als selbständig angenommen.

Die Führer hatten ihre Absichten, oder wie der damalige Ausdruck lautete, ihre Disposition, dem König am Tage vorher einzureichen.

Trotz aller Einfachheit waren aber die Kriegslagen, welche gegeben wurden, ganz verschieden, ein weiterer Grund, um diese so vorzügliche Ausbildung zu bewundern.

Sobald der König selbst führte, machte er seine Disposition am Tage vorher bekannt, das heißt, er ließ sie vorlesen und erklärte sie dann. Wenigstens im Jahre 1754 heißt es ausdrücklich, daß der König keine schriftlichen Dispositionen ausgab. So mußte sie jeder auswendig behalten, eine gute Übung für schnelles Auffassen der Lage. Eine gewisse Kürze war allerdings hierzu wohl Vorbedingung.

Wie aber das Manöver weiterhin verlief, war damit durchaus nicht vollkommen festgelegt.

Es gab manchesmal ein gehöriges Durcheinander. So hören wir vom 3. September 1753, daß es auf dem rechten Flügel „sehr konfuse" zuging, allerdings durch Versehen eines Adjutanten, der dafür in Arrest kam.

Am 7. September desselben Jahres hatten die Generale den König nicht verstanden, dadurch kamen in einem Grunde 14 Bataillone unter- und hintereinander.

Wie sah es etwa 45 Jahre später aus, nur 12 Jahre nach dem Tode des großen Königs?

Die Disposition für eines der Frühjahrsmanöver im Jahre 1798 war zehn geschriebene Seiten lang!*)

Clausewitz sagt mit bezug auf die Manöver jener Zeit im allgemeinen: „Am schmerzlichsten fiel mir auf, daß diese lange vorher einstudierten, viel besprochenen, genau vorgeschriebenen, an Ort und Stelle gezeigten Spiegelfechtereien von den ausgezeichnetsten Männern des Heeres, wie Möllendorf und Rüchel waren, mit einem das ganze Leben absorbierenden Ernst, mit einer an Schwäche grenzenden Lebhaftigkeit betrieben wurden."

Wie konnten damit Führer herangebildet werden, welche die Friktionen des Krieges zu überwinden wußten, welche dem Unvorhergesehenen mit frischem Wagemut gegenübertraten?

Was war da noch von dem Geiste, welcher die Manöver Friedrichs beseelt hatte, übrig?

Wie sticht dagegen ein Manöver, wie das vom 5. September 1753, eines der interessantesten, welches wir kennen, ab! (Siehe Anlage 1.) Nichts von Schema!

*) Frhr. v. der Goltz, Roßbach und Jena, S. 269.

Immer theoretisch wie praktisch wird der Grundsatz ausgesprochen, die Maßnahmen richten sich nach dem Feind, nach dem Gelände! Die Waffen müssen sich gegenseitig unterstützen!

Da kommen Manöver vor, wo von der sonst gerühmten ordre oblique kein Gebrauch gemacht werden kann, wo die Aufgabe am besten dadurch gelöst wird, daß man das Zentrum, die stärkste Stelle des Feindes, anstatt den Flügel angreift. In einem anderen Manöver wird mit dem ersten Treffen angegriffen, mit dem ganzen zweiten umfaßt.

Eine Verfolgung größeren Stils ist ebenfalls geübt worden, da der König sich wohl bewußt war, daß ein Sieg, der nicht durch Verfolgung ausgenützt würde, unnützes Blutvergießen war, wenn er auch die großen Schwierigkeiten nicht verkannte, welche sich damals der Verfolgung boten.

In einem weiteren Manöver ist der Gegenstoß bei der Verteidigung gefordert.

Alles, was im Kriege wohl vorkommen konnte, kam auch in diesen Manövern vor, so Deckung oder Angriff einer Fouragierung, für damalige Zeiten sehr wichtig.

Wie interessant und lehrreich gestaltete der König ein Festungsmanöver im Jahre 1752. Ich folge der Darstellung, welche Herr Oberstleutnant v. Duvernoy vor einiger Zeit hiervon gegeben hat.*)

Von Oberst v. Balby hatte der König ein Polygon, eine Festungsfront, welche aus zwei Bastionen und einem Ravelin bestand, in verjüngtem Maßstabe herstellen lassen.

Er wollte den Offizieren einen klaren Begriff von den verschiedenen, bei der förmlichen Belagerung eines Platzes vorkommenden Operationen verschaffen.

Der König erklärte alles selbst, die Maßnahmen des Angreifers und Verteidigers, weist auch gleich nach, wie er ja alles sofort auf den Krieg bezog, welche Fehler die Kommandanten in den letzten Feldzügen gemacht hätten.

Es wurden der Belehrung halber alle Arbeiten, die man sonst in die Nacht verlegt, am Tage ausgeführt.

Nachdem Sicherungen vorgeschoben worden waren, legte man die Batterien an. Die Übung gestaltete sich nun dadurch besonders interessant, daß die Werke zunächst nicht besetzt waren und scharf beschossen wurden, um die Wirkung der Geschütze festzustellen, welche im übrigen gut war.

Es wurde die erste Parallele ausgehoben.

Der Angriff nahm seinen weiteren Verlauf mit dem Eröffnen neuer Batterien und Ausheben der zweiten Parallele.

*) Vgl. Militär-Wochenblatt 1901, Beiheft 2 und die dort gegebene Skizze.

Der König ließ dann das Feuer einstellen, die Werke mit sieben Bataillonen besetzen und befahl einen Ausfall von fünf Bataillonen, den er selbst leitete. Der Angreifer wurde auf die erste Parallele zurückgeworfen.

Am anderen Tage wurde wieder scharf geschossen und zwar namentlich aus den inzwischen angelegten Rikochett-Batterien gegen die Facen der beiden Bastione und des Ravelins, wiederum mit guter Wirkung.

Ein abermaliger Ausfall wurde durch 20 Unteroffiziere markiert. Zur Abwehr mußte der Angreifer aus der Parallele herausspringen und den Ausfalltruppen entgegengehen.

Mit drei Sappen wurde weiter vorgegangen. Durch Verbindung deren Spitze entstand die dritte Parallele.

Das Glacis wurde erreicht und im ausspringenden Winkel des gedeckten Weges vor dem Ravelin Tranchée-Kavaliere angelegt, um den Feind gänzlich aus dem gedeckten Weg zu treiben.

Inzwischen nahm man aber an, daß die Sappen noch nicht ausgeführt seien und unternahm ohne diese einen Sturm auf den gedeckten Weg, der aber abgeschlagen wurde.

Nachdem das Couronnement sowie Breschbatterien ausgeführt waren, stellte man Grabenübergang und Niedergang her.

Der König nahm hierbei Gelegenheit zu betonen, nicht eher dürfte der Kommandant unterhandeln, als bis der Grabenniedergang fertiggestellt, die Bresche gangbar gemacht sei, dann aber wäre er dazu berechtigt.

Am siebenten Tage wurde der Sturm ausgeführt.

Weiterhin sprach sich der König über Kapitulationsbedingungen aus.

Bei dieser ganz gedrängten Schilderung sind noch viele kleinere, lehrreiche Episoden weggelassen, aber man kann sich denken, daß der König seine Absicht, die er überall betonte und mit allen Mitteln durchzusetzen versuchte: nämlich das Interesse und Verständnis der Offiziere für den Festungsdienst zu heben, wohl am besten durch solche Manöver zu erreichen vermocht hat.

Mit der geschilderten Übung war der König so zufrieden, daß er Balby eine jährliche Zulage von 500 Talern, Dieskau den Orden pour le mérite verlieh.

Solche Festungsmanöver fanden mehrere statt, wobei einige neue Anforderungen des Königs denjenigen unseres neuesten Reglements entsprechen; einmal sollte der Angreifer, abgesehen von dem Fortgang der förmlichen Belagerung, immer den Verteidiger durch dauernde Unternehmungen in Atem halten, dann aber stets den Versuch im Auge behalten, die Festung noch kurzer Hand zu nehmen, anderseits soll der Verteidiger nur in entscheidenden Augenblicken große Ausfälle machen, im übrigen aber den Angreifer dauernd beunruhigen.

Diese Manöver, wie auch die anderen haben nachweisbar einen regen Gedankenaustausch in der Armee veranlaßt!

Aber mit dem bisher berührten ist der ganze Wert der Manöver noch immer nicht erschöpft. Wenn auch in ihnen nur das geübt wurde, was notwendig zur Vorbereitung zum Kriege gehört, so hat es doch der König für vorteilhaft gehalten, auch gelegentlich eine taktische Form auszuprobieren, die er schließlich nicht im Kriege verwendete, oder andere Versuche anzustellen.

Die Kolonne, welche erst später in der napoleonischen Zeit zur Durchbildung gelangte, war ja dem König bekanntlich nicht ganz fremd. Wir sehen einen Versuch der Anwendung der sogen. „durchbrechenden Kolonne" in der Zeit von 1754 bis 1756. Während im Anfang deren Tete im vorderen Treffen stand, sollte sie später durch eine Lücke des vorderen Treffens in den bereits zum Wanken gebrachten Gegner einbrechen.

Aber der König hat wohl nicht die Überzeugung gewinnen können, daß diese taktische Form viel Erfolg verspreche, sie ist im Kriege nicht verwendet worden.

Außer diesem ließen sich auch noch andere Versuche nachweisen.

All die großen Leistungen und Fortschritte in den Manövern jener Zeit haben den Anschein des Einfachen, — allerdings ja den Stempel des Genialen —, aber auch in der Art, als ob alles so hätte kommen müssen, als ob keine Klippe zu vermeiden, nur Neues zu erfinden und durchzuführen gewesen wäre. Und doch konnte man damals in dieselben Fehler verfallen, welche heute noch begangen werden können. In den Manövern allerdings hätten sie dann zutage treten müssen.

Was wollen für die Durchbildung einer Armee schließlich zehn Jahre sagen, will man sie in dieser Zeit zu neuen taktischen Grundsätzen erziehen, selbst wenn die Vorbildung eine so vorzügliche, wie diejenige ist, welche die preußische Armee unter König Friedrich Wilhelm I. genossen hatte. Mehrfaches Schwanken in den Ansichten, Übereilung bei Einführungen würden sich schwer rächen, daraus entspringende Schäden jedenfalls in den Manövern bemerkbar sein.

Ein Schwanken in taktischen Ansichten konnte aber wohl bei der Unsicherheit der damaligen Zeit in letzterer Hinsicht durch kriegswissenschaftliche Studien entstehen, wie sie der König stets eifrig betrieben hatte und deren er sich auch weiterhin befleißigte. Bei aller genauen Kenntnis der Kriegsgeschichte tritt nun in den Manövern nur ein einziger Fall hervor, wo diese sich direkt mit der Praxis berührt, nämlich im Manöver vom 28. August 1754. An diesem Tage wurde das Manöver ausgeführt „als eine Vorstellung der bei Höchstädt zwischen dem französischen General Tallard und die englischen und kayserlichen Generals Marlborough und Prinz Eugen vorgefallenen bataille".

Im übrigen aber ist in den Manövern, trotzdem wohl dem König bei seiner kriegswissenschaftlichen Lektüre manches Neue vorkam, was der

Beachtung wert war, nach Grundsätzen gearbeitet worden, die sich vervollkommneten, aber nicht schwankten.

Gerade vom König kann man lernen, wie notwendig Studien sind, wie man aber nur das in die Praxis mitnehmen darf, wovon man nach reiflicher Überlegung überzeugt ist, daß es noch Verwendung finden muß.

Clausewitz sagt:

„Wenn ein Sachverständiger ein halbes Leben darauf verwendet, einen dunklen Gegenstand aufzuklären, so wird er weiter kommen, als derjenige, welcher in kurzer Zeit damit vertraut sein will. Das also nicht jeder von neuem aufräumen und sich durcharbeiten brauche, sondern die Sache geordnet und gelichtet finde, dazu ist die Theorie da."

Die Gefahr der Übereilung lag besonders nahe. Dem König, welcher stets mit einem baldigen Kriege rechnete, entging kein Fortschritt bei den fremden Armeen. Die Österreicher hatten ihre Artillerie bedeutend vermehrt und verbessert. Der König prüfte dauernd die Versuche mit neuem Artilleriematerial, doch hat er sich nicht zu unverhältnismäßigen Anschaffungen, zur übereilten Bevorzugung und Einführung eines Geschützmaterials verführen lassen, wie wir das im Gegensatz zu Deutschland in neuester Zeit bei einem anderen Großstaate haben beobachten können. In den Manövern tritt lediglich das Bedürfnis hervor, immer mehr und mehr Geschütze zu verwenden.

Ebensowenig haben ihn die Unbequemlichkeiten, welche die leichten Truppen der Österreicher verursachten, dazu gebracht, ebenfalls leichte Truppen in einem Umfang aufzustellen und auszubilden, der nicht im Verhältnis zu den für die ganze Armee verfügbaren Mitteln stand. Die Husareneskadrons, welche vermehrt worden waren, fanden in den Manövern auf Grund ihres Reglements eine Verwendung, welche der leichten österreichischen Reiterei gegenüber Erfolg versprach.

Der König behielt alles im Auge, ruhig erwägend, hat er gebessert, wo es notwendig war, aber in genau erkannten und innegehaltenen Grenzen.

Schließlich konnte der König in den Fehler der Überschätzung nationaler Fähigkeiten und Eigentümlichkeiten verfallen. Das scharf ausgeprägte Nationalgefühl hat sich ja besonders stark, hauptsächlich erst nach der napoleonischen Zeit entwickelt. Nationale Eigentümlichkeiten, welche der Berücksichtigung wert waren, hat es aber damals wie heute gegeben. Der König erkannte und berücksichtigte dies. Eine besondere Taktik jedoch darauf aufzubauen, lag ihm fern. Die Hauptsache blieb ihm, in der denkbar günstigsten Form die Truppen an den Feind zu bringen, während das neueste französische Reglement z. B. noch dem Grundsatz huldigt, daß man eine den nationalen Eigentümlichkeiten entsprechende Angriffsform bevorzugen müsse, welche es im Gegensatz zu der sogen. Burentaktik mehr in der Anwendung

der Sturmkolonne sieht, wenn natürlich auch im übrigen die Wichtigkeit des Feuergefechts nicht verkannt wird.*)

Der große König wußte, seine Truppen griffen gut an und so lehrte er sie in den Manövern, die beste Art anzugreifen.

Ein anderes ist es um die Führung im allgemeinen, wie General der Infanterie Frhr. v. der Goltz schreibt: „Man sage mir, was man wolle, jede Armee will auf ihre Art geführt werden."

Gerade das verstand der König, seine Armee zu führen.

Dafür war es gewiß von der größten Bedeutung, daß die Truppen durch die Manöver so oft in enge Fühlung mit ihrem König kamen.

Die Truppen kannten seine Art. Sie liebten den König schon im Frieden und er verstand es so gut mit ihnen zu sprechen und umzugehen, trotz aller Strenge.

Wenn wir in einigen uns erhaltenen Briefen des damaligen Leutnants v. Hülsen an seine Braut mehrfach Wendungen lesen wie: „Der König kommt zur Revue, Gott wende sein Herz!" so macht ja das einen etwas verängstigten Eindruck, und wir wissen auch aus sonstigen Quellen, daß zu diesen Zeiten manches Herz bange schlug.

In den Manövern ist vieles, was dem König mißfiel, vollständig von neuem gemacht und für Unaufmerksamkeit manch eine Arreststrafe verhängt worden. Aber Strenge war gewiß am Platze und ein Genie findet immer die richtigen Mittel, um zu seinem Zweck zu gelangen, vor allem ein so großer Menschenkenner wie der König.

Als der Krieg ausbrach, verstand er seine Truppen zu begeistern und in den schwersten Zeiten ihnen den Mut zu erhalten, in psychologischer Hinsicht die ideale Tätigkeit des Feldherrn.

Eine schönere Probe auf diese Friedensausbildung wie Leuthen kann man sich nicht denken. Die meisterhafte Anlage der Schlacht und die Ausführung in der ordre oblique, wie auf dem Manöverfeld!

Wie nimmt sich dagegen Entschluß und Ausführung der verbündeten Armeen bei Austerlitz aus, wo man sich ebenfalls entschloß, den einen feindlichen Flügel anzugreifen.

Der König hatte ja allerdings stets gewarnt, man müsse mit dem Feldherrn rechnen, welchen man vor sich habe, wenn er auch nicht so weit wie Scharnhorst ging, der später in den Manövern die Charakteranlagen des Feldherrn supponierte.

Napoleon ließ unter seinen Augen nicht Manöver gegen sich ausführen, deren Absicht klar zutage trat und welche noch dazu langsam und ohne

*) Vierteljahrshefte für Truppenführung und Heereskunde, II. 1905. 2. Heft S. 299.

Energie vor sich gingen, wie bei den Verbündeten. Er stieß zu wie er sagt: „L'ennemie a été pris en flagrant délit pendant qu'il manoeuvrait.“*)

Die Zustände nach dem Siebenjährigen Kriege sind bekannt. Für den König handelte es sich in erster Linie darum, die seinem Lande geschlagenen Wunden zu heilen, gegen diese Rücksicht mußte auch die Armee zurückstehen. Beinahe 38 000 Landeskinder, welche sich bei den Fahnen befanden, wurden entlassen, um ihren früheren Beschäftigungen nachgehen zu können. Die Anzahl der Mannschaften, welche in den Kantons ausgehoben werden durften, wurde eingeschränkt.

Wir wissen aus den eigenen Schilderungen des Königs in der Histoire de mon temps, daß ungefähr bis zum Jahre 1770 mit aller Anstrengung allein dahin gearbeitet werden mußte, die Armee auf den Grad der Ausbildung zu bringen, den sie früher besessen hatte. Es kam dem König auf genaue, sorgfältige Arbeit an, es mußte erst wieder Gleichmäßigkeit bei allen Teilen der Armee erreicht werden.

Die ungewöhnlich hohen Ansprüche, welche jetzt die Regierung an den König stellte, ließen es nicht zu, daß er sich dem Heere in dem Maße wie vordem widmen konnte. Diesen Umständen entsprang die Einrichtung der Inspektionen.

Eine sehr einschneidende Maßregel und die Quelle vieler Unzuträglichkeiten! Der König, der gelegentlich geäußert hatte, wenn er jemanden wüßte, der die Fähigkeiten des Prinzen Eugen hätte, und wenn er ein Fähnrich wär, er würde ihn zum General machen, hielt sich auch bei Ernennung der Inspekteure nicht an die Anciennität. So kam es denn zu Szenen wie der folgenden:

Zieten mußte sein Regiment einem Inspekteur vorexerzieren, welcher jünger war als er. Dieser mochte dem alten Helden gegenüber etwas verlegen sein und entschuldigte sich sozusagen, daß er ihn besichtigen müsse. Aber der alte Zieten fuhr ihn an: „Zum Teufel, Herr, glaubt Er, ich weiß nicht wer Er ist und wer ich bin? Er steht hier im Namen des Königs und deshalb exerziere ich Ihm mein Regiment vor.“ Auf einen diesbezüglichen Bericht befahl dann der König, daß Zieten sein Regiment überhaupt nicht mehr vorzuexerzieren brauchte.

Aber das schlimmste war, des Königs Genie wirkte nicht mehr ganz so unmittelbar auf die Ausbildung. Er war seiner Zeit zu weit voraus und einem Genie tun auch die Besten der Zeit nicht genüge! Der Einfluß der Inspekteure war naturgemäß ein großer und ihren Ansichten verhalf zum Nachdruck, daß sie einen wesentlichen Einfluß auf das Avancement hatten. Von ihnen ist dann zum Teil jene Überkünstlung der schon an sich künstlichen Lineartaktik ausgegangen, welche später so verhängnisvoll wurde. Doch haben

*) Studien zur Kriegsgeschichte und Taktik, III; Der Schlachterfolg, S. 27.

wir es ja dem Thema nach nur mit den Manövern zu tun, welche der König selbst leitete und nicht damit, was andere aus der genialen Schöpfung des Königs machten.

Manche taktischen Ansichten änderte der Krieg. Die Feuervorbereitung durch Infanterie und Artillerie war in ihrer Wichtigkeit erkannt. Ferner auch die Notwendigkeit, die Artillerie beweglicher zu machen. Alles dies kommt in den Manövern zum Ausdruck.

Die Truppen wurden bei den Manövern gleich gut und kriegsmäßig ausgebildet.

Hören wir den König doch mahnen: „wer chargirt, kann nicht ziehen, noch weniger manöveriren", und die Gleichmäßigkeit des Angriffs, welche man damals schon beobachten wollte, und welche später in Gestalt des berühmten Echelonangriffs ganz zum Schema wurde, in den unter dem König abgehaltenen Manövern ist sie nicht nachzuweisen.

Die Kavallerie, welche im Kriege lange nicht so gelitten hatte, blieb vorzüglich, der Artillerie wurde das weitgehendste Interesse entgegengebracht, die Verwendung der reitenden Artillerie — der eigensten Schöpfung des Königs — war für damalige Verhältnisse mustergültig.

Die Formen der Lineartaktik ließen sich ja leider nicht vereinfachen, sie müssen uns höchst künstlich erscheinen, die Schuld daran lag aber damals wenigstens nicht an der Ausbildung, sondern im Wesen jener Taktik.

Wie stand es mit der Ausbildung der Führer?

Hören wir doch im bayerischen Erbfolgekriege den Prinzen Heinrich plötzlich klagen:

„Keine Köpfe mehr! In dieser Beziehung sind wir äußerst heruntergekommen!"

War das berechtigt, so hatten die Manöver ihre Schuldigkeit nicht mehr getan!

Werfen wir einen Blick in die Schöningsche Übersicht über die Generale jener Zeit, so hat der große König nach dem Siebenjährigen Kriege noch 184 Generale ernannt. Die waren doch wirklich aus seiner alten Schule hervorgegangen. Ihr Diensteintritt ist ja ungefähr um das Jahr 1740 herum anzunehmen. An Kriegserfahrung konnte es da doch nicht mangeln.

Jedenfalls wird man überzeugt sein, daß diejenigen tüchtig waren, welche der König dafür hielt und über eine ganze Anzahl hat er seine Meinung im militärischen Testament von 1768 ausgesprochen.*) Es sind hier folgende beurteilt (das Urteil ist nur auszugsweise angegeben): Prinz Heinrich, der Erste von allen, um eine Armee zu kommandieren, Anhalt zum Metier geboren, Ramin bewundernswert, Wunsch hat viel Talent, Moellendorf wird gut, Lestwitz prächtig, Wolffersdorf wird gute Dienste leisten, Tauentzien

*) Kapitel „Von denen Offizieren".

prächtig, Oberst Rotkirch und Koschenbahr werden gute Generale werden; desgleichen werden noch ebensogut beurteilt Seydlitz, Krusemark, Dalwig, Bülow, Manstein, Hoverbeck, Reichenstein und andere mehr, im ganzen 20, von denen bis zum bayerischen Erbfolgekrieg erst sieben gestorben waren, während andere aber sich nach 1768 gewiß gut qualifiziert haben, denn sie standen später in hohem Ansehen.

Und der König verlangte von seinen Führern viel, beförderte diesen und jenen, enthielt ihm aber zugleich seine ungnädige Gesinnung nicht vor. So z. B. schrieb er dem Oberst v. Wuthenow:

„Ihr werdet Euch bescheiden, daß vieljährige Dienste für sich nichts Verdienstliches haben. Lange Dienste verdanke ich daher niemandem, so sehr ich auch diese Dienste schätze und erkenne."

Ferner an den zum Generalleutnant beförderten Generalmajor v. Erlach:

„Da ich resolviert habe, bei der Armee einige Generalleutnants von der Infanterie zu ernennen, so hat die Tour Euch mitgetroffen und Ihr seid ebenfalls dazu mitavanciert. Welches Ich Euch hiermit habe bekanntmachen, dabei aber zu erkennen geben wollen, daß Ihr bloß so im Zorne Gottes Generalleutnant geworden seid, aber keineswegs Eurer Verdienste halber oder wegen eines in Euch gesetzten besonderen Vertrauens."

Was geschah zur Ausbildung der Führer?

Aus den schon bei Besprechung der letzten Manöver dargetanen Gründen muß auch hier zunächst auf die theoretische Belehrung eingegangen werden, welche die Führer genossen. Im Jahre 1771 legte der König seine Kriegserfahrungen in der Schrift „Grundsätze der Lagerkunst und Taktik" nieder.

Auch diese vorzügliche Vorschrift schließt mit dem Hinweis, daß hier nur kurzgefaßte Hauptregeln gegeben wären, im übrigen aber selbständiges Nachdenken notwendig sei.

„Hierbei muß es aber nicht allein bleiben, man muß sich auch nach Anweisung derselben auf dem Felde üben."

Der Krieg hatte den König von neuem überzeugt, wieviel darauf ankomme, daß auch die Unterführer gründlich durchgebildet seien, namentlich die Bataillonskommandeure, an welche er hohe Anforderungen stellte. Er sagt selbst: „Ihr wißt wohl, mit die Kommandeurs der Bataillons verstehe ich keinen Scherz."

Für diese nun schrieb er eine Instruktion, welche 1773 fertiggestellt ist.*)

Ein Bataillonskommandeur müsse sich so tüchtig zeigen, daß man sage: „Dieser Mann besitzt die Eigenschaften eines Generals, schade, daß er es noch nicht ist."

*) „Regeln, nach denen ein guter Kommandeur eines Bataillons zur Zeit des Krieges handeln soll."

Zum Schluß wird in dieser Schrift empfohlen, sich selbst Aufgaben zu stellen, sich in der Geländebeurteilung zu üben, selbst beim Spazierengehen. Auch solle man gründlich über alle Vorkommnisse des letzten Krieges nachdenken.

1777 ist dann noch für die Quartiermeister, die damaligen Generalstabsoffiziere, eine Schrift „Über die Märsche einer Armee" ausgearbeitet worden. In dem letzten Kapitel „Über die Talente, welche ein Quartiermeister haben muß", legt der König ebenfalls allen ans Herz, stets das Gelände genau zu studieren. Ferner sagt er:

„Der Fehler, durch welchen die Menschen am häufigsten sündigen, ist: sich mit allgemeinen Ansichten begnügen und sich nicht zu befleißigen, über diejenigen Dinge, für welche man zu sorgen hat, sich ein klares Urteil zu bilden."

Durch alle drei Instruktionen klingt derselbe Ton.

Hier sind Hauptgrundsätze aufgestellt. Man muß sie beherrschen. Sie nutzen aber nichts, wenn man nicht darüber nachdenkt und sie nicht im Gelände in die Wirklichkeit überträgt!

Waren die theoretischen Lehren ganz auf den Krieg gerichtet, so waren es nicht weniger die Manöver, in welchen jene zunächst Anwendung finden sollten.

Vom Kriege ab finden alle Manöver in zwei Parteien statt, gegen den markierten Feind wird überhaupt nicht mehr manövriert.

In den hier in Betracht kommenden Potsdamer Herbstmanövern wurden aus den verfügbaren 19 Bataillonen 38 formiert, um die Verhältnisse größer, die Führung schwieriger zu gestalten.

Zwei Arten von Gefecht, welche in erster Linie hohe Anforderungen an die Führer stellten, sind durch die Kriegslage öfter gefordert: Arrieregardengefechte und Begegnungsgefechte. Letztere sind vor dem Kriege überhaupt nicht geübt, wie denn als eigentliches Begegnungsgefecht im Kriege wohl auch nur Liegnitz angesehen werden kann.

Am 22. September 1768 z. B. handelte es sich nach der Kriegslage darum, welches der beiden Korps sich zuerst in Besitz der Nedlitzer Brücke setzt, „weil beide in gleicher Distanz entfernt stehen, also die Absicht ist, den Marsch abzugewinnen", so der Wortlaut.

In der Beschreibung steht ausdrücklich:

„... und überließen Se. Majestät dem Generalleutnant v. Ramin, was er für gut befinden würde, entweder hurtiger zu marschieren, um die Brücke vor Ankunft des Königlichen Korps zu erreichen, oder wenn ihm solches nicht möglich sei, dieses anzugreifen und eine Bataille zu liefern."

Ähnliche Kriegslagen finden sich in mehreren Manövern.

Bei den Arrieregardengefechten handelte es sich teilweise darum, wirklich zu fechten und Zeit zu gewinnen, teilweise, wie z. B. am 22. September 1769,

besteht aber die Aufgabe darin, dem Feinde, der dies wünscht, keine Gelegenheit zu geben, fest anzufassen.

Mehrere Manöver sind bemerkenswert durch die Verwendung der Reserve oder besonderer Abteilungen.

Auch kommt Rückzug nach abgeschlagenem Angriff vor, was in den Manövern vor dem Kriege nicht ausgeführt worden ist.

1775 wurde ein Retranchement angelegt, um einem überlegenen Feinde zu widerstehen.

„Und da alles nach dem Laufe des Berges angelegt ist, um jeden Vorteil des Terrains zu nutzen, so erhält er dadurch eine gute defension."

Es ist überhaupt durchzufühlen, daß nach dem Kriege erhöhter Wert auf Kenntnis der Befestigungskunst und Befolgung der hierin empfangenen Lehren gelegt ist.

Wie lehrreich die Manöver waren, welche interessanten Lagen geschaffen wurden, ließe sich ja nur vollkommen an der Hand der Pläne würdigen, was natürlich zu weit führen würde. Aber vielleicht kann man schon aus dem Angedeuteten entnehmen, daß der Wert dieser Manöver nicht geringer einzuschätzen ist, als derjenigen vor dem Siebenjährigen Kriege. Dasselbe gilt von den nach dem bayerischen Erbfolgekriege abgehaltenen Manövern.

Die Erfahrungen der Kriege sind theoretisch wie praktisch verwendet worden. Führer und Truppen wurden in vorzüglicher Weise geschult.

Es klingt tragisch, wenn nun der große geniale Lehrer der Armee nach aller Mühe, aller Arbeit ausspricht, daß auf Grund des vorhandenen Armeesystems, an dem er aus voller Überzeugung festhielt, doch nur „Mittelmäßiges" zu leisten sei.

Uns erscheint das Mittelmäßige gewaltig groß!

Von einem großen Lebenswerk muß man aber auch verlangen, daß es den Keim einer günstigen Weiterentwicklung in sich trägt, soll es ideal sein.

Auch dieser Anforderung wurden die Manöver gerecht!

Nachdem einmal die Wichtigkeit des Feuergefechts erkannt war, mußten Bedenken entstehen, ob die bisherigen Formen der Lineartaktik die Truppen nicht allzu großen Verlusten aussetzen würden.

Allmählich ist der Wunsch erkennbar, eine Truppe zu schaffen, die durch ihre Art zu fechten geeigneter war, dem Feuer zu widerstehen, selbst aber die Feuerkraft auszunutzen. Dies hat den König zur Vermehrung der vorhandenen Jägerkompagnien und später zur Errichtung stehender Freiregimenter geführt, die ursprünglich nur gegen die leichten Truppen der Österreicher Verwendung fanden. Ferner aber hat auch das Bedürfnis dazu beigetragen, gelegentlich beweglichere Truppen zur Verfügung zu haben.

Die Freiregimenter sind nicht mehr in den Manövern aufgetreten, aber

die für sie entworfene Instruktion läßt erkennen, daß sie wie die Jäger verwendet werden sollten.

Damit ist ein näheres Eingehen auf die Tätigkeit der letzteren Truppe wohl gerechtfertigt.

In den Herbstmanövern 1753 waren die Jäger noch lediglich zum Absperren des Manövergeländes benutzt worden.

Im Siebenjährigen Kriege war ihre Zahl zu gering, um besonders hervortreten zu können, aber dort sowohl wie im bayerischen Erbfolgekriege gab es Gelegenheit sich zu überzeugen, wie gutes diese Truppe leisten könne.

Die Jäger sollten durchaus zunächst keine Infanterie werden. Das zeigt ein charakteristischer Vorfall bei einem der Potsdamer Herbstmanöver.

Die Übung der Jäger bestand gewöhnlich in der Bewegung einer Art Schützenlinie. Der Ehrgeiz der Vorgesetzten ging aber dahin, sie auch gelegentlich geschlossen zu exerzieren. Bei einem Vorbeimarsch in den Herbstmanövern wollte ihr Kommandeur sie geschlossen und im Tritt vorbeiführen um zu zeigen, was sie könnten. Kaum hatte sie der König gesehen, als er mit dem Krückstock winkte und rief: „Wollt ihr Schäker auseinander.“*)

Hingegen bewiesen die Manöver, daß die Jäger nicht nur gegen die leichten österreichischen Truppen gedacht waren, sondern daß sie auch in einem ganz bestimmten anderen Sinne Verwendung finden sollten.

Bis zum Jahre 1778 hatten sie Aufgaben zu lösen, wie sie nach der Instruktion von 1783 den Freiregimentern zugedacht waren, nämlich: „Büsche, Dörfer, Gärten auf den Flanken zu besetzen.“

Interessant sind folgende besonderen Fälle:

Bei einem Flußübergang wurden sie zuerst auf Kähnen übergesetzt und nisteten sich am anderen Ufer ein, ähnlich wurde beim Überschreiten von Brücken verfahren.

In einem Manöver 1776 war gelegentlich die Avantgarde nur aus Husaren und Jägern gebildet, vor allem ist die weitere Verwendung an demselben Tage merkwürdig. Sie besetzten zusammen mit reitender Artillerie in der linken Flanke ein Wäldchen.

Vom Jahre 1779 ab kann man deutlich erkennen wie der Truppe eine erhöhte Bedeutung zugemessen wird. Dies zeigt allein ihre Anzahl, welche auf beiden Seiten je 300 Mann betrug.

Es fällt auf wie die Jäger hier schon von der Infanterie im Gefecht auch wirklich respektiert werden.

Im Jahre 1780 ist dann ausdrücklich bei einem Manöver erwähnt, daß sie sich „zu zweien vor der Front ausbreiteten“. Sie wurden zur sogenannten „ersten attaque“ verwandt. Indem sie vor der Front zerstreut

*) Gumtau, Die Jäger und Schützen des preußischen Heeres I. 1834, S. 61.

vorgingen, zogen sie das Feuer des Gegners auf sich und taten ihm selbst Abbruch, der Hauptangriff war dann Sache der nachfolgenden Treffen.

Sie decken mit der Kavallerie öfter den Aufmarsch des Korps und werden 1783 am 23. September sogar der Reserve zugeteilt.

Sehr charakteristisch ist die Verwendung der Jäger am 21. September 1782 (siehe Anlage 2), ein Manövertag, der auch in anderer Hinsicht interessant ist.

Wenn nun die Jäger auf ein Regiment vermehrt zusammen mit drei Freiregimentern zu den Manövern herangezogen worden wären, mußten sich ja sehr bald bestimmte Gesichtspunkte ergeben. Denn mehrere Bataillone hätte man nicht so formlos wie die Jäger auftreten lassen können. Wahrscheinlich wären sie dann ausschließlich in Avantgarden und Arrieregarden verwendet worden und hätten das Gefecht eingeleitet, das nachher von den Truppen entschieden worden wäre.

Die Anfänge zum „Tiralleurgefecht" waren jedenfalls gegeben, wie es ja denn auch eine längst widerlegte Ansicht ist, daß die preußischen Truppen 1806 nur dem Tiralleurgefecht der Franzosen erlegen wären, welches ihnen ganz unbekannt gewesen sei. Die Anforderungen des Königs in jener Hinsicht sind nach seinem Tode gleich aufgenommen worden.

Die Erfahrungen des Siebenjährigen Krieges, während welchem sich das preußische mit fast allen anderen Heeren Europas gemessen hatte, gaben dem König keinen Anhalt für die Notwendigkeit, die dem damaligen Ersatz angemessenen Prinzipien der Ausbildung und Taktik vollkommen zu ändern. Wie wunderbar aber das damals schon vereinzelt geäußerte Verlangen war, der König solle ein Volksheer schaffen, wodurch erst eine vollkommene Änderung der Taktik möglich geworden wäre, eine Idee, welche schon der Marschall von Sachsen vertreten, die vom König aber aus wohlerwogenen Gründen verworfen war, beleuchten am besten einige Zahlen, wie sie Oberst v. Lettow in seinem Werke über den Krieg von 1806/7 zusammengestellt hat.

1756 betrug die Einwohnerzahl Preußens 4 Millionen, es befanden sich beim Heer 80 000 Mann, also 2 vH. 1806 betrug die Bevölkerungszahl Frankreichs selbst nach den vorangegangenen Verlusten 38 Millionen. Wäre davon 1 vH. unter den Fahnen gewesen, so hätte das Heer 380 000 Mann betragen müssen, es zählte aber trotz aller Anstrengungen Napoleons nur 177 000, also war das preußische Volk über das Doppelte mehr in Anspruch genommen wie das französische.

Wie war da eine Steigerung möglich? Wie lange Zeit mußte nun erst vergehen, bis die Schrecken des Siebenjährigen Krieges verschwunden waren. Der König brauchte aber unter Zugrundelegung der finanziellen Kräfte des Staates ein Heer von 160 000 Mann.

Ferner glaubt man, daß es den moralischen Wert der Truppe habe schwer schädigen müssen, daß so viel Widerwillige unter den Fahnen waren.

Wie nimmt sich dagegen die Klage Napoleons in einem Schreiben vom 26. Oktober 1804 aus, daß von 82000 Mann 64000 eingetroffen seien, von denen man noch 14000 Deserteure abrechnen müsse. Hatten doch 1802 bewaffnete Landeseinwohner von Gendarmen eskortierte Konskribierte befreit.

Nein! Die Schaffung eines nationalen Heeres war einer Zeit glühender nationaler Begeisterung vorbehalten!

Aber nach des Königs Tode drohte eine Gefahr, wie sie wohl nach Zeiten großer Erfolge entstehen kann.

Unser Volk hat im Jahre 1905 seinen großen Dichter Schiller gefeiert, nicht nur als Dichter, sondern auch als Denker.

Er sah in dem Jahrzehnt vor dem Hereinbruch des großen nationalen Unglücks eine Zeit kommen, „in der der tote Buchstabe den lebendigen Verstand vertritt und ein geübtes Gedächtnis sicherer als Genie und Empfindung leitet". Ähnliches sagt später Scharnhorst.

Diese Gefahr, wie sie Schiller für die gesamte Kultur fürchtet, drohte auch der Armee. Wie denn das innerste Wesen der Armee ja eng mit der jeweiligen Kultur zusammenhängt.

Das frische Empfinden ging verloren, aus dem Gedächtnis wurde vieles getan, dessen ursprünglichen Sinn man verkannte. Das mußte damals zu schlechten Ergebnissen führen, wie es auch heute stets zum Schaden einer Armee ausschlagen wird.

Zwei große Völker haben in den letzten Jahren mit den Leistungen ihrer Armee traurige Erfahrungen gemacht. Wie stand es dort mit der Ausbildung in den Manövern?

Manöver in unserem Sinne gibt es in Rußland erst seit 15 Jahren. Nach dem bisherigen Verlauf konnten sie noch nicht als eine geeignete Vorbereitung für den Krieg gelten. Vor einen größeren Entschluß wurden die Führer nie gestellt, es gab für jede Partei nur eine Aufgabe für den Verteidiger und eine für den Angreifer. Es wurden nach der Übung gemeinsam Biwaks bezogen, es wurde nie kriegsmäßig abgebrochen, noch wurden Vorposten ausgestellt. Außerdem waren nach dem Bericht eines Augenzeugen Flurschäden nicht gestattet, eine Einschränkung, die ein kriegsmäßiges und lehrreiches Manöverieren ausschließt.

Den schlimmsten Vorwurf aber macht den Manövern einer der einsichtigsten russischen Militärschriftsteller, der General Woide, welcher von Paraden spricht und fortfährt: „letzteren sind auch die konventionellen Manöver zuzuzählen, die nicht wohl als ein Mittel rationeller Kriegsausbildung betrachtet werden, sondern als äußerlich effektvolle Schaustellungen".

Der Mangel an taktischer Durchbildung, welcher bei der englischen Armee im Burenkriege hervortrat, ist bekannt. Es fehlte in England an

einem Naturalleistungsgesetz, wodurch die Anlage kriegsmäßiger Manöver ebenfalls ausgeschlossen war. Die wohlbekannten Truppenübungsplätze von Salisbury Plaine und Aldershot konnten für die Führung wohl nicht viel „Frictionen", nicht viel Unvorhergesehenes bieten.

Ein Studium der friderizianischen Friedensausbildung wie derjenigen der folgenden Zeit hätte erkennen lassen, daß man in beiden Armeen nicht auf dem richtigen Wege war.

Der große König hat nicht nur für sein Volk und seine Zeit, sondern für alle Völker und alle Zeiten Vorbildliches geschaffen.

Ohne Verständnis und ohne Nachdenken Altbewährtes zu übernehmen, muß stets zum Unheil ausschlagen. Wenn wir aber die ewig gültigen Grundsätze des großen Königs mit Vernunft anwenden, werden wir gewiß das Schwert der Germania scharf erhalten, das alte heilige deutsche Schwert, das da hält im Heft das Recht und in der Klinge den Sieg.

(Textdarstellung nach Seite 604 bis 607 der Einzelschrift Nr. 28/30.)

Der 5. September 1753.

„Affaire de plaine mit einem schwächeren Corps gegen einen stärkeren Feind."

(Hierzu Skizze 1, S. 35.)

Kriegslage: Die Armee ist genötigt gewesen, sich durch Entsendungen beträchtlich zu schwächen. Der Feind will sich das zu Nutze machen und die Armee angreifen. Es ist ihm gelungen, diese Absicht geheim zu halten, so daß der König am 5. September erst kurz vor Tagesanbruch davon Kenntnis erhielt. Um diese Zeit war der Gegner schon so nahe heran, daß dem Könige nur die Wahl blieb, sich in seinem Lager angreifen zu lassen oder dem Feinde angriffsweise in die Ebene zwischen Staaken und Seeburg entgegenzugehen. Er entschloß sich zum Angriff.

Die verfügbare Armee bestand nur aus 30 Bataillonen und 43 Eskadrons.

Ausführung: Der König ließ sofort eine Avantgarde, bestehend aus den vier Grenadierbataillonen, dem Leib-Kürassierregiment, den Karabiners und zwei Eskadrons Husaren bilden. Sie trat, die Husaren voraus, den Vormarsch in Kolonne mit geöffneten Zügen an; die Husaren sandten Flankeurs vor, aa. Die beiden Kürassierregimenter zogen sich später weiter links und bildeten mit den nachfolgenden beiden Dragonerregimentern Truchseß und Oertzen die sechste Kolonne der Armee. Der König, sämtliche Feldmarschälle, Generalleutnants und die Kavalleriegenerale ritten mit der Avantgarde. Die Armee erhielt Befehl, dieser auf 1500 Schritt Entfernung in sechs Kolonnen zu folgen, deren Zusammensetzung und Weg aus der Skizze zu ersehen sind.

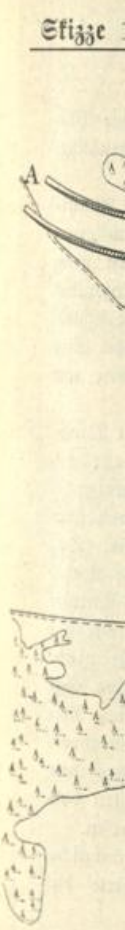
Als der König mit der Avantgarde bei Seeburg anlangte, war der Gegner im Begriff, aus der Döberitzer Heide und den Defileen von Rohrbeck herauszutreten und seinen Aufmarsch in der Stellung AA auszuführen. Der König beschloß, da der Feind ihm an Zahl nicht unwesentlich überlegen war, den linken feindlichen Flügel durch seinen rechten Flügel anzugreifen, den eigenen linken Flügel aber vollständig zu versagen. Er befahl den weiteren Marsch vom rechten Flügel aus so einzurichten, daß die Spitze jeder Kolonne um 500 Schritt hinter der Spitze der vorhergehenden, rechts befindlichen Kolonne zurückbleibe. Anstatt zu deployieren, sollten die vier Infanteriekolonnen, sobald die erste in Höhe des Westrandes vom Staakener Busch gelangt sei, treffenweise mit den Teten rechts schwenken, dann mit Zügen nach rückwärts Abstand nehmen und hierauf „en ligne oblique" mit Pelotons links einschwenken.

Die Dragonerregimenter Truchseß und Oertzen mußten sich hinter den Infanteriekolonnen, „so verdeckt als irgend möglich", nach dem rechten Kavallerieflügel ziehen und sich in Marschkolonne rechts neben die erste (Kavallerie-)Kolonne setzen. Alsdann sollte Feldmarschall Geßler mit den 31 Schwadronen westlich des Staakener Busches aufmarschieren und unverzüglich die auf dem feindlichen linken Flügel befindliche Kavallerie attackieren. Die auf dem linken Flügel verbleibenden beiden Regimenter, Leib-Kürassiere und Karabiners, erhielten Befehl, ins „Alignement" des ersten Infanterietreffens zu rücken, dessen linker Flügel sich an Seeburg anlehnen würde, und südlich dieses Dorfes zu verbleiben, von dort aber einige Eskadrons vorzusenden, um den Anschein zu erwecken, als erkundeten sie das Gelände für das Vorgehen einer großen Kavalleriemasse. Das Dorf Seeburg ließ der König als Stützpunkt seines linken Flügels durch die Grenadierbataillone Möllendorff und Finck besetzen, die beiden anderen Grenadierbataillone der Avantgarde mußten sich während des Aufmarsches der Armee in die rechte Flanke begeben.

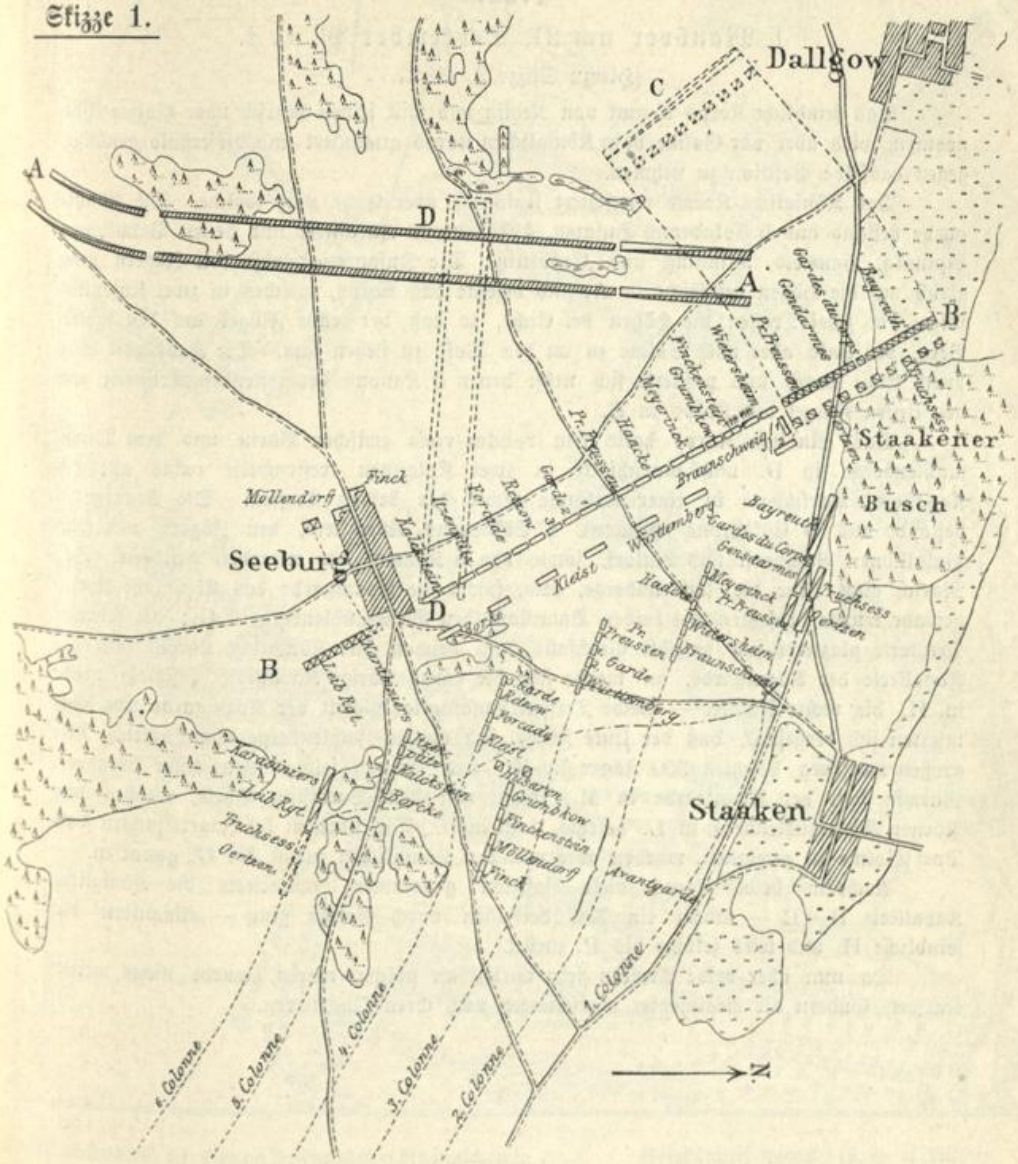
Auf diese Weise sollte sich der Aufmarsch der Armee in der Linie BB vollziehen; als jedoch Feldmarschall Geßler die Kavallerie des rechten Flügels einschwenken lassen wollte — die beiden Dragonerregimenter Truchseß und Oertzen im zweiten Treffen mit weiten Zwischenräumen —, bemerkte er, daß er noch um mehrere hundert Schritt weiter nach rechts rücken müsse, wenn er dem Befehl, die feindliche Kavallerie zu überflügeln, nachkommen wollte. Er benachrichtigte hiervon den Feldmarschall Schwerin, der sich überzeugte, daß auch sein rechter Flügel nach dem Einschwenken den feindlichen linken Infanterieflügel nicht genügend umfassen würde. Wäre nun die erste Infanteriekolonne auch entsprechend rechts gerückt, so hätten die folgenden Kolonnen, um keine Lücke in der Linie zu lassen, nachrücken müssen, und die Anlehnung des linken Infanterieflügels an Seeburg würde unmöglich geworden sein. Deshalb ließ Schwerin den rechten Flügel des ersten Treffens durch die Flankenbataillone Grumbkow und Finkenstein und das Regiment Wietersheim aus dem zweiten Treffen rechts verlängern und erreichte auf diese Weise die Überflügelung. Eine durch die drei Zwölfpfünder dargestellte schwere Batterie erhielt ihren Platz vor dem II. Bataillon Wietersheim und dem Grenadierbataillon Finkenstein angewiesen. Das I. Bataillon Braunschweig mußte die Flanke bilden, die übrigen Bataillone des zweiten Treffens aber mußten größere Zwischenräume nehmen.

Die Linie BB war noch im Aufmarsch begriffen, als Geßler seine Attacke ansetzte, den feindlichen linken Kavallerieflügel warf und bis C verfolgte. Schwerin ließ demzufolge auch die 12 Bataillone des rechten Flügels, bis einschließlich des II. Bataillons Garde, und die dahinter befindlichen des zweiten Treffens sofort antreten und rückte, ohne die Infanterie feuern zu lassen, gegen den feindlichen linken Infanterieflügel vor. Der linke Flügel der Armee schloß sich nach Maßgabe seines Einrückens in die Linie der Bewegung an. So wurde der Vormarsch zu einer Linksschwenkung um das Dorf Seeburg. Der Gegner, auf diese Weise aufgerollt, räumte die Stellung, infolge des Schwerinschen Angriffs mit dem linken Flügel beginnend. In DD machte die Armee Halt. Mit der Kavallerie war der König „extraordinair zufrieden".

Der König entschließt sich hier während des Vormarsches, die Armee nicht deployieren, sondern einschwenken zu lassen, und findet auch sofort ein Mittel, hierbei gleichzeitig die schräge Linie herzustellen. Er bildet sie dadurch, daß er die Spitzen der Kolonnen staffelt, diese dann rechts schwenken und sich eine Kolonne an die andere anhängen läßt, während die am Ende jeder Kolonne befindlichen Regimenter des zweiten Treffens rechts ausbiegen und, parallel mit dem ersten Treffen marschierend, an ihre Stelle kommen. Die Armee führt dieses schwierige Manöver auf den einfachen Befehl hin in Ruhe und Ordnung aus. Die Unterführer, Geßler und Schwerin, aber helfen sofort, ohne erst einen Befehl des Königs abzuwarten, durch selbständiges Eingreifen in umsichtiger Weise nach, als sie sehen, daß die Absicht, den Feind rechts zu überflügeln, nach dem Einschwenken nicht erreicht ist. Nachdem Friedrich den Entschluß gefaßt hat, den feindlichen linken Flügel in schräger Ordnung anzugreifen, verstärkt er den eigenen rechten Reiterflügel beträchtlich. Der linke Kavallerieflügel erhält den Auftrag, den Gegner durch Demonstration zu täuschen. Schwerin und Geßler greifen ein zweites Mal selbständig ein, indem sie beide den Angriff auf den feindlichen linken Flügel unverzüglich ausführen, nachdem die dazu nötigen Kräfte formiert sind, während der linke Flügel der Armee noch seinen Aufmarsch vollendet, entsprechend der in den Generalprinzipien für solche Fälle gegebenen Regel: „Es ist nicht zu allen Zeiten nötig abzuwarten, daß die ganze Armée völlig formiret sey, um alsdann zu attaquiren, die Gelegenheiten zu Vorteilen kommen zuweilen geschwinde, und man könnte mal à propos, durch das Verzögern, seine Avantages verlieren."



Skizze 1.


Dallgow
C
A
D
A
B
Staakener
Busch
Seeburg
Möllendorff
Finck
Kleist
Hanche
Braunschweig
Württemberg
Bayreuth
Garde du Corps
Gensdarmes
Meyerinck
Pr. Preussen
Pr. Garde
Wedell Rgt.
Karabiniers
Selb Rgt.
Truchsess
Oertzen
Staaken
Avantgarde
1. Colonne
2. Colonne
3. Colonne
4. Colonne
5. Colonne
6. Colonne

(Vorstellung nach Schoenermark. Dispositionen usw.)

1782.

I Manöver am 21. September Pl. L. I.

(Hierzu Skizze 2, S. 37.)

Das feindliche Korps kömmt von Nedlitz und will seinen Marsch über Golme usw. nehmen, wird aber vor Golme vom Königlichen Korps attaquiert und dieserhalb genötigt, gegen dasselbe Position zu nehmen.

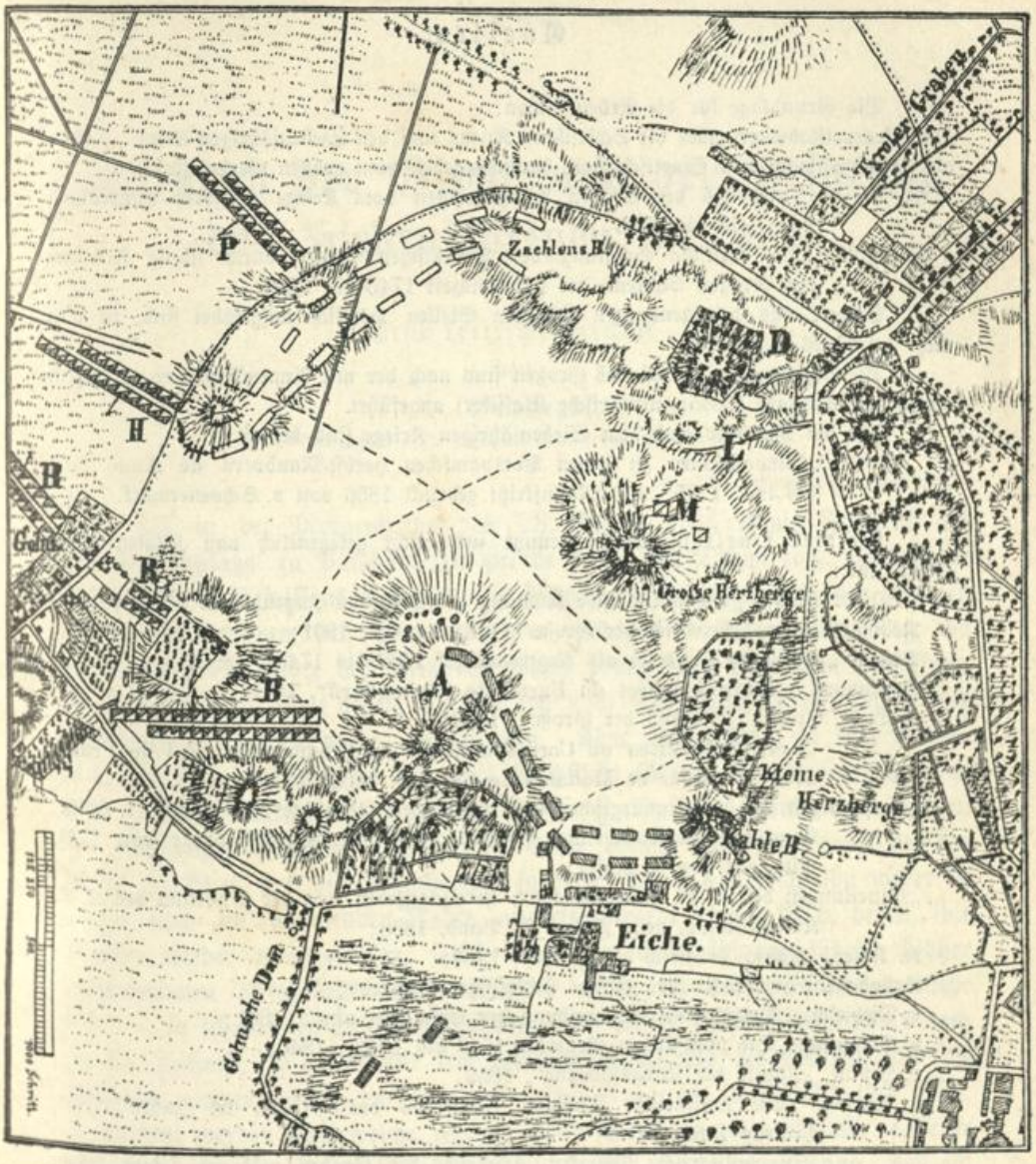
Das Königliche Korps marschiert links ab über Eiche nach Golme. Die Avantgarde bestand aus 5 Eskadrons Husaren, 4 Eskadrons Kürassiere und denen Bataillonen Lipinsky, Hanefeld, Winning und Grävenitz. Die Infanterie nebst den Jägern ging gleich auf die Höhen bei Eiche in A. und besetzte das Korps, welches in zwei Kolonnen folgte, in zwei Treffen die Höhen bei Eiche, so daß der rechte Flügel auf den kahlen Berg, der linke aber nach Golme zu an den Wald zu stehen kam. Die Kavallerie ging durch Eiche durch und postierte sich nebst denen 5 Kanons der reitenden Artillerie auf den linken Flügel des Korps in B.

Das feindliche Korps hatte sein rendez-vous zwischen Borne und dem Windmühlenberge in D. und marschierte in zwei Kolonnen treffenweise rechts ab; die Kavallerie marschierte in einer Kolonne rechts der beiden Treffen. Die Avantgarde bestand aus 5 Eskadrons Husaren, 4 Eskadrons Kürassiere, den Jägern und den Bataillonen Buchhorst und Lattorf, sowie den 5 Kanons der reitenden Artillerie. Der Marsch ging über die Zachlensberge, und, sowie die Avantgarde das Königliche Korps gewahr wurde, besetzten die beiden Bataillone den Windmühlenberg in G.; die reitende Artillerie plazierte sich daselbst gleichfalls und beschoß das Königliche Korps, und die Kavallerie der Avantgarde, an welche sich die ganze übrige Kavallerie anschloß, deckte in H. die rechte Flanke. — Beide Treffen Infanterie folgten der Avantgarde und formierten sich dergestalt, daß der linke Flügel sich an die Zachlenberge appuyierten. Den großen Herzberg besetzten 300 Jäger in K., und wurden selbige von einer Eskadron Marwitz von der Avantgarde in M., sowie von dem Bataillon Borke, welches den Borner Windmühlenberg in L. besetzte, souteniert. Die übrigen 50 Jäger suchten das Dorf Golme zu gewinnen, wurden aber von den Königlichen zurück bis G. geworfen.

Nachdem beide Korps diese Position genommen, avancierte die Königliche Kavallerie B—R — indem ein Teil derselben durch Golme ging — attaquierte die feindliche H. und trieb selbige bis P. zurück.

Da nun aber beide Armeen sehr vorteilhaft postiert waren, wurde nichts weiter tentiert, sondern die Regimenter marschierten nach ihren Quartieren.

1782
I Manöver am 21. September



Königl. Korps: G. Lt. Herzog Friedrich von Braunschweig

G. M. v. Prittwitz — 5 Esk. 6 Esk. 6 Esk.
Gensdarmes | Garde du Corps

G. M. v. Rohdich — 350 Jäger | Rüder | Kitzing | Hanefeld | Pirch | Oldenburg

Pr. von Preußen — Dobschütz | Armin | Scheel | Herzberg | Brünning | Wachholtz | Petkowsky

G. M. v. Weyher — 10 Esk. | 4 Esk.
Weyher | Gensdarmes

G. M. v. Pfuhl — Borcke | Scott | Gräbenitz | Winning

Steinwehr | Wülknitz | Götz | Hagen

Feindliches Korps: G. Lt. v. Ramin

Ob. v. Troschke — Brixke | Görlitz

G. M. v. Zittwitz — Knobelsdorf | Brunnow | Klüden | Schlieben | Eichsdorf | Petersdorf | Buchhorst | 350 Jäger

G. M. v. Braun — Normann | Borcke | Scholten | Holtzmann | Sydow | Bauwege | Boß | Beville | Lattorf

G. M. v. Bohlen — 10 Esk. | 5 Esk.
Carabiniers | Husaren

G. M. v. Marwitz — 10 Esk.
Marwitz

Quellen.

Die Grundlage für die Arbeit bilden:
Das Generalstabswerk über die Schlesischen Kriege und den Siebenjährigen Krieg. Ferner die Kriegsgeschichtlichen Einzelschriften, herausgegeben vom großen Generalstabe,

Nr. 27: „Friedrichs des Großen Anschauungen vom Kriege in ihrer Entwicklung von 1745 bis 1756";

Nr. 28/30: „Die taktische Schulung der Preußischen Armee durch König Friedrich den Großen während der Friedenszeit 1745 bis 1756".

Soweit aus den genannten Schriften Stellen wörtlich aufgeführt sind, ist dies nicht besonders bemerkt.

Die Schriften Friedrichs des Großen sind nach der mit Anmerkung von v. Taysen versehenen Ausgabe (1885: militärische Klassiker) angeführt.

Für die Manöver nach dem Siebenjährigen Kriege sind benutzt:

„Dispositionen zu denen Potsdamschen Herbst-Manövern de Anno 1764 bis incl. 1785", als Manuskript gedruckt 1856 von v. Schoenermark.

Weitere Quellen, welche benutzt und nicht gelegentlich von Zitaten angegeben sind:

J. D. E. Preuß, „Die militärische Richtung in Friedrichs Jugendleben", 1856;
Reinhold Koser, „Friedrich der Große als Kronprinz", 1901;
Becher, „Kronprinz Friedrich als Regimentschef 1732 bis 1740", 1892;
Seckendorff, „Journal Secret du Baron de Seckendorff", 1811;
J. D. E. Preuß, „Friedrich der Große", 1832;
„Lettres Inédites ou Correspondence de Frédéric II., Roi de Prusse avec Monsieur et Madame de Camas", 1802;
„Forschungen zur brandenburgischen und preußischen Geschichte", IV. Band, 1. Hälfte, Tagebuch des Kronprinzen Friedrich aus dem Rhein-Feldzuge von 1734, mitgeteilt von R. Koser;
„Mitteilungen des K. K. Kriegsarchivs", herausgegeben von der Direktion des K. K. Kriegsarchivs, neue Folge, II. Band, 1888;
R. Koser, „König Friedrich der Große", 1904;
Grünhagen, „Geschichte des Ersten Schlesischen Krieges";
v. Diebitsch, „Ausführliche Beschreibung der Exerzitien usw.", 1801;
v. Schöning, „Die preußischen Generale 1640 bis 1840", 1840;
v. Lossau, „Ideale der Kriegsführung", 1839;
v. Taysen, „Die militärische Tätigkeit Friedrichs des Großen im Jahre 1780", Vortrag 1880;
„Die militärische Tätigkeit Friedrichs des Großen während seines letzten Lebensjahres";
Frhr. v. d. Goltz, „Roßbach und Jena", 1883.

Gedruckt in der Königlichen Hofbuchdruckerei von E. S. Mittler & Sohn, Berlin SW68, Kochstraße 68—71.

Mgz. bl. 1900 Jh 2

Friedrich der Große und der Ursprung des Siebenjährigen Krieges.

Eine kritische Studie

von

v. Bremen,

Oberstleutnant z. D., zugetheilt dem großen Generalstabe.

Nachdruck verboten.
Uebersetzungsrecht vorbehalten.

Als in der Morgenfrühe des 28. August 1756 König Friedrich auf dem Paradeplatze zu Potsdam zu Pferde stieg, den Degen zog, sich an die Spitze des 1. Bataillons Leibgarde setzte und mit diesem und den übrigen Potsdamer Truppen den Weg nach der Sächsischen Grenze einschlug, da öffneten sich die Thore des Tempels, hinter denen nach Römischer Auffassung die Kriegskräfte gefesselt liegen, um sich erst nach sieben furchtbaren, ruhm- und leidensreichen Jahren wieder zu schließen. Aber merkwürdig, in dem Augenblick, als sein kriegsbereites Heer die Sächsische Grenze überschreitet, hofft er noch, gerade dadurch, daß er zu den Waffen greift, seine Feinde zu nöthigen, ihre feindseligen Absichten aufzugeben. Noch einmal soll der Preußische Gesandte in Wien nur die Versicherung fordern, daß Oesterreich ihn weder in diesem noch im kommenden Jahre angreifen werde, dann ist er bereit, die Waffen wieder niederzulegen, selbst ohne eine Entschädigung für die bisher aufgewendeten Kriegskosten zu verlangen. „Da ich keine Sicherheit mehr habe — so schreibt er an den Gesandten — weder für die Gegenwart noch für die Zukunft, so bleibt mir kein anderes Mittel als die Waffen, um die Anschläge meiner Feinde zu zerstreuen. Ich setze mich in Marsch und hoffe, in Kurzem werden die, welche jetzt in ihrem Stolze verblendet sind, anderer Meinung werden. Dabei habe ich jedoch so viel Selbstbeherrschung, daß ich Vorschlägen einer Verständigung, sobald sie nur geschehen, Gehör geben werde. Denn ich hege keine ehrgeizigen Entwürfe, noch eigennützige Wünsche. Der Grund für mein Verfahren liegt einzig darin, daß ich mir Sicherheit verschaffen und meine Unabhängigkeit behaupten will." Aber wenn er auch die Hoffnung auf einen friedlichen Ausgang noch nicht aufgegeben hat, so weiß er doch ebenso gut, daß sein Angriff dazu dienen kann, die Entwürfe seiner Feinde gegen ihn völlig zur Reife zu bringen.

Schon bald nach dem Tode des Königs ist die Meinung aufgetaucht, der Krieg würde sich haben vermeiden lassen, wenn der König nicht angegriffen hätte. Der bekannte Minister Hertzberg hat sie in einer Sitzung der Akademie ausgesprochen, nur auf einen Angriff von Friedrichs Seite seien die Verabredungen seiner Gegner getroffen gewesen. Aber Hertzberg war nur ungenügend unterrichtet, heute wissen wir, daß der große Schlag gegen Preußen nur vom Jahre 1756 auf 1757 verschoben war. Durch Warten hätte der König nichts gewonnen, und dann, ein Friedrich konnte eben nicht anders handeln, er blieb so seiner Persönlichkeit getreu. War er einst in kühnem Muthe der Jugend ausgezogen, die Rechte seines Hauses geltend zu machen, aber auch getrieben von innerem Drange, Kränze des Ruhmes um seine junge Stirn zu winden, so konnte er auch jetzt nicht stillsitzen und abwarten, bis sich das drohende Unwetter völlig über ihm zusammenzog, ohne sich selbst untreu zu werden. Wie sagt doch Ranke hierüber so schön: „In dem Konflikte der Weltverhältnisse und der persönlichen Gesinnung entspringen die großen Entschließungen. Die Fortentwickelung der Menschheit beruht darauf, daß es Staaten giebt, welche die innere Kraft besitzen, und Fürsten an ihrer Spitze, die den Mannesmuth haben, unter allen Umständen ihre Stelle zu behaupten und ihre Selbständigkeit, welche ihr inneres Leben ist, gegen überlegene Feinde zu vertheidigen."

Sein Urtheil über Friedrichs Vorgehen faßte der Altmeister Deutscher Geschichtschreibung dahin zusammen: „Kaum jemals ist eine Invasion so unternommen worden, die so bestimmt und bewußt auf dem Gedanken beruht hätte, den Frieden zu befestigen, das heißt, durch einen raschen Schlag die Feinde zu nöthigen, die Absichten, die sie gefaßt hatten, aufzugeben."

Diese Ansicht ist denn auch zu allen Zeiten, und nicht nur in Preußen, die herrschende gewesen, und in der Geschichte und im Gedächtniß seines Volkes steht Friedrich als der Held da, der unerschrocken das Schwert zog, um selber zuerst dreinzuschlagen, als die Kriegsgefahr immer drohender wurde, nicht, um neue Eroberungen zu machen, sondern um die Existenz seines Staates zu wahren, bereit, das Schwert wieder in die Scheide zu stecken, sobald ihm die Sicherheit vor neuem Angriffe verbürgt wurde.

Es mußte daher das größte Aufsehen, nicht nur in der literarischen Welt, erregen, als ein namhafter Historiker, Max Lehmann, der sich unter Anderem durch seine Scharnhorst-Biographie in weiten Kreisen einen Namen erworben, aufs Neue mit der Behauptung hervortrat, nicht in der Abwehr habe Friedrich zum Schwert gegriffen, sondern um neue Eroberungen zu machen. Es war im Jahre 1894, als er in einer Schrift „Friedrich der Große und der Ursprung des Siebenjährigen Krieges" den Nachweis zu erbringen suchte, daß Friedrich die Eroberung Sachsens und Westpreußens für Preußen, Böhmens für den Kurfürsten von Sachsen geplant und

zu diesem Zweck 1756 zum Schwerte gegriffen habe. Bei der Wichtigkeit der Frage, nicht nur für den Historiker von Fach, sondern auch für die weitesten Kreise, mußte natürlich um diese Behauptung ein harter Kampf der Geister entbrennen. Handelte es sich doch darum, ob damit die Auffassung von Friedrichs Persönlichkeit in ein ganz neues Licht gerückt werde. In dem Streit haben denn auch die namhaftesten neueren Historiker das Wort ergriffen, in Zeitschriften und selbständigen Schriften ist eine solche Fluth von Veröffentlichungen erschienen, daß sich auch der, welcher sich aus Beruf oder Neigung mit geschichtlichen Studien beschäftigt, ihr kaum zu folgen vermochte. Durch ein soeben erschienenes Werk, den 74. Band der Publikationen aus den Königlich Preußischen Staatsarchiven*) darf jetzt der Streit als beendet angesehen werden, und da sein Ergebniß nicht nur für die geschichtliche Wissenschaft, sondern auch für das Preußische Volk und Heer von hoher Bedeutung ist, so seien die Entwickelung wie das Ergebniß hier kurz zusammengefaßt.

Schon sehr bald nach der Lehmannschen Veröffentlichung wendeten sich unsere bedeutendsten Historiker in längeren oder kürzeren Abhandlungen dagegen. Es seien hier folgende genannt: Koser, der Generaldirektor der Staatsarchive, dessen hervorragendes Werk über Friedrich den Großen nun vollendet ist (Hist. Zeitschr. Bd. 74), Wiegand (Deutsche Literaturzeit. 1894, Nr. 51), Treusch v. Buttlar (Deutsches Wochenblatt 1895, Nr. 1), Wutke (Schles. Zeitung 1895, Nr. 28), Jähns (Mil. Wochenbl. 1895, Nr. 8), Bailleu, Archivrath am Staatsarchiv, bekannt durch seine zahlreichen Untersuchungen über Preußische Geschichte (Deutsche Rundschau, Febr. 1895), Ulmann (Deutsche Revue, Mai 1895), Winter, bekannt durch seine Zieten-Biographie (Blüthen f. liter. Unterhaltung 1895, Nr. 20), Breysig (Literarisches Centralbl. 1895, Nr. 15), Herrmann (Forsch. z. Brand. Preuß. Gesch., Bd. 8), Prutz (ebenda), Berner, der bekannte Preußische Historiograph (Mitth. aus der hist. Lit. Bd. 23), Immich (Jahrb. f. Armee u. Marine, Dezember 1895), Schultze (Jahresberichte der Geschichtswissensch., Bd. 17).

Den kräftigsten Angriff führte der durch gründliche Archivforschungen und klare, ruhige Darlegungen sich auszeichnende Albert Naudé, zuletzt Professor an der Universität Marburg, in den Forschungen zur Brandenburgisch-Preußischen Geschichte. Er wies vor Allem nach, daß Lehmanns Behauptungen eine ernste, methodische Prüfung in keiner Weise vertragen. Gegen ihn richtete sich daher nun auch Lehmann mit scharfen Angriffen, die leider auf das persönliche Gebiet gingen, in den „Göttinger Gelehrten Anzeigen", aber nur ein einziger bedeutender Historiker, Hans Delbrück, trat auf

*) Publikationen aus Königlich Preußischen Staatsarchiven. Vierundsiebzigster Band. Preußische und Oesterreichische Akten zur Vorgeschichte des Siebenjährigen Krieges. Herausgegeben von Gustav Berthold Volz und Georg Küntzel. Veranlaßt und unterstützt durch die K. Archivverwaltung. Leipzig. Verlag von S. Hirzel.

Lehmanns Seite. Er nahm allerdings die Lehmannschen Behauptungen meist als bewiesen an und suchte der Lehmannschen Auffassung noch eine weitere Wendung zu geben, indem er nun in dieser Offensive Friedrichs einen „dämonischen" Zug erblickt und seine Politik „über Abgründe und Sümpfe schwindelnd in die Höhe steigen" sieht.

Auf Seite Naudés traten dagegen neue Historiker von Ruf: Heigel in München (Deutsche Zeitschrift f. Geschichtswissensch., I. Jahrg. 1896. Monatsblätter I und II), Erich Marcks in Leipzig (Beil. zur „Allgemeinen Zeitung" 21., 22., 23. April 1896), Philippson (Nation, 25. April 1896). Ja, sogar die Forscher des Auslandes, von denen vor Allem ein Eintreten für Lehmann zu erwarten gewesen wäre, nahmen gegen ihn Partei: Der Oesterreicher Ad. Beer in Wien, auf Grund Oesterreichischer Akten (Mittheilungen des Instituts f. Oesterr. Geschichtsforschung 17, 109 bis 160), der Franzose Waddington (Louis XV. et le renversement des alliances en 1756. Paris, Firmin Didot 1896). Auch Wiegand, Immich und Koser wendeten sich aufs Neue gegen Lehmann (Deutsche Literaturzeitung 1896, Nr. 3; Jahrbücher f. d. Deutsche Armee und Marine 1896, Bd. 99; Hist. Zeitschr., Bd. 77).

Leider wurde der verdienstvolle Naudé, eine zart organisirte Natur und durch die heftigen persönlichen Angriffe aufs Tiefste erregt, in diesem Kampfe durch einen frühen Tod der Wissenschaft entrissen, aber was er begonnen hatte, ist von zwei Forschern fortgesetzt, G. B. Volz und G. Küntzel. Beide hatten schon in dem Streit auf Naudés Seite gestanden, Ersterer mit einer Schrift „Kriegführung und Politik Friedrichs des Großen in den ersten Jahren des Siebenjährigen Krieges" (Berlin 1896. Cronbach), Letzterer mit einer Abhandlung über die Bedeutung der Westminster-Konvention (Forschungen zur Brandenb. Preuß. Gesch., Bd. 9). Beide setzten die von Naudé begonnene Sammlung von Aktenstücken über die Preußischen und Oesterreichischen Rüstungen zum Siebenjährigen Kriege und die politischen Vorgänge in Preußischen und Oesterreichischen Archiven fort, und ihr Werk liegt nun in dem 74. Bande der Publikationen aus den K. Preußischen Staatsarchiven vor uns, das aus einer Sammlung Preußischer und Oesterreichischer Akten und ihren Inhalt zusammenfassenden Abhandlungen besteht.

Um sich einen Begriff von dem großen Umfang der gesammelten Aktenstücke zu machen, sei nur erwähnt, daß sie mit der zusammenfassenden Darstellung nicht weniger als 750 Seiten einnehmen. Die Grundlage dafür haben die seinerzeit von Naudé in den Archiven von Berlin und Wien gesammelten Akten gebildet, die nach seinem Tode in den Besitz des Geheimen Staatsarchivs übergingen und nun durch Dr. Küntzel, Privatdozenten an der Universität Bonn, und Dr. Volz, ständigen Mitarbeiter an der Publikation der „Politischen Korrespondenz Friedrichs des Großen" durch weitere Nachforschungen in Wien und Berlin vervollständigt sind.

So zerfällt das Werk auch in zwei Theile. In dem ersten behandelt Volz die Preußische Rüstung, in dem zweiten Küntzel die Entstehung der Koalition gegen Preußen in den Jahren 1755 und 1756. Dem ersteren sind die Preußischen, dem letzteren die Oesterreichischen Akten beigefügt.

Auf Einzelheiten einzugehen, verbietet der zur Verfügung stehende Raum. Es seien daher nur die Hauptergebnisse der Forschung angeführt.

In seinem politischen Testament von 1752 hatte Friedrich als sein Ziel hingestellt, sein Heer auf 180 000 Mann, seinen Staatsschatz auf 20 Millionen Thaler zu bringen. In einem Abschnitt dieses Testaments, den er selbst als „Träumereien" bezeichnet, spricht er von einer wünschenswerthen Eroberung Sachsens, um dadurch Preußen erst gegen Oesterreich vertheidigungsfähig zu machen. Auf diesen, übrigens immer noch nicht völlig veröffentlichten Abschnitt und eine aus dem Jahre 1775 stammende Abhandlung des Königs, wo er politische Möglichkeiten erörtert, stützt sich Lehmann im Wesentlichen und hat danach das von ihm herangezogene Aktenmaterial, man kann wohl sagen zugestutzt, denn es sind ihm bei Benutzung und Veröffentlichung desselben schon von Naudé die für einen Historiker schwerwiegendsten Fehler nachgewiesen. Ganz neu ist aber, wie schon bemerkt, seine Behauptung auch nicht, denn Ranke erwähnt sie bereits und kommt zu dem Schluß: „Aus der Zeit selbst ist dafür nichts beigebracht worden, was der Rede werth wäre."

Volz weist nun nach, wie weit Friedrich 1756 noch von seinem im politischen Testament gesteckten Ziele entfernt war. Nicht über 20 Millionen, sondern nur über 13½ Millionen Thaler, und nicht über 180 000, sondern nur über 154 000 Mann — und zwar schon einschließlich der Augmentationen im August und September 1756 — verfügte er bei Ausbruch des Krieges.

Es wird ferner genau verfolgt, wie die Preußischen Rüstungen stets mit den dem Könige zukommenden Nachrichten eingeleitet oder wieder eingestellt werden, je nachdem diese kriegerisch oder friedlich lauten. Vom 19. Juni bis 28. Juni erste Periode der Rüstung auf die Nachrichten über den Anmarsch der Russen; vom 29. Juni bis 16. Juli Stillstand, selbst Widerruf einiger Rüstungsbefehle auf die Nachricht, daß die Russen zurückgehen; 16. bis 19. Juli neue Rüstungen, nun auch gegen Oesterreich, als von dort bedrohliche Nachrichten eingehen; am 18. Juli erste Anfrage nach Wien; 19. Juli bis 2. August neuer Stillstand, trotz bedrohlicher Nachrichten, um die Antwort aus Wien abzuwarten; 2. August Eintreffen der unbefriedigenden Antwort aus Wien, Fortsetzung der Rüstungen und neue Anfrage; Unterbrechung der Mobilmachung am 14. August, als der Preußische Gesandte in Wien durch eine Anfrage beim König die Oesterreichische Antwort verzögert; am 24. August nochmalige Verschiebung des Aufbruchs um einen Tag, am 25. Befehl, vorläufig Halt zu machen, um die Antwort aus Wien abzuwarten. Dann am 25. Eingang der neuen unbefriedigenden Antwort und nun am 26. Befehl zum Aufbruch an die Regimenter. Zugleich aber mit der Ordre zum Aufbruch schickt der

König, durch einen „letzten Schimmer von Hoffnung" auf friedlichen Ausgleich bewogen, eine dritte Anfrage nach Wien und macht damit Maria Theresia zur Schiedsrichterin über Krieg und Frieden.

Selbst nach Beginn der Feindseligkeiten setzt Friedrich die Friedensbemühungen noch fort; nach der Schlacht bei Lobositz trägt er Holland die Vermittelung an, im Dezember werden mit Frankreich Verhandlungen gepflogen, und erst zu Beginn des Jahres 1757 überzeugt sich der König davon, daß an Frieden nicht zu denken ist. Jetzt erst macht er die höchsten Anstrengungen, um sein Heer womöglich auf 210 000 Mann zu bringen.

Hiernach darf die Ansicht, daß der König im Sommer 1756 sein Ziel der Heeresvermehrung erreicht habe und nun zur Eroberung Sachsens ausgezogen sei, als endgültig beseitigt angesehen werden, wobei es selbstverständlich nicht ausgeschlossen ist, daß er bei siegreichem Ausgang des Krieges diese Erwerbung ins Auge gefaßt hat. Wieder einmal hat die Auffassung des alten Meisters Ranke recht behalten: „Man darf dem König Friedrich den Entschluß, auf weitere Erwerbungen Verzicht zu leisten, nicht zuschreiben, aber die ruhige Erwägung der Umstände und des Möglichen, die ihn vor anderen unternehmenden Kriegführern auszeichnet, hielt ihn damals von allen weitausgreifenden Absichten zurück."

War es bisher die herrschende Ansicht, daß Oesterreich seine politischen Vorbereitungen beendet habe, als König Friedrich zu den Waffen griff, so hatte Lehmann auch hierin den Nachweis zu erbringen versucht, daß erst durch den Preußischen Angriff die einem Abschluß der Bündnisse Oesterreichs mit Frankreich und Rußland noch entgegenstehenden Hindernisse beseitigt seien. Durch die Veröffentlichung der Oesterreichischen Aktenstücke ist auch hier bewiesen, daß die alte Meinung, wie sie Ranke vertreten hatte, im Wesentlichen die richtige war: „Noch waren keine definitiven Festsetzungen zwischen den beiden Höfen von Versailles und Wien zu Stande gekommen, aber in der Hauptsache war man einverstanden." Die Ueberzeugung König Friedrichs, als er seinen Angriff begann, war, daß Oesterreich mit Frankreich und Rußland zu festen Abmachungen über seine Offensivabsichten gekommen sei. Daß dies noch nicht in dem von ihm angenommenen Maße der Fall war, darüber kann nun nach diesen Veröffentlichungen auch kein Zweifel mehr sein. Aber nicht, was wirklich war, sondern was er nach seinen Nachrichten annehmen mußte, ist für seine Beurtheilung das Entscheidende.

Haben wir durch die Veröffentlichung des Preußischen Aktenmaterials für die Beurtheilung der Handlungsweise König Friedrichs eine feste Grundlage gewonnen, so tritt uns aus den Oesterreichischen Kundgebungen nun eine andere Persönlichkeit in ein glänzendes Licht, und das ist Kaunitz. Er erscheint als eine großartige, geniale Natur, die sich ebenso hoch über alle Staatsmänner seiner Zeit erhebt, wie in unserem Jahrhundert Bismarck. Es ist kein Zufall, daß gerade unser großer Staatsmann das Studium Kaunitz-

scher Politik besonders betrieben und seine Bedeutung so wie Wenige erkannt hat, wovon unter Anderem eine seiner Parlamentsreden in glänzender Weise Zeugniß gab, als er auf die großen Kaunitzschen Koalitionspläne gegen Preußen zu sprechen kam.

Aehnlich wie Bismarck brach Kaunitz mit allen Ueberlieferungen und Systemen, indem er den kühnen Gedanken faßte, an Stelle der traditionellen Allianz mit England diejenige mit dem alten Todfeinde des Hauses Habsburg, Frankreich, zu setzen, und diesen Plan allen Widerständen zum Trotz durchführte. Wie kurz, klar und kräftig stellt er gleich in seinem ersten Vortrag vom 21. August 1755 bei der Kaiserin sein Ziel hin: „Richtig ist, daß Preußen muß übern Haufen geworfen werden, wenn das Erzhaus aufrecht stehen soll. Wir haben weniger Einfluß und Ansehen in allen Europäischen Angelegenheiten. Im Reich setzt sich Preußen öffentlich der Kaiserlichen Autorität entgegen, und wir wissen sicher, daß es nur auf unseren Untergang bauet und solchen menschlichem Ansehen nach bewirken würde, wenn wir ihme (so!) nicht bevorkommen." Und nun entwickelt er weiter seinen großen Plan, die Hülfe Frankreichs und Rußlands zu gewinnen. Und wie schnell gelingt es ihm, Rußland zum Angriff zu bewegen. Hier tritt ein Punkt hervor, wo bei einem Vergleiche der Kaunitzschen Staatskunst mit derjenigen Bismarcks, aber unserem großen Kanzler die Palme gebührt. Während Bismarck seine großen Pläne erst in die That umsetzt, als er auch des Mittels zu ihrer Durchführung, eines starken schlagfertigen Heeres, sicher ist, gehen bei Kaunitz seine politischen Erfolge nicht Hand in Hand mit der militärischen Rüstung. Als Rußland loszuschlagen Miene macht, ist Oesterreich noch nicht fertig, den Krieg zu beginnen, muß daher Rußlands Kriegslust zügeln und den Beginn des Krieges auf das Jahr 1757 festsetzen.

Wohl waren nach dem Zweiten Schlesischen Kriege auch in Oesterreich bedeutende Anstrengungen zum Ausbau des Heeres gemacht. Bei der von der Preußischen ganz verschiedenen Heeresverfassung Oesterreichs läßt sich ein genauer Vergleich der Oesterreichischen Kriegsvorbereitungen mit den Preußischen nicht durchführen, und der Streit, welcher von beiden Staaten früher mit seinen Kriegsvorbereitungen oder gar mit seiner Mobilmachung begonnen habe, wird daher in Manchem zu einem spitzfindigen Streit mit Worten; das aber ist jetzt auch klar, daß man in Oesterreich zu einer offenen Rüstung in großem Maßstabe erst schritt, als die Preußischen Junirüstungen gegen Rußland den Vorwand dazu gaben, nämlich im ersten Drittel des Juli. Diese veranlaßten dann natürlich König Friedrich wieder zu weiteren Maßnahmen, wie dies oben schon angedeutet ist. So hatte also das zu frühzeitige einseitige Vorgehen Rußlands den Stein ins Rollen gebracht, der nun nicht mehr aufzuhalten war. Dem erst für 1757 geplanten Angriffe Oesterreichs, Rußlands und Frankreichs kam Friedrich zuvor, und wir müssen auch jetzt noch staunen, wie klar er doch die furchtbare Gefahr erkannt hat, wenn ihm

auch die geheimsten Fäden, wie wir sie jetzt verfolgen können, verborgen bleiben mußten.

In gerechter Vertheidigung schritt Friedrich zum Angriff, um die Selbständigkeit seines Staates, zu dessen Vernichtung sich die großen Mächte des Festlandes verbunden hatten, zu wahren, und indem er den siebenjährigen Kampf glücklich bestand, verdiente er sich in Wahrheit erst den Namen des Großen, schuf seinen Staat zur Europäischen Großmacht und legte den Grund zum Deutschen Staatsgebäude, denn: Dazu sind die großen Kriege bestimmt, nach dem Maße der Kraftentwickelung und intellektuellen Führung jedes Theiles die Schicksale der Welt weiter zu bestimmen!

Gedruckt in der Königlichen Hofbuchdruckerei von E. S. Mittler & Sohn,
Berlin SW., Kochstraße 68—71.

Zum Friedrichstage.*)

Die Anschauungen Friedrichs des Großen vom Festungskriege vor Ausbruch des Siebenjährigen Krieges.

Nach Vorarbeiten der Kriegsgeschichtlichen Abtheilung II
und Akten des Kriegs-Archivs

bearbeitet von

Duvernoy,

Oberstleutnant à la suite des 8. Württembergischen Infanterieregiments Nr. 126 Großherzog Friedrich von Baden, zugetheilt dem Großen Generalstabe.

Mit einer Karte in Steindruck.

Nachdruck verboten.
Uebersetzungsrecht vorbehalten.

Einleitung.

In den Kriegsgeschichtlichen Einzelschriften, Heft 27,**) sind die Anschauungen König Friedrichs über den Festungskrieg in großen Zügen geschildert worden. Es lohnt sich, dem Gegenstande näherzutreten, insbesondere, da die Thätigkeit des Königs auf diesem Gebiete viel weniger bekannt ist als in den anderen Zweigen militärischen Wissens, dabei aber auch einen Blick zu werfen auf die praktische Ausbildung, die er seinem Heere darin angedeihen ließ. Anregung zu der vorliegenden Studie hat das reiche Material gegeben, das im Kriegsarchiv des Großen Generalstabes sowie in anderen Archiven, auch über diesen Theil der Friedensarbeit Friedrichs des Großen vorhanden ist, sodann der geistvolle Vortrag „Friedrich der Große als Ingenieur",***) den am 24. Januar 1868 der damalige Oberst und Chef der 4. Ingenieur-Inspektion Klotz in der Militärischen Gesellschaft zu Berlin zur Feier des Friedrichstages und des 25jährigen Bestehens dieser Vereinigung gehalten hat. Dieser Vortrag behandelt die Thätigkeit des Königs im Festungsbau. Die nachfolgende Darstellung ist ihm vielfach gefolgt, soweit nicht genauere archivalische Quellen zur Verfügung standen.

Es ist bekannt, welche große Rolle der Festungskrieg noch im 18. Jahrhundert spielte und daß die Kenntniß der Befestigungslehre eigentlich die Grundlage alles militärischen Wissens, wenigstens in den Augen der Theoretiker, bildete. In der Instruktion, die König Friedrich Wilhelm I. dem General-

*) Vergl. Militär-Wochenblatt Nr. 8, Sp. 249.

**) Friedrichs des Großen Anschauungen vom Kriege in ihrer Entwickelung von 1745 bis 1756. Berlin 1899. E. S. Mittler & Sohn, Königliche Hofbuchhandlung.

***) Als Manuskript gedruckt.

leutnant Grafen Finckenstein gab, als er ihn als Oberhofmeister und Gouverneur des siebenjährigen Kronprinzen Friedrich einsetzte, ist bezüglich der Bestimmungen für dessen Unterricht u. A. gesagt: „Bei zunehmenden Jahren sollen dann ganz besonders auch die Fortification, die Formirung eines Lagers und andere Kriegswissenschaften" vorgenommen werden.*) Der Fürst Leopold von Dessau, der Oberst Camas und insbesondere der Ingenieurmajor Senning waren seine Lehrer in der Befestigungskunst. Ebenso wie Friedrich aber der ganzen schematischen Kriegsführung seiner Zeit abgeneigt war und den Erfolg in erster Linie durch die schnelle Entscheidung der Schlacht suchte, so sah er auch den Festungskrieg als ein nothwendiges Uebel an, mit dem wohl in bestimmten Fällen zu rechnen war, aber er vermochte ihm nicht die Hauptrolle zuzuweisen, die er in den Augen der Zeitgenossen von Alters her noch spielte.

Wir wissen, daß der König, im grundsätzlichen Gegensatz zu den Anschauungen seiner Zeit, Willens war, seine Kriege stets strategisch offensiv zu führen und so den Schauplatz des Kampfes von Anfang an möglichst auf feindliches Gebiet zu verlegen. Aber selbst wenn der Gegner in seine Lande einfiel, so hätte sich das damalige Preußen mit seinem zersplitterten Besitz recht wenig für eine Vertheidigung geeignet, die sich auf eine ausgedehnte Landesbefestigung basirte. Sie war nur denkbar in einem zusammenhängenden Staate mit festumzogenen Grenzen. Preußen mußte für solche Fälle auf die überlegene Operationsfähigkeit seines Heeres rechnen. Abgesehen von Schlesien, auf dessen Befestigung Friedrich, wie wir sehen werden, viel verwendete, da hier stets zunächst ein feindlicher Einfall zu befürchten war, und von der allmählichen Vollendung des schon von seinen Vorgängern begonnenen Ausbaues von Magdeburg, das er als „die letzte Resource des Staates" im Falle feindlicher Invasion bezeichnet, geschah daher für die Festungen der alten Landestheile vor dem Siebenjährigen Kriege nur das Allernothwendigste.

Aber auch für die Belagerung feindlicher Festungen zeigt sich der König nicht sonderlich geneigt. Aus der ganzen Fassung des dem Festungskrieg gewidmeten Abschnittes in den General-Prinzipien geht die Lehre hervor, die er aus dem Verlaufe seiner beiden ersten Kriege in dieser Hinsicht gezogen hatte. Sie gipfelte in der Erkenntniß, daß eine siegreiche Schlacht, bei der die glänzenden Eigenschaften seiner Truppen sich voll entfalten konnten, stets viel mehr zur Entscheidung des Krieges beitragen werde als die Eroberung einer feindlichen Festung. Er will deshalb nur dann Festungen angreifen, wenn dies durchaus nothwendig ist. Der langsame Gang einer förmlichen Belagerung ist ihm unsympathisch, weil er die Entscheidung hinzieht und weil sein oberster Grundsatz lautet, daß die Kriege, die Preußen führe „kurtz und vives seyn müssen, massen es uns nicht conveniret, die Sachen in die Länge zu ziehen".

*) Preuß, Lebensgeschichte des großen Königs Friedrich von Preußen, Bd. I.

Er sieht im förmlichen Angriff der Festungen ein überliefertes Verfahren, das er nicht umzugestalten, nicht zu der Energie zu erheben vermag, für die seine Grundsätze in der Kriegführung bahnbrechend gewesen sind. „Die Kunst, Städte zu belagern, ist zu einem Handwerk geworden, so wie das Tischler- oder das Uhrmacher-Handwerk; Man hat gewiße untrügliche Regeln darin etabliret und eine routine, welche allezeit denselben train folget, und wo man jederzeit dieselbe theorie auf dieselben Fälle appliciret .....", so leitet Friedrich den Abschnitt über „die Attaque" der Festungen ein. Nachdem er alsdann die Maßregeln des Angreifers kurz aufgezählt hat, fährt er fort: „Alle diese Sachen seynd einem exacten calculo unterworffen, so daß man im Stande ist, auch abwesend auszurechnen, welchen Tag ohngefähr die Festung sich übergeben wird, daferne sonsten nicht extraordinaire Umstände einige Hinderung dazwischen machen, oder daß ein commandant von distinguirter mérite die Belagerer durch die opiniatreté seiner chicanes länger als sonst gewöhnlich aufhält."

Die Abneigung des Königs gegen langwierige Belagerungen, im Gegensatz zu der herrschenden Anschauung seiner Zeit, in der man häufig eine solche als Hauptzweck für einen ganzen Feldzug ansah, ist nach seinem Standpunkt in Bezug auf die Kriegführung um so leichter begreiflich, wenn man bedenkt, welche zeitraubenden Vorbereitungen ein solches Unternehmen im 18. Jahrhundert, schon infolge der schlechten Verkehrsmittel für die Heranschaffung des Belagerungsmaterials, erheischte. Dazu dauerten die Belagerungen selbst meist sehr lange. Denn die Festungen waren nicht so ausgedehnt wie heute und darum die Besatzungen kleiner und die Vorräthe länger ausreichend. Durch einfaches Einschließen oder Aushungern war daher meist auch kein Zeitgewinn zu erzielen. Eine Beschießung allein führte aber bei der geringen Wirkung der damaligen Geschütze selten zur Kapitulation, und ein Sturm kostete immer große Opfer. Entschloß sich jedoch einmal ein Festungs-Kommandant zu frühzeitiger Uebergabe, so standen ihm nach damaligem Kriegsgebrauch auch besonders ehrenvolle Bedingungen zu; das bedeutete in der Regel freien Abzug der Besatzung. Für die schnelle Entscheidung des Krieges war alsdann so gut wie nichts gewonnen.

Aber trotzdem beschäftigte sich König Friedrich eingehend mit dem Festungskrieg und insbesondere mit dem Festungsbau, und wir erkennen in ihm auch auf diesem Gebiete gar bald den Meister in der Kriegskunst. Auf die Ausbildung seiner Offiziere in der Befestigungskunst, die damals trotz der hohen Wichtigkeit, die man ihr beimaß, durchaus nicht ein allgemeiner Lehrgegenstand in den Armeen war, legte er großen Werth.*) Nachdem er den 1748 im Preußischen Dienst angestellten, ehemals Französischen, Ingenieurkapitän Lefèbore veranlaßt hatte, eine Deutsche Ausgabe seines

*) Vergl. Kriegsgesch. Einzelschriften, Heft 28 bis 30, S. 397.

Werkes über Angriff und Vertheidigung der Festungen zu veranstalten, kaufte er davon 200 Exemplare und ließ sie in der Armee für den Dienstgebrauch der Offiziere vertheilen.

Die Festungsbauten.

Als König Friedrich nach der Besitznahme von Schlesien sich in dieser Provinz dem Um- und Neubau der Festungen zuwandte, ging er sehr bald seine eigenen Wege. Einige Schriftsteller erhoben den Vorwurf, er habe überhaupt nicht die nothwendigen Begriffe vom Ingenieurwesen gehabt. Es hat den Anschein, als ob Graf Mirabeau dies zuerst ausgesprochen habe und Andere es ihm nachgeredet hätten. Nun war Mirabeau unstreitig ein scharfer Beobachter, aber er hat den König nachweisbar nur zweimal gesprochen, nämlich am 25. Januar und am 17. April 1786. Sein Urtheil in dieser Richtung kann also unmöglich aus eigener Wahrnehmung stammen, es ist vielmehr auf den bekanntermaßen zu jener Zeit in vollster Blüthe stehenden Klatsch der frondirenden Prinzenpartei und anderer Unzufriedener in der Armee zurückzuführen, die in ihrer Nörgelsucht sich bemühten, den König zu verkleinern. Da wird z. B. behauptet, die höhere Mathematik sei ihm fremd gewesen, und er habe nicht einmal die Stärke eines Gewölbebogens, einer Futtermauer oder einer Brückenkonstruktion berechnen, ebensowenig eine Schleusenkonstruktion bestimmen können. Es mag richtig sein, daß er derartige technische Einzelheiten nicht beherrscht hat. Aber man kann sicherlich ein genialer Festungsbaukünstler sein, ohne solche Handwerkskunstgriffe, wie die Berechnung eines Gewölbebogens zu verstehen. Ganz abgesehen davon steht es jedoch fest, daß König Friedrich gerade auf dem Gebiete des Festungsbaues Bahnbrechendes geschaffen hat. Er ging aber auch hier von viel großartigeren Gedanken und Gesichtspunkten aus, als die anderen Heerführer seiner Zeit und wurde darum auch auf diesem Gebiete, wie in seinen gesammten Anschauungen über die Kriegführung, von den Meisten nicht begriffen. Eben weil er, entgegen den herrschenden Ansichten, die Entscheidung des Krieges in der Vernichtung der feindlichen Feldarmee sah und vom Festungskriege nur eine Unterstützung dieses Endzweckes erwartete, hat seine Thätigkeit als Festungsbaumeister vielfach nicht die Beachtung gefunden, die sie verdiente.

In der ersten Hälfte des 18. Jahrhunderts waren bekanntlich Vaubans Grundsätze im Festungsbauwesen allein maßgebend, die er in seinen „drei Manieren" zur Anschauung gebracht hatte. Vauban selbst hat, wie seine vielfach abgeänderten Vorschläge im Festungsbau sowohl wie im Angriffs- und Vertheidigungs-Verfahren deutlich beweisen, fortgesetzt nach weiterer Vervollkommnung gestrebt. Seine Schüler und Nachfolger haben aber zum größten Theil seine Schule nicht als eine Kunst übernommen, die nach den sich ändernden Verhältnissen weiter entwicklungsfähig war, sondern als

ein Schema für alle weiteren Bauten. Wo daher in der Folge von Baubanscher Schule, im Gegensatz zu Friedrichs Anschauungen, die Rede sein wird, ist eben dies schematisirende Verfahren seiner Nachfolger gemeint. Bei ihnen bildete für den Festungsbau die gegenseitige Flankirung der einzelnen Linien, verbunden mit möglichster Bestreichung des Vorgeländes, die Grundlage; das Gelände selbst fand nur Berücksichtigung, indem man in der Länge der einzelnen Linien, der Facen und Flanken der Bastione abwich, soweit die Rücksichten auf das Schußfeld dies erforderten. In diesem Schema, das gar bald eine Fessel wurde, hat sich zweifellos auch der erste Unterricht bewegt, den König Friedrich als Kronprinz in der Befestigungskunst erhielt. Doch schon die ersten Eindrücke, die er im Lager des Prinzen Eugen vor Philippsburg empfangen hatte, waren sicherlich nicht ohne Einfluß auf die weitere Entwickelung seiner Anschauungen über das Festungswesen geblieben. Dazu trat dann später die Erfahrung aus seinen beiden ersten Kriegen. Nun warf sein genialer weitblickender Geist auch im Festungsbau die Fesseln des Hergebrachten von sich. Wie wir beim Lesen der General-Prinzipien vom Kriege und der Pensées et règles générales pour la guerre sowie seiner vor dem Siebenjährigen Kriege geschriebenen Instruktionen überall herausfühlen, daß ihm bei seinen taktischen Weisungen in erster Linie stets die Schlachten und Kämpfe der beiden ersten Kriege vorschwebten, so beruhen auch seine Neuerungen im Festungsbau lediglich auf den Erfahrungen aus diesen Kriegen.

Der erste Schlesische Krieg hatte die im Oesterreichischen Besitz sehr vernachlässigten Festungen Schlesiens dem Sieger meist leichten Kaufs in die Hände fallen lassen. Glogau fiel, nachdem es den Winter über eingeschlossen war, in der Nacht vom 8. zum 9. März 1741 durch Ueberrumpelung. In Breslau war der König am 3. Januar, ohne Widerstand zu finden, eingerückt. Brieg, den Winter über gleichfalls eingeschlossen, kapitulirte nach der Schlacht bei Mollwitz und nach sehr kurzer förmlicher Belagerung am 4. Mai. Nur Neiße hatte länger widerstanden, fiel jedoch, erst einmal förmlich belagert und beschossen, auch nach dreizehntägiger Gegenwehr.

Im zweiten Kriege wurde nur um zwei Schlesische Festungen gekämpft, um Glatz, das einer längeren Einschließung erfolgreich widerstand, und um Kosel, das am 27. Mai 1745 in Oesterreichische Hände fiel und im Herbst durch General von Nassau wieder genommen wurde.

Sofort nach dem Frieden von Breslau 1742 hatte der König den Umbau von Neiße, Glatz, Brieg, Breslau und Glogau beschlossen, sowie den Neubau von Kosel und Schweidnitz, die nicht als Festungen angesehen werden konnten, sondern lediglich, wie die meisten Städte damals noch, eine mittelalterliche Stadtbefestigung besaßen. Dadurch schuf er in vorderster Linie, der Oesterreichischen Grenze zunächst, vier operative Festungen, Schweidnitz, Glatz, Neiße und Kosel, die dem Angriff als Ausfallspforten

nach Böhmen und Mähren dienen konnten, ebenso aber der Vertheidigung, um den aus dem Gebirge heraustretenden Gegner anzufallen oder dessen rückwärtige Verbindungen bei seinem weiteren Vordringen nach Schlesien zu bedrohen. Dahinter lagen sodann Glogau, Breslau und Brieg als Rückhalt in zweiter Linie, gleichzeitig als Sperrfestungen, um die Oder, diese Hauptzufahrtstraße für die Verpflegung der Armee, zu decken.

Vor Neiße war der König 1741 während der Belagerung persönlich thätig gewesen. Die Geländeverhältnisse waren ihm daher besonders geläufig und der Ausbau der Festung vollzog sich von Anfang an nach seinen eigenen Ideen, unter voller Berücksichtigung des Geländes. Die Befestigung hatte bisher aus einem einfachen Hauptwall nach Niederländischer Manier mit nassem Graben, aber ohne Revetements und ohne jedes Außenwerk bestanden. Das linke Neiße-Ufer, wo nicht unbeträchtliche Höhen bis auf etwa 800 Schritt an die Festung herantraten, war gänzlich unbefestigt.

Die auf dem rechten Ufer gelegene Stadt erhielt zunächst eine aus Ravelinen und Kontregarden bestehende, an der Eskarpe und Kontreeskarpe revetirte, zusammenhängende Enveloppe sowie mehrere Außenwerke und eine zweite, das Ganze umgebende tenaillirte Erdenveloppe mit breitem, nassem Vorgraben. Einige Bastione der alten Umfassung erhielten Kavaliere. Dies Voreinanderlegen mehrerer Umfassungen entspricht der abschnittweisen Vertheidigung, die der König, wie wir sehen werden, mehrfach betont. Die Schleusen wurden vermehrt und verbessert, außerdem Staudämme angelegt, so daß die Niederung überschwemmt werden konnte.

Die weitaus wichtigste Verstärkung aber, die Neiße erhielt, bestand in den Neubauten auf dem linken Ufer. Der scharfe Blick Friedrichs hatte sofort erkannt, daß der dortige, die Festung beherrschende, hohe Thalrand in die Befestigung hineingezogen werden müsse. Er löste diese Aufgabe in einer überaus originellen Weise, was durch eine zusammenhängende Umwallung in der damals üblichen Manier kaum möglich gewesen wäre. Auf den wichtigsten Höhenpunkt legte er das selbständige geschlossene Fort Preußen mit tenaillirtem Grundriß, tiefen Gräben und ausgedehntem Kontreminensystem. Es bildete den Kern der Festung und beherrschte das ganze Vorgelände. Dieses Fort wurde durch einfache Anschlußlinien mit dem Festungstheil im Inundationsgebiet verbunden. Um wiederum diesen Verbindungslinien den nöthigen Halt zu geben, legte der König an ihrem Anschluß an die Neiße oberhalb die Kardinals- und unterhalb die Kapuziner-Redoute sowie auf der Mitte beider Linien zwei selbständige geschlossene Werke, die Jerusalemer Redoute und das Bombardier-Fort, an, so daß die gegenseitige Flankirung sowie die Bestreichung der Thalhänge vollständig gewährleistet waren. So schuf er eine förmliche Stellung, die das Bereitstellen von Truppen zu Angriffsstößen deckte und durch große Ausfälle eine aktive Vertheidigung ermöglichte. Das starke Fort Preußen gab der Ver-

theidigung aber, neben dem offensiven Gedanken, auch die Möglichkeit, bei dem allmählich immer weiter fortschreitenden Angriff bis zum letzten Augenblick kampffähig zu bleiben. Außerdem bot dieses Fort in einem Kasemattenkorps von 2 Stockwerken unter dem Hauptwall bombensichere Unterkunft für 1000 Mann, neben zahlreichen Pulvermagazinen, Wacht- und Arbeitskasematten. Solche gesicherten Unterkunftsräume schuf der König bei allen später ausgeführten Befestigungen, und es ist dies ebenfalls als einer der ihm zu verdankenden Fortschritte gegenüber der Vaubanschen Schule zu bezeichnen. Fort Preußen war 1744 bei Wiederausbruch des Krieges vollendet und alle anderen Verstärkungen in vertheidigungsfähigen Zustand gebracht, dank dem fortgesetzten energischen Antrieb des Königs. Nach dem zweiten Schlesischen Kriege wurde die Festung vollends ausgebaut. Sie hat sich im Siebenjährigen Krieg vollkommen bewährt. Der förmlichen Belagerung durch die Oesterreicher 1758 widerstand sie, bis Entsatz eintraf.

Der Ausbau von Glatz begann im Sommer 1743. Diese Festung bestand, als sie an Preußen fiel, lediglich aus einer alten Umfassungsmauer mit Thürmen und dem auf einer dicht an die Stadt herantretenden Felsnase erbauten Schlosse, dem ein Kronwerk, aus zwei bastionirten Fronten und einem Ravelin bestehend, vorgelegt war. König Friedrich ordnete im Sommer 1743 sofort die Verstärkung an. Die Festung wurde gleichfalls mit einer Enveloppe, jedoch mit sehr niedrigem Revetement umgeben, außerdem wurde ein vorgeschobenes Erdwerk in Fleschenform, der Kranich, gebaut und das Schloß zu einer starken Citadelle umgeschaffen. Zugleich ließ der König auf dem anderen Neiße-Ufer den Schäferberg durch ein starkes Fort befestigen. Es bestand aus einem tenaillirten Fünfeck mit niedriger Grabenbestreichung aus Kasematten, Koffern genannt. In die der Festung zugekehrte Kehle, die nur durch einen Graben abgeschlossen war, legte er ein großes kasemattirtes Reduit, das nach vorn wieder durch ein besonderes Werk gedeckt wurde. Nach außen wurden zwei kleinere Werke vorgeschoben, zu denen später noch ein drittes trat. Auch diese Neubauten sind durchaus originell, insbesondere die niedrige Grabenbestreichung ist für die damalige Zeit völlig neu. Hier fand der König lebhafte und sachgemäße Unterstützung durch den langjährigen Kommandanten, den General Fouqué.

Der zweite Schlesische Krieg unterbrach auch bei Glatz die Arbeiten, und die Festung hatte eine Einschließung zu bestehen. Nach dem Friedensschlusse wurde der Bau sofort wieder aufgenommen, eine große Schleuse, mehrere Kasernen und Magazine sowie drei Bastione vor der Stadtbefestigung wurden erbaut und die alten Thürme beseitigt. Nachdem die Festung 1757 abermals einer Einschließung widerstanden hatte, fiel sie 1760 infolge einer förmlichen Belagerung in die Hände der Oesterreicher, die sich der Erdfleschе, des Kranichs, bemächtigten und von hier nach der nicht sturmfreien Enveloppe vor- und in die Stadt eindrangen. Nach dem Siebenjährigen Krieg wurde

sodann die Umfassung vollständig umgebaut, um die Sturmfreiheit zu erreichen, das Schloß in ein starkes Reduit umgewandelt, der Schäferberg mit der Festung verbunden und ein ausgedehntes Minensystem angelegt.

Brieg, auf dem linken Oder-Ufer gelegen, und vermöge seiner mehr zurückgezogenen Lage nördlich von Glatz und Neiße, weniger ausgesetzt, sollte mit geringen Mitteln ausgebaut werden. Man begnügte sich damit, die vorhandenen breiten Wassergräben zu vertiefen, die Stauvorrichtungen zu verbessern und die Oder-Anschlußfronten mit Außenwerken und doppeltem gedeckten Wege zu versehen. Noch im Juli 1756 verfügte der König: „ . . . wie Meine intention nicht ist, bey gedachter Vestung vor der Handt etwas mehreres zu verwenden, als nur soviel die palissadirung anlanget". Erst im späteren Verlauf des Siebenjährigen Krieges wurde, 400 Schritt vor dem schon vorhandenen kleinen Brückenkopf, auf dem rechten Oder-Ufer, ein Deckwerk angelegt. Diese Vorkehrung genügte, um den Depot- und Durchgangsplatz zu sichern. Angegriffen wurde die Festung während des Siebenjährigen Krieges nicht.

Die Landeshauptstadt Breslau wurde vor dem Siebenjährigen Kriege nur wenig verstärkt, vermuthlich weil die für den Schutz Schlesiens und für die Operationen wichtigeren Festungen die vorhandenen Geldmittel verschlangen und der König hoffte, sie stets durch die Feldarmee schützen zu können. Die alte Stadtmauer war durch einen bastionirten Erdwall umschlossen. Längs der Oder-Seite lagen drei Bastione nach Italienischer Manier mit langen Kurtinen. Die schmalen Nord- und Südfronten hatten je zwei, die Westfront fünf unregelmäßige Bastione. Der nasse Graben hatte zwei Raveline, an den Straßendurchzügen im Norden und Süden lagen besondere Deckwerke. Die Vertheidigung der Oder und des rechten Oder-Ufers wurde durch einige befestigte Inseln und insbesondere durch die Dombefestigung erreicht. Man beschränkte sich auf die Vertiefung der Wassergräben, den Weiterbau des gedeckten Weges und die nöthigen Kasernenbauten sowie die Wiederherstellung eines 1749 durch Blitzschlag zerstörten Pulverthurmes.

Mit Glogau war schon während des ersten Krieges unter Wallraves Leitung begonnen worden, indem der Hauptwall die fehlende Bekleidung erhielt und am Fuße des Glacis vor den Spitzen der Bastione Lünetten angelegt wurden. Doch blieb die Kontreeskarpe des Hauptgrabens von Erde und die Eskarpenmauer hatte zu geringe Höhe, so daß ein völlig sturmfreier Abschluß nicht vorhanden war. Von 1746 an ließ der König diesen herstellen, indem die Grabenränder mit Mauerwerk verkleidet wurden. Der vor der Westfront liegende Galgenberg wurde theilweise abgetragen und die Erde zur Erhöhung der Brustwehren verwendet. Durch eine vorliegende zusammenhängende Enveloppe wurde eine neue Vertheidigungslinie geschaffen, der gedeckte Weg mit seinen Waffenplätzen und Blockhäusern ließ rasante Bestreichung des Vorgeländes zu, und Kontreminen hielten den gewaltsamen Angriff fern. Die

Brückenkopf-Befestigung der Dominsel wurde umgebaut, die Oder-Front durch Anlage eines neuen Kanals gesichert und vor dem Breslauer Thor ein starkes selbständiges Werk, der Stern, mit Hohlräumen für die Besatzung und gedeckter Verbindung mit der Festung erbaut.

Der Bau von Kosel, dessen Umwandlung in eine Festung durch seine tiefe, sumpfige Lage sehr erleichtert wurde, begann nach Walrawes Entwurf ebenfalls sofort nach dem ersten Schlesischen Krieg. Die neuentstandene Festung bestand aus einem Hauptwall in Form eines großen Fünfecks mit flach eingezogenen Seiten, nassem Graben, vier Ravelinen und einem gedeckten Weg. Auf der auf dem rechten Oder-Ufer gelegenen Insel wurde ein Brückenkopf erbaut.

Als der zweite Schlesische Krieg ausbrach, war der Bau noch nicht vollendet, und der Graben hatte noch nicht die nöthige Tiefe. Die Festung fiel in der Nacht zum 27. Mai 1745 infolge des Verrathes eines fahnenflüchtigen Preußischen Fähnrichs durch einen Ueberfall und wurde, wie schon erwähnt, im Herbst desselben Jahres durch die Preußen zurückerobert, wobei der größte Theil der Stadt niederbrannte. Sofort nach dem Friedensschlusse ließ der König die Stadt wieder aufbauen und die Festung vollenden. Die Sturmfreiheit der Umfassung wurde durch eine Wassertiefe von 2 m in den Gräben erreicht, man verbesserte die Stauvorrichtungen und sicherte den gedeckten Weg durch einen nassen Vorgraben. Die eingehenden Waffenplätze erhielten Blockhäuser. Es wurden neue Kasernen erbaut, der Brückenkopf verstärkt und die Wegschützer Redoute neuangelegt. Auch diese Bauten wurden nach den unmittelbaren Angaben des Königs ausgeführt. Während des Siebenjährigen Krieges hat Kosel allen feindlichen Angriffen erfolgreich widerstanden und keinen Feind in seinen Mauern gesehen.

In Schweidnitz, dessen Bau 1747 unter Leitung des Ingenieur-Obersten Sers begann, erblicken wir eine vollständige Neuschöpfung des Königs, die erste Fortfestung, ganz nach seinen eigenen Ideen erbaut. Er behielt die vorhandene Stadtmauer als Kern des Ganzen bei, ließ sie durch einen unregelmäßigen Erdwall mit revetirten Gräben verstärken und sorgte für Flankirung der Gräben durch Kaponieren. Nur die schmale, nach der Weistritz gelegene Ostfront erhielt eine neue Umfassung mit drei Bastionen.

Da vor dieser Stadtbefestigung ringsum Vorstädte lagen, die der Vertheidigung hinderlich waren, aber aus Ersparnißrücksichten nicht abgebrochen werden konnten, so vermied Friedrich eine zweite Umwallung, die sehr theuer geworden wäre und doch nur einen schwachen Schutz ergeben hätte. Dagegen legte er auf die zur Beherrschung des Vorgeländes geeignetsten Punkte fünf selbständige Forts. Er löste so, seiner Zeit auch hier weit vorauseilend, auf einfache Art und mit verhältnißmäßig geringen Mitteln die Aufgabe, einen großen Waffenplatz zu schaffen, dessen einzelne Theile sich gegenseitig in hartnäckiger Vertheidigung wie in vorbereiteter Offensive unter-

stützen und dennoch selbständig bleiben sollten. Wir sehen also hier schon den Gedanken vertreten, den Montalembert später wissenschaftlich weiter entwickelt hat, eine möglichst einfache Umwallung mit einer Kette detachirter Forts zu umgeben.

Auf die die Stadt im Norden, Westen und Süden umgebende Hochfläche legte der König das Galgen-, Jauernicker, Garten- und Bögen-Fort und drei Zwischenwerke, die Kirchen-, Jauernicker und Garten-Redoute. An zwei Stellen, wo das Vorgelände von diesen Werken aus nicht vollständig einzusehen war, wurden die Galgen- und die Jauernicker Flesche vorgeschoben. Diese sämmtlichen Werke unterstützten sich gegenseitig sehr gut und lagen, auf 300 bis 500 m vor die Stadtbefestigung vorgeschoben, unter deren vollem Feuer. Auf der Ostfront, im Weistritz-Thale, wurde das Wasser-Fort und südlich davon die Wasser-Redoute erbaut. Die Forts hatten fünfeckige Sternform, mit Enveloppen, trockenem mit Mauerwerk bekleidetem Graben und gedeckten Weg. Dieser war in den eingehenden Waffenplätzen durch Kaponieren oder Blockhäuser, in den ausspringenden Winkeln durch Kontreminen verstärkt Die Zwischenwerke hatten Lünettenform, trockenen Graben, gedeckten Weg mit Kaponieren und Glacis; in ihren Kapitalen lagen ebenfalls Kontreminen.

Die Kehlen der Forts waren offen und nur durch einen Graben mit Zugbrücke geschützt. Dies war unstreitig eine Schwäche der Werke. Im Kehlgraben lagen große Wohnkasematten für die Besatzung. Der zweite, noch größere Fehler der Forts aber war der, daß sie nicht sturmfrei gebaut wurden. Die Eskarpe und das Revetement der Enveloppe sollen nur 10 Fuß Höhe gehabt haben, die Kontreeskarpe soll zwar 18 Fuß hoch, aber mit vielen nicht gehörig verwahrten Treppenaufgängen versehen gewesen sein. Diese Fehler entsprangen einer übel angebrachten Sparsamkeitsbestrebung der Bauleitung, auf die noch zurückzukommen sein wird.

Die Niederung auf der Ostseite konnte durch Anstauung der Weistritz und des Bögenwassers überschwemmt werden.

Diese Uebersicht über die Festungsbauten des Großen Königs vor dem Siebenjährigen Kriege zeigt, wie er sich von dem herrschenden Schema der Vaubanschen Schule frei zu machen wußte. Während bei ihr lediglich die artilleristischen und technischen Grundsätze die Formen bestimmen, läßt sich Friedrich bei seinen Neubauten in erster Linie durch die Rücksichten auf das Gelände leiten. Er baute nach taktischen Prinzipien, das zeigt u. A. auch die den herrschenden Formen der Lineartaktik entsprechende zusammenhängende Enveloppe bei Kosel, Brieg und Neiße. Wo es ihm geeignet schien, verstand er es vortrefflich, auch andere Systeme als das Vaubansche anzuwenden, so namentlich das Niederländische. Wo aber keine der bekannten Manieren passen wollte, da brach er mit allen hergebrachten Formen und ging seine eigenen Wege.

Als Verstärkungsmittel bevorzugte er insbesondere die Minen, die er auch in die Kapitalen seiner detachirten Forts legte, und, wo sie irgendwie anwendbar war, die Inundation. Die damals herrschende Kriegspraxis stellte bekanntlich während des Winters die größeren Operationen grundsätzlich ein. Friedrich wußte aus Erfahrung, daß seine Gegner im Allgemeinen noch mehr als er selbst den Winterfeldzügen abgeneigt waren und beim Eintritt der rauhen Jahreszeit meist sehr entschieden das Beziehen der Winterquartiere anstrebten. Daher konnte er mit Recht auf die Wirksamkeit des Inundationshindernisses vertrauen, denn gegen einen Handstreich mußte zur Winterszeit die Wachsamkeit der Besatzung unter einem tüchtigen Kommandanten genügenden Schutz gewähren.

Wir finden in den Einzelheiten seiner Bauten überall zweckmäßige, theils neue, theils in ihrer Verbindung untereinander eigenartige Anordnungen. Mit diesen erreicht er, um dies hier zusammenzufassen, die Behauptung des beherrschenden Geländes in der Umgebung durch die Anlage selbständiger Werke, wie bei Neiße und Glatz, ebenso die Behauptung des Vorgeländes durch Anlage einer Kette von detachirten Forts, wie bei Schweidnitz, die gesicherte Vorbereitung größerer Ausfälle durch die Verbindung selbständiger Werke mit der Festung und durch die Anordnungen im gedeckten Wege, wirksame Grabenbestreichung durch Geschütz- und Gewehrfeuer, zum Theil aus Kasematten und Kaponieren, die Möglichkeit hartnäckiger Vertheidigung des gedeckten Weges durch Blockhäuser, die Anlage von Abschnitten mit Reduits und selbständigen Kernwerken, und endlich die gesicherte Unterbringung von Truppen und Material. Dagegen wird die völlige Sturmfreiheit bei den Bauten vor dem Siebenjährigen Kriege nicht überall erreicht.

Vor Allem muß aber nochmals betont werden, wie die durchaus moderne Auffassung, die Festungsanlagen nach den Rücksichten auf das Gelände und die herrschende Taktik zu bestimmen, den genialen Ingenieur bekunden. Daß diese Neuerungen lediglich seinem Geiste entsprangen, ist zweifellos, denn seine zum Theil sehr fähigen Ingenieur-Offiziere, wie Walrave, Balby, Humbert, Lefébvre u. A., waren sämmtlich Männer der Baubanschen Schule.

Ferner ist hervorzuheben, wie haushälterisch der König bei der Beschaffung der Mittel für seine Festungsbauten verfuhr, da ihm die für die beiden eben beendigten Kriege von seinem Staate gebrachten Opfer die äußerste Sparsamkeit auferlegten. Zunächst griff er zu dem Hülfsmittel einer Anleihe von 100 000 Thalern bei den Kurmärkischen Ständen, gegen Verpfändung verschiedener Abgaben und Verzinsung zu 5 v. H.*) Sodann aber bot er Alles auf, um Handel, Gewerbe und Landwirthschaft und damit

*) Geh. St. Arch.

die Steuerkraft des Landes zu heben, so daß sich ihm hierdurch allmählich neue Geldquellen erschlossen. Endlich beschränkte er, wie schon erwähnt, die großen Ausgaben für Festungsbauten in den alten Provinzen aufs Aeußerste, um in erster Linie dem neuerworbenen Schlesien seine Sorgfalt zuzuwenden. Man hat ihm gerade aus dieser Maßregel einen schweren Vorwurf gemacht. Und doch war sie unbedingt geboten durch den Mangel an Mitteln zum Ausbau aller Festungen und durch die Nothwendigkeit, Schlesien, das bei einem neuausbrechenden Kriege stets zunächst bedroht war, fest in der Hand zu behalten. Auch war sie begründet in seiner Auffassung über seine politische Gesammtlage, die ihm bis kurz vor Beginn des Siebenjährigen Krieges eine starke Allianz Oesterreichs mit kontinentalen Mächten durchaus unwahrscheinlich erscheinen ließ. Außerdem war er vollauf berechtigt, für den Schutz seiner Erblande, wie schon angedeutet, auf die den feindlichen Heeren weit überlegene Operationsfähigkeit seiner eigenen Armee zu vertrauen, auch zählte er auf die Ausdauer und Opferwilligkeit der Festungs-Kommandanten und Besatzungen; allerdings sollte er in dieser Hinsicht weniger günstige Erfahrungen machen.

So mußte im Allgemeinen mit dem Vorhandenen gerechnet, und die durchaus nothwendigen Ergänzungen mußten hinzugefügt werden. Es entstanden, wie wir sahen, zwei neue Festungen, es wurde eine größere Anzahl der bereits vorhandenen verbessert, außerdem aber unterhielt man nothdürftig verschiedene Plätze, weil sie einmal bestanden und man sich nicht entschließen konnte, sie eingehen zu lassen. Das Netz der häufig spärlichen guten Straßen war fast allein bestimmend für die Operationen. Die Füllung der Magazine vollzog sich durch Wasser- und Landtransporte. In den meisten Fällen waren die Wasserstraßen leistungsfähiger als die Landstraßen. So ist es erklärlich, daß die Sicherstellung der Magazine und beider Arten von Verkehrswegen der erste leitende Gedanke blieb. Man mußte damit rechnen, daß nicht selten besondere Kriegslagen eintreten konnten, in denen ein, wenn auch in seiner Bauart veralteter, befestigter Platz sich noch nutzbringend erweisen, ja plötzlich als Magazins- oder Etappenort vorübergehend eine nicht vorherzusehende Wichtigkeit und Bedeutung erlangen konnte.

Die vom König nothgedrungen und richtiger Weise angeordnete Sparsamkeit, die er, innerhalb vernünftiger Grenzen, natürlich auch auf die Ausführung der Bauten übertragen wissen wollte, wurde aber von den die Bauten leitenden Ingenieur-Offizieren zum Theil übertrieben, wie dies in solchen Fällen leicht geschieht. Man baute billig, indem man vielfach zu leichte Konstruktionen bei den Werken anwandte und auf die Herstellung völliger Sturmfreiheit verzichtete. Dies war der falscheste Weg, den man einschlagen konnte, und es gereicht den leitenden Ingenieuren entschieden zum schweren Vorwurf, daß sie den König nicht auf die Gefahr aufmerksam machten, die in solcher Sparsamkeit am unrechten Orte lag. Denn es unter-

liegt keinem Zweifel, daß er einer sachgemäßen Vorstellung in dieser Richtung Gehör geschenkt hätte. Wenn ihm aber in schlecht angebrachtem Diensteifer bei Kostenvoranschlägen gemeldet wurde, der betreffende Bau könne mit weit geringeren Mitteln ausgeführt werden, so mußte ihn das in der Anschauung bestärken, es sei nothwendig, überall auf Ersparnisse zu drücken. Insbesondere bei Schweidnitz ist, wie wir sahen, in dieser Richtung gesündigt worden. Der König erlitt durch den frühzeitigen Fall dieser Festung im Herbst 1757 eine bittere Enttäuschung. Er selbst schreibt in der Histoire de la guerre de sept ans: . . . „comme les Autrichiens avaient montré peu de capacité dans la dernière guerre*) pour l'attaque et la défense des places, on se contenta de construire légèrement ces ouvrages; ce qui était en effet très-mal raisonné, car les places ne se construisent pas pour un temps, mais pour toujours; et qui pouvait garantir d'ailleurs que l'Impératrice-Reine n'attirât pas quelque habile ingénieur à son service, qui apportant avec lui un art qui manquait à l'armée autrichienne ne le lui apprit, et ne le rendit commun? Mais si l'on fit des fautes, on eut dans la suite sujet de s'en repentir, et d'apprendre à raisonner plus solidement."

Die Erfahrungen des Feldzuges 1757 gaben dem König Veranlassung, zu der „Instruktion für seine Quartiermeister".**) Sie handelt in der Hauptsache von den Grundsätzen für die Auswahl und Anlage fester Lagerstellungen, wird aber durch folgende Regeln für den Festungsbau eingeleitet:

„1. In Absicht der Festungen soll man sich nach dem Terrain richten, damit das Terrain die Befestigung noch verstärke.

2. Jede Anlage der Festung muß detachirte Werke erhalten, um den Angreifenden entfernt zu halten und daß der Feind gezwungen werde, mehr als eine Seite zu attaquiren.

3. Diese Außenwerke müssen von der Festung selbst gut bestrichen werden, auch so eingerichtet sein, daß der Feind sich darin nicht logiren könne.

4. Alle diese Außenwerke müssen aber vor allen coups de main gesichert sein, und solche dürfen nicht durch die gorge nehmbar sein.

5. Alle Werke müssen sich gehörig defendiren, sowohl en front als Flanque, damit nichts sich selbsten beschieße und jeder gerade aus die Ge-

*) Erster und zweiter Schlesischer Krieg.

**) Oeuvres, XXX, 215. Nach einem dort abgedruckten Briefe des Ingenieur-Obersten Freund hat der König ihm diese Instruktion „nach der Koliner Bataille in die Feder dictirt". Der Inhalt läßt aber die Erfahrungen der Belagerung von Schweidnitz erkennen und darauf schließen, daß diese Zeitbezeichnung, die überdies erst aus dem Jahre 1793 stammt, nicht wörtlich zu nehmen ist und daß die Instruktion erst im Winter 1757 auf 1758 entstand.

wehre gebrauchen könne; dieserhalb der Abfall des Parapets darnach einzurichten ist.

6. Keine Linie muß von irgend einer Höhe enfilirt, noch minder im Rücken eingesehen werden; wo es nicht zu evitiren ist, müssen gehörig Travers und Bonnets angebracht, oder die Brustwehren en crémaillère gemachet werden.

7. Alle detachirten Werke müssen eine sichere und gedeckte Communication erhalten.

8. Durch die Anlage einiger vorgelegten Flèchen muß jeder Commandant suchen, die Belagerung zu verlängern, denn der Feind muß alsdann die ersten Tranchées weiter ab eröffnen und sich vor deren Enfilade hüten.

9. Lieget die Festung an einem Strohme, so muß darauf gedacht werden, eine sichere Communication über denselben zu haben, folglich vor der Brücke eine solide tête de pont."

Dem Sinne nach ganz denselben Inhalt haben die „Aphorismen des Königs über Befestigungs-, Lager- und Gefechtskunst",*) die zweifellos aus derselben Zeit stammen.

Der Festungsangriff.

Im Februar 1752 ließ König Friedrich durch den Oberstleutnant v. Balby vom Ingenieurkorps zum Unterricht der Infanterie-Offiziere eine Instruktion anfertigen, die den Titel führt: „Abhandlung, wie eine Festung ordentlich anzugreifen und zu belagern sei, welche in gutem Vertheidigungs-Stande ist und nebst einer hinlänglichen Besatzung, auch einen geschickten und erfahrenen Kommandanten hat."**) Dieser Arbeit ist der Phantasieplan einer Festung zu Grunde gelegt, die aus einem Hauptwall von 7 Bastionen mit Orillons und doppelten Flanken, einem nassen Graben und Ravelins, „alles guth gemauert", und einem pallisadirten gedeckten Weg besteht. Sie hat eine gewisse Aehnlichkeit mit Glogau oder Kosel und liegt auf dem einen Ufer eines Flusses, über den zwei Brücken führen. Auf dem jenseitigen Ufer befindet sich ein Brückenkopf. Die Besatzung wird auf 12 Bataillone und 4 Eskadrons angenommen. Die förmliche Belagerung wird in dieser Arbeit Abschnitt für Abschnitt behandelt, die Maßnahmen des Angreifers wie des Vertheidigers mit allen Einzelheiten beschrieben und begründet, so daß jeder Offizier, auch ohne Vorkenntnisse, dadurch einen vollständigen und klaren Einblick in den Festungskrieg gewinnen konnte. In Nachstehendem soll versucht werden, an der Hand der Weisungen des Königs in seinen vor dem Siebenjährigen Kriege entstandenen Schriften und der in der Balbyschen Ab-

*) Oeuvres, XXX, 227.

**) In der Königl. Bibliothek zu Berlin, ms. boruss. Fol. 733 und im Kriegsarchiv des Großen Generalstabes vorhanden.

handlung niedergelegten Grundsätze in kurzen Zügen ein Bild des damaligen Festungsangriffes zu geben. Die am Schlusse dieser Arbeit beschriebene Angriffsübung, die der König im Juli 1752 sodann bei Potsdam persönlich leitete, wird das hier Gebotene als Beispiel ergänzen.

In Bezug auf die im damaligen Festungskriege verwendeten Geschütze und deren Munition muß auf den Abschnitt Artillerie in den Kriegsgeschichtlichen Einzelschriften Heft 28 bis 30,*) verwiesen werden. Die für den Feldkrieg bestimmten schweren oder Positionsgeschütze waren sämmtlich auch im Festungskrieg in Gebrauch. Außer den Bronzegeschützen gab es innerhalb der Festungen auch viele mit eisernen Rohren. Es waren folgende Geschützgattungen üblich: 6-, 12- und 24pfdge Kanonen, 10- und 18pfdge Haubitzen, 10-, 25-, 50- und 75pfündige Mörser sowie Handmörser.

Vorausgesetzt wird, daß der kommandirende General der Belagerungsarmee und seine Ingenieur-Offiziere die Lage und Bauart der Festung aus einem genauen Plan sowie durch eingezogene Nachrichten und eigene Erkundung genau kennen, ehe nähere Bestimmungen für den förmlichen Angriff getroffen werden. Die Stärke der Belagerungsarmee bemißt Balby der in seiner Abhandlung angenommenen Festung gegenüber auf 60 Bataillone und 90 Eskadrons. Sie soll 55 Eskadrons, darunter 5 Schwadronen Husaren, voraussenden, die die Festung, so nahe es der Wirkungsbereich ihrer Artillerie zuläßt, berennen oder vorläufig einschließen, um deren Verkehr nach außen zu sperren und jegliche Zufuhr zu verhindern. Falls schwieriges Gelände vor der Festung eine Besetzung durch Kavallerie nicht zuläßt, so sind diesem Kavalleriekorps einige Grenadier-Bataillone beizugeben.

Von der „Surprise", dem Handstreich, verspricht sich der König für die Regel nicht viel. „Diejenigen Städte welche man surpreniren will, müssen übel bewahret und schlecht fortificiret seyn; Wann selbige Wassergraben haben, so können sie nicht anders als in Winters-Zeiten surpreniret werden. Man surpreniret Städte vermittelst einer gantzen Armée, wie solches mit Prag im Jahr 1741 geschahe;**) Oder aber man surpreniret solche, nachdem man die Garnison durch eine lange Bloquade eingeschlaffert hat; So wie es der Printz Leopold von Anhalt mit Glogau machte.***) Man surpreniret selbige ferner vermittelst Detachements, wie es der Printz Eugene mit Cremona versuchte,†) und wie es denen Oesterreichern mit Cosel glückete."††)

*) Seite 489 bis 491 und 493 bis 497.

**) Am 26. November 1741 durch die Franzosen und Sachsen. Vergl. Kriegsgeschichtliche Einzelschriften, Heft 7.

***) Im ersten Schlesischen Kriege.

†) Versuchter Ueberfall 1702, der jedoch mißlang.

††) 1745, s. oben.

Auch den gewaltsamen Angriff hält Friedrich selten ohne Weiteres für möglich, doch kommt er auf den Versuch dazu mehrfach zurück. Er will ihn in jedem einzelnen Falle erwogen sehen, in dem Bestreben, die langwierigen anderweitigen Verfahren abzukürzen. Wo diese, Blockade, Beschießung oder förmliche Belagerung, eintreten sollen, muß die völlige Einschließung der Festung vorausgehen. Bei ihr will der König, auch im Gegensatz zu den Gepflogenheiten seiner Zeit, von den Cirkum- und Kontravallationslinien absehen. Er hält gegen Ausfälle die Anlage von Feldschanzen an wichtigen Punkten für genügend, gegen Entsatzversuche aber will er eine besondere Observationsarmee aufstellen, um sie, wenn nöthig, durch den Kampf im freien Felde unschädlich zu machen. Balby erwähnt die Cirkumvallationslinien in dem Fall als noch erforderlich, „wenn kein Observations-Corps in der nähe vorhanden", desgleichen die Kontravallationslinien, wenn die Festungsbesatzung besonders stark sei, so daß beträchtliche Ausfälle zu befürchten seien. Zur Anfertigung dieser beiden Linien sollen Bauern als Frohnarbeiter verwendet werden, vorausgesetzt, daß sie dem feindlichen Feuer nicht ausgesetzt sind, bei allen Arbeiten, wo dies der Fall ist, sollen dagegen stets Soldaten angestellt werden.

Während die völlige Einschließung durch die ganze Belagerungsarmee sich vollzieht, sollen sorgfältige Erkundungen stattfinden, auf Grund deren die Angriffsfront und die Plätze für Geschütz- und Belagerungsdepots genau bestimmt werden. Balby bemerkt, daß der Angriff, gleichviel, ob die Bresche durch Geschütze oder Minen zu Stande kommen soll, stets „gegen der Face eines Bastions in einer bequemen Distance vom Angle Saillant oder Flanque bis an dem Schulter-Winkel wo das Orillon angehängt", und niemals nach der Kurtine zu führen sei, einmal weil die Face nur von der einen überstehenden Flanke gesehen wird und man sich folglich nur auf einer Seite „zu epauliren" hat, während man beim Vorgehen gegen die Kurtine dem Feuer beider Flanken und der Kurtine selbst ausgesetzt wäre, sodann weil der Weg durch den Graben von der Kontreeskarpe zur Bresche in einer Bastionsface stets viel kürzer ist, als wenn die Bresche in der Kurtine läge.

Sobald die Depots eingerichtet sind, wird zur Aushebung der ersten Parallele geschritten, die durch Mannschaften nach Anleitung der Ingenieur-Offiziere und unter dem Schutz starker Infanteriebedeckung zu bauen ist. Außerdem soll eine Kavallerieabtheilung von 400 Mann, in 2 Pikets eingetheilt, auf den Flügeln, oder, falls ein Flügel angelehnt sein sollte, auf dem anderen allein bedrohten gleich während der ersten Nacht bereitgestellt werden. Ihre Patrouillen sollen jeden etwaigen Ausfall des Feindes rechtzeitig melden und verhindern, daß Ueberläufer die Nachricht von dem Bau der Parallele in die Festung bringen können.

Die Entfernung der ersten Parallele vom gedeckten Weg ist entscheidend für die Dauer der Belagerung. Balby empfiehlt, sie so nahe als möglich

an diesen heranzuschieben, da der weitere Weg zur Festung nur vermittelst der Sappen, also sehr langsam, zurückgelegt werden kann. Er giebt als ungefähre Norm 140 Ruthen oder 700 Schritt Entfernung vom gedeckten Weg an, wobei jedoch etwaige Vortheile, die das Gelände für den Bau der Parallele bietet, unter allen Umständen in Kauf genommen, und dementsprechend die Entfernung nöthigenfalls anders bemessen werden soll. Die Front der Parallele soll zwei Polygone überflügeln, d. h. es sollen zwei Bastione angegriffen werden, um den Gegner möglichst lange im Ungewissen zu lassen, wo man Bresche zu legen beabsichtigt, und so seine Aufmerksamkeit zu theilen. Balby giebt die Länge der ersten Parallele auf ungefähr 340 Ruthen oder 1700 Schritt an. An ihren beiden Enden sind, an Stelle von Redouten, „Crochets“ anzubringen. In der ersten Nacht wird, außer an dieser Parallele auch an einer Kommunikation nach den Depots gearbeitet, und es werden, wenn möglich, noch „Epaulements“ für die Kavalleriepikets hergestellt, die von jetzt ab dauernd als Flankendeckung aufgestellt werden, um die Infanteriebesatzung der Laufgräben im Abweisen etwaiger Ausfälle zu unterstützen.

Für die erste Nacht fordert Balby bei der erwähnten Ausdehnung 2000 Arbeiter und zur Aufsicht außer den leitenden Ingenieur-Offizieren 46 Offiziere und 140 Unteroffiziere. Die Vollendung der Parallele auf die nothwendige Tiefe von 4 Fuß und ihre Verbreiterung auf 13 bis 14 Fuß soll dann während des folgenden Tages durch weitere 1500 Arbeiter ausgeführt werden. Alsdann soll ein Banquet gebaut und die Brustwehr, falls die Erde nicht genügend Festigkeit besitzt, durch Faschinen und Sandsäcke verstärkt werden. Auch sind, wenn es sich bei Tage zeigen sollte, daß einzelne Strecken von der Festung durch enfilirendes Feuer bedroht sind, sofort Traversen herzustellen. Alsdann bezieht die Trancheewache, bei Tage 4 Bataillone stark, die Parallele; Nachts treten 2 Bataillone Verstärkung hinzu.

Während des Ausbaues der ersten Parallele soll versucht werden, die Minen der Festung zu entdecken, die etwa vorhandene Inundation abzulassen, überhaupt alle Maßregeln zu treffen, daß das Vortreiben der Sappe zum Bau der zweiten Parallele auf keine Hindernisse stoße.

In der zweiten Nacht, so fordert Balby, soll der Bau der ersten drei Demontir-Batterien beginnen, damit man dem Feuer der Festung, das zu Anfang sehr heftig sein wird, möglichst bald begegnen könne. Hierzu sollen etwa vorhandene Anhöhen benutzt werden, im Uebrigen sind die Batterien „absonderlich in die Prolongations derer Linien“ zu legen, damit man möglichst bald „en Ricochet schießen könne, welches mehr als die Demontir- und brech-Batterien die Canons der Vestung unbrauchbar machet.“ Der Chef der Ingenieure soll die Batteriestellungen „marquiren“, der Bau ist Sache der Artillerie, unter Leitung ihrer Offiziere. Soweit die Kanoniere nicht ausreichen, werden Arbeiter von der Infanterie herangezogen.

Die Verbindung von der ersten zur zweiten Parallele soll, wenn das feindliche Artilleriefeuer dies zuläßt, durch gewöhnliche Kommunikationen, anderenfalls, wenn das Feuer der Festung sehr heftig ist, durch Sappen hergestellt werden. Balby erwähnt ausdrücklich, daß die Sappenarbeit besonders bezahlt wird, und zwar „nach proportion die Sappe nahe an den bedeckten Weg fortgehet, diejenigen, welche an der dritten Parallele debouchiren, und sich den bedeckten Weg nähern, so auch die, welche das couronnement des bedeckten Weges formiren, werden weit besser als die von der ersten parallele bezahlet."*)

Der Bau der zweiten Parallele vollzog sich ähnlich dem der ersten in einer Nacht unter dem Schutze vorgeschobener Infanteriebedeckung, ebenso ihr allmählicher Ausbau in den folgenden Nächten und ihre Besetzung durch die Trancheewache nach der Fertigstellung. Die Enden der vorgetriebenen drei Sappen gaben im Allgemeinen ihre Richtung an, durch deren Verlängerung nach rechts und links entstand die Parallele. Hinter jeder Parallele waren Latrinen und Brunnen für die Trancheewache herzustellen und durch gegen Feuer deckende Kommunikationen zu verbinden. Ließ der Boden die Anlage von Brunnen nicht zu, so mußten Wassertonnen in der Parallele aufgestellt und das Wasser mußte täglich durch Artilleriepferde angefahren werden.

Unmittelbar hinter der zweiten Parallele sind sodann sofort mehrere Kanonen- und Mörser-Batterien, und vor der Parallele die Batterien „zur Demolirung der Defenslinie**) und die Ricochet-Batterien" zu bauen. Von den letztgenannten muß in die Verlängerung jeder Linie der angegriffenen Werke eine gelegt werden, um sie außer Vertheidigung zu setzen, ihre Geschütze zu zerstören und die Besatzung von den Wällen zu vertreiben. Balby weist hierbei auf den großen Vortheil der Haubitzen hin, deren Bomben „bey der letzten Belagerung von Bergen op Zoom mit ohnvergleichlichem Nutzen" verwendet worden seien. „Der Chef von die Ingenieurs beobachtet, daß auf der prolongation jeder Linie, welche ihm schädlich, eine gegenseitige Batterie, sowohl das Parapet und seine Defension zu bestreichen und zu ruiniren, als auch ihre Batterien zu demoliren, und damit sie außer

*) Die Bezahlung der Mannschaften für Schanzarbeit war damals in Kriegs- wie in Friedenszeit allgemeine Regel. Vergl. Kriegsgeschichtl. Einzelschr., Heft 28 bis 30, S. 617 u. 622 sowie die nachfolgende Angriffsübung bei Potsdam im Juli 1752. Die Höhe der bezahlten Vergütung bewegte sich, nach den vorhandenen Notizen, zwischen 3 und 6 Groschen für den Mann und Tag. Im Felde wurde nach Balby das Setzen eines jeden Schanzkorbes zur Sappe berechnet, und die die Sappe führenden Ingenieur-Offiziere mußten hierüber an Ort und Stelle Buch führen und, ehe sie die Tranchee verließen, jedem Sappeur einen unterschriebenen Zettel aushändigen, auf Grund dessen der Mann seine Bezahlung beim „Tranchée-Major" sofort nach der Arbeit in Empfang nahm. Das den Gefallenen zustehende Geld wurde unter deren Kameraden von demselben Trupp vertheilt.

**) Die Geschütz-Brustwehren sind hier gemeint.

Stand gesetzet werden, an diese Oerter zu arbeiten, und in Sicherheit das Schadhafte zu ergänzen, so muß man bey jeder Batterie anordnen, daß sie nicht anders, als en chapelet, das ist einen Schuß nach dem andern, schießen und zwar so langsam, daß das erste Canon geladen, wann das letzte abgefeuert, diese Arth ist guth, und muß bey allen Arthen von Canons und Mortiers beobachtet sein, ... nur bey denen Brech-Batterien kann dieses nicht beobachtet werden."

Die Verbindung zur dritten Parallele ist mit der „vollen Sappe" („Sappe plaine") herzustellen. Wenn sie auf die Hälfte der Entfernung vorgetrieben ist, „so verlängert man sie rechts und links in Gestalt der halben Parallelen welche zur Versetzung derer Batterien dienen müssen, die allemahl, so wie die Tranchée arbeit avanciret, vorgerücket werden müssen." Die dritte Parallele wird nach ihrer Vollendung mit 6 Bataillonen, darunter 2 Grenadier-Bataillone, bei Tage besetzt, wozu bei Nacht noch 2 Bataillone als Piket treten. Die schon bei der ersten Parallele erwähnte Kavallerieabtheilung von 400 Pferden verbleibt auch bei der zweiten und dritten, in der Regel in zwei Pikets auf die Flanken vertheilt, und wird täglich abgelöst.

Das Verhalten der Trancheewachen gegenüber von Ausfällen der Besatzung war folgendes: Sobald die vorgeschobenen Wachen und Patrouillen einen Ausfall meldeten, der ja in der Regel bei Nacht unternommen wurde, so ließ der in der Tranchee kommandirende General die Besatzung aus den Laufgräben treten, „stellet sie 2 Mann hoch en front und nachdem er mit selbigen in guter Ordnung 10 Schritt vor der tête der Sappe avanciret, erwartet er daselbst den Feind stehenden Fußes". Die vorgeschobenen Abtheilungen zogen sich, den Feind beobachtend, ohne zu schießen, in aller Stille zurück. Die beiden Kavalleriepikets hatten sich auf den Flügeln ihrer Infanterie zum Eingreifen bereit zu halten. War man über die Anmarschrichtung des Feindes im Klaren, so ging ihm der General mit der Infanterielinie „mit kleinen Schritten" entgegen, „nachdem er die Battaillons wohl bedeutet, daß nicht eher Feuer zu geben, als bis sie auf 20 Schritt dem Feind nahe, und wenn dieses geschehen, mit aufgepflanztem Bajonet in voller Macht und Geschwindigkeit auf sie losgehen und so bald als der Feind sich zurückziehet, welches er nicht unterlassen wird, alsdenn verfolgen sie ihn nur mit gantz kleinen Schritten und überlassen der Cavallerie, welche unterdessen auf beyden Flügeln wird angekommen seyn, daß sie selbige einschließen und ihnen die retraite nach dem bedeckten Weeg, wo nicht gäntzlich abschneiden, jedennoch sehr beschwerlich machen." Sobald der Gegner den gedeckten Weg wieder erreichte, mußte die Verfolgung sofort eingestellt werden, um nicht in das wirksamste Feuer der Festung zu gerathen.

Während der Durchführung des förmlichen Angriffs nun will der König, daß man den Handstreich nochmals in Erwägung ziehe. Seine impulsive Natur kommt, trotzdem er am Gelingen des Ueberfalls im

Allgemeinen zweifelt, hier immer wieder zum Durchbruch. Er will kein Mittel unversucht lassen, das langsame Verfahren der förmlichen Belagerung abzukürzen. Er schreibt in den General-Prinzipien: „Ich will inzwischen einige Idees hierher setzen, so Mir eingefallen seynd, als ich über diese Sache reflectiret habe, und von welchen Ich glaube, daß man Gebrauch machen könne, insonderheit bei belagerten Plätzen, welche nur trockene Grabens haben, und wann der General sein dessein wohl cachiret. Ich bin der Meinung, daß man, zum Exempel 2 Attaques*) vor einer Stadt formiren, und nachdem selbige nahe genug an den bedeckten Weg avanciret wären, um die Contrescarpe zu stürmen, man alsdann des Nachts ein großes Detachement, welches man sich dazu reservirt haben müßte, auf der andern Seite der Stadt avanciren lassen könte; dieses Detachement müßte daselbst eine halbe Stunde vor Anbruch des Tages stürmen, zu gleicher Zeit aber müßte man mit allen Canons von den Batterien der beyden attaquen feuern lassen, damit der Feind, indem er sich einbildet, daß man die Contrescarpe nehmen wolte, alle seine attention auf die beyden declarirte attaquen richtete, wodurch in währender Zeit der Sturm von der Surprise ohne opposition reussiren würde; Ich bin versichert, daß indem der Feind nach einer oder der anderen der wahren attaquen lauffen müßte, man diejenigen von der Surprise negligiren würde und daß die Belagerer davon profitiren und die Festung von solcher Seite emportiren könten. Dergleichen entreprises aber muß man nicht hazardiren, als nur, wenn die Zeit pressiret und wenn man importante Ursachen hat, die Belagerung zu endigen."

Die weitere Annäherung an den gedeckten Weg von der dritten Parallele aus hat sodann vermittelst der doppelten Sappe zu geschehen, um völligen Schutz gegen das nun aus wirksamster Entfernung abgegebene Feuer der Infanterie sowie der Mörser und gedeckt stehenden Geschütze des Vertheidigers zu gewähren, wenn auch anzunehmen ist, daß die Angriffs-Batterien die Wallgeschütze schon ziemlich zum Schweigen gebracht haben. Ist man mit der Sappenarbeit ungefähr zehn Ruthen von der dritten Parallele gegen den gedeckten Weg vorgeschritten, so sollen die Tranchee-Kavaliere errichtet werden, um von diesen aus den gedeckten Weg der angegriffenen Werke enfiliren zu können. Sie werden mit Grenadieren besetzt, die „ohnaufhörlich längst den gedeckten Weg schießen", um dessen Besatzung zu vertreiben.

Sind jedoch Minen unter dem Glacis vorhanden oder werden solche vermuthet, so sollen sie, ehe man aus der dritten Parallele weiter vorgeht, durch den Mineur-Offizier aufgesucht und, falls ihre Lage derart ist, daß ihre Sprengung dem Fortgang der Sappenarbeit oder dem Logement auf dem Glacis dienlich sein kann, gesprengt, die Trichter aber sofort gekrönt werden.

*) Hiermit ist der erwähnte förmliche Angriff gegen zwei Bastione gemeint.

Wenn aber die geladen gefundene Mine so liegt, daß ihre Sprengung für den Angriff keinen günstigen Erfolg erzielen kann, „weil zuweilen mit den Fougassen weit vor den Fuß des Glacis gegangen wird, so muß der Mineur besagten Ofen auslehren und solchen mit Erde und Wasser verdämmen." Die Balbysche Abhandlung verbreitet sich sodann des Längeren über den Minenkrieg, das Aufsuchen und Zerstören der Kontreminen durch den Angriffsmineur und die verschiedenen, je nach den Vorkehrungen und Maßregeln des Vertheidigers anwendbaren Verfahren. Auf Aufführung aller dieser Einzelheiten muß hier verzichtet werden. Die Ausführungen schließen mit der Bemerkung, daß beim Angriff „nicht eher fermer Posten zu fassen sei, als bis man sich des Grundes versichert, es sey im bedeckten Weg, Glacis oder sonsten Werke, die man bestürmen soll, wie man denn auch durch Sprengung der Werke eine weit bessere Breche erlangen kann, als wenn man solche durch Canons zu machen genöthigt ist.

Sobald man das Glacis der Festung mittelst der Sappe erreicht hat, so soll versucht werden, sich gewaltsam in Besitz des gedeckten Weges zu setzen, um die Bresch-Batterien zu erbauen und Bresche zu legen. Dieser Angriff soll von 2 Grenadier-Bataillonen, denen vier weitere Bataillone als Reserve folgen, und unterstützt durch das Feuer von den Tranchee-Kavalieren, ausgeführt werden. Mißlingt er, so sind von Neuem Sappen vorzutreiben, um das Couronnement des Glacis zu erbauen.

Haben sodann die Bresch-Batterien Bresche in den Hauptwall gelegt und die Kontre-Batterien die gegenüberliegenden Bastionsflanken zerstört und deren Geschütze unschädlich gemacht, so sind der Grabenniedergang (Gallerie) und der Grabenübergang zu bauen, um die Sturmkolonnen gedeckt an die Bresche heranführen zu können.

Es folgt danach die Einrichtung des Logements auf der Bresche und der Kampf gegen den etwa vom Vertheidiger eingerichteten rückwärtigen Abschnitt.

Wenn wir im Allgemeinen in diesen Grundsätzen für die Durchführung des förmlichen Angriffs die Schule Baubans erblicken, so geht König Friedrich doch auch hier einen wesentlichen Schritt über das Hergebrachte hinaus, einmal indem er an Stelle der passiven Vertheidigung seiner Einschließungsarmee durch die Cirkumvallationslinie die aktive durch eine Observationsarmee setzt, sodann, indem er verlangt, daß in jedem Augenblick des Verlaufs geprüft werde, ob man nicht durch einen gewaltsamen Angriff die langwierige Belagerung zu einem schnellen Abschluß bringen könne. In dieser starken Betonung des offensiven Gedankens, gegenüber der im altgewohnten Verfahren liegenden Neigung zur Verschleppung, kommt also wiederum das dem König innewohnende, ihn hoch über seine Zeit erhebende Moment schärfster Offensive zum Ausdruck. Er will durch die Anwendung

kräftigerer Gewalt, als sie sonst üblich war, die Entscheidung herbeiführen und so die Kriegshandlung abkürzen.

Die Vertheidigung.

In den General-Prinzipien behandelt der König die Vertheidigung der Festungen ziemlich kurz. Er weist zunächst darauf hin, daß nichts eine Festung besser „defendiret, als die Minen oder die inondations", es gehöre aber besondere Geschicklichkeit dazu, „um alle avantages davon zu kennen und sich deren à propos zu bedienen."

Die Vertheidigung stand im 18. Jahrhundert, wie schon angedeutet, auf dem Standpunkte, daß eine rechtzeitige Uebergabe, mit der man günstige Kapitulations-Bedingungen erreichte, meist besser sei, als Gegenwehr bis zum Aeußersten. Erhielt man sich doch auf solche Art die mit großem Geldaufwande geworbenen Truppen. Auch der König verwirft diesen Grundsatz nicht vollständig, doch schränkt er ihn wesentlich ein. Er verlangt, daß jedenfalls der erste Sturm auf die Bresche abgewartet werden soll. Wenn dieser abgeschlagen sei „und der Commandant hat keine Hoffnung zum Succurs, so muß er sich ergeben und die beste Capitulation mit Honneurs vom Feinde zu bekommen suchen . . . Hat er aber Succurs zu hoffen, so muß er alle Extremitäten erwarten, und sowie er siehet, daß das Hülfskorps mit dem Feinde aneinander ist, so muß er mit den meisten seiner Garnison einen starken Ausfall auf die feindlichen Tranchéen thun, um daß der Feind von allen Seiten die Hände voll zu thun hat," so schreibt er in der „Instruktion für den Obersten von Lattorff", den Kommandanten von Kosel, die er am 9. Dezember 1753 erließ.

Es soll nun versucht werden, in Nachstehendem ein kurzes, zusammenhängendes Bild davon zu geben, wie sich der König den Verlauf der Vertheidigung einer Festung etwa vorstellte, indem wir zu den in den General-Prinzipien niedergelegten, mehr allgemeinen Weisungen das hinzufügen, was er in den zwischen 1751 und 1757 an die Kommandanten der Festungen Magdeburg, Königsberg, Pillau, Memel, Kosel, Brieg, Breslau, Glogau, Neiße und Schweidnitz erlassenen Instruktionen vorschrieb, unter Fortlassung alles dessen, was sich auf besondere örtliche Verhältnisse bezog.*)

*) Die Instruktion für Magdeburg vom 1. November 1755 ist abgedruckt in Oeuvres, XXX, 193, die für Königsberg, Memel und Pillau ist enthalten in der „Militärischen Instruktion vor dem Generalfeldmarschall von Lehwaldt als Général en chef" ꝛc. vom 23. Juni 1756, Oeuvres, XXX, 199 und Polit. Korresp. XII, Nr. 7601, die Instruktion für Kosel vom 9. Dezember 1753 in Oeuvres, XXX, 185 und, mit demselben Inhalt, nur geringen Abänderungen im Wortlaut, datirt vom 4. Juni 1756, in Polit. Korresp. XIII, Nr. 7651, die für Brieg in Polit. Korresp. XIII, Nr. 7872, die für Breslau ist enthalten in einem Schreiben des Königs an den Herzog von Bevern vom 26. November 1757, Polit. Korresp. XVI, Nr. 9548, die für Glogau befindet sich im Geh. St. Archiv zu Berlin und ist nahezu gleichlautend mit der Instruktion für Brieg.

Gegen Ueberraschung durch Handstreich sollte die Umgegend häufig, insbesondere während der Nacht, von Patrouillen durchstreift, an Markttagen die Wachen verdoppelt, auch alle in die Festung kommenden Fremden untersucht und examinirt und vor Einbruch der Nacht wieder hinausgeschafft werden. Im Winter sollte der Kommandant die nassen Gräben fleißig aufeisen, die Wälle dagegen mit Wasser begießen lassen, damit sie glatt und unbesteigbar werden. Außerhalb der Festung sollten bei Nacht kleine Infanterieposten in Häuser gelegt werden, die einen etwaigen feindlichen Anmarsch durch ihr Feuer meldeten. Außer den Posten auf den Wällen sollten in die Kaponieren der einspringenden Winkel des gedeckten Weges Posten von 12 Mann gelegt werden, „welches vor surprisen decket und die Garnison nicht fatiguiret." Eine „Reserve" mußte innerhalb der Festung bei Nacht in Bereitschaft sein.

Sobald die Armirung befohlen war, sollte die Festung in vollständige Kriegsbereitschaft treten. Die Vorbereitungen hierzu erstreckten sich auf die Einrichtung der Wälle und Kasematten für Geschütz und Gewehr, Bereitstellung und Sicherung der Munition, Herstellung etwa noch nicht vorhandener Deckungen für Mannschaften und Geräth sowie der völligen Sturmfreiheit durch Palisadirungen, Anstauung der Gräben und der Inundation des Vorgeländes, auf den Bau zahlreicher Prahme zum Uebersetzen nach dem gedeckten Weg bei nassen Gräben, Vervollständigung der Sicherung aller Eingänge und Freimachen des Schußfeldes, auf die Herstellung gesicherter Unterkunftsräume für die Besatzung im Innern der Festung, soweit sie noch nicht vorhanden waren und auf Vorkehrungen gegen Feuersgefahr, endlich auf Beitreibung der in den umliegenden Dörfern befindlichen Vorräthe an Vieh, Fleisch, Hülsenfrüchten, Bier, Branntwein, Tabak, Malz, Getreide und Futter. Hierfür mußten den Bürgern und Bauern Quittungen ausgestellt werden, die „statt Contribution von den Kammern sollen angenommen werden". Den Einwohnern war aufzugeben, sich für 6 Monate mit Lebensmitteln zu versehen, für ebenso lange, „lieber auf längere", Zeit hatte der Kommandant sich für die Besatzung vorzusehen. Das Schlachtvieh war so lange als möglich mit dem von den Wällen gewonnenen Gras und Heu zu füttern, war dies nicht mehr ausführbar, so sollte alles Vieh geschlachtet und das Fleisch eingesalzen werden, daher hatte der Kommandant sich vor der Einschließung mit genügendem Salzvorrath aus dem nächsten Salzmagazin zu versorgen. Es wird Sparsamkeit mit den Lebensmitteln und strenge Kontrole über ihre Ausgabe anbefohlen. Wenn es dem Kommandanten im Laufe der Belagerung an

---

auch von demselben Tage datirt, wie diese; die für Neiße vom 13. Februar 1751 befindet sich abschriftlich im Kriegs-Archiv des Großen Generalstabes und ist meines Wissens nicht abgedruckt, die für Schweidnitz, vom 4. Juli 1756, gleichlautend mit der für Kosel, abgesehen von Einzelheiten, die sich auf örtliche Verhältnisse beziehen, ist abgedruckt in Polit. Korresp. XIII, Nr. 7651.

Geld gebrach, um Löhnung und Gehälter zu bezahlen, so sollte er das Geld von der Bürgerschaft gegen Bescheinigung borgen. Da die Besatzung dies Geld immer wieder ausgab, um ihre Bedürfnisse zu kaufen, so sollte das nöthige Geld stets von Neuem von den Bürgern geborgt und die Bescheinigungen sollten nach Aufhebung der Belagerung eingelöst werden, „dergestalt, daß auf solche Arth das Capital, so in der Stadt ist, beständig rouliret."

Durch die Schulzen der Nachbarschaft und durch kleine Streifkommandos waren Nachrichten über den Feind einzuziehen. Auch sollte der Kommandant „sowohl in Krieges- als Friedens-Zeiten, sichere, gute, vernünftige Espions halten, ... auch öffters unvermerket die abgehende wie ankommende Briefe öffnen lassen". Für die Schlesischen Festungen wird den Kommandanten besondere Ueberwachung der katholischen Geistlichkeit anbefohlen, die größtentheils zum Hause Oesterreich hinneigte. So lange die Einschließung nicht vollständig war, sollte der Kommandant alle 8 Tage über die Bewegungen des Feindes und den Zustand der Festung chiffrirten Bericht abstatten. „Siehet der Commandant nichts als Husaren und Panduren, so kann er gewiß seyn, daß er nicht in Form wird attaquiret werden; siehet er aber Infanterie und Grenadiere, so ist es auf den Ernst abgesehen."

Bei förmlicher Belagerung sollte die Besatzung in drei Theile eingetheilt werden, so daß ein Drittel auf Wache, ein Drittel auf Piket und Arbeit verwendet wurde und ein Drittel ruhte. Zehn Stunden vollkommene Ruhe sollte den Leuten immer gewährt werden, damit sie brauchbar blieben. Zur Arbeit war die Bürgerschaft in ausgedehntem Maße heranzuziehen. Die Einwohner sollten Faschinen und Schanzkörbe machen, beim Feuerlöschen verwendet werden, alle Schmiede sollten angehalten werden, „Affuten*) zu repariren." die Bürgerweiber sollten Charpie und Verbandzeug herstellen, auch zur Pflege der Verwundeten verwendet werden. „Alle Arbeit, so nicht unter dem Feuer vom Feinde gemacht wird, müssen die Bürger mitthun; damit schonet der Commandant seine Garnison." Das Steinpflaster in den Straßen der Stadt sollte rechtzeitig „aufgenommen" werden, damit man die Steine „gegen den Feindt gebrauchen" könne.**)

Sobald die Festung völlig eingeschlossen war, sollte der Kommandant Alles aufbieten, um rechtzeitig die vom Feinde gewählte Angriffsfront zu erkennen und alsdann die Eröffnung der ersten Parallele zu verhindern oder wenigstens ihre Anlage so fern als möglich von der Festung zu erzwingen. Hierzu mußte die Artillerie in Thätigkeit treten, sobald der Gegner in ihren Feuerbereich kam. „Um daß der Commandant sich nicht die Ouverturen der Tranchée surprenniren lässet, muß er des Nachts vor jeder Seite einen Offizier und 30 Mann ohngefähr 100 Schritt vor dem bedeckten Weg heraushaben und kleine Patrouillen Cavallerie von 3 Mann 200 Schritt

*) Lafseten.

**) Als Ladung für die Steinmörser.

weiter vorschicken; sowie die Lärm hören, müssen die Husaren heranreiten und schiessen, da wird der Feind bald antworten, so ist er entdecket." Wenn die Parallele wirklich eröffnet wurde, „welches ohngefähr 800 Schritt vor dem gedeckten Weg zu sein pfleget" so sollten die entsendeten Abtheilungen zurückgezogen und im gedeckten Weg Drei- und Sechspfünder aufgefahren werden, um den Gegner zu beschießen, auch sollten Pechkränze und Leuchtkugeln geworfen werden, um bei Nacht genau feuern zu können. Auf der angegriffenen Front sollte alsdann der gedeckte Weg „einen Mann hoch" mit Infanterie besetzt und das Geschützfeuer bei Tage lediglich auf die Punkte gerichtet werden, wo der Angreifer seine Batterien erbaut, „um daß die ruiniret werden ehe er sie fertig kriegt und die Arbeit von neuem wieder muß angefangen werden".

Im Allgemeinen ist der König mit Recht ein entschiedener Gegner großer Ausfälle, von denen Einzelne „viel Wercks machen", es sei denn, daß der Belagerer gleichzeitig von einer Entsatzarmee angegriffen wird. „Die großen Ausfälle exponiren zu großen Verlust, und öfters geschiehet es, daß nichts damit ausgerichtet wird. Wann Ich in einer Festung commandirete, so würde ich keine großen Ausfälle thun, als nur wann die Armée, welche Mich entsetzen solte, heran rückete, denn alsdann würde mein Ausfall ohne großen hazard geschehen; Ich würde zugleich, während der Zeit daß es mit den Entsatz zur Bataille gekommen, meine größte efforts auf die feindliche Tranchées thun, um den Feinde eine diversion zu machen; Aber in den Fall, daß Ich keinen Entsatz zu erwarten hätte und Mich lediglich auf Meine eigene forces verlassen müße, würde Ich alle Meine application darauf richten, um nur Zeit zu gewinnen."

Des Königs Weisungen gipfeln darin, man solle alle Mittel aufwenden, die Uebergabe aufzuhalten, aber er ist weit davon entfernt, eine rein passive Vertheidigung zu fordern, ein Verhalten, das ja, wie wir ihn kennen, seinem ganzen Wesen völlig zuwider wäre. Darum verlangt er, daß, sobald der Angreifer die förmliche Belagerung beginnt, man ihn fortgesetzt durch kleine Ausfälle, die der Besatzung nur geringe Verluste bringen können, stören soll. „Ich habe in allen Belagerungen so Ich gethan, angemerket, daß ein einiger Flinten-Schuß die Arbeiter in confusion bringet, so daß sie ausreißen, und die gantze Nacht nicht wieder an die Arbeit heran zu bringen seynd." Er will daher, daß von dem Augenblick an, wo der Angreifer die Sappenarbeiten beginnt, allnächtlich mehrere kleine Ausfälle mit etwa 20 Mann unter Führung eines Offiziers gegen die Arbeiter in den Laufgräben gemacht werden. Sie sollen die Arbeiter überraschend mit Feuer überschütten und dann gleich in die Festung zurückkehren. Der gedeckte Weg soll inzwischen mit Infanterie und Geschützen besetzt, die Ausfallenden aber genau unterrichtet sein, an welcher Stelle sie herein können. Der Gegner soll, falls er sie verfolgt, vom gedeckten Weg aus alsdann mit Gewehr- und

Kartätschfeuer heftig beschossen werden. Der König ist der Ansicht, daß man durch mehrfache derartige Ausfälle die feindlichen Arbeiter dermaßen stören werde, daß in der Nacht so gut wie nichts geschehen und der Gegner so „eine Nacht nach der anderen verliehren" werde. „Mit kleinen Sortien gewinnt der Commandant mehr als mit großen, er störet den Feind und kann nicht viel dabei verlieren", er soll aber „seine Garnison menagiren, um sich derer in denen Wercken, wo die wahre defension der Festung anfänget, bedienen zu können.*) Mit derartigen kleinen Ausfällen und dem „beständigen Feuern der groben Canonen nach den Batterien muß continuiret werden, bis der Feind seine dritte Parallele gemacht hat".

Die erwähnten kleinen Ausfälle sollen namentlich während des Baues der zweiten Parallele häufig gemacht werden. Der König verspricht sich davon einen wesentlichen Aufenthalt des Belagerers und damit beträchtlichen Zeitgewinn für die Vertheidigung.

Sobald es dem Angreifer gelungen ist, die dritte Parallele zu vollenden, so soll gegen diese sowie gegen die von ihr vorgetriebenen Sappen Tag und Nacht Gewehr- und Kartätschfeuer unterhalten werden, bis die Sappen gegen den gedeckten Weg kommen, alsdann sind die Minen zu gebrauchen, wo solche vorhanden sind. Wenn der Angreifer seine Tranchee-Kavaliere vollendet hat, sollen Infanterie und Geschütze aus dem gedeckten Weg zurückgezogen, wenn er aber zum Sturm auf den gedeckten Weg schreitet, so soll dieser mit wenig Posten besetzt werden. Dagegen sind nun die seitwärts und dahinter gelegenen Werke stark mit Infanterie und Geschütz zu besetzen, um diesen Angriff wirksam unter Feuer nehmen zu können. „Der Commandant kan auch mitten in den bedeckten Weg Pallisaden setzen lassen, und darhinter eine Kleine Brust-Wehre machen, damit wann der Feind den bedeckten Weg stürmen will, er von neuen einen starken Wiederstand findet, und sich also ohnmöglich bei diesen Sturm logiren kann."

Ist endlich der gedeckte Weg genommen, so soll aus der Stadt mit Steinmörsern nach ihm geworfen, auch soll dem Angreifer die Anlage und das Feuer der Bresch- und Kontre-Batterien vom Hauptwall wie vom Ravelin aus so schwer als möglich gemacht werden. Ferner empfiehlt der König nun einen Ausfall in zwei Abtheilungen, um dem Feind, „sobald er anfängt, an

*) General v. Taysen schreibt („Militärische Klassiker des In- und Auslandes. Friedrich der Große." Berlin 1882. Richard Wilhelmi): „Der König will augenscheinlich weder ein passives noch ein unter allen Umständen offensives Verhalten, sondern die gesunde Mittelstraße einer bewußt aktiven Vertheidigung. Diesen Grundsatz hat er später noch weiter ausgebildet und dann auch in seinen Festungsbauten zum Ausdruck gebracht, so daß diese der Besatzung ebenso sehr das Feststehen und Aushalten, wie den Gegenstoß ermöglichten." Man vergleiche das oben über den Umbau von Neiße und Schweidnitz Gesagte.

seinen logements*) zu arbeiten, auf beyde Flanquen zu fallen .... Dasselbige Manoeuvre kan so offte wiederholet werden, als es einem Commandanten nur gefällig ist und es ist allemahl dem Feind sehr meurtrier, wann es wohl executiret wird". Wenn sodann der Grabenniedergang nach dem Ravelin fertig ist, so soll dessen Besatzung zurückgezogen, das Werk selbst aber vom Hauptwall und rückwärtigen Abschnitt aus heftig beschossen, auch falls die Stärke der Besatzung dies erlaubt, ein Ausfall von beiden Seiten her unternommen werden, um den Feind wieder aus dem Ravelin herauszuwerfen. Der Kommandant soll sich aber nicht „zu sehr opiniatriren, das Vordertheil des Ravelins zu behaupten".

Hat der Angreifer das Ravelin dauernd in Besitz genommen und beginnt er den Niedergang nach dem Hauptgraben zu bauen, so soll der Kommandant, wenn die Gallerie des Gegners beinahe fertig ist, seine ganze Garnison in den inneren Abschnitt zurückziehen, damit er die Erstürmnng des Hauptwalls von dort noch durch „ein praeparirtes Feuer" beschießen kann. Wenn dann der erste Sturm abgeschlagen ist, so hat er sich durch die bisherige hartnäckige Vertheidigung eine ehrenvolle Kapitulation erzwungen und soll nun, wenn jede Hoffnung auf Entsatz ausgeschlossen ist, die Unterhandlungen beginnen. Andernfalls ist die Bresche mit allen Mitteln weiter zu vertheidigen.

Den Angriff auf Festungen hat der König, wie wir sahen, als etwas Handwerksmäßiges hingestellt. Die Erfahrungen der beiden ersten Kriege waren darin nicht bedeutend genug gewesen, um ihn zu einem abgeschlossenen Urtheil kommen zu lassen. Bei der Vertheidigung tritt er dagegen im Hinblick auf seine Neuschöpfungen im Festungsbau und in der Erinnerung an fehlerhafte Vertheidigungen aus seiner Kriegserfahrung offenbar bewußter mit Neuerungen gegenüber dem allgemein Ueblichen hervor. Er verwirft die ohne triftigen Grund unternommenen großen Ausfälle, verlangt dagegen eine fortgesetzte Störung und Beunruhigung des Angreifers, sodann aber betont er viel stärker als die zeitgenössische Schule die nachhaltigste abschnittweise Vertheidigung und das zähe Standhalten bis zum letzten Stadium.

Festungsmanöver.

Ueber eine am 20. Juni 1751 bei Wesel stattgehabte Uebung ist uns ein kurzer Bericht erhalten geblieben. Die Festung war nach Vaubans erster Manier erbaut. Fast im Süden der Stadt, hart am Einfluß der Lippe in den Rhein, lag die Citadelle, die mit ihrem Glacis als Esplanade in die Stadt hineingriff. Sie bestand aus einem regelmäßigen bastionirten Fünfeck mit zahlreichen Außenwerken, namentlich im Osten. Außerdem war noch eine zusammenhängende Enveloppe mit gedecktem Weg vorhanden. Die Gräben

*) Hiermit ist das Couronnement des Glacis gemeint.

hatten Grundwasser, dessen Höhe sich nach dem Wasserstande des Rheines richtete.

Die Uebung bestand darin, daß das Füsilier-Regiment Wied die Citadellefront neben dem Berliner Thor vertheidigte, während die Füsilier-Regimenter Jungkenn und Dossow sie angriffen. Die angegriffene, ganz regelmäßig bastionirte Front hatte einen doppelten gedeckten Weg. Vor ihr waren zwei Parallelen ausgehoben worden, die der Angreifer besetzte. Es wurde zunächst die Aufstellung der Truppen für den gewaltsamen Angriff auf den gedeckten Weg und für dessen Vertheidigung durchgenommen und sodann der Sturm auf den gedeckten Weg ausgeführt und abgeschlagen.

Die Uebung kennzeichnet sich als ein Festungsmanöver, ähnlich wie sie bei uns bis vor nicht langer Zeit noch stattfanden. Es darf angenommen werden, daß derartige Uebungen in allen größeren Festungen öfters gemacht wurden, vor Allem in Schweidnitz, Brieg und Glatz, deren damalige Kommandanten Sers, Hautcharmoy und Fouqué sich besonders für den Festungskrieg interessirten.

Die Angriffsübung bei Potsdam vom 24. bis 31. Juli 1752.

(Vergl. die Karte.)

Die nachstehende Beschreibung einer im Sommer 1752 unter persönlicher Leitung König Friedrichs stattgehabten Uebung im Festungskrieg giebt ein getreues Bild der vor dem Siebenjährigen Kriege herrschenden Anschauungen für die Durchführung des förmlichen Angriffs. Als Quellen haben verschiedene, im Kriegs-Archiv des Großen Generalstabs befindliche Berichte gedient. Es sind dies insbesondere die drei folgenden: ein „Journal du siège d'un coté de Polygon à Potsdam“ mit Plan, niedergeschrieben im Auftrage des Herzogs Ferdinand von Braunschweig vom damaligen Premierleutnant v. Miltitz vom I. Bataillon Leib-Garde, ein „Journal der Belagerung“, enthalten im Tagebuche des damaligen Secondleutnants v. Scheelen von demselben Bataillon und endlich ein „Diarium der belagerten Polygone bey Potsdam den 24. Julii 1752“, ohne Angabe des Verfassers, enthalten in einer Sammlung von Berichten über Uebungen und Manöver, die in der Zeit von 1744 bis 1755 unter Leitung des Königs stattgefunden haben, gleichfalls vom I. Bataillon Leib-Garde stammend.

Der König hatte durch den Oberstleutnant v. Balby vom Ingenieurkorps auf dem Exerzirplatze bei Potsdam ein „Polygon“, d. h. eine aus zwei Bastionen und einem Ravelin bestehende Festungsfront herstellen lassen. Zur Ausführung der Arbeit waren täglich 150 Mann vom Füsilier-Regiment Prinz Heinrich kommandirt, die dafür „rathenweyse, wie es bey Vestungsbau gebräuchlich ist“, bezahlt wurden.

Die Uebung war angeordnet worden, „um den Offizieren einen klaren Begriff von den verschiedenen bey der förmlichen Belagerung eines Platzes

vorkommenden Operationen zu verschaffen". Als Zuschauer waren anwesend sämmtliche nicht ohnedies dienstlich dabei beschäftigten Offiziere der Garnison Potsdam, ferner ohne Rücksicht auf den Dienstgrad, diejenigen Offiziere, die „Liebhaber der Ingenieurkunst" waren und „die beste Kenntniß von der Fortification hatten", von den in Berlin stehenden Regimentern Kalckstein, Markgraf Karl, Itzenplitz, Meyerinck, Haacke, Württemberg, Forcade und Gensd'armes, ferner von den Regimentern Prinz Moritz von Anhalt-Dessau in Stettin, Bonin und Borcke in Magdeburg, Kleist in Stendal und Gardelegen, Münchow in Brandenburg a. d. Havel, Prinz Ferdinand in Neu-Ruppin und Prinz von Preußen in Spandau und Nauen.

„Der König ritte täglich sowohl Vor- als Nachmittags in die approchen, alle officiers begleiteten ihn. Wir sahen der Arbeit, die gemacht wurde, mit Aufmerksamkeit zu, und der König explicirte alles auf das deutlichste und umständlichste, daß ein jeder eine gute Idée davon bekommen konte. Ich kann die ungemeine Beredsamkeit und unermüdeten Fleiß nicht genugsam beschreiben, welchen Se. Majestät anwendeten, die umstehende officiers von allen und jeden Stücken, so bey einer Belagerung nur immer vorkommen können, zu unterrichten. Man konte sich nicht satt hören, nicht satt sehen. Es ist gewiß, daß diese Begebenheit sehr viele officiers animiren wird, in der Fortification sich weiter umzusehen", so schreibt der ungenannte Berichterstatter vom I. Bataillon Garde.

Nach Vollendung der Festungsfront, am 19. Juli, war von der Feldartillerie aus Berlin ein Kommando, bestehend aus: 1 Major (v. Dieskau), 2 Hauptleuten, 10 Leutnants, 12 Unteroffizieren, 12 Bombardieren und 60 Kanonieren nebst den nöthigen Geschützen, dreipfündigen Kanonen und zehnpfündigen Mörsern*), bei Potsdam eingetroffen und hatte ein Lager am Wege nach Drewitz, etwa 500 Schritt von der langen Brücke am Waldrande, bezogen. In den folgenden vier Tagen hatte dieses Kommando das nöthige Batteriebaumaterial an Schanzkörben, Faschinen ꝛc. anzufertigen und nach dem Depot Q zu bringen.

Am Montag, dem 24. Juli, früh trafen die auswärtigen Offiziere in Potsdam ein. Nachmittags 3 Uhr versammelte sie der König zum ersten Mal auf dem Exerzirplatz vor dem Polygon. Er erklärte die Festungsfront mit allen Einzelheiten und fügte hinzu, „daß sie nach verjüngtem Maaßstabe angelegt sey, folglich man sich die eigentlichen Maaße nur einzubilden hätte.**)

*) Es wurden hier, wie meistens bei den Friedensübungen, die leichtesten Kaliber verwendet, um die Kosten für Gespanne möglichst einzuschränken. Vergl. Kriegsgesch. Einzelschriften, Heft 28 bis 30, S. 577. Auch wurden durch ein Geschütz, wie dies gleichfalls bei Friedensübungen fast immer der Fall war, stets mehrere der gleichen Gattung markirt.

**) Dementsprechend sind auch die Entfernungen der Angriffsarbeiten von der Festung verkürzt.

Hierauf wurde hinlänglich angewießen, was Einer, die Belagerung commandirender General zu beobachten hätte, ehe er den würklichen Angriff unternimmt." Ebenso besprach der König die Maßregeln des Vertheidigers, „und erwähnte zugleich, um sich durch Beyspiele deutlich zu machen, mehrere Fehler, welche verschiedene Commandanten, die Plätze gegen ihn vertheidigt hatten, sich hatten zu Schulden kommen lassen." Zugleich bestimmte er, daß die Arbeiten, die sonst bei einer wirklichen Belagerung nur des Nachts ausgeführt werden könnten, hier in der Regel bei Tage gemacht werden würden, „damit ein Jeder im Stande sey, Alles mit seinen Augen zu übersehen und sich von dem Gange der Arbeiten einen deutlichen Begriff zu verschaffen, was sonst wegen der Dunkelheit nicht möglich sey." Daß die einzelnen Arbeiten der Zeitersparniß halber in viel rascherer Folge nacheinander vorgenommen werden würden, als in Wirklichkeit, sowie daß sie zum Theil nur angedeutet und nicht auf die nothwendige Tiefe ausgebaut würden, wurde gleichfalls erläuternd erwähnt.

Sodann gab der König, unter der Voraussetzung, daß zuvor eine Erkundung der Festung durch den kommandirenden General der Einschließungsarmee stattgefunden hätte, den Befehl zum Traciren der ersten Parallele, das regelrecht in der Dunkelheit stattfinden sollte. Als Richtungspunkte bezeichnete er den Kirchthurm von Neuendorf und eine vertrocknete Eiche am Waldrande. Abends 10 Uhr tracirte Oberstleutnant v. Balby mit vier Ingenieur-Offizieren vermittelst eines Strohseils die erste Parallele in einer Entfernung von etwas mehr als 400 Schritt vom Glacis und ebenso eine aus ihr nach dem Depot Q führende Verbindung. Die Richtungspunkte waren hierbei durch bei Tage aufgestellte nach der feindlichen Seite hin geblendete Laternen markirt.

Am 25. Juli vormittags rückten 8 Bataillone der Potsdamer Garnison und 30 Pferde vom Regiment Gardes du Corps unter Oberst v. Ingersleben, dem „Offizier der Tranchée du jour", nach dem Depot, von wo sie sich in einer Kolonne nach dem linken Flügel der ersten Parallele und von da rechts zogen. Alsdann wurden sie vor der ersten Parallele in zwei Treffen mit zurückgebogenen Flügeln, mit 50 bis 75 Schritt Abstand voneinander und von der Trace aufgestellt. Im ersten Treffen standen 3, im zweiten 5 Bataillone mit ungefähr gleichmäßigen Zwischenräumen. Vor das erste Treffen wurden 3 Feldwachen, und vor diese eine Postenkette vorgeschoben, die 150 bis 200 Schritt von der Festung entfernt blieb. Die Bataillone mußten niederknien, die Vorposten sich hinlegen. Die Kavallerie erhielt Befehl, sich vorerst hinter dem linken Flügel der Infanterie aufzustellen.

Sofort begannen 300 Arbeiter unter dem Schutze dieser Truppen mit dem Ausheben der Parallele und der Verbindung. Gleichzeitig hiermit erbaute die Artillerie drei Demontir-Batterien, deren Lage bei A, B und auf der Kapitale des Ravelins bei C-D der König ebenfalls schon tags zuvor bei Bestimmung der ersten Parallele festgesetzt hatte. Die Batterien A und B

sollten zunächst die beiden Facen des Ravelins, die „gebrochene" Batterie C-D die dem Ravelin zugewendeten Facen der beiden Bastione demontiren. Gleichzeitig wurde noch die Armirung dieser drei Batterien mit Mörsern vorgesehen, damit sie später auch als Wurfbatterien wirken könnten. Die Demontir-Batterien sollten, nach dem Befehl des Königs, sämmtlich 16 Schritt hinter der ersten Parallele liegen, Batterie A mußte jedoch, des sumpfigen Geländes wegen, vor diese gelegt werden. Mit Beendigung der Parallele und der Kommunikation am Nachmittage des 25. wurde bei P noch ein Epaulement für die Kavallerie gebaut, die von da ab dort, also hinter dem rechten Flügel, ihre Aufstellung nahm. Die 8 Bataillone besetzten als Trancheewache die Parallele. Der völlige Ausbau der „gebrochenen" und die Armirung sämmtlicher Demontir-Batterien geschah während der Nacht zum 26. Die Batterien waren „ungefähr 3 Fuß hoch" erbaut worden, die vorderen Oeffnungen der Scharten wurden mit Hürden geblendet.

Am Vormittag des 26. Juli wurde die Trancheewache durch 8 Bataillone 30 Pferde von den Gardes du Corps abgelöst.*) Die Demontir-Batterien eröffneten auf Befehl des Königs das Feuer. A und B thaten vier Kanonenschüsse und neun Bombenwürfe mit sehr guter Wirkung. Batterie C-D gab nur einen Kanonenschuß zur Probe. Drei Bataillone deckten 400 Arbeiter, die die Annäherung von der ersten zur zweiten Parallele auszuheben hatten. Sie ging aus der Mitte der ersten nach dem linken Flügel der zweiten Parallele und endigte auf 200 Schritt von den Festungswerken in der Verlängerung der linken Face des Bastions I. Außerdem schoben diese drei Bataillone noch Sicherheitsabtheilungen nach rechts vor, zur Deckung der Arbeiter an der zweiten Parallele, die gleichzeitig eröffnet wurde. Sie wurde mit Hülfe sechs Fuß langer Faschinen, von denen jeder Arbeiter außer seinem Schanzzeug eine trug, ausgeführt, indem jeder Mann seine Faschine an der Trace vor sich hinlegte und, zunächst im Liegen dahinter arbeitend, so schnell als möglich Deckung zu bekommen suchte.

Außerdem ordnete der König den Bau von sechs Ricochett-Batterien, E, F, G, H, J und K, an, zur Beschießung sämmtlicher Facen der beiden Bastione und des Ravelins. Sie wurden jedoch nicht ausgebaut, sondern, um Zeit zu sparen, „nur soweit aufgeworfen, damit man sehen konnte, was es seyn sollte." Die zweite Parallele war nachmittags fertig und wurde von der Trancheewache besetzt.

Am 27. Juli früh ließ der König zunächst sämmtliche sechs Ricochett-Batterien zur Probe feuern; Batterie J that 7, die übrigen 3 Schuß, ebenso warf Batterie C-D je 5 Bomben in das Innere der beiden Bastione, um anzudeuten, daß Demontir- und Ricochett-Batterien mit gutem Erfolg gekämpft

*) In Wirklichkeit waren es dieselben Bataillone, die nachmittags zuvor nach Potsdam zurückmarschirt waren und nun wieder ausrückten.

hätten, und man nun den Vertheidiger durch Bombenfeuer in das Innere der Werke verhindern wollte, die verursachten Schäden auszubessern. Drei Grenadier-Kompagnien und die Wachtparade des Grenadier-Garde-Bataillons Retzow sowie des Regiments Prinz Heinrich, in sieben Bataillone formirt, ferner eine Abtheilung Gardes du Corps wurden für diesen Tag unter Oberst v. Retzow als Festungsbesatzung bestimmt und rückten nach Einstellung des Artilleriefeuers in das Polygon. Der Rest der Potsdamer Garnison bildete wiederum die Trancheewache.

Der König befahl, daß mit fünf Bataillonen und der Kavallerie heute ein Ausfall aus der Festung gemacht werden solle, und führte diesen persönlich an. Er theilte das Korps in zwei Kolonnen, jede wurde begleitet von 30 Arbeitern mit Schanzzeug. Die Kolonnen wurden im gedeckten Weg in Linie formirt, von wo sie „auf ein gegebenes Signal auf die Brustwehr des Glacis sprangen, sich schnell wieder formirten und sodann auf die zweite Parallele losgingen, deren Brustwehr überstiegen, in die Tranchée hineinschossen und so die Belagerer daraus verjagten. Während diesem fiel die Cavallerie dem sich aus der Tranchée retirirenden in die Flanquen und zog sich nachher geschwind wieder zurück." Die Infanterie verfolgte den zurückgehenden Angreifer bis zur ersten Parallele, wobei sie mit halben Bataillonen feuerte. Als der Gegner in der ersten Parallele verschwunden war, machte sie Kehrt und ging unter beständigem Feuer mit halben Bataillonen en échiquier zurück,*) wobei jedes Halbbataillon nach 100 Schritten wieder zum Feuern Front machte. Inzwischen hatten die Arbeiter die verlassene zweite Parallele zerstört, die Geschütze der Batterien J und K vernagelt, was Beides nur angedeutet wurde, und sich sodann wieder in die Festung zurückgezogen, worauf die ausgefallenen Truppen dorthin nachfolgten. Sobald sie den gedeckten Weg erreicht hatten, „fing die im Angle Saillante postirt zurückgebliebene Mannschaft (2 Bataillone) mit einem praeparirten Feuer an, dem verfolgenden Feind entgegenzuschießen, welcher sich durch ein zu hitziges Verfolgen zu weit herangemachet hatte."

Am Nachmittag gingen 170 Arbeiter mit drei Sappen im Zickzack aus der zweiten Parallele auf den Kapitalen der drei Werke vor, sodann wurde die dritte Parallele eröffnet durch Verbindung der vordersten Sappenschläge. Die Artillerie baute gleichzeitig zwei maskirte Demontir-Batterien, L und M, dicht vor der zweiten Parallele, zur Beschießung der beiden inneren Bastionsfacen. Die Scharten wurden mit loser Erde geblendet, so daß die Batterien von der Festung aus nicht zu erkennen waren, sondern mit der Brustwehr der Parallele gleiches Aussehen hatten.

Am 28. früh eröffneten diese beiden Batterien das Feuer, gleichzeitig mußte die Ricochett-Batterie E 5 Schuß nach dem Wallgang des Bastions II,

*) Vergl. Kriegsgesch. Einzelschriften Heft 28 bis 30, S. 555.

ein daneben im freien Felde aufgestelltes Geschütz 3 Schuß nach dem gedeckten Weg davor abfeuern und die Demontir-Batterie C-D je 3 Bomben in beide Bastione werfen. Die Trancheewache war 6 Bataillone stark. Nach Einstellung des Feuers ließ der König durch 20 Unteroffiziere einen abermaligen Ausfall der Besatzung bis in die zweite Parallele markiren. Die Kavallerie des Angreifers, die tags zuvor nicht eingegriffen hatte, versuchte die Ausfallenden zu attackiren, doch mußte sie sich, „um der enfilade des gedeckten Weges zu entgehen, bald wieder zurückziehen." Die Bataillone in der zweiten Parallele „mußten in möglichster Geschwindigkeit über das parapett springen, und dem herandrängenden Feind mit geschultertem Gewehr und guter Contenance entgegengehen, ihm alsdann mit pelotonfeuer so lange zusetzen, bis er zum Weichen gezwungen wurde, und sich wieder in seinen gedeckten Weg zurückziehen mußte". Die Trancheewache begnügte sich aber, infolge der Erfahrungen des vorhergehenden Tages, mit der Verfolgung durch Feuer, um sich nicht wieder dem heftigen Feuer der Festung aus nächster Nähe auszusetzen.

Nach dieser Uebung befahl der König der Trancheewache, aus der dritten Parallele ein starkes Gliederfeuer zu machen, um die Arbeit der Sappeure zu erleichtern, weil alsdann der Vertheidiger seine Aufmerksamkeit mehr auf dies Feuer als auf die Arbeit richte. Es wurde nunmehr in drei Sappen weiter vorgegangen und zwar waren in jeder Sappe 36 Mann verwendet.*) Auf dem rechten Flügel ging Oberstleutnant v. Balby mit der bedeckten Sappe vor, R. Sie wurde erst durch Aufstellen von Schanzkörben zu beiden Seiten hergestellt und alsdann vermittelst eines Balkengerüstes überbaut und mit Bohlen, Faschinen und Erde eingedeckt. Auf dem linken Flügel baute Leutnant Henning in Zickzacks die gewöhnliche fliegende Sappe mit zurückgezogenen Crochets, T. Sie erhielt nur auf der rechten Seite eine einfache Erdbrustwehr, die linke wurde als nicht gefährdet angenommen. In der Mitte, dem Ravelin gegenüber, ging der Hauptmann Lefèbvre mit der gewandten, Traversen- oder Schlangensappe, S, vor, mit kurzen Windungen, so daß immer eine Traverse den dahinter liegenden geraden Theil deckte. Nachmittags wurden die Sappeure noch durch 30 Mann verstärkt. So gelang es, die Arbeit derart zu fördern, daß man nicht nur an allen drei Punkten den Fuß des Glacis erreichte, sondern daß Hauptmann Lefèbvre im ausspringenden Winkel des gedeckten Weges vor dem Ravelin die Tranchee-Kavaliere e und f anlegen konnte, um den Feind nun gänzlich aus dem gedeckten Wege zu treiben.

Am 29. rückten wiederum die Wachtparade und drei Grenadier-Kompagnien, als fünf Bataillone formirt, in die Festung als Besatzung. Es

*) Diese Anzahl ist angegeben, doch ist sie wohl einschließlich der Ablösung verstanden.

wurde angenommen, „daß die Belagerer aus der dritten Parallel nach alter Art einen Sturm, um sich des bedeckten Weges zu bemächtigen, thäten, die hinter den Pallisaden postirten Grenadiers verjagten, um sich auf selbigem zu logiren". Die tags zuvor ausgeführte Sappenarbeit war also während dieser Uebung als noch nicht vorhanden anzusehen. Es sollte gezeigt werden, wie der gedeckte Weg in diesem Falle zu vertheidigen sei. Drei Bataillone der Besatzung hielten die beiden Bastione und das Ravelin besetzt. Sie feuerten heftig mit Pelotonsalven auf den in den gedeckten Weg eingedrungenen Angreifer. Sodann mußten ihn die beiden anderen Bataillone mit dem Bajonett wieder daraus vertreiben.

Hierauf wurde der gedeckte Weg vom Vertheidiger in den ausspringenden Winkeln mit je einem Unteroffizier und etlichen Grenadieren besetzt, die das Gewehr über die Schulter gehängt hatten und nach den arbeitenden Sappeuren Handgranaten warfen. Die Bedeckung der Sappeure bestand heute nur aus einem Bataillon. Der Belagerer stand, wegen des kräftigen Widerstandes, den er fand, von seinem Vorhaben den gedeckten Weg gewaltsam zu nehmen ab und zog sich in die dritte Parallele zurück. Die beiden Reserve-Bataillone des Vertheidigers besetzten den gedeckten Weg wiederum. Die Artillerie hatte an diesem Tage gar nicht gefeuert, doch wurde ihre Mitwirkung auf beiden Seiten bei den Kämpfen um den gedeckten Weg selbstverständlich angenommen.

Nachmittags vollendeten die Sappeure ihre Arbeit bis zum Glacisfuße, und die beiden Tranchee-Kavaliere wurden fertig und besetzt. Es konnte nun angenommen werden, daß es deren Besatzung gelang, den Vertheidiger dauernd vom gedeckten Weg fernzuhalten. Somit befahl der König, mit dem Bau des Couronnements zu beginnen. Die Artillerie legte gleichzeitig die beiden vom Könige persönlich bezeichneten Bresch-Batterien N und O an. Batterie N hatte gegen die linke Face des Ravelins zu wirken, wurde aber außer mit 2 Kanonen auch noch mit 2 Mörsern armirt, um gleichzeitig als Kontre-Batterie das linke Orillon von Bastion I zu zerstören, damit von diesem aus der Grabenübergang später nicht flankirt werden könnte. Batterie O sollte Bresche in die rechte Face des Bastions II legen. Der Vertheidiger erbaute hinter dem am meisten bedrohten Bastion II von einem Schulterwinkel zum anderen den rückwärtigen Abschnitt q r im eingehenden Winkel, aus Brustwehr mit Banket und Graben bestehend.

Am 30. Juli, einem Sonntage, eröffneten nach dem Gottesdienst um 11 Uhr vormittags zunächst die beiden Bresch-Batterien N und O ihr Feuer in den schon bezeichneten Richtungen. Sodann wurde angenommen, daß die Bresche g hergestellt sei und die Geschütze des linken Orillons von Bastion I dauernd zum Schweigen gebracht seien, sowie daß der Vertheidiger das Ravelin verlassen habe. Die Couronnements a-b und c-d waren durch 150 Arbeiter vollendet, und der König befahl demzufolge dem Oberstleutnant

Balby, den Grabenniedergang k-l und den Grabenübergang m-n herzustellen und den letztgenannten mit einer guten Schulterwehr gegen die Flanke (Orillon) von Bastion I zu versehen. Diese Arbeiten wurden nachmittags ausgeführt. Der Grabenniedergang wurde als bedeckte Gallerie gebaut.

Abends 8 Uhr, als Alles fertig und die Bresche für 15 Mann in Front gangbar gemacht worden war, besichtigte der König mit sämmtlichen Offizieren die Arbeiten. Er sprach hierbei über die Pflichten des Festungs-Kommandanten in diesem letzten Stadium der Vertheidigung und äußerte sich dahin, daß ein guter Kommandant niemals früher kapituliren dürfe, als bis die Gallerie (Grabenniedergang) gebaut und die Bresche für den Angreifer gangbar sei. Dann aber könne er unterhandeln. Sodann gab er, für den Fall, daß weitere Gegenwehr stattfinden und der Sturm abgewartet werden sollte, die Mittel an, um eine schon gangbare Bresche zu vertheidigen. Man solle lange und schwere Balken bereithalten, um sie im Augenblick des Sturmes als Walzen der feindlichen Infanterie entgegenzurollen. Auch könne man die Bresche durch große Feuer, die dauernd unterhalten würden, ungangbar machen. Die Brustwehr der hergestellten rückwärtigen Abschnitte müsse höher sein als die des vorliegenden Bastions. Man könne hinter die Brustwehr des Abschnitts und hinter die Kurtine noch allenthalben 3- und 6pfündige Kanonen bringen, diese könnten nicht leicht demontirt werden.

Am 31. wurde der Sturm ausgeführt. Sechs Bataillone (3 Bataillone Garde, das Grenadier-Garde-Bataillon Retzow und das Regiment Prinz Heinrich) standen mit ihren 6 Grenadier-Kompagnien unter dem Generalleutnant Herzog Ferdinand von Braunschweig um 7 Uhr morgens in der Tranchee bereit. Zunächst besetzte 1 Hauptmann mit 2 Offizieren und 160 Grenadieren vom I. Bataillon Garde die Gallerie von der bedeckten Sappe bis zum Grabenübergang, die übrigen Truppen besetzten die beiden anderen Sappen und die dritte Parallele. Auf das Signal für den Beginn des Sturmes, zwei Bombenwürfe nach dem nicht angegriffenen Bastion I, gingen zuerst 1 Leutnant und 30 Grenadiere durch die Gallerie, ihnen folgten 36 Arbeiter mit Sandsäcken, Schanzkörben und Faschinen, hinter diesen wiederum 1 Leutnant mit 30 Grenadieren, dann 1 Hauptmann mit dem Rest der vordersten Grenadier-Kompagnie und hinter diesem eine weitere Kompagnie Grenadiere. Die vordersten Grenadiere erstiegen schnell die Bresche, „faßten posto gegen den Abschnitt, dicht an dem Graben der Coupure und fieng gleich an, auf den in dem Abschnitt supponirt stehenden Feind zu feuern". Die Arbeiter folgten unmittelbar, „setzten die Schanzkörbe vor der Mitte der Bresche an, bis zu oberst derselben und endigten das logement an der Spitze des Bollwerks, deckten sich durch ein kurzes crochet gegen das Feuer des Bastions, das nicht attaquiret wurde". Der Leutnant mit der zweiten Grenadier-Abtheilung postirte sich links der Bresche,

auf der Berme der Face und auf der Mitte der Brustwehr, von wo seine Leute heftig auf den Feind feuerten. Der Hauptmann mit dem Rest der vordersten Grenadier-Kompagnie nahm rechts von der zuerst übergegangenen Abtheilung Stellung in dem ausgedehnten Winkel des Bollwerks gegen den Abschnitt „und hörten sämmtlich nicht auf zu feuern, bis die Besatzung Chamade hinter dem Abschnitt schlug". Diese drei kleinen Abtheilungen suchten auf der zerschossenen Brustwehrkrone Deckung gegen das feindliche Feuer durch Hinlegen oder in den Bombenlöchern. Inzwischen hatten die Arbeiter das Logement vollendet, die stürmende Mannschaft hatte innerhalb 7 Minuten ihre 20 Patronen verschossen. Der König, der den Sturm von der Bresche aus beobachtet hatte, gab nun das Zeichen zur Beendigung der Uebung.

Es wurde angenommen, daß dem Kommandanten, weil er nicht das Alleräußerste abgewartet, folgende ehrenvolle Kapitulation bewilligt wurde:

„1. Ein freyer Abzug mit klingendem Spiel und fliegenden Fahnen, mit dem Beding, nach der nächsten Garnison escortiret zu werden.

2. Die Befugniß, 2 sechspfündige Kanonen, mit 100 Schuß versehen, 2 bedeckte Wagen so wie sämmtliche Bagage, sowohl der officiers als auch der Gemeinen mitzunehmen.

3. Sollte der abziehenden Garnison kein Deserteur reclamiret und abgenommen werden."

Der König knüpfte hieran noch eine Belehrung der Offiziere über Kapitulations-Bedingungen. Die auswärtigen Offiziere reisten noch am selben Tage in ihre Garnisonen zurück. Das Polygon und die Belagerungsarbeiten blieben 14 Tage lang stehen, damit die Offiziere, die sie noch nicht gesehen hatten, sie besichtigen konnten. Alsdann wurde Alles eingeebnet.

Unabhängig von der geschilderten Uebung hatte der König noch eine Fladdermine bauen lassen, um den anwesenden Offizieren eine praktische Anschauung von deren Wirkung zu geben. Hinter der erbauten Festungsfront befand sich eine verfallene Redoute. Hier hatte Major v. Dieskau von der Artillerie 7 Fuß tief unter der Brustwehr die Mine angelegt. Diese Arbeit wurde am Nachmittag des 30. Juli ausgeführt. Nach Scheelens Angaben bestand die Mine aus einem viereckigen Kasten, der je 1 Fuß lang, breit und hoch war und die Pulverladung aufnahm. Die Zündung lag im Graben der Redoute und war durch eine Pulverleitung mit dem Kasten verbunden. Am 31. wurde die Mine gezündet. Sie warf einen Trichter aus von 3 Fuß Tiefe und 16 Fuß im Durchmesser.

Der König war mit der Ausführung der ganzen Uebung überaus zufrieden. Der Oberstleutnant Balby erhielt eine jährliche Zulage von 500, der Hauptmann Lefèbvre eine solche von 300 Thalern, der Major v. Dieskau den Orden pour le mérite und eine goldene Tabatiere. Von den Artillerie-Offizieren wurden ausgezeichnet: Hauptmann v. Holtzmann I. durch eine goldene

Tabatiere, Hauptmann v. Möller durch ein goldenes Etui. Der Premierleutnant Wenzel erhielt 150 Thaler und 4 große Schaustücke, Premierleutnant v. Holtzendorff 10 solche Münzen in Silber, die auf verschiedene Siege geprägt waren.

Der Minenversuch bei Potsdam im Frühjahr 1754.

Die zu jener Zeit in Frankreich im Gange befindlichen Versuche in der Anwendung überladener Minen (globes de compression) und die Umwandlung der Gallerien des Kontreminensystems zu Laufgräben durch den Angreifer vermittelst Pulversprengungen hatten das Interesse des Königs aufs Aeußerste angeregt. Der Erfinder dieses Systems war der Französische General Bernard Foreſt de Bélidor. Er hatte im Frühjahr 1753 bei Bisy in der Normandie, dem Landgute des Marschalls Belle-Isle, in Gegenwart des Grafen d'Argenson, damaligen Chefs des Ingenieurkorps, und vieler Ingenieur- und Artillerie-Offiziere die ersten Versuche dieser Art gemacht, und ihre überraschenden Erfolge hatten den Erfinder selbst in Staunen versetzt. Die ersten Nachrichten von dem Verfahren erhielt der König durch den Hauptmann Lefèbvre. Er ergriff den Gedanken mit großer Lebhaftigkeit und beauftragte Lefèbvre, sich mit dem Erfinder in Verbindung zu setzen, um in Preußen ähnliche Versuche anstellen zu können.

Bélidor hatte unter den Französischen Artillerie- und Ingenieur-Offizieren wenig Freunde. Man nahm seine Versuche und ihren Erfolg in seinem Vaterlande ziemlich kühl auf und beurtheilte sie sogar theilweise abfällig. Als daher der König durch Lefèbvre um Einsichtnahme der Berichte ersuchte, nahm der nunmehrige Kriegsminister d'Argenson keinen Anstand, Bélidor zu ermächtigen, daß er die Ergebnisse seiner Versuche mit dem globe de compression an Lefèbvre mittheile. Der König, der ja zu dieser Zeit noch fest an die Fortdauer seines Bündnisses mit Frankreich glaubte und gerade 1754 den Grafen Gisors, Sohn des Marschalls Belle-Isle, äußerst zuvorkommend als seinen Gast bei den Frühjahrsbesichtigungen aufnahm, zeigte sich der Französischen Militärverwaltung in der Folge mehrfach gefällig, so z. B. durch genaue Mittheilungen über Konstruktion und Bedienung der Preußischen Bataillonsgeschütze.*) d'Argenson mag seine Zustimmung daher auch als einen Akt der Courtoisie angesehen haben.

Im März berichtete demnach Bélidor an Lefèbvre über seinen Versuch, unter genauen Angaben über die Anlage, Pulverladung, kürzeste Widerstandslinie ꝛc. Er nennt den globe de compression hierbei eine große Mine mit einem unterirdischen Zugang, die alle vorgeschobenen Werke vernichte, die Kontreeskarpe in den Graben werfe, den durch Kontreminen geschützten, gedeckten Weg ohne blutiges Gefecht erobere und so schon allein den Fall der Festung herbeiführen könne.

*) Kriegsgesch. Einzelschriften Heft 28 bis 30, S. 427 und Anhang Nr. 24.

... Solche bedeutenden Vortheile wollte sich der König nicht entgehen lassen. Er befahl daher, daß ein Versuch mit dem neuen Verfahren vor dem Jaegerthor bei Potsdam unter Balbys Oberleitung stattfinden solle. Mit der Ausführung der Arbeiten wurden Hauptmann Lefèbvre und Leutnant Gontzenbach vom Ingenieurkorps mit 2 Unteroffizieren und 20 Mineuren betraut. Die Arbeiten begannen am 2. April und waren am 27. beendigt.

Der Versuch war so angeordnet, daß der globe de compression alle möglichen Arten von Minengängen aus Mauerwerk und Holz, Bekleidungsmauern ꝛc. treffen mußte. Jedoch nicht nur die Ziele der Minenwirkung, auch Gelände und Bodenbeschaffenheit suchte man möglichst verschieden auszuwählen, um aus der erzielten Wirkung Rückschlüsse auf die Berechnung der Pulverladung machen zu können.

Nachdem der Minengang in genügender Länge vorgetrieben war, wurde die Pulverkammer mit einer Seitenlänge von 4 Fuß und einigen Zoll kubisch ausgearbeitet und darin der hölzerne, ebenfalls kubische Pulverkasten von 4 Fuß Seitenlänge aufgestellt; seine Ladung betrug 30 Centner Pulver. Die Abmessungen des Pulverkastens waren so gewählt, daß nach seiner Füllung mit der festgesetzten Ladung noch ein freier Raum verblieb, der die Wirkung bei der Entzündung des Pulvers erhöhen sollte. Die Größe der Ladung, ihr Abstand von der Erdoberfläche (kürzeste Widerstandslinie) und von den Nachbargallerien, die das Kontreminensystem andeuten sollten, waren nach Bélidors Angaben berechnet worden. Lefèbvre hatte dabei einige ihm nothwendig erscheinende Abänderungen vorgenommen und an Bélidor mitgetheilt, und dieser hatte sie gebilligt. Die Verriegelung und Verdämmung geschah durch Balken und Bohlen sowie mittelst Erde und Rasen zur Ausfüllung der Zwischenräume.

Am 28. April wurde die Mine in Gegenwart des Königs gezündet. Sie warf einen Trichter aus von 66 Fuß = 20,4 m Durchmesser und von 18 Fuß = 5,10 m Tiefe. Die Wirkung gegen die Nachbargallerien war außerordentlich. Der König theilte noch an demselben Tage das Ergebniß des Versuchs an Bélidor mit und sprach dabei seine volle Anerkennung und seinen Dank an ihn und d'Argenson aus. Bélidor dankte am 31. Mai für die erwiesene Gnade und hob dabei hervor, daß der Potsdamer Versuch den seinigen bei Bisy weit überflügelt habe. Er beglückwünschte auch Lefèbvre zu dem großartigen Erfolge und schloß mit den Worten: „Cette opération vous fait beaucoup d'honneur."

Der König hielt den Versuch streng geheim, nur einigen Generalen, wie Fouqué und Anderen, machte er von dem Verfahren und seinen Ergebnissen Mittheilung. Jedenfalls hat ihn der Versuch in der hohen Meinung, die er von den Minen hegte, wesentlich bestärkt. In seinem Urtheil über die Festung Wesel vom 20. November 1750*) schreibt er: Wesel est bien fortifié, ...

*) Polit. Korresp. XIV, Nr. 8354: „Projet de campagne pour l'armée des alliés" vom König am 20. November 1754 an den Englischen Gesandten Mitchell übersandt.

Les ouvrages ne sont point minés, et quoiqu'elle ne manque ni de munitions de guerre, ni de canons pour sa défense, elle ne soutiendrait pas longtemps un siège de la façon qu'on les fait aujourd'hui, surtout depuis que ce ne sont plus les ouvrages, mais les mines qui défendent les places . . ." Bei der Belagerung von Schweidnitz 1762 unter Tauentzien, bei der Major Lefèbvre die Angriffsarbeiten leitete, wurden die globes de compression mit gutem Erfolg angewendet.

Die vorstehende Darstellung wird zur Genüge gezeigt haben, wie eingehend sich König Friedrich mit dem Festungskriege beschäftigt hat, und daß er auch auf diesem Gebiete, wie bei Allem, was er betrieb, in das innerste Wesen der Sache eingedrungen ist. Die Ergebnisse seiner Thätigkeit lassen sich in folgende Sätze zusammenfassen:

Er hat dem Festungskriege wieder die Stellung angewiesen, die ihm gebührt, eines der Hülfsmittel des Krieges zur Erreichung seiner Ziele zu sein. Friedrichs Vorgänger und Zeitgenossen sahen in ihm nur zu oft den Hauptzweck des Krieges.

Durch ihn wurde die Befestigungskunst wieder zu dem, was sie sein soll: die künstliche Nachhülfe im Gelände, das sie für die Zwecke der Taktik umzuformen hat.

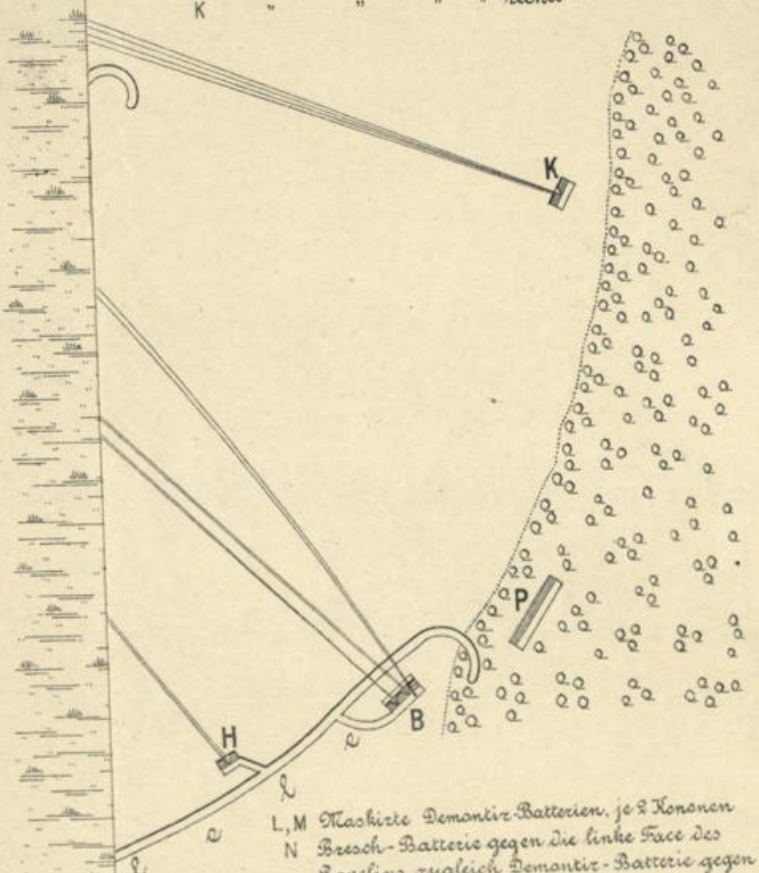
Er hat den Festungsangriff energischer zu gestalten gesucht, indem er das offensive Verfahren dadurch schärfer betonte, daß er auch noch während der Durchführung des förmlichen Angriffes die Wegnahme der Festung durch Ueberraschung und gleichzeitige Demonstration nicht für ausgeschlossen hält, außerdem auch den Entsatzversuch offensiv abwehren will. Durch Verzicht auf die Kontra- und Cirkumvallationslinien vereinfachte er die Erdarbeiten wesentlich und kürzte dadurch das ganze Angriffsverfahren ab.

Er hob die Festungsvertheidigung zu bedeutend gesteigerter Thatkraft durch die Forderung, daß der Angreifer fortgesetzt zu beunruhigen sei. Wenn er der Neigung zu planlos unternommenen großen Ausfällen steuerte, so schränkte er damit die offensive Vertheidigung keineswegs ein, denn auch er verlangte große Ausfälle in bestimmten entscheidenden Augenblicken und erleichterte ihre Ausführung wesentlich durch seine technischen Anordnungen für ihre gesicherte Vorbereitung. Durch den Bau mehrerer Abschnitte endlich forderte er das wiederholte Standhalten an jedem dieser Abschnitte und gestaltete damit die Vertheidigung viel zäher und nachhaltiger als bisher.

Pla

Erläuterungen:

A, B Demontir Batterien, je 2 Kanonen, 1 Mörser.
C D gebrochene Demontir-Batterie, 1 Kanone, 1 Mörser
E Ricochett-Batterie gegen die linke Face des Ravelins.
F " " " " " " von Bastion II.
G " " " " rechte " " " I.
H " " " " " " des Ravelins.
J " " " " linke " von Bastion I.
K " " " " rechte " " " II.



L, M Maskirte Demontir-Batterien, je 2 Kanonen
N Bresch-Batterie gegen die linke Face des Ravelins, zugleich Demontir-Batterie gegen das linke Orillon von Bastion I, 2 Kanonen, 2 Mörser.
O Bresch-Batterie gegen die rechte Face von Bastion II 3 Kanonen.

r die Kavallerie

ngen- oder Travesan-Sappe
ppe
ront
valiere

kl Grabenniedergang (Gallerie).
mn Grabenübergang
opt Grenadier-Abtheilungen zum Schutze der Arbeiter am Logement
qr rückwärtiger Abschnitt des Vertheidigers
ss Logement.

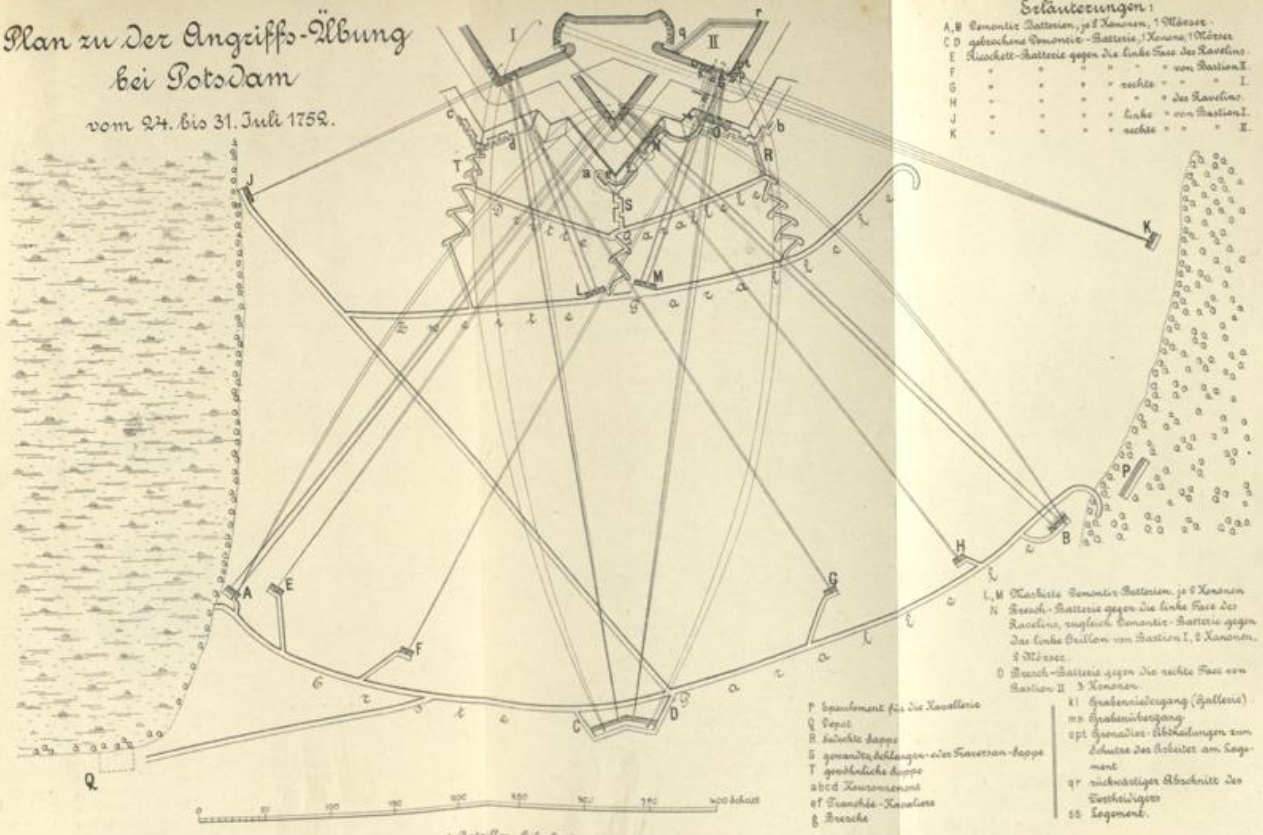
Nach ein
Kriegs-

Autogr. d. g

Verlag d. Königl. Hofbuchhandlung v. E. S. Mittler & Sohn, Berlin. Kochstr. 68-71.

Plan zu der Angriffs-Übung bei Potsdam

vom 24. bis 31. Juli 1752.



Erläuterungen:

A,B Demontir Batterien, je 2 Kanonen, 1 Mörser.
C D gebrochene Demontir-Batterie, 1 Kanone, 1 Mörser
E Ricochett-Batterie gegen die linke Face des Ravelins
F " " " " " " von Bastion II.
G " " " rechte " " " I.
H " " " " " des Ravelins
J " " " linke " von Bastion I.
K " " " rechte " " " II.

L, M Mesbrete Demontir-Batterien, je 2 Kanonen
N Ricoch-Batterie gegen die linke Face des Ravelins, zugleich Demontir-Batterie gegen das linke Brillon von Bastion I., 2 Kanonen, 2 Mörser.
O Ricoch-Batterie gegen die rechte Face von Bastion II 3 Kanonen.

P Epaulement für die Kavallerie
Q Depot
R doppelte Lappe
S gewandte Schlangen- oder Traverse-Lappe
T gewöhnliche Lappe
abcd Kommunikations
ef Tranchée-Kavaliere
β Breesche

kl Grabenniedergang (Galleries)
mn Grabenübergang
opt Grenadier-Abtheilungen zum Schutze der Arbeiter am Logement
qr rückwärtiger Abschnitt des Vertheidigers
ss Logement.

Nach einer Handzeichnung des Premierlieutnants von Rittlitz vom 1. Bataillon Ost-Preuß. Ingenieur-Corps.
Kriegs-Archiv des Großen Generalstabes.

Autogr. d. geogr.-lith. Anst. v. Schrader u. C. L. Keller, Berlin S.

Verlag d. Königl. Hofbuchhandlung v. E. S. Mittler & Sohn, Berlin, Kochstr. 68-71.

Die

Schlacht bei Kesselsdorf

Vortrag

gehalteu in der Militärischen Gesellschaft zu Berlin
zur Feier des Friedrichstages 1904

von

v. Lindenau
Oberst und Abteilungschef im großen Generalstabe

Mit zwei Plänen in Steindruck.

Berlin 1904
Ernst Siegfried Mittler und Sohn
Königliche Hofbuchhandlung
Kochstraße 68—71

Sonderabdruck aus dem Militär-Wochenblatt 1904, Beiheft 11.

Alle Rechte aus dem Gesetze vom 19. Juni 1901 sowie das Übersetzungsrecht sind vorbehalten.

Die Schlacht bei Kesselsdorf.

Dem Gedächtnis König Friedrichs gilt in Betätigung eines alten schönen Brauchs die heutige Versammlung der Militärischen Gesellschaft. Der Feier des 193. Geburtstages des großen Königs soll diese Abendstunde geweiht sein!

Da mag es gewiß jedem zunächst auffallend erscheinen, daß ich aus der stattlichen Zahl fridericianischer Siegestage dieser Feier die Betrachtung einer Schlacht zugrunde legen will, in der der Königliche Feldherr sein Heer nicht selbst kommandiert hat, der er nicht einmal beiwohnte, sondern die der Sieg des Fürsten Leopold von Dessau ist.

Wie ihn uns Adolf v. Menzels Künstlerhand in den Illustrationen zur Kuglerschen Geschichte dargestellt hat, und wie ihn uns auch Wilhelm Camphausens bekanntes Bild zeigt: Auf dem schneebedeckten Felde von Kesselsdorf vor der Front seiner Grenadiere, mit hocherhobenem Degen, den Blick zum Himmel gewandt, in heißem Gebete den Sieg des Allmächtigen erflehend, so steht der „alte Dessauer" als der Sieger von Kesselsdorf im Gedächtnis der Deutschen.

Mit Recht verehren diese in ihm einen echten volkstümlichen Helden.

Schon in jüngeren Jahren auf den Feldern von Cassano, Höchstedt und Turin als entschlossener Führer erprobt, vollbrachte der Schöpfer des preußischen Drills gerade hier am Tage von Kesselsdorf, hochbetagt, nur zwei Jahre vor seinem Tode*) das Meisterstück seines Lebens.

Niemand hat mehr als König Friedrich den Sieg seines alten Feldmarschalls anerkannt. Entblößten Hauptes ist der König am zweiten Tage nach der Schlacht, am 17. Dezember 1745, dem Fürsten auf dem Schlacht-

*) Der Fürst stirbt am 9. April 1747 zu Dessau.

felde in der Nähe des Lerchenbusches entgegengegangen und hat ihn unter heißer Danksagung in Gegenwart aller Generale und Offiziere umarmt.

Mit keinem Worte hat er die Vorgänge erwähnt, die der Schlacht vorangingen, geschweige denn des eigenen Anteils gedacht, den er sich selbst an der Herbeiführung dieses Sieges zurechnen konnte. Bestand ein solcher Anteil tatsächlich, dann legt diese Handlungsweise des großen Königs gerade demjenigen, der diese Schlacht betrachten will, die ernste Pflicht auf, in eingehender Weise die Verhältnisse darzulegen, unter denen diese Schlacht zustande kam, um in gerechter Abwägung dann des Königs wie des Feldmarschalls Anteil an dem Siege von Kesselsdorf festzustellen.

Hierzu ist es unerläßlich, sich die Lage klarzumachen, in der sich zu Ende des Jahres 1745 auf dem in Frage tretenden Kriegsschauplatze die beiderseitigen Heere befanden.

Zu diesem Zwecke ist auf dem beigegebenen Plane I die Skizze der „Lage Anfang November 1745" angefertigt worden. Sie zeigt die preußischen Hauptkräfte in Schlesien, die österreichischen Hauptkräfte in Böhmen, die österreichische Heeresabteilung des Generals Grünne im Marsche vom Rhein, die Sachsen bei Leipzig, und ihnen gegenüber preußische Truppen unter dem Befehl des Fürsten von Dessau bei Halle.

Um diese dargestellte Lage ganz zu verstehen und sie richtig zu beurteilen, ist es leider notwendig, etwas weiter auszuholen.

Der König von Preußen hielt den Feldzug 1745 bereits gegen Ende November für beendet und hatte den Oberbefehl in Schlesien an den Feldmarschall Erbprinzen Leopold von Anhalt-Dessau übergeben. Er war am 30. Oktober nach Berlin abgereist, wo er am 1. November ankam.

Hier erfuhr er am 11. November, an dem Tage, der zur feierlichen Niederlegung der bei Hohenfriedberg und Soor genommenen feindlichen Feldzeichen in der Garnisonkirche von Berlin bestimmt war, durch den schwedischen Gesandten in Berlin Rudenskjöld, der ihm in besonderer Verehrung ergeben war, daß seine Ansicht von der Beendigung des Feldzuges eine trügerische war.

Seine Gegner hatten bereits die einleitenden Schritte zu einem Winterfeldzuge begonnen, der den Ausgang des zweiten Schlesischen Krieges noch in letzter Stunde zu ihren Gunsten wenden sollte.

Rudenskjöld war in der Lage, dem König Friedrich die Abschrift eines Schreibens seines Dresdener Kollegen Wolfenstjerna zu übergeben, aus dem sich alle wünschenswerten Einzelheiten über den geplanten österreichisch-sächsischen Angriff ergaben.

Sachsen hatte bislang nur als **Hilfsmacht**, nicht als kriegführender Staat am Kriege teilgenommen, eine Unterscheidung, die der gesunde Realismus der heutigen politischen Begriffe wohl nicht zulassen würde, die der Auffassung des 18. Jahrhunderts aber entsprach. Sie wurde namentlich von

dem am zweiten Schlesischen Kriege nicht direkt beteiligten Rußland geltend gemacht. Nach dieser Auffassung durfte Sachsen den König von Preußen nicht in seinen Erblanden bekriegen und wiederum der König nicht nach Sachsen einrücken, sondern nur die sächsischen Truppen als Hilfstruppen der Österreicher bekämpfen.

Aber die von Rußland in dieser Hinsicht geltend gemachten Erklärungen beunruhigten König Friedrich nicht, denn die Zarin war weit. Sie konnte Sachsen keine rechtzeitige Hilfe bringen.

Nur die Rücksicht auf Frankreich, den Bundesgenossen Preußens, das eine Schonung Sachsens wünschte, hatte Friedrich zunächst von einem direkten Angriff auf Sachsen abgehalten. Er hatte daher nur dem Fürsten von Anhalt — bereits im April — befohlen, 16 Bataillone und 30 Schwadronen im Magdeburgischen zusammenzuziehen.

Aber Maria Theresias immer heißer werdendes Sehnen nach Zurückgewinnung ihres Juwels Schlesien begegnete sich mit den sächsischen Bestrebungen, die auf eine Erlangung des preußischen Saalekreises mit Halle abzielten. Österreich und Sachsen einigten sich am 29. August in einem geheimen Vertrage: den Krieg gegen Preußen auch während des Winters mit Nachdruck fortzusetzen und ihn in die preußischen Stammlande zu tragen.

Der erste Entwurf zu dem sächsisch-österreichischen Feldzugsplane vom 10. September 1745 stammte vom Oberkommandierenden des sächsischen Heeres, dem Herzog von Weißenfels, einem Oheim des regierenden sächsischen Königs Friedrich August II.

Er hatte etwa folgende Hauptgedanken:

1. das sächsische Heer marschiert von Leipzig, durch österreichische Truppen aus Böhmen verstärkt, zum Angriff auf Halle vor;
2. eine von der österreichischen Rhein-Armee abzuzweigende österreichische Heeresabteilung unter Graf Grünne geht auf Halberstadt vor.

   Beide nehmen den Fürsten von Anhalt zwischen zwei Feuer;
3. das böhmische Heer Österreichs unter Prinz Karl, bleibt zunächst in Böhmen der preußischen Hauptarmee unter dem König gegenüber, rückt dann aber, sobald der König nach Schlesien zurückgeht, in die Lausitz ein und über Bautzen auf Frankfurt a./O. vor.

Nach längeren Verhandlungen mit Österreich wurde dieser erste Entwurf durch das „Projekt zur künftigen Operation" vom 16. Oktober 1745 des Generals Rutowski abgeändert.

Die vom Rhein-Heere abgezweigte Abteilung unter Graf Grünne, etwa 6000 Mann stark, die sich am 13. Oktober von Heidelberg in Marsch gesetzt hatte, wurde aus ihrer aussichtsvollen flankierenden Richtung auf Halberstadt abgelenkt und in die Marschrichtung auf Guben gebracht, um so zwischen der sächsischen und böhmischen Armee, je nach Bedarf, die eine oder die andere unterstützen zu können.

Rutowski selbst sollte mit der sächsischen Hauptarmee vom 20. November ab selbständig operieren, Prinz Karl über Zittau nach Lauban rücken, um dem Angriffe der Sachsen auf die Mark den Rücken zu decken.

In diesem zweiten Operationsplane war die Aufgabe klarer erfaßt, die der Armee des Prinzen Karl gegenüber dem Heere des Königs zufiel. Dieser hätte wohl sicher mit schnellem Schlage die weit ausholende Unternehmung unterbunden, die der Herzog von Weißenfels in dem ersten Operationsplane dem Prinzen Karl über Bautzen auf Frankfurt a./O. zugedacht hatte. Andererseits war aber der gute Gedanke des ersten Entwurfs, der in dem gemeinsamen überraschenden Angriff des sächsischen Heeres und der Heeresabteilung Grünnes auf den Fürsten von Anhalt bestand, völlig aufgegeben. Dieser Angriff war nun dem sächsischen Heere allein überlassen.

Aber nicht einmal zu diesem sollte es kommen!

Am 17. November traf in Dresden ein Kurier aus Rußland ein mit der Mitteilung, daß man russischerseits Bedenken gegen einen sofortigen Angriff der Sachsen auf die preußischen Erblande erheben müsse.

Diese Warnung aus Petersburg genügte, um die sächsische Regierung ohne vorherige Mitteilung an den Prinzen Karl, für dessen Heer es bei den bisherigen Abmachungen verblieb, zu einer sofortigen Aufgabe des auf die preußischen Erblande geplanten Angriffs zu veranlassen.

Nunmehr sollte die eine Hälfte des sächsischen Heeres als „Observationskorps" bei Leipzig bleiben. Die andere Hälfte sollte sich unter Rutowski nach der Niederlausitz auf Guben in Marsch setzen. Grünne sollte diesem Marsche die linke Flanke decken und gleichzeitig Berlin bedrohen.

Mit diesen Abänderungen des Operationsplanes war bereits viel Zeit verstrichen.

Der gefährliche Gegner, den man überraschend hatte treffen wollen, war, wie bereits festgestellt, seit dem 11. November in dem Besitz des schlecht gewahrten Geheimnisses.

Mit der kühnen Entschlossenheit, die ihn in allen Lagen seines Lebens ausgezeichnet hat, zögerte König Friedrich nicht, diejenigen selbst zu überraschen, die ihn überraschen wollten.

Bereits am Tage nach Empfang der wichtigen Nachrichten fand am 12. November in Berlin die entscheidende Beratung des Königs mit dem Fürsten Leopold von Anhalt und dem Minister Grafen v. Podewils statt.

Beide bezweifelten die Richtigkeit der Mitteilungen des schwedischen Gesandten. Dem König dagegen stand ihre Richtigkeit außer allen Zweifeln angesichts der über den Marsch Grünnes und der aus Schlesien in den letzten Tagen eingetroffenen Meldungen. Die preußischen Vorposten in Schlesien sowie die Aufklärungsorgane in Böhmen hatten gut aufgepaßt und schnell den Aufbruch der Armee des Prinzen Karl gemeldet.

Der in Schlesien befehligende Erbprinz von Anhalt hatte die engere Versammlung des größeren Teils des Heeres um Rohnstock befohlen, die bis zum 6. November durchgeführt war.

Unter den Meldungen aus Schlesien, die der Erbprinz dem König übermittelte, war die des Generalmajors Graf Dohna, der wegen Auslieferung von Kriegsgefangenen in Böhmen verhandelte, von besonderer Wichtigkeit. Sie besagte unter anderem: Der Prinz Karl sei mit 40 000 Mann am 2. November von Gitschin nach Turnau und Reichenberg abgerückt.

Trotz dieser Nachrichten schien es dem Fürsten Leopold bei dem Fortgang der Unterredung unwahrscheinlich, daß der Kriegsschauplatz ohne zwingende Not nach Sachsen verlegt werden solle und die sächsische Regierung auf diese Weise sich vier Armeen in ihr Land ziehen wolle. Er meinte hiermit die des Königs, die des Prinzen Karl, die sächsische mit Grünnes Abteilung und die seinige.

Treffend hebt Ranke hervor, daß der „Gegensatz der beiden Naturen" des Königs und des alten Dessauers bereits bei dieser Unterredung deutlich hervortrat und den Schlüssel für die ganze weitere Entwicklung dieses sich immer mehr zuspitzenden Gegensatzes bilde.

Der König hatte angesichts der veränderten Kriegslage sofort die geeigneten Aushilfen zur Hand.

Von zwei Seiten sollte der Einmarsch in Sachsen erfolgen. Von Halle aus sollte der Fürst Leopold geradenwegs auf Leipzig vorgehen. Von Schlesien aus wollte der König das Heer selbst vorführen. Das Zeichen für den Beginn des beiderseitigen Vormarsches sollte das tatsächliche Einrücken des Prinzen Karl in die Lausitz sein.

Zu dem Angriff wollte der König alle verfügbaren Kräfte einsetzen. Das soeben erst zurückeroberte Oberschlesien sollte aufgegeben, der Schutz von Niederschlesien dem Generalleutnant v. Nassau mit etwa 12 000 Mann, der Schutz von Berlin dem Generalmajor Grafen v. Hacke mit etwa 5000 Mann übertragen werden.

In diesem Sinne erließ der König alle erforderlichen Befehle. In einem Schreiben vom 15. November (Nr. 1) wird das mit dem Fürsten Leopold Verabredete schriftlich festgelegt und ergänzt.*)

Alle Einwände, die ihn von seinem „Hauptwerk" abziehen können und auch aus Schlesien an ihn herantreten, weist der König unerbittlich ab.

Bereits am Morgen des 16. November von Berlin aufgebrochen, übernimmt der König am Mittag des 18. November in Nieder-Adelsdorf den Befehl des Heeres wieder. Von dort aus am 19. ergänzt er in einem

*) Vergl. die Anlage am Schlusse: „Versuch einer Zusammenstellung des Briefwechsels zwischen dem König und Fürst Leopold von Dessau usw."

zweiten Schreiben (Nr. 2) an den Fürsten Anhalt seine Befehle und faßt in einem Schreiben vom 21. — es war das dritte — noch einmal die Instruktion für den Fürsten zusammen.

Dies Schreiben (Nr. 3) lautete wörtlich:

„Da Ich vernommen habe, daß Ew. Liebden noch einige precisere Instruction über den punct zu haben wünschen wie dieselbe sich zu verhalten hätten, daferne die Sächsische Armée durch das Corps des Generals Gruene verstärkt bei Leipzig und auf den Grentzen Meines Landes zusammen stehen bliebe; So habe Ich deroselben darauf in Antwort zu ertheilen nicht ermangeln wollen, daß

1tens ich es zuvörderst bei allen denen Instructiones bewenden laße, welche ich Ew. Liebden so mündlich als schriftlich vor meiner Abreise von Berlin ertheilt habe.

2tens bleibt es bey dem principio daß so lange hier und in der Laußnitz noch alles stille bleibet und die Oesterreicher nicht in die Laußnitz einmarchiren, Ew. Liebden sich auch dero orthes stille halten, es wäre dan daß die Sachsen dort bald etwas feindliches gegen meine Lande unternehmen wollten.

3tens Sobald aber die Oestreicher in der Laufsnitz einmarchiret seind, so ist nichts anderes zu thun, und erfordern es Meine umstände und Mein Dienst absolüment, daß Ew. Liebden die feindliche Armée bei Leipzig ohne weiteren Anstand attaquiren und zu schlagen suchen, wan schon der General Gruene mit seinem Corps zu den Sachsen gestoßen wäre, die Superioritet an Truppen, welche die feindliche Armée auf letzteren Fall über die Armée so Ew. Liebden zu commandiren haben, wird tout au plus in ohngefähr 6 Bataillons und 3 Esquadrons bestehen, welche aber wie Ich persuadiret bin durch bravour Meiner trouppen und durch die gute Disposition so Ew. Liebden nach dero großen Kriegs Experience machen werden vollenkommen balancirt werden wird; da wir gottlob die Exempel vor uns haben, daß wir einen superieuren Feind, mit einer weit geringeren Anzahl unserer trouppen geschlagen haben.

4tens weil auch verlauten will, als solte des Feindes project seyn, daß der Oestreichsche General Gruene mit seinem Korps einen march nach der Laußnitz und so weiter nach der Chur-Mark thun, um in solche einzudringen, so zweifele Ich zwar noch an der realitet dieses projects, solte dieser cas dem ohnerachtet doch geschehen so ist Meine Intention alsdan daß wenn der General Gruene mit seinem Corps entweder nach Wittenberg oder der Gegend, oder nach der Laußnitz marchiren solte, Ew. Liebden alsdan der sächsischen Armée auf den Hals gehen und solche attaquiren und schlagen sollen, ich bin persuadiret, daß wie Ew. Liebden deshalb ein mouvement thun werden die Sachsen den General Gruene

bald wieder zurückkommen laßen werden, solte aber solches auch nicht geschehen und der General Gruene separiret agiren, so sollen Ew. Liebden sobald sie die Sachsen bei Leipzig geschlagen, den General Gruene sogleich folgen und attaquiren laßen."

Überblickt man diesen Brief, in welchem der König auch der Tapferkeit seiner Armee ein unvergängliches Denkmal gesetzt hat, so kann man nur sagen, er war eine Anweisung für den Fürsten von vollster Klarheit.

Inzwischen war in Schlesien des Königs Tätigkeit in diesen Tagen unermüdlich. Überall dringt er mit einer Gründlichkeit in die Tiefe der Dinge, die wir ja an mancher echten Feldherrnnatur bewundern, die aber in keiner so ausgesprochen ist, wie bei König Friedrich. Niemals begnügt er sich damit, große Gedanken hinzuwerfen, sondern mit dem ihm eigenen unübertreffbaren Fleiß setzt er seine ganze Persönlichkeit an die sichere Durchführung des Gewollten.

So macht er denn im ganzen 47 Bataillone, 105 Schwadronen, in einer Stärke von 30 000 Mann, zu seinem eigenen Angriff auf die Lausitz verfügbar.

Die in Nieder-Adelsdorf einlaufenden Nachrichten ließen erkennen, daß der Einmarsch der Österreicher in die Lausitz unmittelbar bevorstand.

Aber noch war der österreichische Einbruch nicht erfolgt, und bis dahin gedachte auch der König das sächsische Gebiet gewissenhaft zu respektieren.

Der König überführt das Heer in aller Stille am 20. November in eine Aufstellung an der Lausitzer Grenze um Ober-Mittlau, wohin auch das Königliche Hauptquartier geht.

Die Truppen des Generals v. Winterfeldt und Oberst v. Retzow sicherten diese Aufstellung. So stand der König zum Schlage bereit, aber noch verstrichen zwei Tage, bis er am 22. November Winterfeldts erlösende Meldung von dem tatsächlichen Einmarsch der Österreicher erhielt.

Sie war aus Gießmannsdorf 5 Uhr früh datiert.

Es hieß in derselben: „Sie kommen Gott sey Danck So wie es Ewr. Majestät wünschen können, es defiliirt alles diesseith der Neiss und glaube ich, daß Sie sich nicht ehr als bei Görlitz ausbreiten und die Armée en ordre de Bataille formiren werden, weil es zu Enge denn Weg, welchen Sie herkommen, umb anjetzo schon mit der Armee recht ordentlich marchiren zu können. Ich halte davor, daß Ihr Maaß voll und anjetzo die beste Zeit es überlaufendt zu machen."

Weitere Nachrichten bestätigten diese Meldung. Der König ließ das Heer daher noch im Laufe des 22. vorrücken, und zwar in Quartiere zwischen Bunzlau und Löwenberg. Er begab sich selbst nach Groß-Walditz. Es ist nun die Lage eingetreten, wie sie die Skizze auf Plan I zeigt.

Für den 23. befiehlt der König die Versammlung des Heeres östlich Naumburg zum Einmarsch in die Lausitz.

Dem Fürsten Leopold wurde der erfolgte Einmarsch der Österreicher in die Lausitz noch durch ein Schreiben des Königs vom 22. mitgeteilt. Es war das vierte, das an ihn abging und lautete:

„Da Ich anjetzo mit Gewißheit erfahre, daß die Oestreicher in die Lausnitz marschirt sind, so werde Ich jetzo das Ew. Liebden bewußte project zur Ausführung bringen. Und da Ich keinesweges zweifele daß nicht die Sachsen zugleich Ew. Liebden Orthes hostilität angefangen haben sollen; alß haben dieselben von dero Seite denselben auf den Hals zu rücken und solche so tüchtig als es ihnen immer möglich ist zu schlagen. Hauptquartier Ober-Mittelau d. 22. November 1745.

Nachschrift: ich hoffe das Ihr Durchl. dießes alles Positiv finden werden, es bleibet bei die order die ich ihnen gegeben habe, und wie ich mihr Mündlich mit Ihnen expliciret habe, und Mus von beiden Seiten die Sache mit allem vigueur angefangen werden."

Dies Schreiben lief bei dem Fürsten am 25. November ein. Obgleich nun der Fürst die entscheidende Mitteilung über das Einrücken der Oesterreicher in die Lausitz, die ihn nach den bisherigen Vereinbarungen zum sofortigen Beginn des Vormarsches verpflichtete, in Händen hatte, blieb er dennoch mit vorbereitenden Maßnahmen bei Halle stehen.

Das Schreiben des Königs vom 22. hatte sich mit einer Meldung Leopolds vom 22. (Nr. II) und einem Schreiben vom 23. (Nr. III) gekreuzt. In beiden Schriftstücken bat der Fürst den König erneut um Verhaltungsbefehle.

„Es quälten ihn besonders Zweifel darüber, wie er sich verhalten solle, wenn Grünne auf die Mark vormarschierte."

Aber der dritte und vierte Brief des Königs, die der Fürst am 25. hatte, mußten alle Zweifel beheben.

Die Österreicher waren in die Lausitz eingerückt; damit war der Zeitpunkt eingetreten, welchen der König für den Beginn der Operationen des Fürsten gegen die Sachsen mit aller Entschiedenheit in seinen Instruktionen bestimmt hatte.

Nun fällt am 23. November in der Lausitz der von dem König erstrebte „große Coup!"

Bei Katholisch Hennersdorf überrascht er einen Teil des Heeres des Prinzen Karl in glücklichster Weise. Ruhmvolle Trophäen sieht der Abend in den Händen der Preußen. Die Wirkung des Sieges ist eine derartige, daß es der Prinz Karl auf einen weiteren Kampf des am 24. früh bei Schönberg endlich versammelten Heeres gar nicht ankommen läßt. Selbst den naheliegenden Gedanken eines Rückzugs nach Dresden zur Vereinigung

mit den Sachsen gibt er auf, als die Preußen am 25. November sich in den Besitz von Görlitz mit seinen großen Magazinen und der dortigen Neißebrücke setzen und damit die nächste und beste Straße nach Bautzen in ihre Hand bekommen.

Das österreichische Heer geht unter großen Marschverlusten über Zittau nach Gabel zurück, wo es am 28. November, noch 18 000 Mann stark, eintrifft. Der König folgte mit der Masse des Heeres nicht über die Linie Bernstadt—Ostritz hinaus. Nur die Vorhut Winterfeldts geht weiter und holt die österreichische Nachhut bei Zittau ein und kann dem Könige melden, daß die Rückzugsstraße mit Fahrzeugen und Flüchtlingen aller Art bedeckt war.

Rittmeister v. Kleist von den Natzmer-Husaren, der über die Paßhöhe drängt, zählt über 2000 umgeworfene Fahrzeuge.

König Friedrich hatte angesichts des großen Erfolges, den seine Lausitzer Unternehmung bis dahin gehabt hatte, die Vorhut bei Zittau angehalten, das Heer am 29. November in weite Quartiere südwestlich Görlitz gelegt und in dieser Stadt auch selbst Quartier genommen.

Er hatte nun freie Bahn, um eine große Überlegenheit gegen die Sachsen und Grünne zur Geltung zu bringen. Nur vier Tagemärsche trennten ihn von Dresden.

In diesem erfolgversprechenden Augenblick tritt in der Person des Königs der Soldat hinter dem Politiker zurück. Dieser hoffte durch weise Mäßigung noch immer mit Sachsen auf Grund des hannoverschen Vertrages zu einer rascheren Verständigung zu gelangen. Darum unterbleibt der Vormarsch des ganzen Heeres auf Dresden und nur, um den politischen Gedanken nachzuhelfen und noch einen weiteren Druck auf den sächsischen Hof auszuüben, wird am 30. November der Generalleutnant v. Lehwald mit 10 Bataillonen und 50 Schwadronen auf Bautzen in Marsch gesetzt. Dem englischen Gesandten in Dresden, Villiers, wird durch Podewils Vermittelung die Anbahnung des gewünschten Sonderfriedens mit Sachsen übertragen.

Bei dem gleichzeitigen Druck, den das Vorgehen des Fürsten Leopold aus der Richtung von Halle nach der berechtigten Annahme des Königs auf die Sachsen bereits inzwischen ausüben mußte, war die Hoffnung des Königs auf ein Gelingen der von Villiers eingeleiteten Unterhandlungen eine wohlbegründete.

Aber der Druck von Halle her war in Dresden noch nicht fühlbar.

Der Fürst Leopold war trotz des seit dem 25. abends außer allem Zweifel stehenden Befehls zum Vormarsch noch vom 26. bis 28. bei Halle stehen geblieben, um das Eintreffen der unter Bedeckung des Dragonerregiments Bonin noch im Anmarsch begriffenen schweren Artillerie, sowie die Bereitstellung eines neuntägigen Vorrats an Brot und eines sechstägigen an Futter abzuwarten.

Dies sind gewiß Gründe, die den Aufschub des Vormarsches unter Umständen hätten rechtfertigen können, aber sie sind nicht ausreichend, um das dreitägige Warten in dieser Lage zu erklären. Man wollte den Feind überraschen. Das konnte nur gelingen, wenn man ohne Verzug handelte. Jeder Aufschub machte eine Überraschung unwahrscheinlicher.

Alle Versuche, das Verhalten des Fürsten dem Könige gegenüber in dieser Hinsicht zu rechtfertigen, wie sie unter heftigen Angriffen auf das Generalstabswerk gerade in letzter Zeit unternommen sind, werden den Fürsten angesichts der nachweisbaren vier Befehle des Königs zum Vormarsch nicht von dem Vorwurfe befreien, daß er hier unnötig gezögert habe.

Auch die in das Treffen geführte Erwägung, das zögernde Verfahren des Fürsten sei im Hinblick auf einen Weitermarsch der Grünneschen Heeresabteilung, die am 22. November Torgau erreichte und sich nun zwischen das sächsische und böhmische Heer in der Richtung auf Guben einschieben sollte, zu rechtfertigen, kann man nicht gelten lassen. Die beste Art, Grünne auf seinem etwaigen Weitermarsche zur Umkehr zu zwingen, war der dem Fürsten befohlene Angriff auf die Sachsen bei Leipzig.

Auch die Äußerung des Königs in dem Schreiben vom 22. November, „ich zweifele nicht, daß nicht die Sachsen zugleich Ew. Liebden orthes hostilität angefangen haben sollen", kann das Zögern des Fürsten nicht rechtfertigen. Der König hatte in den ersten drei Schreiben dem Fürsten die Instruktion gegeben, den Sachsen auf den Hals zu gehen, sobald die Österreicher in die Lausitz eingerückt wären. Das vierte Schreiben des Königs bringt nun die entscheidende Mitteilung mit der nochmaligen Aufforderung, die Sachsen so tüchtig als immer möglich zu schlagen. Da war der Fürst nicht berechtigt, von der so oft wiederholten Instruktion des Königs abzuweichen und stehen zu bleiben, nur weil die Vermutung des Königs, daß die Sachsen auch die Feindseligkeiten begonnen hätten, nicht zutraf. Die Nachschrift des Königs „es bleibet bei die order die ich ihnen gegeben habe, und wie ich mihr Mündlich mit Jhnen expliciret habe", mußte alle derartigen Bedenken des Fürsten beseitigen.

Am 27. abends erhielt der Fürst die vom 23. abends datierte Siegesnachricht von Katholisch-Hennersdorf, der die Worte zugefügt sind:

„Bey diesen Umständen ist nicht anderes zu tun, als daß Euer Liebden nur auf die bei Leipzig stehende feindliche Armée losgehn, und zweifele Ich nicht an einem guten succes."

Erst auf diesen erneuten Befehl, den fünften schriftlichen seit der ersten Entschließung des Königs, setzte sich der Fürst am 29. November mit seinem 25 000 Mann starken Heer in vier Marschsäulen auf Leipzig in Bewegung. Dort hatten die Sachsen nur ein etwa 10 000 Mann starkes Beobachtungskorps unter dem Generalleutnant Grafen Renard zurückgelassen, während

der Hauptteil der sächsischen Armee bereits im Rückmarsch von Leipzig nach der Gegend zwischen Dresden—Pirna war. Dort sollte das sächsische Heer die Ankunft der österreichischen Hauptarmee unter Prinz Karl aus Böhmen abwarten. Diese sollte sich von Gabel wieder am 3. Dezember in Bewegung setzen. Bei ihr waren aus Wien der Oberstkanzler Graf Harrach, aus Sachsen der Feldmarschalleutnant Grünne, Oberst Graf Purzurati und der Adjutant Rutowskis Oberst Baron v. Dyherrn eingetroffen, um die weiteren Operationen mit dem Prinzen Karl zu vereinbaren. Jeden Gedanken an eine Vereinigung mit Rutowski in der geraden Richtung auf Dresden nördlich des Gebirges hatte man aufgeben müssen. So blieb nur der Heranmarsch südlich des Gebirges. Anfänglich auf Aussig geplant, nahm man ihn schließlich in Ansehung der Wegeverhältnisse und des Umstandes, daß bei Aussig keine stehende Elbbrücke war, in der Richtung auf Leitmeritz auf, wo eine solche bestand.

Das sächsische Beobachtungskorps, das nördlich Leipzig unter dem Grafen Renard hinter der Parthe Aufstellung genommen hatte, wartete den Angriff des Fürsten Leopold nicht ab, sondern räumte seine Stellung und trat den Rückmarsch über Grimma zu seiner Hauptarmee an. Vergl. Plan I „Skizze der Heeresbewegungen in Sachsen und Böhmen von Ende November 1745 bis zur Schlacht bei Kesselsdorf".

Am 30. November im Besitz von Leipzig, hätte der Fürst nach den Weisungen des Königs, die wir bereits kennen gelernt haben, nunmehr unverzüglich auf Dresden vorrücken müssen, um entweder dort die Sachsen zu schlagen oder sie zum Land hinauszutreiben. Der Fürst indessen verfuhr anders.

Er verblieb am 1. und 2. Dezember in Leipzig wieder aus dem Grunde, um die immer noch nicht eingetroffene schwere Artillerie und die Bonin-Dragoner abzuwarten, die nun endlich hier eintrafen.

Nicht weniger als drei Briefe (den sechsten, siebenten und achten) erhielt der Fürst am 1. Dezember vom Könige, die ihn alle zum Vorgehen drängten.

So sagt der König in dem Schreiben vom 26. November (Nr. 7):

„Meine Instruktion ist daß Ew. Liebden die sächsische Armée nur gar nicht menagieren, sondern solcher gerade zu Halse gehen sollen, dann Ew. Liebden solche dorten vielleicht eben so leichtes Kaufes haben werden, als wir die hiesige gehabt haben."

Trotzdem setzte sich der Fürst erst am 3. Dezember wieder in Bewegung, aber nicht auf Dresden hinter dem zurückgehenden Feinde her, sondern über Eilenburg auf Torgau!

Der Marsch auf Eilenburg ist insofern erklärlich, als der Fürst auf Grund aller Nachrichten, namentlich der Aussagen zahlreicher Deserteure, zu

der Ansicht gelangt war, daß die Sachsen über Eilenburg abgezogen waren. Dorthin war auch Generalmajor v. Bredow mit acht Eskadrons vorgesandt worden, um die dortige Muldebrücke schnell in den Besitz der Preußen zu bringen. Als man dann aber in Eilenburg anlangte, dort nichts von den Sachsen fand, da konnte kein Zweifel bestehen, daß sie in anderer Richtung, also voraussichtlich über Grimma abgezogen waren.

Die Feststellung ihres Verbleibs war eine Aufklärungsaufgabe, deren Erfüllung unerläßlich war, um der nun achtfachen Weisung des Königs zu entsprechen, der sächsischen Armee auf den Hals zu gehen, wo sie sich auch immer finde. Die Erfüllung dieser Aufgabe war nicht schwer. Wir sind wohl berechtigt, anzunehmen, daß sie die fridericianische Kavallerie in schnellster und sicherster Weise gelöst hätte. Das Unterbleiben der erforderlichen Aufklärung war eine Unterlassungssünde, deren Folge deutlich zutage tritt, als man nach Torgau weiter marschiert und dort so gut wie nichts vom Feinde findet.

Bevor der Fürst aber von Eilenburg abrückt, erhält er von dem unermüdlich weiterwirkenden König noch zwei Briefe, den neunten und zehnten. Sie sind vom 28. und 29. November und wohl geeignet, den Fürsten auch in letzter Stunde noch von dem falschen Wege, den er verfolgen wollte, abzubringen. Der eine dieser Briefe (10.) zeigte dem Fürsten deutlich den erwachenden Unmut des Königs über sein zögerndes Vorgehen. Es hieß in ihm zum Schlusse: „Ew. Liebden werden selbst erachten, wie viel mir daran gelegen ist und wenn deroseits darunter verzögert oder biaisiret würde, würde ich nicht nur davon zum höchsten unzufrieden zu sein Ursach haben, auch solches nie vergessen, sondern dieselbe sich dadurch die größte Verantwortung zuziehen würden. Ich bin mir aber eines anderen von deroselben gewärtig und glaube, daß Ew. Liebden als ein erfahrener und rechtschaffner Offizier meiner allerpositivsten Ordres exequieren werden."

Den Fürsten brachte aber auch dieser Brief nicht zur Einsicht, sondern nur in hellen Zorn.

In dem Schreiben vom 7. Dezember (Nr. VIII) sagt er: „Ich habe den Chagrin gehabt die drei*) Schreiben vom 29. vorigen Monats, als eines durch eine Estaffette und zwei durch abgeschickte Boten, vor einige Tage zu erhalten, worin mir Ew. Königliche Majestät doch sehr unschuldig was imputieren, so ich nicht verschuldet habe, indem ich, als Ew. Königlichen Majestät Ordre vom 23. (also Nr. 5) den 27. erhalten, sofort den 29. den Marsch habe antreten lassen und den Befehl ohne Anstand und Zeitverlust habe executieren lassen; und da ich also nicht capable bin, so etwas

*) Unter dem Datum des 29. November ist nur ein Schreiben nachweisbar. Die Antwort des Fürsten bezieht sich wohl auf die Schreiben Nr. 10 bis 13.

zu thun, als Ew. Königliche Majestät mir zur Last legen, so hoffe und bin versichert, daß ich dergleichen nicht mehr erleben werde."

Die Antwort, die der Fürst hiermit dem König erteilte, ist mit den Tatsachen, die hier dargelegt worden sind, nicht in Einklang zu bringen.

Aus diesen Feststellungen geht hervor, daß der Fürst jedenfalls nicht berechtigt war, zu sagen, daß er den Befehl des Königs ohne Anstand und Zeitverlust exekutiert habe. Ich möchte zur völligen Klarstellung dieser Angelegenheit noch einmal zusammenfassend folgendes hervorheben:

Nicht das am 27. beim Fürsten eintreffende Schreiben des Königs vom 23. November (Nr. 5), sondern das Schreiben des Königs vom 22. November (Nr. 4), das das Einrücken der Österreicher in die Lausitz meldete, war das entscheidende. Es war beim Fürsten bereits am 25. November eingegangen.

Der Fürst hat daraufhin den Vormarsch statt am 26. November erst am 29. November begonnen.

Er ist zwei Tage, am 1. und 2. Dezember unnötig in Leipzig stehen geblieben.

Er hat bei Eilenburg sofort wieder drei Tage, vom 3. bis 5. Dezember, Halt gemacht, und ich muß noch hinzufügen, daß er dem König sehr unzulänglich und unklar Bericht erstattete, so daß dieser gar nicht genau wußte, wo der Fürst war. Noch am 1. und 2. Dezember hieß es in den Meldungen des Fürsten (Nr. VI und VII) ganz allgemein, daß er nach „Seiner Königlichen Majestät Befehl den Marsch nach der Mulde fortsetzen" und weiter über die Mulde nach der Elbe marschieren werde.

Wer sollte darauf kommen, daß er dies in der Richtung auf Torgau tun wolle?

Die Gründe, die man zur Rechtfertigung des Marsches auf Torgau gerade in letzter Zeit vorgebracht hat, sind die folgenden: Dieser Marsch sollte den Feldmarschall in den Besitz des großen Torgauer Magazins bringen. Er sollte ihm auch den Muldeabschnitt am sichersten öffnen und die sächsische Armee im Rücken bedrohen. — Wie bereits festgestellt, war diese längst im Rückzuge. Der Marsch sollte dem Fürsten fernerhin die erforderliche Fühlung mit dem Könige bringen und zur Vermeidung des angeblich mißlichen Vorgehens auf dem linken Elbufer führen. Dieses allein konnte aber einen entscheidenden Erfolg anbahnen, der allerdings das Wagnis in sich schloß, die vereinigten Sachsen und Österreicher unter Grünne anzugreifen. Aber dieses Wagnis war kein außerordentliches, „da wir", wie König Friedrich bereits am 21. November dem Feldmarschall wörtlich geschrieben hatte, „gottlob die exempel vor uns haben, daß wir einen superieuren Feind mit einer weit geringeren Anzahl trouppen geschlagen haben".

Aber diese kühne Sprache des Siegers von Hohenfriedberg und Soor, der sich freigerungen hat von der Methodik der Zeit, will dem auf sie eingeschworenen Feldmarschall nicht einleuchten.

Am 3. Dezember erfuhr König Friedrich, daß seine diplomatischen Bemühungen in Dresden voraussichtlich erfolglos sein würden! Der sächsische Hof hatte die Hauptstadt verlassen, sich nach Prag begeben, um auf Österreichs Seite auszuharren. So blieb nichts übrig, als den Kampf fortzusetzen. Aber die Verhandlungen hörten doch nicht ganz auf, und dies ist zu berücksichtigen. — Zunächst rückte Lehwald am 3. nach Kamenz. Der König verlegte sein Hauptquartier nach Bautzen. Eine baldige Verbindung zwischen Lehwald und dem Fürsten Leopold über Meißen war nun zu eröffnen.

Das hatte der König Friedrich bereits aus Görlitz (Schreiben Nr. 11) dem Fürsten mitgeteilt, als ihm dort am 4. Dezember die erste vom 30. November aus Eutritzsch datierte Nachricht (Schreiben Nr. V) von dem endlich erfolgten Vormarsch des Fürsten zuging und er ihm trotz allen Zögerns doch noch „tausend Glück zu der glorieusen expedition" wünschte.

In schneller Folge aufeinander erhält anschließend an dies Schreiben der Fürst in Torgau von dem nicht ermüdenden König noch weitere sieben (Nr. 12 bis 18) Schreiben aus Görlitz und Bautzen, die immer wieder die Forderung bringen: „Die Sachsen durch das Gebirge nach Böhmen zu jagen" — „gerade gegen Dresden hin marschieren, ohne den Sachsen die Zeit zu lassen, sich von der ersten Konsternation zu recolligieren" — „die Operationen mit vigueur fortzusetzen."

Bei allen diesen Schreiben ahnt der König immer noch nicht, wo der Fürst hingeraten ist. Er wußte ihn seit dem 4. oder 5. im Vormarsch nach der Elbe und berechnete, daß er am 8. oder 9. vor Meißen sein müsse. Er befahl daher Lehwald, von Kamenz am 7. einen starken Marsch vorwärts zu machen in der Richtung auf Meißen, damit er gleichzeitig mit dem Fürsten dort eintreffe.

In Bautzen am 6. Dezember erhielt der König Nachrichten, daß die Armee des Prinzen Karl in Böhmen im Marsche auf Leitmeritz sei und die Gegner „das Spiel noch keineswegs endgültig für verloren geben". Der König berechnete, daß, wenn der Prinz Karl am 6. mit der Spitze des Heeres Leitmeritz erreichen würde, er dann in sechs Märschen, also am 12., bei Dresden seine Vereinigung mit dem sächsischen Heere bewirken könne. Standen nun auch bereits am 8. nach seiner Berechnung der Fürst und Lehwald bei Meißen vereint und mithin nur einen Tagemarsch von Dresden entfernt, so blieben ihnen immerhin nur noch vier Tage, innerhalb deren die Sachsen mit Grünne geschlagen sein mußten, wenn man mit diesen abrechnen wollte, bevor die Armee des Prinzen Karl zur Stelle war. Es war dem-

nach ungesäumtes Handeln geboten. Daher wurde dem Fürsten noch am 8. geschrieben (Nr. 18): „Können nun Ew. Liebden zwischen dem 9. und dem 12. dieses den Sachsen auf den Hals gehen und jagen sie nach Böhmen hinein, so können die Österreicher nicht zu ihnen stoßen, sondern müssen sich einer auf den anderen culbitiren und zusammen nach Böhmen laufen."

Dem Fürsten wurde Lehwald unterstellt, der über Meißen zu ihm stoßen sollte. Nur die Husarenregimenter Zieten und Ruesch, von der Heeresabteilung Lehwalds, wurden in ihrer Aufklärung auf Dresden belassen, die in einwandfreier Weise ergab, daß die ganze sächsische Armee mit Grünne vereint auf dem linken Ufer der Elbe zwischen Dresden und Pirna stehe. Auf dem rechten Elbufer war nur starke sächsische Kavallerie, die aber zum größten Teil am 8. wieder nach Dresden zurückging. Dresden selbst war nur von 28 Kreis-Kompagnien und 3000 Abgezweigten aller Regimenter besetzt, deren hier angegebene genaue Stärke der preußischen Kavallerie natürlich verborgen blieb.

Das Heer des Königs gelangte von Bautzen aus vom 9. bis 11. Dezember in einen Unterkunftsbezirk westlich Kamenz—Bischofswerda, dessen Grenzen aus der Skizze zu ersehen sind. Lehwald, der am 7. Dezember Tauscha erreicht hatte, gelangte am 8. Dezember nach Gröbern, sein rechter Flügel stieß dicht nördlich Meißen an die Elbe. In Meißen stand der sächsische Generalleutnant Sybilski mit seinem Chevauxlegersregiment, zwei Ulanenpulks, vier Grenadierkompagnien und zwei Geschützen. Die Brücke war nur unzureichend zerstört, aber die Elbe trieb Eis und gestattete keine Verwendung von Booten. Nachdem die Sachsen die Aufforderung zur Übergabe abgelehnt hatten, eröffnete Lehwald das Feuer. Er hoffte, daß dieses den Fürsten zur gemeinsamen Wegnahme von Meißen herbeiführen würde. Indessen nur ein aus Torgau zum Könige zurückeilender Bote brachte die Nachricht, daß der Fürst noch immer dort stehe. Er war mithin noch drei Tagemärsche von Meißen entfernt. Spät am Abend des 9. erhielt König Friedrich das durch den Jäger überbrachte Schreiben vom 7. Dezember aus Torgau (Nr. VIII) und damit endlich den Aufschluß, wo der Fürst überhaupt war. Dieses Schreiben des Fürsten enthielt die Antwort auf die Schreiben des Königs vom 4., welche den Vormarsch Lehwalds auf Kamenz und den Befehl enthielten, mit diesem in der Richtung auf Meißen zusammenzuwirken. Die Art, wie der Fürst dies zu tun beabsichtigte, mußte den König auf das höchste überraschen. Der Fürst meldete dem König, daß er bei Torgau die Elbe überschreiten wolle, um auf dem rechten Ufer an Lehwald heranzurücken.

Wer kann sich wundern, daß der König nun in heftigen Zorn geriet, sah er doch seinen ganzen Winterfeldzug in Frage gestellt. Er schrieb dem Fürsten noch am 9. abends (Nr. 19) u. a.:

„Ich bin extrem frappiret worden als ich aus Ew. Liebden Schreiben vom 7. dieses erfahren habe, wie Dieselben den Sinn meiner ordre vom 4. dieses so genommen haben, als ob sie über die Elbe diesseits gehen und auf dieser seyte zum General Lehwalden stoßen solten. Ich muß Ew. Liebden sagen, daß Ich Dero bisherige operationes nicht approbiren kann, weil solche so langsam gehen, und wo was im Stande wäre, Mich hier in Unglück zu bringen, so wäre es gewiß Ew. Liebden Saumseligkeit. Hier seyndt zehn dergleichen Schlößer mit Landt Militz besetzet, welche wir alle liegen laßen, und uns nicht daran kehren. Es ist mir nicht in den Sinn gekommen, daß Ew. Liebden über die Elbe kommen solten, ich weiß auch nicht wie Ew. Liebden in die Gedanken kommen können, daß sie über die Elbe dießeits kommen wolten, wenn dieselbe dießeits vorgehen so wäre solches eben soviel als mir hier das Messer an der Kehle gesetzet. Ich begreife auch nicht, wie Ew. Liebden dießeits der Elbe Meißen nehmen wollen, da dieser Ort jenseit der Elbe liegt, noch weniger begreife Ich, wo Ew. Liebden dan dießeits der Elbe weiter hin wollen. Ich schicke daher Ew. Liebden den Capitain von Oelsnitz hin damit derselbe einmahl auf eine convenable arth und nach Meiner Intention agiren möge; ich kan nicht leugnen, das ich gar übel von Ihr Durchl. Manoeuvres zufriden bin, sie gehen So langsam, als wen Sie sich vohrgenommen häten, Mich aus Meiner avantage zu setzen, und weilln diese Sachen ernsthaft Seindt, So Rahte ihnen als ein guhter Freundt, Solche mit Mehrer wigeur zu tractiren, meine ordres ponctueler zu exsecutiren Sonsten Sehe Mihr gezwungen zu exstremiteten zu Schreiten die ich gerne evitiren Wolte. ich weiß auch das ich mihr alle Mahl So deutlich exsplicire das sein tage kein officir von meiner armée geklaget hat, das er mihr nicht verstünde und ist mein Velt Marschal der eintzige, der Meine deutliche befehle nicht verstehen kan oder verstehen wil, ich kan es nicht begreifen und bin in dem großen Misvergnügen dan Sie bringen Mihr um Ehre und reputation."

Das waren zwar nicht unverdiente, aber doch sehr harte Worte, die den Feldmarschall auf das tiefste treffen mußten. Der König fühlte dies in seinem edlen Herzen sofort auch selbst, und als ihm inzwischen der Fürst auf das Schreiben des Königs vom 5. abends (Nr. 15) meldete, daß er sich am 11. von Torgau auf dem linken Ufer der Elbe in Marsch setzen werde (Nr. IX), schrieb er ihm sofort beschwichtigend und begütigend:

(Nr. 20) „Wenn Ich Mich gestern in dem an Ew. Liebden durch den Capitain Oelsnitz geschickten Schreiben etwas vif exprimiret habe, So werden Ew. Liebden selbst zu ermeßen belieben, daß solches in der ersten Consternation geschehen ist, welche ich über den Misverstandt Meines Schreibens vom 4. dieses gehabt. Ew. Liebden werden also es lediglich Meiner großen surprise zurechnen, wenn Ich deßfals wie geschehen, Mich

exprimirt habe. Nachdem ich aber das Vergnügen gehabt in der Nacht ganz spät erhaltene beide Schreiben vom 9. dieses zu ersehen, daß dieselben nach Empfang Meiner Schreiben vom 5. und 6. Dero sentiments geändert haben, auch alles nach Einhalt gedachter Schreiben zu executiren Vorhabens sind; So bin Ich dadurch wiederum völlig consoliret, und von dem was Ew. Liebden sonst melden, zufrieden."

Er fügte am Schlusse aber doch wieder zu:

„Die Comunication mit Meisen häten Wihr Schon gestern gehabt, und geschiehet Lewaldt der auf Meiner order dahin Marschiret ist ein affront So Seindt sie alleine Schuldt daran."

Am Mittag des 10. Dezember erreichte der Flügeladjutant v. Oelsnitz Torgau. Die mündlichen und schriftlichen Darlegungen, die er zu überbringen hatte, versetzten den Fürsten, wie der Adjutant selbst an den König berichtet, in den empfindlichsten Chagrin.

Er blieb wiederum dabei, die Befehle des Königs pünktlich befolgt zu haben. Erst am 8. habe es ihm klar werden können, daß er auf dem linken Elbufer auf Meißen rücken solle, am 9. und 10. habe er Vorbereitungen für den Weitermarsch getroffen. Den Tadel des Königs glaubt er nicht durch sachliche Gründe, sondern durch rein persönliche Abneigung gegen ihn entstanden. Das Rechtfertigungsschreiben, das er dem Flügeladjutanten mitgibt, schließt mit den Worten . . . „und kann nicht anders glauben, als daß Eure Königliche Majestät einen beständigen Haß gegen mir haben und behalten werden". (Schreiben Nr. XI.)

Der König schrieb ihm hierauf begütigend am 11. Dezember:

(Nr. 21) „In den gantz besonderen Umbständen worinnen Ich jetzo bin, und da es Mir auf die Ehre Meines Hauses und auf die Wohlfahrt Meiner Lande und Leuthe ankommt, wird es Ew. Liebden ohnmöglich befremden können, daß Ich in Sachen so das Wohlseyn und die Wohlfahrt Meiner Lande und Armée angehen, allen Ernst gebrauche und keinen schone. Ich kann Ew. Liebden auf Meine Ehre versichern, daß Ich gegen Dero Persohn keinen personellen Haß habe, worauf dieselben sich gewiß und fest verlaßen können; So weit aber gehet Meine Complaisance nicht, daß Jemanden es sey auch wer es auf der Welt es wolte, menagirete, wenn Ich sehe, daß Mein Interesse so genau damit verknüpft ist. Ich danke Gott! daß es diesmal mit dem Generalleutnant Lewald so gut abgelaufen ist. Morgen bin ich in Königsbrüg Mit der Armée, der Friden Sehet weitläufiger aus als es geschinen in deßen Marschiren Sie den 14. auf jener Seite der Elbe, und ich auf dießer seiten Nach Dresden, und den 15. darauf So Mus es ein Ende werden, und erfähret man das geringste vom Pr. Carel So stoße mit diesem Corps zu Ihnen."

Der König verlegte am 12. und 13. sein Heer in Quartiere südwestlich Königsbrück. Die Truppen waren hier in gleicher Weise bereit, nach Meißen wie nach Dresden zu rücken.

Am 11. setzte sich der Fürst von Torgau in Marsch und erreichte nach einem Marsch von 30 km Strehla. Am 12. früh 4 Uhr brach er bereits wieder auf. Um 2 Uhr nachmittags war seine Vorhut vor Meißen. Die sächsische Besatzung dieses Ortes war inzwischen verstärkt worden, so daß sie jetzt 18 Grenadierkompagnien, acht Geschütze stark war, abgesehen von Sybilski, der mit seinem Regiment und seinen beiden Ulanenpulks von Lommatzsch aus aufklärte.

Nachdem die Sachsen erneut eine Aufforderung zur Übergabe abgelehnt hatten, zog die Besatzung der Stadt wenig beläftigt auf Dresden ab, während Sybilski bei Lommatzsch verblieb.

Im Hinblick auf den Umstand, daß die Straße von Strehla nach Meißen von Zehren ab ein 7 km langes Defilee zwischen dem Flußtal und dem steil ansteigenden Höhenrand ist, ließ der Fürst Leopold am 12. nur die Infanterie einrücken, die Kavallerie am Eingang des Defilees bei Zehren aufmarschieren und übernachten.

In Meißen ging man sofort an die Herstellung der Elbbrücke und schlug noch eine zweite oberhalb der stehenden. Schon bei Tagesanbruch am 13. konnten die Truppen Lehwalds ihren Übergang beginnen. Als dieser vollzogen und die Straßen der Stadt Meißen von den gleich durchgezogenen Truppen Lehwalds wieder frei waren, zog der Fürst nun die bei Zehren verbliebene Kavallerie nach. Als diese zum größten Teile bereits in den von Fahrzeugen aller Art in übelster Weise verfahrenen Engweg eingefädelt war, gelang es dem gut aufpassenden Sybilski, die beiden letzten preußischen Regimenter, die sorglos die Entwirrung der eingetretenen Marschstockungen abwarteten, zu überraschen, in den Engweg einzudringen und dort reiche Beute zu machen. Nur mit Hilfe der wieder umkehrenden Dragonerregimenter Stosch und Bonin gelang es, die Sachsen aus dem Engwege zu vertreiben.

Der König ärgerte sich über diesen Vorfall — als er ihm gemeldet wurde, — wie er schrieb, „bis in der Sehlen" und benutzte ihn, um dem Fürsten eine letzte Anfeuerung zu tatkräftigem Handeln zu geben: „Der heutige Tag wo Er glücklich ist, kann Alles wieder Guht machen." — (Nr. 24.)

Am 13. Dezember erbat sich der Fürst von dem Könige, damit er nicht abermals angeschuldigt werde, daß er den Befehlen des Königs zuwider handele, „positive ordres" wohin und wie weit er marschieren solle. (Nr. XII.) Der König wurde hierüber erneut sehr ungehalten. Er antwortete (Nr. 22): „Ihre Durchlaucht wissen, daß Meine Intention ist, daß

Sie die Sachsen aus dehm Lande heraus Jagen Sollen, also wiederhole ihnen, daß dieses Mein positiver befehl ist." Die Ausführung aber vermeinte der König der „dexterité und dem savoir faire" des Fürsten überlassen zu können. Am Abend des 13. lagerte dieser, mit Lehwald vereint, trotz der winterlichen Kälte, auf den Höhen südlich Meißen in Schlachtordnung. Am 14. Dezember gelangte der Fürst bis zum späten Nachmittag nach Röhrsdorf, wo er wieder die Nacht vom 14./15. in Schlachtordnung lagerte. (Vergl. Übersichtsskizze zum Plane II.)

Der König verlegte am 14. Dezember, nachdem er die Vereinigung des Fürsten mit Lehwald und die Einnahme Meißens am 13. Dezember erfahren hatte, das Hauptquartier nach Radeburg, sein Heer in Quartiere südöstlich und südwestlich dieses Ortes. Der König hielt die Streitkräfte, über die Fürst Leopold und Lehwald zusammen verfügten, der vereinigten sächsischen Armee unter Grünne mit Recht für völlig gewachsen. Ihre Stärke war in der Tat annähernd gleich, etwa 30 000 gegen 31 000 Mann. Der König wußte ferner genau, daß von der über Leitmeritz im Anmarsche befindlichen Armee des Prinzen Karl bis jetzt nur vier Reiter- und zwei Husarenregimenter unter dem Fürsten Lobkowitz die Gegend von Schandau passiert hatten. Selbst wenn sie schon bei Rutowski zur Stelle waren, blieben der Fürst und Lehwald zusammen stark genug.

Gleichwohl beabsichtigte der König — wie er in dem Briefe an den Fürsten am 11. Dezember aussprach — mit seiner Armee über Meißen noch zum Fürsten zu stoßen. Das sollte geschehen, sobald der Fürst die Vereinigung der Sachsen mit Prinz Karl in Erfahrung gebracht hätte. So lange dies nicht feststand, rechnete der König mit der Möglichkeit eines feindlichen Vorstoßes auf dem rechten Elbufer von Dresden oder Pirna her, zumal er sich in völliger Unsicherheit darüber befand, wie weit der Heranmarsch des Prinzen Karl schon gediehen war.

Es blieb zu bedenken, daß, wenn das preußische Heer bei Meißen auf das linke Elbufer überging, die damals in viel höherem Maße empfindlichen, rückwärtigen Verbindungen des Heeres bei ihrer Richtung von Görlitz auf Meißen einfach bloßlagen. Dem Uferwechsel bei Meißen mußte die Einnahme einer vollständig neuen Front, die Verlegung der Verbindungen auf Torgau folgen. Das war eine schwierige Operation, aber der König wäre vor ihr nicht zurückgeschreckt, wenn er nicht der Ansicht gewesen wäre, sich vorläufig noch für zwei Möglichkeiten bereithalten zu müssen. Darum wollte er nach seinen eigenen Worten „à portée" bleiben, um entweder zum Fürsten stoßen zu können oder Front gegen Dresden zu nehmen.

Diese ständige Möglichkeit eines feindlichen Vorstoßes auf dem rechten Elbufer macht auch das bedachtsame Vorgehen des Königs von der Neiße zur Elbe, wie es in den Unterkunftsräumen auf dem Plane I zum Aus-

druck kommt, erklärlich. In jedem einzelnen dieser Unterkunftsbezirke hält der König mehrere Tage an. Je näher er der Elbe kommt, desto kleiner werden die Unterkunftsräume, desto schlagfertiger ist sein Heer. Es ist sehr interessant, festzustellen, daß österreichischerseits zweimal ein solcher Vorstoß, zu dem ja schon die preußischen durch die Lausitz nach Schlesien geführten Verbindungen aufforderten, tatsächlich in Vorschlag gestellt worden ist.

Es war der Vorschlag Grünnes vom 4. Dezember, mit seinem Korps und der sächsischen Armee von Dresden auf dem rechten Elbufer gegen den König vorzurücken, den die über Zittau wieder vorzuführende Armee des Prinzen Karl gleichzeitig angreifen sollte, von dem man aber zurückkam, als man sich sagte, daß alsdann der Fürst von Anhalt auch auf das rechte Elbufer rücken könne und mit dem Könige gemeinsam die sächsische Armee von zwei Seiten angreifen oder auf dem linken Ufer verbleiben und sich inzwischen Dresdens bemächtigen werde.

Nachdem sich das Heer des Prinzen Karl von Gabel aus wieder in der Weise in Bewegung gesetzt hatte, wie es seine Marschdarstellung auf dem Plane I*) erkennen läßt, und am 9. Dezember die Gegend von Lobositz erreicht hatte, kam man sogar nochmals auf den Gedanken eines Vorstoßes auf dem rechten Elbufer in die linke Flanke des Königs zurück. Diesmal gab man ihn wegen der Schwierigkeiten auf, die der Brückenschlag bei dem Eisgange der Elbe hatte. Jedenfalls steht also fest, die Österreicher haben einen Vorstoß auf dem rechten Elbufer gegen den König zweimal erwogen.

Den Grund, warum der König bei seiner sonst so kühnen Veranlagung nicht auch hier „praevenire“ spielte und seinen Feinden in der Richtung auf Dresden selbst entgegenrückte, haben wir bereits kennen gelernt. Er war rein politischer Natur. Der König glaubte mit dem Vertrage von Hannover in der Tasche noch immer gerade durch Mäßigung Sachsen zu einem raschen Sonderfrieden zu bringen.

Wenn er sich hierin getäuscht und in rein militärischer Hinsicht in den Tagen nach Katholisch-Hennersdorf große Vorteile vergeben hat, so gehören die Erwägungen des Königs, die hierfür bestimmend gewesen sein müssen, zu jenen psychologischen Vorgängen in der Seele großer Herrschernaturen, die schwer erklärbar sind, bei denen die Gedanken des Staatsmannes und Feldherrn zu keinem harmonischen Abschlusse gelangen können und darum ein unerfreuliches Ergebnis zeitigen. Ein schlagendes Beispiel hierfür ist Moskau 1812, wo der Feldherr Napoleon längst zurück mußte, aber der Staatsmann den Erfolg noch ertrotzen wollte.

Doch nun zu den Maßnahmen auf österreichisch-sächsischer Seite!

---

*) „Skizze der Heeresbewegungen in Sachsen und Böhmen, von Ende November 1745 bis zur Schlacht bei Kesselsdorf.“

Verhältnismäßig schon sehr schnell, bereits am 12. Dezember, traf im Hauptquartiere des Prinzen Karl — er befand sich an diesem Tage in Schönwald — die Nachricht ein, daß der Fürst Leopold im Anmarsche nach Meißen sei.

Die Nachricht machte allen weiter ausschauenden Plänen ein Ende. Es galt, der unmittelbar drohenden Gefahr zu begegnen. Der Prinz eilte am 13. seinem Heere nach Dresden voraus, das an diesem Tage nach dem beschwerlichen Marsche über das Erzgebirge zu seiner Erholung in etwas weitere Quartiere zwischen Pirna und Liebstadt gelegt wurde.

Rutowski und Grünne rückten am 13. in eine von ersterem ausgewählte starke Stellung hinter dem Zschoner Grunde bei Kesselsdorf, deren Besprechung ich mir vorbehalte. Hier biwakierten beide größtenteils in den kalten Winternächten vom 13./14. sowie vom 14./15. Dezember. Außerdem wurden die 3000 Abgezweigten ihren Regimentern zugeführt, dafür die 28 Kreiskompagnien, die die Besatzung bildeten, durch die Regimenter Bellegarde und Stolberg verstärkt.

Als der Prinz Karl in Dresden am 13. Dezember um 8 Uhr früh ankam, war man dort zu der Überzeugung gelangt, daß sich der König von Preußen nunmehr bei Meißen mit seinem Feldmarschall vereinigen werde, und daß man alsdann der preußischen Gesamtmacht auch in der starken Stellung hinter dem Zschoner Grunde nicht gewachsen sei. Man erörterte schon die Notwendigkeit einer Räumung Dresdens.

Erst als der Prinz Karl versprach, sein Heer nötigenfalls die Nacht vom 13./14. marschieren zu lassen, faßte man neuen Mut. Seine Truppen hatten aus dem Unterkunftsbezirke Pirna — Liebstadt bis zum Zschoner Grunde durchschnittlich 25 km Marsch; sie konnten mithin am 14. früh zur Stelle sein.

Als dann am 14. Dezember die Meldungen von dem glücklichen Überfall Sybilskis bei Zehren und die Nachricht eingingen, daß der Fürst Leopold am 13. von Meißen noch nicht weitermarschiert sei, und der König sich diesem Ort zwar auf dem rechten Ufer nähere, aber mit dem größten Teil seines Heeres noch auf dem linken Ufer wäre, belebte sich die Hoffnung weiter.

Ja, man wurde sogar sorglos und fing an, sich vor einem Angriff am 15. für sicher zu halten. Der Prinz Karl besichtigte am 14. mit Rutowski die ausgewählte Stellung hinter dem Zschoner Grunde, die sich von Kemnitz a./E. bis Kesselsdorf ausdehnte, und betonte die Notwendigkeit einer starken Besetzung des linken Flügels. Er sicherte zu, daß er im Falle eines feindlichen Angriffs sein Heer am Großen Garten bei Dresden sammeln und dann sofort zur Verlängerung der sächsischen Front nach Braunsdorf vorrücken würde. Vom Großen Garten bis nach Braunsberg beträgt aber die Entfernung 14 km.

Die beabsichtigte Versammlung des Heeres lag also zu der gewollten Verlängerung des linken Flügels der Stellung schon an und für sich unzweckmäßig. Durch den Umstand aber, daß man zur Schonung der allerdings sehr angestrengten Truppen die Quartiere über einen Raum ausdehnte, der eine Breite von 10 km, eine Tiefe von 8 km hatte, verschlimmerte man den begangenen Fehler ganz erheblich. Das wird sofort klar, wenn man sich auf der Übersichtsskizze des Planes II den Unterkunftsraum ansieht.

Berücksichtigt man ferner die Marschrichtung, aus der namentlich die linke Kolonne des österreichischen Heeres kam, dann ergibt sich die Gegend von Potschappel beinahe von selbst als diejenige, wo man das Heer, unter geringerer Marschleistung, weit besser versammeln konnte.

Ich wende mich jetzt zu der Besprechung der von Rutowski hinter dem Zschoner Grunde bei Kesselsdorf ausgewählten Stellung. Sie ist in dem Plane II in allen Einzelheiten erkennbar.

Diese Verteidigungsstellung hinter dem Zschoner Grunde ist auf ihrem rechten Flügel an der Elbe gut angelehnt. Ihr linker Flügel hat keine Anlehnung, findet aber in Kesselsdorf einen sehr starken Stützpunkt. Der Ort beherrscht gerade in seinem Westteil das Vorgelände bis auf 600 m. Er gestattete also in der voraussichtlichen Anmarschrichtung des Gegners für die damalige Zeit eine sehr gute Feuerwirkung. Diese war auch sonst aus allen Teilen der Stellung eine recht gute. Davon habe ich mich persönlich bei Erkundungen überzeugt, die ich im September des letzten Jahres auf dem Schlachtfelde von Kesselsdorf vorgenommen habe.

Die Frontausdehnung der Stellung beträgt 7,2 km. Zu ihrer Besetzung standen 31 000 Mann zur Verfügung, also nach heutigen Begriffen ein Armeekorps. Für die heutige Zeit würde diese Stärke bei unseren weittragenden Waffen für diese Front auch zu nachhaltiger Verteidigung genügen. Für die damalige Zeit war die Stellung für die vorhandenen Kräfte reichlich ausgedehnt.

Das Fronthindernis des Zschoner Grundes ist vor dem rechten Flügel der Stellung von unterhalb Zöllmen ab bis zur Elbe ein außerordentlich starkes. Die Talränder sind derartig steil, daß sie für Kavallerie ein Bewegungshindernis bilden, von der Infanterie nur in aufgelöster Ordnung, von der Einmündung des Roitzscher Baches ab nur kletternd überwunden werden können. Vor dem linken Flügel bilden weder der Zschoner Bach noch seine beiden Quellbäche, der Kessel- und Brückelbach, ein Hindernis, dessen Überwindung nennenswerte Schwierigkeiten verursacht.

Der linke, nicht angelehnte Flügel war daher im ganzen schwächer als der rechte. Es war also wahrscheinlich, daß sich gegen ihn der Angriff richten würde.

Eine Schwierigkeit bot hier der Stützpunkt Kesselsdorf. Dieser Ort erhielt, wie es in einer Beschreibung der Kirchdörfer der Ephorie Meißen

heißt, wahrscheinlich seinen Namen von seiner Lage in einer kesselartigen Bodensenkung auf dem Plateau zwischen Pennrich und Grumbach. In fruchtbaren Obstgärten und Alleen, in seiner ganzen Längsausdehnung von West nach Ost anmutig versteckt, springt nur der westliche Teil in einer Breite von 200 m auf die Höhe hervor, die geradezu bastionsartig das Gelände nach allen Seiten, wie bereits hervorgehoben, beherrscht, namentlich aber in der Richtung über den Lerchenbusch auf Wilsdruff.

Der Stützpunkt besaß also hier eine große Stärke. Jedoch war eine Umfassung seiner scharf vorspringenden Westseite nicht schwer. Namentlich die dem Südrande auf 300 m vorgelagerten Bodenwellen begünstigten eine Umfassung von Süden her in hohem Maße. Wir werden aber sehen, daß man hier die sich im Gelände bietenden Vorteile nicht ausnutzte.

Die Besetzung der Stellung wurde auf dem rechten Flügel von den Österreichern von Hause aus am 13. so bewirkt, wie auf dem Plane II eingezeichnet ist. Für den erkrankten Grafen Grünne hatte der Generalmajor Baron v. Elverfeld den Befehl übernommen. Zwanzig schwere sächsische Geschütze bildeten 1 km westlich Omsewitz eine starke Batterie.

Im Anschluß an diese österreichische Front war anfangs am 13. die sächsische Infanterie und Artillerie mit dem österreichischen Grenadierbataillon le Fée nur von Ockerwitz bis Zöllmen aufgestellt worden. Zwischen Zöllmen und Kesselsdorf stand nur die vereinigte österreichisch-sächsische Kavallerie, zusammen 54 Schwadronen stark.

Nachdem aber in der Nacht zum 15. Dezember eine Meldung Sybilskis einging, die den am 14. ausgeführten Vormarsch der Preußen von Meißen auf Röhrsdorf meldete, der ziemlich zweifellos seine weitere Richtung über Wilsdruff auf Kesselsdorf nahm, gab man dem Gedanken Folge, auf den der Prinz Karl bei der Besichtigung der Stellung bereits hingewiesen hatte, den linken Flügel zu verstärken.

Man nahm daher am Morgen des 15. eine ausgiebige Verlängerung des linken Flügels und eine außerordentlich starke Besetzung von Kesselsdorf vor. Dies führte dann genau zu der Kräfteverteilung in der Stellung, wie sie der Plan II zeigt. Sieben Grenadierbataillone unter Befehl des Generals v. Allnpeck standen nun zur Verteidigung des wichtigen Stützpunktes zur Verfügung. Vierzehn schwere und elf leichte Geschütze umspannten, von den Zimmerleuten der Infanterie durch Erdaufwürfe gedeckt, im Bogen den Westteil des Ortes, der somit eine ganz außerordentliche Stärke erhielt.

Die übrigen Geschütze (acht schwere und vierunddreißig leichte) wurden auf die Front der neuen Aufstellung der Infanterie, wie eingezeichnet, verteilt, die vom linken Flügel, Kesselsdorf, über den Wüsteberg bis an die Schlucht von Pennrich führte. Zwischen dem linken Flügel der österreichischen Stellung am Omsewitzer Wege und dem rechten der Sachsen am Pennricher Grunde

war nur eine 2 km lange Lücke entstanden. Auf dem sächsischen linken Flügel waren im ersten Treffen 16, im zweiten Treffen 6 Bataillone.

Wenn man die Verteilung der Infanterie und Artillerie in der sächsischen Stellung im ganzen als sachgemäß bezeichnen kann, so vermag man dies von der Kavallerie nicht zu sagen.

Anstatt sie zu einer wirkungsvollen Masse auf dem gefährdeten äußeren Flügel, zunächst etwa in der Gegend zwischen Kesselsdorf und Ober-Hermsdorf, zurückzuhalten, verzettelte man 46 Schwadronen auf der ganzen Front als zweites und drittes Treffen. Acht Schwadronen Chevauxlegers — Regimenter Prinz Karl und Rutowski — schob man recht unzweckmäßigerweise zum Schutze der großen Batterie dicht an den Nordsaum von Kesselsdorf heran, wie sie dort eingezeichnet sind. Zu ihnen stieß später der von dem preußischen Anmarsch nach vortrefflicher Erfüllung seiner Aufklärungsaufgabe zurückkehrende Sybilski mit seinem Chevauxlegersregiment, während seine beiden Ulanenpulks die einzige Kavallerie war, die ungefähr dort hinging, wohin die ganze Masse der Kavallerie gehörte, auf den äußeren Flügel in die Gegend zwischen Kesselsdorf und Ober-Hermsdorf.

Wenden wir uns nun zu dem preußischen Angreifer. Wie gedachte er seine schwierige Aufgabe zu lösen?

Am 15. Dezember um 7½ Uhr — die Nacht dunkelte noch — brach er von seinem Lagerplatz bei Röhrsdorf, den die Husarenregimenter Dieury-Soldau gesichert hatten, flügelweise abmarschierend, in vier Marschsäulen auf. Die Übersichtsskizze zum Plane II veranschaulicht seinen Marsch, der über Sora südlich an Wilsdruff vorbei ging. Die Vorhut, Dieury- und Soldau-Husaren, unterstützt von dem an der Spitze des linken Kavallerieflügels marschierenden Dragonerregiment Stosch, warf die aufklärende sächsische Kavallerie unter Sybilski über Wilsdruff zurück und verfolgte sie, bis sie von Kesselsdorf Artilleriefeuer erhielt.

Der Fürst Leopold eilte dem weitermarschierenden Heere nach dem Steinhübel östlich Kaufbach zur persönlichen Erkundung voraus. Diese Höhe ist 314 m hoch und gewährt eine sehr gute Übersicht. Der Fürst konnte die vom Gegner gewählte Verteidigungsstellung, namentlich in ihrem linken Flügel, deutlich übersehen. Man erkannte Kesselsdorf in sicherster Weise als den mit starker Artillerie besetzten linken Flügel, nach rechts sah man nur, daß sich die Stellung über Pennrich hinaus bis zur Elbe fortsetzte. Deutlich sah man auch zwischen Kesselsdorf und Pennrich die drei Treffen des Gegners, und daß die Kavallerie hinter der Infanterie im dritten Treffen stand.

Der Marsch wurde südlich Kaufbach vorbei fortgesetzt, wie er auf dem Plane dargestellt ist. Die Richtung des Anmarsches war bis jetzt eine ganz glückliche. Sie konnte in ihrem weiteren Fortgang mit dem rechten Flügel in die Gegend südlich Kesselsdorf führen, also von selbst

dorthin, von wo der Angriff am leichtesten und aussichtsvollsten schien. Blieb man aber noch etwas weiter im Marsch und marschierte zwischen Braunsdorf und Kaufbach auf, dann kam man ohne weiteres zu einer Versagung des zurückzuhaltenden linken Flügels und Vornahme des rechten Flügels in umfassendster Wirkung. Aber das wurde gar nicht in Erwägung gezogen.

Hier auf dem schneebedeckten Felde von Kesselsdorf kam eins hinzu, wodurch alle weiter ausblickenden Erwägungen auf bessere Wirkung tatsächlich ausgeschlossen wurden. Das war die knappe Spanne Zeit, die der kurze Wintertag dem Feldherrn ließ. Es war bereits 11 Uhr geworden. Es mußte daher mehr rasche als gute Arbeit getan werden. Das zeitlich und räumlich kürzeste Verfahren war das beste. Es ist das persönliche Verdienst des Fürsten, daß er dies klar erkannte und kurz entschlossen den am schnellsten zu bewerkstelligenden Linksaufmarsch der feindlichen Front gegenüber befahl, und zwar genau so wie er auf dem Plane II eingezeichnet ist:

rechter Kavallerieflügel: Marschrichtung Ober-Hermsdorf, Aufmarsch im Haken zum Lerchenbusch, rechter Flügel am Fürstenweg,

rechter Infanterieflügel: Marschrichtung Lerchenbusch, Aufmarsch südöstlich dieses Busches,

linker Infanterieflügel: Marschrichtung Steinbach, Aufmarsch zwischen Husen- und Lerchenbusch,

linker Kavallerieflügel: Marschrichtung Roitzsch, Aufmarsch nordöstlich des Husenbusches;

die Husarenregimenter Dieury und Soldau im Haken zu der Kavallerie des rechten Flügels.

Von der Artillerie fuhren auf:

Major v. Holtzmann mit 9 schweren Geschützen nordwestlich des Lerchenbusches,

Hauptmann v. Merkatz mit 8 schweren Geschützen auf der Höhe zwischen Brückel- und Kesselgrund,

Hauptmann v. Herzberg mit 8 schweren Geschützen westlich Steinbach.

Es war kurz nach zwölf, als die Artillerie am Lerchenbusch das Feuer auf Kesselsdorf eröffnete. Ihre Wirkung konnte man wegen der vorgerückten Stunde ebensowenig abwarten als den völligen Aufmarsch.

Mit musterhafter Ordnung vollzogen sich auf diesem schwierigen, winterlichen Boden, der glatt gefroren war, alle Bewegungen der Infanterie, die das strenge Auge ihres großen Exerziermeisters hier zum letzten Male überwachte.

Um 2 Uhr befahl er den Beginn des Angriffs vom Lerchenbusch aus. Zunächst gehen die Bataillonsgeschütze auf Kartätschschußweite heran. „In Jesu Namen Marsch!", ruft der Feldmarschall den Grenadieren der Bataillone Kleist, Plotho und Münchow zu und unter den Klängen des Dessauer

Marsches geht der Angriff geradewegs auf den Dorfeingang! Ein verheerendes Feuer empfängt die braven Grenadiere. Sie bleiben im fest entschlossenen Marsch, wenn auch der glatte Boden sie zwingt, sich gegenseitig zu stützen. Als sie in der Höhe ihrer Geschütze anlangen, sind die Verluste schon so beträchtliche, daß die Bataillone stutzen.

Da rückt das Regiment Anhalt heran. Zum dritten Male in diesem Kriege schreitet es auf ruhmvollem Angriffswege vorwärts. Indessen leichter als heute ward der Lorbeer gepflückt am Tage von Hohenfriedberg und weniger schwer am Tage von Soor beim Sturm auf die Graner Koppe. Zu mächtig wirkt heute von Kesselsdorf herab das Feuer der großen sächsischen Batterie. Zwar reißt das Regiment Anhalt die Grenadiere wieder mit sich fort und dringt mit ihnen, geführt vom Generalmajor v. Hertzberg, bis an den Rand des Dorfes vor.

Dort aber stehen Sachsens tapfere Söhne fest.

Die Lücken, die das Feuer gerissen, sind so beträchtliche, daß sich nun an der festen Haltung der Dorfverteidiger die Kraft des Angriffs bricht. General v. Hertzberg fällt und bei den Grenadieren haben Major v. Kleist, die Hauptleute v. König, v. Kamecke und v. Mach, die Leutnants v. Scheel und v. Wurmb den Heldentod mit 366 Grenadieren gefunden; Major v. Münchow, 13 andere Offiziere und 571 Grenadiere sind verwundet. Vom Regiment Anhalt sind die Premierleutnants v. Zastrow, v. Rinow, v. Göllnitz, v. Schenkendorf und der Fähnrich v. Krosigk mit 208 Mann gefallen, der Oberst v. Schwerin, 8 andere Offiziere und 311 Mann sind verwundet.

Das sind schwere Verluste, die auch die Gefechtskraft der bravsten Truppe brechen mußten. Unter den Augen ihres Chefs hatte sie das Beste leisten wollen und war doch gescheitert. Mitten in ihrem Kampfe haben dem Feldmarschall bereits drei Kugeln den Rock durchbohrt. Er kann es nicht glauben, daß sein altes Soldatenglück ihn heute hier mit dieser Truppe verlassen sollte. — Da bemerkt er die sächsischen Grenadiere, die über die Zäune und Mauern des Dorfes springen und in voreiligem Gegenstoß den Preußen nachdrängen. Sofort befiehlt er dem Oberst v. Lüderitz, mit den Bonin-Dragonern einzuhauen.

Die Attacke gelingt über die glatten Schneeflächen hinweg in glänzendster Weise, da sich die sächsischen Bataillone im Vorbrechen gelockert haben und das Feuer ihrer eigenen Geschütze maskieren. Sie werden völlig überrascht und auseinandergesprengt!

Das allzukühne Vorbrechen aus ihrem Stützpunkte Kesselsdorf soll den Sachsen noch in anderer Hinsicht teurer zu stehen kommen.

Generalleutnant v. Lehwald ist mit den vier Regimentern Jeetze, Leys, Prinz Moritz und Herzberg mit klingendem Spiele und fliegenden Fahnen, durch die Bodengestaltung besser gedeckt als die Angreifer vom Lerchenbusch,

vom Brückelgrund aus auf die Hochfläche zwischen Kesselsdorf und Zöllmen vorgedrungen. Sein Feuer verjagt die nördlich Kesselsdorf haltenden drei sächsischen Kavallerieregimenter. Das auf dem rechten Flügel des Angriffs vorgehende, von Generalleutnant v. Lehwald persönlich geführte Regiment Jeetze zieht sich in den Wiesengrund am Wege von Unkersdorf nach Kesselsdorf in völlige Deckung gegen Sicht und Feuer des Feindes. Mit überraschender Wucht stürzt es sich dann — dank seiner geschickten Geländebenutzung auf der Entscheidungsdistanze noch in voller Kraft angelangt — nun allerdings auch unter schweren Verlusten in die große Batterie. Es nimmt 24 Geschütze, eine Fahne und ein Paar Pauken, dann dringt es in den Ort. 16 Offiziere, 341 Mann hat das tapfere Regiment auf dem Kampffeld gelassen; unter den Toten ist Major v. Sichtern, Hauptmann v. Platz, die Leutnants v. Jeetze und v. Worski.

Der sächsische General Allnpeck führt das auf der Südseite von Kesselsdorf haltende Grenadierbataillon Winkelmann heran und sucht den Preußen das Dorf wieder zu entreißen. Auch das erste Bataillon Nikolaus Pirch eilt herbei, wird aber an der Südseite des Ortes von der vorbrechenden Kavallerie des preußischen rechten Flügels umfaßt. Inzwischen sind auch die Trümmer des Regiments Anhalt und die der mit ihm im Kampf gewesenen drei Grenadierbataillone neu geordnet und brechen von Westen und Süden in den Ort, der endgültig damit in die Hände der Preußen gelangt.

Während des Kampfes um Kesselsdorf hat der linke preußische Flügel gute Fortschritte gemacht. Hier hatte der Umstand, daß durch ein Versehen die Besetzung der Ortschaften Steinbach und Zöllmen unterblieben war, das Vorgehen der vom Prinzen Moritz von Anhalt geführten Infanterie sehr begünstigt. Drei Regimenter, Bredow, Bonin und Prinz von Preußen, gehen südwestlich von Zöllmen gegen die starke Front des Feindes, während die Regimenter Prinz Dietrich, Prinz Leopold, Polenz mit dem Grenadierbataillon Schöning durch Steinbach und Zöllmen sowie nördlich dieser Orte vorgehen.

Diesem Angriff geht die sächsische Infanterie auf der Hochfläche entgegen.

Am Rande des Zschoner Grundes, an dem glatten schneebedeckten Hange stutzen die preußischen Bataillone, aber Prinz Moritz springt als Erster in den Grund hinab. Zwei Musketiere tragen ihn über den Bach, und obwohl die Bataillone nur mühsam folgen, da unter ihnen die dünne Eisdecke einbricht, wird doch der südliche Talhang tapfer erstiegen.

Das Regiment Prinz von Preußen wirft sich unverzüglich auf das erste sächsische Treffen, das auf das zweite geworfen wird. Das ist der Augenblick für die sächsischen Regimenter Karabiniers Rechenberg und Plötz sowie die Gardes du Korps, um durch die Lücken der Infanterie zur Attacke auf das

gelockerte preußische erste Treffen anzureiten. Indessen vergeblich. Das preußische zweite Treffen ist bereits von Generalleutnant v. Leps vorgeführt zur Stelle und wirft mit seinem Feuer die sächsische Kavallerie auf ihre Infanterie zurück. Eine wilde Masse flutet auf Wurgwitz zurück.

Vergeblich bemühen sich die höchsten sächsischen Führer unter großer persönlicher Bravour, die Weichenden zum Stehen zu bringen. Etwas später waren auf Rutowskis Befehl auf dem sächsischen linken Flügel die Generale v. Jasmund und v. Diemar mit zehn Bataillonen vorgegangen. Sie wurden von der aus Kesselsdorf vorbrechenden preußischen Infanterie in der linken Flanke gefaßt. Im Rücken bedrohte sie außerdem der größere Teil der Kavallerie des preußischen rechten Flügels, der trotz verschneiter Hohlwege und der größten Terrainschwierigkeiten der siegreichen Infanterie schnell durch das Dorf gefolgt war.

Der sächsische General v. Jasmund läßt, um sich nach der linken Flanke Luft zu machen, die linken Flügelbataillone des zweiten Treffens links schwenken. General v. Neubauer setzt sich an ihre Spitze und wirft sich auf die aus dem Dorf herausbrechende preußische Infanterie. Indessen vergeblich. Der tapfere General fällt, seine Bataillone stutzen und fluten zurück.

In Flanke und Rücken umfaßt, läßt General v. Jasmund die beiden Regimenter (Leib-Grenadier-Garde und 2. Garderegiment) Kehrt machen und schlägt sich mit etwa 800 Mann dieser vier tapferen Bataillone unter großer Bravour nach Dresden durch. Im übrigen sammeln sich die Trümmer an der Weisseritz.

Noch stand der sächsische rechte Flügel auf den Höhen zwischen Zöllmen und Pennrich. Die schwere sächsische Batterie bei Zöllmen bestrich den Zschoner Grund der Länge nach und verursachte den sieben preußischen Bataillonen, die ihn hier durchschreiten mußten, erhebliche Verluste. Aber die verwegenen Angreifer glitten, auf ihre Gewehre gestützt, den steilen Hang hinab, das Grenadierbataillon Schöning erstieg die von Zöllmen hinaufführende Seitenschlucht und wehrte Teile des sächsischen Regiments v. Rochow, das seine linke Flanke fassen wollte, erfolgreich ab.

In Trupps von 30 bis 60 Mann, wie sie eben die Höhe erklimmend auf dieser angelangt waren, warfen sich hier die Preußen auf den Feind. Trotz ihrer gelockerten Ordnung scheiterte auch hier sowohl der Gegenstoß der sächsischen Infanterie wie eine mit großer Entschlossenheit durchgeführte Attacke des Kürassierregiments l'Annonciade, bei der ihr tapferer Kommandeur Oberst l'Annonciade fällt. In guter Haltung führte Generalleutnant v. Haxthausen diesen sächsischen Flügel über Ockerwitz auf Dresden zurück.

Die Kavallerie des preußischen linken Flügels vermochte den Zschoner Grund unterhalb Zöllmen nicht zu überschreiten. Sie gelangte überhaupt nicht zum Eingreifen. Man hatte ihr ein Hindernis in den Weg gelegt,

das in der kurzen Spanne Zeit, die ihr dieser Wintertag noch ließ, nicht zu überwinden war.

Der Fürst hatte sich, nachdem er Kesselsdorf im unbestrittenen Besitze der Preußen wußte, nach der Batterie am Hufenberge begeben und war hier noch Zeuge des kühnen Vorgehens seines linken Infanterieflügels. Er lagerte sein siegreiches Heer zwischen Altfranken und Pennrich. In letzterem Ort nahm er auch sein Hauptquartier.

Die österreichische Heeresabteilung unter Elverfeld hatte überhaupt nicht gefochten. Ein ausdrücklicher Befehl Rutowskis, der ein gleichzeitiges Vorgehen der Preußen von Meißen aus im Elbtal vermutete, hatte die Österreicher auf ihren abgelegenen Höhen auch dann festgehalten, als ihr Führer in richtiger Würdigung der Lage zur Unterstützung der Sachsen links abmarschieren wollte.

Das österreichische Hauptheer des Prinzen Karl war ebenfalls nicht zum Eingreifen gelangt. Es war in Verkennung der Lage von seinem Führer zu spät gesammelt worden. Dieser hatte an einen preußischen Angriff am 15. nicht geglaubt und war hierin durch eine unzutreffende Meldung des Oberst v. Buttler noch besonders bestärkt worden, den er am Morgen zu Rutowski entsandt hatte. Dieser Offizier war bis gegen Mittag in der sächsischen Stellung verblieben, hatte auch deutlich gesehen, daß das preußische Heer zu dieser Zeit nur noch eine halbe Stunde entfernt war. Er hatte jedoch gemeint, daß es sich an diesem Tage nicht mehr zum Angriff, sondern nur zu einer Kanonade entschließen würde. In dieser falschen Anschauung war er vom Gefechtsfelde abgeritten. Als dann später Rutowski um beschleunigte Hilfe ersuchte, konnte man sich in großer Engherzigkeit nicht dazu entschließen, ihm die nächsten, am besten bereiten Truppen so schnell als möglich allein zuzuführen, sondern marschierte erst planmäßig mit allem an der Weisseritz auf. Hiermit war man gerade um 5 Uhr fertig, als die ersten sächsischen Flüchtlinge an der Weisseritz anlangten.

Man hatte eine schwere Verantwortung auf sich gezogen. Durch säumiges Verhalten und unzweckmäßige Anordnungen hatte man seine Bundesgenossen zur Schlacht im Stich gelassen. Niemand vermag den Prinzen Karl von diesem Vorwurf zu entlasten.

Aber auch ohne das Eingreifen des Prinzen Karl brauchte die Schlacht nicht verloren zu werden. Rutowski war 1000 Mann stärker als der Fürst. Soll man die wichtigsten Gründe zusammenfassen, die ihren Verlust herbeiführten, dann darf man meines Erachtens dem voreiligen Nachstoß der sächsischen Besatzung, den der Artilleriegeneral v. Wilster in Verkennung des wichtigen Ortsbesitzes veranlaßt, keine zu große Schuld beimessen.

Diese lag weit mehr in der zu ausgedehnten Stellung und ihrer unzweckmäßigen Besetzung. Beide Fehler konnte die Tapferkeit der Truppe

nicht aufwiegen. Sie ließ 3810 Mann Tote und Verwundete auf dem Schlachtfeld, darunter 58 Offiziere.

Auf der Seite des Angreifers muß man rückhaltlos anerkennen, daß der Feldmarschall am 15. Dezember alle Vorwürfe, die ihm für sein zögerndes Verhalten auf dem Wege von Halle bis Leipzig und weiter über Eilenburg nach Torgau nicht erspart bleiben konnten, am Tage von Kesselsdorf in glänzender Weise wieder gutgemacht hat. Es geschah in der letzten Frist, die ihm zum selbständigen Handeln blieb. Die Art, wie er die Schlacht schlug, ist für den tapferen Helden ungemein charakteristisch. Die aussichtsvolle Umfassung des feindlichen linken Flügels, die sich ihm bietet, tritt gar nicht in den Kreis seiner Erwägungen. Er sieht nur: es ist Mittag und der eine Wintertag, der ihm bleibt, nur noch kurz. Frontal marschiert er auf und frontal stürzt er sich mit der ganzen Wut, die in seinem Innern aufgespeichert sein mochte, auf den Feind. Als der zu kühne Drang schon droht, ihm den Lorbeer zu entreißen, findet er selbst die beste Aushilfe gegen den voreiligen Feind. Unter persönlichster Hingabe stellt er die Schlacht wieder her. Auf der ganzen Front der Preußen herrscht derselbe eiserne Wille, der ihren großen Exerziermeister beseelt: „Siegen oder sterben." Seine strenge Friedensschule hält reiche Ernte, sie ist es im letzten Grunde, die ihm das Meisterstück seines Lebens gelingen läßt, obwohl der Verlust des Angreifers ein ganz außerordentlich hoher ist, im ganzen 5036 Mann, darunter 135 Offiziere. Dieser Verlust entfällt fast ganz auf die Infanterie. Ein Viertel ihres Bestandes liegt auf dem Schlachtfelde.

In taktischer Hinsicht ist die Schlacht, das stellt ihr Verlauf für alle Soldaten außer Frage, eine der frontalsten, die man je geschlagen hat. Trotzdem haben sich die Gelehrten nicht gescheut, auch aus ihr eine Schlacht der schrägen Schlachtordnung zu machen. Sie haben das nur getan, um ein weiteres Beispiel dafür zu haben, daß das Generalstabswerk unrecht haben soll, wenn es behauptet: König Friedrich habe erst im Siebenjährigen Kriege die schräge Schlachtordnung auf die Lineartaktik wirklich übertragen und grundsätzlich angewandt, nachdem er sein Heer in den elf Friedensjahren zwischen dem zweiten und dritten Schlesischen Krieg hierzu persönlich erzogen hatte. Ein übleres Beispiel als Kesselsdorf konnte für das Gegenteil dieser Behauptung nicht beigebracht werden.

Aber die Anhänger des Entdeckers der „doppelpoligen Strategie der alten Monarchie" haben auch noch weiterhin betreffs Kesselsdorfs andere Dinge gefunden, die einem Ranke, Droysen, Koser und allerdings auch dem Generalstabe verborgen geblieben waren. Ihre Versuche, das Verhalten des Fürsten Leopold auf seinem Wege von Halle über Leipzig nach Torgau zu rechtfertigen, scheitern an der einfachen Darlegung der Korrespondenz des Königs und Fürsten, die ich versucht habe, in ihrem ganzen Verlauf im Ein-

gang und Abgang in einer besonderen Nachweisung zusammenzustellen, und die als Anlage nachstehend abgedruckt ist. Aber noch weniger wird man der Entdeckung zustimmen können, daß die militärischen Gründe, die das Generalstabswerk für das Fernbleiben des Königs am Schlachttage anführt, zu verwerfen wären, und daß man einfach in diesem Fernbleiben eine besonders charakteristische und klar gewollte Maßnahme der „alten Strategie" zu sehen habe, die der Schlachtenentscheidung auswich, wenn sie den Erfolg ohne Kampf herbeiführen konnte. Ich möchte demgegenüber hier die Gründe anführen, die das Generalstabswerk gibt. Es sagt:

„Während das Heer des Fürsten von Anhalt bei Kesselsdorf schlug, war der König auf Meißen marschiert. Die Infanterie belegte diese Stadt und die ihr zunächst gelegenen Ortschaften des linken Elbufers. Die Kavallerie verblieb ganz auf dem rechten Ufer. Doch wurde sie derart untergebracht, daß sie im Laufe weniger Stunden bei Meißen versammelt werden konnte. Der König war dadurch in der Lage, sowohl den Fürsten von Anhalt, wenn nötig, zu unterstützen und ihn schlimmstenfalls aufzunehmen wie auch einem von Dresden aus unternommenen feindlichen Vorstoße auf dem rechten Elbufer entgegenzutreten. Die Möglichkeit, daß der Feind einen solchen unternahm, die Unsicherheit über die augenblickliche Aufstellung des Prinzen Karl, sowie die Rücksicht auf die eigenen, durch die Lausitz nach Schlesien geführten Verbindungen mochten den König davon abhalten, bereits jetzt sein ganzes Heer dem Fürsten zuzuführen."

Ich meine, das sind militärisch stichhaltige Gründe, verständlich für jeden Soldaten. Kein Gedanke ist dem Königlichen Sieger des Feldzuges 1745 gekommen, der Schlachtenentscheidung auszuweichen. Gerade dieser Feldzug, die Tage von Hohenfriedberg und Soor, hatte dem Könige als die köstlichste Gabe das Gleichgewicht seiner kriegerischen Anschauungen gebracht und seine Seele mit jener Angriffsfreudigkeit erfüllt, die ihn mit Glück und Ehren auf die Felder von Prag und Leuthen, von Zorndorf, Liegnitz und Torgau geführt hat, und die ihn auch namentlich unter dem frischen Eindruck von Katholisch-Hennersdorf sicher nach Kesselsdorf geführt hätte, wenn ihn nicht sachliche triftige Gründe davon abgehalten hätten. Das Denkwürdige aber ist, daß der König, auch ohne daß er auf dem Kampfesfeld eintraf, einen hohen Anteil an dem Ruhme des Tages hatte.

Den taktischen Sieg hat der Feldmarschall erfochten, aber der, der diesen Sieg ermöglichte, ja man muß sagen, der ihn geradezu erzwungen hat:

das war Preußens großer König!

Anlage.

Versuch einer Zusammen

zwischen dem Könige und Fürst Leopold von Dessau vom Wiederbeginn am 15. De

Quellen: Politische Korrespondenz Friedrichs des Großen, Band IV. — Geschichte der gegeben vom großen Generalstabe, Band III: Soor und Kesselsdorf. — Inauguraldissertation von Hans Kania. Potsdam 1901.

Die Schreiben des Königs Friedrich sind mit arabischen, die

Briefe und Befehle des Königs.

Nr.	Abgangs- Zeit	Abgangs- Ort	Kurzer Inhalt	Eingangs- Zeit	Eingangs- Ort	Quelle
1.	15./11.	Berlin	Zur Ergänzung der mündlichen Besprechung vom 12./11 in Berlin gibt der König die bestimmte Direktive: „Sobald die Oesterreicher und die Sachsen in die Lausitz einrücken werden, so befehle ich Ew. Liebden, die sächs. Truppen so bei Leipzig stehen zu attaquiren." Hierzu eigenhändige Nachschrift: „Ich Recommandire Ihr Durchl. noch mahlen mit allem Ernn die Sacksen, so baldt die Oestreicher in der Lausnitz seindt nicht Lange zu Schonen."	15./11.	Berlin	Zerbst. Arch., Kania S. 13, Orl. II S. 415
2.	19./11.	Nieder-Adelsdorf	Ergänzung des vorstehenden Befehls für den Fall, daß der König die Oesterreicher schlagen sollte und das sächs. Hauptheer auf Dresden zurückginge, ohne dem Fürsten bei Leipzig standzuhalten: „Auf welchen Fall nicht anderes zu thun ist als daß Ew. Liebden die sächs. Armee geradezu auf Dresden beständig verfolgen und hinterher seind."	21./11.	auf der Fahrt des Fürsten nach Halle, wo er am 22. eintrifft	Pol. Korresp. Nr. 2066
3.	21./11.	Ober-Mittlau	Antwort auf die Anfrage des Fürsten vom 18./11. (Nr. I): „Sobald die Oesterreicher in der Laussnitz ein marschiret seind, so erfordern es Meine umstände absolument, daß Ew. Liebden die fdl. Armee bei Leipzig ohne weiteren Anstand attaquiren, wanschon der General Gruene zu den Sachsen gestoßen wäre."	24./11.	Halle	Pol. Korresp. Nr. 2068, Orl. II S. 417

Anlage.

stellung des Briefwechsels

der Operationen im November 1745 bis zur Schlacht bei Kesselsdorf
zember 1745.

Schlesischen Kriege von Leopold v. Orlich, Band II. — Der Zweite Schlesische Krieg, heraus-
Das Verhalten des Fürsten Leopold von Anhalt-Dessau vor der Schlacht von Kesselsdorf.

des Fürsten Leopold mit römischen Ziffern bezeichnet.

Anfragen und Antworten des Fürsten Leopold.

Nr.	Abgangs-		Kurzer Inhalt	Eingangs-		Quelle
	Zeit	Ort		Zeit	Ort	
I.	18./11.	Berlin	Der Fürst erbittet eingehende Weisungen für den Fall, daß die Sachsen bei Leipzig durch Grünne verstärkt würden. Er trägt Bedenken, sie dann anzugreifen.	20./11.	Ober-Mittlau	G. St. W. S. 162
II.	22./11.	Halle	Der Fürst meldet sein Eintreffen in Halle und erbittet nähere Verhaltungsbefehle.	27./11.	Ostritz	G. St. W. S. 189
III.	23./11.	Halle	Der Fürst will sich gegen Grünne wenden, wenn dieser den Weg nach der Mark zu nähme.	28./11.	Ostritz	Kania S. 16

Nr.	Abgangs- Zeit	Abgangs- Ort	Kurzer Inhalt	Eingangs- Zeit	Eingangs- Ort	Quelle
4.	22./11.	Ober- Mittlau	Entscheidende Mitteilung, daß die Oesterreicher in die Lausitz eingerückt sind. Aufforderung „den Sachsen auf den Hals zu rücken und solche so tüchtig als es immer möglich ist zu schlagen". „Es bleibt bei die order, wie ich mihr Mündlich mit Jhnen explicirет habe."	25./11.	Halle	Pol. Korresp. Nr. 2070, Orl. II S. 418, G. St. W. S. 189
5.	23./11.	Kathol. Hennersdorf	Mitteilung vom Siege bei Kath. Hennersdorf. „Bey diesen Umständen ist nichts anderes zu thun, als daß Ew. Liebden nur auf die bei Leipzig stehende feindl. Armée losgehen."	27./11.	Halle	Pol. Korresp. Nr. 2072, Orl. II S. 419
6.	25./11.	Moys	Mitteilung über das weitere Vorgehen des Königs. Das Schreiben schließt: „Ich hoffe Ew. Liebden werden nichts versäumen um die embarras der Sachsen zu vermehren."	1./12.	Mockau	Orl. II S. 421, Kania S. 27
7.	26./11.	Schloß Joachimstein zu Radmeritz	„Meine Instruction ist daß Ew. Liebden die Sächs. Armée nur gar nicht menagiren, sondern solcher gerade zu Halse gehen sollen."	1./12.	Mockau	Orl. II S. 422, Kania S. 27
8.	27./11.	Ostritz	Antwort auf das Schreiben des Fürsten vom 22./11. (Nr. II.) „Ich reitirire Meine positive Willens-Meynung nochmals dahin, daß Ew. Liebden wofern es noch nicht geschehen ist, der Sächsischen Armee ohne weiteren Anstand, wo sie zu finden ist, zu Halse gehen." Der König hofft, daß dieses Schreiben den Fürsten antreffen wird, „wan alles vorbei ist".	1./12.	Mockau	Orl. II S. 422 = 423, Kania S. 27
9.	28./11.	Ostritz	Antwort auf das Schreiben des Fürsten vom 23./11. (Nr. III.) Der Fürst soll sich nicht durch bagatellen (Beschaffung von Proviant und Pferden) aufhalten lassen, sondern „mit vigueur wieder die Sachsen agiren", da der König sonst besorgen müsse, „daß der General Gruene in die Chur Mark komme". Der König hofft, „den ersten Brief des Fürsten mitten aus Saksen zu krigen".	3./12.	Eilenburg	Orl. II S. 423/24, Pol. Korresp. Nr. 2078, Kania S. 28

Nr.	Abgangs- Zeit	Abgangs- Ort	Kurzer Inhalt	Eingangs- Zeit	Eingangs- Ort	Quelle
IV.	25./11.	Halle	Der Fürst erwartet positiven Befehl darüber, ob die Sachsen auch angegriffen werden sollten, wenn sie sich ruhig verhielten. (Der König hatte in dem Schreiben Nr. 4 die Ueberzeugung ausgesprochen, daß auch die Sachsen bereits Hostilität angefangen hätten.)	29./11.	Görlitz	Kania S. 17
V.	30./11.	Eutritzsch	Meldung über die Einnahme von Leipzig.	4./12.	Görlitz	G. St. W. S. 203
VI.	1./12.	Leipzig	„. . . so werde nach Ew. Königlichen Majestät Befehl den Marsch nach der Mulde zu fortsetzen."	5./12.	Bautzen	Kania S. 28
VII.	2./12.	Leipzig	Der Fürst will „nach erhaltenem solchen Transport" am 4. oder 5. weiter über die Mulde nach der Elbe marschieren und „den Befehl des Königs nach aller Möglichkeit auszurichten suchen". Die Absicht, auf Torgau zu marschieren, wird nicht erwähnt.	6./12.	Bautzen	G. St. W. S. 206, Kania S. 28

Nr.	Abgangs- Zeit	Abgangs- Ort	Kurzer Inhalt	Eingangs- Zeit	Eingangs- Ort	Quelle
10.	29./11.	Görlitz	Antwort auf das Schreiben des Fürsten vom 25./11. (Nr. IV.) „. . . befehle Ew. Liebden auf das positivste, dero Feind ohne Menagement zu Halse zu gehen und vigoureux zu agiren". Durch weiteres Zögern wird sich der Fürst „die größte Verantwortung zu ziehen".	3. bis 5./12.	Eilenburg	Pol. Korresp. Nr. 2081
11.	4./12.	Görlitz	Antwort auf die Meldung der Einnahme von Leipzig. (Nr. V.) Mitteilung, daß Lehwald nach Meißen entsandt wird, um die Verbindung zwischen dem Könige und dem Fürsten herzustellen. Der Fürst soll die Sachsen über Dresden „bis nach dem Gebirge poussiren". „Im Lande dürfen sie durchaus nicht bleiben".	6 /12.	Torgau	Orl. II S. 425, Pol. Korresp. Nr. 2089, Kania S. 31
12.	4./12.	Görlitz	Der König teilt mit, daß er nach Bautzen gehen wird. „Wir müssen die Sachsen durch das Gebirge Jagen, nach Böhmen herein."	6 /12.	Torgau	Orl. II S. 425, Pol. Korresp. Nr. 2090, Kania S. 31
13.	4./12.	Bautzen	Der König ist der sicheren Hoffnung, daß der Fürst „gerade gegen Dresden hin marchirt, ohne den Sachsen die Zeit zu lassen, sich von der ersten Consternation zu recolligiren". Der König vermißt genauere Nachrichten vom Fürsten.	7 /12.	Torgau	Orl. II S. 426, Kania S. 32
14.	5./12. 12⁰ mittgs.	Bautzen	„Die Sachsen fangen an zu singen und wollen sich vermittelst der See Puissancen accomodiren." Der Fürst soll sich nicht daran kehren, sondern „seine operationes nach als vor mit vigueur fortsetzen". Der König hofft, daß der Fürst sich Meißen genähert hat. Das Schreiben des Fürsten vom 1./12. (Nr. VI.) hat der König erhalten.	8./12.	Torgau	Orl. II S. 427
15.	5./12. 6⁰ abds.	Bautzen	Der Fürst soll vom linken Elbufer aus Meißen nehmen, während Lehwald auf dem östlichen Ufer auf Meißen vorgeht.	9./12.	Torgau	Orl. II S. 429

Nr.	Abgangs- Zeit	Abgangs- Ort	Kurzer Inhalt	Eingangs- Zeit	Eingangs- Ort	Quelle
			Antwort auf die vier Schreiben des Königs (Nr. 10 bis 13):			
VIII.	7./12.	Torgau	Der Fürst meldet sein Eintreffen in Torgau und kündigt die Absicht an, bei Torgau die Elbe zu überschreiten, um sich in der Richtung auf Meißen mit Lehwald zu vereinigen. Zum Schluß versichert der Fürst, daß er „den positiven Befehl des Königs, den er noch erwarte, nach Möglichkeit befolgen werde". Im übrigen weist der Fürst die Vorwürfe des Königs, daß er unnötig zögere (Schreiben des Königs Nr. 10) entrüstet zurück und spricht die Hoffnung aus, daß er „dergleichen nicht mehr erleben werde".	9./12.	Bautzen	Kania S. 30, 33 u. 36

Nr.	Abgangs-Zeit	Abgangs-Ort	Kurzer Inhalt	Eingangs-Zeit	Eingangs-Ort	Quelle
16.	6./12. 80 morgs.	Bautzen	Der Fürst soll „die Operationen nicht ohne expresse schriftliche ordre sistiren".	9./12.	Torgau	Orl. II S. 430, Pol. Korresp. Nr. 2093, Anm.
17.	6./12. 90 abds.	Bautzen	Der Fürst soll, sobald er mit Meißen fertig ist, sogleich nach Dresden zu dem Feind auf den Hals gehen. Der König mahnt zur Eile.	10./12.	Torgau	Orl. II S. 430, Pol. Korresp. Nr. 2093
18.	8./12.	Bautzen	Der König unterstellt das Lehwaldsche Korps dem Fürsten, der „den Sachsen zwischen dem 9. und 12. auf den Hals gehen und sie nach Böhmen hineinjagen" soll. Der König erinnert nochmals: „Es kommt bei der Sache hauptsächlich auf die Geschwindigkeit an."	10./12.	Torgau	Orl. II S. 431, Pol. Korresp. Nr. 2095
19.	9./12.	Bautzen	Antwort auf das Schreiben des Fürsten vom 7./12. (Nr. VIII.) Der König ist extrem frappiret über die Saumseligkeit des Fürsten und seine Absicht, die Elbe bei Torgau zu überschreiten. Er fordert den Fürsten mit äußerst scharfen Worten auf, „seine ordres zu executiren". Dies Schreiben wird durch den Hauptm. v. Oelsnitz überbracht, der beim Fürsten bleiben und nach der Intention des Königs „agiren" soll.	10./12.	Torgau	Orl. II S. 433, Pol. Korresp. Nr. 2098
20.	10./12.	Bautzen	Antwort auf das Schreiben des Fürsten vom 9./12. (Nr. IX.) Der König schwächt seine scharfen Bemerkungen in dem Schreiben vom 9./12. etwas ab, erspart dem Fürsten aber nicht den Vorwurf, daß ein affront, der Lehwald bei Meißen träfe, Schuld des Fürsten sei.	11./12.	Strehla	Orl. II S. 433 – 435, Pol. Korresp. Nr. 2099
21.	11./12.	Kamenz	Nach dem Eintreffen der Schreiben des Fürsten vom 10./12. (Nr. X. und XI.) sucht der König den Fürsten zu beruhigen. Er versichert ihm, daß er keinen Haß gegen ihn habe, und verlangt, daß der Fürst am 14. auf dem linken Elbufer nach Dresden marschieren und am 15. darauf gehen solle.	12./12.	Meißen	Pol. Korresp. Nr. 2104

Nr.	Abgangs- Zeit	Abgangs- Ort	Kurzer Inhalt	Eingangs- Zeit	Eingangs- Ort	Quelle
IX.	9./12.	Torgau	Der Fürst will so bald als möglich, wie befohlen, auf Meißen vorgehen. Er entschuldigt sein Zögern mit Verpflegungsrücksichten: „Es hat nicht eher sein können, weil erst Morgen Abend für 3 Tage Brod wird fertig sein."	9/12 spät nachts	Bautzen	Kania S. 35
X.	10/12.	Torgau	Antwort auf das Schreiben des Königs vom 8./12. (Nr. 18): Der Fürst will am 11. bis Strehla vorgehen, am 12. vor Meißen eintreffen, um „der hohen Intention und dem Befehl des Königs nach Möglichkeit nachzuleben".	11./12.	Kamenz	Kania S. 35, G. St. W. S. 211, Orl. II S. 315
XI.	10./12.	Torgau	Antwort auf das Schreiben des Königs vom 9./12. (Nr. 19): Der Fürst verwahrt sich gegen die Vorwürfe des Königs und „kann nicht anders glauben, als daß der König einen beständigen Haß gegen ihn hat".	11./12.	Kamenz	Kania S. 42, G. St. W. S. 211
XII.	13./12.	Meißen	Der Fürst erbittet nochmals „positive ordres", wohin und wie weit er marschieren soll, damit er nicht abermals beschuldigt werde, den Befehlen des Königs zuwider gehandelt zu haben.	13./12. mittgs.	Königsbrück	G. St. W. S. 216, Orl. II S. 436 " 318
XIII.	13./12.	Meißen	Meldung über den Ueberfall auf die Regimenter Holstein und Roëll.	13., 14./12. nachts	Königsbrück	Orl. II, S. 440

Gedruckt in der Königlichen Hofbuchdruckerei von E. S. Mittler & Sohn, Berlin SW12, Kochstraße 68—71.

dre
ch=Öst
Schlac
all Fü
Flug.
le Fée (Österreich)
Verheyen.
v. Leps
illeriepa
bere Ge
Arnim.
Raj. v. 2
taillone,
iterschwad
ıfarenregi
anenpulks
arasdiner.

Ordre de Bataille

des Preußischen Heeres für die Schlacht bei Kesselsdorf am 15. Dezember 1745.

General-Feldmarschall Fürst Leopold von Anhalt-Dessau

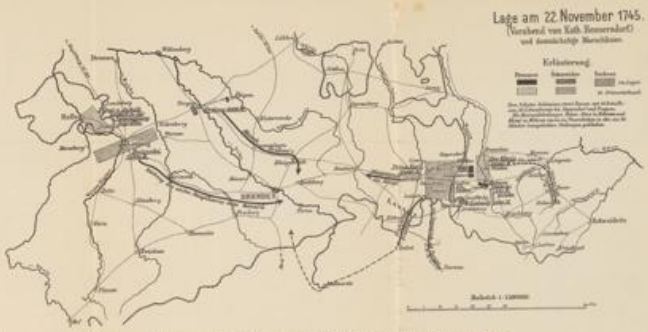
Ordre de Bataille

des Sächsisch-Österreichischen Heeres für die Schlacht bei Kesselsdorf am 15. Dezember 1745.

General Graf Rutowski

Lage Anfang November 1745.

Lage am 22. November 1745.
(Nachdem von Kath. Rosenendorf und demnächstige Marschlinien.)



Skizze der Heeresbewegungen in Sachsen u. Böhmen von Ende November 1745 bis zur Schlacht b. Kesselsdorf.

Stärkee-Uebersicht.

I. Es waren stark zu Beginn d des Winterfeldzuges:

A. Preussen:

Armee des des **Königs**	30000 M.
„ „ **F. v. Anhalt**	25000 „
Gesamtstärke der Preussen	**55000 M.**
davon Heercorps **Lehwald**	25000 M.

B. OesOesterreicher und Sachsen:

Armee des **Pr. Karl**	etwa 20000 M.
Heercorps **Grünne's**	„ 6000 „
Sächs. Armee unter **Rutowski**	„ 25000 „
Gesamtstärke d. Verbündeten	„ **51000 M.**

II Am Tage der Schlacht w waren stark:

A. Preussen:

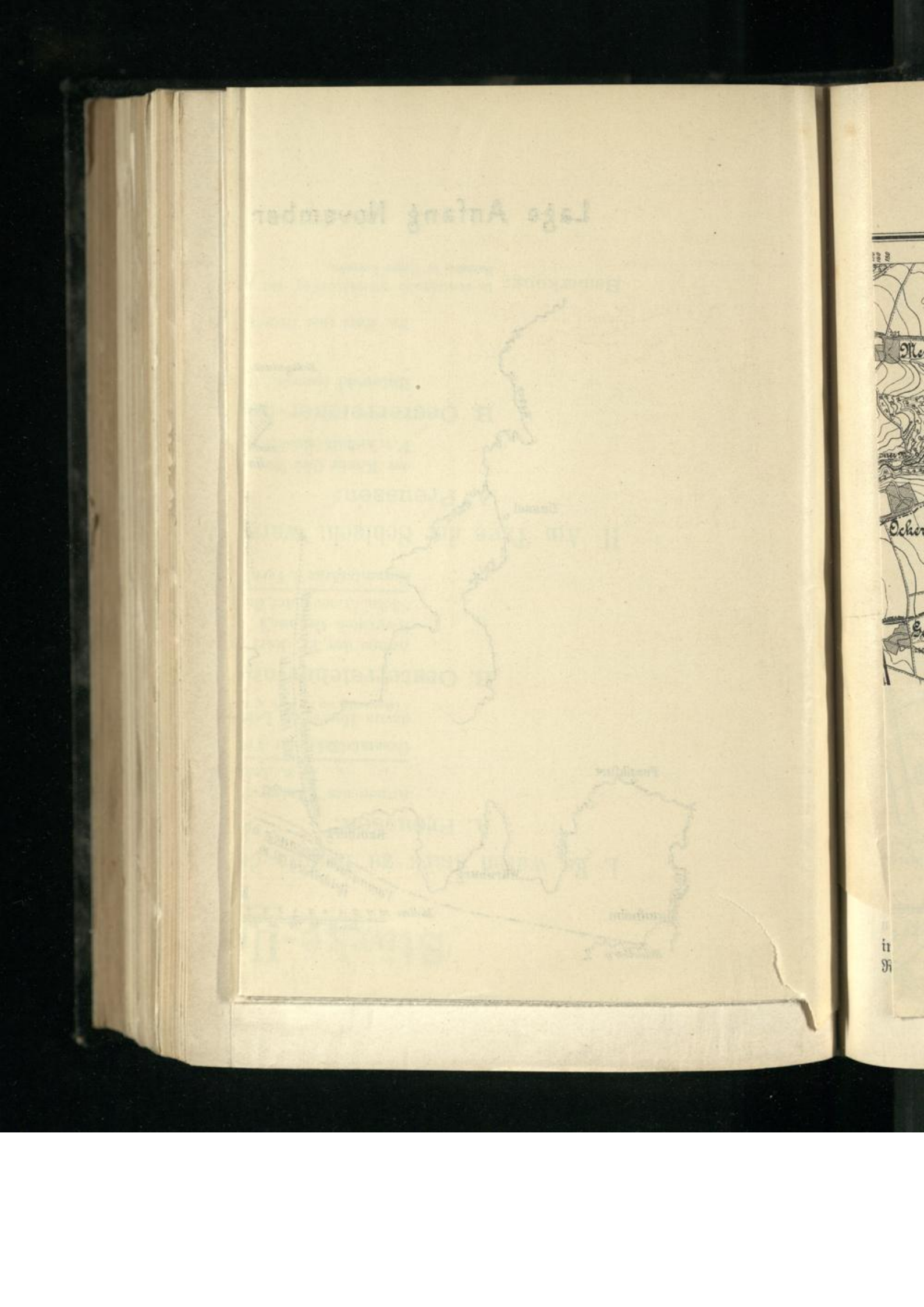
der **König** (bei Meissen)	etwa 20000 M.
F. v. Anhalt (einschl. Lehwald)	„ 30000 „

B. Oesterreicher und Sachsen:

Rutowski (ei (einschl. Harrsch[illegible] Grünne)	etwa 70000 M.
Pr. Karl (bei Dresden)	„ 18000 „

zur Schlacht zusammenstoßend.

Bemerkung: In vorstehender Stärkeübersicht sind auf [illegible] die Truppen aufgeführt, die für den Winterfeldzug in Sachsen in Frage kommen.



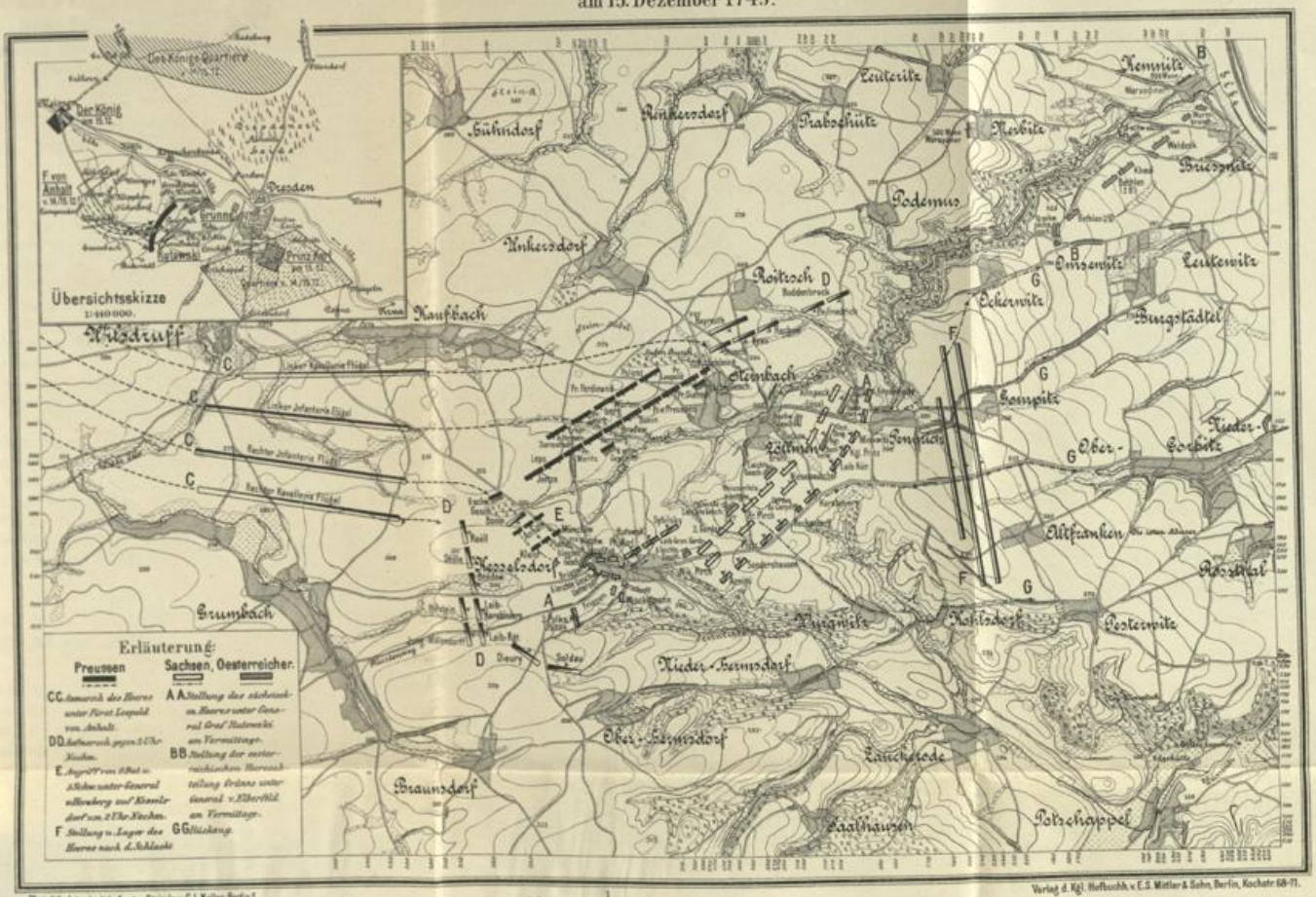
Plan II.

Kemnitz
500 Mann
Warasdiner
Wurmbrand
Merbitz
Waldeck
Kheul
Bethlen (2 B.)
Bethlen (2 B.)
Omsenitz
Leutewitz
Ockerwitz
Burgstädtel
Sampitz
B
G
G

Plan der Schlacht bei Kesselsdorf

am 15. Dezember 1745.

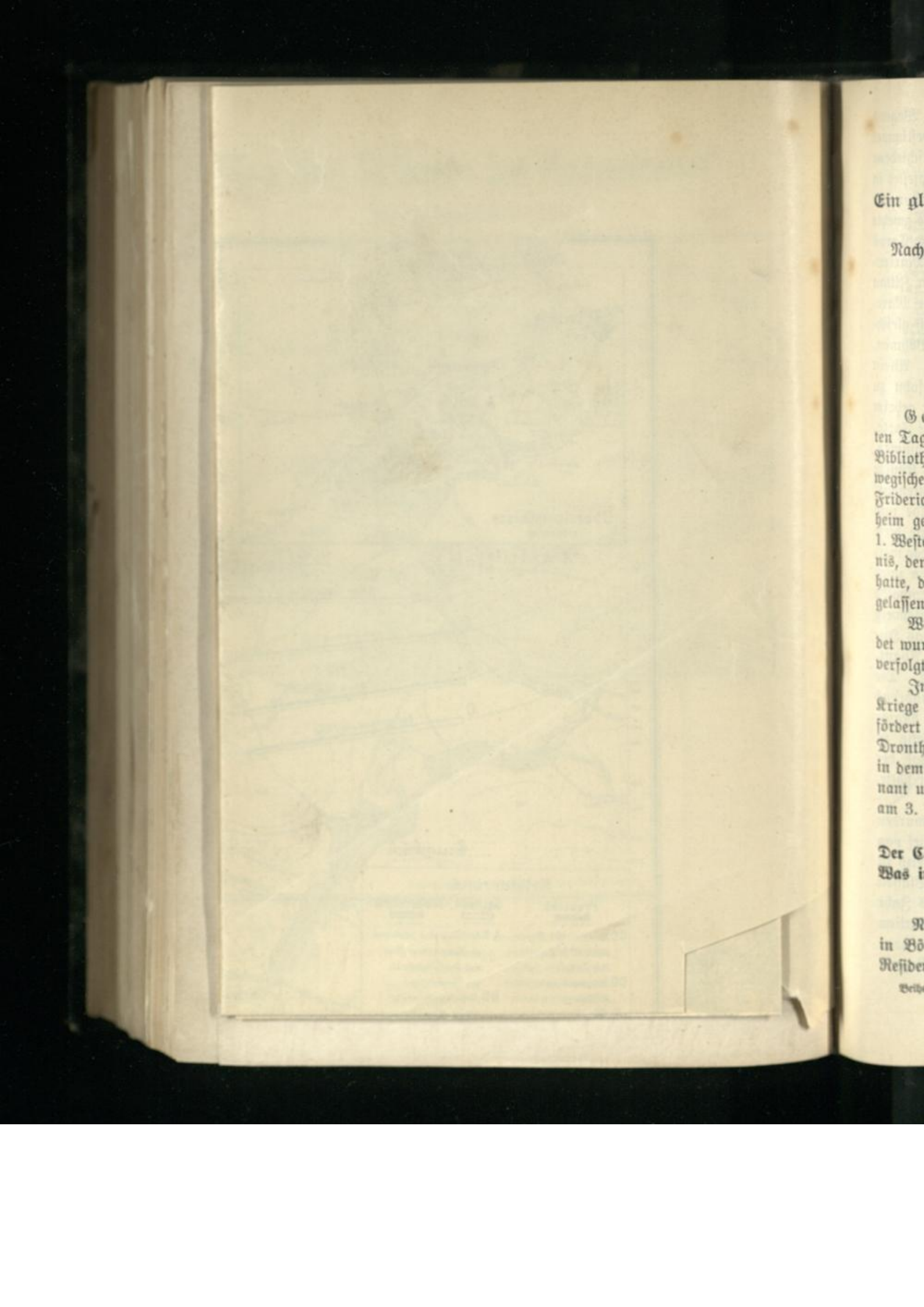
Plan II.



Photolith. d. geogr.-lith. Anst. u. Steindr. v. C. L. Keller, Berlin S.

Maßstab 1/4000 der natürlichen Länge.

Verlag d. Kgl. Hofbuchh. v. E. S. Mittler & Sohn, Berlin, Kochstr. 68-71.



Prag und Kolin.

Ein glücklicher und ein unglücklicher Tag aus dem Kriegsleben des Großen Königs.

Nach dem Tagebuch eines norwegischen Offiziers während des Feldzuges in Böhmen 1757.

Herausgegeben
von
Caspar Aubert,
Premierleutnant im norwegischen Heere.

Mit drei Skizzen.

Nachdruck verboten.
Übersetzungsrecht vorbehalten.

Georg Friderich v. Krogh, der Verfasser des hier mitgeteilten Tagebuches, das jetzt in der Manuskriptsammlung der Deichmanschen Bibliothek in Kristiania zu finden ist, gehörte einem hoch angesehenen norwegischen Offiziergeschlecht an. Als Sohn des Generalleutnants Georg Friderich v. Krogh (1687—1768) wurde er am 7. Oktober 1732 zu Drontheim geboren, und schon 1746 wurde er Offizier. Als Hauptmann im 1. Westerlenschen Infanterieregiment erhielt er im Jahre 1757 die Erlaubnis, dem preußischen Heere als Volontär zu folgen, wo er auch das Glück hatte, die Gewogenheit des Großen Königs zu gewinnen. Er wurde zugelassen, den Feldzug im Stabe Friedrichs mitzumachen.

Während der Retraite nach der Schlacht bei Kolin, in der er verwundet wurde, ritt er an der Seite des Königs, als dieser sich, von Panduren verfolgt und umringt, mit dem Säbel in der Hand durchhauen mußte.

In Norwegen machte G. F. v. Krogh nach seiner Rückkehr aus dem Kriege eine sehr rasche Karriere. Schon 1760 wurde er zum Oberst befördert und 1772 zum Generalmajor und kommandierenden General in Drontheim ernannt, wo er wie ein König bis zum Jahre 1814 residierte, in dem er zur Disposition gestellt wurde. 1781 war er zum Generalleutnant und 1793 zum General ernannt worden. Er starb zu Drontheim am 3. August 1818.

Journal

Der Campagne des Jahres 1757 von den 22. April bis den 24. July. Was in solcher Zeit sich zugetragen und ich als Volontaire beygewohnet

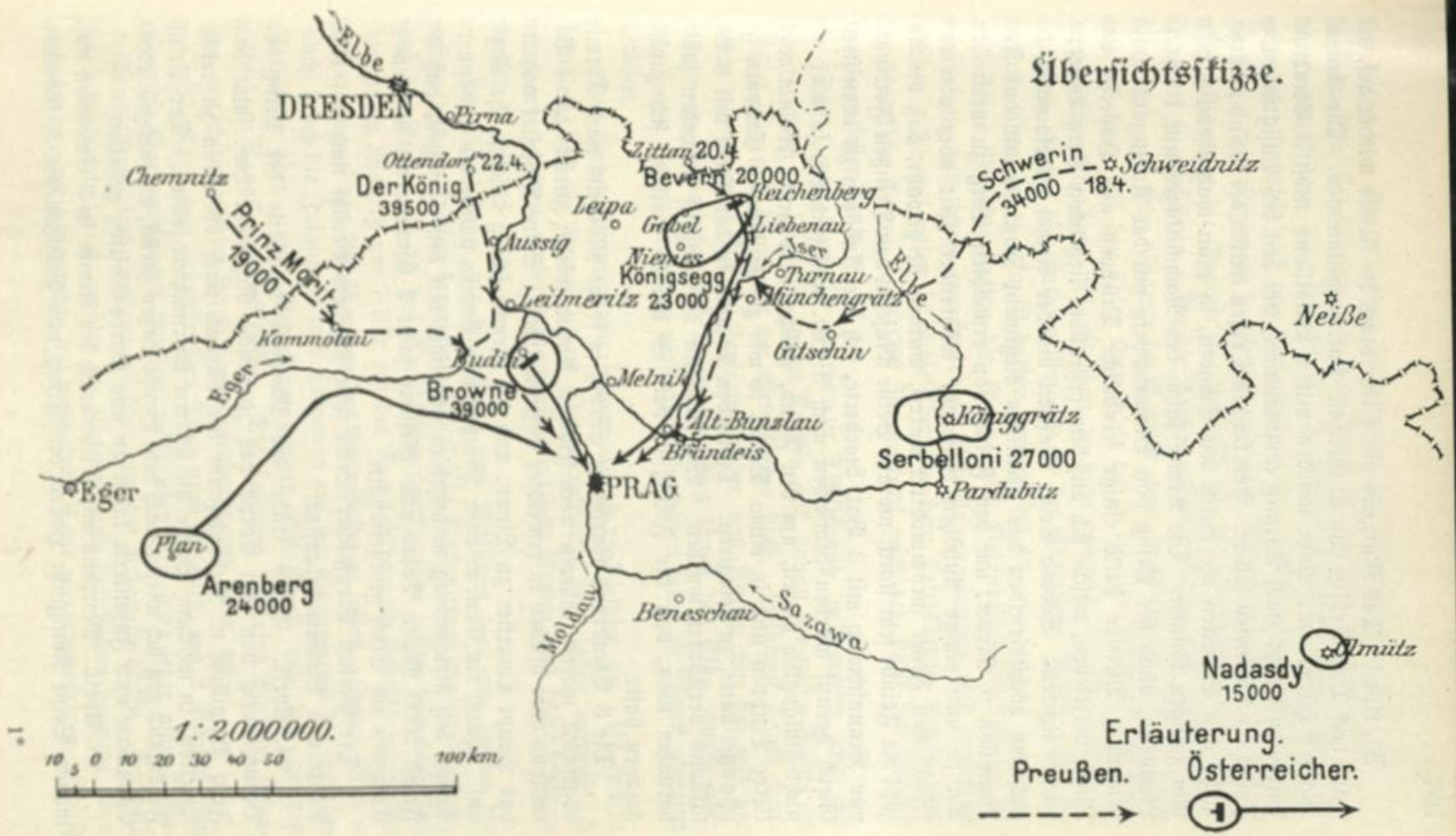
Georg Friderich v. Krogh.

Nachdem Seine Majestet der König von Preußen um seinen Einfall in Böhmen denen Österreichern zu cachiren die Vestungs-Wercke der Residence Dresden ausbessern und vermehren, auch eine große Anzahl

Palisaden verfertigen lassen, zu deren Transport nach Pirna 400 Wagens beordert, so aber zur Fortbringung der Fourage eigentlich bestimmet waren, als bekahmen die Armeen auf einmahl Ordre, durch verschiedene Pässe in Böhmen einzudringen. Die Armee, so höchst Seine Majestet in höchster Persohn commandirten, marchirte in zweie Colonnen, davon der General Feldt Marechal v. Keith die erste und Seine Majestet die zweyte führten, den Weg über Gishübel und Gottleube nehmend. Das Corps unter Commando des Printzen Mauritz von Dessau ging über Marienberg, und das, so der Printz von Bevern commandirte, drung über Zittau und Gabel ein. Die Armee unter Anführung des General Feldt Marechals v. Schwerin, so ihre Qvartiere in Schlesien gehabt, zog sich gleichfalls in zwey Colonnen über Hirschberg und Landshut nach Böhmen, welcher Aufbruch derer Armeen insgesamt d. 22. April geschahe. Allein da beständig die Gnade gehabt Seiner Majestet allerhöchste Persohn zu folgen, und die Berichte von den andern Armeen und Corps sehr geheim gehalten worden, als geht dieser Journal nur eigentlich auf diejenige Facta, so bey der königlichen Armee gesehen und zu meinem Wissen gekommen.

1757 d. 22. April brach die Armee von Seiner Majestet dem Könige wie schon gemeldet in zween Colonnen auf und marchirte von Ottendorf über Gishübel und Gottleube, die 1 Colonne durch Schönenwalde und die zweyte zwischen ermeldetem Dorf und Peterswalde, und langte diese letztere schon um 1 Uhr zu Nollendorf, die erstere aber, weil die Wege verschauen und sehr tief waren, erst um 4 Uhr an. Das Lager wurde in zwey Treffen aufgeschlagen, davon der rechte Flügel sich gegen Schönenwalde erstreckte. Seine Durchlauchten der Printz Ferdinand von Braunschweig hatten mit 6 Bataillons, das Dragoner Regiment v. Meinicke, das Husaren Regiment v. Zeculy und das Meyersche Frey Bataillon die Avant-Garde, und campirten selbige Nacht eine Stunde weiter vorwärts. Die Cavallerie blieb bey Ottendorf stehen ausgenommen die 3 Esquadrons Garde du Corps, welche die zweyte Colonne folgeten. Der General Major v. Zaztrow wurde mit 4 Bataillons detachiret, um Aufig in Besitz zu nehmen. Noch selbigen Abend lief die angenehme Zeitung ein, daß der Printz von Bevern eine feindliche Armee zu Reichenberg geschlagen hätte, und also seinen March ohngehindert fortsetzen könnte.

Es kahm ein Österreichischer Trompetter im Lager an, und wurden ihm die Augen wie gebräuchlich verbunden; derselbe hatte einen Brief von den Feldtmarechal v. Broune an den General Feldt Marechal v. Keith zu überbringen, worinnen ersterer anhielte um die Loslassung der Pfaffen aus dem Marienscheiner Kloster, welche Seine Majestet verwichenes Jahr beym Ausmarche mit sich genommen, weil sie die geforderte Contribution entweder nicht erlegen wollen oder können. Die Bitte gewehreten zwar Seine Majestet, allein nach Verlauf einiger Tage, als wir durch die Gegend zogen, wurden sie abermahl aus selbiger Uhrsache mitgenommen.


Übersichtsskizze.
Elbe
DRESDEN
Pirna
Ottendorf 22.4.
Der König
39500
Chemnitz
Prinz Moritz
19000
Aussig
Leipa
Zittau 20.4.
Bevern 20000
Reichenberg
Gabel
Liebenau
Iser
Niemes
Königsegg
Turnau
Münchengrätz
Leitmeritz 23000
Elbe
Schwerin
34000
18.4.
Schweidnitz
Neiße
Kommotau
Budin
Gitschin
Eger
Melnik
Browne
39000
Alt-Bunzlau
Königgrätz
Brandeis
Serbelloni 27000
PRAG
Pardubitz
Eger
Plan
Arenberg
24000
Beneschau
Moldau
Sazawa
Olmütz
Nadasdy
15000
1:2000000.
10 5 0 10 20 30 40 50 100 km
Erläuterung.
Preußen.
Österreicher.
1

23. April. Des Morgens um 4 Uhr brach die Armee wieder auf, und ward das Dorf Teplitz von 2. Grenad. Bat. eingenommen. Die General Majors Hülsen und Rohr wurden mit 4 Bataillons nebst 3 Escadrons Garde du Corps nach Törmitz commandiret, um den bey Aufig stehenden Feind im Rücken zu fallen. Von beyden Orthen wurde der Feind verjaget, mehr aus Schrecken als durch den Schaden, so man wahrscheinlich hätte ihm zufügen können. Die Armee kahm des Nachmittages um 1 Uhr zu Linay an, alwo der Printz von Braunschweig mit der Avantgarde Halte gemacht. Dieselbe hatte einige feindtliche Truppen aus Haversee und Linay vertrieben, welche sich auf dem gegenüber liegenden Berg Boscopol wieder setzeten. Sobald Seine Majestet mit der Armee angekommen, detachirten höchstdieselben das Zeculische Regiment Huzaren und das Frey Bataillon v. Meyer, um den Feind von ermeldten Berg zu vertreiben. Da sie nun einige Anhöhen bestiegen, währender Zeit aber von dem feindtlichen Feuer incommodiret waren, wurden sie gewahr, daß die Anzahl der Feinde sehr starck, worauf Seine Majestet den Printzen Ferdinand von Braunschweig mit 3 Bat. beorderte, sich der Anhöhen zu bemeistern. Gleich darauf wurden demselben noch 3 Bat. nachgeschicket, so aber alle nicht hinlänglich waren, um den Feind, welcher eine große Anzahl regulierer Truppen und in einen Defilé, so wir zu passiren, 5 Canonen gepflantzet hatte, zu delogiren. Deshalben sie noch in der Nacht mit 6 Bataillons verstärcket wurden. Wie alsdann der Angriff geschehen sollte, vernahm man, daß der Feind, so bald es dunckel worden, sich zurückgezogen hatte.

Die 3 Escadrons Garde du Corps, so frühe Morgens nach Törmitz abgeschickt waren, kahmen noch selbigen Abend wieder zurück, die 4 Bataillons aber blieben in ermeldter Gegend stehen. Seine Majestet nahmen das Haupt Qvartier zu Linay, und die Armee schlug daselbst ihr Lager auf. Durch ein Courier vom Printzen von Bevern wurde die gewonnene Action bey Reichenberg nochmahlen bestätiget mit dem Zufügen, daß der Feind 2000 Mann Todte und Blessirte samt 3 Estandarten und einige Canonen im Stich gelassen hätte.

Der Verlust Preußischer Seits solte sich dem Bericht nach auf 1500 Todte und Blessirte belauffen.

24. April. Gants frühe des Morgens detachirte der Printz von Braunschweig von sein Corps das Zeculische Regiment Huf. samt dem Frey Bataillon v. Meinecke, um die Gegend nach Welmina zu recognosciren, in welchem Dorffe die letztern übernachten sollten. Der Printz Ferdinand zog sich wieder nach dem Haupt-Lager zurück, die nachgebliebene Cavallerie und Infanterie kahm an und wurde Rasttag gehalten.

25. April. Morgens um 3 Uhr brach die Armee in 3 Colonnen auf, wovon Seine Königliche Hoheit der Printz von Preußen die 3. führeten.

Der Printz von Braunschweig hatte wieder die Avantgarde. Die Colonne, so Seine Majestet führten, ließ den Boscopol zur rechten, und die beyden andern marchirten über den Berg. Zu Welmina wurde Rendezvous gegeben, und daselbst stieß das Hus. Regiment v. Ziethen vom Mauritzschen Corps zu dem Regiment v. Zeculi und dem Meyerschen Frey Bataillon, um im Vorwege die Gegend von Lowositz vor die feindtlichen irregulairen Truppen zu versichern. Da die Armee auf die Plaine von Lowositz ankahm und auf dem Champ de Bataille von verwichenem Jahre, könte man sich kaum für den üblen Geruch, so die in letzterer Schlacht gebliebene verurhrsachten, bergen. Die Gruben, so man gemacht, um die Todten zu begraben, zeigten die bluthige Bataille, so die Preußische Armee zwar gewonnen aber theuer erkaufft hatten, genugsahm an.

Seine Majestet hatten die Gnade uns Volontaires deutlich zu demonstriren, wie diesse merckwürdige Bataille angefangen und geendiget worden. Darauf ritten höchstdieselben auf dem Petersberge, wovon man die feindtliche Armee, so 80 000 Mann starck geschätzet, klahr bey Buddin campiren sehen konte.

Das Haupt Qvartier wurde zu Tschizkowitz genommen, und die Armee schlug ihr Lager in zween Treffen auf, davon der rechte Flügel an Tschizkowitz und der lincke am Petersberge stieß. Selbigen Tages marchirte der General Major Zastrow wieder von Aussig, um sich mit der Armee zu conjugiren, und nahm den Weg längs der Elbe, wurde aber von denen jenzeit derselben versteckten Panduren samt 50 Mann gemeine getödtet.

Der Printz Mauritz mit seinem Corps traf alhier an. Es wurde befohlen, daß die Armee um 4 Uhr marschfertig seyn sollte, vermuhtlich um parat zu seyn, woferne die große feindtliche Armee was hätte tentiren wollen.

26. April kahm die Cavallerie und Artillerie hier an, davon die erstere das 3. Treffen formirte. Um 6 Uhr Nachmittags wurde befohlen, daß die Armee um 11 des Abends marchfertig seyn sollte, wie auch daß der Printz Mauritz um 7 Uhr mit der Avantgarde nach Koschtitz marchiren sollte, um auf den Anhöhen bey der Eger Posto zu fassen. Gegen Mitternacht brach die Infanterie in 2 Colonnen auf, die Bagage und die schwehre Artillerie aber unter Bedeckung zweyer Bataillons mit der gantzen schwehren Cavallerie blieb stehen. Die Colonne, so Seine Majestet führeten, marchirete rechter Hand vom Hasenberge und kahm am

27. April bey anbrechendem Tage nach Koschtitz, wo 2 Schiffbrücken über die Eger geschlagen wurden, währender Zeit aber setzte man 2 Bataillons Grenadiers in Pontons über, um die Arbeit zu decken. So bald die erste Brücke fertig, mußten die Zietschen und Zeculischen Huzaren übermarchiren um die Gegenden auf der andern Seite zu recognosciren, alsbald

ſetzten Seine Majeſtet den March nach Stratonitz forth, allwo die Tête Halte gemachte bis die übrige Armee folgen konnte. Darauf wurde das Lager in 3 Treffen, die Fronte nach Karwatetz, der rechte Flügel vor Stratonitz und der lincke nach Patek habend, geſchlagen.

Wie wir in Begriff ſtunden einzurücken, ſahe man in dem feindtlichen Lager eine ſtarcke Bewegung, deswegen Seine Majeſtet die Armee en Ordre de Bataille ſetzen ließen und befohlen die 2 Huſaren Regimenter nebſt dem Dragoner Regiment v. Meineke zu recognosciren, waß der Feind vornahme. Als man aber bemerckte, daß er im Wegmarch begriffen, erhielten oberwehnte Regimenter Ordre, wo möglich ihnen in die Bagage zu fallen, mußten ſich aber mit 40 Wagens mit Mehl beladen begnügen laſſen, wobey ſie 10 feindliche Huſaren tödteten und 19 gefangen nahmen, davon einige bleſſiret. Unterdeſſen langte die zurückgelaſſene Cavallerie und Bagage an, und die Regimenter rückten in das für ſie abgeſtochene Lager ein.

28. April. Des Morgens um 6 Uhr wurde der March in 4 Colonnen, wovon der General Lieutenant v. Kiow die 4. anführte, wieder angetreten, und in der Gegend von Karwatetz die Fronte nach Welwarn kehrend, den rechten an Barkotetz und den lincken an Retzenow ſtoßend, das Lager in 2 Treffen aufgeſchlagen.

Bei Karwatetz fand man das feindtliche Magazin in guten Stande vor, ausgenommen daß ſie das Heu vor ihren Abmarch im Brandt geſteckt.

Der General Lieutenant Ziethen wurde noch detachiret mit dem Rocauiſchen Cavallerie Regiment, mit dem Meinekiſchen Dragoner und den beyden Huſaren Regimentern um die Gegend bis nach Welwarn zu beſtreichen, welche Stadt mit ohngefehr 2 Bataillons Panduren beſetzet, und in die jenſeitigen Gegend hielten ſich einige Öſterreichiſche Huſaren auf. Um die in der Stadt zu vertreiben, wurde zwar ein Verſuch gethan, ſo aber 9 Mann Todte und 14 bleſſirte Pferde koſtete, weswegen man von dieſem Vorhaben abſtund, welches um ſo viel beſſer, denweil ſie ſich in der Nacht von ſelbſten zurückzogen.

29. April hielte man Raſttag. Des Abends wurde der Printz Mauritz mit der Avant Garde beſtehend aus 13 Bataillons nach Welwarn abgeſchicket, und lief annoch die angenehme Zeitung ein, daß der General Feldt Marechal v. Schwerin ſich des conſiderablen Magazins bey Jung Buntzlau bemeiſtert hätte.

30. April brach die Armee wieder auf und marchirte in 4 Colonnen, davon die 1. der General Kiow, die 2. der Feldt Marechal v. Keith, die 3. der Printz von Preußen und die 4. der General Lieutenant Pennavaire anführeten, auf Welwarn zu, allwo uns die Avant Garde erwartete und allda ihr Nachtlager aufgeſchlagen hatte, bey unſerer Ankunft aber auf Ordre ihren March durch Welwarn fortſetzen müßten, woſelbſt ihnen der

Feind die Mühe zu plündern sparete, indem er solches selbsten gethan und das dortige Magazin von Mehl ausgeschüttet hatte. So bald man durchpassiret, wurde der General Lieutenant Ziethen mit seinem Commando abgeschicket, die Gegend weiter zu verkundschaften. Eine halbe Stunde darauf höhreten wir in der Gegend von Nikowitz ein starckes Feuern, worauf Seine Majestet hinritten, um zu sehen, wo das Schießen geschahe. Man wurde gleich die Arriere Garde der Feinde gewahr, so aus einige Huzaren und 3 Cavallerie Regimentern bestunde. In dem Dorffe Mühlhausen lagen einige Panduren, welche zu vertreiben zwey Grenadier Bataillons beordert wurden, welches ihnen auch gelunge, und das Dorf besetzet ward. Seine Majestet ritten hiernächst zurück und ließen das Lager zu Butschina in zwey Treffen aufschlagen.

Den 1. May brachen Seine Majestet in 4 Colonnen gegen Tusco den March nehmend auf. Der General Lieutenant v. Ziethen wurde wieder voraus geschicket mit der Rocauischen Cavallerie, den Meinekischen Dragoner und den 2 Husaren Regimentern. Wie sie etwas avanciret, sahen sie in der Gegend von Hohenhorst die feindliche Arriere Garde, von welchem Dorfe die Panduren auch Feuer gaben.

Der General Lieut. Ziethen ließ sein Commando aufmarchiren und befohl demselben nachhero in 2 Colonnen auf den Feind zu avanciren. Da solches in etwas bewerckstelliget, gab der General Lieut. Ziethen Signal zum Deployement und zur Attaque, welche letztere über ein Viertel Meil Weges in voller Carrière geschahe. Die feindtlichen Husaren wurden bis an einen großen Wald poussiret, da die unsrigen wieder umkehren mußten wegen einer Decharge von 2 Reg. Panduren, so in demselben versteckt lagen. Die Retraite geschahe unter Bedeckung zweyer etwas zurück gelassener Escadrons Husaren.

Bey dieser Gelegenheit wurden von dem Feinde 1 Ritmeister, 1 Lieutenant und 30 Huzaren gefangen genommen, davon einige blessiret waren. Das Lager wurde in 2 Treffen zwischen die Dörfer Tuchomirschetz und Tusco aufgeschlagen. Die Bagage, so Ordre hatte in Mühlhausen zu bleiben, müßte noch Abends nachfolgen.

2. May. Um 4 Uhr des Morgens setzte die Armee sich wieder in March und hielte die gestrige Ordnung. Auf dem Weißen Berge vor Prag stunden einige Escadrons Österreicher, so sich aber geschwinder als wir avanciren konten, zurück und endlich vor unsern Augen zur Stadt Prag hereinzogen, worauf einige Panduren herauskahmen und auf unsere Vorposten Feuer gaben. Die Armee lagerte sich auf dem sogenanten Weißen Berge auf der kleinen Seite und zwar in zwey Linien, den rechten Flügel über das Margarethen Kloster und den lincken an der Moldau streckend. Das Haupt Quartier wurde zu Welleslavin genommen. Des Abends

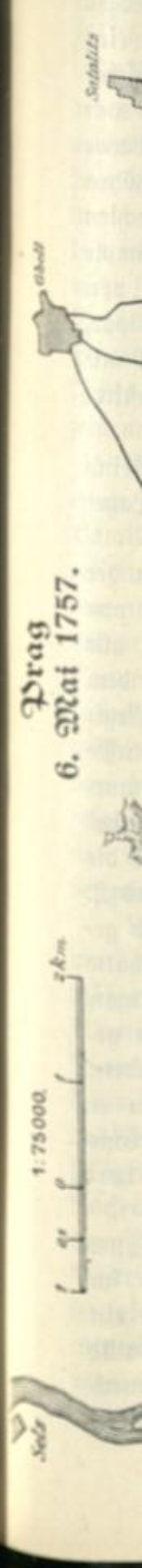
erhielten Seine Majestet die Nachricht, daß der Feldt Marechal v. Schwerin zu Alt-Buntzlau angekommen wäre.

3. May war Rasttag. Die Artillerie und Pontons langten im Lager an. Des Morgens wurde auf ein Bataillon, so der Stadt zu nahe campirte, mit Canonen geschossen, welches sich auch deswegen etwas zurückziehen müßte. Bei Nacht kam ein Officier mit 6 Husaren an, so die fröhliche Zeitung vom Marche der Schwerinschen Armee über die Elbe bey Alt-Buntzlau brachte.

4. May wurden 20 Bataillons beordert sich des Nachmittages zum Abmarche fertig zu machen. Gleichfals wurden 35 Escadrons beordert als morgen die heute abmarchirende Infanterie zu folgen. Um 5 Uhr geschahe der Abmarch der commandirten 20 Bataillons von unsern lincken Flügel nach der Moldau zu. Seine Majestet, so in höchster Persohn folgeten, nahmen dero Qw. zu Lissoley. Die Bataillons schlugen ihr Lager auf, den rechten Flügel hinter Lissoley und den lincken gegen der Moldau habend.

5. May. Um 5 Uhr Morgens wurden die Anhöhen bey Zeltz an der Moldau occupiret und 2 Batterien gemacht. Gleich darauf wurden 3 Bataillons und die Jäger zu Fuß in Pontons über die Moldau geschicket, um die Arbeyter an die Brücke zu decken. Die letztere, so bald sie übergekommen, vertrieben gleich einige Panduren und Huzaren, so sich auf den Anhöhen der andern Seite sehen ließen. Unterdessen wurde eine Brücke von 50 Pontons verfertiget, und um 11 Uhr marchirten Seine Majestet mit dem bey sich habendem Corps, wozu die gestern schon beorderte Cavallerie gestoßen, über, gingen weiter hinauf und lagerten sich hinter einen kleinen Wald dem Feind gerade gegenüber das Haupt Qw. zu Qimitz nehmend. Weil wir noch im Anmarch begriffen, conjugirten die Seidlischen und Wernerischen Husaren von der Schwerinschen Armee sich mit uns, welche der Adjutant von Feldt Marechal Schwerin folgete, um zu melden, daß die Armee zu Schlukau angekommen und sich gelagert hätte. Seine Majestet gaben dem Feldt Marechal durch gedachten Adjutanten die Ordre folgendem Morgen um 3 Uhr mit der gantzen Armee sich hieselbst einzufinden.

6. May. Ein Tag, so in der Historie den Ruhm der Preußischen Waffen ausbreiten und auf die späteste Geschlechte fortpflantzen wird. Es fingen die Operationes um 4½ Uhr Morgens an, als Seine Majestet mit dem bey sich habenden Corps hinten um den Walde marchirten, wo die Avant Garde von der Schwerinschen Armee bereits aufmarchiret, die Armee selbst aber noch im An-Marche war. Der Feldt Marechal Schwerin, nachdem er den König mit einem Hand-Kusse bewillkommet, ritte mit höchstdemselben den Feind zu recognosciren, um zu verabreden, wie und wo der Angriff am besten geschehen könte.



Prag
6. Mai 1757.
Erläuterung.
Preußen.
Österreicher.
PRAG
Moldau
Reste Schwerins
Zieten
Lucchese
Schönaich
Homolka
Maleschitz
Hlawatitz
Wysoczan
Prosek
Pratsch
Hostawitz
Bechowitz
Sedlitz
Kleine Seite
Neustadt
Weinberge
Strahow
Ziskaberg
Laurenziberg
Wischehrad
Vyssehrad
Podol
Smichow
Troja
Bubentsch
Dejwitz
Ruzyn
Weissenberg
Kaunitz
Sprecher d'Arberg
Prinz Heinrich
Manstein
Bevern
Hautcharmoy
Harrach
Tod Kios
Arenberg
Bandhurt
Ferrari
Ober-Postel
Unter-Postel
Hartwarz
Jakobitz
Nusle
Pankratz
Wrschowitz
Alt-Strachowitz
Neu-Strachowitz
Tabor B.
Ziska
Wasserthurm
Teufelsmauer
Hollarsch
Schanzen
Rokitzaner Bach
1:75000
3 Km

Die Meinung des Feldt Marechals soll eigentlich nicht gewesen seyn, dem Feind Bataille zu liefern, sondern denselben durch Märche zu zwingen seinen vorteilhaften Posten bey Prag zu verlassen, wohin er immer eine sichere Retirade haben konte, woferne er allda geschlagen wurde, als welches auch der Ausschlag bestätiget. Die Position der feindtlichen Armee war diese. Ihr linker Flügel stieß an dem Ziskaberg, und vor demselben war eine Krumme der Moldau, der rechte Flügel streckte sich über Anhöhen gegen Unter Potschernik, doch war zwischen diesem Dorfe und dem rechten Flügel noch eine ziemliche Distance, so ganz mit Deichen und Dämme entrecoupiret war. Ihre rechte Flanque war von eine Batterie von 16 Canonen, so auf einem vor derselben liegendem Berge angeleget war, gedecket. Überhaupt vor der gantzen Linie war ein großer Thal mit Deichen und Morasten coupiret, worin einige Regimenter Husaren postiret standen.

Diesen avantageusen Posten ohngeachtet wurde resolviret den Feind in die rechte Flanque zu fallen. Unterdessen hatte er sich vor seinem Lager en Ordre de Bataille rangiret, ohne seine Zelten abzubrechen.

Wie der Angriff geschehen sollte, machte die Avant Garde von der Armee lincks um und passirte die Fronte des Feindes, welcher zwar von der erwehnten Batterie doch ohne Effect schosse, indem die Kugeln alle überweg flogen. Die Infanterie zog sich bei Unter Potschernik über dem Morast, und die Cavallerie, so aus 4 Cuirassier und 4 Dragoner Regimentern bestunde, nebst denen Canonen durch erwehntes Dorfe und mußte über einen sehr schmahlen Dam marchiren. Jenseits des Dorfes marchirte sie wieder auf, bekahm aber gleich Ordre vom Feldt Marechal Schwerin in 2 Treffen vor der Armee zu marchiren und zwar über die Dämme. Die Infanterie folgte gleichfalls in 2 Treffen, davon das 2. aber sehr weit zurückblieb, weil es nicht wegen der difficilen Passage so geschwinde avancieren konte. Im Anmarch nach Unter Potschernik hatte Schwerin befohlen, daß die Linie, wobey unsere schwere Artillerie war, seitwärts vom Wege marchiren sollte, damit ermeldter Train desto geschwinder auf denselben avanciren und zu rechter Zeit ankommen könte, welche Ordre aus Versehen nicht nachgehabet wurde, als weswegen er sehr späht ankahm. Der Feind, unsere Manoeuvre ihm in die rechte Flanque zu fallen sehend, ließ seine Cavallerie sich der Flanque rechts herunter ziehen, und folgte die Infanterie in 3 Treffen nach.

Auf unseren lincken Flügel hatten wir nur, wie bereits erwähnet worden, 8 Reg. Cavallerie, dahingegen der Feind zum wenigsten im 1. Treffen 32 Escadrons, im 2. 23 und im 3. 44 Escadrons ohne ein Corps de Reserve hatte. Der Theil Preußischer Truppen, so die Bataille engagirte, bestand aus 8 Bataillons im 1. und 7 im 2. Treffen, so durch Unter Potschernik defiliret, bey dem Dorffe Sterbeholi aufmarchiret,

welcher, ohne Zeit zu geben sich von dem beständigen Marchiren vom 11 Uhr Abends vorhero zu recolligiren, noch sich recht zu alligniren, um 10 Uhr mit Lössung der Canonen den Anfang machte.

Dieser zuscheinende precipitirte Angriff sagen einige aus Versehen des Gen. Lieut. v. Fouquets geschehen zu seyn, da man vorgibet, daß er anstadt nach Ordre hinter dem Dorffe Sterbeholi aufzumarchiren vor dasselbe aufmarchiret war, und daß da solches der Feldt Marechal gewahr worden, denselben sehr scharf zugeredet haben soll. Andere pretendiren, daß solches der Feldt Marechal selbsten befohlen und zwar um den Feind nicht Zeit zu geben uns mit der Infanterie zu überflügeln, welches die Cavallerie schon in Ansehung der unsrigen gethan. Der Feind beantwortete unsere zwey ersten Canonen Schüsse mit einem starcken Canonen Feuer von einer Batterie, so er in Geschwindigkeit vor die Grenad. von seinem rechten Flügel angeleget hatte.

Die ermeldeten 8 Bataillons vom ersten Treffen avancirten mit so einer großen Hurtigkeit, daß das Musquetten Feuer, welches bey dieser Bataille erstaunend starck gewesen, bald anfing. Sie wurden aber zum retiriren gezwungen. Das 2. Treffen, so das erste hätte secundiren sollen, war wie vor erwehnet zu weit zurück, dennoch mußte es in größer Eil hervorrücken. Weil es aber Moräste zu passiren hatte, blieben ihre meiste Canonen darin stecken. Dieses Treffen wurde gleichfalls beym Angriffe repoussiret und von dem Feinde in der schönsten Ordnung verfolget. In währender Zeit war Preußischer Seits auf einer Anhöhe eine Batterie von dem schwehren Geschütz errichtet, von welcher der die unsrigen verfolgende Feind begrüset und zum stutzen gebracht ward, da sich denn einige von unsern flüchtigen Bataillons wieder setzten, worzu die Huzaren vieles beygetragen, indem sie auf die muhtwilligen eingehauen.

Als Seine Majestet die Desavantage des lincken Flügels gewahr wurden, eilten höchstdieselben, um durch dero hohe Gegenwart denen währender Zeit nachgekommenen Bataillons durch dero persöhnliche Anführung mehr anzufeuern, wie den auch der Printz von Braunschweig mit seiner Brigade durchgedrungen und ohngefehr dem Feind im Centro gleich beym Angriffe in Unordnung und auf die Flucht brachte. Alsdann ging das Ausrissen der Feinde von Bataillon zu Bataillon bis auf ihren rechten Flügel hinauf, da denn unterdessen der Überrest der Armee sich mit dem lincken Flügel des Feindes mehr und mehr engagirte. Das meiste, so dem Feinde den Muht mag benommen haben, ist ohne Zweifel, daß die Batterie von 16 Canonen, so er im Anfange vor seinem rechten Flügel hatte, womit er uns auch sehr flanquirte, von 2 Grenad. Bataillons attaquiret, erstiegen und die Besatzung in großer Confusion vertrieben worden.

Er hatte auch nicht Zeit bekommen sein Lager abzubrechen, sondern

man marchirte durch einen Theil desselben, wo sogar die Töpfe auf dem Feuer stunden und ein großer Theil der feindtlichen Equipage lag.

Unsere Cavallerie hatte indessen auch nicht gefeyret, sondern sich bey der Attaque durch das 1. Treffen geschlagen. Weil selbige aber von 11 Uhr Abends vorhero marchiret hatte, so müßte sie endlich der Überlast weichen. Der Gen. Lieut. v. Ziethen, so unser Reserve Corps am lincken Flügel, welches aus den Huz. Regimentern Ziethen, Zeculi, Werner und Putkammer bestunde, commandirte, unsere Cavallerie weichen sehend ließ selbige durch seine Escadrons Lücken zurück marchiren und attaquirte mit geschlossenen Escadrons die feindliche Cavallerie, delivrirte die 2 Regimenter v. Kiow und Gesler, so sich verhauen hatten, warf mit denselben die 3 Treffen der Feinde gäntzlich übern Hauffen. Währender Zeit ralliirte sich die Cavallerie best möglich, rückte wieder an, um die Huzaren zu entsetzen, welches aber nicht nöthig, da der geschlagene Feind sein eigen Corps de Reserve in Unordnung und mit sich auf die Flucht brachte, auf welcher er mit unseren Canon Kugeln accompagniret wurde. Weil unsere Cavallerie aus vorangeführter Uhrsache als auch von den vielen ausgestandenen Schocs zu matt war den flüchtigen Feind zu verfolgen, setzeten Seine Majestet der König nur mit einigen wenigen Escadrons Dragoner und Huzaren denselben nach, ohne zu warten, bis höchstdieselben mit etwas secundiret werden könten, falls nur ein Regiment Cavallerie vom Feinde sich hätte setzen wollen. Übereine Stunde wurde der Feind in voller Carriere verfolget. Die Huzaren hohleten sehr vieles der feindlichen Bagage ein, machten sich damit aber gar zu lustig, indem die mehresten sich besoffen. Der Feind, den gäntzlichen Verlust seiner Bagage sehend, woferne er sich nicht irgendswo setzte, um dieses kleine Corps zurück zu halten, ralliirte ohngefehr 2 Regimenter Cavallerie, pflantzete in Geschwindigkeit einige Canonen auf eine Anhöhe und spielte dergestalt mit denselben, daß unsere Huzaren, so zum Theil besoffen, mit einem großen Geheul zurück prälleten und von den feindlichen verfolget wurden. Seine Majestet, welche wegen Freund und Feind in Gefahr waren, verfügten sich um dero hohe Persohn zu salviren nach 2 Bataillons, so der Printz Frantz von Braunschweig commandirte und zu dem Ende denen andern etwas devanciret waren. Unterdessen bemühete man sich die flüchtigen Huzaren und Dragoner wieder zu setzen. So bald Seine Majestet bey den Bataillons angekommen, mußten dieselben starck anmarchiren und die Tambours die Arme braf rühren, um den Feind dadurch glauben zu machen, daß ein ansehlicher Theil der Infanterie im Anmarsch wäre, welches auch den erwünschten Effect hatte.

Auf Rapport des Obersten Wernery, daß der flüchtige Feind für einen steilen Berg gekommen und weder vor noch rückwärts konte, so entschlossen Seine Majestet mit einigen Bataillons gegen den Orth hin zu marchiren, um das vermeinte Corps in die Falle zu kriegen. Wie sie aber etwas avanciret, bekahmen sie aus der Stadt Prag und zwar aus dem Wiseherad ein so entsetzliches Canonen Feuer, daß sehr viele getödtet, und sahen Seine Majestet alsdann, daß der Officier weder die Stadt wahrgenommen, worinnen sich der Feind eben retirirte, noch daß die Moldau zwischen die Flüchtigen und den Berg war.

Nach ein lang ausgestandenes Feuer zogen Seine Majestet sich etwas zurück, nachdem die Bataillons, so herangerückt, sehr vieles gelitten. Der feindliche lincke Flügel, so den Platz am längsten behauptet, währete sich hartnäckig und kostete es viel Blut, bis der Gen. Major Graf v. Neuwied mit 2 Bataillons ihnen in den Rücken fiel. Zugleich wurde auch ein Dorf, Maleschitz genannt, worinnen der Feind sich lange vertheidiget hatte, in Brandt gestecket.

Gegen 4 Uhr wurde die Deroute général, und war niemand mehr übrig, der einen vollkommenen Sieg streitig machen konte. So viel als ersehen können hat das Centrum und der lincke Flügel der feindlichen Armee sich nach Prag retiriret, der rechte Flügel aber nach Bennischau zu.

Diese Bataille wäre weit decisiver gewesen, wenn der Printz Mauritz von Dessau, so auf Ordre des Königes von dem rechten Flügel des Feldt Marechals v. Keith (welcher das Commando über der Armee auf der kleinen Seite hatte, nachdem Seine Majestet bey Zeltz über der Moldau gegangen war) detachiret worden um, wann die Bataille anginge in der Gegend von Branek, eine Schiffbrücke über die Moldau oberhalb Prag zu werfen, dieselbe mit seinem Corps zu passiren und dem Feinde im Rücken zu fallen, — nicht Mangel einiger Pontons gehabt, um die Brücke zu vollführen, derohalben aus diesen großen Anschlag nichts werden konte. Der Printz Mauritz versuchte zwar, ob die Cavallerie nicht schwimmend die Moldau passiren konte. Weil der Grund aber leimig, blieben die Pferde darin stecken und konnten nicht avanciren. Wann diese noch hätten überkommen können und den flüchtigen längs der Moldau passirenden Feind hätten mit frischer Cavallerie einhohlen und verfolgen können, so wäre die Niederlage um ein merckliches vergrößert worden. Da beides nicht reussiren wollte, ließ der Printz Mauritz einige Canonen auf eine Anhöhe pflantzen und schoß damit über die Moldau auf die Flüchtlinge, welches wegen der Entfernung von keiner sonderlichen Würckung gewesen.

Der Feldt Marechal Broune wurde gleich im Anfange der Bataille bleßiret, wie er unsere weichenden lincken Flügel nachsetzen wollte. Bey dieser Bataille haben die Österreicher zum wenigsten 5000 Todte, 48 Officiers, 5143 Gemeine Gefangene eingebühset ohne die große Anzahl

Blessirten, so sie in der Stadt mitgeschleppet und an Verlossenen gehabt. 1 Fahne, 9 Estandarten, 33 Canonen, über 200 Amunitions Karren, 500 Bagage Wagens, 19 Pontons und einen Theil des Lagers, so gleichfalls verlohren gegangen. Der Verlust unserer Seits beläuft sich über 14 000 Mann an Todten, Blessirten und Vermißten. Der größte Verlust aber bestand im Absterben des General Feldt Marechals v. Schwerin, so im 75. Jahre seines Alters seine glorieuse Carriere geendiget, indem er beschäftiget unsren linken Flügel wieder herzustellen, nahm dahero eine Fahne von sein eigen Regiment in der Hand und marchirte auf den Feind loß, traf aber zum Unglück auf eine Batterie, von welcher er mit Cartetschen Kugeln erschossen ward und also seinen heldenmüthigen Geist aufgab.

Nachdem die Feinde so viel als möglich verfolget worden, so endigten sich die Operationes dieses merckwürdigen Tages, indem Seine Majestet dero Haupt Quartir zu Michle nahmen und die genugsahm fatigirte Armee so campiren ließen, wie sie nach geendigter Bataille stand.

Der Oberst v. Krockow wurde noch Abends mit einem Trompetter nach Prag geschicket, um die Stadt mit der sich darin befindtlichen Armee aufzufordern. Der Feldt Marechal Broune erwiederte, daß Seine Majestet etwas von ihm begehreten, so in seiner Gewalt nicht stünde. Vor seine Persohn aber legte er sich zu Seiner Majestet Füßen, worauf der Oberster antwortete, daß sein König die Stadt so würde bombardiren lassen, daß sie gäntzlich zum Steinhausen verwandelt werden sollte, worauf der Feldt Marechal wieder replicirte, daß der König Herr und Meister wäre solches zu thun.

Den 7. May machte man den Anfang die Stadt und Vestung Prag zu bloquiren. Seine Majestet ritten von Bataillon zu Bataillon, um sich nach die Blessirten zu erkundigen. Es lief die Nachricht ein, daß die Östereicher Brandeis, so mit ein Sächsisch Regiment besetzet war, und wovon die Hälfte gleich zu dem Feinde überging, eingenommen hatten.

Hierauf wurde der General Lieutenant v. Ziethen mit 4 Regimenter Huzaren als auch 4 Bataillons unter Commando des General Majors v. Manstein detachiret, um Brandeis wieder in Besitz zu nehmen, welches auch geschehen. Der Obriste Oelschnitz wurde beym recognosciren blessiret und gefangen genommen.

Es kahm aus der Stadt ein Trompetter an, durch welchen der Printz Friderich von Zweybrücken den König ersuchte, ihn, da er nur als Volontair bey der Österreichischen Armee war, heraus zu lassen. Es wurde ihn aber abgeschlagen.

Unsere Vorposten brachten den von Wien an dem Feldt Marechal v. Broune geschickten Obristen v. Schafgotsch mit seinen Depechen gefänglich ein. Der Ziskaberg wurde vom Feinde besetzt.

8. May. Wurde die Stadt noch immer naher eingeschlossen und an unsern lincken Flügel bey Branek eine Schiffbrücke von 69 Pontons über der Moldau geworfen, um sowohl oberhalb als unterhalb der Stadt Communication mit der Keithschen Armee zu haben. Ingleichen wurden Redouten angeleget, um die Ausfälle der Feinde beschwerlicher zu machen.

9. May. Wurde unter Commando des General Lieutenants v. Treskow die Flesche auf dem Ziskaberge attaquiret und eingenommen. Dieselbe war mit 500 Mann Österreicher besetzet und ward demohngeachtet von 800 Preußen erstiegen. Der Feind verlohr an Todte, Blessirte und Gefangene 1 Capitaine und 47 Mann. In der Schantze hinterließen sie 2 metallene Canonen und 18 Doppel-Hacken. Unsriger Seits blieb der Obriste Strantz nebst 50 Gemeine, überdem waren 30 Blessirte. Um 10 Uhr Morgens wurde das Freuden Feuer wegen gewonnener Bataille von beyden königlichen Armeen geschossen. Es suchte der Feind bey Abend zu zweyen Mahlen sich des Ziskaberges wieder zu bemeistern, welches doch nicht gelingen wollte.

10. May. Gantz frühe Morgens wurde der Printz von Bevern mit 6 Bataillons gegen die Armee von Daun, so sich bey Böhmisch Brodt aufhielte, detachiret. Gegen Abend conjugirte sich zu Brandeis der General Lieutenant v. Ziethen mit denselben. Mit der Arbeit an den Redouten wurde starck continuiret. Es wurde auch befohlen, daß die Hälfte von jedem Bataillon bis Mitternacht unter Gewehr stehen, und daß alsdann die andere Hälfte sie ablösen sollte.

11. May. Es wurde der General Lieutenant v. Pennavaire, die General Majors Baron v. Schönaich, v. Krockow, v. Meinecke nebst 43 Escadrons als auch 1 Bataillon dem Printzen von Bevern zur Verstärkung nachgeschickt. Ingleichen wurde ein Jäger, so ein Brief von dem Feldt Marechal v. Broune an dessen Gemahlin hatte, aufgefangen, worin er meldete, daß der Verlust von denen Regimentern, so sich nach Prag retiriret, an Todten, Blessirten und Gefangenen auf 14 783 Mann sich beliefte. Von denen andern wüste er keine Nachricht zu geben. Es schickte auch der Feldt Marechal Broune einen Trompetter am Könige, um die Erlaubniß auszubitten aus die Stadt gehen zu dürfen, um sich von seinen Blessuren couriren zu lassen, erhielte aber abschlägige Antwort. Es geschahe bey der Armee ein großes Avancement.

12. May. Wurden noch viele zu Stabs Officiers avanciret. An denen Blessuren starben täglich sehr viele.

13. May. Wurden einige Redouten mit benöhtigter Artillerie versehen, wie auch Pferde nach Budin abgeschicket um von dorten die schwehre

Artillerie abzuhohlen. Die Deserteurs aus Prag kahmen täglich in großer Anzahl an.

14. May. Passirte nichts remarquables als daß die Panduren sich sowohl bey Tage als bey Nacht höhren ließen. Aus der Stadt geschahen auch viele Canonen Schüsse.

15. May. Erhielte man die Nachricht, daß der Printz von Bevern und der Feldt Marechal v. Daun mit ihren Corps zwischen Kolin und Böhmisch Brod standen. Ferner lief die Nachricht ein, daß der Oberste Lieutenant Meyer mit 2 Bataillons samt 400 Husaren sich des großen Magazins zu Pilsen bemeistert und verbrandt und von da seinen Weg nachs Anspachsche, Bambergsche und Würtzburgsche fortgesetzet hatte.

16. May. Starb der General Lieutenant Hautscharmey an seinen Wunden. Bey Nacht steckten die Panduren eine alte Floßbrücke, so in der Gegend vom Ziskaberge über der Moldau lag, in Brandt.

17. May. Wurde an denen Redouten starck gearbeytet und stellten sich viele Deserteurs ein.

18. May. Wurden Fachinen und Schantz-Körbe versertiget.

19. May. Erhielte man Nachricht, daß der Feldt Marechal Daun mit seiner Armee sich nach Kottoschitz gezogen, und daß der Printz von Bevern bis nach Kolin nachgerücket wäre. Es kahm ingleichen etwas der schwehren Artillerie, so von Dresden bis nach Leitmeritz auf der Elbe transportiret worden, alhier an. Gegen Abend wurden ohngefehr 300 Panduren aus einige Häuser, Wirschowitz zur rechten Hand liegend, von 1 Officier und 30 Mann verjagt und die Häuser verbrandt. Der General Major Schöning starb auch an seiner Wunde.

20. May. Wurde unsere Schiff-Brücke zu Branek vom Floß-Holtz zum Theil ruiniret. Es kahmen viele Remont-Pferde an, und es wurde auch angezeiget, wo unsre Batterien angelegt werden sollten.

21. May. Kahm noch immmer schwehres Geschütz an.

22. May. Es hatte sich ein Korps von 2000 Mann aus der Stadt gezogen, welches zu beobachten 2 Bataillons ausrücken mußten, derohalben die erstere sich wieder in der Stadt retirirten, die unsrigen aber ins Lager zurückkehrten. Es wurden einige Häusser in Brand gestecket, um denen Panduren die Gelegenheit zu benehmen, sich den Vorposten zu nähern. Es gingen auch die General Majors Printz Frantz von Braunschweig und Normann unter Escorte von 100 Huzaren nach der Armee vom Printzen von Bevern ab.

23. May. Kahmen viele Ammunitions Wagens an, und die Arbeit an den Batterien und Redouten wurde starck getrieben als auch ein Epaulement bey dem rohten Thurm angeleget. Der Oberste Magoles aus Beyerschen Diensten kahm an und brachte an Seiner Majestet ein Schreiben von seinem Chur-Fürsten, in welchem er die Neutralitet anboht.

24. May. Um 1 Uhr in der Nacht kahmen 2 Deserteurs zu Seine

Königliche Hoheit dem Printzen von Preußen an, so denselben benachrichtigten, daß die Feinde zu 39 000 Mann starck aus der Stadt gerücket, und daß davon ohngefehr 8000 Freywillige und 6000 Grenadiers eine Redoute attaquiren sollten. Der General Feldt Marechal v. Keith wurde hievon gleich unterrichtet, welcher sogleich 4 Bataillons unter Commando des Printzen Ferdinand vom Königlichen Hausse beorderte denen zweyen hinter der Redoute stehenden Bataillons im Fall der Noht zu secundiren. Kaum war dieses geschehen, daß man die Feinde ankommen sahe, die sich auf Anrufen für Preuser ausgaben, wurden aber demohngeachtet von unsern Vorposten bewillkommet, worauf die Letzteren sich in der Redoute hereinzogen. Sie attaquirten zu dreien Malen mit erstaunender Bravour und wollten nicht eher aufhöhren, bis der Feldt Marechal v. Keith mit 4 Bataillons sich eines Meyerhofes bemeistert, wo er 2 Canonen hinpflantzen ließ und damit den Feind flanquirte, als auch 3 Bataillons abschickte, welche den Feind mit gefällten Bajonets bis zum Glacis der Stadt zurücktrieben, wodurch sie sich aber so sehr genähert, daß sie von denen Canonen der Wälle vieles gelitten.

Der Verlust des Feindes schätzet man auf 1000 Mann Todte und Verwundete und den unsrigen auf 400 bis 500 Mann Todte und Blessirte. Dem Printzen Ferdinand wurde ein Pferd unterm Leibe erschossen und er selbst am Knie blessiret.

Nach Aussage derer Deserteurs pretendiret man, daß die Absicht des Feindes bey dieser Sortie war, sich erst der Redoute zu bemeistern als auch die hinter selber liegende Batterie, nachdem unsere beyde Communications Brücken durch detachirte Corps wegnehmen und ruiniren, und alsdann mit gesamleter Macht den Feldt Marechal v. Keith angreifen und Bataille liefern. Der Feind bey dieser Attaque war so hartnäckig, daß da es Tag worden, sehr viele von ihm auf dem Parapet der Redoute von Bajonets erstochen lagen.

Noch Abends wurde angefangen die letzte große Batterie von zehn 24 Pfd. Canonen anzulegen als auch eine Communications Linie zur nahe gelegenen Redoute.

25. May. Der abgeschickte und einen Deserteur vorstellende Feldt Webel kahm aus Prag wieder mit der Nachricht zurück, daß in der Stadt 53 000 Mann diensttüchtige Leute waren, und bey der Bataille rechneten sie 27 000 Mann verlohren zu haben, daß also über 3000 sich gäntzlich verlossen haben müssen, weil wir nicht mehr als 23 989 Mann herausbringen können als nehmlich:

Im Lazareth zu Prag	10 203	Mann,
Auf der Wahlstadt sind an Todte defunden	5 243	"
An Gefangene, worunter viele Blessirte . .	5 143	"
An Deserteurs	3 400	"
so sich beträgt . . .	23 989	Mann.

Es hieße wieder, als wenn der Feind hätte eine Sortie wagen wollen.

26. May. Bey Nacht wurden unsere Arbeyter an der großen Batterie von denen Pandouren vertrieben. Es kahm viele Ammunition zur Armee an.

27. May. Näherte der König seinen lincken Flügel der Stadt und sollte die Nacht darauf vor denen näher angerückten Bataillons neue Redouten angeleget werden. Die Arbeiter aber wurden von denen Pandouren vertrieben.

28. May. Wurden die Batterien mit der darzu destinirten Artillerie versehen.

29. May. Die Batterien wurden vollendet, und waren auf der langen Seite derer drey, davon die Erste mit 8 Mortiers und zwölf 12 Pfd. Canonen, die Zweite mit 6 Mortiers und zwölf 12 Pfd. Canonen, die Dritte mit zehn 24 Pfd. Canonen versehen.

Auf der kleinen Seite waren ingleichen 2 Batterien, davon die eine mit 8 Mortiers und die 2. mit zehn 24 Pfd. Canonen desgleichen einige 12 Pfd. besetzet. Es wurde bey der Parole befohlen, daß um Mitternacht eine Raquette auf dem Ziskaberge abgebrandt werden sollte, welche zum Signal vom Anfange des Bombardements dienen sollte.

30. May. Gleich nach Mitternacht sahe man vom Ziskaberge die Raquette steigen, worauf sogleich von allen Batterien das Bombardement anhub, und mit glühenden Kugeln die Stadt beschossen ward. Ohngefehr eine Stunde, ehe dieses anginge, wurden einige Häuser des Dorffes Branek vom Blitz angezündet und in die Asche geleget. Es fiel auch zur selbigen Zeit ein starckes Ungewitter mit einem heftigen Regen ein, wovon die Moldau so starck aufschwoll, daß unsere beyde Brücken ihre Ancker aufhoben und zerbrachen. Sehr viele von die Pontons der Brücke zu Branek wurden vom Strohm zur Stadt herein gerissen und daselbst aufgenommen. Doch gingen 10 durch die Stadt und folglich unter der Stadt Brücke, ohne daß der Feind sie arretiren konte. Diese aber wurden von den unsrigen wieder aufgefangen.

Gegen Mittag schwoll der Fluß, so durch Michle fliest und in der Moldau fällt, so sehr auf, daß niemand bis den 31. gegen Abend denselben ohne gröste Lebens-Gefahr passiren konnte, und waren Seine Majestet mit ohngefehr 8000 Mann in der Zeit von aller Communication so wohl mit den Rest seiner als der Keithschen Armee abgeschnitten, und wäre es also eine verwünschte Gelegenheit für denen Österreichern gewesen eine General Sortie zu wagen, da sie allen Vermuthen nach hätten reussiren müssen.

Des Nachmittages kamen vom Printzen von Bevern 50 feindtliche gefangene Husaren an. Die erste Stunde nach Anfange des Bombarde-

ments wurde uns aus der Stadt aufs heftigsten beantwortet, nach der Zeit aber keinen Schuß mehr gehöret.

31. May. Die Pandouren ließen sich des Morgens viel höhren. Es wurde eine große Anzahl Sturm-Leiter verfertiget.

1. Juny. Um 5 Uhr Morgens entstand an unsere lincken Flügel Lärmen. Es hatte sich auch ein starckes Corps, davon das meiste Cavallerie, sich zur Stadt herausgezogen und machte Mine, als wenn es uns hätte angreiffen wollen. Seine Majestet ließen gleich die Bataillons, so am nähesten, zwischen die Redouten anrücken, die Cavallerie gleichfalls anmarchiren und sich fertig halten.

Wie der Feind sahe, daß ihn zu empfangen alles parat stunde, zog derselbe wieder zur Stadt herein, und die Unsrigen kehreten wieder nach ihren Lager zurück. Es wurden die Pontons-Brücken wieder im Stande gesetzet, welches nicht vorhero wegen Mangel von Pontons geschehen können.

2. Juny. Des Abends geschahe vom Feinde ein Ausfall aus der kleinen Seite, alwo sie mit ein Corps 2 von unsern Bataillons anzugreiffen Mine machten, mit einem andern aber den Sabel in der Faust eine Redoute erstiegen und weil der Capitaine, so in selber das Commando hatte, nicht auf seiner Huht war, wurden viele gefangen und 2 zwölf Pfd. und 1 6 Pfd. Canon vom Feinde mitgenommen.

Der Officier, so in der Flesche detachiret war, hat sich sehr tapfer gehalten. Wie er aber übermannt wurde, zog derselbe sich nach der Redoute in der Hoffnung alldorten von seinen Capitaine souteniret zu werden, stutzete aber sehr, da er sie so wohl von Freunden als Feinden verlassen fand, zog sich deswegen zu dem darhinter stehenden Regiment zurück.

Es kahmen selbigen Tages 1500 Wagens mit Provision aus Schlesien unter Bedeckung von 1500 Mann und zwar unter Commando des General Lieutenants v. Schultz nebst seine Durchlauchten dem Printzen Carl von Bevern allhier an. Es wurden auch 2 Bataillons 2 Escadrons und 100 Husaren um die dasigen Gegenden von streifenden Partheyen zu reinigen detachiret.

3. Juny. Sandte der Printz von Bevern 2 gefangene Husaren wie auch die auf der Fouragirung genommene königliche Pack-Knechte, welche der Feldt Marechal Daun durch einen Trompetter zurück geschicket, hierin.

4. Juny. Der Capitaine, so sich bey Eroberung der oberwehnten Redoute so schlecht gehalten, wurde cassiret.

5. Juny. Kahmen wieder einige gefangene Husaren zum Haupt-Quartier an.

6. Juny. Nach Aussage zweyer Deserteurs aus der Stadt sollte in selber großer Mangel seyn, weil sie auf 5 Tage nur 4 Portiones Brodt

bekahmen und sich bereits des Pferde Fleisches bedieneten. Es sollte auch ihres Verlautens nach viel bleyernes und blechernes Geld rouliren.

Es traf die Nachricht ein, daß der Printz von Bevern die feindtliche Vorposten attaquiret, die Defilees bey Kolin passiret und vom Feinde 56 Huzaren gefangen genommen hatte, worauf der Feldt Marechal Daun mit seine Armee aufgebrochen und nach Haber marchiret, dem der Printz von Bevern mit seinem Corps auf dem Fuße nachgefolget.

7. Juny. Bey anbrechendem Tage hat der Printz von Bevern die feindtliche Vorposten attaquiret durch den General Lieutenant v. Ziethen, wobey 150 Österreicher niedergesäbelt und 78 Mann gefangen genommen worden.

8. Juny. Wurde der Feind, so auf der Glacies der Stadt fouragirte, durch unsere Canonade starck incommodiret. — Das Bombardement continuirte zwar, aber nicht mit der Vigeur wie anfangs, weil schon Mangel an Bomben vorhanden, deren wir nur überhaupt 5000 gehabt.

9. Juny. Wurde der General Lieutenant v. Treskow mit 1 Drag. Regiment und 4 Bataillons nach Bennischau detachiret, um den Streifereyen Einhalt zu thun.

10. Juny. Bey Nacht wurde die eine Batterie auf der Keithschen Seite, weil sie zu weit abgelegen, demoliret. Da aber vergessen worden, aus dem dabey liegendem Dorffe den darin befindlichen Vorrath erst abzuhohlen, wurde des Nachmittages der Obriste Angenelli mit seinem Frey-Bataillon nebst einige Huzaren von Seculi dahin geschicket um diesen Vorrath noch aus dem Dorffe, welches der Feind bereits mit Panduren und Grenadiers besetzet, abzuhohlen. Es gelung dem Obristen Angenelli nicht, und zwar weil die Huzaren ihre Devoir nicht gethan, sondern er mußte sich mit Verlust von 9 Mann Todte und 2 blessirten Capitaines zurückziehen.

11. Juny. Schickte der Printz von Bevern die bey Kuttenberg gemachte gefangene hieher, worunter 2 Proviant Officiere befindlich. Es wurden einige Häuser an unseren lincken Flügel und worinn die Panduren sich aufhielten in Brandt gesteckt.

12. Juny. Rückten beym Feldt Marechal v. Keith die Regimenter Printz Friderich und Hansen im Lager ein, dahingegen vom Feldt Marechal das Roccoische Cavallerie Regiment, das 1. Bataillon Garde, die Regimenter Braunschweig und Bevern nach der langen Seite hinüber marchireten. Es kahm auch der Printz Mauritz von der andere Seite herüber, um beym Wegmarch Seiner Majestet das Commando zu übernehmen. Ingleichen lief das falsche Gerüchte, als wenn der Kayser bey der Armee von Daun angelanget wäre.

13. Juny. Um 4½ Uhr Morgens brachen Seine Majestet auf und marchirten mit 1 Eskadron Garde du Corps 5 Rochou und 1. Bataillon

erste Garde über Aursinover nach dem Letzten Fenning, wo allerhöchstdieselben dero Nacht Quartier nahmen. Des Abends stieß das Regiment Alt Bevern und 1. Bataillon Anhalt, welches letztere einige Artillerie mit sich führte, zu der Escorte vom Könige, womit Seine Majesteten den March unternahmen um sich mit dem Printzen von Bevern zu conjugiren ohne demselben davon vorhero avertiret zu haben.

14. Juny. Um 4½ Uhr trat dieses Corps wieder seinen March über Schwartz—Kosteletz an. Wie es durch das Dorf Tschanitz defiliret und in der Plaine von Malotetz avancirte wurde man jenseits dieses Dorffs einige kleine Troups Huzaren gewahr, hinter Zazmuk aber konte man eine ziemliche Anzahl regulierter Truppen sehen. Anfangs hielte man dafür, daß die Troups Huzaren, so jenseits Malotetz stunden, die Avant Garde vom General Lieutenant v. Treskow wären, so allhier mit seinem Detachement um 11 Uhr hätte seyn sollen um sich mit dem Könige zu conjugiren. Es wurde demnach sogleich eine Patrouille Husaren abgeschicket, um durch das Dorf zu reiten und weiter zu recognosciren. Sie wurden aber von einigen feindtlichen Panduren, so das Dorff besetzet, beschossen. Man merckte also, daß man sich geirret und weil die Klocke schon 1 Uhr war und man nichts vom General Lieutenant v. Treskow vernahm, glaubten Seine Majestet, daß er auf den Weg von Bennischau wäre coupiret worden, und deswegen ohne weiter die Stärcke des Feindes zu verkundschaften ließen sie die Bagage und Artillerie hinter Tschanitz wieder zurück marchiren. Die Infanterie marchirte gleichfalls zurück gegen ermeldtem Dorfe und machte daselbst Halte, die Cavallerie aber blieb in der Plaine halten, um den Feind zurück zu halten, falls dieselbe etwas hätte tentiren wollen.

Um 5 Uhr Nachmittages hatten Seine Majestet weder vom Printz von Bevern noch vom General Lieutenant v. Treskow die allergeringste Nachricht. Um dieser Zeit wurde von einer Huzaren Patrouille raportiret, daß der Feind lincker Hand von uns in 2 Colonnen über Kaurzim sich näherte. Diese Nachricht schiene sehr desagréable zu seyn. Ehe aber Seine Majestet solches glauben zustellen wollten, schickten höchstdieselben 2 Adjutanten hin, um einen zuverlässigen Rapport zu bringen, welche aber bey ihrer Zurückkunft die angenehme Zeitung brachten, daß die Armee, so man für feindtliche gehalten, die vom Printzen von Bevern wäre, welcher dem Feldt Marechal Daun, so sich Prag nähern wolle, beständig cottoyiret hatte. Um selbiger Zeit wurde man auch die Ankunft des General Lieutenants v. Treskow rechter Hand gewahr, welcher genöhtiget worden gantz langsahm zu marchiren, weil er stets von einigen feindtlichen Truppen harceliret worden.

Hierauf marchirten Seine Majestet wieder vorwärts nach Malotetz, welches Dorf die Österreicher verlassen. Seine Majestet nahmen daselbst dero Haupt Quartier, und nachdem sich alles mit uns conjugiret hatte,

wurde das Lager in 2 Treffen aufgeschlagen, davon der rechte Flügel etwas über Malotetz ginge und der lincke sich gegen Kaurzim erstreckte.

15. Juny. War Rasttag und ward recognosciret, wobey man vernahm, daß die feindtliche Armee bey Gintitz sei.

16. Juny. Um 6 Uhr des Abends kahm der Printz Mauritz mit 6 Bataillons und 10 Escadrons aus dem Lager vor Prag an, bey dessen Wegmarch übernahm der Printz Ferdinand von Braunschweig das Commando von der Armee, so an der langen Seite stand. Wie die Brodt-Wagens von Nimbourg, so unter Escorte von 250 Mann, sich unserm Lager näherten, wurden dieselben gegen Abend von ohngefehr 2000 Mann Cavallerie angegriffen. Erst aber forderten sie den Majoren, so den Transport commandirte, mit seine Manschaftt auf, welcher aber von keiner Übergabe höhren wollte, sondern sich so lange vertheydigte, bis der General Major v. Manstein mit 4 Bataillons und 1 Regiment Ziethen denselben zur Hülffe kahm, welcher einige Canonen Schüsse unterwegens that, um die Feinde dadurch abzuschrecken und den unsrigen zu erkennen zu geben, das der Succurs nicht weit entfernet war.

17. Juny. Des Morgens kahmen die Brodt-Wagens unter Bedeckung vom General Major v. Manstein daselbst an. Um 11 Uhr Morgens hatte die Armee Ordre marchfertig zu seyn, und war Seiner Majesteten Wille durch Kaurzim zu marchiren und nachdem über die Defilees nach Zazmuk zu. Wie aber Seine Majestet nach den lincken Flügel geritten, wurde dieselben das gantze feindtliche Lager gewahr, welches die Nacht war aufgeschlagen worden, so daß der rechte Flügel bey Bothorst und folglich vor unsere lincke Flanque, ohne daß jemand hievon dem Könige avertiret, da doch das gantze feindtliche Lager deutlich zu sehen war. Seine Majestet verenderten hierauf die March Route dahin, daß die Armee in 3 Colonnen lincker Hand von Karzim marchiren müste, die Artillerie aber auf Werbschan zu. Zwischen den unsrigen und feindtlichen Husaren, so sich dieseits Planiany aufhielten geschahen einige Schüsse. Die Stadt war mit Panduren besetzet und auf der andere Seite stand das Korps von Nadasti. Aus dem feindtlichen Lager sahe man viele Wagens ankommen, welches uns glauben machte, daß der Feind solche hieher geschicket, um einige hinterlassene Provision oder Bagage aus Planiany abzuhohlen. Wie sich unsere Husaren der Stadt näherten, kahmen aus selbige 2 Bataillons Ungarische Infanterie den Berg auf, welche gleich auf Seine Majesteten Svite, weil dieselbe ihnen am nähesten war, mit Canonen zu feuern anfingen.

Seine Majestet ließen den Gen. Major v. Manstein mit 6 Bataillons anrücken, um sie zu vertreiben, welches auch nach einigen gewechselten Canonen Schüsse bewerckstelliget wurde, wobey aber beyderseits einige geblieben. Unterdessen fuhren die Wagens wieder nach den feindtlichen

Lager, und das Corps von Nadasti zog sich gleichfals zurück, die Stadt aber blieb von Panduren besetzet, und die Österreichischen Husaren blieben auf einige Anhöhen halten.

Das Haupt Qw. war an dem Dorffe Werbschan, woran der lincke Flügel stieß, der rechte aber streckte sich gegen Kaurzim zu. Vor unserer Fronte lagen also die Defilees von Planiany. Durch diesen March kahmen wir für die recht Flanque des Feindes zu campiren.

18. Juny. An diesen Tage kan man den Wechsel des Glückes oder viel mehr die Hand des Herren durch Ziel und gantze Setzung menschlicher Absichten und Unternehmen deutlich ersehen. Um 3 Uhr Morgens wurde die Armee en Ordre de Bataille rangiret. Man konte aber des starcken Nebels halber vom Feinde gar nichts sehen, und glaubte man weil keine Zelter in sein gestriges Lager vorhanden, daß derselbe geweichen und nicht Stand halten wolle. Wie das Wetter aber klahr ward, bemerckte man, daß er nicht gewichen, sondern sich nur rechts gezogen hatte. Es war seine Position diese: Der rechte Flügel streckte sich gegen Kretzov, und waren zwischen diesem Dorffe und der Cavallerie vom rechten Flügel 3 Batterien auf der Anhöhe angeleget. Der lincke Flügel stieß an Bothorst, wo Tages vorhero der rechte gewesen. Die Armee war in 3 Treffen rangiret und occupirte einige gehle Anhöhen. Vor dem Centro in ein Defilé lag das Dorf Chotzemitz mit 6 Bataillons Panduren besetzet, welche die Eingänge verbarricadiret hatten.

Seine Majestet, gewahrnehmend, wie der Feind seine Stellung gäntzlich geendert, und daß er nicht en Fronte zu attaquiren wäre, beorderten den General Lieutenant v. Treskow mit der 2. Linie hinter Werbschan über das Defilé und gegen Planiany zu marchiren, um die Panduren aus der Stadt zu vertreiben. So bald ermeldeter General nahe genug marchiret, pflanzete er einige Canonen auf einem kleinem Berge, beschoß die Stadt damit, als wodurch die Pandouren vertrieben wurden. Alsbald wurde durch Planiani defiliret, die erste Linie Infanterie nebst der schwehren Artillerie durch die Stadt, die 2. Linie lincker Hand und die Cavallerie rechter Hand, und ging der March längs dem Kayserswege nach dem Wirtshause Novinnisto, so lincker Hand am Wege lieget, wo Halte gemacht, und nachdem die Cavallerie ihren Posten auf den Flügeln eingenommen, setzte sie um 10 Uhr ab, und begaben sich Seine Majestet mit dero Generalitet in erwehntem Wirtshause, wovon allerhöchstdieselben am füglichsten die feindtliche Stellung ersehen und beuhrtheilen konnten, resolvirten demnächst die rechte Flanque des Feindes mit einer schrägen Linie zu attaquiren, und wozu die Ordres, wie folget, ertheilet wurden:

Daß nehmlich der General Major Hülsen mit 7 Bataillons und der schwehren Artillerie den ersten Angrif gegen die 3 Batterien machen und

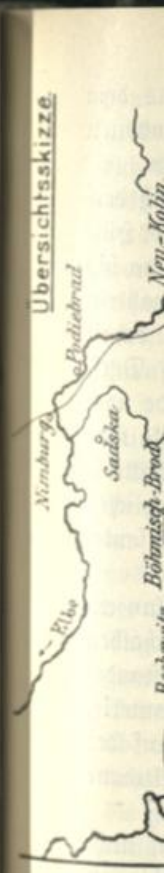
zu dem Ende längs dem Kayserswege vorausmarchiren, um die Anhöhen zu gewinnen und darauf rechts Fronte machen, damit er die Batterien en Flanque attaquiren konnte. Unterdessen sollte sich die Cavallerie des lincken Flügels hinter dem Corps von Hülsen halten um, so bald dieses die Batterien eingenommen, ihre Attaque gegen der feindtlichen Cavallerie machen zu können. Die gantze übrige Infanterie sollte stäts Fronte mit die 7 Bataillons halten, dabey durch Zurückhaltung des rechten Flügels die schräge Linie formiren und nur Ordre hatten ermeldte Bataillons zu souteniren. 2 Cavallerie Regimenter unter Commando des General Lieutenants v. Pennavaire wurden von unsern rechten den lincken Flügel zu verstärcken detachiret. Um theils den bey der Bataille von Prag durch gar zu schleunigen Angrif gemachten Fehler zu redressiren, theils auch um die brennende Hitze in der Mittags Stunde zu evitiren setzete sich die Armee erst gegen 2 Uhr Nachmittages im March.

Der Feind wegen diesen langen Halt beym Wirtshause bekahm Zeit seinen lincken Flügel von so wohl Cavallerie, Infanterie als Canonen zu degarniren und solches ohnvermerckt hinter den Anhöhen nach seinen rechten Flügel hinzuschaffen, als wodurch die rechte Flanque ansehlich verstärcket worden. Man konte ebenfalls nicht absehen, daß der Feind in mehr als einem Treffen gestanden, da er doch derselben 2 ohne sein Corps de Reserve gehabt, wie man nach Ersteigung der Anhöhen gewahr ward.

Als die Armee in vorerwehnter Ordnung gegen den Feind anmarchirte, poussirten unsere Husaren einige Österreichische bis gegen Kretzov, wo das gantze Corps von Nadasti sich befand, welches auch auf die Bataillons von Hülsen einige Canonen Schüsse that, wovon die erste Kugel in gantz gerader Linie kurtz vor dem Pferde Seiner Majestet niederschlug und glücklicher Weise nicht wie gewöhnlich wieder aufschlug. Bey unserer Annäherung aber zog sich das Nadastische Corps hinter den Anhöhen.

Um dieser Zeit bemerckte man, daß die feindtliche Cavallerie ihre Fronte veränderte, daß sie einen rechten Winckel mit der Infanterie machte und dadurch Terrain gewonnen um die unsrige Tete bieten zu können. Die dadurch erstandene Lücke wurde mit Infanterie ersetzet, welche um so viel besser die Batterien souteniren konnten.

Um 2½ Uhr fing der General Major Hülsen die Attaque an, vertrieb den Feind von der ersten Batterie, darauf avancirte derselbe gegen die 2., pflantzete auf eine Anhöhe bey dem Dorffe Kretzov seine mitführende Artillerie, so aus einigen 12 Pfd. Canonen und 2 Hautbitzen, und beschoß damit eine gute Weile die feindtliche Batterie, welches von denen Bataillons Stücken, so am nähesten waren, gleichfals geschahe. Das Dorf wurde in Brandt gesteckt und gegen der Batterie starck avanciret, wovon auch der Feind mit Hinterlassung gleichfalls vertrieben ward.



Kolin
18. Juni 1757.

Übersichtsskizze
Kolin
18. Juni 1757.
1:850000
1:75000
Erläuterung.
Preußen.
Österreicher
PRAG
Elbe
Moldau
Böhmisch-Brod
Neu-Kolin
Ober-König
Kaurzim
Schwarz-Kosteletz
Malotitz
Radlitz
Sazawa
Gang
Chotusitz
Schaslau
Kuttenberg
Kreuzberg
Gottsch-Janowitz
Roth-Janowitz
Daun
Planian
Roberz
Swojschitz
Sadska
Nimburg
Podiebrad
Reichenberg
Anwal
Weskotschan
Planian
Hulsen
Krzeczhorz
Krzesik
Hulitz
Zieten
Nadasdy
Radowenzeuth
Panavaire
Bradlitz
Arzisch
Treschkowitz
Kreczhor-Höhe
Manstein
Chotzenitz
Brzezan
Garde
Bevern
Schonauich
Briesen
Meinicke
Przerowitz
Uhersitz
Kirzitzey
Berrern
Kaiser-Straße nach Neu-Kolin
Verbindungsweg zwischen Zieten und Hulsen
Verbindungsweg zwischen Zieten und Planian
Verbindungsweg zwischen Zieten und Nerschitz
Verbindungsweg zwischen Zieten und Dechanen
Verbindungsweg zwischen Zieten und Sonne
Verbindungsweg zwischen Zieten und Hulsen
Verbindungsweg zwischen Zieten und Hulsen
Verbindungsweg zwischen Zieten und Hulsen

Während dieses starken Canonierens wie auch Schießen aus dem kleinen Gewehr konnte man deutlich sehen, wie der Feind so wohl Canonen als Ammunition nach seinen rechten Flügel in größter Eile hinfuhr.

So bald man sich der Canonen bemeistert, bedienete man sich derselben gegen dem Feinde. Um dieser Zeit ward der General Major v. Hülsen, dessen Corps sehr gelitten, durch 3 Bataillons verstärcket, und da bis dahin alles so glücklich gegangen und alle Anzeigen zur Victorie da wahren, als grif das Centrum, wie wohl ohne Ordre zu haben vielleicht damit desselben Anführer mit Antheil an der Gloire haben wollte, das Dorff Chotzemitz an, welches wie gemeldet starck besetzet war. Es wurde nach einem starcken Gefechte eingenommen und verbrandt. Mittlerweile war der General Major v. Hülsen mit der Attaque gegen die 3. große Batterie beschäftiget und war derselbe gantz nahe, wurde aber von so ein entsetzliches Canonen Feuer empfangen, daß da er von keinen frischen Truppen souteniret, zum weichen genöhtiget wurde.

Mit den Angriff der übrigen Infanterie, so sich gegen den 1. Plan engagiret hatte, lief es auch nicht glücklich ab, sondern wurde allenthalben zur schleunigen Retirade gezwungen. Die Cavallerie, so vom ausgestandenem Canonen Feuer decontenenciret, anstatt die Retraite der Infanterie, weil es ohnedehm Plaine war, zu decken, begab sich gleichfalls auf der Flucht, ohngeachtet Seine Majestet in höchster Persohn selbige zur Attaque encouragirte.

Solchergestallt wurde das Ausrissen gegen 8 Uhr allgemein und nicht an einer 2. Attaque gedacht, noch viel weniger, laut einigen Berichte, zu 7 Mahlen attaquiret worden. Seine Majestet sehend, daß dem Übel nicht mehr abzuhelfen war, wollten unter Escorte von ein Escadron Garde du Corps und 30 Husaren den Weg nach Prag nehmen, allein da der Kayserweg bereits von feindtlichen Truppen coupiret war, als eilten dieselben über die Fälder nach Nimbourg zu, wohin die flüchtige Armee gleichfalls ihre Retirade nahm und sich daselbst wieder setzte. Aus der hiesigen Garnison nahmen Seine Majestet 200 Mann mit und continuirten gegen Mitternacht die Route nach Prag die Elbe lincker Hand lassend.

Der Verlust Preusischer Seits beläuft sich zum wenigsten auf 18 000 Mann Todte, Blessirte, Gefangene und Vermiste, wie auch nachstehende Fahnen eingebüset worden, als nehmlich: von Alt-Bevern 8, von Printz Heinrich 5, von Printz Mauritz 3, von Wied 3, von Anhalt3, von Hülsen 2, von Manteuffel 2, von Munckow 2, von Schultz 2, Bornstädt 1, Kreutzen 1, Summa 32 Fahnen 1 Estandarte.

Es endigte sich also diese anfänglich zuscheinende glückliche Bataille auf eine so nachteilige Weisse für Seine Preußische Majestet, welches zum Theil daher zu leiten, daß die Infanterie, so aus der Ordre de Bataille zu ersehen, bey dieser Gelegenheit zu schwach gewesen um nach der Situation

vom Terrain am meisten gebraucht zu werden, da die Force der Armee in Cavallerie bestanden. Ins Besondere ist die Lehre daraus zu ziehen, daß wann einmahl eine gute Disposition zum Angriffe formiret, dieselbe nicht (wenigstens mit dem Gros der Armee) durch glücklichen Succès zu verändern sey, da diese Bataille allein durch dem, daß die 3. Batterie manquiret, verlohren gegangen, indem wann solche occupiret worden, derselben Canonen mit denen vorhero eroberten die gantze feindtliche Armee hätten flanquiren können, durch welche Vortheile der Sieg ohne Zweiffel Preußischer Seits geblieben wäre.

19. Juny. Morgens um 10 Uhr langten Seine Majestet zu Alt-Buntzlau an, passirten daselbst die Elbe und Brandeis und trafen um 4 Uhr Nachmittages zu Michle dero Haupt Quartier bey der Armee vor Prag an, wo sogleich zur Aufhebung der Bloquade und zum Abmarch der Armee folgenden Morgens Ordre gegeben wurde, und zu dem Ende noch Abends die schwehre Artillerie über die Ponton Brücken zu der Armee des General Feldt Marechals v. Keith transportiret worden, als auch die Bagage nach Brandeis zu defiliren muste, als wohin Seine Majestet folgenden Morgens auf das eilfertigste mit der Armee, so auf der langen Seite gestanden, sich auf den Weg begaben, um das nach der Bataille überbliebene von Überwälltigung der Feinde zu degagiren. Noch Abends kahm ein Adjutant von Printz Mauritz von Dessau mit Bericht an, daß die geschlagene Armee, ohne vom Feinde in der Retraite oder bey Passirung der Elbe bey Nimburg mercklich gelitten zu haben, sich salviret hatte.

20. Juny. Des Morgens um 3 Uhr brach die gantze Armee, so auf der langen Seite gestanden, nachdem sie die Armee von Keith mit 3 Bataillons verstärcket, welche die Ponton Brücke bey Troya mitnahmen, mit klingendem Spiel und fliegenden Fahnen auf, und setzten sich gegen 4 Uhr in 4 Colonnen, die Feldt Artillerie und Bagage zwischen sich habend, in March Unter-Potschernik rechter Hand lassend nach Brandeis zu, allwo Halte gemacht, und hernach über die Elbe nach Alt-Buntzlau defiliret und allda Fronte gegen Alt-Buntzlau machend ward das Lager in 2 Treffen aufgeschlagen. In Brandeis blieben 4 Bataillons sowohl um die daselbst als zu Alt-Buntzlau befindtliche Blessirte zu decken. Auch nahmen Seine Majestet in letzterer Stadt dero Haupt Quartier. Übrigens war dieser Tag sehr fatigant für die Armee, indem sie von 3 Uhr Morgens bis 10 Uhr Abends beständig unter Gewehr marchiren muste.

Gegen Mittag brach der Feldt Marechal v. Keith mit seine Armee auf. Seine Arriere Garde hatte ein sehr starckes Canonen Feuer auszustehen als auch von denen Panduren und Grenadiers sehr vieles gelitten, welcher Verlust auf 1100 Mann so wohl Todte als Blessirte geschätzet ward.

21. Juny. Brachen Seine Majestet um 6 Uhr auf und marchireten in 2 Colonnen, die Bagage und Artillerie à la queu der 2. unter Be-

deckung von 2 Bataillons habend, über die Jser, allwo Schiffbrücken von 6 Pontons gemacht waren, nach Lissau, allwo das Lager mit den rechten Flügel gegen Alt-Buntzlau oder den Weg, so wir gekommen, und mit den lincken auf einem Berge, auf welchem das Schloß von Lissau lieget, die Fronte gegen der Elbe machend in 2 Treffens aufgeschlagen wurde.

Hier traffen wir wieder die Meiste Blessirte von der letzten Bataille an. Dem Obristen v. Krockow wurde die Sorge aufgetragen die Blessirte zu Brandeis, so transportable waren, nach Melnik zu verschicken. Die aber nicht in dem Stande waren, blieben mit einem Trompetter im Schlosse zurück.

22. Juny. War allhie Rasttag. Es ward der General Major v. Kannacker mit 4 Bataillons detachiret um bey Nimburg ein Retranchement zu machen.

23. Juny. Wurden die gefangene Officiers zurückgeschickt, nachdem sie vorhero ihre Parole gegeben nicht, bevor ihre Auswechslung geschehen, gegen den König von Preußen zu dienen, doch sollten sie sich erst zu Leitmeritz 14 Tage aufhalten.

Um 11 Uhr Abends brach die Artillerie in aller Stille auf und marchirte ohne Bedeckung zu haben nach Alt-Buntzlau. Es passireten unter Commando des General Lieutenants v. Pennavaire 7 Regimenter Cavallerie vom Printz Mauritzschem Corps und nahmen gleichfalls ihren Weg nach Alt-Buntzlau, um dem Feldt Marechal v. Keith zu verstärcken, so bey Leitmeritz campirte, unter deren Bedeckung denn auch die an Lissau und Alt-Buntzlau befindliche Blessirten bis Melnik transportiret wurden.

24. Juny. Weil Seine Majestet entschlossen mit einem Theil der Armee aufzubrechen, so kahm der Printz Mauritz von Dessau von Nimburg um bey höchstderoselben Abmarch das Commando über den zurück bleibenden Theil zu übernehmen, überlieferte aber sein vorhero gehabtes dem Printzen von Bevern, so aus dem kleinen Überrest der bey Chotzemitz übel zugerichteten Armee bestand.

Um 4 Uhr Nachmittages brachen Seine Majestet mit 3 Escadrons Garde du Corps und 13 Bataillons nach Alt-Buntzlau auf. Über den Jser wurde eine Brücke geschlagen, so aber beym Übermarsch des 1. Bataillon Garde zerbrach, und kahmen Seine Majestet in höchster Gefahr, indem Sie auf dem Point waren, einzufallen. Weil hier also nicht überzukommen war, marchireten Seine Majestet über eine Schiffbrücke, so lincker Hand geschlagen worden und kahmen bey Sonnen-Untergange nach Alt-Buntzlau, allwo das Lager mit dem rechten Flügel an die Stadt und mit dem lincken gegen das Gehöltze geschlagen ward.

25. Juny. Morgens um 6 Uhr brach das Corps wieder auf. Die

Blessirte, so in Alt-Buntzlau waren, müsten folgen, und das Bataillon von le Noble blieb daselbst. Von 9 Uhr Vor- bis 4 Uhr Nachmittages ward in einem Dorffe Tschitz Halte gemacht, und langten wir Abends zu Melnik an, alwo das Lager mit dem rechten Flügel an die Stadt mit den lincken gegen die Weinberge und mit der Fronte gegen die Elbe geschlagen ward. Die beyden Huzaren Regimenter v. Werner und Seidlitz traffen wir hier an, musten aber gleich nach unserer Ankunft nach Jung-Buntzlau marchiren. Die Cavallerie ruckte bis Gasdorf an, ließen sich aber dicht vor der Stadt von 30 Husaren, so über der Elbe geschwummen, 100 Officiers Pferde und 14 Wagen mit Blessirten beladen nehmen, welche auch solche mit sich durch die Elbe nehmen wollten. Da es aber nicht vor den Strohm angehen konte, schmissen sie die Wagens um und versoffen die Blessirte.

26. Juny. Des Morgens um 4 Uhr brach das Corps von Melnik auf und marchirte wieder bis Gasdorf. Die Cavallerie passirte bei Leitmeritz die Brücke und rückte beym Feldt Marechal v. Keith im Lager ein. Das in Melnik gelegene Bataillon v. Wedel zog der König an sich. Es lief die Zeitung ein, daß der General Major v. Manstein nebst 10 gleichfalls blessirten Officiers, welche ins gesamt nach Dresden abgehen sollten, von denen feindtlichen Husaren gefangen. Ersterer aber, weil er sich nicht hat ergeben wollen, niedergesäbelt worden.

Der Flügel Adjutant Marquis v. Warenne, so der König nach Berlin geschicket, wurde bey dieser Gelegenheit auch blessiret und gefangen genommen, ist auch nachdem an seinen Blessuren gestorben und vom Könige, da er öfters als Negociateur gebraucht worden, sehr regrettiret. Die Zeitungen, so von allen Orthen einliefen, waren, wie sie nach einer verlohrenen Bataille pflegen, gröSten Theils unangenehm.

27. Juny. Des Morgens um 4 Uhr marchirete das Corps von Gasdorf aus und traf bei Leitmeritz an, wo das Lager aufgeschlagen und das Haupt Qwartier in der Stadt auf dem Bischofshofe genommen ward. Das Huzaren Regiment v. Seidlitz stieß wieder zur Armee.

28. Juny. Passirte das Corps, so der König mitgebracht, die Elbe, und stieß zur Haupt Armee, welche hierdurch so wohl als ihrer schlechten Position wegen das Lager veränderte, so daß der rechte Flügel gegendoch vorwärts Lowositz erstreckte. In der Linie zwischen die Cavallerie und Infanterie vom rechten Flügel lag das Dorf Lukowitz, welches von denen 2en rechten Flanquen Bataillons gedecket und besetzet. Unser lincke Flügel erstreckte sich an dem Dorfe Kobitz, so von denen 2en lincken Flanquen Batail. besetzet. Der Parc d'Artillerie war etwas vor der Brücke zu Leitmeritz um zum Einschiffen nahe zu seyn. Das Qwartier des General Feldt Marechals v. Keith war zu Lukowitz.

Der General Major v. Bülow blieb jenseit der Elbe mit den beyden Regimentern Geist und Kleist stehen, und stieß noch zu demselben unter

Commando des General Major v. Meyer das Dragoner Regiment von Bayreuth.

Es wurde desgleichen der General Major v. Asseburg mit 6 Bataillons nach dem Boscopol detachiret.

29. Juny. Wurde der General Major v. Grumbkow mit 4 Bataillons in das Gebirge zu marchiren beordret. Man bekahm die Nachricht, daß 3 Postilions mit ihren Fell-Eisen in der Feinde Hände gerathen wären.

Der Printz von Preußen und der General Lieutenant v. Schmettau wie auch der General Lieutenant v. Winterfeldt, 2 Bataillons vom Bülowschen Corps zur Bedeckung habend, ging nach der Armee des Prinzen von Dessau ab, um von demselben das Commando zu übernehmen, so vor seiner Persohn zu Seine Majestet dem Könige kommen sollte, tauschte, da sie sich rencontrirten, Escorte mit ihm.

Die Panduren nahmen 11 Schiffe, so von Dresden unterwegens weg. Die Commandanten der Escadrons des Draguner Regiments v. Normann, welches sich von der Cavallerie bey der letzten Bataille allein distinguiret, wurden zu Obrist-Lieutenants ernannt.

30. Juny. Brach um 2 Uhr Nachmittages das Grenad. Bataillon v. Kleist auf und marchirte nach Welmina. Es wurden annoch 2 Bataillons um die Passage der Elbe offen zu halten detachiret, und wurde auch angefangen die swehre Artillerie und Blessirte einzuschiffen.

1. July. Wurde von beyden Flügeln, der rechte nach Trebnitz und der lincke dieseits der Elbe gegen Zahortzahn und Pliskowitz unter Bedeckung von 2 Bataillons und 10 Escadrons fouragiret. Es gingen auch 23 Schiffe mit Artillerie und 3200 Blessirte und Krancke nach Dresden ab. Die höchstunangenehme Nachricht des Absterben Seiner Majestet der verwittweten Königin von Preußen lief ein, wovon das Königliche Haus in einer großen Betrübniß gesetzet ward.

2. July. Kahmen weder Seine Majestet der König noch die Königlichen Brüder zum Vorschein. Von die Armee des Printzen von Preußen lief die Nachricht ein, das selbe bey Jung-Buntzlau campirte; die feindtliche Armee aber sollte aus Mangel von Subsistance nach Kollin gezogen haben. Es wurde auch befohlen mit schwartzen Flohr Trauer anzulegen.

3. July. Gegen Abend wurde das Bataillon v. Kleist, so oben bey Welmina stunde, von etwa 5000 Mann Panduren und Husaren als auch regulirer Cavallerie nebst 6 Canonen angegriffen. Das Bataillon, weil es allenthalben umgeben, machte gleich ein Quarré, währete sich mit erstaunender Bravour und schoß so lange, als Ammunition vorhanden war, und erwartete hieauf mit gefälleten Bajonets ein trauriges Schicksahl, indem der Feind schon auf 20 Schritt nahe gekommen, aber nicht einbrechen dürfte, sondern immerweg schosse, als zum grösten Glücke für ermeldetem

Bataillon, so schon starck geschmoltzen, der Major Zehler mit 100 Husaren von Ziethen es zu Hülffe kahm, worauf der Feind gleich Reisaus gegeben und von den Husaren nachgesetzet wurde, die keinen Pardon gaben. Man glaubet, daß der feindtliche Verlust ansehnlich gewesen, für gewiß aber nichts zu melden, weil sie ihre Blessirte und Todte mit fortgeschleppet. Der Verlust Preusischer Seits beläuft sich auf 300 Todte und Blessirte. Es lief die Nachricht ein, das der Feldt Marechal Braune an seinen Wunden gestorben wäre.

Seine Majestet detachirten noch in der Nacht den Flügel Adjutanten v. Stuttereihm mit das Draguner Regiment v. Meineke dem Bataillon zum Succurs.

4. July. Gingen wieder Schiffe mit Krancke und Blessirte ab. Es wurden auch die Brodt-Wagens nach Welmina abgeschicket um die Blessirte vom Kleistschem Bataillon abzuhohlen und kahmen gegen Abend wieder zurück.

5. July. Kahm der Printz Mauritz mit seiner Escorte an. Die letzten Nachrichten zufolge stunde die Armee des Printzen von Preußen bey Neuschloß, wovon man deutlich den Retraite-Schuß der feindtlichen Armee höhren konte. Die Pandouren nahmen 20 Pferde und Knechte weg, so zum fouragiren auf ihre eigene Hand ausgeritten.

6. July. Es kahm die Kriegs Casse unter Bedeckung von 1 Bataillon aus Dresden mit 1680 Reconvalescirte zur Armee an. So traf auch der Obriste Lieutenant v. Stuttereihm wieder ein. Das Bataillon von Finck wurde beordert in Lowositz Posto zu fassen, weil solches hinter unserm rechten Flügel, und die Panduren sich stäts darinn aufgehalten und die Armee davon beunruhiget hatten.

7. July. Fouragirte die Armee diesseits der Elbe bis Böhmisch Leipa. Zur Bedeckung waren von der Cavallerie 100 Pferde und von der Infanterie 2 Bataillons commandiret. Die feindtliche Panduren und Husaren attaquirten die Vorposten des General Majors v. Bülow, trieben dieselbe durch Zahorzahn, als unsere Feldtwache von Draguner ihnen zu Hülffe kahm und den Feind repoussirte. Gegen 7 Uhr kahmen sie in noch größerer Anzahl, fungen an, nocheinmahl unsere Vorposten zurück zu treiben und sich in dem Dorffe sowohl als in einem hohlen Wege zu postiren, allein der General Major v. Bülow ließ ein Par Infanterie-Feldtwachen mit ihren Canons anrücken und masquirte dieselbe hinter die Draguner Feldtwachten, so auch anrucken mussen. Wie sie nahe genug, schmuckten sie die Canonen rechts und lincks aus und vertrieben den Feind mit Verlust von 19 Todte. Des Nachmittages muste der Printz Heinrich mit 5 Bataillons über die Elbe und durch die Stadt nach dem General Major v. Bülow hinmarchiren, wo Seine Königliche Hoheiten das Commando übernahmen.

8. July. Mußte das Grenadier Bataillon von Billerbeck vorwärts in Zahorzahn einrücken, um dieses Dorff zu mainteniren. Es kahm die Nachricht, daß beyde feindtliche Armeen bey Lissau stunden. Gleichfalls vernahm mann, daß die Panduren ohnweit Dresden ein Vorpost von Huzaren attäquiret, daß erstere aber gezwungen wieder zurück zu weichen, da sie stäts von denen Huzaren sind verfolget worden bis an einem großen Walde. Wie die Huzaren nicht länger zu Pferde avanciren konnten, stiegen sie ab und verfolgeten die Flüchtigen mit den Sabel in der Faust. Es kahmen aus Dresden einige ledige Schiffe als auch der Oberst Lieutenant v. Treskow an.

9. July. Es lief Rapport ein, daß man ohngefehr 2 Stunden vom Printz Heinrichschem Corps den Feind anmarchiren kommen sahe. Des Nachmittages konnte man gar deutlich sehen, wie der Feind sich von uns 2 Stunds gelagert hatte. Es kahmen noch mehrere Schiffe an und wurde angefangen die Ammunition zur schwehren Artillerie als auch von der hiesigen Provision einzuschiffen.

10. July. Morgens um 3 Uhr marchirte der General Major v. Grabow mit denen Regimentern Forcade und Assebourg, Leibregiment Cuirassiers und Katt Draguner nach dem Corps von Printz Heinrich, so daß dieses aus 13 Bataillons und 20 Escadrons bestunde. Morgens ritten Seine Majestet die Feinde, so sich gestern sehen gelassen, zu recognosciren, wobey man deutlich ihr Lager gewahr ward.

Im 3 Tage hatte man keine Nachricht von der Armee des Printzen von Preußen gehabt.

Des Nachmittages, als der Printz Heinrich bey Zahortzahn recognosciren ritte, begegnete er auf gantz kurtzer Distance 2 Österreichische Generals, so in selbiger Absicht ausgeritten. Im Vorbeypassiren begrüsten Sie einander.

Bey Nacht wurde das 1. Bataillon von Braunschweig nach Linay detachiret.

11. July. Fuhren viele Wagens mit Blessirte hievon ab. Des Vormittages kahm vom General Feldt Marechal v. Lehwald ein Officier mit wichtigen Depeschen an.

12. July. Bey Nacht entstand in der Vorstadt ein großer Lärmen, und hieße es das 2000 Panduren das Hauptqwartier attaquiren wollten. Es wurden alle Anstallten gemacht um Ihnen mit der sich hier befindtlichen wenigen Mannschafft wohl zu empfangen. Es wurde auch eine starke Patrouille Huzaren ausgeschicket, so aber nichts gewahr ward.

Um der gleichen Lärmen vorzukommen und verhüten wurde 1 Bataillon beordert sich beym Ausgange der Vorstadt zu lagern.

13. July. Des Morgens gantz frühe geschahen in der Gegend von Zahortzahn zwischen denen unsrigen und feindtlichen Husaren viele Schüsse.

Mann erfuhr, daß der Printz von Preußen mit seiner Armee bey Leipa und Daun bey Munchengratz stunde.

14. July. Gegen Mitternacht thaten die Panduren wieder nach Zahortzahn einige Schüsse. Es wurde annoch viele geladene Schiffe nach Dresden abgeschicket.

15. July. Von denen Panduren geschahen wieder viele Schüsse auf das Grenadier Bataillon von Billerbech, so bey Zahortzahn campirte. Noch Abends defilirte etwas der schwehren Bagage vom Printz Heinrichschem Corps durch Leitmeritz nach der andern Seite über.

16. July. Folgte der Rest der Bagage. Die Desertion nahm tagtäglich zu. Die Brücke über der Elbe wurde rein gemacht, damit nichts dem Übermarch der Printz Heinrischem Corps hinderlich seyn mochte. Unter der Hand aber wurden Anstallten gemacht, daß sobald wie ermeldetes Corps übermarchiret war, die Brücke an einigen Orthen konnte abgebrochen werden und in Brandt gestecket.

17. July. Wie Seine Majestet die Mittags-Mahlzeit einnehmen wollten und sich schon an die Taffel gesetzet hatten, entstand im Hausse ein großes Feuer, welches doch wegen der guten Anstallt bald gelöschet ward. Es wurde angefangen den Weg,so der Mühle werbey gehet, mit Pallisaden zu sperren, und damit man die Stadt Thorn, wenn durchmarchiret worden, in Geschwindigkeit verriegeln konnte, wurden desgleichen Anstallten gemacht.

18. July. Man bekahm die unangenehme Nachricht, das Geldern mit dem sich darin befindtlichen Bataillon in der Frantzosen Hände gerahten. Des Vormittages kahm vom Printz von Preußen ein Huzar in Bauer-Kleyder verkleidet an und überbrachte, daß die Österreicher Gabel mit der Besatzung und allem weggenommen hatten.

Des Nachmittages ging das Regiment von Mauritz nach Dresden ab.

19. July. Bey Nacht wurde der annoch auf dieser Seite seyende Rest von Mehl Tonnen nach der Seite von Keith gebracht.

Es wurde befohlen, daß die Back-Ofens so wohl auf dieser als der Keith'schen Seite sollten abgebrochen werden, desgleichen daß die Generals Personen um 5 Uhr Nachmittages in Haupt-Qwartier sich einfinden sollten.

Des Nachmittages wurde das Tete de Pont demoliret.

20. July. Um 7 Uhr Morgens gingen Seine Majestet das 1. Bataillon Garde mit sich nehmend nach Lukowitz, wo das Qwartier vom Feldt Marechal v. Keith war, und wo höchstdieselbe pernoctirten. Des Nachmittages um 3 Uhr fing der Train d'Artillerie an hievon zu gehen, nachdem die Bagage unter Bedeckung von 2 Bataillons und 6 Escadrons den Weg über Ausig nach Linay genommen. Aus Preußen kahm wieder ein Courier an. Desgleichen arrivierten aus Dresden eine große Anzahl

ledige Wagens, so bey Nacht zu Likowitz mit Mähl beladen; 400 Tonnen aber, so übrig waren, wurden in der Elbe geworffen.

21. July. Marchirte das Corps von Printz Heinrich gantz frühe über die Elbe, stieß zu der Armee von Keith, welch sich unterdessen im March gesetzet um Lager zu verändern, so daß der rechte Flügel an Sulowitz und der lincke an die Elbe stießen.

Das Haupt-Quartir war zu Sulowitz, und in Lowositz lagen 2 Bataillons.

22. July. Um 3 Uhr Morgens brach die Armee in 2 Colonnen Infanterie und eine Cavallerie auf. Seine Majestet führeten selbsten die erste, welche zur Arriere Garde 3 Bataillons unter Commando des General Major v. Rohr hatte.

So lange wie die Colonnen in der Plaine von Lowositz marchirten, blieben 2 Cavallerie Regimenter zurück in der Plaine halten. So bald wir uns aber in die Defilées begaben, devancirten beyde letztere Regimenter die Arriere Garde von Infanterie.

In der Gegend von Welmina geschahen auf dem Bataillon von Angenelli viele Schüsse von einigen Huzaren und Panduren, welche es ¼ Meil Weges cotoyirten. Wie sie sich aber zu sehr näherten, lies der Obriste Angenelli mit Cartetschen unter ihnen feuern, davon auch einige geblieben. — Der March dieser Colonne ging über Welmina nach Rusolke, die von Keith marchirte über den Boscopol. In der Plaine von Linay stieß die Colonne Cavallerie zur 1. von Infanterie und passirte durch Linay durch und stieß zu dem General Major v. Asseburg, welcher schon allda campirte.

Das Lager wurde in 2 Treffen aufgeschlagen und das Haupt-Quartir zu Linay genommen.

23. July. War Rasttag.

24. July. Brachen Seine Majestet mit einem Theil der Armee auf um gäntzlich aus Böhmen zu marchiren und nachdem sich mit dem Printzen von Preußen zu conjugiren und dem Verlauf nach eine 3. Bataille zu wagen. Weil aber denen Volontaires nicht erlaubet wurde bey dieser Gelegenheit gegenwärtig zu seyn, als höret hiebey mein Journal auf, da wir sämtlich die Armee verlassen.

Gedruckt in der Königlichen Hofbuchdruckerei von E. S. Mittler & Sohn, Berlin SW 68, Kochstraße 68—71.

Die Schlacht von Zorndorf
am 25. August 1758.

Vortrag, gehalten in der Militärischen Gesellschaft zu Berlin am Friedrichstage 1901

von

v. Unger (Kurt),
Major im großen Generalstabe und Lehrer an der Kriegsakademie.

(Mit vier Skizzen.)

Nachdruck verboten.
Uebersetzungsrecht vorbehalten.

Die Siege von Roßbach und Leuthen hatten das drohende Gewölk, das sich nach der Schlacht von Kolin über dem Haupte König Friedrichs zusammengeballt hatte, wieder völlig zerstreut.

Die Reichsarmee war zertrümmert, der Uebermuth der Franzosen gedemüthigt, der König im uneingeschränkten Besitz von Sachsen. Als Antwort auf das schimpfliche Ansinnen der Konvention vom Kloster Zeven griffen die Hannoversche Armee und die mit ihr vereinigten Truppen unter nunmehriger Führung des Herzogs Ferdinand von Braunschweig erneut zu den Waffen. In Schlesien war die große Oesterreichische Armee völlig zu Grunde gerichtet und der Kaiserin Maria Theresia Nichts als das blockirte Schweidnitz verblieben. Die in Vorpommern eingefallenen Schweden hatte der Feldmarschall Lehwald wieder bis nach Stralsund und Rügen zurückgetrieben, Ostpreußen war schon vorher von den Russen geräumt worden. König Friedrich war mehr denn je der nationale Held seines Volkes, mehr denn je bewundert und gefürchtet als Feldherr.

Aber trotz aller Erfolge war er bereit, die Hand, die nicht aus Ruhmgier das Schwert gezogen hatte, der Kaiserin Maria Theresia zum ehrenvollen Frieden zu bieten. Ein solcher Friede widersprach indessen durchaus den politischen Interessen Frankreichs. Der Französische Gesandte in Wien erhielt daher Weisung, jede Aussöhnung zwischen Preußen und Oesterreich nach Kräften zu hintertreiben. Ebenso gelang es dem Einflusse des Französischen Kabinets in Petersburg, die friedlichen Bemühungen des Großfürsten Peter zu lähmen und den Haß der Kaiserin Elisabeth gegen Preußen aufs Neue zu schüren. Auch Dänemark wurde in die Verbindung gegen den König verflochten.

Unter solchen Verhältnissen behielt am Wiener Hofe der Wunsch nach Schlesiens Wiederbesitz die Oberhand. Maria Theresia verwarf die sehr gemäßigten Friedensbedingungen König Friedrichs, und die Fortsetzung des Krieges gegen Preußen wurde allgemein beschlossen. So sah sich Friedrich der Große gezwungen, zur Erhaltung seines Staates weiterzukämpfen.

Mit unerschütterlichem Selbstvertrauen rüstete er von Neuem gegen eine Welt von Feinden. „Nichts", sagt Tempelhoff, „ist bei diesem merkwürdigen Kriege auffallender als die Geschwindigkeit, mit der die Armee wiederhergestellt wurde. In den Annalen der Welt findet man keine Beispiele davon."

Bereits in den ersten Monaten des Jahres 1758 stand das Preußische Heer neugerüstet da; in Schlesien die Hauptmacht unter dem König selbst, in Sachsen ein kleineres Heer unter dem Prinzen Heinrich, in Vorpommern und Mecklenburg das Korps des Feldmarschalls Lehwald. Dazu kam die Alliirte Armee unter dem Herzog Ferdinand von Braunschweig um Lüneburg.

Der allgemeine Plan des Königs ging — wie immer — dahin, unter Ausnutzung der erheblich größeren Kriegsbereitschaft und Kriegstüchtigkeit seines Heeres, den strategischen Vertheidigungskrieg in taktischen Offensivschlägen gegen die einzelnen Gruppen seiner Feinde zu führen.

Der erste Schlag sollte zunächst die Franzosen abstreifen, die in weit verzettelten Winterquartieren von der Aller, Oker und Werra bis rückwärts zum Rheine lagen. Bereits Mitte Februar eröffnete der Herzog Ferdinand von Braunschweig die Operationen gegen sie. Die Ueberrumpelung gelang vollkommen. Dem schleunigen Ausweichen hinter die Weser folgte alsbald ihr fluchtähnlicher Rückzug bis hinter den Rhein.

Währenddessen war König Friedrich bedacht, auch seinerseits die Hauptoperationen in Schlesien zu eröffnen, sobald es nur irgend die Jahreszeit erlaubte.

Der für ihn wichtigste Feind war zunächst das Oesterreichische Heer. Mit diesem mußte der König abrechnen, noch ehe die bereits ins Werk gesetzte Russische Offensive wirksam werden konnte.

Die Russen — seit Apraxins Abberufung im Oktober 1757 unter dem Oberbefehl des Generalleutnants Grafen v. Fermor — hatten auf Drängen der Kaiserin Elisabeth aus ihren Winterquartieren nördlich des Memel bereits Mitte Januar den Wiedereinmarsch in das von Truppen gänzlich entblößte Ostpreußen begonnen und am 22. Januar Königsberg besetzt. Anfang Februar waren von dort die Spitzen gegen die untere Weichsel vorgerückt, und Mitte März befand sich die Weichsel-Linie von Thorn abwärts, mit Ausnahme der Stadt Danzig, in Russischen Händen. Am 19. März verlegte General v. Fermor sein Hauptquartier nach Marienwerder.

König Friedrich erkannte indessen aus den ihm zugehenden Nachrichten, daß von dieser Seite her zunächst nichts Ernstliches zu besorgen sei. Auch das um Grodno formirte Schuwalowsche Korps, das zur unmittelbaren Unterstützung der Oesterreicher bestimmt war, konnte nach des Königs Berechnung nicht vor Ende Juni wirksam werden. „Ich muß also," schrieb er am 11. März aus Breslau an den Prinzen Heinrich, „gegen die Oesterreicher einen Hauptschlag ausführen, so lange ich meine Kräfte noch beisammen habe, und bevor mich diese Verstärkung, wenn sie wirklich ankommt, nöthigt, zu detachiren. Daher ist mein Operationsplan: Schweidnitz ruhig nehmen, ein Korps von 15 000 Mann zur Deckung des Gebirges lassen, wo es sich einem Korps, das etwa durch die Lausitz vordringen wollte, entgegenstellen kann; dann den Krieg nach Mähren tragen. Gehe ich gerade auf Olmütz, so wird der Feind heranmarschiren, um es zu schützen; alsdann werden wir eine Schlacht haben in einem Terrain, welches er sich nicht aussuchen kann. Schlage ich ihn, wie man hoffen muß, so belagere ich Olmütz. Der Feind wird dann, um Wien zu decken, auch die Euch gegenüberstehenden Kräfte an sich ziehen, und es wird, sobald Olmütz genommen, die Bestimmung Eurer Armee sein, Prag zu nehmen und Böhmen in Respekt zu halten. Nachher mögen die Russen, oder wer es auch sei, kommen, ich kann detachiren, so Viel nöthig ist."

Die Hauptmacht der Oesterreicher retablirte sich im Königgrätzer Kreise. Mit dem Entsatze von Schweidnitz gedachte Feldmarschall Daun zunächst den Fuß wieder nach Schlesien zu setzen. Aber der König, der bereits Mitte März die zur Deckung der Belagerung bestimmte Armee bei Landshut und Glatz bereitgestellt hatte, kam ihm weit zuvor. Am 16. April fiel die Festung. Sofort trat König Friedrich nunmehr über Neiße und Troppau den Abmarsch auf Olmütz an, das er am 8. Mai einschloß.

Aber seine Hoffnung, daß ihm Daun nunmehr Gelegenheit zu einer vortheilhaften Schlacht geben werde, erfüllte sich nicht. Der Oesterreichische Cunctator zog es trotz großer Ueberlegenheit seines Heeres an Zahl vor, sich in festen Lagern unweit Olmütz vor Angriffen des Königs zu sichern. Der kleine Krieg und die Unterbindung aller Zufuhr sollten die Mittel bilden, mit denen er den König zur Räumung Mährens zu veranlassen gedachte. Und allerdings, es gelang ihm. Die am 30. Juni erfolgte Vernichtung eines großen Transportes von Kriegsbedürfnissen aller Art durch Laudon machte die Fortsetzung der ohnehin bisher nur wenig vorgeschrittenen Belagerung von Olmütz mit Rücksicht auf den Munitionsmangel unmöglich. Sofort beschloß jetzt der König die Räumung Mährens.

Die Gebirgspässe nach Oberschlesien waren sämmtlich von den Oesterreichern gesperrt. So wählte der König die Rückzugsrichtung nach Böhmen auf Königgrätz, um sich von dort über das Gebirge die Verbindungen nach Niederschlesien wieder zu eröffnen. Mit Meisterhand bewältigte er die unge-

heuren Schwierigkeiten eines Rückzuges, der ohne jede Verpflegungsbasis ausgeführt werden mußte, und bei dem es galt, einen Belagerungspark von 4000 Fuhrwerken in Sicherheit zu bringen. Bis zum 13. Juli erreichten Heer und Belagerungspark unter erfolgreicher Abwehr mehrfacher Angriffe das Lager bei Königgrätz auf dem östlichen Elb-Ufer.

Sobald der König von hier den Belagerungstroß hatte nach Glatz in Sicherheit bringen können, fühlte er sich wieder frei zur Offensive. Das feste Lager bei Chlum, das Daun, der über Pardubitz gefolgt war, am 23. Juli bezog, war freilich unangreifbar. Chlum sollte, wie Theodor v. Bernhardi sagt, erst 108 Jahre später berühmt werden. Immer aber hoffte der König, seinen Gegner noch zu Bewegungen und Fehlern zu verleiten, die ihm die Schlacht unter günstigen Bedingungen ermöglichte. Indessen Daun mied auch hier die Tatze des Preußischen Löwen mit äußerster Vorsicht.

Inzwischen mußten die Nachrichten vom Vordringen der Russen über die Weichsel gegen die Grenzen Pommerns und der Neumark mehr und mehr Einfluß auf die Entschlüsse des Königs gewinnen. Am 20. Juli, als er sie bereits im Vormarsche von Posen auf Meseritz wußte, hatte er noch die Hoffnung, Generalleutnant Graf Dohna, der Ende März an Stelle des verabschiedeten Feldmarschalls Lehwald das Kommando über die Pommersche Armee erhalten hatte und bereits Ende Juni von Stralsund nach der Oder abmarschirt war, werde mit Hülfe einer Verstärkung allein im Stande sein, mit den Russen fertig zu werden. Es lag dem König zu viel daran, Böhmen nicht zu verlassen, ohne den Oesterreichern zuvor einen entscheidenden Schlag versetzt zu haben. So begnügte er sich zunächst damit, 10 Bataillone*) aus den Schlesischen Festungen und 2 Kavallerieregimenter der Armee des Prinzen Heinrich zu Dohnas Unterstützung zu entsenden.

Aber schon am 24. Juli überzeugte ihn die immer drohendere Gefahr des Russischen Einfalles in die Lausitz von der Nothwendigkeit, Böhmen zu räumen und sich der Schlesischen Grenze zu nähern, um, wie er schrieb, mehr „à portée“ zu sein. So gab er am 26. Juli das Lager von Königgrätz auf und zog langsam auf Skalitz ab. Bis zum 30. Juli hatten dann die weiteren Nachrichten den König zu dem Entschluß geführt, die Armee in ein festes Lager bei Landshut zu führen, dort den Markgrafen Karl mit den Hauptkräften unter vorläufiger Defensive gegen die Oesterreicher stehen zu lassen, selbst aber mit 14 bis 16 Bataillonen zu Dohnas Unterstützung abzumarschiren, um zu einem schnellen Offensivschlag gegen die Russen die Wucht seiner Persönlichkeit in die Wagschaale zu werfen. Am 10. August erreichte das Heer über Skalitz, Friedland und Wernersdorf Landshut.

*) Thatsächlich trafen nur 9 Bataillone bei Dohna ein.

Die allgemeine strategische Lage war für den König eine hochgespannte. Nur 40 000 Mann konnten zur Deckung Schlesiens gegen den überlegenen Daun zurückbleiben. Den Prinzen Heinrich, der seine Truppen südlich Dresden zusammengezogen hatte, bedrohte mit Uebermacht die Reichsarmee und ein mit ihr vereinigtes Oesterreichisches Korps bei Teplitz. Der Sieg von Krefeld am 23. Juni hatte seine Wirkung bereits wieder verloren; an eben dem 10. August mußte sich Herzog Ferdinand von Braunschweig wieder über den Rhein zurückziehen, der wenige Tage später von den Franzosen überschritten wurde. 16 000 Schweden waren seit Dohnas Abmarsch aus Vorpommern wieder bis an die Grenzen der Mark vorgedrungen. Der Weg nach Berlin lag ihnen offen. Am gefährlichsten von Allem war das drohende Zusammenwirken der Oesterreicher und Russen. Gelang es nicht, die sich vorbereitende Umklammerung rechtzeitig zu zersprengen, so stand die Existenz des Staates auf dem Spiel. Die Hoffnung, vorerst die Oesterreicher unschädlich machen zu können, hatte sich nicht erfüllt. Schnell noch etwas Entscheidendes hier zu erreichen, erschien bei Dauns Verhalten nicht mehr möglich. Und so beschloß der König, jetzt zunächst die Abrechnung mit den Russen zu machen, um baldmöglichst den Rücken für die weiteren Operationen gegen die Oesterreicher wieder frei zu bekommen. Nur drei Wochen glaubte er dazu Zeit zu haben. Innerhalb dieser Frist aber galt es nicht nur, die Russen zu einer rückwärtigen Bewegung zu veranlassen. Sie mußten vielmehr so geschlagen werden, daß ihre Offensivkraft für längere Zeit gelähmt wurde. Der König brauchte also unbedingt eine entscheidende Schlacht, und diese zu suchen, war denn auch sein felsenfester Wille, als er am 11. August von Landshut mit 14 Bataillonen und 38 Eskadrons, im Ganzen etwa 14 000 Mann, gegen die Russen aufbrach.

Auf dem nördlichen Kriegsschauplatz hatten sich unterdessen die Ereignisse in großen Zügen folgendermaßen abgespielt:

Anfang April war Generalleutnant Graf Dohna vom Könige im Falle eines Russischen Vormarsches über die Weichsel mit dem Schutz von Pommern und der Neumark beauftragt worden. Am 14. April schrieb ihm der König: „Soviel ich von denen Russen Nachricht hätte, so ginge ihre Absicht vor jetzo wohl nur dahin, die Weichsel zu defendiren und wollte ich ihm fast gut sagen, daß er in denen ersten 3 Monaten Nichts von ihnen zu befürchten hätte . . .". Und in der That konnte Fermor nach seinem Festsetzen an der Weichsel-Linie vorerst an eine Weiterführung der Operationen nicht denken. Zunächst stand ein weiterer Feldzugsplan überhaupt noch nicht fest, dann aber fehlte auch noch viel an der Kriegsbereitschaft der Truppen. Ende April wurde in Petersburg der Vorschlag Fermors genehmigt, die weiteren Operationen zunächst gegen Küstrin zu richten und zwar nunmehr in Verbindung mit dem Schuwalowschen Korps. Ursprünglich von Grodno auf Warschau in Marsch gesetzt, um in Schlesien den unmittelbaren Anschluß an die Oesterreicher zu

suchen, erhielt dieses Korps, fortan „Observationskorps" genannt, nunmehr die Richtung auf Thorn und wurde, da General Schuwalow selbst in Petersburg verblieb, dem Befehl des Generalleutnants Browne von der Fermorschen Armee unterstellt.

Im Besitz von Küstrin konnte man an der Oder festen Fuß fassen, Berlin unmittelbar bedrohen und ein Zusammenwirken sowohl mit den Schweden wie mit den Oesterreichern ermöglichen. Dabei blieb zugleich die operative Selbständigkeit des Russischen Heeres völlig gewahrt, während ein unmittelbarer Anschluß an die Oesterreicher in Richtung Schlesien die Russische Streitmacht leicht in die dem Petersburger Hofe sehr unerwünschte Rolle eines Hilfskorps hätte herabdrücken können.

Der nächste Weg nach Küstrin führte nördlich der Netze und Warthe über Schneidemühl. Fermor hatte sich indessen für den Umweg über Posen entschieden. Rücksichten auf die Ausnutzung der Warthe als Zufuhrstraße aus Polen und auf eine gesichertere Vereinigung mit dem noch weit zurückbefindlichen Observationskorps sowie der Gedanke, den Weg auf Berlin auch über Frankfurt nehmen zu können, waren dabei maßgebend gewesen.

Erst Ende Mai war Fermors Armee nach dem Eintreffen der neu organisirten regulären Reiterei und der Artillerie operationsbereit. In drei Divisionen getheilt, zählte sie nach einem Ausweis vom 24. April 51 000 Mann Infanterie und 15 000 Reiter einschließlich der irregulären.

Anfang Juni überschritt sie die Weichsel, aber nicht, um geraden Wegs auf Posen vorzurücken, sondern zunächst zu einer Demonstration gegen Hinterpommern. Zweifelsohne wollte Fermor auch hierdurch Zeit für das Herankommen des Observationskorps gewinnen.

Während die 3. Division zunächst in Thorn verblieb, setzten sich Anfang Juni die 1. und 2. Division in Richtung auf Konitz und Tuchel in Bewegung. An der hinterpommerschen Grenze stand zur Beobachtung der Russen seit Ende März das kleine Detachement des Generalmajors v. Platen. Als Generalleutnant Graf Dohna von ihm das Vorrücken der Russen auf Konitz erfuhr, erachtete er nunmehr den Zeitpunkt für gekommen, von den Schweden ablassen zu müssen, um sich gegen den jetzt gefährlicheren Feind, die Russen, zu wenden. Er gab am 18. Juni die Blockade von Stralsund auf und überschritt am 25. mit 18 Bataillonen und 31 Eskadrons die Peene in Richtung auf Schwedt an der Oder.

Die Fermorsche Vorbewegung gegen Hinterpommern hatte mit dem Erreichen der Linie Konitz—Tuchel Mitte Juni ihr Ende gefunden. Beide Divisionen erhielten nunmehr die Richtung auf Bromberg. Anfangs wollte man sich von hier aus auf Pakosch an der Netze, unweit Inowrazlaw, wenden, um dort die Vereinigung der gesammten Armee abzuwarten. Dann aber entschloß sich Fermor, von Bromberg aus den geraden Weg auf Posen einzuschlagen, das zwischen dem 1. und 3. Juli von allen drei Divisionen

erreicht wurde. Zu derselben Zeit traf nach äußerst langsamen Märschen das Observationskorps in Thorn ein. Es zählte, als General Browne hier das Kommando übernahm, 12 000 Kombattanten, d. h. nur die Hälfte der Sollstärke. Abgesehen von einer zahlreichen und guten Artillerie, war sein Zustand ein durchaus minderwerthiger.

Den Abmarsch nach Posen hatte General Fermor durch die Reiterei unter General Rumjanzew bei Konitz decken lassen. Um gleichzeitig beim Gegner den Glauben an eine Invasion nach Pommern aufrecht zu erhalten, brach am 16. Juni General Demikoude mit 3000 Reitern von Konitz auf, drang unter mehrfachen Scharmützeln mit der sich ihm anhängenden Platenschen Reiterei brandschatzend und verwüstend über Neustettin und Dramburg bis Arnswalde und Woldenberg vor und zog sich von dort über Driesen wieder an Rumjanzew heran, der inzwischen über Schneidemühl bei Wronke den Wiederanschluß an die Armee gewonnen hatte.

Fermors Marsch nach Posen war mittlerweile zur Kenntniß des Generals Dohna gekommen, der am 6. Juli Schwedt erreichte. Unklarheit über die weitere Russische Operationsrichtung, voraussichtliche Verpflegungsschwierigkeiten jenseits der Oder, vornehmlich aber die Rücksicht auf die Schweden, die nach dem Abzuge der Preußischen Truppen wieder vorzudringen begannen, und denen es vielleicht doch noch den Weg nach Berlin zu verlegen galt, veranlaßten den General Dohna, seine ursprüngliche Absicht, den Strom zu überschreiten, aufzugeben und auf dem linken Oder-Ufer zu verbleiben, sich indessen allmählich mehr stromaufwärts zu ziehen, da ein Vordringen der Russen von Posen auf Frankfurt oder Krossen das Wahrscheinlichste war. Am 11. Juli von Schwedt wieder aufbrechend, erreichte er über Neustadt—Eberswalde und Wriezen am 19. Gusow unweit Küstrin. Ueber diesen Punkt war bereits zur Beobachtung der nördlich der Warthe und Netze heranführenden Straße eine Avantgarde unter Generalleutnant v. Kanitz vorausgegangen, die am 17. Landsberg erreichte. Sie vereinigte sich hier mit dem aus Pommern heranbeorderten Detachement Platen und mit den Trümmern des Freiregiments Graf Hordt, welches das von ihm besetzte Fort Driesen an der Netze vor einem Detachement Rumjanzews hatte räumen müssen und von Uebermacht bei Friedeberg fast völlig zersprengt worden war.

Fermor hatte inzwischen — immer das Herankommen des Observationskorps abwartend — erst am 12. Juli den Weitermarsch von Posen angetreten und die Richtung über Pinne und Betsche auf Meseritz genommen. Das Gros erreichte nach einem Aufenthalt von wiederum 10 Tagen in Betsche erst am 26. Juli den Obra-Abschnitt auf der Linie Meseritz—Schwerin.

Dieses Vordringen der Russen sowie die mittlerweile erfolgte Besetzung und Neuverschanzung des Forts Driesen ließen es dem General Graf Dohna noch immer zweifelhaft erscheinen, ob sich die Russen etwa auf das nördliche

Warthe-Ufer wenden oder aber über Frankfurt und Krossen vordringen wollten. Um für den letzteren wahrscheinlicheren Fall noch besser bereitzustehen, verlegte er am 24. Juli sein Lager nach Lebus. General v. Kanitz wurde dorthin herangezogen. Nur ein kleines Detachement desselben verblieb zur Beobachtung gegen Landsberg, das am 27. Juli durch Rumjanzewsche Reiterei besetzt wurde.

Schon am 21. Juli, als das Erscheinen Russischer Vortruppen am Obra-Abschnitt bekannt geworden war, wurde General v. Malachowski mit seinen Husaren über Frankfurt und Reppen zur weiteren Erkundung entsandt. Derselbe stellte alsbald das Vordringen Russischer Truppen auch über den Obra-Abschnitt hinaus gegen Sternberg und Königswalde fest. Graf Dohna schob daraufhin 7 der vom König aus Schlesien geschickten Bataillone, die am 31. Juli Krossen erreicht hatten, als Avantgarde unter General v. Manteuffel nach Reppen und verstärkte sie durch 10 Dragoneresкadrons. Mit den Hauptkräften verblieb er indessen auf dem linken Oder-Ufer, verlegte aber das Lager am 1. August in die unmittelbare Nähe Frankfurts. Die Besorgniß, den Schweden doch noch entgegentreten zu müssen, erfüllte den General auch jetzt noch zu sehr, als daß er sich zu einem Ueberschreiten des Stromes mit allen Kräften, wie es der König eigentlich wünschte, hätte entschließen können. Auch fand er bei einer persönlichen Erkundung das Gelände bei Reppen für eine „affaire générale“ ganz ungeeignet. Wenigstens aber wollte er doch dem Feinde „en détail“ Schaden zufügen. Ein Vorstoß gegen Sternberg am 5. August zwang denn auch die Russischen Vortruppen zur Aufgabe dieses Ortes.

Auch Fermor stand abwartend hinter der Obra. Vor der Vereinigung mit dem Observationskorps wollte er sich auf weitere Operationen nicht einlassen. Für den König war jedenfalls die ungeheure Langsamkeit der Russischen Bewegungen seit Ueberschreiten der Weichsel — Marschmanöver nennt sie der Russische Oberst Maßlowski, um die Vereinigung mit dem Observationskorps abzuwarten — von allergrößtem Vortheil. Endlich am 5. August traf das Observationskorps, und zwar in der allerschlechtesten Verfassung, über Tirschtiegel bei Kloster Paradies südlich Meseritz ein.

Mittlerweile war indessen im Russischen Operationsplan eine Aenderung eingetreten. Man hatte sich entschlossen, die bisherige Richtung aufzugeben und das Kriegstheater auf das nördliche Warthe- und Netze-Ufer zu verlegen. Rücksichten auf die immer schwieriger werdende Verpflegung, der Wunsch, sich in Pommern eine gesicherte Basis zu verschaffen und mit den Schweden in engere Verbindung zu treten, hauptsächlich aber wohl die Befürchtung eines Angriffes in der linken Flanke von Schlesien her, hatten zu diesem Entschluß geführt. Am 6. August begann Fermor, gedeckt durch ein starkes Detachement bei Königswalde, die Verschiebung seiner Truppen über Schwerin nach Lands-

berg, wo am 12. August die Versammlung beendet war. Auch das Observationskorps wurde über Schwerin und Birnbaum dorthin beordert.

Um diese Zeit — am 11. August — war es, als König Friedrich von Landshut aufbrach.

Des Königs ursprünglicher Plan war, zwischen Grüneberg und Züllichau bei Tschicherzig die Oder zu überschreiten, dann aber nicht auf Meseritz zu gehen, sondern, wie er am 8. August an Dohna schrieb, „rechter Hand herumzumarschiren, als wenn ich nach Posen wollte, um den Feind so aus seinem Lager zu bringen und mit avantage zu attakiren". Eine Schlacht also vielleicht mit verkehrter Front, mindestens aber eine Anlage derselben, die es ermöglichte, den Feind von seinen Verbindungen mit Posen abzuschneiden und nordwärts in das Warthe-Bruch zu werfen, war des Königs Absicht. Dohna sollte ihm dazu bei Züllichau die Hand reichen und dorthin am 17. von Frankfurt aufbrechen. „Sagt Euren Offizieren" — schrieb ihm der König am 12. aus Liegnitz — „wenn Ihr die Oder überschreitet, daß meine Devise Siegen oder Sterben ist, und daß, wer nicht ebenso denkt, nicht mit über die Oder gehen, sondern sich zum Teufel scheeren soll."

Von seinem Plan ging der König auch zunächst nicht ab, als er vom Abmarsch der Russen nach Norden erfuhr. Er vermuthete noch immer, daß das Observationskorps in die Lausitz eindringen wolle, um sich mit dem dorthin in Marsch gesetzten Oesterreichischen General Laudon zu vereinigen, führte das Erscheinen der Russen zwischen Landsberg und Schwerin auf Verpflegungsgründe zurück und glaubte Fermor mit der Hauptmacht noch bei Schwerin.

Am 16. August war der König im Marsch über Liegnitz in Deutsch-Wartenberg eingetroffen. Hier erfuhr er ein Ereigniß, das nunmehr die nächsten Absichten des Feindes völlig klarlegte, das Bombardement Küstrins.

General Fermor hatte sich entschlossen, mit der beabsichtigten Besitzergreifung von Pommern die jetzt unter Befehl des Generals Rumjanzew getretene 3. Division zu beauftragen. Mit den beiden anderen Divisionen wollte er sich zunächst der Festung Küstrin bemächtigen. Das Observationskorps sollte vorerst bei Landsberg verbleiben, um die Verpflegung sicherzustellen. Dementsprechend rückte am 13. und 14. August die 1. und 2. Division von Landsberg gegen Küstrin bis Gr. Kamin vor, während die 3. Division nach Soldin, Pyritz und Stargard abmarschirte, mit dem Befehl, nach Schwedt, Stettin und Kolberg zu detachiren. Mit dieser Entsendung schwächte sich Fermor um 16 Bataillone und 15 Eskadrons, zusammen 12 000 Mann, die ihm später in der Schlacht von Zorndorf fehlten.

Am 15. August früh eröffnete die Avantgarde der 1. Division den Angriff auf die Vorstadt Küstrin und nahm dieselbe nach leichtem Kampf. Noch an demselben Tage begannen die Russen das Bombardement der Festung.

Die Versammlung des Fermorschen Heeres bei Landsberg war erst am 14. August zur sicheren Kenntniß des Generalleutnants Graf Dohna gelangt. Noch war ihm aber unklar, ob die Gesammtmasse der Russen die Warthe überschritten hatte oder ob und wie viel Kräfte etwa noch südlich derselben ständen. Zur näheren Erkundung wurde deshalb die Manteuffelsche Avantgarde auf Drossen und Zielenzig vorgeschoben. Nachrichten aus Küstrin und Deserteure besagten indessen alsbald, daß die ganze Fermorsche Armee über die Warthe gegangen sei, bei Landsberg stehe und auf Küstrin vorrücken wolle. In der Meinung jedoch, daß es sich hier um eine absichtliche Täuschung handele, die das Preußische Heer zum Abmarsch auf Küstrin verleiten sollte, um dadurch dem Browneschen Korps den Uebergang über die Oder frei zu machen, beschloß Dohna, zunächst noch bei Frankfurt zu verbleiben. Er entsandte nur ein Detachement unter General v. Schorlemmer über Küstrin. Dieses stieß am 15. früh bereits unmittelbar vor den Thoren der Vorstadt mit den angreifenden Russen zusammen und mußte sich in die Festung zurückziehen.

Erst auf die Kunde vom Bombardement Küstrins brach nunmehr in der Nacht vom 15. zum 16. Generalleutnant Graf Dohna von Frankfurt auf, erwartete am 16. im Lager von Reitwein das Herankommen der zurückbeorderten Manteuffelschen Avantgarde und bezog am 17. das Lager bei Manschnow unweit Küstrin. Um anscheinende Vorbereitungen der Russen zu einem Brückenschlag unterhalb Küstrins bei Schaumburg abzuwehren, rückte General v. Manteuffel mit einigen Bataillonen und schwerem Geschütz dorthin ab. Auch wurde General v. Schorlemmer mit 10 Eskadrons auf die Nachricht, daß Schwedt in Russische Hände gefallen sei, Oder abwärts detachirt.

Sobald der König am 16. August in Deutsch-Wartenberg das Bombardement Küstrins und den Abmarsch Dohnas dorthin erfuhr, gab er die Richtung auf Meseritz auf. „Ich werde" — so schrieb er an diesem Tage an Dohna — „so geschwinde als möglich zu Euch stoßen. Küstrin muß sich durchaus, bei Risiko des Kopfes, nicht an den Feind ergeben. . . . . Ich marschire nunmehr gerade auf Frankfurt."

In Ziebingen, zwischen Krossen und Frankfurt, ersah der König am 19. aus dem Dohnaschen Bericht, daß die Russen bis jetzt einen Oder-Uebergang nicht versucht hatten. Es war auch nicht mehr wahrscheinlich, daß Fermor angesichts der binnen Kurzem vereinigten beiden Preußischen Heeresgruppen solches jetzt noch wagen würde. Warten konnte der König darauf jedenfalls nicht. Die strategische Lage drängte um so mehr zu einer baldigen Schlacht, als die Oesterreichische Hauptmacht unter Daun bereits im Begriff war, Görlitz zu erreichen. Der König mußte den Feind also jenseits der Oder aufsuchen, wenn er ihn schnell zum Kampfe zwingen wollte.

„Herüber müssen wir, es koste, was es wolle," schrieb er am 19. an Dohna, „denn ich käme sonst in die größte Verlegenheit und Bredouille."

Am 20. August erreichte der König Frankfurt und gewährte hier seinen ermüdeten Truppen einen Ruhetag. Er selbst traf bereits am 21. beim Dohnaschen Heere in Gorgast ein, wohin ihm seine Truppen in der Morgenfrühe des 22. folgten.

In zehn Märschen innerhalb zwölf Tagen hatten sie somit rund 35 Meilen zurückgelegt, die letzten Tage bei glühender Hitze und auf tiefsandigen Wegen — gewiß eine hervorragende Marschleistung für damalige Zeit.

Fermor erwartete seit dem 18. das Eintreffen König Friedrichs vor Küstrin. Zu einer Offensive über die Oder fühlte er sich völlig außer Stande, zumal ihm eine seiner Divisionen fehlte und das Observationskorps in stark erschöpftem Zustande war. Erklärte doch dessen Führer auf Fermors Befehl vom 18. hin, von Landsberg nach Küstrin heranzurücken, die Truppe sei augenblicklich unfähig, bis dorthin zu marschiren. Um einem Debouchiren aus der Festung wirksam entgegentreten zu können, hatte Fermor seine Stellung zwischen Alt-Drewitz und Warnick verstärken lassen. Viel größer war indessen auffallenderweise seine Besorgniß vor einem feindlichen Oder-Uebergang bei Schwedt. Rumjanzew, der schon am 18. mit Vortruppen die Stadt besetzt hatte, erhielt daher Befehl, mit seiner ganzen Division den Stromübergang unter allen Umständen hartnäckig zu halten, ein Befehl, der nach Maßlowski nicht weniger als fünf Mal wiederholt wurde.

An den Umweg über Schwedt dachte der König nun aber keineswegs. Noch am 21. hatte er sich nach Küstrin begeben, um die Russische Aufstellung zu erkunden. Bekannt sind die ergreifenden Scenen, wie die Einwohner der verwüsteten Stadt den König als ihren Retter in der Noth umdrängten, und dieser sie tröstete und sichere Hülfe versprach. Die Erkundung ergab, daß ein Debouchee aus der Festung nur unter den schwersten Verlusten ausführbar sein werde. So beschloß der König, den Strom vier Meilen unterhalb bei Güstebiese zu überschreiten, wohin sofort die von Berlin nach Wriezen herangeholten Pontons beordert wurden (s. Skizze 1).

Am 22. August 10 Uhr abends brach die Armee in aller Stille in zwei Kolonnen auf und traf am 23. früh 7 Uhr gegenüber Güstebiese ein. Sofort bewerkstelligten die Zietenhusaren und die Infanterie der Avantgarde den Uebergang auf zusammengetriebenen Kähnen. Mit dem ersten Infanteriebataillon ging der König selbst über. Gegen Mittag war der Brückenschlag beendet, und das Gros der Armee folgte der Avantgarde in ein Lager zwischen Zellin und Klossow. So war der Stromübergang gelungen, ohne auch nur im Mindesten durch den Feind gestört worden zu sein. Erst am Abend dieses Tages erhielt Fermor sichere Kunde von ihm. Zwar hatte schon am 22. der Kommandeur der die Oder beobachtenden Kasaken, Oberst Chomutoff, Vorbereitungen zu einem Uebergang zu erkennen geglaubt und darüber an Fermor

gemeldet. Dieser aber wollte durchaus nicht glauben, daß König Friedrich die Kühnheit haben könnte, zwischen zwei feindlichen Korps hindurch den Strom zu überschreiten. Auch gegen die Vorstellungen des im Hauptquartier befindlichen Prinzen Karl von Sachsen und des Oesterreichischen Bevollmächtigten, Feldzeugmeisters Baron von St. André, doch schleunigst die Blockade Küstrins aufzugeben, „sich aus diesem Loch herauszuziehen" und Oder abwärts die Gegend von Zellin aufzusuchen, wo, wie man in Erfahrung gebracht, die wahrscheinlichste Uebergangsstelle sei, blieb er taub. Er gab zwar der Armee Befehl, sich zum Aufbruch bereitzuhalten, verstärkte aber nicht einmal die Vorposten Oder abwärts auch nur um einen Mann.

Am 23. früh brachten Deserteure die Nachricht von dem erfolgten Abmarsch des Königs nach Güstebiese. Gleichzeitig meldete Chomutoff, daß bereits starke Kavallerie die Russischen Vorposten auf dem rechten Oder-Ufer zurückgeworfen habe. Serbische Husaren, von Fermor zur näheren Erkundung vorgetrieben, brachten schließlich am Abend die Nachricht, daß der König von Preußen mit 55 000 Mann bei Zellin stehe.

Fermor konnte sich der Ueberzeugung, daß ein Entscheidungskampf unmittelbar bevorstehe, jetzt nicht mehr verschließen. Trotzdem machte er nicht einmal den Versuch, die Division Rumjanzew wieder heranzuziehen. Prinz Karl von Sachsen und Baron von St. André machten den verständigen Vorschlag, auf die Höhen von Gr. Kamin zurückzugehen und sich dort mit dem Browneschen Korps zu vereinigen, um auf alle Fälle den Rückzug auf Landsberg frei zu behalten. Fermor nahm zum Schein den Vorschlag an, beschloß aber, die Gegend von Zorndorf aufzusuchen, wohin auch sofort das Browneschе Korps heranrücken sollte. In der Nacht vom 23. zum 24. brach er von Küstrin auf und marschirte quer durch die Drewitzer Haide über Zorndorf auf Quartschen, wo er gegen Mittag südlich des Ortes mit der Front gegen die Mietzel das Lager zu beiden Seiten des Galgengrundes aufschlug. Die Trains der Armee waren mit Tagesanbruch nach Gr. Kamin abgeschoben worden. Noch während seines Marsches sandte Fermor den Befehl, den leichten Troß wieder zur Armee heranzuschicken. Die Mietzel-Uebergänge bei Quartschen und Darmietzel wurden sofort zerstört und leichte Truppen längs des Flußlaufes postirt, die alsbald mit den am jenseitigen Ufer erscheinenden Preußischen Husaren in ein Plänklerfeuer geriethen.

König Friedrich hatte seine durch den Nachtmarsch angestrengten Truppen bis zum 24. 2 Uhr nachmittags im Lager bei Klossow ruhen lassen. Dann hatte er den Marsch in zwei Kolonnen an Fürstenfelde vorbei nach Osten fortgesetzt. In dem freien Gelände nördlich Quartschen wurde die Anwesenheit der Russen auf den Höhen jenseits der Mietzel erkennbar. Ein frontaler Angriff über das schwierige Hinderniß der Mietzel hinweg mußte aussichtslos erscheinen. In der Absicht, den Fluß weiter oberhalb zu überschreiten, führte der König daher die Truppen in die Linie Darmietzel—Neudammsche Mühle.

Die bei letzterem Ort von den Russen nicht zerstörte Brücke benutzte die Avantgarde — acht Bataillone und sämmtliche Husaren —, um sich auf dem jenseitigen Ufer, gedeckt durch die Massinsche Haide, hart südlich der Brücke festzusetzen. Das Gros der Armee rückte in ein Lager zwischen der Neudammschen Mühle und Darmietzel. Noch in der Nacht wurde auch die schwere Artillerie auf das südliche Mietzel-Ufer gebracht und neben der vorhandenen Brücke noch eine zweite hergestellt. Der König verbrachte die Nacht in der Neudammschen Mühle.

Die Bewegung des Preußischen Heeres auf Darmietzel war den Russen völlig sichtbar gewesen. Aber einen zutreffenden Schluß auf des Königs Absichten hat Fermor aus ihr nicht gezogen.

Voll Erstaunen, die Fermorsche Armee am 24. mittags in der genannten Aufstellung statt auf den Höhen bei Gr. Kamin zu finden, hatten der Prinz Karl von Sachsen und der Baron von St. André Alles aufgeboten, um Fermor von der Unzweckmäßigkeit seiner Stellung zu überzeugen. Sie führten an, daß der König ja doch keinesfalls in der Front angreifen, sondern die Russen umgehen und sie somit völlig von der Rückzugslinie auf Landsberg abschneiden werde. Aber Fermor blieb für diese Rathschläge unzugänglich. Auf alle Einwände lautete schließlich seine Antwort: „Ich wünsche nichts Mehreres, als daß der König mich hier angriffe, ich werde ihn gewiß schlagen."

Es war ein großes Glück für den König, daß Fermor, trotzdem er die Preußen an Zahl nicht unerheblich überlegen glaubte, sich doch zur Annahme des Kampfes entschlossen hatte. Denn nichts mußte dem Könige unwillkommener sein, als wenn etwa sein Gegner einer Entscheidung ausgewichen wäre und das Preußische Heer längere Zeit festgehalten hätte, ohne es zu einer Schlacht kommen zu lassen.

Immerhin gelangte Fermor durch den Marsch des Königs wenigstens zu der Ueberzeugung, daß sein rechter Flügel der gefährdetere sei. Es wurde deshalb der leichte Troß nach dem linken Flügel geschickt und das am Nachmittag eintreffende Brownesche Korps unter einem stumpfen gegen Darmietzel vorspringenden Winkel derart an den rechten Flügel der Fermorschen Truppen angeschlossen, daß es, das Hofebruch vor sich, die Front etwa gegen die Neudammsche Mühle erhielt. Auch erfolgte seine Verstärkung durch die Brigade Manteuffel der Fermorschen Armee.

Die so erhaltene doppelte Front gegen die Neudammsche Mühle wie gegen die Linie Darmietzel—Quartschen behielt Fermor, unter geringer Verschiebung der Armee nach rechts gegen Zicher hin, auch bei, als er gegen 9 Uhr abends den Flußübergang der Preußischen Avantgarde bei der Neudammschen Mühle erfuhr, ein Beweis, daß er auch jetzt noch nicht an eine wirkliche Umgehung glaubte, sondern den Angriff theils über Zicher und Darmietzel, theils über Quartschen erwartete. Ganz unbe-

greiflich wäre es auch sonst, daß der große Wagentroß ruhig bei Gr. Kamin belassen wurde.

Erst als am 25. August gegen 5 Uhr morgens bekannt wurde, daß sich bedeutende Kräfte des Feindes von der Neudammschen Mühle in Richtung auf Gr. Kamin in Bewegung gesetzt hätten, gelangte Fermor zu der Ueberzeugung, daß er umgangen würde.

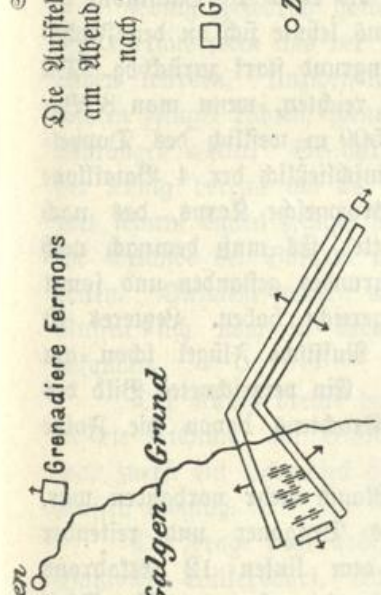
Er ließ nunmehr sofort den leichten Troß von seinem bisherigen Platz zwischen den Treffen des linken Flügels nach Quartschen abrücken, beide Hälften des Heeres durch regimenterweisen Kontremarsch eine Kehrtwendung ausführen, den bisherigen Winkel in der Aufstellung strecken und somit eine lineare Aufstellung mit der Front nach Süden einnehmen. Nunmehr wurde also der bisherige rechte Flügel zum linken, das 2. Treffen zum 1. Einige Regimenter wechselten dabei ihre Treffenzugehörigkeit.

Es ist hier der Platz, mit einigen Worten auf die berüchtigte Karreeaufstellung einzugehen, die Historikern und Taktikern lange Zeit manches Kopfzerbrechen verursacht hat.

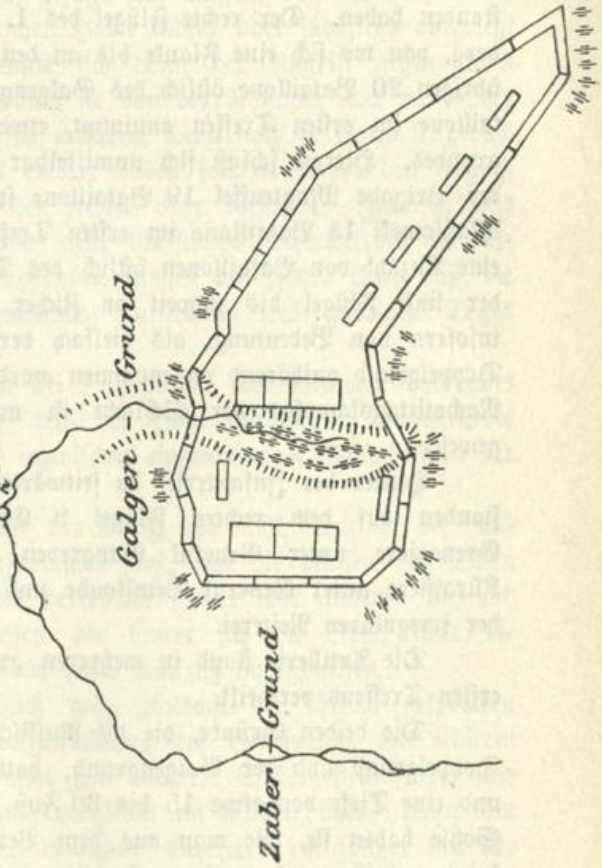
Urheber der Ueberlieferung, daß die Russen in ganz unregelmäßiger Karreeformation den Preußischen Angriff angenommen hätten, ist der Sächsische Hauptmann Tielke, der die Schlacht auf Russischer Seite mitmachte. Das Original, dem Tielke die beigefügte kleine Skizze 3 nachgebildet hat, befindet sich allerdings thatsächlich im Petersburger Archiv als Beilage eines kurz nach der Schlacht nach Petersburg erstatteten Berichts. Es ist indessen zu unwahrscheinlich, daß die Russen in einer solchen Aufstellung den Kampf angenommen haben sollten. Nicht nur alle Preußischen Quellen sprechen dagegen; auch auf Grund des Russischen Kriegsjournals zerstört Oberst Maßlowski in seiner Darstellung des Siebenjährigen Krieges diese Karreelegende, deren Entstehung sich folgendermaßen erklären läßt:

Die Aufstellung der anfänglich im stumpfen Winkel zu einander stehenden Fermorschen und Browneschen Truppen war die auch in der Russischen Armee damals übliche lineare in zwei Treffen mit zwischen den Treffen nach Russischem Brauch eingeschalteten „Regimentsreserven". Auf dem linken Flügel war nun aber der Treffenabstand erheblich über das gewöhnliche Maß von 300 Schritt hinausgegangen, um damit Raum für die Aufstellung des leichten Trosses zwischen den beiden Treffen zu gewinnen. Um denselben für die Nacht besser zu decken, verschlossen drei Regimenter den Zwischenraum mit der Front nach dem Zaberngrund; ebenso wurde am Abend auch auf dem rechten Flügel der hier normale Treffenzwischenraum noch durch ein Infanterieregiment geschlossen. So erhielt — lediglich zum Schutze des leichten Trosses — die Aufstellung am 24. abends allerdings die Gestalt eines Vierecks in Form einer Flesche, wie sie die kleine Skizze 2 veranschaulicht. Als aber dann am frühen Morgen des 25. die Russische Armee Kehrt

Skizze 2.
Die Aufstellung der Russen am Abend des 24. August
Grenadiere Fermors
Quartschen



Skizze 2.
Die Aufstellung der Russen am Abend des 24. August nach Maßlowski.



Skizze 3.
Die Aufstellung der Russen nach Tielke am 25. August.

machte und Front nach Süden nahm, wurde diese Viereckaufstellung keineswegs beibehalten, sondern die erwähnte lineare Schlachtordnung eingenommen, wobei allerdings — wenigstens auf dem nunmehrigen rechten Flügel steht es fest — Theile auf den Flanken mit halb nach außen gerichteter Front zurückgebogen blieben. So hat allerdings am Abend des 24. die Russische Armee in einer Art unregelmäßigen Vierecks gestanden, den Kampf am 25. aber hat sie in einer solchen Form nicht angenommen.

Sichere Einzelheiten über die Aufstellung der nunmehr zwischen dem Fuchsberg und Zicher aufmarschirten Russischen Armee lassen sich nach dem vorhandenen Quellenmaterial nicht geben.

Die 1. und 2. Division Fermors, nach Abgabe der 4 Bataillone starken Brigade Manteuffel noch 18 Regimenter oder 36 Bataillone stark, stand zu beiden Seiten des Galgengrundes. Westlich desselben bis zum Zaberngrund können in zwei Treffen mit dazwischen befindlichen Regimentsreserven und zurückgebogener Flanke nicht mehr als etwa 16 Bataillone gestanden haben. Der rechte Flügel des 1. Treffens lehnte sich an den Fuchsberg, von wo sich eine Flanke bis an den Zaberngrund stark zurückbog. Die übrigen 20 Bataillone östlich des Galgengrundes reichten, wenn man 8 Bataillone im ersten Treffen annimmt, etwa bis 500 m westlich des Doppelgrundes. Hieran schloß sich unmittelbar das einschließlich der 4 Bataillone der Brigade Manteuffel 19 Bataillone starke Brownesche Korps, das nach Maßlowski 13 Bataillone im ersten Treffen hatte. Es muß demnach noch eine Anzahl von Bataillonen östlich des Doppelgrundes gestanden und somit der linke Flügel bis unweit an Zicher herangereicht haben. Letzteres ist insofern von Bedeutung, als vielfach der linke Russische Flügel schon am Doppelgrund aufhörend angenommen worden ist. Ein verzeichnetes Bild des Nachmittagskampfes der Schlacht ist meines Erachtens davon die Folge gewesen.

Hinter der Infanterie, da seitwärts kein Raum mehr vorhanden war, standen auf dem rechten Flügel 9 Eskadrons Dragoner und reitender Grenadiere unter General Gaugreven, auf dem linken 12 Eskadrons Kürassiere unter General Demikoude und anscheinend auch der größte Theil der irregulären Reiterei.

Die Artillerie stand in mehreren großen Batterien vor der Front des ersten Treffens vertheilt.

Die beiden Gründe, die die Russische Aufstellung in sich trennten, der Doppelgrund und der Galgengrund, hatten ziemlich flach geböschte Ränder und eine Tiefe von etwa 15 bis 30 Fuß. Trotz ihrer stellenweise sumpfigen Sohle haben sie, wie man aus dem Verlauf der Schlacht entnehmen darf, bei dem heißen und trockenen Sommer des Jahres 1758 ein nennenswerthes Hinderniß für die Infanterie nicht gebildet. Bedeutender war der schärfer

eingeschnittene, bis 40 Fuß tiefe und sumpfigere Zaberngrund, an den sich der rechte Flügel anlehnte, schwer passirbar auch das im Rücken liegende Hofebruch und die zum Theil sumpfige Mietzel-Niederung.

König Friedrich war mit dem Gros seines Heeres um 3 Uhr morgens aufgebrochen. Die Infanterie überschritt die Mietzel auf den beiden Brücken bei der Neudammschen Mühle und rückte in zwei Kolonnen, d. h. treffenweise links abmarschirt, durch den lichten Nadelholzbestand der Massinschen Haide auf Batzlow vor. Beim Verlassen des Waldes zog sich die 8 Bataillone starke Avantgarde als Seitendeckung gegen Zicher rechts heraus; die Kavallerie, welche eine Meile weiter oberhalb auf der Kersten-Brücke über die Mietzel gegangen war, schloß sich als vierte Kolonne auf der äußeren Seite an.

Die Husarenregimenter Zieten und Malachowski deckten die Avantgarde in Front und rechter Flanke und plänkelten alsbald mit den bei Zicher und südlich streifenden Kasaken.

König Friedrich hatte darauf gefaßt sein müssen, daß die Russen sich dem Heraustreten aus der Massinschen Haide südlich oder südöstlich vorgelegt haben würden. Unzweifelhaft mußte sich dann der Angriff gegen ihren rechten Flügel richten, wenn der König sie von der Richtung nach Landsberg abdrängen wollte. So dürfte es sich erklären, wenn nach de Catts Tagebuch der König bereits am 24. abends erklärt haben soll, er werde den Angriff mit seinem linken Flügel führen, den rechten aber versagen. Indessen war im Gelände bei Batzlow nichts von einer Russischen Schlachtfront zu entdecken. Vielmehr wurde aus Truppenbewegungen bei Zicher klar, daß die Russen sich noch in ihrer allgemeinen Aufstellung des gestrigen Tages befanden.

Der König drehte daraufhin bei Batzlow die Kolonnenteten halbrechts in die Richtung auf Wilkersdorf. Auf der Höhe nordwestlich dieses Orts war zuerst ein Ueberblick über die inzwischen eingenommene Schlachtfront der Russen möglich.

Die Frage liegt nahe, weshalb der König jetzt nicht, etwa auf der Linie Batzlow—Wilkersdorf, rechts einschwenken ließ, um die Russen von Osten her anzugreifen. Die Schlacht mit verkehrter Front war alsdann da, und bei siegreichem Ausgang den Russen, die hinter sich die Oder, links die Mietzel und rechts die Warthe hatten, jeder Rückzug abgeschnitten.

Gegen einen solchen Entschluß mag zunächst der Grund gesprochen haben, daß dem König die Wiedergewinnung der Verbindung mit Küstrin jedenfalls in hohem Grade erwünscht sein mußte. Sichergestellt war eine solche nur, wenn man die Festung möglichst im Rücken hatte, wenn der Angriff also aus südlicher Richtung erfolgte. Scheiterte ein solcher mit der Front nach Westen, so blieb zunächst nur der Rückzug auf Landsberg offen,

eine Richtung, in der sich neben ihrer sonstigen Ungunst auch noch eine Einwirkung der von Schwedt heraneilenden Division Rumjanzew in unbequemster Weise hätte geltend machen können. Dann aber mag wohl auch in taktischer Hinsicht die von Wilkersdorf nordostwärts nach Batzlow hinstreichende Teichreihe einer Angriffsentwickelung aus dieser Richtung ungünstig gewesen sein.

So entschloß sich der König zum Weitermarsch auf Zorndorf, um die Russen von Süden her anzugreifen. Daß, wie wohl behauptet wird, der Umgehungsmarsch über Batzlow und Wilkersdorf nach Zorndorf schon am 24. abends beschlossene Sache gewesen sein soll, ist viel weniger wahrscheinlich, als daß dieser Entschluß erst das Ergebniß der nach dem Heraustreten aus der Massinschen Haide gemachten Wahrnehmungen war. Keineswegs konnte doch der König am 24. abends mit Sicherheit darauf rechnen, daß Fermor in seiner unglücklichen Aufstellung an der Mietzel stehen bleiben oder daß er einen Umgehungsmarsch bis Zorndorf ungestört lassen würde. Erst als beim Verlassen des Waldes klar wurde, die Russen nicht etwa in einer Stellung bei Gr. Kamin oder Blumberg angreifen oder ihrem Abmarsch nach Osten in die Flanke fallen zu müssen, als ferner klar wurde, daß der Gegner seinerseits gar keine Anstalten machte, den Preußischen Flankenmarsch zu stören, wird jener Gedanke an die Verbindung mit Küstrin, der den König zum Angriff von Süden her bestimmte, erst wieder der Ausschlag gebende geworden sein, und zwar so sehr, daß der Hauptangriff gegen den rechten Russischen Flügel gerichtet werden sollte, während ein Abdrängen von Landsberg auch jetzt noch viel wirkungsvoller durch ein Aufrollen der Russen vom linken Flügel aus zu bewerkstelligen gewesen wäre.

Man hat gefragt, weshalb der König nicht durch Wegnahme des Verpflegungstrosses bei Gr. Kamin den Russen die weiteren Existenzmittel abgeschnitten und sie dadurch ohne Kampf zum Rückzuge gezwungen hat. Acht Tage später erklärte der König allerdings eine solche Maßregel für besser als eine neue Schlacht. Jetzt aber galt es zunächst, eine schnelle Waffenentscheidung herbeizuführen. Der Feldherr, der diesem Ziel zustrebte, konnte sich nimmermehr mit halben Erfolgen begnügen. Nur der Rückzug der Russen, ohne Niederlage derselben, erfüllte die Zwecke des Königs nicht.

Mit den Zieten- und Malachowski-Husaren eilte König Friedrich über Zorndorf hinaus in Richtung auf die Schäferei Birkenbusch, um genaueren Einblick in den rechten Russischen Flügel zu gewinnen, gegen den sich der Hauptangriff richten sollte. Er überzeugte sich, daß eine Ueberflügelung durch die Beschaffenheit des Zaberngrundes ausgeschlossen war. So blieb nur übrig, den Angriff hart östlich des Zaberngrundes entlang frontal gegen den dortigen Winkelpunkt der Russischen Aufstellung zu führen.

Als daher gegen 8° morgens die Teten der Infanteriekolonnen südlich Zorndorf an den Zaberngrund stießen, ließ der König rechts einschwenken und die Schlachtfront herstellen.

Die Aufstellung, verdeckt zum Theil durch das von den Kasaken in Brand gesteckte Zorndorf, zum Theil durch eine von Zorndorf nach Wilkersdorf hinstreichende Geländewelle, wurde im Einzelnen folgende: Als „Attacke" vor dem Angriffsflügel 8 Bataillone der Avantgarde unter General v. Manteuffel südlich Zorndorf mit dem linken Flügel am Zaberngrund; 250 Schritt hinter ihr, mit dem linken Flügel ebenfalls am Zaberngrund, 20 Bataillone im 1. Treffen unter dem Prinzen Moritz von Dessau, davon 9 als linker Flügel unter Generalleutnant v. Canitz, 11 als rechter unter Generalleutnant Graf Dohna; der rechte Flügel des 1. Infanterietreffens reichte bis auf etwa 600 Schritt an Wilkersdorf heran. Hinter dem 1. Treffen vertheilt befanden sich 10 Bataillone im 2. Treffen unter Generalleutnant v. Forcade, davon 6 Bataillone für den linken und 4 für den rechten Flügel des 1. Treffens bestimmt.

Aus der Ordre de Bataille geht hervor, daß der König für den Hauptangriff vorzugsweise die frischeren Dohnaschen Truppen bestimmt und die von ihm aus Schlesien herangeführten Regimenter, die gewaltige Anstrengungen hinter sich hatten, auf den versagten Flügel gestellt hatte.

Bei der Kavallerie des 1. Treffens fand jedoch gegen die ursprüngliche Ordre de Bataille eine Vertauschung der Flügel statt. Generalleutnant v. Schorlemmer ging mit den beiden Brigaden Platen und Zieten auf den rechten, Generalleutnant v. Seydlitz mit seinen beiden Brigaden Bredow und Lentulus auf den linken Flügel. Nur das Regiment Karabiniers der Brigade Bredow verblieb auf dem rechten Flügel. Seydlitz nahm mit den Kürassierregimentern Gensdarmes, Gardes du Corps und Seydlitz, zusammen 13 Eskadrons, Aufstellung westlich des Zaberngrundes in Höhe des 1. Infanterietreffens, während das zur Brigade Lentulus gehörige Czettritz-Dragonerregiment mit der Front nach Süden in der Drewitzer Haide gegen umherschwärmende Kasaken sicherte.

Auf dem rechten Flügel füllte Generalleutnant v. Schorlemmer neben den Karabiniers mit den von der Armee des Prinzen Heinrich heranbeorderten Kürassierregimentern Prinz von Preußen und Markgraf Friedrich, sowie den Dragonerregimentern Platen und Plettenberg, zusammen 25 Eskadrons, den Raum zwischen dem 1. Infanterietreffen und Wilkersdorf aus.

Als Kavallerie des 2. Treffens standen hinter dem linken Flügel der Infanterie 10 Eskadrons Schorlemmer-Dragoner, hinter den Kavallerieregimentern des rechten Flügels 5 Eskadrons Normann-Dragoner.

Von den Husaren befanden sich die Regimenter Zieten und Malachowski, zusammen 18 Eskadrons, westlich des Zaberngrundes in der Richtung auf

Ordre de Bataille der Preußischen Armee.

Avantgarde: Gen. Lt. v. Manteuffel.

Gen. Maj. v. Kurtzell. v. Kahlden.

Gren. B. Krennzow.
" " Retzlf.
" " Petersdorf.
" " Zollow.
" " Bunzdorf.
" " Kanitz.

Erstes Treffen: Generalfeldmarschall Prinz Moritz von Dessau.

Gen. Lt. v. Kanitz. Graf Dohna.

Gen. Maj. v. Rautter. v. Dieticke. v. Bülow. Prinz Franz v. Braunschweig.

Gren. B. Wedel.
Forcade.
Prinz von Preußen.
Kalkstein.
Wiedburg.
Zedlitz.
Bevern.
Dohna.
Below.
Rautter.
Gren. B. Retzke.
" Bloyr.

Zweites Treffen: Gen. Lt. v. Forcade.

Gen. Maj. v. Flemming. v. Gablenz.

Moritz. Kurtzell. Bülow. Seers. Alt Kreytzen.

Gen. Maj. v. Schorlemmer. Gen. Lt. v. Schorlemmer.

Maj. v. Platen. v. Zieten.

5 Esk. Prinz v. Preußen.
5 Esk. Alt. Markgraf Friedrich
5 Esk. Alt. Petersberg.
5 Esk.

Gen. Maj. v. Wreden. v. Lentulus.

6 Esk. Benkarmes.
3 Esk. Garde du Corps.
5 Esk. Trag. Gerlitz.
5 Esk. Erbitz.
5 Esk. Karabiniers.

Gen. Maj. v. Tettritz.

5 Esk. Drag. Normann.

Reservekorps (Husaren).

7 Esk. Ruesch. 10 Esk. Zieten.

Gen. Maj. v. Froideville.

10 Esk. Drag. Schorlemmer.

ruppen der Dohnaschen Armee.
Bataillone.
Eskadrons.

erstärkungen der Dohnaschen Armee.
Bataillone.
Eskadrons.

8 Esk. Malachowski.

■ Korps des Königs.
12 Bataillone (2 Bat. Wied in Küstrin geblieben).
38 Eskadrons.

Gesammtsumme:
38 Bataillone, 83 Eskadrons.

Vorwerk Birkenbusch, das Regiment Ruesch, 7 Eskadrons, auf dem rechten Flügel.

Es waren demnach zunächst auf dem linken Flügel im Ganzen 46, auf dem rechten im Ganzen 37 Eskadrons.

Was nun die beiderseitigen Stärkeverhältnisse in der Schlacht anbetrifft, so haben die älteren Darsteller die Preußen zu niedrig und die Russen zu hoch beziffert. Die sehr genauen Forschungen des Dr. Immich liefern in dieser Hinsicht ein anderes Bild. Preußischerseits waren in der Schlacht zugegen 38 Bataillone, 83 Eskadrons und 193 Geschütze, darunter 117 schwere; die Gesammtstärke ist auf rund 36000 Mann anzunehmen. Die Russen hatten im Ganzen zur Stelle 58 Bataillone, 21 Eskadrons und 250 Geschütze, darunter 60 schwere. Rechnet man noch die etwa 3000 Mann irregulärer Reiterei hinzu, so ergiebt sich eine Gesammtstärke von rund 42000 Mann. Also nicht 32 000 Preußen und 50 000 Russen, wie Tempelhoff und Tielke berechnen, sondern 36000 Preußen und 42000 Russen standen sich gegenüber. Dabei waren an Infanterie und Artillerie die Russen, an Kavallerie die Preußen beträchtlich überlegen.

Der König ordnete den Angriff derart an, daß die Avantgarde sowohl wie beide Infanterietreffen des linken Flügels mit je 250 Schritt Abstand, im Ganzen also 23 Bataillone, stets in scharfer Anlehnung links an den Zaberngrund vorrücken sollten, um dadurch sowohl selbst in der linken Flanke geschützt zu sein, als auch, um mit Sicherheit den äußersten rechten Flügel der Russen zu treffen. Der rechte Preußische Flügel, im Ganzen 15 Bataillone, sollte zunächst außerhalb des Feuerbereichs zurückgehalten bleiben.

Nach einem Erlaß des Königs vom 22. oder 23. August war der Angriff in Echelons geplant, wobei je eine Staffel von 2 Bataillonen der vorderen mit 50 Schritt Abstand folgen sollte. In demselben Erlaß war die Kavallerie angewiesen, erst dann einzugreifen, wenn die Erschütterung des Feindes durch Artillerie- und Infanteriefeuer hinreichend bewirkt worden sei. Eine starke Artilleriemasse vor dem Angriffsflügel sollte den Einbruch der Infanterie vorbereiten.

Unter dem Schutze der 4 linken Flügelbataillone der Avantgarde, die das brennende Zorndorf westlich umgingen und jenseits erneut Aufstellung nahmen, wurde zunächst eine Batterie von 20 schweren Geschützen nordwestlich Zorndorf bei a der Skizze 4 in Stellung gebracht, die gegen $^3/_4$9 Uhr das Feuer gegen den rechten Russischen Flügel eröffnete. Kurze Zeit darauf, als auch die 4 rechten Flügelbataillone Zorndorf östlich umgangen hatten, traten gegen dasselbe Ziel 40 schwere Geschütze auf Höhe b in Thätigkeit. Eine dritte Batteriegruppe ging unter dem Schutze eines Bataillons Alt-Kreytzen nordwestlich Wilkersdorf bei c in Stellung und beschäftigte Mitte und linken Flügel des Gegners. Diese Artilleriegruppirung entsprach genau der Instruktion, die der König am 30. Juni vor Olmütz an die Artillerieobersten

v. Dieskau und v. Moller erlassen hatte. Der letztere führte in der Schlacht von Zorndorf das Kommando über die schwere Artillerie.

Die Russen erwiderten das Geschützfeuer alsbald auf der ganzen Linie, und es entspann sich zunächst ein über anderthalbstündiger Artilleriekampf von außerordentlicher Heftigkeit.

Die Wirkung war anfänglich wegen zu großer Schußweiten keine bedeutende. Als aber die beiden Batterien des linken Flügels unter dem Schutze der Avantgarde bis auf etwa 900 Schritt an den Feind herangingen, neigte sich hier die Feuerüberlegenheit bald auf die Seite der Preußen. Die Russische Artillerie soll zu hoch geschossen und ihr Feuer zersplittert haben. Auch hatten sie ihr bestes Geschützmaterial auf dem linken Flügel beim Brownesschen Korps. Zudem stand die Russische Infanterie sehr ungedeckt, während nach dem Zeugniß des Barons v. St. André von der Preußischen Infanterie während des Artilleriekampfes nur wenig zu sehen war. So kam es, daß, ohne daß das feindliche Artilleriefeuer der Preußischen Infanterie viel Schaden zugefügt hätte, das Feuer der gegen den rechten Flügel vereinigten 60 Geschütze unter den gedrängt stehenden Russischen Bataillonen außerordentliche Verheerung anrichtete. Bereits jetzt sind Regimenter der hinteren Linien vorgezogen worden, um die Lücken der vorderen zu füllen, was indessen nicht einmal völlig gelang. Die Unordnung wurde vermehrt durch den leichten Troß, der, jedenfalls noch im Abfahren auf Quartschen begriffen, ebenfalls vom Geschützfeuer erreicht wurde.

Sobald diese günstige Artilleriewirkung erkennbar wurde, trat gegen $10\frac{1}{2}$ Uhr General v. Manteuffel mit der Avantgarde zum Angriff an.

Für den Verlauf des Infanterieangriffs gegen den rechten Russischen Flügel wurde es nun von verhängnißvoller Bedeutung, daß er nicht in der vom Könige beabsichtigten Kräftegruppirung geschah. Schuld war daran in erster Linie zweifellos das durch den zunehmenden Brand unpassirbar gewordene Zorndorf.

Schon das Vorrücken der Avantgarde vollzog sich nicht ganz in der gewollten Weise. Augenscheinlich sind die beiden Gruppen der Avantgarde, die zu je vier Bataillonen das brennende Dorf links und rechts umgangen hatten, dann auch links und rechts an der Artillerielinie vorbei vorgerückt und haben die dadurch entstandene Lücke im Vorgehen nicht wieder geschlossen. Infolge des etwas weiteren Weges sind ferner die vier rechten Bataillone gegen die linken zurückgeblieben. Diese letzteren ihrerseits wollten den Wiederanschluß an die rechte Gruppe dadurch erleichtern, daß sie auf ihrem inneren Flügel kürzer traten. Dadurch kam der äußere Flügel vor und scheint sich in dem unwillkürlichen Bestreben des Anschlusses nach rechts auch etwas vom Zaberngrund entfernt zu haben. So kam es, daß, als gegen 11 Uhr das Kleingewehrfeuer begann, die Avantgarde mit vorgeprelltem, nicht mehr an-

gelehntem linken Flügel und nicht einheitlich und in sich geschlossen an den Feind kam.

Und doch hatte ihr Angriff nach den Preußischen Darstellungen zunächst Erfolg. Unterstützt durch den starken Staub, der den Russen ins Gesicht wehte und ihr das Sehen erschwerte, drangen die Bataillone nach kurzem Feuergefecht mit dem Bajonett in den rechten Russischen Flügel ein und warfen die vordere Linie zurück. Aber inmitten der Uebermacht, in die sie hineinstießen, erlahmte ihre Kraft. Und jetzt rächte sich schwer das Abweichen von den Anordnungen des Königs. Statt daß nunmehr das 1. und 2. Angriffstreffen, der Avantgarde auf Vordermann folgend, bereit gewesen wäre, mit Wucht dem Stoße derselben Nachdruck zu geben und deren anfänglichen Erfolg in einen entscheidenden zu verwandeln, fehlte der Avantgarde und besonders dem linken Flügel derselben jegliche Tiefenunterstützung.

Das 1. und 2. Treffen des linken Flügels hatten Zorndorf mit allen Bataillonen östlich umgangen. Dadurch entstand zunächst eine völlige Verschiebung in seinem räumlichen Verhältniß zur Avantgarde. Es ist nun trotz Gaudis Angabe zu bezweifeln, daß die beiden Treffen auch nördlich Zorndorf die Anlehnung links an den Zaberngrund und somit den Vordermann auf die Avantgarde wiedergewonnen hätten, bevor die eigentliche Angriffsbewegung begann. Wahrscheinlicher ist, daß Generalleutnant v. Kanitz, und zwar, wie es heißt, weil er angesichts der schon in Vorwärtsbewegung begriffenen Avantgarde sonst zu spät an den Feind zu kommen fürchtete, die Geradeausbewegung bereits etwa dann wieder aufgenommen hat, als sein linker Flügel noch am rechten der Artillerielinie vorbeikonnte. So folgte nun also höchstens der linke Flügel des 1. Treffens dem rechten der Avantgarde, ja es sollen schließlich Avantgarde und 1. Treffen fast nebeneinander in gleiche Höhe gekommen sein.

Die andere Darstellung, welche vor dem Angriff die Wiederherstellung des ursprünglichen Aufbaues nördlich Zorndorf annimmt, macht dem Generalleutnant v. Kanitz den Vorwurf, sich während der Vorwärtsbewegung „ganz rechts gezogen zu haben". Für ein derartig starkes Rechtsziehen, wie es alsdann hätte erfolgen müssen, um neben die Avantgarde zu gerathen, bildet aber weder der dem General untergeschobene Beweggrund, Anschluß nach rechts halten zu müssen — hier waren ja gar keine Truppen, an die Anschluß zu halten war — noch auch etwa das Bestreben, Anlehnung an den die rechte Flanke schützenden Galgengrund zu gewinnen, die bei einer Frontausdehnung von neun Bataillonen so wie so sehr bald vorhanden gewesen wäre, eine annehmbare Erklärung. Zweifellos ist nach den räumlichen Verhältnissen, daß, wenn das erste Treffen fast neben die Avantgarde gerathen sein soll, eine Anzahl Bataillone desselben auf die Ostseite des Galgengrundes gekommen sein muß.

Wie nun aber auch die unheilvolle Verschiebung in der Gruppirung des Angriffsflügels entstanden sein mag, so viel steht fest, daß statt einer dreifach nach der Tiefe gegliederten wuchtigen Masse eine verhältnißmäßig lange, dünne und auch in sich nicht mehr geschlossene Linie den Angriff gegen den rechten Russischen Flügel durchführen wollte.

Nach Maßlowskis Darstellung erkannte Fermor die Schwäche dieses der Tiefe entbehrenden Angriffs und gab, noch ehe es zum Einbruch der Preußischen Avantgarde gekommen war, dem rechten Flügel Befehl zur Gegenoffensive, die durch die Kavallerie des Generals Gaugreven eingeleitet werden sollte. Nach dem Bericht des auf diesem Flügel befindlichen Generalmajors Grafen Panin sahen die Truppen des rechten Flügels die Preußen erst auf 40 Schritt und brachen, nachdem sie ihre 12 Patronen verschossen, ohne irgend einen Befehl zum Gegenstoß vor. Da hier Schußzahl und Entfernung vom Gegner in starkem Widerspruch stehen, wird man daran festhalten dürfen, daß thatsächlich die Preußischen Bataillone in die Russische Aufstellung eingedrungen sind. Aber jedenfalls wurden sie alsbald wieder zurückgeworfen, und nun stürzten die Russen den Weichenden nach. Damit verband sich ein Vorbrechen der neun Eskadrons unter General Gaugreven gegen die linke Flanke zunächst der Avantgarde, dann auch der beiden Infanterietreffen, und schließlich, auf Fermors Befehl, ein offensiver Gegenstoß des ganzen Russischen Flügels westlich des Galgengrundes. Vor diesem Ansturm zerschellte der Preußische Angriff. Nicht nur die acht Bataillone der Avantgarde, sondern auch noch sieben des 1. und 2. Treffens, jedenfalls diejenigen, die sich westlich des Galgengrundes befanden, wurden zertrümmert und in Auflösung auf Zorndorf und Wilkersdorf zurückgeworfen. Auch eine Anzahl schwerer Geschütze ging verloren.

Es ist nicht festzustellen, inwieweit, als der Angriff zwischen Zaberngrund und Galgengrund scheiterte, auch schon die Bataillone östlich des letzteren, die in Echelons rechts abfallend ja etwas zurückhingen, in den Nahkampf eingetreten waren und inwieweit sich die Fermorschen Regimenter östlich des Galgengrundes an dem Gegenstoß betheiligt haben. Wenn Maßlowski erwähnt, daß diese Regimenter durch den Preußischen Vormittagsangriff so erschüttert worden seien, daß sie bis zum Abend zu einer Offensive nicht fähig gewesen wären, so wird man diesen Umstand allerdings vornehmlich der Wirkung des Preußischen Artilleriefeuers zuzuschreiben haben. Jedenfalls aber darf man daraus folgern, daß es östlich des Galgengrundes nicht zu einer solchen Katastrophe für den Angreifer gekommen ist wie westlich desselben. Immerhin muß die Flucht der 15 Bataillone des linken Flügels auch diese Theile zum Rückzuge gezwungen haben.

Es wäre wohl nun kaum zu einem so durchschlagenden Erfolge des Russischen Gegenangriffs zwischen Zabern- und Galgengrund gekommen, wenn das Gelände ein schnelleres Eingreifen der gesammten Preußischen Reiterei des

linken Flügels gestattet hätte. Die Schwierigkeit der Ueberwindung des Zaberngrundes und der Entwickelung von Zorndorf her durch die Artillerie und die zurückfluthende Infanterie hindurch, das Fehlen der Möglichkeit, die gesammte Kavallerie aus der günstigsten Richtung, der Flanke, einheitlich den vorbrechenden Russen entgegenwerfen zu können, hat anscheinend das sofortige Eingreifen etwas verzögert, so daß die Preußischen Bataillone dem Russischen Ansturm gänzlich erliegen konnten. Aber die Kavallerie kam noch immer rechtzeitig genug, um die Scharte der Infanterie glänzend wieder auszuwetzen.

Zuerst zur Hand sind augenscheinlich die Dragonerregimenter Plettenberg und Platen gewesen, die, einem inzwischen erhaltenen Befehle gemäß, im Begriff waren, vom rechten Flügel zur Verstärkung des linken heranzurücken. Mit dem Regiment Plettenberg warf sich der Prinz Moritz von Dessau persönlich in den Feind.

Während diese Regimenter wahrscheinlich am weitesten rechts an der Westseite des Galgengrundes entlang vorgingen, entwickelten sich vom Westrand von Zorndorf her die 15 Dragoneresкadrons des linken Flügels, 10 Schorlemmer und 5 Czettritz, deren Einhauen der inzwischen in das Gelände bei Zorndorf zurückgekehrte König persönlich befahl. Bald darauf gelangte dann auch Seydlitz mit den 31 Eskadrons, die sich bisher westlich des Zaberngrundes außer Artillerieschußweite gehalten hatten, zum Eingreifen. Seydlitz soll den Zaberngrund an zwei Stellen überschritten haben, mit seinem Kürassierregiment, dem die Husarenregimenter Zieten und Malachowski als Reservestaffel folgten, unweit des Fuchsberges, mit den Regimentern Gardes du Corps und Gensdarmes weiter oberhalb.

So wurde es schließlich eine Masse von 56 Eskadrons, die in Front, Flanke und Rücken der Russen einhieb. In welchen Formen Entwickelung und Angriff dieser verschiedenen Reitergruppen stattfand, läßt sich leider nicht feststellen. Nachdem die wenigen Russischen Schwadronen durch die Dragoner hinweggefegt waren, richtete sich der Hauptangriff dann gegen die feindliche Infanterie. Man wird in der Annahme nicht fehlgehen, daß hierbei, besonders für die über den Zaberngrund sich entwickelnden Regimenter, eine unserer heutigen Staffelattacke ähnliche Angriffsform stattgefunden hat. Die vordere Linie der Russen war in dem Ungestüm der Verfolgung bereits stark in Unordnung gerathen und erwehrte sich des Reiterangriffs größtentheils nur noch in unordentlichen Haufen zusammengeballt. In festerer Ordnung waren die rückwärtigen Abtheilungen geblieben. Auf sie soll sich Seydlitz, nach dem ersten Angriff am Zaberngrund entlang nach Norden ausholend und so die Flanke gewinnend, in einer Kolonnenattacke gestürzt haben. Ueberall wehrte sich die Russische Infanterie mit außerordentlicher Standhaftigkeit und Tapferkeit und gab so den Preußischen Reitern blutige Arbeit. Ein „entsetzliches Massacre" nennen es die Berichte. Das Husarenregiment Zieten gerieth vor-

übergehend so völlig zwischen die Russischen Regimenter, daß es sich den Rückweg mit dem Säbel erkämpfen mußte. Aber die Tapferkeit der Preußischen Reiterei überwand doch den verzweifelten Widerstand der Russen. Der Erfolg war schließlich der, daß der ganze Russische Flügel westlich des Galgengrundes zersprengt wurde. Die Trümmer flüchteten theils nach Quartschen, theils auf die Ostseite des Galgengrundes. Die ganze Russische Artillerie westlich desselben fiel in Preußische Hände.

Seydlitz formirte nach diesem außerordentlichen Erfolge die Kavallerie von Neuem südlich des Fuchsberges. Es hätte dem bisherigen Angriff die Krone aufgesetzt, wenn derselbe gegen die jetzt entblößte rechte Flanke des östlich des Galgengrundes stehenden Russischen Centrums hätte fortgesetzt werden können. Aber Fermor hatte diese Gefahr erkannt und durch rasche Bildung einer Infanterie- und Artillerieflanke den Ostrand des Galgengrundes besetzen lassen. Angesichts dieser neuen, noch unerschütterten Feuerfront mußte Seydlitz von weiteren Angriffen über das Hinderniß des Galgengrundes hinweg abstehen. Die Kavallerie ging in Deckung nach Zorndorf zurück.

Es war ungefähr 1 Uhr mittags geworden, als die Schlacht diese Wendung genommen hatte. Des Königs Absicht, die Zertrümmerung des rechten Russischen Flügels, war allerdings thatsächlich durch die Bravheit der Preußischen Reiterei erreicht. Aber eine entscheidende Ausnutzung dieses Erfolges wäre nur möglich gewesen, wenn nunmehr die Infanterie die Russen vom rechten Flügel aus hätte aufrollen können. Eine solche Möglichkeit fehlte indessen gänzlich. Der abgeschlagene Preußische linke Flügel sammelte sich nothdürftig wieder zwischen Zorndorf und Wilkersdorf.

Noch standen Mitte und linker Flügel des Russischen Heeres ungeschlagen da. Der König mußte sich also, wollte er eine endgültige Entscheidung herbeiführen, zu einem neuen Angriff entschließen. Derselbe konnte sich entweder nochmals gegen den rechten oder aber gegen den linken feindlichen Flügel richten. Der König entschied sich für das Letztere. So entstand der zweite Akt des blutigen Dramas, der Nachmittagskampf gegen den linken Flügel der Russen.

Ist es schon schwer, aus dem vorhandenen Quellenmaterial ein auch nur einigermaßen klares Bild von den Einzelheiten des Vormittagskampfes zu gewinnen, so wird dies völlig zur Unmöglichkeit, was den Nachmittagskampf anbetrifft. Nicht nur fließen hier die Nachrichten noch spärlicher, sondern die vorhandenen widersprechen sich auch in vielfacher Weise. Die Darstellung ist daher in noch weit höherem Grade auf Vermuthungen angewiesen und vermag den Verlauf überhaupt nur in ganz großen Zügen zu schildern. Einzelheiten entziehen sich fast vollständig unserer Kenntniß.

Es ist bereits betont worden, daß der linke Russische Infanterieflügel beträchtlich nach Osten hin über den Doppelgrund hinaus gereicht haben muß. Die alten Darstellungen, welche denselben am Doppelgrund endigen lassen,

verlegen nun sämmtlich den Schauplatz des Nachmittagskampfes fast ganz und gar in das Gelände westlich des Doppelgrundes. Frhr. v. der Wengen ist der Erste gewesen, der in seiner 1894 erschienenen vortrefflichen Abhandlung über Zorndorf sich mit Bestimmtheit gegen diese Auffassung wendet. Ein Angriff, der sich nur westlich des Doppelgrundes vorbewegt hätte, wäre eben nicht ein Angriff gegen den linken Flügel, sondern gegen das Centrum der Russen gewesen. Ausgeschlossen ist aber, daß der König sich nicht auch hier der Vortheile des Angriffs gegen den Flügel, mit dessen Zertrümmerung er in der Flanke der übrigen Russischen Aufstellung stand, voll bewußt gewesen wäre. Es muß sich daher der Kampf gegen den linken Russischen Flügel mit den Hauptkräften im Gelände östlich des Doppelgrundes abgespielt haben.

Um zunächst das Sammeln des geworfenen linken Flügels zu erleichtern, hatte der König den bis dahin versagten Infanterieflügel etwas vorrücken lassen. Das Sammeln gelang aber nur zum Theil. Die acht Bataillone der Avantgarde werden im späteren Verlauf des Kampfes nirgends wieder erwähnt, scheinen also vollständig verwendungsunfähig geworden zu sein. Um die Truppen für den neuen Angriff bereitzustellen, bedurfte es einer starken Rechtsschiebung derselben. Zunächst war der König auch hier auf Artillerievorbereitung bedacht. Die Geschützlinie, die bisher unter Bedeckung des Bataillons Alt-Kreytzen auf der Höhe nordwestlich Wilkersdorf gewirkt hatte, wurde daher auf die Höhe d östlich des Doppelgrundes hinübergeschoben. Ihren bisherigen Platz werden die bisher nördlich Zorndorf gestandenen Geschütze, soweit sie bewegungsfähig geblieben, eingenommen haben.

Gleichzeitig vollzog sich die Verschiebung des bis dahin noch gar nicht im Gefecht gewesenen rechten Infanterieflügels durch ein starkes Rechtsziehen gegen Zicher hin derart, daß hinter der Artilleriehöhe d mit dem rechten Flügel etwa am Wege Zicher—Gr. Kamin die in der Skizze 4 mit C bezeichnete Front erreicht wurde. Der linke Infanterieflügel, der nach den Ueberlieferungen zunächst warten sollte, bis der rechte mit ihm in gleiche Höhe gekommen, scheint sich demnach hinter der Artillerielinie c wieder formirt zu haben.

Nach Gaudi sind die im zweiten Treffen des rechten Infanterieflügels noch verfügbaren beiden Bataillone der Regimenter Alt-Kreytzen und Seers — ein Bataillon Alt-Kreytzen war Artilleriebedeckung, ein Bataillon Seers hatte auf dem linken Flügel der Dohnaschen Truppen das zu sehr mitgenommene Grenadierbataillon Nesse ersetzen müssen — ebenfalls in das erste Treffen gezogen worden, so daß der Angriff des rechten Flügels in nur einem Treffen erfolgt wäre. Nach den Erfahrungen des Vormittagsangriffs will eine solche Maßregel nicht recht einleuchten, und da wir am Abend die eigentlich zum zweiten Treffen des linken Flügels gehörigen Regimenter Bülow und Kurssel einen gemeinsamen Gefechtsauftrag mit der auf dem äußersten rechten Flügel stehenden Brigade des Prinzen Franz von Braunschweig erhalten

sehen, so ist es nicht unmöglich, daß diese beiden Regimenter als zweites Treffen hinter den rechten Flügel gezogen worden sind. Es würde alsdann der jetzige Hauptangriffsflügel aus 18, der linke, der jedenfalls etwas versagt bleiben sollte, aus 12 Bataillonen bestanden haben.

Die Kavallerie des rechten Flüges begleitete den Rechtsabmarsch in Front und äußerer Flanke, möglicherweise östlich der Teichreihe, wenn man etwa bereits wußte, daß 2000 Kasaken von Landsberg im Anmarsch auf Gr. Kamin waren. Diejenige des linken Flügels nahm hinter der Infanterie nordwestlich Wilkersdorf Aufstellung. Die Dragonerregimenter Platen und Plettenberg zur Kavallerie des rechten Flügels gehörig, wurden dorthin zurückgeschickt.

Es war 3 Uhr nachmittags, als nach etwa zweistündiger Pause der Kampf von Neuem begann und zwar mit einem Vorspiel auf dem Preußischen rechten Flügel.

Gegen die unter Bedeckung des Bataillons Alt-Kreytzen südlich Zicher in Stellung befindliche Geschützlinie brachen vom linken Russischen Flügel die 12 Eskadrons Kürassiere unter General Demikoude vor. Die Batterie wurde genommen, das Bataillon zusammengehauen. 300 Schritt dahinter stand das Infanterieregiment Prinz von Preußen, welches zu Hülfe eilte. Auch auf dieses stürzten sich die Russischen Kürassiere. Ein Bataillon, durch die zurückjagenden Protzen bereits in Unordnung gebracht, wurde gleichfalls arg mitgenommen, aber das kaltblütige Feuer des anderen Bataillons wies die Kürassiere blutig ab. Jetzt eilte auch Kavallerie herbei, sowohl von der des rechten Flügels, die durch das Ueberschreiten der Teichniederung aufgehalten sein mag, wie auch von Wilkersdorf her. Genannt werden die Regimenter Prinz von Preußen, Markgraf Friedrich, Karabiniers und Normann des rechten, sowie die Regimenter Gardes du Corps, Gensdarmes, Schorlemmer, Czettritz und Seydlitz des linken Flügels. Die Batterie wurde zurückerobert, das gefangene Bataillon Alt-Kreytzen befreit und die Kürassiere in voller Flucht auf Zicher zurückgeworfen.

Nunmehr trat der rechte Infanterieflügel zum Angriff an, so daß sich die in Skizze 4 mit D bezeichnete Kampffront bildete.

Bald nachdem auf beiden Seiten das Kleingewehrfeuer begonnen hatte, beantworteten die Russen den Preußischen Angriff abermals mit einer Gegenoffensive. Es ist also völlig unzutreffend, wenn die älteren Darstellungen den Russen in der Schlacht von Zorndorf immer nur die Rolle eines ganz passiven Widerstandes zuschreiben. Auch dieser Russische Gegenangriff führte zum Theil eine ähnliche Katastrophe herbei wie derjenige am Vormittag.

Die besseren Russischen Truppen — die Fermorschen — standen westlich des Doppelgrundes, östlich nur Regimenter des weniger tüchtigen Browneschen Korps, das allerdings über eine zahlreiche und gute Artillerie verfügte. Es wird daher verständlich, daß sich der Russische Angriff in seinen nachtheiligen

Folgen hauptsächlich auf dem Preußischen linken Flügel geltend machte, auf dem die Hälfte der Bataillone bereits durch den Vormittagskampf stark erschüttert war.

Nach Maßlowskis Angaben haben sich übrigens nicht alle Regimenter Fermors an dem Gegenangriff betheiligt, also wohl diejenigen nicht, die, dem Galgengrunde östlich zunächst stehend, nach seiner Aussage bereits am Vormittag stark gelitten hatten.

Der Zusammenstoß der Preußen und Russen führte nun zu einem längere Zeit hin- und herwogenden Kampfe, dessen Einzelheiten sich auch nicht annähernd erkennen lassen. Mit äußerster Erbitterung wurde auf beiden Seiten mit wechselndem Erfolge gekämpft. Bald drangen die Preußischen Bataillone siegreich vor, bald wurden sie von den Russen wieder zurückgetrieben, was, wie Fermor berichtet „zum wenigsten zu vier verschiedenen Malen von beiden Seiten geschehen und bis 5 Uhr abends gedauert hat". Auch die linke Preußische Batterie gerieth vorübergehend in die Hände der feindlichen Kavallerie; mehrfach hieb dieselbe auch erfolgreich auf die Preußische Infanterie ein. Unausgesetzt war die Preußische Reiterei bemüht, „allemal die Sachen zu retabliren, wo sie am schlimmsten stunden", wie ein Bericht sagt. Meistentheils gelang das mit Erfolg. Eine besonders gefährliche Krisis auf dem rechten Flügel scheint der Angriff der Dragonerregimenter Platen und Plettenberg abgewendet zu haben. Wiederholte Angriffe mehrerer Regimenter, so der Seydlitz-Kürassiere und Schorlemmer-Dragoner, wurden aber auch völlig abgeschlagen. Sehr hinderlich war dem Wirken der Kavallerie der außerordentlich starke Staub. Ein Augenzeuge, Generalmajor v. Platen, sagt: „Die Reuterei würde auch noch mehr gethan haben und die Schlacht nicht so anhaltend gewesen sein, wenn nicht so viel Staub gewesen, daß, wenn man 50 Schritt gejaget, man stille halten müssen, um zu sehen, wo man sei."

Die Ordnung löste sich auf beiden Seiten mehr und mehr, und immer wilder wogte der Kampf durcheinander. Bald focht kein Bataillon mehr in Linie, aber den Preußen ermöglichte ihre bessere Ausbildung doch ein schnelleres Wiederherstellen geordneter Formen. Geschossen wurde zeitweilig fast gar nicht mehr, nur Kolben, Bajonett und Säbel wütheten.

In diesem erbitterten Ringen hielten die Truppen des rechten Flügels, die der König selbst aus Schlesien herbeigeführt hatte, die Infanterieregimenter Prinz von Preußen, Forcade, Asseburg, Kalkstein und das Grenadierbataillon Wedell, heroisch Stand.

Nicht so die Regimenter des linken Flügels. In Haltung und Selbstvertrauen wohl durch den unglücklich verlaufenen Vormittagskampf nachtheilig beeinflußt, fingen sie schließlich an zu wanken. Der König, alle Gefahr verachtend, eilte selbst zu ihnen hin und ergriff die Fahne eines Bataillons, um die erschütterten Truppen zu erneutem Vorgehen anzufeuern. Aber selbst

dieses heldenhafte Beispiel des Königs vermochte das Verhängniß nicht mehr zu wenden. Der ganze linke Flügel fluthete schließlich auf Wilkersdorf zurück.

Die Lage war äußerst ernst. Der König selbst schrieb nach der Schlacht: „Wir waren auf dem Punkt, total geschlagen zu werden." Aber die Kavallerie und die Infanterieregimenter des rechten Flügels retteten die Ehre des Tages.

Seydlitz faßte noch einmal die gesammte Kavallerie des linken Flügels — es müssen 46 Eskadrons gewesen sein — zusammen, um sie in drei auf Vordermann hintereinander folgenden Treffen aus der Richtung nordwestlich von Wilkersdorf her dem Feinde entgegen zu werfen. Sein Angriff, der mit schwächeren Theilen auch östlich des Doppelgrundes entlang gefegt sein mag, traf mit der Hauptwucht die westlich dem Doppelgrunde zunächst befindlichen Russischen Regimenter, während die am Galgengrunde befindlichen Truppen zunächst nur wenig oder gar nicht davon berührt wurden. Trotz heftigsten Gewehr- und Kartätschfeuers drangen die Seydlitzschen Reiter siegreich in die Russischen Bataillone ein, und wie am Vormittage hob von Neuem ein Gemetzel an, in dem das Russische Fußvolk, das kein Pardon nehmen wollte, sich mit verzweifelter Energie wehrte und die Preußische Reiterei mit rasender Erbitterung Alles niedersäbelte, was nicht die Flucht ergriff. Nicht lange, so war dieser Theil der Russischen Schlachtlinie durchbrochen und völlig zersprengt. Die Trümmer retteten sich theils durch das Hofebruch nach der Mietzel zu, theils in der Richtung nach Quartschen. Dieser Zeitpunkt war es jedenfalls, den der Feldzeugmeister Baron v. St. André mit den Worten schildert: „Ungefähr nachmittags um 4 Uhr glückte es dem Feind, durchzubrechen und also die Armee zu trennen; ich befand mich dermalen bei Seiner Königlichen Hoheit dem Prinzen Karl ungefähr in der Mitte der Armee dem rechten Flügel zu; wir hatten sämmtlich das Unglück, nicht nur von dem linken Flügel, welcher noch immer im Feuern mit dem Feind war, abgeschnitten, sondern auch von ihnen umringt zu werden; während dieser Zeit kam der General Graf Fermor in vollem Galopp gegen uns geritten, im Vorbeijagen zu mir sagend, Herr General, ich werde mich nach Schwedt retiriren."

Der bereits verwundete Fermor wurde dann aber in den Strudel der Flucht derart mit fortgerissen, daß er erst am späten Abend wieder zu seinen Truppen stieß. Einem Rückzug nach Schwedt hätte überdies die Vernichtung der vorhandenen Mietzel-Uebergänge die größten Schwierigkeiten bereitet.

Angesichts des Seydlitzschen Erfolges setzten nun auch die Infanterieregimenter des rechten Flügels noch einmal ihre ganze Kraft ein. Der Prinz Moritz von Dessau führte sie zu einem letzten entscheidenden Angriff auf die Browneschen Grenadiere vor. Auch jetzt wirkten die Kavallerieregimenter des rechten Flügels jedenfalls nach Kräften mit; fest steht, daß die Ruesch-

Husaren den Feind sogar im Rücken anfielen. Und auch dieser Angriff gelang; die durch den Seydlitzschen Ansturm in der rechten Flanke bereits entblößten Theile des Browneschen Korps östlich des Doppelgrundes wurden völlig geworfen, zum Theil noch den Seydlitzschen Reitern in die Arme getrieben und in das Gelände zwischen Darmietzel und Quartschen versprengt.

Damit war das Schicksal der Russen entschieden; der König hatte die Schlacht gewonnen. Flüchtig irrten die feindlichen Trümmer an der Mietzel, im Hofebruch und bei Quartschen umher. Die Auflösung steigerte sich, als die Flüchtlinge die eigene Bagage bei Quartschen zu plündern begannen, um sich der vorhandenen Branntweinvorräthe zu bemächtigen. Den bis hierher verfolgenden Husaren gelang es, eine größere Anzahl höherer Russischer Offiziere gefangen zu nehmen. Nur in den Fermorschen Regimentern am Galgengrund, an denen sich nach Maßlowski schließlich auch der gegen sie links einschwenkende Seydlitzsche Angriff gebrochen hat, war noch einigermaßen fester Halt vorhanden.

Sie wurden jetzt hinter den Galgengrund zurückgeführt, wo es den Bemühungen einiger Russischer Generale gelang, einen Theil der Zersprengten wieder zu sammeln und erneuten Widerstand vorzubereiten. Sie fanden die Zeit dazu, da auch die Preußen zunächst die stark verlorene Ordnung wieder herstellen mußten.

Die Infanterie des rechten Flügels hatte während und nach dem letzten Angriff die rechte Schulter derartig vorgenommen, daß sie jetzt parallel dem Doppelgrunde mit der Front nach Westen stand. Die Truppen des linken Flügels suchte man bei Wilkersdorf wieder zu sammeln; es gelang aber nur bei einer beschränkten Anzahl von Bataillonen. Ein großer Theil hatte die Flucht bis Batzlow und in die Massinsche Haide fortgesetzt.

Die gesammte Kavallerie, bis auf das Husarenregiment Ruesch, das auf dem rechten Flügel verblieb, sammelte sich nunmehr auf dem linken Flügel, um hier dem Unwesen der auf dem Schlachtfelde umherschwärmenden Kasaken ein Ende zu machen.

Die Russischen Reste hatten sich inzwischen in dem Gelände westlich des Galgengrundes in der Gegend des Fuchsberges mit der Front nach Osten von Neuem festgesetzt und den hier mit Buschwerk bestandenen Grund selbst, in dem sich noch ein Theil des leichten Trosses und die Kriegskasse befand, besetzt behalten.

Als König Friedrich diese Maßregeln zu neuem Widerstande bemerkte, beschloß er trotz aller Erschöpfung der Truppen die Fortsetzung des Angriffs. So entspann sich — nach 6 Uhr abends — das Schlußspiel des mörderischen Tages, der Kampf um den Galgengrund.

Mit dem Angriff wurden die Brigade des Prinzen Franz von Braunschweig, bestehend aus dem Grenadierbataillon Wedell und den Regimentern

Forcade und Prinz von Preußen, sowie die Regimenter Bülow, Kurssell und Theile von Alt-Kreytzen und Seers — im Ganzen 11 Bataillone unter Generalleutnant Forcade — beauftragt. Gleichzeitig mit dessen Frontalangriff sollte General v. Rautter mit den bei Wilkersdorf wieder gesammelten Bataillonen die rechte Flanke der Russen angreifen.

Nach verschiedenen vergeblichen Angriffen gelang es zwar den Truppen des Generals v. Forcade schließlich, in den Galgengrund einzudringen, aber darüber hinaus vermochten sie keine Fortschritte mehr zu machen. Alle Versuche scheiterten an einem mörderischen Kartätschfeuer vom westlichen Hange her. In bedenklichem Maße steigerte sich Preußischerseits außerdem der Munitionsmangel. Vor Allem aber blieb die Unterstützung des Generals v. Rautter völlig aus. Als dessen Bataillone in das feindliche Geschützfeuer geriethen, verloren sie abermals die Nerven und wichen wiederum auf Wilkersdorf zurück. Ueber alledem sank schließlich die Dämmerung auf das blutgetränkte Schlachtfeld herab und machte dem Kampfe gegen 8 Uhr abends ein Ende. Auf beiden Seiten war nach dem fast zwölfstündigen Kampfe, dem zwei schlaflose Nächte voraufgegangen waren, und der bei drückendster Hitze und mit ungeheurer Anspannung aller körperlichen und seelischen Kräfte durchgefochten worden war, die Erschöpfung eine so völlige, daß weder Sieger noch Besiegte zu weiteren Anstrengungen fähig waren.

Die Russen zogen sich noch am Abend hinter den schützenden Zaberngrund zurück, die Preußen verblieben zwischen dem Galgengrund und dem Doppelgrund; schwache Theile behielten den Galgengrund besetzt. Beide Heere benutzten die Nacht, um nach Möglichkeit die Ordnung wieder herzustellen. General Fermor erachtete den Zustand seiner Truppen für derart erschüttert, daß er, unter dem Vorwande, die Todten begraben lassen zu wollen, einen zwei- bis dreitägigen Waffenstillstand nachsuchte, den der König indessen ablehnte.

Die Verluste waren auf beiden Seiten sehr starke gewesen, diejenigen der Russen übertrafen jedoch die Preußischen bei Weitem. Preußischerseits belief sich der Gesammtverlust an Todten, Verwundeten und Vermißten auf 324 Offiziere und rund 11 400 Mann. Der Russische Verlust wurde in einer vom General Fermor am 29. August nach Petersburg geschickten Liste auf 10 886 Todte und Vermißte und 12 788 Verwundete, insgesammt also auf 23 674 Köpfe beziffert. Nach einem weiteren Bericht vom 31. August sollen sich indessen 5000 Mann wieder eingefunden haben. Der Gesammtverlust ist demnach auf rund 18 000 Mann anzunehmen. Die Preußen verloren demnach 30 pCt., die Russen 43 pCt. ihrer Kopfstärke. Von letzteren fielen 82 Offiziere, darunter mehrere Generale, und 2400 Mann in Gefangenschaft. Außerdem überließen sie dem Sieger 103 Geschütze, d. i. über ein Drittel ihrer Artillerie, 27 Fahnen und Standarten, viel Bagage und einen

großen Theil der Kriegskasse. Preußischerseits wurden 26 Geschütze und 3 Fahnen eingebüßt.

Es gelang dem General Fermor, während der Nacht und am Frühmorgen des 26. August die Truppen wieder einigermaßen zu formiren. Ein großer Theil der Versprengten hatte über Quartschen den Wiederanschluß an das Heer gefunden.

Leichte Truppen, einige Infanterie und stärkere Artillerie wurden gegen Morgen über den Zaberngrund hinüber auf die Höhen nordwestlich Zorndorf vorgeschoben. Man darf vielleicht in dieser Maßregel die Absicht Fermors erkennen, unter dem Schutze solcher vorgeschobenen Abtheilung den Abmarsch auf Gr. Kamin vorzubereiten, zu dessen Versuch, wie aus einer an den nach Gr. Kamin versprengten Generalmajor Grafen Panin gelangten Mittheilung hervorgeht, er schon jetzt entschlossen war.

König Friedrich, der die Nacht auf dem Schlachtfelde zugebracht hatte, ließ am 26. August früh die wieder geordneten Truppen in Schlachtordnung aufmarschiren. Größtentheils verdeckt durch eine den Galgen- und Doppelgrund trennende Geländewelle, stand der rechte Flügel unweit des Hofebruches, der linke in der Richtung auf Wilkersdorf. Die tags zuvor geflüchteten Bataillone hatten sich soweit wieder geordnet, daß sie auf dem rechten Flügel der Schlachtordnung wieder Verwendung finden konnten. Die Kavallerie nahm Aufstellung auf dem linken Flügel nordwestlich Wilkersdorf mit Ausnahme der vor der Front und in der rechten Flanke befindlichen Husarenregimenter.

Nur von einiger Kavallerie begleitet, ritt der König zur Erkundung der Russischen Stellung gegen Zorndorf vor. Nach dem Berichte des Kriegsjournals glaubten die Russen hierin die Absicht der Preußischen Kavallerie zu erkennen, den leichten Troß angreifen zu wollen, den Fermor auf seinen rechten Flügel hatte schaffen lassen. Russische Kavallerie, hinter der eine starke Batterie verborgen gehalten wurde, ging deshalb der Preußischen entgegen. Als die Preußen nahe genug heran waren — so berichtet das Kriegsjournal — schwenkten die Russischen Eskadrons rechts und links auseinander, und die Geschütze eröffneten ein lebhaftes Feuer auf den überraschten Gegner, der zum schleunigen Rückzuge gezwungen wurde. Die Russen haben nicht verfehlt, diesen an sich ganz nebensächlichen Vorgang zu einer ernsten Schlappe der Preußischen Kavallerie aufzubauschen. Thatsächlich war sie nur der Beginn einer in ihrer Wirkung übrigens ganz bedeutungslos bleibenden mehrstündigen Kanonade.

Zu der erwarteten Wiederaufnahme der Schlacht kam es nicht. Der Zustand der Russischen Truppen erlaubte das Ergreifen der Offensive nicht mehr. Aber auch König Friedrich hatte angesichts der Verfassung seiner Truppen und des Munitionsmangels Grund, von einem erneuten Angriff Abstand zu nehmen. Wußte er doch auch, daß die Russen aus Mangel an

Lebensmitteln unmöglich lange in ihrer Stellung bleiben konnten. Sie alsdann beim Abmarsch anzufallen, erschien jedenfalls das Leichtere.

Angesichts der Preußischen Angriffsbereitschaft mußte Fermor die Absicht, nach Groß-Kamin abzumarschiren, vorerst fallen lassen und auf die schützende Nacht verschieben. Er zog gegen Mittag sogar die vorgeschobenen Truppen wieder hinter den Schutz des Zaberngrundes zurück. Ein Kasakenangriff am Nachmittag gegen den rechten Preußischen Flügel, der das hier befindliche Husarenregiment Ruesch zunächst warf, wurde durch Infanterie- und Artilleriefeuer abgewiesen.

Der König ließ nachmittags, als die von Neudamm herangezogene Bagage eingetroffen war, das Heer in der Schlachtstellung das Lager aufschlagen. Die Kavallerie wurde jedoch vom linken Flügel fort hinter die Infanterie nach Zicher zurückgenommen. Man hat diese Maßregel aus Gründen der Wasserversorgung zu erklären versucht. Es ist aber wohl nicht ausgeschlossen, daß der König damit den Gegner zum Abmarsch auf Groß-Kamin gewissermaßen noch mehr herausfordern wollte, um ihm während desselben in die Flanke fallen zu können. Indessen gelang das Letztere nicht. Man kann dem Russischen General Fermor die volle Anerkennung nicht versagen über die meisterhafte Art und Weise, mit der er sich durch einen kühnen Marsch an der Flanke des Preußischen Heeres vorbei aus seiner unhaltbaren Lage befreite und damit sowohl die Verbindung mit seinem Verpflegungstrain wie auch die Rückzugsrichtung nach Landsberg wiedergewann. In der Nacht vom 26. zum 27. August gegen 2 Uhr brach die Russische Armee auf und marschirte in Form eines länglichen Karrees in zwei nebeneinander befindlichen Treffen, dazwischen der Troß, mit Avant- und Arrieregarde an der Drewitzer Haide entlang, südlich Wilkersdorf vorbei auf Gr. Kamin. Kasakenangriffe sollten gleichzeitig die Preußischen Feldwachen beschäftigen und Geschützfeuer die Einleitung eines Angriffs vortäuschen. Sofort ließ der König das Heer unter die Waffen treten. Bis indessen im Morgendunkel und in dem aufsteigenden starken Nebel erkannt war, um was es sich handelte, war es zu spät geworden, das feindliche Vorhaben noch zu durchkreuzen. Der König befahl sofort der Kavallerie, die Arrieregarde der Russen anzugreifen; indessen marschirte diese in so guter Haltung und Ordnung, daß ihr nichts anzuhaben war. Fermor machte auf den beherrschenden Höhen von Groß- und Klein-Kamin Front, entwickelte sofort seine Artillerie und begann sich zu verschanzen. Der König fand die Stellung zu stark, um sie angreifen zu können, und führte das Heer, nunmehr die Verbindung mit Küstrin wieder aufnehmend, in ein Lager vorwärts Tamsel. Eine Avantgarde unter dem Prinzen Moritz von Dessau wurde bis auf Kanonenschußweite an die feindliche Stellung herangeschoben.

So standen sich die beiden Heere mehrere Tage abwartend gegenüber. Mit Ungeduld ersehnte der König den Augenblick, wo Fermor sich zu weiterem

Rückzug entschließen würde. Ehe dieser nicht erfolgte, konnte er die Neumark nicht verlassen, ohne, wie er schrieb, „wieder Alles zu verderben". Die Umgehungsunternehmung eines Detachements unter General v. Gablentz über Neudamm gegen den nach Landsberg zurückgeschickten Verpflegungstroß der Russen, dessen Vernichtung, wie der König meinte, wirksamer sei als eine neue Schlacht, mißlang. Und schon riefen die Ereignisse den König immer dringender nach Sachsen. Bereits am Tage der Schlacht von Zorndorf hatte das in die Lausitz eingefallene Laudonsche Korps die kleine Feste Peitz nördlich Kottbus genommen. Noch am 27. August abends waren deshalb die Zietenhusaren gegen die Laudonsche Kavallerie, deren Patrouillen bis gegen Berlin streiften, nach der Lausitz aufgebrochen. Am 28. August folgte der Prinz Franz von Braunschweig mit einigen Bataillonen ebendorthin. Die Hauptmacht der Oesterreicher unter Daun, der aus der Gegend von Königgrätz über Zittau, Görlitz und Bautzen vorgerückt, drohte sogar durch den Marsch auf Meißen die Armee des Prinzen Heinrich bei Dresden im Rücken zu fassen.

Endlich in der Nacht vom 31. August zum 1. September zog Fermor auf Landsberg ab, wo er sich an demselben Tage mit der von Schwedt herangezogenen Division Rumjanzew wieder vereinigte. In der Hoffnung, dem abziehenden Feinde noch Schaden zufügen zu können, folgte der König am Frühmorgen des 1. September, doch ohne die Russen mehr als in ein kurzes Arrieregardenscharmützel verwickeln zu können. Das Heer bezog ein Lager bei Blumberg. Von hier trat der König am 2. September mit den Regimentern der Schlesischen Armee den Abmarsch über Frankfurt und Lübben nach Dresden an. Genau einen Monat nach seinem Aufbruch von Landshut stand er, mit den Truppen des über Bunzlau, Sagan und Spremberg heranmarschirten Markgrafen Karl wieder vereint, nördlich Dresden zur Unterstützung des Prinzen Heinrich bereit.

Die Nachricht „der König kommt" hatte genügt, um Daun zur Aufgabe seines Umgehungsversuches und zum Rückzug in die feste Stellung bei Stolpen zu veranlassen.

General Graf Dohna blieb mit 23 Bataillonen und 35 Eskadrons den Russen, die sich bei Landsberg verschanzten, gegenüber stehen und folgte, ohne daß es noch zu Kämpfen gekommen wäre, Ende September ihrem Abmarsch nach Pommern, von wo die Russen nach vergeblicher Belagerung von Kolberg Anfang November die Winterquartiere hinter der Weichsel aufsuchten.

König Friedrich hatte seinen Zweck vollkommen erreicht. Nach Verlauf der für den Feldzug gegen die Russen berechneten drei Wochen hatte er wieder freie Hand gegen die Oesterreicher bekommen.

Von diesem mehr operativen Gesichtspunkte aus muß vornehmlich das Ergebniß der Zorndorfer Schlacht betrachtet werden.

Am 28. August schossen beide Heere Viktoria. Fermor meldete an alle verbündeten Höfe einen glücklichen Ausgang der Schlacht, Petersburger und Warschauer Zeitungen überboten sich, die Welt vom Russischen Siege bei Zorndorf zu überzeugen und die Preußischen Berichte zu widerlegen. Noch heute behaupten die Russen, Herren des Schlachtfeldes geblieben zu sein und somit den taktischen Waffenerfolg für sich in Anspruch nehmen zu können. Allerdings war die taktische Entscheidung nicht so vollkommen ausgefallen, wie der König gehofft hatte. Die Russen waren nicht derart geschlagen, daß sie auf die nächste Zeit als verwendungsunfähig gelten konnten. Sie hatten noch vermocht, sich in guter Ordnung ihrer verzweifelten Lage zu entziehen, hatten das Schlachtfeld nicht im Zustande der Flucht verlassen. Nimmermehr aber berechtigte sie das, die Palme des Sieges für sich in Anspruch zu nehmen, die stets nur dem gebührt, der seinen Willen gegenüber demjenigen des Feindes durchgesetzt hat. Es ist, als ob die Franzosen den Tag von Bionville zu einem Siege ihrer Waffen stempeln wollten. Allerdings war der König nicht im Stande, dem Bionville ein St. Privat und Gravelotte folgen zu lassen. Wirklich vernichtet wurden daher die Russen nicht. Wohl mag also die theoretische Betrachtung behaupten, der Zweck des Königs sei nicht völlig erreicht worden, da die Russen sehr wohl zur baldigen Wiederaufnahme der Offensive befähigt geblieben seien. Die Thatsachen haben aber das Gegentheil bewiesen, und wenn auch für das spätere Verhalten der Russen, die im Kriegsjahre 1758 von jeder ferneren Offensive Abstand nahmen, noch andere Gründe maßgebend gewesen sein mögen, in der Hauptsache und in erster Linie war es doch die Folge des Preußischen Sieges bei Zorndorf.

Die strategische Anlage der Schlacht zeigt das Feldherrnthum, die eiserne Energie und die rücksichtslose Kühnheit des Königs im hellsten Lichte. Zu der schleppenden Langsamkeit der Russischen Bewegungen, zu der verhängnißvollen Zersplitterung ihrer Streitkräfte kurz vor der Entscheidung, zu der Unentschlossenheit und Passivität ihres Führers steht in scharfem Kontrast die nach Fermors eigenen Worten „außerordentliche und unerhörte Geschwindigkeit", mit der der König den Anmarsch zur Schlacht ausführte, die Konzentration aller verfügbaren Kräfte für dieselbe, der unwiderstehliche Drang nach rascher Entscheidung und die höchste Aktivität und Initiative des Königs.

Sein Oder-Uebergang bei Güstebiese war ein musterhaftes Beispiel für die Durchbrechung einer vertheidigten Flußlinie. Wohl lag die Gefahr vor, in die Umklammerung der beiden feindlichen Gruppen bei Küstrin und Schwedt hineinzumarschiren. Die Schnelligkeit der Ausführung zeitigt aber das entgegengesetzte Resultat. Der König durchschneidet die Verbindung zwischen Fermor und Rumjanzew, der nicht mehr auf dem Kampfplatze erscheinen kann.

Den in seiner Kühnheit verblüffenden Umgehungsmarsch am 25. morgens vollführt der König, als gälte es ein Friedensmanöver. Welcher Unterschied zwischen einer Armee, zu deren Manövrirfähigkeit der Königliche Lehrmeister ein derartiges Zutrauen haben konnte, und ihrem Gegner, der in seiner Schwerfälligkeit und Unbehülflichkeit wie gebannt an eine Stellung erscheint, die verderblich werden mußte.

Fast im vollen Kreise umgeht der König die Russen. Hätte es dem König nur daran gelegen, die Russen von Süden her anzugreifen, so konnte ihn, wie Friedrich v. der Wengen treffend bemerkt, ein Marsch von Klossow durch die Neumühler Forst bequemer nach Zorndorf führen. Die in weitem Bogen sich vollziehende östliche Umgehung verfolgte einen größeren Zweck. Sie allein war im Stande, den Gegner auch dann voraussichtlich noch zur Schlacht zwingen zu können, wenn er bereits versuchte, nach Osten zu entweichen. Clausewitz nennt die Schlacht von Zorndorf die merkwürdigste des Siebenjährigen Krieges und der ganzen neueren Kriegsgeschichte überhaupt wegen der „auf unerhörte Art wiederholten Frontveränderungen". Aus der natürlichen Front der Preußen nach Osten ergab der Marsch über die Oder zunächst die Front nach Süden. Der Marsch am 25. früh führt umgekehrt zur Front nach Norden, der Verlauf des Nachmittagskampfes zur Front nach Westen und erst das Lager von Tamsel wieder zur Front nach Osten. „Gleichen diese Armeen", sagt er, „nicht zwei Ringenden, die sich bei den Haaren gefaßt haben und einander umherziehen?" Möglich waren solche kreisenden Bewegungen seiner Ansicht nach nur deshalb, weil der König im eigenen Lande zunächst seinen Rückzug überallhin nehmen und deshalb in allen Fronten den Angriff wagen konnte, und weil die Russen, nachdem ihnen der einzige Ausweg nach Landsberg abgeschnitten war, in ihrer eingekeilten Stellung zwischen Oder, Warthe und Mietzel nothgedrungen in allen Fronten schlagen, oder aber die Waffen strecken mußten.

Es ist in hohem Grade bedauerlich, daß für die Erkenntniß und Beurtheilung der taktischen Einzelheiten dieser Schlacht, in der der Königliche Feldherr zum ersten Mal den Russen gegenübertritt, uns das Quellenmaterial so äußerst spärlich erhalten geblieben ist. Von besonderem Interesse würde es sein, das entscheidende Eingreifen der Preußischen Kavallerie, zu deren Ruhmestagen Zorndorf in erster Linie gehört, in den Einzelheiten verfolgen zu können. Dafür fehlt es indessen zu sehr an historischer Grundlage, deren Stelle vielfach Phantasie und Legende eingenommen haben.

Die Infanterie hatte den Erwartungen des Königs nicht überall entsprochen. Um so dankbarer erkannte er die Tapferkeit jener Regimenter des rechten Flügels und besonders der Kavallerie an. Der unvergleichliche Geist, mit dem sie der König in langer Kriegs- und Friedensarbeit zu erfüllen verstanden hatte, trug hier vielleicht die herrlichste Frucht. Was sie an jenem Tage geleistet, was auf dem Spiele stand in dem blutigen Kampfe, den vor-

nehmlich sie zu einem siegreichen gestaltete, das hat der König selbst in die Worte gefaßt: „Sie hat den Staat gerettet."

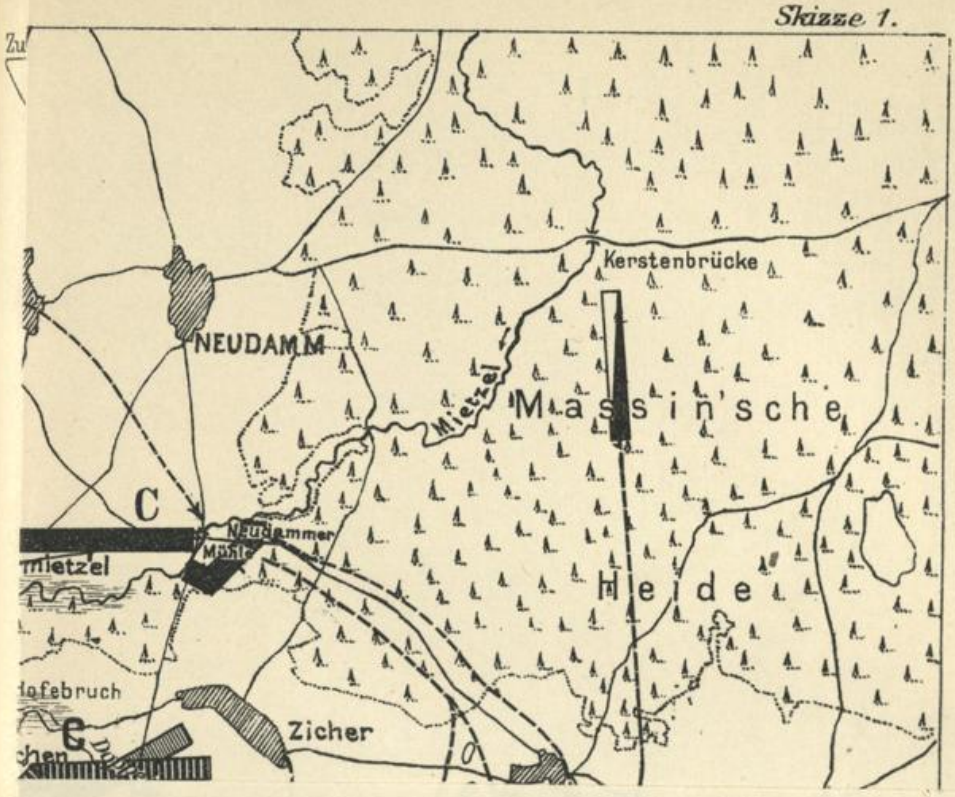
Wir Erben des Ruhmes jener besten Schlachtenreiterei der Welt können auch heute noch all unser Streben und Wollen und das Gelöbniß unseres Herzens nicht kürzer zusammenfassen, als in das stolze Zorndorfer Wort des Kommandeurs der Gardes du Corps: „Wir wollen nicht, daß eine Schlacht als verloren gelte, so lange die Kavallerie noch nicht attackirt hat."

Unzertrennlich vom Namen Zorndorf bleibt der Name Seydlitz. Als der Englische Gesandte Mitchell den König zur gewonnenen Schlacht beglückwünschte, erwiderte dieser, auf Seydlitz zeigend: „Ohne den hätte es schlecht ausgesehen." Wie wahrhaft Seydlitz an jenem Tage des Königlichen Dankes und Lobes würdig war, das beweisen ebenso wie seine Thaten die Worte, mit denen er die Glückwünsche derer ablehnte, die ihn den Sieger der Schlacht nennen wollten.

Und wenn wir jetzt aus einer Stunde der Erinnerung an den großen König und seinen Sieg bei Zorndorf in die Wirklichkeit zurücktreten, so glaube ich, können wir es nicht besser thun, als indem wir uns diese Seydlitzschen Worte zu eigen machen. „Meine Herren", erwiderte er, „der König allein hat die Schlacht gewonnen, ich habe nur gethan, was ein guter Preuße thun muß, ich habe mich gut geschlagen, und tausend Andere haben sich ebenso gut geschlagen wie ich. Also machen Sie keine Komplimente. Halten wir nur fest im Kopf und im Herzen, was wir dem Könige und dem Vaterlande schuldig sind. Je kritischer die Lage unseres theuren Herrn, um so mehr müssen wir Alle unsere Anstrengungen verdoppeln, um ihm gut zu dienen, und was gut Preußisch sein will, muß sein Leben für Nichts achten und muß es Seiner Majestät bei jeder Gelegenheit zum Opfer bringen wollen."

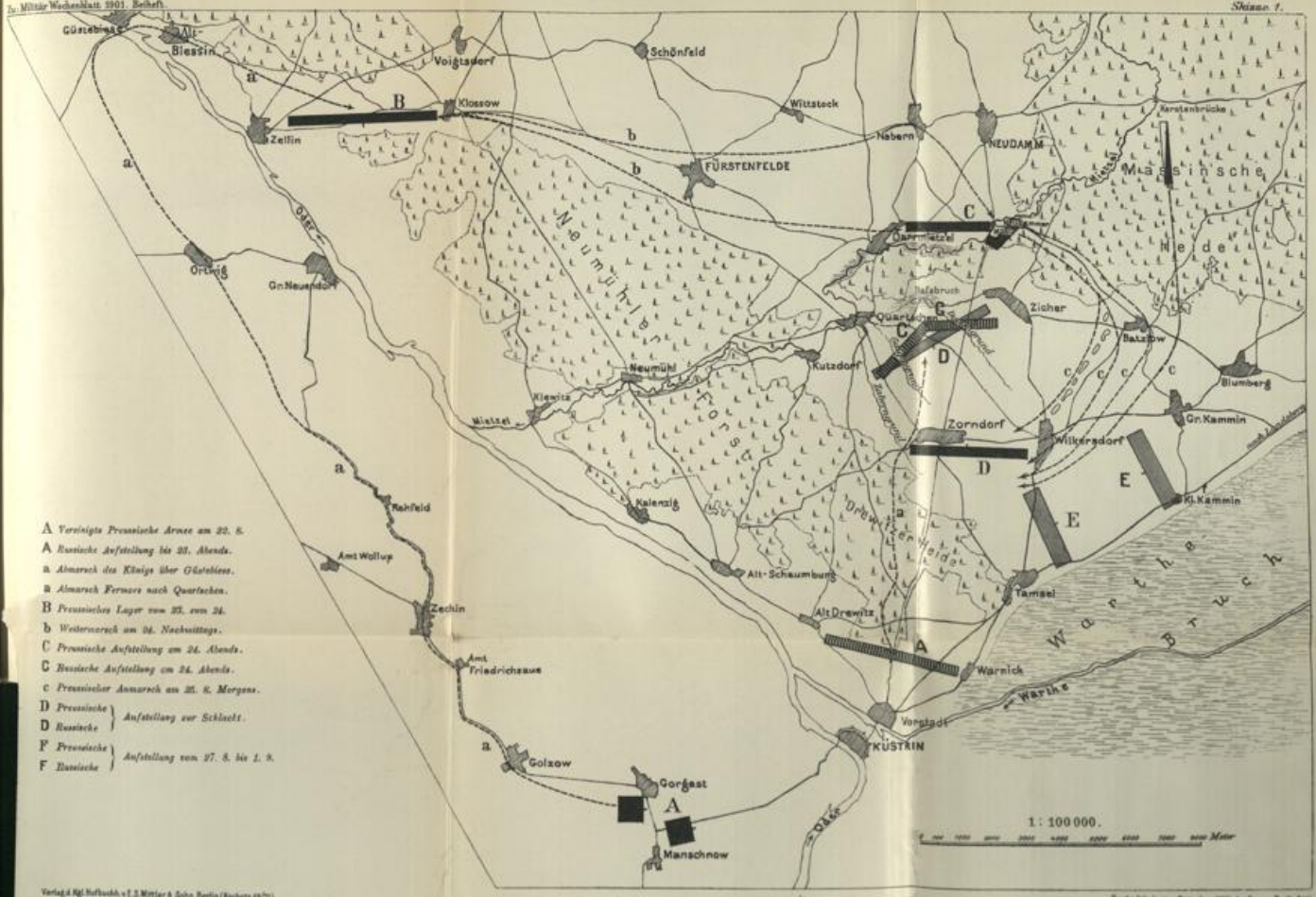
Gedruckt in der Königlichen Hofbuchdruckerei von E. S. Mittler & Sohn, Berlin SW. Kochstraße 68—71.

Skizze 1.


Kerstenbrücke
NEUDAMM
Mietze
Massin'sche
C
Neudammer
Mühle
Heide
Zicher

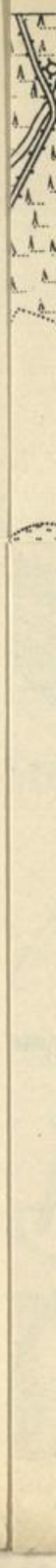
Skizze zur Schlacht von Zorndorf.

Skizze 1.

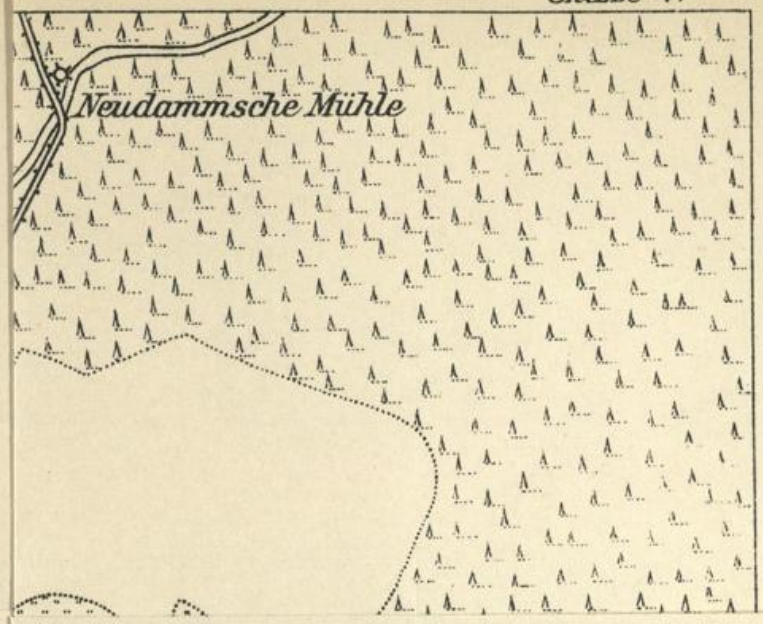


Verlag d. Kgl. Hofbuchh. v. E. S. Mittler & Sohn, Berlin (Kochstr. 68/71)

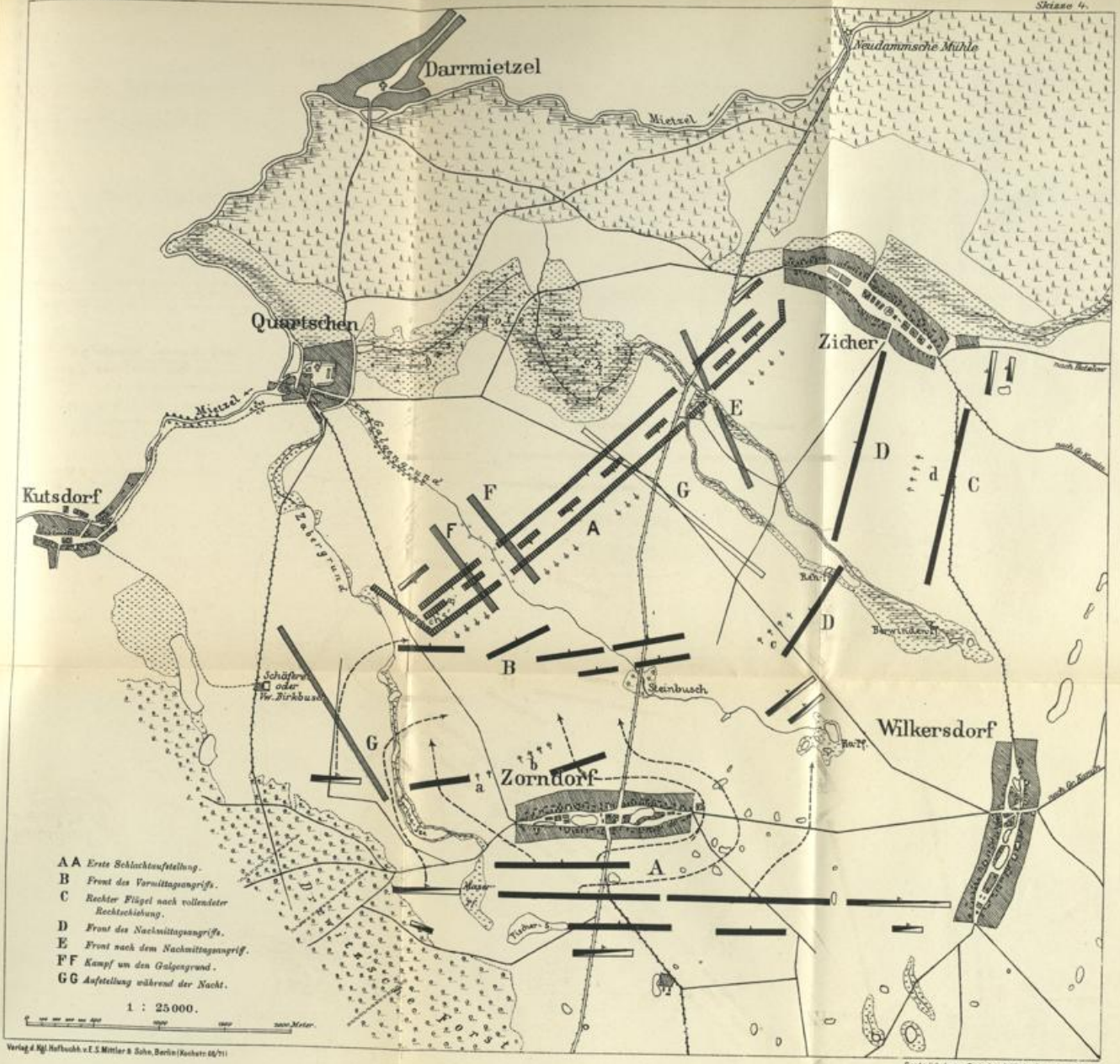
Geogr. Inst. u. Steindr. v. Wilhelm Greve, Berlin S.W.



Skizze 4.



Skizze 4.



Verlag d. Kgl. Hofbuchh. v. E. S. Mittler & Sohn, Berlin (Kochstr. 68/71)

Geogr. lith. Inst. u. Steindr. v. Wilhelm Greve, Berlin S.W.

Hochkirch.

Vortrag, gehalten in der Militärischen Gesellschaft zu Berlin zur Feier des Friedrichstages am 23. Januar 1905

von

Jany,
Hauptmann im großen Generalstabe.

(Mit einer Karte in Steindruck.)

Nachdruck verboten.
Übersetzungsrecht vorbehalten.

Am 14. Oktober 1758 vor Tagesanbruch wurde eine preußische Armee von 30 000 Mann im Lager bei Hochkirch, östlich Bautzen, von einem österreichischen Angriffe überrascht und verlor beinahe ein Drittel ihres Bestandes,*) 101 Geschütze, 30 Fahnen und Standarten.

Der nächtliche Kampf um Hochkirch ist einer der schwersten gewesen, die die Armee Friedrichs des Großen zu bestehen gehabt hat. Er war unglücklich und gehört doch zu den Erinnerungen der preußischen Geschichte, die wir wie ein teures Vermächtnis hochhalten. Sein Bild ist würdig, am Gedenktage König Friedrichs entrollt zu werden.

*) Tot, vermißt, gefangen 119 Offiziere, 5381 Mann,
Verwundet . . . . 127 „ 3470 „ ,
246 Offiziere, 8851 Mann.

Gefechtsstärke der Truppen im Lager bei Hochkirch: 29 000 bis 30 000 Mann. (Journal des Flügeladjutanten v. Gaudi.)

Tageslisten vom 31. August (Hofbibliothek Darmstadt) berechnen „effektiv zum Dienst":

	Offz.	Unteroffz.	Spite.	Zimmerlte.	Gem.	
Gren. Bat. Rohr	7	11	11	5	184	
„ „ Rathenow . . .	14	16	14	—	378	
„ „ Kleist	11	22	11	5	295	
„ „ Alt-Billerbeck . .	8	16	9	—	230	
Inf. Regt. Prinz Preußen .	23	60	28	13	802	
„ „ Forcade . . .	37	60	21	12	896	
				Fahnenschm.		Pferde
Garde du Corps	15	38	6	3	408	414
Gensdarmes	31	58	9	8	695	760
Carabiniers	35	65	7	10	653	669
Seydlitz	21	54	11	8	555	566
Normann-Drag.	29	58	12	4	695	734
Czettritz-Drag.	28	55	18	4	667	640

Der König hatte am 25. August bei Zorndorf die Russen geschlagen. Wie er aber vor einem Jahre den Sieg von Roßbach nur benutzen konnte, um nach Schlesien gegen die Österreicher aufzubrechen, zur Schlacht von Leuthen, so riefen ihn jetzt dringende Sorgen nach Kursachsen. An der sächsisch-böhmischen Grenze hielt Prinz Heinrich von Preußen mit 20 000 Mann schon seit Monaten die Reichsarmee in Schach, bewahrte dem Könige den ganzen Sommer hindurch die Hilfsquellen des wohlhabenden Landes, namentlich das wichtige Dresden. Ende August stand er in einem festen Lager auf dem linken Elbufer nordwestlich Pirna, ihm gegenüber hinter der Gottleuba die Reichsarmee. Jetzt aber wurde seine Lage durch das Eingreifen der österreichischen Hauptarmee unter dem Feldmarschall Grafen Daun bedrohlich.

Es war der lebhafte Wunsch der Kaiserin Maria Theresia gewesen, in diesem dritten Kriegsjahre endlich durch ein Zusammenwirken ihrer Armee und der Russen zu entscheidendem Abschlusse zu gelangen. Als König Friedrich gegen die Russen aufbrach, war die Daunsche Armee aus Böhmen in die Lausitz eingerückt, um den Russen, die damals noch in der Gegend von Meseritz, südlich der Warthe standen, die Hand zu reichen.

In Görlitz aber, wo Feldmarschall Daun am 20. August eintraf, kam die Nachricht, daß die russische Armee sich nach Norden gewandt habe, bei Landsberg auf das rechte Wartheufer übergetreten sei und auf Küstrin marschiere. Die Russen hatten gefürchtet, der König würde bei Crossen oder weiter östlich die Oder überschreiten und sie zur Schlacht mit dem Rücken gegen die Warthe zwingen.*) Sie hatten damit seine ursprüngliche Absicht wohl erkannt**) und waren ausgewichen. In Wien beklagte man die Selbstsucht der Verbündeten, aber Feldmarschall Daun mag innerlich zufrieden gewesen sein, daß aus dem weitaussehenden Plane nichts geworden war, an dessen Gelingen er schwerlich je geglaubt hat. Er wandte sich von Görlitz aus der Elbe zu, um gemeinsam mit der Reichsarmee Dresden zu befreien. Zum Schutze seiner über Zittau nach Böhmen führenden Etappenstraße gegen das preußische Korps des Markgrafen Karl von Brandenburg-Schwedt, das in der Gegend von Löwenberg Niederschlesien deckte, blieb eine österreichische Heeresabteilung unter Prinz Christoph von Baden-Durlach in der Oberlausitz zurück. Am 1. September erreichte die Daunsche Armee Nieder-Rödern, nordöstlich Meißen, wo sie, im Rücken des Prinzen Heinrich, über den Elbstrom zu gehen gedachte.

---

*) Masslowski, Siebenjähriger Krieg, Deutsche Ausgabe II, S. 131.

**) Der König gedachte bei Tschicherzig, südl. Züllichau, über die Oder zu gehen. „Meine Intention ist nicht, gerade auf Meseritz zu gehen, wohl aber rechter Hand herumzumarschieren, als wenn ich nach Posen wollte, um den Feind so aus seinem Lager zu bringen und mit Avantage zu attaquieren." Der König an Generalleutnant Graf Dohna 8. August (Politische Korrespondenz XVII, S. 153).

Die kaiserliche und die Reichsarmee zählten zusammen 80 000 Mann gegen 20 000. Aber schon während dieser Märsche kamen bedrohliche Gerüchte von einem preußischen Siege in der Neumark; Markgraf Karl war boberabwärts nach dem Saganschen aufgebrochen; Feldmarschall-Leutnant Laudon, der mit den leichten Truppen über Kottbus hinaus streifte, meldete den Anmarsch preußischer Truppen aus der Richtung von Küstrin, vor denen er zurückgehen müsse. War dies schon die Avantgarde des Königs von Preußen, so lief die österreichische Armee Gefahr, während des Elbüberganges oder nachher selbst im Rücken gefaßt zu werden. Feldmarschall Daun gab also auch dieses Vorhaben sogleich auf*) und führte sein Heer in ein festes Lager auf den Bergen bei Stolpen, wo es sich hinter der Weßnitz stark verschanzte, und wo es einen vollen Monat, vom 5. September bis zum 5. Oktober, stehengeblieben ist.

Der König schrieb spöttisch: „Man möchte glauben, daß der Kaukasus oder der Pic von Teneriffa oder die Kordilleren die Heimat der österreichischen Generale sind. Kaum sehen sie einen Berg, so sind sie oben!“**) Jene von Laudon gemeldeten Truppen waren nur eine Entsendung gewesen, wenige Bataillone unter Prinz Franz von Braunschweig und die Zieten-Husaren, bestimmt, Berlin vor einem Besuche der Kroaten Laudons zu schützen.***) Der König selbst traf erst am 11. mit seinen Truppen bei Dresden ein. Sie hatten in acht Tagen fast 30 Meilen zurückgelegt, das Korps des Markgrafen Karl war bei Großenhain zu ihm gestoßen und hatte Tagesleistungen von fünf Meilen hinter sich, aber der König konnte sagen: „Wir sind imstande zu schlagen und uns gut zu schlagen!“

Indessen Woche auf Woche verrann, ohne daß Fabius Maximus Cunctator, wie Friedrich seinen Gegner mit Vorliebe nennt, sich schlagen lassen wollte, und allmählich wurde klar, daß in Dauns Verhalten Berechnung lag: er hielt die preußische Armee in Sachsen fest, und mittlerweile begann ein österreichisches Korps sich in Oberschlesien auszubreiten

*) Nach dem Journal der Armee Dauns, 3. September, „wurde die Übersetzung der Elbe als ein fruchtloses Vornehmen angesehen, nachdem man die Nachricht hatte, daß die russische Armee den 25. August eine merkliche Niederlage erlitten, welches durch den Anmarsch der in Schlesien zurückgebliebenen Armee, so dem König folgen sollte, dermalen aber sich zurück gegen Sachsen gewendet, ja durch den Anmarsch des Königs selbsten bestätigt wurde“.

**) „L'on dirait que le mont Caucase ou le pic de Ténériffe ou les Cordillères ont enfanté les généraux autrichiens; dès qu'ils voient une montagne, ils sont dessus; ils sont amoureux des rochers et des défilés à la folie.“ An Mylord Marischal 25. September. (Oeuvres XX, S. 271.)

***) Am 4. marschierte Daun von Nieder-Rödern ab. Der König brach erst am 2. nachmittags aus dem Lager von Blumberg in der Neumark auf. Man hat im österreichischen Hauptquartier also jedenfalls jenes Detachement unter Prinz Franz von Braunschweig, das der König schon am 28. August über Küstrin auf Beeskow marschieren ließ, für die Avantgarde des Königs gehalten.

und Neiße zu belagern. Um den Gegner durch Bedrohung seiner Etappenstraße über Zittau zur Aufgabe der Stellung von Stolpen zu nötigen, marschierte der König endlich über Bischofswerda nach Bautzen ab, das er am 7. Oktober erreichte. Ein Korps von 10 000 Mann unter Generalleutnant v. Retzow wurde nach Weißenberg vorgeschoben.*) Dies Mittel wirkte. Die kaiserlich-königliche Armee brach ihre Zelte ab und erreichte mit Hilfe eines Nachtmarsches südlich des bewaldeten Bergrückens des Czorneboch, der südlich Hochkirch von Osten nach Westen streicht, gleichfalls am 7. Oktober ein Lager, das sich halbkreisförmig über die große Straße zog, die von Bautzen über Hochkirch nach Löbau und weiter über Zittau nach Böhmen führt. Der rechte Flügel war gegen Norden zurückgebogen, wo bei Weißenberg General v. Retzow lagerte. Die das Gelände weithin beherrschende Kuppe des Strohmberges $1^1/_2$ km südlich Weißenberg wurde von Kroaten besetzt. Die Masse der leichten Truppen unter Laudon hatte den Marsch der Armee in der linken Flanke längs der Hochkircher Bergkette begleitet und blieb in diesen Waldbergen bei Rachlau und Wuischke. Das Korps des Prinzen von Baden-Durlach stand bei Reichenbach.

Der nächste Schachzug war am Könige, und jetzt begann sich der Knoten zu schürzen. General v. Retzow erhielt Befehl, sich am 10. früh mit seinem Korps des Strohmberges zu bemächtigen.**) Der König selbst wollte mit 30 000 Mann von Bautzen aus zu ihm stoßen, und rechnete, daß Daun ihn dann entweder angreifen müsse, um den Weg nach Schlesien gewaltsam zu sperren, oder daß er sein vom Strohmberge aus flankiertes Lager aufgeben und nach Böhmen zurückgehen werde. Die Armee brach also am 10. in vier Kolonnen von Bautzen auf, die südlichste auf der großen Straße nach Hochkirch, die nördlichste auf Rodewitz. Dichter herbstlicher Nebel lag über

*) Das Korps Retzow lagerte „auf dem Weißen Berge", d. h. auf der Höhe, an deren westlichem Abhang die Stadt Weißenberg liegt. Ältere Darsteller, so auch der Herausgeber der Politischen Korrespondenz (XVII S. 283 Anm. 2) verwechseln diesen in den Befehlen und Schreiben des Königs mehrfach erwähnten „Weißen Berg" mit dem Strohmberg 1,5 km südlich Weißenberg und es wird dem General irrtümlich vorgeworfen, er habe sich gegen den Willen des Königs nördlich des Löbauer Wassers gelagert. Der König korrespondierte fast täglich mit Retzow, wußte, wo dieser stand und war damit ganz einverstanden. Der General erhielt, wie weiterhin erzählt werden wird, erst am 9. abends Befehl, am 10. früh den Strohmberg in Besitz zu nehmen. Es leuchtet auch ein, daß er sich nicht in unmittelbarer Nähe von fast 70 000 Österreichern mit 10 000 Mann auf dem Strohmberge aufstellen konnte, solange der König noch bei Bautzen stand.

**) Der König an Keith 10. Oktober, an Prinz Heinrich 11. Oktober (Politische Korrespondenz XVII S. 295, 296). Journal Gaudis zum 10. Oktober: „Der König . . . war willens gewesen, sich Meister von dem Strohmberge zu machen und hatte daher gestern (9.) abend dem Generalleutnant Retzow die Ordre erteilt, heute beim Anbruche des Tages die auf selbigem stehenden leichten Truppen des Feindes zu vertreiben und den Posten zu besetzen."

den Fluren und veranlaßte den König, halten zu lassen, als die Gegend von Hochkirch erreicht wurde und von Retzow immer noch keine Meldung kam. Als sich der Nebelschleier gegen Mittag hob, da war am Strohmberge kein Preuße zu sehen, wohl aber standen dort jetzt mehrere österreichische Grenadier-Bataillone mit Artillerie; der ganze rechte Flügel der Daunschen Armee war in die Front nach Westen herumgeschwenkt und aus dem bisherigen dritten Treffen bis zu jenem Berge verlängert worden. Der König aber stand jetzt nicht, wie er gewollt hatte, mit 40 000 Mann in der Flanke, sondern mit kaum 30 000 dicht vor der Front des Gegners. Endlich klärte sich auf, was geschehen war. General v. Retzow hatte sich gescheut, in der unsichtigen Luft, in dem damals wohl noch stärker bewaldeten Gelände, bei der großen Nähe der ganzen feindlichen Armee einen Vorstoß zu unternehmen, ehe er der Unterstützung des Königs gewiß sein konnte. Er hatte dessen Annäherung abgewartet, zu lange gezögert, und schließlich war ihm der Gegner zuvorgekommen. Am Morgen hatten tatsächlich auf dem Strohmberge nur zwei Kroatenbataillone gestanden, und erst auf die Nachricht vom Anrücken der königlichen Armee hatte Daun mit raschem Entschluß jene Frontveränderung befohlen.*)

Der König war aufs unangenehmste überrascht. General v. Retzow kam in Arrest, ein Flügeladjutant holte seinen Degen ab, der Generalleutnant Herzog Friedrich Eugen von Württemberg übernahm die Führung des Korps.**) Doch ließ sich vorderhand nichts daran ändern, daß die Lage der Armee wenig günstig geworden war. Der König hat übrigens dem verdienten General sehr bald verziehen, am 13. erhielt er seinen Degen zurück,***) und am 14. hat er sein Korps schon wieder mit Auszeichnung geführt.

Das Lager, das die preußische Armee jetzt bezog, stützte sich mit seinem rechten Flügel auf die stark hervortretende Höhe von Hochkirch, dessen schlanker,

---

*) Journal der Armee Dauns.

**) „L'adjutant ôta l'épée au gén. Retzow par ordre de S. M. puisqu' Elle croyait de lui avoir ordonné dans la lettre d'attaquer. Le Pr. de Wurtemberg prit donc le commandement du corps." Tagebuch des Generalmajors Prinzen Karl von Braunschweig-Bevern, der beim Korps Retzow stand. (Kriegsarchiv.)

„Der König läßet den Generalleutnant Retzow arretieren, weil er den Strohmberg nicht occupiert." Tagebuch des Premierleutnants v. Hagen vom Inf. Regt. Prinz von Preußen, zum 10. Oktober. (Bibliothek der Artillerie- und Ingenieurschule.)

Hierzu stimmt es, daß die Berichte Retzows an den König im Geh. Staatsarchiv mit dem 9. Oktober aufhören, und in den nächsten Tagen der Herzog von Württemberg über das Korps berichtet. Daher ist auch die Tagesliste des Korps vom 11. Oktober bezeichnet: „Von dem Königl. Preuß. Korps unter dem Kommando des Herrn Generalleutnant Herzog zu Württemberg, Durchlaucht." (Hausarchiv Stuttgart.)

***) „Le 13 octobre un aide de camp du Roi rapporta au lt. général Retzow l'épée, de sorte qu'il reprit la commandement du corps." Tagebuch des Prinzen Karl von Braunschweig-Bevern.

weißer Kirchturm das ganze Landschaftsbild beherrscht. Sie ist von den schwarzen Waldbergen, in denen Laudons Kroaten standen, nur durch eine flache Wiesenmulde getrennt, an deren Nordsaum die beiden Freibataillone Angelelli und du Verger einen noch heute vorhandenen Birkenbusch besetzten. Bei Hochkirch wurde eine große Batterie für 26 Geschütze angelegt. Vor der Ostfront des Lagers bildete der tief eingeschnittene, mit Buschwerk bestandene Grund von Kuppritz und Niethen ein starkes Hindernis. Bei Rodewitz aber, wohin das Hauptquartier kam, bog sich die Lagerfront gegen Südosten vor, und der linke Flügel lehnte sich an den Einschnitt des Baches von Kohlwesa, der über Zschorna und Lauske nach Norden zum Löbauer Wasser abfließt.

Die Absicht des Königs war nun, in Fortführung des bisherigen Operationsgedankens nach Weißenberg abzumarschieren, sich mit den Truppen des Herzogs von Württemberg zu vereinigen und dann, wie er es von Anfang an gewollt hatte, Daun durch Druck auf seine rechte Flanke zum Kampfe oder zum Rückzuge nach Böhmen zu bringen. Dieser Marsch sollte in einer der nächsten Nächte stattfinden, damit der Gegner ihn nicht vorzeitig bemerke und sich durch einen neuen Parallelmarsch, etwa auf Görlitz, abermals vorlege. Als Feldmarschall Keith freimütig vorstellte, die Kaiserlichen verdienten gehangen zu werden, wenn sie dieses Lager unbehelligt ließen, bemerkte der König scherzend: „Wir müssen annehmen, daß sie sich mehr vor uns als vor dem Galgen fürchten." Sein Plan war schon gefaßt, aber der beabsichtigte Nachtmarsch verzögerte sich, da zuvor der von Dresden über Bautzen zur Armee zu leitende Nachschub neu geregelt werden mußte; schließlich sollte er am 14. Oktober abends angetreten werden, aber am 14. 4 Uhr früh stand der Feind vor dem preußischen Lager, um es von allen Seiten anzugreifen.

Schon in den letzten Wochen war in der tapferen österreichischen Armee Widerspruch gegen die kraftlose und kampfscheue Heeresleitung erwacht. Er fand eine Stütze an der auch aus Wien immer lauter geäußerten Unzufriedenheit, und jetzt hatte man im kaiserlichen Feldlager geradezu die Empfindung, mißachtet zu werden. Bei Dresden hatten 80 000 Mann kaiserlicher und Reichstruppen gegen die 20 000 Preußen des Prinzen Heinrich schlechthin nichts geleistet, jetzt kamen 30 000 Preußen und schlugen auf Kanonenschußweite vor der Front des mehr als doppelt so starken Gegners*) ihre Zelte auf. Es scheint, daß die Stimmung der eigenen Armee den österreichischen Heerführer zum Offensiventschluß gedrängt hat. Ein Kriegsrat beschloß nach mehrtägigen Erkundungen den Angriff unter Umgehung des preußischen rechten Flügels. Dazu waren in den Waldungen südlich Sornssig und Wuischke umfangreiche Wegebesserungen auszuführen. Um das Geräusch dieser Arbeiten zu verdecken und den Gegner überhaupt sicher zu machen wurden Verhaue

*) Der „dienstbare Stand" betrug 69 600 Mann. (Österreichische militärische Zeitschrift 1842 S. 278.)

am Nordsaume der Wälder angelegt und zahlreiche Bäume gefällt, auch Verschanzungen vor der Front des Lagers und am Strohmberge erbaut. Das Laudonsche Korps erhielt schon am 13. eine Verstärkung durch deutsche Truppen, und für den 14. wurde folgende Kräfteverteilung befohlen. Die für den Hauptstoß gegen Hochkirch bestimmten Truppen, die Feldmarschall Daun persönlich führen wollte, marschierten am 13. abends in drei Kolonnen aus dem Lager ab; sie sollten 4 Uhr früh*) am Waldsaume südlich Hochkirch, regimenterweise hintereinander aufmarschiert, bereit stehen. Die Zelte blieben stehen, die Feuer wurden unterhalten, zurückbleibende Spielleute hatten, wie gewöhnlich, Zapfenstreich und Scharwache zu schlagen. Gleichzeitig mit diesem Angriff sollte das Korps Laudon über Meschwitz und Steindörfel der preußischen Stellung bei Hochkirch in Flanke und Rücken fallen, begleitet von der Kavallerie des linken Flügels unter General Graf O'Donell.

Ein Nebenangriff wurde in zwei Kolonnen unter den Herzögen von Arenberg und Ursel gegen den preußischen linken Flügel angesetzt, um ihn so lange zu beschäftigen, bis die Stellung bei Hochkirch genommen wäre. Endlich aber sollte von dem bei Reichenbach stehenden Korps des Prinzen von Baden-Durlach ein Detachement unter dem Prinzen von Löwenstein die Truppen Retzows bei Weißenberg angreifen und dort festzuhalten suchen. Der Rest des Korps Baden-Durlach wurde in der Nacht zum 14. nach dem Strohmberge herangezogen, um zu verhindern, daß das Retzowsche Korps dem Herzog von Arenberg in die Flanke falle.

Es wird Mitte Oktober etwa 6 Uhr abends dunkel. Eine Weile hebt sich noch die spitze Silhouette des Turmes von Hochkirch von dem dunkeln Waldgebirge ab, über dem die Mondsichel steht. Dann hüllte in dieser sternenlosen Nacht tiefe Finsternis das Gelände ein; die aus den Sumpfwiesen nördlich Wuischke, aus dem Tal von Kuppritz und Niethen und aus dem Zschornaer Grunde aufsteigenden Nebel breiteten einen Schleier über die Fluren. Die Regimenter traten vor ihren Lagerplätzen zum Kreise zusammen, und die Feldprediger hielten die Abendandacht; etwas später donnerte der Retraiteschuß eines Zwölfpfünders zu den Gegnern hinüber, und bald krachte auch drüben vom Wohlaer Berge die Antwort zurück. Allmählich wurde es im preußischen Lager ruhig. Im Hauptquartier zu Rodewitz wurden noch die Befehle für den am nächsten Abend anzutretenden Abmarsch nach Weißenberg ausgegeben. Der König selbst blieb noch lange tätig, er hat in diesen Stunden wohl auch der geliebten Schwester von Bayreuth gedacht, Markgräfin Wilhelmine, die auf dem Sterbebette lag, und deren Tod ihm der nächste Tag, der verhängnisvolle 14. Oktober, ebenfalls bringen sollte.

---

*) Nach der Angriffsdisposition „½ Stund vor Tags"; nach Dauns Relation an die Kaiserin kamen die Kolonnen „um 4 Uhr früh einen Flintenschuß vor denen feindlichen Vorposten in aller Stille an. Um 5 Uhr geschah der würkliche Angriff".

Die Truppen des rechten Flügels bei Hochkirch waren schon aus den letzten Nächten Plänkeleien und Scharmützel mit den Kroaten gewöhnt; ihre Feldwachen, die 300 Schritte vorwärts der Gewehre standen und die Bataillonskanonen bei sich hatten, waren gut verschanzt, und die Offiziere blieben in den Kleidern. Auch bei der Schenke zum Goldnen Schlüssel an der großen Bautzener Straße, wo Zietens Leib-Husarenregiment biwakierte, blieb man wach, die Pferde wurden gesattelt gehalten, und bei dem dicht hinter Hochkirch lagernden Dragonerregiment Czettritz war die gleiche Anordnung ergangen.

Beim Gegner blieb alles still, hin und wieder knatterte es bei den Kroatenposten in den Wäldern, der bräunlichrote Schein der Lagerfeuer einer großen Armee lag über dem östlichen Himmel. Um Mitternacht trug der Wind abgerissene Klänge herüber, und man konnte die Weise der allnächtlich um diese Zeit geschlagenen Scharwache unterscheiden.

So kommen die Morgenstunden heran. Der Glockenschlag der Dorfkirche meldet die fünfte Stunde, da hört man plötzlich lebhaftes Gewehrfeuer bei dem Birkenbusch, wo die beiden Freibataillone kampieren; es dauert einige Minuten, die Wachen der Grenadierbataillone spähen aufmerksam in den Nebel hinein, hier und da treten Offiziere und Mannschaften vor die Zelte. Dann ist wieder alles still, es scheint abermals ein Pandurengeplänkel gewesen zu sein. Doch jetzt krachen aus der Schanze am Wege nach Wuischke einige Kartätschschüsse in die Nacht hinein, man vernimmt ein heranbrausendes Gewirr zahlreicher Menschen, Waffengeklirr und Geschrei, und vermischt mit dem flüchtenden Schwarm der geworfenen Freibataillone stürzen sich die Kroaten Laudons von seitwärts und rückwärts auf die Lagerwachen, indem sie in den Raum zwischen diesen und den Zelten der Bataillone eindringen. Zugleich aber tauchen vor der Front der Wachen die weißen Röcke und die Bärenmützen der österreichischen Grenadiere aus der Finsternis auf, und die Angriffskolonnen Dauns stürmen heran. In wildem kurzem Handgemenge werden die Wachen überrannt, ihre Geschütze fallen nach wenigen Schüssen in Feindeshand, aber die Zeit hat genügt, die Flankenbataillone aufzuscheuchen. Sie stürzen aus den Zelten an die Gewehre, diese kriegsgewohnte Mannschaft bleibt kaltblütig und ordnet sich schnell, die Bataillone Beneckendorff und Dieringshofen werfen sich vom Fleck mit gefälltem Bajonett auf den Gegner. Es gelingt ihnen, im ersten Anlauf den auf einen so kräftigen Gegenstoß nicht gefaßten Feind bis über die Linie der Wachen zurückzutreiben und ihre Bataillonskanonen wiederzuerobern. Aber dann wird die kleine Schar von der überwältigenden Übermacht, die auf sie eindringt, unter schweren Verlusten zum Weichen gebracht.

Zwar eilt das unmittelbar nördlich Hochkirch lagernde Regiment Forcade auf den losbrechenden Gefechtslärm den bedrängten Kameraden zu Hilfe, und der Stoß dieser frischen Kräfte wirft Laudons Grenzer, die sich teilweise in das Zeltlager zerstreut haben, um zu plündern, bis fast an den Birkenbusch

zurück; aber das Eingreifen der Laudonschen Kavallerie macht dem Vordringen dieser wenigen Bataillone bald ein Ende, und nur den Zieten-Husaren unter Oberst v. Seel, die am Goldnen Schlüssel eben noch rechtzeitig in den Sattel gekommen sind, ist es zu danken, daß diese preußische Infanterie, wiewohl stark gelichtet, den schützenden Dorfsaum erreichen kann.

Während dieser kurz nacheinander sich abspielenden Kämpfe hatte der Gegner auch die große Batterie südöstlich des Dorfes angegriffen. Da die Kanoniere in der naßkalten Nacht zum Teil die Häuser des nahen Dorfes vorgezogen hatten und in der Verwirrung nicht schnell genug zu ihren Geschützen gelangen konnten, so wurden aus den 26 hier stehenden Kanonen kaum 30 Schuß abgegeben, ehe der Feind eindrang. Das Grenadierbataillon Plotho aber, das rechts, und das I. Bataillon Markgraf Karl, das links hinter der Batterie lagerte, warfen ihn mit Kolben und Bajonett wieder hinaus und setzten sich hier fest. Das II. Bataillon Markgraf Karl sammelte sich auf dem festen, von einer übermannshohen Mauer eingefaßten Kirchhof, das I. Bataillon Regiments Geist besetzte den Ostrand des Ortes.

Inzwischen war das ganze preußische Lager in Bewegung gekommen. Der König, durch das heftige von Hochkirch herüberschallende Feuern aufmerksam geworden, begab sich, während die Pferde fertig gemacht wurden, zu Fuß zu dem nahe vor dem Dorfe lagernden Grenadierbataillon Retzow und traf es im Begriff, an die Gewehre zu gehen.*) Er rief den Grenadieren beruhigend zu: „Bursche, geht nach's Lager, das seind Kroaten.“ Kurz darauf aber schlugen in nächster Nähe einige Kanonenkugeln in die Erde, die aus der Richtung von Meschwitz kamen, von einer dort aufgefahrenen Batterie des Korps Laudon, deren Geschosse das preußische Lager der Länge nach rikoschettierend durchflogen. Auch hörte man seit kurzem lebhaftes Kleingewehrfeuer aus der Richtung vom Zschornaer Grunde, anscheinend von den Büchsen der Fußjäger in Lauske, und es schien, daß auch dort der Kampf entbrenne. Bald war kein längerer Zweifel möglich, die Armee stand einem ernsten Angriffe gegenüber. Der König befahl:

Die Brigade Prinz Franz von Braunschweig, Regimenter Prinz von Preußen und Itzenplitz, sollte sofort nach Hochkirch abrücken, die Verteidiger unterstützen, nötigenfalls das Dorf zurückerobern.

Zum General v. Retzow bei Weißenberg ritten mehrere Offiziere mit dem Befehl, sofort abzumarschieren und zur Armee des Königs zu stoßen.

Alle übrigen Truppen brachen die Zelte ab und machten sich gefechtsbereit. Die Bagage der Armee sollte beim Artilleriepark gesammelt werden und mit diesem hinter das schwierige Defilee von Drehsa zurückgehen, das mit dem III. Bataillon Garde besetzt wurde.

*) Nach den Aufzeichnungen des Fähnrichs v. Barsewisch kam der König zum Regiment Wedell. Gaudi nennt das Bataillon Retzow.

Der König selbst folgte der Brigade des Prinzen Franz mit dem dritten dazugehörigen Regiment Wedell nach dem rechten Flügel.

Hier hatte sich die Gefechtslage mittlerweile sehr verschlimmert. Zwar hatten die Zieten-Husaren, die Czettritz- und Normann-Dragoner, besonders auch das aus eigenem Entschluß von Pommritz herbeigeeilte Kürassierregiment Schönaich durch wiederholte Attacken die Entwicklung der österreichischen Angriffskolonnen aus den Wäldern aufgehalten, allmählich entfaltete sich aber der Gegner immer weiter nach rechts und links, umfaßte das Dorf von Osten und Westen und bemächtigte sich nach erbittertem Kampfe der großen Batterie. Bei dem Versuch, sie wiederzunehmen, wurde Generalmajor v. Geist an der Spitze des II. Bataillons seines Regiments*) schwer verwundet. Noch einmal wendete sich für kurze Zeit das Blatt, als Feldmarschall Keith das pommersche Regiment Kannacher hart östlich am Dorfe vorwärts führte, um die Batterie zu retten. Es gelang dem Feldmarschall zwar, bis zu ihr vorzudringen. Aber als der Gegner sich immer mehr verstärkte, und die Kolonne Colloredo aus dem Grunde südlich Kuppritz zum Flankenangriff vorging, da mußte auch dieses tapfere Regiment zurück, und zwischen Dorf und Batterie riß eine Kugel den Feldmarschall vom Pferde.**)

So stand es, als Prinz Franz von Braunschweig seine beiden Regimenter den nach Hochkirch ansteigenden Hang hinaufführte. Der größte Teil des Ortes stand in Flammen. Wie eine riesige Fackel schlug die Lohe aus dem brennenden Glockengestühl des Kirchturms gegen den Himmel, der ein fahles Morgenlicht zu zeigen begann. Auf dem Kirchhofe erwehrte sich Major v. Langen mit dem II. Bataillon Markgraf Karl heldenmütig aller Anstrengungen des Gegners, der in die Mauer Bresche zu schießen suchte, den Friedhof mit Kugeln überschüttete, nach und nach acht Regimenter hier einsetzte, ohne daß die dreihundert Brandenburger wichen und wankten.

Prinz Franz gab dem Regiment Prinz von Preußen die Richtung gerade auf das Dorf, während das Regiment Itzenplitz auf dem blutigen Wege, den schon das Regiment Kannacher zurückgelegt hatte, noch einmal gegen die Batterie vorgehen sollte. Die Brigade, an deren Spitze sich Feldmarschall Fürst Moritz von Anhalt-Dessau stellte, bahnte sich den Weg bis an die große Straße, und die Tapferen des Majors v. Langen konnten eine Zeit lang aufatmen; aber hier kam das Gefecht zum Stehen. Aus den vom Gegner umgedrehten preußischen Geschützen empfing die Anstürmenden ein mörderisches Feuer, Fürst Moritz von Anhalt mußte schwerverwundet vom Platze getragen werden. Alles warf sich in die Häuser und Gärten des Dorfes.

*) Jetzt Grenadierregiment König Friedrich Wilhelm IV. (1. Pommersches) Nr. 2.

**) Nach dem Bericht Gaudis für Prinz Heinrich von Preußen. (Geh. Staatsarchiv.) Auch nach dem Tagebuch des Leutnants v. Hagen wurde der Feldmarschall „vor Hochkirchen durch's Herz geschossen".

Während die beiden Regimenter des Prinzen Franz frontal durch Hochkirch und östlich davon vorgingen, hatte der König selbst das Regiment Wedell westlich um das Dorf herum gegen die linke Flanke der Angreifer angesetzt. Er hatte zugleich der ganzen Kavallerie des rechten Flügels, die inzwischen aufgesessen war und unter dem Kommando Zietens am Schafberge hielt, den Befehl erteilt, den Infanterieangriff auf dem rechten Flügel zu begleiten. Dem Regiment Wedell folgten das II. Bataillon Garde, das Grenadier-Garde-Bataillon Retzow und das Regiment Bornstedt. Es wurde allmählich heller, der Nebel zerriß hier und da und erlaubte einige Übersicht. In breiten Schwaden zog der Dampf des Pulvers, der Rauch des brennenden Dorfes und der zusammengesunkenen schwelenden Zelte durch die Morgenluft. Der König ritt die Front der Bataillone ab, sprach ihnen freundlich zu und ließ dann antreten. Der Feind, der alle seine Anstrengungen auf das Dorf vereinigt hat und in dem wütenden Ortsgefecht selbst stark in Unordnung gekommen ist, bemerkt den drohenden Stoß erst, als die preußischen Linien die flache, westlich Hochkirch gelegene Höhe überschreiten. Alles, was sich entgegenstellt, vor sich hertreibend, dringen sie unaufhaltsam in südöstlicher Richtung vorwärts. Die feindliche Infanterie, die dieser Angriff trifft, wirft sich zum Teil in die nächsten Gebüsche und Waldstücke und eröffnet aus diesen ein heftiges Feuer, allmählich erst gelingt es den österreichischen Generalen, dem flankierenden Stoß eine neue Gefechtslinie entgegenzustellen. Die preußischen Bataillone halten und eröffnen ihrerseits das Feuer; der König, hinter dem Regiment Wedell haltend, bleibt trotz der Vorstellungen seiner Umgebung an der gefährdeten Stelle; sein Pferd wird schwer getroffen und bricht zusammen, er ruft: „Wo seind meine Pferde? Ein ander Pferd!“ und bleibt bei seinen Truppen. Da zeigt sich diesen eine drohende Gefahr. Bei Meschwitz, hinter dem Hange gedeckt, hat inzwischen der Führer des österreichischen linken Kavallerieflügels, General Graf O'Donell, seine Regimenter zur Attacke gegen die Flanke der preußischen Infanterie formiert und reitet jetzt an. Die im Feuer stehenden, der Tiefengliederung entbehrenden Bataillone lassen die Flügelzüge herumschwenken, noch ist der Gegner außer Schußweite. Da hört man von der Bautzener Straße her preußische Trompeten. Gerade zur rechten Zeit ist auch Zieten eingetroffen, und seine Regimenter stürzen sich, die Gefahr des Augenblicks erkennend, auf die österreichische Kavallerie. Der wuchtige Anprall der Gardes du Corps und Gensdarmes, der Carabiniers und Bredow-Kürassiere trifft die Flanke des Gegners, wirft ihn völlig über den Haufen, und der Reitersturm braust in der Richtung auf Meschwitz dahin. Die Laudonsche Batterie auf der Meschwitzer Höhe feuert blindlings in die untereinander gemischte Reitermasse hinein, und endlich wird bei den Preußen Appell geblasen; sie haben durch das Artilleriefeuer viel verloren, Generalmajor v. Krockow ist ver-

wundet, sie sammeln sich jetzt und gehen dann langsam nach der großen Straße zurück, drei erbeutete Standarten als Siegeszeichen mit sich führend. Während dieses Reiterkampfes haben sich die Czettritz- und Normann-Dragoner und die Zieten-Husaren nochmals gegen die kaum geordnete Infanterie des Feindes gewandt. Vor der Front des Zieten-Regiments stirbt hier Oberst v. Seel unter den Augen seines Königs den schönsten Reitertod. Die kaiserlichen Infanterieregimenter Kollowrath und d'Arberg lösen sich auf und eilen in wilder Flucht dem Walde zu, ihr Brigadekommandeur General Vitelleschi fällt in die Hände der preußischen Reiter; mit mehreren hundert Gefangenen kehren die tapferen, jetzt aber aufs äußerste erschöpften Schwadronen zurück.

Inzwischen hat sich bei der hier kämpfenden preußischen Infanterie ein heftiges Feuergefecht entsponnen, zahlreiche Offiziere sind gefallen, die Lücken zwischen den Rotten werden immer größer. Vom linken Flügel her jagt zwischen den beiden Feuerlinien ein mit großer gestickter Generalsschabracke bedeckter Schimmel entlang, den man als das Pferd des Prinzen Franz von Braunschweig erkennt. Auch diesen dem Könige besonders werten General hatte in dem heiß umstrittenen Hochkirch die Todeskugel getroffen, seine wankenden Bataillone begannen zu weichen, und jetzt schlug auch für die Kirchhofsbesatzung die entscheidende Stunde. Major v. Langen sah den größten Teil seiner Leute im Blute liegen, das große Kirchhofstor war wie ein Sieb durchlöchert und in der Mauer klafften mehrere Lücken. Er sammelte den Rest seiner Mannschaft am Tore dicht um sich, plötzlich öffneten sich die Flügel weit, und mit gefälltem Bajonett, in der Mitte ihre Fahnen, voran ihr heldenmütiger Führer, brach die kleine Schar heraus und bahnte sich den Weg durch die Feinde. Es gelang ihr, den Anschluß an die sich nördlich des Dorfes sammelnden Überbleibsel der Brigade Franz von Braunschweig zu gewinnen, aber Major v. Langen hatte bei dem Durchbruch die tötliche Wunde erhalten.

Allmählich kommt der Zeitpunkt heran, wo auch westlich des Dorfes die preußische Kraft erlahmt. Noch einmal werfen sich die Regimenter Gensdarmes und Schönaich in den Kampf, indem sie durch die Zwischenräume der Infanterie hindurchgehen und im vollen Lauf in Kolonnen in Eskadrons, ohne mit förmlichem Aufmarsch Zeit zu verlieren, in das kaiserliche Fußvolk einbrechen.*) Aber auch die österreichische Kavallerie hat sich wieder geordnet, und von neuem attackierend, bricht sie jetzt den Widerstand der gelichteten preußischen Linien, die sich zum Teil verschossen haben und keine Waffe mehr besitzen als das Bajonett. Das Regiment Wedell wird vollständig zersprengt. Ein Rest von 150 Mann mit drei geretteten Fahnen

*) Instruktion für die Generalmajors von der Kavallerie vom 16. März 1759: „mit ganzen Eskadrons hintereinander en colonne hinein . . . wie es die Gensdarmes und Schönaich bei Hochkirch gemacht haben".

sammelt sich schließlich an der Höhe nordöstlich Pommritz, nach der der König zurückgeritten ist, um hier aus den Ankommenden eine neue Linie zu bilden. Eine nordöstlich Pommritz in Stellung gebrachte Batterie, rechts das III. Bataillon Garde am Drehsaer Grunde, links das Grenadierbataillon Pieverling, das aus Kuppritz nach der Höhe nordwestlich davon zurückgegangen war und dem sich die Reste der Regimenter Geist und Kannacher angeschlossen hatten, dies waren die drei festen Punkte der Aufnahmestellung, in der sich die übrigen Truppen ordneten. Auch der Gegner war zu erschöpft, um über den Grund südlich Hochkirch weiter vorzudringen, und so entstand hier, etwa 9 Uhr morgens eine Gefechtspause.*)

Schon seit längerer Zeit dröhnte heftiger Kanonendonner auch vom preußischen linken Flügel herüber. Der Feind hatte kurz nach dem Angriffe auf Hochkirch**) zunächst die Jäger aus Lauske verdrängt. Ein aus dem Grunde zwischen Klein-Zschorna und Lauske gegen die preußische Batterie geführter Angriff wurde blutig abgewiesen, der Herzog von Arenberg ging dann aber mit 20 Bataillonen, 25 Eskadrons gleichzeitig über Kotitz und Lauske zum Angriff vor, als rechts und links der großen Batterie überhaupt nur noch 5 schwache Grenadierbataillone standen. Die übrigen Truppen des preußischen linken Flügels waren nach und nach zur Unterstützung des rechten abgerufen worden. Die 5 letzten Bataillone zogen sich rechtzeitig geordnet über den Rodewitzer Bach zurück;***) die schweren Geschütze über den Grund zurückzuschaffen, aus dem nur schlechte enge Hohlwege zu den beiderseitigen Höhenrändern führen, war allerdings nicht mehr möglich.

Auch der Herzog von Arenberg folgte nicht, denn seine Aufmerksamkeit wurde in anderer Richtung abgelenkt: lange preußische Marschkolonnen bedeckten jetzt die Straße von Weißenberg nördlich des Löbauer Wassers in der Richtung auf Nechern. Es war das Korps Retzow.

Der Befehl zum Abmarsch hatte den General erst erreicht, als er schon im Kampfe gegen Prinz Löwenstein stand. Es gelang ihm aber, diesen mit wenig Nachdruck und unzureichenden Kräften geführten Angriff zurückzuweisen und den Abmarsch anzutreten. Seine Avantgarde, 15 Eskadrons und 4 Bataillone unter Herzog Friedrich Eugen von Württemberg, vermochte noch den Übergang von Nechern zu benutzen, ohne daß die Arenbergsche Kavallerie es verwehrte. Von den Höhen südwestlich Nechern sah der Herzog, wie zahlreiche Versprengte und Verwundete dem tiefen Einschnitt von Drehsa zuströmten; Munitionskarren, Bagagewagen, Fahrzeuge mit

*) Relation Dauns an die Kaiserin: „Um 9 Uhr ließ das Feuer in seiner Heftigkeit nach."

**) Der österreichische rechte Flügel sollte nach der Angriffsdisposition „nach dem ersten Feuer vom linken Flügel den Angriff machen".

***) Die Grenadierbataillone Kleist und ½ Unruh, die am weitesten links gestanden hatten, wurden von österreichischer Kavallerie umzingelt und mußten das Gewehr strecken.

Blessierten bedeckten alle Wege nach Norden und Nordwesten, und seine Husaren meldeten ihm starke feindliche Kavallerie in der Gegend zwischen Waditz und Canitz-Christina, die den Weg über den Drehsaer Grund, die Rückzugsstraße nach Bautzen, zu sperren drohte. Der Herzog gab ein in damaliger Zeit nicht allzu häufiges Beispiel richtiger taktischer Selbsttätigkeit; er bog von der ihm gewiesenen Marschrichtung zum Könige bei Pommritz ab und ging mit seinen 15 Schwadronen in scharfem Trabe nach den Höhen westlich Drehsa vor. Der Führer der feindlichen Reitermasse, Graf O'Donell, wurde stutzig, als er hier aus ganz unerwarteter Richtung preußische Truppen traf, und als kurz darauf die Spitze der von Zieten über den Grund geführten Kavallerie des preußischen rechten Flügels aus dem Tale auftauchte, nahm er von weiterem Vorgehen Abstand und führte seine Regimenter nach Süden zurück. Maria Theresia hatte hier keinen Seydlitz zur Stelle, und auch Feldmarschall Daun zeigte in diesen Stunden keine Feldherrneigenschaften.

Vollständig unbelästigt vollzog die Armee des Königs ihren Abmarsch nach Westen über den Drehsaer Grund. Kaum daß einige Kanonenschüsse der Österreicher den letzten Bataillonen das Geleit gaben, als sie den Grund durchschritten. Es war 10 Uhr morgens. Der König ließ die Truppen an sich vorbeiziehen und sprach ihnen ermunternd zu. Den Artilleristen rief er zu: „Kanoniere, wo habt Ihr Eure Kanonen gelassen?" „Der Teufel hat sie bei der Nacht geholt!" schallte die Antwort zurück, und der König erwiderte lächelnd: „Wir werden sie ihm bei Tage wieder abnehmen! Ich werde auch dabei sein!" Gedeckt durch das Retzowsche Korps, dessen Gros bei Nechern schon auf Truppen des Herzogs von Arenberg gestoßen und über Belgern ausgebogen war, ging die Armee schachbrettförmig wie bei einem Döberitzer Manöver über die große Purschwitzer Ebene zurück. Nur drei Viertel Meilen vom Schlachtfelde bezogen die Truppen ein neues Lager bei Klein-Bautzen, das königliche Hauptquartier kam nach Doberschütz.

Der Einfluß des Treffens auf die Kriegslage war völlig null. Daun rückte erst am 17. in die Gegend von Wurschen-Canitz nach,*) der König aber umging in mehreren nächtlichen Eilmärschen Ende Oktober seinen rechten Flügel und marschierte nach Schlesien. Darauf hob das österreichische Belagerungskorps vor Neiße sofort die Einschließung auf und ging über die Grenze zurück. Der König aber kehrte wieder um, und auf die Nachricht von seinem Anmarsche erfaßte die Sieger von Hochkirch ein lebhaftes Verlangen nach ruhigen

*) Der österreichische Verlust betrug

1 061 Tote,
4 234 Verwundete,
2 292 Vermißte,

zusammen 7 587 Köpfe. (Journal der Daunschen Armee.)

Winterquartieren; sie traten in der zweiten Hälfte des November still ihren Rückzug nach Böhmen an, die Reichsarmee folgte dem Beispiel, und ein englischer Beobachter konnte schreiben: Julius Cäsar habe gemeint viel zu sagen, als er sprach: veni, vidi, vici. Der König von Preußen könne sich an dem veni, vidi genügen lassen, das vici habe er gar nicht mehr nötig.

Aus der Schilderung jener alten Kämpfe entnimmt die militärische Gegenwart praktisch anwendbare Regeln für den Truppengebrauch, lebendige taktische Lehre nur noch in begrenztem Maße; und dennoch spricht die Stimme der alten Helden vernehmlich zu uns, wenn wir in den Aufzeichnungen ihrer Zeit, in der Wanderung über ihre Grabfelder ihre Kriegstaten verfolgen. Sie lehrt uns, daß die Soldaten des großen Königs durchaus besaßen, was Prinz Friedrich Karl nachmals den „vollen kriegerischen Manneswert" genannt hat; daß die alte Armee weit mehr war als ein kunstvolles Exerzierinstrument, dessen höchste Leistung in runden Pelotonsalven oder in einem tadellosen Echelonangriff bestanden hätte.

Man betrachte Gefechtslagen, wie die von Hochkirch, in denen bei der Eigentümlichkeit des nächtlichen Ortskampfes die mechanischen Führungsmittel der damaligen Schule notwendig versagten und die Truppen dennoch in der Hand ihrer Offiziere blieben. Allen auflösenden Einflüssen, die hier auf sie eindrangen, widerstanden die Soldateneigenschaften der Brandenburger und Pommern, gefestigt und gestählt durch die erzieherische Kraft des Drills, die auch dann noch vorhielt, als die gewöhnliche taktische Form nicht mehr aufrecht erhalten werden konnte. Pflichttreu und todesmutig folgt die Mannschaft einem Offizierkorps von vorbildlichen Führergaben. 246 Offiziere verlor bei Hochkirch in wenigen Morgenstunden die Armee, die doch schwächer als ein heutiges Armeekorps auf Kriegsfuß war. Ohne Befehle abzuwarten, greifen die Truppenteile zur Unterstützung ihrer bedrängten Kameraden ein. Wie am 6. August 1870 der Kanonendonner von Saarbrücken alles aufs Schlachtfeld ruft, so zieht der um Hochkirch entbrennende Kampf Regiment um Regiment in seinen Bannkreis. Infanterie, Kavallerie und Artillerie leisten sich gegenseitig Hilfe, wie es die Lage gerade fordert. Auch die Kavallerie gibt anstandslos die gewohnten Formationen auf und attackiert aus der Kolonne, da sie sieht, daß im Drange des Augenblicks jede Sekunde kostbar ist.

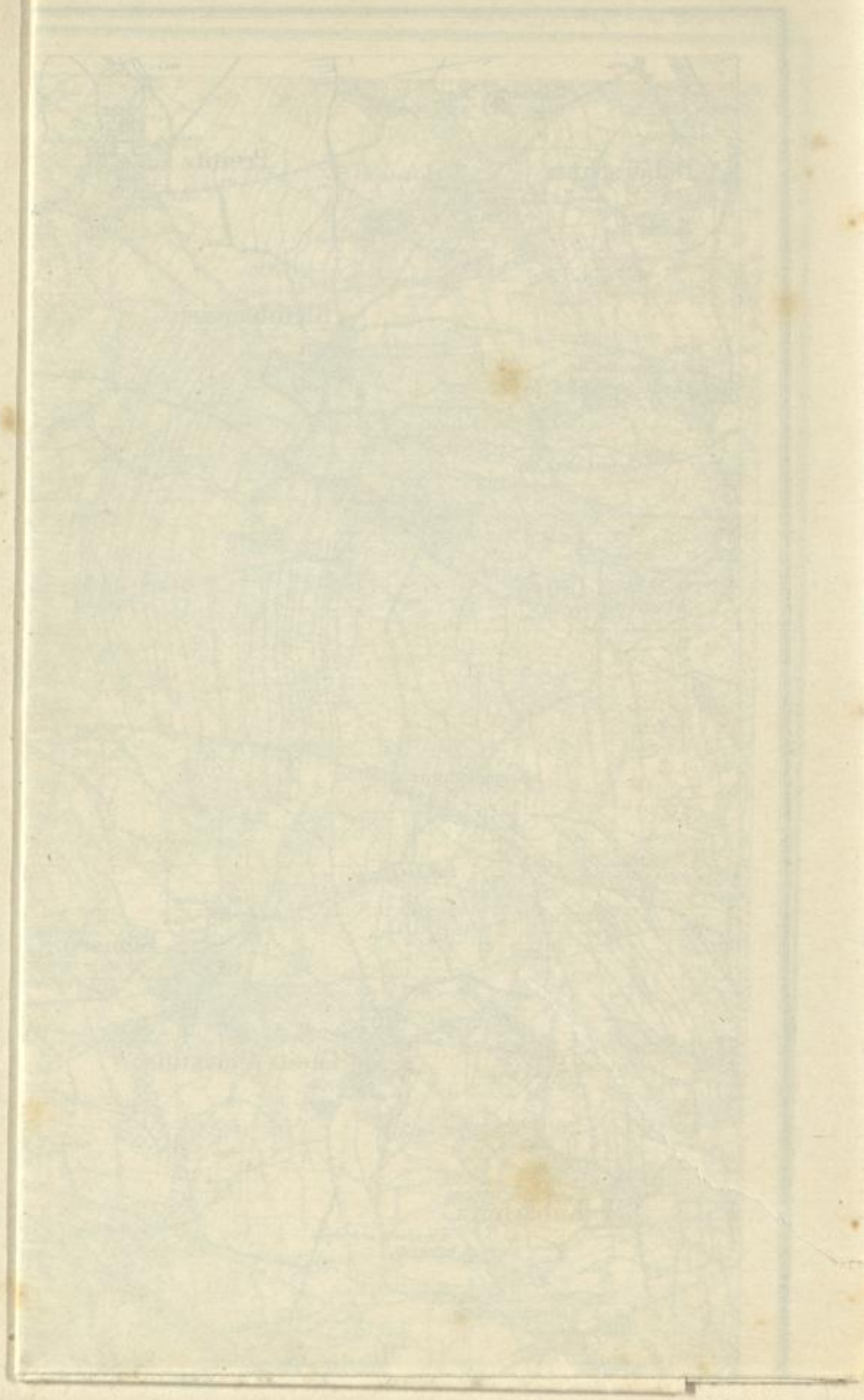
Alle aber blicken in Zuversicht auf zum Stern ihres Königs. Dieselbe Zauberkraft, die aus der Ferne wirkend den Gegner in seine Berge zurückscheucht, sobald er die Nachricht vom Anmarsche des Gefürchteten erhält, wirkt aufrichtend und anfeuernd auf die eigenen Truppen und verleiht ihnen Stärke in der äußersten Not. Sie aber zeigten hier ihrem Lehrmeister, daß

ihre Schule vollendet war, daß die Armee verstand, „sich zu schlagen und sich gut zu schlagen", auch wo die Umstände die gewohnte Leitung von oben unmöglich machten.

So steht die alte Zeit uns innerlich nicht fern. Die Zeiten der Vergangenheit sind uns kein Buch mit sieben Siegeln, so lange in unsern Herzen noch dieselbe Saite klingt, die damals so hellen Ton gab. Die Erinnerung an sie darf vor allem im preußischen Offizierkorps nicht verblassen. Sie bildet einen zu kostbaren Schatz moralischer Kraft, den wir, gehorsam dem Willen Seiner Majestät, auch ferner hüten und bewahren wollen.

Photolith. d. preuß. Ldt.-Aufn. u. Steindr. v. C. L. Keller, Berlin S.

Verlag d. Kgl. Verlagsm. v. E. S. Mittler & Sohn, Berlin, Kochstr. 68-70.



Die Schlacht von Kunersdorf am 12. August 1759.

Vortrag, gehalten in der Militärischen Gesellschaft zu Berlin am 24. Januar 1903

von

v. Eberhardt,
Oberst und Chef des Generalstabes X. Armeekorps.

(Mit einem Schlachtplan und zwei Übersichtsskizzen.)

Nachdruck verboten.
Übersetzungsrecht vorbehalten.

Seitdem der verstorbene General der Infanterie und Generaladjutant weiland Seiner Majestät des Kaisers und Königs Wilhelm des Großen v. Stiehle als Hauptmann im großen Generalstabe im Jahre 1859 eine kritische Untersuchung und Beleuchtung über die Schlacht bei Kunersdorf in den Beiheften zum Militär-Wochenblatt veröffentlicht hatte, waren fast vier Jahrzehnte vergangen, ehe wieder ein nennenswerter Beitrag zur Geschichte jener blutigen Schlacht, der schwersten Niederlage des großen Königs, im Drucke erschien.

Erst in den 90er Jahren brachte die „Geschichte des Siebenjährigen Krieges nach russischer Darstellung" von Maslowski *) auch über diese Episode einige neue Gesichtspunkte, namentlich über die Zustände im russischen Hauptquartiere vor und nach der Schlacht. Die Schilderung der taktischen Einzelheiten erweist sich aber als recht oberflächlich und wenig zuverlässig.

Auch eine Abhandlung, welche Dr. Manfred Laubert im Jahre 1900 über die Schlacht bei Kunersdorf herausgegeben hat, stellt sich zwar als eine außerordentlich fleißige Arbeit dar, in der mit großer Gründlichkeit alle zu Gebote stehenden Quellen herangezogen sind, aber vom militärischen Standpunkte kann man dieser Abhandlung doch nicht durchweg zustimmen, da sie eine ganze Reihe sehr anfechtbarer Schlüsse und fehlerhafter Betrachtungen enthält. —

So ist denn heute noch die Stiehlesche Bearbeitung die zuverlässigste Quelle, auf deren Benutzung man bei einer Schilderung der Schlacht angewiesen ist; sie fußt auf den in den preußischen Archiven vorhandenen

*) Mit Autorisation des Verfassers übersetzt und mit Anmerkungen versehen von A. v. Drygalski. Berlin 1893, 3. Teil.

Berichten, zeugt von hervorragendem militärischen Urteile und konnte daher auch für den vorliegenden Vortrag in erster Linie als Grundlage dienen; nur unwesentliche Ergänzungen und Berichtigungen waren notwendig.

Ob es möglich sein wird, nach weiterer Benutzung der Wiener Archive, aus denen Herrn Dr. Laubert bereits Akten zur Verfügung gestanden haben, bemerkenswerte neue Schlaglichter auf den Verlauf der Schlacht zu werfen, muß dahingestellt bleiben. Es wird sich bei der weiteren Bearbeitung der Geschichte des Siebenjährigen Krieges durch den preußischen großen Generalstab zeigen, was nach dieser Richtung hin noch etwa im Schoße der Archive bisher unbenutzt geruht hat.

Die kühne strategische Offensive, mit der König Friedrich II. in den Jahren 1757 und 1758 seine Feldzüge eröffnet hatte, war sowohl in Böhmen wie in Mähren gescheitert.

Die schweren Verluste der Armee im Verlaufe des letzten Jahres zwangen den König, von einer größeren Angriffsbewegung über die Grenzen Schlesiens und Sachsens *hinaus* Abstand zu nehmen. Aber er hoffte, mit dem Beginn des Frühjahrs 1759 einem *Angriffe* seiner Gegner völlig gewachsen zu sein; zunächst mußte er allerdings abwarten, nach welcher Seite hin der entscheidende Schlag geführt werden konnte.

Es war dem König bekannt, daß während des Winters zwischen den gegen ihn verbündeten Höfen Verhandlungen gepflogen wurden, die auf eine gemeinsame Operation, namentlich des russischen und österreichischen Heeres, abzielten. Aber die Vereinbarungen zogen sich in die Länge; es war zu schwierig, die verschiedenartigen Interessen der Verbündeten zu berücksichtigen. Des Königs Hauptgegner, Österreich, hatte naturgemäß sein Augenmerk auf die Wiedereroberung Schlesiens gerichtet und beanspruchte hierbei die Mitwirkung Rußlands, während es zugleich die Zurückeroberung von Sachsen durch französische Truppen erstrebte. Sachsen hatte zwar gleichfalls seine Befreiung zum Ziele, wünschte aber die Entscheidung nicht im eigenen Lande, sondern möglichst auf einem anderen Kriegsschauplatz herbeizuführen. Frankreich war bereits des Krieges für Österreichs Interessen überdrüssig und beabsichtigte nicht ohne weiteres dem Hause Habsburg Schlesien wiederzuerobern; auch Rußland, dessen eigentlicher Kriegszweck die Erwerbung eines Hafens an der preußischen Küste war, führte den Krieg nicht mit der nötigen Energie und schützte bei allen westlich der Weichsel geplanten Operationen Schwierigkeiten bei der Verpflegung seiner Armee vor.

Es kam hinzu, daß Daun, der sein Hauptquartier bis in den März hinein in Wien aufgeschlagen hatte, einer Schlacht mit seinem großen Gegner möglichst ausweichen und die Hauptarbeit den Russen überlassen wollte. Er hätte es gern gesehen, wenn diese ihm die geschlagene preußische Armee sozusagen in die Arme getrieben hätten.

König Friedrich II. war im großen und ganzen über die Erwägungen seiner Feinde unterrichtet. Er zog alsbald aus ihrem Zögern und ihrer Uneinigkeit Nutzen und beschloß, sich derartig aufzustellen, daß er sich, je nach der Lage, entweder gegen die Österreicher oder gegen die Russen wenden könne; zugleich sollten durch verschiedene Korps die feindlichen Magazine zerstört werden, um die Bewegungsfähigkeit der ihm gegenüberstehenden Armeen zu hemmen.

Mitte März 1759 wurde die Hauptarmee aus ihren Winterquartieren in Schlesien in Kantonnements zwischen Schweidnitz und Löwenberg — mit der Front nach dem Gebirge — zusammengezogen; Prinz Heinrich stand mit seiner Armee in Sachsen, General v. Fouqué in Oberschlesien, General Graf Dohna zur Beobachtung der Schweden in Mecklenburg und Pommern. Im westlichen Deutschland stand der Herzog von Braunschweig den Franzosen in Westfalen und Hessen gegenüber.

Von den Feinden des Königs hatte Daun seine Hauptkräfte bei Gitschin versammelt, die Reichsarmee sollte in Franken ihre Vereinigung bewirken; die Russen standen zu dieser Zeit noch in ihren Winterquartieren an der Weichsel.

Von den Unternehmungen gegen die Magazine des Feindes glückten diejenigen des Prinzen Heinrich und des Generals v. Wobersnow. Prinz Heinrich überraschte die Reichsarmee vollständig, zerstörte ihre Magazine in Bayreuth und Bamberg und nötigte sie zum Weichen auf Nürnberg; erst das Erscheinen eines österreichischen Korps in Sachsen zwang den Prinzen, dorthin zurückzukehren. Wobersnow ging von Schlesien aus nach Polen und zerstörte dort die von den Russen angelegten Magazine in Posen und an der Warthe. Dagegen mußte General Fouqué, der mit 20 000 Mann in Mähren eingefallen war, unverrichteter Sache nach Oberschlesien zurückkehren, da er auf den in starker Stellung stehenden österreichischen General de Ville gestoßen war.

Mittlerweile war zwischen dem österreichischen und russischen Kabinett eine Einigung über die Operationen erzielt worden; doch erst am 14. Juni unterzeichnete die Kaiserin Elisabeth in Peterhof einen Plan, nach dem die russischen Hauptkräfte auf Carolath vorgehen, dort Brücken über die Oder schlagen und alles zum Übergange vorbereiten sollten. Ein Überschreiten der Oder sollte aber erst stattfinden, wenn es augenscheinlich war, daß die russische Armee keine Gefahr lief, gesondert geschlagen zu werden, und wenn Daun die bestimmte Versicherung abgäbe, daß die Verpflegung der russischen Armee durch österreichische Magazine auf dem linken Oderufer vollständig gesichert sei. Falls Daun in eine Vereinigung bei Carolath nicht willige, so sollte sie unter denselben Bedingungen — möglichst am 18. oder 19. Juli — bei Krossen stattfinden.

Langsam setzte sich die unter Befehl des Generals Grafen Soltikow stehende russische Armee nunmehr in Bewegung und ging zunächst an die Warthe vor.

Mit ihrer Beobachtung hatte der König schon Mitte Mai den General Graf Dohna beauftragt, der bei Landsberg a. W. etwa 28 000 Mann unter seinem Befehl vereinigte. Leider war Dohna aber nicht die geeignete Persönlichkeit, um die allerdings schwierige Aufgabe zu lösen, die ihm der König gestellt hatte. Er sollte Posen besetzen und die einzeln heranmarschierenden russischen Kolonnen vor ihrer Vereinigung schlagen. Mangel an Verpflegungstrains und schlechte Wege verlangsamten die Märsche Dohnas derartig, daß Soltikow ihm in Posen zuvorkam. Dann aber operierte dieser so geschickt, daß Dohna ihn auch am weiteren Vorrücken gegen die Oder nicht zu hindern vermochte und Mitte Juli bis Züllichau zurückmanövriert war, während die Russen ihm gegenüber lagerten.

Der König war außer sich über diesen Mangel an Entschlußfähigkeit; er verlangte unter allen Umständen eine Waffenentscheidung, da ihm daran liegen mußte, die Oder, eine seiner Hauptverkehrsadern nach Schlesien, nicht in den Machtbereich des russischen Heeres fallen zu lassen. Er entsandte am 19. Juli den Generalleutnant v. Wedel nach Züllichau, vertraute ihm den Oberbefehl „als Diktator mit besonderen Vollmachten" an und berief Dohna ab. Die Instruktion Wedels gipfelte in dem Befehl: „bei erster Gelegenheit den Feind nach Meiner Manier zu attackieren".

Die Lage in Schlesien hatte sich inzwischen gleichfalls verändert.*)

Feldmarschall Daun war aus Böhmen nach Schlesien vorgegangen und hatte bei Mark-Lissa ein Lager bezogen. Ihm gegenüber stand der König im Lager bei Schmottseifen in einer starken Stellung, in der er einen Abmarsch Dauns zur Vereinigung mit den Russen verhindern konnte, zumal Daun auf seine Magazine und rückwärtigen Verbindungen in Böhmen angewiesen war und in Schlesien keine Hilfsmittel gefunden haben würde. Da sich der österreichische Feldherr zu einem Angriff auf die Stellung des Königs nicht entschloß, andererseits aber verpflichtet war, den Russen entgegenzukommen, so entsandte er den General Laudon mit 12 000 Mann auf dem linken Neißeufer nach Rothenburg, den General Haddik mit 24 000 Mann nach Löbau. Daun behielt noch 50 000 Mann bei sich.

Hierdurch war auch der König zu Detachierungen gezwungen; der Prinz von Württemberg wurde mit 6000 Mann in die Gegend von Halbau entsandt, um Laudon zu beobachten, Prinz Heinrich, der mit 28 000 Mann bei Bautzen gestanden hatte, sollte den Marsch Laudons in nördlicher Richtung begleiten. Er ließ den General Finck bei Bautzen zurück und marschierte am 25. Juli nach Königswartha.

*) Vergl. Übersichtsskizze 1 am Schlusse des Heftes.

Bei Landshut standen sich Fouqué mit 13 000 Mann und der österreichische General de Ville mit 25 000 Mann gegenüber. Die Reichsarmee war bis Mitte Juli nach Sachsen vorgerückt; sie fand nur geringen Widerstand an den schwachen Besatzungen der Elbfestungen.

In diesem Augenblick traf beim Könige die Nachricht von der Niederlage Wedels bei Kay ein. Wedel hatte am 23. Juli die Russen auf ihrem Marsche nach der Oder angegriffen und war unter erheblichen Verlusten geschlagen worden. Immerhin war es ihm noch gelungen, bei Tschicherzig die Oder zu überschreiten und am 24. bei Sawade auf dem linken Ufer unverfolgt ein Lager zu beziehen.

Da die Österreicher bisher nichts getan hatten und auch nichts tun konnten, um Verpflegung für die russische Armee auf dem linken Oderufer sicherzustellen, so setzte Soltikow jetzt seinen Marsch auf Krossen fort, welches nach leichtem Gefechte von den russischen Vortruppen genommen wurde; diese wandten sich dann auf Frankfurt a. O., wohin nun auch die russische Armee folgte — weil sie angeblich mit Verpflegungsschwierigkeiten zu kämpfen hatte.

Am 1. August wurde Frankfurt von dem russischen General Villebois besetzt, das schwache preußische Garnisonbataillon auf seinem Rückzuge nach Küstrin eingeholt und nach kurzem Widerstande gefangengenommen.

Für den König war nunmehr der Augenblick zum Handeln gekommen. Er zögerte nicht und beschloß, sofort selbst gegen die Russen vorzugehen, um ihnen möglichst noch vor ihrer Vereinigung mit den Österreichern eine Schlacht zu liefern. Der König mußte aber zu diesem Zweck alle verfügbaren Truppen aus Sachsen heranziehen, da er Schlesien unmöglich den Österreichern überlassen konnte.

Er befahl, Prinz Heinrich solle den General Finck mit 9000 Mann bei Bautzen gegen Haddik stehen lassen und mit dem Rest nach Sagan marschieren. Von dort sollte der Prinz für seine Person in das Lager von Schmottseifen gehen, um an Stelle des Königs den Befehl daselbst zu übernehmen. Der Prinz war inzwischen am 26. Juli nach Hoyerswerda marschiert und wandte sich nunmehr auf Sagan.

Ebendorthin sollte sich auch der Prinz von Württemberg mit seinen Truppen von Halbau aus begeben.

Dem General v. Wedel wurde befohlen, die Oder zu decken, die Brücken bis Frankfurt abzuwerfen, die Übergangsmittel dem Feinde zu entziehen, Kanonen, Munition und Lebensmittel aus Glogau heranzuziehen und sich auf alle Weise zu retablieren. Eigenhändig fügte der König hinzu:

„Mir hat es geahnt, das Ding würde schief gehen, Ich habe es Ihm auch gesagt, denn die Leute waren verblüfft — mehr nicht daran gedacht, sondern wo der Succurs zum ersten zustoßen kann, um von neuem draufzugehen."

Nach Sagan sollte ferner Oberst v. Moller mit 20 schweren Geschützen und der Generalleutnant v. Seydlitz kommen.

Mit den hier am 30. Juli vereinigten 21 Bataillonen, 31 Eskadrons und der schweren Artillerie beabsichtigte der König, möglichst unbemerkt von den Österreichern, die Vereinigung mit Wedel zu bewirken, um sich dann gegen Soltikow zu wenden. Er trat sofort den Marsch in nördlicher Richtung an.

Bei den Österreichern war inzwischen die Niederlage der Preußen bei Kay ebenfalls bekannt geworden; daraufhin hatte sich Haddik am 29. Juli mit Laudon bei Priebus vereinigt, und Daun glaubte nunmehr die Russen auf das linke Oderufer locken zu können, indem er ihnen die Korps der beiden Generale entgegensandte. Er befahl, Laudon und Haddik sollten sich der Oder nähern und sich irgendwo mit Soltikow vereinigen. Wenn der König dann zu einer Teilung seiner Kräfte schreiten und nach der Oder abmarschieren würde, wollte Daun selbst mit den Hauptkräften der österreichischen Armee dorthin folgen.

Immer aber blieb seine Absicht, die ganze Operation nach Schlesien hineinzuspielen, und dies gelang ihm trotz aller Vorstellungen bei dem russischen Feldherrn nicht.

Soltikow blieb auf dem rechten Oderufer und versuchte Laudon zuerst bei Schiedlo, dann bei Frankfurt zum Übergehen auf das rechte Ufer zu bewegen.

König Friedrich hatte schon am 1. August die Vereinigung der beiden österreichischen Generale und ihren Marsch auf Guben erfahren. Er beorderte daher jetzt auch Finck mit seinem Korps heran, „um die Leute zurückzujagen". — Am 2. August trifft der König bei Guben die österreichische Avantgarde unter Haddik; es gelingt, sie unter Verlusten zu vertreiben. Haddik folgt aber nicht dem Laudonschen Korps in nördlicher Richtung, sondern wendet sich unbegreiflicherweise nach der oberen Spree und nimmt demnächst eine Aufstellung bei Spremberg.

Laudon hatte am 2. August, bei einer Zusammenkunft mit Soltikow, dessen Wunsch, die Österreicher sollten die Oder bei Fürstenberg überschreiten, abgelehnt und erklärt, daß er auf dem linken Oderufer zu verbleiben gedenke, um den Russen den Übergang zu erleichtern. Als Soltikow am 3. August abends in Frankfurt eintraf, fanden abermals Verhandlungen statt, bei denen Laudon die neuen Vorschläge Dauns befürwortete. Dieser hatte sich zu einer Offensivbewegung bereit erklärt, wenn die Russen auf dem rechten Oderufer bis Krossen zurückmarschieren und dort den Fluß überschreiten würden. Dies lehnte Soltikow ab, er wollte sich unter keinen Umständen von seinen rückwärtigen Verbindungen durch die Oder trennen lassen. Ob er — wie Maslowski behauptet*) — sich Frankfurt als Basis gewählt

*) Maslowski, Der Siebenjährige Krieg, 3. Teil übersetzt von A. v. Drygalski, Seite 79.

hat, um Berlin als Operationsziel zu nehmen, mag dahingestellt bleiben; der Charakter des russischen Feldherrn spricht nicht für ein derartiges zielbewußtes Handeln.

Graf Peter Soltikow hatte im Juni 1759 erst den Oberbefehl über das gegen den König von Preußen im Felde stehende Heer übernommen; sein Vorgänger, Graf Fermor, blieb bei der Armee und begnügte sich mit dem Kommando einer Division. — Die Urteile seiner Zeitgenossen über den 60jährigen General Grafen Soltikow lauten nicht günstig, auch Laudon findet ihn „unfähig für einen schwierigen Posten". Dennoch gelang es schließlich dem schlauen Sarmaten, den österreichischen General zu überreden, sich mit seinem Korps auf das rechte Oderufer zu begeben und hierdurch eine Vereinigung, wenigstens mit einem Teile der Verbündeten, zu bewirken.

Auf dem linken Oderufer blieben nur Vorposten, Kasaken und Kroaten. Die russisch-österreichische Armee bezog ein Lager auf den Höhen östlich von Frankfurt, zwischen der Oderniederung und der Frankfurter Forst.*) Der rechte Flügel dieser Stellung befand sich auf den Judenbergen, die Front nach Südosten gekehrt, folgte dem hügeligen Gelände über die Falkensteinberge nach dem großen Spitzberg und von hier nach dem Mühlberg, wo sich der linke Flügel befand. Die ganze Stellung wurde sofort befestigt, zahlreiche Redouten und Batterien angelegt, von denen einige auch die Front nach der Niederung hatten. Wolfsgruben und Astverhaue dienten zur Verstärkung der Werke.

Hier lagerte die russische Armee in einer Stärke von etwa 50 000 Mann, einschließlich 10 000 irregulärer Truppen; insgesamt 68 Bataillone, 36 Schwadronen und 240 Geschütze. Auf dem rechten Flügel standen die 1. Division unter Graf Fermor und die 2. unter dem Grafen Villebois; die 3. Division — Graf Rumjanzew — stand am großen Spitzberg, das sogenannte „neue oder Schuwalowsche Observationskorps", unter dem Fürsten Galitzin, hatte den Mühlberg besetzt.

Laudon war am 5. August bei Frankfurt über die Oder gegangen und lagerte mit seiner Infanterie gleichfalls auf den Judenbergen, Front nach der Oder zu. Die österreichische Kavallerie und die leichten Truppen biwakierten in der Niederung am Rothen Vorwerk. Ein Knüppeldamm — so breit, daß drei Mann nebeneinander reiten konnten — war von hier aus quer durch den Häckerbusch in der Richtung auf den Laudonsgrund hergestellt worden, so daß der Umweg durch die Dammvorstadt vermieden wurde.

Laudon verfügte über 16 Bataillone Infanterie und 5 Bataillone Kroaten, 34 Schwadronen und 48 Geschütze; im ganzen über etwa 18 500 Mann. Die Verbündeten zählten also zusammen 68 500 Mann mit fast 300 Geschützen.

---

*) Vergl. Plan von Kunersdorf.

Die russische Artillerie bedarf besonderer Erwähnung. Sie war durch den erfinderischen General Grafen Peter Schuwalow im Besitze recht guten Materials gelangt. Die sogen. „Geheimhaubitzen", deren Kartätschwirkung eine größere war als die der anderen Kanonen, bewährten sich allerdings auf die Dauer nicht, aber die „Einhörner", Universalgeschütze für Vollkugeln, Granaten und Bomben, waren den preußischen Geschützen jedenfalls überlegen.

Was im übrigen die Stärke des russischen Heeres ausmachte, war seine nationale Zusammensetzung, die hingebende, fast fatalistische Tapferkeit des Soldaten, die selbst bei einer mangelhaften Führung selten versagte und hierdurch den zwar besser geschulten und besser geführten, aber aus oft unzuverlässigen Elementen aus aller Herren Länder zusammengesetzten Truppen König Friedrichs gefährlich werden konnte.

Wir haben den König am 2. August in Guben verlassen.*) Er hatte die Gegend von Müllrose zur Vereinigung mit den Truppen des Generals v. Wedel bestimmt. Am 3. August trifft er in Beeskow ein, von wo er an den Minister Grafen Finckenstein schreibt: „Je viens d'arriver après des cruelles et terribles marches."

Am 4. August werden, nach kurzem Gefechte, die Vortruppen Laudons bei Müllrose vertrieben, und der König bezieht dort südlich des Kanals ein Lager. Hier kommt am 6. Wedel an.

Da die Verbindungen mit Glogau durch die Stellung Haddiks bei Spremberg bedroht waren, hatte der König angeordnet, daß in Berlin Verpflegung sichergestellt und nach Fürstenwalde geschafft werden solle. Da diese aber noch nicht eingetroffen war, sah er sich genötigt, näher an Küstrin heranzugehen, um die Vorräte dieser Festung benutzen zu können. Er trat daher mit der Armee am 7. August in drei Kolonnen in nördlicher Richtung an und bezog auf den Höhen westlich Boossen und westlich Frankfurt ein Lager hinter dem Mühlgraben zwischen Boossen und Wulkow.**)

Zur Sicherung der Verbindung mit Küstrin wurde der Generalleutnant v. Seydlitz mit 7 Bataillonen und 25 Eskadrons nach Lebus entsandt; 10 Eskadrons hielten zwischen diesem Orte und Wulkow, woselbst der König sein Hauptquartier aufgeschlagen hatte, die Verbindung aufrecht.

In dieser Stellung langte am 9. August der General v. Finck mit seinem Korps — 9500 Mann Infanterie und 1600 Reitern — nach sehr anstrengenden Märschen an. Er wurde empfangen mit dem Viktoriaschießen für den Sieg bei Minden, den Herzog Ferdinand von Braunschweig am 1. August über die Franzosen erfochten hatte.

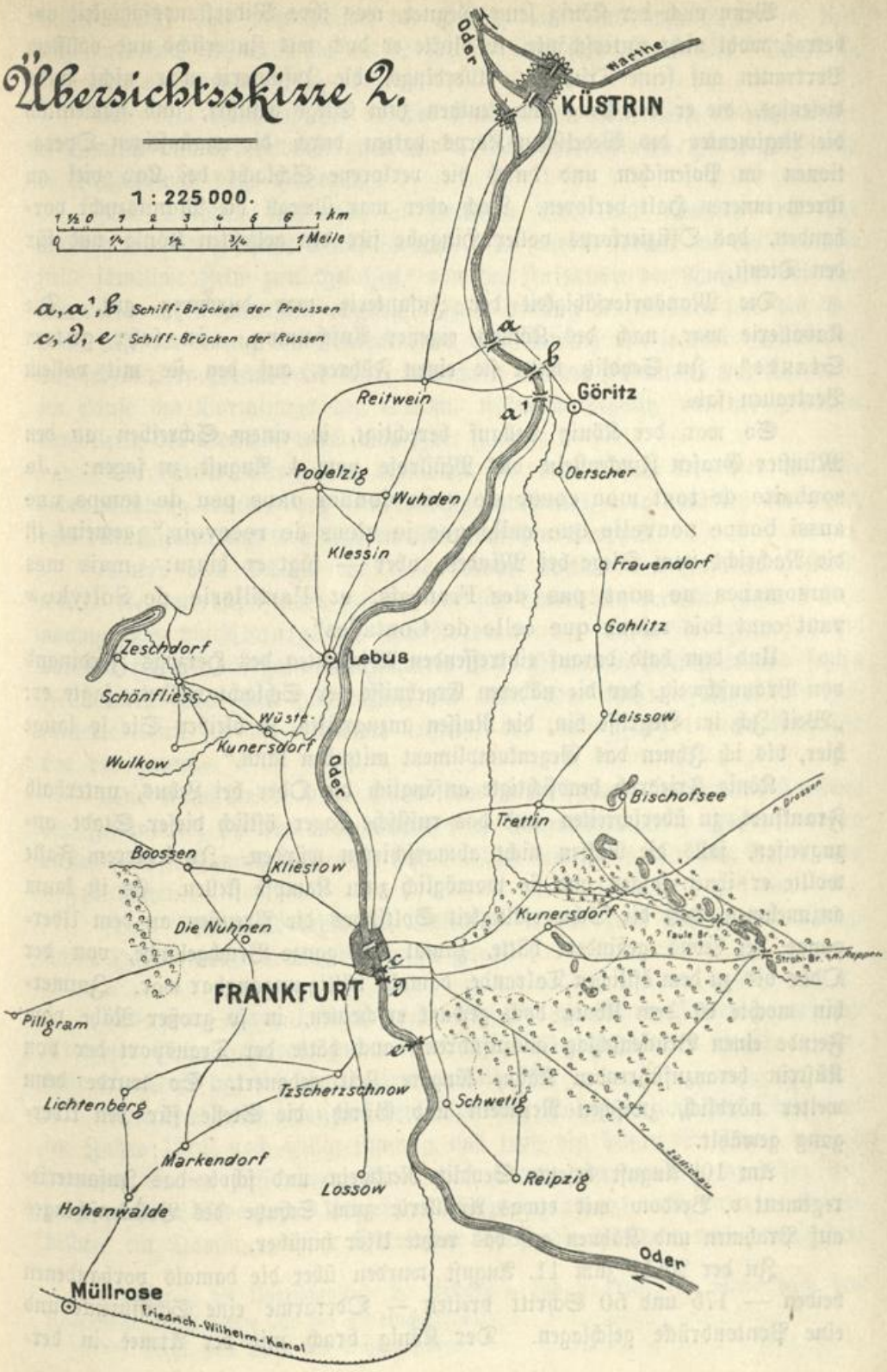
Der König verfügte jetzt über etwa 49 000 Mann.

---

*) Vergl. Übersichtsskizze 1 am Schlusse des Heftes.

**) Vergl. nebenstehende Übersichtsskizze 2.

Übersichtsskizze 2.



a, a', b Schiff-Brücken der Preussen
c, d, e Schiff-Brücken der Russen

Wenn auch der König seine Gegner, was ihre Widerstandsfähigkeit anbetraf, wohl nicht unterschätzte, so blickte er doch mit Zuversicht und vollstem Vertrauen auf seine Truppen. Allerdings, die Infanterie war nicht mehr diejenige, die er bei Prag und Leuthen zum Siege geführt, und namentlich die Regimenter des Wedelschen Korps hatten durch die ungünstigen Operationen im Posenschen und durch die verlorene Schlacht bei Kay viel an ihrem inneren Halt verloren. Noch aber war überall die Manneszucht vorhanden, das Offizierkorps voller Hingabe für den geliebten König und für den Dienst.

Die Manövrierfähigkeit der Infanterie war durchweg gut. Die Kavallerie war, nach des Königs eigener Anschauung, „in sehr gutem Stande". In Seydlitz hatte sie einen Führer, auf den sie mit vollem Vertrauen sah.

So war der König vollauf berechtigt, in einem Schreiben an den Minister Grafen Finckenstein aus Müllrose vom 4. August zu sagen: „Je souhaite de tout mon coeur de vous donner dans peu de temps une aussi bonne nouvelle que celle que je viens de recevoir," gemeint ist die Nachricht vom Siege bei Minden, aber — fügt er hinzu: „mais mes oursomanes ne sont pas des Français, et l'artillerie de Soltykow vaut cent fois mieux que celle de Contades".

Und dem bald darauf eintreffenden Adjutanten des Herzogs Ferdinand von Braunschweig, der die näheren Ergebnisse der Schlacht meldete, sagte er: „Weil Ich im Begriffe bin, die Russen anzugreifen, so bleiben Sie so lange hier, bis ich Ihnen das Gegenkompliment mitgeben kann."

König Friedrich beabsichtigte anfänglich die Oder bei Lebus, unterhalb Frankfurt, zu überschreiten und das russische Lager östlich dieser Stadt anzugreifen, falls die Russen nicht abmarschieren würden. In letzterem Falle wollte er ihnen folgen und sie womöglich zum Kampfe stellen. Es ist kaum anzunehmen, daß die Schwerfälligkeit Soltikows die Preußen an dem Übergange bei Lebus gehindert hätte, zumal das ganze Bruchgelände, von der Oder bis zu dem östlichen Talrande, damals völlig ungangbar war. Immerhin mochte es dem König doch gewagt erscheinen, in so großer Nähe vom Feinde einen Brückenschlag auszuführen; auch hätte der Transport der von Küstrin heranzuführenden Kähne längere Zeit gedauert. So wurde denn weiter nördlich, zwischen Reitwein und Göritz, die Stelle für den Übergang gewählt.

Am 10. August besetzte Seydlitz Reitwein und schob das Infanterieregiment v. Bredow mit etwas Artillerie zum Schutze des Brückenschlages auf Prahmen und Kähnen auf das rechte Ufer hinüber.

In der Nacht zum 11. August wurden über die damals vorhandenen beiden — 175 und 50 Schritt breiten — Oderarme eine Schiffbrücke und eine Pontonbrücke geschlagen. Der König brach mit der Armee in der-

selben Nacht aus dem Lager bei Krossen auf und marschierte in drei Kolonnen nach Reitwein ab, wo er gegen 3 Uhr morgens eintraf. Um diese Zeit war der Brückenschlag vollendet.*)

An dem Abschnitt bei Wüste-Kunersdorf verschleierte Generalmajor v. Wunsch mit 3 Freibataillonen und 5 Schwadronen vom Husarenregiment v. Malachowski diese Bewegung.

Die Truppen empfingen in Reitwein Brot und Fourage, die aus Küstrin dorthin geschafft worden waren. Es wurden sodann an der Brückenstelle sämtliche Zelte zurückgelassen, von der Infanterie die Ranzen, von der Kavallerie die Mantelsäcke abgelegt. Zur Deckung der Brücken und des Gepäcks ließ der König den Generalmajor v. Flemming mit je drei Bataillonen auf jedem Ufer zurück. Er selbst überschritt mit der Infanterie und Artillerie im Laufe des Vormittags den Strom, während Seydlitz mit der gesamten Kavallerie bei Oetscher durch eine Furt ging.

Die Armee marschierte demnächst auf dem rechten Oderufer in südlicher Richtung weiter, vom Feinde völlig unbehelligt, aber natürlich beobachtet von den Kasaken und den leichten österreichischen Truppen.

Unter dem Schutze der weit voraus aufklärenden Husaren v. Kleist, welche die umherstreifenden Kasaken vor sich hertrieben, erreichte gegen 1 Uhr nachmittags die Avantgarde den Nordrand der Bischofseer Heide; rechts daneben standen die Husarenregimenter v. Kleist und v. Puttkamer und setzten Feldwachen gegen das Hühnerfließ hin aus. Der rechte Flügel der Infanterie lehnte sich an das Dorf Leissow, der linke Flügel hatte Bischofsee vor der Front.

Die Kavallerie stand hinter dem linken Flügel des zweiten Treffens der Infanterie; die Reserve, unter dem Generalleutnant v. Finck, verblieb rechts gestaffelt zwischen Trettin und Leissow, dies Dorf mit zwei Bataillonen besetzt haltend.

Das Grenadierbataillon v. Billerbeck wurde zum Schutze des Königlichen Hauptquartiers nach Bischofsee gelegt.

Es war etwa 1 Uhr nachmittags, als König Friedrich auf den Trettiner Höhen eintraf, um persönlich die Stellung seiner Gegner zu erkunden. Dort bot sich ihm folgendes Bild:**)

Die Niederung zwischen dem Trettiner Talrande und der Oder war im Jahre 1759 noch völlig sumpfig und trotz des heißen Sommers nur an wenigen Stellen passierbar. Außer dem Ketzerdamm, welcher von der auf dem rechten Oderufer liegenden Dammvorstadt nach Trettin führte, bildete ein Damm von der Oderbrücke durch die Vorstadt nach den Juden-

*) Vergl. die Übersichtsskizze 2, Brücken a und b; Brücke a wurde nach dem Übergange abgebrochen und bei a^1 eingefahren.

**) Vergl. den Plan des Schlachtfeldes.

bergen hin den einzigen Übergang. Der letztere Damm fand seine Fortsetzung in den auf Krossen und Reppen führenden Straßen und in dem damals sehr sandigen Wege am Nordrande der Judenberge und des Mühlberges. Dieser Weg führte über die Kleine Mühle nach der Bäcker- und Großen Mühle, über das Hühnerfließ nach Trettin und Bischofsee. Nördlich dieses Weges, also in der Niederung selbst, zog sich von der Dammvorstadt bis zur Kleinen Mühle der Hänckerbusch, von dort bis zur Großen Mühle der Elsbusch hin, beide von zahlreichen Gräben durchzogen und für geschlossene Truppen und Reiter ganz ungangbar.

In der Niederung am Rothen Vorwerke war das Lager der österreichischen Kavallerie deutlich zu erkennen.

Dagegen verdeckten die Bäume des Hänker- und Elsbusches den Fuß der vor ihnen liegenden Höhen. — Dem König erschien daher das ganze Gelände, von den Judenbergen bis zum Mühlberge, als eine zusammenhängende Hochfläche, auf der er die Verschanzungen des linken russischen Flügels und des zweiten Treffens wahrnahm. Ihm schien es, als ob diese die feindliche Front bildeten, was nach der ganzen Lage durchaus gerechtfertigt gewesen wäre. Über den Mühlberg hinweg waren der Kirchturm und der Rauch des von den Russen in Brand gesteckten Kunersdorf zu sehen; in dem Bäckergrund, zwischen dem Mühlberg und dem Pechstangenberg — so bezeichnet der König in seiner Relation den heutigen Kleistberg,*) weil wahrscheinlich dort ein Fanal stand — konnte man einen starken Astverhau erkennen.

Von dem Standpunkte des Königs war nicht zu sehen, wie das Gelände südlich und westlich Kunersdorf beschaffen war, namentlich war auch der Große Spitzberg durch den Mühlberg verdeckt und die südlichen Ausläufer der Judenberge, welche bastionsartig vorspringen — jetzt Falkensteinberge genannt — als besondere Erhebungen nicht zu erkennen. Verhängnisvoll für den König wurde es aber, daß weder der nach der Trettiner Höhe gerufene Major v. Linden vom Regiment Goltz, der in Frankfurt a. O. in Garnison gestanden hatte und als eifriger Jäger in der Umgegend Bescheid wissen wollte, noch zwei Förster über die Eigentümlichkeiten des Geländes richtige Auskunft geben konnten. So blieb der König vorläufig in Unkenntnis von der Unpassierbarkeit der Seenkette südlich Kunersdorf, deren sumpfige Umgebung nur an wenigen schmalen Stellen ein Überschreiten möglich machte; er erfuhr nicht, daß die Hochfläche zwischen den Judenbergen und dem Mühlberge von mehreren tiefen, schluchtartigen Einschnitten durchzogen war, deren steile Ränder einem Angriff von Osten her außerordentliche Schwierigkeiten bereiten mußten, und er erhielt endlich auf seine an die Förster gerichtete

*) Ein weithin sichtbarer Turm, „Kleistturm" genannt, steht seit mehreren Jahren auf den Judenbergen, nördlich des Kirchhofs. Man hat von seiner Plattform aus einen guten Überblick über die Stellungen der Verbündeten.

Frage, ob die Österreicher vom Rothen Vorwerke her direkt auf die Judenberge marschieren könnten, eine verneinende Antwort, weil die Leute von der Herstellung des Knüppeldammes nichts wußten. Der König meinte, die Österreicher würden die Russen gar nicht unterstützen können, da sie doch durch die Dammvorstadt marschieren müßten und dort durch die russische Bagage bald aufgehalten werden würden.

Wer heutzutage das Schlachtfeld von Kunersdorf besucht, kann sich nur schwer einen Begriff machen von der Bodengestaltung und der Beschaffenheit des Geländes, wie sie vor fast anderthalb Jahrhunderten von den Zeitgenossen geschildert werden. Der Häncker- und der Elsbusch sind nicht mehr vorhanden; die Oderniederung ist zwar noch immer für größere Truppenbewegungen unzugänglich, aber mehrere Wege führen jetzt in allen Richtungen hindurch. Die Einschnitte zwischen dem Mühlberg und den Judenbergen sind nicht mehr als Hindernisse für Infanterie, an den meisten Stellen auch nicht für Kavallerie zu betrachten; der Kuhgrund, der Tiefe Weg und der Laudonsgrund machen fast nirgends mehr den Eindruck von Hohlwegen. Der Triebsand auf diesen dünenartigen Erhebungen und eine fortschreitende Kultur haben die Schroffheiten der Hänge gerundet und an einzelnen Stellen, wie namentlich am Großen Spitzberge, wohl eine ganz andere Bodengestaltung herbeigeführt. Auch das damals so schwer zu überwindende Sumpfgelände südlich Kunersdorf ist jetzt an vielen Stellen, und teilweise in breiter Front, zu durchschreiten.

Da dem König ein Angriff von Norden her gegen den von ihm irrtümlich für die Front gehaltenen Rücken der feindlichen Stellung unmöglich erschien, weil er seine Armee in der Niederung nicht entwickeln konnte, und weil ein Überschreiten des Hühnerfließes an der Bäcker- und Großen Mühle mit der ganzen Armee wegen der Nähe des Feindes und dem Mangel an Entwickelungsraum untunlich war, so entschloß er sich zu einer Umgehung der feindlichen Stellung durch den Wald, um sie von Südosten her anzugreifen.

Nachdem er im Laufe des Nachmittags nach Bischoffee zurückgekehrt war, gab er am Abend des 11. August eine Disposition*) an die Generalität aus, nach welcher — „wofern der Feind in seinem Posten, worin er jetzt ist, stehen bleibt“ — die Armee am nächsten Morgen treffenweise links abmarschieren sollte. Der Abmarsch war durch die Truppen der Generalleutnants v. Finck und v. Schorlemmer zu verschleiern. Der König gibt für deren Verhalten zur Täuschung der Russen genauere Anweisungen. Im übrigen hatte Finck um 6 Uhr morgens die Anhöhe von Bischoffee und die Trettiner Höhe mit Infanterie und Artillerie zu besetzen, durfte jedoch nicht eher attackieren, als bis die Armee zu feuern begonnen, — „es sei denn,

*) Nach dem Pirchschen Journal. Tempelhoff und Gaudy weichen in Kleinigkeiten ab.

daß der Feind seine Front verändert und Bewegungen machen würde, alsdann sucht er davon zu profitieren". Schorlemmer sollte mit 21 Schwadronen die Infanterie unterstützen und ein Übergehen des Feindes über das Hühnerfließ verhindern.

Die Armee sollte in zwei Kolonnen links abmarschieren, der General v. Seydlitz mit seiner Kavallerie vor dem Anfang der zweiten Kolonne und des zweiten Treffens reiten, während der Prinz von Württemberg mit seinen Kürassieren und den Husaren v. Kleist dem rechten Flügel des ersten Treffens folgen sollte. Nach dem Aufmarsch der Armee hatte sich dann der Prinz von Württemberg hinter den rechten Flügel des zweiten Treffens in eine Linie zu setzen, die Husaren v. Kleist sollten die Infanterie überflügeln. General v. Seydlitz sollte auf dem linken Flügel mit seiner Kavallerie ebenso verfahren. Während des Marsches im Walde war der rechte Flügel der Armee etwas vor-, der linke aber zurückzunehmen.

Nach dieser Disposition kann man annehmen, daß auf dem rechten Flügel, unter dem Prinzen von Württemberg, 30 Schwadronen, auf dem linken Flügel, unter Seydlitz, 28 Schwadronen stehen sollten.*)

Bei Trettin verblieben auf dem rechten Ufer des Hühnerfließes 10 Schwadronen Alt-Platen-Dragoner und Möhring-Husaren, während 4 Schwadronen von Jung-Platen hinter dem rechten Flügel der Avantgarde standen.

In welcher Weise die schwere Artillerie in der Marschkolonne verteilt war, ist nicht festzustellen. Vermutlich waren außer den Regimentskanonen, die sich auf dem rechten Flügel jedes Bataillons befanden, neun schwere Batterien zu je 10 Geschützen zwischen den Kolonnen der Infanterie eingeschoben; der Rest verblieb bei Finck.

Auf dem linken Oderufer sollte der General v. Wunsch mit seinem Detachement auf Frankfurt vorgehen, die Stadt besetzen und während der Schlacht die Brücken und die Rückzugsstraße der Russen über die Oder bedrohen.

Der König hielt es nicht für ausgeschlossen, daß sich der Feind in der Nacht nach Reppen zurückziehen könnte, und gab für diesen Fall noch eine zweite Disposition aus, nach der er dem Gegner dann um 3 Uhr morgens in drei Kolonnen folgen wollte, um ihn in seiner vermutlichen Aufstellung in der Gegend von Reppen mit dem rechten Flügel anzugreifen. Die Kavallerie sollte als dritte, linke Flügelkolonne marschieren, in der

*) Stiehle nimmt an, daß die Dragoner v. Meinicke zur Division Seydlitz gehört haben. Ich glaubte, sie bei der Division des Prinzen von Württemberg aufführen zu müssen, da der Prinz sich im Verlaufe der Schlacht gerade mit diesem Regiment vom linken nach dem rechten Flügel begibt; es erscheint mir wahrscheinlich, daß er dies mit einem unter seinem besonderen Befehl stehenden Regiment ausgeführt hat.

Reihenfolge und Bezeichnung: Division des Generals v. Seydlitz, Division des Prinzen von Württemberg, Division des Generals v. Schorlemmer. An einen nächtlichen Abmarsch der Russen über die Oder oder auf Krossen scheint der König nicht gedacht zu haben; die Bewegung nach Reppen wäre schwerlich ausführbar gewesen; man kann auch hier wohl annehmen, daß dem König nur höchst unvollkommene Karten zur Verfügung standen.

Im russischen Hauptquartier hatte allerdings bis zum 10. August noch die größte Unentschlossenheit geherrscht.

An diesem Tage berichtete Laudon, nach einem Kriegsrat bei Soltikow, an Daun, er sei der Meinung, „daß man sich dies Jahr von den Russen nichts mehr versprechen kann". Indessen am Nachmittage des 10. berief Soltikow einen zweiten Kriegsrat, indem er — wahrscheinlich durch bestimmte Befehle seines Hofes oder durch Dauns Drängen bewogen — sich zum Aufbruche bereit erklärte. Soltikow verlangte aber, daß Daun sich näher an die Oder heranziehen müsse, er wollte sodann, nach Eintreffen von 60 schweren Geschützen aus Posen, am 16. August bei Krossen oder Schiedlo mit der russischen Armee über die Oder gehen. Da traf am Abend die Meldung von den Kasaken ein, daß die Preußen in Richtung auf Lebus in Marsch wären, und bald nach Mitternacht wurde auch der Brückenschlag und das Übersetzen von Truppen auf das rechte Oderufer gemeldet. Man mußte sich auf einen Angriff gefaßt machen. Ein Abmarsch angesichts der preußischen Armee scheint jetzt nicht mehr erwogen worden zu sein. Soltikow beschloß vielmehr, in seiner verschanzten Stellung den Preußen entgegenzutreten. Noch am 11. verlegte er sein Hauptquartier von Frankfurt nach der Kleinen Mühle und ließ sämtliche Verschanzungen nochmals inspizieren. Die gesamte Bagage wurde unter Bedeckung auf das linke Oderufer nach Tzschetzschnow geschoben, was um so leichter auszuführen war, als man außer den in der Skizze 2 bezeichneten Brücken bei c und d noch eine dritte Brücke e etwa in Höhe der Grundheide neben den festen Brücken geschlagen hatte. Auf Laudons Rat wurde am Nachmittag das Dorf Kunersdorf in Brand gesteckt, damit es dem Gegner keine Deckung bieten könne. Es brannte bis auf die Kirche ab. —

Die preußische Armee verbrachte die Nacht vom 11. zum 12. ohne Zelte und ohne Feuer in ihrem Biwak. Außer dem in Reitwein empfangenen Brot waren Verpflegungsmittel nicht ausgegeben und in den ärmlichen Ortschaften, denen die Kasaken schon seit mehreren Tagen Besuche abgestattet hatten, werden schwerlich noch nennenswerte Vorräte zu finden gewesen sein.

Es war 2 Uhr morgens, als die Armee in aller Stille aufbrach und durch die Waldungen südöstlich Bischofsee in Richtung auf den Schweden-

damm marschierte. 46 400 Mann führte der König den 68 500 Verbündeten entgegen.*)

König Friedrich ritt mit den Kleist-Husaren auf die Walkberge, wo er bei dem erwähnten Fanal, gegenüber dem Mühlberg, Aufstellung nahm und mit Tagesanbruch das russische Lager erkundete. Bei ihm befand sich ein aus der Gegend stammender Soldat vom Regiment Goltz, den man am Tage zuvor in Arrest behalten hatte, damit er nüchtern sei! Von ihm sowie jedenfalls auch von den Patrouillen seiner Kavallerie erfuhr der König, daß sich südlich Kunersdorf eine Seenkette befände, die ein Überschreiten mit aufmarschierter Armee nicht gestatte; er sah nun aber auch von hier, daß ein Durchziehen der Marschkolonnen zwischen den Seen und ein demnächstiger Aufmarsch westlich davon ausgeschlossen war, da er im Bereich der russischen Kanonen hätte ausgeführt werden müssen. Eine Fortsetzung der Umgehung bis südlich der Seen hätte die Armee immer weiter in den Wald geführt, sie vor die nunmehr als feindliche Front erkannte 3 km lange Stellung, zwischen dem Falkensteinberge und Kunersdorf, gebracht und sie von dem Finckschen Korps bei Trettin völlig getrennt.

Die günstigen Batteriestellungen auf den Walkbergen und östlich Kunersdorf haben den König wahrscheinlich auch bestimmt, von einer weiteren Umgehung Abstand zu nehmen, und so entschloß er sich zum Aufmarsch mit dem rechten Flügel am Hühnerfließ, in der Gegend der Rätschmühle, mit dem linken Flügel etwa am Faulen See.

Zu welcher Zeit der König diesen Befehl gegeben, und wo sich in jenem Augenblick der Anfang der Infanterie befunden hat, läßt sich mit Sicherheit nicht feststellen. Nach den Berichten muß man annehmen, daß ein großer Teil der Infanterie bereits die Engen am Scheibler- und Richtersee auf der Faulen- und Strohbrücke überschritten hatte, ihr Anfang sich etwas östlich des Kunersdorfer Seenabschnittes befand. Das Ende der Marschkolonne, die mindestens 7 km lang war, muß noch östlich des Hühnerfließes gewesen sein. Da die Armee um 2 Uhr nachts aufgebrochen war und erst 8 bis 10 km zurückgelegt hatte, so wird selbst bei sehr langsamem Marsch der Anfang der Kolonnen bei Sonnenaufgang, zwischen 4 und 5 Uhr morgens, schon in der Kunersdorfer Heide östlich der Seen angelangt sein.

Als nun hier der Befehl des Königs zum Aufmarsch eintraf, mußten ein großer Teil der Infanterie und die Artillerie auf den schmalen Waldwegen und Gestellen wieder Kehrt machen, da der Wald nicht überall gangbar war. Übereinstimmend wird in den Berichten hervorgehoben, daß es

*) Die Bataillone der Regimenter Treskow, Gablenz und Anhalt-Bernburg, welche an den Brücken zurückgelassen waren, zählten zusammen etwa 2600 Mann; sie müssen von der Gesamtstärke der preußischen Armee in Abzug gebracht werden. Dagegen habe ich das Detachement Wunsch mit eingerechnet, wenn es auch in den Gang der Schlacht nicht eingegriffen hat.

namentlich viel Zeit erfordert hätte, die schweren Geschütze zu wenden; sie hätten hierzu abgespannt und von den Mannschaften umgedreht werden müssen. Nur durch diese großen Schwierigkeiten und Umständlichkeiten ist es zu erklären, daß erst nach 10 Uhr vormittags der Aufmarsch der Armee, und zwar mit der Avantgarde vor dem rechten Flügel des ersten Treffens, am Osthange der Walkberge, gedeckt im Walde, sich vollziehen konnte. Den linken Flügel des ersten Treffens und das zweite Treffen muß man noch im Anmarsche aus dem Walde und aus der Richtung von der Faulen- und Strohbrücke annehmen; es waren hier jedenfalls mehrfache Kreuzungen und Aufenthalte der Marschkolonnen entstanden, so daß diese Bewegung die Kräfte der Mannschaften bei der sich immer mehr steigernden Hitze des Tages sehr in Anspruch nahm. — Das Infanterieregiment Diericke wurde zur Bedeckung der Munitionskolonnen östlich des Hühnerfließes an der Drossener Straße belassen.

Auf Befehl des Königs hatte Oberst v. Moller bis um 11 Uhr vormittags je eine Batterie von zehn Zwölfpfündern auf dem Kleistberg und an der Frankfurt—Drossener Straße in Stellung gebracht, zunächst gedeckt durch die Husaren v. Kleist und die 4 Schwadronen Jung-Platen-Dragoner der Avantgarde.

Von der Kavallerie war die Division Seydlitz auf dem linken Flügel östlich der Kunersdorfer Seen am Kleinen Spitzberge aufmarschiert; die Kavalleriedivision Prinz von Württemberg wurde, weil auf dem rechten Flügel kein Raum war, gleichfalls nach dem linken Flügel gezogen, wo ein Teil hinter der Division Seydlitz verblieb; mit dem Rest ging der Prinz bis an den Waldrand südlich des Großen Spitzberges vor.*)

Diese ganze Bewegung war den Russen nicht verborgen geblieben, aber Soltikow sah sich nicht veranlaßt, Gegenmaßregeln zu treffen. Er berichtet hierüber nach der Schlacht an die Kaiserin: „Der Feind rückte gegen unsern rechten Flügel an und indem er Miene machte, als ob er auf allen Seiten den Angriff machen wollte, war es nur seine Absicht, den Ort auszusehen, wo er seine Attacke am besten anfangen könne."

Endlich, um 11½ Uhr vormittags, konnte der König der Batterie auf dem Kleistberg den Befehl zur Eröffnung des Feuers geben. Es war das Zeichen auch für die anderen Batterien zum Beginn des Kampfes.

Die Finckschen Batterien, die auf dem Trettiner Spitzberg und östlich des Kranichluches auf 2000 und 1700 Schritte eine zu geringe Wirkung

*) Daß beide Divisionen auf den linken Flügel gezogen wurden, ist außer allem Zweifel. Mir erscheint es aber wahrscheinlich, daß der Prinz von Württemberg nicht mit seiner ganzen Division bis an die Kackbusch-Eichen gegangen ist, weil er später von hier aus nur mit dem Dragonerregiment v. Meinicke nach dem rechten Flügel reitet und weil das Kürassierregiment Markgraf Friedrich seiner Division mit Sicherheit vom Kleinen Spitzberg her über die Seenenge zur Attacke vorgegangen ist. Vergl. S. 412 Anm.

hatten, wurden sehr bald näher an das Hühnerfließ vorgeschoben, und der König ließ noch eine Batterie auf dem Kleinen Spitzberg auffahren, so daß nunmehr 50 bis 60 schwere Geschütze ihr Feuer gegen die Verschanzungen auf dem Mühlberg vereinigen konnten.

Hiergegen vermochten die Russen mit etwa 40 Geschützen vom Mühlberg zu antworten. Als nunmehr die preußische Avantgarde durch den Wald über die Walkberge vorging, überschütteten die Russen den Bäckergrund mit Granaten, wodurch ein Teil des Verhaues in Brand geriet und Lücken entstanden.

Trotz dieses Feuers führte aber Generalmajor v. Jung-Schenkendorff seine vier Grenadierbataillone durch die Lücken des Verhaues, ließ im toten Winkel der mit ungenügendem Schußfelde angelegten Verschanzungen am Osthange des Mühlberges wieder in Linie aufmarschieren und ging zum Sturme vor. Als die Grenadiere bis auf 100 Schritte heran waren, wurden sie mit Kartätsch- und Kleingewehrfeuer empfangen; sie gaben eine Salve ab, dann wurde mit gefälltem Gewehr die Brustwehr überstiegen.

Das russische Grenadierregiment des Observationskorps, welches hier stand, hatte bereits durch das Artilleriefeuer schwere Verluste gehabt. Es wurde jetzt nach kurzem Handgemenge zurückgeworfen. General v. Jung-Schenkendorff wandte sich nun gegen die russischen Batterien auf dem südlichen Hange des Mühlberges und nahm sie nacheinander. Die preußischen Grenadiere hatten nur etwa 200 Tote und Verwundete verloren.

Inzwischen war auch Generalmajor v. Lindstädt mit den vier anderen Bataillonen der Avantgarde durch den Bäckergrund vorgegangen, hatte den Mühlberg erstiegen und verlängerte die vordere Linie, indem er sich rechts neben die Schenkendorffschen Bataillone setzte. Auch das als Bedeckung bei der Batterie auf dem Kleistberg stehende I. Bataillon Markgraf Carl aus dem ersten Treffen hatte sich dem Vorgehen der Avantgarde angeschlossen, so daß jetzt neun Bataillone auf dem Mühlberg standen. Da hier zur Entwickelung einer solchen Zahl von Bataillonen zur Linie nicht Raum genug vorhanden war, so bildeten sie mehrere Treffen hintereinander. Einen Teil der Regimentsgeschütze hatten die tapferen Grenadiere auf den Berg heraufgezogen; sie fügten jetzt den weichenden Russen noch schwere Verluste bei. Leider gelang es nicht, die eroberten russischen Geschütze — und davon befand sich schon eine ganze Anzahl in Händen der Preußen — zu verwerten, weil man angeblich ihre Konstruktion nicht kannte.

Als infolge des glücklichen Angriffs die Batterien auf dem Mühlberg schwiegen, war Generalleutnant v. Finck mit seinen acht Bataillonen und der Kavallerie v. Schorlemmers angetreten und hatte bei der Großen Mühle das Hühnerfließ überschritten. Er ließ den linken Flügel seiner Infanterie hinter der Avantgarde auf dem Osthange des Mühlberges aufmarschieren und zog den rechten Flügel zwischen dem Nordhange dieses Berges und dem Elsbusch

bis in die Höhe des rechten Flügels der Avantgarde vor. Hierbei mußte das sumpfige Gelände am Fließ und Busch durchschritten werden. Hinter der Infanterie marschierte die Kavalleriedivision Schorlemmer auf.

Der König war inzwischen auf den Mühlberg vorgeritten. Er erkannte, daß es vor allem notwendig sei, die schwere Artillerie hierhin vorzubringen, und gab die entsprechenden Befehle. Es trafen aber nur vier Zwölfpfünder vom Finckschen Korps ein, bei denen sich der spätere General v. Tempelhoff, der Verfasser der Geschichte des Siebenjährigen Krieges, als Bombardier befand. Dieser schildert die Schwierigkeiten, an denen alle Versuche scheiterten, noch mehr schwere Geschütze auf den Mühlberg heraufzubringen. In dem tiefen Sande blieben die Geschütze stecken, und die bereits stark in Anspruch genommenen Pferde versagten; zudem war nunmehr der Bäckergrund und das ganze Gelände nach dem Hühnerfließ zu durch die dort aufmarschierten Truppen sowie durch die Verwundeten und Gefangenen verstopft. Diese Verwirrung vermehrte sich noch im Laufe der Schlacht und hat jedenfalls viel dazu beigetragen, daß die Wiederherstellung der Linien nach dem Durchschreiten des Grundes Zeit und Mühe kostete.

So lange die Munition reichte — es waren nur 100 Schuß für jede Kanone vorhanden*) — hatte aber diese Batterie eine gute Wirkung gegen die auf Kunersdorf und nach dem Kuhberg weichenden Russen. Fürst Galitzin ließ seine Grenadiere hier durch die vier anderen Regimenter des Schuwalowschen Korps aufnehmen. Aber auch diese erlitten durch das preußische Artilleriefeuer schwere Verluste und wurden geworfen, als die Bataillone Jung-Schenkendorffs und Lindstädts in ihrem Vorgehen verblieben. — Nach russischen Berichten wandten sich die Reste des sogen. Schuwalowschen Korps zum größten Teile in den Grund am Elsbusche und verschwanden völlig vom Schlachtfelde. Ein Teil wich indessen nach Kunersdorf zurück, verfolgt und niedergehauen von den Jung-Platen-Dragonern und Kleist-Husaren, die der Avantgarde gefolgt waren. Aber an den von den Russen noch besetzten Trümmern des Dorfes mußten die preußischen Reiter Kehrt machen.

Obgleich Soltikow nunmehr erkannt hatte, daß der König den linken russischen Flügel zum Angriffsziele genommen, ließ er die Truppen Galitzins doch nicht unmittelbar unterstützen. Er ordnete aber an, daß die Divisionen des Zentrums — den rechten Flügel an die Befestigungen auf dem Großen Spitzberg gelehnt — in Richtung nach dem Kuhberg, mit der Front nach Osten, Aufstellung nehmen sollten. Dahinter ließ Laudon die österreichischen Regimenter in mehreren Treffen durch den nach ihm benannten Grund heranrücken und stellte einige Reiterregimenter am Fuße der Höhen hinter der Infanterie bereit. Nur die Division Fermor blieb vorläufig noch auf den Juden- und Falkensteinbergen.

*) Tempelhoff, Geschichte des Siebenjährigen Krieges in Deutschland, 3. Teil.

Während sich diese Bewegungen vollzogen, griff Finck vom Talrande aus den Kuhberg umfassend an, und der rechte Flügel der Avantgarde ging gleichzeitig in der Front vor. Die Russen wichen über den Kuhgrund zurück, fanden aber auf dem Höhenzug zwischen diesem und dem Tiefen Wege Aufnahme.

Es war jetzt 2 Uhr nachmittags. Dem König war es gelungen, mit verhältnismäßig geringen Kräften — 17 Bataillonen — dem Gegner eine starke Stellung zu entreißen und ihm erhebliche Verluste beizubringen; gegen 70 russische Geschütze befanden sich in Händen der Preußen. Der Gegner war zu einem Aufmarsch gezwungen, der ihm nicht die volle Entwickelung seiner Kräfte zum Feuergefecht gestattete. Er hatte hinter sich die Oder, — in Frankfurt mußte inzwischen General v. Wunsch eingerückt sein und die Brücken in der Hand haben.

Aber deutlich erkannte man vor sich die starken Kräfte der Russen und Österreicher, die in dichten Massen, treffenweise hintereinander auf dem nach den Judenbergen terrassenförmig ansteigenden Gelände sichtbar waren.

Nach der Schilderung verschiedener Schriftsteller ritten in diesem Augenblick mehrere Generale zum König heran und rieten ihm, wohl im Hinblick auf die Ermüdung der Truppen und die große Hitze, die Schlacht abzubrechen und sich mit der Verteidigung der gewonnenen Stellung zu begnügen. Namentlich soll Finck darauf aufmerksam gemacht haben, daß der Feind sicherlich nicht wagen würde, die Preußen anzugreifen, vielmehr wahrscheinlich nur die Dunkelheit abwarten werde, um unter deren Schutz den Rückzug anzutreten.

Wenn man den Charakter Soltikows berücksichtigt und die Kampfesweise der damaligen russischen Armee, die sie zur zähen Verteidigung wohl befähigte, zum Angriff auf einen unerschütterten Feind aber kaum verwendbar erscheinen ließ, so ist es wohl möglich, daß der russische Feldherr einen Angriff nicht gewagt haben würde, und daß es selbst dem Genie eines Laudon und seinen braven österreichischen Regimentern nicht gelungen wäre, die Verbündeten mit sich fortzureißen.

Der Gedanke aber, daß die Russen und Österreicher das Schlachtfeld geräumt haben würden, ist kaum wahrscheinlich. Dem König hätte also am nächsten Tage eine Fortsetzung des Kampfes bevorgestanden, ob unter günstigeren Bedingungen, ist nicht anzunehmen, da Verpflegung schwerlich zu beschaffen gewesen wäre.

Für den König lag kein Grund vor, an dem glücklichen Ausgange der Schlacht zu zweifeln. Ihm steht der Endzweck jedes Kampfes — die Vernichtung des Gegners — vor Augen; bricht er das Gefecht ab, so gibt er die Schlacht verloren. Noch aber ist der größte Teil seiner Infanterie und die gesamte Kavallerie überhaupt nicht zum Gefecht gekommen, und es gilt Abrechnung zu halten mit dem Feinde, der Ostpreußen und Pommern ver-

wüstet hat und das Herz der Monarchie unmittelbar bedroht. Im Vollgefühl des entscheidenden Sieges, der ihm winkt, entsendet der König zu dieser Zeit reitende Boten nach der Hauptstadt mit der Nachricht von der bei Frankfurt gewonnenen Schlacht.

Dann aber erteilt er den Befehl zum Angriff auf Kunersdorf und auf die Höhen westlich dieses Dorfes.

Das erste Treffen war inzwischen mit seinem rechten Flügel hinter der Avantgarde vorgerückt, das zweite Treffen lehnt sich rechts an die Walkberge an, während der linke Flügel beider Treffen im Vormarsch begriffen ist und sich noch östlich von Kunersdorf, zum Teil östlich des Kleinen Spitzberges, befindet.

Es entwickeln sich zunächst wieder die in vorderster Linie kämpfenden Regimenter und Grenadierbataillone des Finckschen Korps und der Avantgarde zum Angriff über den Kuhgrund. General v. Finck versucht wieder vom Elsbusch aus zu umfassen, stößt am Hange auf das russische Regiment Sibirien, welches die Preußen aus nächster Nähe mit Gewehrfeuer empfängt, und erleidet namentlich von den russischen Batterien auf den Höhen westlich des Tiefen Weges, die den Höhenrand bestreichen, schwere Verluste. Die preußischen Bataillone führen hier ein hinhaltendes Feuergefecht, alle Versuche, die Stellung noch weiter rechts zu umfassen, mißlingen infolge des ungangbaren Geländes im Elsbusch.

Die wiederholten Angriffe der neun Bataillone der Avantgarde, die nunmehr von der Brigade Thiele des ersten Treffens unterstützt werden, scheitern an dem tapferen Widerstand des österreichischen Regiments Baden-Baden und der österreichischen Grenadiere.

Dagegen gelingt es den Regimentern Finck, Prinz Heinrich und Knobloch den tapfer verteidigten Kirchhof und die Trümmer des Dorfes Kunersdorf den Russen zu entreißen und die Verschanzungen unmittelbar östlich des Dorfes zu nehmen. Der rechte Flügel der auf dem Westhange des Kuhgrundes stehenden Österreicher ist bedroht, sie müssen unter erheblichen Verlusten über den Tiefen Weg zurückweichen.

„Die Hoffnung eines glücklichen Ausganges fing gegen 3 Uhr nachmittags an sehr klein zu werden" — so berichtet der sächsische General v. Riedesel an den König von Polen.

Aber wiederum ist es der Feldmarschallleutnant v. Laudon, der hier persönlich eingreift und bei dem russischen Oberfeldherrn mit seinen Vorschlägen Gehör findet. Er führt sechs österreichische Infanterieregimenter bis auf den vom Großen Spitzberg in nördlicher Richtung führenden Höhenzug vor, den Tiefen Weg vor ihrer Front lassend. Rechts von ihm verstärkt Soltikow die auf dem Großen Spitzberg kämpfenden Russen, und General Borosdin läßt in die dort angelegte Batterie Geschütze aus den rückwärtigen Verschanzungen vorbringen.

In der nur etwa 1200 m breiten Stellung stehen die Verbündeten in dichten Linien in mehreren Treffen hintereinander; die in vorderster Linie fechtenden Truppen werden sofort ersetzt, wenn sie sich verschossen haben oder durch starke Verluste erschüttert sind. Das verheerende Feuer namentlich von der Batterie auf dem Großen Spitzberg, läßt den Angriff der Brigade Knobloch scheitern. Aber die Gegenangriffe der Russen werden jedesmal von der preußischen Infanterie abgewiesen.

König Friedrich erkannte die Gefahr, die jene russische Batterie für das weitere Fortschreiten seines Angriffes hatte. Er läßt die eine zwölfpfündige Batterie vor dem linken Flügel der Infanterie bis an den Blanken See vorziehen,*) um die feindliche Artillerie wirksamer unter Feuer nehmen zu können. Auch auf dem Kuhberg und am Südostrande von Kunersdorf wurden mit großer Mühe Batterien in Stellung gebracht; da hier aber nur Sechspfünder vereinigt werden konnten, war deren Wirkung nicht groß.

Dem linken Flügel der Infanterie befahl der König „rechtsum zu machen und dicht östlich der Seen auf Kunersdorf vorzurücken".

Sobald die Brigaden mit ihrem Ende an dem Dorfsee vorbei waren, schwenkten sie links ein, gingen durch das Dorf und zogen sich mit halblinks neben die Brigade Knobloch; die hinteren Brigaden schoben sich wahrscheinlich hierbei in die vordere Linie ein, um diese wieder vorwärts zu reißen, wenn ein Stillstand eingetreten war. Trotz des mörderischen Feuers aus der Batterie des Großen Spitzberges gelingt es Teilen der Regimenter Finck, Prinz Heinrich und Goltz auf kurze Zeit bis in die Batterie einzudringen. Ein heldenmütiges längeres Ringen beginnt zwischen 3 und 6 Uhr sowohl hier wie auf dem rechten preußischen Flügel, wo General v. Finck immer von neuem seine Bataillone gegen den Nordrand der Höhen, westlich des „Tiefen Weges", vorführt. Wohl gelingt es an einigen Stellen den Abhang zu erklimmen, aber von vernichtendem Feuer aus allernächster Nähe empfangen, bricht die Mehrzahl der Tapferen blutend zusammen; der Rest weicht in den Elsbusch zurück.

Vergebens sammeln die preußischen Generale die zurückgeworfenen Bataillone um ihre Fahnen. Die Generalleutnants v. Hülsen, v. Wedel, v. Itzenplitz, v. Finck, die Generalmajors v. Knobloch, v. Jung-Stutterheim und v. Itzenplitz brechen verwundet zusammen. Die Reihen der preußischen Bataillone lichten sich bedenklich, und schon verlassen auch Unverwundete die vorderste Linie. Der zersetzende Kampf lockert die Bande der Mannszucht. Zu Hunderten umdrängen die vom brennenden Durst gepeinigten Soldaten die Kunersdorfer Teiche und das Hühnerfließ.

*) Vergl. auf dem Plan Stellungen b.

„Ich habe vor einen Trunk Wasser einen Gulden geben sehen; ich selber habe vier Groschen gegeben", so schreibt nach der Schlacht der Fähnrich v. Oesfeld vom Regiment Bülow an seine Mutter!

Vom Kuhberg aus, wo der große König seinen Standpunkt genommen hatte, war zu erkennen, daß der Angriff der Infanterie gegen den Großen Spitzberg keine weiteren Fortschritte machte. Der König konnte aber von hier aus nicht sehen, wie das Gelände südlich des russischen Lagers bis zum Waldrande hin beschaffen war. Wahrscheinlich nahm er an, daß sich hier ein günstiger Aufstieg auf die Höhen finden würde, um die dichten feindlichen Massen in Flanke und Rücken zu fassen. Schon einmal war es seiner Kavallerie gelungen — am Tage von Zorndorf — durch überraschenden Angriff in die russischen Reihen Tod und Verderben zu tragen und der eigenen Infanterie Luft zu verschaffen. Er entsendet seine Adjutanten zu Seydlitz mit dem Befehl zur Attacke.

Der Überlieferung nach soll sich der General mehrfach geweigert haben, diesem Befehl nachzukommen, „weil es noch nicht an der Zeit hierzu sei". Wenn sich diese Erzählung auch nicht beweisen läßt, so ist eine dahingehende Vorstellung des berühmten Reiterführers insofern nicht unwahrscheinlich, als Seydlitz von seinem Standpunkt auf dem Kleinen Spitzberg die großen Schwierigkeiten übersah, die sich einer Attacke auf die Höhen nach dem Überschreiten der Seeengen und bei dem schmalen Entwickelungsraum entgegenstellen würden.

Es ist auch deshalb nicht unwahrscheinlich, weil der Flügeladjutant v. Götzen berichtet, er sei zum Prinzen von Württemberg entsandt worden, um diesen nach dem rechten Flügel zu beordern. Der König mochte nach Seydlitz' Vorstellungen versuchen wollen, nun erst am Nordrande der Höhen entlang um den linken Flügel der Russen herum zu attackieren. — Als Götzen den Prinzen von Württemberg am Waldrande südlich des Großen Spitzberges trifft, ist dieser General „erfreut, von der Stelle, wo er, ohne etwas zu bewirken, von den Ästen der Bäume und der feindlichen Artillerie viel Schaden litt, fortzukommen" und eilt mit dem Dragonerregiment Meinicke nach dem rechten Flügel zum König. Bevor er aber hier eintrifft, was bei dem erforderlichen Umwege und den verstopften Wegen sicherlich ziemlich lange gedauert hat, wird Götzen noch einmal vom König zur Kavallerie entsandt.

Inzwischen scheint Seydlitz aber bereits selbst den Befehl zum Vorgehen gegeben zu haben. Als er an der Spitze der vordersten Schwadronen zwischen dem Dorfsee und Blankensee hindurchsprengt, zerschmettert ihm eine Kartätschkugel den rechten Arm. Er muß das Schlachtfeld verlassen.

Obgleich Generalleutnant v. Platen hier anwesend war und den Befehl über die beiden Kavalleriegruppen übernahm, kam ein einheitlicher Angriff nicht zustande, aber auch günstige Augenblicke für ein sofortiges Eingreifen einzelner Schwadronen wurden verpaßt. Götzen schildert sehr anschaulich,

wie der Kommandeur des Kürassierregiments Markgraf Friedrich*) nach dem Überschreiten der Seeenge erst sein Regiment habe aufmarschieren lassen, obschon er ihn auf das dringendste aufgefordert habe, die österreichischen Grenadiere, welche mit dem Säbel in der Faust zur Verfolgung des abgeschlagenen Infanterieregiments Wied aus den Verschanzungen vorgebrochen seien, mit den vordersten Zügen sofort zu attackieren. Als das Regiment endlich zur Attacke ansetzte, waren die Verfolger, die Gefahr erkennend, längst wieder umgekehrt, und das Kürassierregiment geriet in das feindliche Kartätsch- und Kleingewehrfeuer und mußte nunmehr mit einem Verlust von mindestens 200 Reitern und Pferden umkehren.

In dieser Weise wurde die Attacke der gesamten Kavallerieregimenter des linken preußischen Flügels ausgeführt. Sie stießen auf der ganzen Südfront des russischen Lagers auf Wolfsgruben und Batterien und erlitten namentlich schwere Verluste durch das flankierende Feuer der Batterie auf den Falkensteinbergen.

Platen sammelt die gelichteten Schwadronen am Nordrande des Waldes westlich der Seen und wendet sich dann zur Attacke gegen die nunmehr unter Laudons persönlicher Führung aus den Verschanzungen und aus der Grundheide vorbrechenden österreichischen Dragoner, sowie russischen Kürassiere und reitenden Grenadiere. Zwar gelingt es, den ersten Angriff abzuweisen; als Laudon ihn bald darauf wiederholt, werden die durch das Artilleriefeuer erschütterten preußischen Reiter geworfen. Da sich an den schmalen Seeengen alles staut, geht ein Teil in Richtung auf Kunersdorf zurück, bringt die eigene Infanterie in Unordnung und jagt dann weiter bis hinter das Hühnerfließ. Aber mehr als tausend preußische Reiter liegen hier auf diesem Teil des Schlachtfeldes blutend am Boden!

Mit der Niederlage der Kavallerie des linken Flügels ist das Schicksal des Tages besiegelt. Die völlig erschöpfte Infanterie ist gegen 6 Uhr nachmittags nicht mehr in der Lage, den Kampf erfolgreich durchzuführen.

Zwar ist auf dem rechten Flügel jetzt der Prinz von Württemberg beim König eingetroffen. Er erhält die Zustimmung des Königs, gegen die linke feindliche Flanke zu attackieren, setzt sich an die Spitze der Meinicke-Dragoner und reitet vom Westhange des Mühlberges am Talrande entlang im Trabe vor. Es gelingt ihm zunächst unbemerkt am Hange zu „glissieren", dann aber kommt das Regiment in das Strichfeuer der russischen Batterien

*) Oberst v. Massow führte wahrscheinlich das Regiment am Tage der Schlacht. Es stand noch ein Oberstleutnant v. Massow beim Dragonerregiment v. Krockow; doch befand sich dies bei der Kavalleriedivision Schorlemmer und griff erst gegen Ende der Schlacht am Mühlberg ein. Es ist sehr wahrscheinlich, daß ein Teil der Regimenter der Division Prinz von Württemberg östlich der Seenkette verblieben war, der Umstand, daß Götzen den Regimentsführer namentlich aufführt, dient meines Erachtens als Beweis hierfür.

südlich Kleine Mühle. Doch der Prinz sprengt mit seinem Stabe den Hang herauf; — er sieht sich im Rücken der dort im Feuer stehenden feindlichen Infanterie und will den Befehl zur Attacke geben. Aber — die Dragoner sind ihm nicht gefolgt; die Verluste durch das Artilleriefeuer haben auch hier eine solche Verwirrung erzeugt, daß das Regiment sich zur Flucht in den Elsbusch gewandt hat. Der tapfere Prinz wird selbst schwer verwundet und entgeht nur durch sein schnelles Pferd der Gefangennahme.

Gleich darauf versucht General v. Puttkamer mit seinen weißen Husaren hier zur Attacke anzureiten. Er stirbt den Heldentod, und auch dieser Angriff scheitert.

Nun aber bricht Laudon noch einmal mit österreichischer Kavallerie zur Attacke vor. Während vier Grenadierkompagnien zu Pferde und ein Dragonerregiment die noch zwischen dem Tiefen Weg und dem Kuhgrund stehenden preußischen Bataillone niederreiten, attackiert das Dragonerregiment Kolowrat die im Grunde stehenden Reste der Finckschen Infanterie und treibt sie in den Elsbusch zurück. General v. Klitzing wird hierbei tödlich verwundet. Vergeblich wirft sich in der Front die Schorlemmersche Kavallerie entgegen; einem Teil derselben gelingt es zwar, das russische Regiment Nowgorod zu überreiten, doch scheitert der Angriff an dem Feuer der rückwärtigen Treffen.

Im Grunde nördlich des Kuhberges reiten die Leibkürassiere*) zur Attacke an, um ihre Infanterie zu entlasten, aber die Kolowrat-Dragoner und die von der Kleinen Mühle eintreffenden Tschugujewschen Kasaken zersprengen das Regiment und nehmen einen großen Teil der in das Sumpfgelände Geratenen gefangen.

Der königliche Feldherr befindet sich in der vordersten Linie seiner Infanterie. Eine Fahne vom Regiment Prinz Heinrich in der Hand, sucht er mit den Worten: „Wer ein braver Soldat ist, der folge mir!“ die Leute noch einmal vorwärts zu führen. Sein Rock ist von Kugeln durchlöchert, zwei Pferde sind unter ihm verwundet. Vergebens ist sein Beispiel von Heldenmut.

Er reitet jetzt nach dem Mühlberg zurück, wo das Infanterieregiment Lestwitz und einige Regimentsgeschütze den weichenden Preußen einigen Halt gewähren. Auch hier scheint der König nochmals das, was er an Truppen zu sammeln vermochte, zum Angriff vorgeführt zu haben, denn der russische General Stoffel schreibt: „Der Feind wurde bis auf die letztere Anhöhe des linken Flügels zurückgetrieben. Hierselbst aber rangierte des Königs von Preußen Majestät von neuem seine Infanterie, und zu der linken Seite seine Kavallerie, worauf seine zweite Attacke unter entsetzlichem Artillerie-

*) Nicht die Gardes du Corps (Nr. 13 der Kürassierregimenter), wie Laubert auf S. 50 angibt und Maslowski auf S. 109, sondern das Leib-Kürassierregiment (Nr. 3).

feuer den Anfang nahm und eine solche Wirkung tat, daß unsere Truppen, welche sich zum Teil verschossen hatten, wieder zu plüren anfingen."

Jetzt hatte aber Soltikow auch die letzten Reserven von seinem rechten Flügel her herangezogen, und diese frischen Truppen nahmen nun auch die Trümmer von Kunersdorf und gingen gegen den Mühlberg vor. Das bei den Munitionskolonnen verbliebene Infanterieregiment Diericke, welches in diesem Augenblick heraneilt und aus dem Walde bei den Walkbergen heraustritt, wird von der österreichischen Kavallerie, die Laudon zwischen dem Dorf- und Blankensee zur Verfolgung vorführt, umringt und zum größten Teile gefangengenommen.

Auch die auf dem Mühlberg noch ausharrenden Truppen werden allmählich in den Rückzug hineingezogen. In dem allgemeinen Wirrwarr hört bald jede Führung auf; die Brücken am Hühnerfließ sind verstopft, überall drängt die feindliche Kavallerie nach und nimmt namentlich die schwer beweglichen Geschütze fort.

Nur einer kann sich noch nicht von dem blutgetränkten Schlachtfelde trennen; unbeweglich steht dort auf dem Mühlberg — den Degen vor sich in den Sand gesteckt — König Friedrich. Der königliche Feldherr übersieht die furchtbaren Folgen der Katastrophe, — wenn seine Gegner ihren Sieg ausnutzen, ist alles verloren; umsonst das Ringen und die Siege der vorhergegangenen Jahre! Umsonst die Opfer, die er für Preußens Ruhm und Größe gebracht!

Und wie er im Herzen der Nachwelt lebt, als der unsterbliche Held, der kühn und stolz mit seiner Potsdamer Wachtparade den Kampf gegen das halbe Europa aufnahm, so sehen wir ihn an diesem Tage auch als den unerschrockenen Mann, der noch allein seine Brust dem Feinde bietet, als alles ihn verläßt; ein ragender Fels, den tosende Wellen umbranden.

„Vom Untergange bedroht, muß ich, mich dem Unheil stellend, denken, leben und sterben als König!"*)

„Herr Rittmeister, dort steht der König!" so rief der Husar Velten**) dem Rittmeister v. Prittwitz zu, der mit etwa 40 Zietenschen Husaren am Mühlberg vorbei sprengte. Es gelang Prittwitz, den König zum Besteigen eines Pferdes zu bewegen und ihn alsdann vor den herankommenden Kasaken zu schützen.

Auf der Trettiner Höhe hatte eine preußische Batterie eine Aufnahmestellung genommen. An ihrem Feuer kam die Verfolgung zum Stehen.

Zwar drängte Laudon auf eine energische Verfolgung und ließ österreichische Kavallerie vom Rothen Vorwerk gegen Trettin durch die Niederung

*) Friedrich der Große an Voltaire.

**) Hahn, Kunersdorf; Anmerkung auf S. 110.

vorgehen; doch hinderten Alt-Platen-Dragoner und Möhring-Husaren die feindlichen Reiter an einem Überschreiten des Ketzer Dammes.

Soltikow aber, zufrieden mit dem Siege über den größten Feldherrn seiner Zeit, verzichtete auf eine weitere Ausbeute seines Erfolges, die leicht mit der völligen Vernichtung des preußischen Heeres enden konnte. Nur die Kasaken verfolgten noch auf dem rechten Oderufer bis an die Brücken bei Göritz die Zurückweichenden.

Dorthin hatte der König an den General v. Flemming den Befehl vorausgesandt, er solle keinen Mann über die Brücken lassen. Auf diese Weise gelang es, dort wenigstens einen Teil der Mannschaften zu sammeln und Truppenverbände wiederherzustellen.

In einem Hause von Oetscher verbrachte der König die Nacht.

Die Verluste der preußischen Armee betrugen:

87	Offiziere,	5969	Mann tot,
406	=	10676	= verwundet,
37	=	1334	= vermißt,
im ganzen: 530	Offiziere,	17979	Mann.*)

Außerdem gingen noch 26 Fahnen, 2 Standarten und 192 Geschütze verloren.

Aber auch die Verbündeten hatten schwere Verluste erlitten:

698 Offiziere, 16239 Mann

bedeckten tot und verwundet das Schlachtfeld.

Die Ursachen der Niederlage bei Kunersdorf sind wohl in erster Linie in der völligen Erschöpfung der preußischen Infanterie zu suchen, die nach den anstrengenden, „grausamen" Märschen der letzten Wochen und nach einer kurzen Biwaksnacht, ohne ausreichende Verpflegung, bei glühender Hitze, durch das aufreibende Hin- und Hermarschieren für einen so lange andauernden Kampf nicht mehr die genügende Ausdauer besaß.

Der Mangel an guten Karten und die Unterlassung einer ausreichenden Aufklärung des Geländes rächten sich hier.

Die Wahl der Angriffsfront und die Anordnungen des Königs für den Infanterieangriff kann man nur bewundern. Nachdem er am Vormittag erkannt hatte, daß der Angriff auf die feindliche Front — die der König zuerst mit einer gewissen Berechtigung für den Rücken der russischen Stellung hielt — durch die Geländeschwierigkeiten unmöglich sein würde,

*) Die Angaben über die Verluste schwanken; in der Berechnung bei Laubert, S. 92 ff., ist ein Rechenfehler enthalten, sowohl in der Summe der Vermißten der Infanterie, wo es 1113 statt 1095 und in der Gesamtsumme der Gemeinen, wo es 15985 statt 15967 heißen muß. Der Gesamtverlust beträgt mithin 18509 Mann einschließlich 530 Offiziere. Durch Desertionen erhöhte sich der Verlust der Armee in der nächsten Zeit noch beträchtlich.

entschließt er sich zum Aufrollen dieser Stellung von der Flanke aus, und der rasche Erfolg seiner Avantgarde schien seiner Auffassung recht zu geben, daß hier die schwache Seite seiner Gegner zu suchen war.

Erst als im weiteren Verlaufe des Kampfes die Artillerie versagt, teils weil sie in dem tiefen Sande und in dem welligen Gelände stecken bleibt, teils weil der Munitionsnachschub nicht bewirkt werden kann, erlahmt der Angriff — und hier kommen wir zu einer weiteren Ursache für die Niederlage — zu dem heldenhaften und zähen Widerstand der Verbündeten. Waren die Anordnungen Soltikows rein defensiver Natur und trat seine persönliche Einwirkung während der Schlacht kaum in die Erscheinung, so scheinen — namentlich auch nach den russischen Berichten — seine Generale in vollem Maße ihre Schuldigkeit getan zu haben. Mit Ausnahme der auf dem Mühlberg stehenden Regimenter des sogen. „neuen oder Observationskorps", deren Ausbildung eine mangelhafte gewesen sein soll, hat sich die Truppe sehr tapfer geschlagen. Vielleicht kam ihr gerade zu statten, was für die preußische Infanterie ein Hemmnis war — die Tiefengliederung, hervorgerufen durch die schmale Entwickelungsfront, als der Angriff des großen Königs von der Flanke aus erfolgte. Einer Phalanx gleich, standen die dichten Massen der Russen, immer von neuem die vordere Linie ergänzend, während die Preußen nicht durchweg ihre volle Feuerkraft entfalten konnten und bei ihren Angriffen außerdem durch die Hohlwege und Befestigungen gehemmt wurden.

Die Überlegenheit um rund 20 000 Mann bei den Verbündeten hat in dem aufreibenden Kampf jedenfalls auch eine Rolle gespielt.

Der guten russischen Artilleriewirkung ist schon Erwähnung getan. Daß Laudon mit seinen österreichischen Regimentern wesentlich zu dem Siege der Verbündeten beigetragen hat, wird auch von den Russen zugegeben. Laudon selbst scheint überall, wo es notwendig war, persönlich eingegriffen zu haben. Wiederholt führt er die österreichischen Truppen auf die besonders gefährdeten Punkte und überrascht den König durch ihr Erscheinen. Die von dem österreichischen General angeordneten Kavallerieattacken sind, was ihren Zeitpunkt und ihr Ziel betrifft, mustergültig.

Man hat den preußischen Regimentern nachgesagt, sie hätten nicht alle ihre Schuldigkeit getan. Dem gegenüber braucht man wohl nur auf die Verlustziffern hinzuweisen.

Mit Ausnahme des Infanterieregiments v. Diericke, das gegen Ende der Schlacht zum großen Teile in Gefangenschaft geriet, hat kein Infanterieregiment und kein Grenadierbataillon weniger als 32 pCt. verloren, die Mehrzahl aber 50 pCt.; das Infanterieregiment v. Finck und das Grenadierbataillon v. Schwartz aber sogar 60 pCt., und hierbei können wohl die Verluste an „Vermißten" mit im ganzen $2\frac{1}{2}$ bis $3\frac{1}{2}$ pCt. kaum in Betracht kommen.

Von den preußischen Reitern war der sechste Teil tot oder verwundet; 12½ pCt. gehörten zu den „Vermißten".

Wahrlich, diese Zahlen reden deutlich von einem Heldenmut, den wir bewundern müssen!

Mit solchen Truppen durfte König Friedrich es wagen, einen Feind in befestigter Stellung anzugreifen. Hätte das Schlachtenglück ihn nicht im Stiche gelassen, so winkte ihm ein Sieg, der die Vernichtung der feindlichen Armee zur Folge gehabt hätte.

Mit dem Rücken gegen die Oder gedrängt, auf deren anderem Ufer sich General v. Wunsch während der Schlacht bereits in den Besitz von Frankfurt gesetzt hatte und mit seinem Detachement die Brücken beherrschte, blieb den Verbündeten nur die Straße auf Krossen für den Rückzug übrig, und diese führte dann an der Front des Siegers vorüber. —

Die ganze Operation des Königs zur Schlacht zeigt eine große Ähnlichkeit mit dem Übergang der Ersten und Zweiten Armee über die Mosel in den Augusttagen vom Jahre 1870. Auch hier setzte man voraus, den Gegner wahrscheinlich im Abmarsch zu finden, und als er westlich Metz stand hielt, war man gezwungen, mit der Front nach der Mosel hin einzuschwenken. Die französische Armee wurde entscheidend geschlagen, und König Wilhelms Sieg führte zur Kapitulation von Metz.

Dem großen König blieb der Erfolg versagt.

Und dennoch können wir auch heute, am Gedächtnistage des Helden, diese verlorene Schlacht als — ein Ruhmesblatt in des Königs Lorbeeren flechten. Wenn schon sein geniales Handeln vor dem Zusammenstoß unsere Bewunderung erregt, so müssen wir noch mehr über seine Größe und über die Macht seiner Persönlichkeit in der nun folgenden schweren Zeit staunen. —

Wohl hat der König im ersten Augenblick gezweifelt an seinem Stern. Noch am Abend des 12. August schreibt er aus Oetscher an den Minister Grafen Finckenstein: „Je ne survivrai point à la perte de ma patrie. Adieu pour jamais!" Er sieht die Verluste für bedeutender an, als sie sind, und vermag es nicht zu glauben, daß seine Gegner nicht zur völligen Vernichtung seiner Armee schreiten werden.

Aber schon am 13. morgens führt er die an den Brücken Gesammelten über die Oder zurück, vereinigt sich bei Reitwein mit der Brigade Flemming und dem Detachement Wunsch und bleibt zunächst hier stehen, um die zahlreichen Verwundeten und Versprengten noch heranzuziehen. Etwa 20 000 Mann sind am 13. abends bei Reitwein unter den Waffen.

Der König selbst war durch die Anstrengungen und Aufregungen erkrankt. Er übertrug den Oberbefehl über seine Armee, „während der Krankheit bis an meine Besserung", dem General v. Finck und ernannte den Prinzen Heinrich zum Generalissimus.

Das Schreiben an letzteren fiel indes den Österreichern in die Hände und gelangte nicht zur Kenntnis des Prinzen. Es war gut, denn schon am 16. übernahm der König wieder den Befehl.*)

Seine Gegner waren fast völlig untätig geblieben. Soltikow feierte ein Siegesfest auf dem Schlachtfeld und ging erst am 16. August mit seiner Armee und den Laudonschen Truppen über Frankfurt auf das linke Oderufer, um in der Gegend von Tzschetzschnow—Lossow—Markendorf ein Lager zu beziehen.**)

Haddik war schon am 14. bis Müllrose heranmarschiert, aber dann bei Hohenwalde stehen geblieben, weil er die falsche Nachricht von einem Sieg der Preußen erhalten hatte.

Trotz dieser Verstärkung von etwa 12 000 Mann hinderten die Verbündeten den König nicht, als er auf die Meldung von ihrem Oderübergange gleichfalls am 16. aufbrach und von Reitwein nach Madlitz (nordöstlich Fürstenwalde) marschierte. Die tatsächliche, fast verzweifelte Lage der kleinen preußischen Armee war ihnen nicht zum Bewußtsein gekommen; trotz seines Sieges scheute Soltikow vor dem Gedanken zurück, seinen großen Gegner noch einmal anzugreifen, und auch Daun ließ den günstigen Augenblick vorübergehen, wo ein gemeinschaftliches Handeln den Feldzug zugunsten seiner Kaiserin entschieden hätte.

Anders handelte König Friedrich. Am 18. August führt er die Armee in ein Lager bei Fürstenwalde. Hier steht er bereit, die Hauptstadt zu decken, falls die Russen dorthin vorgehen sollten.

Bis Ende des Monats hat er 33 000 Mann unter seinem Befehl wieder vereinigt, aber die Verbindung mit der Armee des Prinzen Heinrich ist auf Wochen gestört, und neue schwere Schläge stürmen auf ihn ein.

Und dennoch bleiben sein Mut und seine Tatkraft ungebrochen!

Man hört in neuester Zeit so oft behaupten, daß des großen Königs Offensivgeist im Laufe der sieben Kriegsjahre sichtlich abgenommen habe, daß er ebenso wie er auf eine strategische Offensive verzichten mußte, auch die Schlachtenentscheidung vermieden habe, weil es ihm an der notwendigen Überlegenheit fehlte und er genötigt war, seine Truppen möglichst zu sparen!

Nun, — Kunersdorf ist wohl der schlagendste Beweis gegen solche Ansichten.

Und des Königs Mut war auch nach dieser Niederlage nicht gebrochen. Als wenige Wochen nach der Schlacht die Russen Anstalten machen, auf Glogau zu marschieren, schreibt der König an Fouqué: „Ich leide es

*) „Forschungen zur brandenburgischen und preußischen Geschichte", 6. Bd. 1. Hälfte. Leipzig 1893. Naudé, S. 252 ff.

**) Vergl. Übersichtsskizze 2.

nicht, daß man Glogau belagere. Eher schlage ich mich, komme daraus, was da wolle, — das ist der alten Ritter Denkungsart und auch die meinige!"

So spricht kein Zauderer, sondern der „offensivste aller Feldherren", wie Clausewitz den großen König nennt. Durch seine Willenskraft und Verantwortungsfreudigkeit wird er der Schrecken seiner Feinde! Und in der Tat — trotz Kunersdorf, trotz Dresden und Maxen — die Russen gehen nach Polen zurück, die Österreicher wagen keinen Angriff, und Schlesien und Sachsen — mit Ausnahme von Dresden — bleiben in der Hand des Königs.

So war auch am Schlusse des Feldzuges von 1759 König Friedrich Herr der Lage, weil er alle seine Gegner an Seelengröße weit überragte, weil er getreu blieb dem Grundsatze, den er selbst dem königlichen Feldherrn vorschreibt:

„Steck' nicht zurück das Schwert in seine Scheide,
Bis Deine ganze Absicht Du erreicht, —
Du tatest Nichts, bevor Du Alles tat'st!" *)

*) L'art de la guerre, chant troisième, freie Übersetzung von Carl v. Reinhard. Berlin 1853.

Quellen.

Akten des Geh. Kriegsarchivs.

Tempelhoff, Geschichte des Siebenjährigen Krieges in Deutschland. III. Teil. — Berlin 1795.

Kriele, Historisch-militärische Beschreibung der Schlacht bei Kunersdorf. — Berlin 1801.

Seidel, Kurze Nachricht von der Schlacht bei Kunersdorf. — Frankfurt a. O. 1809.

Oeuvres de Frédéric le Grand, 30 Bände; herausgegeben von Preuß. — Berlin 1846 bis 1856.

Hahn, Kunersdorf. — Berlin 1852.

Beiheft zum Militär-Wochenblatt für das I. Quartal 1860: Die Schlacht bei Kunersdorf. — Berlin 1859. (Arbeit des damaligen Hauptmanns Stiehle vom großen Generalstab.)

Forschungen zur Brandenburgischen und Preußischen Geschichte. 6. Band, erste Hälfte. Leipzig 1893.

Maslowski, Der Siebenjährige Krieg nach Russischer Darstellung. III. Teil. — Berlin 1893. (Mit Autorisation des Verfassers übersetzt und mit Anmerkungen versehen von A. v. Drygalski.)

Laubert, Die Schlacht bei Kunersdorf. — Berlin 1900.

Gedruckt in der Königl. Hofbuchdruckerei von E. S. Mittler & Sohn, Berlin SW 12, Kochstraße 68—71.

Ordre de Bataille der preußischen Armee am 12. August 1759.

Gesammtstärke der preußischen Armee							
	ist		vermuthet		vermißt		Summe
	Off.	M.	Off.	M.	Off.	M.	
Infanterie	66	9018	202	9884	97	8096	415-11980
Cavallerie	21	1064	84	792	10	240	115 - 1984
Summe	87	10082	406	10676	87	1384	530 17970

Gesammtverlust der verbündeten Armeen		
	Off.	M.
die Oesterreicher verloren	118	2256
die Russen verloren . .	380	14023
Summe	498	16279

Avantgarde.

Gen. Maj. v. Jung-Stutterheim
Gr. B. Bayreuth-Hus. | Gr. B. Jung-Kleist | Gr. B. Kleist-Cürassier | Gr. B. Bülow-Dragoner

Gen. Maj. v. Finckenstein
Gr. B. Schmettau-Hus. | Gr. B. Schmettau-Cürassier | 3. R. Renkow

4 Esk. Drag. Jung-Platen

Der König.

Großes Treffen.

Gen. Lieut. v. Seydlitz (comm.) | Gen. Maj. v. Ysenburg (comm.)

10 Esk. Drag. Seydlitz-Irrmann | 5 Esk. Kür. Ysenburg | 5 Esk. Kür. Schlabrendorf

v. Dierike: 3. R. Kleist | 3. R. Braun | 3. R. Kanitz
v. Diedel (comm.): 3. R. Lehwald | 3. R. Schenkendorf | 3. R. Retzow
v. Jung-Stutterheim (comm.): 3. R. Manteuffel | 3. R. Prinz Heinrich | 3. R. Finck
v. Knobloch (comm.): 3. R. Knobloch | 3. R. Prinz Heinrich | 3. R. Finck
v. Hülsen (comm.): 3. R. Hülsen | 3. R. Manteuffel Carl
v. Thiele: 3. R. Manteuffel Carl

Prinz von Württemberg (comm.)
v. Horn: 5 Esk. Kür. Horn
v. Schlabrendorf: 5 Esk. Kür. Markgraf Friedrich | 5 Esk. Kür. Prinz zur Lothringen Friedrich

Zweites Treffen.

Gen. Lieut. v. Platen | Gen. Maj. v. Schwerin

3 Esk. Hus. Platen | 5 Esk. Hus. Belling

v. Kanitz: 3. R. Kanitz | Gr. B. Kanitz | 3. R. Dohna
v. Zeuner (comm.): 3. R. Kleist | 3. R. Hülsen
v. Hauss (comm.): Garde R. Sydow | 3. R. Dierike
v. Jeetzitz (comm. gth.): 3. R. Grabow | Gr. B. Bayer | Gr. B. Lossow | Gr. B. Tauen

v. Wedell: 5 Esk. Drag. Wedell
v. Klitzing: 10 Esk. Hus. Klitzing

Reserve.

Gen. Lieut. v. Linck (comm.) | Gen. Maj. v. Klitzing (comm. gth.)

3. R. Hausen aus leicht. Truppen | 3. R. Wunsch | 3. R. Zastrow | 3. R. Schmalz

v. Scherbening
v. Dieskau: Leib-Esk. | 5 Esk. Drag. Krockow
v. Platen: 5 Esk. Leib-Kür.

Gen. Maj. v. Puttkamer (ad)
10 Esk. Hus. Puttkamer

Zur Deckung der Brücken und Bagagen:

Gen. Maj. v. Plemming

1 Bat. 3. R. Dresden | 3. R. Gablenz | 3. R. Prinz Heinrich-Bernburg

Gegen Frankfurt auf dem rechten Oderufer:

Gen. Maj. v. Wunsch

Frei-Bat. Lestwitz aus | Frei-Regt. Wunsch

Gen. Maj. v. Wedell-Wedellstedt

5 Esk. Hus. Wedell-Wedellstedt | 5 Esk. Hus. Hessen

Bei Treptin:

—

5 Esk. Hus. Wolfgang | 5 Esk. Drag. Wolfgang Platen

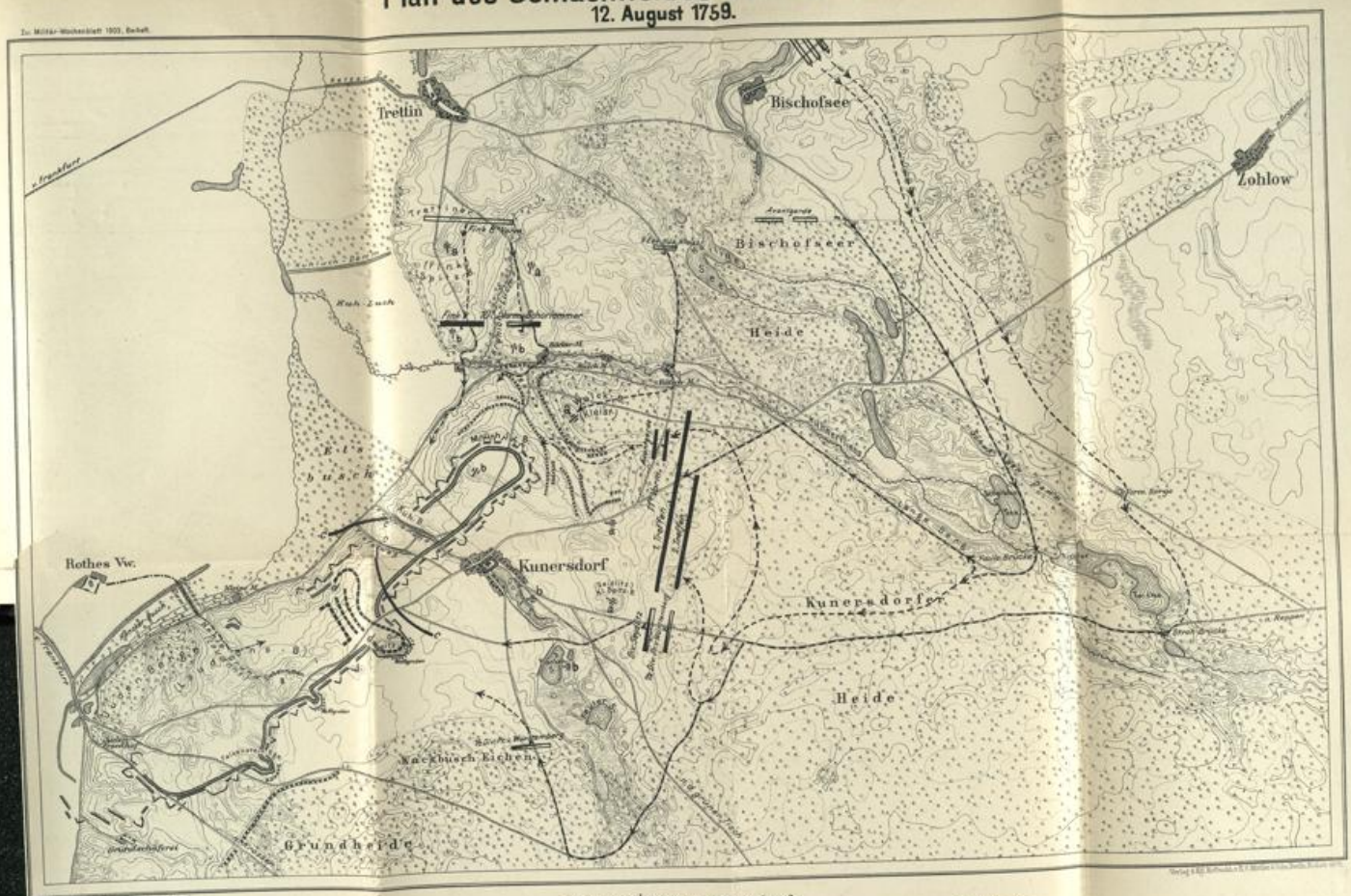
Übersichtsskizze 1

für die Operationen der Preußen bis zur Schlacht bei Kunersdorf 1759.

*) Tod seiner Mutter und seiner Lieblingsschwester.

Plan des Schlachtfeldes von Kunersdorf
12. August 1759.

Zu: Militär-Wochenblatt 1903. Beiheft.



Zum Friedrichstage.

Die Schlacht von Liegnitz am 15. August 1760.

Vortrag, gehalten in der Militärischen Gesellschaft zu Berlin
am 23. Januar 1906
von

Baerecke,
Major, Militärlehrer an der Kriegsakademie (m. d. U. des Generalstabes).

(Mit 6 Skizzen.)

Nachdruck verboten.
Übersetzungsrecht vorbehalten.

Dem Helden, dessen Andenken zu feiern wir heute versammelt sind, ist das Leben in Kampf und Mühen dahingegangen; aber wohl niemals sehen wir Schwierigkeiten aller Art sich so hoch um sein edles Haupt türmen wie im Jahre 1760.

Und da aus der dunklen Fassung von Not und Drangsal sich das Juwel der Seelengröße am hellsten hervorhebt, so ist gerade die Betrachtung eines Abschnitts aus dieser trüben Zeit besonders geeignet, um uns an dem Bilde dieses großen Hohenzollern zu erheben.

1759 war ein Unglücksjahr gewesen. Noch war die Niederlage von Kunersdorf nicht verschmerzt, da war Dresden verloren gegangen, und die Generale Finck und Diericke hatten die Waffen strecken müssen.

Wohl nützten die Verbündeten ihren Sieg nicht aus, wohl gingen die Österreicher nach Böhmen, die Russen nach Polen zurück. Aber Dresden blieb in den Händen der Österreicher, Preußen in russischem Besitz.

Wahrlich, der König brauchte übermenschliche Kraft und Ausdauer, um jetzt nicht den Mut zu verlieren. Körperlich leidend, durch Schicksalsschläge in seiner Familie schwer gebeugt,*) in jeder Beziehung am Ende seiner Hilfsquellen angelangt, in seinen Hoffnungen, nach all den heldenhaften Anstrengungen einen ehrenvollen Frieden zu erreichen, immer wieder getäuscht, bleibt der König doch unerschütterlich sich selber treu. Er zeigt uns, wie ein starker Wille, allerdings als Triebfeder für die Pläne eines unerhörten Genies, scheinbar Unmögliches zu vollbringen vermag. Wohl atmen

*) Tod seiner Mutter und seiner Lieblingsschwester.

die Briefe des Königs aus jener Zeit an seine Vertrauten tiefsten Pessimismus und Lebensüberdruß. Aber nicht einen Augenblick versäumt er, um die entstandenen Lücken in seinem Heere zu füllen, seine Truppen wieder auf die höchste Stufe der Ausbildung zu bringen, neue Pläne für den bevorstehenden Feldzug zu schmieden. Und mit Staunen sehen wir, wie der König unter dem Drucke dieser Last, die wohl jeden anderen niedergeworfen hätte, noch Zeit findet, zu dichten, zu musizieren, Geschichte zu schreiben und mit seinen Vertrauten in seiner unvergleichlich geistreichen Weise zu korrespondieren.

Mit nur 90 000 Mann, einem Heere, das zudem keineswegs mehr den Truppen glich, die dereinst Hohenfriedberg und Soor, Roßbach und Leuthen geschlagen hatten, mußte Friedrich sein von allen Seiten bedrängtes Land gegen die mindestens 200 000 Mann der Verbündeten schützen. Da diese in richtiger Würdigung der friderizianischen Kriegsausbildung jede Auswechslung von Gefangenen abgelehnt hatten, so durfte Friedrich zu Anfang des Feldzugs 1760 noch keine Entscheidung suchen, er mußte Zeit gewinnen, um die Ausbildung seiner jungen Truppe zu vollenden. Deshalb mußte er auf den Angriff zunächst verzichten und notgedrungen seine Truppen zum Schutze des Landes teilen. Mit 40 000 Mann blieb er selbst Daun gegenüber im nördlichen Sachsen stehen, 35 000 Mann unter dem Prinzen Heinrich sollten Schlesien gegen die Russen, 12 000 unter dem General Fouqué gegen die Österreicher schützen.

Die Verbündeten hatten scheinbar nur zuzugreifen, von Osten und Süden her in Schlesien und Sachsen einzurücken, um die Preußen durch ihre Übermacht zu erdrücken und sich in den brandenburgischen Stammlanden die Hand zu reichen. Glücklicherweise aber hatten sie von ihrem großen Gegner noch nicht gelernt, daß die Vernichtung des feindlichen Heeres das Endziel jeder Kriegshandlung sein muß. Der vorsichtige Daun begnügt sich damit, den eroberten Teil von Sachsen gegen den König zu halten.

Der St. Petersburger Hof hatte sich zwar von dem österreichischen Gesandten Esterhazy bewegen lassen, einen Kriegsplan anzunehmen, der den russischen Truppen ein Vordringen durch Polen nach Schlesien vorschrieb, doch der russische Feldherr, Soltykoff, leistete diesem Plane passiven Widerstand. Ihm kam es in erster Linie darauf an, Preußen zu behalten, und des weiteren hatte er seinen Blick auf Danzig und Pommern gerichtet. Im übrigen war Soltykoff von tiefem Mißtrauen gegen die verbündeten Österreicher erfüllt und keineswegs gesonnen, seine Haut zu Markte zu tragen. Soltykoff drang, wie ich vorgreifend bemerken möchte, erst Ende Juli 1760 über Posen nach Schlesien vor; und auch dann noch wartet er auf einen Sieg der Österreicher, und nur geringe Kräfte sehen wir im Laufe dieses Feldzuges überhaupt auf schlesischem Gebiete die Oder überschreiten.

Der tatkräftige Laudon, der bestimmt war, mit seinem Heeresteil von Süden her in Schlesien einzufallen und die Verbindung zwischen dem Heere des Königs und dem des Prinzen Heinrich zu unterbrechen, tat den ersten Schlag. Mit 50 000 Mann brach er in die Grafschaft Glatz ein. Hier traf er auf den General Fouqué, und es gelang ihm, am 23. Juni dessen Detachement trotz heldenhafter Gegenwehr bei Landeshut fast gänzlich aufzureiben, das letzte Häuflein unter seinem tapferen Führer gefangen zu nehmen.

Den König selbst sehen wir seit Ende April in einer Stellung unweit Meißen. Daun rückt mit wenigstens 70 000 Mann gegen ihn vor, wagt seinen gefürchteten Gegner aber trotz seiner doppelten Überlegenheit nicht anzugreifen und bleibt ihm gegenüber in respektvoller Entfernung in der Gegend von Dresden stehen. Anderseits läßt Daun den König aber nicht aus den Augen, und als dieser bereits Anfang Juli einen Versuch machte, nach Schlesien abzumarschieren, folgen die Österreicher. König Friedrich wendet sich überraschend auf Dresden zurück, aber ehe er den Fall der Festung herbeiführen kann, ist auch Daun zum Entsatz herbeigeeilt.

Zwar wagt er auch jetzt den König nicht anzugreifen, doch dieser sieht unter diesen Umständen von der Fortführung der Belagerung ab und wendet sich vom 3. August ab erneut nach Osten. Es beginnen dann jene denkwürdigen Eilmärsche bei glühender Hitze, die in der Kriegsgeschichte einzig dastehen. Daun hing sich dem preußischen Heere sofort wieder an, vorwärts, rechts und rückwärts der Preußen marschierten österreichische Kolonnen. So ging es über Königsbrück—Klein-Bautzen—Lissa—Tschirne—Bunzlau auf Liegnitz. Der König selbst sagt über diese Märsche folgendes:

„Ein Fremder, der den Marsch dieser verschiedenen Armeen beobachtet hätte, würde sich leicht geirrt und geglaubt haben, daß sie alle einem Herrn gehörten. Er würde die Armee des Feldmarschalls Daun für die Avantgarde, die Armee des Königs für das Hauptkorps und das Korps des Generals Lascy für die Arrieregarde gehalten haben."

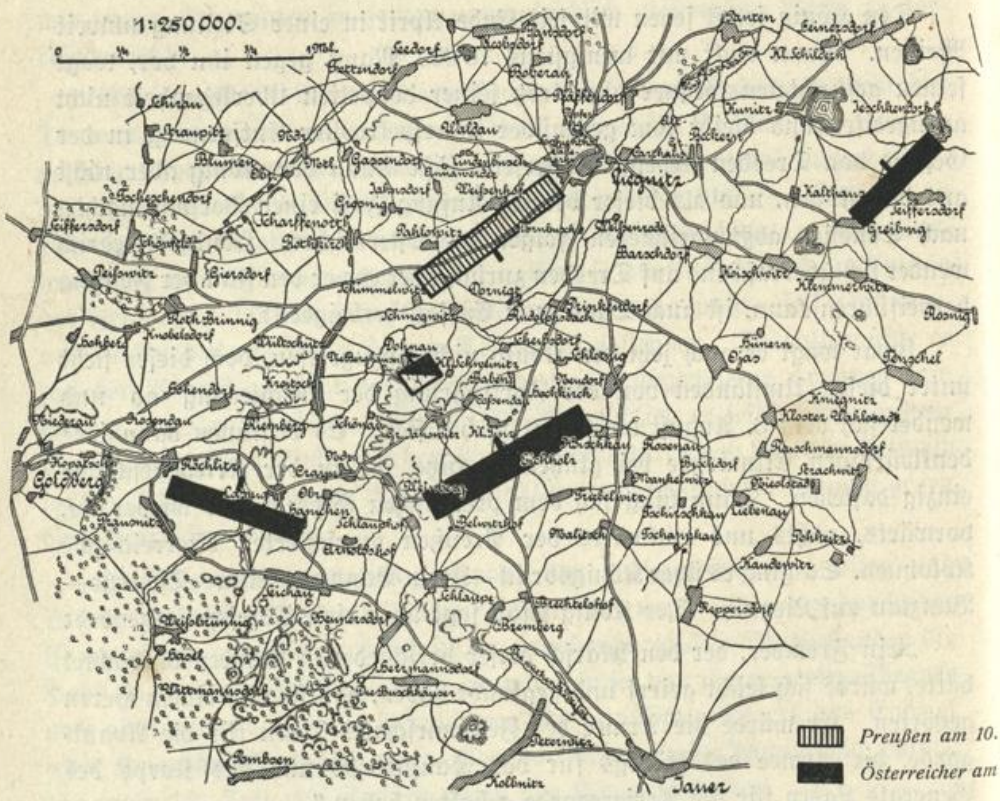
Und unter diesen Verhältnissen, dazu noch mit einem großen Troß beschwert, auf Wegen, die von den Österreichern systematisch verdorben, über Flüsse, deren Brücken sämtlich abgebrochen waren, legte die Armee des Königs in fünf Tagen mehr als 150 km zurück.

Hatte es Prinz Heinrich inzwischen auch verstanden, Breslau zu schützen und eine Vereinigung der Russen mit Laudon zu verhindern, — daß Laudon mit seinem Heeresteil Anfang August von Kanth (südwestlich Breslau) auf Dauns Befehl zu diesem abmarschierte, um mit ihm gemeinsam den auf Schlesien heranmarschierenden König anzugreifen, konnte er nicht verhüten.

So hatte Friedrich, als er mit 30 000 Mann am 10. August bei Liegnitz im Lager stand, die gesamte österreichische Armee, etwa 100 000 Mann, sich gegenüber. Laudon stand bei Jeschkendorf, Daun bei Hochkirch, die leichten

Truppen unter Beck und Ried standen bei Dohnau und hielten die Verbindung mit Lascy, der mit seinen 20 000 Mann bei Hänichen—Prausnitz einen erneuten Abmarsch des Königs nach Westen verhindern sollte. Der große König war somit von Osten, Süden und Südwesten umstellt, und

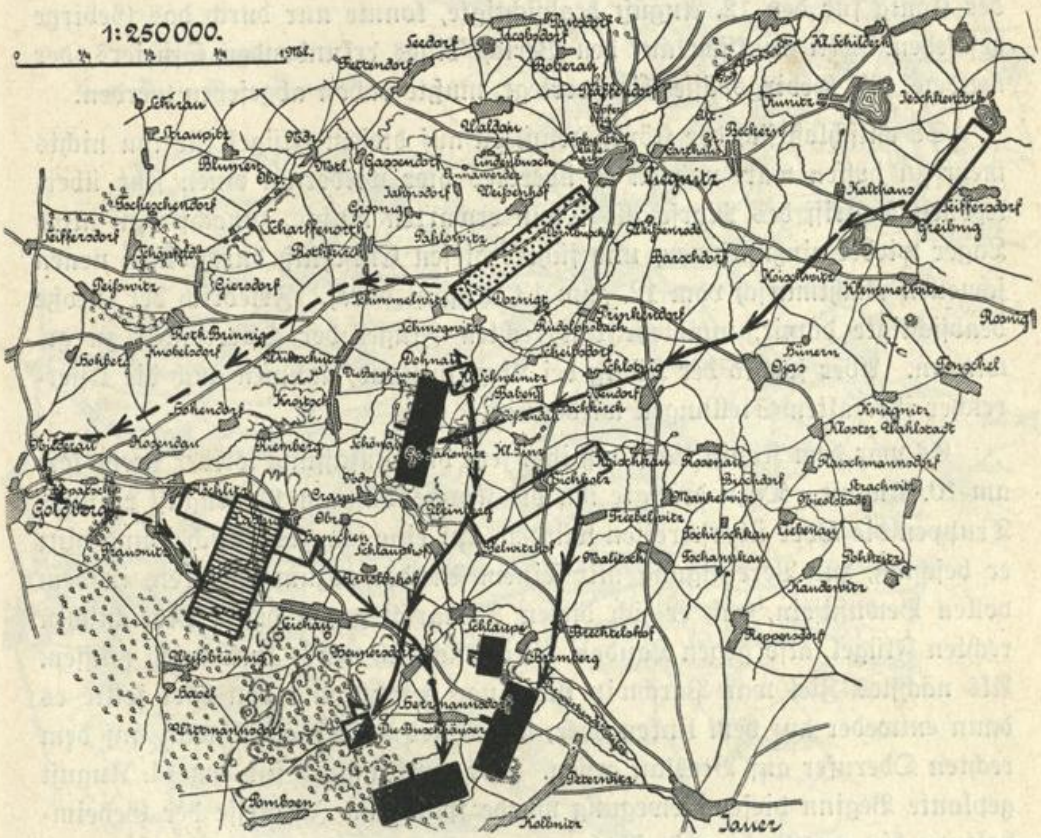
Beiderseitige Stellungen am 10. August.



Dann hielt nun endlich seine Überlegenheit für groß genug, um die Preußen am 11. August anzugreifen und zu vernichten. Wäre Friedrich in dieser Falle stehen geblieben, so konnte er sich dem umfassenden Angriff bestenfalls in nördlicher Richtung entziehen, die Vereinigung mit dem Heeresteil des Prinzen Heinrich war dann aufs neue vereitelt. „Der Sack ist aufgemacht", meinte man spottend auf österreichischer Seite. „Wir brauchen ihn nur zuzuschnüren und der König und seine ganze Armee sind gefangen." Dem König kam diese Äußerung zu Ohren. Aber im Bewußtsein seines überlegenen Feldherrntums sagte er lächelnd dazu: „Sie haben eben so unrecht nicht; aber ich denke ein Loch in den Sack zu machen, welches sie Mühe haben werden, wieder zuzunähen."

Der König war demgemäß in den nun folgenden Tagen erfolgreich bestrebt, sich der stets aufs neue drohenden Umfassung des übermächtigen Gegners zu entziehen und seinerseits dessen Flanke zu gewinnen. Von den auf den 10. August folgenden fünf Nächten nützte er drei zu schnellen

Bewegungen vom 10. zum 11. August.



Märschen aus, bis es ihm schließlich gelang, die Kette der Österreicher zu sprengen.

Der erste nächtliche Abmarsch vom 10. zum 11. August sollte die Armee der drohenden Umfassung entziehen und zu einer Vernichtung des linken österreichischen Flügels, des Heeresteils des Generals Lascy, führen. Lascy bemerkte jedoch zu seinem Glück die drohende Gefahr und zog sich, während der König über Goldberg auf Seichau vorging, in ein Lager zwischen

Hermannsdorf und Kolbnitz zurück. Nur sein Gepäck fiel zum größten Teil den preußischen Husaren in die Hände. Da Daun auf Laseys Hilferuf am 11. sogleich mit allen Teilen links abmarschierte, so konnte der König den österreichischen linken Flügel nicht mehr allein fassen. Aber die auf österreichischer Seite geplante Umzingelung des Königs war immerhin wieder einmal gründlich vereitelt.

Ein erneutes Herumgreifen um den feindlichen linken Flügel, wie es der König für den 12. August beabsichtigte, konnte nur durch das Gebirge geschehen. Mit Rücksicht auf den Bericht eines erkundenden Offiziers, der meldete, alle Gebirgspässe seien verlegt, mußte davon abgesehen werden.

So entschloß sich der König denn, da auf diesem Flügel für ihn nichts mehr zu hoffen war, und da er überdies hier wiederum einen sehr überlegenen Angriff des Marschalls Daun erwarten mußte, zunächst sein altes Lager wieder einzunehmen, und führte diesen Entschluß durch einen neuen schnellen Nachtmarsch vom 12. zum 13. August durch. Friedrich der Große beabsichtigte damit, nunmehr den rechten Flügel der Österreicher zu gewinnen. Aber sobald der König bei Liegnitz stand, nahmen auch die Österreicher ihre alten Stellungen wieder ein.

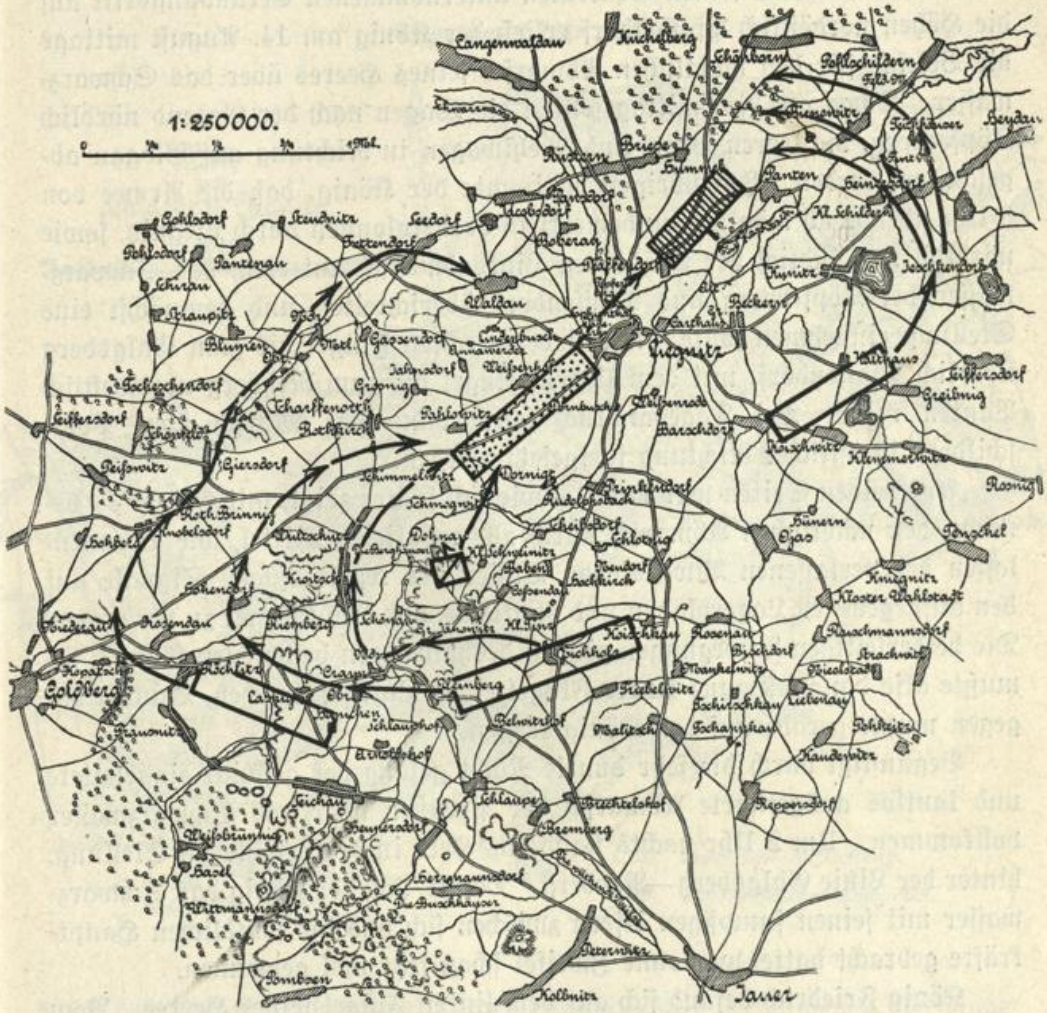
Es war dem König klar, daß ihm jetzt die Umfassung wieder drohe wie am 10. August. Dazu drängte ihn die Kunde, daß am 14. August russische Truppen die Oder überschreiten würden, auf eine schnelle Entscheidung hin; er beschloß, zur Vereinigung mit seinem Bruder abzumarschieren, in dem vollen Bewußtsein, daß er sich diesen Abmarsch gegen den österreichischen rechten Flügel, also gegen Laudon, voraussichtlich werde erkämpfen müssen. Als nächstes Ziel war Parchwitz ins Auge gefaßt, und von dort sollte es dann entweder auf dem linken oder, wenn dies nicht möglich war, auf dem rechten Oderufer auf Breslau gehen. Der ursprünglich für den 14. August geplante Beginn dieser Bewegung wurde später im Interesse der Geheimhaltung bis zur Nacht aufgeschoben.

Gerade zur gleichen Zeit hatte Marschall Daun den Plan wieder aufgenommen, den König umfassend anzugreifen und nunmehr den großen Erfolg zu erringen, zu dem ihn des Königs nächtlicher Abmarsch am 11. August nicht hatte kommen lassen. Die dazu erforderlichen Bewegungen wurden bereits für die Nacht zum 15. angeordnet, dieselbe Nacht, in der König Friedrich auf Parchwitz abzumarschieren gedachte.

Laudon sollte aus seinem Lager bei Greibnig auf Bienowitz vorgehen und demnächst des Königs linke Flanke angreifen. Die leichten Truppen unter den Generalen Ried und Beck waren bestimmt, geraden Weges auf Liegnitz vorzugehen und den König dort festzuhalten. Dauns Hauptabteilung und Lasey sollen links abmarschieren, um den preußischen rechten Flügel umfassend anzugreifen, das Gros unter Dauns unmittelbaren Be-

fehl über Crayn und Hohendorf in Richtung Schimmelwitz—Rothkirch, Lascy noch weiter links ausholend von Seichau über Giersdorf—Fellendorf in Richtung Waldau.

Bewegungen vom 14. zum 15. August.



Der Plan zielte, wie anerkannt werden muß, auf die Vernichtung des preußischen Heeres hin und hätte diese auch wohl zweifellos herbeigeführt, wenn der König bei Liegnitz abgewartet hätte, bis das Netz von allen Seiten zugezogen war. Dann mußte aber seinen Gegner eigentlich schon genug kennen, um ihm eine solche Untätigkeit nicht zuzumuten. Die ungeheure

Überlegenheit gab den Österreichern zweifellos die Berechtigung zu einem beiderseits umfassenden Angriff. Diesem Feinde gegenüber war aber jedenfalls die Beschäftigung in der Front viel zu schwach berechnet. Wie groß die sich hieraus für den Angreifer ergebende Gefahr war, sollte der österreichische Marschall nur zu bald erkennen.

Nach einem mit seinen Generalen unternommenen Erkundungsritt auf die Höhen nordöstlich Pfaffendorf erließ der König am 14. August mittags die Befehle für den nächtlichen Abmarsch seines Heeres über das Schwarzwasser. Schon am Nachmittag sollten die Wagen nach der Gegend nördlich Töpferberg, die leeren Brot- und Mehlwagen in Richtung auf Glogau abgeschoben werden. Im übrigen bestimmte der König, daß die Armee von 8 Uhr abends ab möglichst unbemerkt in drei Kolonnen durch Liegnitz, sowie nördlich und südlich der Stadt den Linksabmarsch antreten, das Schwarzwasser bei Töpferberg und Pfaffendorf überschreiten und demnächst eine Stellung einnehmen sollte, die mit dem rechten Flügel bis zum Galgsberg nördlich Pfaffendorf, mit dem linken Flügel bis zum Rehberg nordwestlich Panten reicht. Bei Tagesanbruch sollte dann der Marsch über Pohlschildern in östlicher Richtung fortgesetzt werden.

Auf beiden Seiten war man — wie sich später zeigt, mit Erfolg — bemüht, den nächtlichen Abmarsch durch alle möglichen Mittel, wie Brennenlassen der verlassenen Biwaksfeuer, Blasen der regelmäßigen Signale auf den aufgegebenen Lagerplätzen und ähnliches, vor dem Gegner zu verbergen. Die beiderseitigen Bewegungen gingen deshalb ihren befohlenen Gang. Es mußte also danach Dauns linker Flügel einen Luftstoß machen, Laudon dagegen mußte gerade auf den König treffen.*)

Begünstigt durch die sehr dunkle Nacht gelang der geschickt eingeleitete und lautlos ausgeführte Abmarsch der Preußen über das Schwarzwasser vollkommen. Um 2 Uhr nachts stand das Heer in der befohlenen Stellung. hinter der Linie Galgsberg—Rehberg. Damit, daß der König das Schwarzwasser mit seinen sumpfigen Ufern zwischen sich und die feindlichen Hauptkräfte gebracht hatte, war ohne Zweifel schon sehr viel gewonnen.

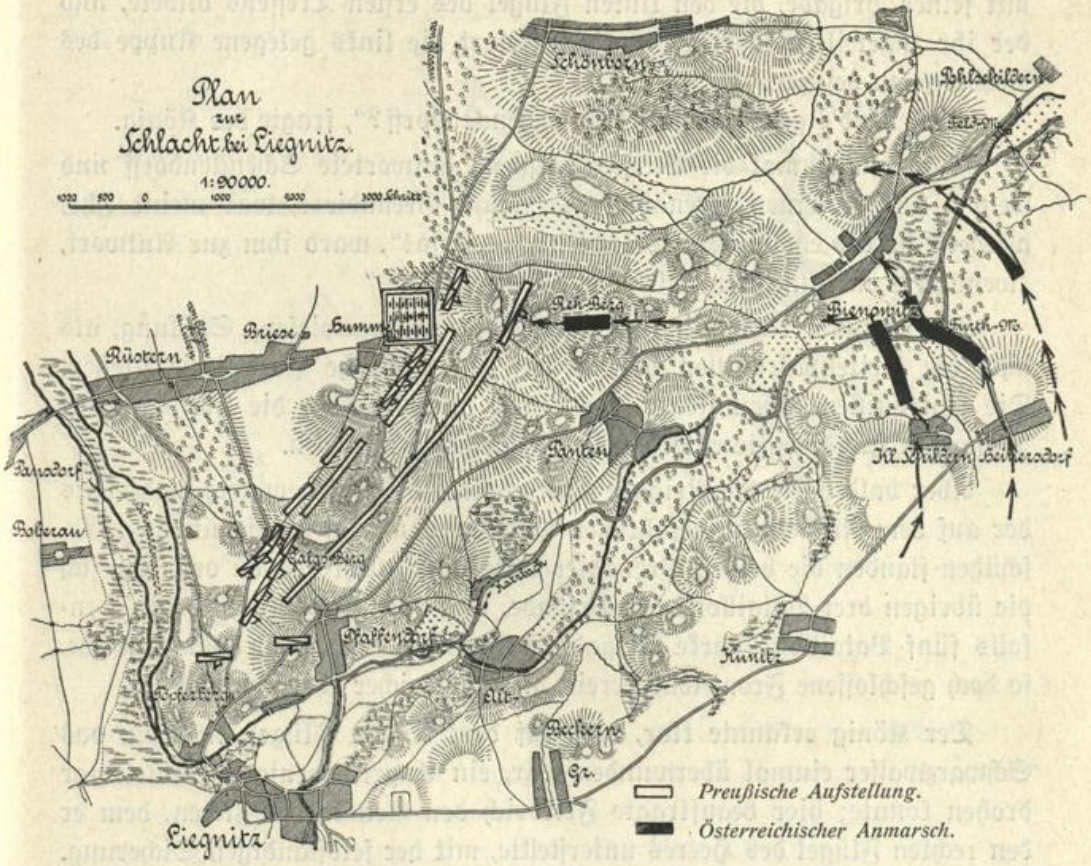
König Friedrich befand sich auf dem linken Flügel seines Heeres. Vom Rehberge aus hielt er Umschau, sah die Feuer in dem verlassenen Lager

*) Als der König seine Befehle bereits gegeben hatte, ließ sich ein österreichischer Deserteur, ein Hauptmann Weide, bei ihm melden, der angab, er habe wichtige Mitteilungen zu machen. In der Tat meldete er, nachdem er aus seinem Rausch durch reichliche Anwendung von kaltem Wasser und Tee allmählich wieder zur Vernehmungsfähigkeit gebracht war, nichts geringeres als den bevorstehenden Angriff von Lascy und Daun. Über Laudon wußte er nichts anzugeben. Der König fand sich nicht veranlaßt, daraufhin etwas in seinen Entschließungen zu ändern. Damit wird die später häufig von österreichischer Seite verbreitete Mythe entkräftet, daß der König durch Verrat von den Plänen der Österreicher für den 15. August erfahren und erst daraufhin seinen nächtlichen Abmarsch angeordnet habe.

Dauns bei Neudorf leuchten und glaubte daraus schließen zu dürfen, daß Daun noch unbeweglich stehe.

Major v. Hundt wurde mit 200 Husaren zur Erkundung auf Bienowitz entsendet. Im übrigen gab der König Befehl, zunächst zu ruhen und die

Lage um 3 Uhr früh.



durch den Nachtmarsch teilweise stark durcheinander gekommenen Verbände zu ordnen.

Für seine Person benutzte er diese Ruhepause zu einer kurzen Rast. In einen Mantel gehüllt, saß er auf einer Decke am Lagerfeuer des Grenadier-Bataillons Rathenow mitten unter den Mannschaften. So mochte es etwa 3 Uhr früh geworden sein.

Da sprengt ein Reiter mit dem lauten Rufe heran: „Wo ist der König?" Es ist Major v. Hundt, der bei Bienowitz auf den anmarschierenden Laudonschen Heeresteil gestoßen war.

Der König richtet sich auf. „Was ist?" ruft er. „Majestät, der Feind ist da!" Als dem König diese Meldung nicht recht glaublich erscheint, be-

kräftigt sie Hundt: „Ihro Majestät, hol mich der Teufel, der Feind ist da; ich bin selbst auf seine Infanterie gestoßen und nicht 24 Schritt von ihr gewesen. Er hat schon alle meine Vedetten zurückgeworfen und ist kaum 400 Schritt mehr entfernt."

Der König beauftragt den Major v. Hundt, den Gegner so lange wie möglich aufzuhalten, steigt schnell zu Pferde und befiehlt, nachdem er im Dunkel der Nacht eilig Umschau gehalten, dem General v. Schenckendorff, mit seiner Brigade, die den linken Flügel des ersten Treffens bildete, und der ihr zugeteilten schweren Batterie sofort die links gelegene Kuppe des Rehbergs zu besetzen.

„Wie wird's gehen, mein lieber Schenckendorff?", fragte der König.

„Ich will einmal die Bursche fragen", antwortete Schenckendorff und wendet sich zu seinen Grenadieren: „Nun, Grenadiere, was meint Ihr, werdet Ihr als ehrliche Kerls fechten?" „O ja!", ward ihm zur Antwort, „wenn Sie uns anführen, soll sie der Teufel holen."

Mit linksum rückte die Brigade in die ihr zugewiesene Stellung, als auch die Seitenpatrouillen bereits auf österreichische Infanterie stießen. Die Patrouillen geben Feuer, der Feind antwortet — die Meldung des Majors v. Hundt hatte eine schnelle Bestätigung erfahren.

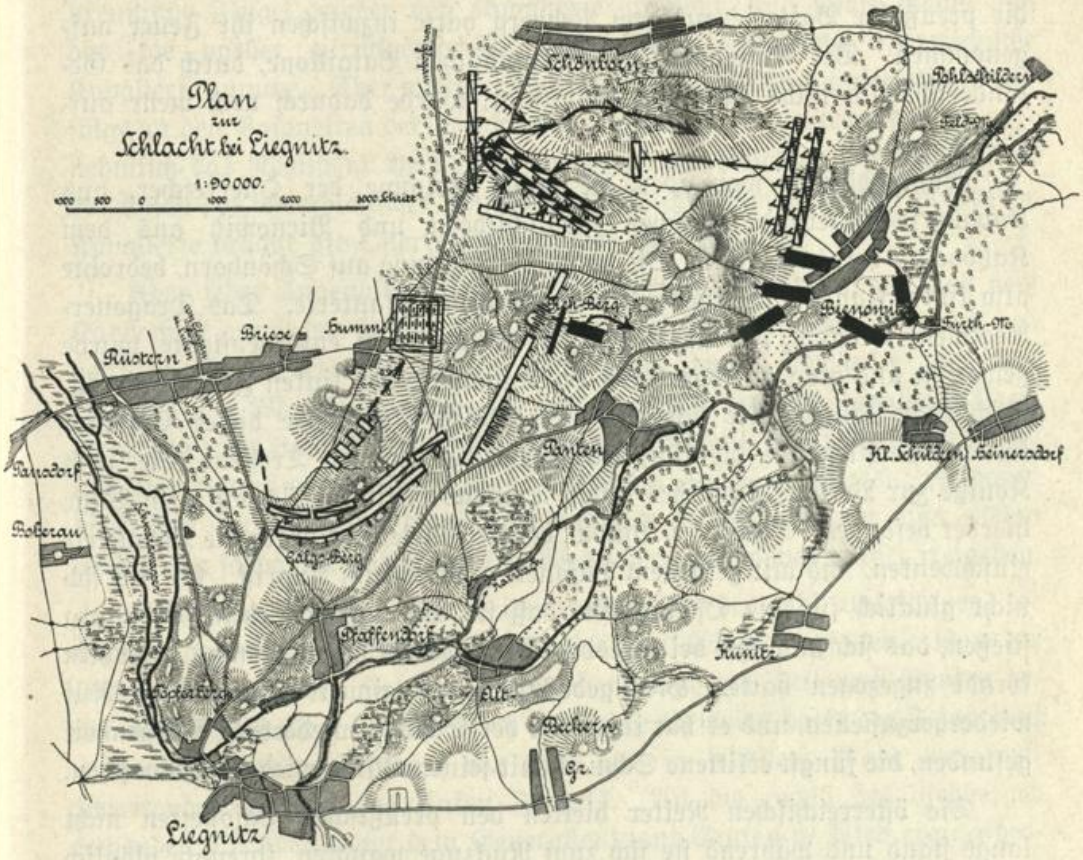
Aber bald hatte die Brigade Schenckendorff Front gemacht; beiderseits der auf dem Rehberg aufgefahrenen Batterie von zehn zwölfpfündigen Geschützen standen die beiden Grenadier-Bataillone, rechts davon ordneten sich die übrigen drei Bataillone der Brigade, und daran anschließend die ebenfalls fünf Bataillone starke Brigade Saldern — eine wenn auch schwache, so doch geschlossene Front war bereit, die Österreicher zu empfangen.

Der König erkannte klar, daß auf dem rechten Flügel, nachdem das Schwarzwasser einmal überwunden war, ein Angriff weniger unmittelbar drohen konnte; hier beauftragte Friedrich den General v. Zieten, dem er den rechten Flügel des Heeres unterstellte, mit der selbständigen Sicherung. Dagegen sah der Königliche Feldherr den linken Flügel seiner Armee und damit den beabsichtigten Abmarsch auf das äußerste gefährdet, und so ordnete er sofort an, daß fünf Bataillone aus dem zweiten Treffen unter dem General v. Bülow zur Unterstützung der Brigade Schenckendorff links abmarschieren und die Brigade links verlängern sollten. Auch die Kavallerie des linken Flügels erhielt Befehl, zur Flankensicherung links einzugreifen.

Die Vorsicht war nur zu begründet. Denn es war in der Tat die ganze Armee des Generals Laudon gegen den linken Flügel der Preußen in Anmarsch. Bei Anbruch der Nacht war der General aus seinem Lager nach der Katzbach aufgebrochen. Die Österreicher marschierten, um überraschender auftreten zu können, ohne Avantgarde, in drei Kolonnen über die Katzbach, die mit ihren sumpfigen Ufern ein recht erhebliches Hindernis bildete. Außer

der vorhandenen Brücke an der Furthmühle hatte Laudon die beiden auf der Skizze angedeuteten Kriegsbrücken beiderseits der Mühle geschlagen. Der Übergang der Kolonnen dauerte naturgemäß ziemlich lange, und so eilte Laudon, in der Hoffnung, das preußische Gepäck zu nehmen, das, wie ihm

Lage etwa 4 Uhr früh.



Preußen.

Österreicher.

Österreichische Kavallerie des rechten Flügels entwickelt sich gegen das Dragonerregiment Krockow.

Österreichische Kavallerie des rechten Flügels stößt auf die Brigade Bülow.

richtig gemeldet war, am Nachmittag des 14. August bereits unter schwacher Bedeckung nach der Gegend von Hummel abgefahren war, mit den zuerst übergegangenen Bataillonen der linken Kolonne und einer Anzahl von Geschützen voraus. Den König glaubte er noch im Lager bei Liegnitz. Auch als er auf die Husaren des Majors v. Hundt stieß, änderte das noch nicht seine Anschauungen von der Sachlage. Denn es war ihm gemeldet, daß

preußische Husaren zur Bedeckung des Gepäcks gehörten, und auf diese glaubte er gestoßen zu sein. So näherte er sich arglos dem Rehberg, der gleichzeitig von der preußischen Brigade Schenckendorff besetzt wurde.

Sobald Laudon die Lage erkannt hatte, befahl er den Aufmarsch seiner Bataillone und ließ gleichzeitig seine Geschütze auffahren, um auf gut Glück einige Schüsse abzugeben. Dem braven General v. Schenckendorff wurde dabei durch einen Kartätschenschuß die Kinnlade zerschmettert. Aber auch die preußische Batterie auf dem Rehberg hatte inzwischen ihr Feuer aufgenommen. Der Aufmarsch der österreichischen Bataillone, durch das Gelände ohnehin nicht sonderlich begünstigt, wurde dadurch noch mehr aufgehalten.

Währenddessen war aber die rechte Kolonne der Österreicher, aus Kavallerie bestehend, zwischen Pohlschildern und Bienowitz aus dem Katzbachtal herausgetreten. Sie nahm die Richtung auf Schönborn, bedrohte also linke Flanke und Rücken der preußischen Infanterie. Das Dragoner-Regiment Krockow, das sich den Österreichern zuerst entgegenstellte, wurde geworfen und ging auf das Gros der Kavallerie des linken Flügels zurück. Doch nicht lange sollte sich die österreichische Kavallerie dieses Erfolges freuen; sie stieß auf die fünf Bataillone des zweiten Treffens, die, vom Könige zur Verlängerung des ersten Treffens bestimmt, sich auf dem Wege hierher befanden. General v. Bülow, der sie führte, ließ gegen die Kavallerie einschwenken, und mit gefälltem Bajonett ging es zum Angriff. Es traf sich nicht glücklich für die Österreicher, daß sie auf das Regiment Bernburg stießen, das sich unlängst bei Dresden die Ungnade seines Königs in hohem Grade zugezogen hatte. Hier gedachte das Regiment seinen alten Ruf wiederherzustellen, und es hat im Laufe der Schlacht wiederholt Gelegenheit gefunden, die jüngst erlittene Schmach mit seinem Blute wieder abzuwaschen.

Die österreichischen Reiter hielten den preußischen Bajonetten nicht lange stand und während sie sich zum Rückzuge wandten, sprengte plötzlich die Masse der Kavallerie des linken Flügels in die Weichenden hinein. Unter schweren Verlusten und in völliger Auflösung wurden die Österreicher in östlicher Richtung zurückgetrieben. Die fünf Bataillone unter Bülow rückten demnächst in die ihnen zugewiesene Aufstellung auf den linken Flügel des ersten Treffens ein, die Kavallerie sammelte sich links rückwärts der Infanterie, bereit, jeden erneuten Umfassungsversuch abzuwehren.

Nachdem so eine Front von 15 Bataillonen in erster Linie beiderseits des Rehberges hergestellt und gleichzeitig die Gefahr einer Umfassung durch die feindliche Kavallerie fürs erste abgewendet war, beschloß der König, von seiner vorgeschrittenen Entwicklung Gebrauch zu machen und die immer noch in der Entwicklung aus dem Katzbachtal begriffenen Österreicher, deren wiederholte partielle Angriffe auf den Rehberg bisher defensiv zurück-

gewiesen worden waren, nunmehr selbst durch einen entschlossenen Angriff zurückzutreiben.

Der Ansturm geschah mit den sieben Bataillonen des linken Flügels. Wohl hielten die Österreicher zuerst stand; doch nach einer halben Stunde war ihre Kraft gebrochen. In die zurückweichende Infanterie hieb die preußische Kavallerie ein, die hier drei österreichische Regimenter fast völlig niedermachte oder gefangen nahm. So war für den Augenblick der linke preußische Flügel wieder von Kavallerie entblößt, und sofort machte sich das die vorher zurückgewiesene, jetzt wieder geordnete österreichische Kavallerie zunutze. Aber wieder zerschellte die Attacke trotz anfänglicher Erfolge an den Bajonetten der preußischen Infanterie, und wieder war es vornehmlich das Regiment Bernburg, an dessen entschlossener Standhaftigkeit die Wucht des österreichischen Ansturms brach. Die zurückkehrende preußische Kavallerie brachte die Österreicher vollends zum Weichen.

Aber jeder Augenblick führte frische österreichische Infanterie aus dem Katzbachtal gegen den linken Flügel der königlichen Truppen, die durch den heftigen Kampf ermüdet waren, und noch immer schwankte hier das Zünglein der Wage. Der König sah sich veranlaßt, noch ein Kavallerie-Regiment und zwei Bataillone des Zietenschen Heeresteils und seine Reserve, die nur vier Bataillone stark war, auf dem linken Flügel einzusetzen; es waren die letzten Truppen, über die er noch verfügen konnte, wollte er nicht Zieten übermäßig schwächen und Daun den Weg über das Schwarzwasser freigeben.

Währenddessen war aber weiter westlich bei den acht Bataillonen, die Panten gegenüber standen, eine wichtige Entscheidung gefallen. Von der linken österreichischen Kolonne hatte sich nämlich ein Teil nach Panten gewandt und das Dorf besetzt. Auch zahlreiche Geschütze hatte der Feind dort aufgefahren und gefährdete von hier aus in höchstem Maße den fortschreitenden Angriff des linken Flügels. An die rechts des Rehberges stehenden Truppen unter dem Generalleutnant Grafen v. Wied erging deshalb vom König der Befehl, sich in Besitz von Panten zu setzen. Wohl leisteten die Österreicher tapfere Gegenwehr, aber sie wurden nicht nur in der Front angegriffen, sondern auch von Westen und Südwesten her umfaßt. Der Erfolg blieb nicht aus.

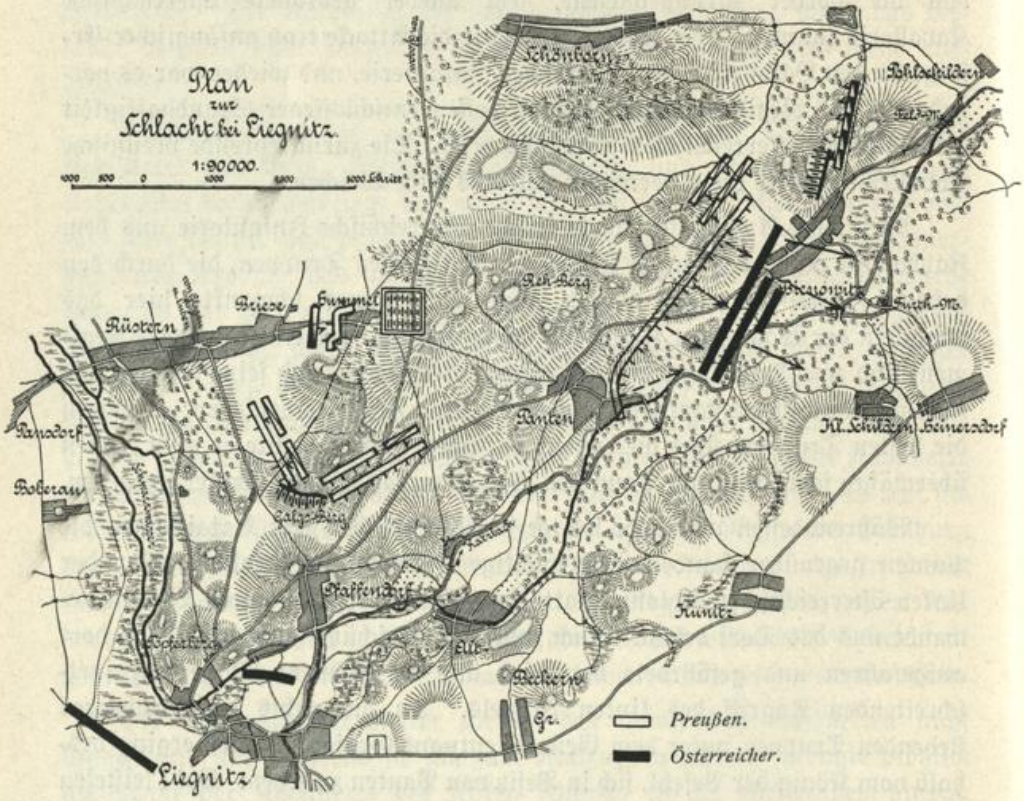
Mit großen Verlusten an Mannschaften und unter Zurücklassung zahlreicher Geschütze wich die Besatzung von Panten auf die Katzbachbrücke zurück.

Und doch war die Entscheidung bei Bienowitz immer noch nicht endgültig gefallen. So viele Erfolge die Preußen auch errungen hatten, Laudon brachte durch stets frische Truppen das Gefecht immer wieder zum Stehen. Erst als die vom König heranbeorderte Verstärkung von sechs Bataillonen auf dem linken Flügel eingetroffen war und die nun hier stehenden dreizehn Bataillone abermals zu kräftigem Angriff vorgingen,

da war es um die Haltung der Österreicher geschehen. In wilder Flucht gingen sie nach Bienowitz, nach der Katzbach zurück.

Es war gegen 6 Uhr früh, als Laudon den Widerstand endgültig aufgab. Seine Infanterie fand bald Deckung in den Büschen des Katzbachtals,

Lage gegen 6 Uhr früh.



eine starke, bei Bienowitz aufgefahrene Batterie deckte den Abzug. Von einer Verfolgung über die Katzbach mußte der König absehen. Denn einerseits waren die Truppen auf das äußerste erschöpft und wohl kaum mehr imstande, noch eine Stellung, die Laudon vorteilhaft auf dem südlichen Flußufer nehmen konnte, anzugreifen. Anderseits wurde die Gefahr für den rechten Flügel, die der General v. Zieten mit kaum 15 000 Mann zu sichern hatte, von Stunde zu Stunde größer. Jeden Augenblick mußte König Friedrich hier das Eingreifen der Daunschen Hauptmacht erwarten und so sehr auch das Gelände die Verteidigung begünstigte, — die Über-

legenheit der Österreicher wäre doch zu groß gewesen, als daß Zieten dauernd ohne Unterstützung hätte standhalten können.

Auf diesem Flügel hatten sich die Ereignisse inzwischen folgendermaßen abgespielt:

Daun und Lascy, die den König bei Tagesanbruch in rechter Flanke und Rücken anzugreifen gedachten, waren am 14. August bei Anbruch der Dunkelheit aus ihren Lagern aufgebrochen. Während Lascy, der eine sehr weite Umgehung zu machen hatte, die ganze Nacht marschierte, um über Knobelsdorf—Waldau in den Rücken des vermeintlichen preußischen Lagers zu kommen, machte Daun, bei Crayn und Röchlitz an der Katzbach angekommen, auf dem Süduser Halt, um bei Morgengrauen den Fluß zu überschreiten. Doch von den leichten Truppen unter Beck und Ried gingen einige hundert Mann noch am Abend bei Schmogwitz über die Katzbach und stellten bereits um 11 Uhr fest, daß das preußische Lager leer sei. Zum Glück erreichte diese Meldung den Marschall Daun erst um 2 Uhr früh, so daß die Warnung, die er sofort an den General Laudon ergehen ließ, zu spät ankam, um sein Schicksal noch wenden zu können. Daun gab zwar sogleich die Befehle zum Aufbruch, doch der Übergang über die Katzbach dauerte lange, und erst gegen 5 Uhr früh, als bei Bienowitz und Panten die schwerste Arbeit bereits getan war, zeigten sich die österreichischen Heersäulen in Höhe von Schmogwitz.

Nach längerer Überlegung entschloß sich Daun, den hinter dem Schwarzwasser stehenden rechten Flügel des Gegners anzugreifen. Aber der mit halbem Herzen gefaßte Entschluß sollte mit halben Maßregeln durchgeführt werden. Einige Bataillone näherten sich gegenüber Pfaffendorf dem sumpfigen Schwarzwasser und begnügten sich damit, ein völlig wirkungsloses Feuer auf die auf dem anderen Ufer befindlichen Preußen zu richten.

Die leichten Truppen unter Beck und Ried gingen zwar bei Töpferberg zum Teil über das Schwarzwasser, aber sie wurden alsbald mit blutigen Köpfen heimgeschickt. Und General Lascy fand trotz eifrigen Suchens östlich Waldau keinen Übergang über das Schwarzwasser. Nur eine Anzahl Husaren ging bei Rüstern über eine Furt, stieß beim Dorfe Hummel auf die preußische Bagage und hätte einen guten Fang getan, hätte sie nicht der Führer der zur Bedeckung bestimmten Kompagnie durch Umsicht und Entschlossenheit zum Weichen gebracht. Die ganze Privatkasse und sämtliches Feldgerät des Königs wurde so vor der Wegnahme bewahrt.

Als Marschall Daun gegen 7 Uhr die Meldung von der Niederlage Laudons erhalten hatte, gab er den Angriff vollends auf und ließ zum Rückzug blasen. Und donnernd verkündeten die preußischen Geschütze auf den

blutigen Höhen von Panten, daß der König einen neuen Sieg erfochten hatte, einen Sieg von unermeßlicher Tragweite.

Mit etwa 1800 Mann an Toten und Verwundeten war der Erfolg auf preußischer Seite erkauft. Die Österreicher hatten mehr als das Doppelte verloren, außerdem waren 2 Generale, 86 Offiziere, 5000 Mann gefangen genommen, 82 Geschütze und 23 Fahnen dem Sieger in die Hände gefallen.

Aber weit größer als diese Erfolge war die Einwirkung des Sieges auf die Gesamtlage. Aus einer geradezu verzweifelten Situation hatte der Sieg von Liegnitz den großen König gerettet, er gab ihm die Möglichkeit, unangefochten zu seinem Bruder abzumarschieren, er veranlaßte die Russen zum Zurückgehen über die Oder.

Wiederum hatte der Hohenzollernaar seine Schwingen über die bedrohte Provinz Schlesien gebreitet.

Ein einfaches Denkmal, hundert Jahre später auf der Höhe von Panten errichtet, gibt Zeugnis von der Bedeutung der Schlacht von Liegnitz. Über einer schlichten Sandsteinsäule zeigt es den schwebenden Hohenzollernadler.

Wie war es möglich gewesen, mit den 14 000 Mann, die überhaupt nur gegen Laudon im Kampf gestanden hatten, dessen mindestens 30 000 Mann starken Heeresteil so völlig zu schlagen? Gewiß war es in erster Linie gelungen, weil Laudon beim Heraustreten aus der Katzbachniederung seine Kräfte nur tropfenweise einsetzen konnte und nie zu einer völligen Entwicklung gekommen ist. Aber daß dem so war, das war doch lediglich das Verdienst des Königs. In dunkler Nacht mit der Nachricht geweckt, daß der Gegner in unmittelbarer Nähe ist, erkennt er mit wunderbarer Sicherheit, daß der Besitz des Rehberges entscheidend ist; hier läßt er die Batterie auffahren und die Brigade Schenckendorff Stellung nehmen. Sein genialer Blick erfaßt sofort, daß es auf diesem Flügel gilt, durch entschlossenes Zugreifen den Erfolg zu erringen; die Gefahr, die von der österreichischen Hauptmacht jeden Augenblick droht, achtet der König gering. So beordert er aus dem zweiten Treffen Verstärkungen nach dem linken Flügel, die gerade rechtzeitig eintreffen, um hier eine Katastrophe abzuwenden, er selbst befiehlt, nachdem die Gefechtslinie hergestellt ist, den Angriff auf Bienowitz, er zieht, als hier der Erfolg zunächst schwankt, die Reserve heran, die das Schicksal des Tages entscheidet, er ist auch bei dem Angriff auf Panten die treibende Kraft. Wahrlich, eine Fülle von verantwortlichen Entschließungen in drei kurzen Morgenstunden. Aber auch das Verhalten der Unterführer und der Truppen ist vorbildlich und zeigt, wie Friedrich der Große es verstanden hatte, sein Offizierkorps und seine Armee mit seinem Geiste zu durchdringen. Die wiederholte Abwehr der österreichischen Kavallerie-

angriffe durch die Bajonette des linken preußischen Flügels, die Wegnahme von Panten, das zähe Aushalten des linken Flügels, der zwar langsam, aber stetig gegen die Katzbach Gelände gewann — das sind Waffentaten ersten Ranges, die nur von einem so vortrefflichen Heere geleistet werden konnten.

Der König selbst, der gewiß Großes von seinen Soldaten verlangte, würdigte die ausgezeichnete Haltung seines Heeres in vollem Maße und hielt mit Anerkennungen und Belohnungen nicht zurück.

Als er an der Front des noch jüngst gemaßregelten Regiments Bernburg vorüberritt, das in der Schlacht Wunder der Tapferkeit geleistet hatte, da sprach er dem Regiment seinen Dank aus und versprach ihm baldige Rückgabe der bei Dresden entzogenen Abzeichen.

Rührend und bezeichnend für das Verhältnis, in dem der König zu seiner Armee stand, ist es, daß darauf der Flügelmann vortrat und sagte: „Ich danke Euer Majestät im Namen meiner Kameraden, daß Sie uns unser Recht zukommen lassen. Euer Majestät sind doch nun wieder unser gnädiger König?" — „Ja, Kinder", antwortete der König, „und alles soll wieder vergessen sein."

Und noch am Tage der Schlacht lieh der König in einem Parolebefehl seinem Dankgefühl für die Armee beredten Ausdruck.

„Seine Majestät", so wurde bekannt gegeben, „lassen allen Offiziers von der ganzen Armee danken, vor die heute bezeigte Bravoure und vor den Eifer, mit welchem sie für das Haus Preußen gefochten haben. Der Flecken des Bernburgischen Regiments soll von heute an auf immer vergessen sein. Seine Majestät wollen ihnen in Breslau die Tressen selbst wieder kaufen und ihnen ihre Pallasche selbst wiedergeben lassen, und damit die Herren Offiziers von der ganzen Armee wissen und sich imprimieren können, daß, wenn sich jemand distinguiert, er auch in allen Stücken distinguiert wird, so lassen Ihre Majestät hierdurch folgende Avancements und Begnadigung bekannt geben. . . ."

Es folgt dann eine große Anzahl von Beförderungen und Auszeichnungen.

So wußte der König zu belohnen, wie er auch streng, aber gerecht zu strafen verstand. Das war im Heere bekannt und darauf wie in dem Vertrauen auf die meisterhafte Führung des Königs beruht der unbegrenzte Einfluß Friedrichs auf seine Führer und Soldaten.

Die bedingungslose Ergebenheit, das Vertrauen der Führer zu ihrem König, der Soldaten zu ihren Führern, das war es, was die kleine Armee zu einem nie versagenden Werkzeug in der Hand ihres genialen Feldherrn machte.

Und wenn wir heute dankerfüllten Herzens des Herrschers gedenken, den Gott unserm Vaterlande einst schenkte, um Preußen durch tausend Fährlichkeiten zu Größe und Macht zu leiten, so wissen wir gleichzeitig, daß wir sein Vermächtnis zu wahren haben. Und ballen sich dereinst düstere Wolken um unser Vaterland, so wollen wir zu unserm Allerhöchsten Kriegsherrn aufsehen, und, will's Gott, der letzte Soldat zu seinem Führer, wie einst die Grenadiere Schenckendorffs: „Wenn Sie uns anführen, so soll sie der Teufel holen."

Die Schlacht bei Torgau am 3. November 1760.

Vortrag, gehalten in der Militärischen Gesellschaft zu Berlin zur Gedenkfeier Friedrichs des Großen am 23. Januar 1897

von

Frhrn. v. Freytag-Loringhoven,

Hauptmann und Kompagniechef im Grenadier-Regiment Kronprinz Friedrich Wilhelm (2. Schlesisches) Nr. 11.

Mit einer Kartenbeilage.

Nachdruck verboten.
Uebersetzungsrecht vorbehalten.

Der heutigen Gedächtnißfeier für König Friedrich soll eine Betrachtung des blutigen Tages von Torgau*) die Weihe geben.

Nach den Unglücksfällen von Kunersdorf, Maxen und Landeshut brachte das fünfte Kriegsjahr am 15. August 1760 dem Könige zuerst wieder einen glänzenden Sieg bei Liegnitz. Wohl gelang ihm dadurch die Ausführung seines Zuges von Sachsen nach Schlesien und die Vereinigung mit dem Prinzen Heinrich, sowie die Trennung der Oesterreicher von den Russen, aber er konnte nicht hindern, daß seine übermächtigen Gegner 40 000 Mann in seinen Rücken entsandten und seine Hauptstadt vorübergehend in Besitz nahmen. Der Anmarsch des Königs verscheuchte zwar die Feinde alsbald aus Berlin, aber es gelang ihnen, inzwischen fast ganz Sachsen in Besitz zu nehmen. Dorthin richtete nunmehr der König von der Niederlausitz aus seinen Marsch. Am 26. Oktober überschritt er mit seiner Hauptmacht bei Roßlau die Elbe und vereinigte sich bei Dessau mit seinen linkselbischen Truppen.

Die einige 30 000 Mann zählende Reichs-Armee wich von Wittenberg auf Düben zurück, während Feldmarschall Graf Daun, der mit der Oesterreichischen Haupt-Armee durch die Oberlausitz anrückte, sich bei Torgau auf dem linken Elb-Ufer mit den auf Berlin entsandt gewesenen Oesterreichischen Truppen des Feldzeugmeisters Grafen Lascy vereinigte. Dieser Elb-Uebergang Dauns gelangte noch am 26. Oktober zur Kenntniß des Königs. Er schloß daraus, daß die Oesterreicher die Vereinigung mit der Reichs-Armee bei Düben suchen würden, und rückte am 27. Oktober elbaufwärts bis Kemberg.

*) Die hier gegebene Darstellung der Schlacht stützt sich im Wesentlichen auf die Arbeit im Beiheft zum Militär-Wochenblatt 1860, II. Quartal (Graf Waldersee). Wo die Angaben anderen Quellen entlehnt sind, ist dieses besonders vermerkt. Der Vortrag beabsichtigte nichts Neues über den Verlauf der Schlacht zu bringen, er galt lediglich einer Gedächtnißfeier für König Friedrich.

Thatsächlich war Daun in solcher Absicht am 26. Oktober von Torgau auf Eilenburg marschirt. Da jedoch der Führer der Reichstruppen, Prinz Friedrich Michael von Pfalz-Zweibrücken, durch einen eiligen Rückzug über Leipzig hinaus sich der gefürchteten Nähe des Königs entzogen hatte, kehrte Daun nach Torgau zurück und bezog daselbst am 27. Oktober eine Stellung westlich der befestigten Stadt. Bindende Weisungen seiner Kaiserin schrieben ihm vor, sich auf alle Fälle in Sachsen zu behaupten, und es hierzu nöthigenfalls auf eine Schlacht ankommen zu lassen. *)

Die Stellung bei Torgau **) wurde durch die Höhen nördlich Großwig durch die Süptitzer Weinberge und deren Vorstufe, den Torgauer Rathsweinberg, bezeichnet. Dieser Höhenzug wird im Westen und Norden halbkreisförmig von der Dommitzscher Heide umschlossen und fällt zu dieser wie auch nach Süden zum Röhrgraben sanft ab. Nur westlich des Dorfes Süptitz kennzeichnet sich der Südabfall als Steilhang. Mit Ausnahme dieser einen Strecke gestatten die glacisartigen Hänge nach Nord und Süd wie auch die Hochfläche selbst die Bewegungen aller Waffen.

Die Süptitzer Höhen hatten dadurch eine gewisse Berühmtheit erlangt, daß sich auf ihnen im Vorjahre (1759) Prinz Heinrich von Preußen drei Wochen lang gegen Daun behauptete, der ihn hier nicht anzugreifen wagte, trotzdem er dem Prinzen um ein volles Drittel (etwa 60 000 gegen 40 000 Mann) überlegen war. Auch im laufenden Kriegsjahre (1760) hatte hier Generallieutenant v. Hülsen mit nur 11 000 Mann 35 000 Mann der Reichs-Armee in Schach zu halten verstanden. Von der Preußischen Zeit her befanden sich auf den Höhen einige Schanzen und in der Dommitzscher Heide umgab ein Verhau die Stellung nach Nordwesten und Norden. Dieser Verhau wies jedoch in der Nähe des Röhrteiches bereits erhebliche Lücken auf. Durch Schlagung dreier Schiffbrücken an Stelle der zerstörten stehenden Brücke war der Rückzug nach dem rechten Elb-Ufer für das Oesterreichische Heer gesichert. Die hier vereinigte Streitmacht Dauns und Laseys ***) zählte in 72 Bataillonen, 116 Schwadronen 52 000 Mann mit etwa 280 schweren und 120 Regiments-, zusammen 400 Geschützen. †)

---

*) Mittheilungen des K. K. Kriegsarchivs 1882, S. 102. Hiernach ging Daun zunächst auf Torgau zurück, weil er durch den Anmarsch des Königs für seine Nachschublinie, die Elbe, besorgt wurde.

**) Dauns Front war in derselben anfänglich nach Norden gerichtet. Als der König gegen seinen Rücken auf Schildau vorging (vergl. S. 167), wandte er sich nach Südwesten, um dann unmittelbar vor der Schlacht einen abermaligen Frontwechsel vorzunehmen (vergl. S. 168).

***) Vergl. die in der Anlage gegebene Ordre de Bataille.

†) Nach Mittheilungen des K. K. Kriegsarchivs 1882, S. 102 zählte

Daun	33 300	Mann,
Lascy	17 300	»
zusammen	50 600	Mann.

Während Daun auf Torgau zurückging, wandte sich der König am 29. Oktober nach Düben, und als er hier den Gegner nicht antraf, am 30. muldeaufwärts nach Eilenburg, wo der Abmarsch der Reichs-Armee über Leipzig zu seiner Kenntniß gelangte. Auf die Nachricht, daß Daun bei Schildau lagere, ließ der König seine Armee am 2. November in vier Kolonnen den Marsch dorthin antreten. Man stieß jedoch nur auf schwache Vortruppen der Oesterreicher und erfuhr durch Gefangene, daß Daun bei Torgau stände. Der König ließ daher an diesem Tage die Armee ein Lager bei Langen-Reichenbach beziehen und nahm sein Hauptquartier in diesem Orte. Er beschloß, den Feind am anderen Tage bei Torgau anzugreifen. Hierzu verfügte er nach Abzug einiger Entsendungen über 44 000 Mann in 62 Bataillonen, 102 Schwadronen mit 132 schweren und 124 Regiments-, zusammen 256 Geschützen. Er war sonach den Oesterreichern an Zahl um etwa 8000 Mann, an Artillerie jedoch sehr erheblich unterlegen.

Ueber die Stellung seines Gegners war der König am 2. November abends nur sehr im Allgemeinen unterrichtet. Er nahm sie der Hauptsache nach in der alten Preußischen Front nach Südwesten gegen den Röhrgraben gerichtet, mit dem rechten Flügel auf den Höhen nordöstlich Großwig, mit dem linken Flügel auf dem Rathsweinberge an. Ueber das Gelände ließ er sich durch General v. Hülsen und mehrere seiner Offiziere, sowie durch Förster und Jäger der Gegend genau unterrichten, so daß er in dieser Hinsicht annähernd eine gleiche Klarheit gewinnen mochte, wie sie uns die vervollkommneten Karten der jetzigen Zeit gewähren.

Der Preußische Angriffsplan gründete sich auf die strategisch ungünstige Lage des feindlichen Heeres, dessen Rückzugslinie in der Flanke lag und hier über die Elb-Brücken führte, sodann auf einige taktische Mängel der Oester-

---

Nach derselben Quelle (S. 105) zählten sie vereinigt nach einer im Wiener Kriegsarchiv befindlichen Zusammenstellung für den Schlachttag in 72 Bataillonen, 8 Kompagnien, 116 Schwadronen mit etwa 280 (schweren) Geschützen 52 100 Mann.

Die (Walderseesche) Darstellung im vorerwähnten Beiheft zum Militär-Wochenblatt für 1860, S. 23/24 berechnet

für Dauns Armee etwa 45 000 Mann,
" Lascys Truppen " 19 000 "

zusammen 64 000 Mann.

Dieser Darstellung ist auch die beigefügte Ordre de Bataille entnommen, die sich mit der in den Mittheilungen gegebenen Zahl der Truppeneinheiten nicht völlig deckt. Das in derselben aufgeführte Infanterieregiment Giulay befand sich während der Schlacht als Besatzung in Torgau, die sonstigen Abweichungen erklären sich wohl durch die Verschiedenheit der Angaben über die Entsendungen und die leichten Truppen.

Eine ältere Oesterreichische Veröffentlichung in Stressleurs Militärischer Zeitschrift bringt die Gesammtstärke mit 63 000 Mann in Ansatz. Ihr ist auch Bernhardi in „Friedrich der Große als Feldherr" gefolgt. Man wird mit Daniels „Zur Schlacht von Torgau" (Berlin 1886, S. 23) die in den Mittheilungen des K. K. Kriegsarchivs gegebenen niedrigeren Zahlen für die richtigeren halten müssen.

reichischen Stellung. Ein offensives Vorbrechen aus dieser war nach Süden durch den Röhrgraben, nach Westen und Norden durch die Dommitzscher Heide behindert, letztere begünstigte dagegen einen verdeckten Anmarsch gegen den Rücken der feindlichen Stellung. Sodann besaß der Höhenrücken, trotz seiner die Feuerwirkung begünstigenden, sanft geböschten Hänge, nur eine obere Breite von 800 m. Wenn daher der Gegner gezwungen wurde, auf ihm nach zwei Seiten Front zu machen, dann konnte er von vorn und von rückwärts durch Artilleriefeuer gefaßt werden, dann auch mußten die feindlichen Truppen, trotz der Ueberlegenheit an Zahl, zu dünn gestellt sein, um an allen Punkten gleichmäßig zu nachhaltigem Widerstande befähigt zu sein. Aus diesen Umständen erwuchs dem Könige der Entschluß, den Angriff mit zwei getrennten Heerestheilen zu führen. Er selbst mit der etwa 26 000 Mann zählenden Hauptmacht wollte den Feind durch die Dommitzscher Heide umgehen, während der General der Kavallerie v. Zieten mit etwa 18 000 Mann, und zwar einem Drittel der Infanterie und der Hälfte der Kavallerie, von Süden her gegen die Süptitzer Höhen anrücken, dadurch die Aufmerksamkeit des Feindes auf sich ziehen und sein Ausweichen elbaufwärts verhindern sollte.

Die zum Heerestheile des Königs bestimmten Truppen*) hatten die Dommitzscher Heide in drei Kolonnen zu durchschreiten, die Elb-Niederung bei Elsnig und Neiden zu gewinnen und sich dort, im Rücken des Feindes, zum Angriff zu formiren.

Die erste Kolonne unter Befehl des Generals der Infanterie Markgrafen Karl, zu welcher sich der König in Person begab, 25 Bataillone, 10 Schwadronen, 50 schwere Geschütze zählend, sollte über das Nordende von Mockrehna und über Weidenhayn auf Neiden marschiren.

Die zweite Kolonne unter Befehl des Generallieutenants v. Hülsen, 12 Bataillone, 34 schwere Geschütze stark, hatte links von der ersten Kolonne die Richtung über das Südende von Mockrehna, sodann zwischen Weidenhayn und Roitzsch hindurch auf Elsnig zu nehmen.

Die dritte Kolonne unter Befehl des Generallieutenants Prinzen v. Holstein-Gottorp bestand aus der 38 Schwadronen starken Masse der Kavallerie, der 4 Bataillone und 10 schwere Geschütze angeschlossen wurden. Dieser Kolonne war vorgeschrieben, mit einem größeren Bogen westlich Mockrehna auszuholen und links der zweiten Kolonne gleichfalls Elsnig zu erreichen.**)

*) Vergl. die in der Anlage enthaltene Kolonnen-Eintheilung.

**) Da dem Könige (falsche) Nachrichten von weiter elbabwärts bei Pretzsch befindlichen feindlichen Truppen zugegangen waren, sah er sich veranlaßt, die erwähnten drei Kolonnen durch eine stärkere Entsendung von 25 Schwadronen, 1 Bataillon und 10 Geschützen unter Führung des Obersten v. Möhring, die er als vierte Kolonne über Roitzsch die Richtung auf Dommitzsch nehmen ließ, den Rücken zu decken. Dieser Abtheilung war gleichzeitig der Schutz der Munitionswagen und eines Theils der übrigen Truppenfahrzeuge anvertraut. Die Packwagen und Packpferde wurden unter Bedeckung von 8 Husaren-Schwadronen in der Richtung auf Wurzen abgeschoben.

Bei Tagesanbruch, um 6½ Uhr früh, setzten sich die Truppen des Königs in Marsch, während diejenigen Zietens zunächst noch im Lager stehenblieben, um jene den erforderlichen Vorsprung gewinnen zu lassen.

Der am 3. November früh ausgegebene Befehl des Königs*) schrieb für den von ihm geführten Heerestheil vor, daß der Aufmarsch mit dem linken Flügel in der Elb-Niederung unter dem Schutze eines aus den 10 Grenadier-Bataillonen der ersten Kolonne bestehenden Vortreffens zu erfolgen habe. Hinter den beiden Grenadier-Brigaden sollten, diese links überragend, die übrigen 15 Bataillone der ersten Kolonne als erstes, hinter diesen die 12 Bataillone der zweiten Kolonne als zweites Treffen sich formiren. Es heißt sodann: „Der linke Flügel wird den Feind attaquiren, weshalb die Generals alle ihr Augenmerk dahin haben müssen diesen Flügel, wenn es nöthig, mit frischen Bataillons zu unterstützen. Zwischen denen Treffen muß 250 Schritt Distance gehalten werden. Der Obrister v. Dieskau und Möller werden, wo es prakticabel ist, Wurfgeschütze und Kanonen auffahren lassen, diese Attaque so viel als möglich zu erleichtern und sobald die Infanterie den Feind von denen Weinbergen geworfen, die schweren Batterien sogleich daselbst auffahren zu lassen. Wenn Kavallerie gefordert wird, so wird recommandirt, daß nicht ein ganzer Flügel darauf gestürzt kommt, sondern nur so viel, als das Terrain erlaubt. Sobald die Infanterie den Feind aus dem Posten delogirt hat, muß sie sich sogleich wieder formiren und nicht eher wieder weitergehen, als bis sie in vollkommener Ordnung ist. Ich habe im Uebrigen das Vertrauen zu denen Offiziers, daß ein jeder seinen Fleiß und Bravoure anwenden wird, daß wir einen vollkommenen Sieg über den Feind erhalten."

Der Feind, dessen Vernichtung der König in dieser Weise ins Auge faßte, hatte am 2. November nachmittags mit dem Hauptheere unter Daun eine Stellung bezogen, die sich mit dem rechten Flügel hinter den Schafteichen auf den Süptitzer Höhen, mit dem linken nördlich Zinna befand, während das Reservekorps auf den Höhen von Großwig, Front gegen das Dorf, stand. Dauns Stellung wich sonach wesentlich von der Annahme des Königs, der sie weiter nach Torgau hin ausgedehnt glaubte, ab. Lascy war am 2. von Mockrehna auf der Leipziger Straße bis in die unmittelbare Nähe von Torgau zurückgegangen und nahm am 3. November vormittags hier eine Aufstellung mit dem Rücken gegen die Stadt quer über

*) Politische Korrespondenz XX. 12 458: „Gegen der alten Elbe wird aufmarschirt, alsdann muß sich das 1. Treffen links hinter denen Grenadiers formiren und setzet sich dahinter. Das 2. Treffen marschirt gerade hinter dem 1. auf . . . . . ."

Aus diesem Wortlaut geht unzweifelhaft hervor, daß der Rathsweinberg und nicht die Süptitzer Weinberge angegriffen werden sollten, wenn auch Daniels „Zur Schlacht von Torgau" (S. 34 Anmerkung) wohl mit Recht hervorhebt, daß in dem von Gaudi gebrachten Text des Angriffsbefehls die Abänderung „von den Höhen des Rathsweinberges", statt „von denen Weinbergen" (vergl. oben) willkürlich vorgenommen zu sein scheint.

die Leipziger Straße, den Röhrgraben vor der Front, mit der Kavallerie im ersten, mit der Infanterie im zweiten Treffen unter Besetzung der Enge nördlich des Großen Teiches mit Infanterie. Lascys Korps bildete derart einen Haken zur Stellung Dauns auf den Höhen und deckte ihm die linke Flanke, sowie die Rückzugsstraße über Torgau.

Das Oesterreichische Heer war ringsum von einer Kette leichter Truppen umgeben;*) sie sicherten ihm zwar in dem unübersichtlichen Waldgelände der Dommitzscher Heide den Rücken, doch lassen die Anordnungen Dauns erkennen, daß er einen etwaigen Angriff lediglich von Süden her erwartete.

Die Spitze der ersten Kolonne des Königs stieß bei Wildenhayn zuerst auf leichte Oesterreichische Truppen, die alsbald auf Weidenhayn und von dort, im Verein mit einer anderen Vorpostenabtheilung nach den Höhen nordöstlich von Großwig abzogen. Im weiteren Vormarsche wurde das Dragoner-Regiment St. Ignon von den Zieten-Husaren in der Dommitzscher Heide überrascht. Versprengte dieses Regiments und die Meldungen seiner von Wildenhayn und Weidenhayn vertriebenen Vorposten brachten dem Oesterreichischen Feldmarschall zuerst die Nachricht, daß starke Preußische Kolonnen die Heide in seinem Rücken betraten, er somit von dort her einen ernsthaften Angriff zu gewärtigen habe.

Um einem solchen entgegentreten zu können, leitete er eine Frontveränderung etwa zu derselben Zeit ein, als die erste Kolonne des Königs Weidenhayn durchschritten hatte und völlig in die Waldungen eingerückt war. Das erste Oesterreichische Treffen nahm die Front nach Norden, die Kavallerie des rechten Flügels kam beiderseits des Zscheitschken-Grabens nördlich Zinna zu stehen, die Infanterie mit sechs Regimentern auf dem Rande des Süptitzer Höhenzuges bis nördlich der Schafteiche. Von dort bildeten drei Regimenter eine linke Flanke bis zu einer den Damm über die Schafteiche beherrschenden Schanze. Hier schloß sich das zweite Treffen an. Da man von dem Verbleiben der Truppen Zietens im Lager von Langen-Reichenbach Kenntniß hatte, nahm dieses Treffen die Front nach dem Röhrgraben. Es erstreckte sich bis Zinna, besetzte Süptitz mit einem Bataillon und trat östlich Zinna durch einige Kavallerie-Regimenter in unmittelbare Fühlung mit den Truppen Lascys.

Auf diese Weise bildete nunmehr die Oesterreichische Schlachtstellung ein langgestrecktes hohles Viereck, dessen nach Torgau gerichtete Seite offen blieb.

---

*) Im Elb-Thal bei Neiden stand Oberst v. Ferrari mit 3 Grenadier-Bataillonen, 1 Dragoner-Regiment, in der Dommitzscher Heide befand sich das 10 Schwadronen starke Chevaulegers-Regiment St. Ignon, bei Weidenhayn 3 weitere Grenadier-Bataillone und 10 Schwadronen Grenadiere und Karabiniere zu Pferde unter Oberst v. Normann, bei Wildenhayn stand General v. Ried mit einem Husaren-, einem leichten Infanterie-Regiment und einigen Jäger-Kompagnien. Er hielt von dort aus Verbindung mit den Vorposten Lascys an der Leipzig—Torgauer Straße.

Der linke Flügel des ersten Treffens wurde noch dadurch besonders gestützt, daß das Reservekorps von den Großwiger Höhen herangezogen wurde und theils zwischen beiden Treffen Aufstellung nahm, theils das erste Treffen bis in den Wald hinein verlängerte.

Eine erhebliche Anzahl schwerer Geschütze wurde auf den Höhen in Stellung gebracht und vor dem rechten Flügel des ersten Treffens nordwestlich Zinna zu einer großen Batterie, Front nach Norden, zu einer weiteren auf den Süptitzer Weinbergen, Front nach Süden, zu einer dritten bei Zinna, gleichfalls Front nach Süden, vereinigt. Im Ganzen fanden 100 schwere Geschütze Front nach Norden, der Rest beim zweiten Treffen Front nach Süden und bei Lascys Korps Verwendung.*)

Der Oesterreichische Feldherr behielt zur Ausführung dieser Gegenmaßregeln vollauf Zeit, da die Kolonnen des Königs sich nur langsam in Reihen und aufgehalten durch ihre schwere Artillerie auf den sandigen Wegen der Kiefernheide fortzubewegen vermochten.

Etwa um 8 Uhr morgens waren auch Zietens Truppen aus dem Lager bei Langen-Reichenbach aufgebrochen. Der Marsch ging in einer Kolonne westlich Klitzschen vorüber der Leipzig – Torgauer Straße zu. Die Vorhut erlitt an der Rothen Furt-Brücke einigen Aufenthalt. Diese war abgebrochen und zwei Bataillone Warasdiner nebst einigen Husaren verwehrten den Uebergang. Der Widerstand wurde indessen bald beseitigt und die Brücke hergestellt.

Die über die unerwartete Aufstellung Lascys eingehenden Meldungen veranlaßten nunmehr Zieten, die Leipziger Straße weiter zu verfolgen, da er bei einem Abbiegen in nördlicher Richtung auf Süptitz zu, wie es ihn dem Könige mehr genähert haben würde, Lascy in der Flanke gehabt hätte. Der General wählte in dieser Lage wohl das allein Zweckmäßige und Natürliche. Er bewirkte zwischen 1 und 2 Uhr nachmittags seinen Aufmarsch mit der Front gegen den Röhrgraben außerhalb des wirksamsten feindlichen Geschützfeuers, mit der Kavallerie auf dem rechten Flügel an den Großen Teich gelehnt, mit dem linken Flügel der Infanterie bis Süptitz gegenüber ausgedehnt. Zietens schwere Artillerie trat alsbald in einen lebhaften Feuerkampf mit der Artillerie Lascys, die südlich Zinna in Stellung ging, und zog auch das Feuer der Batterien des zweiten Treffens Dauns von den Süptitzer Höhen auf sich. Durch dieses auf weite Entfernung abgegebene, an sich wenig Verluste bringende Geschützfeuer entsprach Zieten zunächst am besten dem demonstrativen Theile seiner Aufgabe, ohne durch einen verfrühten Angriff seine Truppen aufs Spiel zu setzen.

Währenddessen hatte die Spitze der ersten Kolonne des Königs nordwestlich Neiden den Rand des Waldes erreicht. Die hier aufgestellten

*) Mittheilungen des K. K. Kriegsarchivs 1882, S. 115 ff. Gegen den König standen 37 Bataillone, 6 Kompagnien, 57 Schwadronen, mit im Ganzen 25 200 Mann, gegen Zieten 35 Bataillone, 1 Kompagnie, 53 Schwadronen mit im Ganzen 26 000 Mann.

Oesterreichischen Vortruppen wurden durch das unerwartete Auftreten der Preußen in ihrer linken Flanke überrascht und zogen eiligst auf Zinna ab. Dadurch war der Uebergang über den Strie-Bach freigegeben. Der König befahl der ersten Kolonne, zu halten und aufzuschließen. Er ritt persönlich unter dem Schutze der Zieten-Husaren zur Erkundung vor und überzeugte sich alsbald, daß der feindliche rechte Flügel nicht, wie er vorausgesetzt hatte, bis an den Rathsweinberg reichte, aber auch davon, daß bei der herrschenden Jahreszeit ein Vorgehen in der nassen, vielfach von Gräben durchschnittenen Elb-Niederung unausführbar war. Es blieb sonach nur der rein frontale Angriff gegen die Höhen. Mit dem Glase nahm der König deutlich die starke Anhäufung von Geschützen auf dem rechten feindlichen Flügel nordwestlich Zinna wahr, er beschloß daher, den linken Oesterreichischen Flügel auf den Süptitzer Höhen zum Angriffsziel zu nehmen. Hier schienen der Wald und einige leichte Bodenwellen wenigstens etwas Deckung zu gewähren; in dieser Richtung kam man auch Zieten näher. Die erste Kolonne schwenkte deshalb mit der Spitze rechts und nahm von Neiden her die Richtung durch den Wald gegen das Ostende des Verhaues.

Es war gegen 2 Uhr nachmittags, als die Grenadier-Brigade Syburg die neue Richtung aufnahm. Der heftig von Süden wehende Wind trug den Kanonendonner des Artilleriekampfes, der zwischen Zietens und Laseys Batterien entbrannt war, deutlich herüber. Der König mußte fürchten, daß Zieten gegen eine große Ueberlegenheit im Gefecht stehe. Diese Vorstellung im Verein mit dem Aufenthalt, den der schwierige Marsch durch die Heide verursacht hatte, die Nothwendigkeit, die anfängliche Angriffsdisposition abzuändern, der Umstand, daß der Novembertag nur noch wenige Stunden übrig ließ, das Alles erweckte dem König die schwerste Sorge für den Ausgang des Tages. Es galt nunmehr, alle Rücksicht auf einen geordneten Aufmarsch, wie ihn ein geplanter Angriff erforderte, beiseite setzend, die zunächst zur Hand befindlichen Truppen an den Feind zu bringen. Die Brigade Syburg erhielt Befehl, sich rechts zu entwickeln. Da sie, wie alle Truppen vom Heerestheile des Königs, links abmarschirt war, um, gemäß der ursprünglichen Absicht eines Angriffs in der Niederung, durch Rechts-Einschwenken die Front herzustellen, mußte man jetzt zu dem damals ungewöhnlichen Mittel eines Links-Einschwenkens aus dem Links-Abmarsch greifen. Um Zeit zu ersparen, stellten einige Bataillone die Linie in Kehrt, andere in der Inversion her. Sie geriethen, zumal sich der Aufmarsch im Holze vollzog, in einige Unordnung. Noch bevor sie südwestlich Neiden den Wald betraten, waren sie von den ersten Oesterreichischen Kanonenkugeln begrüßt worden. Während des Aufmarsches in dem hier ziemlich lichten Walde litten sie bereits erheblich durch Artilleriefeuer.

Zunächst völlig vereinzelt rückte die Brigade Syburg den feindlichen Feuerschlünden entgegen. Nur das Regiment Zieten-Husaren befand sich zur

Zeit bereits außerhalb des Waldes am Wege Neiden—Wölsau und deckte den Grenadieren die linke Flanke. Die schwere Artillerie hatte, da sie durch den üblen Weg in der Neidener Niederung und durch den Verhau aufgehalten worden war, nicht schnell genug zu folgen vermocht, um das erste Vorgehen der Infanterie unterstützen zu können. Als zweite Staffel, rechts überragend, folgte der Brigade Syburg die Brigade Stutterheim, in sich bataillonsweise rechts gestaffelt. Die Ordnung war bei ihr noch mehr gelockert als bei der ersten Brigade, da sie im feindlichen Artilleriefeuer sich mit bereits entwickelten Bataillonen durch den Verhau hatte hindurcharbeiten müssen, und der König, in begreiflicher Unruhe, sie fortgesetzt zur Eile antreiben ließ.

In dem freien Gelände vor dem Walde gerathen alsbald die zehn Bataillone in ein verheerendes Kartätschfeuer, gleichzeitig werden sie in der rechten Flanke vom Walde her durch Oesterreichische Jäger und Kroaten lebhaft beschossen. Dennoch bleiben sie im Vorgehen, bis sie das Gewehrfeuer zu eröffnen vermögen. Damit aber erreicht auch ihr heldenmüthiger Ansturm sein Ende. Beide Brigadeführer, 68 Offiziere, zwei Drittel der Mannschaft sind außer Gefecht gesetzt; ihrer Führer beraubt, beginnen die in Trümmer geschossenen Bataillone zu wanken und fluthen rückwärts dem Walde zu. Die feindliche Infanterie stürmt ihnen im Siegestaumel nach, Oesterreichische Karabiniere und Grenadiere zu Pferde fallen den Weichenden in die Flanke.

Doch nicht allein diese zehn wackeren Bataillone hatten hier versucht, das Unmögliche zu wagen. Zwei schwere Batterien der ersten Kolonne unter Führung des Obersten v. Dieskau waren am Röhrteiche in Stellung gegangen. Ehe sie jedoch zum Schuß kamen, wurden sie durch das feindliche Feuer vollständig zugedeckt. Offiziere, Kanoniere, Knechte und Pferde wurden niedergestreckt und jede Feuerthätigkeit fand damit ein Ende.

Die Kraft zu derartigen Wagnissen fand die Truppe durch die Gegenwart und das persönliche Beispiel des Königs, der zwischen den beiden Grenadier-Brigaden hier Zeuge ihres Opfermuthes war. Er lieh ihm beredten Ausdruck, indem er sich zum General v. Syburg mit den Worten wandte: „Welch schreckliches Geschützfeuer, haben Sie jemals dergleichen vernommen?“ Durch einen dicht neben ihm niederfallenden schweren Eichenast erst war der König auf die Gefahr aufmerksam gemacht worden, in der er sich befand. Er stieg vom Pferde und führte seine Grenadiere zu Fuß in das freie Feld vor. Und doch verlor er inmitten des grausigen Schreckens, der ihn umgab, keinen Augenblick die erhabene Ruhe der Seele. Als ihm der Tod seines Flügeladjutanten, des Obersten Grafen Wilhelm v. Anhalt, der ihm persönlich nahestand, gemeldet wurde, äußerte er zu dessen Bruder, dem Grafen Friedrich: „Alles geht heute schlecht, meine Freunde verlassen mich.“

Und doch schien es eben jetzt, als ob, trotz dieses ersten Mißgeschicks, heute noch nicht Alles schlecht für den König gehen sollte, denn schon stand ein neues Preußisches Treffen bereit, den abgeschlagenen Angriff zu erneuern.

Mit besserer Ordnung und mit mehr Ruhe hatten sich die zehn Bataillone der Brigaden Ramin und Gablentz, letztere etwas rechts rückwärts der ersteren, formirt, während hinter der Brigade Gablentz die Brigade Butzke in Aufmarsch begriffen war, auch die vordersten Bataillone der zweiten Kolonne des Generals v. Hülsen auf dem Gefechtsfelde eintrafen und sich hinter die Brigade Ramin setzten.

Dreizehn jetzt formirte Bataillone*) lassen die Trümmer der Grenadiere durch und erneuern den Angriff, der jetzt auch von Artillerie unterstützt wird, da zwei schwere Batterien**) auf dem linken Flügel dieser Gefechtslinie in Thätigkeit getreten waren. Dieser Angriff wird dadurch begünstigt, daß einige Oesterreichische Regimenter hinter den Grenadieren nachdrängen und in ihrer Ordnung gelockert sind. Die Preußen erreichen die Hochfläche und halten sich hier mit Hülfe dreier weiterer in das Gefecht eingreifender Bataillone Hülsens.

Doch Feldmarschall Graf Daun ist hier persönlich zur Stelle, er führt das Reservekorps zum Gegenangriff vor und gleichzeitig reitet die Kavallerie seines rechten Flügels an. Es entspinnt sich ein wildes Handgemenge, die Preußischen Bataillone leisten verzweifelte Gegenwehr, zahlreiche Offiziere und Mannschaften gerathen in Gefangenschaft, bis auch diese Truppen dem Schicksal der Grenadiere verfallen, wobei Alles, was sich nach dem Walde hin zu retten sucht, den nachhauenden Oesterreichischen Reitern eine leichte Beute wird. Die 16 Bataillone büßen hier nicht weniger als 137 Offiziere ein, das Regiment Goltz verliert die Hälfte seines Bestandes, das Grenadier-Bataillon Heilsperg 350 Mann von 400, mit denen es in die Schlacht gegangen. Diese Bataillone waren als vernichtet zu betrachten und in den zur Zeit noch verfügbaren 11 Bataillonen der Brigaden Butzke, Queiß und Braun besaß der König nicht die Mittel, einen erneuten Angriff zu unternehmen. Immerhin fand an dem Feuer dieser frischen Bataillone die Verfolgung der Oesterreichischen Kavallerie ein Ende, und das Gefecht ging auf beiden Seiten mehr und mehr in einen Artilleriekampf über, in den nach und nach weitere schwere Preußische Batterien eingriffen.

Es war 3 Uhr vorüber, der Spätherbsttag begann sich zu neigen. Der Oesterreichische Feldherr wähnte sich des Sieges gewiß und fertigte eine dahin lautende Botschaft nach Wien ab. Um aber nachzustoßen, entbehrte doch seine Infanterie der Kraft. Auch sie hatte stark gelitten und mußte erst wieder geordnet werden. Schon auch war die Preußische Kavallerie heran, ihrer bedrängten Infanterie Luft zu machen, den Oesterreichern zur Herstellung der Ordnung keine Zeit zu lassen.

*) Brigaden Ramin und Gablentz sowie die drei vordersten Bataillone der Kolonne Hülsen.

**) Nach einigen Quellen waren es drei Batterien.

Eine Kreuzung mit der Kolonne Hülsen und ein schwieriger Marsch quer durch den Wald, veranlaßt durch das Bestreben, das Gefechtsfeld rascher zu erreichen, hatten den Prinzen von Holstein erst spät in der Elb-Niederung eintreffen lassen. Dann eilte die Kavalleriekolonne in scharfem Trabe dem Kanonendonner zu. Während der Prinz mit einem Theile der Regimenter östlich des Röhrteiches die Richtung auf Zinna einschlug, waren die Kürassier-Regimenter Spaen, Markgraf Friedrich und Schmettau sowie die Bayreuth-Dragoner vom Könige zur unmittelbaren Unterstützung seiner Infanterie westlich des Röhrteiches herangeholt worden.

Diese vier Reiter-Regimenter werfen im ersten Ansturm die Kavallerie des rechten Oesterreichischen Flügels. Ein Königliches Dankeswort belohnt noch auf dem Schlachtfelde selbst den tapferen Führer der zuerst einhauenden Spaen-Kürassiere, Oberst v. Dalwig, für die glänzende That. Die Bayreuth-Dragoner schwenken, nachdem die Oesterreichische Reiterei aus dem Felde geschlagen, rechts gegen die feindliche Infanterie ein und rollen sie auf. Ihre guten Klingen thun hier nicht minder wackeren Dienst wie einst bei Hohenfriedeberg und Leuthen, und fast gewinnt es den Anschein, als sollte ihr Einbruch in den Feind auch hier wie dort die Vollendung des Sieges bringen. Da aber faßt sie im Rücken ein Angriff frischer Oesterreichischer Schwadronen, die bisher nordöstlich Zinna gestanden und nördlich des Dorfes den Zscheitschken-Graben überschritten hatten, während gleichzeitig der rechte Flügel der attackirenden Preußischen Regimenter von den Oesterreichischen Karabinieren in der rechten Flanke gefaßt wird. Die im Handgemenge durcheinandergekommenen erschöpften Preußischen Reiter werden auf ihre Infanterie zurückgetrieben; die Oesterreichischen Bataillone haben inzwischen wieder Athem geschöpft und beginnen nun ein allgemeines Vorgehen.

Die noch verfügbaren 11 Preußischen Bataillone, durch das Geschützfeuer stark gelichtet, durch die vergebliche Blutarbeit des Tages entmuthigt, sind nicht mehr vorwärts des Waldes zu halten, sie gleiten in ihn zurück und das Regiment Prinz Heinrich muß sich bereits mit dem Bajonett den Weg dorthin bahnen. In wildem Durcheinander weichen dann die Preußischen Trümmer an den Strie-Bach zurück.

Oestlich des Zscheitschken-Grabens war inzwischen der Prinz von Holstein, den die Zieten-Husaren auf 23 Schwadronen verstärkt hatten, nicht glücklicher gewesen. Den Versuch, die Oesterreicher in der rechten Flanke zu umfassen, verhinderte der Graben, von dessen westlichem Rande die Preußische Kavallerie wirksam mit Kartätschen beschossen wurde. Gleichzeitig fiel sie von östlich Zinna Oesterreichische Reiterei an und drückte sie auf Neiden zurück.

So war um $4^1/_2$ Uhr bei einbrechender Dunkelheit der Preußische Angriff vollkommen gescheitert. Die Truppen des Königs waren fast durchweg verbraucht. Die letzten vier unversehrten Bataillone, diejenigen, welche der Kavalleriekolonne angehörten, und deren Batterie nahmen eine Aufnahme-

stellung am Röhrteiche, unter deren Schutze sich die übrigen Truppen während der Nacht hinter dem Strie-Bache sammeln sollten.

Der König hatte sich auch im weiteren Verlaufe der Schlacht rücksichtslos ausgesetzt. Drei Pferde waren ihm unter dem Leibe erschossen worden. Kurz vor Einbruch der letzten entscheidenden Krisis traf ihn eine Kartätschkugel und er sank aus dem Sattel. Zum Glück hatte der Pelz und das sammetene Futter des Rockes die matte Kugel aufgehalten, so daß sie dem König nur vorübergehend des Athems beraubte. Immerhin fühlte er sich derartig ermattet, daß er sich über Neiden nach Elsnig zurückbegab und das Kommando dem Generallieutenant v. Hülsen übertrug.*)

Währenddessen hatte im Süden der Oesterreichischen Stellung Zieten gleichfalls keinen Erfolg davongetragen. Der General hatte sich, nachdem das Artilleriegefecht anderthalb Stunden gewährt hatte, von den anwesenden Infanterieführern bewegen lassen, auch seinerseits zum Angriff zu schreiten. Um $3^1/_2$ Uhr ging daher die Brigade Tettenborn gegen Süptitz vor. Es gelang ihr, sich in den Besitz des südlich des Röhrgrabens gelegenen Theiles des Dorfes zu setzen, in dem höhergelegenen nördlichen behaupteten sich jedoch die Oesterreicher.

Auf den Befehl des Königs, sich ihm mehr zu nähern, ließ dann Zieten seine übrige Infanterie hinter der Brigade Tettenborn unter dem Kanonenfeuer des Feindes links nach den Schafteichen fortziehen und alsdann die Garde-Brigade Saldern, Süptitz rechts lassend, zum Angriff gegen die Höhen vorgehen. Diese Brigade überschritt, das feindliche Artilleriefeuer nicht achtend, die Niederung des Röhrgrabens und erstieg, bereits durch große Verluste geschwächt, den Hang. Als sie bei beginnender Dämmerung oben anlangten, wurden die fünf Bataillone aus nächster Nähe von einem verheerenden Kartätschfeuer empfangen, und gleichzeitig stürzte sich überlegene Infanterie auf sie. Die lineare Ordnung, der Tiefengliederung entbehrend, erwies sich als unzureichend, um hier durchzudringen. Da keine Unterstützung von rückwärts her eintraf, vermochten sich die Preußischen Bataillone nicht auf der Höhe zu halten; sie wurden wieder über den Röhrgraben zurückgeworfen.

So war auch hier bei einbrechender Dunkelheit der Preußische Angriff gescheitert. Und doch waren die Oesterreicher nicht Sieger! Der wiederholten Angriffe hatten sie sich erwehrt, aber sie waren auf das Tiefste erschüttert, ihre Verbände zum Theil völlig aus den Fugen gerathen und bei Nacht nicht sofort wiederherzustellen. Hierzu gesellte sich die moralische Einwirkung des doppelt umfassenden Angriffs. Die mit der Front gegen Zieten stehenden Truppen hatten empfindlich durch das Feuer der Batterien des Königs, das

*) Der rangälteste General, Markgraf Karl, war gleichfalls verwundet worden.

sie im Rücken faßte, gelitten.*) Das unheimliche Gefühl, in der Dunkelheit der Nacht den abgewiesenen Gegner immer noch vor und hinter sich auf naher Entfernung am Fuße der Höhen zu wissen, lastete niederdrückend auf den Vertheidigern. Dazu kam, daß Feldmarschall Graf Daun, der trotz einer erlittenen Verwundung auf dem Kampfplatze geblieben war und mit höchster Energie überall auf den gefährdeten Stellen eingegriffen hatte, sich jetzt nach Torgau bringen lassen mußte und dem General der Kavallerie Grafen O'Donnel den Befehl übertrug.

Die üble Verfassung, in der sich auch das Oesterreichische Heer befand, war dem König nicht entgangen. Er sprach sich am Abend seiner Umgebung gegenüber dahin aus, daß der Feind nicht geringere Verluste erlitten habe als die Preußische Armee und ihm für den nächsten Tag kein anderer Ausweg als der Rückzug bleibe, zumal ihm Zieten im Rücken stehe. Wenn häufig eine Schlacht nur für denjenigen verloren wurde, der sie verloren glaubte, so war der König jedenfalls von solchem Glauben weit entfernt. Schon auf seinem abendlichen Ritte nach Elsnig, wo er in der Kirche des Ortes ein nothdürftiges Unterkommen fand, war ihm die tröstliche Versicherung geworden, daß auch seine Offiziere, trotz aller Opfer, die der Tag gefordert hatte, noch nicht durchweg am Siege verzweifelten. Er traf im Vorüberreiten den Major v. Lestwitz vom Regiment Alt-Braunschweig, im Begriffe, Versprengte zu sammeln, um mit ihnen den Angriff in der Dunkelheit zu erneuern. Es gelang Lestwitz, drei starke Bataillone und eine Anzahl Tamboure zusammenzubringen, und auch bei Zietens Heerestheile hatte General v. Saldern seine Bataillone nach kurzer Zeit wieder geordnet. Bei dem Scheine des brennenden Dorfes Süptitz entging ihm, wie auch dem Führer des Regiments Garde, Oberstlieutenant v. Möllendorff, nicht, daß die Oesterreicher sich, um ihre gelichteten Reihen zu schließen, auf der Hochfläche mehr und mehr nach Zinna hinzogen. Ein erneuter Angriff auf die Süptitzer Höhen, unter dem Schutze der Nacht durchgeführt, mußte daher jetzt geringerem Widerstande begegnen. Man war mittlerweile auch auf einen Damm aufmerksam geworden, der, zwischen den Schafteichen hindurchführend, einen Zugang zu den Höhen eröffnete. Dorthin setzte Saldern seine Brigade, verstärkt durch ein Bataillon der Brigade Grumbkow in Marsch. Es gelang, die Bataillone am Hange zu entwickeln und sich auf den Höhen festzusetzen, da Zieten, von dem Entschlusse Salderns in Kenntniß gesetzt, nach und nach die übrige Infanterie folgen ließ.

Dieser abendliche Angriff wurde auch von der anderen Seite her unterstützt. Als sie das Gefecht der Bataillone Zietens auf den Höhen erneut entbrennen hörten, waren General v. Hülsen und Major v. Lestwitz gleichfalls aufgebrochen. Hülsen, dem das Pferd unter dem Leibe erschossen worden war, hatte sich beim Sturze verletzt, jetzt ließ sich der greise General auf

*) Mittheilungen des K. K. Kriegsarchivs, 1882, S. 127.

einer Kanone mit vorziehen. Das Eingreifen der beiden Bataillone des Regiments Schenkendorf,*) die Hülsen heranführte, und der drei von Lestwitz gesammelten Bataillone erfolgte eben rechtzeitig, um den Widerstand zu beseitigen, den Zieten bei den Regimentern des zweiten Oesterreichischen Treffens fand, die bisher an Zinna gelehnt gestanden hatten. Ueberraschend drangen die fünf Preußischen Bataillone aus der Tiefe gegen die rechte Flanke der neuen quer über den Höhenrücken gegen Zieten gebildeten Oesterreichischen Gefechtslinie vor. Damit war deren Widerstand endgültig gebrochen und einige Regimenter Lascys, die über Zinna vorgingen, vermochten nur noch die Geschlagenen aufzunehmen. Die Kavallerie Lascys war zwar über den Röhrgraben vorgegangen, wagte aber in der Dunkelheit keinen Angriff gegen die gefechtsbereit dort haltenden Schwadronen Zietens.

Fünfundzwanzig siegreiche Preußische Bataillone hatten auf den Süptitzer Höhen endgültig festen Fuß gefaßt. Zu ihnen stieß jetzt auch die schwere Artillerie Zietens. Was von den sich am Strie-Bach sammelnden Truppen bereits die Ordnung wiedergewonnen hatte, setzte sich gleichfalls in Marsch und erreichte gegen 9 Uhr abends die viel umstrittenen Höhen.

Die Meldungen über dieses nächtliche Gefecht, die beim Oesterreichischen Feldherrn in Torgau einliefen, ließen ihm den Rückzug als unvermeidlich erscheinen. Er erfolgte noch während der Nacht und in den Frühstunden des 4. November mit der Hauptmacht über die Elb-Brücken und weiterhin auf dem rechten Ufer, mit dem Korps Lascy auf dem linken Ufer nach Dresden. Die Preußische Armee war bei den gewaltigen Verlusten, die sie erlitten, und ihrer großen Erschöpfung außer Stande, diesen Rückzug wesentlich zu erschweren. Am Tage nach der Schlacht besetzte sie das von den Oesterreichern verlassene Torgau. Der Kampf hatte dem Kaiserlichen Heere einen Gesammtverlust von nahezu 16 000 Mann,**) d. i. fast ein Drittel seines Bestandes, und 40 Geschützen gebracht, wogegen König Friedrich den Sieg mit annähernd dem gleichen Verlust, 16 500 Mann, darunter 420 Offizieren,***) d. i. über ein Drittel seiner Stärke, erkauft hatte.

Die Nachricht von der Besitznahme der Süptitzer Höhen hatte den König nach 9 Uhr abends in der Elsniger Kirche erreicht. Auf den Stufen des Altars, beim Scheine der Kirchenkerzen fertigte er die erste Siegesbotschaft an den Minister Grafen Finckenstein nach Magdeburg ab. Der Armee wurde bei dem nächtlichen Durcheinander von Freund und Feind erst am Morgen des 4. November die völlige Gewißheit des Sieges; mit um so größerer Freude begrüßte sie dann den Husarenvater Zieten, als er die Front seiner

*) Ehemals Prinz Moritz.

**) Mittheilungen des K. K. Kriegsarchivs 1882, S. 136.

***) Militär-Wochenblatt 1879, Nr. 82 „Die Preußischen Verluste in der Schlacht bei Torgau". Hiernach verlor die Preußische Infanterie durchschnittlich etwa 60 Prozent ihres Bestandes.

gelichteten Bataillone abritt. Bald auch traf der König auf dem blutgetränkten Felde ein. Ueberwältigt von dem grauenhaften Anblick des Schlachtfeldes fand er keine Worte des Dankes, thränenden Auges schloß er Zieten in seine Arme.

Welch ein Gegensatz zwischen diesem Novembertage und dem hellen Junimorgen von Hohenfriedeberg, zwischen dem Siegesjubel, wie er dort dem jugendlichen König entgegenscholl, und dem gewaltigen Ernste, der hier auf den Süptitzer Höhen den schwergeprüften Helden umgab. Wie verschieden der Verlauf jener ersten größeren Angriffsschlacht König Friedrichs und dieser seiner letzten! Und doch läßt sich von Hohenfriedeberg an durch alle Wechselfälle seiner Kriege jene von keinem anderen Feldherrn erreichte Vereinigung von höchstem Maßhalten und kühnstem Wagen verfolgen. Mehr und mehr hat ihn die Bedrängniß seiner Lage zum Aufsparen der Kräfte gezwungen, wo er sie aber einsetzt, da thut er es mit der vollen Wucht eines Entscheidung suchenden Schlages. Nur eine Vernichtungsschlacht gegen den in der Mitte stehenden Gegner, die Oesterreicher, konnte ihm Sachsen wiedergewinnen, die Russen von den Grenzen der Mark fernhalten, die Reichstruppen zum Rückzuge nach Franken bewegen. In diesem Sinne entwickelte er am 15. November dem Prinzen Heinrich*) die Gründe, welche ihn zur Schlacht bewogen hatten. Er sollte für die kühne That von Torgau, für die gebrachten schweren Opfer, durch einen noch größeren Gewinn belohnt werden, der in der moralischen Bedeutung dieses Tages seinen Ausdruck fand. Von Stund an galt es in Wien für ausgemacht, daß an eine Niederwerfung Preußens nicht zu denken sei. Daun hatte zu den während der Schlacht gefangengenommenen Preußischen Offizieren geäußert: „Mein Gott, warum opfert Ihr König so viel Menschen, er sieht doch, daß es ihm nichts hilft." Bald genug mußte der Feldmarschall eingestehen, daß es geholfen hatte, denn er selber klagte, daß man in Oesterreich „halt keine Männer habe",**) diesem König beizukommen.

Wie uns der Reichthum des Geistes in Erstaunen setzt, der den König immer neue Mittel finden läßt, um jeder, auch der verwickeltsten Lage dieses Siebenjährigen Krieges gerecht zu werden, so nicht minder die Vielseitigkeit seiner Schlachtenführung. Tritt doch die Schlacht von Torgau völlig aus dem gewohnten Rahmen der damaligen Kriegführung heraus. Jene Zeit kannte ein Zusammenwirken auf dem Schlachtfelde aus vorheriger freiwilliger Trennung nicht. Die richtige Schätzung des Gegners, das Vertrauen zum eigenen Heere rechtfertigte hier ein derartiges Wagniß, das eine ähnliche Beweglichkeit und Befähigung zum selbständigen Auftreten der getrennten Heerestheile erforderte, wie sie heutigen großen Truppenkörpern innewohnt.

---

*) Unkersdorf 15. XI. 1760. Politische Korrespondenz XX. 12505.
**) Citirt bei Bernhardi, „Friedrich der Große als Feldherr", II. S. 268.

Nicht minder aber läßt der Verlauf des Kampfes selbst erkennen, daß dieser Tag von Torgau wie ein Wahrzeichen aus Fridericianischer Zeit in die unserige hineinragt.

Der alternde König schrieb im Jahre 1777: „Jetzt entscheidet die Artillerie Alles, und das Geschick eines Generals besteht darin, seine Truppen an den Feind zu bringen, ohne daß sie vernichtet werden, bevor sie zum eigentlichen Angriff schreiten. Um das zu erreichen, muß man das (Artillerie-) Feuer des Feindes durch die Ueberlegenheit des eigenen zunächst zum Schweigen bringen." *) Bei der Niederschrift dieses völlig modernen Grundsatzes, dessen bessere Beachtung seitens späterer Führer uns Ströme von Blut erspart haben würde, wird die Erinnerung an seine zerschossenen Torgauer Grenadier-Bataillone unzweifelhaft dem König die Feder geführt haben.

Höher aber als die Lehren der Kriegführung, die der heutige Soldat aus den Feldzügen Friedrichs zu schöpfen vermag, steht für ihn der moralische Gewinn, den ihm deren Studium einbringt.

Die Armee, die bei Torgau schlug, war längst nicht mehr dieselbe wie zu Anfang des Krieges. Furchtbare Lücken hatten die Schlachten in dieses unvergleichliche Werkzeug gerissen. Der den Truppen innewohnende geringere Halt, ihre flüchtigere Schulung, Mängel, denen der König durch eine stets wachsende Zahl von Geschützen abzuhelfen bestrebt war, machen die Armee der letzten Jahre des Siebenjährigen Krieges in gewisser Weise unseren heutigen Truppen mit ihrer kurzen Dienstzeit ähnlicher. Wenn wir aber trotzdem diese Armee bei Torgau immer noch einer fast übermenschlichen Kraftanstrengung fähig und ihre Infanterie im Durchschnitt einen Verlust von über 60 Prozent ertragen sehen, so mögen wir daraus die Zuversicht schöpfen, daß auch in Zukunft unsere Schützenschwärme das Kommando „Sprung! — Auf! Marsch Marsch!" nicht minder unaufhaltsam vorwärts reißen wird, wie einst das Kommando „Marsch!" die Linien jener braven Grenadiere, und daß die Zucht unserer Verbände sich als ausreichend erweisen werde, sie zu gleich schnellem Sammeln zu befähigen wie die Bataillone von Lestwitz und Saldern.

Was dem Preußischen Soldaten von damals in der Schlacht voranleuchtete, war das Beispiel seines Königlichen Führers, war die Hingebung seiner Offiziere, die da siegen wollten für ihren König, siegen auch mit abgeschlagenen, zerschmetterten Bataillonen, bei Nacht vollbringen, was bei Tage das feindliche Geschützfeuer vereitelt hatte. Dieses Siegenwollen um jeden

*) Oeuvres IX, 15. Essai sur les formes de gouvernement. — In der Vorrede zu den Grundsätzen der Lagerkunst und der Taktik, geschrieben 1770, bei Taysen, „Friedrichs des Großen Militärische Schriften", S. 236, sagt der König: „Wir müssen uns ins Gedächtniß wohl einprägen, daß wir in der Zukunft nichts als einen Artilleriekrieg zu machen und Postens zu attaquiren haben werden, welches ein fleißiges Untersuchen der Gegend verlangt. . . ."

Preis uns stets zu erhalten, ist die ernste Mahnung der Torgauer Schlacht. Wir finden es wieder bei Blücher, wie er bei Groß-Görschen durch einen nächtlichen Reiterangriff die Franzosen von ihren Lagerfeuern aufscheucht, wir gewahren es in dem letzten abendlichen Vorgehen, das Prinz Friedrich Karl bei Vionville anordnet, um dem Tage den Stempel des Sieges aufzudrücken, wir erkennen es in dem stolzen Worte des Generals v. Alvensleben über diesen selben 16. August des Jahres 1870: „Bazaine konnte mich schlagen, aber losgeworden wäre er mich noch lange nicht." *)

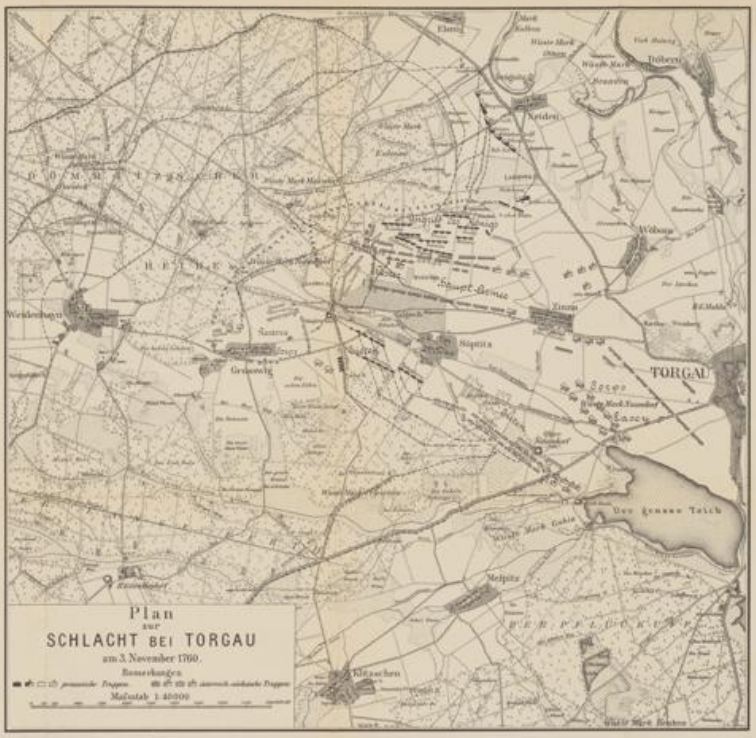
Was einst Clausewitz gelehrt,**) daß, um im Kriege zu bestehen, man sich mit dem Gedanken eines ehrenvollen Unterganges vertraut machen, ihn immerfort in sich nähren, sich ganz daran gewöhnen müsse, es erscheint wie der Urgrund, warum König Friedrich den Krieg der sieben Jahre bestanden hat, und weil seine Offiziere diesem selben Gedanken nachlebten, ist Torgau ein Preußischer Sieg geworden. Möchten wir darum von diesen Helden lernen, zu unserem Könige aufblickend, wo immer er uns brauchen möge, gelassen und freudig mit den Worten des Prinzen Friedrich Karl zu fragen: „Herr, wo befiehlst Du, daß wir sterben sollen?"***)

*) Kriegsgeschichtliche Einzelschriften, Heft 18: Das Generalkommando des III. Armeekorps bei Spicheren und Vionville, S. 555.

**) Vom Kriege III. Die wichtigsten Grundsätze der Kriegführung. Zur Ergänzung meines Unterrichts bei Seiner Königlichen Hoheit dem Kronprinzen.

***) „Prinz Friedrich Karl und die Entwickelung seiner Anschauungen über Ausbildung und Erziehung der Truppe." Vortrag, gehalten in der Militärischen Gesellschaft zu Berlin am 28. Oktober 1894 von Oberst v. Leszczynski, S. 38. Berlin 1894. Als Handschrift gedruckt.

igl. Hofbuchhandlung v. E. S. Mittler & Sohn, Berlin. Kochstr. 68/71.



Ordre de Bataille

der Preußischen Armee am 3. Novbr. 1760.

Der König

Ordre de Bataille

der Oesterreichischen Armee am 3. Novbr. 1760.

Haupt-Armee: Gen. d'Cav. Graf Daun.

Übersichts-Skizze.

Die Operationen,

welche der

Schlacht von Liegnitz am 15. August 1759

vorausgingen,

und deren Folgen.

Vortrag, gehalten in der Militärischen Gesellschaft zu Berlin am 11. November 1896

von

v. Webern,

Hauptmann à la suite des 7. Thüringischen Infanterie-Regiments Nr. 96
und Lehrer an der Kriegsschule Metz.

Nachdruck verboten.
Uebersetzungsrecht vorbehalten.

Der Feldzug des Jahres 1759 hatte Preußen schwere Wunden geschlagen. Nach seinem Ausgang war Friedrich der Große zwar noch Herr in Schlesien und, abgesehen von Dresden, auch Herr in Sachsen. Aber das verlustreiche Treffen von Kay, die unglückliche Schlacht von Kunersdorf, die Kapitulation Finks bei Maxen, Dierkes' bei Meißen; der strenge Winter zwischen Freiberg und Meißen, dauernd in unmittelbarer Fühlung mit den Oesterreichern unter Feldmarschall Daun, das Alles hatte den König um 60 000 Mann Kerntruppen, um die Hälfte seiner Armee, gebracht. Diese Verluste waren durch Aushebung, die sich in der Hauptsache auf den Raum zwischen Elbe und Oder beschränken mußte und trotz fleißigen Drills während der Wintermonate nicht wieder ganz zu ersetzen. Dies um so mehr, als jetzt die Kabinette von Wien und Petersburg übereinkamen, Gefangene mit Friedrich II. nicht mehr auszutauschen. Die Ueberlegenheit des Preußischen Soldaten, insbesondere des Preußischen Offiziers dem Russischen, aber auch dem Oesterreichischen gegenüber war der Grund hierfür. Man scheute sich nicht, dies unumwunden auszusprechen. Wenn es dem König allen Widerwärtigkeiten gegenüber aber doch gelang, auch im Feldzug von 1760 mit einer brauchbaren Armee im Felde zu erscheinen, so ist das nicht zum geringsten das Verdienst des Preußischen Offizierkorps, welches damals schon wie heute mit seinem ganzen Können und Sein dem König ausschließlich zur Verfügung stand. Durch dieses allein blieb die Armee trotz der verschiedenartigen Elemente: In- und Ausländer, Ueberläufer, ja Kriegsgefangene auch in den Tagen der schwersten Krisen ein gefügiges Werkzeug in der Hand ihres Königlichen Feldherrn.

Fühlbarer noch als eine bedeutende numerische Ueberlegenheit auf Seiten seiner Gegner wurde es für den großen König, daß endlich für das

Jahr 1760 beide Kaiserinnen einen gemeinschaftlichen Feldzugsplan vereinbarten, daß die Friedensaussichten zwischen Preußen und Frankreich sich zerschlugen, daß alle Hoffnungen schwanden, Rußland oder Frankreich in der Hohen Pforte, in Dänemark oder in Spanien neue Gegner zu erwecken. Es war die ganze Seelengröße des Königs nothwendig, sich, Feinde ringsum, aufrecht zu erhalten, den Kampf nicht aufzugeben, koste es, was es wolle.

Die Briefe des Königs aus dem Frühjahr 1760 an seine Generale, Minister, sonstigen Vertrauten spiegeln deutlich die schweren Mühen und Sorgen des Königs in jenen Tagen, aber auch die inneren Kräfte dieses Helden. Sie lassen seine Bedeutung für Preußen, in seiner Nachwirkung für das gesammte Deutschland klar erkennen. Sie geben Zeugniß von seinem hohen Werth, der nie glänzender zu Tage tritt als gerade nach den schwersten Schicksalsschlägen, wenn Rettung allen Anderen schier unmöglich schien.

Nach den im Winter 1759/1760 zwischen Wien und Petersburg getroffenen Vereinbarungen sollte Feldmarschall Daun mit den ihm unterstellten Korps der Generale Lascy und Bec, mit 80 000 Oesterreichern und mit der Reichs-Armee Friedrich den Großen in Sachsen festhalten. General Laudon, welcher seine Direktiven ebenfalls von Daun erhalten, würde — 40 000 Mann stark — aus Böhmen und Mähren in Schlesien einfallen, um der Russischen Haupt-Armee, die unter Soltikow — 80 000 Mann stark — von Culm und Marienwerder über Posen gegen Schlesien vorrücken wollte, die Hand zu reichen. Gemeinschaftlich hatten dann Laudon und Soltikow Schlesien zu erobern. Dieser Feldzugsplan entsprach der damaligen Kriegführung, er richtete seine Spitze nicht gegen das feindliche Heer und auf dessen Zertrümmerung, sondern in erster Linie auf das Gewinnen eines Kriegstheaters — hier Schlesien.

Friedrich der Große war solcher Auffassung voraus. Wiederholt hatte er schon praktisch gelehrt, daß nur der Sieg auf dem Schlachtfelde entscheidet, nach ihm vieles Andere reife Frucht ist. Der mächtigen Vereinigung gegenüber verzichtete der König auch für den Feldzug von 1760 auf die strategische Offensive. Nach allen Seiten Front machend, war er seiner schwachen Armeen wegen zur Defensive gezwungen, aus welcher er nach Umständen über einen seiner Gegner herfallen wollte, um sich dann schnell gegen den anderen zu wenden. Etwas Besseres durfte er auch kaum erhoffen.

Daun gegenüber blieb der König lange ins Jahr hinein mit 40 000 Mann hinter der Tribsche, den linken Flügel an Meißen gelehnt, stehen; hoffend, Daun bei guter Gelegenheit einen Schlag versetzen zu können, oder um sich im passenden Augenblick Dresdens zu bemächtigen, dessen Verlust der König schwer empfand. General v. Hülsen sicherte mit 10 000 Mann bei Katzenhäuser den rechten Flügel des Königs. Prinz Heinrich von Preußen sollte mit 40 000 Mann, die Anfang Mai noch auf der langen Linie zwischen Ostsee und Schlesisch-Böhmischer Grenze auseinandergezogen standen, den

Russen den Weg in die Preußischen Kernlande verlegen, General Fouqué mit 13 000 Mann Schlesien gegen Laudon sichern. Das waren im Ganzen 100 000 Mann, unter ihnen zwei Fünftel Neuausgehobene, unter diesen wieder zahlreiche Ausländer. Ihnen gegenüber 200 000 verbündete Oesterreicher und Russen, zu denen dann noch die Reichs-Armee zu zählen war, die dies Jahr besonders zahlreich und früh im Felde erschien und in Sachsen einrückte.

General Laudon begann den Feldzug. Das erste Mal, daß die Oesterreicher dies in Feindesland thun durften. Am 23. Juni greift er mit 40 000 Mann General Fouqué an, den des Königs nochmaliger bestimmter Befehl in die Stellung von Landeshut zurückgeführt hatte und der dort durch nothwendige Entsendungen auf 9000 Mann geschwächt war. Der Angriff gegen Fouqués ausgedehnte Stellung erfolgte gleichzeitig von drei Seiten. Nur 2000 Kavalleristen unter Major v. Owstien gelang es, sich aus dieser Umarmung herauszuschlagen und über Breslau die Armee des Prinzen Heinrich zu erreichen. Der Rest dieses Preußischen Korps — 7000 Mann — bleibt nach tapferster Gegenwehr, und nachdem zwei Drittel der Offiziere und Mannschaften den Kampfplatz bedecken, in den Händen der Oesterreicher. Friedrich der Große hat dem heldenmüthigen Verhalten dieser tapferen Schaar seine Anerkennung nie versagt.

Auf die Nachricht von Fouqués Niederlage setzt sich der König für Schlesien fürchtend in Marsch dorthin. Schon am 14. Juni hatte seine Armee bei Meißen die Elbe überschritten, das Korps Lascy, welches auf dem rechten Ufer gegen Meißen beobachtete, auf Dresden zurückgedrängt, dann aber bezog sie bis Anfang Juli ein festes Lager bei Radeburg. Daun, welcher die Elbe bei Dresden überschritten hatte und $1^1/_2$ Meilen nordöstlich davon in starke Stellung gegangen war, gab sich in dieser so wenig Blößen, daß der König den sehr erwünschten Angriff nicht wagen durfte. Das Viktoriaschießen der Oesterreicher nach Fouqués Niederlage bestimmte den König, eine Entscheidung herbeizuführen. Am 2. Juli bricht die Preußische Armee von Radeburg nach Königsbrück auf, am 3. Juli soll das den Preußen nachgerückte Korps Lascy angegriffen werden. Dieses weicht aber noch rechtzeitig auf die Haupt-Armee, auf Dresden aus. Am 4. Juli beginnen dann beide Armeen ihre Vorwärtsbewegung nach Schlesien. Daun in Gewaltmärschen über Bischofswerda, Bautzen, Görlitz, Naumburg a. Q. erreicht schon am 8. Juli Ottendorf, wo er wieder ein befestigtes Lager bezieht. Der König, der am 6. halbwegs Kamenz—Bautzen geruht hatte, stößt am 7. mit schwacher Kavallerie bei Gödau auf Theile des Korps Lascy. Als der König bemerkt, daß Lascy sich dadurch westlich Bautzen festhalten läßt, leitete er durch einen Nachtmarsch zum 8. den umfassenden Angriff gegen diesen ein. Lascy, die Absicht des Königs erkennend, macht aber kurz Kehrt, geht bei Dresden wieder über die Elbe und wirft sich der Reichs-Armee in die Arme, die General

v. Hülsen gegenüber auf dem linken Elb-Ufer geblieben war. Kurz entschlossen führt der König seine Armee unterhalb Dresden auch wieder über die Elbe und schließt diese Stadt ein. Lascy und die Reichs-Armee weichen erschreckt bis südlich Pirna zurück. Da sich der König zu einem schnellen, gewaltsamen Sturm auf Dresden nicht entschließen will, kommt Daun, der die veränderte Marschrichtung der Preußen erst am 11. Juli in Ottendorf erfahren hatte, doch noch zurecht, um in die Vertheidigung von Dresden eingreifen zu können. Nach mehrwöchentlichem, nutzlosem Bombardement giebt der König auf die Nachricht von der Einnahme von Glatz, dem Marsch Laudons auf Breslau die Belagerung wieder auf und tritt die Armee zum zweiten Mal den Marsch nach Schlesien an. Nur 10 000 Mann unter General v. Hülsen bleiben wieder zum Schutz Sachsens an der Elbe zurück. Am 1. August wird die Elbe wieder bei Meißen überschritten, am 2. geruht und vom 3. bis 7. August marschirt die Preußische Armee den kriegsgeschichtlich immer denkwürdigen Marsch bis Bunzlau, unter den schwierigsten Verhältnissen in fünf Tagen 22 Meilen. Hierbei bildete jedes Treffen eine Marschkolonne. Das erste die des rechten Flügels, das zweite die mittlere, die Reserven die linke Flügelkolonne. Die Batterien waren den Brigaden der rechten und mittleren, die gesammten Trains den Bataillonen der mittleren und linken Flügelkolonne zugetheilt. Im Falle eines Angriffes brauchte nur rechts eingeschwenkt zu werden, die Treffen schlossen auf. Der König, der immer bei der Avantgarde der rechten Kolonne marschirte, verlangte aufs Strengste, daß der Aufmarsch in einer halben Stunde beendet war. Jede Kolonne hatte ihre eigene Avant- und Arrieregarde. Die Avantgarden schlugen die Brücken, die Arrieregarden brachen sie ab und führten sie ihren Avantgarden im gemeinschaftlichen Lager wieder zu. Meist erreichten die Truppen dieses erst nach Einbruch der Dunkelheit. Der glühenden Hitze, den Anstrengungen erlagen täglich viele Hunderte. Es sind dies die Märsche, auf welche unsere Truppenärzte auch heute noch oft hindeuten, wenn sie beweisen wollen, daß der Hitzschlag damals weit zahlreichere Opfer forderte als heute. Denkwürdig sind diese Märsche aber nicht nur der bedeutenden Leistungen wegen, welche beide Parteien zu verzeichnen hatten, sondern auch wegen ihrer erstaunlichen Kriegslage, denn in nächster Nähe der Preußischen Kolonnen, vor ihnen, in ihrer rechten Flanke und hinter ihnen marschirte die Oesterreichische Armee.

Daun, der wieder bei Dresden über die Elbe gegangen war, richtete seine Märsche nach denen des Königs; er benutzte dabei zum Theil eine südlichere Parallelstraße, zum Theil die gleiche Straße wie der König, den Preußen nur annähernd um einen Tagemarsch voraus. Lascy folgte dem König, und General Vec, der mit 10 000 Mann schon bei Zittau gestanden hatte, versuchte den Marsch der Preußen durch Zerstören der Brücken über die Röder, das Schwarze Wasser, die Spree, den Quais und den Bober, durch Aufreißen der Straßen und Sperren der Waldwege aufzuhalten.

Die Preußen, die sich stets in Gefechtsbereitschaft vorwärts bewegten, blieben, damit ihr Aufmarsch immer in taktisch günstiger Stellung erfolgte, oft meilenlang abseits der Straßen auf kaum erkundeten Kolonnenwegen. Man benutzte am Abend den Lagerplatz, den am Morgen der Feind verlassen hatte, und umgekehrt. Kriegslagen, die heute undenkbar sind. So enger Berührung muß jetzt der Zusammenstoß unmittelbar folgen. Die Wirkung der Waffen ist größer, die Anziehungskraft der Truppen stärker geworden.

Friedrich der Große sagt von diesen Märschen: „Ein Unparteiischer hätte glauben können, alle marschirenden Truppen gehorchten einem Herrn. Bec sei dessen Avantgarde, Daun und ich das Korps d'attaque und Lascy die Arrieregarde."

Im Lager von Bunzlau hält der König, noch 38 000 Mann stark, am 8. August Ruhetag. Die Oesterreicher lagern an diesem Tage mit 75 000 Mann bei Löwenberg und Lauban. Prinz Heinrich von Preußen, der mit 40000 Mann in Gewaltmärschen von Glogau über Lüben, Parchwitz zum Entsatz Breslaus herangeeilt ist, steht seit dem 7. August westlich und nordwestlich Breslau. Laudon, der vor dem Prinzen ausgewichen war, erreichte am 7. August, 35 000 Mann stark, Striegau. Auf dem rechten Oder-Ufer waren dem Prinzen 75 000 Russen über Gostyn, Kobbyn, Militsch auf Trebnitz gefolgt und standen am Abend des 7. östlich Breslau, zwischen Hundsfeld und Groß-Weigelsdorf.

In Bunzlau muß der König am 8. einen entscheidenden Entschluß fassen; er weiß an diesem Tage Daun und seine Generale bei Löwenberg und Lauban, von Laudon nur Ungenaues. Um die Vereinigung mit der Armee des Prinzen Heinrich bei Breslau durchzuführen, beschließt er, vor der Front der Oesterreicher vorbeizumarschiren, er setzt deshalb am 9. die Armee wieder in drei Kolonnen auf Adelsdorf nördlich Goldberg in Marsch. Dort wollte er den Umständen nach weiter entscheiden — d. h. entweder über Goldberg, Jauer auf Schweidnitz marschiren, oder, falls die Oesterreicher bereits über Goldberg hinausgerückt waren, die Katzbach bei Liegnitz oder Parchwitz überschreiten, um sich auf jeden Fall den Weg auf Schweidnitz oder auf Breslau zu öffnen.

Breslau und Schweidnitz bewirkten nämlich nicht nur die Vereinigung mit der Armee des Prinzen, sondern sie waren auch des Königs Magazine. Die Verbindung mit diesen brauchte der König jetzt unbedingt, denn die Armee war nur noch für wenige Tage mit Brot versehen. Schwer ist es uns heut freilich verständlich, daß die Verpflegungsfrage so ausschlaggebend auf die Kriegführung eingewirkt haben sollte. Im Siebenjährigen Kriege war diese Auffassung aber die allgemeine. Damals mußten nach drei, höchstens fünf Marschtagen unbedingt Tage des Stillstandes folgen, um Brot, das fast einzig gelieferte Ernährungsmittel des Soldaten, aus mitgeführten Mehlbeständen von Neuem zu backen. Nur einmal wöchentlich empfing der Soldat

Friedrichs des Großen Fleisch — neben einer verhältnißmäßig hohen Löhnung, die ihm gestattete, auf den berühmt gewordenen Lagermärkten seine anderen Bedürfnisse zu befriedigen. Der große Lehrmeister kam erst, der lehrte, daß vorübergehend der Krieg den Krieg ernähren muß, daß die Verpflegung unbedingt nach den Operationen zu regeln ist, daß ein weises, im entscheidenden Augenblick rücksichtsloses Ausnutzen der Mittel des Kriegsschauplatzes zeitweise über die Verpflegungsschwierigkeiten hinweghelfen kann.

Da es dem König bisher nicht geglückt war, Daun zu einer Entscheidung zu bewegen, mußte er jetzt nach der von ihm vermutheten Vereinigung Dauns mit Laudon seinerseits die Vereinigung mit dem Prinzen Heinrich durchführen, um das numerische Gleichgewicht wenigstens einigermaßen wiederherzustellen. Breslau und Schweidnitz waren dann nicht ihrer Magazine, sondern in erster Linie der Armee des Prinzen wegen das Operationsziel des Königs. 78 000 Mann westlich Breslau vereinigt, konnte der König über Dauns und Laudons 110 000 Mann sehr wohl noch einen Sieg erringen, solange die Oder diese von den Russen trennte. Mit seinen 38 000 Mann allein durfte der König den Kampf aber nicht wagen.

Wenn Friedrich der Große am Morgen des 9. zwischen Breslau und Schweidnitz als Marschziel noch schwankt und scheinbar Schweidnitz vorzieht, so erklärt sich dies daraus, daß, bei Schweidnitz angelangt, die Vereinigung mit dem Prinzen als vollzogen angesehen werden konnte — Schweidnitz von Goldberg aber früher zu erreichen ist als Breslau. Der König wußte die Armee des Prinzen am 8. eine Meile westlich Breslau, bei Hermannsdorf und Groß Mochbern, Front gegen den vor ihr auf Striegau ausgewichenen General Laudon. Unter solchen Umständen konnte Daun, falls die Armee des Königs bei Schweidnitz stand, auch gar nicht mehr wagen, sich zwischen beide Preußische Armeen zu stellen, die dann nicht ganz sechs Meilen trennten. Den Vortheil der inneren Linie hatte Daun wenigstens nicht mehr, denn es war ganz gut ausführbar, ihn von den beiden festen Plätzen — Breslau und Schweidnitz — an einem und demselben Tage in Front und Rücken anzufassen.

In Glogau, zwei starke Tagemärsche nördlich Liegnitz, hatte der König auch bedeutende Magazine. Auf diese auszuweichen, ging aber nicht an, wollte man die Vereinigung Soltikows mit den Oesterreichern nicht geradezu herbeiführen und die Armee des Prinzen diesem vereinten Feinde preisgeben. Seine Bedürfnisse aus Glogau heranzuziehen, falls die Armee nördlich der Katzbach blieb, das war nur sehr schwer durchführbar. Die Verbindung dorthin ist den Preußen außer vorübergehenden Störungen in jenen Augusttagen freilich immer geblieben.

Dauns Aufgabe war es gemäß der getroffenen Vereinbarung nach wie vor, den König von Schlesien fern zu halten. Trotz seiner Ueberlegenheit hatte er das bisher nicht vermocht. Er folgte zwar dem König auf Schritt und Tritt, das war aber auch Alles, und dies zum großen Verdruß der

Russen. Jetzt soll Ernst gemacht werden. Schon am 8. war Laudon von Striegau nach Seichau, 1½ Meilen östlich Goldberg, herangezogen. Am 9. bricht Daun mit der ganzen Armee von Löwenberg auf, um dem König auf dem rechten Katzbach-Ufer den Weg auf Schweidnitz und Breslau zu verlegen. Laudon auf dem rechten Flügel erreicht hierbei Malitsch Neuhof, Daun mit dem Centrum Goldberg, Lascy Löwenberg. Der König dagegen erreicht am 9. vormittags mit der rechten Flügelkolonne Adelsdorf. Für seine Person wieder bei der Avantgarde, sieht er von hier die Armee Dauns im Marsch jenseits der Katzbach auf und schon östlich Goldberg. Seine vorderen Eskadrons bekommen Fühlung mit der Oesterreichischen Kavallerie. Der Weg über Goldberg, Jauer auf Schweidnitz ist den Preußen ohne ernsten Kampf nicht mehr möglich. Friedrich der Große setzt deshalb sofort seine Kolonnen mehr auf Liegnitz in Marsch — und wir sehen die Preußische Armee am Abend des 9. nach einem Marsch von wieder fünf Meilen in einem Lager: linker Flügel Kroitsch, der rechte gegenüber Röchlitz, die Katzbach vor der Front. Die Armeen lagern sich zum 10. auf eine halbe Meile gegenüber. Allerdings hat die Katzbach, sonst ein unschuldiges, von Infanterie überall durchschreitbares Hinderniß, auch in diesen Augusttagen ihre taktische Bedeutung gehabt. In Kroitsch erhält der König volle Gewißheit, daß seinem linken Flügel die gesammten Kräfte Laudons gegenüber liegen. Das Verhältniß wird dadurch 38 000 zu 110 000 Mann. Die Kriegslage wird für die Preußen immer kritischer. In dieser Nacht bekommt der König durch den Prinzen Heinrich die weitere Mittheilung, daß die Russen am 9. von Hundsfeld nach Auras marschirt wären, dort mehrere Brücken geschlagen worden sind und in der Nacht zum 10. ein starkes Russisches Korps über die Oder gehen soll. Die Russen, ängstlich gemacht durch den unaufhaltsamen Vormarsch des Königs gegen die Oder, fürchten für ihr eigenes Heil. Sie trauen den Oesterreichern nicht. Kunersdorf, wo sie die Arbeit allein hatten, den Sieg so theuer erkaufen mußten, hat sie mißtrauisch gemacht. Ein Zustand, der bei Koalitionsheeren häufig eintritt. Sie drohen, nach Polen abzumarschiren, falls Daun den König an die Oder ließe. Da verspricht Daun, spätestens am 11. anzugreifen. Das in der Nacht zum 10. bei Auras über die Oder gegen Neumarkt vorgeschobene Russische Korps sollte die Oesterreicher während des Kampfes gegen den Prinzen Heinrich sichern. Bei Parchwitz versammelte man bereits zahlreiche Kasaken-Pulks zur Verfolgung des als schon geschlagen angesehenen Preußischen Heeres.

Prinz Heinrich stand während dessen verhältnißmäßig unthätig zu beiden Seiten der Oder. Am 9. hatte seine Armee in der Hauptsache wieder Front gegen die Russen genommen. Unbedeutende Scharmützel fanden an den Weida-Uebergängen gegen die Russischen Arrieregarden statt. Am 10. marschirte die Oesterreichische Armee auf dem rechten Katzbach-Ufer weiter, und es erreichen dabei unbehindert: Laudon Greibnig, mit 5000 Mann schon Parchwitz; Daun Wahlstatt; Lascy Prausnitz. Der König, den Abmarsch der Oesterreicher

bemerkend, bricht auch sofort auf, um womöglich noch vor den Oesterreichern die Uebergänge bei Liegnitz zu gewinnen. Auf dem Marsch dorthin sieht er das Unmögliche dieses Vorhabens ein, und deshalb läßt er die Armee mit dem linken Flügel an der Vorstadt von Liegnitz halten, der rechte lagert östlich Schmogwitz, die Katzbach wieder vor der Front. Die Armeen lagern sich hier zum Theil nur auf Kanonenschußweite gegenüber. Das Netz, in welchem die Gegner den König zu fangen hofften, zieht sich immer enger zusammen. Es bleibt ihm nur noch ein Ausweichen auf Glogau oder ein Kampf gegen dreifache Ueberlegenheit. Zu seinen Magazinen muß jetzt aber der König. Da marschirt er denn, dem am 11. wahrscheinlichen Zusammenstoß ausweichend, in der Nacht zum 11. mit der Armee wieder rechts ab, in der alten Absicht, über Jauer Schweidnitz zu gewinnen. Das am 10. bei Prausnitz eingetroffene Korps Lascy verhinderte die Preußen, am Morgen des 11. bei Röchlitz über die Katzbach zu gehen, sie müssen bis über Goldberg ausholen. Dadurch gewinnt Lascy Zeit, auszuweichen, seine Kanonen rufen Daun herbei. Sofort läßt dieser ein starkes Oesterreichisches Korps zur Unterstützung Lascys wieder über die Wüthende Neiße gehen. Der Rest der Armee Dauns marschirt nördlich Alt Jauer auf, Laudon wird sogar bis an die Neiße herangezogen. Die Wege auf Jauer sind den Preußen wieder gesperrt. Aufs Aeußerste erschöpft, beziehen sie ein enges Lager bei Seichau, Front nach Süd und Südost. Die Nacht zum 12. verbringen sie, jeden Augenblick des Angriffs gewärtig, mit Gewehr im Arm. Am 12. führt dann Daun seine ganze Armee über die Wüthende Neiße in die Linie: Jauer—Kolbnitz. Lascy wird bis nördlich Bolkenhain entsendet. Preußischerseits werden die Gebirgswege über Pombsen, Seitendorf erkundet, um eventuell über Landeshut auszubiegen. Auch das ist umsonst, die leichten Truppen Lascys halten die Gebirgspässe dorthin bereits besetzt.

Man wirft hier dem König vor, daß er jetzt nicht schnell auf Hirschberg marschirt wäre, welches nur schwach besetzt war und wohin ihm der Weg offen stand. Dort hatten die Oesterreicher ihre sämmtlichen Bäckereien und Magazine. In ihrem Besitz, hätte der König Daun gezwungen, Schlesien zu räumen. Einmal wußte der König aber, wie er später gesagt hat, von diesen Magazinen nichts — des Anderen hätte er sich auch nur schwer entschlossen, durch einen Abmarsch auf Hirschberg die Armee des Prinzen zu großer Gefahr auszusetzen.

Viel erstaunlicher ist es dagegen, daß Daun trotz seiner Ueberlegenheit den König zwei Tage auf seinen Verbindungen stehen ließ und sich vorher genannter Gefahr aussetzte. Er konnte schon am Nachmittag des 11., mußte spätestens am 12. angreifen. Beides geschah nicht, wohl aber erkundete der Feldmarschall am 12. mit zahlreichem Stabe die Preußischen Linien, welche ihm nur auf einer halben Meile gegenüberstanden. Ein Zeichen, daß Daun wirklich etwas wie einen Angriff beabsichtigte. Hierzu ließ ihm indessen der

König wieder keine Zeit. Er ging diesem wie dem am 11. den Russen versprochenen und bei Liegnitz auch wohl beabsichtigten Stoß aus dem Wege.

In der Nacht zum 13. bricht die Preußische Armee wieder auf, überschreitet zu beiden Seiten von Röchlitz die Katzbach und erreicht am Vormittag des 13. ihre alten Lager vom 10. südwestlich Liegnitz. Beim Uferwechsel waren die Preußischen Kolonnen in der Dunkelheit arg in Unordnung gerathen, verloren dabei aber nur wenig über 100 Gefangene. Ein Unglück, welches leicht größer werden konnte, wenn die Oesterreicher den Abmarsch früher bemerkt und lebhafter nachgedrängt hätten.

Die Oesterreichische Armee erreicht am 13. ebenfalls ihre Lager vom 10., das heißt: Laudon um Greibnig, mit 5000 Mann Parchwitz; Daun um Wahlstatt; Lascy bei Röchlitz.

Am selben Tage noch verhandelt Laudon mit Soltikow in Obernigk. Dieser war im Unmuth über das Verhalten der Oesterreichischen Generale am 11. mit der ganzen Armee bis Obernigk zurückgegangen. Jetzt soll er bewogen werden, wenn auch nicht mit der Hauptmasse, die Oder zu überschreiten, so doch wenigstens stark auf das linke Ufer zu entsenden, um den Prinzen Heinrich in Schach zu halten, weil der König definitiv am 15. angegriffen werden soll.

Diese Sorge Dauns war überflüssig. Prinz Heinrich hielt sich auch, nachdem die Russen bis Obernigk zurückgegangen waren, für voll beschäftigt, er that nichts, was die Vereinigung der Preußischen Armee erleichtern konnte. Am 13. stand schon kein Mann seiner Armee mehr auf dem linken Oder-Ufer. Dem Uebereinkommen von Obernigk gemäß ging General Tschernitschew, einige 20 000 Mann stark, in der Nacht zum 14. wieder bei Auras über die Oder und stellte sich zwischen Nimkau und Borne auf. Die Russische Armee aber blieb bei Obernigk. Bei Liegnitz verlief der 14. ohne besonderes Ereigniß. Daun erkundete wieder, und im König reifte der entscheidende Entschluß, der in seinen Folgen zu Kampf und Sieg führte. Friedrich der Große fühlte, daß das Zusammenziehen aller Oesterreichischen Kräfte bald die Entscheidung bringen mußte, es war ihm auch nicht unbekannt geblieben, daß Tschernitschew mit 20 000 Mann jetzt wieder auf die Straße Breslau—Neumarkt gesetzt war. Seine daraufhin am Mittag des 14. getroffenen Anordnungen bezweckten, zunächst die Armee aus der wenig günstigen Stellung südwestlich Liegnitz, in der ihr rechter Flügel ohne jede Anlehnung war, in die stärkere Stellung hinter das Schwarze Wasser zu führen. Dazu mußte aber wieder die Nacht benutzt werden, wollte man nicht von den Oesterreichern, die ja zum Theil nur auf Kanonenschußweite gegenüberlagen, während des Abmarsches angegriffen werden — was der damaligen steifen taktischen Formen wegen immer zu vermeiden war. Schon am Nachmittag des 14. versammelten sich alle überflüssigen Trains, die Krankenwagen und leeren Brotwagen bei Humme nördlich Liegnitz, um in der Nacht nach Glogau abzurücken. Die Armee selbst brach erst

nach Einbruch der Dunkelheit auf und wurde in mehreren Kolonnen lautlos durch Liegnitz und Töpferberg über das Schwarze Wasser geführt. Dort marschirte sie nördlich Pfaffendorf auf. Der Aufmarsch in der Nacht sollte erstens die Armee nach Ueberschreiten des Hindernisses wieder in Ordnung bringen. Die Erfahrungen des Nachtmarsches zum 13. hatten diese Lehren gegeben. Dann aber ist es auch möglich, daß der König hier hinter der Katzbach und dem Schwarzen Wasser hoffte und auch hoffen durfte, einen Theilerfolg zu erringen. Ein Oesterreichischer Stabsoffizier soll im angetrunkenen Zustande am Spätnachmittag des 14. dem König einen Theil der Angriffsdispositionen Dauns überbracht haben. Der König änderte daraufhin an den seinigen nichts mehr. Von der Angriffsrichtung der Truppen Laudons wußte jener Oesterreichische Offizier auch nichts zu sagen. Aus der Stellung aber, welche Laudon am 13. und 14. innehatte, war zu schließen, daß Laudon unterhalb Liegnitz übergehen würde, um die Preußische linke Flanke zu gewinnen und so in die Entscheidung einzugreifen. Geschah dies, dann wollte der König am Morgen des 15. über Laudon herfallen, während geringere Kräfte Daun verhinderten, den Uebergang über das durch sumpfige Ufer eingefaßte, schwer zu überschreitende Schwarze Wasser auszuführen. Alle seine Uebergänge, denen man sich von weit her nur auf Dämmen nähern konnte, waren auch von den Preußen zerstört worden. Und so sehen wir am 15., außer durch Liegnitz selbst, trotz vielen Bemühens, namentlich von Seiten Lascys, nur einige wenige Oesterreichische Kavalleriepatrouillen auf das linke Ufer gelangen. Der König suchte ja in jenen Augusttagen, wie er selbst gesagt hat, gleich einem Parteigänger, irgendwo und wie die Möglichkeit eines Theilerfolges, weil er einen ganzen nicht erhoffen durfte, und vielleicht glaubte er ihn hier über Laudon erringen zu können. Kam es so nicht, dann wollte der König am 15. schnell auf Parchwitz marschiren und dort je nach den Maßnahmen Dauns entscheiden, ob er über Neumarkt Breslau erreichen konnte, oder ob er bei Leubus über die Oder gehen wollte, um sich den Weg nach Breslau auf dem rechten Oder-Ufer über Soltikows Russen zu öffnen. Schlimmstenfalls stand ihm bei Parchwitz immer noch der Weg nach Glogau offen. — Daun hatte nun wirklich den 15. zu dem entscheidenden Schlage bestimmt, und zwar sollte dieser vernichtend geführt werden. Seine Dispositionen, gerechtfertigt durch seine Ueberlegenheit, waren solche zu einer Vernichtungsschlacht.

In der Front hatten die Generale Ried und Bec — 15 000 Mann — Friedrich den Großen am frühen Morgen des 15. anzugreifen und festzuhalten. Laudon sollte in der Nacht zum 15. mit 32 000 Mann bei Bienawitz die Katzbach überschreiten, die Höhen von Pfaffendorf gewinnen, um von hier aus in das Gefecht einzugreifen, dem König den Weg auf Glogau zu verlegen.

Daun, 45 000 Mann stark, wollte bei Kroitsch am Morgen des 15. übergehen und über Rothkirch auf Pahlowitz und Schmogwitz den Hauptstoß in des Königs rechte Flanke führen.

Lascy — 15 000 bis 20 000 Mann — überschreitet in der Nacht oberhalb Röchlitz die Katzbach und geht über Scharfenort, Fellendorf auf Waldau den Preußen in den Rücken.

Damit wäre der König südwestlich Liegnitz am 15. früh gestellt gewesen.

Sein Abmarsch am Abend und in der Nacht vom 14. zum 15. auf das andere Ufer des Schwarzen Wassers ließ aber Daun mit zwei Dritteln seiner Kräfte in die Luft stoßen.

Die Oesterreichischen leichten Truppen bemerkten erst 12 Uhr nachts, daß die Preußischen Lager bei Schmogwitz verlassen waren. Daun bekam davon sogar erst um 2 Uhr Meldung. Er hatte es jetzt nicht mehr in der Hand, Aenderungen in den ausgegebenen Befehlen eintreten zu lassen, das Spiel hatte bereits begonnen. Zwar befahl er gleich, daß sein Korps sofort die Katzbach unterhalb Kroitsch überschreiten sollte, aber es wurde beinahe 4 Uhr, bevor er mit seinen Hauptkräften hinüber war. — Um 3 Uhr waren indessen nördlich Panthen Laudon und der König, Beide von der nahen Anwesenheit des Anderen überrascht, aufeinander gestoßen. Der König war zuerst gefaßt. Mit seinem linken Flügel — 20 000 Mann — fiel er sofort über Laudon her, ließ die Oesterreicher gar nicht mehr zum regelrechten Aufmarsch kommen, sondern wirft die 32 000 Mann Laudons durch sechs bis sieben aufs Energischste durchgeführte Angriffe bei und östlich Bienawitz in und über die Katzbach. 10 000 Mann, 82 Geschütze und 23 Fahnen blieben in den Händen der Preußen. Es ist 6 Uhr morgens. Der gänzlichen Vernichtung entgeht dieses Oesterreichische Korps nur dadurch, daß sämmtliche Preußischen Bataillone und Eskadrons durch die wiederholten Angriffe schon arg gelichtet und sehr in Unordnung gekommen waren. Von seinem nur 18 000 Mann starken rechten Flügel, der unter General v. Zieten die Uebergänge über das Schwarze Wasser und die Katzbach bei Liegnitz und Cartause bewacht, darf der König aber keinen einzigen Mann mehr an sich heranziehen, denn seit 5 Uhr stehen: Lascy südöstlich Waldau; Daun östlich Pahlowitz, Schmogwitz; Bec in und südwestlich Liegnitz; zusammen also 75 000 Mann, bereit, in die Schlacht einzugreifen. Unter diesen Umständen muß der König von der ihm sonst gewiß sehr zusagenden Verfolgung absehen, ja er hat nöthig, jeden Mann zusammenzuhalten, soll sein glänzender Sieg keine Niederlage werden. Wie geschlagen aber Laudon war, ergiebt sich daraus, daß er nicht im Stande gewesen ist, mit seinen planlos flüchtenden Truppen die wünschenswerthe Richtung auf Neumarkt, d. h. auf das Korps Tschernitschew innezuhalten. Die Fliehenden nahmen alle, nachdem sie die Katzbach hinter sich hatten, die Richtung auf ihr altes Lager nach Greibnig; dort sind sie weder am 15. noch auch am 16. wieder ganz in die Hände ihrer Führer gekommen. Daun hatte, als er um 2 Uhr nachts Meldung von den verlassenen Preußischen Lagern erhalten hatte, nicht erfahren können, wohin eigentlich der König abmarschirt sei. Indessen vermuthete er auf Glogau, und

er befiehlt die lebhafteste Verfolgung, fürchtend, daß ihm der Erfolg wieder ausbleiben könnte. Bald nach 3 Uhr war ihm des Königs Unternehmen kein Geheimniß mehr. Als er dann um 4 Uhr bei Schmogwitz eintrifft und zur Erkundung vorreitet, verschafft er sich die Gewißheit, daß die Preußen nur das Schwarze Wasser überschritten hatten, denn er sieht vor sich die Armeeabtheilung Zietens, bereit, die Schlacht anzunehmen. Von dem Kampf zwischen Laudon und dem König will Daun hier nichts gehört haben. Was er sich jetzt aber von dem Schicksal dieses seines Generals denken mochte, das ist schwer zu sagen. Seine Erkundung währte lange, führte aber zu keiner vollen That. Denn das Vorschicken starker Kavallerie durch Liegnitz gegen die Gloßberge, die dort von Zieten mit blutigen Köpfen abgewiesen wurde, kann in diesem kritischen Augenblick keine thatkräftige Handlung genannt werden. Um 7 Uhr bekam Daun Meldung von der vollständigen Niederlage Laudons. Sofort hielt er auch seine Sache für gänzlich verloren. Freilich war ja das Schwarze Wasser, wie vorher schon gesagt ist, ein schwer zu bewältigendes Hinderniß — aber abgesehen von der moralischen Pflicht, hier anzugreifen, stand Daun dem König jetzt noch immer mit 75 000 zu 35 000 Mann gegenüber, vorausgesetzt, daß der König jeden gefechtsfähigen Mann von Neuem ins Feuer gebracht hätte. Von moralischen Erwägungen hat Daun sich hier jedenfalls nicht leiten lassen. Er zog die Generale Ried und Bec nach Schmogwitz an sich heran, überschritt mit diesen die Katzbach und ging mit ihnen noch am 15. bis Mahlitsch zurück. Lascy erreichte am 15. wieder Goldberg und stieß am 16. bei Striegau zu Daun, der dort seine Armee versammelte. Damit hielt Daun sich nicht nur auf dem Schlachtfelde für überwunden, sondern er fügte sich durch diesen übereilten Rückzug auch dem weiteren Willen des Königs, denn er gab die wichtige Straße Breslau—Parchwitz frei.

Der König dagegen nutzte seinen Sieg glänzend aus. Sowie er das Zurückgehen Dauns bemerkt, läßt er zwar Zieten mit dem rechten Preußischen Flügel am Schwarzen Wasser stehen und beauftragt diesen mit dem Aufräumen des Schlachtfeldes — mit den Truppen des linken Flügels aber, also mit denen, die die Schlacht geschlagen hatten, marschirt der König noch am Vormittag des 15. bis Parchwitz, überschreitet dort die Katzbach und versichert sich der Höhen südlich davon. Einen nennenswerthen Widerstand findet der König dabei nicht, denn der hier mit 5000 Oesterreichern aufgestellte General Nauendorff zog es natürlich vor, schleunigst auf Neumarkt auszuweichen. In der Nacht stieß dann Zieten mit den Gefangenen und Trophäen des Sieges südlich Parchwitz zum König.

Noch war die Lage des Königs aber eine keineswegs beneidenswerthe. 35 000 Preußen, die 7000 Gefangene mit sich führten, hatten sich den Weg nach Breslau über einige 20 000 Russen und 5000 Oesterreicher zu öffnen. Laudon, der im Begriff ist, bei Greibnig sein geschlagenes Korps zu sammeln,

steht der Straße Breslau—Parchwitz nur zwei schwache Meilen entfernt. Von seinem energischen Charakter war zu erwarten, daß er bestrebt sein würde, die Scharte vom 15. schnell wieder wett zu machen. Und schließlich ist ja auch Mahlitsch nur drei knappe Meilen von Blumerode entfernt.

Voll banger Ahnung trat deshalb Friedrich der Große am Morgen des 16. den Marsch auf Breslau an. Sein Erstaunen ist groß, als er mit der Avantgarde bei Blumerode eintrifft und bis weit südlich Neumarkt von einem Russischen Korps nichts entdecken kann, dagegen Nauendorff im Abmarsch auf Striegau sieht. Bald darauf bemerkt zwar der König ein anderes Oesterreichisches Korps im Anmarsch von Wahlstatt auf Blumerode, dieses macht aber auch in respektvoller Entfernung westlich Blumerode Halt und dann ebenfalls kurz Kehrt auf Striegau.

General Tschernitschew hatte schon am Vormittag des 15. durch vorgeschickte Kasaken Meldung von der schweren Niederlage Laudons gehabt. Da ihn die Oesterreicher bis zum Spätnachmittag des 15. ohne jede weitere Nachricht lassen, hält er auch Daun in diese Niederlage mit hineingezogen. Er fühlt jetzt keine Lust, dem König allein entgegenzutreten, sondern geht noch am Abend des 15. bei Auras wieder über die Oder und bricht die Brücken hinter sich ab. Daun hat den Fehler, die Straße Breslau—Parchwitz freigegeben zu haben, zu spät bemerkt. Als er am Morgen des 16. Bec mit 15 000 Mann von Mahlitsch über Wahlstatt auf Blumerode zur Vereinigung mit Tschernitschew in Marsch setzt — da war es zu spät. Nauendorff konnte mit seinen 5000 Mann den König nicht aufhalten und auch nach seiner Vereinigung mit Bec hielten sich Beide hierzu nicht stark genug.

Der König hatte jetzt also die Vereinigung mit der Armee des Prinzen durchgeführt, die Verbindung mit dem so nothwendigen Magazin war sichergestellt. 75 000 Preußen standen siegreich zwischen den durch die Oder getrennten Russen und Oesterreichern. Ein glänzender Erfolg zu der Kriegslage vom 9. bis 15. August, von der der König gesagt hat, daß sie verzweifelter war als die vor Leuthen. Ein Erfolg, werth des Sieges und seiner Opfer.

Sehen wir heut auf jene ernsten Tage zurück, dann wird unsere Betrachtung in erster Linie immer gefesselt durch die so seltene Charaktergröße Friedrichs II. Nie ermüdend, denkt und handelt er ohne Rast. Selbst in den verzweifeltsten Lagen, wenn Alles über ihn einstürmt, hat der König immer noch ein Mittel, das Schlimmste abzuwenden. Wie viel schwächere Naturen hätten unter ähnlichen Verhältnissen durch einen Abmarsch auf Glogau sich nicht solcher Lage zu entziehen versucht! Der König aber bleibt trotz Allem fest in dem Entschluß, der Armee des Prinzen die Hand zu reichen und diese nicht ihrem Schicksal zu überlassen. Uns haben die letzten so siegreichen Feldzüge verwöhnt; uns haben die politischen Verhältnisse, das Kriegsglück und die Tüchtigkeit der Männer, die heut nur noch zum geringen Theil unter uns

weilen, ähnliche schwere Krisen erspart. Immer haben wir gehetzt, nie waren wir die Gehetzten. Die letzte Probe aber auf die ganze Größe eines Charakters, die wird erst am schärfsten in Stunden gemacht, wie solche Friedrich der Große vom 9. bis 15. August 1760 durchleben mußte. Wie blitzschnell nimmt der König den Vortheil wahr, als Laudon sich ihm allein stellt. Mit seinen 20 000 Mann wirft er dessen 32 000 Mann um und um — und wie nutzt er dann diesen für die allgemeine Kriegslage ziemlich werthlosen Sieg aus. Hand in Hand mit dem König arbeiten seine Führer und Unterführer, er selbst hat sie zu solchem Thun erzogen und auch das ist sein eigenstes Verdienst.

Anders muß die Thätigkeit des Prinzen Heinrich von Preußen im August 1760 beurtheilt werden. Allerdings war der Prinz damals körperlich und seelisch niedergebrochen. In tiefster Niedergeschlagenheit hatte er den Königlichen Bruder um seinen Abschied gebeten. Der König aber antwortet ihm, daß ein Staat in glücklichen Zeiten immer viel und treue Diener haben werde, Er aber und die Prinzen von Preußen dem Vaterlande die treuesten Diener auch in unglücklichen Tagen bleiben müßten. Immer wieder fordert der König den Prinzen zu regerer Thätigkeit auf. Der Prinz aber, der den König hier nicht versteht, bleibt unthätig. Bei der geringen Lust der Russen, im Sommer 1760 etwas Ganzes zu unternehmen, konnte Prinz Heinrich recht gut kräftig auf das linke Oder-Ufer vorstoßen und dem König die Aufgabe erleichtern. Direkte Befehle bekommt er in diesem Sinne vom König nicht. Vielleicht war die Entfernung dafür doch zu groß, die Verbindung nicht sicher genug, vielleicht fürchtete der König, daß sich seine Befehle überholen konnten. In Verbindung sind beide Armeen, trotz der geringen operativen Thätigkeit der Kavallerie, während jener Tage ununterbrochen geblieben. Das war das Produkt eines außerordentlich ausgebildeten Spionagewesens, welches heute praktisch kaum noch ausführbar wäre. Und doch war der König hierin noch schlechter bedient wie seine Gegner, weil er zu sparsam gewesen sein soll. Das Einholen von Nachrichten von weit her war von der Kavallerie damals nicht zu leisten, sie wurde zu dicht an der Armee gehalten. So war es z. B. möglich, daß Major v. Hundt, am Morgen des 15. mit einigen Hundert Husaren zum Schutz des Preußischen linken Flügels gegen Bienawitz vorgeschoben, in Karriere zurückkommen konnte mit der Meldung: „Feindliche Kolonnen sind nur 400 Schritt von Ew. Majestät", und so war es auch. So war es andererseits möglich, daß Friedrich der Große am Morgen des 16. den Marsch auf Breslau antritt in der Ueberzeugung, sich den Weg dorthin über ein vereintes Russisches und Oesterreichisches Korps öffnen zu müssen — die Russen aber schon am Abend des 15. das linke Oder-Ufer geräumt haben. Glänzend war die Thätigkeit der Kavallerie auf dem Schlachtfelde und gerade der 15. August hat um ihre Fahnen unvergänglichen Lorbeer gewunden. Dort reicht sie ebenbürtig der Infanterie die Hand. Das Urtheil über die Tüchtigkeit der gesammten Preußischen Armee vom Jahre 1760

giebt die Kriegsgeschichte. Eine Armee, zu zwei Fünfteln aus Rekruten bestehend, die in sieben glühend heißen Augusttagen von Meißen bis Liegnitz marschirt, von fünf darauffolgenden Nächten drei unterwegs ist, eine vierte Gewehr im Arm verbringt, nur noch unzureichend genährt ist und die nach eben vollendetem dritten Nachtmarsch eine Schlacht schlägt wie die von Liegnitz, die fordert unwillkürlich den Ausruf heraus: „Das wollen wir auch mal leisten."

Von den Führern der Gegner des Königs kommen hier Daun und Laudon in Betracht. Von Daun ist bekannt, daß er sich nur langsam entschließen konnte. Auch im August 1760 hat er dadurch manchen günstigen Augenblick unbenutzt vorübergehen lassen. Den Stab bricht aber der Feldmarschall über sich, als er am Morgen des 15. zwischen 4 und 5 Uhr, mag er den Donner der Kanonen gehört haben oder nicht, nicht mit Allem, was er einsetzen konnte, angriff. In der Armee sind damals Stimmen laut geworden, daß die Lorbeeren des jüngeren Laudons Daun beunruhigt hätten, er diesem die Schlappe gegönnt hätte.

Laudon soll kühnerer Art gewesen sein. Als er am 6. August beim Herannahen des Prinzen Heinrich die Belagerung von Breslau aufgab — einer Festung, die durch den tapferen General v. Tauentzien mit ganz unzureichenden Mitteln, mit 3000 Mann, größtentheils Garnisontruppen, die außerdem noch 10 000 revoltirende Gefangene zu bewachen hatten, wenn auch nur während weniger Tage aufs Energischste vertheidigt wurde — und vor den 40 000 Preußen mit seinen 37 000 Mann auf Striegau abzog — da zeigte er mehr Vorsicht als Kühnheit. Beim Anmarsch am Morgen des 15. ohne jede Avantgarde und in solcher Ueberstürzung, daß seine Kolonnen zerrissen und endlos lang wurden, Alles nur, um zunächst den am Nachmittag des 14. bei Humme gesehenen Preußischen Wagenpark wegzunehmen, da ließ er die nothwendige Vorsicht bei Seite. Nachdem Laudon und der König handgemein geworden, zeigt das Verhalten Laudons große Geistesgegenwart und viel Thatkraft. Auch er erkennt die Lage augenblicklich. Jedem Stoß des Königs begegnet er mit einem Gegenstoß. Seiner Energie gelingt es, trotz der auseinandergerissenen Marschkolonnen die ganzen 32 000 Mann, mit Ausnahme weniger Bataillone und eines Husaren-Regiments, in kürzester Zeit voll ins Feuer zu bringen. Es ist am 15. August 1760 um den Lorbeer heiß gerungen worden. Das Zünglein der Wage hat in den wenigen Stunden wiederholt hin und her geschwankt. Um so größeren Ruhm dem Sieger in der Schlacht von Liegnitz!

Marschtafel

für die Preußische und Oesterreichische Armee vom 1. bis 15. August 1760.

Preußen.

1. August: Uebergang über die Elbe, unterhalb Meißen, Lager bei Dallwitz.
2. " Ruhetag. Herstellen der neuen Ordre de Bataille. Brotbacken.
3. " Marsch bis Königsbrück. 3½ Meilen.
4. " " " östlich Kamenz. 5 Meilen.
5. " " " Dobschütz. 4½ Meilen (halbwegs Weißenberg—Görlitz).
6. " " " nordwestlich Naumburg. 4¾ Meilen.
7. " " " Bunzlau. 4½ Meilen.
8. " Ruhetag.
9. " Marsch über Goldberg bis halbwegs Goldberg—Liegnitz. 5 Meilen.
10. " " bis Liegnitz. 1 Meile.
11. " " über Goldberg nach Seichau, halber Weg nach Jauer. 3¾ Meilen. (Nachtmarsch.)
12. " Versammelt in Gefechtsbereitschaft. (Die Nacht zum 12. auch unter Gewehr gestanden.)
13. " Ueber Röchlitz nach Liegnitz. 2½ Meilen. (Nachtmarsch.)
14. " Ruhetag.
15. " Nachtmarsch durch Liegnitz bis Pfaffendorf. Schlacht. Marsch bis südlich Parchwitz.

Oesterreicher.

Die Hauptmassen standen auf dem rechten Elb-Ufer und begannen die Bewegung erst am 3. August.

3. August: Daun bis Bautzen. Lascy nach Ober Lichtenau hinter die Pilsnitz.
4. " Daun bis Reichenbach. Ried bleibt bis zum Nachmittag mit dem 2. Treffen in Bautzen, marschirt nachmittags nach Weißenberg. Lascy bis westlich Bischofswerda.
5. " Daun bis Görlitz. Ried bis Löbau. Lascy bis südlich Bautzen.
6. " Daun vereinigt sich im Lager von Schmotseifen mit Bec, der von Zittau heranmarschirt ist. Ried bis Bernstädtel. Lascy nach Görlitz.
7. " Daun Ruhetag. Bec über Löwenberg bis halbwegs Goldberg. Ried an den Queiß zwischen Lauban und Naumburg. Lascy nach Mark-Lissa. (Marschkreuzung mit Ried.)
8. " Lascy Ruhetag. Daun bis östlich Löwenberg. Bec bis Goldberg. Ried bis westlich Löwenberg.
9. " Daun, Bec, Ried bis Goldberg und östlich. Lascy Löwenberg. Laudon von Seichau bis südlich Liegnitz.
10. " Daun Wahlstatt. Lascy bis Prausnitz. Laudon nach Greibnig und Parchwitz.
11. " Daun und Laudon bis an die Neiße nördlich Jauer. Lascy nordwestlich Jauer.
12. " Daun, Laudon westlich Jauer aufmarschirt. Lascy nach Bolkenhayn entsendet.
13. " Alle Armeeabtheilungen erreichen das Marschziel vom 10. August.
14. " Ruhe.
15. " Nächtliche Bewegung zum Angriff. Schlacht. Laudon Rückzug nach Greibnig. Daun mit Ried und Bec bis Mahlitsch. Lascy nach Goldberg.

Gedruckt in der Königlichen Hofbuchdruckerei von E. S. Mittler & Sohn, Berlin SW, Kochstraße 68—71.

Universität Potsdam
Universitäts-
bibliothek
Ausleihnr. 03912482